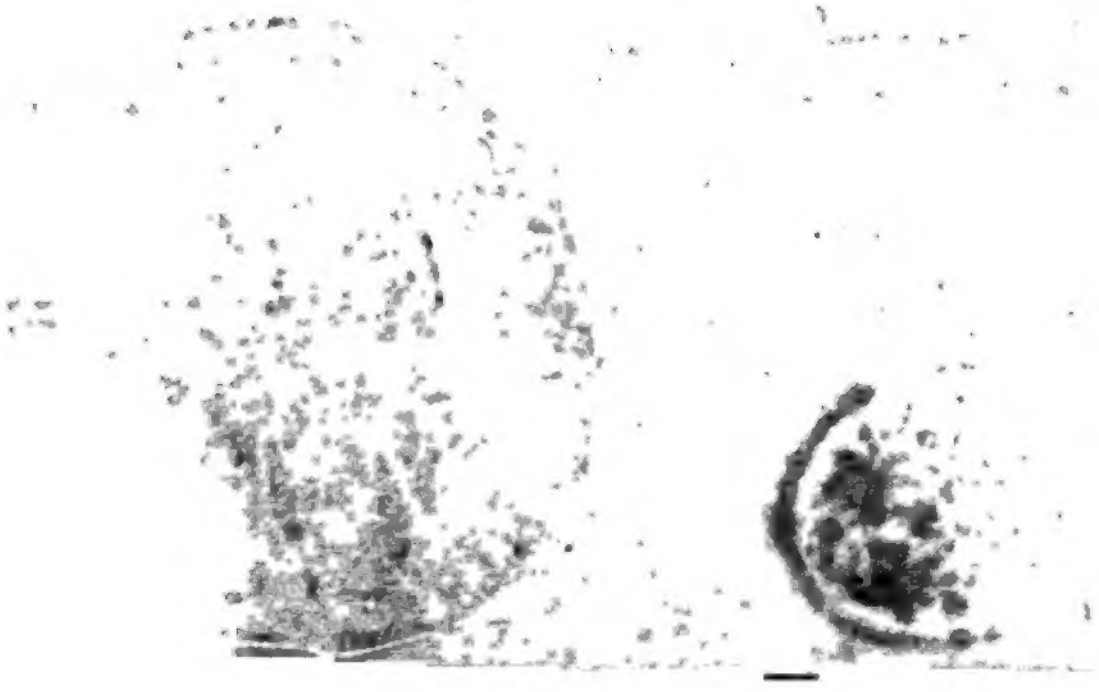
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

IE NE SCAY
PAIX ET
DE LA
SAGESSE
TROIS LIVRES.
PAR
PIERRE CHARRON
Parisien Docteur
es Droicts
DERNIERE
EDITION
M. DC XXXXII.
A PARIS.
Chez ROBERT FVGE, au mont S.
a l'image S. Sebastien proche le Puitz
BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE



Digitized by Google

A MONSEIGNEVR,

MONSEIGNEVR
LE DVC D'ESPERNON,
PAIR ET COLONNEL
DE L'INFANTERIE
de France.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

MONSEIGNEVR,

Tous ſont d'accord, que les deux plus grandes choſes qui tiennent plus du Ciel, & ſont plus en luſtre, comme les deux maiſtres du monde, ſont LA VERTV ET LA BONNE FORTVNE, LA SAGESSE ET LE BON-HEVR. *De leur préference il y a de la diſpute; chacun a ſon prix, ſa dignité, ſon excellence.* A LA VERTV ET SAGESSE, *comme plus laborieuſe, ſuante, & hazardeuſe, eſt deuë par preciput l'eſtime, & la recompenſe:* A L'HEVR ET BONNE FORTVNE, *comme plus haute & diuine, eſt deuë proprement l'admiration & l'adoration. Cette-cy par ſon*

Digitized by Google

eſclat touche & ranit plus les ſimples & populaires : celle-là eſt mieux apperceuë & recogneüe des gens de iugement. Rarement ſe trouuent-elles enſemble en meſme ſujet, au moins en pareil degré & rang, eſtant toutes deux ſi grandes qu'elles ne peuuent s'approcher & meſler ſans quelque ialouſie & conteſtation de la primauté. L'vne n'a point ſon luſtre, & ne peut bien trouuer ſon iour en la preſence de l'autre : mais venans à s'entre-bien entendre & vnir, il en ſort vne harmonie tres-bien melodieuſe, c'eſt la perfection. De cecy vous eſtes, MONSEIGNEVR, vn exemple tres-riche, & des plus illuſtres, qui ſoit apparu en noſtre France, il y a long-temps. LA BONNE FORTVNE ET LA SAGESSE ſe ſont touſiours tenuës par la main, & conioinctement ſe ſont fait valoir ſur le theatre de voſtre vie. Voſtre BONNE FORTVNE a eſtonné & tranſi tout par ſa lueur & ſplendeur : VOSTRE SAGESSE eſt recogneüe & admirée par tous les mieux ſenſez & iudicieux. C'eſt elle, qui a bien ſceu meſnager & maintenir ce que la BONNE FORTVNE vous a mis en main. Par elle vous auez ſceu non ſeulement bien remplir, conduire, & releuer LA BONNE FORTVNE : mais vous vous l'eſtes baſtie & fabriquée, ſelon qu'il eſt dit, que le Sage eſt artiſan de ſa fortune, vous l'auez attirée, ſaiſie & comme attachée & obligée à vous. Ie ſçay auec tous, que le zele & la deuotion à la vraye reli-

Digitized by Google

gion, la vaillance & ſuffiſance militaire, la dexterité & bonne conduitte en tous affaires, vous ont acquis l'amour & l'eſtime de NOS ROIS, *la bienveuillance des peuples, & la gloire par tout. Mais i'oze & veux dire, que c'eſt* VOSTRE SAGESSE, *qui a la meilleure part en tout cela, qui couronne & parfaict toutes choſes. C'eſt pourquoy inſtement & tres à propos, ce liure de* SAGESSE *vous eſt dedié & conſacré : car* AV SAGE LA SAGESSE. *Voſtre nom mis icy au front, eſt le vray titre & ſommaire de ce liure : c'eſt vne belle & douce harmonie, que du modelle oculaire auec le diſcours verbal, de la practique auec la theorique. S'il eſt permis de parler de moy, ie diray confidemment,* MONSEIGNEVR, *auec voſtre permiſſion, que du premier iour que i'eu ce bien de vous voir & conſiderer ſeulement des yeux, ce que ie fis fort attentiuement : ayant auparauant la teſte pleine du bruit de voſtre nom, ie fus touché d'vne inclination, & depuis ay touſiours porté en mon cœur, vne entiere affection & deſir à voſtre bien, grandeur & proſperité. Mais eſtant de ceux qui n'ont que les deſirs en leur pouuoir, & les mains trop courtes pour venir aux effets, ie l'ay voulu dire au monde, & la publier par cet offre que ie vous fais tres-humblement, certes de tres-riche eſtoffe, car qui a-il de plus grand en vous, & au monde, que la* SAGESSE ? *Mais qui meriteroit d'eſtre plus elabouré & releué pour vous eſtre*

Digitized by Google

preſenté. Ce qui pourra eſtre auec le temps, qui affine & recuit toutes choſes: & de vray voicy vn ſujet infiny, auquel l'on peut adiouſter touſiours: mais tel qu'il eſt ie me fie, qu'il ſera humainement receu de vous, & peut eſtre employé à la lecture de Meſſeigneurs vos enfans, qui apres l'idée viue, & patron animé de SAGESSE EN VOVS, y trouueront quelques traicts & lineamens: & de ma part demeureray touſiours,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur,
CHARRON.

Digitized by Google

Aduertissement aux Lecteurs sur le subjet de ceste nouuelle Edition.

MEssieurs, Voyant que les liures de la Sageſſe de deffunct Monſieur Charron eſtoient bien venus parmy le monde, & meſmes que depuis ſon decez on les auoit fait r'imprimer en diuers endroits ſuiuant l'Edition de Bourdeaux de l'an 1601. d'autant qu'on eſtimoit qu'en la ſeconde Edition de l'an 1604. faite en ceſte ville, on a uoit corrigé & retranché pluſieurs articles, i'ay eſtimé eſtre à propos de faire imprimer pour la troiſieſme fois leſdits liures, & pour ſatisfaire au deſir des curieux, i'ay premierement fait faire le corps du liure, ainſi que l'autheur meſmes peu auparauant ſon decez l'auoit reueu & augmenté ſans aucune alteration, & ay fait ſuiure de point en point ſon manuſcript; & puis apres i'ay fait adiouſter les articles de l'Edition de Bourdeaux, leſquels l'auteur a expreſſement voulu eſtre corrigés ou adoucis, lors que ſon liure ſeroit r'imprimé; & finablement, ceux que monſieur le Preſident Iannin tres-digne Conſeiller d'Eſtat, commis par monſieur le Chancelier à la cenſure & examen de ce liure, a iugé deuoir eſtre changez, & ce que i'en ay fait, ç'a eſté pour contenter vn chacun, & laiſſer la liberté & le moyen aux lecteurs de prendre & choiſir ce qui leur ſemblera eſtre le meilleur : Car en ceſte Edition on aura tout ce qui eſt és precedentes impreſſions, tant de Bourdeaux que de Paris & d'ailleurs, auec vne table Alphabetique des matieres qui y ſont traictées, & vn Eloge veritable ou ſommaire de la vie de l'autheur, enſemble vne explication de la figure qui eſt au frontiſpice de ce volume. Vous ſerez auſſi aduertis, qu'en ceſte Edition l'autheur

Digitized by Google

a transposé les chapitres du premier liure ; autrement qu'ils n'estoient en la premiere Edition de Bourdeaux, ainsi qu'il est remarqué en la table des chapitres, & y a adiousté 6. chapitres entiers, sçauoir 1. 3. 8. 9. 12. & 13. Es deuxiesme & troisiesme liures, il n'y a aucunes transpositions, mais il y a plusieurs additions & augmentations, comme vous pourrez voir, si prenez la peine de conferer ceste edition auec la premiere. Prenez en gré mon trauail, si vous plaist, & soyez asseurez que ce que i'ay faict est, pour vostre contentement, & pour m'acquiter du seruice que i'ay voüé au public.

De Paris le 1. Iuin 1607.

Le subiect & ordre de ces trois liures.

Le premier liure enseigne à se cognoistre & l'humaine condition, qui est le fondement de Sagesse par cinq grandes & capitales considerations de l'homme, & contient 62. chapitres.

Le second contient les regles capitale de Sageſſe, les priuileges & propres qualitez du Sage, & a 12. chapitres.

Le troisiesme discourant par les 4. vertus morales, Prudence, Iustice, Force, Temperance, donne les particuliers enseignemens de Sageſſe en 43. chapitres.

Digitized by

TABLE DES CHAPITRES DE CES TROIS LIVRES de Sageſſe.

Preface, où eſt parlé du nom, ſujet, deſſein & methode de cét œuure, auec Aduertiſſement au Lecteur. page 1.

LIVRE PREMIER QVI EST DE LA cognoiſſance de ſoy & de l'humaine condition.

Exortation à s'eſtudier & cognoiſtre.

Preface du premier liure pag. 19.
C'eſt le ch. de l'Edition 1. *de* Bourdeaux.

Premiere conſideration de l'homme, qui eſt naturelle par toute les pieces dont il eſt compoſé page 33.

Chap. 1. De la formation de l'homme. page 33

2. Diſtinction premiere, & generale de l'homme. 37
C'eſt le 9. chap. de la 1. *Edition.*

3. Du corps, & premierement de toutes ſes parties, & aſſiette d'icelles. 38

4. Des proprietez ſingulieres du corps humain. 43
C'eſt le ch. 10. *de la* 1. *Edit.*

5. Des biens du corps, Santé, Beauté, & autres. 44
C'eſt le ch. 1. *de la* 1 *Edit.*

6. Des veſtemens du corps. 50. *C'eſt le ch.* 14. *de la* 1. *Edit.*

7. De l'ame en general. 51. *C'eſt le* 15. *ch. de la* 1 *Edit.*

8 De l'Ame en particulier, & premierement de la faculté Vegetatiue. 67

Digitized by Google

9. De la faculté ſenſitiue. 68
10. Des ſens de nature. 71. *C'eſt le* 12. *ch. de la* 1. Edit.
11. De veoir, ouïr, & parler. 77. *C'eſt le* 13 *ch. de la* 1. Edit.
12. Des autres facultez, Imaginatiue, Memoratiue, Appetitiue. 81
13. De la faculté intellectiue, & vrayement humaine. 82
14. De l'Eſprit humain, ſes parties, fonctions, qualitez, raiſon, inuention, verité. 92 *C'eſt le* 16 *ch. de la* 1. Edit.
15. De la Memoire. 107. *C'eſt le* 17. *ch de la* 1. Edit.
16. De l'Imagination & opinion. 108. *C'eſt le* 18. *ch. de la* 1. *Edit.*
17. De la volonté. 111. *C'eſt le* 19. *ch. de la* 1. *Edit.*
Des paſſions & affections, aduertiſſement. 114. *C'eſt le* 20. *ch. de la* 1. *Edit.*
18. Des paſſions en general. 114.
Des paſſions en particulier, aduertiſſement. 119
19. De l'Amour en general. 119. *C'eſt le* 12. *ch. de la* 1. *Edit.*
20. De l'Ambition. 120. *C'eſt le* 22. *ch. de la* 1. *Edit.*
21. De l'auarice & ſa contrepaſſion. 126. *C'eſt le* 23. *ch. de la* 1. *Edit.*
22. De l'Amour charnel. 129. *C'eſt le* 24. *ch. de la* 1 *Edit.*
23. Deſirs, cupiditez. 133. *C'eſt le* 25. *ch. de la* 1. Edit.
24. Eſpoir, Deſeſpoir. 134. *C'eſt le* 26. *ch. de la* 1. *Edit.*
25. De la Cholere. 134. *C'eſt le* 27. *ch. de la* 1. *Edit.*
26. Haine. 139. *C'eſt le* 28. *ch. de la.* 1. *Edit.*
27. Enuie. 140. *C'eſt le* 29. *ch. de la* 1. *Edit.*
28. Ialouſie. 140. *C'eſt le* 30. *ch. de la.* 1. *Edit.*
29. Vengeance. 141. *C'eſt le* 31. *ch. de la* 1. *Edit.*
30. Cruauté. 142. *C'eſt le* 32. *ch. de la* 1. *Edit.*
31. Triſteſſe. 144. *C'eſt le* 33. *ch. de la* 1. *Edit.*
32. Compaſſion. 149 *C'eſt le* 34. *ch. de la* 1. *Edit.*
33. Crainte. 150. *C'eſt le* 35. *ch. de la* 1. *Edit.*

Digitized by Google

Seconde consideration de l'homme, qui est par comparaison de luy auec tous les autres animaux. 153 *C'est le* 8. *chap. de la* 1. *Edition.*

Iſieſme consideration de l'homme, qui est sur sa vie. 169.

Estimation, briefueté, descriptiõ de la vie humaine, & ses parties. 169. *C'est le* 36. *ch. de la* 1. *Edition. Quatrieſme consideration de l'homme morale, par ses mœurs, humeurs, conditions, bien viure & notable. Preface.*

Contenant vne generale peinture de l'homme. 176 *C'est le* 2. *ch. de la* 1. *Edit.*

5. Vanité. 178. *C'est le* 3. *ch. de la* 1. *Edit.*

7. Foibleſſe. 184. *C'est le* 4. *ch. de la* 1. *Edit.*

3. Inconſtance. 199. *C'est le* 5. *ch. de la* 1. *Edit.*

9. Miſere. 201. *C'est le* 6. *ch. de la* 1. *Edit.*

10. Preſomption. 220. *C'est le ch.* 7. *de la* 1. *Edit.*

Cinquieſme & derniere consideration de l'homme, par les veritez & differences grandes qui sont en luy, & leurs comparaiſons. 31

41. De la difference & inegalité des hommes en general. 231. *C'est le* 37. *ch. de la* 1. *Edit.*

41. Premiere diſtinction & difference des hommes, naturelle & eſſentielle, tirée de la diuerſe aſſiette du monde. 234 *C'est le* 38. *ch. de la* 1. *Edit.*

43. Seconde diſtinction & difference plus ſubtile des eſprits, & ſuffiſances des hommes. 341. *C'est le ch.* 39. *de la* 1. *Edit.*

44. Troiſieſme diſtinction & difference des hommes accidentale, de leurs degrez, eſtats & charges. 244. *C'est le ch.* 40. *de la* 1. *Edit.*

Des eſtats & degrez des hommes en particulier, aduertiſſement. 248

45. Du commander & obeyr. 248. *C'est le chap.* 41. *de la* 1. *Edit.*

Digitized by Google

46. Du mariage. 250. C'*eſt le ch.* 42. *de la* 1. *Edit.*
47. Des parens & enfans. 261. C'*eſt le ch.* 43. *de la* 1. *Edit.*
48. Des Seigneurs & eſclaues, maiſtres & ſeruiteurs. 265. C'*eſt le ch.* 44 *de la* 1. *Edit.*
47. De l'eſtat, Souueraineté, Souuerains. 469
C'*eſt le ch.* 45. *de la* 1. *Edit.*
50. Des Magiſtrats. 278. C'*eſt le ch.* 46. *de la* 1. *Edit.*
51. Des Legiſlateurs, Docteurs & inſtructeurs. 179
C'*eſt le ch.* 47. *de la* 1 *Edit.*
52. Du puple ou vulgaire. 280. C'*eſt le ch.* 48. *de la* 1. *Edit.*
Quatrieſme diſtinction & difference des hommes, tirée de leurs diuerſes profeſſions, & conditions de vie. Preface. 284
53. Diſtinction & comparaiſon de trois ſortes de degrez de vie. 285. C'*eſt le ch.* 49. *de la* 1. *Edit.*
54. Comparaiſon de la vie ciuile ou ſociale auec la ſolitaire. 287. C'*eſt le ch.* 50. *de la* 1. *Edit.*
55. Comparaiſon de la vie menée en commun, & menée en proprieté. 290. C'*eſt le ch.* 51. *de la* 1. *Edit.*
56. Comparaiſon de la vie ruſtique & des villes. 291.
C'*eſt le ch.* 52. *de la* 1. *Edit.*
57. De la profeſſion militaire. 292. C'*eſt le ch.* 35. *de la* 1. *Edit. Cinquieſme & derniere diſtinction & difference des hommes tirée des faueurs & defaueurs de la Nature, & de la fortune. Preface.* 294
58. De la liberté & du ſeruage. 295. C'*eſt le ch.* 54. *de la* 1. *Edit.*
56. De la Nobleſſe. 269. C'*eſt le ch.* 55. *de la* 1. *Edit.*
60. De l'honneur. 299. C'*eſt le ch.* 56. *de la* 1. *Edit.*
61. De la Science. 303. C'*eſt le ch.* 57. *de la* 1. *Edit.*
62. Des richeſſes & pauureté. 305. C'*eſt le ch.* 58. *de la* 1. *Edit.*

Digitized by Google

VRE SECOND, CONTENANT LES instructions & regles generales de Sageſſe.

ſface, auquel y a vne peinture generale de la Sageſſe, & e Sommaire du liure. 307

Exemption & affranchiſſement des erreurs & vices u monde, & des paſſions, &c.

Vniuerſelle & pleine liberté de l'eſprit, tant en iugement, qu'en volonté, ſeconde diſpoſition à la Sageſſe. 321

Vraye & eſſentielle preud'hommie, premiere & fondamentale patie de Sageſſe. 350

Auoir vn but & train de vie, certain, ſecond fondement de Sageſſe. 376

Eſtudier à la vraye pieté, premier office de Sageſſe. 380

6. Regler ſes deſirs & plaiſirs, ſecond office de Sageſſe. 402

7. Se porter moderement & eſgalement en proſperité & aduerſité, troiſieſme office de Sageſſe. 410

8. Obeyr, & obſeruer les loix, couſtumes & ceremonies du pays, comment & en quels ſens, quatrieſme office de Sageſſe. 423

9. Se bien comporter auec autruy, cinquieſme office de Sageſſe.

10. Se conduire prudemment aux affaires, ſixieſme office de Sageſſe. 442

11. Se tenir touſiours preſt à la mort, fruict de Sageſſe, 452

12. Se maintenir en vraye tranquilité d'eſprit, le fruict & la couronne de Sageſſe, & concluſion de ce liure. 476

Digitized by Google

LIVRE TROISIESME, AVQVEL SONT traictez les aduis particuliers de Sageſſe, par les quatre vertus Morales.

Preface. 481

De la prudence premiere vertu. 482

1. De la prudence en general. 482

De la prudence Politique du Souuerain pour gouuerner eſtats. Preface. 486

2. Premiere partie de ceſte Prudence Politique, & gouuernement d'Eſtat, qui eſt de la prouiſion. 488

3. Seconde partie de la Prudence Politique, & du gouuernement d'Eſtat, qui eſt de l'action & gouuernement du Prince. 519

4. De la prudence requiſe aux affaires difficiles & mauuais accidens publics & priuez. Preface. 551

1. Des maux & accidens qui nous menacent. 552

2. Maux & accidens preſens, preſſans & extremes. 553

3. Affaires douteux & ambiguz. 555

4. Affaires difficiles & dangereux. 555

5. Coniurations. 556

6. Trahiſon. 559

7. Emotions populaires. 560

8. Faction & ligue. 552

9. Sedition. 563

10. La Tyrannie & rebellion. 565

11. Guerres ciuiles. 566

12. Aduis pour les particuliers en toutes les ſuſdites diuiſions publiques. 568

13. Des troubles & diuiſions priuées. 571

De la Iuſtice ſeconde vertu. 572

De la Iuſtice en general. 572

Digitized by Google

De la Iuſtice & deuoir de l'hõme à ſoy-meſme. 576
De la Iuſtice & deuoir de l'homme enuers l'homme, aduertiſſement. 583
Premiere partie, qui eſt des deuoirs generaux & communs de tous enuers tous, & premierement. 584
De l'amour ou amitié. 584
De la foy, fidelité, perfidie, ſecret. 594
Verité & admonition libre. 598
De la flatterie, menterie & diſſimulation. 601
Du bien fait, obligation & recognoiſſance. 607
Seconde partie qui eſt des deuoirs ſpeciaux de certains à certains, par certaine & ſpeciale obligation. Preface 620
Deuoir des mariez. 621
Meſnagerie. 623
Deuoir des parens & enfans. 625
Deuoir des maiſtres & ſeruiteurs. 662
Deuoir des ſouuerains, & des ſuiets. 664
Deuoir des Magiſtrats. 671
Deuoir des grands & des petits. 676
De la force troiſieſme vertu Preface. 678
De la force ou vaillance en general. 678
De la force ou vaillance en particulier. 685
Premiere partie des maux externes. 685
Des maux externes conſiderez en leurs effets & fruits.
Des maux externes en eux meſmes & particulierement. Aduertiſſement. 694
De la maladie & douleur. 695
De la captiuité ou priſon. 696
Du banniſſement & exil. 700
De la pauureté, indigence, perte de biens. 702
De l'infamie. 705

Digitized by Google

27. De la perte d'amis. 705
De la mort. 707
Seconde partie, des maux internes, &c. Preface. 707
28. Contre la crainte. 708
29. Contre la triſteſſe. 701
30. Contre la compaſſion & miſericorde. 719
31. Contre la cholere. 712
32. Contre la hayne. 716
33. Contre l'enuie. 717
34. Contre la vengeance. 718
35. Contre la ialouſie. 720
De la temperance quatrieſme vertu. 720
36. De la temperance en general. 721
37. De la proſperité & aduis ſur icelle. 723
38. De la volupté & aduis ſur icelle. 722
39. Du manger & boire, & ſobrieté. 731
40. Du luxe & deſbauche en tous couuerts. &c. 734
41. Plaiſir charnel, chaſteté, continence. 735
43. De la gloire & de l'ambition. 738
43. De la Temperance au parler, & de l'Eloquence. 741

Fin de la table des Chapitres.

ELOGE

Digitized by Google

ELOGE VERITABLE, OV SOMMAIRE DISCOVRS DE LA vie de Pierre Charron Parisien, viuant Docteur és Droicts.

Par G. M. D. R.

PIERRE Charron nasquit à Paris en l'an 1541. & fut baptisé en l'Eglise de S. Hilaire au clos bruneau. Son pere estoit Thibaud Charron, marchand Libraire demeurant ruë des Carmes prés le College des Lombards, & sa mere se nommoit Nicole de la Barre, de laquelle le-t Thibaud Charron eut 21. enfans, tant masles que melles, & en auoit eu quatre autres auparauant de premiere femme. Ainsi Pierre Charron eut 24. tãt eres que sœurs, desquels n'est resté aucune posteri- masculine: & combien que ses pere & mere n'eus- nt grands moyens pour entretenir vn si grãd nom- e d'enfans, si est-ce que reconnoissans que leur s Pierre estoit estrené fauorablement de Nature vn bel esprit, docile & capable de grandes choses, eurent soin de le faire bien instruire dés son ieu- aage aux bonnes lettres: tellement qu'ayant ap- is en peu de temps les langues Grecque & Latine, nt y auoit lors de celebres Professeurs en l'Vni- rsité de Paris, il fit bonne prouision des scien- liberales & humaines, & mesmes de la Logi-

que, Ethique, Phyſique & Metaphyſique : & depuis il eſtudia en droict Ciuil & Canon és Vniuerſitez d'Orleans & de Bourges, où il fut honoré du tiltre & degré de Docteur és Droicts. Eſtant de retour à Paris il ſuiuit la profeſſion du Palais, & fut receu Aduocat en la Cour de Parlement, où il frequentoit ordinairement le Barreau, qu'il confeſſoit eſtre la plus belle & profitable Eſcole du monde, ne perdoit aucunes des audiences publiques, & y prit vne telle teincture, que par ſes liures & diſcours on peut touſiours remarquer pluſieurs beaux mots & termes de Iuriſprudence & de Practique, & continua cét exercice par cinq ou ſix ans entiers, mais preuoyant que le chemin qu'il falloit tenir pour s'aduancer au Palais luy ſeroit long & difficile, pour n'auoir alliance ny cognoiſſance auec des Procureurs & Solliciteurs de procez, & ne pouuant s'abbaiſſer & captiuer iuſques-là, que de les courtiſer, careſſer & rechercher, pour eſtre par eux employé aux affaires (tant il auoit l'ame noble & genereuſe) il quitta ceſte vacation, & s'adonna à bon eſcient à l'eſtude de la Theologie, & à la lecture des Peres & Docteurs de l'Egliſe, & parce qu'il auoit la langue bien penduë & qu'il s'eſtoit formé vn ſtile libre & releué par deſſus le commun des Theologiens, il s'exerça à la predication de la parole de Dieu, par permiſſion des Curez & Paſteurs, où incontinent il parut & s'acquiſt vne merueilleuſe reputation entre les plus doctes de ce temps-là, meſmes à l'endroit de pluſieurs Eueſques & grands Prelats qui eſtoient lors en ceſte ville, & y auoit preſſe entr'eux à qui le pourroit auoir en ſon Eueſché ou Dioceſe. Entre autres Meſſire Arnaud de Pontac Eueſque de Ba-

Digitized by Google

as Prelat de tres-grande erudition, l'ayant ou
reſcher en l'Egliſe de ſainct Paul en l'an 1571. le prit
n telle affection qu'il luy fiſt quitter le lieu de ſa
naiſſance, & le mena à Xaintes, à Bourdeaux & en
on Eueſché de Bazas, & autres lieux de la Gaſ-
coigne & du Languedoc; où il fiſt paroiſtre ſon
eloquence admirable, qui luy donna vn tel bruict
& renom, qu'on le recherchoit par tout, & que
les Eueſques de diuerſes Dioceſes où il auoit preſ-
ché, luy offroient liberalement les Chanoinies
Theologales de leurs Egliſes, & autres dignitez &
benefices, & luy faiſoient pluſieurs dons & pre-
ſens. Il a eſté ſucceſſiuement Theologal de Ba-
zas, d'Ars, de Lethoure, d'Agen, de Caors & de
Condom, Chanoine & maiſtre d'Eſcole en l'Egliſe
de Bordeaux, & Chantre en l'Egliſe de Condom.
La Royne Marguerite Ducheſſe de Valois le re-
tint pour ſon Predicateur ordinaire, & le Roy à
preſent regnant, quoyqu'il fut lors de la Religion
pretenduë reformée, s'eſt delecté & a pris plaiſir
extreſme d'ouyr ſes predications, & l'a pluſieurs-
fois honoré de ſa preſence. Il fut auſſi à la ſuite du
defunct Cardinal d'Armaignac Legat de ſa Saincte-
té à Auignon, qui l'auoit en tres grande eſtime. Il
a grandement proffité à l'Egliſe de Dieu par ſes
Predications qu'il a continuées aſſiduëment par
l'eſpace de plus de 32. ans & par icelles il a ramené
pluſieurs deuoyez au giron de l'Egliſe, & a confir-
mé en la foy pluſieurs qui branloient au man-
che, tant il eſtoit homme bien diſant & bien vi-
uant. S'eſtant adonné à la Theologie, il n'a affe-
cté les degrez de Bachelier, Licentié, ny de Docteur
ou Profeſſeur en icelle, & luy ſuffiſoit d'eſtre

digne & capable d'auoir tels degrez, & s'eſt ſeulement contenté de receuoir l'ordre & charactere de Preſtriſe. Il fut dix ſept ou dix-huit ans ſans retourner à Paris depuis qu'il en fut ſorty, & auoit reſolu d'y venir paracheuer le reſte de ſes iours, mais parce qu'il aymoit la ſolitude, il auoit faict vœu d'eſtre Chartreux, & defaict ſur la fin de l'an 1588. il partit de Bordeaux, & paſſa par Xaintes & par Angers, où il fit quelques doctes predications, & s'en vint en ceſte ville lors que les Eſtats eſtoient aſſemblez à Bloys, & ſe preſenta au Prieur de la Chartreuſe qui eſt lez Paris, nommé Iean Michel, homme de ſaincte vie, qui depuis eſt mort Prieur general de la grande Chartreuſe en Dauphiné, & luy deſcouurit ſon vœu & deſir; Mais il ne peut y eſtre receu, quelque ardente priere & inſtante pourſuitte qu'il en fiſt, & ce ſeulement à cauſe de ſon aage trop aduancé, qui eſtoit de 47. à 48. ans, & s'excuſoit on ſur ce qu'il falloit de ieuneſſe s'eſtre accouſtumé à ſupporter l'auſterité de cet Ordre Religieux. Voyant ce refus il s'addreſſa au Prouincial des Celeſtins de ceſte ville pour eſtre pareillement receu en leur ordre, où il ſe trouua pareille difficulté, empeſchement & refus. De ſorte qu'ayant faict tout ce qui eſtoit en luy, & ne tenant à luy que ſon vœu n'euſt eſté accomply, il fut aſſeuré par Meſſieurs Faber Doyen de la Sorbonne, Tytius Jeſuite Eſcoſſois, & Feuardant Cordelier, tres-doctes Theologiens, qu'en conſcience il eſtoit quitte d'vn tel vœu, & que librement il pouuoit demeurer au monde comme ſeculier, & qu'il n'eſtoit obligé d'entrer en autre ordre de Religion. Tellement qu'en l'année 1589. il repaſſa par Angers, où il preſcha entierement le Ca-

reſme auec tres-grande admiration & edification du peuple, & de là il retourna à Bourdeaux, où il prit cognoiſſance, & veſcut fort familierement auec Meſſire Michel de Montagne, Chenalier de l'ordre du Roy, Autheur du liure intitulé, Les Eſſais, duquel il faiſoit vn merueilleux cas, & le ſieur de Montagne l'aimoit d'vne affection reciproque, & auant que mourir, par ſon teſtament il luy permit de porter apres ſon decez les plaines armes de ſa noble famille, parce qu'il ne laiſſoit aucuns enfans maſles. Les troubles derniers ayants retenu le ſieur Charron en la ville de Bourdeaux depuis l'an 1589. iuſques en l'année 1593. il dreſſa ſon liure des trois veritez, qu'il fit imprimer en l'an 1594. ſans y mettre ſon nom, qui fut receu fort plauſiblement de tous les ſçauans hommes, & ſur l'edition de Bourdeaux, on l'imprima deux ou trois fois en ceſte ville, & depuis à Bruxelles en Flandres, ſous le nom de Benoiſt Vaillant, Aduocat de ſaincte Foy, nom inuenté à plaiſir, parce qu'on void que par l'auteur de ce liure. en la troiſieſme verité la cauſe de la ſaincte Foy eſt fort bien plaidée & defenduë contre le petit traicté de l'Egliſe, auparauant compoſé par le ſieur du Pleſſis Mornay, la publication de ce liure le fit cognoiſtre à Meſſire Antoine d'Ebrard de S. Sulpice, Eueſque & Comte de Caors, lequel ſans auoir veu ledict ſieur Charron, au ſeul gouſt de ſon liure le fit approcher de luy, le faiſant ſon Vicaire general, & luy donnant la Chanoinie Theologale de ſon Egliſe, qu'il accepta, & y eſtant il fit imprimer pour la ſeconde fois ſon liure à Bourdeaux, en l'an 1595. y mettant ſon nom, & l'augmenta d'vne replique contre ſa reſ-

Digitized by Google

ponſe qui auoit eſté imprimée à la Rochelle, faicte à ſa troiſieſme Verité. Eſtant à Caors, le Roy conuoqua à Paris l'aſſemblée generale du Clergé de ſon Royaume en ladite année 1595. où il comparut en qualité d'vn des deputez, & fut choiſi & eſleu pour eſtre le premier Secretaire de l'aſſemblée, & y eſtant il fut inuité de preſcher en l'Egliſe de ſainct Euſtache, la plus populeuſe paroiſſe de Paris, ce qu'il fiſt le iour de la feſte de Touſſainćts de l'an 1595. & deux iours apres, depuis il preſcha derechef les ſix Dimanches du Careſme en l'an 1596. Eſtant retourné à Caors, depuis l'an 1599. iuſques en l'an 1600. il compoſa huict diſcours de la ſainćte Euchariſtie, auec autant de diſcours Chreſtiés de la cognoiſſance & prouidence de Dieu, de la Redemption du monde, & de la Communion des Sainćts, enſemble ſes liures de Sageſſe. Comme il eſtoit demourant à Caors, Meſſire Iean du Chemin Eueſque de Condom le pourueut de la dignité de Châtre en ſon Egliſe pour l'attirer en ſon Dioceſe: mais eſtant recherché en meſme tẽps par Meſſire Charles Miron Eueſque d'Angers de venir faire ſa demeure en Anjou, il y eſtoit plus enclin, tellement qu'il balança long temps & fut en doute où il ſe deuoit reſoudre & arreſter, & ſon affećtion le portoit de choiſir l'Anjou, qu'il eſtimoit eſtre le plus beau & plus plaiſant ſejour de France: Toutesfois il fut empeſché d'y demeurer, parce que ceſte Prouince d'Anjou n'eſtoit lors paiſible, ains fort trauaillée de la guerre Ciuile: auſſi que la Bretagne ſa voiſine n'eſtoit encores reduitte en l'obeyſſance du Roy. D'ailleurs la Chanoinie Theologale de Condom vint à vaquer, qui luy fut offerte par ledit Sieur du

Digitized by Googl

Chemin, laquelle il accepta, & ſe reſolut d'aller faire ſa reſidence à Condom. Ce qu'il fiſt, & y achepta vne maiſon qu'il fiſt baſtir de neuf & l'ameubla de beaux & precieux meubles en intention d'y paſſer le cours de ſa vie plus ioyeuſement & gaillardement, & d'euiter à ſon pouuoir les incommoditez que la vieilleſſe apporte ordinairement auec ſoy. S'eſtant habitué à Condom il fit imprimer à Bourdeaux ſes diſcours Chreſtiens, cy-deſſus mentionnez, iuſques au nombre de ſeize, & ſes liures de Sageſſe és années mil ſix cens, & mil ſix cens & vn, par le moyen deſquels ſa renommée & reputation s'eſtendit au long & au large, & priſt place à l'endroict des plus beaux & rares eſprits de la France. Entre autres Meſſire Claude Dormy Eueſque de Bologne ſur mer, & Prieur de ſainct Martin des Champs à Paris, luy eſcriuit quelques lettres ſur le ſuiet d'iceux, luy teſmoignant qu'il en faiſoit grand eſtat, & qu'ils eſtoient bien à ſon gouſt, & luy fit offre de la Theologale de ſon Egliſe. Ces lettres firent venir l'enuie au Sieur Charron de faire vn troiſieſme voyage en ceſte ville, afin de voir, recognoiſtre & remercier ledit Sieur Eueſque de Bologne, & pareillement pour y faire imprimer ſes liures & diſcours, & autres œuures nouuelles, n'eſtant point aſſez ſatisfaict des impreſſions qui en auoient eſté au precedent faictes à Bourdeaux. Il arriua doncques à Paris le 9. d'Octobre 1603. & quelque temps apres alla ſaluër ledict ſieur Eueſque de Bologne, qui le receut fort benignement, & luy renouuela l'offre de ſa Theologale pour luy donner ſuiet de demeurer en ces quartiers, & ne s'eſloigner de la Cour : dont il remercia de bonne

Digitized by Google

volonté, & dit lors à vn ſien intime amy Aduocat en la Cour de Parlement, auec ſa franchiſe & liberté accouſtumée, qu'il euſt aſſez volontiers accepté ceſte Theologale pour quelques années, mais que l'air & le climat froid, humide & proche de la mer, eſtoit non ſeulement mal plaiſant & triſte à ſon humeur & naturel, ains mal ſain, catherreux, & rheumatique, qu'il eſtoit ſolitaire du tout, que le Soleil eſtoit ſon Dieu ſenſible, comme Dieu eſtoit ſon Soleil inſenſible, parquoy qu'il craignoit ne ſe pouuoir accommoder ny habituer à Bologne ſainement ny plaiſamment, & partant nullement. Eſtant a Paris il ſe logea chez vn Libraire nommé Pierre Bertaud au mont & en la parroiſſe de S. Hilaire à l'eſtoile couronnée, pour eſtre plus proche de Denis du Val maiſtre Imprimeur qui deuoit imprimer pour la ſeconde Edition ſes Liures de Sageſſe, deſquels il veid de ſon viuant trois ou quatre fueilles imprimées. Mais le Dimanche 16. de Nouembre 1603. enuiron vne heure apres midy, eſtant ſorty de ſa maiſon pour aller en ville, il deſcendit iuſques au bas de la ruë ſainct Iean de Beauuais, & eſtant au coing de ladite ruë preſt d'entrer en celle des Noyers, il dit à ſes gens qu'il ſe trouuoit tres-mal, & qu'ils priſſent garde à luy, & eſtant ſouſtenu par eux il tomba ſur les genoux, & ayant les mains ioinctes & leuées en haut & la face tournée vers le Ciel expira ſur le champ, & rendit ſon ame à Dieu ſans aucune apparence de douleur, eſtant ſuffoqué d'vne Apoplexie de ſang, les vaiſſeaux d'icelluy s'eſtant tout à coup debondez, dont il ne peut eſtre garanty par aucun ſecours humain. Son corps fut gardé deux iours entiers apres ſon

Digitized by Google

decez, les Medecins ayans recogneu qu'il eſtoit vrayement mort, veu meſmes que le ſang meurtry paroiſſoit tout au tour de ſon col, & qu'il commençoit deſia àſentir mal, il fut enterré honorablement, & en belle compagnie en l'Egliſe S. Hilaire le 18. dudit mois de Nouembre, au ſepulchre où ſes pere & mere & pluſieurs de ſes freres & ſœurs, & autres parens auoient eſté auparauant enſepulturez. Et le iour de ſes obſeques il eut le viſage deſcouuert & fut reueſtu d'habits Sacerdotaux, comme s'il euſt eſté preſt de celebrer le ſainct Sacrifice de la Meſſe, & ce ſuiuant ſon intention & declaration qu'il en auoit autrefois faite en preſence de ſes gens pourueu qu'il ne parut rien de difforme en ſon viſage apres ſa mort. Il eſtoit de mediocre taille, aſſez gras & replet, il auoit le viſage touſiours riant & gay, & l'humeur iouiale, le front grand & large, le nez droict, & vn peu gros par le bas, les yeux de couleur perſe ou celeſte, le teinct fort rouge & ſanguin, & les cheueux & la barbe tous blancs, quoy qu'il n'euſt atteint que l'aage de 62, ans & demy, proche de l'an climacterique de 9. fois ſept. Il auoit touſiours vne contenance ioyeuſe & nullement triſte, il auoit l'action belle, la voix forte, bien intelligible & de longue durée, & le language maſle, nerueux & hardy. Il n'eſtoit ſubiect à maladie & ne ſe plaignoit d'aucune incommodité de vieilleſſe, fors qu'enuiron trois ſemaines deuant que de mourir, il ſentoit par fois en cheminant vne douleur dans la poitrine auec vne courte haleine qui le preſſoit, & ceſte douleur luy paſſoit ſur le champ apres qu'il auoit reſpiré vne bonne fois à ſon aiſe, & qu'il s'eſtoit vn peu repoſé. Ce qu'ayant

Digitized by Google

declaré au defunct Sr Mareſcot celebre & tres-fameux Medecin, decedé depuis peu de mois en çà, il conſeilla & donna aduis qu'il falloit tirer ce ſang qui abondoit par trop en luy, & que s'il ne ſe donnoit de garde, le ſang le ſuffoqueroit, comme il aduint huict iours apres, pour ne s'eſtre ledit Sieur Charron faict ſeigner, ſuiuant ce conſeil. Ses liures de Sageſſe & diſcours Chreſtiens furent imprimez apres ſon treſpas, par l'extreme ſoin qu'en prit ce ſien intime amy, dont il l'auoit affectueuſement prié de ſon viuant, nonobſtant les trauerſes & empeſchemens qui luy furent donnez par des hommes malitieux ou ſuperſtitieux qui auoient l'eſprit bas, foible, & plat, & eſtoient, *Perquàm ſimiles Noctuis quarum oculi tãtum ſplendorem ferre non poterant, & ad iſtius Solis lumen caligabant*, ne pouuans ſouffrir ny ſupporter les eſclats & belles pointes de cét eſprit ſingulier, rare, vigoureux, merueilleuſement releué & diuin. Car on vouloit empeſcher l'impreſſion, nommément de ſes liures de Sageſſe, & pour cét effect on y employa l'authorité du Recteur de l'Vniuerſité, & d'aucuns Docteurs de Sorbonne, meſmes de Meſſieurs les Gens du Roy, tant au Parlement qu'au Chaſtellet, & outre on y fit interuenir Simon Millanges Imprimeur de Bourdeaux, pour ſon intereſt particulier: Il en fut fait plaintes en diuers lieux, au Chaſtellet, aux requeſtes de l'Hoſtel, en la Cour de Parlement, & au priué Conſeil, & meſmes elles vindrent iuſques aux oreilles du Roy, on ſaiſit par trois diuerſes fois les fueilles qui en eſtoient imprimées, & la minute de l'Autheur: Mais par ce que le fidelle amy en auoit deux ou trois coppies, & qu'il deſiroit faire paroiſtre par

Digitized by Google

bonnes preuues que l'amitié qu'il portoit au defunct Sieur Charron n'eſtoit finie par ſa mort, il fit tant qu'enfin tous les liures furent imprimez, & auparauant que de les pouuoir vendre, il en falloit plaider en pluſieurs endroits, & finalement Meſſieurs les Chancelier & Procureur general du Roy, les firent voir à deux Docteurs de Sorbonne, qui baillerent par eſcrit ce qu'ils trouuoient à redire en ces liures qui ne parloient que de la Sageſſe humaine, traictée Moralement & Philoſophiquement. Et tout fut mis entre les mains de Monſieur le Preſident Ieannin Conſeiller d'Eſtat, perſonnage des plus iudicieux, & experimentez de ce temps, qui les ayant veuz & examinez dit haut & clair, que ces liures n'eſtoient pour le commun, & bas eſtage du monde, ains qu'il n'appartenoit qu'aux plus forts & releuez eſprits d'en faire iugement, & qu'ils eſtoient vrayement liures d'Eſtat, & en ayant faict ſon rapport au Conſeil priué, la vente d'iceux en fut permiſe au Libraire qui les auoit fait imprimer, & entiere deliurance, & main-leuée de toutes les ſaiſies qui auoient eſté faictes: Apres qu'on euſt remonſtré & iuſtifié que ſes liures auoient eſté corrigez & augmentez par l'Autheur depuis la premiere impreſſion faicte à Bourdeaux, en l'an 1601. & que par ces additions & corrections il auoit eſclaircy & fortifié, & en quelques lieux adoucy ſes diſcours ſans auoir rien alteré du ſens, & de la ſubſtance, ce qu'il auoit fait pour fermer la bouche aux malitieux, & contenter les ſimples, qu'il les auoit fait voir par aucuns de ſes meilleurs amis, gens clair-voyans & nullement pedans, qui en eſtoient bien edifiez, & ſatisfaits, & que ſans cela ils

Digitized by Google

ne l'eſtoient pas, & que ſur tout il ſe ſoubmettroit & ſes liures à la cenſure, & iugement de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine.

Ainſi on void que ſon innocence, naifueté & candeur de ſes mœurs, & ſa preud'hommie accompagnée de probité, ont enfin vaincu & ſurmonté les calomnies & mediſances de ſes aduerſaires, & y a grande apparence que ſes liures, quoy qu'ils ne ſoient compoſez qu'en language vulgaire, triompheront de l'enuie, & rendront ſa memoire perpetuellement recommandable à la poſterité. Il auoit bien ſenty & preueu de ſon viuant, que ſon liure de la Sageſſe entre-autres, ne ſeroit pas le bien-venu parmy les eſprits foibles, & ſuperſtitieux, & qu'il ſeroit cenſuré par les preſomptueux, rogues, affirmatifs & fiers reſolus, gens-teſtus, opiniaſtres, aheurtez, qui penſent tout ſçauoir, & eſtre les plus ſages & aduiſez de ce monde, combien que pour la plus part, ils ſoyent les plus ineptes & ignorans, & dont aucuns ſont touchez de maladie preſque incurable & ſans remede, C'eſt pourquoy peu de mois auparauant ſon treſpas, il dreſſa vn petit traité de Sageſſe, contenant vn ſommaire de ſon liure, & vne Apologie, & reſponſe aux plaintes & obiections qu'on faiſoit contre iceluy, qui a eſté en l'an 1606. imprimé à part auec quelques diſcours Chreſtiens, par Dauid le Clerc Maiſtre Imprimeur, qu'il deſira eſtre dedié à Monſieur de Harlay premier Preſident de la Cour de Paris, ſçachant bien que pour la defenſe de ſes liures & pour en iuger ſans paſſion, il auoit beſoin d'hommes tels que ledit Seigneur, c'eſt à dire, qui euſſent l'eſprit hardy, fort, genereux, releué, nullement ſuperſtitieux ny popu-

Digitized by Google

laire, ce qui a eſté faict ſuiuant ſon deſir & intention.

Quant à la maniere d'agir & de traitter les points de doctrine dont il vſoit en ſes liures, diſcours & ſermons, il diſoit que ſelon la diuerſité des eſprits & facultez naturelles, imagination, memoire & entendement, il y auoit trois façons de deſcouurir & declarer en public ſes conceptions : l'vne qui le conduiſoit ſelon les regles & preceptes de l'art, par etymologies & diſtinctions du nom & de la choſe, definitions, diuiſions, ſubdiuiſions, cauſes, effets, accidens : l'autre par recueil des opinions & allegations des dires d'autruy auec curieuſe cotration des lieux, liures & Chapitres : & la derniere par diſcours libre & releué, qui contient à peu prés, & en ſubſtance ce que les deux autres ont, mais c'eſt ſans en faire ſemblant, & ſans s'aſſubiettir à l'ordre, & aux reigles de l'art. Que la premiere eſtoit bonne pour l'eſcole, & neceſſaire pour inſtruire les apprentifs ; que la ſeconde eſtoit en vſage entre les harangueurs, & Predicateurs, dont la plus part ne faiſoiét qu'enfiler des allegations, ſouuent peut-eſtre trop ambitieuſement recherchées auec fort peu ou point de diſcours, que n'ayans rien à dire d'eux-meſmes, & eſtans ſans aucune intention ils faiſoient parler autruy : & diſoit au rebours du commun, qui eſtime ſçauant celuy qui allegue beaucoup, que c'eſtoit teſmoignage d'ignorance, & de foibleſſe, qu'ils ſe vouloient vray-ſemblablement faire recommander de grande lecture, & memoire (ce qui n'eſtoit pas tant comme pluſieurs penſoient, s'il n'y auoit du iugement) le plus ſouuent à fauſſes enſeignes, cõme ceux qui ſans auoir iamais veu les fontaines, cou-

roient aux ruiſſeaux, furetoſent par les tables des liures, *ſapiebant per indices*, pilotoient & prenoient de ceux qui auoient fait des recueils & lieux communs, où ils trouuoient la choſe toute ramaſſée, & ainſi le debitoient : que les allegations eſtoient requiſes aux choſes controuerſes qui ſe doiuent eſtablir & defendre par authorité, mais ſobrement, & qu'il falloit qu'elles fuſſent pertinentes, bien choiſies & preſſantes, & que cette maniere eſtoit à ſon aduis la moindre de toutes. Et quant à la troiſieſme, que c'eſtoit celle qu'il eſtimoit le plus, & ceux qui faiſoient profeſſion de la ſuyure, qu'il s'y tenoit, & s'y exercoit : Que pour ceſte derniere façon il auoit l'antiquité, & l'authorité pour luy, veu que les plus excellens homiliaires du temps paſſé l'auoient tenuë, & que les anciens en quelque profeſſion que ce fut, en leurs eſcrits & harangues n'alleguoient point, ou fort rarement, qu'il eſtoit en outre fondé en bonne raiſon, parce que ceſte maniere, eſtoit plus genereuſe, tenoit plus de iugement, entendement & imagination, parties bien plus notables & heroïques que la memoire, & enfin qu'elle eſtoit plus libre, & plus plaiſante & profitables aux Auditeurs, & Lecteurs, & à celuy qui en vſoit, que toutes les autres, & que par icelle on tendoit plus à la Sageſſe qu'à la ſcience, & qu'on s'accouſtumoit plus à former le iugement, & par conſequent la volonté & la conſcience, qu'à remplir la memoire & l'imagination. Pour le regard de ſes mœurs, conuerſation de vie, & actions, tant en priué qu'en public, il n'en ſera icy eſcrit autre choſe, ſinon qu'il ſe conformoit du tout aux regles & offres qui ſont compriſes dans les 12. chap. de ſon ſecond liure de

Sageſſe, & les pratiquoit fort exactement : Et de quelle religion & creance il eſtoit, en font aſſez de foy ſes liures des trois veritez, qu'il a reueuz & de beaucoup amplifiez depuis l'Edition de l'an 1595. & qui ſeront donnez au public, & dediez à Monſieur l'Illuſtriſſime Cardinal de Ioyeuſe, auquel le ſieur Charron auoit vne ſinguliere affection, quand il plaira à ſon heritier vniuerſel, perſonnage d'honneur & de merite, qui a trouué leſdits liures auec leur augmentation, & autre replique à la ſeconde reſponce faicte à la troiſieſme verité, en l'eſtude de la maiſon de l'Autheur à Condom, tous preſts à mettre ſous la preſſe, leſquels ils a voüez à l'honneur de Dieu, ſouſtien de la verité, & au ſeruice de la vraye Religion. Comme auſſi en font foy ſes diſcours Chreſtiens, qui ont eſté imprimez depuis ſon decez, & font vn iuſte volume, dont il voulut expreſſement les diſcours de la Creation du monde eſtre dediez à Meſſire Philippes des Portes Abbé de Thiron, & de Bomport, Prelat de tres-rare doctrine & de ſinguliere bonté, qui eſt depuis peu de mois en ça decedé, au grand regret de tous les hommes ſçauans & polis, duquel il auoit extremement deſiré, & affecté la cognoiſſance peu auparauant qu'il mourut, ſçachant qu'en verité il eſtoit du nombre de ceux qui auoient l'eſprit grand, ſublime, & genereux. Sa bonne conſcience paroiſt auſſi en ce qu'ayant en pluſieurs Chanoinies Theologales l'vne apres l'autre, & autres benefices durant le cours de ſa vie, il ne les a iamais voulu reſigner en faueur d'aucune perſonne, afin de n'eſtre repris ny taxé d'auoir choiſi vn ſucceſſeur indigne où incapable, mais il les a ou permutées, ou remiſes pure-

Digitized by Google

ment & ſimplement és mains des Collateurs. Il ne faut oublier ny obmettre en ce lieu le teſtament qu'il fit, & eſcriuit de ſa main le 30. Ianuier 1602. & qui fut aprez ſon decez ouuert, & enregiſtré au Greffe de Condom le 10. Decembre 1603. par lequel apres auoir rendu graces tres-humbles à Dieu des biens qu'il auoit receus de luy en ſa vie, l'auoit tres-inſtammant ſupplié au nom de ſon infinie & incomprehenſible bonté, miſericorde de ſon fils bien aymé noſtre Seigneur & Sauueur Ieſus-Chriſt, & de tous ſes merites multipliez & reſpandus par tous ſes membres, les Saincts Eſleus, de luy octroyer pardon, grace & remiſſion de ſes offenſes, le vouloir prendre & tenir pour ſien, l'aſſiſter & conduire par ſon S. Eſprit, tant qu'il ſeroit en ce monde, le conſeruer & faire preſeruer auec bon ſens en ſon amour & ſeruice, & au point de ſa mort receuoir ſon eſprit à ſoy, en la compagnie & au repos de ſes bien aymez, & inſpirer tous ſes Saincts Eſleus de prier & interceder pour luy. Il legue entre autres choſes à l'Egliſe de Condom 200. liures tournois, s'il eſt enterré en icelle, à la charge qu'au iour de ſon decez, tous les ans il ſeroit ditte vne Meſſe haute en ſon intention, & vne abſolution ſur ſa foſſe: Dauantage il donne aux pauures Eſcoliers, & filles à marier deux mil quatre cens eſcus, dont la rente ſeroit annuellement & perpetuellement diſtribuée, moitié à trois ou quatre Eſcoliers, l'autre moitié à trois, quatre ou cinq pauures filles, par l'aduis de ſes executeurs teſtamentaires, qu'il ordonna iuſques au nombre de cinq: Sçauoir le Maiſtre d'Eſcole de ſainct André, & le Recteur des Ieſuites de Bourdeaux, qui ſeront

ſelon

ſelon le temps, & ſon heritier inſtitué auec deux de ſes amis leſquels trois derniers ſeront tenus de nommer quelques vns pour ſucceder en leur place apres leur deceds en ceſte adminiſtration, gens qui fuſſent qualifiez, honneſtes & charitables, & que trois d'iceux en l'abſence des deux autres pourroient ordonner ce que bon leur ſembleroit: Et outre donner à Damoiſelle Leonor de Montagne, femme du ſieur de Camin Conſeiller du Roy en ſon Parlement de Bourdeaux, la bonne Sœur du feu ſieur de Montagne Cheualier de l'Ordre du Roy, & ſa comere, la ſomme de 500. eſcus. Ce ſont les meſmes mots du teſtament, & inſtituë ledit ſieur de Camin ſon heritier ſeul & vniuerſel, en payant & acquitant les legs contenus par ſon teſtament, reuenant peu s'en faut à la ſomme de 15000. liures tournois pour concluſion, ce qui a eſté touché cy-deſſus eſt aſſez ſuffiſant pour monſtrer & teſmoigner combien le ſieur Charron eſtoit Religieux, conſcientieux & craignant Dieu, qu'il eſtoit homme bien viuant & charitable, ſage prudent & aduiſé, grand Philoſophe & inſigne Orateur, & qu'il eſtoit richement orné & doüé des plus rares & excellentes vertus tant morales & humaines que Chreſtiennes & diuines, qui rendront ſa memoire honorable & grandement recommendable entre les gens de bien & d'honneur, iuſques à la perfection du monde & conſommation des ſiecles.

Digitized by Google

EXPLICATION DE LA FIGVRE *qui eſt au frontiſpice de ce liure.*

TOVT au plus haut & ſur l'inſcription du liure, la ſageſſe eſt repreſentée par vne belle femme toute nuë, ſans que ſes hontes paroiſſent, *quaſi non eſſent*, en ſon ſimple naturel, *quia puram naturam ſequitur*, au viſage ſain, maſle, ioyeux, riant, regard fort & magiſtral: corps droit, les pieds ioints, ſur vn Cube, les bras croiſez, comme s'embraſſant elle meſme, comme ſe tenant à ſoy ſur ſoy, en ſoy, contente de ſoy: Sur ſa teſte vne couronne de Laurier, & d'Oliuier, c'eſt victoire & paix: vne eſpace ou vuide à l'entour, qui ſignifie liberté: ſe regardant dedans vn miroir aſſez eſloigné d'elle, ſouſtenu d'vne main ſortant d'vn nuage, dans la glace duquel paroiſt vne autre femme ſemblable à elle: Car touſiours elle ſe regarde & ſe cognoiſt. A ſon coſté droit ces mots, I E NE SÇAY, qui eſt ſa deuiſe: Et au coſté gauche ces autres mots, PAIX ET PEV, qui eſt la deuiſe de l'Autheur ſignifiée par vne raue miſe en pal, entortillee d'vn rameau d'Oliuier, & enuironnee de deux branches de Laurier en Ouale.

Au deſſoubs, y a quatre petites femmes, laides, chetiues, ridees, enchaiſnées, & leurs chaiſnes ſe rendent & aboutiſſent au Cube qui eſt ſoubs les pieds de la Sageſſe, qui les meſpriſe, condamne & foule aux pieds, deſquelles deux ſont du coſté droict de l'inſcription du liure, ſçauoir Paſſion & Opinion. La Paſſion, maigre au viſage tout alteré: l'Opinion, aux yeux eſgarez, volage, eſtourdie, ſouſtenuë & par nombre de perſonnes, c'eſt le Peuple.

Digitize

Les deux autres ſont de l'autre coſté de l'inſcription: ſçauoir, ſuperſtition au viſage tranſi, ioignant les mains comme vne ſeruante qui tremble de peur: Et la ſcience, vertu ou prud'hommie artificielle, acquiſe, pedenteſque, ſerue des loix & couſtumes, au viſage enflé, glorieux, arrogant, auec les ſourcils releuez, qui lit en vn liure où y a eſcrit, OVY, NON, Ceſte figure eſt auſſi expliquee par le Sonet ſuiuant.

SVR SA FIGVRE QVI EST au frontiſpice de ce liure.

SONET.

La Sageſſe eſt à nud, droicte & ſans artifice,
d'olme & de Laurier ſon chef eſt verdoyant,
Son miroüer eſt tenu des doigts du ſoudoyant,
Et s'esleue au deſſus du Cubè de Iuſtice.
Sous ſes pieds au earcan, les meres de tout vice
Forcenent de deſpit, grommelant, aboyant,
Contr'elle en vain l'effort de leur rage employant,
Tant de Sageſſe eſt fort & forme l'edifice.
La paſſion s'anime impetueuſement;
Le peuple fauoriſe & porte obſtinement
La folle opinion, ſourde, aueugle & peruerſe:
Tremblante & ſans ſçauoir la ſuperſtition
S'eſtrangle d'elle meſme; & la preſomption
De la pedanterie eſt miſe à la renuerſe.

C.D.F.E.D.E.

Superanda omnis fortuna ferendo eſt.

DE LA

SAGESSE

TROIS LIVRES.

Preface,

Où eſt parlé du nom, ſubiet, deſſein, & methode de cet œuure, auec aduertiſſement

au Lecteur.

IL eſt icy requis, dés l'entrée, de ſçauoir que c'eſt que ſageſſe, & comment nous entendons la traicter en cet œuure, puis qu'il en porte le nom & le titre. Tous en general au premier & ſimple mot de Sageſſe, conçoiuent facilement & imaginent quelque qualité, ſuffiſance ou habitude non commune ny populaire, mais excellente, ſinguliere & releuée par deſſus le commun & ordinaire, ſoit en bien ou en mal: Car il ſe prend & vſurpe (peut-eſtre improprement) en toutes les deux, façons, ſapientes ſunt

Digitized by Google

vt faciant mala : *& ne ſignifie pas proprement qualité bonne & loüable, mais exquiſe, ſinguliere, excellente en quoy que ce ſoit, dont ſe dit auſſi bien ſage Tyran, Pyrate voleur que ſage Roy, Pilote, Capitaine, c'eſt à dire, ſuffiſant, prudent, aduiſé: non ſimplement & populairement, mais excellament.* Hier. 4. Ariſt. l. 5. meta.

Parquoy s'oppoſe à la ſageſſe, non ſeulement la folie, qui eſt vn deſreglement & desbauche, & la ſageſſe eſt vn reglement bien meſuré & proportionné: mais encore la baſſeſſe & ſimplicité commune & populaire: Car la ſageſſe eſt releuee, forte & excellente: Ainſi ſageſſe, ſoit en bien ou en mal, comprend deux choſes, Suffiſance, c'eſt la prouiſion & garniture de tout ce qui eſt requis & neceſſaire; & qu'elle ſoit en haut & fort degré. Voila ce qu'au premier ſon, & ſimple mot de ſageſſe les plus ſimples imaginent que c'eſt: dont ils adnoüent qu'il y a peu de ſages, qu'ils ſont rares, comme eſt toute excellence, & qu'à eux de droit appartient de cõmander & guider les autres, que ce ſont cõme oracles, dont eſt le prouerbe, en croire & s'en remettre aux Sages: *Mais bien definir la choſe au vray, & la diſtinguer par ſes parties, tous ne le ſçauent, ny n'en ſont d'accord, et n'eſt pas aiſé: Autrement le commun, autrement les Philoſophes, autrement les Theologiens en parlent: Ce ſont les trois eſtages & claſſes du monde: Ces deux precedent par ordre, regles & preceptes, la premiere confuſement, & fort imparfaitement.*

Digitized by Google

Or nous pouuons dire qu'il y a trois ſortes & degrez de ſageſſe, Diuine, Humaine, Mondaine, qui reſpondent à Dieu, Nature pure & entiere, Nature vitiee & corrompuë : de toute ces trois ſortes, & de chacune d'icelle diſcourent & parlent toutes ces trois claſſes du monde que nous auons dit chacune ſelon ſa portee & ſes moyens : mais proprement & formellement le cõmun, c'eſt à dire, le monde de la mondaine, le Philoſophe de l'humaine, le Theologien de la diuine.

2. Diuiſion de ſageſſe.

3. Sageſſe mondaine.

La mondaine & plus baſſe (qui eſt diuerſe ſelon les trois grands chefs de ce bas monde : Opulence, Volupté, Gloire ; ou bien Auarice, Luxure, Ambition: Quicquid eſt in mundo, eſt concupiſcentia oculorum, concupiſcentia carnis, ſuperbia vitæ : *dont eſt appellee par S. Iaques de trois noms* Terrena, animalis, diabolica) *eſt reprouuee par la Philoſophie, & Theologie, qui la prononce folie deuant Dieu*, ſtultam fecit Deus ſapientiam huius mundi : *Or n'eſt-il point parlé d'elle en ce liure, que pour la condamner.*

1. Ioan. 3.

Iacob. 3.

1. Cor. 1.

4. Diuine.

La plus haute, qui eſt la diuine, eſt deſinie & traictee par les Philoſophes & Theologiens vn peu diuerſement. Ie dedaigne & laiſſe icy tout ce qu'en peut dire le commun, comme prophane, & trop indigne pour eſtre ouy en telle choſe. Les Philoſophes la font toute ſpeculatiue, diſent que c'eſt la conoiſſãce des principes, premieres cauſes & plus

Digitized by Google

hauts reſſorts de toutes choſes, & en fin de la ſouueraine qui eſt Dieu, c'eſt la Metaphyſique. Ceſte cy reſide tout en l'entendement, c'eſt ſon ſouuerain bien & ſa perfection, c'eſt la premiere & plus haute des cinq vertus intellectuelles, qui peut eſtre ſans probité, action, ſans aucune vertu morale. Les Theologiens ne la font du tout tant ſpeculatiue, qu'elle ne ſoit auſſi aucunement pratique: car ils diſent que c'eſt la cognoiſſance des choſes diuines, par leſquelles ſe tire vn iugement & reglement des actions humaines, & la font double: l'vne acquiſe par eſtude, & eſt à peu prés celles des Philoſophes que ie viens de dire. L'autre infuſe & donnee de Dieu, deſursũ deſcendens. *C'eſt le premier des ſept dons du ſainct Eſprit,* Spiritus Domini Spiritus ſapientiæ, *qui ne ſe retrouue qu'aux iuſtes & nets de peché,* in maleuolam animam non introibit ſapientia. *De ceſte ſageſſe diuine n'entendons auſſi parler icy, elle eſt en certain ſens & meſure traictée en ma premiere verité, & en mes diſcours de la Diuinité.*

S. Tho. 2. quæſt. 57. 2. 2. 9. 19.

Sap. 1.

Parquoy s'enſuit que c'eſt de l'humaine ſageſſe que noſtre liure traicte, & dont il porte le nom, de laquelle il faut icy auoir vne briefue & generale peinture, qui ſoit comme l'argument & le ſommaire de tout cet œuure. Les deſcriptions communes ſont diuerſes, & toutes courtes. Aucuns, & la pluſpart penſẽt que ce n'eſt qu'vne prudence, diſcret-

5. Humaine.

Selon com.

tion, & comportement aduisé aux affaires & en la conuersation. Cecy est digne du commun, qui rapporte presque tout au dehors, à l'action & ne considere gueres autre chose que ce qui paroist: il est tout aux yeux & aux aureilles, les mouuemens internes le touchent & luy pesent fort peu: ainsi selon leur opinion la sagesse peut estre sans pieté & sans probité essentielle; c'est vne belle mine, vne douce & modeste finesse. D'autres pensent que c'est vne singularité farouche & espineuse, vne austerité refrognée d'opinions, mœurs, paroles, actions & forme de viure, qui pour ce appellent ceux qui sont feruz & touchez de cet honneur Philosophes, c'est à dire en leur iargon, fantasques, bigeares, heteroclites. Or telle sagesse, selon la doctrine de nostre liure, est plustost vne folie & extrauagance.

Selon les Philosophes & Theologiens.

Il faut donc apprendre que c'est d'autres gens que du commun: sçauoir est des Philosophes & Theologiens, qui tous deux l'ont traittée en leurs doctrines morales: ceux là plus au long, & par exprez comme leur vray gibbier, leur propre & formel sujet: car ils s'occupent à ce qui est de la nature, & au faire: la Theologie monte plus haut, s'attend & s'occupe aux vertus infuses, Theorique & Diuines, c'est à dire, à la sagesse diuine & au croire. Ainsi ceux-là s'y sont plus arrestez & plus estendus, reglans & instruisans non seulement le particulier, mais aussi le commun & le public: ensei-

Comparaison celle des Philosophes & Theologiens.

gnans ce qui eſt bon & vtile aux familles, communautez, Republiques, & Empires. La Theologie eſt plus chiche & taciturne en ceſte part, viſant principalement au bien & ſalut eternel d'vn chacun. D'auantage, les Philoſophes la traictent plus doucement & plaiſamment, les Theologiens plus auſterement & ſechement. La Philoſophie qui eſt l'aiſnée, comme la nature eſt l'aiſnée de la grace, & le naturel du ſurnaturel, ſemble ſuader gratieuſement, & vouloir plaire en profitant, comme la poëſie.

Simul & iucunda, & idonea dicere vitæ, Horace

Lectorem delectãdo paritérq; monendo,

reueſtuë & enrichie de diſcours, de raiſons, inuentiõs & pointes ingenieuſes, exẽples, ſimilitudes: parée de beaux dires, apophtegmes, mots ſententieux ornez d'eloquence & d'artifice. La Theologie qui eſt venuë apres toute refrognée, ſemble cõmander & enioindre imperieuſement & magiſtralement: Et de fait la vertu & probité des Theologiens eſt toute chagrine, auſtere, ſubiecte, triſte, craintiue & populaire: la philoſophique telle que ce liure enſeigne, eſt toute gaye, libre, ioyeuſe, releuée, & s'il faut dire, eniaüée, mais cependant bien forte, noble, genereuſe & rare. Certes les Philoſophes ont eſté excellens en ceſte part, nõ ſeulement à la traicter & enſeigner, mais encores à la repreſenter viuement & richement en leurs vies nobles & heroïques, I'entens

Digitized by Google

icy Philoſophes, & ſages non ſeulement ceux qui ont porté le nom de ſage, comme Thales, Solon & les autres qui ont eſté d'vne volée, & du temps de Cyrus, Creſus, Pyſiſtratus: Ny auſſi ceux qui ſont venus apres, & ont enſeigné en public, comme Pytagoras, Socrates, Platon, Ariſtote, Ariſtippe, Zenon, Antiſthenes, tous chefs de part, & tant d'autres leurs diſciples, differents & diuiſez en ſectes, mais auſſi tous ces grands hommes qui faiſoient profeſſion ſinguliere & exemplaire de vertu & ſageſſe, comme Phocion, Ariſtides, Pericles, Alexandre, que Plutarque appelle Philoſophe auſſi bien que Roy, Epaminondas, & tant d'autres Grecs: les Fabrices, Fabies, Camilles, Catons, Torquates, Regules, Lelies, Scipions Romains, qui pour la plus part ont eſté genereux d'armées. Pour ces raiſons ie ſuy & employe en mon liure plus volontiers, & ordinairement les aduis & dire des Philoſophes, ſans toutefois obmettre ou reietter ceux des Theologiens: Car auſſi en ſubſtance ſont ils tous d'accord, & ſont rarement differents, & la Theologie ne dédaigne point d'employer & faire valoir les beaux dires de la Philoſophie. Si i'euſſe entrepris d'inſtruire pour le cloiſtre, & la vie conſulairs, c'eſt à dire, profeſſions des conſeils Euangeliques, il m'euſt fallu ſuiure ad amuſſim, *les aduis des Theologiens; mais noſtre liure inſtruit à la vie ciuile, & forme vn homme pour le monde, c'eſt à*

Aduertiſſement.

dire à la ſageſſe humaine & non diuine.

Nous diſons donc naturellement & vniuerſellement, auec les philoſophes & Theologiens, que ceſte ſageſſe humaine eſt vne droiture, belle & noble compoſition de l'homme entiere, en ſon dedans, ſon dehors, ſes penſees, paroles, actions, & tous ſes mouuemens? c'eſt l'excellence & perfection de l'homme comme homme, c'eſt à dire, ſelon que porte & requiert la loy premiere fondamentale & naturelle de l'homme, ainſi que nous diſons vn ouurage bien fait & excellent, quand il eſt bien complet de toutes ſes pieces, & que toutes les regles de l'art y ont eſté gardées; celuy eſt homme ſage qui ſçait bien excellamment faire l'homme: c'eſt à dire pour en donner vne plus particuliere peinture, qui ſe cognoiſſant bien & l'humaine condition, ſe garde & preſerue de tous vices, erreurs, paſſions, & defauts; tant internes, ſiens & propres, qu'externes, communs & populaires: maintenant ſon eſprit net, libre, franc, vniuerſel: conſiderant & iugeant, de toutes choſes, ſans obliger ny iuger à aucune, viſant touſiours & ſe reglant en toutes choſes ſelon la nature, c'eſt à dire raiſon, premiere & vniuerſelle loy & lumiere inſpirée de Dieu, & qui eſclaire en nous, à laquelle il ploye & accommode la ſienne propre & particuliere, viuant au dehors & auec tous, ſelon les loix, couſtumes, & ceremonies du pays où il eſt, ſans offence de perſon-

Deſcription de ſageſſe humaine.

Generale

Particuliere.

Digitized by Google

ne, ſe portant ſi prudemment & diſcrettement en tous affaires, allant touſiours droit, ferme, ioyeux, & content en ſoy meſme, attendant paiſiblement tout ce qui peut aduenir, & la mort en fin. Tous ces traits & parties, qui ſont pluſieurs, ſe peuuẽt pour facilité racourcir & raporter à quatre chefs principaux. Cognoiſſance de ſoy, Liberté d'Eſprit nette & genereuſe, Suiure nature (cettuy-cy a tres-grande eſtenduë, preſque ſeul ſuffiroit) Vray contentement: leſquels ne ſe peuuent trouuer ailleurs qu'au Sage. Celuy qui faut en l'vn de ces points, n'eſt point ſage. Qui ſe mécognoit, qui tient ſon eſprit en quelque eſpece de ſeruitude, ou de paſſiõs, ou d'opinions populaires, le rend partial, s'oblige à quelque opinion particuliere, & ſe priue de la liberté & iuriſdiction de voir, iuger, examiner toutes choſes, qui heurte & va contre nature, ſoubs quelque pretexte que ce ſoit, ſuiuant pluſtoſt l'opinion, ou la paſſion, que la raiſon, qui branſle au manche, troublé, inquieté, mal content, craignant la mort, n'eſt point ſage. Voicy en peu de mots la peinture de ſageſſe & de folie humaine, & le ſommaire de ce que ie pretens traicter en cet œuure, ſpecialement au ſecond liure, qui par exprez contient les regles, traits & offices de Sageſſe, quï eſt plus mien que les deux autres, & que i'ay penſé vne fois produire ſeul. Ceſte peinture verbale de ſageſſe eſt oculairemene repreſentée ſur la porte & au fron-

Digitized by Google

tiſpice de ce liure, par vne femme toute nuë en vn vuide, ne ſe tenant à rien, en ſon pur & ſimple naturel, ſe regardant en vn miroir, ſa face ioyeuſe, riante & masle, droite, les pieds ioints ſur vn cube, & s'embraſſant, ayant ſoubs ſes pieds encheſnées, quatre autres femmes cõme eſclaues, ſçauoir paſſion au viſage alteré & hydeux; opinion aux yeux eſgarez, volage eſtourdie, ſouſtenuë par des teſtes populaires: ſuperſtition toute tranſie, & les mains iointes; vertu ou prud'hommie & ſcience pedanteſque au viſage enflé: les ſourcils releuez, liſant en vn liure, ou eſt eſcrit, ouy, non. Tout cecy n'a beſoin d'autre explication que de ce que deſſus, mais elle ſera bien au long au ſecond liure.

7. Deux moyens d'y parvenir.

Pour acquerir & paruenir à ceſte ſageſſe, il y a deux moyens, le premier eſt en la cõformation originelle, & trempe premiere, c'eſt à dire au temperament de la ſemence des parens, puis au lait nourricier, & premiere education, d'où l'on eſt dit bien nay ou mal nay, c'eſt à dire bien ou mal formé & diſposé la ſageſſe. L'on ne croit pas combien ce commencement eſt puiſſant & important; car ſi on le ſçauoit l'on y apporteroit autre ſoin & diligence que l'on ne fait. C'eſt choſe eſtrange & deplorable qu'vne telle nonchalance de la vie, & bonne vie de ceux que nous voulons eſtre d'autres nous meſmes. Es moindres affaires nous y apportons du ſoin, de l'attention, du conſeil: icy au plus grand & noble, nous n'y penſons point, tout par

hazard & rencontre. Qui eſt celuy qui ſe remuë, qui conſulte, qui ſe met en deuoir de faire ce qui eſt requis, de ſe garder & preparer comme il faut, pour faire des enfans maſles, ſains, ſpirituels & propres à la ſageſſe? Car ce qui ſert à l'vne de ces choſes, ſert aux autres, & l'intention de nature viſe enſẽble à tout cela. Or c'eſt à quoy on penſe le moins, à peine penſe l'on tout ſimplement à faire enfans, mais ſeulement cõme beſtes, à aſſouuir ſon plaiſir: C'eſt vne des plus remarquables & importantes fautes qui ſoit en vne Republique, dont perſonne ne s'aduiſe, & ne ſe plaint, & n'y a aucune loy, reglement, ou aduis public là deſſus. Il eſt certain que ſi l'on ſe portoit comme il faut, nous aurions: d'autres hommes que nous n'auons. Ce qui eſt requis en ce-cy, & à la premiere nourriture, eſt briefuement dit en noſtre troiſieſme liure, chap. 14.

8. Acquis. *Le ſecond moyen eſt en l'eſtude de la Philoſophie, ie n'entẽs de toutes ſes parties, mais de la Morale (ſans toutefois oublier la naturelle) qui eſt la lampe, La guide, & la regle de noſtre vie, qui explique & repreſente tres-bien la loy de nature, inſtruit l'homme vniuerſellement à tout, en public & en priué, ſeul, & en compagnie à toute conuerſation domeſtique & ciuile, oſte & retranche tout le ſauuagin qui eſt en nous, addoucit & appriuoiſe le naturel rude, farouche, & ſauuage, le duit & façonne à la ſageſſe. Bref, c'eſt la vraye ſciẽce de l'homme, tout le reſte au pris d'elle, n'eſt que vanité, au moins*

Digitized by Google

non neceſſaire, ny beaucoup vtile : Car elle apprend à bien viure, & bien mourir, qui eſt tout, elle enſeigne vne preude prudence, vne habile & forte prud'hommie, vne probité bien aduiſee. Mais ce ſecond moyen eſt preſque auſſi peu pratiqué, & mal employé que le premier : tous ne ſe ſoucient gueres de ceſte ſageſſe, tant ils ſont atientifs à la mondaine. Voilæ les deux moyens d'y paruenir & obtenir la ſageſſe, le naturel, & l'acquis. Qui a eſté heureux au premier, c'eſt à dire, qui a eſté fauorablement eſtrené de nature, & eſt d'vn temperament bon & doux, lequel produit vne grande bonté & douceur de mœurs, à grand marché du ſecond, ſans grãde peine, il ſe troune tout porté à la ſageſſe. Qui autrement doit, auec grand & laborieux eſtude & exercice du ſecond rabiller & ſuppleer ce qui luy defaut, comme Socrates vn des plus ſages, diſoit de ſoy, que pour l'eſtude de la Philoſophie il auoit corrigé & redreſſé ſon mauuais naturel.

Au contraire, il y a deux empeſchemens formels de ſageſſe, & deux cõtre moiens ou acheminemens puiſſans à la folie, naturel & acquis. Le premier, naturel vient de la trempe & temperament originel, qui rend le cerueau ou trop mol, & humide, & ſes parties graſſieres & materielles, dont l'eſprit demeure ſot, foible, peu capable, plat, raualé, obſcur, tel qu'eſt la pluſpart du cõmun : Ou bien trop chaud, ardent & ſec, qui rend l'eſprit fol, audacieux, vi-

9. Empeſchement de ſageſſe, & moyens à la folie Deux.

hazard & rencontre. Qui eſt celuy qui ſe remuë, qui conſulte, qui ſe met en deuoir de faire ce qui eſt requis, de ſe garder & preparer comme il faut, pour faire des enfans maſles, ſains, ſpirituels & propres à la ſageſſe? Car ce qui ſert à l'vne de ces choſes, ſert aux autres, & l'intention de nature viſe enſẽble à tout cela. Or c'eſt à quoy on penſe le moins, à peine penſe l'on tout ſimplement à faire enfans, mais ſeulement cõme beſtes, à aſſouuir ſon plaiſir: C'eſt vne des plus remarquables & importantes fautes qui ſoit en vne Republique, dont perſonne ne s'aduiſe, & ne ſe plaint, & n'y a aucune loy, reglement, ou aduis public là deſſus. Il eſt certain que ſi l'on ſe portoit comme il faut, nous aurions: d'autres hommes que nous n'auons. Ce qui eſt requis en ce-cy, & à la premiere nourriture, eſt briefuement dit en noſtre troiſieſme liure, chap. 14.

8. Acquis. *Le ſecond moyen eſt en l'eſtude de la Philoſophie, ie n'entẽs de toutes ſes parties, mais de la Morale (ſans toutefois oublier la naturelle) qui eſt la lampe, La guide, & la regle de noſtre vie, qui explique & repreſente tres-bien la loy de nature, inſtruit l'homme vniuerſellement à tout, en public & en priué, ſeul, & en compagnie à toute conuerſation domeſtique & ciuile, oſte & retranche tout le ſauuagin qui eſt en nous, addoucit & apprinoiſe le naturel rude, farouche, & ſauuage, le duit & façonne à la ſageſſe. Bref, c'eſt la vraye ſciẽce de l'homme, tout le reſte au pris d'elle, n'eſt que vanité, au moins*

Digitized by Google

non neceſſaire, ny beaucoup vtile: Car elle apprend à bien viure, & bien mourir, qui eſt tout, elle enſeigne vne preude prudence, vne habile & forte prud'hommie, vne probité bien aduiſee. Mais ce ſecond moyen eſt preſque auſſi peu pratiqué, & mal employé que le premier: tous ne ſe ſoucient gueres de ceſte ſageſſe, tant ils ſont atientifs à la mondaine. Voilà les deux moyens d'y paruenir & obtenir la ſageſſe, le naturel, & l'acquis. Qui a eſté heureux au premier, c'eſt à dire, qui a eſté fauorablement eſtrené de nature, & eſt d'vn temperament bon & doux, lequel produit vne grande bonté & douceur de mœurs, à grand marché du ſecond, ſans grãde peine, il ſe trouue tout porté à la ſageſſe. Qui autrement doit, auec grand & laborieux eſtude & exercice du ſecond rabiller & ſuppleer ce qui luy defaut, comme Socrates vn des plus ſages, diſoit de ſoy, que pour l'eſtude de la Philoſophie il auoit corrigé & redreſſé ſon mauuais naturel.

Au contraire, il y a deux empeſchemens formels de ſageſſe, & deux cõtre moiens ou acheminemens puiſſans à la folie, naturel & acquis. Le premier, naturel vient de la trempe & temperament originel, qui rend le cerueau ou trop mol, & humide, & ſes parties groſſieres & materielles, dont l'eſprit demeure ſot, foible, peu capable, plat, raualé, obſcur, tel qu'eſt la pluſpart du cõmun: Ou bien trop chaud, ardent & ſec, qui rend l'eſprit fol, audacieux, vi-

9. Empeſchement de ſageſſe, & moyens à la folie Deux.

cieux : Ce ſont les deux extremitez, ſotiſe & folie, l'eau & le feu, le plomb & le mercure, mal propres à la ſageſſe, qui requiert vn eſprit fort, vigoureux & genereux, & neantmoins doux, ſouple, & modeſte. Toutefois ce ſecond ſemble plus aiſé à corriger par diſcipline que le premier. Le ſecond, acquis, vient de nulle, ou bien de mauuaiſe culture, & inſtruction, laquelle entr'autres choſes conſiſte en vn heurt & preuention iurée de certaines opinions, deſquelles l'eſprit s'abbreuue, & prend vne forte teinture, et ainſi ſe rend inhabile & incapable de voir & trouuer mieux, de s'esleuer & enrichir: l'on dit d'eux qu'ils ſont ferus & touchez, qu'ils ont vn heurt & vn coup à la teſte : auquel heurt ſi encores la ſcience eſt iointe, pour ce qu'elle enfle, apporte de la preſomption & temerité & preſte armes pour ſouſtenir & defendre les opinions anticipees, elle acheue du tout de former la folie, & la rẽdre incurable: foibleſſe naturelle, & preuention acquiſe ſont deſia deux grãds empeſchemens, mais la ſcience, ſi du tout elle ne les guarit ; ce que rarement elle fait, elle les fortifie & rend inuincibles : Ce qui n'eſt pas au deshõneur ny deſcry de la ſcience, cõme l'on pourroit penſer, mais pluſtoſt à ſon honneur.

Acquis.

10. De la ſcience. Voyez de cecy l. 3. c. 14.

La ſcience eſt vn tres-bon & vtile baſton, mais qui ne ſe laiſſe pas manier à toutes mains: & qui ne le ſçait bien manier, en reçoit plus de dommage que de profit, elle enteſte & affolit (dit bien vn grand

habile

habile homme) les esprits foibles & malades, polit & parfait les fols & bons naturels : L'esprit foible ne sçait pas posseder la science, s'en escrimer, & s'en seruir comme il faut ; au rebours elle le possede & le regente, dont il ploye & demeure esclaue sous elle, comme l'estomach foible chargé de viandes qu'il ne peut cuire ny digerer: le bras foible qui n'ayãt le pouuoir ny l'adresse de bien manier son baston trop fort & pesant pour luy, se lasse & s'estourdit tout : L'esprit fort & sage le manie en maistre, en iouyt, s'en sert, s'en prenant à son bien & aduantage, forme son iugement, rectifie sa volonté, en accommode & fortifie sa lumiere naturelle, & s'en rend plus habile: Où l'autre n'en deuient que plus sot, inepte & auec cela presomptueux. Ainsi la faute ou reproche n'est point à la science, non plus qu'au vin, ou autre tres-bonne & forte drogue, que l'on ne pourroit accommoder à son besoin, non est culpa vini, sed culpa bibentis, Or à tels esprits foibles de nature, preoccupez, enflez, & empeschez de l'acquis, comme ennemis formels de sagesse, ie fay la guerre par ex prez en mon liure, & c'est sous ce mot de pedant, n'en trouuant point d'autre plus propre, & qui est vsurpé en ce sens par plusieurs bons autheurs. En son origine Grecque il se prend en bonne part, mais és autres langues posterieures, à cause de l'abus & mauuaise façon de se prendre & porter aux lettres & sciences, vile, sordide, questueuse, querelleuse, opiniastre, osten-

Du mot de pedant.

tatiue, & preſomptueuſe, pratiquée par pluſieurs, il a eſté vſurpé comme en deriſion & iniure: & eſt du nombre de ces mots, qui auec laps de temps ont changé de ſignification, comme tyran, ſophiſte, & autres. Le ſieur du Bellay apres tous vices notez, conclud, comme par le plus grand: Mais ie hay par ſur tout vn ſçauoir pedanteſque, *& encores.*

Tu penſes que ie n'ay rien dequoy me venger,
Sinon que tu n'es faict que pour boire & manger:
Mais i'ay bien quelque choſe encore plus mordante,
C'eſt, pour le faire court, que tu es vn pedante.

Aduertiſſemẽt

Peut-eſtre qu'aucuns s'offenſeront de ce mot, penſant qu'il les regarde, & que par iceluy i'ay voulu taxer & attaquer les Profeſſeurs de lettres & inſtrueteurs, mais il ſe contenteront, s'il leur plaiſt, de ceſte franche & ouuerte declaration, que ie fay icy, de ne deſigner par ce mot aucun eſtat de robbe longue, ou profeſſion literaire, tant s'en faut, que ie fay par tout ſi grand cas des Philoſophes, & m'attaquerois moy-meſme, puis que i'en ſuis & en fais profeſſion, mais vne certaine qualité & degré d'eſprits que i'ay depeints cy-deſſus, ſçauoir, qui ſont de capacité & ſuffiſance naturelle fort commune & mediocre, & puis mal cultiuez, preuenus, & abeurtez à certaines opinions, leſquels ſe trouuent ſoubs toute robbe, en toute fortune & condition veſtuë en long & en court: vulgum tam chlamidatos, quàm coronam voco. *Que l'on me fourniſſe vn autre mot qui*

ſignifie ces tels eſprits, ie le quitteray tres volontiers. Apres ceſte mienne declaration, qui s'en plaindra, s'accuſera, & ſe monſtrera trop chagrin. On peut bien oppoſer au ſage d'autres que pedãt, mais c'eſt en ſens particulier, comme le commun, le prophane & populaire, & le fay ſouuent: mais c'eſt comme le bas au haut, le foible au fort, le plat au releué, le commun au rare, le valet au maiſtre, le prophane au ſacré: Comme auſſi le fol, & de faict au ſon des mots, c'eſt ſon vray oppoſite, mais c'eſt comme le dereglé au reglé, le glorieux opiniaſtre au modeſte, le partiſan à l'vniuerſel, le preuenu & atteint au libre, franc, & net, le malade au ſain, mais le pedãt, au ſens que nous le prenons, comprend tout cela, & encores plus: car il deſigne celuy, lequel non ſeulement eſt diſſemblable & contraire au ſage, comme les precedens, mais qui roguement & fierement luy reſiſte en face, & comme armé de toutes pieces s'éleue contre luy & l'attaque, parlant par reſolution & magiſtralement. Et pource qu'aucunemẽt il le redoute, à cauſe qu'il ſe ſent deſcouuert par luy, & veu iuſques au fond & au vif, & ſon ieu troublé par luy, il le pourſuit d'vne certaine & inteſtine hayne, entreprend de le cenſurer, deſcrier, condamner, s'eſtimant & portant pour le vray ſage, combien qu'il ſoit le fol nompareil.

Apres le deſſein & l'argument de cet œuure, venons à l'ordre & à la methode. Il y a trois liures, le premier eſt tout en la cognoiſſance de ſoy, & de l'hu-

II. Methode de ce liure.

maine condition preparatiue à la ſageſſe , ce qui eſt traitté bien amplement par cinq grandes capitales conſiderations , dont chacune en a pluſieurs ſous ſoy. Le ſecond contient les traits, offices & regles generales & principales de ſageſſe. Le tiers contient les regles & inſtructions particulieres de ſageſſe , & ce par l'ordre & le diſcours des quatre vertus principales & morales, Prudence, Iuſtice, Force, Temperãce, ſous leſquelles eſt compriſe toute l'inſtruction de la vie humaine , & toutes les parties du deuoir & de l'honneſteté. Au reſte ie traitte & agis icy non ſcholaſtiquement ou pedanteſquement , ny auec eſtenduë de diſcours , & appareil d'eloquence , ou aucun artifice: La ſageſſe (quæ ſi oculis ipſis cerneretur, mirabiles excitaret amores ſui) *n'a que faire de toutes ſes façons pour ſa recõmandation, elle eſt trop noble & glorieuſe: mais bruſquement, ouuertement, ingenuëment : ce qui (peut-eſtre) ne plaira pas à tous. Les propoſitions & veritez y ſont eſpeſſes, mais ſouuent toutes ſeches & crues, comme aphoriſmes, ouuertures & ſemences de diſcours.*

12. Aduertiſſemẽt & Apologie au lecteur.

Aucuns trouuent ce liure trop hardy & trop libre à heurter les opinions communes , & s'en offenſent. Ie leur reſpons ces quatre ou cinq mots. Premierement que la ſageſſe qui n'eſt commune ny populaire, a proprement cette liberté & authorité, Iure ſuo ſingulari, *de iuger de tout (c'eſt le priuilege du ſage & ſpirituel,* Spiritualis omnia dijudicat, *&* à ne

mine iudicatur) *& en iugeant, de cenſurer & condamner (comme la pluſpart erronnées) les opinions communes & populaires. Qui le fera doncq ? Or ce faiſant ne peut qu'elle n'encourre la male-grace & l'enuie du monde.*

D'ailleurs ie me plains d'eux, & leur reproche ceſte foibleſſe populaire, & delicateſſe feminine, comme indigne & trop tendre pour entendre choſe qui vaille, & du tout incapable de ſageſſe : les plus fortes & hardies propoſitions ſont les plus ſeantes à l'eſprit fort & releué, & n'y a rien d'eſtrange à celuy qui ſçait que c'eſt que du mõde: C'eſt foibleſſe de s'eſtonner d'aucune choſe, il faut roidir ſon courage, affermir ſon ame, l'endurcir & acerer à iouyr, ſçauoir, entendre, iuger toutes choſes, tant eſtranges ſemblent elles : tout eſt ſortable & du gibier de l'eſprit, mais qu'il ne manque point à ſoy meſme : mais auſſi ne doit-il faire, ny conſentir qu'aux bonnes & belles, quand tout le monde en parleroit. Le ſage monſtre egalement en tous les deux ſon courage : Ces delicats ne ſont capables de l'vn ny de l'autre, foibles en tous les deux. 2.

Tircement en tout ce que ie propoſe, ie ne pretends y obliger perſonne, ie preſente ſeulement les choſes, & les eſtalle comme ſur le tablier. Ie ne me mets point en cholere ſi l'on ne m'en croit, c'eſt à faire aux pedans. La paſſion teſmoigne que la raiſon n'y eſt pas, qui ſe tient par l'vne à quelque choſe, ne s'y tient pas. 3.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

par l'autre. Mais pourquoy se courroucent-ils ? est-ce que ie ne suis pas par tout de leur aduis? Ie ne me courrouce pas de ce qu'ils ne sont pas du mien : de ce que ie dy des choses qui ne sont pas de leur gouſt ny de commun ? & c'est pourquoy ie les dis : Ie ne dis rien sans raison, s'ils la sçauent sentir & gouſter, s'ils en ont vne meilleure qui destruise la mienne, ie l'escouteray auec plaisir, & gratification à qui la dira. Et qu'ils ne pensent me battre d'authorité, de multitude d'allegations d'autruy, car tout cela a fort peu de credit en mon endroit, sauf en matiere de religiõ, où la seule authorité vaut sans raison ; C'est là son vray empire, comme par tout ailleurs la raison sans elle, comme a tres-bien recognu S. Augustin. C'est vne iniuste tyrannie & folie enragée, de vouloir assuiettir les esprits à croire & suiure tout ce que les anciens ont dit, & ce que le peuple tient, qui ne sçait ce qu'il dit ny ce qu'il fait : Il n'y a que les sots qui se laissent ainsi mener, & ce liure n'est pas pour eux, s'il estoit populairement receu & accepté, il se trouueroit bien deschet de ses pretentions : Il faut ouyr, considerer & faire compte des anciens, non s'y captiuer qu'auec la raison : & quand on les voudroit suiure, comment fera-on ? Ils ne sont pas d'accord. Aristote qui a voulu sembler le plus habile, & a entreprins de faire le procez à tous ses deuanciers, a dit de plus lourdes absurditez que tous, & n'est point d'accord auec soy-mesme, & ne sçait quelquesfois où

il en eſt, teſmoin les matieres de l'ame humaine, de l'eternité du monde, de la generation des venes, & des eaux, &c. Il ne ſe faut pas esbahir ſi tous ne ſont de meſme aduis, mais bien ſe faudroit-il esbahir ſi tous en eſtoient: Il n'y a rien plus ſeant à la nature, & à l'eſprit humain, que la diuerſité. Le Sage diuin S. Paul nous met tous en liberté par ces mots: Que chacun abonde en ſon ſens, & que perſonne ne iuge ou condamne celuy qui fait autrement, & eſt d'aduis contraire: & le dit en matiere bien plus forte & chatoüilleuſe, non en fait & obſeruation externe, où nous diſons qu'il ſe faut conformer au commun, & à ce qui eſt preſcript où couſtumier: mais encores en ce qui concerne la religion, ſçauoir en l'obſeruance religieuſe des viandes & des iours. Or toute ma liberté & hardieſſe n'eſt qu'aux penſées, iugemens, opinions, eſquelles perſonne n'a part ny quart, que celuy qui les a chacun endroict ſoy. Rom. 14

Nonobſtant tout cela pluſieurs choſes qui pouuoient ſembler trop cruës & courtes, rudes & dures pour les ſimples (car les forts & releuez ont l'eſtomach aſſez chaud pour cuire & digerer tout) ie les ay pour l'amour d'eux expliqué, eſclaircy, addoucy en ceſte ſeconde edition, reueüe, & de beaucoup augmentée. 4.

Bien veux-je aduertir le Lecteur qui entreprendra de iuger de cet œuure, qu'il ſe garde de tomber en aucun de ces ſept meſcõtes, comme ont fait aucuns en la 5.

premiere edition, qui ſont de rapporter au droit & deuoir ce qui eſt du faict: Au faire ce qui eſt du inger: A reſolution & determination ce qui n'eſt que proposé, ſecoüé, & diſputé problematiquement & academiquement: A moy & à mes propres opinions, ce qui eſt d'autruy, & par rapport: A l'eſtat, profeſſion, & condition externe, ce qui eſt de l'eſprit & ſuffiſance interne: A la religion & creance diuine, ce qui eſt de l'opinion humaine: A la grace & operation ſurnaturelle, ce qui eſt de la vertu, & action naturelle & morale. Toute paſſion & preoccupation oſtée, il trouuera en ces ſept poincts bien entendus, dequoy ſe reſoudre en ſes doutes, dequoy reſpondre à toutes les obiections que luy-meſme & d'autres luy pourroient faire, & s'eſclaircir de mon intention en cet œuure. Que ſi encores apres tout, il ne ſe contente & ne l'approuue, qu'il l'attaque hardiment & viuement (car de meſdire ſeulement, de mordre, & charpenter le nom d'autruy, il eſt aſſez aiſé, mais trop indigne & trop pedant) il aura toſt ou vne franche confeſſion & acquieſcement, (car ce liure fait gloire & feſte de la bonne foy, & de l'ingenuité:) ou vn examen de ſon impertinence & folie.

Digitized by Google

DE LA SAGESSE

LIVRE PREMIER.

Qui eſt la cognoiſſance de ſoy, & de l'humaine condition.

Exhortation à s'eſtudier & cognoiſtre.

Preface du premier Liure.

LE plus excellent & diuin conſeil, le meilleur & plus vtile aduertiſſement de tous, mais le plus mal pratiqué, eſt de s'eſtudier & apprendre à ſe cognoiſtre: c'eſt le fondement de ſageſſe, & achemine-ment à tout bien: c'eſt folie nompareille que d'eſtre attentif & diligent à cognoiſtre toutes autres choſes pluſtoſt que ſoy-meſme: la vraye ſcience & le vray eſtude de l'homme, c'eſt l'homme.

1. Se cognoiſtre eſt la premiere choſe.

Dieu, nature, les ſages, & tout le monde preſche l'hõme & l'exhorte de faict & de parole, à s'eſtudier & cognoiſtre. Dieu eternellemẽt & ſans ceſſe ſe regarde, ſe cõſidere, & ſe cognoiſt. Le monde a toutes ſes veües contraintes au dedans, & ſes yeux ouuerts à ſe voir & regarder. Autant eſt obligé & tenu l'homme s'eſtudier & cognoiſtre, comme il

2. Enioinct à tous par toute raiſon.

Digitized by Google

luy eſt naturel de penſer, & il eſt proche à ſoy-meſme. Nature taille à tous ceſte beſongne. Le mediter & entretenir ſes penſées eſt choſe ſur toutes facile, ordinaire, naturelle, la paſture, l'entretien, la vie de l'eſprit, *cuius viuere eſt cogitare:* Or par où commencera, & puis continuëra-il à mediter, à s'entretenir plus iuſtement & naturellement que par ſoy-meſme ? y a-il choſe qui luy touche de plus prés ? Certes aller ailleurs & s'oublier eſt choſe dénaturée & tres-iniuſte. C'eſt à chacun ſa vraye & principale vacatiõ, que de penſer & biẽtenir à ſoy. Auſſi voyons-nous que chaſque choſe penſe à ſoy, s'eſtudie la premiere, à des limites, à ſes occupations & deſirs. Et toy hõme, qui veux embraſſer l'Vniuers, tout cognoiſtre, cõtreroller & iuger, ne te cognois & n'y eſtudies: & ainſi en voulant faire l'habile & le ſyndic de nature, tu demeures le ſeul ſot au monde. Tu es la plus vuide & neceſſiteuſe, la plus vaine & miſerable de toutes, & neantmoins la plus fiere & orgueilleuſe. Parquoy regarde dedãs toy, recognois toy, tiens toy à toy, ton eſprit & ta volonté, qui ſe conſomme ailleurs, ramene-le à ſoy-meſme. Tu t'oublies, tu te reſpands, & te perds au dehors, tu te trahis & te deſrobes toy-meſmes, tu regardes touſiours deuãt toy, ramaſſe toy, & t'enferme dedans toy: examine toy, eſpie toy, cognois toy:

Noſce teipſum, nec te quæſieris extra.
Reſpue quod non es, tecum habita, &
Noris quàm ſit tibi curta ſupellex.
Tute conſule.
Teipſum concute, nunquid vitiorum
Inſeuerit olim natura, aut etiam conſuetudo mala.

Par la cognoiſſance de ſoy l'homme monte & arriue pluſtoſt & mieux à la cognoiſsãce de Dieu, que par toute autre choſe, tant pour ce qu'il trouue en ſoy plus de quoy le cognoiſtre, plus de marques & traicts de la diuinité, qu'en tout le reſte qu'il peut cognoiſtre, que pource qu'il peut mieux ſentir, & ſçauoir ce qui eſt & ſe remuë en ſoy, qu'ẽ toute autre choſe. *Formaſti me & poſuiſti ſuper me manum tuam, ideo mirabilis facta eſt ſcientia tua ex me*: Dont eſtoit grauée en lettres d'or ſur le frontiſpice du temple d'Apollon, Dieu (ſelon les payens) de ſcience & de lumiere, ceſte ſentence. *Cognois toy*, comme vne ſalutatiõ & vn aduertiſſement de Dieu à tous, leur ſignifiãt que pour auoir accez à la diuinité, & entrée en ſon temple, il ſe faut cognoiſtre : qui ſe meſcognoiſt en doit eſtre debouté, *ſi te ignoras, ô pulcherrima, egredere, & abi poſt hædos tuos.* 1. Eſchelle à la diuinité. Pſalm. Cantit.

Pour deuenir ſage & mener vne vie plus reglée & plus douce, il ne faut point d'inſtruction d'ailleurs, que de nous. Si nous eſtions bons eſcoliers, nous apprendrions mieux de nous, que de tous les liures. Qui remet en ſa memoire & remarque bien l'excez de ſa cholere paſſée, iuſques où ceſte figure l'a emporté, verra mieux beaucoup la laideur de ceſte paſſion, & en aura horreur & hayne plus iuſte, que de tout ce qu'en dient Ariſtote & Platõ, & ainſi de toutes les autres paſſions, & de tous les branles & mouuemẽs de ſon ame. Qui ſe ſouuiendra de s'eſtre tant de fois meſconté en ſon iugement, & de tant de mauuais tours que luy a fait ſa memoire, apprendra à ne s'y fier plus. Qui notera cõbien de fois il luy eſt aduenu de penſer biẽ tenir 4. Diſpoſition à la ſageſſe.

Digitized by Google

tatiue, & prefomptueuſe, pratiquée par pluſieurs, il a eſté vſurpé comme en deriſion & iniure: & eſt du nombre de ces mots, qui auec laps de temps ont changé de ſignification, comme tyran, ſophiſte, & autres. Le ſieur du Bellay apres tous vices notez, conclud, comme par le plus grand: Mais ie hay par ſur tout vn ſçauoir pedanteſque, *& encores.*

Tu penſes que ie n'ay rien dequoy me venger,
Sinon que tu n'es faict que pour boire & manger:
Mais i'ay bien quelque choſe encore plus mordante,
C'eſt, pour le faire court, que tu es vn pedante.

Aduertiſſemẽt

Peut-eſtre qu'aucuns s'offenſeront de ce mot, penſant qu'il les regarde, & que par iceluy i'ay voulu taxer & attaquer les Profeſſeurs de lettres & inſtructeurs, mais ils ſe contenteront, s'il leur plaiſt, de ceſte franche & ouuerte declaration, que ie fay icy, de ne deſigner par ce mot aucun eſtat de robbe longue, ou profeſſion literaire, tant s'en faut, que ie fay par tout ſi grand cas des Philoſophes, & m'attaquerois moy-meſme, puis que i'en ſuis & en fais profeſſion, mais vne certaine qualité & degré d'eſprits que i'ay depeints cy-deſſus, ſçauoir, qui ſont de capacité & ſuffiſance naturelle fort commune & mediocre, & puis mal cultiuez, preuenus, & aheurtez à certaines opinions, leſquels ſe trouuent ſoubs toute robbe, en toute fortune & condition veſtuë en long & en court: vulgum tam chlamidatos, quàm coronam voco. *Que l'on me fourniſſe vn autre mot qui*

ſignifie ces tels eſprits, ie le quitteray tres volontiers. Apres ceſte mienne declaration, qui s'en plaindra, s'accuſera, & ſe monſtrera trop chagrin. On peut bien oppoſer au ſage d'autres que pedãt, mais c'eſt en ſens particulier, comme le commun, le prophane & populaire, & le fay ſouuent: mais c'eſt comme le bas au haut, le foible au fort, le plat au releué, le commun au rare, le valet au maiſtre, le prophane au ſacré: Comme auſſi le fol, & de faict au ſon des mots, c'eſt ſon vray oppoſite, mais c'eſt comme le dereglé au reglé, le glorieux opiniaſtre au modeſte, le partiſan à l'vniuerſel, le preuenu & atteint au libre, franc, & net, le malade au ſain, mais le pedãt, au ſens que nous le prenons, comprend tout cela, & encores plus: car il deſigne celuy, lequel non ſeulement eſt diſſemblable & contraire au ſage, comme les precedens, mais qui roguement & fierement luy reſiſte en face, & comme armé de toutes pieces s'éleue contre luy & l'attaque, parlant par reſolution & magiſtralement. Et pource qu'aucunemẽt il le redoute, à cauſe qu'il ſe ſent deſcouuert par luy, & veu iuſques au fond & au vif, & ſon ieu troublé par luy, il le pourſuit d'vne certaine & inteſtine hayne, entreprend de le cenſurer, deſcrier, condamner, s'eſtimant & portant pour le vray ſage, combien qu'il ſoit le fol nompareil.

II. Methode de ce liure.

Apres le deſſein & l'argument de cet œuure, venons à l'ordre & à la methode. Il y a trois liures, le premier eſt tout en la cognoiſſance de ſoy, & de l'hu-

Digitized by Google

maine condition preparatiue à la ſageſſe , ce qui eſt traitté bien amplement par cinq grandes capitales conſiderations , dont chacune en a pluſieurs ſous ſoy. Le ſecond contient les traits, offices & regles generales & principales de ſageſſe. Le tiers contient les regles & inſtructions particulieres de ſageſſe , & ce par l'ordre & le diſcours des quatre vertus principales & morales, Prudence, Iuſtice, Force, Temperãce, ſous leſquelles eſt compriſe toute l'inſtruction de la vie humaine , & toutes les parties du deuoir & de l'honneſteté. Au reſte ie traitte & agis icy non ſcholaſtiquement ou pedanteſquement , ny auec eſtenduë de diſcours , & appareil d'eloquence , ou aucun artifice: La ſageſſe (quæ ſi oculis ipſis cerneretur, mirabiles excitaret amores ſui) *n'a que faire de toutes ſes façons pour ſa recõmandation, elle eſt trop noble & glorieuſe: mais bruſquement, ouuertement, ingenuëment : ce qui (peut-eſtre) ne plaira pas à tous. Les propoſitions & veritez y ſont eſpeſſes, mais ſouuent toutes ſeches & crues, comme aphoriſmes, ouuertures & ſemences de diſcours.*

12. Aduertiſſemẽt & Apologie au lecteur.

Aucuns trouuent ce liure trop hardy & trop libre à heurter les opinions communes , & s'en offenſent. Ie leur reſpons ces quatre ou cinq mots. Premierement que la ſageſſe qui n'eſt commune ny populaire, a proprement cette liberté & authorité, Iure ſuo ſingulari, *de iuger de tout (c'eſt le priuilege du ſage & ſpirituel,* Spiritualis omnia dijudicat, &à ne-

mine iudicatur) *& en iugeant, de cenſurer & condamner (comme la pluſpart erronnées) les opinions communes & populaires. Qui le fera doncq ? Or ce faiſant ne peut qu'elle n'encourre la male-grace & l'enuie du monde.*

D'ailleurs ie me plains d'eux, & leur reproche ceſte foibleſſe populaire, & delicateſſe feminine, comme indigne & trop tendre pour entendre choſe qui vaille, & du tout incapable de ſageſſe: les plus fortes & hardies propoſitions ſont les plus ſeantes à l'eſprit fort & releué, & n'y a rien d'eſtrange à celuy qui ſçait que c'eſt que du mõde: C'eſt foibleſſe de s'eſtonner d'aucune choſe, il faut roidir ſon courage, affermir ſon ame, l'endurcir & acerer à iouyr, ſçauoir, entendre, iuger toutes choſes, tant eſtranges ſemblent elles: tout eſt ſortable & du gibier de l'eſprit, mais qu'il ne manque point à ſoy meſme: mais auſſi ne doit-il faire, ny conſentir qu'aux bonnes & belles, quand tout le monde en parleroit. Le ſage monſtre egalement en tous les deux ſon courage: Ces delicats ne ſont capables de l'vn ny de l'autre, foibles en tous les deux. 2.

Tircement en tout ce que ie propoſe, ie ne pretends y obliger perſonne, ie preſente ſeulement les choſes, & les eſtalle comme ſur le tablier. Ie ne me mets point en cholere ſi l'on ne m'en croit, c'eſt à faire aux pedans. La paſſion teſmoigne que la raiſon n'y eſt pas, qui ſe tient par l'vne à quelque choſe, ne s'y tient pas 3.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

par l'autre. Mais pourquoy se courroucent-ils ? est-ce que ie ne suis pas par tout de leur aduis? Ie ne me courrouce pas de ce qu'ils ne sont pas du mien : de ce que ie dy des choses qui ne sont pas de leur gouſt ny de commun ? & c'est pourquoy ie les dis : Ie ne dis rien sans raison, s'ils la sçauent sentir & gouſter, s'ils en ont vne meilleure qui destruise la mienne, ie l'escouteray auec plaisir, & gratification à qui la dira. Et qu'ils ne pensent me battre d'authorité, de multitude d'allegations d'autruy, car tout cela a fort peu de credit en mon endroit, sauf en matiere de religiõ, où la seule authorité vaut sans raison ; C'est là son vray empire, comme par tout ailleurs la raison sans elle, comme a tres-bien recognu S. Augustin. C'est vne iniuste tyrannie & folie enragée, de vouloir assuiettir les esprits à croire & suiure tout ce que les anciens ont dit, & ce que le peuple tient, qui ne sçait ce qu'il dit ny ce qu'il fait : Il n'y a que les sots qui se laissent ainsi mener, & ce liure n'est pas pour eux, s'il estoit populairement receu & accepté, il se trouueroit bien deschet de ses pretentions : Il faut ouyr, considerer & faire compte des anciens, non s'y captiuer qu'auec la raison : & quand on les voudroit suiure, comment fera-on ? Ils ne sont pas d'accord. Aristote qui a voulu sembler le plus habile, & a entreprins de faire le procez à tous ses deuanciers, a dit de plus lourdes absurditez que tous, & n'est point d'accord auec soy-mesme, & ne sçait quelquesfois où

il en eſt, teſmoin les matieres de l'ame humaine, de l'eternité du monde, de la generation des venes, & des eaux, &c. Il ne ſe faut pas esbahir ſi tous ne ſont de meſme aduis, mais bien ſe faudroit-il esbahir ſi tous en eſtoient: Il n'y a rien plus ſeant à la nature, & à l'eſprit humain, que la diuerſité. Le Sage diuin S. Paul nous met tous en liberté par ces mots: Que chacun abonde en ſon ſens, & que perſonne ne iuge ou condamne celuy qui fait autrement, & eſt d'aduis contraire: & le dit en matiere bien plus forte & chatoüilleuſe, non en fait & obſeruation externe, où nous diſons qu'il ſe faut conformer au commun, & à ce qui eſt preſcript où couſtumier: mais encores en ce qui concerne la religion, ſçauoir en l'obſeruance religieuſe des viandes & des iours. Or toute ma liberté & hardieſſe n'eſt qu'aux penſées, iugemens, opinions, eſquelles perſonne n'a part ny quart, que celuy qui les a chacun endroict ſoy. Rom. 14

4. Nonobſtant tout cela pluſieurs choſes qui pouuoient ſembler trop cruës & courtes, rudes & dures pour les ſimples (car les forts & releuez ont l'eſtomach aſſez chaud pour cuire & digerer tout) ie les ay pour l'amour d'eux expliqué, eſclaircy, addoucy en ceſte ſeconde edition, reueiie, & de beaucoup augmentée.

5. Bien veux-je aduertir le Lecteur qui entreprendra de iuger de cet œuure, qu'il ſe garde de tomber en aucun de ces ſept meſcõtes, comme ont fait aucuns en la

premiere edition, qui ſont de rapporter au droit & deuoir ce qui eſt du faict: Au faire ce qui eſt du iuger: A reſolution & determination ce qui n'eſt que proposé, ſecoüé, & diſputé problematiquement & academiquement: A moy & à mes propres opinions, ce qui eſt d'autruy, & par rapport: A l'eſtat, profeſſion, & condition externe, ce qui eſt de l'eſprit & ſuffiſance interne: A la religion & creance diuine, ce qui eſt de l'opinion humaine: A la grace & operation ſurnaturelle, ce qui eſt de la vertu, & action naturelle & morale. Toute paſſion & preoccupation oſtée, il trouuera en ces ſept poincts bien extendus, dequoy ſe reſoudre en ſes doutes, dequoy reſpondre à toutes les obiections que luy-meſme & d'autres luy pourroient faire, & s'eſclaircir de mon intention en cet œuure. Que ſi encores apres tout, il ne ſe contente & ne l'approuue, qu'il l'attaque hardiment & viuement (car de meſdire ſeulement, de mordre, & charpenter le nom d'autruy, il eſt aſſez aiſé, mais trop indigne & trop pedant) il aura toſt ou vne franche confeſſion & acquieſcement, (car ce liure fait gloire & feſte de la bonne foy, & de l'ingenuité:) ou vn examen de ſon impertinence & folie.

Digitized by Google

DE LA SAGESSE

LIVRE PREMIER.

Qui eſt la cognoiſſance de ſoy, & de l'humaine condition.

Exhortation à s'eſtudier & cognoiſtre.

Preface du premier Liure.

LE plus excellent & diuin conſeil, le meilleur & plus vtile aduertiſſement de tous, mais le plus mal pratiqué, eſt de s'eſtudier & apprendre à ſe cognoiſtre: c'eſt le fondement de ſageſſe, & achemine-ment à tout bien: c'eſt folie nompareille que d'eſtre attentif & diligent à cognoiſtre toutes autres choſes pluſtoſt que ſoy-meſme : la vraye ſcience & le vray eſtude de l'homme, c'eſt l'homme.

1. Se cognoiſtre eſt la premiere choſe.

Dieu, nature, les ſages, & tout le monde preſche l'hõme & l'exhorte de faict & de parole, à s'eſtudier & cognoiſtre. Dieu eternellemẽt & ſans ceſſe ſe regarde, ſe cõſidere, & ſe cognoiſt. Le monde a toutes ſes veües contraintes au dedans, & ſes yeux ouuerts à ſe voir & regarder. Autant eſt obligé & tenu l'homme s'eſtudier & cognoiſtre, comme il

2. Enioinct à tous par toute raiſon.

Digitized by Google

luy eſt naturel de penſer, & il eſt proche à ſoy-meſme. Nature taille à tous ceſte beſongne. Le mediter & entretenir ſes penſées eſt choſe ſur toutes facile, ordinaire, naturelle, la paſture, l'entretien, la vie de l'eſprit, *cuius viuere eſt cogitare.* Or par où commencera, & puis continuëra-il à mediter, à s'entretenir plus iuſtement & naturellement que par ſoy-meſme ? y a-il choſe qui luy touche de plus prés ? Certes aller ailleurs & s'oublier eſt choſe dénaturée & tres-iniuſte. C'eſt à chacun ſa vraye & principale vacatiõ, que de penſer & biẽ tenir à ſoy. Auſſi voyons-nous que chaſque choſe penſe à ſoy, s'eſtudie la premiere, à des limites, à ſes occupations & deſirs. Et toy hõme, qui veux embraſſer l'Vniuers, tout cognoiſtre, cõtreroller & iuger, ne te cognois & n'y eſtudies: & ainſi en voulant faire l'habile & le ſyndic de nature, tu demeures le ſeul ſot au monde. Tu es la plus vuide & neceſſiteuſe, la plus vaine & miſerable de toutes, & neantmoins la plus fiere & orgueilleuſe. Parquoy regarde dedãs toy, recognois toy, tiens toy à toy, ton eſprit & ta volonté, qui ſe conſomme ailleurs, ramene-le à ſoy-meſme. Tu t'oublies, tu te reſpands, & te perds au dehors, tu te trahis & te deſrobes toy-meſmes, tu regardes touſiours deuãt toy, ramaſſe toy, & t'enferme dedans toy: examine toy, eſpie toy, cognois toy:

Noſce teipſum, nec te quæſieris extra.
Reſpue quod non es, tecum habita, &
Noris quàm ſit tibi curta ſupellex.
Tute conſule.
Teipſum concute, nunquid vitiorum
Inſeuerit olim natura, aut etiam conſuetudo mala.

Digitized by Google

Par la cognoiſſance de ſoy l'homme monte & arriue pluſtoſt & mieux à la cognoiſsãce de Dieu, que par toute autre choſe, tant pour ce qu'il trouue en ſoy plus de quoy le cognoiſtre, plus de marques & traicts de la diuinité, qu'en tout le reſte qu'il peut cognoiſtre, que pource qu'il peut mieux ſentir, & ſçauoir ce qui eſt & ſe remuë en ſoy, qu'ẽ toute autre choſe. *Formaſti me & poſuiſti ſuper me manum tuam, ideo mirabilis facta eſt ſcientia tua ex me:* Dont eſtoit grauée en lettres d'or ſur le frontiſpice du temple d'Apollon, Dieu (ſelon les payens) de ſcience & de lumiere, ceſte ſentence. *Cognois toy*, comme vne ſalutatiõ & vn aduertiſſement de Dieu à tous, leur ſignifiãt que pour auoir accez à la diuinité, & entrée en ſon temple, il ſe faut cognoiſtre : qui ſe meſcognoiſt en doit eſtre debouté, *ſi te ignoras, ô pulcherrima, egredere, & abi poſt hœdos tuos.* 1. Eſchelle à la diuinité. Pſalm. Cantit.

Pour deuenir ſage & mener vne vie plus reglée & plus douce, il ne faut point d'inſtruction d'ailleurs, que de nous. Si nous eſtions bons eſcoliers, nous apprendrions mieux de nous, que de tous les liures. Qui remet en ſa memoire & remarque bien l'excez de ſa cholere paſſée, iuſques où ceſte figure l'a emporté, verra mieux beaucoup la laideur de ceſte paſſion, & en aura horreur & hayne plus iuſte, que de tout ce qu'en dient Ariſtote & Platõ, & ainſi de toutes les autres paſſions, & de tous les branles & mouuemẽs de ſon ame. Qui ſe ſouuiendra de s'eſtre tant de fois meſconté en ſon iugement, & de tant de mauuais tours que luy a fait ſa memoire, apprendra à ne s'y fier plus. Qui notera cõbien de fois il luy eſt aduenu de penſer biẽ tenir 4. Diſpoſition à la ſageſſe.

Digitized by Google

& entendre vne choſe, iuſques à la vouloir pleuuir, & en reſpondre à autruy & à ſoy-meſme, & que le temps luy a puis fait voir du contraire, apprendra à ſe deffaire de ceſte arrogance importune, & quereleuſe preſomption, ennemie capitale de diſcipline & de verité. Qui remarquera bien tous les maux qu'il a couru, ceux qui l'ont menacé, les legeres occaſiõs qui l'ont remué d'vn eſtat en vn autre, cõbien de repentirs luy ſont venus en la teſte, ſe preparera aux mutations futures, & à la recognoiſſance de ſa cõdition, gardera modeſtie, ſe contiendra en ſon rang, ne heurtera perſonne, ne troublera rien, n'entreprendra choſe qui paſſe ſes forces: Et voila iuſtice & paix par tout. Brief, nous n'auons point de plus beau miroir & de meilleur liure que nous-meſmes, ſi nous y voulions bien eſtudier, comme nous deuons, tenant touſiours l'œil ouuert ſur nous, & nous eſpiant de prés.

5. Contre ceux qui ſe meſcognoiſſent.

Mais c'eſt à quoy nous penſons le moins, *nemo in ſeſe tentat deſcẽdere*. Dont il aduient que nous donnons mille fois du nez en terre, & retombons touſiours en meſme faute, ſans le sẽtir, ou nous en douter beaucoup. Nous faiſons biẽ les ſots à nos deſpens: Les difficultez ne s'appercoiuẽt en chaſque choſe, que par ceux qui s'y cognoiſsẽt: Car encores faut-il quelque degré d'intelligence à pouuoir remarqur ſon ignorãce: Il faut pouſſer à vne porte, pour ſçauoir qu'elle eſt cloſe. Ainſi de ce que chacun ſe voit ſi reſolu & ſatisfait, & que chacun penſe eſtre ſuffiſammẽt entendu, ſignifie que chacun n'y entend rien du tout: Car ſi nous nous cognoiſſions bien, nous pouruoyrions bien mieux à nos affaires: Nous aurions honte de nous & noſtre

eſtat : & nous rendrions bien autres que ne ſommes. Qui ne recognoiſt ſes defauts, ne ſe ſoucie de les amander: qui ignore ſes neceſſitez, ne ſe ſoucie d'y pourvoir; qui ne ſent sõ mal & ſa miſere n'aduiſe point aux reparations, & ne court aux remedes, *deprehendas te oportet priuſquam emendes; ſanitatis initium ſentire ſibi opus eſſe remedio.* Et voicy noſtre malheur: car nous pẽſons toutes choſes aller bien & eſtre en ſeureté: nous ſommes tant cõtens de nous meſmes, & ainſi doublemẽt miſerables. Socrates fut iugé le plus ſage des hõmes, non pour eſtre le plus ſçauant & plus habile, ou pour auoir quelque ſuffiſance par deſſus les autres, mais pour mieux ſe cognoiſtre que les autres, en ſe tenant en ſon rang, faire bien l'homme. Il eſtoit le Roy des hõmes, comme on dit que les borgnes ſon roys parmy les aueugles, c'eſt à dire doublement primez de ſens: car ils ſont de nature foibles & miſerables, & auec ce ils ſont orgueilleux, & ne ſentẽt pas leur mal. Socrates n'eſtoit que borgne: car eſtant homme comme les autres, foible & miſerable, il le ſçauoit bien, & recognoiſſoit de bonne foy ſa condition, ſe regloit & viuoit ſelon elle. C'eſt ce que voulpit dire la Verité à ceux qui pleins de preſomption par moquerie luy ayãt dit, ſommes-nous donc à ton dire aueugles? ſi vous l'eſtiez, dit-il, c'eſt à dire le penſiez eſtre, vous y verriez, mais pource que vous penſez bien y voir, vous demeurez du tout aueugles: car ceux qui voyẽt à leur opiniõ, ſont aueugles en verité; & qui ſont aueuglés à leur opinion, ils voyent. C'eſt vne miſerable folie à l'hõme, de ſe faire beſte pour ne ſe cognoiſtre pas bien hõme, *homo enim bõus, id eſt* Ioan. 9.

semper intelliga. Plusieurs grands pour leur seruir de bride & de regle, ont ordõné, que l'on leur sonnast souuent aux oreilles, qu'ils estoient hommes. O le bel estude, s'il leur entroit dedans le cœur, comme il frappe à leur oreille? le mot des Atheniens à Pompeins le Grand, tu es autant Dieu cõme tu te recognois homme, n'estoit pas trop mal dict, au moins c'est estre homme excellent que de se bien cognoistre homme.

La cognoissance de soy (chose tres difficile & rare, comme se mescouter & tromper, tres facile) ne s'acquiert pas par autruy, c'est à dire, par comparaison, mesure, ou exemple d'autruy,

Plus alijs dare te quàm tutibi credere noli.

6 Moyens de se cognoistre, faux.

moins encore par son dire & son iugement, qui souuent est court à voir; & desloyal ou craintif à parler: Ny par quelque acte singulier, qui sera quelquesfois eschappé sans y auoir pensé, poussé par quelque nouuelle, rare, & forte occasion, & qui sera plustost vn coup de fortune, ou vne saillie de quelque extraordinaire enthousiasme, qu'vne production vrayement nostre. L'on n'estime pas la grãdeur, grosseur, & beauté d'vne riuiere, de l'eau qui luy est aduenuë par vne subite alluuion & desbordement des prochains torrens & ruisseaux. Vn fait courageux ne conclud pas vn homme vaillant, ny vn œuure de iustice l'hõme iuste: Les circonstances & le vent des occasions & accidens nous emportent & nous changent: & souuent l'on est poussé à bien faire par le vice mesme. Ainsi l'homme est-il tres-fidele à cognoistre: Ny aussi par toutes les choses externes & adiacentes au dehors: offices dignitez, richesses, noblesse, grace,

& applaudiſſement des grands ou du peuple: Ny par ſes deportemens faicts en public, car comme eſtant en eſchec l'on ſe tient ſur ſes gardes, ſe retient, ſe contraint. La crainte, la honte, l'ambitiõ, & autres paſſions luy font ioüer ce perſonage que vous voyez. Pour le bien cognoiſtre il ſe faut voir en ſon priué, & en ſon particulier à tous les iours. Il eſt bien ſouuent tout autre en la maiſon, qu'en la ruë, au Palais, en la place; autre auec ſes domeſtiques qu'auec les eſtrangers. Sortant de la maiſon pour aller en public, il va ioüer vne farce: ne vous arreſtez pas là, ce n'eſt pas luy, c'eſt tout vn autre: vous ne le cognoiſtriez pas.

La cognoiſſance de ſoy ne s'acquiert point par tous ces quatre moyens, & ne deuons nous y fier, mais par vn vray, long & aſſidu eſtude de ſoy, vne ſerieuſe & attentiue examination, non ſeulement de ſes paroles & actions, mais de ſes penſées plus ſecretes (leur naiſſance, progrez, durée, repetition) de tout ce qui ſe remuë en ſoy, iuſques au ſonges de nuict, en s'eſpiant de prés, en ſe taſtant ſouuent & à toute heure, preſſant & pinſſant iuſques au vif. Car il y a pluſieurs vices en nous cachez, & ne ſe ſentent à faute de force & de moyen, ainſi que le ſerpent venimeux, qui engourdy de froid ſe laiſſe manier ſans danger. Et puis il ne ſuffit pas de recognoiſtre ſa faute en detail & en individu, & taſcher de la reparer, il faut en general recognoiſtre ſa foibleſſe, ſa miſere, & en venir à vne reformation & amendement vniuerſel. 7. vraye.

Or il nous faut eſtudier ſerieuſement en ce liure premier à cognoiſtre l'homme, le prenant en tout ſens, le regardant à tous viſages, luy taſtant le 8. Propoſition & partitiõ

de ce premier liure.

poux, le ſondant iuſques au vif, entrant dedans auec la chandelle & l'eſprouuette, foüillant & furetãt par tous les trous, coins, recoins, deſtours, cachots & ſecrets, non ſans cauſe : Car c'eſt le plus fin & feint, le plus couuert & fardé de tous, & preſque incognoiſſable. Nous le conſiderer õs donc en cinq manieres repreſentées en ceſte table, qui eſt le ſommaire de ce liure.

- Cinq conſiderations de l'homme, & de l'humaine condition.
  - Premiere, Naturelle, par toutes les pieces dont il eſt compoſé, & leurs appartenances.
  - Seconde, Naturelle, & Morale, par comparaiſon de luy auec les beſtes.
  - Tierce, par ſa vie en blot.
  - Quatrieſme Morale, par les mœurs, humeurs, conditions, qui ſe rapportent à cinq choſes.
    1. Vanité.
    2. Foibleſſe.
    3. Inconſtãce
    4. Miſere.
    5. preſomptiõ.
  - Cinquieſme Naturelle, & Morale, par les differences qui ſont entre les hommes en leurs.
    1. Naturels.
    2. Eſprits & ſuffiſãces.
    3. Charges & degrez de ſuperiorité & infe. riorité.
    4. Profeſſions & conditions de vie.
    5. Auantages & deſauantage Naturel, Acquis, Fortuits.

PRE-

PREMIERE CONSIDERATION DE L'HOMME, QVI EST naturelle par toutes les pieces dont il eſt compoſé.

De la formation de l'Homme.

CHAP. I.

ELLE eſt double & doublement conſiderable, premiere & originelle, vne fois faite immediatement de Dieu en ſa creation ſurnaturelle, ſeconde & ordinaire en ſa generation naturelle.

L'hõme fait le dernier Gen. 1. 2. &c.

Selon la peinture que nous donne Moyſe de l'ouurage & creation du mõde (la plus hardie & riche piece que iamais hõme a produit en lumiere, i'entens l'hiſtoire des neuf premiers chapitres de Geneſe, qui eſt du mõde nay & renay) l'homme a eſté fait de Dieu non ſeulemẽt apres tous les animaux, comme le plus parfait, le maiſtre & ſurintendãt de tous, *vt præſit piſcibus maris, volatilibus cæli, beſtiis terræ*: Et en meſme iour que les quatrupedes & terreſtres, qui s'approchent plus de luy (bien que les deux qui luy reſſemblent mieux ſont pour le dedans le pourceau, pour le dehors le ſinge) mais encores apres tout fait & acheué, comme la cloſture, & le ſeau & cachet de ſes œuures, auſſi y a-il empreint ſes armoiries & ſon pourtraict; *Exemplúmque Dei quiſquis eſt in imagine parua. Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui*: Comme vne recapitu-

Digitized by Google

lation ſommaire de toutes choſes, & vn abregé du monde, qui eſt tout en l'homme, mais r'accourcy & en petit volume, dont il eſt appellé le petit monde, & l'vniuers peut-eſtre appellé le grand homme. Comme le nœud, le moyen, & lien des Anges & des animaux, des choſes celeſtes & terreſtres, ſpirituelles & corporelles. Et en vn mot la derniere main, l'accompliſſemẽt, le chef-d'œuure, l'honneur & le miracle de nature. C'eſt pourquoy Dieu l'ayant fait auec deliberation & apparat, & *dixit faciamus hominem ad imaginem & ſimilitudinem noſtram*, s'eſt repoſé. Et ce repos encores a eſté fait pour l'homme, *Sabbathum propter hominem, non contra.* Et n'a depuis rien faict de nouueau, ſinon ſe faire homme luy-meſme : & ç'a eſté encores pour l'amour de l'homme, *propter nos homines, & propter noſtram ſalutem.* Dont ſe void qu'en toutes choſes Dieu a viſé à l'homme, pour finalement en luy & par luy, *breui-manu*, rapporter tout à ſoy, le commencement & la fin de tout.

Iohan.

2. Nud. Tout nud, afin qu'il fuſt plus beau, eſtant poly, net, delicat, à cauſe de ſon humidité deliée, bien temperée & aſſaiſonnée.

3. Droit. Droit, tenant & touchant fort peu en terre, la teſte droite en haut tendant au ciel, où il regarde, ſe void & ſe cognoiſt cõme en ſon miroir: tout à l'oppoſite de la plante qui a ſa teſte & racine dedans la terre, auſſi eſt l'homme vne plante diuine, qui doit fleurir au ciel: La beſte comme au milieu, eſt de trauers, ayant ſes deux extremitez vers les bords ou extremitez de l'horizõ, plus ou moins. La cauſe de cette droiture, apres la volonté de ſon maiſtre ouurier, n'eſt proprement l'ame raiſonnable cõme

il se voit aux courbez, bossus, boiteux, ny la ligne droicte de l'espine du dos, qui est aussi aux serpẽs, ny la chaleur naturelle ou vitale, qui est pareille ou plus grandes en certaines bestes, cõbien que tout cela y peut parauanture seruir de quelque chose: Mais cette droiture est deuë & conuiẽt à l'hõme, & comme homme qui est le sainct & diuin animal:

Sanctius his animal mentisque capacius altæ:

Et comme Roy d'icy bas: Aux petites & particulieres Royautez y a certaine marque de Majesté, comme il se void au Dauphin couronné, au serpent Basilizé, au Lyon auec son colier, sa couleur de poil & ses yeux, en l'Aigle au Roy des Abeilles Ainsi l'hõme Roy vniuersel d'icy bas marche la teste droite, comme vn maistre en sa maison, regente tout & en vient à bout par amour ou par force, domptant ou appriuoisant.

Son corps fut basty le premier de terre vierge, rousse, dont il en eust son nom propre *Adam*, car l'appellatif estoit desia *Is*: Et icelle moüillée non de pluye encores, mais d'eau de fontaine. 4 Comment formé. Gen. 2.

---Mixtam fluuialibus vndis,
Finxit in effigiem.

Par raisõ le corps est l'aisné de l'ame, cõme la matiere de sa forme, le domicile doit estre faict & dressé auãt y demeurer, l'attelier auant que l'ouurier y puisse ouurer. Puis l'esprit y fut par le souffle diuin decoulé & insiué, & ainsi ce corps animé & faict viuant, *inspiranit in faciem eius spiraculum vitæ, &c.*

En la generation & conformation ordinaire, & naturelle, qui se fait de semẽce au ventre de la femme le mesme ordre se garde: Le corps est formé le premier par la force tãt elemẽtaire de l'Energie & 5. Est faite en la matrice

vertu formatrice qui eſt en la ſemẽce, aydãt aucunemẽt la chaleur de la matrice, que celeſte, qui eſt l'influence & vertu du Soleil, *Sol & homo generant hominem*. Et de tel ordre que les ſept premiers iours les ſemences du pere & mere ſe prennent, s'vniſſent & caillent enſemble, comme creſme, & s'en fait vn corps, c'eſt la conception, *Nonne ſicut lac mulſiſti me, & ſicut caſeum me coagulaſti?* Les ſept d'apres, ceſte ſemence ſe cuit, eſpeſſit, & change en maſſe de chair & de ſang informe, rudement & matiere propre du corps humain: Les ſept troiſieſmes ſuiuants, de cette maſſe eſt faict & formé le corps en gros, dont enuiron le vingtieſme iour ſont produits les trois nobles & heoriques parties, le foye, le cœur, le cerueau, diſtantes en longueur, ouale, ou comme diſent les Hebreux, ſe tenant par iointures deliées, qui puis ſe rempliſſent de chair, à la façõ d'vn formy, où y a trois parties plus groſſes iointes par entre deux deliés: Les 7. quatriémes, qui finiſſent prés du 30. iour, tout le corps s'acheue, ſe parfait, articule, organiſe, dõt il cõmence n'eſtre plus Embryõ: mais capable, cõme vne matiere preparée à ſa forme, de receuoir l'ame, Laquelle ne faut à s'inſinuer dedans, & s'en inueſtir vers le 37 ou 40. iours, apres les cinq ſepmaines acheuées. Doublant ce terme, c'eſt à dire, au troiſieſme mois, cet enfant animé ſe remuë & ſe faict ſentir, le poil & les ongles luy commencent à venir. Triplant ce terme qui eſt au neufieſme mois, il ſort & ſe produit en lumiere. Ces termes ne ſont pas ſi iuſtement prefix, qu'ils ne puiſſent vn peu ſe haſter & tarder, ſelon la force ou foibleſſe de la chaleur, tant de la ſemence que de la matrice, ca

Conçeu de ſemẽce caillée.

Chãgée

Formée en gros.

Artieulée.

Organiſée.

Animée.

Mouuante.

Produiſe.

Digitized by Google

eſtant forte, elle haſte, eſtant foible elle retarde, dont les ſemences moins chaudes & plus humides d'où ſont conceuës les femelles, ont leurs termes plus long, & ne ſont animées qu'au 80. iour & encores apres, & ne ſe remuënt qu'au 4. mois qui eſt prés d'vn quart plus tard que les maſles.

Diſtinction premiere, & Generale de l'Homme.

CHAP. II.

L'Homme, comme vn animal prodigieux, eſt faict de pieces toutes contraires & ennemies. L'ame eſt cõme vn petit Dieu, le corps cõme vne beſte, vn fumier. Toutesfois ces deux parties ſont tellemẽt accouplées, ont tel beſoin l'vne de l'autre, pour faire leurs fonctions, *Alterius ſic Altera poſcit opem res, & cõiurat amicè*, & s'ẽbraſſent ſi bien l'vne l'autre auec toutes leurs querelles, qu'elles ne peuuẽt demeurer ſans guerre, ny ſe ſeparer ſans tourment & ſans regret, & comme tenant le loup par les oreilles, chacune peut dire à l'autre, ie ne puis auec toy ny ſans toy viure, *nec tecum, nec ſine te.* 1. Diuiſiõ 1. en deux.

Mais pour ce que de rechef en cete ame il y a deux parties bien differẽtes, la haute, pure, intellectuelle & diuine, en laquelle la panſe n'a aucune part, & la baſſe, ſenſitiue & beſtiale, qui tient du corps & de la matiere. L'on peut par vne diſtinctiõ plus morale & politique, remarquer trois parties & degrez en l'homme. L'eſprit, l'ame, la chair: dont l'eſprit & la chair tiennent les bouts & extremitez, comme le ciel & la terre, l'ame mitoyenne, où ſe font les Meteores, le bruit & la tempeſte. L'eſprit la tres-haute & tres-heroïque partie, parcelle, ſcintil- 2. En trois.

Digitized by Google

vertu formatrice qui eſt en la ſemẽce, aydãt aucunemẽt la chaleur de la matrice, que celeſte, qui eſt l'influence & vertu du Soleil, *Sol & homo generant hominem.* Et de tel ordre que les ſept premiers iours les ſemences du pere & mere ſe prennent, s'vniſſent & caillent enſemble, comme creſme, & s'en fait vn corps, c'eſt la conception, *Nonne ſicut lac mulſiſti me, & ſicut caſeum me coagulaſti?* Les ſept d'apres, ceſte ſemence ſe cuit, eſpeſſit, & change en maſſe de chair & de ſang informe, rudement & matiere propre du corps humain: Les ſept troiſieſmes ſuiuants, de cette maſſe eſt faict & formé le corps en gros, dont enuiron le vingtieſme iour ſont produits les trois nobles & heoriques parties, le foye, le cœur, le cerueau, diſtantes en longueur, ouale, ou comme diſent les Hebreux, ſe tenant par iointures deliées, qui puis ſe rempliſſent de chair, à la façõ d'vn formy, où y a trois parties plus groſſes iointes par entre deux deliés: Les 7. quatriémes, qui finiſſent prés du 30. iour, tout le corps s'acheue, ſe parfait, articule, organiſe, dõt il cõmence n'eſtre plus Embryõ: mais capable, cõme vne matiere preparée à ſa forme, de receuoir l'ame, Laquelle ne faut à s'inſinuer dedans, & s'en inueſtir vers le 37 ou 40. iours, apres les cinq ſepmaines acheuées. Doublant ce terme, c'eſt à dire, au troiſieſme mois, cet enfant animé ſe remuë & ſe faict ſentir, le poil & les ongles luy commencent à venir. Triplant ce terme qui eſt au neufieſme mois, il ſort & ſe produit en lumiere. Ces termes ne ſont pas ſi iuſtement prefix, qu'ils ne puiſſent vn peu ſe haſter & tarder, ſelon la force ou foibleſſe de la chaleur, tant de la ſemence que de la matrice, car

Conçeu de ſemẽce caillée.

Chãgée

Formée en gros.

Artículée.

Organiſée.

Animée.

Mouuante.

Produiſe.

eſtant forte, elle haſte, eſtant foible elle retarde, dont les ſemences moins chaudes & plus humides d'où ſont conceuës les femelles, ont leurs termes plus long, & ne ſont animées qu'au 80. iour & encores apres, & ne ſe remuënt qu'au 4. mois qui eſt prés d'vn quart plus tard que les maſles.

Diſtinction premiere, & Generale de l'Homme.

CHAP. II.

L'Homme, comme vn animal prodigieux, eſt faict de pieces toutes contraires & ennemies. L'ame eſt cõme vn petit Dieu, le corps cõme vne beſte, vn fumier. Toutesfois ces deux parties ſont tellemẽt accouplées, ont tel beſoin l'vne de l'autre, pour faire leurs fonctions, *Alterius ſic Altera poſcit opem res, & cõiurat amicè*, & s'ẽbraſſent ſi bien l'vne l'autre auec toutes leurs querelles, qu'elles ne peuuẽt demeurer ſans guerre, ny ſe ſeparer ſans tourment & ſans regret, & comme tenant le loup par les oreilles, chacune peut dire à l'autre, ie ne puis auec toy ny ſans toy viure, *nec tecum, nec ſine te.* 1. Diuiſiõ 1. en deux.

Mais pour ce que de rechef en cete ame il y a deux parties bien differẽtes, la haute, pure, intelle-ctuelle & diuine, en laquelle la panſe n'a aucune part, & la baſſe, ſenſitiue & beſtiale, qui tient du corps & de la matiere. L'on peut par vne diſtinctiõ plus morale & politique, remarquer trois parties & degrez en l'homme. L'eſprit, l'ame, la chair: dont l'eſprit & la chair tiennent les bouts & extremitez, comme le ciel & la terre, l'ame mitoyenne, où ſe font les Meteores, le bruit & la tempeſte. L'eſprit la tres-haute & tres-heroïque partie, parcelle, ſcintil- 2. En trois.

Digitized by Google

le, image & defluxion de la diuinité eſt en l'hõme cõme vn Roy en la Republique, ne reſpire que le bien, & le ciel où il tend: la chair au cõtraire comme la lie d'vn peuple hebeté, le marc & la ſentine de l'hõme tend touſiours à la matiere & à la terre: l'Ame au milieu, comme les principaux du populaire entre le bien & le mal, eſt perpetuellement ſollicitée de l'eſprit & de la chair, & ſelon le party où elle ſe range, eſt ſpirituelle & bõne, ou charnelle & mauuaiſe. Icy ſont logées toutes les affectiõs naturelles qui ne ſont vertueuſes ny vitieuſes, cõme l'amour de ſes parens & amis, crainte de honte, pitié des affligez, deſir de bonne reputation.

3. Son vtilité.

Cette diſtinction aydera beaucoup à cognoiſtre l'homme, & diſcerner ſes actions pour ne s'y meſcontre comme l'on fait, iugeant par l'eſcorte & apparence, penſant que ce ſoit de l'eſprit, ce qui eſt de l'ame, voire de la chair attribuant à ſa vertu, ce qui eſt de la nature ou du vice; combien de bonnes & belles actions produites par paſſion, ou bien par vne inclination & complaiſance naturelle; *vt ſeruiant genio, & ſuo indulgeant animo?*

Du corps, & premierement de toutes ſes parties & Aſsiete d'icelles

CHAP. III.

1. Diuiſiõ du corps en ſes parties.

LE corps humain eſt baſty d'vn tres-grand nombre de pieces, internes & externes: leſquelles ſont preſque toutes rondes & orbiculaires, ou approchantes de cette figure.

2. Internes. Plurielles.

Les internes ſont de deux ſortes, les vnes en nõbre & quantité reſpanduës par tout ce corps, ſça-

voir les *Os* qui ſont comme la baſe & ſouſtien de tout le baſtiment : dedans iceux pour leur nourriture la *Moüelle* : les *Muſcles* pour le mouuemen & la forces : les *Venes* ſortans du foye, canals du sãg premier & naturel. *Arteres* venans du cœur, conduits du ſecond ſang plus ſubtil & vital. Ces deux allans plus haut que le foye & le cœur leurs ſources, ſont plus eſtroittes que celles qui vont en bas, pour ayder à monter le ſang, car le deſtroit plus ſerré ſert à faire monter les liqueurs, les *Nerfs*, procedans par couples, inſtrumens du ſentiment, mouuement & force du corps, & conduits des eſprits animaux, dõt les vns ſont mols, & y en a ſept paires, qui ſeruent au ſentiment de la teſte, Veuë, Ouye, Gouſt, Parole, les autres durs en 30. paires, procedans par l'eſpine du dos aux muſcles. Les *Tendons*, *Ligamẽs*, *Cartilages* : Les *quatre humeurs*, le *Sang*, la *Bile iaune*, ou *Colere* qui ouure, pouſſe, penetre, empeſche les obſtructions, iette les excremẽs, apporte allegreſſe : la *Bile noire*, & aſpre, ou *Melancholie*, qui prouoque l'appetit à toutes choſes, modere les mouuemens ſubits : la *Pituite* douce, qui adoucit la force des deux Biles, & toutes ardeurs. Les *Eſprits* qui ſont les fumées, ſortans de la chaleur naturelle, & de l'humeur radicale, & ſont en trois degrés d'excellence, le Naturel, Vital, Animal : la *Greſſe* qui eſt la partie plus eſpeſſe & graſſe du ſang.

Les autres ſont ſingulieres (ſauf les roignons & coüillons qui ſont doubles) & aſſignées en certain lieu. Or il y a quatre lieux ou regiõs, cõme degrez ou corps, officines & atteliers de nature, où elle exerce ſes facultez & puiſſances. La premiere & plus baſſe eſt pour la generatiõ en laquelle ſont les par- 2. Singulieres. 4. Regiõs de corps.

ties genitales ſeruans à icelle. La ſeconde d'apres en laquelle sõt les entrailles, *viſcera*, ſçauoir *l'eſtomach*, tirant plus au coſté gauche, rond, plus eſtroit au fonds qu'en haut, ayant deux orifices ou bouches, l'vn en haut pour receuoir, l'autre en bas qui reſpõd aux boyaux pour ietter & ſe deſcharger. Il reçoit, aſſemble, meſle, & cuit les viãdes, & en fait *Chyle*, c'eſt à dire ſuc blanc, propre pour la nourriture du corps, & lequel encores'élaboure dedans les *Veines Meſeraiques*, par où il paſſe pour aller au Foye. Le *Foye* chaud & humide, plus au coſté droit, officine du ſang, principe des veines, le ſiege de la faculté naturelle, nourriciere ou ame vegetatiue, fait & engẽdre le ſang du Chyle, qu'il attire des veines Meſeraiques, & reçoit en ſon ſein par la *Vene porte*, qui entre en ſon creux, & puis l'enuoye & diſtribuë par tout le corps, par le moyen de la grãde *Vene Caue* qui ſort de ſa boſſe & des branches d'icelle, qui ſont en grand nombre, comme les ruiſſeaux d'vne fontaine. La *Ratte* à main gauche, qui reçoit la deſcharge & les excremens du Foye: Les *Reins*, les *Boyaux*, qui ſe tenans tous en vn, mais diſtinguez par ſix differẽces, & ſix noms, égalẽt ſept fois la longueur de l'homme, comme la longueur de l'homme égale ſept fois la longueur du pied. En ces deux premieres parties, qu'aucuns prennent pour vne (combien qu'il y aye deux facultez bien differentes, l'vne generatiue pour l'eſpece, l'autre nutritiue de l'indiuidu) & la font reſpondre à la partie plus baſſe & elementaire de l'vniuers, lieu de generation & corruption, eſt l'ame concupiſcible.

La troiſieſme cõparée à la Region Etherée, ſeparée des precedẽtes par le Diaphragme, & de celle

d'enhaut par le deſtroit de la gorge: en laquelle eſt l'ame iraſcible, & les parties pectorales *Præcordia*, ſçauoir le *Cœur*, tres-chaud, ſcitué enuiron la cinquieſme coſte, ayant ſa pointe ſous la mammelle gauche, origine des Arteres, qui touſiours ſe mouuent & font le *Pouls*, par leſquelles comme canals il enuoye & diſtribuë par tout le corps le ſãg vital qu'il a cuit, & par iceluy l'eſprit & la vertu vitale. Les *Poulmons* de ſubſtance fort mole, rare, & ſpongieuſe, ſoupple à attirer & pouſſer cõme ſoufflets, inſtrumens de la reſpiration, par laquelle le cœur ſe rafraiſchit, attirant le ſang, l'eſprit, & l'air, & ſe deſchargeant des fumées & excremens qui le preſſent, & de la voix par le moyen de *l'aſpre artere*.

La quatrieſme & plus haute qui reſpond à la Region celeſte eſt la teſte, qui contient le *Cerueau*, froid & ſpongieux, enueloppé de deux membranes, l'vne plus dure & eſpeſſe, qui touche au teſt, *Dura mater*, l'autre plus douce & deliée qui luy eſt contiguë, *Pia mater*. D'iceluy ſortent & deriuent tous les nerfs & la moüelle qui deſcend & decoule au long de l'eſpine du dos. Ce cerueau eſt le ſiege de l'ame raiſonnable, la ſource de ſentiment & mouuement, & des tres-nobles eſprits animaux, faits des eſprits vitaux, leſquels montés du cœur par les arteres au cerueau, ſont cuits, recuits, élabourez, & ſubtiliſez par le moyen d'vne multiplicité de petites & ſubtiles arteres, comme filets diuerſement tiſſuës, repliées, entrelaſſées par pluſieurs tours & retours, comme vn labyrinthe & double rets, *Rete mirabile*, dedans lequel cet eſprit vital eſtant retenu, ſejournant, paſſant & repaſſant ſouuent s'affine, ſubtiliſe, & perfectionne, & 4.

deuient animal, ſpirituel en ſouuerain & dernier degré.

3. Externes ſingulieres

Les externes & patentes : Si elles ſont ſingulieres, ſont au milieu, comme le *Nez* qui ſert à la reſpiration, odorat, & conſolation du cerueau, & à la deſcharge d'iceluy, tellement que par luy l'air entre & ſort, & en bas aux poulmons, & en haut au cerueau. La *Bouche* qui ſert au manger & au parler, dont elle eſt de pluſieurs pieces, qui ſeruent à ces deux: Au dehors des *Leures*, au dedans de la *Langue* extremement ſoupple, qui iuge des ſaueurs : des *Dents* pour mouldre & briſer les morceaux. Le *Nombril*, les deux *Sentines* & voyes de deſcharge.

4: Doubles & pareilles,

Si elles ſont doubles & pareilles, ſont collaterales & eſgales, comme les deux *Yeux*, plantez au plus haut eſtage, comme ſentinelles, compoſez de pluſieurs & diuerſes pieces, trois humeurs, ſept tuniques, ſept muſcles, diuerſes couleurs, auec beaucoup de façon & d'artifice. Ce ſont les premieres & plus nobles pieces externes du corps, en beauté, vtilité, mobilité, actiuité, meſmes au fait d'amour, ὡς ἴδιον, ὡς ἐμαύτου, ſont au viſage, ce que le viſage eſt au corps, ſont la face de la face, & pource qu'ils ſont tẽdres, delicats, & precieux; ils ſont munis & remparez de toutes parts, de *Pellicules*, *Paulpieres*, *Sourcils*, *Cils*, & *Poils* : les *Oreilles* en meſme hauteur que les yeux, cõme les eſcoutes du corps, portieres de l'eſprit, receueurs & iuges des ſons qui montent touſiours : elles ont leurs aduenuës & entrées obliques & tortueuſes, afin que l'air & le ſon n'entraſſent tout à coup, dont le ſens de l'oüie en pourroit eſtre bleſſé, & n'en pourroit ſi bien iuger. Les *bras* & *mains* ouurieres de tou-

tes choſes,& inſtrumens vniuerſels: *Les Iambes & Pieds*,ſouſtiens & colomnes de tout le baſtiment.

Des proprietez ſingulieres du corps humain.

CHAP. IV.

LE corps humain a pluſieurs ſingularitez,dont les vnes luy ſont peculieres priuatiuemẽt des autres animaux.Les premieres & principales ſont la parole,la ſtature droite,la forme,& le port, dequoy les Sages,meſmes le Stoïques ont faict tant de cas, qu'ils ont dit valoir mieux eſtre fol en la forme humaine,que ſage en la forme brutale: La main c'eſt vn miracle,celle du Singe eſt peu de cas: Apres ſont la nudité naturelle: Le rire & pleurer: Le ſens du chatoüillement: Sourcil en la paupiere baſſe de l'œil : Nombre viſible : la Pointe du cœur en la partie ſeneſtre: le Genoüil au deuant: Palpitation du cœur : les Artueils des pieds plus longs que des mains: Saigner du nez,choſe eſtrange,veu qu'il a la teſte droite,& la beſte l'a baiſſée. Rougir à la honte: Pallir à la crainte: eſtre ambidextre: Diſpoſé en tout temps aux œuures de Venus : Ne remuer les oreilles, qui ſignifie aux animaux les affections internes , mais l'homme les ſignifie aſſez par le rougir,pallir,mouuemens des yeux,& du nez. 1. proprietés ſingulieres du tout.

Les autres luy ſont ſinguliers,non du tout, mais par excellence & auantage,car elles ſe trouuẽt és animaux,mais en moindre degré: ſçauoir Multitude de muſcles & de poils en la teſte: Souppleſſe & facilité du corps,& de ſes parties à tout mouuemẽt & en tout ſens: Eleuation des tetins : Groſſeur & 2. Aduantageuſes.

abondance de cerueau: Grandeur de veſſie: Forme de pied, longue au deuant, courte au derriere: Abondãce, clarté, & ſubtilité de ſang: Mobilité & agilité de langue: Multitude & varieté de ſonges, telle qu'il ſemble eſtre ſeul ſongeant: Eſternuëment: Breftant de remuëmens des yeux, du nez, des leures.

3. Contenances diuerſes.

Il y a auſſi des contenances propres & ſinguliers, mais differentes, les vnes ſont des geſtes, mouuemens & contenãces artificielles & affectées: D'autres en ont de ſi propres & naturelles, qu'ils ne les ſentẽt ny ne les recognoiſſent point, comme pancher la teſte, rincer le nez. Mais tous en ont qui ne partent point du diſcours, ains d'vne pure, naturelle, & prompte impulſion, comme mettre la main au deuant, aux cheutes.

Des biens du Corps, Santé, Beauté, & autres.

CHAP. V.

Recõmandation de la Santé.

LEs biens du corps ſont la Santé, Beauté. Allegreſſe, force, vigueur, addreſſe & diſpoſition. Mais la ſanté eſt la premiere, & paſſe tout. La sãté eſt le plus beau & plus riche preſent que nature nous ſçache faire, preferable à toute autre choſe, non ſeulement ſcience, nobleſſe, richeſſes, mais à la Sageſſe meſme, ce diſẽt les plus auſteres Sages, C'eſt la ſeule choſe qui merite que l'on employe tout, voire la vie meſme pour l'auoir, car ſans elle la vie eſt ſans gouſt, voire iniurieuſe, la vertu & la ſageſſe terniſſent & s'eſuanoüiſſent: ſans elle: quel ſecours apportera au plus grand homme qui

Digitized by Google

ſoit, toute la ſageſſe, s'il eſt frappé du haut mal, d'vne Apoplexie ? Certes ie ne luy puis preferer aucune choſe que la ſeule prud'hommie, qui eſt la ſanté de l'ame. Or elle nous eſt commune auec les beſtes, voire le plus ſouuent plus auantageuſe, forte, & vigoureuſe en elles, qu'en nous. Or combien que ce ſoit vn don de nature, *gaudeant bene nati*, octroyé en la premiere conformation, ſi eſt-ce que ce qui vient apres, le lait, le bon reglement de viure, qui conſiſte en ſobrieté, mediocre exercice, ſe garder de triſteſſe, & toute ſorte d'émotion, la conſerue fort. La maladie & la douleur ſont ſes contraires, qui ſont les plus grands, & peut eſtre les ſeuls maux de l'homme, deſquels ſera parlé cy apres: Mais en ceſte conſeruation les beſtes auſſi, ſuiuans ſimplemẽt nature qui a donné la ſanté, ont l'auantage, l'homme s'y oublie ſouuent, & puis la paye en ſon temps.

2. Beauté

La beauté vient apres, qui eſt vne piece de grãde recommandation au cõmerce des hommes. C'eſt le premier moyẽ de cõcluſion des vns auec les autres, & eſt vray-ſemblable que la premiere diſtinction qui a eſté entre les hõmes, & la premiere cõſideration qui donna preéminence aux vns ſur les autres, a eſté l'aduantage de la beauté: C'eſt auſſi vne qualité puiſsãte, il n'y en a point qui la paſſe en credit, ny qui aye tant de part au cõmerce des hõmes, il n'y a barbare ſi reſolu qui n'en ſoit frappé. Elle ſe preſente au deuant, elle ſeduit & preoccupe le iugement, donne des impreſſions, & preſſe auec grande authorité, dont Socrates l'appelloit vne courte tyrannie. Platõ le priuilege de nature; car il ſẽble que celuy qui porte ſur le viſage les faueurs

de la nature imprimées en vne rare & excellente beauté, ayt quelque legitime puiſſance ſur nous, & que tournãt nos yeux à ſoy il y tourne auſſi nos affections, & les aſſuiettiſſe malgré nous. Ariſtote dit, qu'il appartient aux beaux de commander, qu'ils ſont venerables apres les Dieu, qu'il n'appartient qu'aux aueugles de n'en eſtre touchez. Cyrus, Alexandre, Ceſar, trois grands commandeurs des hommes s'en ſont ſeruis en leurs grands affaires, voire Scipion le meilleur de tous: Beau & Bon ſont confins, & s'expriment par meſmes mots en Grec & en l'Eſcriture ſaincte. Pluſieurs grands Philoſophes ont acquis leur ſageſſe par l'ẽtremiſe de leur beauté: elle eſt conſiderée meſme & recherches aux beſtes.

3. Sa diſtinctiõ

Il y a diuerſes conſiderations en la beauté; celle des hõmes eſt proprement la forme & la taille du corps, les autres beautez sõt pour les femmes. Il y a deux ſortes de beauté, l'vne arreſtée, qui ne ſe remuë point, & eſt en la proportion & couleur deuë des membres, vn corps qui ne ſoit enflé ny bouffi, auquel d'ailleurs les nerfs ne paroiſſent point, ny les os ne percent point la peau, mais plein de ſang d'eſprits & en bon point, ayãt les muſcles releués, le cuir poly, la couleur vermeille: L'autre mouuãte qui s'appelle bonne grace, qui eſt en la cõduitte des mouuemens des membres, ſur tout des yeux: Celle là ſeule eſt cõme morte, cette-cy eſt agente & viuant. Il y a des beautez rudes, fieres, aigres, d'autres douces, voire encores fades.

4. Du viage,

La beauté eſt propremẽt conſiderable au viſage: Il n'y a rien de plus beau en l'homme que l'ame, & au corps que le viſage, qui eſt cõme l'ame t'accour-

cie, c'eſt la montre & l'image de l'ame, c'eſt ſon eſcuſſon à pluſieurs quartiers, repreſentant le recueil de tous les titres de ſa nobleſſe, planté & colloqué ſur la porte & au frontiſpice, afin que l'on ſçache que c'eſt là ſa demeure & ſon Palais, c'eſt par luy que l'on cognoiſt la perſonne, c'en eſt vn abregé: c'eſt pourquoy l'art qui imite nature, ne ſe ſoucie pour repreſenter la perſonne, que de peindre ou tailler le viſage.

Au viſage humain il y a pluſieurs grandes ſingularitez qui ne ſont ny aux beſtes: (Auſſi à vray dire elles n'ont point de viſage) ny au reſte du corps humain: Nombre & diuerſité de pieces & de façon en icelles, aux beſtes le menton, les ioües, le frõt ne ſont point, & beaucoup moins de façon: Varieté de couleurs: car en l'œil ſeul le noir, le blanc, le verd, le bleu, le rouge, le criſtalin. Proportion, les ſiens y ſont doubles ſe reſpondans l'vn à l'autre; & ſe rapportans ſi bien, que la grandeur de l'œil eſt la grandeur de la bouche, la largeur du front eſt la longueur du nez, la longueur du nez eſt celle du menton, & des leures. Admirable diuerſité des viſages, & telle qu'il ne s'en trouueroient deux ſemblables en tout & par tout, c'eſt vn chef-d'œuure, qui ne ſe trouue en toute autre choſe: Cette diuerſité eſt tres-vtile, voire neceſſaire à la ſocieté humaine, premierement pour s'entrecognoiſtre, car maux infinis, voire la diſſipation du genre humain s'enſuiuroit, ſi l'on venoit à ſe meſconter par la ſemblance des viſages, ce ſeroit vne pire confuſion beaucoup que celle de Babel, l'on prendroit ſa fille pour ſa ſœur, pour vne eſtrangere, ſon ennemy pour ſon amy. Si nos faces n'eſtoient ſem-

5. Sept ſingularité d'iceluy.
1.
2.
3.
4.

blables l'on ne sçauroit discerner l'homme de la beste, si elles n'estoiẽt dissemblables, l'on ne sçauroit discerner l'homme de l'hõme. C'est aussi vn grand artifice de nature qui a posé en cette partie quelque secret de contenter vn ou autre en tout le monde, car de cette diuersité vient qu'il n'y a per-
5. sonne qui ne soit trouué beau par quelqu'vn. Dignité & honneur en sa figure ronde, en sa forme droite, & haute eleuée, nuë & descouuerte, sans poil, plume, escaille, comme aux bestes, visant au
6. ciel. Grace, douceur, venusté plaisante, & agreable iusques à crocheter les cœurs, & rauir les volontez, comme a esté dit cy-dessus. Bref, le visage est le throsne de la beauté & de l'amour, le siege du ris & du baiser, deux choses tres-propres à l'homme, tres-agreables, les vrays & plus exprez
7. symboles d'amitié & de bonne intelligence. Finalement il est propre à tous changemens, pour declarer les mouuemens internes & passiõs de l'ame, ioye, tristesse, amitié, hayne, enuie, malice, honte, colere, despit, ialousie, & autres. Il est comme la montre de l'orloge, qui marque les heures & momens du temps, estans le mouuemens & roües cachez au dedans: & comme l'air qui reçoit toutes les couleurs & changemens du temps, montre quel temps il fait, aussi dit-on l'air du visage, *corpus animum tegit, & detegit, in facie legitur homo.*

8. Description de la beauté du visage. La beauté du visage gist en vn frõt large & quarré, tendu, clair & serain, sourcils bien rãgez, menus & deliez, l'œil bien fendu, gay, & brillant: Ie laisse la couleur en dispute: Le nez bien vuidé, bouche petite, levres coralines, menton court & fourchu, joües releuées, & au milieu le plaisant gelasin, oreille

oreille ronde & bien trouſſée, le tout auec vn teint vif, blãc, & vermeil. Toutefois cette peinture n'eſt pas receuë par tout, les opinions de beauté ſont bien differentes ſelon les natiõs. Aux Indes la plus grande beauté eſt en ce que nous eſtimons la plus grande laideur, ſçauoir en couleur baſanée, levres groſſes & enflées, nez plat & large, les dents teintes de noir ou de rouge, grandes oreilles pendantes aux hommes, front petit & velu, les tetins grands & pendãts, afin qu'elles puiſſent les bailler à leurs petits par deſſus les eſpaules, & vſent de tout artifice pour paruenir à cette forme: Sans aller ſi loin, en Eſpagne la beauté eſt vuidée & eſtrilée, en Italie groſſe & maſſiue: Aux vns plaiſt la molle & delicate & mignarde, aux autres la forte, vigoureuſe, fiere & magiſtrale.

7 Beauté del'eſprit & du corps.

La beauté du corps, ſpecialement du viſage, doit ſelon raiſon demonſtrer & teſmoigner vne beauté en l'ame (qui eſt vne qualité & reglement d'opinions & de iugemens, auec vne fermeté & conſtãce) car il n'eſt rien plus vray ſemblable que la conformité & relation du corps à l'eſprit: quãd elle n'y eſt, il faut penſer qu'il y a quelque accident qui a interrompu le cours ordinaire, comme il aduient, & nous le voyons ſouuent: Car le lait de la nourrice, l'inſtitutiõ premiere, les compagnies apportent des grands changemens au naturel originel de l'ame, ſoit en bien ſoit en mal: Socrates confeſſoit que la laideur de ſon corps accuſoit iuſtement la laideur naturelle de ſon ame, mais que par inſtitutiõ il auoit corrigé celle de l'ame. C'eſt vne foible & dangereuſe cautiõ que la mine, mais ceux qui démentent leur bonne phyſiognomie, ſont

plus punissables que les autres, car ils falsifient & trahissent la bonne promesse que nature a planté en leur front, & trompent le monde.

Des Vestemens du corps.
CHAP. VI.

Nudité est naturelle.

IL y a grande apparẽce que la façon d'aller tout nud, tenuë encores par vne grande partie du monde, soit l'originelle des hommes, & l'autre de se vestir artificielle & inuentée pour esteindre la nature, comme ceux qui par artificielle lumiere veulent esteindre celle du iour: Car nature ayant suffisamment pourueu par tout, toutes les autres creatures de couuerture, il n'est pas à croire qu'elle ayt pirement traitté l'homme, & l'aye laissé seul indigent, & en estat qu'il ne se puisse maintenir sans secours estranger: & sont des reproches iniustes, que l'on fait à nature, comme marastre. Si originellement les hommes eussent esté vestus, il n'est pas vray semblable qu'ils se fussent aduisez de se despoüiller & mettre tout nuds, tant à cause de la santé qui eust esté extremement offensée en ce changement, que pour la honte, & toutesfois il se fait & garde par plusieurs nations, & ne faut alleguer que c'est pour cacher les parties honteuses, & contre le froid (ce sont les deux raisons pretenduës, contre le chaud, il n'y a point d'apparence) car nature ne nous a point appris y auoir des parties honteuses; c'est nous mesmes qui par nostre faute nous nous le disons. *Quis indicauit tibi quod nudus esses, nisi quod ex ligno quod preceperam tibi ne comederes, comedisti?* & nature les a desia assez cachées, mis loin des yeux, & couuerts: & au pis al-

Digitized by Google

ler ne faudroit couurir que ces parties là ſeulement, cõme font aucuns en des païs où ils võt tous nuds, où d'ordinaire ils ne les couurent pas : & qu'eſt-cela que l'homme n'oſant ſe montrer nud au monde, luy qui fait le maiſtre, ſe cache ſous la deſpoüille d'autruy, voire s'en pare? Quand au froid & autres neceſſitez particulieres & locales, nous ſçauons que ſous meſme air, meſme ciel, on va nud & habillé, & nous auons bien la plus delicate partie de nous toute deſcouuerte, dont vn gueux interrogé, cõme il pouuoit aller ainſi nud en hyuer, reſpondit que nous portons bien la face nuë, que luy eſtoit toute face, & pluſieurs grands alloient touſiours teſte nuë, Maſſiniſſa, Ceſar, Annibal, Seuerus: & y a pluſieurs nations qui vont à la guerre & combattent tout nuds. Le conſeil de Platon pour la ſanté eſt de ne couurir la teſte ny les pieds : & Varron dit que quand il fut ordonné de deſcouurir la teſte en la preſence des Dieux & du Magiſtrat, ce fut plus pour la ſanté, & s'endurcir aux iniures du temps, que pour la reuerence. Au reſte l'inuẽtion des couuerts, & maiſons contre les iniures du ciel & des hommes, eſt bien plus ancienne, plus naturelle & vniuerſelle que des veſtemens, & commune auec pluſieurs beſtes, mais la recherche des alimens marche bien encores deuant. De l'vſage des veſtemens, comme des alimens, cy-apres. Lib. 1. c. 39. & 40

De l'Ame en general.

CHAP. VII.

VOicy vne matiere difficile ſur toutes, traittée & agitée par les plus ſçauãs & ſages de toutes Nations, ſpecialemẽt Ægyptiens, Grecs, Arabes, &

Latins par ces derniers plus maigrement, comme toute la Philoſophie, mais auec grãde diuerſité d'opinions, ſelon les diuerſes Nations, Religions, profeſſions, ſans accord ny reſolution certaine. La generale cognoiſſance & diſpute d'icelle, ſe peut rapporter à ces dix points. Definition, Eſſence ou Nature, Facultez & actions, Vnité ou Pluralité, Origine, entrée au corps, Reſidence en iceluy, Siege, Suffiſance à exercer ſes fonctions, ſa fin & ſeparation du corps.

1. Sa definition tres difficile.

Il eſt premierement tres-difficile de definir & bien dire au vray que c'eſt que l'ame, cõme generalement toutes formes, d'autant que ce ſont choſes relatiues, qui ne ſubſiſtent point d'elles-meſmes, mais ſont parties d'vn tout; & c'eſt pourquoy il y a vne telle & ſi grande diuerſité de definitions d'icelle, deſquelles n'y en a aucune receuë ſans contredit: Ariſtote en a refuſé douze qui eſtoient deuant luy, & n'a peu bien eſtablir la ſienne.

2 Ayſé à dire ce qu'elle n'eſt pas.

Il eſt bien aiſé à dire ce que ce n'eſt pas: Que ce n'eſt pas Feu, Air, Eau: ny le temperament des 4. Elemens ou qualitez, ou humeurs, lequel eſt touſiours muable, ſans lequel l'animal eſt, & vit: & puis c'eſt accident & l'ame eſt ſubſtance: Item les Mineraux & les choſes inanimées ont bien vn temperament des 4. Elemens, & qualitez premieres. Ny ſang (car il y a pluſieurs choſes animées & viuantes ſans ſang, & pluſieurs animaux meurent sãs perdre goutte de ſang.) Ny principe ou cauſe de mouuement (car pluſieurs choſes inanimées meuuent, comme la pierre d'Aymant meut le fer, l'ambre la paille, les medicaments, les racines des arbres coupées & ſeches tirent & meuuent:) Ny l'acte, ou

Digitized by Google

vie, ou energie, ou perfection : (car ce mot l'Entelechie eſt diuerſemẽt tourné & interpreté du corps viuant: Car tout cela eſt l'effect & l'action de l'ame & nõ l'ame; comme le viure, le voir, l'entẽdre & l'action de l'ame. Et puis il s'enſuiuroit que l'ame ſeroit accident & non ſubſtance: & ne pourroit eſtre ſans ce corps, duquel elle eſt acte & perfection, non plus que le couuercle d'vne maiſon ne peut eſtre ſans icelle, & vn relatif sãs correlatif: Bref, c'eſt dire ce qu'elle fait & eſt à autruy, nõ ce qu'elle eſt en ſoi.

Mais de dire ce que c'eſt, il eſt tres-mal aiſé : l'on peut bien dire tout ſimplemẽt que c'eſt vne forme eſſentielle viuifiante, qui dõne à la plante vie vegetatiue, à la beſte vie ſenſitiue, laquelle comprend la vegetatiue, à l'hõme vie intellectiue, qui comprend les deux autres, cõme aux nõbres le plus grãd contient les moindres, & aux figures le pentagone cõtient le tetragone, & ceſtuy-cy le trigone. I'ay dit l'intellectiue pluſtoſt que la raiſonnable, qui eſt cõpriſe en l'intellectiue, comme le moindre au plus grand: Car la raiſonnable, en quelque ſens & meſure, ſelon tous les plus grands Philoſophes ; & l'experience ſe trouue aux beſtes; mais nõ l'intellectiue qui eſt plus haute, *Sicut equus & mulus, in quibus non eſt intellectus.* L'ame donc eſt nõ le principe, ce mot ne conuient proprement qu'à l'autheur ſouuerain premier, mais cauſe interne de vie, mouuemẽt, ſentiment, entendement. Elle meut le corps, & n'eſt point meuë, ainſi qu'au contraire le corps eſt meu & ne meut point: elle meut diſe le corps, & nõ ſoy meſme; car rien ne ſe meut ſoy-meſme que Dieu, & tout ce qui ſe meut ſoy-meſme eſt eternel, & maiſtre de ſoy: Et qu'elle meut le corps, ne l'a point de ſoy, mais de plus haut.

§. Et nõ ce qu'elle eſt.

2. Sa nature & essence.

De quelle Nature & essence est l'Ame, l'humaine s'entend (car la brutale sans aucun doute est corporelle, materielle, escloſe & née auec la matiere, & auec elle corruptible) c'est vne queſtion, qui n'est pas si petite qu'il semble: car aucuns l'affirmẽt corporelle, les autres incorporelle: cecy est fort accordable si l'on ne veut opiniaſtrer. Qu'elle soit corporelle, voicy dequoy: les Esprits & Demons bons & meschans qui sont du tout separez de la matiere, sont corporels par le dire de tous les Philoſophes & principaux Theologiens, Tertullien, Origene S. Baſile, Gregoire, Auguſtin, Damaſcene: combien plus l'ame humaine qui a commerce, & est iointe à la matiere? leur reſolution est que toute choſe creée, comparée à Dieu, est groſſiere, corporelle, materielle, Dieu ſeul est incorporel. Que tout eſprit est corps & de nature corporelle. Apres l'authorité preſque vniuerſelle, la raiſon est irrefragable: Tout ce qui est enfermé dedans ce mõde finy, est finy, limité en vertu & en ſubſtance, borné de ſuperficie, clos & comprins en lieu, qui ſont les vrayes & naturelles conditions d'vn corps. Car il n'y a que le corps qui aye ſuperficie, qui ſoit reſerré & enfermé en lieu. Dieu ſeul est par tout, infiny, incorporel, les diſtinctions ordinaires *circumſcriptiuè, definitiuè, affectiuè*, ne ſont que verbales, & ne deſtruiſſent en rien la choſe, car touſiours il demeure vray que les Eſprits ſont tellement en lieu, qu'en ce meſme temps qu'ils ſont en vn lieu, ils ne peuuent eſtre ailleurs, & ne ſont en lieu ou infiny, ou tres-grand, ou tres-petit, mais eſgal à leur meſurée & finie ſubſtance & ſuperficie. Et ſi cela n'eſtoit ainſi, les eſprits ne changeroient point de lieu, ne monteroient ny ne deſcendroient, comme

In hom. deſpir. l. 5. de li. orb. Hom. de Epith.

l'Eſcriture affirme qu'ils ſont, & par ainſi ſeroient immobiles, indiuiſibles, ſeroient par tout indifferemment: Or eſt il qu'ils changẽt de lieu, le changement conuainc qui ſont mobiles, diuiſibles, ſubiects au temps & à la ſucceſſion d'iceluy, requiſe au mouuement & paſſage d'vn lieu à autre, qui ſont toutes qualitez d'vn corps. Mais pource que pluſieurs ſimples ſoubs ce mot de corporel, imaginant viſible, palpable, & ne penſent que l'air pur, ou le feu hors la flamme & le charbon ſoient corps, ils ont dit que les eſprits tant ſeparez, que humains ne ſont corporels, comme de vray ils ne le ſont en ce ſens, car ils ſont d'vne ſubſtance inuiſible, ſoit aërée, comme veulent la plus part des Philoſophes & Theologiens, ou celeſte, comme aucuns Hebrieux & Arabes, appellans de meſme nom le ciel & l'eſprit eſſence propre à l'immortalité, ou plus ſubtile & deliée encores, ſi l'on veut, mais touſiours corporelle, puis qu'elle eſt finie & limitée de place & de lieu, mobile, ſubiette au mouuement & au tẽps: Finalement, s'ils n'eſtoient corporels ils ne ſeroient pas paſſibles, & capables de ſouffrir comme ils ſont, l'humain reçoit de ſon corps plaiſir, deſplaiſir, volupté, douleur, auſſi biẽ à ſon tour, comme le corps de luy, & de ſes paſſiõs: plus des qualitez bonnes, & mauuaiſes vertus, vices, affections, qui ſont tous accidens: Et tous tant les ſeparés & démons que les humains ſont ſuiets aux ſupplices & tourmens, ils ſont donc corporels, car il n'y a rien de paſſible qui ne ſoit corporel, c'eſt au corps d'eſtre ſujet des accidens.

Ses facultez & actiõs

Or l'ame a vn tres-grãd nombre de vertus & facultez, autãt quaſi que le corps a de membres: elle

on a aux plantes, plus encores aux beſtes, & plus beaucoup en l'homme, ſçauoir viure, ſentir, mouuoir, appeter, attirer, aſſembler, retenir, cuire, digeres, nourrir, croiſtre, reietter, voir, oyr, gouſter, flairer, parler, ſpirer, reſpirer, engendrer, penſer, opiner, raiſonner, contempler, conſentir, diſſentir, ſouuenir, iuger; toutes leſquelles choſes ne ſont point parties de l'ame, car ainſi elle ſeroit diuiſible, & ſeroit eſtablie d'accidens, mais ſont les qualitez naturelles. Les actions viennent apres & ſuiuent les facultez, & ainſi ſont trois degrez, ſelon la doctrine du grand S. Denis, ſuiuie de tous, qu'il faut conſiderer és creatures ſpirituelles trois choſes, eſſence, faculté, operation: Par le dernier, qui eſt l'action, l'on cognoiſt la faculté, & par celle-cy l'eſſence. Les actions peuuent bien eſtre empeſchées, & ceſſer tout, ſans preiudice aucun de l'ame & de ſes facultez, comme la ſcience & faculté de peindre demeure entiere au peintre, encore qu'il aye la main liée, & ſoit impuiſſant à peindre: Mais ſi les facultez periſſent, il faut que l'ame s'en aille, ne plus ny moins que le feu n'eſt plus ayant perdu la faculté de chaufer.

4. Son vnité. Apres l'eſſence & nature de l'ame aucunemẽt expliquée, il ſe preſente icy vne queſtiõ des plus grãdes, ſçauoir ſi en l'animal, ſpecialement en l'homme, il n'y a qu'vne ame, ou s'il y en a pluſieurs. Il y a diuerſité d'opinions, mais qui reuiennent à trois. Aucuns des Grecs, & à leur ſuitte preſque tous les Arabes ont penſé (non ſeulement en chacun homme, mais generalement en tous hommes) n'y auoir qu'vne ame immortelle: Les Egyptiẽs pour la plus part ont tenu tout au rebours, qu'il y auoit plura-

lité d'ames en chacun, toutes diſtinctes, deux en chaque beſte, & trois en l'homme, deux mortelles, vegetatiue & ſenſitiue, & la troiſieſme intellectiue, immortelle. La tierce opinion, comme moyenne & plus ſuiuie, tenuë par pluſieurs de toutes Natiõs, eſt qu'il y a vne Ame en chaque Animal ſans plus. En toutes ces opinions il y a de la difficulté. Ie laiſſe la premiere comme trop refutée & reiettée. La pluralité d'ames en chaque animal, & hõme d'vne part ſemble bien eſtrange & abſurde en la philoſophie; car c'eſt donner pluſieurs formes à vne meſme choſe, & dire qu'il y a pluſieurs ſubſtances & ſubiets en vn, deux beſtes en vne, trois hommes en vn: d'autre part elle facilite fort la creance de l'immortalité de l'intellectuelle; car eſtans ainſi trois diſtinctes, il n'y a aucun incõuenient que les deux meurent, & la troiſieſme demeure immortelle. L'vnité ſemble reſiſter à l'immortalité; car comment vne meſme indiuiſible pourra elle eſtre en partie mortelle & en partie immortelle: comme ſemble toutesfois auoir voulu Ariſtote. Certes il ſemble par neceſſité qu'elle ſoit ou du tout mortelle, ou du tout immortelle, qui ſont deux tres lourdes abſurditez: la premiere abolit toute religion & ſaine philoſophie, la ſecõde fait auſſi les beſtes immortelles. Neantmoins eſt bien plus vray ſemblable qu'il n'y a qu'vne Ame en chaſque animal, la pluralité & diuerſité des facultez, inſtrumens, actions, ny deroge point, ny ne multiplie en riẽ cette vnité, nõ plus que la diuerſité des ruiſſeaux, l'vnité de la ſource & fontaine, ny la diuerſité des effets du Soleil, eſchaufer, eſclairer, fondre, ſecher, blãchir, noircir, diſſiper, tarir, l'vnité & ſimplicité du Soleil, autrement il y auroit vn tres-grãd nombre d'ames

en vn homme, & de Soleils au monde: & cette vnité essentielle de l'ame n'empesche point l'immortalité de l'humaine en son essence, encores que les facultez vegetatiue & sensitiue, qui sont accidens, meurẽt, c'est à dire, ne puissent estre exercées hors le corps, n'ayant l'ame subiect ny instrument pour ce faire, mais si fait bien tousiours la troisiesme intellectuelle, car pour elle, n'a point besoin de corps, combien qu'estant dedans iceluy, elle s'en sert pour l'exercer: Que si elle retournoit au corps elle retourneroit aussi derechef exercer ses facultés vegetatiue & sensitiue, comme se voit aux ressuscitez pour viure icy bas: nõ aux necessitez pour viure ailleurs, car tels corps n'ont que faire pour viure de l'exercice de telles facultez. Tout ainsi que le Soleil ne manque pas, ains demeure en soy tout mesme & entier, encores que durant vne pleine eclipse, il n'esclaire ny eschaufe, & ne fasse ses autres effects aux lieux subiets à icelle.

5. Son origine. Ayant demonstré l'vnité de l'ame en chaque subiect, voyõs d'où elle vient, & cõment elle entre au corps. L'origine des Ames n'est pas tenuë pareille de tous, i'entens des humaines, car la vegetatiue & sensitiue des plantes & des bestes, est par l'aduis de tous, toute materielle, & en la semence, dont aussi est elle mortelle, mais de l'ame humaine, il y a eu quatre opinions celebres. Selon la premiere, qui est des Stoiciens tenuë par Philon Iuif, puis par les Manicheens, Prisciliani stes, & autres: Elle est extraite & produite comme par celle de la substance de Dieu, qui l'inspire au corps, prenans à leur aduantage les paroles de Moyse, *Inspirauit in faciem eius spiraculum vitæ*: La seconde tenuë par Tertullien, Apollinaris, les Luciferiens, & autres

Chreſtiens, dit qu'elle vient & deriue des ames des parens auec la ſemence, à la façon des ames brutales: la troiſieſme des Pythagoriciens & Platoniciẽs, tenuë par pluſieurs Rabins & Docteurs Iuifs, puis par Origene & autres Docteurs Chreſtiens, dit qu'elles ont eſté du cõmencement toutes creées de Dieu, faictes de rien, & reſeruées au ciel, pour puis eſtre enuoyées icy bas, ſelon qu'il eſt beſoin, & que les corps ſont formés & diſpoſez à les receuoir, & de là eſt venuë l'opinion de ceux qui ont penſé que les ames eſtoient icy bien ou mal traitées & logées en corps ſains ou malades, ſelon la vie qu'elles auoient mené là haut au ciel auant eſtre incorporées: Et certes le maiſtre de la ſageſſe monſtre bien, qu'il croit que l'Ame eſt l'ainée, & auant le corps, *Eram puer, bonam indolem ſortitus, imo bonus cũ eſſem, corpus incontaminatum reperi.* La quatrieſme receuë, & qui ſe tient en la Chreſtienté, eſt qu'elles ſont toutes recrées de Dieu, & infuſes aux corps preparés, tellement que ſa creation & infuſion ſe faſſe en meſme inſtant. Ces quatre opinions ſont affirmatiues, car il y en a vne cinquieſme plus retenuë, qui ne definit rien, & ſe contente de dire que c'eſt vne choſe ſecrette & incognuë aux hommes, de laquelle ont eſté ſainct Auguſtin, Gregoire & autres, qui toutesfois ont trouué les deux dernieres affirmatiues plus vray-ſemblables que les deux premieres. De orig. Ep. l. 28. 157.

6. Son entrée au corps.

Voyons maintenant quand & comment elle entre au corps, ſi toute entiere en vn coup, ou ſucceſſiuement, i'entẽs de l'humaine, car de la brutale n'y a aucune doute, puis qu'elle eſt naturelle en la ſemence, ſelon Ariſtote le plus ſuiui, c'eſt par ſucceſſion de temps & par degrez, comme la forme artifi-

Digitized by Google

cielle que l'on feroit par pieces, l'vne apres l'autre, la teſte, puis la gorge, le ventre, les iambes; d'autant que l'ame vegetatiue & ſenſitiue toute materielle & corporelle, eſt en la ſemence, & auec elle deſcēduë des parens, laquelle conforme le corps en la matrice, & iceluy fait, arriue la raiſonnable de dehors, & pour cela n'y a ny deux ny trois ames, ny enſemble, ny ſucceſſiuement, & ne ſe corrompt la vegetatiue par l'arriuée de la ſenſitiue, ny la ſenſitiue par l'arriuée de l'intellectuelle, ce n'eſt qu'vne qui ſe faict, s'acheue & parfaict auec le temps preſcript par Nature. Les autres veulent qu'elle y entre auec toutes les facultez en vn corps, ſçauoir lors que tout le corps eſt organiſé, formé, & tout acheué, & qu'auparauant n'y a eu aucune ame, mais ſeulement vne vertu & energie naturelle, forme eſſentielle de la ſemence, laquelle agiſſant par les eſprits qui ſont en ladicte ſemence, auec la chaleur de la matrice & ſang maternel, comme par inſtruments, forme & baſtit le corps, agence tous les membres, les nourrit, meut, & accroiſt : Ce qu'eſtant fait, cette energie & forme ſeminale s'eſuanoüit & ſe perd, & par ainſi la ſemence ceſſe d'eſtre ſemence, pendant ſa forme par l'arriuée d'vne autre plus noble que eſt l'ame humaine, laquelle fait que ce qui eſtoit ſemence ou embryon ne l'eſt plus, mais eſt homme.

7. Son exiſtẽce au corps. Eſtant entrée au corps, faut ſçauoir de quel genre & ſorte eſt ſon exiſtence en iceluy, quelle, & comment elle y fait ſa reſidence. Aucuns Philoſophes empeſchez à le dire, & à bien ioindre & vnir l'ame auec le corps, la font demeurer & reſider en iceluy cõme vn maiſtre en ſa maiſon, le Pilote en ſon naüire, le cocher en ſon coche : mais c'eſt tout de-

Digitized by Google

ſtruire; car ainſi ne ſeroit-elle point la forme ny partie interne & eſſentielle de l'animal, ou de l'hõme, elle n'auroit beſoin des membres du corps pour y demeurer, ne ſe ſentiroit en rien de ſa contagion, mais ſeroit vne ſubſtance toute diſtincte au corps, ſubſiſtant de ſoy, qui pourroit à ſon plaiſir aller & venir, & ſe ſeparer du corps ſans diſtinction d'iceluy, & ſans diminution de toutes ſes fonctiõs, qui ſont toutes abſurditez: l'ame eſt au corps comme la forme en la matiere, eſtenduë & reſpanduë par tout iceluy donnant vie, mouuement, ſentimẽt, à toutes ſes parties, & tous les deux enſemble ne font qu'vne Hypoſtaſe, vn ſuject entier, qui eſt l'animal, & n'y a point de milieu qui les nouë & lie enſemble; car entre la matiere & la forme il n'y a aucun milieu, ce dit toute la Philoſophie: l'ame donc eſt toute en tout le corps, ie n'adiouſte point (encores que ſoit le dire commun) qu'elle eſt toute en chaſque partie du corps; car cela implique contradiction, & diuiſe l'ame.

8. Son ſiege & ſes inſtrumens.

Or combien que l'ame, comme dit eſt, ſoit par tout le corps diffuſe & reſpanduë, ſi eſt-ce que pour exploitter & exercer ſes facultez elle eſt plus ſpecialement & expreſſément en certains endroits du corps, qu'és autres, eſquels eſt dite auoir ſon ſiege, & non y eſtre toute entiere; car le reſte ſeroit ſans ame & ſans forme: Et comme elle a quatre principales & maiſtreſſes facultez, auſſi luy donne l'on quatre ſieges, ce ſont les quatre regions que nous auons marqué cy-deſſus en la cõpoſition du corps, les quatre premiers & principaux inſtrumens de l'Ame: les autres ſe rapportent & dépendent de ceux-cy, comme auſſi toutes les facultez à celles

Digitized by Google

cy, ſçauoir pour la faculté genitale les Genitoires, pour la naturelle le Foye, pour la vitale le cœur, pour l'animale & intellectuelle le Cerueau.

9. La ſuffiſance à l'exercicede ſes facultez.

Il vient maintenant à parler en general de l'exercice de ſes facultez: A quoy l'ame eſt de ſoy ſçauante & ſuffiſante, dõt elle ne faut point à produire ce qu'elle ſçait, & bien exercer ſes fonctions, comme il faut ſi elle n'eſt empeſchée, & moyennant que ſes inſtrumens ſoient bien diſpoſés : Dont a eſté bien & vrayement dit par les Sages, que Nature eſt ſage, ſçauante, induſtrieuſe, ſuffiſante maiſtreſſe, qui rẽd habile à toutes choſes; *Inſita ſunt nobis omnium artiũ ac virtutum ſemina, magiſterque ex occulto Deus producit ingenia*: ce qui eſt aiſé à monter par induction : La vegetatiue ſans inſtruction forme le corps en la matrice tant excellemment, puis le nourrit & le fait croiſtre, attirant la viande, la retenant & cuiſant, puis rejettant les excremens, elle engendre & refait les parties qui defaillẽt, ce ſont choſes qui ſe voyẽt aux plantes, beſtes & en l'hõme. La ſenſitiue de ſoy ſans inſtruction, fait aux beſtes, & en l'homme, remuer les pieds, les mains, & autres membres, les gratter, frotter, ſecoüer, demener les levres, tetter, plorer, rire: La raiſonnable de meſmes, non ſelon l'opinion de Platon, par reminiſcenſe de ce qu'elle ſçauoit auant entrer au corps, ny ſelon Ariſtote, par reception & acquiſition, venant de dehors par les ſens, eſtant de ſoy vne carte blanche & vuide, combien qu'elle s'en ſert fort, mais de ſoy ſans inſtruction, imagine, entend, retient, raiſonne, diſcourt. Mais pource que cecy ſemble plus difficile de la raiſonnable que des autres, & heurte aucunement Ariſtote, il en ſera dauantage traitté en

ſon lieu au diſcours de l'ame intellectiue.

Il reſte encores le dernier point de l'ame, ſa ſepa- 10.
ratiõ d'auec ſon corps, laquelle eſt de diuerſes ſor- Sa ſepa-
tes & genres, l'vne eſt l'ordinaire & naturelle par ration
mort, cette-cy eſt differente entre les animaux & du
l'hõme: Car par la mort des animaux l'ame meurt corps
& eſt aneantie ſelon la regle, qui porte que par la double.
corruption du ſubiect la forme ſe perd & perit, la 1. Natu-
matiere demeure: Par celle de l'homme, l'ame eſt relle &
bien ſeparée du corps, mais elle ne ſe perd, ains de- ordi-
meure, dautant qu'elle eſt immortelle. naire.

L'immortalité de l'ame eſt la choſe la plus vni- 2.
uerſellement, religieuſement (c'eſt le principal L'im-
fondement de toute religion) & plauſiblement re- morta-
tenuë par tout le monde, i'entẽd'vne externe & lité de
publique profeſſion, car d'vne ſerieuſe, interne & l'ame.
vraye non pas tant, teſmoin tant d'Epicuriens, li-
bertins, & mocqueurs; Toutesfois les Saduceens, Receus.
les plus gros Milours des Iuifs n'en faiſoient point
la petite bouche à la nier: la plus vtilement creuë,
aucunement aſſez prouuée par pluſieurs raiſons
naturelles & humaines, mais proprement & mieux
eſtablie par le reſſort de la Religion, que par tout
autre moyen. Il ſemble bien y auoir vne inclina-
tion & diſpoſition de nature à la croire, car l'hom-
me deſire naturellement alonger & perpetuer ſon
eſtre, d'où vient auſſi ce grand & furieux ſoin &
amour de noſtre poſterité & ſucceſſion: Puis deux
choſes ſeruent à la faire valoir & rendre plauſible,
l'vne eſt l'eſperance de gloire & reputation, & le
deſir de l'immortalité du nom, qui tout vain qu'il
eſt, a vn merueilleux credit au monde: l'autre eſt
l'impreſſion que les vices qui ſe deſrobent de la

Digitized by Google

veuë & cognoiſſance de l'humaine iuſtice demeurent touſiours en butte à la diuine, qui les chaſtiera, voire apres la mort ; Ainſi outre que l'homme eſt tout porté & diſpoſé par nature à le deſirer, & par ainſi la croire, la iuſtice de Dieu la conclud.

3. Sa preuue.

De là nous apprendrons y auoir trois differences & degrez d'ames, ordre requis à la perfection de l'vniuers. Deux extremes, l'vn de celles qui eſtans du tout materielles, plongées, enfondrées & inſeparables de la matiere ; & ainſi auec elle corruptibles: ce ſont les brutales : l'autre au contraire de celles qui n'ont aucun commerce auec la matiere & le corps, comme les Demons immortels: Et au milieu eſt l'humaine qui comme moyenne n'eſt du tout attachée à la matiere, ny du tout ſans elle, mais eſt iointe auec elle, & peut auſſi ſans icelle ſubſiſter, & viure. Cet ordre & diſtinction eſt vn bel argument pour l'immortalité, ce ſeroit vn vuide, vn defaut & deformité trop abſurde en nature, honteuſe à ſon autheur, & ruineuſe au monde, qu'entre deux extremes, le corruptible & incorruptible, il n'y euſt point de milieu, qui fuſt en partie, & l'vn & l'autre: Il en faut par neceſſité vn qui lie & ioigne les bouts, & n'eſt autre que l'homme. Au deſſous les infimes, & du tout materielles, eſt ce qui n'en a point, comme les pierres : Au deſſus les plus hautes & immortelles, eſt l'eternel vnique Dieu.

4. 2. Non naturelle.

L'autre ſeparation non naturelle ny ordinaire, & qui ſe fait par bouttée & par fois, eſt tres-difficile à entendre, & fort perplexe: C'eſt celle qui ſe fait par extaſe & rauiſſement, qui eſt fort diuerſe, & ſe fait par moyens fort differents. Car il y en a de

de diuine, telle que l'Eſcriture nous rapporte de Daniel, Zacharie, Eſdras, Ezechiel, ſainct Paul. Il y en a de Demoniacle procurée par les Demõs & eſprits bons ou mauuais, ce qui ſe lit de pluſieurs, comme de Iean Duns dit Leſcot, lequel eſtant en ſon extaſe trop longuement tenu pour mort, fut porté & ietté en terre, mais comme il ſentit les coups que l'on luy iettoit, reuint à ſoy & fut retiré, mais pour auoir perdu le ſang & la teſte caſſée, il mouruſt toſt du tout: Cardan le dit de ſoy & de ſon pere. Et demeure bien verifié autentiquement en pluſieurs & diuers endroits du monde, de pluſieurs, & preſque touſiours populaires, foibles, & femmes poſſedées, deſquels les corps demeurent non ſeulement ſans mouuement & ſans pouls de cœur & des arteres, mais encores ſans ſentiment aucun des plus cruels coups de fer & de feu, & puis leurs ames eſtans reuenuës, ils ſentoient de tres-grandes douleurs, & racontoient ce qu'elles auoient veu & fait fort loin de là. Tiercement y a l'humaine qui vient ou de la maladie que Hyppocrates appelle ſacrée, le vulgaire Malcaduc, *morbus comitialis*, auquel l'on eſcume par la bouche, qui eſt ſa marque, laquelle n'eſt point aux poſſedez, mais en ſon lieu y a vne puante ſenteur: Ou des medicamens narcotiques, ſtupefians & endormiſſans. Ou de la force de l'imagination, qui s'efforce & ſe bande par trop en quelque choſe, & emporte toute la force de l'ame. Or en ces trois genres d'extaſe & rauiſſemẽt, Diuin, Demoniacle, Humain, la queſtion eſt, ſi l'ame eſt vrayement & realement ſeparée du corps, ou ſi demeurant en iceluy, elle eſt tellement occupée à quelque choſe

Stoiciens, Egyptiens, & autres : non toutesfois de tous en meſme ſens, car les vns l'ont admiſe ſeulement pour la punition des meſchans, comme ſe lit de Nabuchodonoſor changé en bœuf par punitiõ diuine. D'autres & pluſieurs grands ont penſé que les ames bonnes & excellentes eſtãs ſeparées deuenoient Anges, comme les meſchantes, Diables, il euſt eſté plus doux de les dire ſemblables à eux, *Non nubent, ſed erunt ſicut Angeli.* Aucuns ont dit que les Ames des plus meſchans eſtoient au bout de quelque long temps reduites en rien : Mais il faut apprendre la verité de tout cecy, de la Religion & des Theologiens qui en parlent tout clairement.

De l'Ame en particulier, & premierement de la faculté Vegetatiue.

CHAP. VIII.

APres la deſcription generale de l'ame en ces dix points, il faut en parler particulieremẽt, ſelon l'ordre de ſes facultez, commençant par les moindres, lequel eſt tel, Vegetatiue, Senſitiue, Apprehenſiue; ou Imaginatiue, Appetitiue, Intellectiue, qui eſt la ſouueraine & vrayement humaine. Sous chacune y en a pluſieurs, qui leur ſont ſubiettes, & comme partie d'icelles, comme ſe verra en les traittant de rang.

Les facultez de l'ame.

De la Vegetatiue & plus baſſe, qui eſt meſme aux plantes, ie n'en veux parler beaucoup, c'eſt le propre ſubiet des Medecins, de la Santé & de la Maladie. Dirons ſeulemẽt que ſous cete faculté, il y en a trois grandes qui s'entreſuiuẽt, car la premiere ſert

De la Vegetatiue & ſes ſubalternes.

Digitized by Google

à la ſeconde, & la ſecõde à la troiſieſme, & non au rebours. La premiere donc eſt la nourriſſãte pour la cõſeruatiõ de l'indiuidu, & à icelle pluſieurs autres ſeruent, l'Attractiue de la viande neceſſaire, la Concoctiue, la Digeſtiue, ſeparant le propre & bõ du mauuais & nuiſible: La Retentiue, & l'expulſiue des ſuperfluitez: La ſeconde, accroiſſante pour la perfection & quãtité deuë à l'indiuidu: La troiſieſme eſt la Generatiue pour la conſeruation de l'eſpece. Par où il ſe void que les deux premieres ſont par l'Indiuidu, & agiſſent au dedans de leur propre corps: La troiſieſme eſt pour l'eſpece, agit & a ſon effect au dehors en autre corps, dont eſt plus digne que les autres, & approche de la faculté plus haute qui eſt la Senſitiue: C'eſt vn grand tour de perfection de faire vn autre choſe ſemblable à ſoy.

De la Faculté Senſitiue.

CHAP. IX.

Six choſes requiſes à l'exercice de cette faculté.

EN l'exercice de cette faculté & fonction des ſens concurrent ces ſix, dont y en a quatre dedans & deux dehors. Sçauoir l'ame cõme premiere cauſe efficiente: La faculté de ſentir (qui eſt vne qualité de l'ame, & non elle meſme) c'eſt à dire, appercenoir & apprehender les choſes externes, ce qui ſe faict en cinq façõs, dont l'on cõſtituë cinq
1. ſens (de ce nombre en ſera parlé au chap. ſuiuant)
2. ſçauoir, Ouyr, Voir, Flairer, Gouſter, Toucher.

3. L'inſtrument corporel du ſens, & y en a cinq, autant que de ſens, L'œil, L'oreille, le haut creux du Nez, qui eſt l'entrée aux premieres ventricules du cerueau, la Langue, la peau vniuerſelle du corps.

Digitized by Google

L'eſprit qui deriue du Cerueau origine de l'ame ſenſitiue, par certains nerfs auſdits inſtrumens, par lequel eſprit & inſtrumẽt, l'ame exerce ſa faculté. 4.

L'eſpece ſenſible ou l'obiect propoſé à l'inſtrument, qui eſt different ſelon la diuerſité des Sens. 5.
L'obiet de la veuë & de l'œil eſt ſelon l'aduis cõmun la couleur, qui eſt vne qualité adherente au corps, & y en a ſix ſimples, Blanc, Iaune, Rouge, Pourpre, Verd & Bleu: Aucuns y adiouſtent le ſeptieſme, Noir: Mais à vray dire ce n'eſt couleur, ains priuation, reſſemblant aux tenebres, cõme les couleurs plus ou moins à la lumiere: Des compoſées vne infinité: Mais à mieux dire, c'eſt la lumiere, qui n'eſt iamais ſans couleur, & ſans laquelle les couleurs ſont inuiſibles. Or la lumiere eſt vne qualité qui ſort du corps lumineux, laquelle ſe fait voir, & toutes choſes, ſi eſtant terminée & arreſtée par quelque corps ſolide, elle reialit & redouble ſes rayons, autrement ſi elle paſſe ſans eſtre terminée, elle ne peut eſtre veuë, ſi ce n'eſt en ſa racine du corps lumineux d'où elle eſt partie, ny faire voir les autres choſes. De l'ouye & l'oreille c'eſt le ſon, qui eſt vn bruit prouenant du heurt des deux corps, & eſt diuers, les doux & armonieux addoucit & appaiſe l'eſprit, & à ſa ſuitte le corps, chaſſe les maladies de tous deux, l'aigu penetrant & rauiſſant, au rebours trouble & bleſſe l'eſprit. Du gouſt eſt la ſaueur, qui eſt de ſix eſpeces ſimples, Doux, Amer, Aigre, Verd, Salé, Aſpre: mais il y en a pluſieurs cõpoſez. Du flairemẽt, c'eſt l'odeur ou ſenteur, qui eſt vne fumée ſortant de l'obiet odoriferant, montãt par le nez aux premiers ventricules du Cerueau. Le fort & violent nuit fort au Cer-

ueau, comme le ſon mauuais : Le temperé & bon au contraire, le reſioüit, delecte, & conforte. De l'attouchement eſt Chaud, Froid, Sec, & Humide, Doux ou Poli, Aſpre, le mouuement, le Repos, le Chatoüillement.

6. Le milieu ou l'entre deux dudit obiet & de l'inſtrument, qui eſt l'air non alteré ny corrompu, mais libre & tel qu'il faut.

2. Ainſi le ſentiment ſe fait quand l'eſpece ſenſible ſe preſente par le milieu diſpoſé, à l'inſtrumẽt ſain & diſpoſé, & qu'en iceluy l'eſprit aſſiſtãt la reçoit & apprehende, tellemẽt qu'il y a de l'action & paſſion, & les ſens ne ſont pas purement paſſifs, car combien qu'ils reçoiuẽt & ſoient frappez par l'obiet, ſi eſt-ce auſſi qu'en quelque ſens & meſure ils agiſſent, en appercenant & apprehendant l'eſpece & image de l'obiet propoſé.

3. Anciennement & auparauant Ariſtote on mettoit difference entre le ſens de la veüe & les autres ſens, & tenoient tous que la veüe eſtoit actiue, & ſe faiſoit en iettãt hors l'œil, les rayons au obiects externes, & les autres ſens paſſifs receuãt la choſe ſenſible: Mais depuis Ariſtote l'on les a fait tous pareils, & tous paſſifs, receuant en l'inſtrument les eſpeces & images de choſes, les raiſons des anciens au contraire ſont aiſées à ſoudre. Il y a de plus belles & hautes choſes à dire des ſens cy-apres.

Cy-apres chap. 10

4. Or outre ces cinq ſens particuliers qui ſont au dehors, il y a au dedans, le ſens commun où tous les obiets diuers apperceus par iceux, ſont aſſemblez & ramaſſez pour eſtre puis comparez, diſtinguez & diſcernez les vns des autres; ce que ne peuuent faire les particuliers, eſtans chacun attentif

à ſon obiet propre, & ne pouuant cognoiſtre de celuy de ſon compagnon.

Des ſens de Nature.

CHAP. X.

TOute cognoiſſance s'achemine en nous par les ſens, ce dit-on en l'eſcole, mais n'eſt pas du tout vray, comme ſe verra aprés: Ce ſont nos premiers maiſtres: elle commence par eux, & ſe reſout en eux: ils ſont le commencement & la fin de tout: Il eſt impoſſible de reculer plus arriere, chacun d'eux eſt chef & ſouuerain en ſon ordre, & a grande domination, amenant vn nombre infiny de cognoiſſance: l'vn ne tient ny ne depend ou a beſoin de l'autre, ainſi ſont-ils eſgalement grands, bien qu'ils ayent beaucoup plus d'eſtenduë, de ſuitte, & d'affaires les vns que les autres, comme vn petit roytelet eſt auſſi bien ſouuerain en ſon petit deſtroit, que le grand en vn grand Eſtat. 1. Importance des ſens naturels.

C'eſt vn axiome entre nous, qu'il n'y a que cinq ſens de nature, pour ce que nous n'en remarquons que cinq en nous, mais il y en peut bien auoir dauantage, & y a grand doute & apparẽce qu'il y en a; mais il eſt impoſſible à nous de le ſçauoir, l'affirmer ou nier: Car l'on ne ſçauroit jamais cognoiſtre le defaut d'vn ſens, que lon n'a iamais eu. Il y a pluſieurs beſtes qui viuent vne vie pleine & entiere, à qui mãque quelqu'vn de nos cinq ſens, & peut l'animal viure ſans les cinq ſens, ſauf l'attouchemẽt, qui ſeul eſt neceſſaire à la vie. Nous viuõs tres-cõmodément auec cinq, & peut-eſtre qu'il nous en mãque encor vn, ou deux, ou trois: Mais ne ſe peut 2. Nõbre.

ſçauoir : vn ſens ne peut deſcouurir l'autre : & s'il en manque vn par nature, l'on ne ſçauroit trouuer à dire. L'homme né aueugle, ne ſçauroit iamais conceuoir qu'il ne voit pas, ny deſirer de voir ou regretter la veuë, il dira bien peut eſtre, qu'il voudroit voir: mais cela viẽt qu'il a ouy dire ou appris d'autruy, qu'il a à dire quelque choſe: La raiſõ eſt que les ſens ſont les premieres portes, & entrées à la cognoiſſance. Ainſi l'homme ne pouuãt imaginer plus que les cinq qu'il a, il ne ſçauroit deuiner s'il y en a dauantage en nature, mais il y en peut auoir. Qui ſçait ſi les difficultez que nous trouuons en pluſieurs ouurages de nature, & les effects des animaux, que nous ne pouuons entendre, viennent du defaut de quelque ſens que nous n'auõs pas ? Des proprietez occultes que nous appellons en pluſieurs choſes, il ſe peut dire qu'il y a des facultez ſenſitiues en nature, propres à les iuger & apperceuoir, mais que nous ne les auons pas, & que l'ignorance de telles choſes vient de noſtre defaut. Qui ſçait ſi c'eſt quelque ſens particulier qui deſcouure aux coqs l'heure de minuit & du matin, & les eſmeut à chanter, qui achemine les beſtes à prendre certaines herbes à leur gueriſon, & tant d'autres choſes comme cela: perſonne ne ſçauroit dire qu'ouy, ny que non.

3. Suffiſance. Aucuns eſſayent de rendre raiſon de ce nombre des cinq ſens, & prouuer la ſuffiſance d'iceux en les diſtinguant & comparant diuerſement. Les choſes externes, obiets des ſens ſont, oû tout prés du corps, ou eſloignez, ſi tout prés, mais qui demeurent dehors, c'eſt l'attouchemẽt: s'ils entrent, c'eſt le gouſt : s'ils ſont plus eſloignez & preſens en

droite ligne, c'eſt la veuë: ſi obliques & par reflexiõ, c'eſt l'ouye. On pourroit mieux dire ainſi, que ces cinq eſtans pour le ſeruice de l'homme entier, aucuns ſont entierement pour le corps, ſçauoir, le Gouſt & l'attouchement, celuy-là pour ce qui entre, celuy-cy pour ce qui demeure dehors. Autres premierement & principalement pour l'ame, la veuë & l'ouye: La veuë pour l'inuention, l'ouye pour l'acquiſition & communication, & vn au milieu pour les eſprits metoyens, & liens de l'ame & du corps, qui eſt le flairer. Plus ils reſpondent aux quatre Elements, & leur qualitez: L'attouchemẽt à la terre, l'ouye à l'air, le gouſt à l'eau & l'humide, le flairer au feu: La veuë eſt compoſée & a de l'eau & du feu à cauſe de la ſplendeur de l'œil: Encores diſent-ils qu'il y a autant de ſens, qu'il y a de chefs & gẽres de choſes ſenſibles, qui ſont Couleur, Son, Odeur, Saueur, & le cinquieſme, qui n'a point de nom propre, obiet de l'attouchement, qui eſt Chaud, Froid, Aſpre, Raboteux, Poli, & tant d'autres. Mais l'on ſe trompe, car le nombre des ſens n'a point eſté dreſſé par le nombre des choſes ſenſibles, leſquelles ne ſont point cauſe qu'il y en a autant: ſelon cette raiſon, il y en auroit beaucoup plus: & vn meſme ſens reçoit pluſieurs diuers chefs d'obiects: & vn meſme obiet eſt apperceu par diuers ſens: dont le chatoüillement des aiſſelles, & le plaiſir de Venus, ſont diſtinguez des cinq ſens, & par aucuns comprins en l'attouchement: Mais c'eſt pluſtoſt de ce que l'eſprit n'a peu venir à la cõgnoiſſance des choſes, que par cinq ſens, & que nature luy en a autant baillé qu'il eſtoit requis pour ſon bien & ſa fin.

Leurs comparaiſons ſont diuerſes en dignité & noblesſe, la veuë excelle ſur les autres en cinq choſes, s'eſtẽd & apperçoit plus loin iuſques aux eſtoilles fixes: A plus de choſes, car à toutes choſes par tout y a lumiere & couleur, obiects de la veuë: Eſt plus exquiſe, exacte & particuliere, iuſques aux choſes plus menuës & minces: eſt plus prompte & ſubite apperceuant en vn moment iuſques au ciel, d'autant que c'eſt ſans mouuemẽt: Aux autres ſens y a mouuement qui requiert du temps. Eſt plus diuine, les marques de diuinité ſõt pluſieurs, ſa liberté, non pareille aux autres, par laquelle l'œil void ou ne void, dont il a les paupieres promptes à ouurir & fermer: ſa force à ne trauailler & ne ſe laſſer à voir: ſon actiueté & puiſſance à plaire ou deſplaire, & contenter, ou meſcontenter, ſignifier & inſinüer les penſers, volontez, affections, car l'œil parle & frappe, ſert de langue & de main, les autres ſont purement paſſifs: la plus noble eſt la crainte aux tenebres, qui eſt naturelle, & vient de ce que l'on ſe ſent priué & deſtitué d'vn tel guide: dõt l'on deſire cõpagnie pour ſoulagement: or la veuë en la lumiere eſt au lieu de compagnie: l'ouye en reuanche a biẽ pluſieurs ſingularitez excellente, elle eſt bien plus ſpirituelle & ſeruant au dedans. Mais la particuliere comparaiſon de ces deux qui ſont les plus nobles, & du parler, ſera au chap. ſuiuãt. Au plaiſir & deſplaiſir, cõbien que tous en ſoient capables, ſi eſt-ce que l'attouchement peut receuoir tres-grãd douleur & preſque point de plaiſir, le gouſt au cõtraire grand plaiſir & preſque point de douleur. en l'organe & inſtrument, l'attouchement eſt vniuerſel, reſpandu par tout le corps, pour ſentir les

4. Compa raiſon.

coups du chaud & du froid, les autres ſont aſſignez à certain lieu & membre.

De la foibleſſe & incertitude de nos ſens viennẽt ignorance, erreurs, & tout meſconte: Car puis que par leur entremiſe vient toute cognoiſſance, s'ils nous faillent en rapport, il n'y a plus que tenir: Mais qui le peut dire & les accuſer qu'ils faillent, puis que par eux on commence à apprendre & cognoiſtre? Aucuns ont dit qu'ils ne faillent iamais, & que quãd ils ſemblent faillir, la faute vient d'ailleurs, & qu'il s'en faut prendre pluſtoſt à toute autre choſe, qu'aux ſens: Autres ont dit tout au rebours, qu'ils ſont faux, & qu'ils ne nous peuuent rien apprendre de certain, mais l'opinion moyenne eſt la plus vraye. 5. Foibleſſe & incertitude.

Or que les ſens ſoient faux ou non, pour le moins il eſt certain qu'ils trompent, voire forcent ordinairemẽt le diſcours, la raiſon: & en eſchange sõt trompez par elle. Voila qu'elle belle ſciẽce, & certitude l'homme peut auoir, quand le dedans & le dehors eſt plein de fauſſeté & de foibleſſe; & que ces parties principales, outils eſſentiels de la ſcience ſe trompent l'vn l'autre. Que les ſens trompent & forcent l'entendement, il ſe void és ſens deſquels les vns eſchauffent en furie, autres adouciſſent, autres chatoüillent l'ame. Et pourquoy ceux qui ſe font ſaigner, inſiſer, cauteriſer: deſtournent-ils les yeux, ſinon qu'ils ſçauent bien l'authorité grande que les ſens ont ſur leurs diſcours? la veüe d'vn grand precipice eſtonne celuy qui ſe ſçait bien en lieu aſſeuré, & en fin le ſentiment ne vainc-il pas & renuerſe toutes les belles reſolutions de vertu & de patience? 6. Tromperie mutuelle de l'eſprit & des ſens.

les beſtes, mais bien auec nous meſmes, noſtre œil preſſé & ſerré voit autrement qu'en ſon eſtat ordinaire, l'ouye reſſerrée reçoit les obiects autrement que ne l'eſtant: autrement voir, oyr, gouſte vn enfant qu'vn homme fait, & ceſtuy-cy qu'vn vieillard, vn ſain qu'vn malade, vn ſage qu'vn fol. En vn ſi grande diuerſité & contrarieté, que faut-il tenir pour certain? Voire vn ſens dément l'autre, vne peinture ſemble releuée à la veuë, à la main elle eſt platte.

Du Voir, Ouyr, & Parler.

CHAP. XI.

1. Comparaiſon de ces trois.

CE ſont les trois plus riches & excellens joyaux de tous ceux qui ſont en montre, & y a diſpute ſur leurs préeminences. Quant à leurs Organes celuy de la veuë eſt en ſa compoſition & ſa forme admirable, d'vne beauté viue & eſclatante, pour la grãde varieté & ſubtilité de tant de petites pieces, d'où l'on dit, que l'œil eſt vne des parties du corps qui commencent les premieres à ſe former, & la derniere qui s'acheue: Et pour ceſte meſme cauſe eſt ſi delicat, & dit-on, ſubiect à ſix vingts maladies: puis vient celuy du parler, mais en recompenſe l'ouye a pluſieurs grands aduantages. Pour le ſeruice du corps, la veuë eſt beaucoup plus neceſſaire: Dont il emporte bien plus aux beſtes que l'ouye: Mais pour l'eſprit, l'ouye tient le deſſus: la veuë ſert bien à l'inuention des choſes, qui par elle ont eſté preſque toutes deſcouuertes; mais elle ne mene rien à perfection: Dauãtage la veue n'eſt capable, que des choſes corporelles & d'indiuidus, &

encores de leur crouſte & ſuperficie ſeulement, c'eſt l'outil des ignorans, & imperites, *qui monentur ad id quod adeſt, quodque preſens eſt.*

2. Préeminẽce de l'ouye.

L'ouye eſt vn ſens ſpirituel, c'eſt l'entremetteur & l'agent de l'entendement, l'outil des ſçauans & ſpirituels, capable non ſeulement des ſecrets & interieurs des indiuidus, à quoy la veuë n'arriue pas, mais encores des eſpeces, & de toutes choſes ſpirituelles & diuines, auſquelles la veuë ſert pluſtoſt de deſtourbier que d'aide, dõt y a eu non ſeulemẽt pluſieurs aueugles grands & ſçauants, mais d'autres encores qui ſe ſont priuez de veuës à eſcient pour mieux Philoſopher, & nul iamais de ſourd. C'eſt par où l'on entre en la forteſſe, & s'en rend on maiſtre, l'on ploye l'eſprit en biẽ ou en mal, teſmoin la femme du Roy Agamemnon qui fut contenuë au deuoir de chaſteté au ſon de la harpe, & Dauid qui par meſme moyen chaſſoit le mauuais eſprit de Saül, & le remettoit en ſanté: & le ioüeur de fluttes, qui amoliſſoit, & roidiſſoit la voix de ce grand Orateur Gracchus; Bref, la ſcience, la verité & la vertu n'ont point encor d'autre entremiſe, ny d'entrée en l'ame que l'ouye, voire la Chreſtiẽté enſeigne, que la foy & le ſalut eſt par l'ouye, & que la veuë y nuit plus qu'elle n'y ayde, que la foy eſt la creance des choſes qui ne ſe voyent, laquelle eſt acquiſe par l'ouye: & elle appelle ſes aprẽtifs & nouices, auditeurs κατηχουμένους, Encores adiouſteray ie ce mot, que l'ouye apporte vn grand ſecours aux tenebres & aux endormis, afin que par le ſon ils pouruoyent à leur conſeruation. Pour toutes ces raiſons, les Sages recommandent toute l'ouye, la garde vierge & nette de toute cor-

ruption, pour le ſalut du dedans : comme pour la ſeureté de la ville lon fait garde aux portes & murs, afin que l'ennemy n'y entre.

La parole eſt particulierement donnée à l'homme, preſent excellent & fort neceſſaire: Pour le regard de celuy d'où elle ſort. C'eſt le truchement & l'image de l'ame, *animi index & ſpeculum*, le meſſager du cœur, la porte par laquelle tout ce qui eſt dedans ſort dehors & ſe met en veüe: toutes choſes ſortent des tenebres & du ſecret, viennent en lumiere, l'eſprit ſe fait voir ; dont diſoit vn ancien à vn enfant, parle, afin que ie te voye, c'eſt à dire ton dedans ; Comme les vaiſſeaux ſe cognoiſſent s'ils ſont rompus, ouuerts, ou entiers, pleins ou vuides par le ſon, & les metaux, par la touche, ainſi l'homme par le parler : de toutes les parties du corps qui ſe voyẽt & ſe mõtrent au dehors: celle qui eſt plus voiſine du cœur, c'eſt la langue par ſa racine: Auſſi ce qui ſuit le plus pres la penſée, c'eſt la parole, de l'abõdãce du cœur la bouche parle. Pour le regard de celuy qui la reçoit c'eſt vn maiſtre puiſſãt, & vn regẽt imperieux, qui entre en la forteresſe, s'empare du maiſtre, l'agite, l'anime, l'aigrit, l'appaiſe, l'irrite, le contriſte, le reſioüit, luy imprime toute telle paſſiõ qu'il veut, manie & paiſtrit l'ame de l'eſcoutãt, & la plie à tout ſens, la fait rougir, bleſmir, pallir, rire, pleurer, trẽbler de peur, tremouſſer d'eſtõnement, forcener de colere, treſſaillir de ioye, outrer & tranſſir de paſſion. Pour le regard de tous, la parole eſt la main de l'eſprit, par laquelle, cõme le corps par la ſienne, il prend & donne, il demande conſeil & ſecours & le donne. C'eſt le grand entremetteur & courratier, par elle le trafic ſe fait: *merx à Mercurio*, la paix ſe traitte, les affaires ſe manient, la

3. La force & authorité de la parole.

ſcience & les biens de l'eſprit ſe debitent & diſtribuent, c'eſt le lien & le ciment de la ſocieté humaine (moyennãt qu'il ſoit entẽdu) car dit vn ancien, l'on eſt mieux en la compagnie d'vn chiẽ cogneu, qu'en celle d'vn homme duquel le langage eſt incogneu, *vt externus alieno non ſit hominis vice*, bref l'outil & inſtrumẽt à toutes choſes bõnes & mauuaiſes, *vita & mors in manibus linguæ*. Il n'y a rien meilleur ny pire que la langue : la langue du ſage, c'eſt la porte du cabinet Royal, laquelle s'ouurant, voila incontinent mille choſes diuerſes ſe preſentent toutes plus belles l'vne que l'autre, des Indes Peru, de l'Arabie. Ainſi le ſage produit & fait marcher en belle ordonnãce, ſentences, & aphoriſmes de la Philoſophie, ſimilitudes, exemples, hiſtoires, beaux mots tirez de toutes les mines & threſors vieux & nouueaux, *qui profert de theſauro ſuo noua & vetera*, qui ſeruent au reglement des mœurs, de la police, & de toutes les parties de la vie, & de la mort, ce qu'eſtant deſployé en ſon temps, & à propos, apporte auec plaiſir vne grande beauté & vtilité, *mala aurea in lectis argenteis verba in tempore ſuo*. La bouche du meſchant, c'eſt vn trou puant & peſtilentieux, la langue meſdiſante, meurtriere de l'honneur d'autruy, c'eſt vne mer & vniuerſité de maux, pire que le fer, le feu, le poiſon, la mort, l'enfer. *Vniuerſitas iniquitatis, malum inquietum, venenum mortiferum, ignis incendens omnia, mors illius nequiſſima, vtilis potius infernus quam illa.*

De la langue bonne & mauuaiſe.

Prouer.

Eccleſ.

4. Rapport de l'ouye & de la parole.

Or ces deux, L'ouye & la Parole ſe reſpondent & rapportent l'vne à l'autre, ont vn grand couſinage enſemble, l'vn n'eſt rien ſans l'autre, cõme auſſi par nature, en vn meſme ſubiect, l'vn n'eſt pas ſans l'autre,

l'autre. Ce ſont les deux grandes portes, par leſquelles l'ame fait tout ſon trafic, & a intelligence par tout: par ces deux, les ames ſe verſent les vnes dedans les autres, comme les vaiſſeaux en appliquant la bouche de l'vn à l'entrée de l'autre, que ſi ces deux portes ſont cloſes, comme aux ſourds & muets, l'eſprit demeure ſolitaire & miſerable: l'ouye eſt la porte pour entrer, par icelle l'eſprit reçoit toutes choſes de dehors, & conçoit comme la femelle: la parole eſt la porte pour ſortir, par icelle l'eſprit agit & produit comme maſle. Par la communication de ces deux, cõme par le choc & hurt roide des prieres & fers, ſort & ſaille le feu ſacré de verité, car ſe frottans & limans l'vn contre l'autre, ils ſe deſroüillent, ſe purifient & s'eſclairciſſent, & toute cognoiſſance vient à perfection: Mais l'ouye eſt la premiere, car il ne peut rien ſortir de l'ame qu'il ne ſoit entré deuant, dont tout ſourd de nature eſt auſſi muet: il faut premierement que l'eſprit ſe meuble & ſe garniſſe par l'ouye, pour puis diſtribuer par la parole, dont le bien & le mal de la parole, & preſque de tout l'homme depend de l'ouye, qui bien oyt, bien parle, & qui mal oit, mal parle: de l'vſage & de la parole cy-apres. l. 3. c. 41

Des autres facultez, Imaginatiue, Memoratiue, Appetitiue,

CHAP. XII.

LA faculté phantaſtique ou imaginatiue ayant recueilly & retiré les eſpeces & images apperceuës par les ſens, les retient, & reſerue: tellement qu'eſtãs les obiets abſens & eſloignez, voire l'hõ-

me dormant, & les sens clos & assoupis elle les represente à l'esprit & à la pensée, *Phantasmata, idola, seu imagines dicuntur*, & fait à peu prés au dedans à l'entendement, ce qu'au dehors l'obiet auoit fait aux sens.

2. La faculté memoratiue est le Gardoir & le Registre de toutes ces especes & images, apperceuës par les sens, retirées, & cõme seellées par l'imaginatiõ.

3. La faculté appetitiue cherche & poursuit les choses qui semblent bonnes & conuenables.

De la faculté intellectiue, & vrayement humaine.

CHAP. XIII.

1. Son siege & instrument.

DEux choses sont à dire auant tout autre discours, son Siege Instrument, & son Action: Le siege de l'ame raisonnable, *vbi sedet pro tribunali*, est le cerueau & non pas le cœur, comme auant Platon & Hippocrates, l'on auoit communement pensé, car le cœur a sentiment, mouuement, est capable de Sapience. Or le cerueau qui est beaucoup plus grand en l'homme, qu'à tous autres animaux, pour estre bien fait & disposé, afin que l'ame raisonnable agisse biẽ, doit approcher de la forme d'vn nauire, & n'estre point rõd, ny par trop grãd, ou par trop petit, bien que le plus grand soit moins vicieux, estre cõposé de substãce & de parties subtiles, delicates, & deliées, bien iointes & vnies sans separation, ny entredeux, ayant quatre petits creux ou ventres, dont les trois sont au milieu, rangez de front & collateraux entr'eux, & derriere eux, tirant au derriere de la teste, le 4. seul, auquel se fait la preparation & coniunction des esprits vitaux, pour

eſtre puis faits animaux, & portez aux trois Creux de deuant, auſquels l'ame raiſonnable fait & exerce ſes facultez: Qui ſont trois, Entendement, Memoire, Imagination, leſquels ne s'exercent point ſeparément & diſtinctement, chacune en chacun creux ou ventre, comme aucuns vulgairement ont penſé: Mais communément & par enſemble toutes trois en tous trois, & en chacun d'eux à la façõ des ſens externes qui ſont doubles, & ont d'eux creux, en chacune deſquels le ſens s'exerce tout entier. D'où vient que celuy qui eſt bleſſé en l'vn ou deux de ces trois ventres, comme le Paralytique, ne laiſſe pas d'exercer toutes les trois, bien que plus foiblement, ce qu'il ne feroit ſi chacune faculté auoit ſon creux à part.

1. L'ame raiſonnable eſt organique.

Aucuns ont penſé que l'ame raiſonnable n'eſtoit point organique, & n'auoit beſoin pour faire ſes fonctions d'aucun inſtrument corporel, pẽſant par là biẽ prouuer l'immortalité de l'ame: mais sãs entrer en vn labyrinte de diſcours, l'experience oculaire & ordinaire, dément cete opinion, & cõuainc du contraire: car l'on ſçait que tous hommes n'entendent ny ne raiſonnent de meſmes & eſgalemẽt, ains auec tres-grãde diuerſité, & vn meſme hõme auſſi change, & en vn temps raiſonne mieux qu'en vn autre, en vn âge, en vn eſtat & certaine diſpoſitiõ, qu'en vn autre, tel mieux en ſanté qu'en maladie, & tel autre mieux en la maladie qu'en ſanté: vn meſme en vn temps preuaudra en Iugemẽt, & ſera foible en Imagination: D'où peuuent venir ces diuerſitez & chãgemens, ſinõ de l'organe & inſtrument changeant d'eſtat? & d'où vient que l'yurõgnerie, la morſure du chien enragé, vne fievre ar-

dẽte, vn coup en la teſte, vne fumée mõtant de l'eſtomach, & autres accidens feront culbuter & renuerſeront entierement le iugement, tout l'eſprit intellectuel, & toute la ſageſſe de Grece, voire cõtraindrõt l'ame de deſloger du corps? Ces accidẽs purement corporels ne peuuent toucher ny arriuer cette haute faculté ſpirituelle de l'ame raiſõnable, mais ſeulement aux organes & inſtrumẽs, leſquels eſtãs detraquez & deſbauchez, l'ame ne peut biẽ & reglement agir, & eſtant par trop forcée & violentée, eſt contrainte de s'abſenter & de s'en aller. Au reſte, ſe ſeruir d'inſtrument ne prejudicie point à l'immortalité, car Dieu s'en ſert bien, & y accõmode ſes actions, & comme ſelon la diuerſité de l'air, region & climat, Dieu produit les hõmes fort diuers en eſprit & ſuffiſance naturelle, car en Grece & en Italie, il les produit bien plus ingenieux qu'en Moſcouie & Tartarie: auſſi l'eſprit ſelon la diuerſité des diſpoſitiõs organiques, des inſtrumẽs corporels, raiſonne mieux ou moins. Or l'inſtrument de l'ame raiſonnable, c'eſt le Cerueau & le temperamẽt d'iceluy, duquel nous auons à parler.

9. Du Tẽperamẽt du cerueau & de ſes facultez.

Temperament eſt la mixtion & proportion des 4 premieres qualitez, Chaud, Froid, Sec, & Humide, ou bien vne cinquieſme reſultante, cõme l'harmonie de ces 4. Or du temperament du cerueau vient & depẽd tout l'eſtat & l'action de l'Ame raiſonnable, mais ce qui cauſe & apporte vne grande miſere à l'hõme eſt que les 3. facultez de l'ame raiſonnable, entendement, memoire, imagination, requierent & s'exercent par Temperamẽs cõtraires. Le Temperament qui ſert & eſt propre à l'entendement eſt ſec, d'où vient que les aduancez en âge

Entendement. Secvieilleſſe Midy.

preualent entendement par deſſus les ieunes, d'autant que le Cerueau s'eſſuye & s'aſſeiche touſjours plus; auſſi les melancholiques ſecs, les affligez, indigens, & qui ſont à ieun (car la triſteſſe & le ieuſne deſſeiche) ſont prudens & ingenieux, *ſplendor ſiccus, animus ſapientiſſimus, vexatio dat intellectum*: & les beſtes du Temperament plus ſec, cõme fourmis, abeilles, Elephans, ſont prudentes & ingenieuſes, cõme les humides, teſmoin le pourceau, ſont ſtupides, sãs eſprit, & les Meridionaux, ſecs & moderez en chaleur interne du Cerueau, à cauſe du violent chaud externe.

Le Tẽperament de la memoire eſt humide, d'où vient que les enfans l'ont meilleure que les vieillards, & le matin apres l'humidité aquiſe par le dormir de la nuict plus propre à la memoire, laquelle eſt auſſi plus vigoureuſe aux Septẽtrionaux, I'entẽds icy vne humidité non aqueuſe, coulante, en laquelle ne ſe puiſſe tenir aucune impreſſion, mais aërée, gluãte, graſſe & huileuſe, qui facilemẽt reçoit & retiẽt fort, cõme ſe voit aux peintures faites en huile: le temperament de l'imagination eſt chaud, d'où vient que les phrenetiques, moniacles & malades de maladies ardentes, ſont excellens en ce qui eſt de l'imagination, poëſie, diuination, & qu'elle eſt forte en la ieuneſſe & adoleſcence (les Poëtes & Prophetes ont fleury en cet aage,) & aux lieux metoiens, entre Septentrion & Midy.

De la diuerſité des Tẽperamens: il aduient qu'on peut eſtre mediocre en toutes les trois facultez, mais non pas excellent, & que qui eſt excellent en l'vn des trois, eſt foible és autres. Que les tẽperamens de la memoire & l'entendement ſoient fort

differens& contraires,cela eſt clair,comme le ſec & l'humide, de l'imagination qu'il ſoit contraire aux autres,il ne le ſemble pas tant ; car la chaleur n'eſt pas incompatible auec le ſec & l'humide, & toutefois l'experience monſtre que les excellẽs en l'imagination ſont malades en l'entendement & memoire,& tenus pour fols & furieux : mais cela vient que la chaleur grande qui ſert à l'imagination, conſomme&l'humidité qui ſert à la memoire,& la ſubtilité des eſprits& figures,qui doit eſtre en la ſechereſſe qui ſert à l'entendement, & ainſi eſt contraire & deſtruit les deux autres.

5. Trois ſeuls Temperamens

De tout cecy il eſt euident qu'il n'y a que trois principaux temperamens qui ſeruẽt & faſſent agir l'ame raiſonnable, & diſtinguẽt les eſprits, ſçauoir le chaud, le ſec,& l'humide: Le froid ne vaut à riẽ, n'eſt point actif,& ne ſert qu'à empeſcher tous les mouuemens & fonctions de l'ame: & quand il ſe lit ſouuent aux autheurs que le froid ſert à l'entendement, que les froids du cerueau comme les melancholiques & les Meridionaux, ſont prudens, ſages, ingenieux, là le froid ſe prend nom ſimplemẽt, mais pour vne grande moderation de chaleur. Car il n'y a rien plus contraire à l'entendement & ſageſſe, que la grande chaleur, laquelle au contraire ſert à l'imagination, & ſelon les trois temperamẽs, il y a trois facultez de l'ame raiſonnable : mais comme les Temperamẽs, auſſi les facilitez reçoiuent diuers degrez, ſubdiuiſions, & diſtinctions.

Il y a trois principaux offices& differences d'entendement, Inferer, Diſtinguer, Eſlire: Les ſciẽces qui appartiennent à l'entendemẽt ſont la Theologie ſcolaſtique, la Theorique de Medecine, la Dia-

Digitized by Google

lectique, la Philosophie naturelle & Morale. Il y a trois sortes de difference de memoire, receuoir & perdre facilement les figures, receuoir facilemẽt & difficilemẽt perdre: difficilemẽt receuoir & facilemẽt perdre. Les sciẽces de la memoire sont la Grãmaire, Theorique de Iurisprudence & Theologie positiue, Cosmographie, Arithmetique. De l'imagination y a plusieurs differences, & en beaucoup plus grand nombre que de la memoire & de l'entendement : à elle appartiennent proprement les inuentions, les faceties & brocards, les pointes & subtilitez, les fictions & mensonges, les figures & cõparaisons, la proprieté, netteté, elegãce, gẽtilesse. Parquoy appartiennent à elle la Poësie, l'Eloquẽce, Musique, & generalemẽt tout ce qui cõsiste en figure, correspondãce, harmonie & propositiõ.

7. Proprieté des facultez & leur ordre.

De tout cecy appert que la viuacité, subtilité, promptitude, & ce que le commun appelle esprit, à l'imaginatiõ chaude, la solidité, maturité, verité, est à l'entendement sec : l'imagination est actiue, bruyante, c'est elle qui remuë tout, & met tous les autres en besongne : L'entendement est morne & sombre: la memoire est purement passiue, & voicy comment. L'imagination premierement recueille les especes & figures des choses tant presentes, par le seruice des cinq sens, qu'absentes par le benefice du sens commun : puis les represente, si elle veut, à l'entendement, qui les considere, examine, cuit & iuge, puis elle mesme les met en depost, & conserue en la memoire, comme l'escriuain au papier, pour derechef, quand besoin sera, les tirer & extraire (ce que l'on appelle reminiscence) ou bien si elle veut les recommande à la memoire

auant les preſenter à l'entendement. Parquoy recueillir, repreſenter à l'entendement, mettre en la memoire, & les extraire, ſont tous œuures d'imagination, & ainſi à elle ſe rapportent les ſens communs, la phantaſie, la reminiſſence, & ne ſont puiſſances ſeparées d'elle, comme aucuns veulent, pour faire plus de trois facultez raiſonnable.

8. Leur comparaiſon en dignité.

Le vulgaire, qui ne iuge iamais biẽ, eſtime & fait plus de feſte de la memoire que des 2. autres, pour ce qu'elle en conte fort, a plus de mõſtre, & faict plus de bruict en public: & penſe-il que pour auoir bonne memoire l'on eſt fort ſçauãt, & eſtime plus la ſcience que la ſageſſe? c'eſt toutesfois la moindre des trois, qui peut eſtre auec la folie & l'impertinence. Mais tres-rarement elle excelle auec l'entendement & ſageſſe, car leurs temperamens ſont contraires. De cet erreur populaire eſt venuë la mauuaiſe inſtruction de la ieuneſſe qui ſe void par tout: Ils ſont touſiours apres pour luy faire apprẽdre par cœur (ainſi parlent-ils) ce que les liures diſent, afin de les pouuoir alleguer, & à luy remplir & charger la memoire du bien d'autruy, & ne ſe ſouciẽt de luy reſueiller & aiguiſer l'entendemẽt, & former le iugemẽt pour luy faire valoir ſon propre bien & ſes facultez naturelles, pour le faire ſage & habile à toutes choſes: Auſſi voyons-nous que les plus ſçauans qui ont tout Ariſtote & Ciceron en la teſte, ſont plus ſots & plus ineptes aux affaires, que le mõde eſt mené & gouuerné par ceux qui n'en ſçauent rien. Par l'aduis de tous les Sages, l'entendement eſt le premier, la plus excellente & la principale piece du harnois: Si elle iouë bien, tout va bien, & l'homme eſt ſage, & au rebours, ſi

Voyez à cecy l. 3. c. 14.

elle ſe meſconte, tout va de trauers: en ſecond lieu eſt l'imagination, la memoire eſt la derniere.

9. Image des trois facultez de l'ame.

Toutes ces differences s'entendront, peut-eſtre encor mieux par cette ſimilitude, qui eſt vne peinture ou imitation de l'ame raiſonnable. En toute Cour de Iuſtice y a trois ordres & eſtages, le plus haut des Iuges, auquel y a peu de bruit, mais grande action, car ſans s'eſmouuoir & agiter, ils iugent, decident, ordõnent determinent de toutes choſes, c'eſt l'image du iugement, plus haute partie de l'ame: Le ſecõd des Aduocats & Procureurs, auquel y a grande agitation & bruit ſans action: car ils ne peuuent rien vuider, ny ordonner, ſeulement ſecoüer les affaires, c'eſt la peinture de l'imaginatiõ, faculté remuante, inquiete qui ne s'arreſte iamais, non pas pour dormir profond, & fait vn bruit au cerueau cõme vn pot qui bout, mais qui ne reſout & n'arreſte rien. Le 3. & dernier eſtage eſt du greffe & regiſtre de la Cour, ou n'y a bruit ny action, c'eſt vne pure paſſion, vn gardoir & reſeruoir de toutes choſes, qui ſe preſente bien la memoire.

10. Son Action.

Son Action eſt la cognoiſſance & intelligence de toutes choſes: L'eſprit humain eſt capable d'entẽdre toutes choſes viſibles, inuiſibles, vniuerſelles, particulieres, ſenſibles, inſẽſibles, *Intellectus eſt omnia.* Mais ſoy-meſme ou point ſelon aucuns (teſmoin vne ſi grande & preſque infinie diuerſité d'opinions d'iceluy, cõme s'eſt veu deſſus, des doutes & obiections qui croiſſent tous les iours) ou bien ſombrement, imparfaitement & indirectent par reflexion de la cognoiſſance des choſes à ſoy-meſme, par laquelle il ſent & cognoiſt qu'il entẽd, & a puiſſance & faculté d'entendre, c'eſt la manie-

re que les eſprits ſe cognoiſſent: Le 1. ſouuerain eſprit Dieu, ſe cognoît premier, & puis en ſoy toutes choſes, & le dernier humain tout au rebours, toutes autres choſes pluſtoſt que ſoy, & en icelles, comme l'œil en vn mirroir: Comment pourroit-il agir en ſoy, ſans moyen & en droite ligne?

11. Moyen d'agir.

Mais la queſtion eſt du moyen par lequel il cognoiſt & entend les choſes. La plus commune opinion venuë d'Ariſtote eſt que l'eſprit cognoiſt & entẽd par le miniſtere des ſens, que de ſoy il eſt cõme vne carte blanche & vuide, qu'il ne luy arriue rien qui ne ſoit paſſé par les ſens, *nil eſt in intellectu, quod non fuerit in ſenſu:* Mais elle eſt premierement fauſſe, car comme tous les ſages ont dit ainſi qu'il a eſté touché cy-deſſus, & renuoyé en ce lieu, les ſemences de toutes ſciences & vertus ſont naturellement eſparſes & inſinuées en nos eſprits, dont ils peuuent viure riches & ioyeux de leur propre, & pour peu qu'ils ſoient cultiuez, ils foiſonnent & abõdent fort. Puis elle eſt iniurieuſe à Dieu & à nature, car c'eſt rendre l'ame raiſonnable de pire condition que toute autre choſe, que la vegetatiue & ſenſitiue, qui s'exercent d'elles meſmes, & ſont ſçauantes à faire leurs fonctions, cõme a eſté dit: Que les beſtes leſquelles ſãs diſcipline de ſens cognoiſſent pluſieurs choſes: les vniuerſels par les particuliers, par l'aſpect d'vn homme cognoiſſent tous les hommes, ſont aduiſez à euiter les dangers & choſes inuiſibles, & pour ſuiure ce qui leur eſt cõuenable pour eux & leurs petits: & ſeroit choſe honteuſe & abſurde que ceſte faculté ſi haute & diuine queſtaſt & mẽdiaſt ſon bien des choſes ſi viles & caduques, comme ſont les ſens: & puis en fin que l'intelleſt

peut apprendre des ſens, leſquels n'apperçoiuent que les ſimples accidens; car les formes, natures, eſſẽces des choſes nullemẽt, moins les choſes vniuerſelles, les ſecrets de nature, & toutes choſes inſenſibles: & ſi l'ame eſtoit ſçauante par l'ayde des ſens, il s'enſuiuroit que ceux qui ont les ſens plus entiers & plus vifs, ſeroient plus ingenieux & plus ſçauans, & ſe void le contraire ſouuent, qu'ils ont l'eſprit plus lourd & ſont plus mal-habiles, & ſe sõt pluſieurs priuez à eſciẽt de l'vſage d'iceux, afin que l'ame fiſt mieux & plus librement ſes affaires. Que ſi l'on dit que l'ame eſtant ſçauante par nature, & ſans les ſens, tous les hommes ſeroiẽt ſçauãs, & touſiours entendroient & raiſonneroient de meſmes. Or eſt-il qu'il y a tant de ſtupides, & que les entendus font plus foiblemẽt leurs fonctiõs en vn temps qu'en l'autre: l'ame Vegetatiue eſt bien plus vigoureuſe en la ieuneſſe, iuſques à refaire les deux tõbées, qu'en la vieilleſſe & au rebours l'ame raiſõnable agit plus foiblemẽt en la ieuneſſe qu'ẽ la vieilleſſe, & en certain eſtat de ſanté ou maladie qu'en autre. Mais c'eſt mal argumenté, car quant au premier, on dit que la faculté & vertu d'entendre n'eſt pas donnée pareille à tous, ains auec grãde inequalité, dõt eſt venu ce dire ancien & noble, en la bouche des Sages, que l'intellect agẽt eſt dõné à fort peu, & cette inequalité prouue que la ſcience ne vient des ſens, car comme à eſté dit, les plus auantagez aux ſens, ſont ſouuent les plus deſaduãtagez en ſcience. Quant au 2. que l'on ne fait ſes fonctions touſiours de meſmes, il vient de ce que les inſtrumens, deſquels l'ame a beſoin pour agir, ne peuuent pas touſiours eſtre diſpoſez cõme

il faut,&s'ils le sõt pour vne sorte de facultez&fõctiõs,ne le sont pour les autres: Le tẽperament du cerueau par lequel l'ame agit est diuers & changeãt, estãt chaud&humide en sa ieunesse est bon pour la Vegetatiue,& mal pour la raisõnable,&au contraire froid&sec en la vielleſſe est bon pour la raisonnable, mal pour la Vegetatiue: Par maladie ardente,le cerueau fort eschauffé, & subtilisé, est propre à l'inuention & diuinatiõ, mais impropre à maturité & solidité de iugement & sageſſe : Pour tout cela nous ne voulõs pas dire que l'esprit ne tire vn grãd seruice des sens,&meſmemẽt au cõmencement,en la descouuerture & inuention des choſes:mais nous disons,pour deffendre l'honneur de l'esprit,qu'il est faux qu'il depende des sens , & ne puiſſe rien sçauoir,entendre,raisonner , discourir sans les sens , car au rebours toute cognoissance vient de luy , & les sens ne peuuent rien sans luy.

12. Au reſte l'esprit procede diuerſemẽt & par ordre pour entendre: Il entend du 1. coup tout simplemẽt & directement,sçauoir vn Lion,puis par conionction qu'il est fort: car voyant par les effects de la force au Lion,il cõclud qu'il est fort:par diuiſiõ ou negatiue ,il entend que le lievre est craintif,car le voyãt fuir& se cacher,il cõclud que le lievre n'est pas fort,parquoy il est peureux. Il cognoist aucuns par similitude,d'autres par vn recueil de pluſieurs.

De l'esprit humain ,ſes parties , fonctions , qualitez, raiſon,inuention,& verité.

CHAP. XIV.

C'Est vn fond d'obscurité,plein de creux & de cachots, vn labyrinthe, vn abyſme confus &

bien entortillé que cet eſprit humain & l'œconomie de cette grande & haute partie intellectuelle de l'ame, ou y a tant de pieces, facultez, actions, mouuemens diuers, dont y a auſſi tant de noms, & s'y trouuera des doutes & difficultez.

Son premier office eſt de receuoir ſimplement, & apprehender les images & eſpeces des choſes, qui eſt vne paſſion & impreſſion en l'ame, cauſée par l'obiect & preſence d'icelles, c'eſt imagination & apprehenſion. 1.

La force & puiſſance de paiſtrir, traitter, & agiter, cuire & digerer les choſes receuës par l'imagination, c'eſt raiſon, λόγος. 2.

L'action & l'office, ou exercice de cette force & puiſſance qui eſt d'aſſembler, conioindre, ſeparer, diuiſer les choſes receuës, & y en adiouſter encores d'autres, c'eſt diſcours, ratiocination, λογισμός, Διάνοια Διανοῦ. 3.

La facilité ſubtile, & allegre promptitude à faire toutes ces choſes, & penetrer auant en icelles, s'appelle Eſprit, *Ingenium*, dont les ingenieux, aigus, ſubtils, pointus, c'eſt tout vn. 4.

La repetition, & ceſte action de ruminer, recuire, repaſſer par l'eſtamine de la raiſon, & encores plus elabourer, pour en faire vne reſolution plus ſolide, c'eſt le iugement. 5.

L'effect eu fin de l'entendemẽt, c'eſt la cognoiſſance, intelligence, reſolution. 6.

L'action qui ſuit ceſte cognoiſſance & reſolution qui eſt à s'eſtendre, pouſſer & auancer à la choſe cogneuë, c'eſt Volonté *Intellectus extenſus & promotus*. 7.

Parquoy toutes ces choſes, Entendement, Ima-

gination, Raiſon, Diſcours, Eſprit, Iugement, Intelligence, Volonté, ſont vne meſme eſſence, mais toutes diuerſes en force, vertu, & action, teſmoin qu'vn eſt excellent en l'vne d'icelles, & foible en l'autre : ſouuent qui excelle en eſprit & ſubtilité, eſt moindre en iugement & ſolidité.

2. Deſcription generall de l'eſprit à ſon aduantage.

Ie n'empeſche pas que l'on ne chante les loüanges & grãdeurs de l'Eſprit humain, de ſa capacité, viuacité, viteſſe: ie conſens que l'on l'appelle image de Dieu viue, vn degouſt de l'immortelle ſubſtãce, vne fluxion de la diuinité, vn eſclaire celeſte, auquel Dieu a donné la raiſon comme vn timon animé pour le mouuoir auec regle & meſure, & que ce ſoit vn inſtrument d'vne complette harmonie: que par luy y a parentage entre Dieu & l'homme, & que pour le luy ramenteuoir, il luy a tourné les racines vers le ciel, afin qu'il euſt touſiours ſa veuë vers le lieu de ſa naiſſance. Bref, qu'il n'y a rien de grand en la terre que l'homme, riẽ de grand en l'homme que l'eſprit: ſi l'on monte iuſques là, l'on monte au deſſus du ciel: ce ſont tous mots plauſibles, dont retentiſſent les eſcoles & les chaires.

3. Son deſauantage.

Mais ie deſire qu'apres tout cela, on vienne à bien ſonder & eſtudier à cognoiſtre cet eſprit, car nous trouuerons qu'apres tout, c'eſt & à ſoy, & à autruy vn tres-dangereux outil, vn furet qui eſt à craindre, vn petit broüillon & trouble feſte, vn eſmerillon faſcheux & importu, & qui comme vn affronteur & ioüeur de paſſe-paſſe, ſous ombre de quelque gentil mouuement ſubtil & gaillard, forge, inuente & cauſe tous les maux du monde, & n'y en a que par luy.

Digitized by Google

Il y a beaucoup plus grande diuerſité d'eſprits que de corps; auſſi y a-il plus grãd champ, plus de pieces & plus de façon : nous en pouuons faire trois claſſes, dont chacune a encor pluſieurs degrez : en celle d'embas ſont les petits, foibles & comme brutaux, tous voiſins des beſtes, ſoit que cela aduiẽne de la premiere trempe, c'eſt à dire, de la ſemẽce & temperament du cerueau trop froid & humide, cõme entre les beſtes les poiſſons ſont infirmes, ou pour n'auoir eſté aucunemẽt remuez & réueillez, mais abandonnez à la roüille & ſtupidité. De ceux-là n'en faut faire miſe ny recepte, & ne s'en peut dreſſer ny eſtablir vne compagnie conſtante, car ils ne peuuent pas ſeulemẽt ſuffire pour eux-meſmes en leur particulier, & faut qu'ils ſoient touſiours en la tutelle d'autruy, c'eſt le commun & bas peuple, *qui vigilans ſtertit : mortua cui vita eſt prope iam vivo atque videnti*, qui ne ſe ſent, ne ſe iuge. En celle d'en haut ſont les grands & treſrares eſprits, pluſtoſt demons qu'hommes communs, eſprits bien nez, fors & vigoureux: De ceux icy ne s'en pourroit baſtir en tous les ſiecles vne republique entiere. En celle du milieu ſont tous les mediocres, qui ſont en infinité de degrez: de ceux-cy eſt compoſé preſque tout le monde: de ceſte diſtinction & autres-cy apres plus au long. Mais il nous faut toucher plus particulierement les conditions & le naturel de ceſt eſprit, autant difficile à cognoiſtre, comme vn viſage à peindre au vif, lequel ſans ceſſe ſe remueroit.

4. Diuerſité & diſtinction des eſprits. Voyez cecy mieux au chap 43.

Chap 33

5.

Premierement, c'eſt vn agent perpetuel, l'eſprit ne peut eſtre ſans agir, il ſe forge pluſtoſt des ſujets faux & fantaſtiques, ſe pipant à ſon eſcient, & al-

Deſcription particuliere.

differens& contraires,cela eſt clair,comme le ſec & l'humide, de l'imagination qu'il ſoit contraire aux autres,il ne le ſemble pas tant : car la chaleur n'eſt pas incompatible auec le ſec & l'humide,& toutefois l'experience monſtre que les excellẽs en l'imagination ſont malades en l'entendement & memoire,& tenus pour fols & furieux : mais cela vient que la chaleur grande qui ſert à l'imagination,conſomme&l'humidité qui ſert à la memoire,&la ſubtilité des eſprits& figures,qui doit eſtre en la ſechereſſe qui ſert à l'entendement, & ainſi eſt contraire & deſtruit les deux autres.

5. Trois ſeuls Temperamens

De tout cecy il eſt euident qu'il n'y a que trois principaux temperamens qui ſeruẽt & faſſent agir l'ame raiſonnable,&diſtinguẽt les eſprits, ſçauoir le chaud,le ſec,&l'humide: Le froid ne vaut à riẽ, n'eſt point actif,& ne ſert qu'à empeſcher tous les mouuemens & fonctions de l'ame:& quand il ſe lit ſouuent aux autheurs que le froid ſert à l'entendement,que les froids du cerueau comme les melancholiques & les Meridionaux,ſont prudens,ſages,ingenieux,là le froid ſe prend nom ſimplemẽt, mais pour vne grande moderation de chaleur. Car il n'y a rien plus contraire à l'entendement & ſageſſe, que la grande chaleur,laquelle au contraire ſert à l'imagination,& ſelon les trois temperamẽs, il y a trois facultez de l'ame raiſonnable : mais comme les Temperamẽs,auſſi les facilitez reçoiuent diuers degrez,ſubdiuiſions,& diſtinctions.

Il y a trois principaux offices& differences d'entendement, Inferer, Diſtinguer, Eſlire: Les ſciẽces qui appartiennent à l'entendemẽt ſont la Theologie ſcolaſtique,la Theorique de Medecine,la Dia-

lectique, la Philosophie naturelle & Morale. Il y a trois sortes de difference de memoire, receuoir & perdre facilement les figures, receuoir facilemẽt & difficilemẽt perdre: difficilemẽt receuoir & facilemẽt perdre. Les sciẽces de la memoire sont la Grãmaire, Theorique de Iurisprudence & Theologie positiue, Cosmographie, Arithmetique. De l'imagination y a plusieurs differences, & en beaucoup plus grand nombre que de la memoire & de l'entendement : à elle appartiennent proprement les inuentions, les faceties & brocards, les pointes & subtilitez, les fictions & mensonges, les figures & cõparaisons, la proprieté, netteté, elegãce, gẽtilesse. Parquoy appartiennent à elle la Poësie, l'Eloquẽce, Musique, & generalemẽt tout ce qui cõsiste en figure, correspondãce, harmonie & propositiõ.

7. Proprieté des facultez & leur ordre.

De tout cecy appert que la viuacité, subtilité, promptitude, & ce que le commun appelle esprit, à l'imaginatiõ chaude, la solidité, maturité, verité, est à l'entendement sec : l'imagination est actiue, bruyante, c'est elle qui remuë tout, & met tous les autres en besongne : L'entendement est morne & sombre: la memoire est purement passiue, & voicy comment. L'imagination premierement recueille les especes & figures des choses tant presentes, par le seruice des cinq sens, qu'absentes par le benefice du sens commun : puis les represente, si elle veut, à l'entendement, qui les considere, examine, cuit & inge, puis elle mesme les met en depost, & conserue en la memoire, comme l'escriuain au papier, pour derechef, quand besoin sera, les tirer & extraire (ce que l'on appelle reminiscence) ou bien si elle veut les recommande à la memoire

auant les preſenter à l'entendement. Parquoy recueillir, repreſenter à l'entendement, mettre en la memoire, & les extraire, ſont tous œuures d'imagination, & ainſi à elle ſe rapportent les ſens communs, la phantaſie, la reminiſſence, & ne ſont puiſſances ſeparées d'elle, comme aucuns veulent, pour faire plus de trois facultez raiſonnable.

8. Leur comparaiſon en dignité.

Le vulgaire, qui ne iuge iamais biẽ, eſtime & fait plus de feſte de la memoire que des 2. autres, pour ce qu'elle en conte fort, a plus de monſtre, & faict plus de bruict en public: & penſe-il que pour auoir bonne memoire l'on eſt fort ſçauãt, & eſtime plus la ſcience que la ſageſſe? c'eſt toutesfois la moindre des trois, qui peut eſtre auec la folie & l'impertinence. Mais tres-rarement elle excelle auec l'entendement & ſageſſe, car leurs temperamens ſont contraires. De cet erreur populaire eſt venuë la mauuaiſe inſtruction de la ieuneſſe qui ſe void par tout: Ils ſont touſiours apres pour luy faire apprẽdre par cœur (ainſi parlent-ils) ce que les liures diſent, afin de les pouuoir alleguer, & à luy remplir & charger la memoire du bien d'autruy, & ne ſe ſouciẽt de luy reſueiller & aiguiſer l'entendemẽt, & former le iugemẽt pour luy faire valoir ſon propre bien & ſes facultez naturelles, pour le faire ſage & habile à toutes choſes: Auſſi voyons-nous que les plus ſçauans qui ont tout Ariſtote & Ciceron en la teſte, ſont plus ſots & plus ineptes aux affaires, que le mõde eſt mené & gouuerné par ceux qui n'en ſçauent rien. Par l'aduis de tous les Sages, l'entendement eſt le premier, la plus excellente & la principale piece du harnois: Si elle iouë bien, tout va bien, & l'homme eſt ſage, & au rebours, ſi

Voyez à cecy l. 3. c. 14.

Digitized by Google

elle ſe meſconte, tout va de trauers: en ſecond lieu eſt l'imagination, la memoire eſt la derniere.

9. Image des trois facultez de l'ame.

Toutes ces differences s'entendront, peut-eſtre encor mieux par cette ſimilitude, qui eſt vne peinture ou imitation de l'ame raiſonnable. En toute Cour de Iuſtice y a trois ordres & eſtages, le plus haut des Iuges, auquel y a peu de bruit, mais grande action, car ſans s'eſmouuoir & agiter, ils iugent, decident, ordõnent determinent de toutes choſes, c'eſt l'image du iugement, plus haute partie de l'ame: Le ſecõd des Aduocats & Procureurs, auquel y a grande agitation & bruit ſans action: car ils ne peuuent rien vuider, ny ordonner, ſeulement ſecoüer les affaires, c'eſt la peinture de l'imaginatiõ, faculté remuante, inquiete qui ne s'arreſte iamais, non pas pour dormir profond, & fait vn bruit au cerueau cõme vn pot qui bout, mais qui ne reſout & n'arreſte rien. Le 3. & dernier eſtage eſt du greffe & regiſtre de la Cour, ou n'y a bruit ny action, c'eſt vne pure paſſion, vn gardoir & reſeruoir de toutes choſes, qui ſe preſente bien la memoire.

10. Son Action.

Son Action eſt la cognoiſſance & intelligence de toutes choſes: L'eſprit humain eſt capable d'entẽdre toutes choſes viſibles, inuiſibles, vniuerſelles, particulieres, ſenſibles, inſẽſibles, *Intellectus eſt omnia.* Mais ſoy-meſme ou point ſelon aucuns (teſmoin vne ſi grande & preſque infinie diuerſité d'opinions d'iceluy, cõme s'eſt veu deſſus, des doutes & obiections qui croiſſent tous les iours) ou bien ſombrement, imparfaitement & indirectent par reflexion de la cognoiſſance des choſes à ſoy-meſme, par laquelle il ſent & cognoiſt qu'il entẽd, & a puiſſance & faculté d'entendre, c'eſt la manie-

re que les eſprits ſe cognoiſſent: Le 1. ſouuerain eſprit Dieu, ſe cognoît premier, & puis en ſoy toutes choſes, & le dernier humain tout au rebours, toutes autres choſes pluſtoſt que ſoy, & en icelles, comme l'œil en vn mitoir: Comment pourroit-il agir en ſoy, ſans moyen & en droite ligne?

11. Moyen d'agir.

Mais la queſtion eſt du moyen par lequel il cognoiſt & entend les choſes. La plus commune opinion venuë d'Ariſtote eſt que l'eſprit cognoiſt & entẽd par le miniſtere des ſens, que de ſoy il eſt cõme vne carte blanche & vuide, qu'il ne luy arriue rien qui ne ſoit paſſé par les ſens, *nil eſt in intellectu, quod non fuerit in ſenſu:* Mais elle eſt premierement fauſſe, car comme tous les ſages ont dit ainſi qu'il a eſté touché cy-deſſus, & renuoyé en ce lieu, les ſemences de toutes ſciences & vertus ſont naturellement eſparſes & inſinuées en nos eſprits, dont ils peuuent viure riches & ioyeux de leur propre, & pour peu qu'ils ſoient cultiuez, ils foiſonnent & abõdent fort. Puis elle eſt iniurieuſe à Dieu & à nature, car c'eſt rendre l'ame raiſonnble de pire condition que toute autre choſe, que la vegetatiue & ſenſitiue, qui s'exercent d'elles meſmes, & ſont ſçauantes à faire leurs fonctions, cõme a eſté dit: Que les beſtes leſquelles ſãs diſcipline de ſens cognoiſſent pluſieurs choſes: les vniuerſels par les particuliers, par l'aſpect d'vn homme cognoiſſent tous les hommes, ſont aduiſez à euiter les dangers & choſes inuiſibles, & pour ſuiure ce qui leur eſt cõuenable pour eux & leurs petits: & ſeroit choſe honteuſe & abſurde que ceſte faculté ſi haute & diuine queſtaſt & mẽdiaſt ſon bien des choſes ſi viles & caduques, comme ſont les ſens: & puis en fin que l'intellect

peut apprendre des ſens, leſquels n'apperçoiuent que les ſimples accidens; car les formes, natures, eſſẽces des choſes nullemẽt, moins les choſes vniuerſelles, les ſecrets de nature, & toutes choſes inſenſibles: & ſi l'ame eſtoit ſçauante par l'ayde des ſens, il s'enſuiuroit que ceux qui ont les ſens plus entiers & plus vifs, ſeroient plus ingenieux & plus ſçauans, & ſe void le contraire ſouuent, qu'ils ont l'eſprit plus lourd & ſont plus mal-habiles, & ſe sõt pluſieurs priuez à eſciẽt de l'vſage d'iceux, afin que l'ame fiſt mieux & plus librement ſes affaires. Que ſi l'on dit que l'ame eſtant ſçauante par nature, & ſans les ſens, tous les hommes ſeroiẽt ſçauãs, & touſiours entendroient & raiſonneroient de meſmes. Or eſt-il qu'il y a tant de ſtupides, & que les entendus font plus foiblemẽt leurs fonctiõs en vn temps qu'en l'autre: l'ame Vegetatiue eſt bien plus vigoureuſe en la ieuneſſe, iuſques à refaire les deux tõbées, qu'en la vieilleſſe & au rebours l'ame raiſõnable agit plus foiblemẽt en la ieuneſſe qu'ẽ la vieilleſſe, & en certain eſtat de ſanté ou maladie qu'en autre. Mais c'eſt mal argumenté, car quant au premier, on dit que la faculté & vertu d'entendre n'eſt pas donnée pareille à tous, ains auec grãde inequalité, dõt eſt venu ce dire ancien & noble, en la bouche des Sages, que l'intellect agẽt eſt dõné à fort peu, & cette inequalité prouue que la ſcience ne vient des ſens, car comme à eſté dit, les plus auantagez aux ſens, ſont ſouuent les plus deſaduãtagez en ſcience. Quant au 2. que l'on ne fait ſes fonctions touſiours de meſmes, il vient de ce que les inſtrumens, deſquels l'ame a beſoin pour agir, ne peuuent pas touſiours eſtre diſpoſez cõme

il faut,&s'ils le sõt pour vne sorte de facultez&fõctiõs,ne le sont pour les autres: Le tẽperament du cerueau par lequel l'ame agit est diuers & changeãt, estãt chaud & humide en sa ieunesse est bon pour la Vegetatiue,& mal pour la raisõnable,& au contraire froid&sec en la vielleſſe est bon pour la raisonnable, mal pour la Vegetatiue: Par maladie ardente,le cerueau fort eschauffé, & subtilisé, est propre à l'inuention & diuinatiõ, mais impropre à maturité & solidité de iugement & sageſſe: Pour tout cela nous nevoulõs pas dire que l'esprit ne tire vn grãd seruice des sens,& meſmemẽt au cõmencement, en la descouuerture & inuention des choſes: mais nous disons,pour deffendre l'honneur de l'esprit,qu'il est faux qu'il depende des sens, & ne puiſſe rien sçauoir,entendre,raisonner, discourir sans les sens, car au rebours toute cognoiſſance vient de luy, & les sens ne peuuent rien sans luy.

12. Au reſte l'esprit procede diuerſemẽt & par ordre pour entendre: Il entend du 1. coup tout ſimplemẽt & directement,sçauoir vn Lion,puis par conionction qu'il est fort: car voyant par les effects de la force au Lion,il cõclud qu'il est fort: par diuiſiõ ou negatiue,il entend que le lievre est craintif,car le voyãt fuir & ſe cacher,il cõclud que le lievre n'est pas fort,parquoy il est peureux. Il cognoiſt aucuns par ſimilitude,d'autres par vn recueil de pluſieurs.

De l'esprit humain, ſes parties, fonctions, qualitez, raiſon, inuention, & verité.

CHAP. XIV.

C'Est vn fond d'obſcurité,plein de creux & de cachots, vn labyrinthe,vn abyſme confus &

bien entortillé que cet eſprit humain & l'œconomie de cette grande & haute partie intellectuelle de l'ame, ou y a tant de pieces, facultez, actions, mouuemens diuers, dont y a auſſi tant de noms, & s'y trouuera des doutes & difficultez.

Son premier office eſt de receuoir ſimplement, & apprehender les images & eſpeces des choſes, qui eſt vne paſſion & impreſſion en l'ame, cauſée par l'obiect & preſence d'icelles, c'eſt imagination & apprehenſion. 1.

La force & puiſſance de paiſtrir, traitter, & agiter, cuire & digerer les choſes receuës par l'imagination, c'eſt raiſon, λόγος. 2.

L'action & l'office, ou exercice de cette force & puiſſanee qui eſt d'aſſembler, conioindre, ſeparer, diuiſer les choſes receuës, & y en adiouſter encores d'autres, c'eſt diſcours, ratio cination, λογισμός, διάνοια διανοεῖσθαι. 3.

La facilité ſubtile, & allegre promptitude à faire toutes ces choſes, & penetrer auant en icelles, s'appelle Eſprit, *Ingenium*, dont les ingenieux, aigus, ſubtils, pointus, c'eſt tout vn. 4.

La repetition, & ceſte action de ruminer, recuire, repaſſer par l'eſtamine de la raiſon, & encores plus elabourer, pour en faire vne reſolution plus ſolide, c'eſt le iugement. 5.

L'effect eu fin de l'entendemẽt, c'eſt la cognoiſſance, intelligence, reſolution. 6.

L'action qui ſuit ceſte cognoiſſance & reſolution qui eſt à s'eſtendre, pouſſer & auancer à la choſe cogneuë, c'eſt Volonté *Intellectus extenſus & promotus*. 7.

Parquoy toutes ces choſes, Entendement, Ima-

gination, Raiſon, Diſcours, Eſprit, Iugement, Intelligence, Volonté, ſont vne meſme eſſence, mais toutes diuerſes en force, vertu, & action, teſmoin qu'vn eſt excellent en l'vne d'icelles, & foible en l'autre : ſouuent qui excelle en eſprit & ſubtilité, eſt moindre en iugement & ſolidité.

2. Deſcription generale de l'eſprit à ſon aduantage.

Ie n'empeſche pas que l'on ne chante les loüanges & grãdeurs de l'Eſprit humain, de ſa capacité, viuacité, viteſſe: ie conſens que l'on l'appelle image de Dieu viue, vn degouſt de l'immortelle ſubſtãce, vne fluxion de la diuinité, vn eſclaire celeſte, auquel Dieu a donné la raiſon comme vn timon animé pour le mouuoir auec regle & meſure, & que ce ſoit vn inſtrument d'vne complette harmonie: que par luy y a parentage entre Dieu & l'homme, & que pour le luy ramenteuoir, il luy a tourné les racines vers le ciel, afin qu'il euſt touſiours ſa veuë vers le lieu de ſa naiſſance. Bref, qu'il n'y a rien de grand en la terre que l'homme, riẽ de grand en l'homme que l'eſprit: ſi l'on monte iuſques là, l'on monte au deſſus du ciel: ce ſont tous mots plauſibles, dont retentiſſent les eſcoles & les chaires.

3. Son deſauantage.

Mais ie deſire qu'apres tout cela, on vienne à bien ſonder & eſtudier à cognoiſtre cet eſprit, car nous trouuerons qu'apres tout, c'eſt & à ſoy, & à autruy vn tres-dangereux outil, vn furet qui eſt à craindre, vn petit broüillon & trouble feſte, vn eſmerillon faſcheux & importu, & qui comme vn affronteur & ioüeur de paſſe-paſſe, ſous ombre de quelque gentil mouuement ſubtil & gaillard, forge, inuente & cauſe tous les maux du monde, & n'y en a que par luy.

Digitized by Google

Il y a beaucoup plus grande diuerſité d'eſprits que de corps: auſſi y a-il plus grãd champ, plus de pieces & plus de façon : nous en pouuons faire trois claſſes, dont chacune a encor pluſieurs degrez : en celle d'embas ſont les petits, foibles & comme brutaux, tous voiſins des beſtes, ſoit que cela aduiẽne de la premiere trempe, c'eſt à dire, de la ſemence & temperament du cerueau trop froid & humide, cõme entre les beſtes les poiſſons ſont infirmes, ou pour n'auoir eſté aucunemẽt remuez & réueillez, mais abandonnez à la roüille & ſtupidité. De ceux-là n'en faut faire miſe ny recepte, & ne s'en peut dreſſer ny eſtablir vne compagnie conſtante, car ils ne peuuent pas ſeulemẽt ſuffire pour eux-meſmes en leur particulier, & faut qu'ils ſoient touſiours en la tutelle d'autruy, c'eſt le commun & bas peuple, *qui vigilans ſtertit : mortua cui vita eſt prope iam vitaque videnti*, qui ne ſe ſent, ne ſe iuge. En celle d'enhaut ſont les grands & treſrares eſprits, pluſtoſt demons qu'hommes communs, eſprits bien nez, fors & vigoureux: De ceux icy ne s'en pourroit baſtir en tous les ſiecles vne republique entiere. En celle du milieu ſont tous les mediocres, qui ſont en infinité de degrez: de ceux-cy eſt compoſé preſque tout le monde: de ceſte diſtinction & autres-cy apres plus au long. Mais il nous faut toucher plus particulierement les conditions & le naturel de ceſt eſprit, autant difficile à cognoiſtre, comme vn viſage à peindre au vif, lequel ſans ceſſe ſe remue.

4. Diuerſité & diſtinction des eſprits. Voyez cecy mieux au chap 43.

Chap 33

5. Deſcription particuliere.

Premierement, c'eſt vn agent perpetuel, l'eſprit ne peut eſtre ſans agir, il ſe forge pluſtoſt des ſujets faux & fantaſtiques, ſe pipant à ſon eſcient, & al-

Agent perpetuel.

lant contre sa propre creance, que d'estre sans agir, comme les terres oisiues, si elles sont grasses & fertiles foisonnent en mille sortes d'herbes sauuages & inutiles, & les faut assuiettir à certaines semences, & les femmes seules produisent des amas & pieces de chair informes, ainsi l'esprit si on ne l'occupe à certain subiect, il se desbande & se iette dedans le vague des imaginations, & n'est folie ny resuerie qu'il ne produise, s'il n'a de but estably, il se perd & s'esgare, car estre par tout, c'est n'estre en aucun lieu : l'agitation est vrayement la vie de l'esprit & sa grace, mais elle doit venir d'ailleurs que de soy: s'il va tout seul, il ne fait que traisner & languir, & ne doit estre violenté : car ceste trop grande contention d'esprit trop bandé, tendu, pressé, le trompe & le trouble.

Il est aussi vniuersel qui se mesle par tout, il n'a point de subiet ny de ressort limité : il n'y a chose où il ne puisse iouer son roolle, aussi bien aux subiects vains & de neant, comme aux nobles & de poids, & en ceux que nous pouuons entendre, que ceux que nous n'entendons: car recognoistre qu'on ne le peut entendre ny penetrer au dedans, & qu'il faut demeurer au bord & à l'escorce, c'est vn tres-beau traict de iugement, la science voire la verité peuuent loger chez nous sans iugement, & le iugement sans elles, voire recognoistre son ignorance, c'est vn beau tesmoignage de iugement.

7. Prompt & soudain.

Tiercement, il est prõpt & soudain, courant en vn moment d'vn bout du monde à l'autre, sans arrest, sans repos, s'agitant, penetrant & perçant par tout, *Nobilis & inquieti mentis homini data est: nusquam se tenet, effunditur vaga, quietis impatiens, nouitatis rerum lauissima*

leuiſſima, non mirum. ex illo cæleſti ſpiritu deſcendit, cæleſtium autem natura ſemper in motu eſt, : Cette ſi grande ſoudaineté,& viſteſſe, cette pointe &agilité eſt d'vne part admirable,& des plus grãdes merueilles qui ſoient en l'eſprit ; mais c'eſt d'ailleurs choſe tres-dangereuſe, vne grande diſpoſition & propenſion à la folie,&manie, cõme ſe dira tãtoſt.

Pour ces trois conditions d'agent perpetuel ſans repos vniuerſel,prompt & ſoudain il a eſté eſtimé immortel,& auoit en ſoy quelque marque & eſtincelle de diuinité.

Or ſon action eſt touſiours queſter, fureter,tournoyer ſans ceſſe cõme l'affamé de ſçauoir, enquerir & rechercher. Ainſi appelle Homere les hommes. Il n'y a point de fin en nos inquiſitions : les pourſuites de l'eſprit humain ſont ſans terme, ſans forme : ſon aliment eſt doute, ambiguité : c'eſt vn mouuement perpetuel, ſans arreſt & ſans but : le monde eſt vne eſcole d'inquiſition;l'agitation& la chaſſe eſt proprement de noſtre gibbier : prendre ou faillir à la prinſe, c'eſt autre choſe. 8. Son action eſt queſter.

Mais il agit & pourſuit ſes entreprinſes temerairement & deſreglement ſans ordre & ſans meſure, c'eſt vn outil vagabond,muable,diuers, contournable : c'eſt vn inſtrument de plomb & de cire, il plie,il allonge,s'accorde à tout,plus ſouple,plus facile que l'eau, que l'air, *flexibilis, omni humore obſequentior,& vt ſpiritus qui omni materia facilior, vt tenuior*. C'eſt le ſoulier de Theramenes bon à tous pieds: il ne reſte que la ſuffiſance de le ſçauoir contourner, il va touſiours, & de tort & de trauers, auec le menſonge comme auec la verité. 9. Ce qu'il fait temerairemẽt.

Il ſe donne beau ieu & trouue raiſon apparente

Raiſon à tous. par tout, teſmoin que ce qui eſt impie, iniuſte, abominable en vn lieu, eſt pieté, iuſte & honneur ailleurs, & ne ſe ſçauriot nommer vne loy, couſtume, creance receuë ou reiettée generalement par tout, les mariages entre les proches, les meurtres des enfans, des parents vieils, communication des femmes condamnées en vn lieu, legitimes en d'autres: Platon refuſa la robe brodée & parfumée que luy offrit Dionyſius, diſant eſtre homme & ne ſe vouloit reſtir en femme, Ariſtippus l'accepta, diſant que l'accouſtrement ne peut corrompre vn chaſte courage. Diogenes lauant ſes choux & le voyant paſſer luy dit, ſi tu ſçauois viure de choux tu ne ferois la court à vn tiran; Ariſtippus luy reſpond, ſi tu ſçauois viure auec les Rois tu ne lauerois pas des choux. On preſchoit Solon de ne pleurer point la mort de ſon fils, car c'eſtoient larmes inutiles & impuiſſantes, c'eſt pour cela, dit-il, qu'elles ſont plus iuſtes, que i'ay raiſon de plorer: La femme de Socrate redoubloit ſon dueil, de ce que les Iuges le faiſoient mourir iniuſtement: comment, fit-il, aymerois tu mieux que ce fut iuſtement? Il n'y a aucun bien, dit vn Sage, ſinon celuy à la perte duquel l'on eſt preparé: *in aquo enim eſt dolor amiſſa rei, & timor amittēdæ.* Au rebours, dit l'autre, nous ſerons & embraſſons le bien d'autant plus eſtroite, & auec plus d'affection, que nous le voyons moins ſeur, & craignons qu'il nous ſoit oſté. Vn Philoſophe Cynique demandoit à Antigonus vne dragme d'argent, ce n'eſt pas preſent de Roy, reſpondit-il; donne moy donc vn talent, dit le Philoſophe: ce n'eſt pas preſent pour vn Cynique. Quelqu'vn diſoit d'vn Roy de Sparte fort clement, &

debonnaire: Il eſt fort bon, car il l'eſt meſmes aux meſchans: comme ſeroit-il bon, dit l'autre, qu'il n'eſt pas mauuais aux meſchans? Voila comme la raiſon humaine eſt à tous viſages: vn glaiue double, vn baſton à deux bouts, *ogni medaglia ha il ſuo riuerſo*: Il n'y a raiſon qui n'en aye vne contraire, dit la plus ſaine & plus ſeure philoſophie: ce qui ſe monſtreroit par tout qui voudroit.

Or ceſte grande volubilité & flexibilité vient de pluſieurs cauſes, de la perpetuelle alteration & mouuement du corps, qui iamais n'eſt deux fois en la vie en meſme eſtat: Des obiects qui ſont infinis, de l'air meſmes & ſerenité du ciel.

Tales ſunt hominum mentes, quali pater ipſe
Iupiter auctiferas luſtrauit lampade terras,

& de toutes choſes externes: Internement, des ſecouſſes & branles que l'ame ſe donne elle meſme par ſon agitation, & meuë par ſes propres paſſions: auſſi qu'elle regarde les choſes par diuers viſages, car tout ce qui eſt au monde a diuers luſtres & diuerſes conſiderations, c'eſt vn pot à deux anſes, diſoit Epictete, il euſt mieux dit, à pluſieurs.

Il aduient de là qu'il s'empeſtre en ſa beſongne, comme les vers de ſoye, il s'embarraſſe: car comme il penſe remarquer de loing ie ne ſçay qu'elle apparence de clairté, & verité imaginaire, & y veut courir; voicy tant de difficultez qui luy trauerſent la voye, tant de nouuelles queſtes l'eſgarent & l'enyurent.

12. Dont il s'empeſtre.

Sa fin à laquelle il viſe eſt double, l'vne plus cõmune & naturelle eſt la verité où tẽd ſa queſte & ſa pourſuitte. Il n'eſt deſir plus naturel, que le deſir de cognoiſtre la verité. Nous eſſayõs tous les moyens

13. Sa fin eſt la verité laquelle il ne peut acquerir ny trouuer.

Voyez c. 54 cy apres t. 1.

que nous pésons y pouuoir seruir : mais enfin tous nos efforts sont courts, car la verité n'est pas vn acqueſt, ny chose qui se laisse prendre & manier, & encores moins posseder à l'esprit humain. Elle loge dedans le sein de Dieu, c'est là son giste & sa retraicte: l'homme ne sçait & n'entend rien à droict, au pur & au vray comme il faut, tournoyant touſiours & tatonnant à l'entour des apparences, qui se trouuent par tout aussi bien au faux qu'au vray: nous sommes naiz à queſter la verité : la posseder appartient à vne plus haute & grande puissance. Ce n'est pas à qui mettra dedans ; mais à qui fera de plus belles courses. Quand il aduiendroit que quelque verité se renconstraſt entre ses mains, ce seroit par hazard, il ne la sçauroit tenir, posseder, ny distinguer du mensonge. Les erreurs se reçoiuent en nostre ame, par meſme voye & conduits que la verité, l'esprit n'a pas dequoy les distinguer & choisir : autant peut faire le sot de celuy qui dit vray, comme celuy qui dit faux. Les moyens qu'il employe pour la descouurir, sont raison & experience, tous deux tres foibles, incertains, diuers, ondoyans. Le plus grand argument de la verité, c'est le general consentement du monde. Or le nombre des fols surpasse de beaucoup celuy des sages : & puis comment est-on paruenu à ce consentement; que par contagion & applaudissement donné sans iugement & cognoissance de cause, mais à la suite de quelques vns qui ont commencé la danse?

L'autre fin moins naturelle, mais plus ambitieuſe est l'inuention, à laquelle il tend comme au plus haut point d'honneur, pour se monstrer & faire valoir : c'est ce qui est plus estimé & semble estre

14. Et l'in-

vne image de diuinité. De ceſte ſuffiſance d'inuention sõt produits les ouurages qui ont rauy tout le monde en admiration : & s'ils ont eſté auec vtilité publique, ils ont deſiré leurs autheurs. Ceux qui ont eſté en ſubtilité ſeule ſans vtilité, ont eſté en la peinture, ſtatuaire, architecture, perſpectiue, comme la vigne de Zeuxis, la Venus d'Apelles, la ſtatuë de Memnon, le cheual d'Airain, la colombe de bois d'Architas, la vache de Myron, la mouche & l'aigle de Mõtroyal, la ſphere de Sapor Roy des Perſes, celle d'Archimedes & ſes autres engins. Or l'art & l'inuention ſemble non ſeulement imiter nature : mais la paſſer, & ce non ſeulement en particulier & indiuidu (car il ne ſe trouue point de cors d'homme ou beſte en nature ſi vniuerſellement bien fait, comme il ſe peut repreſenter par les ouuriers) mais encore pluſieurs choſes ſe font par art, qui ne ſe font point par nature : i'entẽds outre les cõpoſitions & mixtions, qui eſt le vray gibbier & le propre ſubiet de l'art, témoin les extractions & diſtillations des eaux & des huiles faictes de ſimples, ce que nature ne fait poĩt : mais en tout cela il n'ya pas lieu de ſi grãde admiration que l'on penſe, & à proprement & loyalement parler, il n'y a point d'inuention que celle que Dieu reuele : car celles que nous eſtimons & appelons telles, ne ſont qu'obſeruations des choſes naturelles, argumentations & concluſions tirées d'icelles, comme la peinture & l'optique des ombres, les horloges ſolaires des ombres, des arbres : l'Imprimerie des marques & ſeaux des pierres pretieuſes.

Loüange de l'inuention.

Par tout cy deſſus il eſt aiſé à voir combien l'eſprit humain eſt temeraire & dangereux meſmement

 l'eſprit.

est tres-dangereux.

s'il est vif & vigoureux : car estant si remuant, si libre & vniuersel, & faisant ses remuëmés si déreglement, vsant si hardiment de sa liberté par tout, sans s'asseruir à rien, il vient à secoüer aysement les opinions communes & toutes regles, par lesquelles l'on le veut brider & contraindre, comme vne iuste tyrannie : Entreprendra d'examiner tout, & iuger la pluspart des choses plausiblement receuës du monde, ridicules & absurdes, trouuãt par tout de l'apparence, passera par dessus tout : & ce faisant il est à craindre qu'il s'esgare & se perde : & de fait nous voyons que ceux qui ont quelque viuacité extraordinaire, & quelque rare excellence, cõme ceux qui sont au plus haut estage de la moyenne classe cy-dessus dite, sont le plus souuent desreglez & en opiniõs & en mœurs. Il y en a bien peu à qui l'on se puisse fier de leur conduicte propre, & qui puissent sans temerité voguer en la liberté de leurs iugemens au delà des opinions cõmunes. C'est miracle de trouuer vn grand & vif esprit bien reglé & moderé, c'est vn tres-dangereux glaiue qui ne le sçait bien conduire, & d'où viennent tous les desordres, reuoltes heresies & troubles au monde que delà ? *Magni errores non nisi ex magnis ingeniis : nihil sapientiæ odiosius acumine nimio.* Sans doubte celuy a meilleur tẽps, plus lõgue vie, est plus heureux & beaucoup plus propre au regime de la Repub. dit Thucidide, qui a l'esprit mediocre, voireau dessous la mediocrité, que qui l'a tãt eleué & transcendant, qui ne sert qu'à se donner du tourment & aux autres. De grandes amitiez naissent les grãdes inimitiez, dessãtez vigoureuses les mortelles maladies : aussi des rares & viues agitations de nos ames.

les plus excellentes manies & plus detraquées. La ſageſſe & la folie ſont fort voiſines. Il n'y a qu'vn demy tour de l'vne à l'autre: cela ſe voit aux actions des hõmes insenſés. La Philoſophie nous apprẽd que la melancolie eſt propre à tous les deux. Dequoy ſe fait la ſubtile folie que la plus ſubtile ſageſſe? C'eſt pourquoy, dit Ariſtote, il n'y a point de grand eſprit ſans quelque meſlãge de folie, & Platon, qu'en vain vn eſprit raſſis & ſain frappe aux portes de la Poëſie. C'eſt en ce ſens que les ſages & plus braues Poëtes ont approuué de folier & ſortir des gons quelquefois, *Inſanire iucundum eſt; dulce deſipere in loco: non poteſt grande & ſublime quidquam niſi mota mens, & quamdiu apud ſe eſt.*

16. Pourquoy le faut brider & retenir.

C'eſt pourquoy on a eu bonne raiſon de luy donner des barrieres eſtroittes: on le bride & le garotte de religions, loix, couſtumes, ſciences, preceptes, menaſſes, promeſſes mortelles & immortelles, encores voit-on que par ſa desbauche il franchit tout, il eſchappe à tout, tant il eſt de nature reueſche, fier, opiniaſtre, dont le faut mener par artifice: l'on ne l'aura de force, *Naturâ contumax eſt animus humanus, in contrarium atq; arduum nitens, ſequitúrque facilius quàm ducitur, vt generoſi & nobiles equi melius facili frano regũtur.* Il eſt bien plus ſeur de le mettre en tutele, & le coucher que le laiſſer aller à ſa poſte: car s'il n'eſt bien nay, bien fort & bien reglé, comme ceux de la plus haute claſſe qu'auons dit cy-deſſus, ou bien foible, mol, & mouſſe, comme ceux de la plus baſſe marche, certes il ſe perdra en la liberté de ſes iugemens: parquoy il a beſoin d'eſtre retenu, plus beſoin de plomb que d'aiſles, de bride que d'eſperon: A quoy Senec.

principalement ont regardé les grãds Legiſlateurs & fondateurs d'Eſtats : les peuples fort mediocrement ſpirituels viuent en plus de repos que les ingenieux. Il y a eu plus de troubles & ſeditiõs en dix ans en la ſeule ville de Floréce, qu'en cinq cens ans aux pays des Suiſſes & Griſons, & en particulier les hommes d'vne commune ſuffiſance ſont plus gens de bien, meilleurs citoyẽs, ſont plus ſouples, & font plus volontiers ioug aux loix, aux ſuperieurs, à la raiſon, que ces tant vifs & clair-voyans, qui ne peuuent demeurer en leur peau : l'affinement des eſprits n'eſt pas l'aſſagiſſement.

17. Defauts de l'eſprit.

L'eſprit a ſes maladies, ſes defauts & ſes tares auſſi bien que le corps, & beaucoup plus, & plus dangereux, & plus incurables, mais pour le connoiſtre il les faut diſtinguer : les vns ſont accidentaux, & qui luy arriuent d'ailleurs; nous en pouuõs remarquer trois cauſes ; la diſpoſition du corps, car les maladies corporelles qui alterent le temperamẽt, alterent auſſi tout manifeſtement l'eſprit & le iugement : ou bien la ſubſtance du Cerceau & des organes de l'ame raiſonnable eſt mal compoſée, ſoit dés la premiere conformation, comme en ceux qui ont la teſte mal-faicte, toute rõde, ou pointuë, ou trop petite, ou par accidẽt de heurt ou bleſſure.

Accidẽtaux prouenans de trois cauſes du corps.

Du monde.

La ſeconde eſt la contagion vniuerſelle des opinions populaires & erronées receuës au mõde, de laquelle l'eſprit preuenu & attaint, ou qui pis eſt, abbreuué & coiffé de quelques opinions fantaſques, va touſiours & iuge ſelon cela, ſans regarder plus auant ou reculer en arriere: car tous les eſprits n'ont pas aſſez de force ou vigueur pour ſe garantir & ſauuer d'vn tel deluge.

Digitized by Google

La troiſieſme beaucoup plus voiſine eſt la mala- Des
die & corruption de la volonté, & la force des paſ- paſſiõs.
ſions, c'eſt vn monde renuerſé : la volonté eſt née pour ſuiure l'entendement comme ſon guide, ſon flambeau : mais eſtant corrompuë & ſaiſie par la force des paſſions, force auſſi & corrompt l'entendement ; & c'eſt d'où vint la pluſpart des faux iugemens, l'enuie, la malice, la haine, l'amour, la crainte nous font regarder, iuger & prendre les choſes toutes autres, & tout autrement qu'il ne faut, dont l'on cria tant, *iuger ſans paſſion* : delà vient que l'on obſcurcit les belles & genereuſes actions d'autruy par des viles interpretations ; l'on controuue des cauſes, occaſions & intentions, mauuaiſes ou vaines, c'eſt vn grãd vice & preuue d'vne nature maligne, & iugement bien malade, il n'y a pas grande ſubtilité ny ſuffiſance en cela, mais de malice beaucoup. Cela vient d'enuie qu'ils portẽt à la gloire d'autruy, ou qu'ils iugent les autres ſelon eux, ou bien qu'ils ont le gouſt alteré & la veuë ſi troublée qu'ils ne peuuent conceuoir la ſplendeur de la vertu en ſa pureté naïfue. De cette meſme cauſe & ſource vient que nous faiſons valoir les vertus & les vices d'autruy, & les eſtendons plus qu'il ne faut, des particularitez en tirons des conſequences & concluſiõs generales : s'il eſt amy tout luy ſied bien, ſes vices meſmes ſeront vertus ; s'il eſt ennemy ou particulier, ou de party contraire, il n'y a rien de bon. Tellement que nous faiſons honte à noſtre iugement, pour aſſouuir nos paſſions : mais cecy va bien encores plus loing, car la pluſpart des impietés, hereſies, erreurs en la creance & religion, ſi nous y regardons bien, eſt née de

prend de iuger & condamner les autres, & encores celles que l'on n'entend pas. L'on dit bien vray que le plus beau & heureux partage que Dieu aye faict, eſt du iugement; car chacun ſe contente du ſien, & en penſe auoir aſſez. Or ceſte maladie vient de la meſcognoiſſance de ſoy ; nous ne ſentons iamais aſſez au vray la foibleſſe de noſtre eſprit : ainſi la plus grande maladie de l'eſprit, c'eſt l'ignorance, non pas des arts & ſciences, & de ce qui eſt dedans les liures, mais de ſoy-meſme, à cauſe dequoy ce premier liure a eſté faict.

De la Memoire.

CHAP XV.

LA memoire eſt ſouuent priſe par le vulgaire pour le ſens & entendement, mais c'eſt à tort : car par raiſon comme a eſté dit, & par experience, l'excellence de l'vn eſt ordinairement auec la foibleſſe de l'autre, c'eſt à la verité vne faculté fort vtile pour le monde, mais elle eſt de beaucoup au deſſous de l'entendement, & eſt de toutes les parties de l'ame la plus delicate & plus freſle. Son excellence n'eſt pas fort requiſe, ſi ce n'eſt à trois ſortes de gens, aux negotiateurs, aux ambitieux de parler (car le magaſin de la memoire eſt volontiers plus plein & fourny que celuy de l'inuention, or qui n'en a, demeure court, & faut qu'il en forge & parle de ſoy) & aux menteurs, *mendacem oportet eſſe memorem.* Le defaut de memoire eſt vtile à ne mentir gueres, ne parler gueres, oublier les offenſes. La mediocrité eſt ſuffiſante par tout.

De l'imagination & opinion.

CHAP. XVI.

Effets de l'Imagination merueilleux.

L'Imagination eſt vne tres-puiſſante choſe, c'eſt celle qui fait tout le bruit, l'eſclat, le remuëment du monde vient d'elle (comme nous auons dit-cy deſſus eſtre la faculté de l'ame, ſeule, ou biẽ la plus actiue & remuãte :) Ses effets ſont merueilleux & eſtranges : elle agit non ſeulement en ſon corps & ſon ame propre, mais encores en celle d'autruy : & produit effects contraires. Elle fait rougir, pallir, trembler, tremouſſer, treſſuer, ce ſont les moindres & plus doux : elle oſte la puiſſance & l'vſage des parties genitales, voire lors qu'il en eſt plus beſoin, & que l'on y eſt plus aſpre, non ſeulemẽt à ſoy-meſmes mais à autruy, témoin les liaiſons dont le mõde eſt plein, qui ſont pour la pluſpart impreſſiõs de l'apprehẽſion & de la crainte : Et au contraire ſans effort, ſans obiect & en ſonge elle aſſouui les amoureux deſirs, fait changer de ſexe, témoin Lucius Coſſitius, que Pline dit auoir veu eſtre chãgé de femme en homme le iour de ſes nopces, & tãt d'autres : marque honteuſemẽt voir tuë & fait auorter le fruict dedãs le ventre, fait perdre la parole, & la dõne à qui ne l'a iamais euë, cõme au fils de Creſus, oſte le mouuement, ſentiment, reſpiratiõ. Voila quãt au corps. Elle fait perdre le ſens, la cognoiſſance, le iugemẽt, fait deuenir fol & inſenſé, témoin Gallus Vibius, qui pour auoir trop bandé ſon eſprit à comprendre l'eſſence & les mouuemens de la folie, deſloca & deſnoüa ſon iugement, ſiqu'il ne le peût remettre : faict deuiner les

choſes ſecretes & à venir, & cauſe les enthouſiaſmes, les productions & merueilleuſes inuentions, & rauit en extaſe: tellement tuë & fait mourir, témoin celuy à qui on desbande les yeux pour luy lier ſa grace, & fut trouué roide mort ſur l'eſchaffaut. Bref c'eſt d'elle que viét la pluspart des choſes que le vulgaire appelle miracles, viſions, enchantemens. Ce n'eſt pas touſiours le diable ou eſprit familier, cóme incontinent l'ignorant penſe, quãd il ne peut trouuer le reſſort de ce qu'il voit, ny auſſi touſiours l'eſprit de Dieu (à ces mouuemens ſurnaturels on ne touche point icy) mais le plus ſouuent c'eſt l'effect de l'imagination, ou de celle de l'agent qui dit & fait telles choſes, ou du patient & ſpectateur, qui pẽſe voir ce qui n'eſt point: ce qui eſt requis en tel cas, & qui eſt excellent eſt de ſçauoir prudemmẽt diſcerner quel reſſort ioüe, naturel ou ſurnaturel, vray ou faux, *Deſcriptio ſpirituũ*, & ne precipiter ſon iugement cómme fait la pluſpart meſmes des populaires qui n'en ont gueres.

En cette partie & faculté d'ame ſe tient & loge l'opinion qui eſt vn vain & leger, crud & imparfait iugement des choſes, tiré & puiſé des ſens exterieurs & du bruit commun & vulgaire, s'arreſtãt & tenant bon en l'imagination, & n'arriuant iamais iuſques à l'entendement, pour y eſtre examiné, cuit & elaboré, & en eſtre fait raiſon: qui eſt vn vray, entier & ſolide iugement des choſes, dont elle eſt inconſtante, incertaine, volage, trompeuſe, vn tres-mauuais & dangereux guide, & qui fait teſte à la raiſon, de laquelle elle eſt vne ombre & image, mais vaine & fauſſe: elle eſt mere de tous maux, confuſions, deſordres: d'elle viennent tou-

tes passions, & les troubles : c'est la guide des fols, des sots, du vulgaire, comme la raison des sages & habiles.

3. Le monde est mené par opin ō.

Ce n'est pas la verité ny le naturel des choses qui nous remuë & agite ainsi l'ame, c'est l'opinion, selon vn dire ancien: les hōmes sont tourmentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes, *opinione sapius quàm re laboramus: plura sunt quæ nos tenent, quàm quæ premunt.* La verité & l'estre des choses n'entre ny ne loge chez nous de soy-mesme, de sa propre force & authorité: s'il estoit ainsi, toutes choses seroient receuës de tous, toutes pareilles & de mesme façon, sauf peu plus, peu moins, tous seroient de mesme creance, & la verité qui n'est iamais qu'vne & vniforme, seroit embrassée de tout le monde: Or il y a si grande diuersité, voire contrarieté d'opinions par le monde, & n'y a chose aucune de laquelle tous soient generallement d'accord, pas mesmes les sçauans & les mieux nez: qui montre que les choses entrent en nous par composition, se rendent à nostre mercy & deuotion, & logent chez nous comme il nous plaist, selon l'humeur & la trempe de nostre ame. Ce que ie croy, ie ne puis faire croire à mon compagnon: mais qui plus est, ce que ie croy auiourd'huy si fermement, ie ne puis respondre que ie le croiray encores ainsi demain, voire il est certain que ie le trouueray & iugeray tout autre, & autrement vne autre-fois. Certes les choses prennent en nous telle place, tel gouſt & couleur, que nous leur en dōnons, & telle qu'elle est la cōstitution interne de l'ame. *omnia munda mundis, immunda immundis.* Comme les accoustremens nous eschauf-

ſent non de leur chaleur, mais de la noſtre qu'ils conſeruent, comme auſſi ils nourriſſent la froideur de la neige & de la glace, nous les eſchauffons premierement de noſtre chaleur, & puis en recompenſe ils nous conſeruent la noſtre.

Preſque toutes les opinions que nous auõs, nous ne les auons que par authorité; nous croyons, iugeons, agiſſons, viuons, & mourons à credit, ſelon que l'vſage public nous apprend: & faiſons biẽ, car nous ſommes trop foibles pour iuger & choiſir de nous meſmes: mais les ſages ne ſont pas ainſi, comme ſera dit. lin 2. ch 1. & 2.

Volonté

CHAP. XVII.

LA volonté eſt vne grande piece de tres-grande importance, & doit l'hõme eſtudier ſur tout à la bien regler, car d'icelle depend preſque tout ſon eſtat & ſon bien: elle ſeule eſt vrayement noſtre & en noſtre puiſſance, tout le reſte, entendement, memoire, imagination nous peut eſtre oſté, alteré, troublé par mille accidens, & non la volonté. Secondement, c'eſt elle qui entraine & emporte l'homme tout entier, qui a donné ſa volonté n'eſt plus à ſoy, & n'a plus rien de propre. Tiercement, c'eſt elle qui nous rend & nous denomme bons ou meſchans, qui nous donne la trempe & la teinture. Comme de tous les biens qui ſont en l'homme, la preud'hommie eſt le premier & principal, & qui de loin paſſe la ſcience, l'habilité: auſſi faut-il dire que la volonté, où loge la bonté & vertu, eſt la plus excellente de toutes, & de fait pour entendre & ſçauoir les belles, bonnes, & Preéminence & importance de la volonté, comparaiſon d'icelle auec l'entendement.

honeſtes choſes, ou meſchantes & deshonneſtes, l'homme n'eſt bon, ny meſchant, honneſte ny deſhonneſte, mais pour les vouloir, & aymer: L'entendement à bien d'autres preéminences, car il eſt à la volonté comme le mary à la femme, le guide & le flambeau au voyageur, mais en celle-cy, il cede à la volonté.

La vraye difference de ces facultez eſt en ce que par l'entendement les choſes entrent en l'ame, & elles les reçoit, comme portent les mots d'apprendre, conceuoir, comprendre, vrais offices d'iceluy, & y entrent non entiers & telles qu'elles ſont, mais à la proportion, portée & capacité de l'entendement, dont les grandes & hautes ſe racourciſſent & abaiſſent aucunemẽt par cette entrée, comme l'Ocean n'entre tout entier en la mer Mediterranée, mais à la proportion de l'emboucheure du deſtroit de Gibraltar. Par la volonté au contraire l'ame ſort hors de ſoy & va ſe loger & viure ailleurs en la choſe animée, en laquelle elle ſe transforme, & en porte le nom, le tiltre & la liurée, eſtant appellée vertueuſe, vitieuſe, ſpirituelle, charnelle, dont s'enſuit que la volonté s'enoblit aimant les choſes dignes & hautes, s'auilit s'addonnãt aux moindres & indignes, comme la femme ſelon le party & mary qu'elle prend.

3. L'experience nous apprend que trois choſes aiguiſent noſtre volonté, la difficulté, la rareté, & l'abſence, ou bien crainte de perdre la choſe; comme les trois contraires la relaſche, l'aiſance, l'abõdãce ou ſatieté, & l'aſſiduelle preſence & iouyſſance aſſeurée: les trois premiers donnent prix aux choſes, les autres trois engendrent meſpris: noſtre volonté

volonté s'aiguiſe par le contraire, ſe depite contre le deſny : au rebours, noſtre appetit meſpriſe & outrepaſſe ce qui luy eſt en main, pour courir à ce qu'il n'a pas. *Permiſſum fit vile nefas : quod licet ingratum eſt, quod non licet acrius vrit* ; voire cela ſe voit en toutes ſortes de voluptés, *omnium rerum voluptas ipſo, quo debet fugere periculo creſcit.* Tellement que les deux extremitez, la faute & l'abondance, le deſir & la iouïſſance, nous mettent en meſme peine : cela fait que les choſes ne ſont pas eſtimées iuſtement comme il faut, & que nul Prophete n'eſt receu en ſon pays.

Comment il faut mener & reigler ſa volonté ſe dira cy apres. liu. 2. chap. 2. & liu. 3. chap. 9.

Paſſions & affections.

Aduertiſſement.

LA matiere des paſſions de l'eſprit eſt tres-grande & plantureuſe, tient vn grand lieu en cette doctrine de ſageſſe : à les ſçauoir bien cognoiſtre & diſtinguer, ce qui ſe fera maintenant en ce liure : aux remedes de les brider, regir & moderer generaux, c'eſt pour le ſecond liure : aux remedes particuliers d'vne chacune au troiſieſme liure, ſuiuant la methode de ce liure miſe au preface. Or pour en auoir icy la cognoiſſance, nous en parlerons premierement en general en ce chapitre, puis particulierement de chacune aux chapitres ſuiuans : Et n'ay point veu qui les depeigne plus naïuement & richement que le ſieur du Vair en ſes petits liurets moraux, deſquels ie me ſuis fort ſeruy en ceſte matiere paſſionnée.

L. 2. c. 6. & 7. l. 1. és vertus de force & temperance

Des Paſſions en general.

CHAP. XVIII.

1. Deſcript. de paſſ.

PAſſion eſt vn mouuement violent de l'ame en ſa partie ſenſitiue lequel ſe fait ou pour ſuiure ce que l'ame penſe luy eſtre bon, ou pour fuir ce qu'elle penſe luy eſtre mauuais.

2. Leur eſmotion.

Mais il eſt requis de bien ſçaueir cõment ſe font ces mouuemẽs, & cõment ils naiſſent & s'eſchauffent en nous; ce que l'on peut repreſenter par diuers moyens & comparaiſons, premierement pour le regard de leur eſmotion & impetuoſité: L'ame qui n'eſt qu'vne au corps, a pluſieurs & tres-diuerſes puiſſances, ſelon les diuers vaiſſeaux où elle eſt retenuë, inſtrumens deſquels elle ſe ſert, & obiects qui luy ſont propoſés. Or quand les parties où elle eſt encloſe ne la retiennent & occupent qu'à proportion de leur capacité, & ſelon qu'il eſt neceſſaire pour leur droit vſage, ſes effects ſont doux, benins & bien reglés: mais quand au contraire ſes parties prenent plus de mouuement & de chaleur qu'il ne leur en faut, elles s'alterent & deuiennent dommageables: comme les rayons du ſoleil, qui vagans à leur naturelle liberté, eſchauffent doucement & tiedement, s'ils ſont recueillis & remis au creux d'vn miroir ardent, bruſlent & conſument ce qu'ils auoient accouſtumé de nourrir & viuifier. Au reſte elles ont diuers degrés en leur force & eſmotion, & ſont en cè diſtinguées par plus & moins, les mediocres ſe laiſſent gouſter & digerer, s'expriment par paroles, & par larmes,

Digitized by Google

les grandes & extremes eſtonnét toute l'ame, l'accablent & luy empeſchent la liberté de ſes actions, *curæ leues loquuntur, ingentes ſtupent.*

3. De leur vice & deſreglement.

Secondement, pour le regard du vice, deſreglement & iniuſte qui eſt en ſes paſſions, nous pouuons à peu pres comparer l'homme à vne republique, & l'eſtat de l'ame à vn eſtat royal, auquel le ſouuerain pour le gouuernement de tant de peuples a des Magiſtrats, auſquels pour l'exercice de leurs charges, il donne loix & reglemens, ſe reſeruant la cognoiſſance des plus grands, & importans accidens: De cet ordre depend la paix & proſperité de l'eſtat: au contraire ſi les Magiſtrats qui ſont comme mettoiens entre le Prince & le peuple, ſe laiſſent tromper par facilité, ou corrompre par faueur, & que ſans deferer à leur ſouuerain & aux loix par luy eſtablies, ils employent leur authorité à l'execution des affaires, ils rempliſſent tout de déſordre & confuſion. Ainſi en l'homme l'entendement eſt le ſouuerain, qui a ſous ſoy vne puiſſance eſtimatiue & imaginatiue comme vn Magiſtrat, pour cognoiſtre & iuger par le rapport des ſens, de toutes choſes qui ſe preſenteront, & mouuoir nos affections pour l'execution de ſes iugemens. Pour ſa conduicte & reglement en l'exercice de ſa charge, la loy & lumiere de nature luy a eſté donnée, & puis il a moyen en tout doute de recourir au conſeil de ſon ſuperieur & ſouuerain, l'entendement: Voila l'ordre de ſon eſtre heureux, mais le mal'heur eſt que cette puiſſance qui eſt au deſſous de l'entendement, & au deſſus des ſens, à laquelle appartiét le premier iugement des choſes, ſe laiſſe la pluſpart du temps corrompre ou tróper,

dont elle iuge mal & temerairement, puis elle manie & remuë nos affections mal à propos, & nous remplit de trouble & d'inquietude. Ce qui trouble & corrompt cette puiſſance; ce ſont premierement les ſens, leſquels ne comprennent pas la vraye & interne nature des choſes, mais ſeulement la face & forme externe, & rapportant à l'ame l'image des choſes, auec quelque recommandation fauorable, & quaſi vn preiugé de leurs qualitez, ſelon qu'ils les trouuent plaiſants & agreables à leur particulier, & non vtiles & neceſſaires au bien vniuerſel de l'homme : Puis s'y meſle le iugement ſouuent faux & indifferent du vulgaire. De ces deux faux aduis & rapport des ſens & du vulgaire, ſe forme en l'ame vne inconſideree opinion, que nous prenons des choſes, qu'elles ſont bonnes ou mauuaiſes, vtiles ou dommageables, à ſuiure ou fuyr : qui eſt certainement vne tres-dangereuſe guide, & temeraire maiſtreſſe : car auſſi toſt qu'elle eſt conceuë, ſans plus tien deferer au diſcours & à l'entendement, elle s'empare de noſtre imagination, & comme dedans vne citadelle, y tient fort contre la droite raiſon, puis elle deſcend en noſtre cœur, & remuë nos affections, auec des mouuemens violés d'eſperance, de crainte, de triſteſſe, de plaiſir : Bref fait ſouſleuer tous les fols & ſeditieux de l'ame, qui ſont les paſſions.

Opinio.

Ie veux encores declarer la meſme choſe, par vne autre ſimilitude de la police militaire. Les ſens ſont & ſentinelles de l'ame veillans pour ſa conſeruation, & meſſagers ou courriers pour ſeruir de miniſtres & inſtrumens à l'entendement partie ſouueraine de l'ame : Et pour ce faire ils ont receu

Digitized by Google

puiſſance d'apperceuoir les choſes, en tirer les formes, & les embraſſer ou rejetter, ſelon qu'elles leur ſemblent agreables ou faſcheuſes & qu'elles conſentent ou s'accordent à leur nature : Or en exerçant leur charge, ils ſe doiuẽt contenter de recognoiſtre, & donner aduis de ce qui ſe paſſe, ſans vouloir entreprendre de remuer les hautes & fortes puiſſances, & par ce moyen mettre tout en alarme & confuſion. Ainſi qu'en vne armée ſouuent les ſentinelles, pour ne ſçauoir pas le deſſein du chef qui commande, peuuent eſtre trompées, & prendre pour le ſecours les ennemis deſguiſés, qui viennent à eux, ou pour ennemis ceux qui viennent à leur ſecours : auſſi les ſens pour ne pas comprendre tout ce qui eſt de la raiſon, ſont ſouuent deceus par l'apparence, & iugent pour amy ce qui nous eſt ennemy. Quand ſur ce penſement, & ſans attendre le commandement de la raiſon, ils viennent à remuër la puiſſance concupiſcible & l'iraſcible, ils font vne ſedition & vn tumulte en noſtre ame, pendant lequel la raiſon n'y eſt point ouye, ny l'entendement obey.

Voyons maintenant leurs regimens, leurs rangs, genres, & eſpeces Toute paſſion s'eſmeut ſur l'apparence & opinion ou d'vn bien, ou d'vn mal : ſi d'vn bien, & que l'ame le conſidere tel tout ſimplement, ce mouuement s'appelle amour : S'il eſt preſent & dont l'ame iouïſſe en ſoy meſme, il s'appelle plaiſir & ioye : s'il eſt à venir, s'appelle deſir : ſi d'vn mal, comme tel ſimplement, c'eſt haine, s'il eſt preſent, en nous meſmes, c'eſt triſteſſe & douleur, ſi en autruy, c'eſt pitié, s'il eſt à venir, c'eſt crainte. Et celles-cy qui naiſſent en nous par l'ob-

4. Diſtinction des paſſions ſelon l'obiect & le ſubiect. De la concupiſcible ſix. 3. de bien & 3. de mal.

iect du mal apparent, que nous fuyons & abhorrons, deſcendent plus auant en noſtre cœur, & s'enleuent plus difficilement. Voila la premiere bande des ſeditieux qui troublent le repos de noſtre ame, ſçauoir en la partie concupiſcible; deſquels encores que les effects ſoient tres-dangereux, ſi ne ſont ils pas ſi violens, que de ceux qui les ſuyuent : Car ces premiers mouuemens-là, formés en ceſte partie, par l'obiect qui ſe preſente, paſſent incontinent en la partie iraſcible, c'eſt à dire, en cet endroit, ou l'ame cherche les moyẽs d'obtenir ou éuiter ce qui luy ſemble bon ou mauuais Et lors tout ainſi comme vne roüe qui eſt deſia esbranlée, venant à receuoir vn nouueau mouuement, tourne de grande viteſſe, auſſi l'ame deſia emeuë de la premiere apprehenſion, adiouſtant vn ſecõd effort au premier, ſe manie auec beaucoup plus de violence qu'auparauant, & ſouſleue des paſſions bien plus puiſſantes & plus difficiles à dompter ; d'autant qu'elles ſont doubles, & ja accouplées aux premieres, ſe liant & ſouſtenant les vnes les autres, par vn mutuel conſentement, car les premieres paſſions qui ſe forment ſur l'obiect du bien apparent, entrant en conſideration des moyens de l'acquerir, excitent en nous ou l'eſpoir ou le deſeſpoir. Celles qui ſe forment ſur l'obiect du mal à venir, font naiſtre ou la peur, ou au cõtraire l'audace du mal preſent, la cholere, & le courroux, leſquelles paſſions ſont eſtrangement violentes, & renuerſent entierement la raiſon : qu'elles trouuent deſia esbranlée. Voila les principaux vents d'où naiſſent les tempeſtes de noſtre ame: & la cauerne d'où ils ſortent, n'eſt que l'opinion (qui eſt ordinairement faulſe, vague, in-

En l'iraſcible cinq 2. du bien & 3. du mal.

Digitized by Google

certaine, contraire à nature, verité, raiſon, certitude) que l'on a, que les choſes qui ſe preſentent à nous ſont bonnes ou mauuaiſes: car les ayant apprehendées telles, nous les recherchons ou fuions auec vehemence, ce ſont nos paſſions.

Des paſſions en particulier.

ADVERTISSEMENT.

IL ſera traitté de leur naturel, pour y voir la folie, vanité, miſere, iniuſtice, & laideur, qui eſt en elles, afin de les cognoiſtre & apprendre à les iuſtement hayr. Les aduis pour s'en garder ſeront aux liures ſuiuans, ce ſont les deux parties du medecin, declarer la maladie, & donner les remedes, voicy les maladies de l'eſprit. Au reſte nous parlerons icy premierement de toutes celles qui regardent le bien apparent, qui ſont amour & ſes eſpeces, deſir, eſpoir, deſeſpoir, ioye; & puis toutes celles qui regardent le mal qui ſont pluſieurs, cholere, hayne, enuie, ialouſie, vengeance, cruauté, crainte, triſteſſe, compaſſion.

Liu: 3: aux vertus de force: & temperance.

De l'Amour en general.

CHAP. XIX.

LA premiere maiſtreſſe & capitale de toutes paſſiõs, eſt l'amour; qui eſt de diuers ſubiects, & de diuerſes ſortes & degrés; il y en a trois principaux genres, auſquels tous ſe rapportent, nous parlons du vicieux & paſſiõné, car du vertueux, qui eſt amitié, charité, dilection, ſera parlé en la vertu de la

Diſtinction d l'amour & comparaiſo

Iuſtice; ſçauoir l'Ambition ou ſuperbe, qui eſt l'amour de grandeur & honneur, l'Auarice, amour des biens, l'Amour voluptueux & charnel. Voila les trois goulphes & precipices d'où peu de gens ſe ſauuent, les trois peſtes & corruptions de tout ce qu'auons en maniment, eſprit, corps, & biens, les armures des trois capitaux ennemis du ſalut & repos humain, le diable, la chair, le monde: Ce ſont à la verité trois puiſſances: les plus communes & vniuerſelles paſſions dont l'Apoſtre a party en ces trois tout ce qui eſt au monde, *quicquid eſt in mundo, eſt concupiſcentia oculorum, aut carnis, aut ſuperbia vitæ.* L'Ambition comme ſpirituelle, eſt plus noble & hautaine que les autres: L'amour voluptueux comme plus naturel & vniuerſel (car il eſt meſmes aux beſtes, où les autres ne ſe trouuent point) il eſt plus violent, & moins vicieux, ie dy violent tout ſimplement, car quelquesfois l'Ambition l'emporte, mais c'eſt vne maladie particuliere: l'auarice eſt la plus ſotte & maladiue de toutes.

De l'Ambition.

CHAP. XX.

1. Deſcription.

L'Ambition (qui eſt vne faim d'honneur & de gloire, vn deſir glouton, & exceſſif de grãdeur) eſt vne bien douce paſſion, qui ſe coule aiſément és eſprits plus genereux, & ne s'en tire qu'à peine. Nous penſons deuoir embraſſer le bien, & entre les biens nous eſtimons l'honneur plus que tout, voila pourquoy nous le courons à force; l'ambicieux veut eſtre le premier, iamais ne regarde der-

Digitized by Google

riere : mais touſiours deuant, à ceux qui le precedent : & luy eſt plus grief d'en laiſſer paſſer vn deuant, qu'il ne prend de plaiſir d'en laiſſer mille derriere, *habet hoc vitium omnis ambitio, non reſpicit.* Elle eſt double, l'vne de gloire & honneur, l'autre de grandeur & commandement : celle-là eſt vtile au monde, & en certain ſens permiſe, comme il ſera dit, ceſte-cy pernicieuſe. Senec.

2. Eſt naturelle.

L'ambition a ſa ſemence & ſa racine naturelle en nous : il y a vn prouerbe qui dit, que *nature ſe contente de peu*, & vn autre tout contraire, que *nature n'eſt iamais ſaoule ny contente*, touſiours deſire, veut monter, & s'enrichir, & ne va point ſeulement le pas, mais court à bride abbatuë, & ſe ruë à la grandeur & à la gloire, *Natura noſtra imperij eſt auida, & ad implendam cupiditatem præceps.* Et de force qu'ils courent, ſouuent ſe rompent le col, comme tant de grands hommes à la veille & ſur le point d'entrer & ioüir de la grandeur qui leur auoit tant couſté : C'eſt vne paſſion naturelle, tres-puiſſante, & en fin qui nous laiſſe bien tard, dont quelqu'vn l'appelle la chemiſe de l'ame, car c'eſt le dernier vice duquel elle ſe deſpoüille. *Etiam ſapientibus cupido gloriæ nouiſſima exuitur.* Tacit.

3. Sa force & primauté.

L'ambition comme c'eſt la plus forte & puiſſante paſſion qui ſoit, auſſi eſt-elle la plus noble & hautaine, ſa force & puiſſance ſe monſtre en ce qu'elle maiſtriſe & ſurmonte toutes autres choſes, & les plus fortes du monde, toutes autres paſſions & cupiditez, meſmes celle de l'amour, qui ſemble toutes fois conteſter de la primauté auec ceſte-cy. Comme nous voyons en tous les grands, Alexandre, Scipión, Pompée & tant d'autres, qui ont Surmontant l'amour.

courageusement refusé de toucher les plus belles dames qui estoient en leur puissance, brusslant au reste d'ambition, voire ceste victoire de l'amour seruoit à leur ambitiõ, sur tout en Cesar: car iamais homme ne fut plus addõné aux plaisirs amoureux, & de tout sexe, & de toutes sortes, témoins tant d'exploits, & à Rome, & aux pays estrangers, ny aussi plus soigneux & curieux de sa personne: toutesfois l'ambition l'emportoit tousiours: iamais les plaisirs amoureux ne luy firent perdre vne heure de temps qu'il pouuoit employer à son agrandissement: l'Ambition regentoit en luy souuerainement: & le possedoit plainement. Nous trouuons au rebours qu'en Marc-Antoine & autres, la force de l'amour a fait oublier le soin & la conduite des affaires. Mais quand toutes deux seroient en égale balance, l'ambition emporteroit le prix. Ceux qui veulent l'amour plus forte, disent qu'elle tient à l'ame & au corps: & que tout l'homme en est possedé, voire que la santé en dépend: Mais au contraire, il semble que l'ambition est plus forte, à cause qu'elle est toute spirituelle. Et de ce que l'amour tient aussi au corps, elle en est plus foible, car elle est suiette à satieté, & puis est capable de remedes corporels, naturels, & estrangers, comme l'experience le monstre de plusieurs qui par diuers moyens ont adoucy, voire esteint l'ardeur & la force de cette passion; Mais l'Ambition n'est capable de satieté, voire elle s'esguise par la iouïssance, & n'y a remede pour l'éteindre, estant toute en l'ame mesme, & en la raison.

4. Le soin de sa vie.

Elle vainq aussi l'amour non seulement de sa santé, de son repos, (car la gloire & le repos sont cho-

es qui ne peuuẽt loger enſemble)mais encores de ſa propre vie, comme montra Agrippina mere de Neron, laquelle deſirant & conſultant pour faire ſon fils Empereur, ayant entendu qu'il le ſeroit, mais qu'il luy couſteroit la vie, reſpondit le vray mot d'Ambition, *Occidat modo imperet.*

5. Les loix.

Tiercement l'ambition force toutes les loix, & la conſcience meſmes, diſans les docteurs de l'ambition, qu'il faut eſtre par tout homme de bien, & perpetuellement obeïr aux loix, ſauf au point de regner, qui ſeul merite diſpenſe, eſtant vn ſi friant morceau, qu'il vaut bien que l'on en rompe ſon ieuſne, *ſi violandum eſt ius, regnandi cauſa violandum eſt, in cæteris pietatem colas.*

6. La religion.

Elle foule & meſpriſe encores la reuerence, & le reſpect de la religion, témoin Hieroboam, Mahumet, qui ne ſe ſoucie, & permet toute religion, mais qu'il regne : & tous les Hereſiarches, qui ont mieux aimé eſtre chef de part en erreur & menterie, auec mille deſordres, qu'eſtre diſciples de verité : Dont a dit l'Apoſtre, que ceux qui ſe laiſſent embaboüiner à ceſte paſſion & cupidité, font naufrage & s'eſgarent de la foy, & s'embaraſſent en diuerſes peines.

7. Force la nature.

Bref, elle force & emporte les propres loix de nature; les meurtres des parens, enfans, freres, ſont venus de là : témoin Abſalon, Abimelech, Athalia, Romulus, Seï Roy des Perſes, qui tua ſon pere & ſon frere, Soliman Turc ſes deux freres : ainſi rien ne peut reſiſter à la force de l'ambition, elle met tout par terre, auſſi eſt-elle hautaine, & ne loge qu'aux grandes ames, voire aux Anges.

8.

Ambition n'eſt pas vice ny paſſion des petits

Est passion hautaine.

compagnons, ny de petits & communs efforts, & actions iournalieres; la renommée & la gloire ne se prostituë pas à si vil pris; elle ne se donne & ne suit pas les actions simplement & seulement bonnes & vtiles, mais encores rares, hautes, difficiles, estranges & inusitées. Ceste grande faim d'honneur & de reputation basse & belistresse, qu'il la fait coquiner enuers toutes sortes de gens, & par tous moyens, voire abiects, à quelque vil prix que ce soit, est vilaine & honteuse: c'est honte d'estre ainsi honoré: il ne faut point estre auide de gloire, plus que l'on n'en est capable: de s'enfler & s'esleuer pour toute action vtile & bonne, c'est monstrer le cul en haussant la teste.

9. S'exerce diuersement.

L'ambition a plusieurs & diuers chemins, & s'exerce par diuers moyens, il y a vn chemin droit & ouuert, tel qu'ont tenu Alexandre, Cesar, Themistocles, & autres. Il y en a vn autre oblique & couuert, que tiennent plusieurs Philosophes, & Professeurs de pieté, qui viennent au dedans par derriere, semblables aux tireurs d'auiron, qui tirent & tendent au port luy tournant le dos, ils se veulent rendre glorieux de ce qu'ils mesprisent la gloire. Et certes il y a plus de gloire à fouler & refuser les grandeurs, qu'à les desirer & en ioüir, comme dit Platon à Diogene, & l'ambition ne se conduit iamais mieux selon soy, que par vne voye égarée & inusitée.

10. Est vne folie.

C'est vne vraye folie & vanité qu'ambition, car c'est courir & prendre la fumée au lieu de la lueur, l'ombre pour le corps, attacher le contentement de son esprit à l'opinion du vulgaire, renoncer volontairement à sa liberté, pour suiure la passion

des autres, ſe contraindre à déplaire à ſoy-meſme pour plaire aux regardans, faire prédre ſes affectiõs aux yeux d'autruy ; n'aymer la vertu qu'autant qu'elle plaiſt au vulgaire ; faire du bien non pour l'amour du bien, mais pour la reputation ; c'eſt reſſembler aux tonneaux qu'on perce : l'on n'en peut rien tirer, qu'on ne leur donne du vent.

L'ambition n'a point de borne : c'eſt vn gouffre qui n'a ny fond ny riue, c'eſt le vuide que les Philoſophes n'ont encores peu trouuer en la nature : vn feu qui s'augmente auec la nourrice que l'on luy donne. En quoy elle paye iuſtement ſon maiſtre, car l'ambition eſt iuſte ſeulement en cela, qu'elle ſuffit à ſa propre peine, & ſe met elle meſme au tourment. La roüe d'Ixion eſt le mouuement de ſes deſirs, qui tournent & retournent continuellement de haut en bas, & ne donnent aucun repos en ſon eſprit. II. Inſatiable.

Ceux qui veulent flatter l'ambition, diſent qu'elle ſert à la vertu, & eſt vn aiguillon aux belles actions : Car pour elle on quitte les autres vices, & en fin elle meſme pour la vertu : mais tant s'en faut, l'ambition cache bien quelquesfois les vices, mais ne les oſte pas pourtant, ains les couue pour vn temps, ſoubs les trompeuſes cendres d'vne malicieuſe feintiſe, auec eſperance de les r'enflammer tout à fait, quand ils auront acquis aſſez d'authorité, pour les faire regner publiquement, & auec impunité. Les ſerpens ne perdent pas leur venin pour eſtre engourdis par le froid, ny l'ambitieux ſes vices pour les couurir par vne froide diſſimulation : Car quand il eſt paruenu où il ſe demandoit, il fait ſentir ce qu'il eſt : & quand l'ambition quit- II. Ses excuſes vaines.

teroit tous ſes autres vices, ſi ne quitte elle iamais ſoy-meſme. Elle ſe pouſſe aux belles & grandes actions, le profit en reuient au public : mais qui les fait, n'en vaut pas mieux ; ce ne ſont œuures de vertu, mais de paſſion. Elle ſe targue auſſi de ce beau mot, Nous ne ſommes pas naiz pour nous, mais pour le public : les moyens que nous tenons à monter, & apres eſtre arriués aux eſtats & charges, monſtrent bien ce qui en eſt, que ceux qui ſont en la danſe ſe battent la conſcience, & trouueront qu'il y a autant ou plus du particulier, que du public.

Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſeront l. 3. c. 42.

De l'auarice & ſa contrepaſſion.

CHAP. XXI.

1. Queſtce.

AYmer & affectionner les richeſſes, c'eſt auarice, non ſeulement l'amour & l'affection, mais encores tout ſoin curieux entour les richeſſes, ſent ſon auarice, leur diſpenſation meſmes, & la liberté trop attentiuement ordõnée & artificielle : Car elles ne valent pas vne attention, ny vn ſoin penible.

2. Sa force.

Le deſir des biens & le plaiſir à les poſſeder n'a racine qu'en l'opinion, le deſreglé deſir d'en auoir eſt vne gangrene en noſtre ame, qui auec vne venimeuſe ardeur, conſomme nos naturelles affections, pour nous remplir de virulentes humeurs. Si toſt qu'elle s'eſt logée en noſtre cœur, l'honneſte & naturelle affection, que nous deuons à nos pa-

Digitized by Google

rens & amis & à nous meſmes, s'enfuit ; Tout le reſte comparé à noſtre profit, ne nous ſemble rien: nous oublions enfin & meſpriſons nous meſmes, noſtre corps & noſtre eſprit, pour ces biens, & comme l'on dit, nous vendons noſtre cheual pour auoir du foin.

3. Folie & miſere de l'auarice en cieq points.

Auarice eſt paſſiõ vilaine & laſche des ſots populaires, qui eſtiment les richeſſes, comme le ſouuerain bien del'homme, & craignent la pouureté, comme ſon plus grand mal, ne ſe contentent iamais des moyens neceſſaires, qui ne ſont refuſés à perſonne, ils peſent les biens dedãs les balances des orfeures, mais nature nous apprend àles meſurer à l'aune de la neceſſité. Mais qu elle folie, que d'adorer ce que nature meſmes a mis ſous nos pieds, caché ſoubs terre, comme indigne d'eſtre veu, mais qu'il faut fouler & meſpriſer ? Ce que le ſeul vice de l'homme a arraché des entrailles de la terre, & mis en lumiere pour s'entretuer, *In lucem propter quæ pugnaremus excutimus : non erubeſcimus ſumma apud nos haberi, quæ fuerunt ima terrarum.* La nature ſemble en la naiſſance de l'or, auoir aucunement preſagé la miſere de ceux qui le deuoient aimer, car elle a fait qu'és terres où il croiſt, il ne vient ny herbes, ny plante, ny autre choſe qui vaille, comme nous annonçãt qu'és eſprits où le deſir de ce metal naiſtra, il ne demeurera aucune ſcintille d'honneur ny de vertu : Que ſe degrader iuſques-là, que de ſeruir & demeurer eſclaue de ce qui nous doit eſtre ſubiect, *Apud ſapientem diuitiæ ſunt in ſeruitute, apud ſtultum in imperio.* Car l'auare eſt aux richeſſes non elles a luy, & il eſt dit, auoir des biens comme la fievre, laquelle tient & gourmande l'homme, non luy elle:

teroit tous ſes autres vices, ſi ne quitte elle iamais ſoy-meſme. Elle ſe pouſſe aux belles & grandes actions, le profit en reuient au public: mais qui les fait, n'en vaut pas mieux; ce ne ſont œuures de vertu, mais de paſſion. Elle ſe targue auſſi de ce beau mot, Nous ne ſommes pas naiz pour nous, mais pour le public: les moyens que nous tenons à monter, & apres eſtre arriués aux eſtats & charges, monſtrent bien ce qui en eſt, que ceux qui ſont en la danſe ſe battent la conſcience, & trouueront qu'il y a autant ou plus du particulier, que du public.

Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſeront l. 3. c. 42.

De l'auarice & ſa contrepaſſion.

CHAP. XXI.

1. Queſtion. AYmer & affectionner les richeſſes, c'eſt auarice, non ſeulement l'amour & l'affection, mais encores tout ſoin curieux entour les richeſſes, ſent ſon auarice, leur diſpenſation meſmes, & la liberté trop attentiuement ordonnée & artificielle: Car elles ne valent pas vne attention, ny vn ſoin penible.

2. Sa force. Le deſir des biens & le plaiſir à les poſſeder n'a racine qu'en l'opinion, le deſreglé deſir d'en auoir eſt vne gangrene en noſtre ame, qui auec vne venimeuſe ardeur, conſomme nos naturelles affections, pour nous remplir de virulentes humeurs. Si toſt qu'elle s'eſt logée en noſtre cœur, l'honneſte & naturelle affection, que nous deuons à nos pa-

Digitized by Google

rens & amis & à nous meſmes, s'enfuit ; Tout le reſte comparé à noſtre profit, ne nous ſemble rien: nous oublions enfin & meſpriſons nous meſmes, noſtre corps & noſtre eſprit, pour ces biens, & comme l'on dit, nous vendons noſtre cheual pour auoir du foin.

3. Folie & miſere de l'auarice en cieq points.

Auarice eſt paſſiõ vilaine & laſche des ſots populaires, qui eſtiment les richeſſes, comme le ſouuerain bien del'homme, & craignent la pouureté, comme ſon plus grand mal, ne ſe contentent iamais des moyens neceſſaires, qui ne ſont refuſés à perſonne, ils peſent les biens dedãs les balances des orfeures, mais nature nous apprend àles meſurer à l'aune de la neceſſité. Mais qu elle folie, que d'adorer ce que nature meſmes a mis ſous nos pieds, caché ſoubs terre, comme indigne d'eſtre veu, mais qu'il faut fouler & meſpriſer ? Ce que le ſeul vice de l'homme a arraché des entrailles de la terre, & mis en lumiere pour s'entretuer, *In lucem propter quæ pugnaremus excutimus : non erubeſcimus ſumma apud nos haberi, quæ fuerunt ima terrarum.* La nature ſemble en la naiſſance de l'or, auoir aucunement preſagé la miſere de ceux qui le deuoient aimer, car elle a fait qu'és terres où il croiſt, il ne vient ny herbes, ny plante, ny autre choſe qui vaille, comme nous annonçãt qu'és eſprits où le doſir de ce metal naiſtra, il ne demeurera aucune ſcintille d'honneur ny de vertu : Que ſe degrader iuſques-là, que de ſeruir & demeurer eſclaue de ce qui nous doit eſtre ſubiect, *Apud ſapientem diuitiæ ſunt in ſeruitute, apud ſtultum in imperio.* Car l'auare eſt aux richeſſes non elles a luy, & il eſt dit, auoir des biens comme la fievre, laquelle tient & gourmande l'homme, non luy elle:

Digitized by Google

Que d'aymer ce qui n'eſt bon, ny ne peut faire l'hõme bon, voire eſt commun en la main des plus meſchans du monde, qui peruertiſſent ſouuent les bonnes mœurs, n'amendent iamais les mauuaiſes; sãs leſquelles tant de ſages ont rendu leur vie heureuſe, & pour leſquelles pluſieurs meſchans ont eu vne mort mal'heureuſe: Bref attacher le vif auec le mort, cõme faiſoit Mezentius, pour le faire lãguir, & plus cruellement mourir l'eſprit auec l'excremẽt & eſcume de la terre, & embarraſſer ſon ame en mille tourments & trauerſes, qu'ameine celle paſſion amoureuſe des biens, & s empeſcher aux filets & cordages du malin, comme les appelle l'Eſcriture Sainẽte, qui les deſcrie fort, appellant iniques eſpines, larron du cœur humain, lacqs & filets du diable, idolatrie, racine de tous maux. Et certes qui verroit auſſi bien la roüille des ennuis qu'engendrent les richeſſes dedãs les cœurs cõmme leur eſclat & ſplendeur, elles ſeroient autant hayes, cõme elles ſont aimées, *Deſunt inopiæ multa, auaritiæ omnia, in nullum auarus bonus eſt in ſe peſſimus.*

4. Paſſion contraire a l'auarice.

C'eſt vne autre cõtraire paſſion vicieuſe, de hayr & reietter les biens & richeſſes, c'eſt refuſer les moyens de bien faire, & practiquer pluſieurs vertus, & la peine qui eſt beaucoup plus grande à bien commander & vſer des richeſſes, que de n'en auoir point, ſe gouuerner mieux à l'abondance, qu'en la poureté. En ceſte cy n'y a qu'vne eſpece de vertu, qui eſt ne raualler point de courage, mais ſe tenir ferme. En l'abondance y en a pluſieurs, temperance, moderation, liberalité, diligence, prudence, &c. Là il n'y a qu'à ſe garder, icy il y a auſſi à ſe garder, & puis à agir. Qui ſe deſpoüille des biens

eſt

eſt bien plus quitte & à deliure pour vaquer aux choſes hautes de l'eſprit, c'eſt pourquoy pluſieurs & Philoſophes & Chreſtiens l'ont pratiqué par grandeur de courage. Il ſe deſcharge auſſi de pluſieurs deuoirs & difficultez qu'il y a à biẽ & loyaument ſe gouuerner aux biens, en leur acquiſition, conſeruation, diſtribution, vſage, emploite: qui le fait pour cette raiſon fuit la beſongne, & au contraire des autres eſt foible de cœur, & luy dirois volontiers, vous les quittez, ce n'eſt pas qu'ils ne ſoiẽt vtiles, mais c'eſt que ne ſçauez vous en ſeruir, & en biẽ vſer ne pouuoir ſouffrir les richeſſes, c'eſt pluſtoſt foibleſſe d'ame, que ſageſſe, dit Seneque.

De l'Amour Charnel.

CHAP. XXII.

C'Eſt vne fievre & furieuſe paſſiõ que l'amour charnel, & tres-dãgereuſe à qui s'y laiſſe trãſporter; car où en eſt-il? Il n'eſt plus à ſoy, ſõ corps aura mille peines à chercher le plaiſir, ſon eſprit mille gehennes à ſeruir ſon deſir, le deſir croiſſant deuiendra fureur: comme elle eſt naturelle auſſi eſt elle violente & commune à tous, dont en ſon actiõ elle eſgale & apparie les fols & les ſages, les hommes & les beſtes, elle abeſtit & abrutit toute la ſageſſe reſolution, prudence, contemplation, & toute operation de l'ame; De là Alexandre cognoiſſoit qu'il eſtoit mortel, comment auſſi du dormir, car tous deux ſuppriment les facultez de l'ame. 1. Elle eſt forte, naturelle & commune. 2.

La Philoſõphie ſe meſle & parle librement de toutes choſes, pour en trouuer les cauſes, les iuger & regler, ſi fait bien la Theologie; qui eſt encores Pourquoy honteuſe.

Digitized by Google

plus pudique & retenuë : Pourquoy non, puiſque tout eſt de ſa iuriſdiction & cognoiſſance? le Soleil eſclaire ſur les fumiers ſans en rien tenir ou ſentir: s'effaroucher ou s'offenſer de paroles, eſt preuue de grand foibleſſe, ou d'eſtre touché de maladie. Cecy ſoit dit pour ce qui ſuit & autres pareils s'il y en a. Nature d'vne part nous pouſſe auec violence à cette action : tout le mouuement du monde ſe reſoult & ſe rend à cet accouplage de maſle & de femelle: & d'autre part nous laiſſe accuſer, cacher, & rougir pour icelle, comme inſolente, des-hõneſte. Nous l'appellons honteuſe & les parties qui y ſeruent honteuſes, pourquoy donc tant honteuſe, puiſqũe tant naturelle, & (ſe tenant en ſes bornes) ſi iuſte, legitime, neceſſaire ? & que les beſtes ſont exemptes de cette honte? Eſt-ce à cauſe de la contenance qui ſemble laide ? Pourquoy laide, puis que naturelle? Au pleurer, rire, maſcher, baailler, le viſage ſe contrefait encores plus ? eſt-ce pour ſeruir de bride & d'arreſt à vne telle violence? Pourquoy donc nature cauſe elle telle violence? Mais c'eſt au contraire, la honte ſert d'aiguillon & d'allumette comme ſe dira : eſt-ce que les inſtrumens d'icelle ſe remuent ſans noſtre conſentement, voire contre noſtre volonté? Pour cette raiſon auſſi les beſtes en deuroient auoir honte, & tant d'autres choſes ſe remuent de ſoy-meſmes en nous ſans noſtre conſentement, qui ne ſont vicieuſes ny hõteuſes, non ſeulemẽt internes & cachées, comme le pouls & mouuement du cœur, arteres, poulmõs, les outils & parties qui ſeruẽt à l'appetit du manger, boire, deſcharger le cerueau, le ventre, & font leurs compreſſions & dilatiõs outre & ſou-

Les mouuemens non volontaires.

uent contre noſtre aduis & volonté, teſmoin les eternuëmens, & baillemens, ſeignée, larmes, hoquets, & fluxions qui ne ſont de noſtre liberté, cecy eſt du corps: L'eſprit oublie, ſe ſouuient, croit, meſcroit, & la volonté meſmes qui veut ſouuẽt ce que nous voudrions qu'elle ne voulut pas: mais externes & apparentes: le viſage rougit, pallit, bleſmit, le corps engraiſſe & amégrit, le poil griſonne, noircit, blanchit, croiſt, ſe heriſſe, la peau fremit, ſans & contre noſtre conſentement: eſt-ce qu'en cela ſe montre plus au vray la pureté & foibleſſe humaine? ſi fait elle au manger, boire, douloir, laſſer, ſe deſcharger, mourir, dont l'on n'a pas de honte. Quoy que ſoit, l'action n'eſt aucunement en ſoy & par nature honteuſe, elle eſt vrayement naturelle, & non la honte, teſmoin les beſtes, que diſje les beſtes? la nature humaine, dit la Theologie, ſe maintenãt en ſon premier original eſtat, ny euſt ſenty aucune honte, comme de fait, d'où vient la honte que de foibleſſe, & la foibleſſe que du peché, n'y ayant rien en nature & de ſoy honteux? N'eſtant la cauſe de cette honte en la nature, il la faut chercher ailleurs elle eſt dont artificielle. Seroit-ce point vne inuention forgée au cabinet de Venus pour donner pris à la beſongne & en faire venir dauãtage l'enuie? C'eſt auec vn peu d'eau allumer plus de feu, cõme fait le mareſchal, c'eſt cõuier & embraſſer l'enuie de voir que cacher, d'ouyr & ſçauoir que c'eſt que de parler bas, & faire la petite bouche; c'eſt donner gouſt & apporter eſtime aux choſes que les traicter myſterieuſemẽt, retenuëmẽt, auec le reſpect & pudeur. Au rebours vne lâche, facile, toute libre & ouuerte permiſſiõ &

commodité affadit, oſte le gouſt & la pointe.

4. En quel ſens vitieuſe.

Ceſte action donc en ſoy & ſimplement prinſe, n'eſt point honteuſe, ny vitieuſe, puis que naturelle & corporelle, non plus que les autres pareilles actions: voire ſi elle eſt bien conduite, iuſte, vtile, neceſſaire, pour le moins autant que le manger & boire. Mais ce qui l'a fait tant décrier eſt, que tres-rarement y eſt gardée moderation, & que pour ſe faire valoir & paruenir à ſes exploits, elle fait de grands remuëmens, ſe ſert de tres-mauuais moyẽs, & entraine apres, ou bien fait marcher deuãt, grãde ſuitte de maux, tous pires que l'action voluptueuſe: les deſpens montent plus que le principal, c'eſt peſcher, comme l'on dit, en filets d'or & de pourpre. Et tout cela eſt purement humain, les beſtes qui ſuiuent la ſimple nature, ſont nettes de tout ce tracas: Mais l'art humain d'vne part en fait vn grand guare-guare; plante à la porte la honte pour en deſgouſter: d'autre part (ô la piperie) y eſchauffe & eſguiſe l'enuie, inuẽte, remuë, trouble, & renuerſe tout pour y arriuer (témoin la poëſie qui ne rit point comme en ce ſubiect, & ſes inuentions ſont mouſſes en toute autre choſe) & trouue meilleure toute autre entrée, que par la porte, & legitime voye, & tout autre moyen eſcarté, que le commun du mariage. *Aduis & remedes particuliers contre ce vice ſont au l. 3. c. 41.*

Deſirs, Cupiditez.

CHAP. XXIII.

5. Abiſme infini de deſirs.

IL ne naiſt, & ne s'eſleue point tant de flots & d'ondes en la mer, comme de deſir au cœur de l'homme, c'eſt vn abyſme, il eſt infiny, diuers, in-

conſtant, confus, & irreſolu, ſouuent horrible, & deteſtable, mais ordinairement vain & ridicule en ſes deſirs.

Mais auant toute œuure, ils sõt bien à diſtinguer: Les vns ſont naturels, ceux-cy ſont iuſtes & legitimes, ſont mémes aux beſtes, sõt limitez & courts, l'on en voit le bout, ſelon eux perſonne n'eſt indigẽt; de ceux-cy ſera parlé cy-apres au long, car ce ne ſont à vray dire paſſions. Les autres ſont outre nature, procedẽs de noſtre opinion & fantaiſie, artificiels, ſuperflus, que nous pouuons, pour les diſtinguer par noms des autres, appeler cupiditez. Ceux-cy ſont puremẽt humains, les beſtes ne ſçauent que c'eſt, l'hõme ſeul eſt dereglé en ſes appetits; ceux-cy n'ont point de bout, ſont ſans fin, ce n'eſt que cõfuſion, *Deſideria naturalia finita ſunt, ex falſa opinione naſcẽtia, vbi definãt non habent. Nullus enim terminus falſo eſt, via eunti aliquid extremũ eſt error immenſus eſt.* Dont ſelon eux perſõne ne peut eſtre riche & content. C'eſt d'eux proprement ce que nous auons dit au commencement de ce chapitre, & que nous entendons icy en cette matiere des paſſions. C'eſt pour ceux cy que l'on ſuë & trauaille, *ad ſuperuacua ſudatur*, que l'on voyage par mer & par terre, que l'on guerroye, que l'on ſe tuë, l'on ſe noye, l'on ſe trahit, l'on ſe perd, dont a eſté tres-bien dit: que cupidité eſtoit racine de tous maux. Or il aduient ſouuent (iuſte punition) que cherchans d'aſſouuir ſes cupiditez, & ſe ſaouler des biens & plaiſirs de la fortune, l'on perd & l'on ſe priue de ceux de la nature; dont diſoit Diogenes à Alexandre apres auoir refuſé ſon argent, que pour tout bien il ſe retiraſt de ſon ſoleil,

1. Diſtinction de delices.

Naturels neceſſaires. l. 2. c. 6.

Non naturels.

Senec.

Eſpoir, Deſeſpoir.

CHAP. XXIV.

LEs deſirs & cupiditez s'eſchauffent & redoublent par l'eſperance, laquelle allume de ſon doux vent nos fols deſirs, embraſe en nos eſprits vn feu d'vne eſpece fumée, qui nous eſbloüit l'entendement, & emportant auec ſoy nos penſées, les tient penduës entre les nuës, nous fait ſonger en veillant. Tant que nos eſperances durent, nous ne voulõs point quitter nos deſirs: c'eſt vn ioüet auec lequel nature nous amuſe. Au contraire quand le deſeſpoir s'eſt logé chez nous, il tourmente tellement noſtre ame, de l'opinion de ne pouuoir obtenir ce que nous deſirons, qu'il faut que tout luy cede; & que pour l'amour de ce que nous penſons ne pouuoir obtenir, nous perdions meſmes le reſte de ce que nous poſſedons. Ceſte paſſion eſt sẽblable aux petits enfans, qui par deſpit de ce que l'on leur oſte vn de leurs ioüets, iettent les autres dedans le feu: elle ſe faſche contre ſoy meſme, & exige de ſoy la peine de sõ malheur. Apres les paſſions qui regardent le bien apparent, venons à celles qui regardent le mal.

De la Cholere.

Deſcription. LA cholere eſt vne folle paſſiõ, qui nous pouſſe entierement hors de nous, & qui cherchant le moyen de repouſſer le mal qui nous menaſſe, ou qui nous a deſia atteint, fait boüillir le ſang en no-

ſtre cœur, & leue de furieuſes vapeurs en noſtre eſprit, qui nous aueuglent, & nous precipitent à tout ce qui peut contenter le deſir que nous auons de nous venger. C'eſt vne rage courte, vn chemin à la manie, par ſa prompte impetuoſité & violence, elle emporte, & ſurmonte toutes paſſions, *repentina & vis vniuerſa eius eſt.*

Les cauſes qui diſpoſent à la cholere ſont foibleſſe d'eſprit, comme nous voyons par experience les femmes, vieillards, enfãs, malades, eſtre plus choleres: *inualidum omne natura querulum eſt*: l'on ſe trompe de penſer qu'il y a du courage, où y a de la violence; les mouuemens violens reſſemblent aux efforts des enfans & des vieillards qui courent quand ils penſent cheminer, il n'y a rien ſi foible qu'vn mouuement dereglé, c'eſt la ſcheté & foibleſſe que ſe cholerer. Maladie d'eſprit, qui le rend tendre & facile aux coups, comme les parties vlcerées au corps ou la ſanté intereſſée s'eſtonne & bleſſe de peu de choſe, *nuſquam ſine querela egrat͠guntur*: la perte d'vn denier ou l'omiſſion d'vn gain met en cholere vn autre; vn tire, ou regard de ſa femme, courrouce vn ialoux: Le luxe, la vaine delicateſſe, ou amour particulier, qui rend l'homme chagrin & deſpiteux, le met en cholere, pour peu qu'il luy arriue mal à propos, *nulla res magis iracundiam alit quàm luxuria*: cet amour de petites choſes, d'vn verre, d'vn chien, d'vn oiſeau, eſt vne eſpece de folie, qui nous trauaille, & nous iette ſouuent en cholere: Curioſité trop grande, *qui nimis inquirit, ſeipſum inquietat*: c'eſt aller queſter, & de gayeté de cœur ſe ietter en la cholere, ſans attendre qu'elle vienne, *ſæpe ad nos ira venit, ſæpius nos ad illam.*

1. Ses cauſes.

2.

3.

4.

Legereté à croire le premier venu: Mais la princi-
5. pale & formelle c'eſt l'opinion d'eſtre meſpriſé, &
6. autrement traicté que ne deuons, ou de fait ou de parole & contenance: c'eſt d'où les choſes ſe pretendent iuſtifier.

Ses ſignes. Ses ſignes & ſymptomes ſont tres-manifeſtes, & plus que de toute autre paſſion, & ſi eſtranges qu'ils alterent & changent l'eſtat entier de la perſonne, le transforment & defigurent, *vt ſit difficile, vtrum magis deſtabile vitium, aut de forme:* Les vns ſont externes, la face rouge & difforme, les yeux enflambez, le regard furieux, l'oreille ſourde, la bouche eſcumante, le cœur haletant, le poulx fort eſmeu, les veines enflées, la langue begayante, les dents ſerrez, la voix forte & enroüée, le parler precipité, bref elle met tout le corps en feu & en fievre. Aucuns s'en ſont rompus les venes, l'vrine leur a eſté ſupprimée, la mort s'en eſt enſuiuie. Quel doit eſtre l'eſtat de l'eſprit au dedans, puis qu'il cauſe vn tel deſordre au dehors? La colere du premier coup en chaſſe & bannit loin la raiſon & le iugement, afin que la place luy demeure toute entiere: puis elle remplit tout de feu, fumée, tenebres, bruit, ſemblable à celuy qui mit le maiſtre
Similit. hors ſa maiſon, puis y mit le feu, & ſe bruſla vif dedans, & comme vn nauire qui n'a ny gouuernail, ny patron, ny voiles, ny auiron, qui court fortune à la mercy des vagues, vents & tempeſtes, au milieu de la mer courroucée.

4: Ses effects. Ses effects ſont grands, ſouuent bien miſerables & lamentables: la cholere premierement nous pouſſe à l'iniuſtice: car elle ſe dépite & s'éguiſe par oppoſitiõ iuſte, & par la cognoiſſãce que l'on a de

s'eſtre courroucé mal à propos : Celuy qui eſt eſbranlé & courroucé ſous vne fauſſe cauſe, ſi on luy preſente quelque bõne defenſe ou excuſe, il ſe depite contre la verité & l'innocence, *pertinaciores nos facit iniquitas ira, quaſi argumentum ſit iuſtè iraſcendi, grauior iraſci.* L'exemple de Piſo ſur ce propos eſt bien notable, lequel excellent d'ailleurs en vertu (ceſte hiſtoire eſt aſſez cogneuë) meu de cholere, en fit mourir trois iniuſtement, & par vne trop ſubtile accuſation le rendit coulpables pour en auoir trouué vn innocent, contre ſa premiere ſentence. Elle s'eguiſe auſſi par le ſilence & la froideur, par où l'on penſe eſtre dedaigné, & ſoy & ſa cholere : ce qui eſt propre aux femmes leſquelles ſouuent ſe courroucent, afin que l'on ſe contrecourrouce, & redoublent leur cholere iuſques à la rage, quand elles voyent que l'on ne daigne nourrir leur courroux : ainſi ſe monſtre bien la cholere eſtre beſte ſauuage, puis que ny par defenſe ou excuſe, ny par non defenſe ou ſilence, elle ne ſe laiſſe gaigner ny adoucir. Son iniuſtice eſt auſſi en ce qu'elle veut eſtre iuge & partie, qu'elle veut que tous ſoient de ſon party, & s'en prend à tous ceux qui ne luy adherent. Secondement pource qu'elle eſt inconſiderée & eſtourdie, elle nous ſiette & precipite en de grands maux, & ſouuent en ceux meſmes que nous fuyons, ou procurons à autruy, *dat pœnas dum exigit*, ou autres pires. Ceſte paſſion reſſemble proprement aux grãdes ruines, qui ſe rompent ſur ce, ſur quoy elles tombent : elle deſire ſi violemment le mal d'autruy, qu'elle ne prend pas garde à euiter le ſien : elle nous entraue & nous enlace, nous fait dire & faire choſe indignes, hon-

teuſes, meſſeantes. Finalement elle nous emporte ſi outrément qu'elle nous fait faire des choſes ſcandaleuſes & irreparables, meurtres empoiſonnemens, trahiſons, dont apres s'enſuiuent de grands repentirs : témoin Alexandre le Grand, apres auoir tué Clytus, dont diſoit Pythagoras que la fin de la cholere c'eſtoit le commencement du repentir.

Cette paſſion ſe paiſt en ſoy, ſe flatte & ſe chatoüille, voulant perſuader qu'elle a raiſon, qu'elle eſt iuſte, s'excuſant ſur la malice & indiſcretion d'autruy : mais l'iniuſtice d'autruy ne la ſçauroit rendre iuſte, ny le dommage que nous receuons d'autruy, nous la rend ville : elle eſt trop eſtourdie pour rien faire de bien : elle veut guarir le mal par le mal: donner à la cholere la correctiõ de l'offenſe, ſeroit corriger le vice par ſoy-meſme. La raiſon qui doit commander en nous ne veut point de ces officiers-là, qui font de leur teſte ſans attendre ſon ordonnance, elle veut tout faire par compas, comme la nature : & pource la violence ne luy eſt pas propre. Mais quoy, direz vous, la vertu verra-elle l'inſolence du vice, ſans ſe deſpiter ? aura elle ſi peu de liberté, qu'elle ne s'oſe courroucer cõtre les meſchans? la vertu ne veut point de liberté indecente, il ne faut pas qu'elle tourne ſon courage contre ſoy, ny que le mal d'autruy la puiſſe troubler : le ſage doit auſſi bien ſupporter les vices des meſchãs ſans cholere, que leur proſperité ſans enuie. Il faut qu'il endure les indiſcretions des temeraires auec la meſme patiẽce, que le medecin fait les iniures du phrenetique: il n'y a pas plus grande ſageſſe ny plus vtile au monde, que d'endurer la

folie d'autruy ; car autrement il nous arriue que pour ne la vouloir pas endurer, nous la faiſons noſtre. Cecy qui a eſté dit ſi au long de la cholere cõuient auſſi aux paſſions ſuiuãtes, haine, enuie, vengeance, qui ſont choleres formées. *Aduis & remedes particuliers contre ce mal, ſont l. 3. c. 31.*

Hayne.

CHAP. XXVI.

HAyne eſt vne eſtrãge paſſion, qui nous trouble eſtrangement & ſans raiſon, & qui a il au monde qui nous tourmente plus que cela? Par ceſte paſſion nous mettons en la puiſſance de ce que nous hayſſons, de nous affliger & vexer ; la veuë nous en eſmeut les ſens, la ſouuenance nous en agite l'eſprit & veillant & dormant. Nous nous la repreſentons auec vn deſpit & grincemẽt de dents, qui nous met hors de nous, & nous deſchire le cœur, & par ce moyen receuons en nous meſmes la peine du mal que nous voulons à autruy : celuy qui hait eſt patient, le hay eſt agent, au rebours du ſon des mots, le hayneur eſt en tourmẽt, le hay eſt à ſon aiſe. Mais que hayſſons nous ? les hommes, les affaires? Certes nous ne hayſſons rien de ce que nous deuons: Car s'il y a quelque choſe à hayr en ce monde, c'eſt la hayne meſme, & ſemblables paſſions contraires à ce qui doit commander en nous : Il n'y a au monde que cela de mal pour nous. *Aduis particuliers contre ce mal ſont l. 3. c. 32.*

Enuie.

CHAP. XXVII.

ENuie eſt ſœur germaine de la haine, miſerable paſſion & beſte farouche, qui paſſe en tourment toutes les gehennes: c'eſt vn regret du bien que les autres poſſedent, qui nous ronge fort le cœur, elle tourne le biẽ d'autruy en noſtre mal: comment nous doit elle tourmenter, puis que le bien & le mal y cõtribuë? Pendant que les enuieux regardent de trauers les biens d'autruy, ils laiſſent gaſter le leur, & en perdent le plaiſir. *Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l.3.c.35.*

Ialouſie.

CHAP. XXVIII.

1. Qu'eſt ce. IAlouſie eſt paſſion preſque toute ſemblable & de nature & d'effet à l'enuie, ſinon qu'il ſemble que par l'enuie, nous ne conſiderons le bien qu'en ce qu'il eſt arriué à vn autre, & que nous le deſirõs pour nous: & la ialouſie eſt de noſtre bien propre, auquel nous craignons qu'vn autre participe.

2. Sa foibleſſe. Ialouſie eſt maladie d'ame foible, ſotte & inepte, maladie terrible & tyrannie, elle s'inſinuë ſoubs titre d'amitié mais apres eſtre en poſſeſſion, ſur les meſmes fondemens de bien veillance, elle baſtit vne haine capitale: la vertu, la ſanté, le merite, la reputation, ſont les boutefeux de ceſte rage.

3. Son venin. C'eſt auſſi vn fiel qui corrompt tout le miel de noſtre vie: elle ſe meſle ordinairement és plus douces & plaiſantes actions: leſquelles elle rend ſi

Digitized by Google

aigres & ſi ameres que rien plus: elle change l'amour en haine; le reſpect en deſdain, l'aſſeurance en deffiãce: Elle engendre vne curioſité pernicieuſe de ſe vouloir eſclaircir de sõ mal, auquel il n'y a point de remede qui ne l'empire & ne l'engrege: car ce n'eſt que le publier, arracher de l'ombre & du doute pour le mettre en lumiere, & le trompeter par tout, & eſtendre ſon malheur iuſques à ſes enfans *Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l. 3. c. 35.*

Vengeance.

CHAP. XXIX.

LE deſir de vengeance eſt premierement paſſion laſche & effeminée, d'ame foible & baſſe preſſée & foulée, témoin que les plus foible ames ſont les plus vindicatiues & malicieuſes, comme des femmes & enfans: Les fortes & genereuſes n'en ſentent gueres, la meſpriſent & dedaignent, ou pour ce que l'iniure ne les touche pas, ou pource que l'iniuriant, n'eſt digne qu'on s'en remuë, l'on ſe ſent beaucoup au deſſus de tout cela; *Indignus Cæſaris ira*: Les greſles, tonnerres & tẽpeſtes, & tout le bruit qui ſe fait en l'air, ne trouble ny ne touche les corps ſuperieurs & celeſtes, mais ſeulement les inferieurs & caduques, ainſi les indiſcretions & petulences des fols ne heurtent point les grandes & hautes ames; tous les grands, Alexandre, Ceſar, Epaminõdas, Scipion, ont eſté ſi eſloignez de vengeance, qu'au contraire ils ont bien fait à leurs ennemis. 1. Paſſion laſche. Similit.

Secondement, elle eſt cuiſante & mordante, cõme vn ver qui rongé le cœur de ceux qui en ſont 2. Cuiſante.

infectez, les agite de iour, les réueille de nuit.

1. Iniuſte. Elle eſt auſſi pleine d'iniuſtice, car elle tourmente l'innocent, & adiouſte affliction: c'eſt à faire à celuy qui a fait l'offẽce de ſentir le mal & la peine, que donne au cœur le deſir de vengeãce, l'offence s'en va charger, cõme s'il n'auoit pas aſſez de mal de l'iniure ia receuë; tellement que ſouuent & ordinairement, cependant que ceſtuy-cy ſe tourmẽte à chercher les moyens de la vengeãce, celuy qui a fait l'offenſe rit & ſe donne du bon temps. Mais elle eſt bien plus iniuſte encores aux moyens de sõ execution, laquelle ſouuent ſe fait par trahiſon & vilains artifices.

4. Dangereuſe. Finalement l'execution outre qu'elle eſt penible, elle eſt tres dangereuſe, car l'experience nous aprend, que celuy qui cherche à ſe vanger, il ne fait pas ce qu'il veut, & ſon coup ne porte pas; mais ordinairement il aduiẽt ce qu'il ne veut pas, & pensãt creuer vn œil à ſon ennemy, il ſe creue tous les deux, le voila en crainte de la iuſtice, & des amis de la partie, en peine de ſe cacher & fuir de lieu en autre.

5. Tuer n'eſt pas ſe venger. Au reſte tuër & acheuer ſon ennemy, ne peut eſtre vengeance, mais pure cruauté, qui vient de coüardiſe & de crainte: ſe venger c'eſt le battre, le faire bouquet, & non pas l'acheuer: le tuãt l'on ne luy fait pas reſſentir ſon courroux, qui eſt la fin de la vengeance. Voila pourquoy l'on n'attaque pas vne pierre, vne beſte, car elles ſont incapables de gouſter noſtre reuanche. En la vraye vengeance il faut que le vengeur y ſoit pour en receuoir du plaiſir, & le vengé pour ſentir & ſouffrir du deſplaiſir, & de la repentance. Eſtãt tué il ne s'en peut repen-

tir, voire il eſt à l'abry de tout mal, ou au rebours le vengeur eſt ſouuent en peine & en crainte. Tuer donc eſt teſmoignage de coüardiſe, & de crainte, que l'offenſé ſe reſſentant du deſplaiſir, nous recherche de pareille: l'on s'en veut deffaire du tout, & ainſi c'eſt quitter la fin de la vengeance, & bleſſer ſa reputation, c'eſt vn tour de precaution & non de courage, c'eſt y proceder ſeurement, & non honorablement, *qui occidit longè non vlciſcitur, nec gladium aſſ. quitit. Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l.3.c.34.*

Cruauté.

CHAP. XXX.

2. Laſche & coüards.

C'Eſt vn vilain & deteſtable vice que la cruauté, & contre nature, dont auſſi eſt-il appellé inhumanité.

La cruauté vient de foibleſſe & laſcheté, *omnis ex infirmitate feritas eſt*, & eſt fille de coüardiſe, la vaillance s'exerce ſeulemẽt contre la reſiſtãce, & s'arreſte voyant l'ennemy à ſa mercy: *Romana virtus, percere ſubiectis, debellare ſuperbos*: La laſcheté ne pouuant eſtre de ce rolle, pour dire qu'elle en eſt prend pour ſa part le ſang & le maſſacre: les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple, & officiers du bagage. Les cruels, aſpres & malicieux ſont laſches & poltrons: les tyrans ſont ſanguinaires, pource qu'ils craignent, & ne peuuent s'aſſeurer qu'en exterminant ceux qui les peuuent offenſer, dont ils s'attaquẽt à tous iuſques aux femmes: car ils craignent tous, *cuncta ferit dum cuncta timet*: les chiens coüards, mordent & deſchirent dans la maiſon les peaux des beſtes ſau-

uages: qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qui rend les guerres ciuiles & populaces si cruelles, sinon que c'est la canaille & lie du peuple qui les mene? l'Empereur Maurice aduerty qu'vn soldat Phocas le deuoit tuer, s'enquit qu'il estoit, & de quel naturel, & luy ayant esté dit par son gendre Philippes, qu'il estoit lasche & coüard, il conclud qu'il estoit meurtrier & cruel. Elle vient aussi de malignité interne d'ame, qui se plaist & delecte au mal d'autruy, monstres, comme Calicula.

Tristesse.

CHAP. XXXI.

1. Description. TRistesse est vne langueur d'esprit, & vn descouragemẽt engendré par l'opiniõ que nous auons d'estre affligez de grands maux : c'est vne dangereuse ennemie de nostre repos, qui flétrit incontinent nostre ame, si nous n'y prenõs garde, & nous oste l'vsage de discours, & le moyen de pourueoir à nos affaires, & auec le tẽps enroüille & moisit l'ame, abbatardit tout l'hõme, endort & assoupit sa vertu, lors qu'il se faudroit éueiller pour s'opposer au mal, qui le mene & le presse, mais il faudroit descouurir la laideur & folie, & les pernicieux effets, voire l'iniustice qui est en ceste passiõ coüarde, basse & lasche, afin d'apprendre à la haïr & fuir de toute sa puissance cõme tres-indigne des sages, selon la doctrine des Stoïciens. Ce qui n'est pas du tout tant aisé à faire, car elle s'excuse & se couure de belles couleurs de nature, pieté, bonté, voire la plus part du monde tasche à l'honorer & fauoriser: ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscięce.

Or

Or premierement, tant s'en faut qu'elle ſoit naturelle, comme elle veut faire croire, qu'elle eſt partie formelle & ennemie de la nature, ce qui eſt aiſé à monſtrer. Quant aux triſteſſes ceremonieuſes, & duels publics tant affectez & pratiquez par les anciens & encores à preſent: (Cecy ne touche point l'honneſteté & moderation des obſeques & funerailles, ny ce qui eſt de la pieté & religion) quelle plus grande impoſture & plus vilaine happelourde pourroit-on trouuer pat tout ailleurs? combien de feintes, & mines contrefaites & artificielles auec couſt & deſpenſe, & en ceux-là à qui le fait touche & qui ioüent le ieu, & aux autres qui s'en approchent & font les officieux? Mais encor pour accroiſtre la fourbe, on loüe des gens, pour venir pleurer & ietter des cris & des plaintes qui ſont au ſceu de tous, toutes feintes & extorquées auec argent & larmes qui ne ſont iettées que pour eſtre veuës, & tariſſent ſi toſt qu'elles ne ſont plus regardées; où eſt-ce que nature apprend cela? Mais qu'eſt-ce que nature abhorre & condamne plus? c'eſt l'opinion (mere nourrice cõme dit eſt, de la pluſpart des paſſions) tyrannique, faulſe & populaire, qui enſeigne qu'il faut pleurer en tel cas. Et ſi l'on ne peut trouuer de larmes & triſtes mines chez ſoy, il en faut acheter à beaux deniers comptans chez autruy, tellement que pour bien ſatisfaire à ceſte opinion, faut entrer en grande deſpenſe, de laquelle Nature, ſi nous la voulõs croire, nous deſchargeroit volontiers. Eſt-ce pas volontairement & tout publiquement trahir la raiſon, forcer & corrompre la nature, proſtituer ſa virilité, & ſe mocquer du monde, & de ſoy-

2. Non naturelle.

Duels publics.

meſme, pour s'aſſeruir au vulgaire, qui ne produit qu'erreur, & n'eſtime rien qui ne ſoit fardé & deſguiſé ; Les autres triſteſſes particulieres ne ſont non plus de la Nature cõme il ſemble à pluſieurs: car ſi elles procedoient de la Nature; elles ſeroient communes à tous hommes, & les toucheroient à peu prés tous eſgalement : or nous voyons que les meſmes choſes qui attriſtent les vns, reſiouiſſent les autres, qu'vne prouince & vne perſonne rit de ce dont l'autre pleure : que ceux qui ſont prés des autres qui ſe lamentent, les exhortent à ſe reſoudre & quitter leurs larmes. Eſcoutez la plus-part de ceux qui ſe tourmentent, quand vous auez parlé à eux, ou qu'eux-meſmes ont prins le loiſir de diſcourir ſur leurs paſſions, ils confeſſent que c'eſt folie que de s'attriſter ainſi : & loüeront ceux qui en leurs aduerſitez auront faict teſte à la fortune, & opposé vn courage maſle & genereux à leurs afflictions. Et il eſt certain que les hommes n'accommodent pas leur dueil à leur douleur, mais l'opinion de ceux auec leſquels ils vinent: & ſi l'on y regarde bien, l'on remarquera que c'eſt l'opinion qui pour nous ennuyer, nous repreſente les choſes qui nous tourmentent, ou pluſtoſt qu'elles ne doiuent, mais par anticipation, crainte & apprehenſion de l'aduenir : ou plus qu'elles ne doiuent.

Particuliers.

Mais elle eſt bien contre nature puis qu'elle enlaidit & efface tout ce que nature a mis en nous de beau & d'aymable, qui ſe fond à la force de cette paſſion, comme la beauté d'vne perle ſe diſſoult dedans le vinaigre : c'eſt pitié lors que de nous voir, nous en allons la teſte baiſſée, les yeux fichez

Contre nature.

Digitized by Google

en terre, la bouche ſans parole, les membres ſans mouuemens, les yeux ne nous ſeruent que pour pleurer, & diriez que nous ne ſommes rien que des ſtatuës ſuantes, & comme Niobé, que les Poëtes diſent auoir eſté conuertie en pierre, par force de pleurer.

Or elle n'eſt pas ſeulement contraire & ennemie de nature, mais elle s'attaque encore à Dieu, car qu'eſt-elle autre choſe qu'vne pleinte temeraire & outrageuſe contre le Seigneur de l'Vniuers, & la loy commune du monde, qui porte que toutes choſes qui ſont ſous le ciel de la Lune ſont muables & periſſables? ſi nous ſçauons ceſte loy, pourquoy nous tourmentons-nous? ſi nous ne la ſçauons, dequoy nous plaignons-nous: ſinon de noſtre ignorance de ne ſçauoir ce que nature à eſcrit par tout les coins du monde? Nous ſommes icy non pour donner la loy, mais pour la receuoir, & ſuiure ce que nous y trouuons eſtably, & nous tourmentant au contraire, ne ſert que pour donner double peine. 4. Iniuſte & impie.

Apres tout cela, elle eſt tres pernicieuſe & dommageable à l'homme: & d'autãt plus dangereuſe, qu'elle nuit ſous couleur de profiter: ſous vn faux ſemblant de nous ſecourir, elle nous offenſe, de nous tirer le fer de la playe, l'enfonce iuſques au cœur: & ſes coups ſont d'autãt plus difficiles à parer, & ſes entrepriſes à rompre, que c'eſt vne ennemy domeſtique, nourry & eſleué chez nous, que nous auons meſmes engendré pour noſtre peine. 5. Pernicieuſe. 6. Extremement meſchante & deſnaturée.

Au dehors par ſa deformité & contenance nouuelle, toute alterée & contrefaicte, elle deshonore & infame l'homme: quand elle entre

chez nous, elle nous remplit de honte, tellement que nous n'oſons nous monſtrer en public, voire meſmes en particulier à nos amis: depuis que nous ſommes vne fois ſaiſis de ceſte paſſion, nous ne cherchons que quelque coin, pour nous accroupir & muſſer de la veuë des hommes. Qu'eſt-ce à dire cela? ſinon qu'elle ſe condamne ſoy-meſmes, & recognoiſt combien elle eſt indecente? ne direz-vous pas que c'eſt quelque femme ſurprinſe en deſbauche, qui ſe cache, & craint d'eſtre recognuë? Apres regardez ſes veſtemens & ſes habits de dueil, eſtrangers & effeminez, qui montrent que la triſteſſe oſte tout ce qu'il y a de maſle & genereux, & nous donne toutes les contenances & infirmitez des femmes. Auſſi les Thraces habilloient en femmes les hommes qui eſtoiẽt en dueil: & dit quelqu'vn, que la triſteſſe rend les hommes Eunuques: les loix Romaines premieres plus maſles & genereuſes, defendoient ces effeminées lamentations, trouuant horrible de ſe deſnaturer de ceſte façon, & faire choſe cõtraire à la virilité, permettant ſeulement ces premieres larmes qui ſortent de la premiere pointe, d'vne freſche & recente douleur, qui peuuent tomber meſmes des yeux des Philoſophes, qui gardent auec l'humanité la dignité, qui peuuent tomber des yeux, ſans que la vertu tombe du cœur.

7. Interrement.

Or non ſeulement elle fane le viſage, change & deſguiſe deshonneſtement l'homme au dehors: mais penetrant iuſques à la moüelle des os, *Triſtitia exſicca toſſa*, fleſtrit auſſi l'ame, trouble ſon repos, rend l'homme inepte aux choſes bonnes & dignes d'honneur, luy oſtant le gouſt, l'enuie, & la

diſpoſition à faire choſe qui vaille, & pour ſoy & pour autruy, & non ſeulement à faire bien, mais encore à le receuoir. Car meſmes les bonnes fortunes qui luy arriuent luy deſplaiſent : tout s'aigrit en ſon eſprit, comme les viandes en l'eſtomach débauché: Bref, elle enfielle noſtre vie, & empoiſonne toutes nos actions.

8. Diſtinction.

Elle a ſes degrez, la grande & extreme, ou bien qui n'eſt pas du tout telle de ſoy, mais qui eſt arriuée ſubitement par ſurprinſe & chaude allarme, ſaiſit, tranſſit, rend perclus de mouuement & ſentiment, comme vne pierre, à l'inſtar de ceſte miſerable mere Niobé.

Diriguit viſu in medio, calor oſſa reliquit,
Labitur, & longo vix tandem tempore fatur.

Dont le peintre repreſente diuerſement, & par degrez le dueil des parens & amis d'Iphigenia en ſon ſacrifice, quant ſe veint au pere, il le peignit le viſage couuert, comme ne pouuant l'art ſuffiſamment exprimer ce dernier degré de dueil? voire quelquefois tuë tout à fait: la mediocre ou bien la plus grande, mais qui par quelque laps de temps s'eſt relaſchée, s'exprime par larmes, sãglots, ſouſpirs, & plaintes, *Curæ leues loquũtur, ingentes ſtupent. Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l. 3. c. 29.*

Compaſſion.

CHAP. XXII.

NOus ſouſpirons auec les affligez, compatiſſons à leur mal, ou pource que par vn ſecret conſentement nous participons au mal les vns des

autres, ou bien que nous craignons en nous mesmes, ce qui arriue aux autres.

2. Foible & iniuste.

Mais cecy se faict doublement, dont y a double misericorde: l'vne fort bonne, qui est de volonté, & par effect secourir les affligez sans se troubler ou affliger soy mesme, & sans se ramollir ou relascher de la Iustice ou de la Diuinité. C'est la vertu tant recommandée en la Religion, qui se trouue aux Saincts & aux Sages: l'autre est vne passion d'ame foible, vne sotte & feminine pitié qui vient de mollesse, trouble d'esprit, loge volontiers aux femmes, enfans, aux ames cruelles & malicieuses
Ch. 30. (qui sont par consequent lasches & coüardes, comme a esté dit en la cruauté) qui ont pitié des meschans qui sont en peine, dont elle produit des effects iniustes, ne regardant qu'à la fortune, estat & condition presente, & non au fonds & merite de la cause. *Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 30.*

Crainte.

CHAP. XXIII.

1. Description.

LA crainte est l'apprehension du mal aduenir laquelle nous tient perpetuellement en cerueelle, & deuance les maux dont la fortune nous menace.

Nous ne parlons icy de la crainte de Dieu, tant recommandée en l'Escriture, ny n'esmes de toute celle qui vient d'Amour, & est vn doux respect enuers la chose aymée, loüable aux subiects & tous inferieurs enuers leurs superieurs: Mais de

la vicieuſe qui trouble & afflige, qui eſt l'engeãce de peché, beſſonne de la honte, toutes deux d'vne ventrée, ſorties du maudit & clandeſtin mariage de l'eſprit humain, auec la perſuaſion diabolique: *Timeo eò quod nudus eſſem & abſcondi me.*

C'eſt vne paſſion fauſſe & malicieuſe, & ne peut rien ſur nous qu'en nous trompant & ſeduiſant: elle ſe ſert de l'aduenir, ou nous ne voyons goute, & nous iette là dedans comme dedans vn lieu obſcur, ainſi que les larrons font la nuict: afin d'entreprendre ſans eſtre recognus, & donner quelque grand effroy auec peu de ſubiect, & là elle nous tourmente auec des maſques de maux, comme on fait des Fees aux petits enfans, maux qui n'ont que vne ſimple apparence, & n'ont rien en ſoy pour nous nuire, & ne ſont maux que pource que nous les penſons tels. C'eſt la ſeule apprehenſion que nous en auons, qui nous rend mal ce qui ne l'eſt pas, & tire de noſtre bien meſmes, du mal pour nous en affliger. Combien en voyons-nous tous les iours, qui de crainte de deuenir miſerables le ſont deuenus tous à fait, & ont tourné leurs vaines peurs en certaines miſeres? Combien qui ont perdu leurs amis pour s'en deffier, combien de malades de peur de l'eſtre? Tel a tellement apprehendé que ſa femme luy fauſſoit la foy, qu'il en eſt ſeché de langueur: tel a tellement apprehendé la pauureté qu'il en eſt tombé malade. Bref, il y en a qui meurent de la peur qu'ils ont de mourir: & ainſi peut-on dire de tout ce que nous craignons, ou de la plus-part, la crainte ne ſert qu'à nous faire trouuer ce que nous fuyons. Certes la crainte eſt de tous maux le plus grand & le plus faſcheux,

2. Sa malice & tyrannie.

car les autres maux ne ſont maux que tant qu'ils ſont, & la peine n'en dure que tant que dure la cauſe : mais la crainte eſt de ce qui eſt, & de ce qui n'eſt point, & de ce qui parauanture ne ſera iamais, voire quelquesfois de ce qui ne peut du tout eſtre. Voila donc vne paſſion ingenieuſement malicieuſe & tyrannique, qui tire d'vn mal imaginaire, des vrayes & bien poignantes douleurs, & puis fort ambitieuſe de courir au deuant des maux, & les deuancer par penſée & opinion.

2. La crainte non ſeulement nous remplit de maux & ſouuent à fauſſes enſeignes, mais encores, elle gaſte tout le bien que nous auons, & tout le plaiſir de la vie, ennemie de noſtre repos : il n'y peut auoir plaiſir de iouyr du bien que l'on craint de perdre, la vie ne peut eſtre plaiſante ſi l'on craint de mourir, le bien diſoit vn ancien, ne peut apporter plaiſir, ſinon celuy à la perte duquel on eſt preparé.

3. C'eſt auſſi vne eſtrange paſſion, indiſcrete & inconſiderée, elle vient auſſi ſouuent de faute de iugement, que de faute de cœur : elle vient des dangers, & ſouuent elle nous iette dedans les dangers : Car elle engendre vne faim inconſiderée d'en ſortir, & ainſi nous eſtonne, trouble, & empeſche de tenir l'ordre qu'il faut pour en ſortir : elle apporte vn trouble violent, par lequel l'ame effrayée ſe retire en ſoy-meſme, & ſe debat pour ne voir le moyen d'euiter le danger qui ſe preſente. Outre le grand deſcouragemẽt qu'elle apporte, elle nous ſaiſit d'vn tel eſtonnement, que nous en perdõs le iugement, & ne ſe trouue plus de diſcours en nous, nous fait fuir ſans qu'aucun nous pourſuiue, voire

ſouuent nos amis & le ſecours ; *adeo pauor etiam auxilia formidat.* Il y en a qui en ſont venus inſenſez, voire meſme les ſens n'ont plus leur vſage : nous auons les yeux ouuerts & n'en voyons pas, on parle à nous & nous n'eſcoutons pas, nous voulons fuyr & ne pouuons marcher.

La mediocre nous donne des aiſles aux talons, la plus grande nous cloüe les pieds & les entraue. Ainſi la peur renuerſe & corrompt l'hõme entier, & l'eſprit, *Pauor ſapientiam omnem mihi ex animo expectorat*, & le corps, *Obſtupui, ſteteruntque comæ, vox faucibus hæſit.* Quelquesfois tout à coup pour ſon ſeruice, elle ſe iette au deſeſpoir, nous remet à la vaillance, comme la legion Romaine ſous le Conſul Sempronius contre Annibal, *Audacem fecerat ipſe timor.* Il y a bien des peurs & frayeurs ſans aucune cauſe apparente, & comme d'vne impulſion celeſte qu'ils appellent terreurs paniques, *Terrores de cœlo, areſcentibus hominibus præmore*, telle qu'auint vne fois en la ville de Carthage: des peuples & des armées entieres en ſont quelquefois frappées. *Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l. 3. cap. 28.* Luc. 12.

SECONDE CONSIDERATION *de l'homme, qui eſt par comparaiſon de luy auec tous les autres animaux.*

CHAP. XXIV.

NOvs auons conſideré l'homme tout entier & ſimplement en ſoy, maintenant conſide- 1.

Digitized by Google

Comparaisó vtile & difficile en laquelle l'hõme est suspect,

rons-le par comparaison auec les autres animaux, qui est vn tres-beau moyen de le cognoistre: Ceste comparaison est de grande estenduë, a force pieces, de grande science & importance, tres-vtile, si elle est bien faicte, mais qui la fera? l'homme? Il est partie & suspect, & de faict, il n'y procede pas de bonne foy. Cela se monstre bien en ce qu'il ne tient point de mesure & de mediocrité: tantost il se met beaucoup au dessus de tout, & s'en dit maistre, desdaigne le reste: il leur taille les morceaux, & leur distribuë telle portion de facultez & de forces que bon luy semble. Tantost comme par despit il se met beaucoup au dessoubs, il gronde, se pleint, iniurie nature comme cruelle marastre, se faict le rebut & le plus miserable du monde. Or tous les deux sont esgalement contre raison, verité, modestie. Mais comment voulez-vous qu'il chemine droictement & esgalement auecques les autres animaux, veu qu'il ne le faict pas auec

Chap. de la presõption.

l'homme son compagnon, ny auec Dieu, comme se monstrera. Elle est aussi fort difficile à faire: car comment peut l'homme cognoistre les branles internes & secrets des animaux, ce qui se remuë au dedans d'eux? Or estudions à la faire sans passion.

2. Premierement, la police du mõnde n'est point si fort inesgale, si difforme & desreglée, & n'y a point si grande disproportion entre les pieces que celles qui s'approchent & se touchent, ne se ressemblent peu plus, peu moins. Aussi y a-il vn grãd voisinage & cousinage entre l'hõme, & les autres animaux. Ils ont plusieurs choses pareilles & communes; & ont aussi des differences, mais non pas

Digitized by Googl

si fort esloignées & dispareilles, qu'elles ne se tiennent : l'homme n'est du tout au dessus ny du tout au dessous : tout ce qui est sous le Ciel, dit la Sagesse de Dieu, court mesme fortune. Eccles.

Parlons premierement des choses qui leur sont communes, & à peu prés pareilles, qui sont engendrer, nourrir, agir, mouuoir, viure, mourir. *Idem interitus hominis & Iumentorum, & aqua utriusq; conditio.* Et ce sera contre ceux qui se plaignent, disans, que l'homme est le seul animal disgracié de nature, abandonné, nud sur la terre nüe, sans couuert, sans armes, lié, garrotté, sans instruction de ce qui luy est propre, là où tous les autres sont reuestus de coquilles, gousses, escorces, poils, lames, bourre, plumes, escailles: Armez de grosses dents, cornes, griffes, pour assaillir & deffendre : Instruicts à nager, courir, volet, chanter, chercher sa pasture; & l'homme ne sçait cheminer, parler, manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage & peine. Toutes ces plaintes, qui regardent la composition premiere & condition naturelle, sont iniustes & faussses, nostre peau est aussi sussisamment pourueuë contre les iniures du temps que la leur, tesmoin plusieurs nations (comme a esté dict) qui n'ont encor sceu que c'est que vestemens : & nous tenons aussi descouuertes les parties qui nous plaist, voire les plus tendres & sensibles, la face, la main, l'estomach: les dames mesmes delicates, la poictrine. Les liaisons & emmaillottemens ne sont point necessaires, tesmoins les Lacedemoniens & maintenant les Suisses, Allemans, qui habitent les pays froids, les Basques & les Vagabonds qui se disent Egyptiens. Le pleurer est aussi cõmun aux bestes :

3. Choses communes. Eccles. 4

1. Nuditéch. 6.

2. Emmaillottement.

3. Pleurer.

3. Pleurer. la pluſpart des animaux ſe pleint, gemit quelque temps apres leur naiſſance. Quãt aux armes, nous
4. Armes. en auons de naturelles, & plus de mouuemens des membres, & en tirons plus de ſeruices naturellement, & ſans leçon. Si quelques beſtes nous ſurpaſſent en cet endroit, nous en ſurpaſſons pluſieurs autres. L'vſage du manger eſt auſſi en eux
5. Manger. & en nous tout naturel, & ſans inſtruction. Qui doute qu'vn enfant arriué à la force de ſe nourrir, ne ſceuſt queſter ſa nourriture! Et la terre en produit & luy en offre aſſez pour ſa neceſſité, ſans autre culture & artifice, teſmoin tant de nations, qui ſans labourage, induſtrie & ſoin aucun viuent
6. Parler. plantureuſement. Quant au parler, l'on peut bien dire, que s'il n'eſt point naturel, il n'eſt point neceſſaire: mais il eſt commun à l'homme auec tous animaux. Qu'eſt ce autre choſe que parler, ceſte faculté que nous leur voyons de ſe plaindre, ſe reſiouyr, s'entr'appeller au ſecours, ſe conuier à l'amour? & comme nous parlons par geſtes & mouuement des yeux, de la teſte, des mains, des eſpaules (en quoy ſe font ſçauans les muets) auſſi font les beſtes, comme nous voyons en celles qui n'ont pas des voix, leſquelles toutesfois s'entrefont des offices mutuels, & comme à certaine meſure les beſtes nous entendent, auſſi nous les entendons. Elles nous flattent, nous menacent, nous requierent, & nous elles. Nous parlons à elles, & elles à nous, & ſi nous ne nous entre-entendons parfaitement, à qui tient-il? à elles ou à nous? c'eſt à deuiner. Elles nous peuuent bien eſtimer beſtes par ceſte raiſon, comme nous elles: mais encores nous reprochent-elles, que

nous ne nous entre-entendons pas nous meſmes. Nous n'entendons pas les Baſques, les Bretons, & elles s'entre-entendent bien toutes, non ſeulement de meſme eſpece, mais, qui plus eſt, de diuerſe; en certain abbayer du chien, le cheual cognoiſt qu'il y a de la cholere; & en autre voix il cognoit qu'il n'y en a point. Au reſte elles entrent en intelligence auec nous. Et la guerre aux combats, les elephans, les chiens, les cheuaux s'entendent auec nous, font leur mouuement accordans à pourſuiure, arreſter, donner, reculer, ont paye ſolde, & part au butin, comme il s'eſt pratiqué en la nouuelle conqueſte des Indes. Voila des choſes communes à tous & à peu prés pareilles.

7. Intelligences mutuelles.

Venons aux differences & aduantages des vns ſur les autres: l'homme eſt ſingulier & excellent en aucunes choſes par deſſus les animaux: & en d'autres les beſtes ont le deſſus, afin que toutes choſes ſoient ainſi entre-laſſées & enchainées en ceſte generale police du monde, & de nature. Les aduantages certains de l'homme, ſont les grandes facultez de l'ame, la ſubtilité, viuacité, & ſuffiſance d'eſprit à inuenter, iuger, choiſir: la parole pour demander & offrir aide & ſecours, la main pour executer ce que l'eſprit aura de ſoy inuenté, & appris d'autruy. La forme auſſi du corps, grande diuerſité de mouuemens des membres, dont il tire plus de ſeruices de ſon corps.

4. Differences & aduantages de l'hõme.

Les aduantages des beſtes, certains & hors de diſpute, sõt où generaux ou particuliers: les generaux ſont ſanté & vigueur du corps, beaucoup plus entiere, forte, & conſtãte en elles, parmy leſquelles

5. Des beſtes, generaux.

ne ſe trouue point tãt de borgnes, ſourds, boiteux, muets, maladifs, defectueux & mal-nez comme parmy les hommes. Le ſerain ne leur nuict point, ne ſont ſubiects aux defluxions, d'où ſont cauſées preſque toutes maladies. L'hõme couuert de toict & de pauillon à peine s'en peut-il garder: Moderation d'appetits & d'actions, innocence, ſeurté, repos & tranquillité de vie, vne liberté pleine & entiere ſans honte, crainte, ny ceremonie aux choſes naturelles & licites (car l'homme eſt ſeul, qui a à ſe deſtober & ſe cacher en ſes actions, & duquel les defauts & imperfections : offenſent ſes compagnons) exemptions de tant de vices & deſrèglemens, ſuperſtition, ambition, auarice, enuie, les ſonges meſmes de nuict ne les trauaillent point comme l'homme, ny tant de fantaiſies & penſements. Les particuliers ſont l'habitation & demeure pure, haute, ſaine, plaiſante des oiſeaux en la region de l'air: La ſuffiſance d'aucuns arts, comme de baſtir aux arondelles & autres oiſeaux, tiſtres & coudre aux aragnées, de la Medecine en pluſieurs animaux, muſique aux roſſignols. Les effects & proprietez merueilleuſes, inimitables, voire inimaginables, comme la proprieté du poiſſon Remora à arreſter les plus grands vaiſſeaux de mer, comme il ſe lit de la galere Capitaineſſe de Marc Antoine, & le meſme de celle de Caligula: de la Torpille à endormir les membres d'autruy bien eſloignez & ſans les toucher : de l'heriſſon à preſſentir les vents, du Cameleon & du Poulpe à prendre les couleurs. Les pronoſtiques comme des oyſeaux en leurs paſſages de contrée en autre, ſelon les ſaiſons diuerſes, de toutes beſtes meres à

Particuliers.

1.

2.

3.

Digitized by Google

cognoiſtre, de tout leurs petits qui doit eſtre le meilleur : car eſtant queſtion de les ſauuer du danger, ou rapporter au nid, elles commencent touſiours par le meilleur, qu'elles ſçauent & pronoſtiquent tel. En toutes ces choſes l'homme eſt de beaucoup inferieur, & en pluſieurs il n'y vaut du tout rien : l'on y peut adiouſter ſi l'on veut la longueur de vie, qui en certains animaux paſſe ſept ou huict fois le plus long terme de l'homme.

6. Aduantages diſputables.

Les aduantages que l'homme pretend ſur les beſtes, mais qui ſont diſputables, & qui peut-eſtre ſont au rebours pour les beſtes contre l'homme, ſont pluſieurs. Premierement, les facultez raiſonnables, diſcours, ratiocination, diſcipline, iugement, prudence. Il y a icy deux choſes à dire, l'vne eſt de la verité du fait. C'eſt vne queſtion grande, ſi les beſtes ſont priuées de toutes ces facultez ſpirituelles : l'opinion qui tient qu'elles n'en ſont pas priuées, ains qu'elles les ont, eſt la plus authentique & plus vraye. Elle eſt tenuë des plus graues Philoſophes, meſmement de Democrite, Anaxagoras, des Stoïciens, Galiẽ, Porphyre, Plutarque, ſouſtenuë par ceſte raiſon. La compoſition du cerueau, qui eſt la partie, de laquelle l'ame ſe ſert pour ratiociner, eſt toute pareille & meſmes aux beſtes qu'aux hommes, confirmée par experience. Les beſtes des ſinguliers concluent les vniuerſels, du regard d'vn homme ſeul cognoiſſent tous hommes, ſçauent conioindre & diuiſer, & diſtinguer le bon du mauuais pour leur vie, liberté, & de leurs petits. Voire ſe liſent & ſe voyent, ſi l'on y veut bien prendre garde, pluſieurs traicts faicts par les beſtes, qui ſurpaſſent la ſuffiſance, ſubtilité

1. Ratiocinatiõ. queſtiõ ſi les beſtes ratiocinent.

arracher les dars & iauelots des corps auec fort peu de douleur qui eſt aux Elephans: le chien dont parle Plutarque, qui en vn ieu public ſur l'eſchafaut contrefaiſoit le mort, tirant à la fin, tremblãt, puis ſe roidiſſant, ſe laiſſant entrainer, puis peu à peu ſe reuenant & leuant la teſte, faiſoit le reſſuſcité, tant de ſingeries & de tours eſtranges, que font les chiens des baſteleurs, les ruſes & inuentions, dequoy les beſtes ſe couurent des entrepriſes que nous faiſons ſur elles : la meſnagerie & grande prouidence des fourmis à eſtendre au dehors leurs grains pour les eſuenter, ſeicher, afin qu'ils ne moiſiſſent & corrompent, à ronger le bout du grain, afin qu'il ne germe & ne ſe faſſe ſemence ; la police des mouches à miel, où y a ſi grande diuerſité d'offices & de charges, & vne ſi grande conſtance.

7. Oppoſitiõ de l'inſtinct naturel.

Pour rabbattre tout cecy aucuns malicieuſement rapportant toutes ces choſes à vne inclination naturelle, ſeruile & forcée: cõme ſi les animaux agiſſoient par vne neceſſité naturelle à la façon des choſes inanimées, comme la pierre qui tombant en bas, le feu qui monte en haut : mais outre que cela ne peut eſtre, ny entrer en imagination, car il faut enumeratiõ de parties, comparaiſon, diſcours par cõionction & diuiſion, & conſequences : auſſi ne ſçauroient ils dire, que c'eſt que cette inclinatiõ & inſtinct naturel: ce ſont des mots qu'ils vſurpẽt mal à propos, pour ne demeurer ſourds & muets. Encores ce dire ſe retorque cõtr'eux : cãr il eſt ſans comparaiſon plus noble, honorable, & reſſemblant à la diuinité, d'agir par nature, que par art & apprentiſſage : eſtre conduit & mené par la main

de Dieu, que par la ſienne : reglement agir par naturelle & ineuitable condition, que reglement par liberté fortuite & temeraire.

Par cette oppoſition d'inſtinct naturel ils les veulent auſſi priuer d'inſtruction & diſcipline, tant actiue que paſſiue, mais l'experience les dément: car elles la reçoiuent, teſmoin les pies, perroquets, merles, chiens, cheuaux, comme a eſté dit, & la donnent, teſmoins les roſſignols, & ſur tout les Elephans, qui paſſent tous animaux en docilité, & toute ſorte de diſcipline & ſuffiſance.

8. Quant à cette faculté de l'eſprit, dont l'homme ſe glorifie tãt, qui eſt de ſpiritualiſer les choſes corporelles & abſentes, les deſpoüillans de tous accidens, pour les conceuoir à ſa mode, *nam intellectum eſt in intelligente admodum intelligentis*, les beſtes en ſont de meſmes, le cheual accouſtumé à la guerre dormant en ſa litiere tremouſſe & fremit, comme s'il eſtoit en la meſlée, conçoit vn ſon de tambour, de trõpette, vne armée: le levrier en ſonge haletãt, alongeant la queuë, ſecoüant les iarets, conçoit vn lievre ſpirituel : les chiens de garde grondent en ſongeant, & puis iappent tout à fait, imaginant vn eſtrãger arriuer. Pour conclurre ce premier point, il faut dire, que les beſtes ratiocinent, vſent de diſcours & iugement, mais plus foiblement & imparfaitemẽt que l'hõme. Elles ſont inferieures en cela à l'homme, & non pas qu'elle n'y ayent du tout point de part. Elles ſont inferieures à l'homme, cõme entre les hõmes, les vns ſont inferieurs aux autres, & auſſi entre les beſtes s'y trouue telle differẽce: mais encores y a il plus grande difference entre les hommes : car comme ſe dira apres, il y a plus

grande distãce d'homme à homme, que d'homme à beste. Mais pour tout cela l'on ne peut pas inferer vne equalité ou pariage de la beste auec l'homme (combien que comme Aristote dit, il y a des hommes si foibles & hebetez qu'ils ne different de la beste que par la seule figure) & que l'ame brutale soit immortelle cõme l'humaine, ou l'humaine mortelle comme la brutale: ce sont des illations malicieuses. Car outre qu'en cette faculté de raisonner, l'homme a vn tres-grand auãtage par dessus telles, encores y a il d'autres facultez plus hautes & toutes spirituelles, par lesquelles l'homme est dit l'image & ressemblãce de Dieu, & est capable de l'immortalité, esquelles la beste n'a point de part, & sont signifiées par l'intellect, qui est plus que la ratiocination simple. *Nolite fieri sicut equus & mulus, in quibus non est intellectus.*

L'autre point à dire en cette matiere est, que cete preeminence & auantage d'entendemẽt, & autres facultez spirituelles, que l'homme pretend, luy est bien cher vendu, & luy porte plus de mal que de bien, car c'est la source principale des maux qui le pressent, vices, passions, maladies, irresolution, trouble, desespoir dequoy sont quittes les bestes, à faute de ce grãd auantage, témoin le pourceau de Pyrrho, qui mangeoit paisiblemẽt au naufrage durant la grande tẽpeste, qui trãsissoit de peur toutes les personnes qui y estoiẽt. Il semble que ces grãdes parties de l'ame ont esté denées aux bestes, à tout le moins retrãchées & baillées chetiues & foibles pour leur grand bien & repos, & données à l'homme pour son grand tourment: car par icelles il s'agite & trauaille, se fasche du passé, s'estonne & se

trouble pour l'aduenir : voire il imagine, apprehende & craint des maux qui ne sont & ne seront point. Les animaux n'apprehendẽt le mal, que lors qu'ils le sentent : estans eschappez sont en pleine seureté & repos. Voila comment l'homme est le plus miserable par où l'on le pensoit plus heureux : dont il semble qu'il eust mieux valu à l'homme, n'estre point doüé & garny de toutes ces belles & celestes armes, puis qu'il les tournes cõtre soy à son mal & sa ruine. Et de fait nous voyons que les stupides & foibles d'esprit, vivent plus en repos, & ont meilleur marché des maux & accidens, que les forts spirituels.

10. 2. Seigneurie & commandement.

Vn autre aduantage que l'homme pretend sur les bestes, est vne seigneurie & puissance de commander, qu'il pense auoir sur les bestes : mais outre que c'est vn aduantage, que les hommes mesmes ont & exercent les vns sur les autres, encores ce dernier n'est-il pas vray. Car où est ce cõmander de l'homme, & cet obeyr des bestes, C'est vne chimere : & les hommes craignent plus les bestes, qu'elles ne font les hommes. L'homme a bien à la verité grande

Genes. 1. preeminence par dessus les bestes, *ut præsit piscibus maris, volatilibus cæli, bestiis terræ*. Et ce est à cause de sa belle & droite forme, de sa sagesse & preorgatiue de son esprit : mais non pas qu'il leur commande, ny qu'elles luy obeyssent.

11. 3. Liberté, seruitude.

Il y a encores vn autre aduantage voisin de cestuy-cy, pretẽdu par l'homme, qui est vne pleine liberté, reprochant aux bestes la seruitude, captiuité, subiection, mais c'est bien mal à propos. Il y a bien plus de subiect & d'occasion de le reprocher à l'homme, témoin les esclaues, non seulement faits

parforce : & ceux qui deſcendent d'eux, mais encores les volontaires, qui vendent à purs deniers leur liberté, qui la donnent de gayeté de cœur, ou pour quelque commodité contre les eſcrimeurs anciens à outrance, les femmes à leurs Dames, les ſoldats à leurs Capitaines. Or il n'y a rien de tout cela aux beſtes : elles ne s'aſſeruiſſent iamais les vnes aux autres : ne vont point à la Seruitude, ny actiuement ny paſſiuement, ny pour aſſeruir ny pour eſtre aſſeruies : & ſont en toutes façons plus libres que les hommes. Et ce que l'homme va à la chaſſe, prend, tuë, mange les beſtes, auſſi eſt-il pris, tué, mangé par elles à ſon tour, & plus noblement, de viue force, non par fineſſe & par art comme il fait, & non ſeulemẽt d'elles, mais de ſon compagnon, d'vn autre homme, choſe bien vilaine : les beſtes ne s'aſſemblent point en troupe, pour aller tuer, deſtruire, rauager & prendre eſclaue vn autre troupe de leurs ſemblables, comme font les hommes.

Le quatrieſme & grand auantage pretendu par l'hõme eſt en la vertu, mais de la morale il eſt diſputable : (l'entens morale materiellement pour l'action externe) car formellement la moralité bonne ou mauuaiſe vertu & vice (qui ne peut eſtre ſans le franc arbitre, & eſt matiere de merite démerite) ne peut eſtre en la beſte : la recognoiſſance, l'amitié officieuſe, la fidelité, la magnanimité, & tant d'autres, qui conſiſtent en ſocieté & conuerſion, ſont plus viues, plus expreſſes & conſtantes qu'au commun des hommes. Hircanus le chien de Lyſimachus demeura ſur le lit de ſon maiſtre mort ſans vouloir iamais manger ny boi- 12 4. Vertu

re:& ſe ietta au feu où fut mis le corps de ſon maiſtre:&s'y laiſſa bruſler auec luy:tout le meſme en fit vn autre appartenant à vn certain Pirrhus: celuy du ſage Heſiode decela les meurtriers de ſon maiſtre: vn autre de meſme en preſence du Roy Pirrhus & de toute ſon armée:vn autre qui ne ceſſa,comme afferme Plutarque,allãt de ville en ville, iuſques à ce qu'il euſt fait venir en la iuſtice le ſacrilege & voleur du Temple d'Athenes. L'hiſtoire eſt celebre du Ly õ hoſte &nourricier d'Androdus eſclaue ſon medecin, qu'il ne voulut toucher,luy ayãt eſté expoſé,ce qu'Appion dit auoir veu à Rome. Vn Elephan ayant par cholere tué ſon gouuerneur, par repentance ne voulut plus viure, boire,ny manger. Au contraire il n'y a animal au monde,iniuſte, ingrat, meſcognoiſſant, traiſtre,perfide,menteur,& diſſimulé au prix de l'homme. Au reſte puis que la vertu eſt en la moderation de ſes appetits, & à brider les voluptez, les beſtes,ſont biẽ plus reglées que nous,& ſe cõtiennent mieux dedans les bornes de nature. Car non ſeulemẽt elles ne ſont point touchées ny paſſionnées de cupiditez non naturelles,ſuperfluës& artificielles,qui ſont vicieuſes toutes, & infinies, comme les hommes qui y ſont pour la plus-part tous plongez,mais encores aux naturelles,comme boire& mãger,l'accointãce des maſles&femelles, elles y ſont beaucoup plus moderées & retenuës: Mais pour voir qui eſt plus vertueux & vicieux de l'homme ou de la beſte,&faire à bon eſcient hõte à l'hõme deuãt la beſte,prenons la plus propre & conuenable vertu de l'hõme,c'eſt cõme porte ſõ nom,l'humanité;cõme le plus eſtrãge & contrai-

re vice, c'eſt cruauté. Et en cecy les beſtes ont bien dequoy faire rougir l'homme, en ces huit mots, Elles ne s'attaquẽt & n'offenſent gueres ceux de leur genre, *Maior ſerpentũ ferarúmq; concordia quàm hominum* : Ne ſe combatent que pour tres-grandes & iuſtes cauſes, defenſe & conſeruation de leur vie, liberté, & leurs petits: Auec leurs armes naturelles & ouuertes : par la ſeule viue force & vaillance, d'vne à vne, comme en duels, & non en troupe ny par deſſein : ont leurs combats cours & toſt expediez, iuſques à ce que l'vne ſoit bleſſée ou qu'elle cede: & le combat finy, la querelle, la haine, & la colere eſt auſſi terminée. Mais l'homme n'a querelle que contre l'homme : pour des cauſes non ſeulement legeres, vaines, & friuoles, mais ſouuent iniuſtes: auec armes artificielles & traiſtreſſes, par fraudes & mauuais moyens : en trouppe & aſſemblée faite auec deſſein : fait la guerre fort longuement, & ſans fin iuſques à la mort : & ne pouuant plus nuire, encores la haine & la cholere dure. Humanité, cruauté.

La concluſion de cette comparaiſon eſt que vainement & mal l'homme ſe glorifie tant par deſſus les bétes. Car ſi l'hõme a quelque choſe plus qu'eles, cõme eſt principalement la viuacité de l'eſprit & de l'entendement, & les grandes facultez de l'ame: auſſi en eſchange eſt il ſuiet à mille maux, dont les beſtes n'en tiennent rien, inconſtance, irreſolution, ſuperſtition, ſoin penible des choſes à venir, ambition, auarice, enuie, curioſité, detractiõ, menſonge, vn mõde d'appetits deſreglez, de mécontẽtemens & d'ennuis. Cet eſprit dont l'homme fait tant de feſte, luy apporte vn million de maux, & plus lors qu'il s'agite & s'efforce. Car non ſeule- 12. Concluſion de cette ſeconde conſideration.

ment il nuit au corps, trouble, rompt & lasse la force & les fonctions corporelles, mais encores soy-mesmes s'empesche. Qui iette les hommes à la folie, à la manie, que la pointe, l'agilité, & la force propre de l'esprit : les plus subtiles folies & excellentes manies viennent des plus rares & viues agitations de l'esprit, comme des plus grandes amitiez naissent les plus grandes inimitiez, & des santez vigoureuses, les mortelles maladies. Les melancholiques, dit Platon, sont plus capables de science & de sagesse, mais aussi de folie. Et qui bien regardera, trouuera qu'aux eleuations & saillies de l'ame libre, il y a quelque grain de folie, ce sont à la verité choses fort voisines.

Folie manie. Voyez cy dessus c. 14. art. 15.

13. Exhortation.

Pour simplement viure bien selon nature, les bestes sont de beaucoup plus auantagées, viuent plus libres, asseurées, moderées, contentes. Et l'homme est sage qui les considere, qui s'en fait leçon & son profit : en ce faisant il se forme à l'innocence, simplicité, liberté, & douceur naturelle, qui reluit aux bestes, & est toute alterée & corrompuë en nous par nos artificielles inuentions, & desbauches, abusant de ce que nous disons auoir par dessus elles, qui est l'esprit & iugement. Et Dieu tant souuent nous enuoye à l'eschole, & à l'exemple des bestes : du Milan, de la Cicogne, Arondelle, Torterelle, Fourmy, du Bœuf & de l'Asne & de tant d'autres. Au reste il le faut souuenir qu'il y a quelque commerce entre les bestes & nous, quelque relation & obligation mutuelle, ne fust-ce que parce qu'elles sont à vn mesme maistre, & de mesme famille que nous, il est indigne d'vser de cruauté enuers elles, nous deuons la iustice aux

Digitized by Google

hommes, la grace & la benignité enuers les autres creatures, qui en ſont capables.

TROISIESME CONSIDERATION *de l'homme, qui eſt par ſa vie.*

Eſtimation, briefueté, deſcription de la vie humaine, & ſes parties.

CHAP. XXXV.

C'Eſt vn premier & grand poinct de ſageſſe, de ſçauoir bien iuſtement eſtimer la vie, la tenir & conſeruer, la perdre ou quitter, la garder & conduire, autant & comme il faut : il n'y a peut-eſtre choſe en quoy l'on faille plus, & où l'on ſoit plus empeſché. Le vulgaire ſot, imperit: l'eſtime vn ſouuerain bien, & la prefere à toutes choſes, iuſques à la racheter, & l'allonger de quelque delay, à toutes les conditions que l'on voudra, penſant qu'elle ne ſçauroit eſtre trop cherement achetée: car c'eſt tout: c'eſt ſon mot, *vitâ nihil carius*, il eſtime & ayme la vie pour l'amour d'elle meſme, il ne vit que pour viure. Ce n'eſt merueille s'il faut en tout le reſte, & s'il eſt tout confit en erreurs, puis que des l'entrée & en ce premier point fondamental, il ſe méconte ſi lourdement. Elle pourroit bien auſſi eſtre trop peu eſtimée, par inſuffiſante ou orgueilleuſe meſcognoiſſance: car tombant en bonnes & ſages mains, elle peut eſtre inſtrument tres-vtile à ſoy & à autruy. Et ne puis eſtre de cet aduis prins tout ſimplement, qui dit, qu'il eſt tres-bon de n'eſtre point, & que la meilleure vie eſt la plus

1. De l'eſtimation & valeur de la vie

courte, *optimum non nasci, aut quàm citissimè aboleri.* Et n'est assez ny sagement dit, quel mal & qu'importe quand ie n'eusse iamais esté? On luy peut repliquer, où seroit le bien qui en est venu, & n'estant aduenu, ne fust-ce pas esté mal? C'est espece de mal que faute de bien: quel qu'il soit, encores que non necessaire: ces extremitez sont trop extremes & vicieuses, bien qu'inegalement: mais semble-il bien vray ce qu'a dit vn Sage, que la vie est vn tel bien que personne n'en voudroit, si l'on estoit bien aduerty que c'est auant la prendre. *Vitam nemo acciperet si daretur scientibus.* Bien va que l'on y est dedans, auant qu'en voir l'entrée, l'on y est porté tout à veuglettes: or se trouuant dedans, les vns s'y acoquinent si fort qu'à quelque pris que ce soit, ils n'en veulent pas sortir: les autres ne font que gronder & se dépiter: Mais les Sages voyans que c'est vn marché qui est fait sans eux (car l'on ne vit, ny l'on ne meurt pas, quand, ny comme lon veut) que bien qu'il soit rude & dur, ce n'est toutesfois pour tousiours, sans regimber & rien troubler s'y accõmodent comme ils peuuent, & s'y cõduisent tout doucement, faisans de necessité vertu, qui est le trait de sagesse & habileté, & ce faisant viuent autant qu'ils doiuent, & non pas tant qu'ils peuuent comme les sots. Car il y a temps de viure, & temps de mourir: & vn bon mourir vaut mieux qu'vn mal viure, & vit le sage tant que le viure vaut mieux que mourir: la plus longue vie n'est pas tousiours la meilleure.

Senec.

De cecy voyez ch. 11. du l. 2.

2. De la lõgueur &

Tous se pleignẽt fort de la briefueté de la vie humaine, non seulement le simple populaire, qui n'en voudroit iamais sortir, mais encore qui est plus

estrãge, les grãds & sages en font le principal chef de leurs plaintes. A vray dire la plus grande partie d'icelle estant diuertie & employée ailleurs, il ne reste quasi rien pour elle, car le temps de l'enfãce, vieillesse, dormir, maladies d'esprit, ou de corps, & tant d'autres est inutil & impuissant à faire chose qui vaille, estant defalqué & rabbatu, le reste est peu: toutesfois sans y opposer l'opinion contraire, qui tient la breueté de la vie pour vn tres-grand bien & don de nature, il semble que cette plainte n'a gueres de iustice ne de raison, & vient plustost de malice. Que seruiroit vne plus longue vie? pour simplement viure, respirer, manger, boire, voire ce monde? que faut-il tant de temps ? Nous auons tout veu, sceu, gousté en peu de temps; le sçachant, le vouloir tousiours ou si long temps practiquer, & tousiours recommencer, à quoy est bõ cela? Qui ne se souleroit de faire tousiours vne mesme chose? s'il n'est fascheux, pour le moins est-il superflu: c'est vn cercle roulant ou les mesmes choses ne font que reculer & s'approcher, c'est tousiours recõmencer & retistre mesme ouurage. Pour y apprendre & profiter dauantage, & paruenir à plus ample cognoissance & vertu, ô les bõnes gens que nous sommes, qui ne nous cognoistroit: nous ménageõs tres-mal ce que l'õ nous baille, & en perdons la plus part, l'employans non seulemẽt à vanité & inutilité mais à malice, & au vice, & puis nous allons crier & nous plaindre, que l'on ne nous en baille pas assez. Et puis que sert ce tant grand amas de science & d'experiẽce, puis qu'il en faut en fin déloger, & délogeant tout à vn coup oublier & perdre tout, ou bien mieux, & autrement sçauoir

briefueté de vie.

Digitized by Google

tout? Mais di-tu, il y a des animaux qui triplent & quadruplent la vie de l'homme; ie laisse les fables qui sont en cela, mais soit ainsi, aussi y en a il, & en plus grand nombre, qui n'en approchent pas, & ne viuent le quart de l'homme, & peu y en a il qui arriuent à son terme. Par quel droit, raison, ou priuilege, faut il que l'homme viue plus long temps que tous? pour ce qu'il employe mieux, & à choses plus hautes & plus dignes sa vie? Par cette raison il doit moins viure que tous, il n'y a point de pareil à l'homme, à mal employer sa vie, en meschanceté, ingratitude, dissolution, intemperance, & tout desreglement de mœurs, comme a esté dit & monstré cy dessus en la comparaison de luy auec les
Cap. 54. bestes, tellement que comme ie demandoy tantost? à quoy seruiroit vne plus longue vie? maintenant ie dy, & quels maux au monde si la vie de l'homme estoit fort longue? que n'entreprendroit-il, puis que la breueté qui luy coupe le chemin, & luy romp le dé; comme l'on dit, & l'incertitude d'icelle, qui oste tout courage, ne le peut arrester, viuant comme s'il auoit tousiours à viure? Il craint bien d'vne part se sentant mortel, mais il ne se peut tenir de conuoiter, esperer, entreprendre comme s'il estoit immortel. *Tanquam semper*
Senec. *victuri viuitis, nunquã vobis fragilitas vestra succurrit: omnia tanquam mortales timetis, tanquam immortales concupiscitis.* Et puis qu'à besoin nature de toutes ces belles & grandes entreprises & occupations, pour lesquelles tu penses t'appartenir vne plus longue vie qu'à tous animaux? Il n'y a donc point de suiet à l'homme de se plaindre, mais bien de se courroucer contre luy: nous auons assez de

vie, mais nous n'en ſommes pas bons meſnagers; elle n'eſt pas courte, mais nous la faisõs telle: nous n'en ſommes pas neceſſiteux mais prodigues, *non inopes vitæ, ſed prodigi.* Nous la perdons, diſſipõs & en faiſons matché, comme de choſe de neant, & qui regorge; nous tombons tous en l'vne de ces trois fautes, l'employer mal, l'employer à rien, l'employer en vain, *magna, vita pars elabitur malè agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus.* Perſõne n'eſtudie à viure: l'on s'occupe pluſtoſt à toute autre choſe, on ne ſçauroit rien bien faire par acquit ſans ſoin & attention. Les autres reſerués à viure iuſques à ce qu'ils ne puiſſent plus viure, à iouyr de la vie alors qu'il n'y aura plus que la lie & le marc, quelle folie & miſere: voire y en a qui ont pluſtoſt achoué que commencé à viure, & s'en vont ſans y auoir bien penſé: *quidam viuere inciperunt cùm deſinendum eſt, quidam ante deſierunt quàm inciperent, ſenes eras mali hoc quoque habet ſtultitiæ, ſemper incipere viuere.* Seneq. Voyez la 3. cha. 6.

3. deſcription de la vie humaine.

La vie preſente n'eſt qu'vne entrée & iſſuë de comedie, vn tiſſu perpetuel d'erreurs, vne triſſure d'aduãtures, vne ſuitte de miſeres diuerſes enchaiſnées de tous coſtez, il n'y a que mal qui coule, que mal qui ſe prepare, & le mal pouſſe de mal, cõme la vague pouſſe l'autre, la peine eſt touſiours preſente, & l'vmbre de bien nous deçoit, la beſtiſe de l'vn & l'autre nous poſſede de la cõmencement de la vie. le milieu eſt tout en peine & trauail: & la fin en douleur, mais toute enuiede en erreur.

La vie humaine a ſes incommoditez & miſeres communes, ordinaires, & perpetuelles: elle en a auſſi de particulieres & ſubtiles, ſelon que ſes

parties, aage, & saisons sont differentes; enfance, ieunesse, virilité, vieillesse, chacun a ses propres & particulieres tares.

5. Comparaiſõ de la ieuneſſe à la vieilleſſe.

La pluspart du monde parle plus honorablement & fauorablement de la vieillesse, comme plus sage, meure, moderée, pour accuser & faire rougir la ieunesse comme vicieuse, folle, débauchée, mais c'est iniustement: car à la verité les défauts & vices de la vieillesse sont en plus grand nombre, & plus grands & importuns que la ieunesse: elle nous attache encores plus de rides en l'esprit qu'au visage, & ne se voit point d'ames qui en vieillissant ne sentent l'aigre & le moisi auec le corps: l'esprit s'vse & s'empire, & vient en fin en enfantillage, *bis pueri senes*. La vieillesse est vne maladie necessaire & puissante, qui nous charge imperceptiblement de plusieurs imperfections. On veut appeller sagesse vne difficulté d'humeurs, vn chagrin & degoust des choses presentes, vne impuissance de faire comme deuant: la sagesse est trop noble pour se seruir de tels officiers: vieillir n'est pas s'assagir, ny quitter les vices, mais seulement les changer, & empires. La vieillesse condamne les voluptez, c'est pource qu'elle est incapable de les gouster, comme le chien d'Esope, elle dit qu'elle n'en veut point, c'est pource qu'elle n'en peut iouyr, elle ne les laisse pas proprement, ce sont elles qui la desdaignent, elles sont touſiours conuoitées & en feste, il ne faut pas que l'impuissance corrompe le iugement, lequel doit en la ieunesse cognoistre le vice en la volupté, & en la vieillesse la volupté au vice. Les vices de la ieunesse sont temerité, promptitude indiscrete, desbauche, & des-

bordement aux voluptez, qui ſont choſes naturelles, prouenantes de ce ſang boüillant, vigueur & chaleur naturelle, & par ainſi excuſables : mais ceux de la vieilleſſe ſont bien autres. Les legeres ſont vne vaine & caduque fierté, bâbil ennuyeux, humeux eſpineuſes & inſociables, ſuperſtition, ſoin des richeſſes, lors que l'vſage en eſt perdu, vne ſotte auarice & crainte de la mort, qui vient proprement non de faute d'eſprit & de courage, comme l'on dit, mais de ce que le vieillard s'eſt longuement accouſtumé, accommodé, & comme acoquiné à ce monde, dont il l'aime tant, ce qui n'eſt aux ieunes. Outre ceux-cy il y a enuie, malignité, iniuſtice, mais ce qu'il y a de plus ſot & ridicule en elle, eſt qu'elle ſe veut faire craindre & redouter, & pour cet tient elle vne morgue auſtere, & deſdaigneuſe, penſant par là extorquer crainte & obeyſſance, mais elle ſe fait mocquer d'elle : car cette mine fiere & tyrannique, eſt receuë auec mocquerie & riſée de la ieuneſſe, qui s'exerce à l'affiner & l'amuſer, & par deſſein & complot luy celer & deſguiſer la verité des choſes. Il y a tant de fautes d'vne part en la vieilleſſe & tant d'impuiſſance de l'autre, & eſt ſi propre au meſpris, que le meilleur acqueſt qu'elle puiſſe faire, c'eſt d'affection & amitié, car le commandement & la crainte ne ſont plus ſes armes. Il luy ſied tant mal de ſe faire craindre: & quand elle le pourroit, encores doit elle pluſtoſt ſe faire aimer & honorer.

QVATRIESME CONSIDERATION *morale de l'homme par ſes mœurs, humeurs, conditions, bien viure & notable.*

Preface, contenant la generale peinture de l'homme.

1. TOutes les peintures & deſcriptions que les ſages, & ceux qui ont fort eſtudié en cette ſcience humaine, ont donné de l'homme, ſemblẽt toutes s'accorder & reuenir à marquer en l'homme quatre choſes, vanité, foibleſſe, inconſtance, miſere: l'appellant, deſpoüillé du temps, ioüet de la fortune, image d'inconſtance, exemple & monſtre de foibleſſe, trebuchet d'enuie & de miſere, ſonge, fantoſme, cendre, vapeur, roſée du matin, fleur incontinent eſpanoüie & fanée, vent, foin, veſſie, ombre, fueilles d'arbres emportées par le vent, orde ſemence en ſon commencement, eſponge d'ordures & ſac de miſeres en ſon milieu: puantiſe & viande de vers en ſa fin: bref, la plus calamiteuſe & miſerable choſe du monde. Iob vn des plus ſuffiſans en cette matiere tant en theorique qu'en pratique l'a fort au lõg dépeint, & apres luy Salomõ, en leurs liures. Pline pour eſtre court ſemble l'auoir bien proprement repreſenté, le diſant eſtre le plus miſerable, & enſemble le plus orgueilleux de tout ce qui eſt au monde, *ſolum vt certum ſit nihil eſſe certi, nec miſerius quicquam homine aut ſuperbius.* Par le premier mot (de miſerable) il comprend toutes ces precedentes peintures, & tout ce que les autres ont dit: mais en l'autre (le plus

plus orgueilleux) touche vn autre grand chef bien important : & semble en ces deux mots auoir tout dict. Ce sont deux choses que se heurter & empescher, que misere & orgueil, vanité & presomption : voila vne estrange monstrueuse nature que l'homme.

D'autant que l'homme est composé de deux pieces fort diuerses, esprit & corps, il est malaisé de le bien descrire entier & en bloc. Aucuns rapportant au corps tout ce que l'on peut dire de mauuais de l'homme, le font excellent & l'esleuant par dessus tout, pour le regard de l'esprit : mais au contraire tout ce qu'il y a de mal, nõ seulement en l'homme, mais au monde, est forgé & produit par l'esprit: & y a bien plus de vanité, incõstance, misere, presomption en l'esprit, qu'au corps : auquel peu de chose est reprochable au prix de l'esprit: dont Democrite appelle cet esprit vn monde caché de miseres, & Plutarque le prouue bien par vn liure exprez, & de ce subiect Or nous considererons icy l'homme plus au vif que n'auons encores faict, & le pincerons où il ne se demangeoit pas, & rapporterons tout à ces cinq points: Vanité, Foiblesse, Inconstance, Misere & Presomption, qui sont ses plus naturelles & vniuerselles qualitez : mais les deux dernieres le touchent de plus prés. Au reste il y a des choses communes à plusieurs des cinq, que l'on ne sçait bien à laquelle l'attribuer plustost, & specialement la Foiblesse & la Misere.

Digitized by Google

I. Vanité.

CHAP. XXXVI.

LA vanité eſt la plus eſſentielle & propre qualité de l'humaine nature. Il n'y a point d'autre choſe en l'homme, ſoit malice, malheur, inconſtance, irreſolutiõ (& de tout cela y en a touſiours à foiſon) tant cõme de ville inanité, ſottiſe & ridicule vanité. Dont rencõtroit mieux Democrite ſe riant & mocquant par deſdain de l'humaine condition, qu'Heraclite qui pleuroit & s'en donnoit peine, par où il teſmoignoit d'en faire compte & eſtime. Et Diogenes qui donnoit du nez, que Timon le hayneux & fuyard des hommes, Pindare là exprimé plus au vif, que toute autre, par les deux plus vaines choſes du monde, l'appellant ſonge de l'ombre, σκιᾶς ὄνειρος ἄνθρωπος.

C'eſt ce qui a pouſſé les ſages à vn ſi grãd meſpris des hommes ; dont leur eſtant parlé de quelque grãd deſſein & belle entrepriſe, la iugeans telle, ſouloient dire, què le monde ne valoit pas que l'on ſe miſt en peine pour luy (ainſi reſpondit Statilius à Brutus, luy parlant de la conſpiration contre Celar) que le ſage ne doit rien faire pour ſoy, que ce n'eſt raiſon que les Sages & la ſageſſe ſe mettent en danger pour des ſots.

2 Penſées. Ceſte vanité ſe demonſtre & teſmoigne en pluſieurs manieres, premierement en nos penſées & entretiens priuez, qui ſont bien ſouuent plus que vains, friuoles & ridicules : auſquels toutesfois nous conſommons grand temps, & ne le ſentons point. Nous y entrons & y ſeiournons, & en ſortõs inſenſiblement, qui eſt bien double vanité & grãde

Digitized by Google

inaduertance de soy. L'vn se promenant en vne sale regarde à compasser ses pas d'vne certaine façon, sur les carreaux ou tables du plancher: Cét autre discourt en son esprit longuement & auec attention comment il se comporteroit s'il estoit Roy, Pape, ou autre chose, qu'il sçait ne pouuoir iamais estre: & ainsi se paist de vent, encor moins; car de chose qui n'est & ne sera point: Cetuy-cy songe fort comment il compotera son corps, les contenances, son maintien, ses paroles d'vne façon affectee, & se plaist à le faire, comme chose qui luy sied fort bien, & à quoy tous doiuent prendre plaisir. Mais quelle vanité & sotte inanité en nos desirs & souhaits, d'où naissent les creances & esperances encor plus vaines? Et tout cecy n'auoient pas seulement lors que n'auons rien à faire, & que sommes engourdis d'oisiueté, mais souuent au milieu & plus fort des affaires: Tant est naturelle & puissante la vanité, qu'elle nous desrobe & nous arrache des mains la verité, solidité & substance des choses, pour nous mettre au vent & au rien.

Encor vne plus sotte vanité est ce soin penible de cequi se fera icy, apres qu'en seront partis. Nous estendons nos desirs & affections au delà de nous & de nostre estre: voulons pouruoir à nous estre fait des choses lors que ne serons plus. Nous desirons estre loüez apres nostre mort, quelle plus grande vanité? Ce n'est pas ambition, comme l'on pourroit penser, qui est vn desir d'honneur, sensible, & perceptible: Si ceste loüange de nostre nom peut accommoder & seruir en quelque chose à nos enfans, parens, & amis suruiuans, bien soit, il y a de l'vtilité: Mais desirer comme bien, vne

3 Soin de l'aduenir

Digitized by Google

choſe qui ne nous touchera point, dont n'en ſentirons rien, c'eſt pure vanité, comme de ceux qui craignent que leurs femmes ſe marient apres leur decez, deſirent auec grande paſſion qu'elles demeurent veufues, & l'achetent bien cherement en leurs teſtaments, leur laiſſans vne grande partie de leurs biens à ceſte condition. C'eſt vanité, & quelquefois iniuſtice. C'eſt bien au rebours de ces grands hommes du temps paſſé, qui mourans exhortoient leurs femmes à ſe marier toſt & engendrer des enfans à la republique. D'autres ordonnent que pour l'amour d'eux on porte telle & telle choſe ſur ſoy, ou que l'on face telle choſe à leurs corps mort : nous conſentons peut-eſtre d'eſchapper à la vie, mais non à la vanité.

4. Voicy vne autre vanité : nous ne viuons que par relation à autruy : nous ne nous ſoucions pas tant quels nous ſoyons en nous en effet & en verité, cóme quels nous ſoyons en la connoiſſance publique: tellement que nous nous defaudrons ſouuent, & nous priuons de nos commoditez & biens, & nous nous gehennõs pour former les apparences à l'opinion commune. Cecy eſt vray non ſeulement aux choſes externes, & du corps, en la deſpenſe & emploite de moyens, mais encores aux biens de l'eſprit, qui nous ſemble eſtre ſans fruit, s'ils ne ſe produiſent à la veuë & approbation eſtrangere, & ſi les autres n'en ioüyſſent.

5 Agitatiõ d'eſprit. Noſtre vanité n'eſt pas ſeulement aux ſimples penſees, deſirs & diſcours : mais encores elle agite, ſecoüe & tourmente & l'eſprit & le corps, ſouuent les hommes ſe remuent & tourmentent plus pour des choſes legeres & de neant, que pour des

grandes & importantes. Noſtre ame eſt ſouuent agitee par des petites fantaiſies, ſonges, ombre & reſueries ſans corps & ſans ſuiect, elle s'embroüille & ſe trouble de cholere, deſpit, triſteſſe, ioye, faiſant des chaſteaux en Eſpagne. Le ſouuenir d'vn adieu, action & grace particuliere nous frappe & afflige plus, que tout le diſcours de la choſe importãte. Le ſon des nõs, & de certains mots pronõcez piteuſement, voire des ſouſpirs & exclamatiõs nous penetre iuſques au vif comme ſçauent & pratiquẽt biẽ les harãgueurs, affrõteurs, & vendeurs de vẽt & fumee. Et ce vent ſurprend & emporte quelquesfois les plus fermes & aſſeurez, s'ils ne ſe tiennẽt ſur leurs gardes, tant eſt puiſſante la vanité ſur l'hõme. Et non ſeulemẽt les choſes petites & legeres nous ſecoüent & agitent, mais encores les fauſſetez & impoſtures, & que nous ſçauons telles (choſe eſtrãge) de façon que nous prenõs plaiſir à nous piper nous meſmes à eſciẽt, nous paiſtre de fauſſeté & de rien (*ad fallendum nos metipſos ingenioſiſsimi ſumus*) teſmoin ceux qui pleurent & s'affligent à ouyr des contes, & voir des tragedies, qu'ils ſçauent eſtre inuentees & faites à plaiſir, & ſouuẽt des fables qui ne furẽt iamais, diray-ie encor de tel qui eſt coiffé, & meurt apres vne qui ſçait eſtre laide, vieille, ſoüillee, & ne l'aymer point: mais pour ce qu'elle eſt bien peinte & plaſtree, caquetereſſe, ou fardee d'autre impoſture, laquelle il ſçait & recognoit tout au long & au vray.

Vẽnons du particulier de chacun à la vie commune, pour voir combien la vanité eſt attachee à la nature humaine, & non ſeulement vn vice priué & perſonel. Quelle vanité & perte de temps 6. Viſites & office de courtoiſie.

aux visites, salutations, accueils & entretiens mutuels, aux offices de courtoisie harangues, ceremonies, aux offres, promesses, loüanges; combien d'hyperbole, d'hypocrisie, de fausseté & d'imposture au veu & sçeu de tous, qui les donne, qui les reçoit, & qui les oyt; tellement que c'est vn marché & complot faict ensemble de se moquer, mentir & piper les vns les autres. Et faut que celuy là, qui sçait que l'on luy ment impudemment, en dise grand mercy: & celuy cy qui sçait que l'autre ne l'en croit pas, tienne bonne mine effrontee; s'attẽdant & se guettant l'vn l'autre, qui commencera, qui finira, bien que tous deux voudroient estre retirez. Combien souffre l'on d'incommodité? l'on le feint, l'on se contrefait & deguise, l'on endure le serein, le chaud, le froid; l'on trouble son repos, sa vie, pour ces vanitez courtisanes: & laisse-on affaires de poids pour du vent? Nous sommes vains aux despẽs de nostre aise, voire de nostre santé & de nostre vie. L'accident tres-leger foule au pied la substance, & le vent emporte le corps, tant l'on est esclaue de la vanité: & qui feroit autrement seroit tenu pour vn sot & mal entendant son monde: c'est habilité de bien ioüer ceste farce & sottise de n'estre pas vain. Estans venus au propos & deuis familiers, combien de vains, inutiles, faux, fabuleux, controuuez (sans dire les meschans & pernicieux qui ne sont de ce compte) combien de vanteries & vaines iactances? L'on cherche & se plaist on tant à parler de soy, & de ce qui est sien, si l'on croit auoir faict ou dit, ou posseder quelque chose, que l'on estime; l'on n'est point à son aise, que l'on ne face sçauoir & sentir aux

autres. A la premiere commodité l'on la compte, l'on la fait valoir, l'on l'encherit, voire l'on n'attend pas la commodité, l'on la cherche industrieusemẽt. De quoy que l'on parle, nous nous y mesions tousiours, auec quelque aduantage : nous voulons que l'on nous trouue & sẽte par tout, que l'on nous estime, & que tout ce que nous estimons.

7. Agitations publiques & vniuerselles.

Mais pour monstrer encore mieux combien l'inanité a de credit & d'ẽpire sur la nature humaine, souuenõs-nous que les plus grands remuëmens du monde, les plus generales & effroiables agitations des estats, des empires, armees, batailles, meurtres, procez, & querelles, ont leurs causes bien legeres ridicules & vaines, tesmoins les guerres de Troye & de Grece, de Sylla & Marius, d'où sont ensuiuies celles de Cesar & Pompée, Auguste & Antoine. Les Poëtes ont bien signifié cela, qui ont mis pour vne põme la Grece & l'Asie à feu & à sang: les premiers ressorts & motifs sont de neant, puis ils grossissent, tesmoins de la vanité & folie humaine. Souuent l'accident fait plus que le principal, les circonstances menuës piquent & touchent plus viuement que le gros de la chose & le subiect mesmes. La robbe de Cesar troubla plus Rome, que ne fit sa mort & les vingt & deux coups de poignard qui luy furent donnez.

8 Felicité & contẽtemẽt.

Finalement la couronne & la perfection de la vanité de l'homme se monstre en ce qu'il cherche, se plaist & met la felicité en des biens vains & friuoles, sans lesquels il peut bien & commodement viure, & ne se soucie pas, comme il faut, des vrays & essentiels. Son cas n'est que vent: tout son bien n'est qu'en opiniõ & son songe, il n'y a rien de pareil

Digitized by Google

ailleurs, Dieu a tous biens en essence, & les maux en intelligence: l'homme au contraire possede ses biens par fantaisie, & les maux en essence. Les bestes ne se contentent, ny ne se paissent d'opinions & de fantaisies, mais ce qui est present, palpable & en verité. La vanité a esté dõnee à l'homme en partage: il court, il bruit, il meurt, il fuit, il chasse, il prẽd vn ombre, il adore le vent, Vn festu est le gain de son iour: *vanitati creatura subiecta est etiam nolens, vniuersa vanitas omnis homo viuans.*

I I. Foiblesse.

CHAP. XXXVII.

VOicy le second chef de ceste cõsideration & cognoissance humaine: cõment la vanité seroit elle autre que foible & fresle? Ceste foiblesse est bien confessee & auoüee de tous, qui en cõtent plusieurs choses aisees à apperceuoir de tous: mais n'est pas remarquee telle, ny és choses qu'il faut, comme sont celles, où il semble estre plus fort & moins foible, au desirer, au iouïr & vser des choses qu'il a, & qu'il tient, à tout bien & mal, bref celles où il se glorifie, en quoy il pẽse se preualoir & estre quelque chose, sõt les vrays tesmoins de sa foiblesse. Voions cecy mieux par le menu.

1. Au desirer & choisir. Premierement au desirer, l'homme ne peut asseoir son cõtentement en aucune chose, & par desir meſme & imagination. Il est hors nostre puissance de choisir ce qu'il nous faut, quoy que nous ayons desiré, & qu'il nous aduienne, il ne nous satisfaict point, & allons beans aprés les choses incognuës & aduenir, d'autant que les presentes ne nous saou-

Digitized by Google

lent point, eſtimons plus les abſentes. Que l'on baille à l'homme la carte blanche, que l'on le mette à meſme de choiſir, tailler, & preſcrire, il eſt hors de ſa puiſſance de le faire tellement qu'il ne s'en deſdiſe bien toſt, en quoy il trouue à redire, & ne vueille adiouſter, oſter, ou chãger, il deſire ce qu'il ne ſçauroit dire. Au bout du cõte rien ne le cõtente, ſe faſche & s'ennuye de meſme.

La foibleſſe eſt encores plus grande au iouyr & vſer des choſes, & en pluſieurs manieres. Premierement en ce qu'il ne peut manier & ſe ſeruir d'aucune choſe en ſa pureté & ſimplicité naturelle. Il les faut déguiſer, alteret & corrompre, pour l'accommoder à noſtre mal: les elemens, les metaux, & toutes choſes en leur naturel ne ſont propres à noſtre vſage, les biens, les voluptez & plaiſirs ne ſe peuuent laiſſer iouyr ſans meſlange de mal & d'incommodité, *medio de fonte leporum ſurgit amari aliquid, quod in ipſis floribus angat.* L'extreme volupté a vn air de gemiſſement & de plainte, eſtant venuë à ſa perfection, c'eſt foibleſſe, & defaillance, langueur, vn extreme & plein contentemẽt a plus de ſeuerité raſſiſe, que de gayeté enioüee: *Ipſa fœlicitas ſe niſi temperat, premit*: D'où diſoit vn ancien, que Dieu nous vend tous les biens qu'il nous enuoye: c'eſt à dire, qu'il ne nous en donne aucun pur, que nous ne l'achetions au poids de quelque mal. Auſſi la triſteſſe n'eſt point pure & ſans quelque alliage de plaiſirs, *labor voluptaſque diſſimillima natura, ſocietate quadam naturali inter ſe ſunt iuncta, eſt quædam flere voluptas.* Ainſi toutes choſes en ce monde ſont mixtionnees & detrempees auec leur cõtraire: les mouuemẽs & plis du viſage qui ſeruẽt

3 Au rediz & vier.

au rire, ſeruẽt auſſi au pleurer, comme les peintures nous apprennent. Et nous voyons que l'extremité de rire ſe meſle aux larmes. Il n'y a point de bonté en nous ; qu'il n'y aye quelque teinture vicieuſe, *omnes iuſtitiæ noſtræ ſunt tanquam pannus menſtruatæ*, comme ſe monſtrera tantoſt en ſon lieu. Il n'y a auſſi aucun mal, ſans quelque bien : *nullum ſine aucthoramento malum eſt.* Touſiours à quelque choſe, ſert malheur, nul mal ſans bien, nul bien ſans, mal en l'hõme, tout eſt meſlé, rien de pur en nos mains. Secondemẽt, tout ce qui nous aduient, nous le prenons & en iouïſſons de mauuaiſe main, noſtre gouſt eſt irreſolu & incertain, il ne ſçait rien tenir ny iouïr de bonne façon : De là eſt venuë la queſtion interminable du ſouuerain bien. Les choſes meilleures ſouuẽt en nos mains par noſtre foibleſſe, vice & inſuffiſance, s'empirent, ſe corrompent, deuiennent à rien, nous ſont inutiles, voire quelquefois contraires & dommageables.

4 Au bien & au mal

Mais la foibleſſe humaine ſe monſtre richement au bien & au mal ; en la vertu & au vice : c'eſt que l'homme ne peut eſtre, quand bien il voudroit, du tout bon ny du tout meſchant. Il eſt impuiſſant à tout. Quant au bien & à la vertu, conſiderons 3. poinct, le 1. eſt, qu'on ne peut faire tout bien, ny exercer toute vertu, d'autant que pluſieurs vertus ſont incõpatibles, & ne peuuent demeurer enſemble au moins en vn meſme ſubiet, comme la continence filiale & viduale, qui ſont entierement differentes, le cœlibat & le mariage, eſtans les deux ſecõds eſtats de viduité & de mariage bien plus penibles & affaireux, & ayant plus de difficulté & de vertu que les deux premiers de filiage & de cœli-

bat, qui ont auſſi plus de pureté, de grace, & d'aiſance. *virgo fœlicior, vidua laborioſior, in illa gratia: in iſta virtus coronatur.* La conſtance qui eſt en la pauureté, indigence, aduerſité & celle qui eſt en l'abondance & proſperité, la patience de mẽdicité & la liberalité. Cecy eſt encor plus vray des vices, qui ſont oppoſites les vns aux autres.

Le ſecond eſt, que bien ſouuent l'on ne peut accomplir ce qui eſt d'vne vertu, ſans le hurt & offenſe d'vne autre vertu, ou d'elle meſme: d'autant qu'elles s'entr'empeſchent: d'où vient que l'on ne peut ſatisfaire à l'vn qu'aux deſpens de l'autre. Et de cecy ne s'en faut prendre à la vertu, ny penſer que les vertus ſe contrarient, car elles ſont tres-bien d'accord: Mais à la foibleſſe & condition humaine eſtant tout ſa ſuffiſance & ſon induſtrie ſi courte & ſi foible, qu'elle ne peut trouuer vn reglement certain vniuerſel, & cõſtant à eſtre homme de bien: & ne peut ſi bien aduiſer & pouruoir que les moyens de ſe bien faire ne s'entr'empeſchent ſouuent. Prenons exemple de la charité & de la iuſtice, ſi ie rencontre mon parent ou mon amy en la guerre de contraire party, par Iuſtice ie le dois tuer, par charité de l'eſpargner & ſauuer: Si vn homme eſt bleſſé à la mort, où n'y eſt aucun remede, & n'y reſte qu'vn languir tres-douloureux, c'eſt œuure de charité de l'acheuer, comme fit celuy qui acheua Saül à ſon inſtante priere, mais qui ſeroit puny par Iuſtice, comme fut celuy là par Dauid & iuſtement, Dauid eſtant miniſtre de la iuſtice publique, & non de la charité priuee: voire eſtre trouué prez de luy en lieu eſcarté, où il y a doute du meurtrier, bien que ce ſoit pour luy faire office d'huma- 5 Tertul.

Digitized by Google

nité eſt tres dangereux: & ny peut aller de moins que d'eſtre trauaillé par la iuſtice, pour reſpondre de cet accident, dont l'on eſt innocent. Et voila cõment la iuſtice non ſeulement heurte de la charité, mais elle méme s'entraue & s'ẽpeſche, dõt eſt tres-bien dit & au vray, *ſummũ ius, ſumma iniuria.*

6 Le troiſieſme plus notable de tous, l'on eſt contraint ſouuẽt de ſe ſeruir & vſer de mauuais moyẽs pour euiter & ſortir d'vn plus grand mal, ou pour paruenir à vne bonne fin: tellement qu'il faut quelquesfois legitimer & authoriſer non ſeulement les choſes qui ne ſont point bonnes, mais encores les mauuaiſes, cõme ſi pour eſtre bon, il falloit eſtre vn peu meſchãt. Et cecy ſe void par tout en la police, iuſtice, verité & religion.

7 Police. En la police, combien de choſes mauuaiſes permiſes & en vſage public, non ſeulement par connivence ou permiſſion: mais encore par approbation des loix, comme ſe dira apres en ſon lieu, *ex ſenatuſconſultis & plebiſcitis ſcelera exercentur.* Pour deſcharger vn eſtat & republique de trop de gens, ou de gens boüillans à la guerre, qu'elle ne peut plus porter cõme vn corps replet de mauuaiſes, ou trop d'humeurs, l'on les enuoye ailleurs s'accommoder aux deſpẽs d'autruy: comme les François, Lõbards, Goths, Vandales, Tarartes, Turcs. Pour euiter vne guerre ciuile, l'on en entretient vne eſtrangere. Pour inſtruire à temperance, Licurgus faiſoit enyurer les Ilotes ſerfs, pour par ce débordement faire prendre horreur de ce vice. Les Romains pour dreſſer le peuple à la vaillance & meſpris des dangers & de la mort, dreſſoient les ſpectacles furieux des gladiateurs & eſcrimeurs à outrance.

Lib 1. cap. 2.

Digitized by Google

Ce qu'ils firent au commencement des criminels, puis des ſerfs innocens, en fin des libres, qui ſe donnoient à cela; les bordeaux aux grandes villes, les vſures, les diuorces en la loy de Moïſe, & en pluſieurs autres nations & religions, permis pour euiter plus grands maux: *ad duritiam cordis eorum.*

En la iuſtice, laquelle ne peut ſubſiſter & eſtre en exercice ſans quelque meſlange d'iniuſtice, nõ ſeulement la commutatiue, cela n'eſt pas eſtrange, il eſt aucunement neceſſaire, & ne ſçauroit on viure, & trafiquer enſemble, ſans leſion, offenſe & dommage mutuel, & les loix conuient à la leſion qui eſt au deſſous la moitié de iuſte prix: Mais en cores la diſtributiue, comme elle meſme confeſſe, *ſummum ius ſumma iniuria: & omne magnam exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra ſingulos utilitate publicare rependitur.* Platon permet, & le ſtile eſt tel en pluſieurs endroits, d'attirer par fraudes, & fauſſes eſperances de faueur ou pardon le criminel à deſcouurir ſon fait. C'eſt par iniuſtice, piperie, & inpudence vouloir arriuer à la iuſtice. Et que dirõs nous de l'inuention des gehennes, qui eſt pluſtoſt vn eſſay de patience, que de verité? Car celuy qui les peut ſouffrir, & ne les peut ſouffrir cachera la verité. Pourquoy la douleur fera-elle pluſtoſt dire ce qui eſt, que ce qui n'eſt: ſi l'on penſe que l'innocent eſt aſſez patient pour ſupporter les tourmens, & pourquoy ne le ſera celuy qui eſt coulpable, eſtant queſtion de ſauuer ſa vie? *Illa tormenta gubernat dolor, moderatur natura cuiuſque tum animi tum corporis, regit quæſtor flecti libido, corrumpit ſpes, infirmat metus, vt in tot rerum angustiis nil veritati loci relinquatur*, pour excuſe on dit que la tor-

3 Iuſtice.

Des Gehennes.

ture eſtonne le coulpable, l'affoiblit & luy fait confeſſer ſa fauſſeté: & au rebours fortifie l'innocent: mais il s'eſt tant ſouuent veu le contraire, cecy eſt captieux & à dire, vray vn pauure moyen, plein d'incertitude & de doute. Que ne diroit & ne feroit-on pour fuyr à telles douleurs? *Etenim innocentes mentiri cogit dolor*: tellement qu'il aduient que le iuge qui dõne la gehenne, afin de ne faire mourir l'innocent, il le fait mourir & innocent & gehenné. Mille & mille ont chargé leurs teſtes de fauſſes accuſations, mais au bout du conte eſt ce pas grande iniuſtice & cruauté, de tourmenter & rompre vn homme, de la faute duquel on doute encores? Pour ne le tuer ſans occaſion, l'on luy fait pire que le tuer: s'il eſt innocent & ſuporte la peine, quelle raiſon luy eſt il faicte du tourment iniuſte? il ſera abſous, grand mercy. Mais quoy, c'eſt le moins mal que la foibleſſe humaine aye peu inuenter.

9 Verité. Si l'homme eſt foible à la vertu, il eſt encores plus à la verité, ſoit eternelle & diuine, ou temporelle & humaine: Celle là l'eſtonne par ſon eſclair, l'atterre par ſon eſclat comme la viue clarté du Soleil, l'œil foible du Hibou: Et s'il s'y opiniaſtre, il ſuccombera accablé, *qui ſcrutator eſt Maieſtatis, opprimetur à gloria*, tellement que pour luy en donner quelque air & quelque gouſt, il la luy faut déguiſer, temperer, couurir de quelque ombrage. Celle cy humaine, le bleſſe, & qui la luy preſente eſt ſouuent tenu pour ennemy *veritas odium parit*. C'eſt choſe eſtrange, l'homme deſire naturellement ſçauoir, & pour y paruenir remuë toutes choſes, neantmoins il n'y peut paruenir: Si elle ſe

preſente, il ne la peut comprendre, s'il la comprend il s'en offenſe: Ce n'eſt pas ſa faute, car elle eſt tres-belle, amiable, cognoiſſable, mais c'eſt la foibleſſe humaine qui ne peut receuoir vne telle ſplendeur. L'hõmè eſt fort à deſirer & foible à reprendre & tenir. Les deux principaux moyens qu'il employe, pour paruenir à la cognoiſſance de la vetité ſont, la raiſon & l'experience. Or tous deux ſont ſi foibles & incertains (bien que l'experience plus) que n'en pouuons rien tirer de certain. La raiſon a tant de formes, eſt tant ployable, ondoyante, comme a eſté dit en ſon lieu. L'experience encores plus, les euenemens ſont touſiours diſſemblables: il n'y a rien ſi vniuerſel en la terre que la diuerſité, rien ſi rare & difficile, & quaſi impoſſible que la ſemblance. Et ſi l'on ne peut remarquer la diſsẽblance: c'eſt ignorance & foibleſſe, ce qui s'entend de parfaicte, pure & entiere ſemblance & diſſemblance: car à vray dire tous les deux sõt par tout, il n'y a aucune choſe qui ſoit entierement ſemblable & diſſemblable à vn autre. C'eſt vn ingenieux & merueilleux meſlange & deſtrempement de nature: Mais apres tout, qui deſcouure mieux la foibleſſe humaine que la religion? Auſſi eſt-ce ſon intention de faire bien ſentir à l'homme ſon mal, ſa foibleſſe, ſon rien, & par là le faire recourir à Dieu, ſon bien, ſa force, ſon tout. Premierement elle la luy preſche, inculque, reproche, l'appellãt poudre, cẽdre, terre, chair, ſang, foin. Puis elle la luy inſinuë & fait ſentir d'vne tres-belle & noble façon, introduiſant Dieu humilié, affoibly, abbaiſſé pour l'amour de luy, parlant, promettant, iurant, courrouçant, menaçant: bref traittant & agiſsãt auec l'hõme d'vne maniere

Chap. 14. ſemblance. diſsẽblance.

Religion

baſſe, foible, humaine, ainſi qu'vn pere qui begaye & fait le petit auec ſes petits: Eſtant telle, ſi grande & inuincible la foibleſſe humaine, que pour luy dõner quelque accez & commerce auec la Diuinité & l'approcher de Dieu, il a fallu que Dieu ſe ſoit abbaiſſé au plus bas, *Deus quia in altitudine ſua à nobis paruulis apprehendi non poterat, ideo ſe ſtrauit hominibus*, puis par effet ordinaire, car tous les principaux & plus ſaincts exercices, les plus ſolemnelles actions de la religion, ne ſont-ce pas les vrays ſymptoſines & argumens de foibleſſe & maladie humaine? les ſacrifices qui ont eſté anciennement en vſage par tout le monde, & encores ſont en quelques endroits non ſeulement des beſtes, mais auſſi des hommes viuãts, voire des innocents, n'eſtoit-ce pas des honteuſes marques de l'infirmité & miſere humaine? premierement pour-ce que c'eſtoient des enſeignes & teſmoignages de ſa condamnation & malediction (car c'eſtoient des proteſtations publiques d'auoir merité la mort, & d'eſtre ſacrifié comme des beſtes) ſans laquelle n'y euſt iamais eu d'offrandes ſanglants, ſacrifices propitiatoires, expiatoires. Secondement à cauſe de la baſſeſſe du deſſein & de l'intention qui eſtoit de penſer appaiſer, flatter & gratifier Dieu par le maſſacre & le ſang des beſtes & des hommes, *ſanguine non colẽdus Deus, quæ enim ex trucidatione immerentium voluptas eſt*? Certes Dieu aux premiers ſiecles, encores la foible enfance du monde & la ſimple nature, les a bien accepté des gens de bien à cauſe d'eux & de leurs deuotions. *Reſpexit Dominus ad Abel & ad munera eius*, prenant par ſa bonté en bonne part, ce qui ſe fait en intention de l'honorer & ſeruir,

Digitized by Google

encore depuis eſtant le monde encores apprentif & groſſier *ſub pædagogo*, tout conſiſt en ceſte opinion ſi vniuerſelle, que quaſi naturelle. Ie ne touche point icy le myſtere particulier de la religion Iudaïque qui les employoit pour figures : c'eſt vn des beaux traits de la religion, & aſſez frequent, de conuertir ce qui eſt humain ou naturel, & corporel en vſage ſaint, ſacré, & en tirer vn fruict ſpirituel. Mais ce n'eſtoit que Dieu y print plaiſir, ny que ce fuſt choſe par aucune raiſõ bõne de ſoy, teſmoin les Prophetes & plus clair voyãs qui l'õt touſiours dit franchement, *ſi voluiſſes ſacrificium dediſſem, vtique holocauſtis non delectaberis, ſacrificium & oblationem noluiſti, Holocauſtum pro peccato non poſtulaſti, non accipiam de domo tua vitulos, &c.* & ont rappellé & conuié le mõde à vn autre ſacrifice plus ſpirituel, & plus digne de la Diuinité, *Sacrificium Deo ſpiritus : aures autem perforaſti mihi vt facerem voluntatem tuam, & legem tuam medio cordis mei : Immola Deo ſacrificium laudis miſericordiam volo non ſacrificium.* Et enfin le fils de Dieu docteur de verité eſtãt venu pour ſeurer & déniaiſer le mõde, les a du tout abolis, ce qu'il n'euſt fait ſi c'euſt eſté choſe de ſoy, & eſſentiellement bonne, & euſt pleu à Dieu ſon Pere : car au rebours, *Pater non tales quærit, ſed tales qui adorent in ſpiritu & veritate.* Et certes, c'eſt vn des plus beaux effects, & fruicts de la Chreſtienté apres l'abolition des idoles. Dõt Iulien l'Empereur ſon ennemy capital cõme en deſpit d'elle en faiſoit plus que iamais autre n'en fit au mõde, taſchant de les remettre ſus auec l'idolatrie. Parquoy laiſſons-les, voyons les autres pieces principales de la religion. Les Sacremés en matiere vile & commune

Sacremés

de pain, vin, huile, eau, & en action externe de meſme, ne ſont-ce pas teſmoignages de noſtre po-
Penitence. ureté & baſſeſſe? La penitence remede vniuerſel à nos maladies, eſt choſe de ſoy toute honteuſe, foible, voire mauuaiſe, car le repentir, la triſteſſe &
Iurem. affliction d'eſprit eſt mal. Le iurement qu'eſt-ce qu'vn ſymptome & marque hõteuſe de la méfiance, infidelité, ignorance, impuiſſance humaine, & en celuy qui l'exige & en celuy qui le rẽd, & en celuy qui l'ordonne, *Quod amplius eſt, à malo eſt*. Voila cõment la religion guarit & remedie à nos maux par moiens non ſeulement petits & foibles, ainſi le requerant noſtre foibleſſe, *ſtulta & infirma mundi elegit Deus*: mais qui ne ſont aucunement de valeur, ny ſont bons en ſoy, mais bons en ce qu'ils ſeruent & ſont employez contre le mal, comme les Medecines: Ils deſtruiſent leur autheur, sõt cauſés par le mal & chaſſent le mal: ce ſont biens comme les gibets & les roües en vne republique, cõme l'eſternumẽt & autres deſcharges venãt de mauuaiſes cauſes & remedes à icelles. Bref, ce ſont biens tels qu'il ſeroit beaucoup meilleur qu'il n'y en euſt iamais eu, cõme auſſi ny en euſt-il iamais eu ſi l'hõme euſt eſté ſage, & ſe fuſt preſerué en l'eſtat auquel Dieu l'auoit mis, & n'y en aura plus ſi toſt qu'il ſera deliuré de cette captiuité pour arriuer à ſa perfection.

II. Au mal. Tout ce que deſſus monſtre cõbien eſt grande la foibleſſe humaine au bien, en police, iuſtice, verité, religion enuers Dieu, mais qui eſt plus eſtrãge, elle eſt auſſi tres-grande au mal: car l'homme voulant eſtre meſchant encores ne le peut il eſtre du tout & ny laiſſer rien à faire: Il y a touſiours quelque remors & craintiue conſideration, qui ramolit & re-

Digitized by Google

laſche la volonté & reſerue encores quelque choſe à faire: ce qui a causé à pluſieurs leur ruyne, bien qu'ils euſſent là deſſus proietté leur ſalut. C'eſt foibleſſe & ſottiſe, dont eſt venu le Prouerbe à leurs deſpens, *Qu'il ne faut iamais folier à demy.* Mot dit par iugemẽt, mais qui peut auoir & bon & mauuais ſens. De dire qu'il faille faire touſiours au pis ſans aucune reſerue ny reſpect, c'eſt vne tres-pernicieuſe doctrine. Et tres-bien dit le Prouerbe contraire. *Les plus courtes folies ſont les meilleures.* Mais auſſi en certains cas, la voye mediocre eſt tres-dangereuſe, comme à l'endroit d'vn ennemy redoutable que l'on tient à la gorge, comme l'on tient le loup par les oreilles: Il le faut ou gaigner du tout par courtoiſie ou du tout l'eſteindre & s'en deffaire, cõme ont touſiours practiqué les Romains, & tres-prudemment, entre autres à l'endroit des Latins ou Italiens, à la remonſtrance de Camilus, *Pacem in perpetuum parere vel ſeruiendo ignoſcendo;* car en tel cas faire à demy, c'eſt tout perdre, cõme firent les Samnites, qui à faute de practiquer ce Conſeil qui leur fut donné par vn bon vieillard experimenté à l'endroit des Romains, qu'ils tenoient enſerrez, la payerẽt bien cher, *aut conciliandus aut tollendus hoſtis*: le premier de la courtoiſie eſt plus noble, honorable & à choiſir, & ne faut venir au ſecond, qu'à l'extremité, & lors que l'ennemy n'eſt capable du premier. Par tout ce que deſſus ſe mõſtre l'extreme foibleſſe humaine au bien & au mal: il ne peut ny faire ny fuir tout bien & tout mal: & ce bien ou mal qu'il fait ou fuit, ce n'eſt purement ny entierement: & ainſi n'eſt en ſa puiſſance d'eſtre en tous ſens tout bon, ny du tout meſchant.

Digitized by Google

Aux reprehensions & refus.

Remarquons encores plusieurs autres effects & tesmoignages de la foiblesse humaine. Ceste foiblesse est relatiue de n'ozer ny pouuoir reprendre autruy, ny estre repris, volontiers qui est foible ou courageux en l'vn l'est aussi en l'autre. Or c'est vne grande delicatesse se priuer ou autruy d'vn si grand fruict pour vne si legere & superficielle piqueure, qui ne fait que toucher & pincer l'oreille. A ce pareil est & voisin cet autre de ne pouuoir refuser auec raison, n'y aussi receuoir & souffrir doucement vn refus.

13. Faux soupçõs & accusations.

Aux fausses accusations & mauuais soupçons, qui courent & se font hors iustice, il se trouue double foiblesse; l'vne qui est aux interessez, accusez, & soupçonnez, c'est de se iustifier & excuser trop facilement, soigneusement, & quasi ambitieusement. *Mendax infamia terret quem nisi mendosum*; C'est trahir son innocence, mettre sa conscience & son droit en compromis & en arbitrage que de plaider ainsi, *perspicuitas argumentatione eleuatur.* Socrates en iustice mesme ne le voulut faire ny par soy ny par autruy, refusant d'employer le beau plaider du grand Lysias; & ayma mieux mourir. L'autre est au cas contraire, c'est quand l'accusé & preuenu courageux ne se soucie de s'excuser ou iustifier: parce qu'il mesprise l'accusation & l'accusant comme indignes de responce & iustification, & ne se veut faire ce tort d'entrer en telle lice pratiqué par les hommes genereux, par Scipion sur tous, plusieurs fois, d'vne fermeté merueilleuse: lors les autres s'en offensent, ou estimans cela trop grande confidence & orgueil, & se picquans de ce qu'il sent trop son innocence, & ne se desmet pas, ou

Digitized by Google

bien imputãs ce ſilence & meſpris à faute de cœur, defiance de droit, impuiſſance de ſe iuſtifier. O foible humanité que l'accuſé ou ſoupçõné ſe defende ou ne ſe defende, c'eſt foibleſſe & laſcheté. Nous luy deſirons du courage à ne s'excuſer, & quand il l'a, nous ſommes foibles à nous offenſer.

14. Molleſſe & delicateſſe.

Vn autre argument de foibleſſe eſt de s'aſſubiettir & accoquiner à vne certaine façon de viure particuliere, c'eſt molleſſe poltronne, delicateſſe indigne d'vn honneſte hõme, qui nous rend incommodes & deſagreables en conuerſation, & tendres au mal, au cas qu'il faille changer de maniere de faire. C'eſt auſſi honte de n'oſer ou laiſſer par impuiſſance à faire ce que l'on void faire à ſes compagnons. Il faut que telles gens s'aillent cacher, & viure en leur foüyer : la plus belle façon eſt d'eſtre ſoupple & ployable à tout, & à l'excés meſmes ſi beſoin eſt, pouuoir, oſer, & ſçauoir faire toutes choſes & ne faire que les bonnes. Il fait bon prendre des reigles, mais non s'y aſſeruir.

15. Queſte des liures.

Il ſemble appartenir à la foibleſſe, & eſtre vne grande ſottiſe populaire, de courir apres les exemples eſtrangers & ſcholaſtiques, apres les allegations, ne faire eſtat que de témoignages imprimez, ne croire les hommes, s'ils ne ſont en liure, ny verité ſi elle n'eſt vieille. Selon cela les ſottiſes ſi elles ſont en moule, elles ſont en credit & en dignité. Or il s'y fait tout les iours deuant nous des choſes, que ſi nous auions l'eſprit & la ſuffiſance de les bien recueillir, eſplucher, iuger vifuement, & trouuer leur iour, nous en formerions des miracles & merueilleux exemples, qui ne cedét en rien à ceux du temps paſsé, que nous admirons tant, & les ad-

Digitized by Google

Aux reprehensions & refus.

Remarquons encores plusieurs autres effects & tesmoignages de la foiblesse humaine. Ceste foiblesse est relatifue de n'ozer ny pouuoir reprendre autruy, ny estre repris, volontiers qui est foible ou courageux en l'vn l'est aussi en l'autre. Or c'est vne grande delicatesse se priuer ou autruy d'vn si grand fruict pour vne si legere & superficielle piqueure, qui ne fait que toucher & pincer l'oreille. A ce pareil est & voisin cet autre de ne pouuoir refuser auec raison, n'y aussi receuoir & souffrir doucement vn refus.

13. Faux soupçõs & accusations.

Aux fausses accusations & mauuais soupçons, qui courent & se font hors iustice, il se trouue double foiblesse; l'vne qui est aux interessez, accusez, & soupçonnez, c'est de se iustifier & excuser trop facilement, soigneusement, & quasi ambitieusement. *Mendax infamia terret quem nisi mendosum*; C'est trahir son innocence, mettre sa conscience & son droit en compromis & en arbitrage que de plaider ainsi, *perspicuitas argumentatione eleuatur.* Socrates en iustice mesme ne le voulut faire ny par soy ny par autruy, refusant d'employer le beau plaider du grand Lysias; & ayma mieux mourir. L'autre est au cas contraire, c'est quand l'accusé & preuenu courageux ne se soucie de s'excuser ou iustifier: parce qu'il mesprise l'accusation & l'accusant comme indignes de responce & iustification, & ne se veut faire ce tort d'entrer en telle lice pratiqué par les hommes genereux, par Scipion sur tous, plusieurs fois, d'vne fermeté merueilleuse: lors les autres s'en offensent, ou estimans cela trop grande confidence & orgueil, & se picquans de ce qu'il sent trop son innocence, & ne se desmet pas, ou

Digitized by Google

bien imputãs ce ſilence & meſpris à faute de cœur, defiance de droit, impuiſſance de ſe iuſtifier. O foible humanité que l'accuſé ou ſoupçõné ſe defende ou ne ſe defende, c'eſt foibleſſe & laſcheté. Nous luy deſirons du courage à ne s'excuſer, & quand il l'a, nous ſommes foibles à nous offenſer.

Vn autre argument de foibleſſe eſt de s'aſſubiettir & accoquiner à vne certaine façon de viure particuliere, c'eſt molleſſe poltronne, delicateſſe indigne d'vn honneſte hõme, qui nous rend incommodes & deſagreables en conuerſation, & tendres au mal, au cas qu'il faille changer de maniere de faire. C'eſt auſſi honte de n'oſer ou laiſſer par impuiſſance à faire ce que l'on void faire à ſes compagnons. Il faut que telles gens s'aillent cacher, & viure en leur foüyer : la plus belle façon eſt d'eſtre ſoupple & ployable à tout, & à l'excés meſmes ſi beſoin eſt, pouuoir, oſer, & ſçauoir faire toutes choſes & ne faire que les bonnes. Il fait bon prendre des reigles, mais non s'y aſſeruir. 14. Molleſſe & delicateſſe.

Il ſemble appartenir à la foibleſſe, & eſtre vne grande ſottiſe populaire, de courir apres les exemples eſtrangers & ſcholaſtiques, apres les allegations, ne faire eſtat que de témoignages imprimez, ne croire les hommes, s'ils ne ſont en liure, ny verité ſi elle n'eſt vieille. Selon cela les ſottiſes ſi elles ſont en moule, elles ſont en credit & en dignité. Or il s'y fait tout les ieurs deuant nous des choſes, que ſi nous auions l'eſprit & la ſuffiſance de les bien recueillir, eſplucher, iuger vitement, & trouuer leur iour, nous en formerions des miracles & merueilleux exemples, qui ne cedét en rien à ceux du temps paſsé, que nous admirons tant, & les ad- 15. Queſte des liures.

Digitized by Google

mirons pource qu'ils ſont vieux, & ſont eſcrits.

Encores vn teſmoignage de foibleſſe eſt, que l'homme n'eſt capable que des choſes mediocres, & ne peut ſouffrir les extremitez: Car ſi elles ſont petites, & en leur montre viles, il les deſpriſe & dédaigne comme indignes, & s'offence de les cõſiderer: ſi elles ſont fort grandes & eſclattantes, il les redoute, les admire, & s'en ſcandaliſe Le premier touche principalement les grands & ſubtils, le ſecond ſe trouue aux plus foibles.

17. Choſes ſubites.

Elle ſe monſtre auſſi bien clairement à l'oüye, veuë, & au coup ſubit des choſes nouuelles & inopinées, qui nous ſurprennent & ſaiſiſſent à l'impourueu: car elles nous eſtonnent ſi fort, qu'elles nous oſtent les ſens & la parole,

Diriguit viſu in medio, calor oſſa reliquit,
Labitur & longo vix tandem tempore fatur.

Quelquesfois la vie meſmes: ſoient-elles bonnes, témoin la Dame Romaine qui mourut d'aiſe voyãt ſon fils retourné de la déroute, Sophocles & Denys le Tyran: ſoient mauuaiſes, comme Diodorus, qui mourut ſur le champ de honte, pour ne pouuoir déueloper vn argument.

18. Braueries & ſubmiſſions.

Encores ceſtuy-cy, mais qui ſera double & de deux façons contraires. Les vns cedent & ſont vaincus par les larmes & humbles ſupplications d'autruy, & ſe piquent de courage & de la brauerie: les autres au rebours ne s'eſmeuuent par toutes les ſubmiſſions & plaintes; mais ſe laiſſent gaigner à la conſtance & reſolution. Il n'y a point de doute que le premier ne vienne de foibleſſe: auſſi ſe trouue-il volontiers és ames molles & vulgaires. Mais le ſecond n'eſt ſans difficulté, & ſe trouue en

Digitized by Google

toute ſorte de gens. Il ſemble que ſe rendre à la vertu, & à vne vigueur maſle & genereuſe, eſt d'ame forte auſſi & genereuſe. Et il eſt vray, s'il ſe fait par eſtimation & reuerence de la vertu, comme fit Scãderbeg receuãt en grace vn ſoldat pour l'auoir veu prendre party de ſe defendre contre luy. Pompeius pardonnant à la ville des Mãmertins en cõſideration de la vertu du citoyen Zenon, l'Empereur Conrad pardõnant au Duc de Bauieres & autres hommes aſſiegez, pour la magnanimité des femmes, qui luy deſroboient & emportoient ſur leurs teſtes. Mais ſi c'eſt eſtonnement & effroy de ſon éclat, comme le peuple Thebain, qui perdit le cœur oyant Epaminondas accusé, raconter ſes beaux faits, & luy reprocher auec fierté ſon ingratitude, c'eſt foibleſſe & laſcheté. Le fait d'Alexandre mépriſant la braue reſolution de Betis pris auec la ville de Gaza où il cõmandoit, ne fut de foibleſſe ny de courage, mais de cholere, laquelle en luy ne receuoit bride ny moderation aucune.

III. Inconſtance.

CHAP. XXXVIII.

L'Homme eſt vn ſubjet merueilleuſemẽt diuers & ondoyãt, ſur lequel il eſt tres malaiſé d'y aſſeoir iugement aſſeuré, iugement, dis-je, vniuerſel & entier; à cauſe de la grande contrarieté & diſſonance des pieces de noſtre vie. La pluſpart de nos actiõs ne ſont que ſaillies & bouttees, pouſſees par quelques occaſions: ce ne ſont que pieces rapportees. L'irreſolution d'vne part, puis l'inconſtance & l'inſtabilité eſt le plus commun & apparẽt vice de 1.

la nature humaine. Certes nos actions ſe contrediſent ſouuent de ſi eſtrange façon, qu'il ſemble impoſſible qu'elles ſoient partie de meſme boutique. Nous changeons & ne le ſentons, nous nous échapons, dérobons, *ipſi nobis furto ſubducimur* : Nous allons apres les inclinations de noſtre appetit, & ſelon que le vent des occaſiõs nous emporte, non ſelon la raiſon, *at nil poteſt eſſe equabile, quod non à certa ratione proficiſcitur* : Auſſi nos eſprits & nos humeurs ſe meuuent auec les mouuemens du temps. La vie eſt vn mouuement inegal, irregulier multiforme. En fin nous nous remuõs & troublons nous meſmes par l'inſtabilité de noſtre poſture. *Nemo non quotidie conſilium mutat & votum: modo vxorem vult, modò amicam; modò regnare vult, modò non eſt eo officioſior, ſeruus nunc pecuniam ſpargit, nunc rapit, modò frugi videtur & grauis, modò prodigus & vanus, mutamus ſubinde perſonam.*

Quod petijt, ſpernit, repetit quod nuper omiſit.
Æſtuat, & vitæ diſconuenit ordine toto.

L'homme eſt l'animal de tous le plus difficile à ſonder & cognoiſtre, car c'eſt le plus double & contrefait, le plus couuert & artificiel, & y a chez luy tant de cabinets & d'arriere-boutiques, dont il ſort tantoſt homme, tantoſt ſatyre? tant de ſouſpirails, dont il ſouffle tantoſt le chaud, tantoſt le froid, d'où il ſort tant de fumée. Tout ſon branler & mouuoir n'eſt qu'vn cours perpetuel d'erreur: le matin naiſtre, le ſoir mourir; tantoſt aux cepts, tantoſt en liberté, tantoſt vn Dieu, tantoſt vne mouche. Il rit & pleure d'vne meſme choſe. Il eſt content & mal content. Il veut & ne veut, & ne ſçait en fin ce qu'il veut. Tantoſt il eſt tant

comblé de ioye & d'allegreſſe qu'il ne peut demeurer en ſa peau, tantoſt tout luy deſplaiſt, & ne ſe peut ſouffrir en ſoy-meſme, *modò amore noſtri, modò tædio laboramus.*

IIII. Miſere.
CHAP. XXXIX.

VOicy le grand principal trait de ſa peinture, il eſt, comme a eſté dit, vain, foible, freſle, inconſtant au bien, à la felicité, à l'ayſe : mais il eſt fort robuſte, conſtant, & endurcy à la miſere. C'eſt la miſere meſme incarnee & toute viue? c'eſt en vn mot exprimer l'humanité: car en luy eſt toute miſere? & hors de luy il n'y en a point au monde. C'eſt le propre de l'hõme d'eſtre miſerable ; le ſeul homme, & tout homme eſt touſiours miſerable, *Homo natus de muliere breui viuens tempore repletur multis miſeriis.* Qui voudroit repreſenter toutes les parties de la miſere humaine, faudroit diſcourir toute ſa vie, ſon eſtre, ſon entrée, ſa durée, ſa fin. Ie n'entreprend donc pas cette beſongne, ce ſeroit œuure ſan fin: & puis c'eſt vn ſujet commun traitté par tous: mais ie veux icy conter certains points qui ne ſont pas communs, ne ſont pas pris pour miſeres, ou bien que l'on ne ſent & l'on ne conſidere pas aſſez, combien qu'ils ſoient les plus preſſans, ſi l'on ſçauoit bien iuger.

1. Miſere propre de l'hõme.

Le premier chef & preuue de la miſere humaine eſt, que ſa production, ſon entrée eſt honteuſe, vile, vilaine, meſpriſée, ſa ſortie, ſa mort, & ruine, glorieuſe & honorable. Dont il ſemble eſtre vn monſtre & contre nature, puis qu'il y a honte à le faire,

2. En ſon cõmencement & ſa fin.

hõneur à le desfaire. *Nostri nosmet pœnitet & pudet.*

1. Sur cecy voicy cinq ou six petits mots. L'action de planter & faire l'homme est honteuse, & toutes ses parties, les approches, les appresls, les outils, & tout ce qui y sert, est tenu & appellé hõteux: & n'y a rien si honteux en la nature humaine. L'action de le perdre & tuër honnorable, & ce qui sert est glorieux, l'on le dore & enrichit, l'on s'en pare, l'on le porte au costé, en la main, sur les espaules.

2. L'on dédaigne d'aller voir naistre vn hõme, chacun court & s'assemble pour le voir mourir, soit au lict, soit en la place publique, soit en la campagne raze.

3. On se cache, on tuë la chandelle pour le faire; l'on le fait à la dérobée: c'est gloire & pompe de le desfaire; l'on allume les chandelles pour le voir mourir, l'on l'execute en plein iour, l'on sonne la trompette, l'on le combat & en fait-on carnage en plein

4. midy. Il n'y a qu'vne maniere de faire les hommes: pour les desfaire & ruiner mille & mille moyens,

5. inuentions, artifices. Il n'y a aucun loyer, honneur, ou recõpense assignée pour ceux, qui sçauent faire multiplier, conseruer l'humaine nature, tous honneurs, grãdeurs, richesses, dignitez, empires, triomphes, trophées, sont decernez à ceux, qui la sçauent affliger, troubler, destruire. Les deux premiers hõmes du mõde, Alexandre & Cesar, ont desfait chacun d'eux (cõme dit Pline) plus d'vn millió d'hommes, & n'en ont fait, ny laissé apres eux. Et anciennement pour le seul plaisir & passetemps, aux yeux du peuple, se faisoient des carnages publics d'hommes, *homo sacra res per iocum & lusum occiditur: satis spectaculi in homine mors est: innocentes in ludum veniunt vt publica voluptatis bestiæ fiant.*

Senec. Tertull. de spectac.

Il y a des nations, qui maudiſſent leur naiſſance, beniſſent leur mort. Quel monſtrueux animal, qui ſe fait horreur à ſoy-meſme ? Or rien de tout cecy ne ſe trouue aux beſtes, ny au monde.

Le ſecond chef & teſmoignage de ſa miſere eſt au retrancher des plaiſirs, ſi petits & chetifs qui luy appartiennent (car des purs, grands, & entiers il n'en eſt capable, comme a eſté dit en ſa foibleſſe) & au rabattre du nombre & de la douceur d'iceux: ſi ce n'eſt qu'il ſe face pour Dieu, quel monſtre qui eſt ennemy de ſoy-meſme, ſe deſrobe & ſe trahit ſoy-meſme, à qui ſes plaiſirs peſent, qui ſe tient au mal-heur ? Il y en a qui éuitent la ſanté, l'allegreſſe, la ioye, comme choſe mauuaiſe.

O miſeri quorum gaudia crimen habent.

Nous ne ſommes ingenieux, qu'à nous mal mener, c'eſt le vray gibier de la force de noſtre eſprit. 5. Se forger des maux

Il y a encores pis, l'eſprit humain n'eſt pas ſeulement rabat-joye, trouble feſte, ennemy de ſes petits naturels & iuſtes plaiſirs, comme ie viens de dire, mais encores il eſt forgeur de maux. Il ſe peint & figure, craint, fuit, abhorre comme bien grands maux, des choſes qui ne ſont aucunement maux en ſoy & en verité, & que les beſtes ne craignent point, mais qu'il s'eſt feint par ſon propre diſcours & imagination eſtre tels, comme ſont n'eſtre auancé en honneur, grandeur, biens: Item cocuage, ſterilité d'enfans, la mort. Car à vray dire, il n'y a que la douleur, qui ſoit mal, & qui ſe ſente. Et ce qu'aucuns ſages ſemblent craindre ces choſes, ce n'eſt pas à cauſe d'elles, mais à cauſe de la douleur, qui quelquesfois les accompagne prés: Car ſouuent elle deuance, & eſt auant-coureuſe

de la mort, quelquesfois fuit la diſette des biens de credit & honneurs. Mais oſtez de ces choſes la douleur, le reſte n'eſt que fantaiſie, qui ne loge qu'en la teſte de l'homme, qui ſe taille de la beſongne pour eſtre miſerable, & imagine des fins des faux maux outre les vrais, employant & eſtendant ſa miſere, au lieu de la chatrer & racourcir : les beſtes ne ſentent & ſont exemptes de ces maux, & par ainſi nature ne les iuge pas tels.

5. Eſt né & propre à la douleur.

Quant à la douleur, qui eſt le ſeul vray mal, l'homme y eſt du tout né, & tout propre, les Mexicaines ſaluënt les enfans ſortant du ventre de leurs meres en ces mots, *Enfant tu es venu au monde pour endurer; endure, ſouffre & tais toy.* Que la douleur ſoit cõme naturelle à l'homme; & au contraire l'indolence & le plaiſir choſe eſtrangere, il appert par
1 ces trois mots. Toutes les parties de l'homme ſont capables de douleur, fort peu capables de plaiſir.
2 Les parties capables de plaiſir n'en peuuent receuoir, que d'vne ſorte ou deux : mais toutes peuuent receuoir vn tres grand nombre de douleurs, toutes differentes, chaud, froid, pigueure, froiſſeure, fouleure, eſgratigneure, eſcorcheure, meurtriſſure, cuiſon, langueur, extention, oppreſſion, relaxation, & infinis autres qui n'ont point de nom propre, ſans conter ceux de l'ame; tellement que l'hõme eſt plus puiſſant à ſouffrir, qu'à exprimer.
3 L'homme ne peut gueres durer au plaiſir, le plaiſir du corps eſt feu de paille : s'il duroit, il apporteroit de l'ennuy & déplaiſir : mais les douleurs durent fort long temps : n'ont point leurs certaines ſaiſons comme les plaiſirs. Auſſi l'empire & commandement de la douleur eſt bien plus grande, plus vni-

Digitized by Google

uerſel, plus puiſſant, plus durable, & en vn mot plus naturel, que du plaiſir.

A ces trois l'on peut adiouſter autres trois, la douleur & deſplaiſir eſt bien plus frequent, & viét bien ſouuent : le plaiſir eſt rare. Le mal vient facilement de ſoy-meſme, ſans eſtre recherché, le plaiſir ne vient point volontiers, il le faut chercher, & ſouuent achepter plus cher qu'il ne vaut. Le plaiſir n'eſt iamais pur, ains touſiours deſtrempé & meſlé auec quelque aigreur; & y a touſiours quelque choſe à redire : mais la douleur & le deſplaiſir ſouvét tout entier & tout pur. Apres tout cela le pire de noſtre marché, & qui monſtre euidemment la miſere de noſtre condition, eſt que l'extreme volupté & plaiſir ne nous touche point tant, qu'vne legere douleur, *ſegnius homines bona, quam mala ſentiunt*, nous ne ſentons point l'entiere ſanté comme la moindre des maladies, *pungit in cutè vix ſumma violatum plagula corpus, quando valere nihil quemquam monet.* 1. 2. 3.

Ce n'eſt pas aſſez, que l'homme ſoit de fait & par nature miſerable, & qu'outre les frais & ſubſtantiels maux, il s'en feigne & s'en gorge de faux & fantaſtiques comme dit eſt : Il faut encores qu'il les eſtende, allonge, & face durer & viure tant les vrais, que les faux, plus qu'ils ne peuuent, tant il eſt amoureux de miſere, ce qu'il fait en diuerſes façons. Premierement, par memoire du paſsé, & anticipation de l'aduenir, nous ne pouuons faillir d'eſtre miſerables, puis que nos principaux biens, dõt nous nous glorifions, ſont inſtrumens de miſeres, Memoires & prouidence, *futuro torquemur & præterito, multa bona noſtra nobis nocent, timoris tor-* 9. Par memoire & anticipation.

mentum memoria reducit prouidentia anticipat, nemo præsentibus tantum miser est. Est-ce pas grande enuie d'estre miserable, que de n'attendre pas le mal qu'il viéne, mais de l'aller rechercher, le prouoquer à venir, comme ceux qui se tuënt de la peur qu'ils ont de mourir, c'est à dire, preoccuper par curiosité ou foiblesse, & vaine apprehẽsion, les maux & inconueniens & les attendre auec tant de peine & d'allarme, ceux mesme qui par aduẽture ne nous doiuent point toucher? Ces gens icy veulent estre miserables auant le temps, & doublement miserables, par vn reel sentiment de la misere, & par vne longue premeditation d'icelle, qui souuent est cent fois pire que le mal mesme. *Minus afficit sensus fatigatio, quam cogitatio.* L'estre de la misere ne dure pas assez, il faut que l'esprit l'allonge, l'estende, & auant la main s'en entretienne. *Plus dolet quàm necesse est, qui ante dolet quàm necesse est. Quædam magis, quædam antequam debeant, quædam cùm omnino non debeant, nos torquent: Aut augemus dolorem, aut fingimus, aut præcipimus.* Les bestes se gardent bien de ceste folie & misere, & ont à dire grãd mercy à nature de ce qu'elles n'ont point tant d'esprit, tant de memoire, & de prouidence. Cesar disoit bien que la meilleure mort estoit la moins premeditée. Et certes la preparation à la mort a donné à plusieurs plus de tourment, que la souffrance mesme. Ie n'entens icy parler de ceste premeditation vertueuse & philosophique, qui est la trempe, par laquelle l'ame est renduë inuincible, & est fortifiée à l'espreuue cõtre tous assauts & accidens, de laquelle sera parlé: mais de ceste peureuse, & quelquesfois fausse & vaine apprehension des maux

qui peuuent aduenir, laquelle afflige & noircit de fumee toute la beauté & ſerenité de l'ame, trouble tout ſon repos & ſa ioye, il vaudroit mieux du tout s'y laiſſer ſurprendre. Il eſt plus facile & plus naturel n'y penſer point du tout. Mais laiſſons encore ceſte anticipation de mal, tout ſimplement le ſoin & le penſement penible & beant apres les choſes aduenir, par eſperance, deſir, crainte & vne tres grande miſere; Car outre que nous n'auons aucune puiſſance ſur l'aduenir, moins que ſur le paſsé (& ainſi c'eſt vanité comme a eſté dit) il nous en demeure encores du mal & dommage, *Calamitoſus eſt animus futuri anxius*, qui nous deſrobe le ſentiment, & nous oſte la ioüyſſance paiſible des biens preſens, & empeſche de nous y raſſeoir & contenter.

Ce n'eſt pas encores aſſez; car afin qu'il ne luy manque iamais matiere de miſere, voire qu'il y en aye touſiours à foiſon, il va touſiours furetant & recherchant auec grand eſtude les cauſes & alimens de miſere: Il ſe fourre aux affaires de gayeté de cœur, & tels que quand ils s'offriroient à luy, il leur deuroit tourner le dos: ou bien par vne inquietude miſerable de ſon eſprit, où pour faire l'habile, l'empeſché, & l'entendu: c'eſt à dire le ſot & miſerable, il entreprend & remuë beſongne nouuelle, ou s'entremeſle de celle d'autruy. Bref, il eſt ſi fort & inceſſamment agité de ſoin, & penſemens, non ſeulement inutiles & ſuperflus, mais eſpineux, penibles & dommageables, tourmenté, par le preſent, ennuyé du paſsé, angoiſsé pour l'aduenir, qu'il ſemble ne craindre rien plus, que de ne pouuoir pas eſtre aſſez miſerable.

7. Par recherche inquieté.

dont l'on peut iuſtement s'eſcrier, ô poures gens! combien endurez vous de maux volontaires, outre les neceſſaires que la nature vous enuoye; Mais quoy? l'homme ſe plaiſt en la miſere, il s'opiniaſtre à rem[illegible]cher & remettre continuellement en memoire les maux paſſez. Il eſt ordinaire à ſe plaindre, il encherit quelquesfois le mal & la douleur: pour petites & legeres choſes, il ſe dira le plus miſerable de tous, *eſt quædam dolendi voluptas.* Or c'eſt encores plus grande miſere de trop ambitieuſement faire valoir la miſere, que ne la cognoiſtre & ne ſentir pas. *Homo animal querulum, cupidè ſuis incumbens miſerijs.*

8 Par incõpatibilité.

Ne conterons-nous pas pour miſere humaine, puis que c'eſt vn mal commun & general aux hommes, qui n'eſt point aux beſtes, que les hommes ne peuuent bien s'accommoder & faire leur profit ſans le dommage & reculement les vns des autres; maladie, folie, desbauche, perte mort. Nous nous entre empeſchons, heurtons, & preſſons l'vn l'autre, tellement, que les malheurs, meſmes ſans y penſer ny le vouloir, d'vn deſir quaſi inſenſible, & innocemment, ſouhaittent la mort, le mal, & la peine d'autruy.

9 Aux remedes de miſere.

Le voila donc bien miſerable & naturellement & volontairement, en verité & par imagination, par obligation, & de gayeté de cœur. Il ne l'eſt que trop, & il craint de ne l'eſtre pas aſſez: & eſt touſiours en queſte & en peine de s'en rendre encores dauantage. Voyons maintenant comment, quand il vient à le ſentir & s'ennuyer de quelque certaine miſere (car il ne ſe laiſſe iamais de l'eſtre en pluſieurs façons, ſans le ſentir) il fait pour en ſortir, & quels

quels ſont les remedes contre le mal. Certes tels qu'ils importunent plus que le mal meſme qu'il veut guarir : de ſorte que voulant ſortir d'vne miſere, il ne la fait que changer en vne autre, & peut eſtre pire. Mais quoy, encores le changement le delecte, au moins le ſoulage, il penſe guerir le mal par vne autre, cela vient d'vne opinion qui tient le monde enchanté & miſerable, qu'il n'y a rien vtile, s'il n'eſt penible, rien ne vaut s'il ne couſte, l'aiſance luy eſt ſuſpecte. Cecy vient encores de plus haut ; c'eſt choſe eſtrange, mais veritable, & qui conuainc l'homme d'eſtre bien miſerable, qu'aucun mal ne s'en va que par vn autre mal, ſoit au corps, ſoit en l'ame. Les maladies ſpirituelles & corporelles ne ſont guaries & chaſſees, que par tourment, douleur, peine, les ſpirituelles par penitences, veilles, ieuſnes, haires, priſons, diſciplines, qui doiuent eſtre vrayement afflictions & poignantes, nonobſtant la reſolution & deuotion à tres volontiers les ſouffrir; car ſi elles venoient à plaiſir, ou profit, & commodité, elles n'auroient point d'effect, ce ſeroient exercices de volupté, & d'auarice, ou meſnageries, & non de Penitence & contrition ; les corporelles de meſme par medecines, inciſions, cauteres, dietes; comme ſentét bien ceux, qui ſont obligez aux regles medecinales, leſquels ſont battus d'vne part du mal qui les point, & d'autre de la regle, qui les ennuye. Item, les autres maux. L'ignorãce par grand, long, & penible eſtude. *Qui addit ſcientiam, addit & laborem,* La diſette & pauureté par grand ſoin penible, veille, trauail, ſueur, *In ſudore vultus tui.* Dont pour l'eſprit & pour le corps, le labeur & trauail eſt pro-

pre à l'homme, comme à l'oyſeau le voler.

II. Miſeres ſpirituelles.

Toutes ces miſeres ſuſdites ſont corporelles, ou bien mixtes & communes à l'eſprit, & au corps? & ne montent gueres plus haut que l'imagination & fantaiſie. Conſiderons les plus fines & ſpirituelles, ſont bien plus miſeres, comme eſtant erronnees & malignes, plus actiues & plus ſiennes, mais beaucoup moins ſenties & aduoüees, ce qui rend l'homme encores plus & doublement miſerable, ne ſentant que ſes maux mediocres, & non les plus grands, voire on ne les luy oſe dire ny toucher, tant il eſt confit & deploré en ſa miſere: Si faut-il en paſſant & tout doucement en dire quelque choſe, au moins les guigner & monſtrer au doigt de loin, afin de luy dõner occaſion d'y regarder & penſer, puis que de ſoy-meſme il ne s'en aduiſe pas. Premierement, pour le regard de l'entendement, eſt-ce pas vne eſtrange & piteuſe miſere de l'humaine nature? qu'elle ſoit toute confite en erreur & aueuglement: la plus-part des opinions communes & vulgaires, voire les plus plauſibles & receuës auec reuerence, ſont fauſſes & erronees, & qui pis eſt la plus-part incommodes à la ſocieté humaine. Et encores que quelques ſages qui ſont en fort petit nombre, ſentent mieux que le cõmun, & iugent de ces opinions comme il faut, ſi eſt-ce que quelquefois ils s'y laiſſent emporter, ſinon en toutes & touſiours, mais à quelque-vnes & quelquesfois: il faut eſtre bien ferme & conſtant pour ne ſe laiſſer emporter au courant, bien ſain & preparé pour ſe garder net d'vne contagion ſi vniuerſelle: les opinions generales receuës auec applaudiſſemẽt de tous, & ſans contradiction ſont com-

De l'entendement.

me vn torrent, qui emporte tout : *proh, ſuperi quantum mortalia pectora cæca noctis habent? ô miſeras hominum mentes & pectora cæca, qualibus in tenebris vita quantiſque periclis degitur hoc ævi quodcumque eſt* ? Or ce ſeroit choſe bien longue de ſpecifier & nommer les folles opinions, dont tout le monde eſt abbreuué. Mais en voicy quelques-vnes, qui ſeront traittees plus au long en leurs lieux.

1. Iuger des aduis & conſeils par les euenements, qui ne ſont aucunement en noſtre main, & qui dépendent du ciel. Voyez l. 3 ch. 1.

2. Condamner & reietter toutes choſes; mœurs, opinions, loix, couſtumes, obſeruances, comme barbares & mauuaiſes, ſans ſçauoir que c'eſt & les cognoiſtre, mais ſeulement parce qu'elles nous ſont inuſitees, & eſloignees de noſtre commun & ordinaire. V. l. 2. c. 8.

3. Eſtimer & recommander les choſes à cauſe de leur nouuelleté, ou rareté, ou eſtrangere, ou difficulté, quatre engeolleurs, qui ont grand credit aux eſprits populaires: & ſouuent telles choſes ſont vaines, & non à eſtimer, ſi la bonté & vtilité ny ſont iointes: dont iuſtement fut meſpriſé du Prince celuy qui ſe glorifioit de ſçauoir de loin ietter & paſſer les grains de mil par les trous d'aiguille. V. l. 2. c. 3. 10.

4. Generalement toutes les opinions ſuperſtitieuſes, dont ſont affublez les enfans, femmes, & eſprits foibles.

5. Eſtimer les perſonnes par les biens, richeſſes, dignitez, honneurs, & meſpriſer ceux qui n'en ont point, comme ſi l'on iugeoit d'vn cheual par la bride & la ſelle. Au mes. me.

6. Eſtimer les choſes non ſelon leur vraye, natu-

Digitized by Google

relle, & essentielle valeur, & qui est souuent interne & secrette, mais selon la monstre & la parade, ou le bruit commun.

7. Penser bien se venger de son ennemy en le tuant, car c'est le mettre à l'abry & au couuert de tout mal, & s'y mettre soy : c'est luy oster tout le ressentiment de la vengeance, qui est toutesfois son principal effect ; cecy appartient aussi à la foiblesse.

8. Tenir à grand iniure & desestimer comme miserable vn homme : pour estre coqu: car quel plus grande folie en iugemẽt, que d'estimer moins vne personne pour le vice d'autruy, qu'il n'approuue pas? Autãt ce semble en peut-on dire d'vn bastard.

9. Estimer moins les choses presentes, ou qui sont nostres, & desquelles nous iouissons paisiblement: mais les estimer quãd on ne les a point, ou pource qu'elles sont à autruy, comme si la presence & le posseder ravaloit de leur valeur, & le non auoir leur accroissoit.

Virtutem incolumen odimus.
sublatam ex oculis quærimus invidi:

C'est pourquoy nul n'est Prophete en son pays. Aussi la maistrise & l'authorité engendre mespris de ce qu'on tient & regente, les maris regardent desdaigneusement leurs femmes, & plusieurs peres leur enfans; veux-tu, dit le bon compaghon, ne l'aymer plus, espouse-là. Nous estimons plus le cheual, la maison, le valet d'autruy, pour ce qu'il est à autruy & non à nous. C'est chose bien estrange d'estimer plus les choses en l'imagination qu'en la realité, comme on fait toutes choses absentes & estranges, soit auant les auoir, ou apres les auoir

euës. La cauſe de ce en tous les deux cas ſe peut dire, qu'auant les auoir, l'on les eſtime, non ſelon ce qu'elles valent : mais ſelon ce que l'on s'eſt imaginé qu'elles ſont, ou qu'elles ont eſté vantees par autruy : & les poſſedant l'on ne les eſtime que ſelon le bien & le profit que l'on en tire : Et apres qu'elles nous ſont oſtees l'on les conſidere & regrette toutes entieres & en blot, ou auparauant l'on en ioüyſſoit & vſoit-on que par le menu, & par pieces ſucceſſiuement : car l'on penſe qu'il y aura touſiours du temps aſſez pour en ioüir : & à peine s'apperçoit-on de les auoir & tenir. Voila pourquoy le dueil eſt plus gros & le regret de ne les auoir, que le plaiſir de les tenir : mais en cecy il y a bien autant de foibleſſe, que de miſere. Nous n'auons la ſuffiſance de ioüir, mais ſeulement de deſirer. Il y a vn autre vice tout contraire, qui eſt de s'arreſter & agreer tellement à ſoy-meſmes & à ce qu'on tient, que de le preferer à tout le reſte, & ne penſer rien meilleur. Si ceux-cy ne ſont plus ſages que les autres, au moins ſont-ils plus heureux.

10. Faire le zelé à tout propos, mordre à tout, prendre à cœur & ſe monſtrer outré & opiniaſtre en toutes choſes, pourueu qu'il y aye quelque beau & ſpecieux pretexte de iuſtice, religion, bien public, amour du peuple. Cy deuãt chap. 31.

11. Faire l'attriſté, l'affligé & pleurer en la mort ou accident d'autruy, & penſer que ne s'eſmouuoir point ou que bien peu, c'eſt faute d'amour & d'affection, il y a auſſi de la vanité.

12. Eſtimer & faire conte des actions, qui ſe font auec bruit, remuëment, eſclat, deſeſtimer celles, V. l. c. 2. 10.

qui ſe font autrement, & penſer que ceux qui procedent de ceſte façon ſombre, douce, & morne, ne ſont rien; ſont comme ſommeillans & ſans action, bref eſtimer plus l'art que la nature. Ce qui eſt enflé, bouffy & releué par eſtude, qui eſclatte, bruit, & frappe le ſens (c'eſt tout artifice) eſt plus regardé & eſtimé, que ce qui eſt doux, ſimple, vny ordinaire, c'eſt à dire naturel, celuy-là nous eſueille, ceſtuy-cy nous endort.

13. Apporter de mauuaiſes & ſiniſtres interpretations aux belles actions d'autruy, & les attribuer à des viles & vaines ou vicieuſes cauſes, ou occaſions, comme ceux qui rapportent la mort du ieune Caton à la crainte qu'il auoit de Ceſar, dont ſe picque Plutarque; les autres encores plus fortement à l'ambition. C'eſt vne grande maladie de iugement, qui vient ou de malice & corruption de volonté & de mœurs, ou d'enuie contre ceux qui valent mieux qu'eux, ou de ce vice de ramener ſa creance à ſa portee, & meſurer autruy à ſon pied, ou bien pluſtoſt que tout cela, à foibleſſe pour n'auoir pas la veuë aſſez forte & aſſeuree à conceuoir la ſplendeur de la vertu en ſa pureté naïfue. Il y en a qui ſont les ingenieux & ſubtils à deprauer ainſi, & obſcurcir la gloire des belles actions; en quoy ils monſtrent beaucoup plus de mauuais naturel, que de ſuffiſances, c'eſt choſe aiſee, mais fort vilaine.

14. Deſcrier & chaſtier tant rigoureuſement & honteuſemẽt certains vices, comme crimes extrememẽt vilains & puans, qui ne ſont toutesfois que mediocre, & ont leur racine & leur excuſe en la nature, & d'autres vrayement extremes & contre nature; comme le meurtre pourpenſé, la trahiſon

Digitized by Google

& perfidie, la cruauté, ne les auoir à ſi grande honte, ny ne les chaſtier auec tant de Haro.

15. Voicy encores apres tout, vn vray teſmoignage de la miſere ſpirituelle, mais qui eſt fin & ſubtil, c'eſt que l'eſprit humain en ſon bon ſens, paiſible, raſſis & ſain eſtat, n'eſt capable que des choſes communes, ordinaires, naturelles, mediocres. Pour eſtre capable des diuines, ſurnaturelles, comme de la diuination, prophetie, reuelation, inuention, & comme l'on dit, entrer au cabinet des Dieux, faut qu'il ſoit malade, diſloqué, deſplacé de ſon aſſiette naturelle, & comme corrompu, *correptus*; ou par extrauagance, extaſe, enthouſiaſme, par aſſoupiſſement: d'autant que comme l'on ſçait, les deux voyes naturelles d'y paruenir ſont la faueur & le ſommeil. Et ainſi l'eſprit n'eſt iamais ſi ſage, que quand il eſt fol, ny plus vaillant, que quand il dort: Iamais ne rencontre mieux, que quand il va de coſté & de trauers: ne va, ne vole, & ne voit ſi haut: que quand il eſt abbatu, & au plus bas. Et ainſi faut qu'il ſoit miſerable, comme perdu & hors de ſoy, pour eſtre heureux. Cecy ne touche aucunement la diſpoſition diuine, car Dieu peut bien à qui & quand il luy plaiſt ſe reueler, & que l'homme demeure en ſens raſſis, comme l'Eſcriture raconte de Moyſe & autres.

16. Finalement, y pourroit-il auoir plus grãde faute en iugement, que n'eſtimer point le iugement, ne l'exercer, releuer, & luy preferer la memoire & l'imagination ou fantaiſie: Voyons ces grãdes, doctes, & belles harangues, diſcours, leçons, ſermons, liures, que l'on eſtime & admire tant, produites par les plus grands hommes de ce ſiecle (i'en excepte

quelques-vns & peu) qu'eſt-ce tout cela, qu'vn entaſſement & enfileure d'allegations, vn recueil & ramas du bien d'autruy) œuure de memoire, & diuerſe leçon, & choſe tres-aiſee, car cela ſe trouue tout trié & arrangé: tant de liures ſont faicts de cela (auec quelques pointes & vn bel agencemét, œuure de l'imagination, & voila tout? Ce n'eſt ſouuent que vanité, & n'y reluit aucun trait de grand iugement, ny d'inſigne vertu: Auſſi ſouuent ſont les autheurs d'vn iugement foible & populaire, & corrompus en la volonté. Combien eſt-il plus beau d'oüyr vn payſan, vn marchand parlant en ſon patois, & diſant de belles propoſitions & veritez, toutes ſeches & creuës, ſans art, ny façon, & donnant des aduis bons & vtiles, produits d'vn ſain, fort & ſolide iugement?

II De la volonté.

En la volonté y a bien autant ou plus de miſeres, & encores plus miſerables, elles ſont hors nombre; en voicy quelques-vnes.

1. Vouloir pluſtoſt apparoir homme de bien, que de l'eſtre; l'eſtre pluſtoſt à autruy qu'à ſoy.

2. Eſtre beaucoup plus prompt & volontaire à la vengeance de l'offenſe, qu'à la recognoiſſance du bien-faict, tellement que c'eſt coruée & regret que recognoiſtre, plaiſir & gain de ſe venger, preuue de nature maligne, *gratia oneri eſt, vltio in quæſtu habetur.*

3. Eſtre plus aſpre à hayr qu'à aymer, à meſdire qu'à loüer, ſe paiſtre & mordre plus volontiers & auec plus de plaiſir au mal qu'au bien d'autruy, le faire plus valoir, s'eſtendre plus à en diſcourir, y exercer ſon ſtile, teſmoin tous les Eſcriuains, Orateurs & Poëtes, qui ſont laſches à retirer le bien

cloquens au mal. Les mots, les inuentions, les figures, pour meſdire, brocarder, ſont bien autres? plus riches, plus emphatiques, & ſignificatifs, qu'au bien dire & loüer.

4. Fuir à malfaire, & entendre au bien, non par le bon reſſort purement, par la raiſon naturelle, & pour l'amour de la vertu, mais pour quelque autre conſideration eſtrãgere, quelquefois laſche & ſordide de gain & profit, de vaine gloire, d'eſperance, de crainte, de couſtume, de compagnie, bref non pour ſoy en ſon deuoir ſimplement, mais pour quelque occaſion & circonſtance externe. Tous ſont gens de bien par occaſion & par accident. Voyla pourquoy ils le ſont inegalement, diuerſement, non perpetuellement, conſtamment, vniformement.

5. Aymer moins celuy que nous auons offensé, à cauſe que nous l'auons offensé, choſe eſtrange, ce n'eſt pas touſiours de crainte qu'il en vueille prendre ſa reuanche, car peut eſtre l'offenſé ne nous en veut pas moins de bien, mais c'eſt de ce que ſa preſence nous accuſe & nous ramentoit noſtre faute & indiſcretiõ. Que ſi l'offenſant n'ayme pas moins, c'eſt preuue qu'il ne l'a pas voulu offencer: car ordinairement qui a eu la volonté d'offenſer, ayme moins aprés l'offensé, *Qui offende, mai non perdona.*

6. Autant en peut-on dire de celuy à qui nous ſommes fort obligez, ſa preſence nous eſt en charge, nous ramentoit noſtre obligation, nous reproche noſtre ingratitude, ou impuiſſance, l'on voudroit, qu'il ne fuſt point afin d'eſtre deſchargé: meſchant naturel. *Quidam quo plus debent, magis oderunt: leue es alienum debitorem facit, graue inimicum*

7. Prendre plaisir au mal, à la peine, & au danger d'autruy, desplaisir en son bien, aduancement, prosperité, (i'entends que soit sans aucune cause ou esmotion certaine & particuliere de haine, c'est autre chose, prouenant du vice singulier de la personne) ie parle icy de la condition commune & naturelle par laquelle sans aucune particuliere malice, les moins mauuais prennent plaisir à voir des gens courir fortune sur mer, se fachent d'estre precedez de leurs compagnons, que la fortune dise mieux à autruy qu'à eux, rient quand quelque petit mal arriue à vn autre, cela telmoigne vne semence malicieuse en nous.

Conclusion des miseres spirituelles.

12. En fin pour monstrer combien grande est nostre misere, ie diray que le monde est réply de trois sortes de gens, qui y tiennent grãde place en nombre & reputation: les superstitieux, les formalistes, les pedans, qui bien que soient en diuers subiets, ressorts, & theatres (les trois principaux, religion, vie ou conuersion, & doctrine) si sont-ils battus à mesme, coin, esprits foibles mal nez, ou tres-mal instruits, gens tres-dangereux en iugement, touchés de maladie presque incurable. C'est peine perduë de parler à ces gens-là pour les faire rauiser: car ils s'estiment les meilleurs & plus sages du mõde: l'opiniastreté est là en son siege. Qui est vne fois feru & touché au vif de ces maux-là, il y a peu d'esperance de sa conualescence. Qui a-il de plus inepte & ensemble de plus testu, que ces gens-là? Deux choses les empeschent, comme a esté dict, foiblesse & incapacité naturelle, & puis l'opinion anticipee de faire bien mieux que les autres. Ie ne fay icy que les nõmer & monstrer au doigt, car

Digitized by Google

en leurs lieux icy cottez leur faute ſera monſtree.

Les ſuperſtitieux, iniurieux à Dieu, & ennemis de la vraye religion, ſe couurent de pieté, zele, & affection enuers Dieu, iuſques à s'y peiner & tourméter plus que l'on ne leur commande, penſant meriter beaucoup, & que Dieu leur en ſçait gré, voire leur doit de reſte, que ferez-vous à cela? Si vous leur dites qu'ils excedent & prénent les choſes à gauche, pour ne les entendre pas bien, ils n'en croyent rien, diſant que leur intétion eſt bóne (par où ils ſe penſent ſauuer) & que c'eſt par deuotion. D'ailleurs ils ne veulét pas quitter leur gain, ny la ſatisfaction qu'ils en reçoiuent, qui eſt d'obliger Dieu à eux. 1. Superſtitieux V. l. 2. chap. 5.

Les Formaliſtes s'attachent tout aux formes & au dehors, penſant eſtre iuſtes & irreprehenſibles en la pourſuitte de leurs paſſions & cupiditez, moyennant qu'ils ne facent rien contre la teneur des loix, & n'obmettent rien de formalitez. Voila vn Richard qui a ruiné & mis au deſeſpoir des pauures familles, mais ç'a eſté en demandant ce qu'il a pésé eſtre ſien, & ce par voye de iuſtice, qui le peut conuaincre d'auoir mal fait? O combien de bienfaits ſont obmis, & de meſchancetez ſe commettent ſous le couuert des formes, leſquelles l'on ne ſent pas! Dont eſt bien verifié. Le ſouuerain droict, l'extreme iniuſtice, & a eſté bien dit, Dieu nous garde des Formaliſtes. 2. Formaliſtes, l. 2. cap. 3.

Les Pedans Clabaudeurs apres auoir queſté & pilloté auec grand eſtude & peine la ſcience par les liures, en font monſtre, & auec oſtentations, queſtueuſement & mercenairement la deſgorgent & mettent au vent. Y a-il gens au monde plus ineptes aux affaires, plus impertinents à toutes 3. pedans l. 5. cap. 13.

Digitized by Google

choſes,& enſemble plus preſomptueux & opiniaſtres? en toute langue & nation,pedant,clerc, magiſter, ſont mots de reproches: faire ſottement quelque choſe, c'eſt le faire en clerc: ce ſont gens qui ont la memoire pleine du ſçauoir d'autruy, & n'ont rien de propre. Leur iugemét,volonté, conſcience n'en valent rien mieux, mais habiles, peu ſages, & prudens, tellement qu'il ſemble que la ſcience ne leur ſerue que de les rendre plus ſots, mais encores plus arrogans,caqueteurs: rauallent leurs eſprits & abbaſtardiſſent leur entendement, mais enflent leur memoire. Icy fied bien la miſere que nous venons de mettre la derniere en celles de l'entendement.

V. Preſomption.

CHAP. XL.

VOicy le dernier & le plus vilain traict de peinture: c'eſt l'autre partie de la deſcriptiõ que donne Pline: c'eſt la peſte de l'homme, & la mere nourrice des plus fauſſes opinions & publiques & particulieres, vice toutesfois naturel & originel de l'homme. Or ceſte preſomption ſe doit conſiderer en tous ſens, haut, bas, & à coſté dedans & dehors, pour le regard de Dieu: choſes hautes & celeſtes, baſſes, des beſtes, de l'homme ſon cõpagnon, de ſoy-meſme: & tout reuient à
Luc.18. deux choſes: s'eſtimer trop & n'eſtimer pas aſſez autruy: *qui in ſe confidebant & aſpernabantur alios*: Parlons vn peu de chacun.

Preſomptiõ 1. au Premierement, pour le regard de Dieu (& c'eſt choſe horrible:) Toute ſuperſtition & faute en re-

Digitized by Google

ligion, ou faux ſeruice de Dieu, vient de n'eſtimer pas aſſez de Dieu, ne ſentir pas, & n'auoir pas les opinions, conceptions, creances de la Diuinité aſſez hautes, aſſez pures. Ie n'entends pas cét aſſez, à proportion de la grandeur de Dieu, qui ne reçoit point de proportion, eſtãt infiny. Et ainſi eſt-il impoſſible de les auoir aſsés pour ce regard: mais i'entends aſſez pour le regard de ce que pouuõs & deuons. Nous n'eſleuons ny guindons pas aſſez haut & ne roidiſſons aſſez la poincte de noſtre eſprit, quand nous imaginons la diuinité, comme aſſez? nous la conceuons tres-baſſement: Nous la ſeruõs de meſmes tres-indignement, nous agiſſons auec elle plus viuemẽt, qu'auec certaines creãces: Nous parlons non ſeulement de ſes œuures, mais de ſa Majeſté, volonté, iugemens, auec plus de cõfidence, & de hardieſſe, que l'on ne feroit d'vn Prince, ou autre homme d'honneur. Il y a pluſieurs hommes, qui refuſeroient vn tel ſeruice & recogneiſſance, & ſe tiendroient offenſez & violez, ſi l'on parloit d'eux, & que l'on employaſt leur nom ſi vilement & ſordidement, l'on entreprend de le mener, flatter, ployer, compoſer auec luy, afin que ie ne diſe, brauer, menacer, gronder, & deſpiter. Ceſar diſoit à ſõn Pilote, qu'il ne craigniſt de voguer & le conduire contre le deſtin & la volonté du Ciel & des aſtres, ſe fiant ſur ce que c'eſt Ceſar qu'il meine: Auguſte ayant eſté batu de la tempeſte ſur mer: ſe prit à deffier le Dieu Neptune: & en la pompe des ieux Circenſes fit oſter ſon image du rang où elle eſtoit parmy les autres Dieux, pour ſe vanger de luy. Les Thraces quãd il tõne & eſclaire ſe mettent à tirer fleches contre le Ciel, pour

regard de Dieu.

V. 2. ch. 10.

Digitized by Google

Vid 2. 8. ranger Dieu à raiſon, Xerxes foüetta la mer & eſcriuit vn cartel de deffi au mont Athos. Et comme l'on dit d'vn Roy Chreſtien voiſin du noſtre, qu'ayant receu vne baſtonnade de Dieu, iura de s'en venger, & voulut que de dix ans on ne le priaſt, & ne parlat-on de luy.

Voyez l. 3. c. 1.

Audax Iapeti genus.
Nil mortalibus arduum
Cœlum ipſum petimus ſtultitia, neque
Per noſtrum patimur ſcelus.
Iracunda Iouem ponere fulmina.

Et laiſſant ces extrauagances eſtranges, tout le commun ne verifie-il pas bien clairement le dire de Pline, qu'il n'y a rien plus miſerable, & enſemble plus glorieux que l'homme? Car d'vne part il ſe feint de tres-hautaines & riches opinions de l'amour, ſoin & affection de Dieu enuers luy, comme ſon mignon, ſon vnique, & cependant il le ſert tres-indignement: comment ſe peuuent accorder & ſubſiſter enſemble vne vie & vn ſeruice ſi chetif & miſerable d'vne part, & vne opinion & creance ſi glorieuſe & ſi hautaine de l'autre? C'eſt eſtre Ange & pourceau tout enſemble; c'eſt ce que reprochoit vn grand Philoſophe aux Chreſtiens, qu'il n'y auoit gens plus fiers & glorieux à les oüir parler, & en effect plus laſches & vilains: c'eſt vn ennemy qui parle par iniure, mais qui touche bien iuſtement les hypocrites.

Il nous ſemble auſſi, que nous penſons & importons fort à Dieu, au monde, à toute la nature, qu'ils ſe peinent & ahannent en nos affaires, ne veillent que pour nous, dont nous nous esbahiſſons des accidens qui nous arriuent, & cecy ſe voit encores

mieux à la mort. Peu de gẽs ſe reſoluent & croyent que ce ſoit leur derniere heure : & preſque tous ſe laiſſent lors piper à l'eſperance. Cela vient de preſomption, nous faiſons trop de cas de nous, & nous ſemble que l'vniuers a grãd intereſt à noſtre mort; que les choſes nous faillent à meſure que nous leur faillons, ou qu'elles meſmes ſe faillent à meſure qu'elles nous faillent, quelles vont meſme branle auec nous, comme à ceux qui vont ſur l'eau, que le ciel, la terre, les villes ſe remuent, nous penſons toutentrainer auec nous ; nul de nous ne penſe aſſez n' eſtre qu'vn.

Apres cela l'homme croit, que le ciel, les eſtoilles, tout ce grand mouuement celeſte, & branle du monde n'eſt fait que pour luy, *Tot circa vnum caput tumultuantes deos.* Et le poure miſerable eſt bien ridicule. Il eſt icy bas logé au dernier & pire eſtage de ce monde, plus eſloigné de volupté celeſte, en la cloaque & ſentine de l'vniuers, auec la bourbe & la lie ; auec les animaux de la pire condition, ſujet à receuoir tous les execremens & ordures, qui luy pleuuent & tombent d'enhaut ſur la teſte, & ne vit que de cela, & à ſouffrir les accidents qui luy arriuent de toutes parts & ſe faict croire qu'il eſt le maiſtre commandant à tout, que toutes creatures, meſmes ces grands corps lumineux, incorruptibles, deſquels il ne peut ſçauoir la moindre vertu, & eſt contraint tout tranſſi les admirer, ne branſlent que pour luy, & ſon ſeruice. Et pource qu'il mandie, chetif qu'il eſt, ſon viure, ſon entretenir, ſes commoditez, des rayons, clarté & chaleur du Soleil, de la pluye, autres dégouts du ciel & de l'air, il veut dire, qu'il ioüyſt du ciel, & des

3 Du Ciel.

clemens, comme si tout n'auoit esté fait, & ne se remuoit que pour luy. En ce sens l'oison en pourroit dire autant, & peut estre plus iustement & constamment. Car l'homme qui reçoit aussi souuét des incommoditez de là haut, & n'a rien de tout cela en sa puissance, ny en son intelligence, & ne les peut deuiner, est en perpetuelle transe, fievre & crainte, que ces corps superieurs ne branlét pas bien à propos, & à point nommé pour luy, & qu'ils luy causent sterilité, maladies, & toutes choses contraires, tremble sous le faix: où les bestes reçoiuent tout ce qui vient d'enhaut, sans allarme, ny apprehension de ce qui aduiendra, & sans plainte de ce qui est aduenu, comme faict incessamment l'homme, *non nos causa mundo sumus hyemem æstatemque referendi: suas ista leges habent, quibus diuina exercentur: nimis non suspicimus si digni nobis videmur, propter quos tanta moueantur, non tanta cælo nobiscum societas est, vt nostro fato sit ille quoque syderum fulgor.*

Seneq.

4 Des animaux.

Pour le regard des choses basses, terrestres, sçauoir tous animaux, il les desdaigne & deteſtime comme du tout elles n'appartenoient au mesme maistre ouurier, & n'estoient de mesme mere, & de mesme famille auec luy, comme si elles ne le touchoient & n'auoient aucune part ou relation à luy. Et de là il vient à en abuser & exercer cruauté, chose qui rejaillit cõtre le maistre commun & vniuersel, qui les a faictes, qui en a soin & a dressé des loix, pour leur bien & conseruation, les a aduantagees en certaines choses, renuoye l'homme souuét vers elles, comme à vne escole: mais cecy est le sujet du chap. 34. cy-dessus.

Or tout cecy ne déroge aucunemét à la doctrine com-

commune que le monde eſt fait pour l'homme, & l'homme pour Dieu ; car outre l'inſtruction que l'homme tire en general de toute choſe, haute & baſſe, pour cognoiſtre Dieu, ſoy, ſon deuoir, encores en particulier de chacune, il en tire profit, ou plaiſir, ou ſeruice. De ce qui eſt par deſſus ſoy qu'il a moins en intellrgence & nullement en ſa puiſſance, ce Ciel azuré tant richement contrepointé d'eſtoiles, & ces flambeaux roulants ſans ceſſe ſur nos teſtes, il n'en a ce bien que par contemplation, il monte & eſt porté en admiration, crainte, honneur, reuerence de leur Autheur & maiſtre ſouuerain de tout, & en ce ſens a eſté bien dit par Anaxagoras, que l'homme eſtoit creé pour contẽpler le Ciel & le Soleil, & par les autres Philoſophes appellás l'hõme θεωροσκόπον, des choſes baſſes il en tire ſecours, ſeruice, commodité. Mais ſe perſuader qu'en faiſant toutes ces choſes, l'on n'aye penſé qu'à l'hõme, & qu'il ſoit la fin & le but de tous ces corps lumineux & incorruptibles, c'eſt vne trop folle & hardie preſomption.

Finalement, mais principalement ceſte preſomption doit eſtre cõſiderée en l'hõme meſme, c'eſt à dire, pour le regard de ſoy & de l'hõme ſon compagnon, au dedans, au progrez de ſon iugement, & de ſes opinions, & au dehors en communication & conuerſation auec autruy. Surquoy nous conſiderõs trois choſes, comme trois chefs qui s'entreſuiuent, où l'humanité mõſtre bien en ſa ſotte foibleſſe, ſa folle preſemption. La premiere ou croire ou meſcroire (icy n'eſt queſtiõ de Religion, ny de la foy & creance diuine, & ſe faut ſouuenir de l'aduertiſſement mis au preface) où ſont à noter deux

6. De l'hõme meſme.

Trois degrez de preſomption humaine.

ſuppoſant que cela eſt bien vray ; il n'en eſt rien: on traitte, agite les fondemens & effects de milles choſes, qui ne furent iamais, dont le *pro & contra* eſt faux : Combien de bourdes, faux & ſuppoſez miracles, viſions & reuelation, receuë au monde, qui ne furent iamais ? (Les vrays miracles auctoriſez par l'Egliſe ſont à part, l'on ne touche point à cela.) Et pourquoy croira-t'on vne merueille, vne choſe non humaine ny naturelle, quand l'on peut deſtourner & eluder verification par voye naturelle & humaine ? La verité & le menſonge ont leurs viſages conformes, le port, gouſt, & les alleures pareilles, nous les regardons de meſme œil, *ita ſunt finitima falſa veris, vt in præcipitem locum non debeat ſe ſapiens committere.* L'õ ne doit croire d'vn homme que ce qui eſt humain, s'il n'eſt authoriſé par approbation ſurnaturelle & ſur-humaine, qui eſt Dieu ſeul, qui ſeul eſt à croire en ce qu'il dit, pource qu'il le dit.

L'autre vice contraire eſt vne forte & audacieuſe temerité de condamner & reietter, comme fauſſes toutes choſes, que l'on n'entend pas, & qui ne plaiſent & ne reuiennent au gouſt. C'eſt le propre de ceux qui ont bõne opinion d'eux meſmes, qui ſont les habiles & les entendus, ſpecialement, heretique, Sophiſtes, pedans : car ſe ſentans auoir quelque pointe d'eſprit, & de voir vn peu plus clair que le cõmun, ils ſe donnent loy & authorité de decider & reſoudre de toutes choſes. Ce vice eſt beaucoup plus grand & vilain que le premier, car c'eſt folie enragee de penſer ſçauoir iuſques où, va la poſſibilité, les reſſorts & bornes de la nature, la portee de la puiſſãce & volõté de Dieu, & vouloir

ranger à soy & à sa suffisance le vray & le faux des choses, ce qui est requis pour ainsi & auec telle fiereté & asseurance resoudre & definir d'icelles. Car voicy leur jargon, cela est faux, impossible, absurd. Et cõbien y a-il de choses, lesquelles pour vn temps nous auons reiettees auec risee, comme impossibles, que nous auons esté contrains d'aduoüer apres, & encores passer outre à d'autres plus estranges? & au rebours combien d'autres nous ont esté comme articles de foy, & puis vains mensonges?

7. 2. Affirmer, condamner. La seconde, qui suit & vient ordinairement de ceste premiere, est d'affermer, ou reprouuer certainement & opiniatrement ce que l'on a legeremẽt creu ou mescru. Ce second degré adiouste au premier opiniastreté, & ainsi accroist la presomption. Ceste facilité de croire auec le temps s'endurcit & degenere en opiniastreté inuincible & incapable d'amendement, voire l'on va iusques là, que souuent l'on soustient plus les choses que l'on sçait & que l'on entend moins, *maiorem fidem homines adhibent ijs, quæ non intelligunt: cupiditate humani ingenij lubentius obscura creduntur*, l'on parle de toutes choses par resolution Or l'affirmation & opiniastreté sont signes ordinaires de bestise & ignorance, accompagnee de folie & arrogance.

8. 3. Persuader. La troisiesme, qui suit ces deux, & qui est le faiste de presomption, est de vouloir persuader, faire valoir, & receuoir à autruy ce que l'on croit, & les induire voire imperieusement auec obligation de croire, & inhibition d'en douter. Quelle tyrãnie? Quiconque croit quelque chose, estime que c'est œuure de charité de le persuader à vn autre: &

pour ce faire ne craint point d'adiouſter de ſon inuention autãt qu'il voit eſtre neceſſaire à ſon compte, pour ſuppleer au defaut & à la reſiſtance, qu'il penſe eſtre en la conception d'autruy. Il n'eſt rien à quoy communément les hommes ſoient plus tendus, qu'à donner voye à leurs opinions: *nemo ſibi tãtum errat, ſed aliis erroris cauſa & author eſt.* Où le moyẽ ordinaire faut, l'on y adiouſte le commandement, la force, le fer, le feu. Ce vice eſt propre aux dogmatiſtes, & à ceux qui veulent gouuerner, & donner loy au monde. Or pour venir à bout de cecy & captiuer les creances à ſoy ils vſent de deux moyens: par le premier ils introduiſent des propoſitions generales & fondamẽtales, qu'ils appellent principes & preſuppoſitions, deſquelles ils enſeignent n'eſtre permis de douter ou diſputer: ſur leſquelles ils baſtiſſent apres tout ce qui leur plaiſt, & menent le monde à leur poſte: qui eſt vne piperie, par laquelle le monde ſe remplit d'erreurs & menſonges. Et de faict, ſi l'on vient à examiner ces principes, l'on y trouuera de la fauſſeté & de la foibleſſe autãt ou plus qu'en tout ce qu'ils en veulent tirer & dependre: & ſe trouuera touſiours autant d'apparence aux propoſitions contraires. Il y en a de noſtre temps qui ont changé & renuerſé les principes, & regles des anciens en l'Aſtrologie, en la Medecine, en la Geometrie, en la nature & mouuemẽt des vents. Toute propoſition humaine a autant d'authorité, que l'autre, ſi ſa raiſon n'en fait la difference: La verité ne depẽd point de l'authorité ou témoignage de l'homme: Il n'y a point de principes aux hommes, ſi la diuinité ne les leur a reuelé: tout le reſte n'eſt que ſonge & fumée. Or

Copernicus. Paracelſus.

ces Messieurs icy veulent que l'on croye & reçoiue ce qu'ils disent, & que l'on s'en fie à eux, sans iuger ou examiner ce qu'ils baillent : qui est vne iniustice tyrannique. Dieu seul, comme a esté dit, est à croire en tout ce qu'il dit, pource qu'il le dit, *qui à semetipso loquitur mendax est*. L'autre moyẽ est par supposition de quelque fait miraculeux, reuelation & apparition neuuelle & celeste, qui a esté dextremẽt practiqué par des legislateurs, generaux d'armes, ou chefs de part. La persuasion premiere prinse du suiet mesmes saisit les simples, mais elle est si tendre & fresle, que le moindre heurt, mesconte, ou mesgarde, qui y suruiendroit, escarboüilleroit tout : Car c'est grand merueille, comment de si vains commencemens & friuoles causes son sorties les plus fameuses impressiõs. Or ceste premiere impression franchie deuient apres à s'enfler & grossir merueilleusement, tellement qu'elle vient à s'estendre mesmes aux habiles, par la multitude des croyans, des tesmoins, & des ans, à quoy l'on se laisse emporter, si l'on n'est bien fort preparé: Car lors il n'est plus besoin de regimber & s'en enquerir, mais simplemẽt croire: Le plus grãd & puissant moyẽ de persuader, & la meilleure touche de verité, c'est la multitude des ans & des croyans: or les fols surpassent de tãt les Sages, *sanitatis patrocinium est insãtariã turba*. C'est chose difficile de resoudre son iugement contre les opinions communes. Tout ce dessus se peut cognoistre par tant d'impostures, badinages, que nous auons veu naistre comme miracles, & rauir tout le monde en admiration, mais incontinent estouffez par quelque accident, ou par l'exacte recherche des clair-

voyans, qui ont eſclairé de prés, & deſcouuert la fourbe: que s'ils euſſent eu encores du temps pour ſe meurir & ſe fortifier en nature, c'eſtoit fait pour iamais. Ils euſſent eſté receus & adorez generalement. Ainſi en eſt-il de tant d'autres, qui ont (faueur de fortune) paſſé & gaigné la creance publique, à laquelle puis on s'accommode, ſans aller recognoiſtre la choſe au giſte, & en ſon origine, *nuſquam ad liquidum fama perducitur*; Tant de ſortes de Religion au monde, tant de façons ſuperſtitieuſes, qui ont encores meſmes dedans la Chreſtienté demeurees du paganiſme, & dont on n'a peu du tout ſevrer les peuples. Par tout ce diſcours nous voyons à quoy nous ſommes, puis que nous ſommes menez par tels guides.

CINQVIESME ET DERNIERE CONſideration de l'homme par les grandes varietez & differences qui ſont en luy, & leurs comparaiſons.

De la difference & ingalité des hommes en general.

CHAP. XLI.

IL n'y a rien en ce bas mõde où il ſe trouue tãt de differences qu'entre les hommes, & differẽces eſloignées en meſme ſujet & eſpece. Si on veut croire Pline, Herodote, Plutarque, il y a des formes d'hõmes en certains endroits, qui ont fort peu de reſſemblãce à la noſtre: & y en a de métiſtes & ambiguës entre l'humaine & la brutale. Il y a des contrees où les hommes ſont ſans teſte, portans les

Digitized by Google

yeux & la bouche en la poictrine, où ils sõt androgynes, où ils marchẽt de quatre pattes, où ils n'ont qu'vn œil au front, & la teste plus semblable à celle d'vn chien qu'à la nostre, où ils sont moitié poisson par en bas, & viuent en l'eau, où les femmes accouchẽt à cinq ans & n'en viuent que huit: où ils ont la teste si dure & le front, que le fer n'y peut mordre & rebrousse contre; où ils se changent naturellement en loups, en iumens, & puis encores en hommes, où ils sont sans bouche, se nourrissans de la senteur de certaines odeurs; où ils rendent la semence de couleur noire, où ils sont fort petits & nains, ou tous fort grands & geans, où ils vont tous nuds, où ils sont tous pelus & velus, où ils sõt sans parole, viuans par les bois comme bestes, cachez dedans les cauernes, & dedans les arbres. Et de nostre temps nous auons descouuert & touché à l'œil & au doigt, où les hommes sont sans barbe, sans vsage de feu, de bled, vin, où est tenuë pour la plus grãde beauté ce que nous estimons la plus grande laideur, comme a esté dit deuant. Quant à la diuersité des mœurs se dira ailleurs. Et sans parler de toutes ces estrangetez, nous sçauons que quant au visage il n'est possible trouuer deux visages en tout & par tout semblables, il peut aduenir de se mesconter & prendre l'vn pour l'autre, à cause de la ressemblance grande, mais c'est en l'absence de l'vn: car en presence de tous deux, il est aisé de remarquer la difference quand bien on ne la pourroit exprimer. Aux ames y a bien plus grande difference, car non seulement elle est plus grande sans comparaison d'homme à homme, que de beste à beste: mais (qui est bien

Chap. 5. l. 2. c. 8.

encherir) il y a plus grande difference d'homme à homme, que d'homme à beſte : car vn excellẽt animal eſt plus approchant de l'homme de la plus baſſe marche, que n'eſt cét hõme d'vn autre grand & excellent. Cette grande difference des hommes vient des qualitez internes & de la part de l'eſprit, où y a tant de pieces, tãt de reſſorts, que c'eſt choſe infinie, & des degrez ſans nombre. Il nous faut icy pour le dernier apprendre à cognoiſtre l'homme, par les diſtinctions & differences qui ſont en luy : or elles ſont diuerſes, ſelon qu'il y a pluſieurs places en l'homme, pluſieurs raiſons & moyens de les conſiderer & comporter. Nous en donnerons icy cinq principales, auſquelles toutes les autres ſe pourront rapporter, & generalement tout ce qui eſt en l'homme, eſprit, corps, naturel, acquis public, priué, apparẽt, ſecre : & ainſi cette cinquieſme & derniere conſideration de l'homme aura cinq parties, qui ſeront cinq grandes & capitales diſtinctions des hommes, ſçauoir

La premiere naturelle, & eſſentielle, & vniuerſelle de tout l'homme, eſprit & corps.

La ſeconde naturelle & eſſentielle principalemẽt, & aucunement acquiſe, de la force & ſuffiſance de l'eſprit.

La tierce accidentale de l'eſtat, condition & deuoir, tiree de la ſuperiorité & inferiorité.

La quatrieſme accidentale de la condition & profeſſion de vie.

La cinquieſme & derniere des faueurs, & des faueurs de la nature, & de la fortune.

Digitized by Google

PREMIERE DISTINCTION ET DIFFERENCE des hommes naturelle & essentielle, tiree de la diuerse assiette du monde.

CHAP. XLII.

1. Diuersité des hommes viẽt de la diuerse assiete du monde.

LA premiere plus notable & vniuerselle distinction des hommes, qui regarde l'esprit & le corps, & tout l'estre de l'homme, se prend & tire de l'assiette diuerse du monde, selon laquelle le regard & l'influence du ciel & du Soleil, l'air, le climat, le terroir, sont diuers. Aussi sont diuers non seulement le teinct, la taille, la complexion, la contenance, les mœurs, mais encores les facultez de l'ame, *plaga cœli nõ solùm ad robur corporũ, sed & animorum facit. Athenis tenue cœlum ex quo etiam acutiores Attici, crassũ Thebis ideò pingues Thebani & valentes.* Dõt Platõ remercioit Dieu qu'il estoit né Athenien & non Thebain.

Ainsi que les fruicts & les animaux naissent diuers selon les diuerses contrees, aussi les hommes naissent plus ou moins belliqueux, iustes, temperans, dociles, religieux, chastes, ingenieux, bons, obeissans beaux, sains, forts. C'est pourquoy Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur païs aspre & bossu, pour aller en vn autre doux, & plain, disant que les terres grasses & molles font les hommes, & les fertils les esprits infertiles.

2. Partage du mõde en trois.

Suiuant ce fondement nous pouuons en gros partager le mõde en trois parties, & tous les hommes en trois sortes de naturel: nous ferons donc trois assietes generales du monde, qui sont les deux

extremitez de Midy & Nort, & la moyenne. Chaque partie & assiette sera de soixante degrez ; l'vne de Midy est soubs l'Æquateur, trente degrez deçà & trente delà, c'est à dire, tout ce qui est entre les deux Tropiques, vn peu plus, ou sont les regions ardentes & les Meridionaux, l'Afrique & l'Æthiopie au milieu d'Orient & d'Occident, l'Arabie, Calicut, les Moluques, les Iaues, la Taprobane vers Orient ; le Peru & grands Mers vers Occident. L'autre moyenne est de trente degrez outre les Tropiques, tant deçà que delà vers les Poles, où sont les regions moyennes & temperees, toute l'Europe auec sa mer Mediterannee, au milieu d'Orient & Occident ; toute l'Asie tant petite que grande, qui est vers Orient, auec la Chine & le Iappon, & l'Amerique Occidentale. La tierce qui est de trente degrez, qui sont les plus prés des deux Poles de chaque costé, où sont les regions froides & glaciales, peuples Septentrionaux, la Tartarie, Moscouie, Estotilans, & la Magellane, qui n'est pas encores bien descouuerte.

Suiuant ce partage general du monde, aussi sont differens les naturels des hommes en toutes choses, corps, esprit, religion, mœurs, comme se peut voir en ceste petite table. Car les

3. Et des naturels.

	Septentrionaux sont	Moyés sõt mediocres & tempe rez en touf tes ces cho ſes comme neutres ou biẽ par- ticipans vn peu de toutes ces deux ex- tremitez & tenans plus de la re- gion, de la quelle ils ſont plus voiſins.	Meridionaux sõt Petits.
1. Au corps.	Hauts & grãds pitul teux, ſanguins, blãcs & blõds, ſociables, la voix forte, le cuir mol & velu; grãds mangeurs & beu ueurs, & puiſſans,		Melancholiques, froids, & ſecs, noirs, ſolitaires. La voix greſle' Le cuir dur auec peu de poil & creſpu.
2. Eſprit.	Groſſiers, lourds, ſtupides, ſots. Faciles, legers, in- conſtans.		Abſtinés, foibles, Ingenieux, ſa- ges, prudẽs, fins, opiniaſtres.
3. Reli- gion.	Peu religieux & deuotieux.		Superſtitieux, contempla tifs,
4. Mœurs.	Guerriers, vaillãs pe nibles, chaſtes exẽpts de ialouſie, cruels, & in humains.		Nõ guerriers, & laſches, paillards ialoux, cruels & inhumains.

4. Preuues de ces differen- ces du corps.

TOutes ces differences ſe preuuent aiſément. Quant à celles du corps elles ſe cognoiſſent à l'œil, & s'il y a quelques exceptions, elles ſont rares & viennent du meſlange des peuples, ou bien des vents, des eaux, & de la ſituation particuliere des lieux, dõt vne montagne fera vne notable difference en meſme degré; voire meſme pays & ville: ceux de la ville haute d'Athenes eſtoient tout d'autre humeur, dit Plutarque, que ceux du port de Pyree: vne montagne du coſté de Septentrion rendra la vallee qui ſera vers le midy toute meridionale, & au contraire auſſi.

2. Eſprit.

Quãt à celles de l'eſprit, nous ſçauons que les arts mecaniques & ouurages de main ſont de Septentrion, où ils ſont penibles: les ſciences ſpeculatiues

Digitized by Google

ſont venuës du midy. Ceſar & les anciens appellent les Egyptiẽs tres-ingenieux & ſubtils : Moyſe eſt dit inſtruit en leur ſageſſe: la Philoſophie eſt venuë de là en Grece, la maiorité commẽce pluſtoſt chez eux, à cauſe de l'eſprit & fineſſe : les gardes des Princes meſmes Meridionaux, ſont de Septentrion, comme ayans plus de force & moins de fineſſe & de malice : ainſi les Meridionaux ſont ſujets à grandes vertus & grands vices, cõme il eſt dit d'Annibal : les Septentrionaux ont la bonté & ſimplicité. Les ſciẽces moyẽnes & mixtes, politiques, loix & eloquẽce ſont aux nations metoyẽnes, auſquelles ont flory les grands Empires & Polices.

Pour le 3. point, les religions ſont venuës du Midy, Egypte, Arabie, Chaldee, plus de ſuperſtition en Aphrique qu'au reſte du monde, teſmoin les vœux tant frequens, les temples tant magnifiques. Les Septentrionaux, dit Ceſar, peu ſoucieux de religions ſont attentifs à la guerre & à la chaſſe. 2. Religiõ.

Quant aux mœurs, premierement touchant la guerre : il eſt certain que les grandes armees, arts, inſtrumens & inuentions militaires, ſont venuës de Septentrion: les peuples de là Scythie, Goths, Vandales, Huns, Tartares, Turcs, Germains, ont battu & vaincu toutes les autres nations, & rauagé tout le monde, dont eſt tant ſouuent dit, que tout mal vient d'Aquilon. Les duels & combats ſont venus de là : Les Septentrionaux adorent le glaiue fiché en terre, dit Solinus, inuincibles aux autres nations, voire aux Romains qui ont vaincu le reſte, & ont eſté deſtruits par eux ; auſſi s'affoiblifſent & s'alangouriſſent au vent du Su, & allant vers Midy, cõme les Meridionaux venãs au Nort, 3. Mœurs.

redoublent leurs forces. A cauſe de fiereté guerriere, ils ne peuuent ſouffrir qu'on leur commande par brauerie, ils veulẽt la liberté, au moins les commandemens electifs. Touchant la chaſteté & la jalouſie, en Septentrion vne ſeule femme à vn homme, dit Tacitus, encores ſuffit elle pour pluſieurs, dit Ceſar: nulle jalouſie, dit Munſter, où les hõmes & femmes ſe baignent enſemble auec les eſtrangers. En midy la Polygamie eſt par tout receuë: toute l'Afrique adore Venus, dit Solinus: les Meridionaux meurẽt de jalouſie, à cauſe dequoy ils ont les Eunuques gardiẽs de leurs fẽmes, que les grãds Seigneurs ont en grãd nombre, comme des haras.

Quant à la cruauté, les extremitez ſont ſemblables, mais pour diuerſes cauſes, cõme ſe verra tantoſt aux cauſes: les punitions de la roüe & les empalemens des vifs ſont venus de Septrention: les inhumanitez des Moſcouites & Tartares ſont toutes notoires Les Allemans, dit Tacite, ne puniſſent les coupables iuridiquemẽt mais les tuent cruellemẽt comme ennemis. Ceux de Midy auſſi eſcorchent tous vifs les criminels, leur appetit de vengeance eſt ſi grand qu'ils en deuiennent furieux s'ils ne l'aſſouuiſſent: Au milieu ſont benins & humains. Les Romains puniſſoient les plus grands crimes du banniſſement ſimple, les Grecs vſoiẽt du breuuage doux & ciguë pour faire mourir les condamnez: Et Ciceron dit que l'humanité & la courtoiſie eſt partie de l Aſie mineur, & deriuee au reſte du monde.

5. La cauſe de toutes ces differences corporelles & ſpirituelles, eſt l'inequalité & difference de la chaleur naturelle interne, qui eſt en ces pays & peu-

La cauſe des ſuſ-

ples : ſçauoir forte & vehemente aux Septentrionaux, à cauſe du grand froid externe, qui la reſſerre & renferme au dedans, comme les caues & lieux profonds ſont chauds en Hyuer, & les eſtomachs *ventres breme calidiores*, foibles aux Meridionaux eſtant diſſipee & attiree au dehors, par la vehemẽce de l'externe, comme en Eſté les ventres & lieux de deſſous terre ſont froids : Moyẽne & temperee en ceux du milieu. De ceſte diuerſité, dis je, & inequalité de chaleur naturelle viennent ces differences, non ſeulement corporelles, ce qui eſt aiſé de remarquer, mais encores ſpirituelles ; Car les Meridionaux à cauſe de leur temperament froid, ſont melancholiques, & par ainſi arreſtez, cõſtans, contemplatifs, ingenieux, religieux, ſages : Car la ſageſſe eſt aux animaux froids comme aux Elephans, qui cõme le plus melancholique de tous animaux, eſt le plus ſage, docile, religieux, à cauſe du ſang froid. De ce temperamẽt melancolique auiẽt auſſi que les Meridionaux sõt paillars, à cauſe de la melancholie ſpumeuſe abradente, & ſalace, comme il ſe void aux lieures; & cruels, parce que cette melancholie abradente preſſe violemment les paſſiõs & la vengeance Les Septentrionaux pituiteux & ſanguins de temperament, tout au contraire, aux Meridionaux, ont les qualitez toutes contraires, ſauf qu'ils cõuiennent en vne choſe, c'eſt qu'ils ſont auſſi cruels & inhumains, mais c'eſt par vne autre raiſon, ſçauoir par defaut du iugement, dont comme beſtes ne ſe ſçauent commander & ſe contenir: Ceux du milieu ſanguins & choleres ſont temperez d'vne belle humeur, ioyeux, diſpoſts, actifs.

dites differes ces.

Nous pourrons encores plus exquiſement &

Digitized by Google

ſubtilement repreſenter le diuers naturel de ces trois ſortes de peuples, par application & comparaiſon de toutes choſes, comme ſe pourra voir en ceſte petite table, où ſe voit que proprement appartient, & ſe peut rapporter aux

Qualitez dames.	Septentrionaux.	Moyens.	Meridionaux.
	Le ſens commũ.	Diſcours & ratiocination.	Intellect.
	Force cõme des ours & beſtes.	Raiſon & iuſtice d'hommes:	Fineſſe de renards, & Religiõ de gẽs diuins
Planetes.	Mars. guerre, Lune. chaſſe.	Iupiter Empereurs Mercure Orateurs.	Saturne. contẽplatiõ Venus amour
	Art & manufacture.	Prudẽce, cognoiſſance du biẽ & du mal	Sciẽce du vray & du faux.
Actions & parties de republique.	Ouuriers artisãs ſoldats. Executer & obeïr.	magiſtrats pouruoyans, iuger, commander.	Põtifes, Philoſophes contempler
	Ieunes mal habiles.	hommes faits, maniеurs d'affaires.	Vieillards graues, ſages, penſifs

Les autres diſtinctions plus particulieres ſe peuuẽt rapporter à ceſte cy generale de Midy & Nort: car l'on peut rapporter aux conditions des Septentrionaux ceux d'Occident, & ceux qui viuent aux montaignes, guerriers, fiers, amoureux de liberté, à cauſe du froid qui eſt aux montagnes, auſſi ceux qui sõt eſloignez de la mer, plus ſimples & entiers: Et au contraire aux conditions des Meridionaux, l'on peut rapporter les Orientaux, ceux qui viuent aux valees. effeminez, delicats, à cauſe de la fertilité, d'où vient la volupté: Auſſi les Maritimes trom-

peurs

peurs & fins à cauſe du commerce & du trafic auec diuerſes ſortes de gens & nations.

Par tout ce diſcours, il ſe void qu'en general ceux de Septentrion ſont plus aduantagez au corps, & ont la force pour leur part ; & ceux du Midy en l'eſprit, & ont pour eux la fineſſe : ceux du milieu ont de tout, & ſont temperés en tout : Auſſi s'apprend par là, que leurs mœurs ne ſont à vray dire ny vices ny vertus, mais œuures de nature : laquelle du tout corriger & du tout y renoncer, il eſt plus que difficile ; mais adoucir, temperer, & remener à peu prés les extremitez à la mediocrité, c'eſt l'œuure de vertu.

SECONDE DISTINCTION ET *difference plus ſubtile des eſprits, & ſuffiſance des hommes.*

CHAP. XLIII.

CEtte ſeconde diſtinction, qui regarde l'eſprit & la ſuffiſance, n'eſt ſi apparente & percepti-ble comme les autres, & vient tant du naturel que de l'acquis, ſelon laquelle y a trois ſortes de gens au monde, comme trois claſſes & degrez d'eſprits. En l'vn & le plus bas ſont les eſprits foibles & plats, de baſſe & petite capacité, nez pour obeir, ſeruir, & eſtre menés, qui en effect ſont ſimplement hommes. Au 2. & moyen eſtage ſont ceux, qui ſont de mediocre iugement, font profeſſion de ſuffiſance, ſcience, habileté, mais qui ne ſe ſentent & ne ſe iugent pas aſſez, s'arreſtent à ce qu'on tient communément, & on leur baille du premier coup, ſans d'auantage s'enquerir de la verité & ſource des cho-

Trois ſortes & degrez de gens au monde.

Digitized by Google

ſes, voire penſent qu'il ne l'eſt pas permis: & ne regardent point plus loing que là où ils ſe trouuent; penſent que par tout eſt ainſi, ou doit eſtre, que ſi c'eſt autrement, ils faillent & ſont barbares. Ils s'aſſeruiſſent aux opinions & loix municipales du lieu où ils ſe trouuent deſlors qu'ils ſont eſclos non ſeulement par obſeruance & vſage, ce que tous doiuent faire, mais encor de cœur & d'ame: & penſent que ce qu'on croit en leur village eſt la vraye touche de verité (cecy ne s'entend de la verité diuine releuee, ny de religion) c'eſt la ſeule, ou bien la meilleure regle de bien viure. Ces gents ſent de l'eſcole & du reſſort d'Ariſtote; affirmatifs, poſitifs, dogmatiſtes, qui regardent plus l'vtilité que la verité, ce qui eſt propre à l'vſage & trafic du monde, qu'à ce qui eſt bon & vray en ſoy. En cette claſſe y a tres-grand nombre & diuerſité de degrez, les principaux & plus habiles d'entr'eux gouuernent le monde, & ont les commãdemens en main. Au 3. & plus haut eſtage ſont les hommes doüez d'vn eſprit vif clair, iugement fort ferme & ſolide, qui ne ſe contentent d'vn ouy dire, ne s'arreſtent aux opinions communes & receuës, ne ſe laiſſent gaigner & preoccuper à la creance publique, de laquelle ils ne s'eſtonnent point, ſçachant qu'il y a pluſieurs bourdes, fauſſetez & impoſtures receuës au monde auec approbation & applaudiſſement, voire adoration & reuerence publique, mais examinent toutes choſes qui ſe propoſent, ſondent meurement, & cherchent ſans paſſion les cauſes, motifs, & reſſorts iuſques à la racine, aymants mieux douter & tenir en ſuſpends leur creance, que par vne trop molle & laſche facilité ou legereté, ou pre-

Digitized by Google

cipitation de iugement, ſe paiſtre de fauſſeté & affirmer ou ſe tenir aſſeurez de choſe, de laquelle ils ne peuuent auoir raiſon certaine. Ceux-cy ſont en petit nombre, de l'eſchole & reſſort de Socrates & Platon, modeſtes, ſobres retenus, conſiderans plus la verité & realité des choſes, que l'vtilité, & s'ils ſont bien nais, ayans auec ce deſſus la probité, & le reglement des mœurs, ils ſont vrayement ſages, & tels que nous cerchons icy. Mais pource que ils ne s'accordent pas auec le commun quand aux opinions, voyent plus clair, pénetrent plus auant: ne ſont ſi faciles, ils ſont ſoupçonnez & mal eſtimez des autres, qui ſont en beaucoup plus grand nombre, & tenus pour fantaſques & Philoſophes: c'eſt par iniure qu'ils vſent de ce mot. En la 1. de ces trois claſſes y a bien plus grand nombre, qu'en la ſeconde, & en la ſeconde qu'en la troiſieſme, Ceux de la premiere & derniere, plus baſſe & plus haute, ne troublent point le monde, ne remuẽt rien, les vns par inſuffiſance & foibleſſe, les autres par grande ſuffiſance, fermeté & ſageſſe. Ceux du milieu font tout le bruit, & les diſputes qui ſont au monde: preſomptueux, touſiours agités & agitans. Ceux de la plus baſſe marche, cõme le fonds, la lie, la ſentine, reſſemblent à la terre, qui ne fait que recéuoir & ſouffrir ce qui vient d'enhaut. Ceux de la moyenne reſſemblent à la region de l'air, en laquelle ſe forment tous les meteores, & ſe font tous les bruits & alterations; qui puis tombent en terre. Ceux du plus haut eſtage, reſſemblent à l'Ether & plus haute region voiſine du Ciel, ſeraine, claire, nette, & paiſible. Ceſte difference d'hommes vient en partie du naturel de la premiere com-

position & temperament du cerueau, qui eſt differẽd, humidt, chaud, ſec, & par pluſieurs degrés: dont les eſprits & iugemens ſont ou fort ſolides, courageux, ou foibles, craintifs, plats: en partie de l'inſtruction & diſcipline, auſſi de l'experience & hantiſe du mõde, qui ſert fort à ſe deſniaiſer & mettre ſon eſprit hors de pagè. Au reſte il ſe trouue de toutes ces trois ſortes de gens, ſous toute robe, forme & condition, & des bons & des mauuais, bien diuerſement.

2. Autre diſtinctiõ.

L'on fait encores vn autre diſtinctiou d'eſprit & ſuffiſances, car les vns ſe font voye eux meſmes & ouuerture, ſe conduiſẽt ſeuls. Ceux-cy ſont heureux de la plus haute taille, & biẽ rares, les autres ont beſoin d'aide, mais ils ſont encores doubles, car les vns n'ont beſoin que d'eſtre eſclairez, c'eſt aſſez qu'il y aye vn guide & flambleau qui marche deuãt, ils ſuyuront volontiers & bien aiſément. Les autres veulent eſtre tirez, ont beſoin de compulſoir, & que l'on les prenne par la main. Ie laiſſe ceux qui par grande foibleſſe, comme ceux de la plus baſſe marche, ou par malignité de nature, comme il y en a en la moyenne, qui ne ſont bons à ſuyure, ny ne ſe laiſſent tirer & conduire gens deſeſperés.

TROISIESME DISTINCTION & difference des hommes accidentale, de leurs degrés; eſtats, & charges.

CHAP. XLIII.

CETTE diſtinction accidentale, qui regarde les eſtats & charges, eſt fondée ſur deux principes & fondemens de la ſocieté humaine, qui ſont commander & obeyr, puiſſance & ſubiection ſu-

periorité & inferiorité, *imperio & obsequio omnia constant.* Ceste distinction se verra premierement mieux en gros, en ceste table.

- Diuisiõ premiere & generale.
  - 1. Priuée, laquelle est au
    - Familles & mesnages, & est de quatre façons.
      - Mariage du mary à la fẽme; ceste cy est la source de la societé humaine.
      - Paternelle, des parẽs sur les enfans, ceste cy est vrayement naturelle.
      - Herile, double, sçauoir
        - Seigneurs sur les esclaues.
        - Maistres sur leurs seruiteurs
      - Patronelle, des patrõs sur leurs affrãchis, de laquelle l'vsage est peu frequẽt.
      - Corps & colleges, cõmunautez ciuiles sur les particuliers membres de la communauté.
  - 2. publique, laquelle est ou
    - Souueraine, qui est de trois façons, & sont trois sortes d'estats, *cunctas nationes & vrbes, populus aut primores, aut singuli regunt*, sçauoir.
      - Monarchie, vn
      - Aristocratie de peu.
      - Democratie de tous.
    - Subalterne, qui est en ceux qui sont superieurs & inferieurs, pour diuerses raisons, lieux, personnes, comme sont les
      - Seigneurs particuliers en plusieurs degrez.
      - Officiers de la souueraineté, qui sont de grãde diuersité.

Toute puissance & subiection,

Cette puiſſance publique, ſoit ſouueraine, ſoit ſubalterne, reçoit des ſubdiuiſions qu'il faut ſçauoir. La ſouueraine, qui eſt triple, comme dit eſt, pour le regard de la maniere du gouuernement, eſt encores triple, c'eſt à dire chacune de ces trois eſt conduite en trois façons, dont eſt ditte royalle, ou ſeigeuriale, ou Tyrannique Royale, en laquelle le ſouuerain (ſoit il vn, ou pluſieurs, ou tous obeyſſant aux loix de nature, garde la liberté naturelle, & la proprieté des biens aux ſubjets. *Ad reges poteſtas omnis, pertinet ad ſingulos proprietas: Omnia Rex imperio poßidet, ſinguli domino*; Seigneuriale où le ſouuerain ſeigneur des perſonnes & des biens, par le droit des armes, gouuernant ſes ſubjets comme eſclaues; Tyranique, où le ſouuerain meſpriſant toutes loix de nature, abuſe des perſonnes & des biens de ſes ſubjects, differant du Seigneur, comme le voleur de l'ennemy de guerre. Des trois Eſtats ſouuerains le Monarchique, & des trois gouuernemens le Seigneurial, ſont les plus anciens, grands, durables, Auguſte, comme anciennement Aſſirie, Perſe, Egypte, & maintenant Ethiopie, la plus ancienne qui ſoit, Moſcouie, Tartarie, Turquie, le Peru. Mais le meilleur & plus naturel eſtat & gouuernement eſt la Monarchie Royale: les Ariſtocraties fameuſes ſont jadis Lacedemonie & maintenant Veniſe; les Democraties, Rome, Athenes, Carthage, Royales en leur gouuernement.

Des ſeigneurs particuliers.

La puiſſance publique ſubalterne, qui eſt aux ſeigneurs particuliers, eſt de pluſieurs ſortes & degrez, principalement cinq, ſçauoir Seigneurs Tributaires, qui doiuent tribut ſeulement.

Feudataires, vaſſaux ſimples, qui doiuent foy &

hommage pour le fief. Ces trois peuuent eſtre ſouuerains.

Vaſſaux liges qui outre la foy & hommage, doiuent eſtre vrayement ſouuerains.

Subiets naturels ſoyent vaſſaux ou cenſiers ou autrement, leſquels doiuent ſubiection & obeyſſance, & ne ſe peuuent exempter de la puiſſance de leur ſouuerain, & ſont ſeigneurs.

La puiſſance publique ſubalterne, qui eſt aux officiers de la ſouueraineté, eſt de pluſieurs ſortes & pour le regard de l'honneur & de la puiſſance, reuiennent à cinq degrez.

Premier & plus bas des infames, qui doiuent demeurer hors la ville, executeurs derniers de la iuſtice. 4. Des officiers.

2. De ceux qui n'ont ny honneur ny infamie, ſergeans, trompettes.

3. Qui ont honneur ſans cognoiſſance & puiſſance, Notaires, Receueurs, Secretaires.

4. Qui ont auec honneur, puiſſance & cognoiſſance, mais ſans Iuriſdiction, les gens du Roy.

5. Qui ont Iuriſdiction, & par ainſi tout le reſte, & ceux-cy s'appellent proprement Magiſtrats: deſquels y a pluſieurs diſtinctions, principalement ces cinq, qui ſont toutes doubles.

1. en { Maieurs, Senateurs, / Mineurs, Iuges, } 2. en { Politiques, / Militaires. }

3. en { Ciuils, / Criminels, } 4. en { Titulaires en office formé, / Commiſſaires. }

5. en { Perpetuels, comme doiuent eſtre les moindres & en nombres. / Temporels & muables, comme doiuent eſtre les grands. }

DES ESTATS ET DEGREZ DES hommes en particulier, ſuiuant ceſte precedente table.

ADVERTISSEMENT.

ICy eſt parlé en particulier des pieces de ceſte table, & diſtinction de puiſſance & ſubiections (commençant par les priuees & domeſtiques) c'eſt à dire, de chaque eſtat & profeſſion des hommes, pour les recognoiſtre, c'eſt icy le liure de la cognoiſſance de l'hõme, car les deuoirs d'vn chacun ſeront au troiſieſme liure en la vertu de iuſtice, ou de meſme ordre tous ces eſtats & chapitres ſe reprendront. Or auant entrer faut ſommairemẽt parler du commander & obeïr, deux fondemẽs & cauſes principales de ſes diuerſités d'eſtats & charges.

Du Commander & obeyr.

CHAP. XLV.

CE ſont, comme a eſté dit, deux fondemens de toute ſocieté humaine, & de la diuerſité des eſtats & profeſſions. Ces deux ſont relatifs, ſe regardent, & requierent, engendrent, & conſeruẽt mutuellement l'vn l'autre: & ſont pareillement requis en toute aſſemblee & communauté, mais qui ſont obligez à vne naturelle enuie, conteſtation & médiſance ou pleinte perpetuelle. La populaire rend le ſouuerain de pire condition qu'vn charretier, la Monarchique le met au deſſus de Dieu. Au commander eſt la dignité, la difficulté (ces deux

vont ordinairement enſemble) la bonté, la ſuffiſance, toutes qualitez de grandeur. Le commander, c'eſt à dire, la ſuffiſance, le courage, l'authorité eſt du Ciel & de Dieu, *Imperium non niſi diuino fato datur: omnis poteſtas à Deo eſt:* dont dit Platon, que Dieu n'eſtablit point des hommes, c'eſt à dire, de la commune ſorte & ſuffiſance, & purement humaine par deſſus les autres, mais ceux qui d'vne touche diuine, & par quelque ſinguliere vertu & don du Ciel ſurpaſſent les autres, dõt ils ſont appelés *heroes*. En l'obeyr eſt l'vtilité, l'aiſance, la neceſſité, tellement que pour la conſeruation du public, il eſt encor plus requis que le bien commander: & eſt beaucoup plus dangereux le deſirer d'obeyr ou le mal obeyr, que le mal cõmander. Tout ainſi qu'au mariage, bien que le mary & la femme ſoyent egalement obligez à la loyauté & fidelité, l'ayent tous deux promis par meſmes mots, meſmes ceremonies & ſolemnitez, ſi eſt-ce que les inconueniens ſortent ſans comparaiſon plus grands de la faute & adultere de la femme que du mary: Auſſi bien que le commander & obeyr ſoyent pareillement requis en tout eſtat & compagnie, ſi eſt-ce que les inconueniens ſont bien plus dangereux de la deſobeyſſance des ſubiets, que de la faute des commandans. Pluſieurs eſtats ont longuement roulé & aſſez heureuſement duré ſous de tres-meſchans Princes & Magiſtrats, les ſubiets s'y accommodans & obeyſſans: Dont vn ſage interrogé, pourquoy la Republique de Sparte eſtoit ſi floriſſante ſi c'eſtoit pource que les Roys commandoyent bien: mais pluſtoſt, dit-il, pource que les Citoyens obeyſſent bien: Mais ſi les ſubiects refuſent d'obeyr,

Digitized by Google

& secoüent le ioug, il faut que l'estat donne du nez à terre.

Du Mariage.

CHAP. XLVI.

COmbien que l'estat du mariage soit le premier & plus ancien, le plus important, & comme le fondement & la fontaine de la societé humaine, d'où sourdent les familles, & d'elles les Republiques, *Prima societas in coniugio est, quod principium vrbis, seminarium Reipublicæ*, si est-ce qu'il a esté deseſtimé & descrié par plusieurs grands personnages, qui l'ont iugé indigne de gens de cœur & d'esprit, & ont dressé ces obiects contre luy.

2. Premierement, ils ont estimé son lien & son obligation iniuste, vne dure & trop dure captiuité, d'autant que par mariage on s'attache, & s'assuietit par trop au soin & aux humeurs d'autruy. Que s'il aduient d'auoir mal rencontré, s'estre mesconté au choix & au marché, & qu'on aye pris plus d'os que de chair, on demeure miserable toute sa vie. Quelle iniquité & iniustice pourroit estre plus grande, que pour vne heure de fol marché, pour vne faute faite sans malice & par mesgarde, & bien souuent pour obeyr & suiure l'aduis d'autruy, l'on soit obligé à vne peine perpetuelle? Il vaudroit mieux se mettre la corde au col, & se ietter en la mer la teste la premiere, pour finir ses iours bien-tost, que d'estre touſiours aux peines d'enfer, & souffrir sans cesse à son costé la tempeste d'vne rage & manie, d'vne bestise opiniastre, & autres miserables conditions: dont l'vn a dit: Que qui auoit inuenté ce

Obiection contre le mariage.

nœud & lien de mariage, auoit trouué vn bel & ſpecieux expedient, pour ſe venger des humains, vne chauſſe-trappe ou vn filet pour attraper les beſtes, & puis le faire languir à petit feu. L'autre a dit, que marier vn ſage auec vne folle, ou au rebours, c'eſtoit attacher le vif auec le mort, qui eſtoit la plus cruelle mort inuentée par les tyrans, pour faire mourir le vif par la compagnie du mort,

Par la ſeconde accuſation, ils diſent que le mariage eſt vne corruption & abaſtardiſſement des bons & rares eſprits, d'autant que les flatteries & mignardiſes de la partie que l'on ayme, l'affection des enfans, le ſoin de ſa maiſon, & auancement de ſa famille, relaſchent, deſtrempent, & ramoliſſent la vigueur & la force du plus vif & genereux eſprit, qui puiſſe eſtre, teſmoin Samſon, Salomon, Marc-Antoine: dont au pis aller il ne faudroit marier, que ceux qui ont plus de chair que d'eſprit, vigoureux, an corps & foibles d'ames, les attacher à la chair, & leur bailler la charge des choſes petites & baſſes ſelon leur portée. Mais ceux qui foibles de corps ont l'eſprit grand, fort & puiſſant, eſt-ce pas grand dommage de les enferger & garroter à la chair & au mariage, comme l'on fait les beſtes à l'eſtable? Nous voyons meſmes cela aux beſtes, car les nobles qui ſont de valeur & de ſeruice, cheuaux, chiens, l'on les eſlongne de de l'accointance de l'autre ſexe, l'on ne met au haras que les beſtes de moindre eſtime. Auſſi ceux qui ſont deſtinez tant hommes que femmes à la plus venerable & ſainte vacation, & qui doiuent eſtre comme la creſme & la moüelle de la Chreſtienté, les gens d'Egliſe & de religion, ſont exclus de mariage. Et c'eſt pource

que le mariage empeſche & deſtourne les belles & grandes eleuations d'ame, la contemplation des choſes hautes, celeſtes & diuines, qui eſt incompatibles auec le tabuſt des affaires domeſtiques, à cauſe dequoy l'Apoſtre prefere la ſolitude de la continence au mariage. L'vtilité peut bien eſtre du coſté du mariage, mais l'honneſteté eſt de l'autre coſté.

Puis il trouble les belles & ſainctes entrepriſes? comme S. Auguſtin recite, qu'ayant deſſeigné auec quelques autres ſiens amis, dont il y en auoit de mariez, de ſe retirer de la ville & des compagnies, pour vaquer à l'eſtude de ſageſſe & de vertu, leur deſſein fuſt bien toſt rompu & interuerty par les femmes de ceux qui en auoiēt: & a dit auſſi vn ſage, que ſi les hommes ſe pouuoient paſſer des femmes, qu'ils ſeroient viſitez & accompagnez des Anges.

Plus le mariage empeſche de voyager parmy le monde, & les eſtrangers, ſoit pour apprendre à ſe faire ſage, ou pour enſeigner les autres à l'eſtre, & publier ce que l'on ſçait: Bref le mariage non ſeulement apoltronit ou accroupit les bons & grands eſprits, mais priue le public de pluſieurs belles & grandes choſes, qui ne peuuent s'exploitter demeurant au ſein & au gyron d'vne femme, & au tour des petits enfans. Mais ne fait il pas beau voir, & n'eſt-ce pas grand dommage, que celuy qui eſt capable de gouuerner & policer tout vn monde, s'amuſe à conduire vne femme & des enfans? Dont reſpondit vn grand perſonnage, quand on luy parla de ſe marier; qu'il eſtoit nay pour commander aux hommes, & non à vne femmelette, pour conſeiller & gouuerner les Rois & Princes, & non pas des petits enfans.

A tout cela: on peut dire que la nature humaine n'eſt pas capable de perfection, & de choſe ou n'y ait à redire, comme a eſté dit ailleurs: ſes meilleurs remedes, & expediens ſont touſiours vn peu maladès, meſlez d'incommoditez: ce ſont tous maux neceſſaires: ç'a eſté le meilleur que l'on a peu aduiſer pour ſa conſeruation & multiplication. Aucuns, comme Platon & autres, ont voulu ſubtiliſer & inuenter des moyens pour euiter ces eſpines? mais outre qu'ils ont fait & forgé des choſes en l'air, qui ne ſe pouuoient bien tenir longuement en vſage, encores leurs inuentions, quand elles ſeroient miſes en pratique, ne ſeroient pas, ſans pluſieurs incõmoditez & difficultez. L'homme les cauſe & les produit luy-meſme par ſon vice & intemperance, & par ſes paſſions contraires, & n'en faut pas accuſer l'eſtat, ny autre que l'homme, qui ne ſçait bien vſer d'aucune choſe. Et peut on dire encor', qu'à cauſe de ces eſpines & difficultez, c'eſt vne eſchole de vertu, vn apprentiſſage, & vn exercice familier & domeſtique, & diſoit Socrates le Docteur de ſageſſe, à ceux qui luy obiectoyent la teſte de ſa femme, qu'il apprenoit par là en la maiſon à eſtre conſtant & patient par tout ailleurs, & à trouuer douces les poinctures de la fortune. Et puis en fin on ne contredit pas que celuy qui s'en paſſe, ne face encores mieux. Mais à l'honneur du mariage, le Chreſtien dit que Dieu l'a inſtitué, au paradis terreſtre, auant toute autre choſe, en l'eſtat d'innocence & perfection: voila quatre recõmandations, la quatrieſme paſſe tout, & ſans replique. Depuis le fils de Dieu l'a approuué & honoré de ſa preſence, ſon premier miracle, & miracle

3. Reſpõſe à ceux. chap. 37.

fait en faueur dudit eſtat ; & des gens mariez, & l'a honoré de ce priuilege, qu'il ſert de figure de cette grande vnion de luy auec ſon Egliſe, & pour ce il a eſté appellé Myſtere, & grand.

4. Du tout grand bien, ou grand mal.

A la verité le mariage n'eſt point choſe indifferente ou mediocre, c'eſt du tout vn grand bien ou grand mal, vn grand repos ou vn grand trouble, vn paradis, ou enfer: eſt vne tres-douce & plaiſante vie, s'il n'eſt bien fait, vn rude & dangereux marché, vne bien epineuſe & peſante liaiſon, s'il eſt mal rencontré: c'eſt vne conuention, où ſe verifie bien à point, ce que l'on dit *homo homini Deus, aut lupus.*

Le bon eſt vn trace bien.

Mariage eſt vn ouurage baſty de pluſieurs pieces, il y faut vn rencontre de beaucoup de qualitez; tant de conſiderations, outre & hors les perſonnes mariées. Car quoy qu'on die, l'on ne ſe marie ſeulement pour ſoy ; la poſterité, la famille, l'alliance, les moyens y peſent beaucoup : voyla pourquoy il s'en trouue ſi peu de bons, & ce qui s'en trouue ſi peu, c'eſt ſigne de ſon prix & de ſa valeur, c'eſt la condition de plus grandes charges : la Royauté eſt auſſi pleine de difficultez, & peu l'exercent bien & heureuſement. Mais ce que nous voyons ſouuent qu'il ne ſe porte pas bien, cela vient de la licence & deſbauche des perſonnes, & non de l'eſtat & inſtitution du mariage dont il ſe trouue plus commode aux ames bonnes, ſimples, & populaires, où les delices, la curioſité, l'oiſiueté le troublent moins : humeurs deſbauchées : les ames turbulentes & détraquées ne ſont propres à ce marché.

Mariage eſt vn ſage marché, vn lien & vne cou-

ſture ſaincte & inuiolable, vne conuention honorable, s'il eſt bien façonné & bien pris, il n'y a rien plus beau au monde, c'eſt vne douce ſocieté de vie, pleine de conſtance, de fiance, & d'vn nombre infiny d'vtiles & ſolides offices, & obligations mutuelles: c'eſt vne compagnie non point d'amour, mais d'amitié. Ce ſont choſes fort diſtinctes que l'amour & l'amitié, comme la chaleur de fieure & maladiue, & la chaleur naturelle & ſaine. Le mariage a pour ſa part l'amitié, l'vtilité, la iuſtice, l'honneur, la conſtance; vn plaiſir plait voirement, mais ſain, ferme, & plus vniuerſel. L'amour ſe fonde au ſeul plaiſir, & l'a plus vif, aigu, & cuiſant: peu de mariages ſuccedent bien, qui ſont commẽcez & achemlnez par les beautez & deſirs amoureux; il y faut des fondemens plus ſolides & conſtans, & y faut aller d'aguet: cette bouillante affection n'y vaut rien, voire eſt mieux conduit le mariage par main tierce. 6. Deſcription ſimple & ſommaire de mariage.

Cecy eſt bien dit ſommairement & ſimplement pour vne plus exacte deſcription, nous ſçauons qu'au mariage y a deux choſes, qui luy ſont eſſentielles, & ſemblent contraires, mais ne le ſont pas: ſçauoir vne egalité, comme ſociable & entre pareils; & vne inegalité, c'eſt à dire, ſuperiorité & inferiorité. L'egalité conſiſte en vne entiere & parfaite cõmunication & communauté de toutes choſes, ames, volontez, corps biens; loy fondamentale du mariage, laquelle en aucuns lieux s'entend iuſques à la vie & la mort, tellement que le mary mort, faut que la femme ſuiue incontinent. Cela ſe pratique en aucuns lieux par loix publiques du pays, & ſouuent de ſi grand ardeur, qu'eſtant pluſieurs femmes à vn mary, elles conteſtent & plaident publi- 7. Plus en

Digitized by Google

quement à qui aura l'honneur d'aller dormir (c'eſt leur mort) auec leur eſpoux, alleguant pour l'obtenir & y eſtre preferés, leur bon ſeruice, qu'elles eſtoient les mieux armees, & ont eu de luy le dernier baiſer, ont eu enfans de luy.

Et certamen habent lethi, quæ viua ſequatur
Coniugium, pudor eſt non licuiſſe mori.
Ardent victrices, & flammæ pectora præbent
Imponúntque ſuis ora peruſta viris.

En autres lieux s'obſeruoit, non par les loix publiques, mais par les pactes & conuentions du mariage, comme fut entre Marc-Antoine & Cleopatra. Cette egalité auſſi conſiſte en la puiſſance, qu'ils ont ſur la famille en commun, dont la femme eſt ditte compagne du mary, dame de la raiſon & famille, comme le mary le maiſtre & ſeigneur; Et leur authorité conioincte ſur toute la famille, eſt comparee à l'Ariſtocratie.

8. Inegalité.

La diſtinction de ſuperiorité & inferiorité, conſiſte en ce que le mary a puiſſance ſur la femme, & la femme eſt ſuiette au mary: Cecy eſt ſelon toutes loix & polices, mais plus ou moins ſelon la diuerſité d'icelles. Par tout la femme, bien qu'elle ſoit beaucoup plus notable & plus riche, eſt ſuiette au mary: Cette ſuperiorité & inferiorité eſt naturelle, fondée ſur la force, & ſuffiſance de l'vn, foibleſſe & inſuffiſance de l'autre. Les Theologiens la fonden t bien ſur d'autres raiſons tirees de la Bible; l'homme a eſté fait le premier de Dieu ſeul & immediate ment, par exprés, pour Dieu ſon chef, & à ſon image, & parfait, car nature cõmence touſiours par choſe parfaitte: la femme faicte en ſecond lieu apres l'hõme, de la ſubſtãce de l'hõme, par occaſion,

& pour

& pour autre chose, *mulier est vir occasionatus*, pour seruir d'ayde & de second de l'homme, qui est son chef, par ainsi imparfaitte. Voila par l'ordre de la generation. Celuy de la corruption & de peché, preuue le mesme ; la femme a esté la premiere en preuarication & de son chef a peché, l'homme second, & à l'occasion de la femme ; la femme donc derniere au bien, & en la generation, occasionnée, premiere au mal, & occasion d'iceluy, est iustement assubiettie à l'homme, premier au bien & dernier au mal.

Cette superiorité & puissance maritale a esté en aucuns lieux telle que la paternelle, sur la vie & la mort, comme aux Romains par la loy de Romulus, le mary pouuoit tuer sa femme en quatre cas, adultaire, suppositiõ d'enfans, fausses clefs; & auoir beu du vin. Aussi chez les Grecs dit Polybe, & les anciens Gaulois, dit Cæsar, la puissance maritale estoit sur la vie & la mort de la femme. Ailleurs & là mesme depuis, cette puissance a esté moderée : mais presque par tout la puissance du mary & la subiection de la femme porte, que le mary est maistre des actions & vœux de sa femme, la peut corriger de paroles & tenir aux ceps, la battre de coups est indigne de femme d'honneur, dit la loy, & la femme est tenuë de tenir la condition, de suiure la qualité, le pays, la famille, domicile, & le rang de mary, doit accompagner & suiure le mary par tout en voyage, en exil, en prison, errant, vagabond, fugitif. Les exemples sont beaux de Sulpitia, suiuant son mary. Lentulus prescript & relegué en Cicile : Frithree son mary Phalatis banny, Ipsicrates femme du Roy Mythridates

9. Puissance maritale.

Dion halicar. l. 2. Lib. 2. li. 6. bel. gal.

Corn. Tacit. vaincu par Pompée s'en allant & errant par le mõde. Aucuns adiouſtent à la guerre & aux prouinces, où le mary eſt enuoyé auec charge publique. Et la femme ne peut eſtre en iugement, ſoit en demãdant ou defendant, ſans l'authorité de ſon mary, ou du Iuge à ſon refus: & ne peut appeler ſon mary en iugement ſans permiſſion du Magiſtrat.

10. Ses regles diuerſes. Le mariage ne ſe porte pas de meſme façon, & n'a pas meſmes loix & regles par tout; ſelon les diuerſes religions & nations, il a ſes regles ou plus laſches & larges, ou plus eſtroittes: ſelon la Chreſtienté la plus eſtroitte de toutes, le mariage eſt fort ſubiet & tenu de court. Il n'a que l'entree libre, ſa duree eſt toute contraire, dépendant d'ailleurs que de noſtre vouloir. Les autres nations & religions, pour rendre le mariage plus aiſé, libre, & fertile, reçoiuent & pratiquent la polygamie, & la repudiation, liberté de prendre & laiſſer femmes; accuſent la Chreſtienté d'auoir tollu ces deux; & par ce moyen preiudicié à l'amitié & mutiplication, fins principales du mariage: d'autant que l'amitié eſt ennemie de toute contrainte; & ſe maintenant mieux en vne honneſte liberté. Et la multiplitation ſe fait par les femmes: comme nature nous montre richement aux loups, deſquels la race eſt fertille en la production de leurs petits, iuſques au nombre de douze ou treize, & ſurpaſſant de beaucoup les autres animaux vtiles, deſquels on tuë ſi grand nombre tous les iours, & ſi peu de loups, & toutesfois c'eſt la plus ſterile de toutes. Ce qui vient de ce que de ſi grand nombre il y a vne ſeule femelle, qui le plus ſouuent profite peu, & ne porte point, eſtouffee par la multitu-

De la polygamie & repudiation.

de des masles concurrens & affamez, la plus grande partie desquels meurt sans produire, à faute de femelle. Aussi void on combien la polygamie profite à la multiplication, parmy les nations qui la reçoiuent: Iuifs, Mahumetans, & autres Barbares, qui font des amas de trois à quatre cét mille combatans. Au contraire le Christianisme tient plusieurs personnes attachées ensemble, l'vne des parties estãt steriles, quelquesfois toutes les deux: lesquels colloquez auec d'autres, l'vn & l'autre laisseroit grande posterité: mais au mieux toute sa fertilité consiste en la production d'vne seule femme. Finalement ils reproche que cette restriction Chrestienne produit des desbauches & adulteres: mais à tout cela l'on respond, que le Christianisme ne considere pas le mariage par des raisons purement humaines, naturelles, temporeiles, mais le regarde d'vn autre visage, & à ses raisons plus hautes & nobles, comme il a esté dit, ioint que l'experience montre en la plus part des mariages, que la cõtrainte sert à l'amitié, principalemẽt aux ames simples & debonnaires, qui s'accommodent facilement, où ils se trouuent attachez: Et quand aux desbauches, elles viennent du déreglement des mœurs, qu'aucune liberté n'arreste. Et de fait les adulteres se trouuent en la polygamie & repudiation, témoin chez les Iuifs, & Dauid, qui ne s'en garda, pour tant de femmes qu'il euſt, & au contraire ont esté long temps incognus en des polices bien reglées, ou ny auoit poligamie ny repudiatiõ, témoin Sparte, & Rome long temps apres sa fondation. Il ne s'en faut donc pas prẽdre à la religion, qui n'enseigne que toute netteté & continence.

II. Polygamie diuerſes, La liberté de la polygamie, qui ſemble aucunement naturelle, ſe porte diuerſement ſelon les diuerſes nations & polices. Aux vnes toutes les femmes à vn mary viuent en commun, & ſont en pareil degré & rang, & leurs enfans de meſmes: ailleurs il y en a vne, qui eſt la principale & comme maiſtreſſe & les enfans heritent aux biens, honneurs, & tiltre du mary: les autres femmes ſont tenuës à part, & portent en aucuns lieux titre de femmes legitimes, & ailleurs ſont concubines, & leurs enfans penſionnaires ſeulement.

II. Repudiation diuerſes. L'vſage de la repudiation de meſmes eſt different, car chez aucuns, comme Hebreux, Grecs, Armeniens; l'on n'exprime point la cauſe de la ſeparation; & n'eſt permis de reprendre la femme vne fois repudiée, bien eſt permis de ſe remarier à d'autres: mais en la loy Mahumetane, la ſeparation ſe fait par le Iuge, auec cognoiſſance de cauſe, ſauf que ce fut par conſentement mutuel, laquelle doit eſtre adultere, ſterilité, incompatibilité d'humeurs, entrepriſe ſur la vie de ſa partie, choſes directement & capitalement contraires à l'eſtat & inſtitution du mariage: & eſt loiſible de ſe reprendre toutes & quantes fois qu'ils voudront. Le premier ſemble meilleur, pour tenir en bride les femmes ſuperbes, & les facheux maris: le ſecond qui eſt d'exprimer la cauſe, deshonore les parties, empeſche de trouuer party, découure pluſieurs, choſes, qui deuroient demeurer cachees. Et aduenant que la cauſe ne ſoit pas bien verifiee, & qu'il leur faille demeurer enſemble, s'enſuyuent empoiſonnemens & meurtres ſouuent incognus aux hommes, comme il fut découuert à Rome

Digitized by Google

auparauant l'vſage de la repudiation, où vne femme ſurpriſe d'auoir empoiſonné ſon mary, en accuſe d'autres, & celle-cy d'autres, iuſques à ſoixante dix de meſme crime, qui furent toutes executées: mais le pire a eſté que l'adultere demeure preſque par tout ſans peine de mort, & ſeulement y a diuorce & ſeparation de compagnie, introduit par Iuſtinien, homme du tout poſſedé de ſa femme, qui fit paſſer tout ce qu'elle peut à l'aduãtage des femmes, d'où il ſort vn danger de perpetuel adultere, deſir de la mort de ſa partie, le delinquant n'eſt point puny, l'innocent iniurié demeure ſans reparation. *Du deuoir des mariez, voyez l.* 3. *c.* 12.

DES PARENS ET ENFANS.

CHAP. XLVII.

I. Puiſſance paterne le. Dion.

IL y a pluſieurs ſortes & degrez d'authorité & puiſſance humaine, publique & priuée, mais il n'en y a point de plus naturelle ny plus grãde, que celle du Pere ſur les enfans, ie dy pere, car la mere, qui eſt ſuiette à ſon mary, ne peut propremẽt auoir les enfans en ſa puiſſance & ſubiectiõ: mais elle n'a pas touſiours ny en tous lieux eſté pareille. Anciennement preſque par tout elle eſtoit abſoluë & vniuerſelle ſur la vie, la mort, la liberté, les biens, l'honneur, les actions & deportemens des enfans, comme ſont de plaider, ſe marier, acquerir biens, ſçauoir chez les Romains par la loy expreſſe de Romulus, *parentum in liberos omne ius eſto relegandi, vendendi, occidendi,* exceptez ſeulemẽt les enfans au

Halic. li. 3 antiq. Rom. l. in fuis D. delib. poſth.

Digitized by Google

Aul. Gel. lib. 20. Cl. 8. eth. ch. 20. li. 6. bel. Cal. Prosper. Aquitan. in epist. Sigism.

dessous trois ans, qui ne peuuent encores auoir mesdit ny mesfait : Laquelle loy fut renouuellée depuis par la loy des douze tables, par laquelle estoit permis au pere de vendre ses enfans iusques à trois fois, chez les Perses selon Aristote, chez les anciens Gaulois, comme dit Cæsar & Prosper: chez les Moscouites & Tartares, qui les peuuent vendre iusques à la quatriesme fois. Et semble qu'en la loy de nature cette puissance aye esté, par le fait d'Abraham voulant tuer son fils. Car si cela eust esté contre le deuoir, & hors la puissance du pere, il n'y eust iamais consenty : & n'eust iamais pensé que ce fust esté Dieu, celuy qui le luy mandoit, s'il eust esté contre la nature : & puis nous voyons qu'Isaac n'y a point resisté, ny allegué son innocence, sçachant que cela estoit en la puissance du pere. Ce qui ne deroge aucunement à la grandeur de la foy d'Abraham; car il ne voulut sacrifier son fils, en vertu de son droit ou puissance, ny pour aucun demerite d'Isaac, mais purement pour obeïr au commandement de Dieu. Et la loy de Moyse de mesme, sauf quelque modification. Voyla qu'elle a esté cette puissance anciennement en la pluspart du monde, & qui a duré iusques aux Empereurs Romains chez les Grecs, elle n'a pas esté si grande & absoluë, ny aux Ægyptiens, toutesfois s'il aduenoit que le pere eust tué son fils à tort & sans cause, il n'estoit point puny, sinon d'estre enfermé trois iours prez du corps mort.

Deut. 21.

2. Ses raisons & fruits.

Or les raisons & fruicts d'vne si grande & absoluë puissance des peres sur leurs enfans, tres-bonne pour la culture des bonnes mœurs, chasser les vices, & pour le bien public, estoient premiere-

ment de contenir les enfans en crainte & en deuoir : puis à cauſe qu'il y a pluſieurs fautes grandes des enfans, qui demeureroient impunies au grand preiudice du public, ſi la cognoiſſance & punition n'eſtoit qu'en la main de l'authorité publique, ſoit pource qu'elles ſont domeſtiques & ſecrettes, ou qu'il n'y a point de partie & pourſuiuant. Car les parens qui le ſçauent & y ſont plus intereſſez, ne les deſcrierons pas, outre qu'il y a pluſieurs vices, desbauches, intoléces, qui ne ſe puniſſent iamais par Iuſtice. Ioint que ſuruiénent pluſieurs choſes à demeſler, & pluſieurs differens entre les parens & enfans, les freres & ſœurs, pour les biens ou autres choſes, qu'il n'eſt pas beau de publier, qui ſont aſſoupies & eſteintes par cette authorité paternelle. Et la loy n'a point penſé que le pere abuſaſt de cette puiſſance, à cauſe de l'amour tant grãde, qu'il porte naturellement à ſes enfans, incompatible auec la cruauté, qui eſt cauſe qu'au lieu de les punir à la rigueur, ils intercedent pluſtoſt pour eux, quand ils ſont en iuſtice, & n'ont plus grand tourment, que voir leurs enfans en peine ; & bien peu ou point s'en eſt-il trouué, qui ſe ſoit ſeruy de cette puiſſance, ſans tres-grande occaſion, tellement que c'eſtoit pluſtoſt vn eſpouuentail aux enfans, & tres-vtile, qu'vne rigueur de fait.

Or cette puiſſance paternelle (cõme trop aſpre & dãgereuſe, s'eſt quaſi de ſoy-meſme perdue & abolie: car ça eſté plus par deſaccouſtumãce, que par la loy expreſſe, & a cõmencé de decliner à la venuë des Empereurs Romains. Car dés le tẽps d'Auguſte oubié toſt apres, elle n'eſtoit plus envi-

3. Sa deca dence ruyne.

lib. 1. de clem. guerre, dont les enfans deuindrent si fiers & insolens cõtre leurs peres, que Senecque parlãt à Nerõ disoit, qu'on auoit veu punir plus de parricides, depuis cinq ans derniers, qu'en sept cens ans auparauant, c'est à dire, depuis la fondatiõ de Rome. Auparauant s'il aduenoit que le pere tuast ses enfans il n'estoit point puny, comme nous apprenons par exemples de Fuluius Senateur, qui tua son fils pour ce qu'il estoit participant à la cõiuration Catilinaire, & de plusieurs autres Senateurs, qui ont fait les procez criminels à leurs enfans en leurs maisons, & les ont condamnez à mort, comme Cassius Tratius, du à exil perpetuel, comme Manlius Torquatus son fils Syllanus. Il y a bien eu des loix apres qui enioignent que le pere doit presenter à la iustice ses enfans delinquans, pour les faire chastier, & que le iuge prononcera la sentence telle que le pere voudra, qui est encore vn vestige de l'antiquité, & voulant oster la puissance au pere, ils ne l'osent faire qu'à demy, & non ouuertement. Ces loix posterieures n'approchent de la loy de Moyse qui veut qu'à la seule plainte du pere, faite deuant le Iuge, sans autre cognoissance de cause, le fils rebelle & contumax soit lapidé, requerant la presence du Iuge, afin que la punition ne se face secrettement ou en cholere, mais exemplairement. Et ainsi selon Moyse la puissance paternelle est plus libre & plus grãde, qu'elle n'a esté depuis les Empereurs : mais depuis sous Constantin le Grand, & puis Theodose, finalement sous Iustinien elle a esté presque du tout esteinte. De là est aduenu que les enfans ont apprins à refuser à leurs parens obeyssance, leurs biens & leurs se-

Salust in bell Catilin Valer. Maxim.

l. in autẽ ad leg. Cornel. D. l. in suis de lib. & posth. l. 8. Cod. de part. potest.

Deut.

cours, & à plaider contre eux: chose honteuse de voir nos Palais pleins de tels procez. Et les en a on dispensez, sous pretexte de deuotion & d'offrande, cõme chez les Iuifs des auparauãt Iesus-Christ comme il leur reproche: & depuis en la Chrestienté, selon l'opinion d'aucuns, voire les tuer, ou en se defendãt, ou s'ils se rendent ennemis de la republique: combien que iamais il n'y sçauroit auoir assez iuste raison de tuer ses parens, *nullum tantum scelus admitti potest à patre, quod sit parricidio vindicandum, nullum scelus rationem habet.* Matt. 15.

Or l'on ne sent pas quel mal & preiudice est aduenu au monde, du rauallement & extinction de la puissance paternelle. Les republiques ausquelles elle a esté en vigueur, ont fleury. Si l'on y cognoissoit du danger & du mal, l'on la pourroit aucunement moderer & regler, mais de l'abolir comme elle est, il n'est ny beau, ny honneste, ny expedient, mais bien dommageable, comme nous venons de dire.

Du deuoir reciproque des parens & enfans, voyez liure troisiesme chap. 14.

SEIGNEVRS ET ESCLAVES, Maistres & seruiteurs.

CHAP. XLVIII.

L'Vsage des esclaues & la puissãce des Seigneurs ou Maistres sur eux pleine & absolue, bien que ce soit chose vsitee par tout le monde & de tout tẽps (sauf depuis quatre cens ans qu'elle s'est relaschee, mais qui se retourne mettre ius) si est-

I. Vsage des esclaues vniuersel & contre nature.

elle comme monſtrueuſe, & honteuſe en la nature humaine, & qui ne ſe trouue point aux beſtes, leſquelles ne courent ny ne conſentent à la captiuité de leurs ſemblables, ny actiuement ny paſſiuemẽt. La loy de Moyſe l'a permis comme d'autres choſes, *ad duritiam cordis eorum*, mais non de telle qu'ailleurs ; car ny ſi grande & abſoluë, ny perpetuelle, ains moderée & bornée court à ſept ans au plus : La Chreſtienté la laiſſee, la trouuant vniuerſelle par tout, comme auſſi d'obeyr aux Princes & Maiſtre idolatres, & telles autres choſes, qui ne ſe pouuoient du premier coup & tout hautement eſteindre, mais facilement & tout doucement auec le temps les a abolis,

2. Diſtinction. Il y en a de quatre ſortes naturels, nés d'eſclaues; forcés & fait par droit de guerre ; iuſtes, dits de peine à cauſe de crime, ou debte, dont ils ſont eſclaues de leurs creanciers, au plus ſept ans ſelon la loy des Iuifs, mais touſiours iuſques au payemẽt ailleurs; volontaires qui ſont de pluſieurs ſortes, comme ceux qui joüent à trois dés, ou vendent à pris d'argent leur liberté, comme iadis en Allemagne, & encores maintenant en la Chreſtienté meſmes, ou qui ſe donnent & voüent eſclaues d'autruy à perpetuité, ainſi que pratiquoient anciennement les Iuifs, qui leur perçoient l'oreille à la porte en ſigne de perpetuelle ſeruitude. Et cette ſorte de captiuité volontaire eſt la plus eſtrange de toutes, & la plus contre nature.

Tacit. de mort. German.

Exod 21. Deut 15.

3. Cauſe des eſclaues. C'eſt l'auarice qui eſt cauſe des eſclaues forcez; & la poltronnerie cauſe des volontaires : les ſeigneurs ont eſperé plus de gain & de profit à garder qu'à tuer: & de fait la plus belle poſſeſſion, & le

plus riche bien estoit anciennement des esclaues. Par là Crassus deuint le plus riche des Romains, qui auoit outre ceux qui le seruoient, cinq cens esclaues, qui rapportoient tous les iours gain & profit de leurs metiers & arts questuaires. Apres en auoir tiré long seruice & profit, encores en faisoient ils argent en les vendant.

4. Cruautés des seigneurs, contre leurs esclaues.

C'est chose estrange de lire les cruautez exercées par les seigneurs contre les esclaues, par l'approbation mesmes ou permission des loix: il leur faisoient labourer la terre, enchaisnez comme encores en Barbarie, coucher dedans les creux & fosses, estans venus vieils ou impotens & inutiles, estoient vendus, ou bien noyez & iettez dedans les estangs, pour la nourriture des poissons: non seulement pour vne petite & legere faute, comme casser vn verre, on les tuoit; mais pour le moindre soupçon, voire tout simplement pour en auoir le passe-temps, comme fit Flaminius l'vn des hommes de bien de son temps: Et pour donner plaisir au peuple, ils estoient contraints de s'entretuer publiquement aux arenes: si le maistre estoit tué en sa maison, par qui que ce fust, les esclaues innocens estoient tous mis à mort, tellement que Pedanius Romain estant tué, bien que l'on sçeust le meurtrier, si est-ce que par ordonnance du Senat quatre cens esclaues siens furent tuez.

5. Et des esclaues aussi a leurs seigneurs.

C'est aussi d'autre part chose estrange, d'entendre les rebellions, éleuations & cruautez des esclaues contre les Seigneurs en leur rang, quand ils ont peu, non seulement en particulier par surprinse, trahison, comme vne nuit en la ville de Tyr, mais en bataille rangée par mer & par terre, dont est

Digitized by Google

venu le prouerbe, *Autant d'ennemis que d'eſclaues.*

6. Diminution d'eſclaues.

Or comme la Religion Chreſtienne, & puis la Mahumetane a creu, le nombre des eſclaues decreu, & la ſeruitude a relaſché, d'autant que les Chreſtiens & (puis comme à l'enuie & comme ſinges) les Mahumetans ont affranchy tous ceux, qui ſe ſont mis de leur religion & eſtoit le moyen pour les y appeller, tellement qu'enuiron l'an douze cens, il n'y auoit preſque plus d'eſclaues au monde, ſinon où ces deux religions n'auoient point encore d'authorité.

7. Accroiſſemẽt de pauures & vagabons.

Mais comme le nombre des eſclaues a diminué, le nombre des pauures mendians & vagabons a creu : car tant d'eſclaues affranchis, ſortis de la maiſon & ſubiection des Seigneurs, n'ayans dequoy viure, & faiſans force enfans, le monde a eſté remply de pauures.

8. Retour à la ſeruitude.

La pauureté puis apres les a fait retourner en ſeruitude : & eſtre eſclaues volontaires, ioüans, troquans, vendans leur liberté, affin d'auoir leur nourriture & vie aſſeurée, ou mettre leurs enfans à leur aiſe. Outre cette cauſe & cette ſeruitude volontaire, le monde eſt retourné à l'vſage des eſclaues, parce que les Chreſtiens & Mahumetans ſe faiſans la guerre ſans ceſſe, & aux Payens, & gentils Orientaux & Occidentaux, bien qu'à l'exemple des Iuifs n'ayent point d'eſclaues de leur nation, ils en ont des autres nations, leſquelles encores qu'ils ſe mettent de leur religion, les retiennent toutesfois eſclaues par force.

La puiſſance & authorité des maiſtres ſur leurs ſeruiteurs, n'eſt gueres grãde ny imperieuſe, & ne peut aucunement preiudicier à la liberté des ſerui-

Digitized by Google

teurs, mais seulement peuuent ils les chastier & corriger auec discretion & moderation. Elle est encores moindre sur les mercenaires, sur lesquels ils n'ont aucun pouuoir, ny correction. *Le deuoir des maistres & seruiteurs est l. c. 15.*

DE L'ESTAT, SOVVERAINeté, & Souuerains,

CHAP. XLIX.

APres la puissance priuée, faut venir à la publique de l'estat. L'estat, c'est à dire, la domination, ou bien l'ordre certain en commandant & obeyssant, est l'appuy, le ciment, & l'ame des choses humaines: c'est le lien de la societé, qui ne pourroit autrement subsister: c'est l'esprit vital, qui fait respirer tant de milliers d'hommes, & toute la nature des choses. 1. Description & necessité de l'estat.

Or nonobstant que ce soit le soustien de tout, si est-ce chose mal-asseurée, tres-difficile, subiette à changemens, *arduum & subiectum fortunæ cunctare gendi onus*, qui decline, & quelquesfois trebuche par des causes occultes & incognuës, & tout en vn coup de plus haut au plus bas, & non par degrez, comme il auoit demeuré long temps à s'esleuer. Il est aussi exposé à la haine & des grands & des petits, dont il est aguetté, suiet aux embusches & dangers. Ce qui aduient aussi souuent des mœurs mauuaises, des souuerains, & du naturel de la souueraineté, que nous allons dépeindre. 2. Naturel de l'estat. Tacit.

Souueraineté est vne puissance perpetuelle &

Digitized by Google

absoluë sans restriction de temps ou de condition: Elle consiste à pouuoir donner loy à tous en general, & à chacun en particulier, sans le consentemẽt d'autruy, & n'en receuoir de personne? Et, comme dit vn autre, à pouuoir deroger au droit ordinaire: la souueraineté est dite telle & absoluë, pour ce qu'elle n'est suiette à aucunes loix humaines ny siennes propres. Car il est contre nature à tous de se donner loy, & cõmander à soy-mesme en chose qui depende de sa volonté. *Nulla obligatio consistere potest, quæ à voluntate premittentis statim capit*, ny d'autruy, soy viuant, ou de ses predecesseurs, ou du pays, la puissance souueraine est cõparée au feu, à la mer, à la beste sauuage, elle est tresmalaisée à dompter & traitter, ne veut point estre desdite, ny heurtée, & l'estant est tres-dangereuse, *potestas res est quæ moneri docerique non vult, & castigationem ægrè ferè.*

3. Description de souueraineté.

4. Ses proprietez.

Ses marques & proprietez font iuger en dernier ressort, ordonner de la paix, & de la guerre, créer & destituer Magistrats & officiers, donner graces, & dispenses contre les loix, imposer tributs, ordõner des monnoyes, receuoir les hommages, Ambassades, sermens: mais tout reuient & est comprins sous la puissance absoluë de donner & faire la loy à son plaisir: l'on en nomme encores d'autres legeres, comme le droit de la mer & du bris, confiscation pour crime de leze Majesté, puissance de changer la langue, tiltre de Majesté.

La grandeur & souueraineté est tant desirée de tous, c'est pource que tout le bien qui y est, paroist dehors, & tout son mal est au dedans: Aussi que commander aux autres est chose tant belle & diuine, tant grande & difficile. Pour ces mesmes rai-

Digitized by Google

ſons ſont eſtimez & reuerez pour plus qu'hõmes. Cette creance eſt vtile pour extorquer des peuples le reſpect & obeyſſance nourrice de paix, & de repos. Mais en fin ce ſont hommes iettez & faits au moule des autres, & aſſez ſouuent plus mal nez & mal partagez de nature que pluſieurs du cõmun: il ſemble que les actions, pource qu'elles ſont de grands poids & importance, ſoient auſſi produites par cauſes peſantes & importantes, mais il n'en eſt rien, c'eſt par meſme reſſort que celles du commun. La meſme raiſon qui nous fait tancer auec vn voiſin, dreſſe entre les Princes vne guerre, celle qui fait foüetter vn laquay, tombant en vn Roy, fait ruiner vne Prouince. Ils veulent auſſi legerement que nous, mais ils peuuent plus que nous, pareils appetits agitét vne mouche & vn Elephãt. Au reſte outre les paſſions, defauts & conditions naturelles, qu'ils ont communes auec le moindre de ceux qui les adorent, il ont encores des vices & des incommoditez, que la grandeur & ſouueraineté leur apporte, dont ils leur ſont peculiers.

6. Mœurs des ſouuerains. Senec.

Les mœurs ordinaires des grands ſont, orgueil indomptable, *durus & veri inſolens, ad recta flecti regus non vult tumor*: violence trop licentieuſe, *id eſſe regni maximum pignus putant, ſi quicquid alijs non licet, ſolis licet: quod non poteſt vult poſſe qui nimium poteſt*, leur mot fauorit, eſt *quod libet licet*, ſoupçon, jalouſie, *ſuapte, natura, potentiæ anxij*, voire iuſques à leurs enfans, *ſuſpectus ſemper inuiſuſque dominantibus quiſquis proximus deſtinatur, adeò vt diſpliceant etiam ciuilia filiorum ingenia*: d'où vient qu'ils ſont ſouuent en allarme & en crainte, *ingenia regnum prona ad formidinem.* Tacit.

Digitized by Google

8. Leurs miseres & incommoditez.

Les aduantages des Roys & des Princes Souuerains par dessus le peuple, qui semblent si grands & éclatans sont en verité bien legers & quasi imaginaires : mais ils sont bien payez par des grands vrays & solides desaduantages & incommoditez. Le nom & tiltre de souuerain, la monstre, le dehors est beau, plaisant, & ambitieux, mais la charge & le dedans est dur, difficile & bien espineux. Il y a de l'honneur, mais peu ou point de repos & de ioye, c'est vne publique & honorable seruitude, vne noble misere, vne riche captiuité, *Aureæ, & fulgide compedes, claramiseria*, tesmoin ce qu'en ont dit & fait Auguste, Marc Aurele, Pertinax, Diocletian; & la fin qu'ont fait presque tous les douze premiers Cesars, & tant d'autres apres eux. Mais pource que peu croyent cecy, & se laissent deceuoir à la belle mine, ie veux plus particulierement cotter les incommoditez & miseres, qui accompagnent les souuerains.

1. En leur charge.

Premierement, la difficulté grande de bien ioüer leur roolle, & s'acquitter de leur charge, car que doit-ce estre que de reigler tant de gens, puis qu'à reigler soy-mesme il y a tant de difficulté? Il est bien plus aisé & plus plaisant de suiure que de guider: n'auoir à tenir qu'vne voye toute tracée que la tracet, à obeyr qu'à commãder: respondre de soy seul que des autres encores, *vt satius multo iam sit parere quietum, quam regere imperio pes velle.* Ioint qu'il semble requis que celuy qui commande soit meilleur que ceux à qui il commande, ce disoit ce grand commandeur Cyrus; Cette difficulté se montre par la rareté, tãt peu sont tels qu'ils doiuẽt estre. Vespasien a esté seul, dit Tacite, de ses predecesseurs

ceſſeurs qui s'eſt rendu meilleur, & ſelon le dire d'vn ancien, tous les bons Princes ſe pourroient bien grauer en vn anneau.

9. Auxplaiſirs & actions de la vie.

Secondement, aux voluptez & plaiſirs, dont on penſe qu'ils ont bien meilleure part que les autres. Ils y ſont certes de pire cõdition que leurs priuez, car outre que ce luſtre de grandeurs les incommode à la iouiſſance de leurs plaiſirs, à cauſe qu'ils ſont trop éclairez, & trop en butte & en eſchec, ils ſont contreroollez & eſpiez iuſques à leurs pẽſees, que l'on veut deuiner & iuger. Encores la grãde aiſance facilité de faire ce qu'il leur plaiſt, tellement que tout ploye ſouz eux, oſte le gouſt & l'aigre-douce pointe, qui doit eſtre aux plaiſirs, leſquels ne reſiouyſſent que ceux qui les gouſtent, & rarement, & auec quelque difficulté, qui ne donne loiſir d'auoir ſoif, ne ſçauoir auoir plaiſir à boire : la ſatieté eſt ennuyeuſe & fait mal au cœur.

Pinguis amor nimiúmque potens in tædia nobis
Vertitur : & ſtomacho dulcis vt eſca nocet.

10. 3. En leurs mariages.

Il n'eſt rien ſi empeſchant & ſi degouſté que l'abondãce: voire ils ſont priuez de toute vraye & viue action, qui ne peut eſtre ſans quelque difficulté & reſiſtance: ce n'eſt pas aller, viure, agir à eux, c'eſt ſommeiller & comme inſenſiblement gliſſer.

Le troiſieſme chef de leurs incommoditez eſt au mariage : les mariages populaires ſont plus libres & volontaires, faits auec plus d'affection, de franchiſe & de contentement. Vne raiſon de cecy peut eſtre que les populaires trouuent plus de partis de leur ſorte à choiſir, les Roys & Princes qui ne ſont pas en foule, comme on ſçait, n'ont pas beaucoup à choiſir. Mais l'autre raiſon eſt meilleure, qui eſt que

Digitized by Google

les peuples en leurs mariages ne regardent qu'à faire leurs affaires & s'accommoder : les mariages des Princes ſont ſouuent forcez par la neceſſi publique ; ſont pieces grandes de l'eſtat & outils ſeruans au bien & repos general du monde. Les grãds & Souuerains ne ſe marient pas pour eux meſmes, mais pour le bien de l'Eſtat duquel ils doiuẽt eſtre plus amoureux & jaloux que de leurs femmes & enfans. A cauſe dequoy il faut ſouuent qu'ils entendent à des mariages, où n'y a amour ny plaiſir, & ſe font entre perſonnes qui ne ſe cognoiſſent & ne ſe virent iamais, & ne ſe portent aucune affection, voire tel grand prend vne grande, que s'il eſtoit moindre il ne la voudroit pas, mais c'eſt pour ſeruir au public, pour aſſeurer leurs eſtats & mettre en repos les peuples.

11. 4. Eſſais d'honneur. Le quatrieſme eſt, qu'ils n'ont aucune vraye part aux eſſais que les hommes font les vns contre les autres par jalouſie d'honneur & de valeur aux exercices de l'eſprit ou du corps, qui eſt vne des plus plaiſantes choſes qui ſoit au commerce des hommes. Cela vient que tout le monde leur cede, tous l'eſpargnent & aiment mieux celer leur valeur, & trahir leur gloire, que de heurter & offenſer celle de leur Souuerain, s'ils cognoiſſent qu'il aye affection à la victoire. C'eſt à la verité par force de reſpect les traitter deſdaigneuſement & iniurieuſement, dont diſoit quelqu'vn, que les enfans des Princes n'apprenoient rien à droit, qu'à manier cheuaux, pource qu'en tout autre exercice, chacun fléchit ſous eux, & leur donne gaigné: mais le cheual, qui n'eſt ny flateur ny courtiſan met auſſi bien par terre le Prince, que ſon eſcuyer.

Digitized by Google

Plusieurs grands ont refusé des loüanges & approbations offertes disans, Ie les estimerois, accepterois & m'en ressentirois, si elles partoient de gens libres qui osassent dire le contraire & me taxer aduenant subiet de le faire.

Le cinquiéme est, qu'ils sont priuez de la liberté d'aller & voyager par le monde, estãs comme prisonniers en leurs pays, voire dans leurs Palais mesmes, comme enueloppez de gens, de parleurs & regardans, & ce par tout où ils sont, en toutes leurs actions, voire iusques à leur chaire percée, dont le Roy Alphonse disoit, qu'en cela les asnes estoient de meilleure condition que les Roys. 12. 5. Priuation de voyage.

Le sixiesme chef de leurs miseres & qu'ils sont priuez de toute amitié & societé mutuelle, qui est le plus doux & le plus parfait fruit de la vie humaine, & ne peut estre qu'entre pareils ou presque pareils. La disparité si grande les met hors du commerce des hommes, tous ces seruices, humiliez & bas offices, leur sont rendus par ceux qui ne les peuuent refuser, & ne viennent d'amitié, mais de subiection, ou pour s'agrandir, ou par coustume & contenance, tesmoin que les meschans Roys sont aussi bien seruis, reuerez, que les bons; les haïs que les aymez; on n'y cognoist rien, mesme appareil, mesme ceremonie; dont respondit l'Empereur Iulian à ses courtisans qui le loüoient de sa bonne iustice. Ie m'orgueillirois parauanture de ces loüanges, si elles estoient dittes de gens qui osassent accuser, & vituperer mes actions contraires quand elles y seroient. 13. De mutuelle & cordiale amitié.

Le septiéme point de leurs miseres pire, peutestre, que tous, & plus pernicieux au public, est qu'ils

Digitized by Google

14. Ignorance des choses & captiuité.

ne ſont point libres au choix des perſonnes, ny en la ſcience vraye des choſes. Il ne leur eſt permis de ſçauoir au vray l'eſtat des affaires, ny de cognoiſtre, & par ainſi n'y employer & appeller tels qu'ils voudroient bien, & ſeroit bien requis. Ils ſont enfermez & aſſiegez de certaines gẽs, qui ſont ou de leur ſang propre, ou qui pour la grandeur de leurs maiſons, & offices, ou par preſcription, ſont ſi auant en authorité, force & maniement des affaires, qu'il n'eſt loiſible ſans mettre tout au hazard, les meſcontenter, reculer, ou mettre en jalouſie. Or ces gens là qui couurent & tiennent cõme caché le Prince, empeſchent que toute la verité des choſes ne luy apparoiſſe, & qu'autres meilleurs & plus vtiles ne s'en approchent, & ne ſoient cognus ce qu'ils sõt: c'eſt pitié que de voir que par les yeux & n'entendre que par les oreilles d'autruy, comme font les Princes. Et ce qui acheue de tous points cette miſere, c'eſt qu'ordinairement & comme par vn deſſein, les Princes & grands ſont poſſedez par trois ſortes de gens, peſtes du genre humain, Flatteurs, Inuẽteurs d'impoſts, Delateurs, leſquels ſous beau & faux pretexte de zele & amitié enuers le Prince comme les deux premiers, ou de preud'hommie & reformation, comme les derniers, gaſtent & ruinent & le Prince & l'Eſtat.

La huictiéme miſere eſt qu'ils ſont moins libres & maiſtres de leurs volõtez que tous autres, car ils ſont forcez en leurs procedures, par mille conſiderations & reſpects, dont il faut ſouuent qu'ils captiuent leurs deſſeins, deſirs & volontez, *in maxima fortuna minima licentia.* Et cependant au lieu d'eſtre pleints, ils ſont plus rudement traitez & iugé, que

tous autres : car l'on veut deuiner leurs deſſeins, penetrer dedans leurs cœurs & intentions, ce que ne pouuant, *Abditos Principis ſenſus & ſi quid occultius parat exquirere illicitum anceps nec ideo aſſequare*, & regardant les choſes par autre viſage, ou n'entendant aſſez aux affaires d'Eſtat, requierent de leurs Princes ce qui leur ſemble qu'ils doiuent, blaſmét leurs actions ; ne veulent ſouffrir d'eux ce qui eſt neceſſaire & leur font le procez bien rudement.

16. Fin miſerable.

Finalement, il aduient ſouuent qu'ils font vne fin totalement miſerable, non ſeulement les tyrans & vſurpateurs, cela leur appartient, mais encores les vrais titulaires, teſmoin tant d'Empereurs Romains apres Pompée le Grand, & Ceſar, & de nos jours Marie Royne d'Eſcoſſe paſſee par main de bourreau, & Henry III. aſſaſſiné au milieu de quarante mille hommes armez, par vn petit moine, & mille tels exemples. Il ſemble que comme les orages & tempeſtes ſe piquent contre l'orgueil & hauteur de nos baſtimens, il y aye auſſi des eſprits enuieux des grandeurs de çà bas.

Vſque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros faſces ſæuáſque ſecures
Proculcare, ac ludibrio ſibi habere videtur.

17. Conclu-ſion de leurs miſeres.

Bref, la condition des ſouuerains eſt dure & dangereuſe : leur vie pour eſtre innocente eſt infiniment laborieuſe, ſi elle eſt meſchante, ils ſont à la haine & médiſance du monde : & en tous les deux cas, ils ſont expoſez à mille dangers : car plus grand eſt le Seigneur, & moins ſe peut il fier, & plus luy faut-il ſe fier : Voila pourquoy c'eſt choſe comme annexee à la ſouueraineté d'eſtre trahie.

Digitized by Google

MAGISTRATS.

CHAP. L.

1. Distinction. IL y a grãde distinction & diuers degrez de Magistrats tant en hõneur qu'en puissance, qui sont les 2. choses cõsiderables pour les distinguer, & qui n'ont rien de commun ensemble: & souuent ceux qui sont les plus honorez ont moins de puissance, comme Conseiller du priué Conseil, Secretaires d'Estat. Aucuns n'ont que l'vn des deux: autres tous les deux; & de tous diuers degrez, mais sont proprement dits Magistrats qui ont tous les 2.

2. Les Magistrats qui sont metoyens entre le souuerain & les particuliers, en la presence de leur souuerain n'ont point puissance de commãder. Comme les fleuues perdent leur nom & puisãce à l'emboucheure de la mer, & les Astres en la presẽce du Souuerain: cõme aussi la puissance des Magistrats est tenuë en souffrance en la presence du Souuerain: comme aussi la puissance des Magistrats inferiéurs & subalternes en la presence des superieurs. Entre esgaux n'y a point de puissance ou de superiorité, mais les vns peuuent empescher les autres par opposition & preuention.

3. Tous Magistrats iugent, condamnent & commandent, ou selon la loy, & lors leur sentence n'est qu'execution de la loy, ou selon l'equité, & tel iugement s'appelle, le deuoir ou office de Magistrat,

4. Les Magistrats ne peuuent changer ny corriger leurs iugements, si le Souuerain ne le permet lui

Digitized by Google

peine de faux : ils peuuent bien reuoquer leurs mandemens ou les soustenir, mais ils ne peuuent reuoquer ce qu'ils ont iugé, & prononcé auec cognoissance de cause.

LEGISLATEVRS, DOCTEVRS, Instructeurs.

CHAP. LI.

C'Est vne des vanitez & folies de l'homme de prescrire des loix & des regles qui excedent l'vsage & la forme humaine, comme aucuns Philosophes & Docteurs font: Ils proposent des Images de vie releuees, ou bien difficiles & austeres, que la prattique en est impossible, au moins pour long-temps, voire l'essay en est dangereux à plusieurs: ce sont des peintures en l'air, comme les Repub. de Platon & de Morus, l'Orateur de Ciceron, le Poëte d'Horace, belles & excellentes imaginations, mais cerchez qui les mettra en vsage. Le souuerain & parfait Legislateur & Docteur s'est bien gardé de cela, lequel & en soy-mesme, sa vie & sa doctrine, n'a point cerché ces extrauagances & formes esloignees de la commune portee & capacité humaine, dont il appelle son ioug & la tasche douce & aisee, *iugum meum suaue, & onus meum leue.* Et ceux qui ont dressé leur compagnie sous son nom: ont tres-prudément auisé que bié qu'ils facét profession singuliere de vertu, deuotiõ, & de seruir au public sur tous autres, neãtmoins ils ont trespeu de difference de la vie commune & ciuile. Or premierement y a en cecy de l'iniustice, car il faut garder

Digitized by Google

proportion entre le commandement & l'obeïſſance, le deuoir & le pouuoir, la reigle & l'ouurier : & ceux-cy s'obligent & les autres à eſtre neceſſairement en faute, taillans à eſcient de la beſongne plus qu'ils n'en ſçauroient faire : & ſouuent ces beaux faiſeurs de regle ſont les premiers moqueurs, car ils ne fõt rien, & ſouuẽt tout au rebours de ce qu'ils enioignent aux autres à la Phariſaïque ; *Imponunt onera grauia, & nolũt ea digito mouere.* Ainſi font quelques Medecins & Theologiens: le monde vit ainſi, l'on inſtruit, l'on enioint de ſuiure certaines regles & preceptes, & les hõmes en tiennẽt d'autres, non ſeulement par deſreglement de vie & de mœurs, mais ſouuent par opinion & iugement contraire.

2. Encores vne autre faute pleine d'iniuſtice, ſont beaucoup plus ſcrupuleux, exacts & rigoureux aux choſes libres & accidentales, qu'aux neceſſaires & ſubſtancielles aux poſitiues & humaines, qu'aux naturelles & diuines, reſſemblants à ceux qui veulent bien preſter, mais non payer leurs debtes le tout à la Phariſaïque, comme leur crie & reproche le grand Docteur celeſte, tout cela eſt hypocriſie & mocquerie.

PEVPLE OV VVLGAIRE.

CHAP. LII.

1. LE peuple (nous entendons icy le vulgaire, la tourbe & lie populaire, gẽs ſous quelque couuert que ce ſoit, de baſſe, ſeruile & mecanique condition) eſt vne beſte eſtrange à pluſieurs teſtes & qui ne ſe peut bien deſcrire en peu de mots, in-

Digitized by Google

conſtant & variable ſans arreſt non plus que les vagues de la mer, il s'eſmeut, il s'accoiſe, il approuue & reprouue en vn inſtant meſme choſe, il n'y a rien plus aiſé que le pouſſer en telle paſſion que l'on veut: il n'ayme la guerre pour ſa fin, ny la paix pour le repos, ſinon entant que de l'vn à l'autre il y a touſiours du changement: La confuſion luy fait deſirer l'ordre, & quand il y eſt, luy deſplaiſt. Il court touſiours d'vn contraire à l'autre, de tous les temps le ſeul futur le repaiſt, *hi vulgi mores odiſſe præſentia, ventura cupere, præterita celebrare.*

Leger à croire, recueillir & ramaſſer toutes nouuelles, ſur tout les faſcheuſes tenant tous rapports pour veritables & aſſeurez: auec vn ſifflet ou ſonnette de nouueauté l'on aſſemble comme les mouches au ſon du baſſin. 2.

Sans iugement, raiſon, diſcretion: ſon iugement & ſa ſageſſe, trois dez & l'auenture, il iuge bruſquement & à l'eſtourdie de toutes choſes, & tout par opinion, ou par couſtume, ou par plus grand nombre, allant à la file comme les moutons qui courent apres ceux qui vont deuant, & non par raiſon & verité. *Plebi nos indicium, non veritas: ex opinione multa, ex veritate pauca iudicat.* 3. Tacitus. Cicero.

Enuieux & malicieux, ennemy des gens de bien, contempteur de vertu, regardant de mauuais œil le bon-heur d'autruy, fauoriſant au plus foible & au plus meſchant, & voulant mal aux gens d'honneur, ſans ſçauoir pourquoy, ſinõ pour ce que ſont gens d'hõneur, & que l'on en parle fort, & en bien. 4.

Peu loyal & veritable; amplifiant le bruit, encheriſſant ſur la verité, & faiſant touſiours les choſes plus grandes qu'elles ne ſont, ſans foy ny tenuë

La foy d'vn peuple & la penſee d'vn enfant ſont de meſme duree, qui change non ſeulement ſelon que les intereſts changent, mais auſſi ſelon la difference des bruits, que chaque heure du iour peut apporter.

6. Mutin ne demandant que nouueauté, queremuëment, ſeditieux, ennemy de paix & de repos, *ingenio mobili, ſeditioſum, diſcordioſum, cupidum rerũ nouarum, quieti & otio aduerſum*, ſur tout quand il rencontre vn chef: car lors ne plus ne moins que la mer bonaſſe de nature, ronfle, eſcume & fait rage, agitee de la fureur des vents : ainſi le peuple s'enfle, ſe hauſſe & ſe rend indomptable : oſtez luy les chefs, le voila abbatu, effarouché & demeuré tout planté d'effroy, *ſine rectore præceps, pauidus, ſocors : nil auſura plebs principibus amotis.*

Saluſt.

Tacit.

7. Souſtient & fauoriſe les broüillons & remueurs de meſnage, il eſtime modeſtie poltronnerie, prudence lourdiſe, au contraire il donne à l'impetuoſité boüillante le nom de valeur & de force : prefere ceux qui ont la teſte chaude & les mains fretillãtes à ceux qui ont le ſens raſſis & qui peſent les affaires, les vanteurs & babillars aux ſimples & retenus.

8. Ne ſe ſoucie du public ny de l'hõneſteté, mais ſeulement du particulier, & ſe pique ſordidemẽt pour le profit. *Priuata cuique ſtimulatio, vile decus publicum.*

Touſiours gronde & murmure contre l'Eſtat, tout bouffi de médiſance & propos inſolens contre ceux qui gouuernent & commandent. Les petits & pauures n'ont autre plaiſir, que de meſdire des grands & des riches, non auec raiſon, mais par enuie, ne ſont iamais contens de leurs gouuerneurs & de l'Eſtat preſent.

Tacit.

Digitized by Google

Mais il n'a que le bec, langues, qui ne ceſſent, eſprits qui ne bougent, monſtrent duquel toutes les parties ne ſont que lãgues qui de tout parle & rien ne ſçait, qui tout regarde & rien ne voit, qui rit de tout & de tout pleure, preſt à ſe mutiner & rebeller, & non à combattre: ſon propre eſt d'eſſayer plutoſt à ſecoüer le ioug qu'à bien grader ſa liberté, *procacia plebis ingenia, impigræ linguæ, ignaui animi.* 10. Tacit. Saluſt.

Ne ſçachant iamais tenir meſure, ny garder vne mediocrité honneſte: ou tres-baſſement & vilement il ſert d'eſclaue, ou ſans meſure il eſt inſolent & tyranniquement il domine: il ne peut ſouffrir les mors doux & temperé, ny iouyr d'vne liberté reglee, court touſiours aux extremitez, trop ſe fiant ou meſfiant, trop d'eſpoir ou de crainte. Ils vous feront peur ſi vous ne leur en faites; quand ils ſont effrayez vous les baffouez & leur ſautez à deux pieds ſur le ventre, audacieux & ſuperbes ſi on ne leur monſtre le baſton, dont eſt le Prouerhe, oins-le, il te poindra, poins-le il t'oindra, *nil in vulgo modicum, terrere in paueant, vbi perîmuerint impune contemni: audacia turbidum niſi vim metuat, aut ſeruit humiliter, aut ſuperbè dominatur: libertatem, quia media, nec ſpernere nec habere.* 11. Tacitus. Liuius.

Tres ingrat enuers ſes bien-faicteurs. La recompenſe de tous ceux qui ont bien merité du public, a touſiours eſté vn banniſſement, vne calomnie, vne conſpiration, la mort. Les hiſtoires ſont celebres de Moyſe & tous les Propheres, de Socrates, Ariſtides, Phocion, Licurgus, Demoſthene, Themiſtocles: & la Verité a dit qu'il n'en eſchappoit pas vn de ceux qui procuroient le bien & le ſalut du peuple: & au contraire il cherit ceux qui l'opri- 12. Matth.

ment il craint tout, admire tout.

13. Bref, le vulgaire eſt vne beſte ſauuage, tout ce qu'il penſe n'eſt que vanité, tout ce qu'il dit eſt faux & erronné, ce qu'il reprouue eſt bon, ce qu'il approuue eſt mauuais, ce qu'il loüe eſt infame, ce qu'il fait & entreprend n'eſt que folie, *non tam bene cum rebus humanis geritur, vt meliora pluribus placeant: argumentum peßimi turba eſt*, la tourbe populaire eſt mere d'ignorance; iniuſtice, inconſtance, idolatre de vanité, à laquelle vouloir plaire ce n'eſt iamais fait: c'eſt ſon mot, *vox populi, vox Dei*, mais il faut dire *vox populi, vox ſtultorum*. Or le commencement de ſageſſe eſt ſe garder net, & ne ſe laiſſer emporter aux opinions populaires. Cecy eſt pour le ſecond liure que nous approchons.

Senec.

li. 2. c. 2.

QVATRIESME DISTINCTION & difference des hommes, tiree de leurs diuerſes profeßions & conditions de vie.

PREFACE.

VOicy vne autre differéce des hommes tiree de la diuerſité de leurs profeſſions, conditions, & genres de vie: les vns ſuiuent la vie ciuile & ſociale, les autres la fuyent pour ſe ſauuer en la ſolitude; les vns aimét les armes, les autres les haiſſent: les vns viuent en commun, les autres en proprieté, les vns ſe plaiſent d'eſtre en charge & mener vie publique, les autres ſe cachent & demeurét priuez; les vns ſont courtiſans & du tout à autruy, les autres ne courtiſent qu'eux meſmes, les vns ſe tiennent és villes, les autres aux champs, aimans la vie

ruſtique. Qui fait mieux & quelle vie eſt à prefe-rer, il eſt difficile à dire promptement, & peut-eſtre impertinent, toutes ont leurs auãtages, & deſauan-tages, leurs biens & leurs maux. Ce qui eſt plus à voir & cõſiderer en cecy, comme ſera dit, c'eſt que chacun ſçache bien choiſir ſelon ſon naturel, pour & plus facilement & plus heureuſement s'y com-porter. Mais nous dirons vn petit mot de chacune en les comparãt enſemble: mais ce ſera apres auoir parlé de la vie commune à tous, qui a trois degrez.

Diſtinction & comparaiſon des trois ſortes de degrez de vie.

CHAP. LIII.

IL y a trois ſortes de vie, cõme trois degrez: l'vne priuee d'vn chacun au dedans, & en ſa poitrine, où tout eſt caché, tout eſt loiſible: la ſeconde en la maiſon & famille, en ſes actions priuees & ordi-naires, où n'y a point d'eſtude n'y d'artifice, deſ-quelles nous n'auons à rendre conte: la tierce eſt publique aux yeux du monde. Or tenir l'ordre & regle en ce premier eſtage bas & obſcur, eſt bien plus difficile & plus rare qu'aux deux autres, & au ſecond qu'au tiers; la raiſon eſt qu'où n'y a point de Iuge, de controolleur, de regardant, & ou nous n'imaginons point de peine ou recompenſe, nous nous portons bien plus laſchement & nonchalem-ment, comme aux vies priuées, ou la conſcience & la raiſon ſeule nous guide, qu'aux publiques, ou nous ſommes en eſchec & en butte aux yeux & iugement de tous, ou la gloire, la crainte du re-proche de mauuaiſe reputation, ou quelqu'autre

les peuples en leurs mariages ne regardent qu'à faire leurs affaires & s'accommoder : les mariages des Princes ſont ſouuent forcez par la neceſſi publique ; ſont pieces grandes de l'eſtat & outils ſeruans au bien & repos general du monde. Les grãds & Souuerains ne ſe marient pas pour eux meſmes, mais pour le bien de l'Eſtat duquel ils doiuẽt eſtre plus amoureux & jaloux que de leurs femmes & enfans. A cauſe dequoy il faut ſouuent qu'ils entendent à des mariages, où n'y a amour ny plaiſir, & ſe font entre perſonnes qui ne ſe cognoiſſent & ne ſe virent iamais, & ne ſe portent aucune affection, voire tel grand prend vne grande, que s'il eſtoit moindre il ne la voudroit pas, mais c'eſt pour ſeruir au public, pour aſſeurer leurs eſtats & mettre en repos les peuples.

II. 4. Eſſais d'honneur.

Le quatrieſme eſt, qu'ils n'ont aucune vraye part aux eſſais que les hommes font les vns contre les autres par jalouſie d'honneur & de valeur aux exercices de l'eſprit ou du corps, qui eſt vne des plus plaiſantes choſes qui ſoit au commerce des hommes. Cela vient que tout le monde leur cede, tous l'eſpargnent & aiment mieux celer leur valeur, & trahir leur gloire, que de heurter & offenſer celle de leur Souuerain, s'ils cognoiſſent qu'il aye affection à la victoire. C'eſt à la verité par force de reſpect les traitter deſdaigneuſement & iniurieuſement, dont diſoit quelqu'vn, que les enfans des Princes n'apprenoient rien à droit, qu'à manier cheuaux, pource qu'en tout autre exercice, chacun fléchit ſous eux, & leur donne gaigné: mais le cheual, qui n'eſt ny flateur ny courtiſan met auſſi bien par terre le Prince, que ſon eſcuyer.

Digitized by Google

Plusieurs grands ont refusé des loüanges & approbations offertes disans, Ie les estimerois, accepterois & m'en ressentirois, si elles partoient de gens libres qui osassent dire le contraire & me taxer aduenant subiet de le faire.

Le cinquiéme est, qu'ils sont priuez de la liberté d'aller & voyager par le monde, estãs comme prisonniers en leurs pays, voire dans leurs Palais mesmes, comme enueloppez de gens, de parleurs & regardans, & ce par tout où ils sont, en toutes leurs actions, voire iusques à leur chaire percée, dont le Roy Alphonse disoit, qu'en cela les asnes estoient de meilleure condition que les Roys. 12. 5. Priuation de voyage.

Le sixiesme chef de leurs miseres & qu'ils sont priuez de toute amitié & societé mutuelle, qui est le plus doux & le plus parfait fruit de la vie humaine, & ne peut estre qu'entre pareils ou presque pareils. La disparité si grande les met hors du commerce des hommes, tous ces seruices, humiliez & bas offices, leur sont rendus par ceux qui ne les peuuent refuser, & ne viennent d'amitié, mais de subiection, ou pour s'agrandir, ou par coustume & contenance, tesmoin que les meschans Roys sont aussi bien seruis, reuerez, que les bons; les haïs que les aymez; on n'y cognoist rien, mesme appareil, mesme ceremonie; dont respondit l'Empereur Iulian à ses cóurtisans qui le loüoient de sa bonne iustice. Ie m'orgueillirois parauanture de ces loüanges, si elles estoient dittes de gens qui osassent accuser, & vituperer mes actions contraires quand elles y seroient. 13. De mutuelle & cordiale amitié.

Le septiéme point de leurs miseres pire, peut-estre, que tous, & plus pernicieux au public, est qu'ils

Digitized by Google

14. Ignorance des choſes & captiuité.

neſont point libres au choix des perſonnes, ny en la ſcience vraye des choſes. Il ne leur eſt permis de ſçauoir au vray l'eſtat des affaires, ny de cognoiſtre, & par ainſi n'y employer & appeller tels qu'ils voudroient bien, & ſeroit bien requis. Ils ſont enfermez & aſſiegez de certaines gẽs, qui ſont ou de leur ſang propre, ou qui pour la grandeur de leurs maiſons, & offices, ou par preſcription, ſont ſi auant en authorité, force & maniement des affaires, qu'il n'eſt loiſible ſans mettre tout au hazard, les meſcontenter, reculer, ou mettre en jalouſie. Or ces gens là qui couurent & tiennent cõme caché le Prince, empeſchent que toute la verité des choſes ne luy apparoiſſe, & qu'autres meilleurs & plus vtiles ne s'en approchent, & ne ſoient cognus ce qu'ils sõt: c'eſt pitié que de voir que par les yeux & n'entendre que par les oreilles d'autruy, comme font les Princes. Et ce qui acheue de tous points cette miſere, c'eſt qu'ordinairement & comme par vn deſſein, les Princes & grands ſont poſſedez par trois ſortes de gens, peſtes du genre humain, Flatteurs, Inuẽteurs d'impoſts, Delateurs, leſquels ſous beau & faux pretexte de zele & amitié enuers le Prince comme les deux premiers, ou de preud'hommie & reformation, comme les derniers, gaſtent & ruinent & le Prince & l'Eſtat.

La huictiéme miſere eſt qu'ils ſont moins libres & maiſtres de leurs volõtez que tous autres, car ils ſont forcez en leurs procedures, par mille conſideratiõs & reſpects, dont il faut ſouuent qu'ils captiuent leurs deſſeins, deſirs & volontez, *in maxima fortuna minima licentia.* Et cependant au lieu d'eſtre pleints, ils ſont plus rudement traitez & iugé, que

tous autres : car l'on veut deuiner leurs desseins, penetrer dedans leurs cœurs & intentions, ce que ne pouuant, *Abditos Principis sensus & si quid occultius parat exquirere illicitum anceps nec ideo assequare*, & regardant les choses par autre visage, ou n'entendant assez aux affaires d'Estat, requierent de leurs Princes ce qui leur semble qu'ils doiuent, blasmét leurs actions ; ne veulent souffrir d'eux ce qui est necessaire & leur font le procez bien rudement.

16. Fin miserable.

Finalement, il aduient souuent qu'ils font vne fin totalement miserable, non seulement les tyrans & vsurpateurs, cela leur appartient, mais encores les vrais titulaires, tesmoin tant d'Empereurs Romains apres Pompée le Grand, & Cesar, & de nos jours Marie Royne d'Escosse passee par main de bourreau, & Henry III. assassiné au milieu de quarante mille hommes armez, par vn petit moine, & mille tels exemples. Il semble que comme les orages & tempestes se piquent contre l'orgueil & hauteur de nos bastimens, il y aye aussi des esprits enuieux des grandeurs de çà bas.

Vsque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros fasces sæuásque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

17. Conclusion de leurs miseres.

Bref, la condition des souuerains est dure & dangereuse : leur vie pour estre innocente est infiniment laborieuse, si elle est meschante, ils sont à la haine & médisance du monde : & en tous les deux cas, ils sont exposez à mille dangers : car plus grand est le Seigneur, & moins se peut il fier, & plus luy faut-il se fier : Voila pourquoy c'est chose comme annexee à la souueraineté d'estre trahie.

Digitized by Google

MAGISTRATS.

CHAP. L.

1. Diſtinction. IL y a grãde diſtinction & diuers degrez de Magiſtrats tant en hõneur qu'en puiſſance, qui ſont les 2. choſes cõſiderables pour les diſtinguer, & qui n'ont rien de commun enſemble: & ſouuent ceux qui ſont les plus honorez ont moins de puiſſance, comme Conſeiller du priué Conſeil, Secretaires d'Eſtat. Aucuns n'ont que l'vn des deux: autres tous les deux; & de tous diuers degrez, mais ſont propremeut dits Magiſtrats qui ont tous les 2.

2. Les Magiſtrats qui ſont metoyens entre le ſouuerain & les particuliers, en la preſence de leur ſouuerain n'ont point puiſſance de commãder. Comme les fleuues perdent leur nom & puiſsãce à l'emboucheure de la mer, & les Aſtres en la preſẽce du Souuerain: cõme auſſi la puiſſance des Magiſtrats eſt tenuë en ſouffrance en la preſence du Souuerain: comme auſſi la puiſſance des Magiſtrats inferieurs & ſubalternes en la preſence des ſuperieurs. Entre eſgaux n'y a point de puiſſance ou de ſuperiorité, mais les vns peuuent empeſcher les autres par oppoſition & preuention.

3. Tous Magiſtrats iugent, condamnent & commandent, ou ſelon la loy, & lors leur ſentence n'eſt qu'execution de la loy, ou ſelon l'equité, & tel iugement s'appelle, le deuoir ou office de Magiſtrat.

4. Les Magiſtrats ne peuuent changer ny corriger leurs iugements, ſi le Souuerain ne le permet ſur

peine de faux : ils peuuent bien reuoquer leurs mandemens ou les soustenir, mais ils ne peuuent reuoquer ce qu'ils ont iugé, & prononcé auec cognoissance de cause.

LEGISLATEVRS, DOCTEVRS, Instructeurs.

CHAP. LI.

C'Est vne des vanitez & folies de l'homme de prescrire des loix & des regles qui excedent l'vsage & la forme humaine, comme aucuns Philosophes & Docteurs font: Ils proposent des Images de vie releuees, ou bien difficiles & austeres, que la prattique en est impossible, au moins pour long-temps, voire l'essay en est dangereux à plusieurs: ce sont des peintures en l'air, comme les Repub. de Platon & de Morus, l'Orateur de Ciceron, le Poëte d'Horace, belles & excellentes imaginations, mais cerchez qui les mettra en vsage. Le souuerain & parfait Legislateur & Docteur s'est bien gardé de cela, lequel & en soy-mesme, sa vie & sa doctrine, n'a point cerché ces extrauagances & formes esloignees de la commune portee & capacité humaine, dont il appelle son ioug & sa tasche douce & aisee, *iugum meum suaue, & onus meum leue.* Et ceux qui ont dressé leur compagnie sous son nom: ont tres-prudément auisé que bié qu'ils facét profession singuliere de vertu, deuotiõ, & de seruir au public sur tous autres, neãtmoins ils ont trespeu de difference de la vie commune & ciuile. Or premierement y a en cecy de l'iniustice, car il faut garder

proportion entre le commandement & l'obeïſſance, le deuoir & le pouuoir, la reigle & l'ouurier : & ceux-cy s'obligent & les autres à eſtre neceſſairement en faute, taillans à eſcient de la beſongne plus qu'ils n'en ſçauroient faire : & ſouuent ces beaux faiſeurs de regle ſont les premiers moqueurs, car ils ne fõt rien, & ſouuẽt tout au rebours de ce qu'ils enioignent aux autres à la Phariſaïque ; *Imponunt onera grauia, & nolũt ea digito mouere.* Ainſi font quelques Medecins & Theologiens: le monde vit ainſi, l'on inſtruit, l'on enioint de ſuiure certaines regles & preceptes, & les hõmes en tiennẽt d'autres, non ſeulement par deſreglement de vie & de mœurs, mais ſouuent par opinion & iugement contraire.

2. Encores vne autre faute pleine d'iniuſtice, ſont beaucoup plus ſcrupuleux, exacts & rigoureux aux choſes libres & accidentales, qu'aux neceſſaires & ſubſtancielles aux poſitiues & humaines, qu'aux naturelles & diuines, reſſemblants à ceux qui veulent bien preſter, mais non payer leurs debtes le tout à la Phariſaïque, comme leur crie & reproche le grand Docteur celeſte, tout cela eſt hypocriſie & mocquerie.

PEVPLE OV VVLGAIRE.

CHAP. LII.

1. LE peuple (nous entendons icy le vulgaire, la tourbe & lie populaire, gẽs ſous quelque couuert que ce ſoit, de baſſe, ſeruile & mecanique condition) eſt vne beſte eſtrange à pluſieurs teſtes & qui ne ſe peut bien deſcrire en peu de mots, in-

Digitized by Google

conſtant & variable ſans arreſt non plus que les vagues de la mer, il s'eſmeut, il s'accoiſe, il approuue & reprouue en vn inſtant meſme choſe, il n'y a rien plus aiſé que le pouſſer en telle paſſion que l'on veut: il n'ayme la guerre pour ſa fin, ny la paix pour le repos, ſinon entant que de l'vn à l'autre il y a touſiours du changement: La confuſion luy fait deſirer l'ordre, & quand il y eſt, luy deſplaiſt. Il court touſiours d'vn contraire à l'autre, de tous les temps le ſeul futur le repaiſt, *hi vulgi mores odiſſe præſentia, ventura cupere, præterita celebrare.*

2. Leger à croire, recueillir & ramaſſer toutes nouuelles, ſur tout les faſcheuſes tenant tous rapports pour veritables & aſſeurez: auec vn ſifflet ou ſonnette de nouueauté l'on aſſemble comme les mouches au ſon du baſſin.

3. Sans iugement, raiſon, diſcretion: ſon iugement & ſa ſageſſe, trois dez & l'auenture, il iuge bruſquement & à l'eſtourdie de toutes choſes, & tout par opinion, ou par couſtume, ou par plus grand nombre, allant à la file comme les moutons qui courent apres ceux qui vont deuant, & non par raiſon & verité. *Plebi nec iudicium, non veritas: ex opinione multa, ex veritate pauca iudicat.* Tacitus. Cicero.

4. Enuieux & malicieux, ennemy des gens de bien, contempteur de vertu, regardant de mauuais œil le bon-heur d'autruy, fauoriſant au plus foible & au plus meſchant, & voulant mal aux gens d'honneur, ſans ſçauoir pourquoy, ſinõ pour ce que ſont gens d'hõneur, & que l'on en parle fort, & en bien.

Peu loyal & veritable; amplifiant le bruit, encheriſſant ſur la verité, & faiſant touſiours les choſes plus grandes qu'elles ne ſont, ſans foy ny tenuë

La foy d'vn peuple & la penſee d'vn enfant ſont de meſme duree, qui change non ſeulement ſelon que les intereſts changent, mais auſſi ſelon la difference des bruits, que chaque heure du iour peut apporter.

6. Mutin ne demandant que nouueauté, queremuëment, ſeditieux, ennemy de paix & de repos, *ingenio mobili, ſeditioſum, diſcordioſum, cupidum rerũ nouarum, quieti & otio aduerſum*, ſur tout quand il rencontre vn chef: car lors ne plus ne moins que la mer bonaſſe de nature, ronfle, eſcume & fait rage, agitee de la fureur des vents : ainſi le peuple s'enfle, ſe hauſſe & ſe rend indomptable : oſtez luy les chefs, le voila abbatu, effarouché & demeuré tout planté d'effroy, *ſine rectore præceps, pauidus, ſocors : nil auſura plebs principibus amotis.*

Salust.

Tacit.

7. Souſtient & fauoriſe les broüillons & remueurs de meſnage, il eſtime modeſtie poltronnerie, prudence lourdiſe, au contraire il donne à l'impetuoſité boüillante le nom de valeur & de force : prefere ceux qui ont la teſte chaude & les mains fretillãtes à ceux qui ont le ſens raſſis & qui peſent les affaires, les vanteurs & babillars aux ſimples & retenus.

8. Ne ſe ſoucie du public ny de l'hõneſteté, mais ſeulement du particulier, & ſe pique ſordidemẽt pour le profit. *Priuata cuique ſtimulatio, vile decus publicum.*

Touſiours gronde & murmure contre l'Eſtat, tout bouffi de médiſance & propos inſolens contre ceux qui gouuernent & commandent. Les petits & pauures n'ont autre plaiſir, que de meſdire des grands & des riches, non auec raiſon, mais par enuie, ne ſont iamais contens de leurs gouuerneurs & de l'Eſtat preſent.

Tacit.

Mais il n'a que le bec, langues, qui ne ceſſent, eſprits qui ne bougent, monſtrent duquel toutes les parties ne ſont que lãgues qui de tout parle & rien ne ſçait, qui tout regarde & rien ne voit, qui rit de tout & de tout pleure, preſt à ſe mutiner & rebeller, & non à combattre: ſon propre eſt d'eſſayer plutoſt à ſecoüer le ioug qu'à bien grader ſa liberté, *procacia plebis ingenia, impigræ linguæ, ignaui animi.* 10. Tacit. saluſt.

Ne ſçachant iamais tenir meſure, ny garder vne mediocrité honneſte: ou tres-baſſement & vilement il ſert d'eſclaue, ou ſans meſure il eſt inſolent & tyranniquement il domine: il ne peut ſouffrir les mors doux & temperé, ny iouyr d'vne liberté reglee, court touſiours aux extremitez, trop ſe fiant ou meſfiant, trop d'eſpoir ou de crainte. Ils vous feront peur ſi vous ne leur en faites; quand ils ſont effrayez vous les baffouez & leur ſautez à deux pieds ſur le ventre, audacieux & ſuperbes ſi on ne leur monſtre le baſton, dont eſt le Prouerbe, oins-le, il te poindra, poins-le il t'oindra, *nil in vulgo modicum, terrere in paueant, vbi perſimuerint impune contemni: abdacia turbidum niſi vim metuat, aut ſeruit humiliter, aut ſuperbè dominatur: libertatem, qua media, nec ſpernere nec habere.* 11. Tacitus. Liuius.

Tres ingrat enuers ſes bien-faicteurs. La recompenſe de tous ceux qui ont bien merité du public, a touſiours eſté vn banniſſement, vne calomnie, vne conſpiration, la mort. Les hiſtoires ſont celebres de Moyſe & tous les Prophetes, de Socrates, Ariſtides, Phocion, Licurgus, Demoſthene, Themiſtocles: & la Verité a dit qu'il n'en eſchappoit pas vn de ceux qui procuroient le bien & le ſalut du peuple: & au contraire il cherit ceux qui l'opri- 12. Matth.

ruſtique. Qui fait mieux & quelle vie eſt à prefe-rer, il eſt difficile à dire promptement, & peut-eſtre impertinent, toutes ont leurs auãtages, & deſauan-tages, leurs biens & leurs maux. Ce qui eſt plus à voir & cõſiderer en ceey, comme ſera dit, c'eſt que chacun ſçache bien choiſir ſelon ſon naturel, pour & plus facilement & plus heureuſement s'y com-porter. Mais nous dirons vn petit mot de chacune en les comparãt enſemble: mais ce ſera apres auoir parlé de la vie commune à tous, qui a trois degrez.

Diſtinction & comparaiſon des trois ſortes de degrez de vie.

CHAP. LIII.

IL y a trois ſortes de vie, cõme trois degrez: l'vne priuee d'vn chacun au dedans, & en ſa poitrine, où tout eſt caché, tout eſt loiſible: la ſeconde en la maiſon & famille, en ſes actions priuees & ordi-naires, où n'y a point d'eſtude n'y d'artifice, deſ-quelles nous n'auons à rendre conte: la tierce eſt publique aux yeux du monde. Or tenir l'ordre & regle en ce premier eſtage bas & obſcur, eſt bien plus difficile & plus rare qu'aux deux autres, & au ſecond qu'au tiers; la raiſon eſt qu'où n'y a point de Iuge, de controolleur, de regardant, & ou nous n'imaginons point de peine ou recompenſe, nous nous portons bien plus laſchement & nonchalem-ment, comme aux vies priuées, ou la conſcience & la raiſon ſeule nous guide, qu'aux publiques, ou nous ſommes en eſchec & en butte aux yeux & iugement de tous, ou la gloire, la crainte du re-proche de mauuaiſe reputation, ou quelqu'autre

Digitized by Google

paſſion nous meine, or la paſſion nous commande bien plus viuement que la raiſon, dont nous nous tenons preſts & ſur nos gardes, d'où il auient que pluſieurs ſont eſtimez & tenus ſaincts, grands & admirables au public, qu'en leur priué n'y a rien de loüable. Ce qui ſe fait en public eſt vne force, vne feinte: en priué & en ſecret eſt vne force, & qui voudroit bié iuger de quelqu'vn, il ſe faudroit voir à ſon à tous les iours, en ſon ordinaire & naturel, le reſte eſt tout contrefait. *Vniuerſus mundus exercet hiſtrioniam*, dont diſoit vn ſage, que celuy eſt excellét, qui eſt tel au dedans & par ſoy meſme, qui eſt au dehors par la crainte des loix, & du dire du monde. Les actions publiques ſont eſclattantes, auſquelles on eſt attentif quand l'on les fait, comme les exploits de guerre, oppiner en vn conſeil, regir vn peuple, conduire vne ambaſſade: les princes & domeſtiques ſont ſombres, mornes, tancer, rire, vendre, payer, conuerſer auec les ſiens, on ne les conſidere pas, on les fait ſans y penſer: les ſecretes & internes encor plus, aimer, hayr, deſirer.

Et puis il y a icy encor vne autre conſideration, c'eſt qu'il ſe fait par hypocriſie naturelle des hommes, que l'on fait plus de cas & eſt l'on plus ſcrupuleux aux actions externes, qui ſont en montre, mais qui ſont libres, peu importantes, & quaſi toutes en contenances & ceremonies, dont elles ſont de peu de gouſt, & auſſi de peu d'effect, que aux internes; ſecretes & de nulle montre, mais bien requiſes & neceſſaires, dont elles ſont fort difficiles. D'icelles deſpend la reformation de l'ame, la moderation des paſſions le reglement de la vie: voire par l'acquit de ces externes l'on vient à vne

nonchalance des internes.

Or ces trois vies, Interne, Domeſtique, Publique, qui n'en a qu'vne à mener, comme les Hermites, a bien meilleur marché de conduire & ordonner ſa vie, que celuy qui en a deux, & celuy qui n'en a que deux eſt de plus aiſée condition, que celuy qui a tous les trois.

COMPARAISON DE LA VIE ciuile ou ſociale auec la ſolitaire.

CHAP. LIV.

Comparaiſon de ces deux vies.

CEux qui eſtiment & recommandent tant la vie ſolitaire & retiree, comme vn grand ſejour & ſeure retraitte du tabaſt & brouillis du monde, & moyen propre pour ſe garder & maintenir net & quitte de pluſieurs vices, d'autant que la pire part eſt la plus grande, de mille n'en eſt pas vn bon, le nombre des fols eſt infiny, la contagion eſt tres-dangereuſe en la preſſe, ſemblent auoir raiſon, iuſques là: car la compagnie mauuaiſe eſt choſe tres-dangereuſe: à quoy penſant bien ceux qui vont ſur mer, qu'aucun n'entre en leur vaiſſeau qui ſoit blaſphemateur, diſſolu, meſchant: vn ſeul Ionas à qui Dieu eſtoit courroucé penſa tout perdre: Bias plaiſamment à ceux du vaiſſeau, qui au grand danger crioient appellants le ſecours des Dieux, Taiſez-vous, qu'ils ne ſentent que vous eſtes icy auec moy. Albuquerque Viceroy des Indes pour Emanuel Roy de Portugal, en vn extreme peril ſur mer print ſur ſes eſpaules quelque ieune garçõ, afin que ſon innocẽce luy ſeruiſt de garẽt

& de faueur enuers Dieu. Mais de la penſer meilleure, plus excellente & parfaite, plus propre à l'exercice de vertu, plus difficile, aſpre, laborieuſe & penible, comme ils veulent faire croire, ſe trompent bien lourdement: car au contraire c'eſt vne grande deſcharge & aiſance de vie, & n'eſt qu'vne bien mediocre profeſſion, voire vn ſimple apprentiſſage & diſpoſition à la vertu. Ce n'eſt pas entrer en affaires, aux peines & difficultez, mais c'eſt les fuir, s'en cacher, pratiquer le conſeil d'Epicure, (cache ta vie:) C'eſt ſe tapir & recourir à la mort, pour fuyr à bien viure. Il eſt certain que l'eſtat de Roy, Preſtre, Paſteur, eſt plus noble beaucoup, plus parfait, plus difficile, que celuy de Moine & d'Hermite, & de fait jadis les compagnies des Moines eſtoient des ſeminaires & apprentiſſages, d'où on tiroit gens pour éleuer aux charges Eccleſiaſtiques, & des preparatifs à plus grande perfection. Et celuy qui vit ciuilement ayant femme, enfans, ſeruiteurs; voiſins, amis, biens, affaires, & tant de parties diuerſes, auſquelles faut qu'il ſatisface, & reſponde reglément & loyalement, a bien ſans comparaiſon plus de beſongne, que celuy qui n'a rien de tout cela, & qui n'a à faire qu'à ſoy? la multitude, l'abondance eſt bien plus affaireuſe que la ſolitude, la diſette. En l'abſtinence il n'y a qu'vne choſe en la conduite & en l'vſage de pluſieurs choſes diuerſes, y a pluſieurs cõſiderations & diuers deuoirs: il eſt bien plus facile de ſe paſſer des biẽs, hõneurs, dignitez, charges, que y bien gouuerner & bien s'en acquitter. Il eſt bien plus aiſé du tout ſe paſſer de fẽme, que bien deuëment & de tout point viure & ſe maintenir auec ſa femme, enfans, & tout

tout le reſte qui en deſpend, ainſi le celibat eſt plus facile que le mariage.

De penſer auſſi que la ſolitude ſoit vn aſile & port aſſeuré contre tous vices, tentations, & deſtourbiers, c'eſt ſe tromper, il n'eſt pas vray en tous ſens. Contre les vices du monde, le bruit de la preſſe, les occaſions qui viennent de dehors, cela eſt bon, mais la ſolitude a ſes affaires, & ſes difficultez internes & ſpirituelles, *Iuit in deſertum vt tentaretur à diabolo.* Aux ieunes hommes imprudens & mal aduiſez, la ſolitude eſt vn dangereux baſton, & eſt à craindre que s'entretenans tous ſeuls, ils entretiennent de meſchantes gens, comme diſoit Crates à vn ieune homme qui ſe promenoit tout ſeul à l'eſcart. C'eſt là que les fols machinent de mauuais deſſeins, ourdiſſent des mal encontres, aiguiſent & affilent leurs paſſions & meſchans deſirs. Souuent pour euiter Charybdis on tombe en Scylla, fuyr n'eſt pas eſchapper, c'eſt quelquefois empirer ſon marché, & ſe perdre. *Non vitat ſed fugit: magis autem periculis patemus auerſi.* Il faut eſtre ſage, bien fort & aſſeuré pour eſtre laiſſé entre ſes mains: ſouuent on ne ſçauroit eſtre en plus dangereuſes mains que les ſiennes, *Guarda me, Dios de mi*, dit excellemment le prouerbe Eſpagnol, *nemo eſt ex imprudentibus qui ſibi relinqui debeat; ſolitudo omnia mala perſuadet.* Mais pour quelque conſideration priuee ou particuliere, encores que bonne en ſoy (car ſouuent c'eſt laſcheté, foibleſſe d'eſprit, dépit, ou autre paſſion) s'enfuyr & ſe cacher ayant moyen de profiter à autruy, & ſecourir au public, c'eſt eſtre deſerteur, enſeuelir le talent, cacher la lumiere, fautes ſubiette à la rigueur du iugement.

COMPARAISON DE LA vie menée en commun, & menée en proprieté.

CHAP. LV.

AVcuns ont penſé que la vie menée en commun, en laquelle il n'y a point de mien & tien, mais où toutes choſes ſont en communauté, tend plus à perfection, & tient plus de charité & concorde. Cecy peut auoir lieu en compagnie de certain nombre de gens, cõduite par certaine regle, mais en vn eſtat & republique non: dont Platon l'ayant vne fois ainſi voulu, pour chaſſer toute auarice & diſſention, ſe r'aduiſa: car comme la practique monſtre, non ſeulement il n'y a point d'affection cordiale, à ce qui eſt commun à tous, & comme dit le prouerbe, *L'aſne du commun eſt touſiours malbaſté*, mais encores la cõmunauté tire à ſoy touſiours des querelles, des murmures & des haynes, comme il s'eſt veu touſiours, voire dedans l'Egliſe primitiue. *Creſcente numero diſcipulorum, factum eſt murmur Græcorum aduerſus Hebræos.* La nature d'amour eſt telle que des gros fleuues, qui portent les grandes charges, s'ils ſont diuiſez n'en portent point, auſſi eſtant diuiſé à toutes perſonnes & toutes choſes, pert ſa force & rigueur. Mais il y a degrez de communauté, viure, c'eſt à dire manger & boire enſemble eſt tresbon, comme il eſtoit aux meilleurs & plus anciennes republiques de Lacedemone & de Crete, car outre que la modeſtie & diſcipline eſt mieux retenuë, il y a vne tres-vtile communication: mais

Luc. 48. Actor. 6.

penser auoir tout commun, comme vouloit Platon vn coup, car après il se r'aduisa, c'est pervertir tout.

COMPARAISON DE LA VIE Rustique, & des viles.

CHAP. LVI.

Presérence de la vie rustique.

CEtte comparaison n'est fort malaisée à faire à l'amateur de sagesse; car tous les biens & aduantages sont presque d'vn costé, spirituels & corporels, liberté, sagesse, innocence, santé, plaisir. Aux champs l'esprit est bien plus libre & à soy: és villes les personnes, les affaires siennes & d'autruy, les querelles, visites, deuis, entretiens, combien desrobent-ils de temps? *amici fures temporis.* Combien de troubles apportent ils, de destournement, de desbauches: les villes sont prisons mesmes aux esprits, comme les cages aux oyseaux & aux bestes. Ce feu celeste qui est en nous ne veut point estre enfermé, il ayme l'air, les champs, dont Columelle dit que la vie champestre est parente de la sagesse, *consanguinea*; laquelle ne peut estre sans les belles & libres pensées & meditations. Or est il difficile de les auoir & nourrir parmy le tracas & tabust de villes. Puis la vie rustique est bien plus nette, innocente & simple, és villes les vices sont en foule, & ne sentent point, ils passent & se fourrent par tout pesle-mesle, l'vsage, le regard, le rencontre si frequent & contagieux en est cause. Pour le plaisir & santé tout le Ciel estendu apparoist, le Soleil, l'air, les eaux, & tous les Elemens sont libres, exposez & ouuerts de toutes parts, nous soubstient, la terre se montre tout à descouuert, ses fruits

ſont deuant nos yeux tout cela n'eſt point és villes, en la preſſe des maiſons, tellement que viure aux villes c'eſt eſtre au monde, banni & forclos du monde. D'auantage la vie champeſtre eſt toute en exercice, en action, qui aiguiſe l'appetit, entretient la ſanté, endurcit & fortifie le corps. Ce qui eſt à la recommandation des villes eſt l'vtilité, ou priuée, c'eſt la part des marchans & artiſans: ou publique, au maniement de laquelle ſont appellez peu de gens, & anciennement on le tiroit de la vie ruſtique, & y retournoient, ayans acheué leur charge.

De la profeſſion militaire.

CHAP. LVII.

I. Sa recõmandation.

L'Occupation & profeſſion militaire eſt noble en ſa cauſe car il n'y a vtilité plus iuſte ny plus vniuerſelle que la protection du repos & grandeur de ſon païs: Noble en ſon execution, car la vaillãce eſt la plus forte, plus genereuſe, & plus heroïque de toutes les vertus: Honorable, car des actions humaines la plus grande & pompeuſe eſt la guerriere, & à qui tous honneurs ſont decernez: Plaiſante, la cõpaignie de tant d'hommes nobles, ieunes, actifs, la veuë ordinaire de tant d'accidens, ſpectacles, liberté & conuerſation ſans art, vne façon de vie maſle, ſans ceremonie, la varieté de tant d'actions diuerſes, ceſte courageuſe harmonie de la muſique guerriere, qui nous entretient & nous eſchauffe, & les oreilles & l'ame, ces mouuemens guerriers qui nous rauiſſent de leur horreur & eſpouuentement, cette tempeſte de ſons & de cris, cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes, auec

tant de fureur, d'ardeur & de courage.

2. Son accusation

Mais au contraire, l'on peut dire, que l'art & l'experience de nous entre-des faire entretuër, de ruyner & perdre noſtre propre eſpece, ſemble deſnaturé, venir d'alienation de ſens; c'eſt vn grand témoignage de noſtre foibleſſe & imperfection, & ne ſe trouue point aux beſtes, ou demeure beaucoup plus entiere l'image de nature. Quelle folie, quelle rage, faire tant d'agitations, mettre en peine tant de gens; courir tant de dangers & haſards par mer & par terre, pour choſe ſi incertaine & douteuſe, comme eſt l'iſſuë de la guerre, courir auec telle faim & telle aſpreté apres la mort, qui ſe trouue partout, & ſans eſperance de ſepulture aller tuër ceux que l'on ne haït pas, que l'on ne veid iamais? Mais d'où vient cette grande fureur & ardeur, car l'on ne t'a fait aucune offenſe? Quelle freneſie & manie d'abandonner ſon corps, ſon temps, ſon repos, ſa vie, ſa liberté à la mercy d'autruy; S'expoſer à perdre ſes membres, & à choſe pire mille fois que la mort, au fer & au feu, eſtre trépané, tenaillé, decoupé, deſchiré, rompu, captif & forçat à iamais? Et ce pour ſeruir à la paſſion d'autruy, pour cauſe que l'on ne ſçait ſi elle eſt iuſte, & eſt ordinairement iniuſte: car les guerres ſont le plus ſouuent iniuſtes, & pour tel que tu ne cognois, qui ne ſe ſoucie, ny ne penſa iamais à toy, mais veux monter ſur ton corps mort ou eſtropié, pour eſtre plus haut, & voir de plus loing? Ie ne touche icy le deuoir des ſubiects à leur Prince & à leur patrie, mais les volontaires, libres, & mercenaires.

Digitized by Google

CINQVIESME ET DERNIERE *distinction & difference des hommes, tirée des faueurs & défaueurs de la nature & de la fortune.*

PREFACE,

CEste derniere distinction & difference est toute apparente & notoire, & qui a plusieurs membres & considerations, mais qui reuiennent à deux chefs, que l'on peut appeler auec le vulgaire bon-heur, & mal-heur, grandeur & petitesse. Au bon-heur & grandeur appartiennent santé, beauté, & les autres biens du corps, liberté, noblesse, honneur, dignité, science, richesses, credit, amys: Au mal-heur & petitesse appartiennent tous les contraires, qui sont priuations de tous ces biens là. De ces choses vient vne tres-grande diuersité, car l'on est heureux en l'vne de ces choses, ou en deux, ou en trois, & non és autres, & ce plus ou moins, par vne infinité de degrez: peu ou point y en a d'heureux ou mal-heureux en tous. Qui a la pluspart de ces biens, & specialement trois, Noblesse, Dignité, ou Authorité, & richesses, est estimé grand qui n'a aucun de ces trois, est estimé des petits Mais plusieurs n'ont qu'vn ou deux; & sont moyens entre les grands & petits. Nous faut parler de chacun vn peu.

Digitized by Google

De la ſanté, beauté, & autres biens naturels du corps, a eſté dit cy-deſſus: auſſi de leurs contraires, Maladie, Douleur. Chap. 5. Chap. 19.

DE LA LIBERTÉ ET du ſeruage.

CHAP. LVIII.

LA liberté eſt eſtimée d'aucuns vn ſouuerain bien, & le ſeruage vn mal extreme, tellement que pluſieurs ont plus eſtimé mourir, & cruellement, que deuenir eſclaues, voire, que tomber en danger de voir la liberté publique ou la leur intereſſee. Il y peut auoir en cecy du trop comme en toutes autres choſes. Il y a double liberté, la vraye de l'eſprit en la main d'vn chacun, & ne peut eſtre rauie ny endommagee par autruy, ny par la fortune meſmes: au rebours, le ſeruage de l'eſprit eſt le plus miſerable de tous, ſeruir à ſes cupiditez, ſe laiſſer gourmander à ſes paſſions, mener aux opinions, ô la piteuſe captiuité. La liberté corporelle eſt vn bien fort à eſtimer, mais ſuiet à la fortune: & n'eſt iuſte ny raiſonnable (s'il n'y eſt iointe quelqu'autre circonſtance) de la preferer à la vie, cõme les anciens, qui choiſiſſoient & ſe donnoient pluſtoſt la mort que de la perdre, & eſtoit reputé à grande vertu, eſtimant la ſeruitude vn tres-grand mal. *Seruitus obedientia eſt fracti animi & obiecti, arbitrio carentis ſuo.* De tres-grands & tres ſages ont ſerui, Regulus, Valerianus, Platon, Diogenes, & à de tres-meſchãs & iniques: & n'ont pour cela em-

pire leur propre condition, demeurant en effect & au vray plus libres que leurs maistres.

Noblesse.

CHAP. LIX.

1. NObleſſe eſt vne qualité par tout non commune, mais honorable, introduite auec grande raiſon & vtilité publique.

2. Deſcription de nobleſſe. Elle eſt diuerſe, diuerſement prinſe & entenduë, ſelon les nations & les iugemens, l'on en donne pluſieurs eſpeces; ſelon la plus generale & commune opinion & vſage, c'eſt vne qualité de race. Ariſtote dit que c'eſt antiquité de race & de richeſſes. Plutarque l'appelle vertu de race ἀρετὴ γένους, entendant vne certaine qualité & habitude continuée en la race. Quelle eſt cette qualité ou vertu, tous n'en ſont du tout d'accord, ſauf en ce qu'elle ſoit vtile au public: Car à aucuns & la pluſpart c'eſt la militaire, aux autres c'eſt encores la politique, la literaire, des ſçauans, la palatine des officiers du Prince; mais la militaire a l'aduantage: car outre le ſeruice qu'elle rend au public comme les autres, elle eſt penible, laborieuſe, dangereuſe, dont elle en eſt plus digne & recommandable: Auſſi a-elle emporté chez nous comme par preciput, le titre honorable de vaillance. Il faut donc, ſelon cette opinion, y auoir deux choſes en la vraye & parfaite nobleſſe. Profeſſion de cette vertu & qualité vtile au public, qui eſt comme la forme: Et la race comme le ſuiet & la matiere: c'eſt à dire continuation longue de cette qualité par pluſieurs degrez & races, & par temps immemorial, dont ils ſont

appelez à noſtre jargon gentils, c'eſt à dire de race, maiſon, famille, portant de long temps meſme nom, & faiſant meſme profeſſion. Parquoy celuy eſt vrayement & entierement noble, lequel fait profeſſion ſinguliere de vertu publique, ſeruant bien ſon Prince & ſa patrie, eſtant ſorty de parens & anceſtres qui ont fait le meſme.

3. Diuiſion. Il y en a qui ſeparent ces deux, & penſent que l'vn d'eux ſeul ſuffiſe à la Nobleſſe, ſçauoir la vertu & qualité ſeule, ſans conſideration aucune de race & des anceſtres: c'eſt vne nobleſſe perſonelle & acquiſe, & ſi on la prend à la rigueur, elle eſt rude; qu'vn ſorty de la maiſon d'vn boucher ou vigneron ſoit tenu pour noble, quelque ſeruice qu'il puiſſe faire au public. Toutesfois cette opinion a lieu en pluſieurs nations, nommément chez les Turcs, meſpriſeurs de la Nobleſſe de race & de maiſon, ne faiſans compte que de la perſonnelle, & actuelle vaillance militaire: Ou bien l'antiquité de race ſeule, ſans profeſſion de la qualité, cette-cy eſt au ſang, & purement naturelle.

4. Nobleſſe naturelle. S'il faut comparer ces deux ſimples & imparfaittes nobleſſes, la pure naturelle à bien iuger eſt la moindre, bien que pluſieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle eſt vne qualité d'autruy, & non ſienne, *& genus & proauos & quæ non fecimus ipſi, vix ea noſtra puto: nemo vixit in gloriam noſtram; nec quod ante nos fuit noſtrum eſt*: & qui y a il plus inepte que de ſe glorifier de ce qui n'eſt pas ſien? Elle peut tomber en vn homme vicieux, vauneant, tres-mal nay, & en ſoy vrayement vilain.

Elle eſt auſſi inutile à autruy, car elle n'entre point en communication ny en commerce, comme

fait le ſilence, la iuſtice, la bonté, la beauté, les richeſſes. Ceux qui n'ont en ſoy rien de recommandable que cette nobleſſe de chair & de ſang, la font fort valoir, l'ont touſiours en bouche, en enflent les ioüies & le cœur, (ils veulent meſnager ce peu qu'ils ont de bon) à cela les cognois-on, c'eſt ſigne qu'il n'y a rien plus, puis que tant & touſiours ils s'y arreſtent. Mais c'eſt dure vanité, toute leur gloire vient par chetifs inſtrumens, *ab vtero, conceptu, partu*, & eſt enſeuelie ſous le tombeau des Anceſtres. Cõme les criminels pourſuyuis ont recours aux autels & ſepulchres des morts, & anciennement aux ſtatuës des Empereurs: ainſi ceux-cy deſtituez de tout merite & ſubiet de vray honneur, ont recours à la memoire & armoyries de leurs majeurs. Que ſert à vn aueugle que ſes parens ayent eu bõne veuë, & au begue l'eloquence de ſon ayeul, & neantmoins ce ſont gens ordinairement glorieux, altiers, meſpriſans les autres; *contemptor animus & ſuperbia commune nobilitatis malum.*

Plee. 9.

Saluſte.

Acquiſe & perſonnelle.

La perſonnelle & l'acquiſe a ſes conditions toutes contraires, & tres bonnes; elle eſt propre à ſon poſſeſſeur, elle eſt touſiours en ſuiet digne, & eſt tres-vtile à autruy. Encores peut-on dire qu'elle eſt plus ancienne & plus rare que la naturelle. Car c'eſt par elle que la naturelle a commencé, & en vn mot, c'eſt la vraye qui conſiſte en bons & vtiles effets, non en ſonge & imagination, vaine & inutile, & prouient de l'eſprit, & non du ſang, qui n'eſt point autre aux nobles qu'aux autres. *Quis generoſius? ad virtutem à natura bene compoſitus animus facit nobilem, cui ex quacumque conditione ſupra fortunam licet ſurgere.*

Senec.

Digitized by Google

Mais elles ſont tres-volontiers & ſouuent enſemble, & c'eſt choſe parfaite: la naturelle eſt vn acheminement & occaſion à la perſonnelle: les choſes retournent facilement à leur principe & naturel, Comme la naturelle a prins ſon commencement & ſon eſtre de la perſonnelle, auſſi elle ramene & conduit les ſiens à elle, *fortes creantur fortibus : hoc vnum in nobilitate bonum vt nobilibus impoſita neceſſitudo videatur, ne à maiorum virtute degenerent* ; ſe ſentir ſorty de gens de bien, & qui ont merité du public, eſt vne obligation & puiſſant aiguillon aux beaux exploits de vertu : il eſt laid de forligner & démentir ſa race. 6. Conioinctes

La nobleſſe donnée & octroyée par le benefice & reſcript du Prince, ſi elle eſt ſeule, elle eſt honteuſe & plus reprochable qu'honorable ; c'eſt vne nobleſſe en parchemin, acheptée par argent ou faueur, & non par le ſang comme elle doit : ſi elle eſt octroyée, pour le merite, & les ſeruices notables, lors elle eſt cenſee perſonnelle, & acquiſe, comme a eſté dit.

De l'honneur.

CHAP. LX.

L'Honneur, diſent aucuns, & mal, eſt le prix & la recõpenſe de la vertu; ou moins mal, la recognoiſſance de la vertu, ou bien vne prerogatiue de bonne opinion, & puis du deuoir externe enuers la vertu, c'eſt vn priuilege qui tire ſa principale eſſence de la vertu. Autres l'ont appelé ſon ombre qui la ſuit, & quelquefois la precede. comme elle fait le corps. Mais à bien parler, c'eſt l'éclat d'vne belle & vertueuſe action, qui reiallit de noſtre ame 1. Deſcription d'honneur.

fait le ſilence, la iuſtice, la bonté, la beauté, les richeſſes. Ceux qui n'ont en ſoy rien de recommandable que cette nobleſſe de chair & de ſang, la font fort valoir, l'ont touſiours en bouche, en enflent les ioüies & le cœur, (ils veulent meſnager ce peu qu'ils ont de bon) à cela les cognois-on, c'eſt ſigne qu'il n'y a rien plus, puis que tant & touſiours ils s'y ar-
Plee. 9. reſtent. Mais c'eſt dure vanité, toute leur gloire vient par chetifs inſtrumens, *ab vtero, conceptu, partu*, & eſt enſeuelie ſous le tombeau des Anceſtres. Cõme les criminels pourſuyuis ont recours aux autels & ſepulchres des morts, & anciennement aux ſtatuës des Empereurs: ainſi ceux-cy deſtituez de tout merite & ſubiet de vray honneur, ont recours à la memoire & armoyries de leurs majeurs. Que ſert à vn aueugle que ſes parens ayent eu bõne veuë, & au begue l'eloquence de ſon ayeul, & neantmoins ce ſont gens ordinairement glorieux, altiers, meſpri-
Saluſte. ſans les autres; *contempter animus & ſuperbia commune nobilitatis malum.*

Acquiſe & perſonnelle. La perſonnelle & l'acquiſe a ſes conditions toutes contraires, & tres bonnes; elle eſt propre à ſon poſſeſſeur, elle eſt touſiours en ſuiet digne, & eſt tres-vtile à autruy. Encores peut-on dire qu'elle eſt plus ancienne & plus rare que la naturelle. Car c'eſt par elle que la naturelle a commencé, & en vn mot, c'eſt la vraye qui conſiſte en bons & vtiles effets, non en ſonge & imagination, vaine & inutile, & prouient de l'eſprit, & non du ſang, qui n'eſt point au-
Senec. tre aux nobles qu'aux autres. *Quis generoſior? ad virtutem à natura bene compoſitus animus facit nobilem, cui ex quacumque conditione ſupra fortunam licet ſurgere.*

Digitized by Google

Mais elles ſont tres-volontiers & ſouuent enſemble, & c'eſt choſe parfaite: la naturelle eſt vn acheminement & occaſion à la perſonnelle; les choſes retournent facilement à leur principe & naturel. Comme la naturelle a prins ſon commencement & ſon eſtre de la perſonnelle, auſſi elle ramene & conduit les ſiens à elle, *fortes creantur fortibus: hoc vnum in nobilitate bonum vt nobilibus impoſita neceſſitudo videatur, ne à maiorum virtute degenerent*; ſe ſentir ſorty de gens de bien, & qui ont merité du public, eſt vne obligation & puiſſant aiguillon aux beaux exploits de vertu: il eſt laid de forligner & démentir ſa race. 6. Conioinctes

La nobleſſe donnée & octroyée par le benefice & reſcript du Prince, ſi elle eſt ſeule, elle eſt honteuſe & plus reprochable qu'honorable; c'eſt vne nobleſſe en parchemin, acheptée par argent ou faueur, & non par le ſang comme elle doit: ſi elle eſt octroyée, pour le merite, & les ſeruices notables, lors elle eſt cenſee perſonnelle, & acquiſe, comme a eſté dit.

De l'honneur.
CHAP. LX.

L'Honneur, diſent aucuns, & mal, eſt le prix & la recõpenſe de la vertu; ou moins mal, la recognoiſſance de la vertu, ou bien vne prerogatiue de bonne opinion, & puis du deuoir externe enuers la vertu, c'eſt vn priuilege qui tire ſa principale eſſence de la vertu. Autres l'ont appelé ſon ombre qui la ſuit, & quelquefois la precede. comme elle fait le corps. Mais à bien parler, c'eſt l'éclat d'vne belle & vertueuſe action, qui reiallit de noſtre ame 1. Deſcription d'honneur.

à la veuë du monde,& par reflection en nous meſmes,nous apporte vn teſmoignage de ce que les autres croyent de nous, qui ſe tourne en vn grand contentement d'eſprit.

L'honneur eſt tant eſtimé & recherché de tous, que pour y paruenir l'on entreprend, l'on endure, l'on meſpriſe toute autre choſe,voire la vie toutefois, c'eſt vne choſe bien exile, mince, mal aſſeurée, eſtrangere,& comme en l'air fort eſloignée de la choſe honorée; car non ſeulement il n'entre point en elle, ne luy eſt point interne, ou eſſentielle,mais encores il ne la touche pas (eſtant le plus ſouuent icelle morte ou abſente,& qui n'en ſent rien) il s'arreſte & demeure ſeulement au dehors à la porte, à ſon nom,qui reçoit& porte tous les honneurs & deshonneurs, loüanges & vituperes, d'où l'on eſt dit auoir bon nom ou mauuais nom. Tout le bien ou le mal que l'on peut dire de Ceſar eſt porté par ce ſien nom. Or le nom n'eſt rien de la nature & ſubſtance de la choſe, c'eſt ſeulement ſon Image qui la repreſente, ſa marque qui la confronte & ſepare des autres, vn ſommaire qui la comprend en petit volume, l'enleue & l'emporte toute entiere,le moyen d'en iouyr & vſer(car ſans les noms n'y auroit que confuſion, ſe perdroit l'vſage des choſes, periroit le monde, comme richement enſeigne l'hiſtoire de la tour de Babel) bref l'entre-deux & le metoyen de l'eſſence de la choſe,& de ſon honneur ou des honneur, car il touche la choſe,& reçoit tout le bien ou mal que l'on en dit. Or l'honneur,auant arriuer au nom de la choſe, fait vn tour quaſi circulaire, comme le Soleil, complet en trois poſes principales,l'œuure,le cœur, la langue. Car il

Digitized by Google

commence & se conçoit, comme en la matrice & racine, en ce qui sort & est produit de beau, bon, vtile de la chose honoree, c'est (dit a esté) l'esclat d'vne belle action. *Cæli enarrant gloriam Dei: plenis sunt cæli & terra gloria tua*, car quelque valeur, merite & perfection que la chose aye en soy & au dedans, si elle ne produit rien d'excellent, est du tout incapable d'honneur, & est comme si elle n'estoit point; de là il entre en l'esprit & intelligence, où il prend vie, & se forme en bonne, haute, & grande opinion: finalement sortant hors de là, & porté par la parole verbale ou escrite, s'en retourne par reflection, & va fondre & finir au nom de l'Autheur de ce bel ouurage, où il auoit commencé, comme le Soleil au lieu d'où il est party, & porte lors le nom d'honneur, de loüange de gloire & renom.

Mais pour quelles actions est deu l'honneur, c'est la question. Aucuns pensent que c'est generalement pour bien faire son deuoir, & ce qui est de sa profession, encores qu'il ne soit point éclatant ny fort vtile, comme celuy qui sur l'eschaffaut iouë bien le personnage d'vn varlet, n'est pas moins loüé que celuy qui represente le Roy, & à celuy qui ne peut trauailler en statuës d'or, celles de cuiure ou de terre en luy peuuent faillir, où il peut aussi bien monstrer la perfection de son art: Tous ne peuuent s'employer ny ne sont appelez au maniement des grandes affaires, mais la loüange est à bien faire ce que l'on a affaire. Cecy est trop raualer & auilir l'honneur, qui n'est pas vn commun ny ordinaire loger pour toutes personnes, & toutes actions iustes & legitimes: Toute chaste femme, tout homme de bien n'est pas l'honneur. Les sages y requierent

encores deux choſes, ou trois, l'vn eſt la difficulté, peine ou danger ; l'autre eſt l'vtilité publique, c'eſt pourquoy il eſt proprement deu à ceux qui adminiſtrent & s'acquittent bien des grandes charges, que les actions ſoyent tant que l'on voudra priuément & communément bonnes & vtiles, elles auront l'approbation & bonne renommee parmy les cognoiſſans, la ſeureté & protection des loix, mais non l'honneur qui eſt public, & a plus de dignité, de ſplendeur & d'éclat. Aucuns y adiouſtent la troiſieſme, c'eſt que l'action ne ſoit point d'obligation, mais de ſupererogation.

4. Deur d'honneur, ch. xo.

Le deſir d'honneur & de gloire, & la queſte de l'approbation d'autruy, eſt vne paſſion vicieuſe, violente, puiſſante, de laquelle a eſté parlé en la paſſion d'ambition : mais tres vtile au public, à contenir les hommes en leur deuoir, à les eſueiller, & eſchauffer aux belles actions, teſmoignage de la foibleſſe & inſuffiſance humaine, qui à faute de bonne monnoye employe la courte & la faulſe. Or en quoy & iuſques où elle eſt excuſable, & quand vituperable, & que l'honneur n'eſt la recompenſe de la vertu, ſe dira apres.

li. 3. en la vertu de tempe-rance.

5. Marques d'honneur.

Les marques d'honneur ſont fort diuerſes, mais les meilleures & plus belles ſont celles qui ſont ſans profit & ſans gain, & qui ſont telles que l'on n'en puiſſe eſtrener & faire part aux vicieux, & ceux qui par quelque bas office auroient fait ſeruice au public ? Elles ſont meilleures & plus eſtimées. Plus elles ſont de ſoy vaines, & n'ayent autre prix que ſimplement marquer les gens d'honneur & de vertu, comme elles ſont preſque par toutes les polices, les couronnes de laurier, de cheſne,

certaine façons d'accouſtremens, prerogatiue de quelque ſurnom, preſſeance aux aſſemblees, les ordres de Cheualerie. C'eſt auſſi par occaſion quelquefois plus d'honneur, de n'auoir pas ces marques d'honneur les ayant merité, que de les auoir. Il m'eſt bien plus honorable, diſoit Caton, que chacun demande pourquoy l'on ne m'a point dreſſé de ſtatuë en place, que ſi l'on demandoit pourquoy l'on m'en a dreſſé.

De la Science.

CHAP. LXI.

LA Science eſt à la verité vn bel inſtrument, vn outil tres-vtile à qui en ſçait bien vſer, mais en quel tang il la faut tenir, tous n'en ſont d'accord, ſurquoy ſe commettent deux fautes contraires, l'eſtimer trop & trop peu. Les vns l'eſtimẽt tant qu'ils la preferent à toute autre choſe, & penſent que c'eſt vn ſouuerain bien, quelque eſpece & rayon de diuinité, la cherchent auec faim, deſpenſe & peine grande, les autres la meſpriſent, & déſ-eſtiment ceux qui en font profeſſion, la mediocrité eſt plus iuſte & aſſeurée. Ie la mets beaucoup au deſſous de la preud'hommie, ſanté, ſageſſe, vertu, & encores au deſſous de l'habileté aux affaires: mais apres cela, ie la mettrois aux mains & en concurrence auec la dignité, nobleſſe naturelle, vaillance militaire, & les laiſſerois volontiers diſputer enſemble de la preſſeance: ſi i'eſtois preſſé d'en dire mon aduis, ie la feroy marcher tout à coſté d'elles, ou bien incontinent apres.

Voyez l. 3. c. 4. bien au long.

Comme les ſciences ſont differentes en ſuiets &

matieres en l'apprentiſſage & acquiſition, auſſi ſont elles en l'vtilité, honneſteté, neceſſité, & encores en la gloire & au gain; les vnes ſont Theoriques, & en pure ſpeculation, les autres practiques, & en action. Item les vnes ſont reales, occupees en la cognoiſſance des choſes qui ſont hors de nous, ſoient elles naturelles, ou ſurnaturelles; les autres ſont particulieres, qui enſeignent les langues, le parler, & le raiſonner. Or deſia ſans aucun doute, celles qui ont plus d'honneſteté, vtilité, neceſſité & moins de gloire, vanité, gain mercenaire, ſont de beaucoup à preferer aux autres. Parquoy tout abſoluëment les prattiques ſont les meilleures, qui regardent le bien de l'homme, apprennent à bien viure & bien mourir, bien commander, bien obeyr, dont elles doiuent eſtre ſerieuſement eſtudiees, par celuy qui pretend à la Sageſſe, & deſquelles cét œuure eſt vn abbregé & ſommaire, ſçauoir Morales, Economiques, Politiques. Aprés elle, ſont les Naturelles, qui ſeruent à cognoiſtre tout ce qui eſt au monde à noſtre vſage, & enſemble admirer la grandeur, bonté, ſageſſe, puiſſance du maiſtre Architecte. Toutes les autres, ou ſont vaines, ou bien elles doiuent eſtre eſtudiees ſommairement, & en paſſant, puis qu'elles ne ſeruent de rien à la vie, & à nous faire gens de bien. Dont c'eſt dommage & folie d'y employer tant de temps, deſpenſe & de peine, comme l'on fait. Il eſt vray qu'elles ſeruent à amaſſer des eſcus, & de la reputation parmy le peuple, mais c'eſt aux polices, qui ne ſont pas du tout bien ſaines.

DES

DES RICHESSES ET PAVVRETE'. CHAP. LXII.

CE ſont les deux clemens, & ſources de tous deſordres, troubles & remuëments, qui ſont au monde: Car l'exceſſiue richeſſe des vns les hauſſe & pouſſe à l'orgueil, aux delices, plaiſirs, deſdain des pauures, à entreprendre & attenter: l'extreme pauureté des autres les mene en enuie, jalouſie extreme, deſpit, deſeſpoir, & à tenter fortune. Platon les appelle peſtes des Repub. Mais qui des deux eſt la plus dãgereuſe, il n'eſt pas tout reſolu entre tous: ſelon Ariſtote, c'eſt l'abondance, car l'eſtat ne doit point redoubter ceux qui ne demandent qu'à viure, mais bien les ambitieux & opulens, Selon Platon, c'eſt la pauureté, car les pauures deſeſperez ſont terribles & furieux animaux, n'ayans plus de pain, exceſſiuement chargez d'impoſts, apprennẽt de la maiſtreſſe d'eſcole neceſſité ce qu'ils n'euſſẽt iamais oſé d'eux meſmes, & oſeront; car ils ſont en nombre. Mais il y a bien meilleur remede à ceux-cy, qu'aux riches: & eſt facile d'empeſcher ce mal, car tandis qu'ils auront du pain, qu'ils pourront exercer leur meſtier & en viure, ils ne ſe remueront point. Parquoy les richeſſes ſont à craindre à cauſe d'eux meſmes, & de leur vice & condition: les pauures à cauſe de l'impudence des gouuerneurs.

1. Deux ſources des troubles.

Or pluſieurs Legiſlateurs & policeurs d'eſtats, ont voulu chaſſer ces deux extremitez, & ceſte grande inegalité de biens de fortunes, & y rapporter vne mediocrité & egalité, qu'ils ont appellé mere nourrice de paix & d'amitié, & encor d'autres

2. Contre l'egalité & inegalité des biẽs.

Digitized by Google

y ont voulu mettre la communauté, ce qui ne peut estre que par imagination. Mais outre qu'il est du tout impossible d'y apporter égalité à cause du nõbre des enfans qui croistra en vne famille, & non l'autre, & qu'à peine a elle peu estre mise en pratique, bien qu'on s'y soit efforcé, & qu'il aye beaucoup couste pour y paruenir : encor ne seroit-il à propos ny expedient, ce seroit par autre voye retomber en mesme mal. Car il n'y a haine plus capitale qu'entre égaux : l'enuie & ialousie des égaux, est le seminaire des troubles, seditions, & guerres ciuiles. Il faut de l'inegalité, mais moderee: harmonie n'est pas és sons tous pareils, mais differens & bien accordans. *Nihil est æqualitate inæqualius.*

3. Cette grande & difforme inegalité des biens viẽt de plusieurs causes, specialement de deux: l'vne est aux prestations iniques, comme sont les vsures & interests, par lesquelles les vns mangent, rongent, & s'engraissent de la substance des autres: *qui deuorant plebem meum sicut escam panis*. L'autre est aux dispositions, soit entre vifs, alienations, donations, dotations à cause de mariage: ou testamentaires & à cause de mort. Par tous lesquels moyens, les vns sont excessiuemẽt auantagez sur les autres, qui restent pauures, les filles riches & heritieres sont mariees auec les riches, d'où sont desmembrees & aneanties aucunes maisons, & les autres releuees & enrichies. Toutes lesquelles choses doiuent estre reglees & moderees, pour sortir des bouts & extremitez excessiues, & approcher aucunement de quelque mediocrité & egalité raisonnable: car entiere, il n'est possible ny bon ny expedient, comme dit est. Et cecy se traictera en la vertu de Iustice.

Digitized by Google

DE LA SAGESSE.

LIVRE SECOND.

Contenant les instructions & regles generales de Sageſſe.

PREFACE.

Auquel y a vne peinture generale de Sageſſe, & le ſommaire du liure.

AYANT au liure precedent ouuert à l'hõme pluſieurs & diuers moyés de ſe cognoiſtre, & toute l'humaine condition, qui eſt la premiere partie, & vn tres-grand achemineмét à la ſageſſe, il faut maintenant entrer en la doctrine d'icelle, & entẽdre en ce ſecõd liure ſes regles, & ſes aduis generaux, reſeruant les particuliers au liure ſuiuãt & troiſiéme. C'eſtoit vn preallable, que d'appeller l'homme à ſoy à ſe taſter, ſonder, eſtudier, afin de ſe cognoiſtre & ſentir ſes defauts & ſa miſerable condition, & ainſi ſe rendre capable des remedes ſalutaires & neceſſaires, qui ſont les aduis & enſeignemens de ſageſſe. 1.

Digitized by Google

Mais c'eſt choſe eſtrange, que le monde ſoit ſi
2. peu ſoucieux de ſon bien & amandement. Quel naturel que de ne ſe ſoucier que ſa beſongne ſoit bien faite? On veut tant viure, mais l'on ne ſe ſoucie de ſçauoir bien viure. Ce que l'on doit le plus & vniquemẽt ſçauoir, c'eſt ce que moins l'on ſçait, & ſe ſoucie ſçauoir. Les inclinations, deſſeins, eſtudes, eſſays, ſont (comme nous voyons) des ieunеſſes ſi diuers, ſelon les diuers naturels, compagnies, inſtructions, occaſions: mais aucun ne jette ſes yeux de ce coſté là, aucun n'eſtudie à ſe rendre ſage; perſonne ne prend cela à cœur, l'on y penſe pas ſeulement. Et par fois c'eſt en paſſant, l'on entend cela cõme vne nouuelle, qui ſe dit, où l'on n'a point d'intereſt, le mot plait bien à aucuns, mais c'eſt tout: la choſe n'eſt de miſe ny de recherche en ce ſiecle d'vne ſi vniuerſelle corruption & contagion. Pour apperceuoir le merite & la valeur de ſageſſe, il en faut auoir ja quelque air de nature, & quelque teintue: S'il faut s'eſſayer & s'eſuertuer, ce ſera pluſtoſt & plus volontiers pour choſe qui a ſes effets, & ſes fruits eſclatans, glorieux, externes & ſenſibles, tels qu'a l'ambition, l'auarice la paſſion, que pour la ſageſſe qui a les ſens doubles, tombres, interнes, & peu viſibles, ô combien le monde ſe méconte! il aime mieux du vent auec bruit, que le corps, l'eſſence ſans bruit: l'opinion & reputation, que la verité. Il eſt bien vrayement homme (cõme il a eſté dit au premier liure) vanité & miſere, incapable de ſageſſe. Chacun ſe ſent de l'air qu'il haleine, & où il vit, ſuit le train de viure ſuiui de tous, comment voulez-vous qu'il s'en aduiſe d'vn autre? Nous nous ſuiuons à la piſte, voire nous nous preſ-

Digitized by Google

ſons, eſcbauffons, nous nous coiffons & inueſtiſſons les vices & paſſions les vns des autres: perſonne ne crie hola: nous faillõs, nous nous meſcontõs. Il faut vne ſpeciale faueur du ciel, & enſemble vne grande & genereuſe force & fermeté de nature, pour remarquer l'erreur commun que perſonne ne ſent, de s'aduiſer de ce dequoy perſonne ne s'aduiſe, & ſe reſoudre à tout, autremẽt que les autres.

Il y en a bien aucuns & rares, ie les voy, ie les ſen, ie les fleure & les halene auec plaiſir & admiration; mais quoy ils ſont ou Democrites ou Heraclites? les vns ne font que ſe mocquer & gauſſer, penſant aſſez monſtrer la verité & ſageſſe, en ſe mocquant de l'erreur & folie. Ils ſe rient du monde, car il eſt ridicule; ils ſont plaiſans; mais ils ne ſont pas aſſez bons & charitables. Les autres ſont foibles & pauures; ils parlent bas & à demy bouche; ils déguiſent leur langage: ils meſlent & eſtouffent leurs propoſitions, pour les faire paſſer tout doucement parmy tant d'autres choſes, & auec tant d'artifice que l'on ne les apperçoit quaſi pas. Ils ne parlent pas ſec, diſtinctement, clairement & acertés, mais ambiguëment comme oracles. Ie vien apres eux & au deſſous d'eux: mais ie dy de bonne foy ce que i'en penſe & en crois clairement & nettement. Ie donne icy vne peinture & des leçons de ſageſſe, qui ſembleront peut-eſtre à aucuns nouuelles & eſtrangers, & que perſonne n'a encores donné ny traitté de ceſte façon, & ne doute pas que les malicieux, gens qui n'ont la patience ny la force de iuger doucement & meurement des choſes, mais détrouſſemẽt, condamnent tout ce qui n'eſt de leur gouſt, & de ce qu'ils ont 3,

desia receu, n'y mordent. Et qui en peut estre asseuré? Mais ie me fie que les simples & debonnaires, & les ætheriens & sublimes en iugeront equitablement. Ce sont les deux bouts & estages de paix & serenité. Au milieu sont tous les troubles, tempestes & les Meteores, comme il a esté dit.

L. 1. c. 45. Diuision de ce liure en quatre parties. 1. preparation.

Pour auoir vne rude & generale cognoissance de ce qui est traicté en ce liure, & de toute la doctrine de Sageſſe, nous pourrons partir ceste matiere en quatre poincts ou cõsiderations; la premiere est des preparatifs à la sageſſe, qui sont deux, l'vn est exemption & affranchissement de tout ce qui peut empescher de paruenir à elle, qui sont ou externes erreurs & vices du monde; ou internes, les passions: l'autre est vne pleine, entiere & vniuerselle liberté d'esprit. Ces deux premiers, & les plus difficiles rendent l'homme capable & propre à la sageſſe, car ils vuident & nettoyent la place, afin qu'elle soit plus ample & capable à receuoir vne grande chose, qui est sageſſe, *magna & speciosa res est sapientia, vacuo illi loco opus est, supervacua ex animo tollenda sunt*, & c'est le premier: puis la rendent ouuerte libre & toute preste à la receuoir, c'est le second.

2. Fondement.

La seconde est des fondements de sageſſe, qui sont aussi deux, vraye & essentielle prud'hommie, & auoir vn certain but & train de vie. Ces deux regardent nature, nous reglent & accommodent à elle; le premier à l'vniuerselle, qui est la raison, car prud'hommie n'est autre chose, comme se dira: le second à la particuliere d'vn chacun de nous, car c'est le choix du genre de vie propre & commode au naturel d'vn chacun.

La troisiesme est la leuée de ce bastiment, c'est

à dire des offices & fonctions de sageſſe, qui ſont ſix, dont les trois premiers ſont principalement pour chacun en ſoy, qui ſont pieté, reglement, interne de ſes deſirs & penſees, & doux comportement en tous accidens de proſperité & aduerſité: les autres trois regardant autruy, qui ſont l'obſeruation telle qu'il faut des loix, couſtumes & ceremonies, conſeruation douce auec autruy, & prudence en tous affaires. Ces ſix reſpondent & comprennent les quatres vertus morales, les premier, quatriéme & cinquiéme proprement appartiennent à la Iuſtice à ce que deuons à Dieu & au prochain: le ſecond & troiſieſme à la force & temperance: le ſixiéme proprement à la Prudence. Et pource ces ſix ſont la matiere & le ſubiet du troiſiéme liure, qui traicte au long les quatres vertus morales, & en particulier les offices & deuoir du ſage, mais en ce liure ils ſont traictez en general. Offices. 42 Fruicts.

La quatriéme eſt des effets & fruicts de ſageſſe, qui ſont deux, ſe tenir preſt à la mort, & ſe maintenir en vraye tranquillité d'eſprit, la couronne de ſageſſe & le ſouuerain bien. Ce ſont en tout douze regles & leçons de ſageſſe en autant de chapitres, qui ſont les propres & peculiers traicts & offices du ſage, qui ne ſe trouuent point ailleurs. I'entends au ſens que nous le prenons & deſcriuõs icy? Car encores qu'aucunes d'icelles, comme la preud'hommie, l'obſeruation des loix, ſemblent ſe trouuer en autres du commun & prophanes, mais non telles que nous le dépeignons & requerons icy. Celuy eſt donc ſage lequel ſe maintenant vrayement libre, franc & noble ſe conduit en toutes choſes ſelon nature, accommodant la ſienne

Digitized by Google

propre & particuliere à l'vniuerſelle, qui eſt Dieu, viuant & ſe portant deuant Dieu, auec tous & en tous affaires, droit, ferme, ioyeux, content, & aſſeuré, attendant de meſme pieds toutes choſes qui peuuent aduenir, & la mort la derniere.

EXEMPTION ET AFFRANCHISſement des erreurs, & vices du monde, & des paſſions.

Premiere diſpoſition à la Sageſſe.

CHAP. I.

1. IL faudroit icy, pour la premiere leçon & inſtruction à la Sageſſe, mettre la cognoiſſance de ſoy & de l'humaine condition, car le premier en toutes choſes eſt de bien cognoiſtre le ſuiect auec lequel on a affaire, que l'on traitte & manie, pour le mener à perfection: mais nous tenons cela deſia pour fait, c'eſt le ſuiet de tout noſtre premier liure: Seulement pouuons nous dire icy pour vne repetition ſommaire de tout le precedent, que l'homme aſpirant à la ſageſſe doit ſur toutes choſes, & auant tout œuure bien ſe cognoiſtre & tout homme: c'eſt la vraye ſcience de l'homme, tres-vtile, & de tres-grand eſtude, fruict & efficace, car l'homme c'eſt tout, propre au ſage, le ſeul ſage ſe cognoiſt, & qui bien ſe cognoiſt ſage eſt, tres difficile, car l'homme eſt extremement fardé & deſguiſé; non ſeulement l'homme à l'homme, mais chacun à ſoy meſme: chacun prend plaiſir à ſe tromper, ſe cacher, ſe dérober & trahir, *Ipſi nobis furto ſub-*

Digitized by Google

ducimur, Se flattant & chatoüillant pour ſe faire rire, atenuant ſes deffauts, enrichiſſant ce qu'il a de bon, conuiant & fermant les yeux pour ne ſe voir bien clair; tres-rare & ſoucié de bien peu, dõt n'eſt merueilles ſi la ſageſſe eſt ſi rare. Car tant peu y a qui en ſçachent bien la 1. leçon, ny qui l'eſtudieut, perſonne n'eſt maiſtre à ſoy-meſme ny gnere à autruy. Aux choſes non neceſſaires & eſtrãgeres, tant y a de maiſtres & de diſciples, en cette-cy point: nous ne sõmes iamais chez nous ny au dedãs, nous muſsõs toujours au dehors, l'hõme cognoit mieux toutes autres choſes que ſoy. O miſere! O inſipience! Pour eſtre ſçauant en ceſte part, faut cognoiſtre toutes ſortes d'hommes de tous airs, climats, naturels, âges, eſtats, profeſſions (à cecy ſert le voyager & l'hiſtoire) leurs mouuemẽs, inclinations, actions, non ſeulement publiques, c'eſt les moins, elles ſont toutes feintes & artificielles, mais priuees, & ſpecialement les plus ſimples & naïues, produites de leur propre & naturel reſſort: Et auſſi toutes celles qui le touchent & intereſſent particulieremẽt, car en ces deux ſe deſcouure le naturel: Puis qu'il les apporte toutes enſemble, pour en faire corps entier, & iugement vniuerſel: mais ſpecialement qu'il entre en ſoy meſme, ſe taſte, ſe ſonde bien attentiuement, qu'il examine chaſque penſee, parole, action. Certes en fin il apprendra que l'homme eſt en verité d'vne part vne fort chetiue, foible, piteuſe & miſerable choſe, & en aura compaſſion, & d'autre part le trouuera tout enflé & bouffi de vent d'orgueil, preſomptiõ, deſirs dont il en aura dépit, deſdain & horreur. Or il a eſté ſuffiſamment iuſques au vif depeint & repreſenté au precedent li-

ure par diuers moyens, en tout ſens, & à tous viſages, c'eſt pourquoy nous ne parlerons d'auantage icy de cette cognoiſſance de l'homme & de ſoy. Mais bien mettons nous icy pour premiere regle de ſageſſe, le fruit de cette cognoiſſance, afin que la fin & le fruit du premier liure ſoit le commencement & l'entree de ce ſecond. Ce fruit eſt de ſe garder & preſeruer de la contagion du monde, & de ſoy méme: ce ſont deux maux & deux empéchemens formels de ſageſſe, l'vn externe, ce ſont les opinions & les vices populaires, la corruption generale du monde, l'autre interne, ce ſont les paſſiõs noſtres: de ſia combien cecy eſt difficile, & cõment ſe pourra l'on defendre & garder de ces deux. La ſageſſe eſt difficile & rare, c'eſt icy le plus grand & preſque le ſeul effort qu'il y a pour paruenir à la Sageſſe, il ſe faut emanciper & arracher de cete miſerable captiuité double, publique & domeſtique, d'autruy & de nous meſmes, ſi nous y voulons auoir accés à la ſageſſe: cecy gaigné, le reſte ſera ayſé. Parlons de ces deux maux diſtinctement.

2. Exemtion des erreurs populaires.

Quant à l'extreme nous auons cy deuãt aſſez amplement dépeint le naturel populaire, les humeurs eſtranges du monde & du vulgaire: par où il eſt aiſé de ſçauoir ce qui peut ſortir de luy. Car puis qu'il eſt idolatre de vanité, enuieux, malicieux, iniuſte, ſans iugement, diſcretion, mediocrité, que peut-il deliberer, opiner iuger, reſoudre, dire, ny faire bien & à droit: Nous auons auſſi comme par exemple rapporté & cotté (en repreſentãt la miſere humaine) pluſieurs grãdes fautes que cõmet generalement le mõde en iugemẽt & en volonté, par où il eſt aiſé de cognoiſtre qu'il eſt tout cõfit ener-

reur & en vice. A quoy s'accordent les dires de tous les ſages, que la pire part eſt la plus grande, de mille n'en eſt pas vn bon; le nombre des fols eſt infiny: la contagion eſt tres-dangereuſe en la preſſe.

Par quoy ils conſeillent non ſeulemẽt ne tremper point, & ſe preſeruer net des opinions, deſſeins, & affections populaires, comme toutes baſſes, foibles, indigeſtes, impertinentes, & fort ſouuent fauſſes, au moins fort imparfaictes: mais encores de fuir ſur tout, la tourbe, la compagnie & conuerſation du vulgaire, d'autant que l'on n'en approche iamais ſans ſon dommage & empirement. La frequentation du peuple eſt contagieuſe & tres-dangereuſe aux plus ſages & fermes qui puiſſent eſtre: car qui pourroit ſouſtenir l'effort & la charge des vices venans auec ſi grande trouppe? Vn ſeul exemple d'auarice ou de luxe fait beaucoup de mal: la compagnie d'vn homme delicat amolit peu à peu ceux qui viuent auec luy. Vn riche voiſin allume noſtre conuoitiſe, vn homme deſbauché & corrompu frappe par maniere de dire & applique ſon vice, ainſi qu'vne rouille, au plus entier & plus net. Qu'auiendra-il donc de ces mœurs, auſquels tout le monde court à bride abbatuë? 3.

Mais quoy? Il eſt tres-rare & difficile de ce faire: c'eſt choſe plauſible & qui a grande apparence de bonté & iuſtice, que ſuiure la trace approuuée de tous; le grand chemin battu trompe facilement, *lata eſt via ad mortem, & multi per eam: mundus in maligno poſitus*: nous allons les vns apres les autres, comme les beſtes de compagnie, ne fondons iamais à raiſon, le merite, la iuſtice, nous ſuiuõs l'exemple, la couſtume, & comme à l'enuy nous trebuchons

& tombons les vns ſur les autres, nous nous preſſons & attirons tous au precipice, nous faillons & periſſons à credit, *alienus primus exemplis.* Or celuy, qui veut eſtre ſage, doit tenir pour ſuſpect, tout ce qui plait & eſt approuué du peuple, du plus grand nombre, & doit regarder à ce qui eſt bõ & vray en ſoy, & non à ce qui le ſemble, & qui eſt le plus vſité & frequété, & ne ſe laiſſer coiffer & emporter à la multitude, qui ne doit eſtre cõptee que pour vn. *Vnus mihi pro populo, & populus pro vno.* Et quand pour l'abbatre & arreſter court, l'on dira, tout le monde, dit, croit, fait ainſi, il doit dire en ſon cœur, tant pis, voycy vne meſchante caution, ie l'en eſtime moins, puiſque tout le monde l'approuue: comme le ſage Phocion, lequel voyant le monde applaudir tout haut à quelque choſe, qu'il auoit prononcé, ſe tournant vers ſes amis aſſiſtans, leur dit, me ſeroit-il eſchappé ſans y penſer quelque ſottiſe, ou quelque laſche & meſchante parole, que tout ce peuple icy m'approuue? *Quis placere poteſt populo, cui placet virtus? malis artibus quæritur popularis fauor.* Il faut donc tant qu'il eſt poſſible, fuir la hantiſe & frequentation du peuple, ſot, imperit, mal complectionné, mais ſur tout ſe garder de ſes iugemens, opinions, mœurs vicieuſes, & ſans faire bruit tenir touſiours ſon petit bureau à part. *Quod ſcio non probat populus, quod probat populus ego neſcio. Sapiens non reſpicit quid homines iudicent, non it puâ populus, ſed vt ſydera mundi contrarium iter intendũt, ita hic aduerſus opiniones omnium vadis,* demeurant au monde ſans eſtre du monde, comme le roignon couuert & fermé de greſſe, & n'en tient rien: *non eſtis de mundo, ideò odit vos mundus: ibi propha-*

num vulgus & arceo. Ceſt ſolidité tant recommandee par les ſages, qui eſt deſcharger ſon ame de tous vices & opinions populaires, & la r'auoir de cette confuſion & captiuité, pour la reietter à ſoy, & la mettre en liberté.

L'autre mal & empeſchement de ſageſſe. dont il ſe faut bien garder, qui eſt interne & par ainſi plus dangereux, eſt la confuſion & captiuité de ſes paſſions, & tumultuaires affections, deſquelles il ſe faut deſpoüiller & garantir afin de ſe rendre vuide & net comme vne carte blanche, pour eſtre ſujet propre à y receuoir la teinture & les impreſſions de la Sageſſe, contre leſquelles s'oppoſent formellement les paſſions: dont a eſté dit par les Sages, qu'il eſt impoſſible méme à Iupiter d'aymer & eſtre en cholere, eſtre touché de quelque paſſiõ, & eſtre ſage tout enſemble. La ſageſſe eſt vn maniement reglé de noſtre ame, auec meſure & proportion: c'eſt vne equabilité & vne douce harmonie de nos iugemens, volontez, mœurs, vne ſanté conſtãte de de noſtre eſprit: & les paſſions au rebours ne ſont que bonds & volees, accés & recés heureux de folie, ſaillies & mouuemens violens & temeraires. 5. ſeconde partie, exempti3 des paſſions.

Nous auons aſſez depeint les paſſions au liure precedent, pour les auoir en horreur, les remedes & moyens de s'en défaire: & les vaincre, generaux (car les particuliers contre chacune, ſeront au troiſieſme liure, en la vertu de force & de temperance) ſont pluſieurs & differents, bons & mauuais: & c'eſt ſans conter cette bonté & felicité de nature, ſi bien attrempee & aſſaiſonnee, qui nous rend calmes, ſereins, exempts & nets de paſſions fortes, & mouuemens violens, & nous tient en belle aſ- 6. Remedes generaux cõtre les paſſions.

Digitized by Google

ſiette, equible, vnis, fermes & acerés contre l'effort des paſſions, choſe tres rare. Cecy n'eſt pas remede contre le mal, c'eſt exemption de mal, & la ſanté meſme: Mais des remedes contre icelles nous en pouuons remarquer quatre.

7. Stupidité. Le premier, impropre & nullement loüable, eſt vne ſtupidité & inſenſibilité à ne ſentir & n'apprehender point les choſes, vne apathie beſtiale des ames baſſes & plattes du tout, ou bien qui ont l'apprehenſion toute emouſſee, vne ladrerie ſpirituelle, qui ſemble auoir quelque air de ſanté, mais ce ne l'eſt pas. Car il n'y peut auoir ſageſſe & conſtance, où n'y a point de cognoiſſance, de ſentiment & d'affaires, & ainſi c'eſt complexion & non vertu. C'eſt ne ſentir pas le mal & non le guerir: neantmoins ceſt eſtat eſt beaucoup moins mauuais, que le cognoiſtre, ſentir, ſe laiſſer gourmander & vaincre, ---- *Prætulerim delirus inerſque videri,*
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant;
Quàm ſapere & ringi.

8. Contre paſſion. Le ſecond remede ne vaut gueres mieux que le mal meſme, toutefois le plus en vſage, c'eſt quand l'on vainc & l'on eſtouffe vne paſſion par vne autre paſſion plus forte: car iamais ſes paſſions ne ſont en égale balance. Il y en a touſiours quelqu'vne (comme aux humeurs du corps) qui predomine, qui regente & gourmande les autres. Et nous attribuent ſouuent tres-fauſſement à la vertu & ſageſſe, ce à quoy elle n'a pas penſé, & qui vient de paſſion: mais c'eſt beaucoup encor pour ces gens-là, quand les paſſions, qui maiſtriſent en eux, ne ſont pas des pires.

3. Le troiſiéme remede & bon ſ encores qu'il ne ſoit

le meilleur (eſt prudent & artificiel, par lequel l'on ſe deſrobe, l'on fuit, l'on ſe tapit & ſe cache aux accidens, & à tout ce qui peut picquer, eſueiller ou eſchauffer les paſſions. C'eſt vne eſtude & vn art, par lequel on ſe prepare auant les occaſions, en deſtournant les aduenuës aux maux, & l'on pouruoit à ne les ſentir point. comme fit ce Roy qui caſſa la belle & riche vaiſſelle, que l'on luy auoit donné, pour oſter de bon heure toute matiere de courroux. L'oraiſon proprement de ces gens-cy eſt, *Et ne nos inducas in tentationem*. Par ce remede, qui ſe picque au jeu, ne jouë point, les gens d'honneur prompts & choleres fuyent les altercations contentieuſes, arreſtent le premier branſle d'émotion. Car quand l'on eſt dedans, il eſt mal ayſé de s'y porter bien ſagement & diſcrettement: nous guidons leurs affaires en leurs cõmencemens, & les tenõs à noſtre mercy: mais apres qu'ils ſe ſont ébranlez & eſchauffez, ce ſont eux qui nous guident & emportent. Les paſſions ſont bien plus aiſees à euiter qu'à moderer, *exſcinduntur animo facilius quam temperantur*: pour ce que toutes choſes sõt en leur naiſſance foibles & tendre. En leur petiteſſe l'on n'en deſcouure pas le danger, & en leur force l'on en trouue plus le remede, comme voyõs en pluſieurs, qui facilement & legerement entrent en querelle, procés, diſpute, puis ſont forcez d'en ſortir honteuſement, & faire accords laſches & vilains, cherchant des fauſſes interpretations, mentans & ſe deſmentans eux meſmes, trahiſſans leur cœur, plaſtrans & pallians le fait, qui ſont tous remedes pires cent fois que le mal qu'ils veulét guarir, *malum non incipient, quam deſinent*, de la faute de

prudence ils retombent en faute de cœur : c'eſt au contraire du dire de Bias, entreprendre froidement, mais pourſuiure ardemment. C'eſt comme les ſots tachez du vice de mauuaiſe honte, qui ſont mols & faciles à accorder tout ce qu'on leur demande, & puis ſont faciles à faillir de parole, & à ſe deſdire. Parquoy il faut aux affaires & aux cõmerce des hommes, tout du commencement eſtre prudent & aduiſé.

10. Vertu. Le quatrieſme & meilleur de tous, eſt vne viue vertu, reſolution & fermeté d'ame, par laquelle on void & on affronte les accidents ſans trouble, on les luttes & on les combat. C'eſt vne forte, noble, & glorieuſe impaſſibilité toute contraire à l'autre premiere, qu'auons dit baſſe & ſtupide. Or pour s'y former & y paruenir, ſeruent de beaucoup, & ſur tous les diſcours precedens. Le diſcours eſt maiſtre des paſſions, la premeditation eſt celle, qui donne la trempe à l'ame, & la rend dure, acerce & impenetrable à tout ce qui la veut entamer. Le moyen propre pour appaiſer & addoucir ces paſſions eſt les bien cognoiſtre, examiner & iuger quelle puiſſance elles ont ſur nous, & quelle nous ſur elles. Mais ſur tout le ſouuerain remede eſt de ne croire, & ne ſe laiſſer iamais emporter à l'opinion, qui eſt ce qui fomente & allume nos paſſions, & eſt, comme a eſté dit, fauſſe, folle, volage & incertaine, la guide des fols & du vulgaire, mais ſe laiſſer tout doucement mener à la raiſon, & à la nature, qui eſt la guide des Sages, meure, ſolide & arreſtée. De ceſte matiere encor cy apres au long.

11. Preſomption. Mais ſur toutes paſſions ſe faut tres-ſoigneuſement garder & deliurer de ceſte philautie, preſomption,

ption, & folle amour de ſoy meſmes, peſtes de l'hõme, ennemy capital de ſageſſe, vraye gangrene, & corruption de l'ame; par laquelle nous nous adorõs & demeurons tant contens de nous, nous nous eſcoutons & nous croyons nous meſmes. Or nous ne ſçaurions eſtre en plus dangereuſes mains que les noſtres. C'eſt vn beau mot venu originellement du langage Eſpagnol, *O Dieu garde moy de moy*. Cette preſomption & fol amour de ſoy, vient de la meſcognoiſſance de ſoy, de ſa foibleſſe, de ſon peu, tant en general de l'infirmité & miſere humaine, qu'en particulier de la ſienne propre & perſonnelle: & iamais homme qui aura vn grain de cette folie, ne paruiendra à la ſageſſe. La bonne foy, la modeſtie, la cognoiſſance cordiale & ſerieuſe de ſon peu, eſt vn grand teſmoignage de bon & ſain iugement, de droite volonté, & ainſi vne belle diſpoſition à la ſageſſe.

VNIVERSELLE ET PLEINE liberté d'eſprit tant en iugement qu'en volonté Seconde diſpoſition à la Sageſſe.

CHAP II.

L'Autre diſpoſition à la Sageſſe, qui ſuit ceſte premiere (qui nous a mis hors cete captiuité & confuſion externe & interne, populaire & paſſionnee) c'eſt vne pleine, entiere, genereuſe & ſeigneuriale liberté d'eſprit, qui eſt double, ſçauoir du iugement & de la volonté.

La premiere du iugement conſiſte à conſiderer L. 1. Paſſus

Liberté de iugement.

iuger, examiner toutes choſes, & ne s'obliger ny attacher à aucune, mais demeurer à ſoy, libre, vniuerſel, couuert & preſt à tout. Voicy le haut point le plus propre, droict & vray priuilege du ſage & habile hõme, mais que tous ne ſont capables d'entendre, d'aduoüer, & encores moins de bien practiquer: C'eſt pourquoy il nous le faut icy eſtablir contre les incapables de ſageſſe. Et premierement, pour euiter tout mécõte, nous expliquõs les mots, & en dõnons le ſens. Il y a icy trois choſes qui s'entretiennent, cauſent & conſeruent, qui ſont, iuger de toutes choſes, n'eſpouſer ny ne s'obliger à aucune, demeurer vniuerſel & ouuert à tout. Par iuger, nous n'entendons pas reſoudre, affirmer, determiner; Cecy ſeroit contraire au ſecond, qui eſt ne s'obliger à rien; mais c'eſt examiner, peſer, balanſer les raiſons & contreraiſons de toutes parts, le poids & merites d'icelles, & ainſi queſter la verité. Auſſi ne s'attacher ny s'obliger à aucune, ce n'eſt pas s'arreſter & demeurer court, beant en l'air, & ceſſer de faire, agir & proceder aux actions & deliberations requiſes: Car ie veux qu'és actions externes & communes de la vie, & en tout ce qui eſt de l'vſage ordinaire, l'on s'accorde & accommode auec le commun, noſtre regle ne touche point le dehors & le faire, mais le dedans, le penſer, & iuger ſecret & interne: & encores en ſecret & interne, ie conſens que l'on adhere, & l'on ſe tienne à ce qui ſemble plus vray ſemblable, plus honneſte, plus vtile, plus commode, mais que ce ſoit ſans determination: reſolution, ou affirmation aucune: ny condemnation des autres aduis & iugemens contraires, ou diuers, vieils, ou nouueaux, ains ſe tenir

Qui eſt expliquée & a trois parties.

touſiours preſt à receuoir mieux s'il apparoiſt, ne trouuer mauuais ſi l'on heurte & conteſte ce que nous penſons le meilleur, voire le deſirer : Car c'eſt le moyen d'exercer le premier, qui eſt iuger & eſtre touſiours en queſte de la verité. Ces trois, dis-ie, s'entretiennent & conſeruent, car qui iuge bien & ſans paſſion de toutes choſes, trouue par tout de l'apparence & de la raiſon qui l'empeſche de ſe reſoudre, craignant de s'eſchauder en ſon iugemét, dont il demeure indeterminé, indifferent & vniuerſel : Au rebours celuy qui ſe reſoult ne iuge plus, il s'arreſte & acquieſce à ce qu'il tient, & eſt partiſan & particulier: Au premier ſont contraires les ſots, ſimples, & foibles, au ſecond les opiniaſtres affirmatifs, au troiſieſme tous les deux qui sõt particuliers : Mais tous trois ſont practiquez par le ſage, modeſte, diſcret, & temperé, queſteur de verité, & vray Philoſophe. Il reſte pour l'explication de cette noſtre propoſition, de dire que par toutes choſes, & aucune choſe (car il dit, iuger toutes choſes, ne s'aſſeurer d'aucune) nous n'entendõs les veritez diuines qui nous ont eſté reuelees, leſquelles il faut receuoir ſimplement auec toute humilité & ſubmiſſion, ſans entrer en diuiſion ny diſcution, là faut baiſſer la teſte, brider & captiuer ſon eſprit *captiuantes intellectum ad obſequium fidei* : mais nous entẽdõs toutes les autres choſes sãs exceptió. Cete ſimple explication ſuffiroit peut-eſtre à vn eſprit equitable, pour luy faire receuoir cette regle de ſageſſe, mais pour ce que ie voy & ſens vn tas de gens glorieux, reſolus, affirmatifs, qui veulẽt regẽter le monde & le mener à baguete, & cõme les premiers ont iuré à certains principes & eſpouſé ceraines o-

pinions, ils veulent que tous les autres en facent de meſme, dont ils s'oppoſent à cette noble liberté d'eſprit. Il eſt beſoin de plus amplement l'eſtablir & aſſeurer, & traicter par ordre ces trois points & membres d'icelle

Le premier eſt de iuger de tout, c'eſt le propre du Sage & ſpirituel, dit vn des premiers & ſouuerains ſages, *ſpiritualis omnia dijudicat & à nemine indicatur* : Le vray office de l'homme, ſon plus propre & plus naturel exercice, ſa plus digne occupation eſt de iuger. Pourquoy eſt-il homme diſcourant, raiſonnant, entendant ? Pourquoy a il l'eſprit, pour faire, comme l'on dit, des Chaſteaux en Eſpagne & ſe repaiſtre de ſottiſes & vanitez, comme faict la plus part du monde ? *Quis vnquam oculos tenebrarum cauſa habuit?* Certes pour voir, entendre, iuger toutes choſes, dont il eſt bien nommé le Syndic, le Surintendant, le Contreroolleur de nature, du monde, des œuures de Dieu : Le vouloir priuer de ce droit, c'eſt vouloir qu'il ne ſoit plus hõme, mais beſte, le faire ſingulierement, excellemment, c'eſt au Sage, ſi ne iuger point heurte le naturel ſimple & propre de l'homme, que ſera-ce au Sage qui eſt autant par deſſus le commun des hommes, comme celuy du commun eſt par deſſus les beſtes? C'eſt donc merueilles que tant de gens (ie ne dy les foibles & idiots qui n'ont la faculté & le moyen de l'exercer) qui ſont on font les entendus & ſuffiſans, renoncent & ſe priuent à eſcient de ce droit & authorité ſi naturelle, ſi iuſte, & ſi excellente, leſquels ſans rien examiner ny iuger ſeulement, reçoiuent approuuent tout ce qui ſe preſente, ou pour ce qu'il a beau ſemblant & belle apparence,

2. Le 1. iuger de tout.

ou pource qu'il eſt en vogue, en credit & obſeruance commune, voire penſent qu'il ne ſoit pas permis d'en doubter ou l'examiner, s'abbeſtiſſans & degradans de cette façon, ils ſont bien fiers & glorieux en d'autres choſes, mais en cecy ſont craintifs & rauallez, qui toutesfois leur appartient ſi iuſtement, & qui eſt auec tant de raiſons. Puis qu'entre mille menſonges n'y a qu'vne verité, mille opinions de meſme choſe, vne ſeule veritable, pourquoy n'examineray-je auec l'outil de la raiſon, qu'elle eſt la meilleure, plus vray, raiſonnable, honneſte, vtile commode? Eſt-il poſſible que tant de loix, couſtumes, opinions, mœurs differentes & contraires aux noſtres qu'il y a au monde, il n'y ait que les noſtres bonnes: Que tout le reſte du monde ſe ſoit meſconté? Qui l'oſera dire, & qui doubte que les autres n'en diſent tout autant des noſtres, & que ceſtuy-cy qui ainſi condamne ces autres, s'il y fut né & nourry ne les trouuaſt meilleures, & ne les preferaſt à celles cy qu'il eſtime maintenant les ſeules bonnes, à cauſe qu'il les a accouſtumees? Enfin à celuy qui ſeroit ſi hardy & ſi fol de le dire, ie luy reſponderay que ce cet aduis & reglé ſera pour le moins bonne pour tous les autres, affin qu'ils ſe mettent à iuger & examiner tout, & qu'en ce faiſant ils trouuent les noſtres meilleures. Or ſus donc le Sage iugera de tout, rien ne luy eſchappera qu'il ne mette ſur le bureau & en la balance: C'eſt à faire aux prophanes & aux beſtes ſe laiſſer mener comme des buſles, ie veux bien que l'on viue, l'on parle, l'on face comme les autres & le commun, mais non que l'on iuge comme le commun, voire ie veux

que l'on iuge le commun. Qu'aura le ſage & ſacré par deſſus le prophane, s'il faut encores qu'il aye ſon eſprit, ſa principale & heroïque piece, eſclaue du commun ? le public & commun ſe doit contenter que l'on ſe conforme à luy en toutes les apparences; qu'a-il affaire de mon dedans, de mes penſees & iugemens? Ils gouuerneront tant qu'ils voudront ma main, ma langue, mais non pas mon eſprit s'il leur plaiſt, il a vn autre maiſtre, Empeſcher la liberté de l'eſprit l'ô ne ſçauroit, le vouloir faire c'eſt la plus grande tyrannie qui puiſſe eſtre, le ſage s'en gardera bien actiuement & paſſiuement, ſe maintiendra en ſa liberté, & ne troublera celle d'autruy.

3. Effet de ce premier trait. Le ſage autre au dedãs & au dehors.

Or ioüyſſant ainſi le ſage de ce droit ſien à iuger & examiner toutes choſes, il aduiendra ſouuent que le iugement & la main, l'eſprit & le corps ſe contrediront, qu'il fera au dehors d'vne façon & iugera autrement au dedans, ioüera vn roolle deuant le monde, & vn autre en ſon eſprit, il le doit faire ainſi pour garder Iuſtice par tout. Le dire general, *vniuerſus mundus exercet hiſtrioniam*, ſe doit proprement & vrayement entendre du ſage, qui eſt autre au dedans qu'il ne monſtre au dehors: s'il eſtoit au dehors tel que dedans, il ne ſeroit de miſe ny de recepte, il heurteroit par trop le monde: S'il eſtoit au dedans tel qu'au dehors, il ne ſeroit plus ſage, il iugeroit mal, ſeroit corrompu en ſon eſprit. Il doit faire & ſe porter au dehors pour la reuerence publique & n'offenſer perſonne, ſelon que la loy, la couſtume & ceremonie du pays porte & requiert: Et au dedans iuger au vray ce qui en eſt, ſelon la raiſon vniuerſelle, ſe-

Digitized by Google

lon laquelle ſouuent il aduiendra qu'il condamnera ce qu'au dehors il fait, *ſapiens faciet quæ non probabit, vt ad maiora tranſitum inueniat, nec relinquet bonos mores, ſed tempori aptabit: omnia quæ imperiti faciunt & luxuri ſi faciet ſed non eodem modo nec eodẽ propoſito, multa ſapientes faciunt qua homines ſunt, non qua ſapientes.* Il ſe portera aux choſes & aux faits, comme Ciceron aux paroles qui diſoit ie laiſſe l'vſage du parler au peuple, & ie me garde la ſcience des mots, *loquendum & extra viuendum vt multi, ſapiendum vt pauci.* Donnons en quelque exemples, & premierement des choſes bien legeres: I'oſteray humblement mon bonnet, & tiendray la teſte nuë deuant mon Superieur, car ainſi le porte la couſtume de mon pais, & ne laiſſeray pas de iuger que la façon d'Orient eſt bien meilleure de ſalüer & faire la reuerence, mettant la main ſur la poitrine, ſans ſe deſcouurir au preiudice de ſa ſanté, & s'incommoder en pluſieurs façons. Au rebours ſi i'eſtois en Orient, ie prendroys mon repas aſſis à terre, ou accoudé & demy couché, regardant la table de coſté, comme ils font là, & iadis faiſoit le Sauueur auec ſes Apoſtres, *recumbentibus, diſcumbentibus*, & ne laiſſeroys de iuger que la façon de s'aſſeoir haut à table, & la face droite vers icelle, comme la noſtre, eſt plus honneſte, plus ſeante & commode. Ces exemples ſont de peu de poids & y en a mille pareils. Prenons-en de plus peſans, ie veux & conſens que les morts ſoient enterrez & abandonnez à la mercy des vers, de la pourriture & puantiſe, car c'eſt maintenant la façon commune, & preſque generale par tout, mais ie ne laiſſeray pas de iuger que

la façon ancienne de les bruſler & recueillir les cendres eſt beaucoup plus noble & plus nette : les donner & recommander au feu, le plus noble des elemens, ennemy de pourriture & puantiſe, voiſin du ciel, ſigne de l'immortalité, tenant de la diuinité, & duquel l'vſage eſt plus ſpropre & peculier à l'homme, qu'à la terre, qui eſt la lie, le marc, & l'ordure des elemens, la ſentine du monde, mere de corruption, & aux vers qui eſt l'extreme ignominie & horreur, & par ainſi apparier & traitter de meſme l'homme & la beſte : la religion meſme enſeigne & commande de diſpoſer de cette façon de toutes reliques, comme de l'Agneau Paſchal que l'on ne pouuoit manger, des Hoſties conſacrees, des linges teints en huyles ſacrees, pourquoy n'en ſera-il fait de meſme de nos corps & reliques ? Faites ie vous prie pire ſi vous pouuez que les mettre en terre à la corruption : cela ce ſemble deuroit eſtre pour ceux qui ſont punis du dernier ſupplice, & gens infames, & que les reliques des gens de bien & d'honneur fuſſent plus dignement traitees. Certes, de toutes les manieres de diſpoſer des corps morts qui reuiennent à cinq, ſçauoir les donner aux quatre Elemens, & aux vẽtres des animaux, la plus ville, baſſe honteuſe, eſt les enterrer, la plus noble & honorable eſt les bruſler. Ayons en encores vn autre, ie veux & conſens que mon Sage aux choſes naturelles face la petite bouche, qu'il cache & couure les parties & les actions, que l'on appelle honteuſes, & qui feroit autrement i'en aurois horreur & tres-mauuaiſe opinion, car preſque tout le monde vit ainſi : mais ie veux bien cependant qu'il iuge que de ſoy, ſimplement, & ſe-

lon nature elles ne ſont non plus honteuſes que le nez & la bouche, le boire & le manger, n'ayant Nature, c'eſt Dieu, rien fait de honteux, mais c'eſt par ailleurs que par nature, ſçaoir par l'ennemy de Nature qui eſt le peché : La Theologie encores plus pudique que la Philoſophie, nous dit qu'en la Nature entiere & non encore alteree par le faict de l'homme elles n'eſtoient point honteuſes, honte n'eſtoit point, elle eſt ennemie de Nature, c'eſt l'engeance de peché. Ie conſens de m'habiller comme ceux de mon pays & de ma profeſſiõ, & ſi i'eſtoy né ou habitué en ce pays où ils vont nuds, i'en feroy de meſme, mais ie ne laiſſe pas de iuger que toutes les deux façõs ne ſont gueres bonnes, & ſi i'auois à choiſir & ordonner, ie prendroy la façon mediocre de ce pays où ils ſe couurent d'vn ſeul & ſimple couuert, aſſez leger, ayſé ſans façon ny deſpenſe, trouuant mauuaiſe noſtre maniere, & pire encores que d'aller nud, d'eſtre ſi fort enueloppé & enfermé de ſi grande multitude & varieté de couuerts, de diuerſes eſtoffes, iuſques à quatre, cinq, ſix, l'vn ſur l'autre, dont les vns ſont doubles, qui vous tiennent preſſez, contraints & ſubiects auec tant de couſtures, pieces, attaches, ſans parler de la diſſolution & autres excez abominables & condamnez par toutes bonnes loix : ie me contenteray de ces exemples icy, le meſme en pourroit-on faire de toutes loix, couſtumes, mœurs, & de ce qu'il eſt du fait, combien encores plus des opinions, & de ce qui eſt du droit ?

Si quelqu'vn dit que i'ay mal iugé en toutes ces exemples, & que generallement ſi la liberté eſt 4. Obiection.

donnee de iuger de toutes choſes, il y a danger que l'eſprit s'eſgarera & ſe perdra, ſe coiffant & rempliſſant des foles & fauſſes opinions. Ie reſpond au premier qui me touche en particulier, que c'eſt choſe tres-ayſee que ie n'aye pas trouué le vray en toutes ces inſtances, & eſt choſe fort hardie d'en accuſer perſonne, car c'eſt vouloir dire que l'on ſçait où eſt, & quel eſt le vray és choſes, & qui le ſçait? Or ne trouuer pas le vray, ce n'eſt pas mal iuger; mal iuger c'eſt mal peſer, balancer, confronter, c'eſt à dire examiner les raiſons, & mal les niueler à la premiere naturelle & vniuerſelle, (encores pour bien faire ces deux, il ne s'enſuit pas que l'on aye trouué la verité) or pour le dire ſimplement ie n'en croy rié, ſi l'on ne le montre: ſi l'on le montre par d'autres raiſons contraires, plus fortes & puiſſantes, ie luy diray vous ſoyez le bien venu: ie vous attendois: les oppoſitions & contradictions raiſonnees ſont les vrays moyens d'exercer cet office du iuge. Ie n'auoys ces opinions qu'en attendant que vous me les oſtaſſiez, & m'en baillaſſiez de meilleures, & pour reſpondre plus au fonds & à l'obiect general du danger qu'il y a en cette liberté outre qu'il a dit & le ſera encores plus par exprez en la 3. leçon de ſageſſe & chapitre ſuiuant, que la regle qu'il faut tenir en iugeant, & en toutes choſes eſt nature, la naturelle & vniuerſelle raiſon, ſuiuant: laquelle on ne peut iamais faillir; voicy l'autre membre de ceſte liberté iudicieuſe que nous allons traitter au long, qui fournira de remede à ce danger pretendu.

5. L'autre point de ceſte liberté ſeigneuriale d'eſ-
La 2. No prit eſt vne indifference de gouſt, & ſurſeance d'ar-

Digitized by Google

reſt & reſolution, par laquelle le ſage conſiderant froidement & ſans paſſion toutes choſes, comme dit, eſt, ne s'aheurte, ne iure, ne ſe lie, ou s'oblige à aucune, ſe tenant touſiours preſt à receuoir le vray ou plus vray ſemblable qui luy apparoiſtra, & disãt en ſon interne & ſecret iugement, ce que les anciẽs en leurs externes & publics, *ita videtur*, il ſemble ainſi, il y a grãde apparẽce de ce coſté-là que ſi quelqu'vn s'y oppoſe & contredit ſans s'eſmouuoir, il eſt preſt à entendre les raiſons contraires & les receuoir, les trouuant plus fortes & meilleures, & tous jours au dernier aduis qui luy demeure, il pẽſe qu'il y a ou peut auoir mieux, mais qu'il n'apparoiſt encores. Cete ſurſeance eſt fondee premierement ſur ces propoſitions tant celebres parmy les ſages, qu'il n'y a rié de certain, que nous ne ſçauons rien, qu'il n'y a rié en nature que le doute, rié de certain que l'incertitude, *ſolum certum nihil eſſe certi, hoc vnũ ſcio quod nihil ſcio*: Que de toutes choſes l'õ peut égalemeut diſputer, que nous ne faiſons que queſter, enquerir, taſtonner à l'entour des apparences, *ſcimus nihil opinamur veriſimilia*, que la verité n'eſt point de noſtre acqueſt, inuention, ny priſe, quand elle ſe rendroit entre nos mains, nous n'auons dequoy nous la vendiquer, nous en aſſeurer & la poſſeder; que la verité & le menſonge entrent chez nous par meſme porte, & y tiennent pareille place & credit, s'y maintiennent par meſmes moyens; qu'il n'y a opinion aucune tenuë de tous & par tout, aucune qui ne ſoit debatuë & conteſtée, qui n'en aye vne cõtraire tenuë & ſouſtenuë, que toutes choſes ont deux anſes & deux viſages, qu'il y a raiſõ par tout, & n'y en a aucune qui n'aye

s'obligent à rien.

Digitized by Google

ſa contraire, elle eſt de plomb, elle plie tourne, & s'accommode à tout ce que l'on veut. Bref, c'eſt la doctrine & la practique de tous les Sages ? plus grands & plus nobles Philoſophes, qui ont fait expreſſe profeſſion d'ignorer, douter, enquerir, chercher. Les autres encores qu'ils ayent eſté dogmatiſtes & affermatifs, c'eſt toutefois de mines & paroles ſeulemẽt pour montrer iuſques où alloit leur eſprit au pourchas & queſte de la verité, *quàm docti fingunt magis quàm norunt*, donnant toutes choſes non à autre, ny plus fort titre que probabilité & vray ſemblance, & les traittans diuerſement, tantoſt d'vn viſage & en vn ſens, tantoſt d'vn autre, par demãdes problematiquemẽt, pluſtoſt enquerant qu'inſtruiſant, & mõſtrant ſouuent qu'ils ne parlent pas à certes, mais par ieu, & par exercice. *Nentam id ſenſiſſe quod dicerent, quàm exercere ingenia materia difficultate voluiſſe videntur.* Et qui croira que Platon aye voulu donner ſa Republique & ſes idees, Pythagoras ſes Nombres, Epicure ſes Atomes pour argent cõtant? Ils prenoiẽt plaiſir à pourmener leurs eſprits en des inuentions plaiſantes & ſubtiles, *que ex ingenio fingunteur, non ex ſcientia vi.* Quelquesfois auſſi ils ont eſtudié à la difficulté pour couurir la vanité de leur ſubiet, & occuper la curioſité des eſprits. Et Ariſtote le plus reſolu de tous, le Prince des dogmatiſtes & affirmatifs, le Dieu des pedans, combien de fois ſe trouue il empeſché, & ne ſçait à quoy ſe reſoudre au fait de l'ame, il eſt preſque touſiours diſſemblable à ſoy, & tant d'autres choſes plus baſſes qu'il n'a ſceu trouuer ny entendre, confeſſant quelquefois ingenuëment la grande foibleſſe humaine à trouuer & cognoiſtre la verité.

Digitized by Google

Ceux qui ſont venus apres d'eſprit pedanteſque, preſomptueux, qui font dire à Ariſtote & autres tout ce qui leur plaiſt, & tiennent bien plus opiniaſtrement, leurs opinions qu'eux ne firent iamais, & les deſauoüeroient pour diſciples s'ils retournoient, hayſſent & condamnent arrogamment ceſte regle de ſageſſe, ceſte modeſtie & ſurſeance Accademique, faiſant gloire de s'opiniaſtrer à vn party à tort ou à trauers, aymant mieux vn affirmatif teſtu & contraire à leur party, contre lequel ils puiſſent donner & exercer leur meſtier, qu'vn modeſte & paiſible qui doute & ſurſeoit ſon iugemẽt, contre lequel leur coups s'eſmouſſent, c'eſt à dire, vn fol qu'vn ſage, ſemblables aux femmes, qui aymẽt mieux qu'on les contrediſe iuſques à iniures, que ſi par froideur & meſpris l'on ne leur diſoit rien, par où elles péſent eſtre deſdaignees & condãnees, en quoy ils montrent leur iniquité. Car pourquoy ne ſera-il loiſible de douter & cõſiderer comme ambiguës les choſes ſans rien determiner cõme à eux d'affermer? Pourquoy ne ſera il permis de candidement confeſſer que l'on ignore, puis qu'en verité l'on ignore, & tenir en ſuſpens & ſouffrance ce dequoy ne ſommes aſſeurez, contre quoy il y a pluſieurs oppoſitions & raiſons? Il eſt certain, ſelon tous les ſages, que nous ignorõs beaucoup plus de choſes que n'en ſçauons, que tout noſtre ſçauoir, eſt la moindre partie & preſque rien au regard de ce que nous ignorons; les cauſes de noſtre ignorance, ſont infinies, & de la part des choſes trop eſloignees ou trop voiſines, trop grandes ou trop petites, trop, ou trop peu durables, perpetuellemẽt changeantes, & de la noſtre, & la maniere de les

6. Obiect au contraire.

cognoiſtre, qui n'eſt encores bien appriſe : Et ce que nous penſons ſçauoir, nous ne le ſçauons, ny ne le tenons pas bien, teſmoin que l'on nous l'arrache ſouuent des poings, & ſi l'on ne l'arrache pour ce que noſtre opiniaſtreté eſt plus forte, au moins l'on nous la conteſte, l'on nous y trouble. Or comment ſerons-nous capables de ſçauoir plus & mieux ſi nous nous aheurtons, arreſtons & repoſons à certaine choſe, & de telle façon que nous ne cherchons rien plus n'y n'examinons d'auantage ce que nous penſons tenir ? Ils tiennent à honte & foibleſſe cette ſurſeance, pource qu'ils ne ſçauent que c'eſt, & n'apperçoiuent que les plus grands en ont fait profeſſion, ils rougiroyent, & n'auroient iamais le cœur de dire franchement, Ie ne ſçay, tant ils ſont frappez d'opinion, & preſomption de ſcience, & ne ſçauent pas qu'il y a vne ſorte d'ignorance & de doute, plus docte & aſſeurée, plus noble & genereuſe que toute leur ſcience & certitude: c'eſt ce qui a rendu Socrates ſi renommé, & tenu pour le plus ſage : c'eſt la ſcience des ſciences, & le fruit de tous nos eſtudes : c'eſt vne modeſte, candide, innocente, & cordiale recognoiſſance de la hauteſſe myſterieuſe de la verité, & de noſtre poure condition humaine, pleine de tenebres, foibleſſe, incertitude : *Cogitationes mortalium timidæ, incertæ, adimentiones noſtræ : Deus nouit cogitationes hominum, quoniam vanæ ſunt.* Ie diray icy que i'ay fait grauer ſur la porte de ma petite maiſon que i'ay fait baſtir à Condom l'an 1600 ce mot, *Ie ne ſçay.* Mais ils veulent que l'on ſe ſous-mette ſouuerainement & en dernier reſſort à certains principes, qui eſt vne iuſte tryãnie. Ie conſens bien que l'on les employe en

tout iugement, & que l'on en face cas, mais que ce soit sãs pouuoir regimber, ie m'y oppose fort & ferme. Qui est celuy au monde qui aye droit de commander & donner la loy au monde, s'assuietir les esprits, & dõner des principes qui ne soient plus examinables, que l'on ne puisse plus nier ou douter, que Dieu seul le Souuerain esprit & le vray principe du monde, qui seul est à croire; pour ce qu'il le dit? Tout autre est suiet à l'examen & à opposition, c'est foiblesse de s'y assuietir. Si l'on veut que ie m'assuietisse aux principes, ie diray comme le Curé à ses paroissiens en matiere du temps, & comme vn Prince des nostres aux Sectaires de ce siecle en faict de Religion, accordez-vous premierement de ces principes, & puis ie m'y sous-mettray. Or il y a autant de doute & de dispute aux principes qu'aux conclusions, en la These qu'en l'hypothese, dont y a tant de Sectes entr'eux si ie me rends à l'vne, i'offense toutes les autres. Ils diront aussi que c'est vne grande peine de ne se pouuoir resoudre, demeurer tousiours en doute & perplex, voire qu'il est difficile de se tenir longuement en cét estat. Ils ont raison de le dire, car ils se sentent ainsi en eux mesmes, cela est aux fols & aux foibles: aux fols presomtueux, partisans, passionnez, preuenus & aheurtez à certaines opinions qui condãnent fierement toutes les autres, encores qu'ils soient conuaincus ne se rendent iamais, se despitent & mettent en cholere, ne recognoissent bonne foy: s'ils sont contraints de changer d'aduis, les voila retournez autant resolus & opiniastres en leur nouueauté aduis qu'ils estoiẽt auparauant au premier, ne sçauent rien tenir sans passion, & iamais ne disputent pour 4.

apprendre & trouuer la verité, mais pour soustenir ce qu'ils ont desia espousé & iuré. Telles gens ne sçauent rien, & ne sçauent que c'est que sçauoir, à cause qu'ils pensent sçauoir & bien tenir la verité en leur manche: Pour ce que vous pensez venir vous n'y voyez rien dict le Docteur de verité aux glorieux & presomptueux, *si quis existimet se scire aliquid nondum cognouit quemadmodum oportet eum scire*: Aux foibles qui n'ont la force de se tenir droit sur leurs pieds, faut qu'ils soyent appuyez, ne peuuent viure sinõ en mariage, ny se maintenir libres, gens nais à la seruitude, craignent les lutins, ou que le loup les mange s'ils estoiẽt seuls. Mais aux Sages, modestes, retenus, c'est au rebours la plus seure assiette, le plus heureux estat de l'esprit, qui par ce moyen se tient ferme, droit, rassis, inflexible, tousiours libre & à soy: *hoc liberiores & solutiores sumus, quia integra nobis iudicandi potestas manet.* C'est vn tres-doux, paisible & plaisant sejour, où l'on ne craint point de faillir ny se mesconter, l'on est à labry & hors de tous dangers de participer à tãt d'erreurs produits par la fantaisie humaine, & dõt tout le monde est plein, de s'embarrasser en querelles, diuisions, disputes, d'offenser plusieurs partis de se desmentir & desdire sa creance, de changer, se repentir, se r'aduiser: Car combien de fois le temps nous a-il faict voir que nous estions trompez & mescontez en nos pensees & nous a forcé de changer d'opinions? Bref, c'est se tenir en repos & tranquillité d'esprit, soin des agitations & des vices qui viennent de l'opinion de science que nous pensons auoir des choses, car de là viennent l'orgueil, l'ambition, les desirs immoderez, l'opiniastreté, presom-

Joh 9.

1. Cor. 2.

preſomption,amour de nouuelleté,rebellion,deſobeyſſance: d'où viẽnent les troubles,ſectes,hereſies, ſeditions, que des fiers, affirmatifs & opiniaſtres reſolus,non des Academiques, des modeſtes, indifferens, neutres, ſurſoyans, c'eſt à dire, ſages ¶ Mais ie leur diray bien d'auantage; c'eſt la choſe qui fait plus de ſeruice à la pieté, religion, & operation diuine que toute autre qui ſoit,bien loin de la heurter: ſeruice,dis-je, tant pour ſa generation & propagatiõ que pour ſa conſeruation. La Theologie, meſmes la myſtique, nous enſeigne que pour bien preparer noſtre ame à Dieu, & à l'impreſſion du S. Eſprit, il la faut vuider, nettoyer; dépoüiller & mettre à nud de toute opinion, creãce, affection; la rendre comme vne carte blanche. morte à ſoy &au monde,pour y laiſſer viure & agir Dieu, chaſſer le vieil poſſeſſeur pour y eſtablir le nouueau,*expurgate vetus fermentum,exuite veterẽ hominem*,dõt il ſemble que pour planter &inſtaller la Chreſtienté en vn peuple meſcreant & infidelle, comme maintenant en la Chine,ce ſeroit vne treſbelle methode de commencer par ces propoſitiõs & perſuaſions: Que tout le ſçauoir du monde n'eſt que vanité & menſonge, Que le monde eſt tout confit, deſchiré & vilainé d'opinions phantaſques forgees en ſon propre cerueau: que Dieu a bien creé l'homme pour cognoiſtre la verité,mais qu'il ne peut cognoiſtre de ſoy, ny par aucun moyen humain. Et faut que Dieu meſmes au ſein duquel elle reſide, & qui en fait venir l'enuie à l'homme, la reuele, comme il a fait: mais que pour ſe preparer à cette reuelation, il faut aupatauant renoncer & chaſſer toutes opiniõs & creances, dont l'eſprit

eſt deſ-ja anticipé & abbreué & le luy preſenter blanc,nud, & preſt. Ayant bien battu & gaigné ce point & rendu les hommes comme Accademiens & Pyrroniens, faut propoſer les principales de la Chreſtienté,comme enuoyés du ciel,apportés par l'Ambaſſadeur & parfait confident de la diuinité, authoriſé & confirmé en ſon temps par tant de preuues merueilleuſes&teſmoignages tres-autentiques : voila comme cette innocente & candide ſurſeãce & vacuité de reſolution eſt vn grãd moyé à la vraye pieté, non ſeulement à receuoir comme ie viens de dire,mais à conſeruer : car auec elle n'y aura iamais d'hereſies & opinions triees, particulieres extrauagãtes:iamais Accademicien ou Pyrrhonien ne ſera heretique,ce sõt choſes oppoſites: l'õ dira peut eſtre qu'il ne ſera iamais auſſi Chreſtié ny Catholique, car auſſi bien ſera-il neutre & ſurſoyant à l'vn qu'à l'autre:c'eſt mal entendre ce qui a eſté dit,c'eſt qu'il n'y a point de ſurſeance, ne lieu de iuger,ny liberté,en ce qui eſt de Dieu. Il le faut laiſſer mettre & grauer ce qu'il luy plaira & non autre. I'ay fait icy vne digreſſion à l'honneur de cette noſtre regle contre ſes haineurs, Reuenons.

7. 3. partie Vniuerſalité d'eſprit.

Apres ces deux iuger de tout,ſurſeoir la determination,vient en tiers lieu vniuerſalité d'eſprit, par laquelle le ſage iette ſa veuë & conſideration ſur tout l'vniuers,il eſt citoyen du monde cõme Socrates,il embraſſe d'affection tout le genre humain, il ſe promene par tout comme chez ſoy, void cõme vn Soleil d'vn regard égal, ferme, indifferent cõme d'vne haute guette, tous les changemés,diuerſités & viciſſitudes des choſes, ſans varier, & ſe tenãt touſiours meſmes à ſoy,qui eſt vne liuree de

la diuinité, auſſi eſt ce le haut priuilege duſage, qui eſt l'image de Dieu en terre. *Magna & generoſa res animus humanus, nullos, ſibi poni niſi cõmunes & cum Deo terminos patitur. Non idem ſapientẽ qui cæteros terminos includit, omnia illi ſecula vt Deo ſeruiunt: nullũ ſeculũ magnis ingenij clauſum, nullũ non cogitationi peruium tempus. Quã naturale in immẽſum mentem ſuam extendere, in hoc à natura formatus homo vt paria dijs velit, ac ſe inſpatium ſuum extendat.* Les plus beaux & plus grands eſprits ſont les plus vniuerſels, comme les plus bas & plats ſont les plus patticuliers : c'eſt ſottiſe & foibleſſe de penſer que l'on doit croire, faire viure par tout comme en ſon village, ſon pays, & que les accidens qui aduiennent icy touchent & ſont communs au reſte du monde : le ſot, ſi l'on recite y auoir d'autres mœurs, couſtumes, loix, opinions contraires à celles qu'il voit tenir & viſiter, où il les meſcroit, & dit que ce ſont fables, ou bien il les abomine & condamnent promptement comme barbarie ; tant il a l'ame partiale, teinte & aſſeruie aux ſiennes municipables, leſquelles il eſtime ſeules vrayes, naturelles, vniuerſelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'eſt de ſon gouſt & vſage, & ſemble que nous n'auons autre touche que verité & raiſon que l'exemple & l'Idée des opinions & vſance du pays où nous ſommes, Telles gens ne iugent rien ny ne peuuent, ſont eſclaues de ce qu'ils tiennent, la forte preuention & anticipatiõ d'opinions les poſſede entierement, ils en ſont tellement coiffes qu'ils ne s'en peuuent plus deffaire ny deſdire : Or la partialité eſt ennemie de liberté, & maiſtriſe le palais preuenu & frappé d'vn

gouſt particulier, ne peut plus bien iuger des autres, l'indifferent iuge de tous : Qui eſt attaché en vn lieu, eſt banny & priué de tous les autres: la carte teinte d'vne couleur n'eſt plus capable des autres, la planche l'eſt de toutes : le iuge preueu, inclinant & fauorable à vne part, n'eſt plus droit, entier, ny vray iuge. Or il ſe faut affranchir de cette brutalité & ſe preſenter comme en vn tableau cette grande image de noſtre mere nature en ſon entiere majeſté, remarquer là dedans vn Royaume, vn Empire voire, tout ce monde viſible, comme le trait d'vne pointe tres-delicate, & y lire vne ſi generale & conſtante varieté, en toutes choſes, tant d'humeurs, de iugemens, creances, couſtumes, loix, tant de remuëmens d'eſtats, changemens de fortunes, tant de victoires & conqueſtes enſeuelies, tant de pompes, cours, grãdeurs eſuanoüyes: par là l'on apprẽd à ſe cognoiſtre; n'admirer riẽ, ne trouuer rien nouueau: ny eſtrange, s'affermir & reſoudre par tout. Pour obtenir cet eſprit vniuerſel, cette generale indifference, que l'on conſidere ces quatres ou cinq points.

1 La grande inégalité, & difference des hommes au naturel, forme compoſition dont a eſté ja parlé. La grãde diuerſité des loix, couſtumes, mœurs, religions, opinions, vſances, dont ſera cy apres parlé.

Lia. 1 c. 3. & 42.

2 En ce liure ch. 30

Les diuerſes opinions, raiſons dire des Philoſophes touchant l'vtilité & pluralité, l'eternité & temporalité, commencement & fin, la duree & continuation, les aages, eſtats changemens, viciſſitudes du monde & de ſes parties. Les Preboſtres Egyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier Roy (dont y auoit plus d'onze mille ans, du-

Digitized by Google

quel & de tous les ſuiuans, luy firent voir les effigies en ſtatuës tirees au vif) le Soleil auoit changé quatre fois de toutes. Les Chaldéens du temps de Diodore (comme il dit) & Ciceron tenoyent regiſtre de quatre cens mille tant d'ans. Platon dit que ceux de la ville de Saïs auoient des memoires par eſcrii de huict mille ans, & que la ville d'Athenes fuſt baſtie mille ans auant ladite ville de Saïs. Ariſtote, Pline & autres, ont dit que Zoroaſtre viuoit ſix mille ans auant l'aage de Platon. Aucuns ont dit que le mõde eſt de toute eternité, mortel, & renaiſſant à pluſieurs viciſſitudes: d'autres & les plus nobles Philoſophes ont tenu le monde pour vn Dieu, fait par vn autre Dieu plus grand ou bien comme Platon aſſeure, & autres argumẽtent par ces mouuemens, que c'eſt vn animal compoſé de corps & d'eſprit: lequel eſprit logeant en ſon centre s'eſpand par Nombres de muſique en ſa circõference, & ſes pieces auſſi le Ciel, les eſtoiles compoſées de corps & d'ame, mortelle à cauſe de leur compoſition immortelle par la determination du Createur, Platon dit, que le monde change de viſage en tout ſens, que le ciel, les eſtoiles, le Soleil, changent & renuerſent par fois leur mouuement, tellement que le deuant vient derriere, l'Orient ſe fait Occident; ſelon l'opinion ancienne fort authentique, & des plus fameux eſprits, digne de la grandeur de Dieu, & bien fondée en raiſon, il y a pluſieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien, vn, & ſeul en ce monde, toutes eſpeces ſont multipliées en nombre, par où ſemble n'eſtre pas vray ſemblable que Dieu aye fait ce ſeul ouurage ſans compagnon, & que tout ſoit eſpuiſé en cet indiuidu, au

Digitized by Google

moins la Theologie dit bien que Dieu en peut faire pluſieurs & infinis, car s'il n'en pouuoit faire plus que cettuy viſible, ſa puiſſance ſeroit finie, car
4. ce monde eſt finy. Ce que nous auons apprins de la deſcouuerte du monde nouueau, Indes Orientales & Occidentales, par ou nous voyons premierement que tous les Anciens ſe ſont meſcontés, penſans auoir trouué la meſure de la terre habitable, & cõprins toute la Coſmographie, ſauf quelques Iſles eſcartées, meſcroyans les Antipodes: car voyla vu monde à peu pres, comme le noſtre tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, diſtingué par Royaumes & Empires, garny de villes qui ſurpaſſent en beauté, grandeur, opulences, toutes celles qui ſont en Aſie, Aphrique, Europe, il y a pluſieurs milliers d'années & qui doute que d'icy à quelque temps ne s'en deſcouure encores d'autres? Si Ptolomée & les anciens ſe ſont trompez autrefois, pourquoy ne ſe peut tromper encores celuy qui diroit que maintenant tout eſt deſcouuert & trouué? Ie m'en voudroy bien fier en luy.

5. Secondement, que les Zones que l'on penſoit ignorammẽt inhabitables, à cauſe du chaud & froid exceſſif, ſont tres-habitees.

6. Tiercement, qu'en ces nouuelles terres, preſque toutes les choſes que nous eſtimons icy tant, & les tenõs nous auoir eſté premieremẽt reuelees & enuoyees du ciel, eſtoiẽt en creance & obſeruance cõmune (d'où qu'elles ſoyent venuës ie ne touche point là, qui en oſe determiner) pluſieurs mille ãs auparauãt qu'en enſſiõs ouy les premieres nouuelles, ſoit au fait de Religion, cõme la creãce d'vn ſeul premier hõme pere de tous, du deluge vniuer-

Digitized by Google

ſel, d'vn Dieu qui veſquit autrefois en hõme vierge & S. du iour du iugement, du purgatoire reſurrectiõ des morts, obſeruation des ieuſnes, Careſmes, Celibat des Preſtres, ornemens d'Egliſe, Surplis, Mytre, eau beniſte, adoratiõ de la croix, circõciſion pareille à la Iuifue & Mahumetane. Au fait de la police, cõme que les aiſnez ſuccedét à tout le bien, que le promeu à vn beau & grand grade: préd vn nouueau nom & quitte le ſien, ſubſides tyranniques, armoiries, ſauts de batteleurs, muſique d'inſtrumens, toutes ſortes de nos ieux; Artillerie, Imprimerie. Par tous ces diſcours, nous tirõs aiſemét ces concluſions: Que ce grãd corps que nous appellons le mõde, n'eſt pas ce que nous pẽſons & iugeõs; Que ny en sõ tout, ny en ſes parties, il n'eſt pas touſiours meſmes, ains en perpetuel flux & reflux; Qu'il n'y a rien dit, tenu, creu en vn temps & lieu qui ne ſoit pareillement dit, tenu, creu, & auſſi cõtredit, reprouué, condãné ailleurs; eſtant l'eſprit humain capable de toutes choſes, roulãt touſiours ainſi le mõde, tantoſt le meſme, tãtoſt diuers; Que toutes choſes ſont enfermees & comprinſes dedãs ce cours & reuolution de nature, ſuiet à la naiſſance, changement, fin à la mutation des temps, lieux, climats, ciels, airs terroirs. Et de ces concluſions nous apprendrons à n'eſpouſer rien, ne iurer à riẽ, n'admirer rien, ne ſe troubler de rien; mais quoy qu'il aduienne, que l'on crie, tempeſte, ſe reſoudre à ce point, que c'eſt le cours du monde, c'eſt nature qui fait des ſiennes: mais pouruoir par prudence, qu'aucune choſe ne nous bleſſe par noſtre foibleſſe & laſcheté. C'eſt aſſés dit de cette parfaite liberté du iugement, eſtablie de ces trois pie-

Digitized by Google

ces;iuger de tout,ne iuger rien,eſtre vniuerſel, en laquelle ie me ſuis plus arreſté, pour ce que ie ſçay qu'elle n'eſt du gouſt du monde, eſt ennemie du pedantiſme,auſſi bien que la ſageſſe,mais qui eſt le beau fleuron de ſageſſe qui nous preſerue de deux eſcueils contraires, où ſe perdent ordinairement les populaires, ſçauoir teſtuës, opiniaſtres, honteuſes,deſdites,repentirs, changemens, & l'on ſe maintient en vne douce, paiſible & aſſeuree modeſtie & grande liberté d'eſprit, noble & magnifique vniuerſalité. C'eſt cette grande qualité & ſuffiſance de Socrates,le Coriphee des ſages,par l'adueu de tous,duquel il eſt dit,comme diſcourt Plutarque,qu'il n'enfentoit point, mais ſeruant de ſage femme, faiſoit enfanter les autres. C'eſt à peu prés&en quelque ſens l'Ataraxie des Pyrhoniens, la naturalité & indifference des Academiciés,de laquelle eſt germain ou procede ne s'eſtõner de riẽ: ne rien admirer,le Souuerain bien de Pythagoras, la magnanimité d'Ariſtote.

Nil admirari prope res eſt, vna Numici.
Solaque quæ poſſit facere & ſeruare beatum.

Eſt-ce pas choſe eſtrange que l'homme ne la veut gouſter, voire s'offenſe d'en ouyr parler, ayme mieux demeurer eſclaue, courir d'vn party à vn autre,que d'eſtre à ſoy,viure du ſien, eſtre pardeſſus tout, & aller par tout egalement ? N'y a-il pas lieu de s'eſcrier auec Tybere,& beaucoup plus iuſtemẽt,*O homines ad ſeruitutem nati!* Quel mõſtre de vouloir toutes choſes libre,ſon corps,ſes membres, ſes biens, & non ſon eſprit, qui toutefois ſeul eſt né à la liberté ? L'on veut bien ſe ſeruir de tout ce qui eſt au mõde,qui vient d'Orient, d'Oc-

cident, pour le bien & ſeruice du corps, nourriture, ſanté ornement, & le tout accommoder à ſon vſage, mais non pour la culture de ſon eſprit, ſon exercice, bien & enrichiſſement, mettent leur corps aux champs & tiennent leur eſprit, en ſerre.

L'autre liberté qui eſt de volonté, doit eſtre encores en plus grande recommandation au ſage. Nous ne parlõs pas icy du liberal arbitre de l'homme, à la façon des Theologiens, Nous diſons que l'homme ſage pour ſe maintenir en repos & liberté doit meſnager ſa volonté & ſes affections en ne ſe dõnant & affectionnant qu'en bien peu de choſes, & icelles iuſtes (auſſi les iuſtes ſont en petit nombre, ſi l'on iuge bien) & encores ſans violence & aſpreté. Il vient icy à combatre (ou pour plus doucement parler) expliquer & bien entendre deux opinions populaires & plauſibles au mõde, l'vne enſeigne d'eſtre prompt & volontaire au ſeruice d'autruy, s'oublier, pour le prochain, & principallement, pour le public, au prix duquel le particulier ne vient point en conſideration: l'autre s'y porte courageuſement auec agitation, zele & affection. Qui ne fait le premier, eſt accuſé de n'auoir aucune charité: Qui ne fait le ſecond, eſt ſuſpect d'eſtre froid, & n'auoir le zele ou la ſuffiſance qu'il faut & n'eſtre amy. On a voulu faire valoir ces deux opinions outre raiſon & meſure: & n'y a rien que l'on aye dit là deſſus: car les chefs ſouuẽt preſchent les choſes ſelon qu'elles ſeruent, & non ſelon qu'elles ſont: Et ſouuent les opinions les plus vrayes, ne ſont pas les plus commodes. Et puis voyant que nous ne tenons que trop à nous, & d'vn attache fort naturelle, ils nous en veulent

7
2 Partie Liberté de volonté.

Digitized by Google

distraire & tirer au loin, comme pour redresser vn bois courbé, on le recourbe au rebours.

8. Peinture des autres & asseruis.

Mais ces opinions mal entenduës & mal prinses, comme elles sont de plusieurs, apportent de l'iniustice, du trouble, de la peine, & du mal beaucoup, comme l'on peut voir en ceux qui mordent à tout, se donnent à loüage & s'asseruissent à autruy, non seulement ils se laissent emporter & saisir, mais encores ils s'ingerent à tout, autant à ce qui ne les touche, comme à ce qui les touche, aux petites comme aux grandes: & souuent non pour autre chose, que pour s'embesogner & s'agiter, *in negotijs sũt negotij causa*, & ne pouuoir se tenir ny arrester, comme s'ils n'auoient rien à faire chez & au dedãs d'eux, & qu'à faute d'affaires internes, essentiels, propres & domestiques, ils en cherchẽt ou prennẽt d'estrãgers: Ils sont bon mesnagers ou auares de leur bourse, mais prodigues de leur ame, vie, temps, affection, & volonté; desquelles seules choses la mesnagerie est vtile & loüable? & s'adõnãt à quelque chose, c'est auec telle passion & violence qu'ils ne sont du tout plus à eux mesmes, s'égagẽt & s'enfoncent du tout. Les grãds demãdẽt de telles gẽs, qui se passionnent & se tuent par eux, & vsent de promesses & grands artifices, pour les y faire venir; & trouuent tousiours des fols qui les en croyent, mais les sages s'engardent bien.

Cecy est premierement iniuste, trouble entierement l'estat, & chasse le repos & la liberté de l'esprit. C'est ne sçauoir ce qu'vn chacun de nous se doit, & de combien d'offices vn chacun est obligé à soy-mesme. En voulant estre officieux & seruiables à autruy, ils sont importuns & iniustes à eux

meſmes. Nous auons tous aſſez d'affaires chez & au dedans de nous, ſans s'aller perdre au dehors, & ſe donner à tous : il ſe faut tenir à ſoy meſme. Qui oublie à honneſtement, ſainement, & gayement viure, pour en ſeruir autruy, eſt mal aduiſé, & prend vn mauuais & deſnaturé party. Il ne faut eſpouſer & s'affectionner qu'à peu de choſes, & icelles iuſtes.

Secondement, cette aſpre intention & paſſionnee affection trouble tout, & empeſche la conduite de l'affaire au quel l'on s'adonne ſi fort: comme en la precipitation la trop grande haſtiueté ſe donne meſme la jābe, s'entraue & s'arreſte: *Ipſa ſe velocitas implicat, vnde feſtinatio tarda eſt. Qui nimiū properat, ſerius abſoluit.* Auſſi eſtāt enyuré de cete intention violente on s'embaraſſe, on s'enferre, on ſe iette à l'indiſcretion, à l'iniuſtice, on apporte de l'aigreur & du ſoupçon aux autres, de l'impatience aux euenemens cōtraires ou tardifs, & qui ne ſont à ſouhait : *Malè cuncta miniſtrat impetus.* Cela ſe voit non ſeulemēt aux affaires ſerieux, mais encores vains & friuoles, comme au ieu, où celuy qui eſt ſaiſi & tranſporté d'vne ſi ardente ſoif de gaigner, ſe trouble & pert. Celuy qui va moderement eſt touſiours chez ſoy, ſans ſe picquer, conduit ſon fait & plus auantageuſement, & plus ſeurement & plus gayement : Il feint, il ploye, il differe tout à ſon aiſe ſelon le beſoin : s'il faut d'atteinte, c'eſt ſans tourment & affliction, preſt & entier pour vne autre nouuelle charge : marche tōuſiours la bride à la main, *feſtinat lente.* 10.

Tiercement, cette violente & tāt aſpre affectiō, infecte & corrompt meſme le iugement : Car ſuy- 11.

uãt au party & desirant son desauantage, ils forcenét, s'il en vient au rebours, luy attribuét des faulses loüanges & qualitez, & au party cõtraire faulses accusatiõs, interpretent tous prognostiques & euenemés à leur poste, & les font seruir à leur dessein. Faut il que tous ceux du party cõtraire & malade soient aussi meschans, & que tous vices leur conuiennent ; voire & encores ceux qui en disent & remarquent quelque bien, soient suspects estre de leur party ; ne peut il pas estre qu'vn honneste hõme au reste, au moins en quelque chose se trouue embarqué & suyue vn mauuais party ? Que la passion force la volonté, mais qu'elle emporte encores le iugment, & la face faire le sot, c'est trop: c'est la piece souueraine & derniere qui doit tousjours maintenir son authorité; & faut candidemẽt & de bonne foy recognoistre le bien qui est aux aduersaires & le mal qui est en ceux que l'on suit. Hors le nud du debat & le fonds, il faut garder equanimité & indifference, & n'allonger point sa cholere au delà des affaires. Voila les maux, que nous apporte cette trop grãde affection à quelque chose que ce soit: par tout, voire à estre bon & sage, il y peut auoir du trop.

12 Aduis. Mais pour tenir regle en cecy, il se faut souuenir que la principale & plus legitime charge, que nous auons, c'est à chacun sa conduite. C'est pourquoy nous sommes icy, nous deuons nous maintenir en tranquillité & liberté; Et pour ce faire le souuerain remede est de se prester à autruy, & ne se donner qu'à soy, prendre les affaires en main non à cœur, s'en charger & non se les incorporer, soigner & nõ passionner, ne s'attacher & mordre qu'à bien peu,

Digitized by Google

& ſe tenir touſiours à ſoy. Ce conſeil ne cõdamne point les offices deus au public. à ſes amis, à ſon prochain, tant s'en faut, l'hõme ſage doit eſtre officieux & charitable, appliquer à ſoy l'vſage des autres hõmes & du mõde, & pour ce faire doit cõtribuer à la ſocieté publique les offices & deuoirs, qui le touchẽt. *Qui ſibi amicus eſt, hunc omnib. ſcito eſſe amicum.* Mais i'y requiers moderatiõ & diſcretiõ double, l'vne de ne ſe prendre pas à tout ce qui ſe preſente, mais à ce qui eſt iuſte & neceſſaire; & cela ne va pas beaucoup loin; l'autre que ce ſoit ſans violence & ſans trouble. Il faut deſirer peu & ce peu moderemẽt, s'embeſongner peu & tranquillement, & aux charges que l'on prend, apporter les pas, les paroles l'attention, la ſueur, les moyens, & au beſoin le ſang & la vie, mais ſans vexation & paſſion ſe tenant touſiours à ſoy, en ſanté & repos. L'on vient bien & fait on bien ſon effet ſans cette ardeur, & cette tant grãde contention de volonté. Et ſe trompent fort ceux, qui penſent que l'affaire ne ſe fait pas bien, & n'y a point d'affectiõ, s'il n'y a du bruit, de la tempeſte, de l'eſclat. Car au rebours cela empẽſche & trouble la bonne conduite, cõme a eſté dit. O combien de gens ſe hazardẽt tous les iours aux guerres, dõt il ne leur chaut, & ſ'preſſent aux dangers des batailles: deſquelles la perte ne leur trouble aucunement le dormir, & c'eſt pour ne faillir à leur deuoir: & en voila vn en ſa maiſõ, qui n'oſeroit auoir regardé le dãger qui ſe paſſiõne de l'iſſuë de céte guerre: & en a l'ame plus trauaillée, que le ſoldat qui y emploie ſa vie, sõ sãg.

Au reſte il faut bien ſçauoir diſtinguer & ſeparer nous meſmes d'auec nos charges publiques, vn 13

chacun de nous joue deux roolles & deux perſonnages, l'vn eſtranger & apparét, l'autre propre & eſſentiel. Il faut diſcerner la peau de la chemiſe: l'habile hõme fera bien ſa charge, & ne laiſſera pas de bien iuger la ſottiſe, le vice, la fourbe, qui y eſt. Il l'exercerà, car elle eſt en vſage en ſon pays, elle eſt vtile au public, & peut eſtre à ſoy, le mõde vit ainſi, il ne faut rien gaſter. Il ſe faut ſeruir & ſe preualoir du monde tel qu'on le trouue, cependant le conſiderer comme choſe eſtrange de ſoy; ſçauoir bien de ſoy joüir à part, & ſe communiquer à vn ſien bien confidant, au pis aller à ſoy meſme.

VRAYE ET ESSENTIELLE preud'hommie, premiere & fondamentale partie de ſageſſe.

CHAP. III.

AYant appreſté & diſpoſé noſtre Eſcolier à la ſageſſe, par les aduis precedens, c'eſt à dire, l'ayant purifié & affranchy de tous maux, & mis en bel eſtat d'vne liberté pleine & vniuerſelle, pour auoir veuë, cõnoiſſance & maiſtriſe ſur toutes choſes (qui eſt le priuilege du ſage & ſpirituel *ſpiritualis omnia dijudicat*) il eſt maintenant temps de luy donner les leçõs, & les regles generales de ſageſſe. Les deux premieres ſerõt cõme preallables & preſuppoſees comme fondement, dont la premiere & principale ſera la probité & preud'hommie.

7. Ie n'auray point, peut-eſtre grand affaire à eſtablir cette propoſitiõ, que la preud'hommie ſoit la premiere, principale & fõdamẽtale partie de ſageſſe,

Digitized by Google

car tous (ſoit en verité & à bon eſcient, ou par belle mine, de honte & crainte de dire le contraire) en font grand feſte, l'honorent & recõmandent touſjours en premier lieu, ſe diſent eſtre ſes ſeruiteurs & affectionnés pourſuyuans, mais j'auray de la peine à montrer & perſuader qu'elle eſt la vraye & eſſentielle, que nous requeronsicy. Car celle, qui eſt en vogue & en credit, dont tout le monde ſe contente, qui eſt la ſeule cognuë, recherchee & poſſedee (i'en excepte touſiours quelque peu de ſages) eſt baſtrade, artificielle, fauſſe, & contrefaite.

Premierement, nous ſçauons que ſouuent nous ſommes menés & pouſſés à la vertu & à bien faire par des reſſorts meſchants & reprouués, par defaut & impuiſſance naturelle, par paſſion, & par le vice meſme. La chaſteté, ſobrieté, temperance, peuuent arriuer en nous par defaillance corporelle, le meſpris de la mort, patience aux infortunes, & fermeté aux dangers, vient ſouuent de faute d'apprehenſion & de iugement, la vaillance, la liberalité, la iuſtice meſmes de l'ambition, la diſcretion, la prudence, de crainte, d'auarice. Et combien de belles actions a produit la preſomption & temerité? ainſi les actions de vertu ne ſont ſouuent que maſques, elles emportent le viſage, mais elles n'en ont pas l'eſſence, elles peuuent bien eſtre dites vertueuſes par la cõſideration d'autruy, & du viſage qu'elles portent en public, mais en verité & chez l'ouurier, non, car il ſe trouue que le profit, la gloire, la couſtume & autres telles cauſes eſtrangeres nous ont induit à les faire. Quelquefois elles ſont produites par ſtupidité & beſtiſe,

2. Preuue de preud'hõmie.

dont il eſt dit que la ſageſſe & la beſtiſe ſe rencontrent en meſme point de gouſt, & reſolution, à la ſouffrance des accidens humains. Il eſt donc tres-dãgereux de iuger de la probité ou improbité d'vn homme par les actions, il faut ſonder au dedans quels reſſorts cauſent ce mouuement, & donnent le branle: les meſchants font ſouuẽt des bonnes & belles choſes, les bons & les meſchans ſe gardent pareillemẽt de mal faire, *oderunt peccare boni & mali.* Parquoy pour deſcouurir & ſçauoir qu'elle eſt la vraye preud'hommie, il ne ſe faut arreſter aux actions, ce n'eſt que le marc & le plus groſſier, & ſouuent vne happelourde & vn maſque: il faut penetrer au dedans, & ſçauoir le motif qui fait ioüer les cordes qui eſt l'ame & la vie, qui dõne le mouuement à tout. C'eſt par là qu'il faut iuger, c'eſt à quoy vn chacun doit pouruoir qu'il ſoit bon & entier, c'eſt ce que nous cherchons.

Preud'hõmie populaire & ſelon le ſtile du monde.

3 La preud'hommie, cõmunemẽt eſtimee la vraye tant preſchee & recommandee du monde, de laquelle font profeſſion expreſſe ceux qui ont le titre & la reputation publique d'eſtre gens de bien & les plus entiers, eſt ſcholaſtique & pedanteſque, ferme des loix, contrainte ſous l'eſperance & la crainte, requiſe, apprinſe & produite de la conſideration & ſubmiſſion des religions, loix, coutumes, commandemens des ſuperieurs, exemples d'autruy, ſubiette aux formes preſcrites, feminine, paoureuſe, & troublee de ſcrupules & de doutes; *ſunt quibus innocentia n ſi metu nõ placet*, laquelle non ſeulement par le monde eſt diuerſe & variable, ſelon la diuerſité des religions, des loix, des exemples, des formes (car changeans les reſſorts,

il faut

il faut bien que les mouuemens auſſi changent) mais encores en ſoy inegale, ondoyante, & deambulatoire, ſelon les accez, recez, & ſuccez des affaires, des occaſions qui ſe preſentent, des perſonnes auec qui l'on a affaire, comme le batteau pouſſé par le vent & les auirons, qui branle & marche inegalement, par ſecouſſes, boutees, & bouffees: bref, ce ſont gens de bien par accident, par occaſion, par reſſorts externes & eſtranges, non en verité & en eſſence. Ils ne le ſentent & ne s'en aduiſent pas, mais il eſt aiſé de les deſcouurir & les en conuaincre, en leur ſecoüant vn peu la bride, & les ſondant de prés, mais ſur tout par l'inegalité & diuerſité qui ſe trouuent en eux: car en meſme faict ils feront diuers iugemens, & ſe porteront tout de diuerſe façon, tantoſt le petit pas, tantoſt le grand galop. Ceſte diuerſité inégale vient de ce ce que les occaſions & reſſorts externes qui les agitent, s'enflent, ſe multiplient & groſſiſſent, ou s'attiediſſent, rabaiſſent plus ou moins, comme accidens, *quæ recipiunt magis & minus.*

4. Deſcription de la vraye prud'hommie.

Or la vraye prud'hõmie, que ie requiers en celuy qui veut eſtre ſage, eſt libre & franche, maſle & genereuſe, riante & ioyeuſe, égale, vniforme, & conſtante, qui marche d'vn pas ferme, fier, & hautain, allant touſiours ſon train, ſans regarder de coſté ny derriere, ſans s'arreſter & alterer ſon pas & ſes alleures pour le vent, le temps, les occaſions, qui ſe changent, mais non pas elle, i'entends en iugement & en volonté, c'eſt à dire, en l'ame, ou reſide & a ſon ſiege la prud'hommie: Car les actions externes, principalement les publiques, ont vn autre reſſort, comme ſera dit en ſon lieu: Ie la veux

Digitized by Google

ſcy deſcrite, aduertiſſant premierement que ſuiuant le deſſein de ce liure declaré au preface ie traicte de la prud'hommie & ſageſſe humaine, comme humaine, par laquelle on eſt dit homme de bien & ſage, & non de la Chreſtienne, combien qu'encores en diray-ie vn mot.

Nature enioinct la prudhõmie.

Le reſſort de cette prud'hommie eſt Nature, laquelle oblige tout homme d'eſtre & ſe rendre tel qu'il doit, c'eſt à dire, ſe conformer & regler ſelon elle. Nature nous eſt enſemble & maiſtreſſe qui nous enioinct & commande la prud'hommie, & loy ou inſtruction qui nous l'enſeigne. Quant au premier, il y a vne obligation naturelle, interne & vniuerſelle à tout homme d'eſtre homme de bien, droit, entier, ſuiuant l'intention de ſon autheur & facteur. L'homme ne doit point attendre ny chercher autre cauſe, obligation, reſſort ou motif de ſa prud'hommie, & n'en ſçauroit iamais auoir vn plus iuſte & legitime, plus puiſſant, plus ancien, il eſt tout auſſi toſt que luy, nay auec luy. Tout homme doit eſtre & vouloir eſtre homme de bien, pource qu'il eſt homme, qui ne ſe ſoucie de l'eſtre eſt vn monſtre, renonce à ſoy-meſme, ſe deſment, ſe deſtruit, par droict n'eſt plus homme, & deuroit par effect deſiſter de l'eſtre, il l'eſt à tort. Il faut que la prud'hommie naiſſe en luy par luy-meſme, c'eſt à dire, par le reſſort interne que Dieu y a mis & non par aucun autre externe eſtranger, par aucune occaſion ou induction. Perſonne ne veut d'vne volonté iuſte & reglée vne choſe gaſtée, corrompuë, autre que ſa nature ne porte : il implique contradiction de deſirer ou accepter vne choſe, & ne ſe ſoucier qu'elle vaille rien, l'homme veut auoir to-

tes ſes pieces bõnes & ſaines, ſon corps, ſa teſte, ſes yeux, ſon iugement, ſa memoire, voire ſes chauſſes & ſes bottes; pourquoy ne voudra-il auſſi auoir la volonté & conſcience bonne, c'eſt à dire, eſtre bon & ſainct tout entier? Ie veux donc qu'il ſoit bon & aye ſa volonté ferme & reſoluë à la droicture & prud'hommie, pour l'amour de ſoy-meſme, & à cauſe qu'il eſt homme, ſçachant qu'il ne peut eſtre autre ſans ſe renoncer & deſtruire, & ainſi ſa prud'hommie luy ſera propre, intime, eſſentielle, cõme luy eſt ſon eſtre, & comme il eſt à ſoy-meſme. Ce ne ſera donc point pour quelque conſideration, externe & venant de dehors quelle qu'elle ſoit, car telle cauſe eſtant accidentale, & du dehors peut venir à faillir ou s'affoiblir & chãger, & lors toute la prud'hõmie appuyee ſur icelle en ſera de meſme: s'il eſt prudhõme pour l'honneur & la reputation, ou autre recompenſe, eſtant en la ſolitude, hors d'eſperance qu'on le ſçache, il ceſſera de l'eſtre, ou le fera froidement & laſchement. Si pour la crainte des loix, magiſtrats, punitions, pouuant frauder les loix, circõuenir les iuges, éuiter ou éluder les preuues, & ſe cacher à la ſcience d'autruy, il ne le fera point: voila vne prud'hommie caduque, occaſionnee, accidentale, & bien chetiue: c'eſt toutesfois celle qui eſt en vogue & en vſage: on n'en cognoiſt point d'autre, perſonne n'eſt hõme de bien, qu'induit & cõuié par cauſe & occaſion, *nemo gratis bonus eſt*. Or ie veux en mon Sage vne prud'hommie eſſẽtielle & inuincible, qui tienne en ſoy-meſme, & par ſa propre racine, & qui auſſi peu s'en puiſſe arracher & ſeparer, que l'humanité de l'homme. Ie veux que iamais il ne conſente au mal, quand bien per-

Digitized by Google

ſonne n'en ſçauroit iamais riẽ, ne le ſçait il pas luy? que faut-il plus? Tout le monde enſemble n'eſt pas tant, *quid tibi prodeſt non habere conſcium, habenti conſcientiam?* Ny quand il en en deuroit receuoir vne tres-grande recompenſe, car qu'elle peut elle eſtre qui luy touche tant que ſon eſtre propre? Ce ſeroit comme vouloir auoir vn meſchant cheual, moyennant qu'il euſt vne belle ſelle. Ie veux donc que ce ſoient choſes inſeparables eſtre & conſentir de viure homme, eſtre & vouloir eſtre homme de bien. Ce premier eſt aſſez inculqué, venons au ſecond.

6. Et l'enſeigne. Or le patron & la regle pour l'eſtre, c'eſt ceſte Nature meſme qui requiert ſi abſolument que le ſoyons, c'eſt, dis-je, ceſte equité & raiſon vniuerſelle qui eſclaire & reluit en vn chacun de nous; qui agit ſelon elle, agit vrayement ſelon Dieu, car c'eſt Dieu, ou bien ſa premiere, fondamentale, & vniuerſelle loy qui l'a mis au monde, & qui la premiere eſt ſortie de luy: car Dieu & Nature ſont au mõde, comme en vn eſtat, le Roy ſon autheur & fondateur, & la loy fondamentale qu'il a baſtie pour la conſeruation & regle dudit eſtat. C'eſt vn eſclat & rayon de la diuinité, vne defluxion & dependance de la loy Eternelle qui eſt Dieu meſmes, & ſa volonté: *quid natura niſi Deus, & diuina ratio toti mundo & partibus eius inſerta?* Il agit auſſi ſelõ ſoy, car il agit ſelon le timon & reſſort animé qu'il a dedans ſoy, le mouuãt & agitant. Ainſi eſt-il homme de bien eſſentiellement, & non par accident & occaſion: car ceſte loy & lumiere eſt eſſentielle & naturelle en nous, dont auſſi eſt appellé Nature & loy de nature. Il eſt auſſi par conſequent homme de bien touſiours & perpetuellement, vniforme-

De la loy de Nature.

ment & egalement, en tout temps & tous lieux : Car ceſte loy d'equité & raiſon naturelle eſt perpetuelle en nous, *edictum perpetuum*, inuiolable qui ne peut iamais eſtre eſteinte ny effacee, , *quam nec ipſa delet iniquitas : vermis eorum non morietur*, vniuerſelle & conſtante par tout, & touſiours meſme, egale, vniforme que les temps ny les lieux ne peuuent alterer ny deſguiſer ; ne reçoit point d'accez ny recez, de plus & de moins, *Subſtantia non recipit magis nec minus.* Que vas tu chercher ailleurs ? loy, ou regle au mõde ? Que te peut on dire ou alleguer que n'ayes chez toy & au dedans, ſi tu te voulois taſter & eſcouter ? Il te faut dire, cõme au payeur de mauuaiſe foy, qui demande dequoy, & veut que l'on luy mõſtre la cedule qu'il a chez ſoy, *Quod petis intus habes.* Tu demande ce que tu as dedans ton ſein. *Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui. Gentes naturaliter quæ legis ſunt faciũt : oſtendunt opus legis ſcriptum in cordib. ſuis, lex ſcripta in cordibus noſtris.* La loy de Moyſe en ſon Decalogue en eſt vne copie externe & publique, la loy des 12. Tables, & le droit Romain, les enſeignemens moraux des Theologiens & Philoſophes, les aduis & conſeils des Iuriſconſultes, les edits & ordonnãces des ſouuerains ne ſont que petites & particulieres expreſſions d'icelle Que s'il y a aucune loy qui s'eſcarte le moins du monde de ceſte premiere & originelle matrice, c'eſt vn monſtre, vne fauſſeté, vne erreur. Bref toutes les loix du monde ne ſont que des copies & des extraits produits en iugement, contre toy qui tiens caché l'original, & feins ne ſçauoir que c'eſt, eſtouffant tant que tu peux, ceſte lumiere qui t'eſclaire au dedans, *Qui veritatem Dei detinet iniuſtitia*, mais

Pſalm 4. Rom. 1.

Digitized by Google

qui n'ont iamais eſté au dehors & humainement publiees, que pource que celle qui eſtoit au dedans tout celeſte & diuine a eſté par trop meſpriſee & oubliee. Ce ſont tous ruiſſeaux, mais qui n'ont ny tant d'eau ny ſi viue, que leur ſource & fontaine inuiſible, qui eſt dedans toy, ſi tu ne la laiſſois deperir & perdre: tant d'eau, dis-je, *Quàm multa pietas, humanitas, liberalitas, fides exigũt; quæ extra tabulas sunt.* O chetiue prud'hommie des formaliſtes, qui ſe tient aux mots de la loy, & en pẽſe eſtre quitte: combien de deuoirs requis au delà? *Quam angusta innocentia ad legem bonum esse: latius officiorũ patet, quam iuris regula.* Ny ſi forte & ſi viue, teſmoin que pour les bien entendre & ſçauoir leur intention, ſourdre & ſortir d'vne ambiguité, difficulté, antinomie, il les faut ramener à la ſource & rentrant au dedans, les mettre à la touche, & coucher au niueau de la nature, *anima legis ratio.* Voicy dõc vne prud'hommie eſſentielle, radicale, fondamentale, nee en nous de ſes propres racines, par la ſemence de raiſon vniuerſelle, qui eſt en l'ame, comme le reſſort & balancier en l'horloge, comme la chaleur naturelle au corps ſe maintient de ſoy-meſme forte & inuincible, par laquelle l'on agit ſelon Dieu, ſelon ſoy, ſelon nature, ſelon l'ordre & la police vniuerſelle du monde, quittemẽt, doucement, & ainſi ſombrement & obſcurement, ſans bruit, comme le bateau qui n'eſt pouſſé que du fil & du cours naturel & ordinaire de l'eau: toute autre eſt entee par art, & par diſcipline accidentale, comme le chaud & froid des fieures, acquiſe & conduite par des occaſions & conſiderations eſtrangeres, agiſſant auec bruit, eſclat & ambitieuſement.

Digitized by Google

Voila pourquoy la doctrine de tous les Sages porte que bien viure, c'eſt viure ſelon nature, que le ſouuerain bien en ce monde, c'eſt conſentir à nature, qu'en ſuyuant nature, comme guide & maiſtreſſe, l'on ne faudra iamais, *Naturam ſi ſequaris ducem, nuſquam aberrabis: bonum eſt quod ſecundum naturam, omnia vitia contra naturam ſunt: idem beate viuere & ſecundùm naturam*, entendant par nature l'equité & la raiſon vniuerſelle qui luit en nous, qui cõtient & couue en ſoy les ſemences de toute vertu, probité, iuſtice, & eſt la matrice de laquelle ſortent & naiſſent toutes les bonnes & belles loix, les iuſtes & equitables iugemens, que pronõcera meſmes vn idiot. Nature a diſpoſé toutes choſes au meilleur eſtat qu'elles puiſſent eſtre, & leur a donné le premier mouuement au bien, & à la fin qu'elles doiuent chercher; de ſorte que qui la ſuiura ne faudra point d'obtenir & poſſeder ſon bien, & ſa fin, *Sapientia eſt in naturam conuerti, & eò reſtitui vnde publicus error expulerit: Ab illa non deerrare, ad illius legem exemplumque formari ſapientia eſt.* Les hommes ſont naturellement bons & ne ſuiuent le mal que pour le profit ou le plaiſir: dont les Legiſlateurs pour les induire à ſuiure leur inclination naturelle & bonne, & non pour forcer leurs volontez, ont propoſé deux choſes contraires, la peine & la recompenſe.

7. Faut ſuiure nature.

Senec.

Certes nature en chacun de nous eſt ſuffiſante & douce maiſtreſſe, & regle toutes choſes, ſi nous la voulons bien eſcouter, l'employer, l'eſueiller; & n'eſt beſoin aller queſter ailleurs, ny mendier de l'art & des ſciences, les moyens, les remedes & les regles qui nous ſont beſoin: vn chacun de nous

Comme bonne & ſuffiſante maiſtreſſe.

Digitized by Google

s'il vouloit, viuroit à ſon ayſe du ſien. Pour viure content & heureux, il ne faut point eſtre ſçauant, courtiſan, ny tant habile; toute ceſte ſuffiſance qui eſt au delà la commune & naturelle, eſt vaine & ſuperfluë, voire apporte plus de mal que de bien. Nous voyons les gens ignorans, idiots & ſimples, mener leur vie plus doucement, & gayement reſiſter aux aſſauts de la mort, de l'indigence, de la douleur, plus conſtamment & tranquillement, que les plus ſçauants & habiles. Et ſi l'on y prend bien garde, l'on trouuera parmy les payſans & autres pauures gens des exẽples de patience, conſtance, equanimité, plus purs que tous ceux que l'eſcole enſeigne; ils ſuiuent tout ſimplement les raiſons & la conduite de nature, marchent tout doucement & mollement aux affaires, ſans s'eſchauffer ou s'eſleuer, & ainſi plus ſainement: les autres montent ſur leurs grands cheuaux, ſe gendarment, ſe bandent & tiennent touſiours en cerueſle & en agitation. Vn grand maiſtre & admirable Docteur en la nature a eſté Socrates, comme en l'art & ſcience Ariſtote. Socrates par les plus ſimples & naturels propos, par ſimilitudes & inductions vulgaires, parlant cõme vn payſan, vne femme fournit des preceptes & regles de bien viure, & des remedes contre tous maux, tels, forts & vigoureux, que tout l'art & ſcience du monde ne ſçauroit inuẽter, ny y arriuer.

9. Mais nous l'alterons totalement. Par violence.

Mais non ſeulement nous ne la croyons, eſcoutons, & ſuyuons, comme porte le conſeil des Sages, mais encores (ſans parler de ces monſtres qui par la violence des vices, desbauches, volõtez trop deſreglees & peruerſes, l'eſtouffent, eſteignẽt tant qu'eſt en eux la lumiere, mortifient ſes ſemences)

nous esquiuons tous à elle, nous la laissons dormir & chommer, aymãs mieux mendier ailleurs nostre apprentissage, recourir à l'estude & à l'art, que de nous contenter de ce qui croist chez nous. Nous auons vn esprit broüillon, qui s'ingere de maistriser & gouuerner par tout, & qui se meine à nostre poste, de guise, change, & brouille tout, veut adiouster, inuenter, changer, & ne se peut arrester à la simplicité & naifueté, ne trouuera rien bon s'il n'y a de la finesse & de la subtilité, *simplex illa & aperta virtus in obscuram & solertem scientiam uersa est.* Et puis nous auons ce vice que nous n'estimons point ce qui croist chez nous, nous n'estimons que ce qui s'achete, ce qui couste, & s'apporte de dehors; nous preferons l'art à la nature, nous fermons en plein Midy les fenestres, & allumons les chandelles. Ceste faute & folie vient d'vne autre, qui est que nous n'estimons point les choses selon leur vraye & essentielle valeur, mais selon la monstre, la parade & le bruit. Combien de gens y a il plus scrupuleux & plus exactes, en ce qui est du droict positif & municipal que du naturel? certes presque tous, voire encores de la ceremonie & loy de ciuilité que nous nous sommes forgez, au prix de laquelle nous auons honte, & dedaignons la Nature, nous faisons la petite bouche, tenons bonne mine, & gardons soigneusemẽt la bien-seance, & ne faisons difficulté d'aller directement contre Nature, deuoir, la conscience. Ainsi l'ombre nous est plus que le corps, la racine, la contenance plus que la substance, & la verité solide: Pour n'offenser la ceremonie, nous couurons & cachons les choses naturelles, nous n'osons nommer, & rougissons

Par art.

Par ceremonie.

au ſon des choſes que nous ne craignons aucunement de faire, & licites & illicites. Nous n'oſons dire ce qui eſt permis de faire, nous n'oſons appeller à droit nos propres membres, & nous ne craignons les employer à toutes ſortes de desbauches, nous prononçons, diſons, & faiſons ſans crainte & ſans honte les meſchantes choſes contre nature, & raiſon, pariurer, trahir, affronter, tüer, tromper, & rougiſſons au dire, & au faire des bonnes, naturelles, neceſſaires, iuſtes & legitimes. Il n'y a mary qui n'euſt plus de honte d'embraſſer ſa femme deuant le monde, que de tüer, mentir, affronter, ny femme qui ne deſire pluſtoſt toutes les meſchancetez du monde, que de nommer ce en quoy elle prend plus de plaiſir, & peut legitimemẽt faire. Iuſques aux traiſtres & aſſaſſins, ils eſpouſent les loix de la ceremonie, & attachent là leur deuoir: choſe eſtrange, que l'iniuſtice ſe pleigne de l'incivilité, & la malice de l'indiſcretion; l'art de la ceremonie ne preuaut elle pas contre la nature? La ceremonie nous defend d'exprimer les choſes naturelles & licites, & nous l'en croyons; la nature & la raiſon nous defend les illicites & perſonne ne l'en croit; l'on enuoye ſa conſcience au bordel, & l'on tient ſa contenance en regle: tout cela eſt monſtrueux, & ne ſe trouue rien de ſemblable aux beſtes. Ie ne veux pas pour tout cecy dire (comme i'entends deſja la malice gronder) que la ceremonie & bienſeance ne doiue eſtre ſoigneuſement gardee, qui eſt le ſel & aſſaiſonnement de nos actions & conuerſations. *Imo verecundiam, in ea ornatus vitæ & vis decori.* Mais ie leur dis ce que le Sauueur à gens de pareil eſprit: *ô hypocritæ excolantes culicem, & tamo-*

Cicer.

Matt. 23.

lum deglutientes, qui minima curatis grauiora ſpernitis: Hac oportet primum facere, tum illa non omittere.

De ceſte generale & vniuerſelle alteration, & cor- 10.
ruption, il eſt aduenu qu'il ne ſe cognoiſt plus rien Tellement qu'elle ne ſe cognoiſt plus en l'hõme.
de nature en nous: s'il faut dire quelles ſont ſes loix & combien il y en a nous voila bien empeſchez: l'enſeigne & la marque d'vne loy naturelle eſt l'vniuerſité d'approbation; car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'enſuyuons ſans doute d'vn cõmun conſentement, & non ſeulement toute nation, mais tout homme particulier.

On y a il aucune choſe au mõde, qui ne ſoit contrediãte & deſaduoüee, non par vne nation: mais par pluſieurs: & n'y a-il choſe ſi eſtrange & ſi deſnaturee à l'opinion de pluſieurs, qui ne ſoit apporuuee & authoriſee en pluſieurs lieux par vſage commun: le nonchaloir d'auoir des enfans, le meurtre des parens, des enfans, de ſoy-meſme, mariage auec ſes plus proches, larcin, trafic de voleries, marchandiſe publique de ſa liberté, & de ſon corps, tant des maſles que des femelles, ſont receuës par vſage public en des nations.

Certes il ne reſte plus aucune image ny trace de 11.
nature en nous, il la faut aller chercher aux beſtes, Et la faut chercher ailleurs.
où cet eſprit broüillõ & inquieté, ce vif argent, ny l'art, ny la belle ceremonie ne l'ont peu alterer; elles l'ont pure & entiere, ſinon qu'elle ſoit corrompuë par noſtre hantiſe & contagion, comme elle eſt aucunemẽt. Tout le monde ſuit nature, la regle premiere & vniuerſelle, que ſon autheur y a mis & eſtably, ſinõ l'homme ſeul qui trouble la police & l'eſtat du monde, auec ſon gẽtil eſprit, & ſon liberal arbitre, c'eſt le ſeul dereglé ennemy de nature.

Digitized by Google

12. Vraye prud'hõmie.

Voicy donc la vraye prud'hommie (fondement & piuot de sageſſe) ſuiure nature, c'eſt à dire, la raiſon. Le bien, le but & la fin de l'homme auquel giſt ſon repos, ſa liberté, ſon cõtentement, & en vn mot ſa perfection en ce monde, eſt viure & agir ſelon nature, quand ce qui eſt en luy le plus excellent cõmande, c'eſt à dire, la raiſon, la vraye prud'hommie eſt vne droicte & ferme diſpoſition de la volonté, à ſuiure le conſeil de la raiſon. Et comme l'aiguille frotée à l'aimãt ne s'arreſte iamais qu'elle ne voye ſon Nort, & par là ſe dreſſe & conduit la nauigation, ainſi l'homme n'eſt iamais bien, voire il eſt comme deſnoüé & diſloqué s'il ne viſe droit, & ne conduit le cours de ſa vie, ſes mœurs, ſes iugemens & volontez ſelon ceſte loy premiere, diuine, naturelle, qui eſt vn flambeau interne & domeſtique, toutes les autres ne ſont que ſes rayons.

13. Diſtinction de la vraye prud'hõmie.

Mais pour l'effectuer & venir à la pratique, il eſt bien plus aiſé aux vns qu'aux autres. Il y en a qui ont leur naturel particulier, c'eſt à dire, le tempe-rament, & la trempe ſi bonne & ſi douce (ce qui vient principalement, de la premiere cõformation au vẽtre de la mere, & puis du laict de la nourrice, & de toute ceſte premiere & tendre education) qu'ils ſe trouuent ſans effort & ſans art ou diſcipline, tous portez & diſpoſez à la bonté & prud'hommie, c'eſt à dire, à ſuiure & ſe conformer à la nature vniuerſelle, dont ils ſont dits bien nés, *gaudeant bene nati*. Ceſte telle prud'hõmie naturelle & aiſee, & cõme née auec nous, s'appelle proprement bonté, qualité d'ame bien née & bien reglée, c'eſt vne douceur, facilité & debonnaireté de nature, non pas (afin que perſonne ne ſe trompe) vne molleſſe,

Naturelle bonté.

Digitized by Google

vne feminine, ſotte, bonace & vicieuſe facilité, qui fait qu'on veut plaire à tous, & ne deſplaire ny offenſer perſonne, encor qu'il y ait ſuiet iuſte & legitime, & que ce ſoit pour le ſeruice de la raiſon, & de la iuſtice. D'où il auiẽt qu'ils ne veulẽt s'employer aux actions legitimes, quand c'eſt contre ceux qui s'en offenſent, ny auſſi refuſer du tout les illegitimes, quãd c'eſt enuers ceux qui y cõſentent: D'eux on dit, & eſt ceſte loüange iniurieuſe, il eſt bon puis qu'il eſt bon meſme aux meſchans; & ceſte accuſation vraye, cõment ſeroit-il bon, puis qu'il n'eſt pas mauuais aux meſchans? il faudroit pluſtoſt appeler cette telle bonté, innocẽce, ſelon qu'on appelle les petits enfans, brebis, & autres telles beſtes innocentes. Mais vne actiue, forte, maſle & efficace bonté, qui eſt vne prompte, aiſee & conſtante affection, à ce qui eſt bon, droict, iuſte, ſelon raiſon & nature.

Il y en a d'autres ſi mal nés, qu'il ſemble que cõme des monſtres, leur naturel particulier ſoit faict cõme en deſpit de la nature vniuerſelle, tant ils luy ſont reueſches. En ce cas, le remede pour corriger, reformer, addoucir, appriuoiſer & redreſſer ceſte mauuaiſe, aſpre, ſauuage, & tortuë nature, la ployer & appliquer au niueau de ſa generale & grãde maiſtreſſe, la nature vniuerſelle, eſt de recourir à l'eſtude de la Philoſophie (cõme fit Socrates) & à la vertu, qui eſt vn effort & vn combat penible contre le vice, vn eſtude laborieux qui requiert du temps, de la peine, & de la diſcipline. *Virtus in arduo & circa difficile, ad iamuã virtutis excubẽt labor & ſudor: Dij mortalibus virtutem laboris pretio vendiderunt.* Ce n'eſt pour enter ou introduire vne nouuelle, eſtrãgere ou artificielle prud'hõmie, & ainſi accidentale.

Vertu. Acquiſe

& telle que cy-dessus i'ay dit n'estre la vraye, mais c'est en ostant les empeschemens, pour réueiller & rallumer cette lumiere presque esteinte & languissante, & faire reuiure ses semences presque estouffées par le vice particulier, & mauuais temperament de l'indiuidu, comme en ostant la taye de deuant l'œil, la veuë se recouure, la poussiere de dessus le miroir, l'on void clair.

Trois degrés de perfection

12. Par tout cecy se void qu'il y a deux sortes de vraye prud'hommie; l'vne naturelle, douce, aisee, equable dite bonté: l'autre acquise, difficile, penible & laborieuse dite vertu: mais à bien dire, il y en a encore vne troisiesme, qui est comme composee des deux, & ainsi seront trois degrez de perfection. Le plus bas est vne facile nature & débõnaireté, degoustee par soy-mesmes de la debauche & du vice; nous l'auons nommé bonté, innocence: le second plus haut qu'auons appellé vertu est à empescher de viue force le progrez des vices, & s'estant laissé surprendre aux émotions premieres des passions, s'armer & se bander pour arrester leur course & les vaincre: le troisiesme & souuerain est d'vne haute resolution & d'vne habitude parfaicte, estre si bien formé, que les tentations mesmes n'y puissent naistre, que les semences des vices en soient du tout desracinees, tellement que la vertu leur soit passee en cõplexion, & en nature. Cestuy dernier se peut appeller perfection: luy & le premier de bonté se ressemblent, & sont differens du secõd, en ce qu'ils sont sans bruit, sans peine, sans effort. C'est la vraye teinture de l'ame, son train naturel & ordinaire qui ne couste rien: le second est touſiours en cruelle & en contraste. Ce dernier & pa-

faict eſt acquis par vn long eſtude, & ſerieux exercice des regles de la Philoſophie, ioint à vne belle, forte & riche nature; car il y faut tous les deux, le naturel & l'acquis. C'eſt à quoy eſtudioient ces deux Sectes, la Stoicienne, & encores plus l'Epicurienne (ce qui ſembleroit eſtrange, ſi Seneque & d'autres encor anciens ne l'atteſtoient, qui en font bien plus à croire que tous les autres plus modernes) qui auoit pour ſes ioüets & eſbats la honte, l'indigence, les maladies, les douleurs, les gehennes, la mort; non ſeulement ils meſpriſoient, ſouſtenoient patiemment, & vainquoient toutes aſpretez & difficultez: mais ils les recherchoient, s'en eſiouïſſoient & chatouïlloient, pour tenir leur vertu en haleine & en action, laquelle ils rendoient non ſeulement ferme, conſtante, graue & ſeuere, comme Caton & les Stoïciens, mais encore gaye, riante, enioüee, s'il eſt permis de dire, folaſtre.

Sur la comparaiſon de ces trois il ſemble à auſuns (qui n'apperçoiuent la hauteur, & valeur du troiſieſme) que le ſecond de la vertu à cauſe de ſes difficultez, dangers, efforts, emporte l'honneur, & comme diſoit Metellus, c'eſt choſe par trop laſche & vilaine de mal-faire: faire du bien, où n'y a peine ny danger, c'eſt choſe commune & trop aiſee: mais faire bien, ou y a danger & peine, c'eſt le deuoir d'vn homme de bien & de vertu: c'eſt le mot du diuin Philoſophe, καλὸν τὸ καλά. Mais pour en dire au vray ce qui en eſt, outre que la difficulté, cõme eſt dit par nous ailleurs, n'eſt pas vraye, ny iuſte & legitime cauſe d'eſtimer vne choſe, il eſt certain qu'en choſe pareille, le naturel vaut mieux que l'acquis, qu'il eſt bien plus noble, plus excellent

& diuin d'agir par nature que par art; ailément, equalement, & vniformement, que peniblement, inegalement, auec doute & danger; Dieu eſt bon en la premiere façon: c'eſt la naturelle & eſſentielle bonté, nous ne l'oſerions appeller vertueux, ny les Anges & eſprits bien-heureux, ils ſont dicts bons, mais pource que la vertu fait plus de bruit & d'eſclat, & agit auec plus de vehemence, que la bonté, elle eſt plus eſtimee & admiree du populaire qui eſt vn fot iuge, mais c'eſt à tort. Car ces grandes enleueures & extrauagantes productions qui ſemblent eſtre tout zele & tout feu, ne ſont pas du ieu, & n'appartiennent aucunement à la vraye prud'hommie: ce ſont pluſtoſt maladies & accez fieureux, bien eſloignez de la ſageſſe, que nous requerons icy, douce, equable & vniforme.

Cecy ſoit dit en gros de la prud'hommie: car les parties d'icelle & les deuoirs ſeront au troiſieſme liure, ſpecialement en la vertu de iuſtice.

16. De la grace, perfection de Nature.

Ie veux icy adiouſter vn mot ſelon que i'ay promis pour rebrouſſer la pointe de la meſdiſance, & faire ceſſer les plaintes de ceux qui trouuent mauuais de ce que ie fay tant valoir la nature (bien que ce ſoit Dieu comme a eſté dict, & que ce liure ne parle que du naturel & humain) comme ſi c'eſtoit tout, & ne fuſt plus rien requis. C'eſt qu'apres tout ce que i'ay dict, il reſte encor vne choſe pour rendre l'ouurage complet & parfaict, c'eſt la grace de Dieu par laquelle ceſte telle prud'hommie, bonté, vertu, eſt animee, miſe à ſon iour, & reçoit ſon dernier traict viſuel, eſt releuee, Chriſtianiſee, coronnée, c'eſt à dire, acceptee, verifiée, homologuee de Dieu; renduë meritoire, & digne

& digne de recompenſe eternelle. La prud'hommie eſt ſemblable au bon ioüeur d'orgue, qui touche bien & iuſtement ſelon l'art: la grace & l'eſprit de Dieu eſt le ſouffle & le vent qui exprime les touches, anime & fait parler l'inſtrument, & produit la melodie plaiſante. Or ce bien ne conſiſte point en longs diſcours, preceptes ou enſeignemens, ny ne s'acquiert par noſtre fait & labeur propre, c'eſt vn pur don d'en haut, dont il en porte le nom, Grace: mais il le faut deſirer, demander, implorer & humblement & ardamment. O Dieu, daignez par voſtre immenſe bonté me regarder de l'œil de voſtre clemence, accepter & aggreer mon deſir, mon eſſay, mon petit œuure, qui originellement vient de vous, par l'obligation & inſtruction que m'en auez donné en la Loy de Nature, qu'auez planté en moy, afin qu'il retourne à vous, & qu'acheuiez ce qu'auez cõmencé, afin que ſoyez mon α & ω: Arrouſez-moy de voſtre grace, tenez & cenſez-moy voſtre, &c. Le moyen de l'obtenir, c'eſt à dire, de cõuier Dieu à nous en gratifier, c'eſt cette preud'hommie & obſeruation de la Loy de Nature, qui eſt comme vn leurre, vne amorce & attraict d'icelle, comme la matiere bien preparée appelle à ſoy la forme, & comme l'ame vegetatiue & ſenſitiue, qui eſt des parens eſt voye à la raiſonnable, qui eſt de Dieu: ainſi la ſageſſe humaine eſt voye à la diuine, la Loy de Nature à la grace, la la vertu morale & Philoſophique à la Theologale, le deuoir humain à la faueur & liberté diuine. Celuy qui fait ce qu'il peut aux vertus morales, naturelles & humaines, conuie & donne occaſion à Dieu de l'eſtrener & gratifier des vertus ſurnatu-

telles & diuines. Car c'eſt vne equité & regle de de bié ſeance, que qui a eſté loyal & bon meſnager en peu, ſoit commis au plus. A tout cecy s'accordent & les ſaincts Aphoriſmes, *Qui in medico fuiſti fidelis ſupra multa te conſtituam: Deus dat ſpiritum bonum omnibus petentibus eum : facienti quod in ſe eſt, Deus non denegat gratiam. Deus non deficit in neceſſarijs & diſponit omnia ſuauiter : ſi homo inſipiens habere vſuram rationis, & deliberans de ſeipſo ordinauerit ſeipſum ad debitum finem, per gratiam conſequitur remiſſionem peccati originalis, &c.* Et les ſacrez exemples d'Abraham, de Iob, des deux Centeniers, de Naaman Syriẽ du Pere de ſainct Gregoire, leſquels Payens & infidelles pour auoir ſuiuy ceſte loy & lumiere de nature, ont eſté appellez à la foy qui leur a eſté donnee, dit ce ſainct Pere en recompenſe de leurs vertus morales, *Mirum probitas eum nobis vendicabat, vnde retulit fidem in præmium præcedentium virtutum.* Comme au rebours, contreuenir à la loy de nature, eſt s'oppoſer formellement, & empeſcher directement la grace comme apres l'Apoſtre, les Peres, Auguſtin, Chryſoſtome & Cyrille diſcourent, rendans raiſon pourquoy pluſieurs Iuifs n'ont receu l'Euangile, & que le Sauueur n'a point voulu prẽcher en pluſieurs lieux. Par où ſe void que la grace n'eſt pas contraire, ny ne force ou deſtruit la nature, ains doucement la releue, & la parfait. Ainſi ne la luy faut oppoſer cõme ſa contraire, mais appoſer comme ſa couronne: elles ſont toutes deux de Dieu, il ne les faut donc contreheurter, ny auſſi confondre, chacune a sõ reſſort & ſon action ſeparee. Ce ſont deux, que le ioüeur & le ſouffleur, auſſi ſont-ce deux, que la prud'hommie & la grace, l'a-

ction bonne en ſoy naturellement, moralement, humainement, & l'action meritoire. Celle là peut bien eſtre ſans cette cy & a ſon pris, comme en ces Philoſophes & grands hommes du temps paſſé, admirable certes en la nature, & en toute ſorte de vertu morale, & qui ſe trouue encores parmy les meſcreans, mais cette-cy ne peut eſtre ſans celle-là, nõ plus que le couuert, la couronne & conſommation ne peut eſtre ſans le corps eſleué. Le joüeur peut en tout cas exercer sõ art ſans le ſouffleur, ainſi la prud'hommie ſans la grace: il eſt vray que ce ne ſera que *æs ſonans & cimbalum tinniens*, mais celle-cy requiert celle-là: en quoy ie voy pluſieurs ſe meſconter biẽ lourdemẽt, qui n'eurent iamais aucun gouſt, ny ne conçeurent one l'image de la vraye preud'hommie, & demeurent enflez de la perſuaſion de grace, laquelle ils penſent bien pratiquer, attirer & gaigner par certains moyens bien aiſez & oyſifs à la Phariſienne, ſur quoy ils ſe repoſent bien contens ſans trauailler à la vraye probité, *promoti per ſaltum*. Maiſtres ſans auoir eſté apprentifs, Docteurs & nobles en parchemin. Or ie voy tant & tant de ces gẽs-là parmy le monde, mais ie ne voy gueres d'Ariſtides, Phocions, Catons, Regules, Socrates, Scipions, Epaminõdas, c'eſt à dire Profeſſeurs d'vne exacte, vraye & ſolide vertu morale, & probité Philoſophique, la plainte & le reprocher ſi frequent du ſouuerain Docteur de verité aux hypocrites & Phariſiẽs aura touſiours lieu, car telles gens ne faudront iamais, voire peut-eſtre les cenſures du monde. Or bien apres auoir longuement parlé de la prud'hommie, il faut dire & toucher icy vn mot de ſa contraire

17. Deſcription de la meſchanceté.

La meſchanceté eſt contre nature, eſt laide, difforme & incommode, offence tout bon iugemẽt, ſe fait haïr eſtant bien cognuë, dont aucuns on dit, qu'elle eſtoit produite de beſtiſe & d'ignorance. Plus, la meſchãceté engendre du deſplaiſir, & du repentir en l'ame, qui comme vne vlcere en la chair, luy demange, l'eſgratigne, & le faſche, la malice fabrique des tourmens contre ſoy, *malitia ipſa maximã partem veneni ſui bibit: malum conſilium conſultori peßimum.* Cõme la mouſche gueſpe qui offenſe autruy, mais bien plus ſoy-meſme, car elle y perd ſon éguillon & ſa force pour iamais: le vice a du plaiſir, autremẽt il ne ſeroit pas receu, & ne trouueroit place au monde, *nemo enim animi cauſa malus eſt*, mais il engẽdre auſſi du deſplaiſit contraire, la peine ſuit le peché, dit Platõ, voire elle naiſt auec luy, dit Heſiode, qui eſt tout le contraire de la volõté & vertu, qui reſioüit & plait: il y a de la congratulation, de la complaiſance & ſatisfaction à bien faire, c'eſt la vraye & eſſentielle recompenſe de la bonne ame, qui ne luy peut faillir, & dequoy elle ſe doit contenter en ce monde.

18. S'il n'eſt iamais permis de faillir.

Perſonne ne debat que le vice ne ſoit à éuiter & à haïr ſur toutes choſes, mais c'eſt vne queſtion; s'il ſe pouuoit preſenter tel profit, ou tel plaiſir, pour lequel tel vice fut excuſablement faiſable. Il ſemble bien que ouy à pluſieurs: du profit s'il eſt public, il n'y a point de doute, (auec les modifications toutefois, qui ſe diront en la vertu de prudence politique) mais aucuns en veulent autãt dire du profit & du plaiſir particulier. L'on en pourroit plus ſeurement parler & iuger, eſtant propoſé vn faict & vn exẽple certain, mais pour en parler tout

Ll. 3. c. 2.

ſimplement, il ſe faut tenir ferme à la negatiue.

Que le peché ne puiſſe fournir tel plaiſir & contentement au dedans, comme fait la prud'hommie, il n'y a aucun doute, mais qu'il gehenne & tourmente, comme il a eſté dit, il n'eſt pas vniuerſellement ny en tous ſens vray : pourquoy il faut diſtinguer : il y a trois ſortes de meſchancetez & de gens vicieux. Les vns ſont incorporez au mal par diſcours & reſolution, ou par longue habitude, tellement que leur entendement meſme y conſent & l'approuue, c'eſt quand le peché ayant rencontré vne ame forte ou vigoureuſe, eſt tellemẽt enraciné en elle, qu'il eſt formé & comme naturaliſé, elle en eſt imbuë & teinte du tout. D'autres à l'oppoſite font mal par boutees, ſelon que le vent impetueux de la tentation trouble, agite & precipite l'ame au vice, & qu'ils ſont ſurpris & emportez par la force de la paſſion. Les tiers comme moyens entre ces deux eſtiment bien leur vice tel qu'il eſt, l'accuſent & le condamnent au rebours des premiers, & ne ſont point emportez par la paſſion ou tentation, cõme les ſeconds, mais en ſang froid, apres y auoir penſé entrent en marché, le contrebalancent auec vn grand plaiſir ou profit, & en fin à certain prix & meſure ſe preſtent à luy, & leur ſemble qu'il y a quelque excuſe de ce faire. De cette ſorte ſont les vſures & paillardiſes, & autres pechez reprins à diuerſes fois, conſulrez, deliberez, auſſi les pecchez de complexion.

19. Si tout peché engendre repentir. Diſtinction de meſchanceiez.

De ces trois, les premiers ne ſe repentent iamais ſans vne touche extraordinaire du ciel : car eſtans affermis & endurcis à la meſchanceté, n'en ſentent point l'aigreur & la pointe : puis que l'entende-

20. Comparaiſon d'icelles.

ment l'approuue, & l'ame en eſt toute teinte, la volonté n'a garde de s'en deſdire. Les tiers ſe repentent ce ſemble en certaine façon, ſçauoir conſiderans ſimplement l'action deshonneſte en ſoy, mais puis compenſee auec le profit ou plaiſir, ils ne s'en repentent point, & à vray dire & parler propremẽt, ils ne s'en repentent point, puiſque leur raiſon & conſcience veut & conſent à la faute. Les ſeconds ſont ceux vrayement qui ſe repentent, & ſe reduiſent, & c'eſt proprement d'eux qu'eſt ditte la penitence, de laquelle ie prendray occaſion de dire icy vn mot.

Repentance eſt vn deſaueu, & vne deſdite de la volonté, c'eſt vne douleur & triſteſſe engendree en nous par la raiſon, laquelle chaſſe toutes autres triſteſſes & douleurs, qui viennent de cauſes externes. La repentance eſt interne, internement engendree, par quoy plus forte que toute autre, comme le chaud & le froid des fieures eſt plus poignant que celuy qui vient de dehors. La repentance eſt la medecine des ames, la mort aux vices, la gueriſon des volontez, & conſciences, mais il la faut bien connoiſtre. Premierement, elle n'eſt pas de tout peché, comme a eſté dit, non de celuy qui eſt inueteré, habitué, authoriſé, par le iugement meſmes: mais de l'accidental, & aduenu par ſurpriſe, ou par force, ny des choſes qui ne ſont pas en noſtre puiſſance, deſquelles y a bien regret & deſplaiſir non repentir; ny ne doit aduenir en nous pour les iſſuës mauuaiſes & contraires à nos conſeils & deſſeins. Il eſt aduenu autrement que l'on n'a penſé, conceu, & aduiſé, pour cela ne ſe faut repentir du conſeil & de l'aduis, ſi lors l'on s'y eſt pos-

21. De la repentãce.

té comme l'on deuoit, car l'on ne peut pas deuiner les issuës, si l'on les sçauoit, il n'y auroit lieu de consulter: & ne faut iamais iuger des conseils par les issuës: ny ne doit naistre en nous par la vieillesse, impuissance, & desgoust des choses, ce seroit laisser corrompre son iugement: car les choses ne sont pas changees, pour ce que nous sommes changez par l'aage, maladie, ou autre accident: L'assagissement ou amandement qui vient par le chagrin, le desgoust & foiblesse, n'est pas vray ny conscientieux, mais lasche & catarreux. Il ne faut point que la lascheté du corps serue de courrier, pour nous ramener à Dieu & à nostre deuoir, ou repentance: mais la vraye repentance, & vray rauissement est vn don de Dieu, qui nous touche le courage, & doit naistre en nous, non par la foiblesse du corps, mais par la force de l'ame, & de la raison.

Or de la vraye repentance, naist vne vraye, & frãche & consciencieuse confession de ses fautes. Cõme aux maladies du corps, l'on vse de deux sortes de remedes, l'vn qui guarit, ostant la cause & racine de la maladie, l'autre qui ne fait que pallir & endormir le mal, dont celuy là est plus cuisant que cestuy-cy, mais aussi plus salutaire: ainsi aux maladies de l'ame, le vray remede qui nettoye & guarit, c'est vne serieuse & honteuse confession de ses fautes; l'autre faux, qui ne fait que desguiser & couurir, est excuse, remede inueteré par l'auteur du mal mesme, dont dit le prouerbe, que la malice s'est elle mesme fait & cousu vne robe, c'est l'excuse, la robe faite de fueilles de figuier des premiers sautiers, qui se couurirẽt, & de parole, & de fait, mais

22. De la cõfession & excuse.

c'eſtoit d'vn ſac moüillé. Nous deurions donc apprendre à nous accuſer, dire, & confeſſer hardimẽt toutes nos actiõs & pẽſees, car outre que ce ſeroit vne belle & genereuſe franchiſe, ce ſeroit vn moyẽ de ne rien faire ny pẽſer, qui ne fuſt hõneſte & publiable. Car qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit auſſi à ne rien faire de ce qu'on eſt contraint de cacher: mais au rebours, chacun eſt ſecret & diſcret en la confeſſion, & l'on ne l'eſt en l'action, la hardieſſe de faillir eſt aucunement compẽſee & bridee par la hardieſſe de confeſſer, s'il eſt laid de faire quelque choſe, il eſt encore autant ou plus laid de ne l'oſer aduoüer. Pluſieurs grãds & Saincts, comme S. Auguſtin, Origene, Hipocrates, ont publié les erreurs de leurs opinions, il faut auſſi le faire de ſes mœurs, Pour les vouloir cacher, l'on tombe ſouuent en plus grand mal, cõme celuy qui nia ſolennelemẽt auoir paillardé, penſant ſauuer le plus par le moins, car au reboursil encherit ſõ marché, ſi ce ne fut en pis (car peut eſtre mẽtir publiquement eſt pire que ſimplement paillarder) au moins ce fut en multiplication, ce ne fut pas ejection de vice, mais addition.

Auoir vn but & train de vie certain.

Second fondement de ſageſſe.

CHAP. IV.

APres ce premier fondement de vraye & interne prud'hommie, vient comme vn ſecõd fondement preallable, & neceſſaire pour bien regler ſa vie, qui eſt ſe dreſſer & former à vn certain & aſſeuré train de viure, prendre vne vacation à laquelle on ſoit propre, c'eſt à dire, que ſon naturel particulier

(ſuiuant touſiours la nature vniuerſelle, ſa grãde & generalle ſageſſe maiſtreſſe & regẽte, comme porte le precedent & fondamẽtal aduis) s'accommode & s'applique volontiers. La Sageſſe eſt vn manimẽt doux & reglé de noſtre ame, ſe conduiſant auec meſure & proportion, & giſt en vne equalité de vie & mœurs, *Perfecta virtus æqualitas ac tenor vitæ per omnia conſonans ſibi.*

C'eſt donc vn affaire de grãd poids, que ce chois auquel on ſe porte biẽ diuerſemẽt, & où l'ó ſe trouue bien empeſché, pour tant de diuerſes conſiderations, qui nous tient en diuerſes parts, & qui ſouuẽt ſe heurtent & s'entr'empeſchẽt. Les vns y ſont heureux, leſquels par vne grãde bonté & felicité de nature, ont bien toſt & facilement ſçeu choiſir, ou par vn certain bon-heur, ſans grande deliberation, ſe trouuent comme tous portez dedans le train meilleur pour eux, tellemẽt que la fortune a choiſi pour eux, & les y a menez, ou bien par la main, amie & prouidente d'autruy y ont eſté guidez & conduits.

6. Choſe difficile, où l'on ſe porte diuerſement.

Les autres au contraire mal-heureux, leſquels ayans failly dés l'étree, & n'ayant eu l'eſprit ou l'induſtrie de ſe connoiſtre & r'aduiſer de bõne heure, pour tout doucement retirer leur épingle du jeu, ſe trouuent tellement engagez, qu'ils ne s'en peuuent plus dédire, & ſont contraints de mener vne vie pleine d'incommoditez & de repentirs.

Mais auſſi vient-il ſouuent du defaut grand de celuy qui en delibere, qui eſt, ou de ne ſe connoiſtre pas bien, & trop preſumer de ſoy: dont il auiẽt qu'il faut, ou quitter honteuſement ce que l'on a entrepris, ou ſupporter beaucoup de peine & de tourment en s'y voulant opiniaſtrer. Il ſe faut ſou-

Digitized by Google

uenir que pour leuer vn fardeau, il faut auoir plus de force que le fardeau, autrement l'on eſt cõtraint, ou de le laiſſer, ou de ſuccomber deſſous : l'homme ſage ne ſe charge iamais de plus d'affaire, qu'il ne peut executer : ou de ne ſe pouuoir arreſter à quelque choſe, mais changer de iour à autre, comme fõt ceux à qui rien ne plaiſt & ne ſatisfait, que ce qu'ils n'ont pas, tout leur fait mal au cœur, & les meſcontente, auſſi bien le loiſir, que les affaires, le commander que l'obeyr : telles gens viuent miſerablement, & ſans repos, comme gens contraints: Ceux là auſſi ne ſe peuueut tenir coy, ne ceſſent d'aller & venir ſans aucun deſſein, font des empeſchez, & ne font rien : les actiõs d'vn ſage homme tendent touſiours à quelque fin certaine, *magnam rem puta vnum hominem agere, præter ſapientem nemo vnum agit, multi formes ſumus.* Mais la plus part n'en delibere point, ny n'en conſulte, l'on ſe laiſſe mener comme buffles, ou emporter au temps, compagnie, occaſiõ, & ne ſçauroit dire pourquoy il eſt pluſtoſt de cette vacation que d'vne autre, ſinon que ſon pere en eſtoit, ou bien que ſans y penſer il s'y eſt trouué tout porté, & y a continué; tellemẽt que comme il n'a bien conſideré l'entree, il n'en ſeroit auſſi trouuer l'iſſuë : *pauci ſunt conſilio ſe ſuáque diſponunt, cæteri eorum more qui fluminibus innatant, non erunt ſed feruntur.*

3. Conſeil en cét affaire.

Or pour te bien porter en cecy, bien choiſir, & puis bien s'en acquiter, il faut ſçauoir deux choſes & deux naturels, le ſien, ſa complexion, ſa portee & capacité, ſon temperament, en quoy l'on excelle & l'on eſt foible, à quoy propre, & à quoy inepte: Car aller contre ſon naturel, c'eſt tenter Dieu, cracher contre le Ciel, ſe tailler de la beſongne pour ne la

pouuoir faire, *nec quidquam sequi quod assequi nequeas*, & s'exposer à risee & moquerie. Puis celuy des affaires, c'est à dire, de l'estat, profession, & genre de vie qui se propose, il y en a auquel les affaires sont grands & pesans, autres où sont dangereux, autres où les affaires ne sont pas si grands, mais ils sont mesle z & pleins d'embarassemens, & qui trainent apres soy plusieurs autres affaires, ces charges trauaillent fort l'esprit. Chaque profession requiert plus specialement vne certaine faculté de l'ame, l'vne l'entendement, l'autre l'imagination, l'autre la memoire: Or lib. 1. c. pour connoistre ces deux naturels, le sien & celuy de la profession & train de vie, ce qui a esté dit des temperamẽs diuers, des parties & facultez internes y seruira beaucoup. Ayant sçeu ces deux naturels, les faut confronter ensemble pour voir s'ils se pourront bien ioindre & durer ensemble, car il faut qu'ils s'accordent, si l'on a à conteſter auec son naturel, & le forcer pour le seruice & acquit de la fonction & charge que l'on prend, ou au rebours, si pour suiure son naturel, soit de gré & volonté, ou que par force & insensiblement il nous entraine, l'on vient à faillir ou heurter son deuoir, quel desordre? Où sera l'equalité, la bien-seance? *si quicquam decorum, nihil profecto magis quàm æquabilitas vitæ vniuersæ & singularum actionum, quam conseruare non possis: si aliorum imiteris naturam, omittas tuam.* Ce sont contes de penser durer & faire chose qui vaille, & qui aye grace, si le naturel n'y est. *Tu nihil inuita dices faciésve Minerua: id quemque decet quod est suum maximè. Sic est faciendum vt contra naturam vniuersam nil contendamus, ea seruata propriam sequamur.*

Que s'il aduient que par malheur, imprudence,

uenir que pour leuer vn fardeau, il faut auoir plus de force que le fardeau, autrement l'on eſt cõtraint, ou de le laiſſer, ou de ſuccomber deſſous : l'homme ſage ne ſe charge iamais de plus d'affaire, qu'il ne peut executer : ou de ne ſe pouuoir arreſter à quelque choſe, mais changer de iour à autre, comme fõt ceux à qui rien ne plaiſt & ne ſatisfait, que ce qu'ils n'ont pas, tout leur fait mal au cœur, & les meſcontente, auſſi bien le loiſir, que les affaires, le commander que l'obeyr : telles gens viuent miſerablement, & ſans repos, comme gens contraints: Ceux là auſſi ne ſe peuueut tenir coy, ne ceſſent d'aller & venir ſans aucun deſſein, font des empeſchez, & ne font rien : les actiõs d'vn ſage homme tendent touſiours à quelque fin certaine, *magnam rem putâ vnum hominem agere, præter ſapiẽtem nemo vnum agit, multi formes ſumus.* Mais la plus part n'en delibere point, ny n'en conſulte, l'on ſe laiſſe mener comme bufles, ou emporter au temps, compagnie, occaſiõ, & ne ſçauroit dire pourquoy il eſt pluſtoſt de cette vacation que d'vne autre, ſinon que ſon pere en eſtoit, ou bien que ſans y penſer il s'y eſt trouué tout porté, & y a continué; tellemẽt que comme il n'a bien conſideré l'entree, il n'en ſeroit auſſi trouuer l'iſſuë : *pauci ſunt conſilio ſe ſuáque diſponunt, cæteri eorum more qui fluminibus innatant, non erunt ſed feruntur.*

3. Conſeil en cét affaire.

Or pour te bien porter en cecy, bien choiſir, & puis bien s'en acquiter, il faut ſçauoir deux choſes & deux naturels, le ſien, ſa complexion, ſa portee & capacité, ſon temperament, en quoy l'on excelle & l'on eſt foible, à quoy propre, & à quoy inepte: Car aller contre ſon naturel, c'eſt tenter Dieu, cracher contre le Ciel, ſe tailler de la beſongne pour ne la

pouuoir faire, *nec quidquam sequi quod assequi nequeas*, & s'exposer à risee & moquerie. Puis celuy des affaires, c'est à dire, de l'estat, profession, & genre de vie qui se propose, il y en a auquel les affaires sont grands & pesans, autres où sont dangereux, autres où les affaires ne sont pas si grands, mais ils sont mesiez & pleins d'embaraſſemens, & qui trainent apres soy plusieurs autres affaires, ces charges trauaillent fort l'esprit. Chaque profession requiert plus specialement vne certaine faculté de l'ame, l'vne l'entendement, l'autre l'imagination, l'autre la memoire: Or pour connoistre ces deux naturels, le sien & celuy de la profession & train de vie, ce qui a esté dit des temperamẽs diuers, des parties & facultez internes y seruira beaucoup. Ayant sçeu ces deux naturels, les faut confronter ensemble pour voir s'ils se pourront bien ioindre & durer ensemble, car il faut qu'ils s'accordent, si l'on a à conteſter auec son naturel, & le forcer pour le seruice & acquit de la fonction & charge que l'on prend, ou au rebours, si pour suiure son naturel, soit de gré & volonté, ou que par force & insensiblement il nous entraine, l'on vient à faillir ou heurter son deuoir, quel desordre? Où sera l'equalité, la bien-seance? *si quicquam decorum, nihil profecto magis quàm æquabilitas vitæ vniuersæ & singularum actionum, quam conseruare non possis: si aliorum imiteris naturam, omittas tuam.* Ce sont contes de penser durer & faire chose qui vaille, & qui aye grace, si le naturel n'y est. *Tu nihil inuita dices faciésve Minerua: id quemque decet quod est suum maximè. Sic est faciendum vt contra naturam vniuersam nil contendamus, ea seruata propriam sequamur.* Lib. 1. c.

Que s'il aduient que par malheur, imprudence,

ou autremẽt l'on ſe trouue engagé en vne vacatiõ, & train de vie penible & incõmode, & que l'on ne s'en puiſſe plus deſdire: ce ſera office de prudẽce & ſageſſe, de ſe reſoudre à la ſupporter, l'adoucir & l'accomoder à ſoy tant que l'on peut, faiſant comme au jeu de haſard, ſelon le conſeil de Platon, auquel ſi le dé ou la carte a mal dit, lon prẽd patiẽce, & taſche l'on de rabiller le mauuais ſort, & cõme les abeilles, qui du Thim, herbe aſpre & ſeiche, font le miel doux, & cõme dit le Prouerbe, faire de neceſſité vertu.

ESTVDIER A LA VRAYE PIETE'.

Premier office de ſageſſe.

CHAP. V.

LEs preparatifs faits, & les deux fondemens iettez, il eſt tẽps de baſtir & dreſſer les regles de ſageſſe, dõt la premiere & plus noble regarde la religion, & ſeruice de Dieu. La pieté tient le premier lieu au rang de nos deuoirs, & eſt choſe de tres-grãd poids, en laquelle il eſt dãgereux & tres-facile de ſe meſcõter & faillir. Il eſt beſoin d'auoir aduis, & ſçauoir comment celuy qui eſtudie à la ſageſſe, s'y doit gouuerner. Ce que nous allons faire apres auoir vn peu diſcouru de l'eſtat & ſuccez des religions au monde, remettant le ſurplus à ce que i'en ay dit en mes trois veritez.

1. Diuerſité des religions.

C'eſt premieremẽt choſe effroyable: de la grande diuerſité des religions, qui a eſté & eſt au monde, & encores plus, de l'eſtrangeté d'aucuns, ſi fãtaſque & exorbitante, que c'eſt merueille que l'entendement humain aye peu eſtre ſi fort abeſty & enyuré d'impoſtures: Car il ſemble qu'il n'y a rien au monde haut & bas, qui n'aye eſté deïfié en quelque lieu, &

qui n'ayt trouué place pour estre adoré.

Elles conuiennent toutes en plusieurs choses, i'entens quant à la montre, & à ce qu'elles alleguẽt tout haut, en quoy le Diable est singe de Dieu, & la faulseté quelquesfois plus specieuse & plausible que la verité. Premierement, elles ont pris naissance presque en mesme climat & air: la Palestine & l'Arabie qui se touchent: (i'entends les plus celebres & fameuses maistresses des autres) elles ont leurs principes & fondemens presque pareils, la creance d'vn Dieu, autheur de toutes choses, de sa prouidence & amour enuers le genre humain, immortalité de l'ame, loyer aux bons, chastiment aux meschans apres ceste vie, incertaine profession externe de prier, inuoquer, honorer & seruir Dieu. Pour se faire valoir & receuoir, elles alleguent & fournissent, soit de fait, & en verité, comme les vrayes, ou par imposture & beau semblant des Reuelations, Apparitions, Propheties, Miracles, Prodiges, sacrez Mysteres, Saints. Toutes ont leur origine & commencement, petit, foible, humble, mais peu à peu par vne suite & acclamation contagieuse des peuples, auec des fictions mises en auant ont pris pied, & se sont authorisées, tellement que toutes sont tenuës auec affirmation & deuotion voire, les plus absurdes. Toutes tiennent & enseignẽt que Dieu s'appaise, se fleschit & gaigne par prieres, presens, vœux & promesses, festes, encens. Toutes croyent que le principal & plus plaisant seruice à Dieu & puissant moyen de l'appaiser, & pratiquer sa bonne grace, c'est se donner de la peine, se tailler, imposer & charger de force besongne difficile & douloureuse, tesmoin par tout le monde, & en tou-

2. Qui toutes conuiennẽt en plusieurs princip.

tes les religions, & encore plus aux fausses qu'aux vrayes, au Mahumetisme qu'au Christianisme, tant d'ordtes, compagnies, hermitages, & confrairies destinees à certains & diuers exercices, fort penibles, & de profession estroitte, iusques à se deschirer & decoupper leurs corps, & pensent par là meriter beaucoup plus que le commun des autres, qui ne trempent en ses afflictions & tourmens comme eux, & tous les iours s'en dressent de nouuelles, & iamais la nature humaine ne cessera, & ne verra la fin d'inuenter des moyens de se donner de la peine & du tourment, ce qui vient de l'opinion que Dieu prend plaisir & se plaist au tourment & deffaite de ses creatures, laquelle opinion est fondamentale des sacrifices, qui ont esté vniuersels par tout le monde, auant la naissance de la Chrestienté, & exercez, non seulement sur les bestes innocentes, que l'on massacroit auec effusion de leur sang, pour vn precieux present à la diuinité, mais (chose estrange de l'yuresse du genre humain) sur les enfans, petits, innocens, & les hommes faits, tant criminels, que gens de bien; coustume practiquee auec grande religion par toutes nations: Getes, qui entr'autres ceremonies & sacrifices despeschent vers leur Dieu Zamolxis, de cinq en cinq ans, vn homme d'entre eux pour le requerir des choses necessaires. Et pour ce qu'il faut que ce soit vn qui meure tout à l'instant, qu'ils l'exposent à la mort d'vne certaine façon douteuse, qui est de le lancer sur les pointes de trois lauelines droites, il auient qu'ils en depeschent plusieurs de rang, iusques à ce qu'il aduienne vn, qui s'enferre en lieu mortel, & expire soudain, estimans celuy là estre propre & fauorisé, les autres

non : Perſes, teſmoin le fait d'Ameſtris, mere de Xerxes, qui en vn coup entera tous vifs quatorze iouuenceaux, des meilleures maiſons, ſelon la religion du païs : Anciens Gaulois, Carthaginois, qui immoloient à Saturne leurs enfans, preſens peres & meres ; Lacedemoniens, qui mignardoient leur Diane, en faiſant foüetter des ieunes garçons en ſa faueur, ſouuent iuſques à la mort: Grecs, teſmoins le ſacrifice d'Iphigenia, Romains, teſmoins les deux Decies, *quæ fuit tanta iniquitas deorum vt placari pop. Rom. non poſſent niſi tales viri occidiſſent* : Mahumetans, qui ſe balaffrent le viſage, l'eſtomach; les membres pour gratifier leur Prophete : Les Indes nouuelles, Orientales & Occidentales : & au Themiſtitan, cimentans leurs idoles de ſang d'enfans. Quelle alienation de ſens, penſer flatter la diuinité par humanité, payer la bonté diuine par voſtre affliction, & ſatisfaire à ſa iuſtice par cruautez? *Iam inſana ſunt vt nemo fuerit dubitaturus furere eos, ſi cum paucioribus furerent.* Iuſtice donc affamee de ſang humain, ſang innocent, tiré & reſpandu auec tant de douleurs & tourmens, *vt ſic dij placentur,* S. Aug. *quemadmodum ne homines quidem ſæuiunt.* D'où peut venir cette opinion & creance, que Dieu prend plaiſir au tourment, & à la defaitte de ſes œuures, & de l'humaine nature? ſuiuant cette opinion, de quel naturel doit eſtre Dieu : mais tout cela a eſté aboly par le Chriſtianiſme : comme a eſté dit cy-deſſus.

Elles ont auſſi leurs differences, leurs articles particuliers, & ſeparez, par lequel elles ſe diſtinguent entr'elles, & chacune ſe prefere aux autres, & ſe confie d'eſtre la meilleure, & plus vraye que les au-

3. Et different.

tres, & s'entrereprochent auſſi les vns aux autres quelques choſes ; & par là s'entrecondamnent & reiettent.

4. La Chreſtienne ſur toute.

Mais l'on n'eſt point en doute ny en peine de ſçauoir qu'elle eſt la vraye, ayant la Chreſtiéne tãt d'auantages & de priuileges ſi hauts & ſi authentiques pardeſſus les autres, & priuatiuement d'icelles. C'eſt le ſujet de ma ſeconde verité, où eſt monſtré combien toutes les autres demeurẽt au deſſous d'elle.

5. Les dernieres ſe font ſur les precedentes

Or comme elles naiſſent l'vne apres l'autre, la plus ieune baſtit touſiours ſur ſon ainée, & prochaine precedente, laquelle elle n'improuue ny ne condãne de fonds en comble, autrement elle ne ſeroit pas ouye, & ne pourroit prendre pied, mais ſeulement l'accuſe, ou d'imperfectiõ, ou de ſon terme finy, & qu'à cette occaſion elle viẽt pour luy ſucceder & la parfaire, & ainſi la ruine peuà peu & s'enrichit de ſes dépoüilles, cõme la Iudaïque qui a retenu pluſieurs choſes de la gentille Egyptienne ſon ainée, ne pouuant ce peuple Hebrieu eſtre ſi toſt ſeuré & nettoyé de ſes couſtumes: la Chreſtienne baſtie ſur les veritez & promeſſes de la Iudaïque: la Mahumetaine ſur toutes les deux, retenant preſque toutes les veritez de Ieſus Chriſt, ſauf la premiere, qui eſt la diuinité, tellemẽt que pour ſauter du Iudaiſme au Mahumetiſme, il faut paſſer par le Chriſtianiſme, & ſe ſont trouuez des Mahumetains qui ſe ſont expoſez aux tourmens pour ſouſtenir les veritez Chreſtiennes, comme vn Chreſtien feroit pour ſouſtenir les veritez du vieil Teſtament, mais les vieilles & ainées condamnent tout à fait & entièremẽt les ieunes, & les tiennent pour ennemies capitales.

6. Toutes

Toutes les religions ont cela, qu'elles ſont eſtran-

ges

ges & horribles au ſens commun, car elles propoſent & ſont baſties & compoſées de pieces, deſquelles les vnes ſemblent au iugement humain, baſſes, indignes & meſſeantes, dont l'eſprit vn peu fort & vigoureux s'en mocque, ou bien trop hautes, eſclatantes, miraculeuſes & miſterieuſes, où il ne peut riẽ cognoiſtre, dõt il s'en offenſe. Or l'eſprit humain n'eſt capable que des choſes mediocres, meſpriſe & dédaigne les petites, s'eſtonne & ſe tranſſit des grandes; dont n'eſt de merueille s'il ſe rend difficile à receuoir du premier coup toute religion, où n'y a rien de mediocre & de commun, & faut qu'il y ſoit induit par quelque occaſiõ. Car s'il eſt fort il l'a dédaigne, & l'a en riſée; s'il eſt foible & ſuperſtitieux il s'en eſtonne & s'en ſcandaliſe: *Prædicamus Ieſum Crucifixum, Iudæis ſcandalum, gentibus ſtultitiam.* D'où il aduient qu'il y a tant de meſcreans, & irreligieux, pource qu'ils conſultent & écoutent trop leur propre iugement, voulans examiner & iuger des affaires de la religion, ſelon leur portée & capacité, & la traiter par leurs outils propres & naturels. Il faut eſtre ſimple, obeiſſant & debonnaire pour eſtre propre à receuoir religion, croire & ſe maintenir ſoubs les loix, par reuerence & obeyſſance, aſſuiettir ſon iugement, & ſe laiſſer mener & conduire à l'authorité publicque, *Captiuantes intellectum ad obſequium fidei.*

ſont eſtranges à la nature.

Mais il eſtoit requis d'ainſi proceder, autrement la religion ne ſeroit pas en reſpect & en admiratiõ, comme elle doit: or il faut que cõme difficilemẽt, auſſi authoritiquement & reuerемment, elle ſoit receuë & iurée: ſi elle eſtoit du gouſt humain & naturel ſans eſtrangeté, elle ſeroit bien plus facile-

6. Et c'eſt auec rai ſon.

Digitized by Google

tion infernale, & viure comme l'on faict? Ce ſont comptes, choſes plus incompatibles que le feu & l'eau. Ils diſent qu'ils le croient, ils ſe font à croire qu'ils le croient, & puis ils le veulent faire à croire aux autres, mais il n'en eſt riẽ, & ne ſçauẽt que c'eſt que croire: C'eſt vn croire, mais tel que l'Eſcriture appelle hiſtorique, diabolique, mort, infortune inutile, & qui fait plus de mal que de biẽ. Tels croiãs ſont des vrays mocqueurs & affronteurs, diſoit vn ancien, & vn autre, qu'ils font d'vne part les plus fiers & glorieux, & d'autre part les plus laſches & vilains du mõde; plus qu'hommes aux articles de leur creance, & pire que pourceaux en leur vie. Certes ſi nous nous tenions à Dieu & à noſtre Religiõ, ie ne dy pas par vne grace & vne eſtreinte diuine, comme il fait, mais ſeulement d'vne commune & ſimple, comme nous croyons vne hiſtoire & nous tenons à nos amis & compagnõs, nous les mettrions de beaucoup au deſſus de toute autre choſe pour l'infinie bõté qui reluit en eux; pour le moins ſeroient ils en meſme rang que l'honneur, les richeſſes, les amis. Or y en a-il bien peu qui ne craignent moins de faire contre Dieu & quelque point de ſa religion, que contre ſon parent, ſon maiſtre, ſon amy, ſes moyens. Tout cecy ne heurte point la dignité, netteté, hauteſſe de la Chreſtienté, non plus que le fumier ne ſoüille le rayon du Soleil qui luit ſur luy, car comme a dit vn ancien; *fides non à perſonis, ſed contra*: Mais l'on ne ſçauroit trop crier contre les faux hypocrites à qui la verité en veut tant par exprez & preciput, auec tant de vie qu'il leur iette & eſlance de ſa bouche. Matt. 23

Pour ſçauoir qu'elle eſt la vraye pieté, il faut premietement la ſeparer de la fauſſe, feinte & contrefaite, afin de n'equiuoquer comme la plus-part du mõde fait. Il n'y a rien qui face plus belle mine, & prenne plus de peine à reſſembler la vraye pieté & religion, mais qui luy ſoit plus cõtraire & ennemie que la ſuperſtition : comme le loup qui ne reſſemble pas trop mal le chiẽ, mais eſt d'vn eſprit & humeur tout contraire: & le flatteur qui contrefait le zelé amy, & n'eſt rien moins, & la fauſſe monnoye plus parée que la vraye ; *Gens ſuperſtitioni obnoxia religionibus aduerſa.* Et auſſi enuieuſe & ialouſe, cõme l'amoureuſe adultere, qui par ſes petites mignardiſes, fait ſemblãt de porter plus d'affectiõ, & ſe ſoucier plus du mary, que la vraye eſpouſe, laquelle elle veut rẽdre odieuſe. Or les notables differẽces des deux, ſont que la religion ayme & honore Dieu, met l'hõme en paix & en repos, & loge en vne ame libre, franche & genereuſe; la ſuperſtition trouble & effarouche l'hõme, & iniurie Dieu, apprenãt à le craindre auec horreur & effroy, ſe cacher & s'enfuir de luy, s'il eſtoit poſſible, c'eſt maladie d'ame foible, vile, & paoureuſe. *Superſtitio error infanus, amandes timet, quos colit vult: morb. puſilli animi, qui ſuperſtitione imbutus eſt quietus eſſe nuſquam poteſt. Verro ait Deum à religioſo vereri, à ſuperſtitioſo timeri.* Parlons de tous les deux à part.

9. Diſtinction entre la vraye & fauſſe religiõ.

Auguſt.

Le ſuperſtitieux ne laiſſe viure en paix ny Dieu, ny les hommes, il apprehende Dieu chagrin, deſpiteux, difficile à contẽter, facile à ſe courroucer, long à s'appaiſer, examinant nos actions à la façon humaine d'vn iuge bien ſeuere, eſpiant & nous

10. Superſtition deſcrite

Digitized by Google

guettant au pas; ce qu'il teſmoigne aſſez par ſes façons de le ſeruir, qui eſt tout de meſmes. Il tremble de peur, il ne peut biẽ ſe fier, ny s'aſſeurer, craignant n'auoir iamais aſſez bien fait, & auoir obmis quelque choſe, pour laquelle obmiſſiõ, tout peut eſtre ne vaudra rien, il doute ſi Dieu eſt bien content, ſe met en peine de le flater pour l'appaiſer & le gagner, l'importune de prieres, vœux, offrãdes, ſe feint des miracles, ayſément croit & reçoit les ſuppoſez par autres, prend pour ſoy, & interprete toutes choſes encores que puremẽt naturelles, cõme expreſſemẽt faictes & enuoyées de Dieu, mord & court à tout ce que l'on dit, comme vn homme fort ſoucieux, *duo ſuperſtitionis propria, nimius timor, nimius cultus.* Qu'eſt-ce tout cela, ſinon en ſe donnant force peine, vilement, ſordidemẽt & indignement agir auec Dieu, & plus mecaniquement que l'on ne feroit auec vn homme d'honneur? Generalement toute ſuperſtition & faute en religion, vient de ce que l'on n'eſtime pas aſſez Dieu, nous le rappellons & rauallons à nous, nous iugeons de luy ſelon nous, nous l'affublons de nos humeurs: quel blaſpheme!

11. Eſt naturelle. Or ce vice & maladie nous eſt quaſi comme naturelle, & y auons tous quelque inclination. Plutarque deplore l'infirmité humaine, qui ne ſçait iamais tenir meſure, & demeurer ferme ſur ſes pieds: car elle panche & degenere ou en ſuperſtition & vanité, ou en meſpris & nonchalance des choſes diuines. Nous reſſemblons au mal-aduiſé mary, coiffé de quelque vilaine ruſée, auec laquelle il fait plus, à cauſe de ſes mignotiſes, & artifices, qu'auec ſon honneſte eſpouſe, qui l'honore & le ſert auec vne pudeur ſimple & naifue; ainſi nous

plaiſt plus la ſuperſtition, que la religion.

E le eſt auſſi populaire, vient de la foibleſſe d'ame, d'ignorance, ou meſcognoiſſance de Dieu biẽ groſſiere, dont elle ſe trouue plus volontiers aux enfans, femmes, vieillards, malades, aſſaillis & battus de quelque violent accident, bref aux barbares, *Inclinãt natura ad ſuperſtitionem berbari.* C'eſt d'elle donc, & non de la vraye religion qu'il eſt vray, ce que l'on dit apres Platõ, que la foibleſſe & laſcheté des hommes a introduit & fait valoir la religion, dont les enfans, femmes & vieillards ſeroient plus ſuſceptibles de Religion, plus ſcrupuleux & deuotieux: ce ſeroit faire tort à la vraye religion, que luy donner vne ſi chetiue cauſe & origine. 12. Populaire. Plutarq. in Sertorio.

Outre ces ſemences & inclinations naturelles à la ſuperſtition, pluſieurs luy tiennent la main, & la fauoriſent pour le gain & grand profit qu'ils en tirent. Les grands auſſi & puiſſans, encores qu'ils ſçachent ce qui en eſt, ne la veulent troubler ny empeſcher, ſçachant que c'eſt vn outil tres-propre pour mener vn peuple, d'où il aduient que non ſeulement ils fomentent & reſchauffent celle qui eſt deſia en nature, mais encores quãd il eſt beſoin, ils en forgent & inuentent de nouuelles, comme Scipion, Sertorius, Sylla, & autres, *qui faciunt animos humiles formidine diuum, depreſſaque premunt ad terram. Nullas res multitudinem efficacius regit, quam ſuperſtitio.* 13. Nourrie & ſouſtenue par raiſon humaine. Curtius

Or quittans cette ordre & vilaine ſuperſtition, (que ie veux eſtre abominée par celuy que ie deſire icy duire & inſtruire à la ſageſſe) apprenons & guidons-nous à la vraye religion & pieté, de laquelle ie veux donner icy quelques traits & pourtraits, 14. Entrée au propos de la vraye religiõ.

ou autremẽt l'on ſe trouue engagé en vne vacatiõ, & train de vie penible & incõmode, & que l'on ne s'en puiſſe plus deſdire: ce ſera office de prudẽce & ſageſſe, de ſe reſoudre à la ſupporter, l'adoucir & l'accomoder à ſoy tant que l'on peut, faiſant comme au jeu de haſard, ſelon le conſeil de Platon, auquel ſi le dé ou la carte a mal dit, lon prẽd patiẽce, & taſche l'on de rabiller le mauuais ſort, & cõme les abeilles, qui du Thim, herbe aſpre & ſeiche, font le miel doux, & cõme dit le Prouerbe, faire de neceſſité vertu.

ESTVDIER A LA VRAYE PIETE'.

Premier office de ſageſſe.

CHAP. V.

LEs preparatifs faits, & les deux fondemens iettez, il eſt tẽps de baſtir & dreſſer les regles de ſageſſe, dõt la premiere & plus noble regarde la religion, & ſeruice de Dieu. La pieté tient le premier lieu au rang de nos deuoirs, & eſt choſe de tres-grãd poids, en laquelle il eſt dãgereux & tres-facile de ſe meſcõter & faillir. Il eſt beſoin d'auoir aduis, & ſçauoir comment celuy qui eſtudie à la ſageſſe, s'y doit gouuerner. Ce que nous allons faire apres auoir vn peu diſcouru de l'eſtat & ſuccez des religions au monde, remettant le ſurplus à ce que i'en ay dit en mes trois veritez.

1. Diuerſité des religions.

C'eſt premieremẽt choſe effroyable: de la grande diuerſité des religions, qui a eſté & eſt au monde, & encores plus, de l'eſtrangeté d'aucuns, ſi fãtaſque & exorbitante, que c'eſt merueille que l'entendement humain aye peu eſtre ſi fort abeſty & enyuré d'impoſtures: Car il ſemble qu'il n'y a rien au monde haut & bas, qui n'aye eſté deïfié en quelque lieu, &

Digitized by Google

qui n'ayt trouué place pour estre adoré.

Elles conuiennent toutes en plusieurs choses, i'entens quant à la montre, & à ce qu'elles alleguẽt tout haut, en quoy le Diable est singe de Dieu, & la faulseté quelquesfois plus specieuse & plausible que la verité. Premierement, elles ont pris naissance presque en mesme climat & air: la Palestine & l'Arabie qui se touchent: (i'entends les plus celebres & fameuses maistresses des autres) elles ont leurs principes & fondemens presque pareils, la creance d'vn Dieu, autheur de toutes choses, de sa prouidence & amour enuers le genre humain, immortalité de l'ame, loyer aux bons, chastiment aux meschans apres ceste vie, incertaine profession externe de prier, inuoquer, honorer & seruir Dieu. Pour se faire valoir & receuoir, elles alleguent & fournissent, soit de fait, & en verité, comme les vrayes, ou par imposture & beau semblant des Reuelations, Apparitions, Propheties, Miracles, Prodiges, sacrez Mysteres, Saints. Toutes ont leur origine & commencement, petit, foible, humble, mais peu à peu par vne suite & acclamation contagieuse des peuples, auec des fictions mises en auant ont pris pied, & se sont authorisées, tellement que toutes sont tenuës auec affirmation & deuotion voire, les plus absurdes. Toutes tiennent & enseignẽt que Dieu s'appaise, se fleschit & gaigne par prieres, presens, vœux & promesses, festes, encens. Toutes croyent que le principal & plus plaisant seruice à Dieu & puissant moyen de l'appaiser, & pratiquer sa bonne grace, c'est se donner de la peine, se tailler, imposer & charger de force besongne difficile & douloureuse, tesmoin par tout le monde, & en tou-

2. Qui toutes conuiennẽt en plusieurs princip.

tes les religions, & encore plus aux fausses qu'aux vrayes, au Mahumetisme qu'au Christianisme, tant d'ordres, compagnies, hermitages, & confrairies destinees à certains & diuers exercices, fort penibles, & de profession estroitte, iusques à se deschirer & decoupper leurs corps, & pensent par là meriter beaucoup plus que le commun des autres, qui ne trempent en ses afflictions & tourmens comme eux, & tous les iours s'en dressent de nouuelles, & iamais la nature humaine ne cessera, & ne verra la fin d'inuenter des moyens de se donner de la peine & du tourment, ce qui vient de l'opinion que Dieu prend plaisir & se plaist au tourment & deffaite de ses creatures, laquelle opinion est fondamentale des sacrifices, qui ont esté vniuersels par tout le monde, auant la naissance de la Chrestienté, & exercez, non seulement sur les bestes innocentes, que l'on massacroit auec effusion de leur sang, pour vn precieux present à la diuinité, mais (chose estrange de l'yuresse du genre humain) sur les enfans, petits, innocens, & les hommes faits, tant criminels, que gens de bien; coustume practiquee auec grande religion par toutes nations: Getes, qui entr'autres ceremonies & sacrifices despeschent vers leur Dieu Zamolxis, de cinq en cinq ans, vn homme d'entre eux pour le requerir des choses necessaires. Et pour ce qu'il faut que ce soit vn qui meure tout à l'instant, qu'ils l'exposent à la mort d'vne certaine façon douteuse, qui est de le lancer sur les pointes de trois lauelines droittes, il auient qu'ils en depeschent plusieurs de rang, iusques à ce qu'il aduienne vn, qui s'enferre en lieu mortel, & expire soudain, estimans celuy là estre propre & fauorisé, les autres

non : Perſes, teſmoin le fait d'Ameſtris, mere de Xerxes, qui en vn coup entera tous vifs quatorze iouuenceaux, des meilleures maiſons, ſelon la religion du païs : Anciens Gaulois, Carthaginois, qui immoloient à Saturne leurs enfans, preſens peres & meres ; Lacedemoniens, qui mignardoient leur Diane, en faiſant foüetter des ieunes garçons en ſa faueur, ſouuent iuſques à la mort : Grecs, teſmoins le ſacrifice d'Ilphigenia, Romains, teſmoins les deux Decies, *quæ fuit tanta iniquitas deorum vt placari pop. Rom. non poſſent niſi tales viri occidiſſent* : Mahumetans, qui ſe balaffrent le viſage, l'eſtomach, les membres pour gratifier leur Prophete : Les Indes nouuelles, Orientales & Occidentales : & au Themiſtitan, cimentans leurs idoles de ſang d'enfans. Quelle alienation de ſens, penſer flatter la diuinité par humanité, payer la bonté diuine par voſtre affliction, & ſatisfaire à ſa iuſtice par cruautez? *Iam inſana ſunt vt nemo fuerit dubitaturus furere eos, ſi cum paucioribus furerent.* Iuſtice donc affamee de ſang humain, ſang innocent, tiré & reſpandu auec tant de douleurs & tourmens, *vt ſic dij placentur, quemadmodum ne homines quidem ſæuiunt.* D'où peut venir cette opinion & creance, que Dieu prend plaiſir au tourment, & à la defaitte de ſes œuures, & de l'humaine nature? ſuiuant cette opinion, de quel naturel doit eſtre Dieu ? mais tout cela a eſté aboly par le Chriſtianiſme : comme a eſté dit cy-deſſus. 5 enec.

Elles ont auſſi leurs differences, leurs articles particuliers, & ſeparez, par lequel elles ſe diſtinguent entr'elles, & chacune ſe prefere aux autres, & ſe confie d'eſtre la meilleure, & plus vraye que les au- 5. Et differ.

tres, & s'entrereprochent auſſi les vns aux autres quelques choſes, & par là s'entrecondamnent & reiettent.

4. La Chreſtienne ſur toute.

Mais l'on n'eſt point en doute ny en peine de ſçauoir qu'elle eſt la vraye, ayant la Chreſtiéne tãt d'auantages & de priuileges ſi hauts & ſi authentiques pardeſſus les autres, & priuatiuement d'icelles. C'eſt le ſujet de ma ſeconde verité, où eſt monſtré combien toutes les autres demeurẽt au deſſous d'elle.

5. Les dernieres ſe font ſur les precedentes

Or comme elles naiſſent l'vne apres l'autre, la plus ieune baſtit touſiours ſur ſon aiſnee, & prochaine precedente, laquelle elle n'improuue ny ne condãne de fonds en comble, autrement elle ne ſeroit pas ouye, & ne pourroit prendre pied, mais ſeulement l'accuſe, ou d'imperfectiõ, ou de ſon terme finy, & qu'à cette occaſion elle viẽt pour luy ſucceder & la parfaire, & ainſi la ruine peuà peu & s'enrichit de ſes dépoüilles, cõme la Iudaïque qui a retenu pluſieurs choſes de la gentille Egyptienne ſon aiſnee, ne pouuant ce peuple Hebrieu eſtre ſi toſt ſeuré & nettoyé de ſes couſtumes: la Chreſtienne baſtie ſur les veritez & promeſſes de la Iudaïque: la Mahumetaine ſur toutes les deux, retenant preſque toutes les veritez de Ieſus Chriſt, ſauf la premiere, qui eſt la diuinité, tellemẽt que pour ſauter du Iudaiſme au Mahumetiſme, il faut paſſer par le Chriſtianiſme, & ſe ſont trouuez des Mahumetains qui ſe ſont expoſez aux tourmens pour ſouſtenir les veritez Chreſtiennes, comme vn Chreſtien feroit pour ſouſtenir les veritez du vieil Teſtament, mais les vieilles & aiſnees condamnent tout à fait & entieremẽt les ieunes, & les tiennent pour ennemies capitales.

6. Toutes

Toutes les religions ont cela, qu'elles ſont eſtranges

ges & horribles au ſens commun, car elles propoſent & ſont baſties & compoſées de pieces, deſquelles les vnes ſemblent au iugement humain, baſſes, indignes & meſſeantes, dont l'eſprit vn peu fort & vigoureux s'en mocque, ou bien trop hautes, eſclatantes, miraculeuſes & miſterieuſes, où il ne peut riẽ cognoiſtre, dõt il s'en offenſe. Or l'eſprit humain n'eſt capable que des choſes mediocres, meſpriſe & dédaigne les petites, s'eſtonne & ſe tranſſit des grandes; dont n'eſt de merueille s'il ſe rend difficile à receuoir du premier coup toute religion, où n'y a rien de mediocre & de commun, & faut qu'il y ſoit induit par quelque occaſiõ. Car s'il eſt fort il l'a dédaigne, & l'a en riſée; s'il eſt foible & ſuperſtitieux il s'en eſtonne & s'en ſcandaliſe: *Prædicamus Ieſum Crucifixum, Iudæis ſcandalum, gentibus ſtultitiam.* D'où il aduient qu'il y a tant de meſcreans, & irreligieux, pource qu'ils conſultent & écoutent trop leur propre iugement, voulans examiner & iuger des affaires de la religion, ſelon leur portée & capacité, & la traiter par leurs outils propres & naturels. Il faut eſtre ſimple, obeïſſant & debonnaire pour eſtre propre à receuoir religion, croire & ſe maintenir ſoubs les loix, par reuerence & obeyſſance, aſſuiettir ſon iugement, & ſe laiſſer mener & conduire à l'authorité publicque, *Captiuantes intellectum ad obſequium fidei.*

ſont eſtranges à la nature.

Mais il eſtoit requis d'ainſi proceder, autrement la religion ne ſeroit pas en reſpect & en admiratiõ, comme elle doit: or il faut que cõme difficilemẽt, auſſi authoritiquement & reuerentemment, elle ſoit receuë & iurée: ſi elle eſtoit du gouſt humain & naturel ſans eſtrangeté, elle ſeroit bien plus facile-

6. Et c'eſt auec rai ſon.

Digitized by Google

ment, mais moins reuerемment prise.

7. Parquoy ne doiuent estre prises humainement.

O estans les religions & creances telles que dit est, estranges aux sens communs, surpassantes de bien loin toute la portée & intelligence humaine, elles ne doiuent, ny ne peuuent estre prises, ny loger chez nous, par moyens naturels & humains (autrement tant de grandes ames, rares & excellentes qu'il y a eu, y fussent arriuées) mais il faut qu'elles soient apportées & baillées par reuelation extraordinaire & celeste, prises & receuës par inspiration diuine, & comme venant du Ciel. Ainsi aussi disent tous qu'ils la tiennent & la croyent, & tous vsent de ce jargon, que non des hommes, ny d'aucune creature, ains de Dieu.

8. Toutesfois elles sont.

Mais à dire vray, sans rien flatter ny desguiser, il n'en est riẽ; Elles sont, quoy qu'on dise, tenuës par mains & moyens humains, ce qui est vray en tous sens des fausses religions, n'estans que pures inuentions humaines ou diaboliques, les vrayes, comme elles ont vn autre ressort, aussi sont elles & receuës & tenuës d'vne autre main, toutefois il faut distinguer. Quant à la reception, la premiere & generale publicatiõ & instalatiõ d'icelles a esté, *Domino cooperante, sermonem confirmante sequẽtibus signis*, diuine & miraculeuse, la particuliere reception se fait biẽ tous les iours par voye, mains, & moyens humains; la nation, le pays, le lieu donne la religion: l'on est de celle que le lieu & la compagnie où l'on est né, tient; l'on est circoncis, baptizé, Iuif & Chrestien, auant que l'on sçache que l'on est homme, la religion n'est pas de nostre choix & electiõ, l'homme sans son sçeu est fait Iuif ou Chrestien, à cause qu'il est né dedans la Iuifuerie ou Chrestienté que s'il

fuſt né ailleurs dedans la Gentilité ou le Mahumetiſme, il fuſt eſté de meſmes, Gentil, ou Mahumetain. Quant à l'obſeruance les vrays & bons profeſſeurs d'icelles, outre la profeſſion externe qui eſt commune à tous, voire & aux meſcroyans, ont le don de Dieu, le teſmoignage du S. Eſprit au dedans; mais c'eſt choſe qui n'eſt pas commune ny ordinaire, quelque belle mine, que l'on tienne, teſmoin la vie & les mœurs ſi mal accordãtes auec la creance, teſmoin que pour occaſions humaines & bien legeres, l'on va contre la teneur de ſa religiõ. Si elle tenoit & eſtoit plantée par vne attache diuine, choſe du monde ne nous en pourroit eſbranler, telle attache ne ſe romproit pas ſi ayſément, s'il y auoit de la touche & du rayon de la diuinité, il paroiſtroit par tout, & l'on produiroit des effets qui s'en ſentiroient & ſeroient miraculeux, comme a dit la verité. Si vous auiez vne ſeule goutte de foy, vous remuëriez les montaignes. Mais quelle proportion ny conuenance entre la perſuaſion de l'immortalité de l'ame, & d'vne future recompẽſe ſi glorieuſe & heureuſe, ou ſi malheureuſe & angoiſſeuſe, & la vie que l'on mene? La ſeule apprehenſiõ des choſes que l'on dit croire ſi fermemẽt, feroit eſgarer & perdre le ſens: la ſeule apprehenſion & crainte de mourir par iuſtice & en public, ou de quelqu'autre accident honteux & faſcheux, a faict perdre le ſens à pluſieurs, & les a iettez à des parties bien eſtranges: & qu'eſt-ce là au prix de ce que la religion enſeigne de l'aduenir; Mais ſeroit il poſſible de croire en verité, eſperer ceſte immortalité biẽ heureuſe, & craindre la mort, paſſage neceſſaire à icelle? craindre & apprehender ceſte puni-

Digitized by Google

tion infernale, & viure comme l'on faict? Ce ſont comptes, choſes plus incompatibles que le feu & l'eau. Ils diſent qu'ils le croient, ils ſe font à croire qu'ils le croient, & puis ils le veulent faire à croire aux autres, mais il n'en eſt riẽ, & ne ſçauẽt que c'eſt que croire: C'eſt vn croire, mais tel que l'Eſcriture appelle hiſtorique, diabolique, mort, infortune inutile, & qui fait plus de mal que de biẽ. Tels croiãs ſont des vrays mocqueurs & affronteurs, diſoit vn ancien, & vn autre, qu'ils ſont d'vne part les plus fiers & glorieux, & d'autre part les plus laſches & vilains du mõde; plus qu'hommes aux articles de leur creance, & pire que pourceaux en leur vie. Certes ſi nous nous tenions à Dieu & à noſtre Religiõ, ie ne dy pas par vne grace & vne eſtreinte diuine, comme il fait, mais ſeulement d'vne commune & ſimple, comme nous croyons vne hiſtoire & nous tenons à nos amis & compagnõs, nous les mettrions de beaucoup au deſſus de toute autre choſe pour l'infinie bõté qui reluit en eux, pour le moins ſeroient ils en meſme rang que l'honneur, les richeſſes, les amis. Or y en a-il bien peu qui ne craignent moins de faire contre Dieu & quelque point de ſa religion, que contre ſon parent, ſon maiſtre, ſon amy, ſes moyens. Tout cecy ne heurte point la dignité, netteté, hauteſſe de la Chreſtienté, non plus que le fumier ne ſoüille le rayon du Soleil qui luit ſur luy, car comme a dit vn ancien; *fides non à perſonis, ſed contra*: Mais l'on ne ſçauroit trop crier contre les faux hypocrites à qui la verité en veut tant par exprez & preciput, auec tant de vie qu'il leur iette & eſlance de ſa bouche. Matt. 23

Pour ſçauoir qu'elle eſt la vraye pieté, il faut premierement la ſeparer de la fauſſe, feinte & contrefaite, afin de n'equiuoquer comme la plus-part du mõde fait. Il n'y a rien qui face plus belle mine, & prenne plus de peine à reſſembler la vraye pieté & religion, mais qui luy ſoit plus cõtraire & ennemie que la ſuperſtition : comme le loup qui ne reſſemble pas trop mal le chiẽ, mais eſt d'vn eſprit & humeur tout contraire: & le flatteur qui contrefait le zelé amy, & n'eſt rien moins, & la fauſſe monnoye plus parée que la vraye ; *Gens ſuperſtitioni obnoxia religionibus aduerſa.* Et auſſi enuieuſe & ialouſe, cõme l'amoureuſe adultere, qui par ſes petites mignardiſes, fait ſemblãt de porter plus d'affectiõ, & ſe ſoucier plus du mary, que la vraye eſpouſe, laquelle elle veut rẽdre odieuſe. Or les notables differẽces des deux, ſont que la religion ayme & honore Dieu, met l'hõme en paix & en repos, & loge en vne ame libre, franche & genereuſe; la ſuperſtition trouble & effarouche l'hõme, & iniurie Dieu, apprenãt à le craindre auec horreur & effroy, ſe cacher & s'enfuir de luy, s'il eſtoit poſſible, c'eſt maladie d'ame foible, vile, & paoureuſe, *Superſtitio error infanus, amandes timet, quos colit vitat: morb. puſilli animi, qui ſuperſtitione imbutus eſt quietus eſſe nuſquam poteſt. Verro ait Deum à religioſo vereri, à ſuperſtitioſo timeri.* Parlons de tous les deux à part.

9. Diſtinction entre la vraye & fauſſe religiõ.

Auguſt.

Le ſuperſtitieux ne laiſſe viure en paix ny Dieu, ny les hommes, il apprehende Dieu chagrin, deſpiteux, difficile à contẽter, facile à ſe courroucer, long à s'appaiſer, examinant nos actions à la façon humaine d'vn iuge bien ſeuere, eſpiant & nous

10. Superſtition deſcrite

guettant au pas; ce qu'il teſmoigne aſſez par ſes façons de le ſeruir, qui eſt tout de meſmes. Il tremble de peur, il ne peut biẽ ſe fier, ny s'aſſeurer, craignant n'auoir iamais aſſez bien fait, & auoir obmis quelque choſe, pour laquelle obmiſſiõ, tout peut eſtre ne vaudra rien, il doute ſi Dieu eſt bien content, ſe met en peine de le flater pour l'appaiſer & le gagner, l'importune de prieres, vœux, offrãdes, ſe feint des miracles, ayſément croit & reçoit les ſuppoſez par autres, prend pour ſoy, & interprete toutes choſes encores que puremẽt naturelles, cõme expreſſemẽt faictes & enuoyées de Dieu, mord & court à tout ce que l'on dit, comme vn homme fort ſoucieux, *duo ſuperſtitionis propria, nimius timor, nimius cultus.* Qu'eſt-ce tout cela, ſinon en ſe donnant force peine, vilement, ſordidemẽt & indignement agir auec Dieu, & plus mecaniquement que l'on ne feroit auec vn homme d'honneur? Generalement toute ſuperſtition & faute en religion, vient de ce que l'on n'eſtime pas aſſez Dieu, nous le rappellons & rauallons à nous, nous iugeons de luy ſelon nous, nous l'affublons de nos humeurs: quel blaſpheme!

II. Eſt naturelle,

Or ce vice & maladie nous eſt quaſi comme naturelle, & y auons tous quelque inclination. Plutarque deplore l'infirmité humaine, qui ne ſçait iamais tenir meſure, & demeurer ferme ſur ſes pieds: car elle panche & degenere ou en ſuperſtition & vanité, ou en meſpris & nonchalance des choſes diuines. Nous reſſemblons au mal-aduiſé mary, coiffé de quelque vilaine ruſée, auec laquelle il fait plus, à cauſe de ſes mignotiſes, & artifices, qu'auec ſon homeſte eſpouſe, qui l'honore & le ſert auec vne pudeur ſimple & naïfue; ainſi nous

plaiſt plus la ſuperſtition, que la religion.

E le eſt auſſi populaire, vient de la foibleſſe d'ame, d'ignorance, ou meſcognoiſſance de Dieu biẽ groſſiere, dont elle ſe trouue plus volontiers aux enfans, femmes, vieillards, malades, aſſaillis & battus de quelque violent accident, bref aux barbares, *Inclinãt natura ad ſuperſtitionem berbari.* C'eſt d'elle donc, & non de la vraye religion qu'il eſt vray, ce que l'on dit apres Platõ, que la foibleſſe & laſcheté des hommes a introduit & fait valoir la religion, dont les enfans, femmes & vieillards ſeroient plus ſuſceptibles de Religion, plus ſcrupuleux & deuotieux: ce ſeroit faire tort à la vraye religion, que luy donner vne ſi chetiue cauſe & origine. 12. Populaire. Plutarq. in Sertorio.

Outre ces ſemences & inclinations naturelles à la ſuperſtition, pluſieurs luy tiennent la main, & la fauoriſent pour le gain & grand profit qu'ils en tirent. Les grands auſſi & puiſſans, encores qu'ils ſçachent ce qui en eſt, ne la veulent troubler ny empeſcher, ſçachant que c'eſt vn outil tres-propre pour mener vn peuple, d'où il aduient que non ſeulement ils fomentent & reſchauffent celle qui eſt de ſia en nature, mais encores quãd il eſt beſoin, ils en forgent & inuentent de nouuelles, comme Scipion, Sertorius, Sylla, & autres, *qui faciunt animos humiles formidine diuum, depreſſoſque premunt ad terram. Nulla res multitudinem efficacius regit, quam ſuperſtitio.* 13. Nourrie & ſouſtenue par raiſon humaine. Curtius

Or quittans cette ordre & vilaine ſuperſtition, (que ie veux eſtre abominée par celuy que ie deſire icy duire & inſtruire à la ſageſſe) apprenons & guidons-nous à la vraye religion & pieté, de laquelle ie veux donner icy quelques traits & pourtraits, 14. Entrée au propos de la vraye religiõ.

comme petites lumieres. Mais auant y entrer ie veux dire cecy en general, & comme preface, que tant de diuerſes religions & manieres de ſeruir Dieu, qui ſont ou peuuent eſtre au monde, celles ſemblent eſtre plus nobles, & auoir plus d'apparence de verité, leſquelles ſans grande operatiõ externe & corporelle, retirent l'ame au dedans, & l'eſleuent par pure contemplation, à admirer & adorer la grandeur & majeſté immenſe de la premiere cauſe de toutes choſes, & l'eſtre des eſtres, ſans grande declaration ou determinatiõ d'icelle, ou preſcription de ſon ſeruice : ains la recognoiſſent indefiniment eſtre la bonté, perfection, infinité du tout incomprehenſible, & incognoiſſable, comme enſeignent les Pythagoriens & plus inſignes Philoſophes. C'eſt s'approcher de la religion des Anges, & bien pratiquer le mot du fils de Dieu, adorer en eſprit & verité, & que Dieu demande tels adorateurs cõme les meilleurs. Et l'autre bout & extremité ſont ceux qui veulent auoir vne Deité viſible & preceptible par les ſens, auquel erreur vilain & groſſier a trempé preſque tout le monde, & Iſraël au deſert ſe faiſant vn veau : & de ceux-là, ceux qui ont choiſi le Soleil pour Dieu ſemblent auoir plus de raiſon que tous autres, à cauſe de ſa grandeur, beauté, vertu eſclattante & incogneuë, & certes dignes, voire qui force tout le monde en admiration & reuerence de ſoy : l'œil ne voit rien de pareil en l'vniuers, ny d'approchant, il eſt vn, ſeul, & ſans compagnon. La Chreſtienté comme au milieu a bien le tout temperé, le ſenſible & externe auec l'inſenſible & interne, ſeruant Dieu d'eſprit & de corps, & s'accommodant aux grands

Iean 4 24.

& aux petits, dont eſt mieux eſtablie & plus durable. Mais en icelle meſme, comme il y a diuerſité & des degrez d'ames, de ſuffiſance & capacité, de grace diuine, auſſi y a-il de manieres de ſeruir Dieu. Les plus releuez & parfaits tirent plus à la premiere maniere plus ſpirituelle & contemplatiue, & moins externe, les moindres & imparfaits, *quaſi ſub pedagogo*, demeurent en l'autre delaict externe & populaire.

If. Deſcriptiõs diuerſes de religion.

La religion eſt en la cognoiſſance de Dieu & de ſoy meſme: car c'eſt vne action relatiue entre les deux, ſon office eſt d'éleuer Dieu au plus haut de tout ſon effort, & baiſſer l'hõme au plus bas, l'abbatre cõme perdu, & puis luy fournir des moyẽs de ſe releuer, luy faire ſentir ſa miſere & ſon rien, afin qu'en Dieu ſeul, il mette ſa confiance & ſon tout.

16. L'office de religion eſt nous lier auec l'autheur & principe de tout bien, reünir & conſolider l'hõme à ſa premiere cauſe, comme à ſa racine, en laquelle tant qu'il demeure ferme & fiché, il ſe conſerue à ſa perfection: au contraire quand il s'en ſepare, il ſeiche auſſi-toſt ſur le pied.

17. La fin & l'effect de la religion eſt de rendre fidellement tout l'honneur & la gloire à Dieu; & tout le profit à l'homme: tous biens reuiennent à ces deux choſes. Le profit qui eſt vn amendemẽt & vn bien eſſentiel & interne, eſt deu à l'homme vuide, neceſſiteux, & de tous points miſerable: la gloire qui eſt vn ornement acceſſoire & externe, eſt deu à Dieu ſeul, qui eſt la perfection & la plenitude de tous biens, auquel rien ne peut eſtre adiouſté, *Gloria in excelſis Deo, & in terra pax hominibus.*

18. Suyuant ce deſſus noſtre inſtruction à la pieté, eſt

premierement d'apprendre à cognoistre Dieu: car de la cognoissance des choses procede l'honneur que nous leur portons. Il faut donc premierement que nous croyons qu'il est, qu'il a creé le monde par sa puissance, bonté, sagesse, que par elle mesme il le gouuerne, que sa prouidence veille sur toutes choses, voire les plus petites, que tout ce qu'il nous enuoye est pour nostre bien, & que nostre mal ne vient que de nous. Si nous estimons maux les fortunes qu'il nous enuoye, nous blaspi. merions contre luy, pource que naturellement nous honorons qui bien nous fait, & hayssons qui nous fait mal. Il nous faut donc resoudre de luy obeyr & prendre en gré tout ce qui vient de sa main, nous commettre & soubsmettre à luy.

Instruction à pieté.

19. Honorer.

Il faut puis apres l'honorer, la plus belle & sainte façon de ce faire, est premierement de leuer nos esprits de toute charnelle, terrienne, & corruptible imagination, & par les plus chastes, hautes, & saintes conceptions, nous exercer en la contemplation de la diuinité: apres que nous l'aurons orné de tous les noms & loüanges les plus magnifiques & excellens, que nostre esprit se peut imaginer, nous recognoissons que nous ne luy auons encores rien presenté, digne de luy: mais que la faute est en nostre impuissance & foiblesse, qui ne peut rien conceuoir de plus haut, Dieu est le dernier effort de nostre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idée suiuant sa capacité, & pour mieux dire, Dieu est infiniment par dessus tous nos derniers & plus hauts efforts, & imaginations de perfection.

Il faut puis apres le seruir de cœur & d'esprit,

Digitized by Google

c'eſt le ſeruice qui reſpond à ſon naturel : *Deus ſpiritus eſt : Si Deus eſt animus ſit tibi pura mente colendus*: c'eſt celuy qu'il demande, & qui luy agrée: *pater tales quærit adoratores*: l'offrande plaiſante à ſa Majeſté, c'eſt vn cœur net, frãc, & humilié: *Sacrificium Deo Spiritus*, vne ame & vne vie innocente: *optimus animus, pulcherrimus Dei cultus : religioſiſſimus cultus imitari, vnicus Dei cultus non eſſe malum*: l'homme ſage eſt vn vray Sacrificateur du grand Dieu ſon eſprit eſt ſon temple, ſon ame en eſt ſon image, ſes affections ſont les offrandes, ſon plus grand & ſolemnel ſacrifice, c'eſt l'imiter, le ſeruir & l'implorer: c'eſt au grand à donner, & au petit à demander: *Beatius dare quam accipere*.

10. Seruir d'eſprit. Senec. Lactãt. Merc. Triſm.

Ne faut toutesfois meſpriſer & deſdaigner le ſeruice exterieur & public, auquel il ſe faut trouuer, & aſſiſter auec les autres, & obſeruer les ceremonies ordonnées & accouſtumées, auec moderatiõ, ſans vanité, ſans ambition, ou hypocriſie, ſans luxe ny auariçe, & touſiours auec ceſte penſée, que Dieu veut eſtre ſerui d'eſprit, & que ce qui ſe fait au dehors eſt plus pour nous que pour Dieu, pour l'vnité & edification humaine que pour la verité diuine, *quæ potius ad morem quàm ad rem pertinet*.

11. De corps

Nos vœux & prieres à Dieu doiuent eſtre toutes reglée & ſubiectes à ſa volonté, nous ne deuons rien deſirer ny demander, que ſuiuant ce qu'il a ordonné, ayant touſiours pour noſtre refrain, *fiat voluntas tua*. Demander choſe contre ſa prouidence, eſt vouloir corrompre le iuge, & gouuerneur du monde, le penſer flatter & gaigner par preſens & promeſſes, c'eſt l'iniurier : Dieu ne deſire pas nos biens, auſſi n'en auons-nous point à vray dire,

12. Le prie.

Digitized by Google

tout eſt à luy, *non accipiam de domo tua vitulos*, &c. *meus eſt enim orbis terra & plenitudo eius*, mais ſeulement que nous nous rendiõs dignes des ſiens, & ne demãde pas que nous luy donniõs: mais que nous luy demãdions, & prenions: en quoy nous l'honorons, *Inuoca me in die tribulationis, eruam te, & honorificabis me* Auſſi eſt-ce à luy à donner comme grand, & l'homme petit & neceſſiteux à demander & à prẽdre, luy vouloir preſcrire ce qu'il nous faut ou nous voulons, c'eſt s'expoſer à l'inconuenient de Midas, mais ce qui luy plaiſt & ſçait nous eſtre ſalutaire.

23. Bien vſer de ſon nõ.

Bref, il faut pẽſer, parler, & agir auec Dieu, cõme tout le monde nous entendant viure & conſeruer auec le monde, comme Dieu le voyant.

Ce n'eſt pas reſpecter & honorer le nom de Dieu cõme il faut, mais pluſtoſt le violer, que de le meſler en toutes nos actions & paroles, legerement & promiſcuëment, comme par exclamation, ou par couſtumes, ou ſans y penſer, ou bien tumultuairement & en paſſant; il faut rarement & ſobremẽt; mais ſerieuſemẽt, auec pudeur, crainte, reuerence, parler de Dieu & de ſes œuures, & n'entreprendre iamais d'en iuger.

24. Concluſion

Voila ſommairement pour la pieté, laquelle doit eſtre en premiere recommandation, contemplant touſiours Dieu d'vne ame franche, allegre, & filiale, non effarouchée ny troublée, comme les ſuperſtitieux. Pour les particularitez, tant de la creãce qu'obſeruãce, il ſe faut tenir à la Chreſtienne, comme la vraye, plus riche, plus releuée, plus honorable à Dieu, profitable & conſolatiue à l'homme, ainſi qu'auons monſtré en noſtre ſecon-

de verité, & en icelle demeurent, il faut d'vne douce ſubmiſſiõ & obeïſſãce s'en remettre & arreſter à ce que l'Egliſe Catholique a de tout temps, vniuerſellement tenu & tient, ſans diſputer & s'embroüiller en nouueauté ou opinion triée & particuliere pour les raiſons déduites en noſtre troiſieſme verité, ſpecialemẽt és premier & dernier chapitres, qui ſuffiront à celuy qui ne pourra, ou ne voudra lire tout le liure.

25) Aduis de bien cõioindre la pieté & probité.

Seulement ay-je icy à donner vn aduis neceſſaire à celuy qui pretend à la ſageſſe, qui eſt de ne ſeparer la pieté de la vraye prud'hommie, de laquelle nous auons parlé cy-deſſus, ſe contentãt de l'vne; moins encores les confondre & meſler enſemble: ce ſont deux choſes bien diſtinctes, & qui ont leurs reſſorts diuers, que la pieté & probité, la religion & la prud'hommie, la deuotion & la conſcience, ie les veux toutes deux iointes en celuy que i'inſtruis icy, comme auſſi l'vne sãs l'autre ne peut eſtre entiere & parfaite, mais non pas cõfuſes. Voicy deux eſcueils dont il ſe faut garder, & peu s'en ſauuent, les ſeparer ſe cõtentant de l'vne, ſans les cõfondre & meſler, tellement que l'vne ſoit le reſſort de l'autre.

26) De ceux qui ont la pieté sãs probité.

Les premiers qui les ſeparent, & n'en ont qu'vne, ſont de deux ſortes, car les vns s'addonnent totalement au culte & ſeruice de Dieu, ne ſe ſouciant gueres de la vraye vertu & prud'hommie, de laquelle ils n'ont aucun gouſt, vice remarqué comme naturel aux Iuifs (tare ſuperſtitieuſe ſur toutes, & à cauſe de ce odieuſe à toutes) ſpecialement aux Scribes & Phariſiens les plus religieux d'entr'eux, fort deſcrié par leurs Prophetes, & puis

Scribes & Phariſiens.

premiers, q i ne ſe ſoucient que de Religion. Ils peruertiſſent tout ordre, & broüillent tout, cõfondans la preud'hõmie, la Religion, la grace de Dieu (cõme a eſté dit cy deſſus) dont ils n'ont ny vraye preud'hommie, ny vraye Religion, ny par conſequent la grace de Dieu, comme ils penſent, gens tant contẽs d'eux meſmes, & ſi prompts à cenſurer & condamner les autres, *qui confidunt in ſe & aſpernantur alios.* Ils penſent que la Religion ſoit vne generalité de tout bien & de toute vertu, que toutes vertus ſoient compriſes en elle, & luy ſoient ſubalternes, dont ne recognoiſſent autre vertu ny preud'hõmie que celle qui ſe rémuë par le reſſort de Religiõ. Or c'eſt au rebours, car la Religiõ qui eſt poſterieure, eſt vne vertu ſpeciale & particuliere, diſtincte de toutes les autres vertus, qui peut eſtre ſans elles & ſans probité, cõme a eſté dit des Phariſiens, & Religieux, & meſchans: & elles ſans Religion, comme en pluſieurs Philoſophes, bõs & vertueux, toutesfois irreligieux. Elle eſt auſſi comme enſeigne toute la Theologie, vertu morale, humaine, piece appartenante à la Iuſtice, l'vne des 4. vertus Cardinales, laquelle nous enſeigne en general de rendre à chacun ce qui luy appartient, gardant à chacun ſon rang. Or Dieu eſtant par deſſus tous, l'autheur & maiſtre vniuerſel, il luy faut rendre tout ſouuerain honneur, ſeruice, obeyſſance, & c'eſt religiõ, ſubalterne & l'hypotheſe de iuſtice, qui eſt la Theſe vniuerſelle plus ancienne & naturelle. Ceux-cy veulẽt au rebours que l'on ſoit religieux auant preud'homme, & que la Religion qui s'acquiert & s'apprẽd de dehors, *ex auditu, quomodo credent ſine prædicante*, engẽdre la preud'hom-

Contre ceux qui confondent la pieté & probité

Tho. p. 2. q. 8.

mie, laquelle nous auons monſtré deuoir reſſortir de nature, Loy & lumiere que Dieu a mis au dedans de nous dés noſtre origine, c'eſt vn ordre renuerſé. Ils veulent que l'on ſoit homme de bien, à cauſe qu'il y a vn Paradis & vn Enfer, dont s'ils ne craignoient Dieu & d'eſtre damnez (car c'eſt ſouuent leur iargon) ils feroient de belles beſongnes. Or chetiue & miſerable preud'hommie? Quel gré te faut-il ſçauoir de ce que tu fais? coüarde & laſche innocence, *quæ niſi metu non placet!* Tu te gardes d'eſtre meſchant, car tu n'oſes & crains d'eſtre battu, deſia en cela es-tu meſchant, *oderunt peccare mali formidine pœnæ.* Or ie veux que tu l'oſes, mais que tu ne vueilles quand bien tu n'en ſeroïs iamais tancé: ie veux que tu ſois homme de bien, quand bien tu ne deurois iamais aller en Paradis, mais pource que nature, la raiſon, c'eſt à dire, Dieu le veut, pource que la Loy & la police generale du monde, d'où tu és vne piece, le requiert ainſi, & tu ne peux conſentir d'eſtre autre que tu n'ailles contre toy-meſme, ton eſtre, ta fin. Ie ne veux pas du tout reprouuer ny condamner ceſte preud'hommie acquiſe & cauſée par reſſort externe de recompenſe ou punition comme meſchante, car elle vaut beaucoup mieux que rien, eſt tres-vtile pour reduire les meſchans, qu'ils faut traicter comme vilains eſclaues à coups de baſton: mais ie la dy chetiue, accidentale, indigne de Sage, noble, & ſacrée (auquel eſt requiſe vne bien plus haute, forte & genereuſe probité qu'au reſte du commun & prophane) & comme parle la Theologie, ſeruile, imparfaite, propre aux rudes & groſſiers, encores commençans & apprentifs. Certes telle

pru-

prud'hommie causée par l'esprit de religion, outre qu'elle n'est vraye & essentielle, n'agissant par le bon ressort autheur de nature ; mais accidentale, encore est elle tres-dangereuse, produisant quelquefois de tres-vilains & scandaleux effects (comme l'experience l'a de tout temps fait sentir) sous beaux & specieux pretextes de pieté. Quelles execrables meschancetez n'a produit le zele de religion ? mais se trouue-il autre suiet ou occasion au monde, qui en aye peu produire de pareilles ? Il n'appartient qu'à ce grand & noble suiet, de causer les plus grands & insignes effects.

Tantum religio potuit suadere malorum,
Quæ peperit sæpe scelerosa atque impia facta.

N'aymer point, regarder de mauuais œil, comme vn monstre, celuy qui est d'autre opinion que la leur, penser estre contaminé de parler où hanter auec luy, c'est la plus douce & la plus molle action de ces gens: qui est homme de bien par scrupule & bride religieuse, gardez-vous en, & ne l'estimez gueres: & qui a religion sans prud'hommie, ie ne le veux pas dire plus meschant, mais bien plus dangereux que celuy qui n'a ny l'vn ny l'autre. Il semble que la Religion seule aiguise les passions, & les eschauffe sous pretexte de zele, *Omnis qui interficiet vos putabit se obsequium præstare Deo.* Ce n'est pas que la Religion enseigne ou fauorise aucunement le mal, comme aucuns, ou trop sottement, ou trop malicieusement voudroient obiecter & tirer de ces propos : car la plus absurde & la plus fausse mesmes ne le fait pas ; mais cela vient que n'ayant aucun gouſt ny image ou cõception de prud'hommie, qu'à la suitte & pour le seruice de la Religion Ioan. 16

& penſant qu'eſtre homme de bien, n'eſt autre choſe qu'eſtre ſoigneux d'auancer & faire valoir ſa Religion, croyant qu'à toute choſe quelle qu'elle ſoit, trahiſon, perfidie, ſedition, rebellion, & toute offenſe à quiconque ſoit, eſt, non ſeulement loiſible & permiſe, colorée du zele & ſoin de la Religion, mais encores loüable, meritoire & canonizable, ſi elle ſert au progrez & auancement de la Religion, & reculement de ſes aduerſaires. Les Iuifs eſtoient impies & cruels à leurs parens, iuſques à leur prochain, ne preſtans ny payant leurs debtes, à cauſe qu'ils donnoient au temple, penſoient eſtre quittes de tous deuoirs, & renuoyoient tout le monde, en diſant *Corban*.

Mat. 15. S. Hier.

Ie veux donc (pour finir tout ce propos) en mon ſage vn vraye prud'hommie & vne vraye pieté iointes & mariées enſemble, & toutes deux complettes & couronnées de la grace de Dieu, laquelle il ne refuſe à aucun qui la demande, *Deus ad Spiritum omnibus petentibus eum*, comme a eſté dit cy-deſſus.

Cõcluſion inſtructiue du mariage de la probité. En ce l. ch 3.

REGLER SES DESIRS & plaiſirs.

CHAP. VI.

C'Eſt vn grand office de ſageſſe, ſçauoir bien moderer & regler ſes deſirs & plaiſirs: car d'y renoncer du tout, tant s'en faut que ie le requiere en mon Sage, que ie tiens cette opinion non ſeulement fantaſque, mais encores vicieuſe & deſnaturée. Il faut donc premierement refuſer cette

opinion, qui extermine & condamne totalement les voluptez, puis apprendre comment il s'y faut gouuerner.

C'eſt vne opinion plauſible, & eſtudiée par ceux qui veulent faire les entẽdus, & profeſſeurs de ſinguliere ſainɛteté, que meſpriſer & fouler aux pieds generalemẽt toutes ſortes de plaiſirs, & toute culture du corps, retirant l'eſprit à ſoy, ſans auoir cõmerce auec le corps, l'eſleuãt aux choſes hautes, & ainſi paſſer cette vie cõme inſenſiblement, ſans la gouſter ou y eſtre attentif. A ces gens cette phraſe ordinaire de paſſer le tẽps conuient fort bien: car il leur ſemble que c'eſt tres-bien vſer & employer cete vie, que de la couler & paſſer, cõme ſe deſrobber & eſchapper à elle, comme ſi c'eſtoit choſe miſerable, onereuſe & faſcheuſe: veulent gliſſer & gauchir au monde, tellement que non ſeulement les deuis, les recreations & paſſe-temps leur ſont ſuſpects & odieux: mais encores les neceſſitez naturelles, que Dieu a aſſaiſonné de plaiſir, leur ſont coruées. Ils n'y viennent qu'à regret, & y eſtant tiennent touſiours leur ame en haleine hors de là: bref le viure leur eſt coruée, & le mourir ſoulas, feſtoyans cette ſentence, qui peut & bien & mal eſtre prinſe & entenduë, *Vitam habere in patientia, mortem in deſiderio.*

a. Premiere partie

Opiniõ du meſpris du monde.

Mais l'iniquité de cette opinion, ſe peut monſtrer en pluſieurs façons. Premierement, il n'y a rien ſi beau & legitime, que faire bien & deuẽmẽt l'homme, bien ſçauoir viure cette vie. C'eſt vne ſcience diuine & bien arduë, que de ſçauoir iouyr loyalemẽt de ſon eſtre, ſe conduire ſelon le modelle commun & naturel, ſelon ſes propres conditiõs,

ſans en chercher d'autres eſtranges: toutes ces extrauagãces, tous ces efforts artificiels, & eſtudiez, ces vices eſcartées du naturel & commun, partent de folie & de paſſion, ce ſont maladies, ils ſe veulent mettre hors d'eux, eſchappez à l'homme & faire les diuins, & font les ſots; ils ſe veulent transformer en Anges: & ſe transforment en beſtes: *aut Deus, aut beſtia homo ſum, humani, à me nihil alienum puto*: l'hõme eſt vne ame & vn corps, c'eſt mal fait de deſmembrer ce baſtiment, & mettre en diuorce cette fraternelle & naturelle ioincture: au rebours il les faut renouër par mutels offices, que l'eſprit eſueille & viuifie le corps peſant, que le corps arreſte la legereté de l'eſprit, qui ſouuent eſt vn trouble feſte; que l'eſprit aſſiſte & fauoriſe ſon corps, comme le mary ſa femme, & non le rebutter, le hayr. Il ne doit point refuſer à participer à ſes plaiſirs naturels, qui ſont iuſtes, & s'y complaire cõiugalement, & apportant comme le plus ſage de la moderation. L'homme doit eſtudier, ſauourer, & ruminer ceſte vie, pour en rẽdre graces condignes à celuy qui la luy a octroyée. Il n'y a rien indigne de noſtre ſoing en ce preſent que Dieu nous a fait, nous en ſommes contables iuſques à vn poil: ce n'eſt pas vne commiſſiõ farceſque à l'homme, de ſe conduire & ſa vie ſelon ſa condition naturelle, Dieu la luy a donnée bien ſerieuſement & expreſſément.

Mais quelle folie & plus contre nature, que d'eſtimer les actions vicieuſes, pource qu'elles ſont naturelles: indignes pource qu'elles ſont neceſſaires? Or c'eſt vn tres-beau mariage de Dieu, que la neceſſité & le plaiſir: nature a tres-ſagemẽt voulu

1. Voyez I 3. c. 38.

que les actions qu'elle nous a enjoint pour noſtre beſoin, fuſſent auſſi voluptueuſes: nous y conuiant non ſeulement par la raiſon, mais encores par l'appetit: & ceux-cy veulent corrompre ſes regles. C'eſt pareille faute & iniuſtice de prendre à cõtre-cœur, & condamner toutes voluptez, cõme de les prendre trop à cœur, & en abuſer: il ne les faut ny couurir ny fuïr, mais les receuoir, & en vſer diſcretement & moderément, cõme ſera tantoſt dit en la regle. La temperance, qui eſt la regle des places, condamne auſſi bien l'inſenſibilité & priuation de tout plaiſir, *ſtuporem naturæ*, qui eſt l'extremité defaillante, comme l'intemperance *libidinem*, qui eſt l'extremité excedente. *Contra naturam eſt torquere corpus ſuũ, faciles odiſſe manditias & ſqualloremappetere: delicatas res cupere luxuriæ eſt, vſitatas & non magno parabiles fugere dementiæ eſt.*

Qui a enuie d'eſcarter ſõ ame, l'eſcarte hardimẽt s'il peut, lors que le corps ſe portera mal, & ſera en grand douleur, pour la deſcharger de ceſte contagiõ: mais il ne peut, cõme auſſi ne doit-il, car à parler ſelon le droit & raiſon, elle ne doit iamais abandonner le corps, c'eſt ſingerie que le vouloir faire: elle doit regarder & le plaiſir & la douleur d'vne veuë pareillemẽt ferme, l'vn ſi elle veut ſeuerемẽt, & l'autre gayement: mais en tout cas elle doit aſſiſter au corps, pour touſiours le maintenir en regle.

Meſpriſer le monde, c'eſt vne propoſition braue, ſur quoy on triomphe de parler & diſcourir, mais ie ne voy pas qu'ils l'entẽdent bien, & encor moins qu'ils le pratiquẽt bien: qu'eſt-ce que meſpriſer le monde? Qu'eſt-ce monde? Le ciel, la terre, en vn mot les creatures? Non, ie croy: Quoy

donc? L'vſage, le profit, ſeruice, commodité que l'on en tire? Quelle ingratitude contre l'autheur qui les a fait à ces fins? quelle accuſation contre nature? Et puis comment ſe peut-il faire de s'en paſſer? Si en fin tu dis que ce n'eſt ny l'vn ny l'autre, mais c'eſt l'abus d'icelles, les vanitez, folies, excez, & desbauches qui ſont au monde: bien dit, mais cela n'eſt pas du monde, ce ſont choſes cõtre le monde & ſa police: ce ſont additions tiennes: ce n'eſt pas de nature, mais de ton propre artifice. S'en garder comme la Sageſſe, & la regle de cy apres l'enſeigne, ce n'eſt pas meſpriſer le monde, qui demeure tout entier ſans cela: mais c'eſt bien vſer du monde, ſe bien regler au monde, & comme la Theologie enſeigne, s'en ſeruir, en vſer, & non iouyr, *vti non frui*. Or ces gens penſent biẽ practiquer le meſpris du monde, par quelques mœurs & façons externes, particulieres, eſcartées du commun du monde, mais ce ſont mocqueurs. Il n'y a rien de ſi mondain & de ſi exquis au mõde, le monde ne rit point, & n'eſt point tant folaſtre & enioüé chez ſoy comme dehors, aux lieux où on fait profeſſiõ de le fuir & fouler aux pieds. Ce qui eſt dit contre les hypocrites qui ont tant degeneré de leur principe, qu'il n'en eſt demeuré que l'habit, encor eſt-il de beaucoup changé, ſinon en la forme, au moins en la matiere, qui ne leur ſert que pour les rendre plus enflez, hardis & effrontez, qui eſt toute l'oppoſite de leur inſtitution, *væ vobis qui circuitis mare & aridam vt faciatis vnum proſelitũ, & cũ factus fuerit, facitis filium gehennæ*. Et non contre l'eſtat qui eſt l'eſchole de la vraye & ſaincte Philoſophie. C'eſt donc vne opinion malade, fantaſque

Mat. 23.

& desnaturée, que reietter & condamner generalement tous desirs & plaisirs. Dieu est le Createur & Autheur de plaisir. *Plantauit Dominus paradisum voluptatis, posuit hominem in paradiso voluptatis, protulit omne lignum pulchrum, suaue, delectabile*, comme se dira, mais faut apprendre à s'y bien porter, & ouyr la leçon & sagesse là dessus. Li. 3. ch. 18.

6. Secõde partie, la regle aux plaisirs & desirs.

Cette instruction se peut reduire à quatre points, (lesquels si ces mortifiez & grands mespriseurs du monde sçauoient bien mespriser, ils feroient beaucoup) sçauoir peu, naturellement, moderément, & par rapport à soy. Ces quatre vont presque tousiours ensemble, & lors font vne regle entiere & parfaicte: & pourroit-on, qui voudroit, racourcir & comprendre tous ces quatre en ce mot, naturellement: car nature est la regle fondamentale & suffisante à tout. Mais pour rendre la chose plus claire & facile, nous distinguerons ces quatre poincts. Le premier poinct de cette regle est desirer peu: Vn bien court asseuré moyen de brauer la fortune, luy coupant toutes les auenuës, luy ostant toute prinse sur nous pour viure contans & heureux: & en vn mot estre sage, & retrancher fort court ses desirs, ne desirer que bien peu, ou rien. Qui ne desire rien, encores qu'il n'aye rien, equipolle & est aussi riche que celuy qui iouyt de tout: tout deux reuiennent à mesme chose, *nihil interest an habeas, an non concupiscas*, dont a esté bien dict que ce n'est pas la multitude & l'abondãce qui cõtente & enrichit, mais la disette & le riẽ. C'est la disette de desirer, car qui est pauure en desirs, est riche en contentemẽt, *summa opes inopia cupiditatũ*: bref qui ne desire rien est aucunemẽt semblable à Dieu

Peu.

& desia comme les bien-heureux, qui sont heureux, non pource qu'ils ont & tiennent tout, mais pource qu'ils ne desirent rien : *qui desiderium suum euulsit, cum Ioue de felicitate contendit.* Au contraire, si nous laschons la bride à l'appetit, pour suiure l'abondance ou la delicatesse, nous serons en perpetuelle peine: les choses superfluës nous deuiendrõt necessaires, nostre esprit deuiendra serf de nostre corps, & ne viurons plus que pour la volupté, si nous ne moderons nos plaisirs, & desirs, & ne les mesurons par le compas de la raison, l'opiniõ nous emportera en vn precipice, où n'y aura fond ny riue. Par exẽple, nous ferõs nos souliers de velours, puis de drap d'or, enfin de broderies, de perles, & diamans: nous bastirons nos maisons de marbre, puis de jaspe, & de porphire.

Or ce moyen de s'enrichir & se rendre content est tres-iuste, & en la main d'vn chacun: il ne faut point chercher ailleurs & hors de soy le contentement, demandons-le, & l'obtenons de nous mesmes: arrestons le cours de nos desirs, il est inique & iniuste d'aller importuner Dieu, Nature, le Mõde, par vœux & prieres, de nous donner quelque chose, puis que nous auons en main si beau moyen d'y pouruoir. Pourquoy demanderay-ie plustost à autruy qu'il me dõne, qu'à moy que ie ne desire? *quare potius à fortuna impetrem vt det, quàm à me ne petam quare? autem petam oblitus fragilitatis humanæ?* si ie ne puis & ne veux obtenir de moy de ne desirer point, pourquoy & de quel front, iray-ie presser & extorquer de celuy, sur lequel ie n'ay aucun droit ny pouuoir? Ce sera dõc icy la regle premiere aux desirs & plaisirs, que le (peu) ou biẽ la mediocrité &

ſuffiſance, qui contentera le ſage, & le tiendra en paix: C'eſt pourquoy i'ay pris pour ma deuiſe, *paix & peu*. Au fol n'y a point d'aſſez, rien de certain, de content. Il reſſemble à la lune, qui demandoit à ſa mere vn veſtement qui luy fuſt propre: mais il luy fut reſpondu, qu'il ne ſe pouuoit, car elle eſtoit tantoſt grande, tantoſt petite, & touſiours changeãte.

7. Naturellement.

L'autre poinct fort germain à cecui-cy, eſt (naturellement:) Car nous ſçauons qu'il y a deux ſortes de deſirs & plaiſirs; les vns naturels: ceux-cy ſõt iuſtes & legitimes, ſõt meſmes aux beſtes, ſont limitez & courts, l'on en voit le bout, ſelon eux perſonne n'eſt indigent, car par tout il ſe trouue dequoy les contenter. Nature ſe contente de peu, & a tellemẽt pourueu, que par tout, ce qui ſuffit, nous eſt en main, *parabile eſt quod natura deſiderat & expoſitum: ad manum & quod ſat eſt*. C'eſt ce que nature demãde pour la cõſeruation de ſon eſtre, c'eſt vne faueur dont nous deuõs remercier la nature, qu'elle a rendu les choſes neceſſaires pour noſtre vie, faciles à trouuer, & fait que celles qui ſont difficiles à obtenir ne nous ſont point neceſſaires: & cerchant ſans paſſion ce que nature deſire, la fortune ne nous en peut priuer. A ce gẽre de deſir, on pourra adiouſter & rapporter (combien qu'ils ne ſoient vrayement, & à la rigueur naturels, mais ils viennent incontinent apres) ceux qui regardent l'vſage, & la condition d'vn chacun de nous, qui ſont vn peu au delà, & plus au large que les exactement naturels, & apres eux ſont iuſtes & auſſi legitimes. Les autres ſont outre nature, procedans de noſtre opinion & fantaiſie, artificiels, ſuperflus, & vrayement paſſions, que nous pouuons pour les diſtin-

Senec.

guer par nom des autres, appeller cupiditez, desquelles a esté cy-dessus amplement parlé aux passions: & faut que le sage s'en garde entierement & absolument.

8. Moderément. Voyez l. 3. c. 38. Le troisiesme, qui est moderément, & sans excés, a grande estenduë & diuerses pieces, mais qui reuiennēt à deux chefs, sçauoir sans dommage d'autruy & le sien; d'autruy, son scandale, son offence, sa perte, & preiudice; le sien, de sa santé, son loisir, ses fonctions & affaires, son honneur, son deuoir.

9. Par rapport. Le quatriesme est vn court & essentiel rapport à soy: Outre que la carriere de nos desirs & plaisirs doit estre circonscripte, bornée, & courte, encores leur course se doit manier, non en ligne droitte, qui fasse bout ailleurs & hors de soy: mais en rond, duquel les deux pointes se tiennent & terminent en nous. Les actions qui se conduisent sans cette reflexion, & ce contour court & essentiel, comme des auaricieux, ambitieux, & tant d'autres, qui courent de pointe, & sont touſiours hors eux, sont actions vaines & maladiues.

SE PORTER MODEREMENT ET esgalement en prosperité & aduersité.

CHAP. VII.

IL y a double fortune auec qui il nous faut combattre, la bonne & la mauuaise, la prosperité & l'aduersité, ce sont deux duels, les deux temps dangereux, ausquels il faut demeurer en ceruelle: ce sont les deux escoles, essais & pierre de touche de l'esprit humain.

Digitized by Google

Le vulgaire ignorant n'en recognoiſt qu'vn: ne croit pas que nous ayons affaire, ny qu'il y aye de la difficulté & du cõtraſte auec la proſperité, & la douce fortune en laquelle ils ſont ſi tranſportez de joye, qu'ils ne ſçauent ce qu'ils font, & perſonne ne peut durer auec eux: & en affliction ils ſont tous eſtonnez & abbatus, comme les malades qui ſont en angoiſſe, leſquels ne peuuent endurer ny froid ny chaud. 2. Opinió & le faict du vulgaire.

Les ſages recognoiſſent tous les deux, & imputent à meſme vice & folie, ne ſçauoir ſe commander en proſperité, & ne pouuoir porter les aduerſitez. Mais qui eſt plus difficile & dãgereux, ils n'en ſont pas du tout d'accord: aucuns diſent l'aduerſité, à cauſe de ſon honneur & ſa rigueur, *difficilius eſt triſtitiam ſuſtinere quàm à delectabilibus abſtinere: maius difficilia perſtringere, quàm læta moderatio.* Autres diſent la proſperité, laquelle par ſon rire & ſes mignardes douceurs, agit d'aguet, relaſche & r'amollit l'eſprit, & luy deſrobe inſenſiblement ſa trempe, ſa force & vigueur, cõme Dalila fit à Samſon, tellement que pluſieurs durs, opiniaſtres, & inuincibles à l'aduerſité, ſe sõt laiſſés aller aux flatteries de la proſperité: *magni laboris eſt ferre proſperitatem: Segetẽ nimia ſterilit vbertas, ſic moderata felicitas rumpit*, & puis l'affliction incite meſme nos ennemis à pitié, la proſperité émeut nos amis à enuie. Item en l'aduerſité ſe voyãt tombé & abandonné de tous, & que toute l'eſperance eſt reduite à ſoy-meſme, l'on prẽd courage, l'on ſe releue, ſe ramaſſe, l'õ s'euertuë de toute la force: & en la proſperité ſe voyãt aſſiſté de tous qui riẽt & applaudiſſẽt, l'on ſe relaſche, l'on ſe rẽd nonchalãt, l'on ſe fie à tous, 3. Lequel eſt plus difficile à porter, proſperité ou aduerſité. Ariſtot. Senec.

ſans apprehenſion de mal & difficulté, penſe l'on que tout eſt en ſeureté, en quoy l'on eſt ſouuent trõpé. Peut eſtre que ſelon la diuerſité des natures & complexions, toutes les deux opiniõs ſont veritables: Mais quant à l'vtilité, il eſt certain que l'aduerſité a l'aduãtage, c'eſt la ſemence, l'occaſion, la matiere de bien faire, le champ des plus heroïques vertus, *vireſcit vulnere virtus; ægra fortunæ ſana cõſilia; melius in malis ſapimus ſecunda rectum auferunt.*

4. Aduis des ſages, ſur tous les deux.

Or la ſageſſe nous apprẽd à tenir égalité en toute noſtre vie, & mõſtrer touſiours vn meſme viſage, doux & ferme. Le ſage eſt vn ſuffiſant artiſan, qui fait ſon profit de tout; de toute matiere il forme la vertu, comme l'excellent Peintre Phidias tout ſimulachre: Quoy qu'il luy vienne ou tombe en main, il y trouue ſujet de bien faire: il regarde d'vn meſme viſage les deux faces differẽtes de la fortune, *Ad vtroſque caſus ſapiens aptus eſt, bonorũ rector, malorum victor, in ſecundis non confidit, in aduerſis nõ diffidit, nec aniduo periculi nec fugax proſperitatem non expectans, ad vtrumque paratus; aduerſus vtrũque intrepidus, nec illius tumultu, nec huius fulgore percuſſus. Contra calamitates fortis & contumax, luxuriæ non aduersùs tantùm, ſed & infeſtus: hoc precipuum in humanis rebus erigere animum ſupra minas & promiſſa fortunæ.* La ſageſſe nous fournit d'armes & diſcipline, pour tous les deux combats, contre l'aduerſité nous fournit d'eſperõ, & apprẽd à eſleuer, fortifier, & roidir le courage, & c'eſt la vertu de force, cõtre la proſperité nous fournit de bride, & apprẽd à rabaiſſer les aiſles, & ſe tenir en modeſtie, & c'eſt la vertu de temperance: ce ſont les deux vertus morales, contre les deux fortunes. Ce que le grand

Senec.

Philoſophe Epictete a tres bien ſignifié, comprenant en deux mots toute la Philoſophie Morale, *ſuſtine, & aſtine*, ſouſtien les maux, c'eſt l'aduerſité, abſtien-toy des biẽs, c'eſt à dire, des voluptez & de la proſperité. Les aduis particuliers contre les particulieres proſperitez & aduerſitez ſeront au liure troiſieſme, en la vertu de force & de temperance; icy nous mettrons les aduis generaux, & remedes contre toute proſperité & aduerſité, puis qu'en ce liure nous inſtruiſons en general à la ſageſſe, comme a eſté dit en ſa preface.

Contre toute proſperité, la doctrine & aduis commun ſera en trois poincts: le premier, que mal & à tort les honneurs, les richeſſes, & faueurs de la fortune ſont eſtimez & appellez biẽs, puis qu'ils ne font point l'homme bon, ne reforme point le meſchant, & ſont communs aux bons & meſchans. Celuy qui les appelle biens, & a mis en iceux le bien de l'homme, a bien attaché noſtre heur à vn cable pourry, & ancré noſtre felicité en vn ſable mouuant: car qu'y a-il ſi incertain & incõſtant que la paſſion de tels biens, qui vont & viennent, paſſent & s'eſcoulent comme vn torrent? Comme vn torrent ils font bruit à l'arriuée, ils ſont pleins de violẽce, ils ſõt troubles: l'entrée en eſt faſcheuſe, ils diſparoiſſent en vn moment: & quand ils ſont eſcoulez, il ne demeure que de la bourbe au fonds. 5. De la poſterité.

Le ſecond poinct eſt de ſe ſouuenir, que la proſperité eſt comme vn venim emmiellé, douce & flatteresſe, mais tres-dangereuſe, pourquoy il ſe faut bien tenir en ceruelle. Quand la fortune rit, & que tout arriue à ſouhait, c'eſt lors que nous

deuons plus craindre & penſer à nous, tenir nos affections en bride, compoſer nos actiõs par raiſon, ſur tout euiter la preſomption, qui ſuit ordinairement la faueur du tẽps. C'eſt vn pas gliſſant que la proſperité, auquel il ſe faut tenir biẽ ferme, il n'y a raiſon en laquelle les hõmes oubliẽt pluſtoſt Dieu: c'eſt choſe rare & difficile de trouuer perſõne, qui ne s'attribuë volõtiers la cauſe de ſa felicité. C'eſt pourquoy en la plus grande proſperité, il faut vſer du conſeil de ſes amis, & leur donner plus d'authorité ſur nous, qu'en autre temps. Il faut donc faire cõme vn mauuais & dangereux chemin, aller en crainte & doute, & demander la main d'autruy: Auſſi en telle ſaiſon le malheur eſt medecine, car il nous ramene à nous cognoiſtre.

7. Le troiſieſme eſt de retenir ſes deſirs, & y mettre meſure: la proſperité enfle le cœur, pouſſe en auãt, ne trouue rien difficile, fait venir l'enuie touſiours de plus grandes choſes (ils diſent qu'en mangeant l'appetit vient) & nous emporte au delà de nous, c'eſt là où l'on ſe perd, l'õ ſe noye, l'on ſe fait mocquer de ſoy. C'eſt cõme la Guenon qui monte de branche en brãche iuſques au ſommet de l'arbre, & puis monſtre le cul. O combien de gens ſe ſont perdus & ont pery miſerablemẽt, pour n'auoir peu ſe moderer en leur proſperité: Parquoy il ſe faut arreſter, ou bien aller tout doucemẽt, pour iouyr, & n'eſtre pas touſiours en queſte & en pourchas: c'eſt ſageſſe que de ſçauoir eſtablir ſon repos, ſon contentemẽt, qui ne peut eſtre, où n'y a point d'areſt, de but, de fin. *Si quæſiuris non poſſum, extra ſapientiam ſunt.*

Contre toute aduerſité voicy des aduis generaux.

En premier lieu, il se faut garder de l'opinion commune & vulgaire, erronée & tousiours differente de la vraye raison : car pour desirer & mettre en haine, & en horreur les aduersitez & afflictions, ils les appellent maux & mal-heurs, & tres-grands maux, combien que toutes choses externes ne soient bonnes ny mauuaises : iamais les aduersitez ne firent meschant vn homme, mais plustost ont profité & serui à reduire les meschans, & sont communes aux bons & aux meschans. 8. De l'aduersité, ce n'est point mal.

Certes les fleaux & tristes accidents sont communs à tous, mais ils ont bien diuers effects, selon la main qu'ils rencontrét. Aux fols & reprouuez ils ne seruent que de desespoir, de trouble, & de rage : ils les font bien (s'ils sont pressans & extremes) houcquer, crier à Dieu, & regarder au Ciel : mais c'est tout, car ils n'en valent pas mieux : aux errans & delinquans sont autant d'instructions viues, & de compulsoires pour les tarmentuoir de leur deuoir, & de faire recognoistre Dieu : aux gens de vertu sont lices & tournois pour iouster & exercite leur vertu, se recommander plus, & s'allier à Dieu : aux prudens matiere de bien, & quelquesfois planches pour passer & monter en toute hauteur & grandeur, comme il se lit & se void de pluisieurs, ausquels estans arriuées de grãdes trauerses, que l'on pẽsoit estre leur malheur & ruine entiere, ils ont esté par ce moyen haut eleuez & agrandis : & au rebours sans ces malheurs demeuroient à fec, cõme sceut bien dire & s'esiouir ce grãd Capitaine Athenien, *periremus nisi periissemus*. Vn tres-beau & riche exẽple de ceci, a esté Ioseph Hebrieu, fils de Iacob. Ce sont bien coups du Ciel, mais la vertu 9. Est cõmune à tous, mais tres-diuersement,

& prudence humaine luy ſert d'inſtrument propre, dont eſt prouenu ce tres-beau conſeil des Sages, *faire de neceſſité vertu*. C'eſt vne tres-belle meſnagerie, & premier trait de prudence, tirer du mal le bien, manier ſi dextrement les affaires, & ſçauoir donner ſi à propos le vent & le biais, que du malheur l'on s'en puiſſe preualoir, & en faire ſa condition meilleure.

10. A trois cauſes & trois effets.

Les afflictions & aduerſitez viennent de trois endroits : ce ſont trois autheurs & ouuriers des peines, le peché premier inuenteur, qui les a mis en nature ; l'ire & la iuſtice diuine qui les met en beſongne, comme ſes commiſſaires & executeurs : la police du monde troublée & alterée par le peché : en laquelle comme vne reuolte generale, & tumulte ciuil : les choſes n'eſtans en leurs places deuës, & ne faiſant leurs offices, ſourdent tous maux : ainſi qu'au corps le denouement des membres, le froiſſement & diſlocation des os apporte des douleurs grandes, & des inquietudes. Ces trois ne nous ſont point propices ny fauorables, le premier eſt à hayr du tout comme ennemy, le ſecond eſt à craindre & redouter comme terrible, le tiers eſt à s'en garder comme abuſeur. Pour ſe ſauuer & ſe défaire de tous trois, il n'eſt que d'employer leurs propres armes, deſquelles ils nous battent, comme Goliat de ſon propre couſteau, faiſant de neceſſité vertu, profit de l'affliction & de la peine, la faiſant reſaillir contr'eux. L'affliction, vraye engeance de peché, biẽ priſe eſt ſa mort & ſa ruine, & fait à ſõ autheur ce que la vipere à ſa mere, qui la produit : c'eſt l'huile du ſcorpiõ, qui guarit ſa morſure, pour perir par ſon inuention, *perytarte ſua : patimur quæ peccauimus*,

peccauimus, patimur vt non peccemus. C'eſt la lime de l'ame, qui la deſroüille, la purifie, & l'eſclaircit du peché. En conſequence de ce, elle appaiſe l'ire Diuine, & nous tire des priſons & liens de la iuſtice, pour nous remettre, au doux, beau, & clair ſejour de grace & miſericorde: finalement nous ſevre du monde, nous tire de la mammelle, & nous degouſte pour ſon aigreur, comme l'abſynthe au tetin de la nourriſſe, du doux laict & appaſt de ceſte vie trompeuſe.

Vn grand & principal expedient pour ſe bien comporter en l'aduerſité, eſt d'eſtre homme de bien. L'homme vertueux eſt plus tranquille en l'aduerſité, que le vicieux en proſperité; comme ceux qui ont la fievre, ſentent auec plus de mal le froid & le chaud, & la rigueur de leur accez, que ne font les ſains le froid & le chaud de l'Hyuer & de l'Eſté. Auſſi ceux qui ont la conſcience malade & en fievre, ſont bien plus tourmentez que les gens de bien; car ayans l'interieur ſain, ne peuuent eſtre incommodez par l'exterieur, où ils oppoſent vn bon courage. 11. Aduis general.

Les aduerſitez ſont de deux ſortes; les vnes ſont vrayes & naturelles, comme maladies, douleurs, la perte des choſes que nous aymons: les autres faulſes & feintes par l'opinion commune ou particuliere, & non en verité. Qu'il ſoit ainſi, l'on a l'eſprit & le corps autant à commandement comme auparauãt qu'elles aduinſſent. A celle-cy n'y a qu'vn mot, ce dequoy tu te plains n'eſt pas douloureux ne faſcheux, mais tu en fais le ſemblant, & te le fais croire. 12. Aduis plus ſpecieux.

Quant aux vraies & naturelles, les plus prompts, 13.

Naturels. & populaires, & plus ſains aduis ſont les plus naturels, les plus iuſtes & equitables. Premierement, il ſe faut ſouuenir, que l'on n'endure rien contre la loy humaine & naturelle, puis qu'à la naiſſance de l'homme toutes ces choſes ſont annexées & données pour ordinaires. En tout ce qui a accouſtumé de nous affliger, conſiderons deux choſes, la nature de ce qui nous arriue, & celle qui eſt en nous: & vſant des choſes ſelon nature, nous n'en receurons aucunes faſcheries. La faſcherie qui eſt vne maladie de l'ame contraire à la nature, ne doit point entrer chez nous. Il n'y a accident au monde qui nous puiſſe arriuer, auquel la nature n'ayt preparé vne habitude en nous, pour le receuoir & le tourner à noſtre contentement. Il n'y a maniere de vie ſi eſtroitte qui n'aye quelque ſoulas & rafreſchiſſement. Il n'y a priſon ſi eſtroitte & obſcure, qui ne donne place à vne chanſon, pour deſennuyer le priſonnier. Ionas eut bien le loiſir de faire ſa priere à Dieu dedans le ventre de la baleine, laquelle fut exaucée. C'eſt vne faueur de nature, qu'elle nous trouue remede & addouciſſement à nos maux en la tolerance d'iceux; eſtant ainſi, que l'homme eſt né pour eſtre ſujet à toutes ſortes de miſeres, *omnia ad quæ gemimus, quæ expaueſcimus, tributa vitæ ſunt.*

Endurer eſt naturel & humain.

14. Ne touche que le moindre du noſtre.

Secondement, faut ſe ſouuenir qu'il n'y a que la moindre partie de l'homme ſubiette à la fortune, nous auons le principal en noſtre puiſſance, & ne peut eſtre vaincu ſans noſtre conſentement. La fortune peut bien rendre pauure, malade, affligé: mais non vicieux, laſche, abbattu: elle ne nous ſçauroit oſter la probité, le courage, la vertu.

Digitized by Google

Apres il faut venir à la bonne foy, à la raiſon, & à la iuſtice: ſouuent l'on ſe pleint iniuſtement, car ſi parfois il eſt ſuruenu du mal, encores plus ſouuent il eſt ſuruenu du bien, ainſi il faut compenſer l'vn auec l'autre: & ſi l'on iuge bien, il ſe trouuera qu'il y a plus dequoy ſe loüer des bõs ſuccez que ſe plaindre des mauuais, & comme nous deſtournons nos yeux de deſſus les choſes qui nous offenſent, & les iettons ſur les couleurs verdoyantes & gayes, ainſi deuons-nous diuertir les penſées des choſes triſtes, & les addonner à celles qui nous ſont plaiſantes & agreables. Mais nous ſommes malicieux, reſſemblans aux ventouſes, qui tirent le mauuais ſang & laiſſent le bon, l'auaricieux qui voudroit le meilleur vin, & beuroit le pire, les petits enfans, auſquels ſi vous oſtez vn de leurs ioüets ils iettent tous les autres par deſpit. Car s'il nous aduient quelque meſaduenture? nous nous tourmentons & oublions tout le reſte qui nous demeuroit entier: voire y en a qui ſe diſent mal heureux en toutes choſes, & qui iamais n'eurent aucun mal, tellement qu'vne once d'aduerſité leur porte plus de deſplaiſir, que deux mille de proſperité ne leur apporte de plaiſir.

15. N'eſt point contre raiſon & iuſtice.

Auſſi faut il regarder ſur tant de gens, qui ſont en beaucoup pire condition que nous, & qui ſe ſentiroient heureux d'eſtre en noſtre place.

16. Eſt peu par cõparaiſõ.

Cum tibi diſpliceat rerum fortuna tuarum,
Alterius ſpectat, quo ſis diſcrimine peior.

Il faudroit pour ces pleignans, pratiquer le dire & aduis d'vn ſage, que tous les maux que ſouffrent les hommes, fuſſent rapportez en commun & en blot, & puis que le partage s'en fiſt egale-

17. Aduis ſtudiés.

ment: Car lors ſe trouuans beaucoup plus chargez par le departement, ſeroit deſcouuerte l'iniuſtice de leur plainte.

Accouſtumance. Apres tous ces aduis, nous pouuons dire qu'il y a deux grands remedes cõtre tous maux & aduerſitez, leſquels reuiennent preſque à vn : l'accouſtumãce pour le vulgaire groſſier, & la meditatiõ pour les ſages. Tous deux ſont prins du temps, l'emplaſtre commun & tres-puiſſant à tous maux: mais les ſages le prennent auant la main, c'eſt la preuoyance, le foible vulgaire apres. Que l'accouſtumance puiſſe beaucoup, nous la voyons clairement, en ce que les choſes plus faſcheuſes ſe rendent douces par l'accouſtumance. *Natura calamitatum mollimentum cõſuetudinem inuenit.* Les forçats pleurent, quant ils entrent en la galere, au bout de trois mois ils y chantent. Ceux qui n'ont pas accouſtumé la mer, palliſſent meſmes en temps calme, quand on leue l'anchre, les matelots tient durãt la tempeſte, la femme ſe deſeſpere à la mort de ſon mary, dedans l'an en ayme vn autre. Le temps & l'accouſtumance fait tout : ce qui nous offenſe eſt la nouueauté de ce qui nous arriue, *omnia nouitate grauiora ſunt.*

18. Preuoyãce. La meditation fait le meſme office à l'endroit des ſages, car à force de penſer aux choſes, ils ſe les rendẽt familieres & ordinaires, *quæ alij diu patiendo aleuiſaciunt, ſapiens leuia facit diu cogitando.* Conſiderons exactement la nature de toutes les choſes qui nous peuuent faſcher, & nous repreſentons ce qui nous peut arriuer de plus ennuyeux & inſupportable, comme maladie, pauureté exil, iniures, & examinons en tout cela ce qui eſt ſelon nature ou

contraire à elle. La preuoyãce eſt vn grand remede contre tous maux, leſquels ne peuuent apporter grande alteration ny changement, eſtans arriuez à vn homme qui s'y attendoit, comme au contraire ils bleſſent & endommagent fort ceux qui ſe laiſſent ſurprendre. La meditation & le diſcours eſt ce qui donne la trempe à l'ame, qui la prepare, l'affermit cõtre tous aſſauts, la rend dure, acerée, & impenetrable à tout ce qui la veut entamer ou fauſſer; les accidens, tant grands ſoient ils, ne peuuent donner grand coup à celuy qui ſe tient ſur ſes gardes, & eſt preſt de les receuoir, *præmeditati mali mollis ictus venit: quicquid expectatum eſt diu, leuius accedit.* Or pour auoir ceſte preuoyãce, il faut premierement ſçauoir que nature nous a mis icy comme en vn lieu fort ſcabreux, & où tout branle: que ce qui eſt arriué à vn autre, nous peut aduenir auſſi; que ce qui panche ſur tout peut tomber ſur vn chacun, & en tous affaires que l'on entreprend, premediter les inconueniens, & mauuaiſes rencontres, qui nous y peuuent aduenir, afin de n'en eſtre ſurprins. O combien nous ſommes deceus & auons peu de iugement, quand nous penſons que ce qui arriue aux autres, ne puiſſe arriuer iuſques à nous, quand ne voulons eſtre preuoyans & defiãs, de peur que l'on ne nous tienne pour craintifs. Au contraire ſi nous prenions cognoiſſance des choſes, ainſi que la raiſon le veut, nous nous eſtonnerions pluſtoſt de ce que ſi peu de trauerſes nous arriuent, & que les accidens qui nous ſuyuẽt de ſi apres, ont tant tardé à nous attrapper; & nous ayant atteint, comme ils nous traittent ſi doucement. Celuy qui prend garde & conſidere l'aduer-

sité d'autruy, comme choſe qui luy peut aduenir, auant qu'elle ſoit à luy : il eſt armé. Il faut penſer à tout & conter touſiours au pire ; ce ſont les ſots & mal aduiſez qui diſent : ie n'y penſois pas. L'on dict que l'homme ſurpris eſt à demy battu, & au contraire vn aduerty en vaut deux : l'homme ſage en temps de paix, fait ſes preparatifs pour la guerre : le bon marinier auant ſurgir du port, faict prouiſion de ce qu'il faut pour reſiſter à la tempeſte : c'eſt trop tard s'appreſter, quand le mal eſt aduenu. A tout ce, à quoy nous ſommes preparez de longue main, nous nous trouuons admirables, quelque difficulté qu'il y aye. Au cõtraire, il n'y a choſe ſi aiſée, qui nous empeſche, ſi nous y ſommes nouueaux. *Id videndum ne quid inopinatum ſi nobis, quia omnia nouitate grauiora ſunt.* Certes, il ſemble bien que ſi nous ſommes auſſi preuoyans, que nous deuons & pouuons eſtre, nous ne nous eſtonnerions de rien. Ce que vous auez preueu, vous arriue, pourquoy vous en eſtonnez vous ? Faiſons donc que les choſes ne nous ſurprennent point ; tenons nous en garde contre elles, regardons les venir. *Animus aduerſus omnia firmandus, vt dicere poſſimus, non vlla laborum, O Vierge, nouami facies, inopináue ſurgit, Omnia percepi atq; animo mecum ipſe peregi. Tu hodie iſta denuntias : ego ſemper denuntiaui mihi : hominem parani ad humana.*

OBEYR ET OBSERVER LES loix, couſtumes, ceremonies du pays, comment, & en quel ſens.

CHAP. VIII.

TOut ainſi que la beſte ſauuage & farouche ne ſe veut laiſſer prendre, conduire, & manier à l'homme; mais ou s'enfuit & ſe cache de luy, ou s'irrite & s'eſleue contre luy, s'il en veut approcher; tellement qu'il faut vſer de force meſlée auec ruſe & artifice, pour l'auoir, & en venir à bout: ainſi en faict la folie reueſche à la raiſon, & ſauuage à la ſageſſe, contre laquelle elle s'irrite & s'affollit dauantage, dont il la faut auoir & mener comme vne beſte farouche (ce que l'homme eſt à la beſte, l'homme ſage eſt au fol,) l'eſtonner, luy faire peur, & l'arreſter tout court, pour puis à l'aiſe l'inſtruire & le gaigner. Or le moyen propre à ce, eſt vne grande authorité, vne puiſſance & grauité eſclatante, qui l'eſblouyt de ſa ſplendeur & de ſon eſclair, *ſola auctoritas eſt quæ cogit ſtultos vt ad ſapientiam feſtinent.* En vne meſlée & ſedition populaire, s'il ſuruient & ſe preſente quelque grand, ancien, ſage & vertueux perſonnage, qui aye gagné la reputation publicque d'honneur & de vertu, lors ce peuple mutin frappé & eſblouy de la ſplendeur & de l'eſclair de ceſte authorité, ſe tient coy, & attend ce qu'il veut dire.

I. Origine inſtitutiõ & authorité de la loy.

Auguſt.

Veluti magno in populo cùm ſæpe coorta
Seditio eſt, ſæuitque animus ignobile vulgus,
Iámque faces & ſaxa volant, furor arma miniſtrat:

Tum pietate grauem ac meritis, si forte virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus astant,
Ille regit dictis animos, & pectora mulcet.

Il n'y a rien plus grand en ce monde, que l'authorité, qui est vne image de Dieu, vn messager du ciel : elle est souueraine, elle s'appelle Majesté, si subalterne, authorité, & se soustient de deux choses, admiration & crainte meslée ensemble. Or ceste maiesté & authorité, est premierement & proprement en la personne du souuerain, du Prince, & Legislateur, où elle est viue, agente, & mouuante ; puis en ses commandemens & ordonnances, c'est à dire, en la loy, qui est le chef d'œuure du Prince, & l'image de la maiesté viue & originelle. Par icelle sont reduit, conduits, & guidez les fols. Voylà de quel poids, necessité, vtilité & l'authorité, & la loy au monde.

2. Et de la coustume.

La prochaine & plus pareille authorité à la loy, est la coustume qui est vne autre puissante & imperieuse maistresse ; elle empiete & vsurpe ceste puissance traistreusement & violemment, car elle plante peu à peu à la desrobée & comme insensiblement, son authorité, par vn petit doux ; & humble commencement ; l'ayant assis & estably par l'ayde du temps : elle descouure puis vn furieux & tyranique visage, contre lequel il n'y a plus de liberté ny puissance de hausser seulement les yeux, elle prend son authorité de la passion & de l'vsage, elle grossit & s'annoblit en roulant comme les riuieres ; il est dangereux de la ramener à sa naissance.

3. Cõpa-

La loy & la coustume establissent leur authorité bien diuersement, la coustume peu à peu, auec vn

long-temps, doucement & ſans force, d'vn conſentement commun de tous, ou de la pluſpart, & a ſon auteur le peuple. La loy ſort en vn moment, auec authorité & puiſſance, & prend ſa vigueur de qui a puiſſance de commander à tous, & ſouuent contre le gré des ſubiets : dont quelqu'vn la compare au tyran, & la couſtume au Roy. Dauantage la couſtume ne porte loyer ny peine : la loy porte tout les deux, pour le moins la peine, toutesfois elles peuuent bien mutuellement preſter la main, & auſſi s'entre-deſtruire. Car la couſtume qui n'eſt qu'en ſouffrance, homologuée par le ſouuerain, ſera plus aſſeurée : & la loy auſſi affermit ſon authorité par la poſſeſſion & l'vſage, au contraire auſſi la couſtume ſera caſſée par vne loy contraire, & la loy s'en ira auau-l'eau par ſouffrance de couſtume contraire, mais ordinairement elles ſont enſemble, c'eſt loy & couſtume : les ſçauans & ſpirituels la conſiderent comme loy ; les idiots & ſimples comme couſtume. raiſon de deux

C'eſt choſe eſtrange de la diuerſité des loix & couſtumes qui ſont au monde, & de l'extrauagãce d'aucunes. Il n'y a opinion & imagination ſi bigearre, ſi forcenée, qui ne ſoit eſtablie par loix ou couſtumes en quelque lieu. Ie ſuis content d'en reciter quelques-vnes, pour monſtrer à ceux qui font difficulté de le croire, iuſques où va cette propoſition, ne m'arreſtant point à parler de ce qui eſt de la religion, qui eſt le ſuiect où ſe trouuent de plus grandes eſtrangetez, & impoſtures plus groſſieres : mais pour ce qu'il eſt hors du cõmerce des hommes, & que ce n'eſt proprement couſtumes, & où il eſt aiſé d'eſtre trompé, ie le laiſſeray. 4. Diuerſité & eſtrangeté. Des loix & couſtumes au mõde.

Voyci donc des plus remarquables en eſtrangeté: tuer par office & pieté ſes parens en certain aage, & les manger: aux hoſteleries: preſter leurs enfans, femmes, & filles, à iouyr aux hoſtes en payant, bordeaux publics des maſles: les vieillards preſter leurs femmes à la ieuneſſe: les femmes eſtre communes, honneur aux femmes d'auoir accointé pluſieurs maſles, & porter autant de belles houppes au bord de leur robe: les filles monſtrer à deſcouuert par tout leurs parties honteuſes, les mariées non, ains les couurir ſoigneuſement? les filles s'abandonner à leur plaiſir, & deuenuës groſſes, ſe faire auorter au veu & ſçeu d'vn chacun; mais mariées eſtre chaſtes & fidelles à leurs maris: les femmes mariées la premiere nuict, auant l'accointance de leur eſpoux, receuoir tous les maſles qui ſont de l'eſtat & profeſſion du mari, conuiez aux nopces, & puis eſtre loyales à leurs maris. les mariées preſenter leur pucelage au Prince auant qu'au mary: mariages de maſles, les femmes aller à la guerre & au combat auec les maris: femmes mourir & ſe tuer lors ou toſt apres le decez de leurs maris: femmes vefues ſe pouuoir remarier ſi les maris ſont morts de mort violente & non autrement: les maris pouuoir repudier leurs femmes ſãs alleguer cauſe, les vendre ſi elles ſont ſteriles, tuër ſans cauſe, ſinon pource qu'elles ſont femmes, & puis emprunter femmes des voiſins au beſoin: les femmes s'accoucher ſans plainte & ſans effray; tuer les enfans pource qu'ils ne ſont pas beaux, bien formez, ou ſans cauſe: en mangeant eſſuyer ſes doigts à ſes genitoires & à ſes pieds: viure de chair humaine, manger chair & poiſſon tout

crud; coucher enſemble pluſieurs maſles & femelles, iuſques au nombre de dix & douze: ſaluër en mettant le doigt à terre, & puis le leuant vers le ciel; tourner le dos pour ſaluër, & ne regarder iamais celuy que l'on veut honorer; receuillir en la main les crachats du Prince, ne parler au Roy que par ſarbatane: ne coupper en toute ſa vie ny poil ny ongle: coupper le poil d'vn coſté, & les ongles d'vne main & non de l'autre; les hommes piſſer accrouppis, & les femmes debout, faire des trous & foſſettes en la chair du viſage, & aux tetins, pour y porter des pierreries & des bagues: mépriſer la mort, la feſtoyer, la briguer, & plaider en public, pour en eſtre honoré cõme d'vne dignité & grande faueur, & y eſtre preferé, ſepulture honorable eſtre mangé des chiẽs, des oyſeaux, eſtre cuit & pilé, & la poudre auallée auec le breuuage ordinaire.

Examination & iugement.

Quand ſe vient à iuger de ces couſtumes, c'eſt le bruit & la querelle: le ſot populaire & pedant ne s'y trouue point empeſché, car tout deſtrouſſement il condamne comme barbarie & beſtiſe tout ce qui n'eſt de ſon gouſt, c'eſt à dire, de l'vſage commun, couſtume de ſon pays. Car il tient pour regle vnique de verité, iuſtice, bien ſeance, la loy & couſtume de ſon pays. Que ſi on luy dit qu'ainſi en iugent & parlent les autres en leur rang, autant offenſez de nos couſtumes & façons, comme nous des leurs, il tranche tout court à ſa mode, que ce ſont beſtes & barbares, qui eſt touſiours dire meſme choſe. Le ſage eſt bien plus retenu, comme ſera dit, ne ſe haſte point d'en iuger, de peur de s'eſchauder, & faire tort à ſon iugement: & de faict il y a pluſieurs loix & couſtumes, qui ſemblent

Naturels. & populaires, & plus ſains aduis ſont les plus naturels, les plus iuſtes & equitables. Premierement, il ſe faut ſouuenir, que l'on n'endure rien contre la loy humaine & naturelle, puis qu'à la naiſſance de l'homme toutes ces choſes ſont annexées & données pour ordinaires. En tout ce qui a accouſtumé de nous affliger, conſiderons deux choſes, la nature de ce qui nous arriue, & celle qui eſt en nous: & vſant des choſes ſelon nature, nous n'en receurons aucunes faſcheries. La faſcherie qui eſt vne maladie de l'ame contraire à la nature, ne doit point entrer chez nous. Il n'y a accident au monde qui nous puiſſe arriuer, auquel la nature n'ayt preparé vne habitude en nous, pour le receuoir & le tourner à noſtre contentement. Il n'y a maniere de vie ſi eſtroitte qui n'aye quelque ſoulas & rafreſchiſſement. Il n'y a priſon ſi eſtroitte & obſcure, qui ne donne place à vne chanſon, pour deſennuyer le priſonnier. Ionas eut bien le loiſir de faire ſa priere à Dieu dedans le ventre de la baleine, laquelle fut exaucée. C'eſt vne faueur de nature, qu'elle nous trouue remede & addouciſſement à nos maux en la tolerance d'iceux; eſtant ainſi, que l'homme eſt né pour eſtre ſujet à toutes ſortes de miſeres, *omnia ad quæ gemimus, quæ expaueſcimus, tributa vitæ ſunt.*

Endurer eſt naturel & humain.

14. Ne touche que le moindre du noſtre.

Secondement, faut ſe ſouuenir qu'il n'y a que la moindre partie de l'homme ſubiette à la fortune, nous auons le principal en noſtre puiſſance, & ne peut eſtre vaincu ſans noſtre conſentement. La fortune peut bien rendre pauure, malade, affligé: mais non vicieux, laſche, abbattu: elle ne nous ſçauroit oſter la probité, le courage, la vertu.

monde: & s'eſtant eſſayé de perſuader aux Indiens de bruſler les corps de leurs peres cõme les Grecs, y trouue encores plus d'honneur, & de difficulté. I'en adiouſteray encore vne autre, qui n'eſt que de la bienſeãce, plus legere & plus plaisãte: vn qui ſe mouchoit touſiours de ſa main reprins d'inciuilité, pour ſe defendre, demãda quel priuilege auoit ce ſale excremẽt, qu'il luy faille appreſter vn beau linge à le receuoir, & puis qui plus eſt à l'empaqueter & ſerrer ſoigneuſement ſur ſoy: que cela deuoit faire plus de mal au cœur, que de le verſer & ietter où que ce ſoit, voila comment par tout ſe trouue raiſon apparente: dont il ne faut rien ſi toſt & legerement condamner.

Mais qui croiroit combien eſt grande & imperieuſe l'authorité de la couſtume? Qui l'a dit eſtre vne autre nature ne l'a pas aſſez exprimé, car elle fait plus que nature, elle cõbat nature: Pourquoy les plus belles filles n'attirent point l'amour de leurs peres, ny les freres plus excellens en beauté l'amour de leurs ſœurs, ceſte eſpece de pudicité n'eſt proprement de nature, elle eſt de l'vſage des loix & couſtumes, qui le defendent, & font de l'inceſte vn grand peché & non nature, comme il ſe void au fait, non ſeulement des enfans d'Adam, où c'eſtoit neceſſité forcée, mais d'Abraham & Nachor freres de Iacob, de Iudas Patriarches, Amram Pere de Moyſe, & autres ſaints perſonnages: Et c'eſt la loy de Moyſe qui l'a deffẽdu en ces premiers degrez, mais auſſi qui l'a quelquefois diſpenſé non ſeulement en ligne laterale, comme entre les freres & la belle ſœur ce qui eſtoit commandement & non diſpenſe: & qui plus eſt entre la

9. Leur authorité quelle.

Gen. 11. 20. 29. 3. 6. Exod. 6. Leuit. 8. Deut. 2. 2. Reg. 12.

3 Reg 2 Cairta. Tolet in 3. Lucæ. propre frere & la propre sœur des diuers licts: mais encores en ligne droicte d'alliance, sçauoir, du fils auec sa belle mere: car en ligne droicte de sang, il semble bien estre du tout contre Nature, nonobstant le faict des filles de Loth auec leur pere, qui toutefois fut produit purement par nature en l'extreme apprehension & crainte de la fin du genre humain, dont elles en sõt excusées par les plus grãds.

Chrys. Ambros. Or contre nature n'y a point de dispense aucune si Dieu son seul superieur ne la donne. Au reste des inceste fortuits & non volontaires, le monde en

August. In Apol. est tout plein, cõme enseigne Tertullien. Mais encores plus elle force les regles de nature, tesmoins les medecins qui souuẽt quittẽt leurs raisons naturelles de leur art, à son athorité, tesmoin ceux qui par accoustumance ont gaigné de se nourrir & viure de poisõ, d'araignées, formis, laizards, crapaux, comme practiquent les peuples entiers aux Indes. Aussi elle habete nos sẽs, tesmoin ceux qui demeurent prés des cataractes du Nil, clochers, armuriers, moulins, & tout le monde selon les Philosophes, au sõ de la musique celeste & des mouuemẽs uers des ciels roulans & s'entrefrottãs l'vn l'autre. Bref (& c'est le principal fruict d'icelle) elle vaine toute difficulté, rend les choses aisées, qui sembloient impossibles, addoucit tout aigreur; dont par son moyen l'on vit content par tout: mais elle maistrise nos ames, nos creances, nos iugemens, d'vne tres-iniuste & tyrannique authorité. Elle fait & desfaict, authorise, & des-authorise tout ce qu'il luy plaist, sans rime ny raison, voire souuent contre toute raison: elle fait valoir, & establit parmy le monde, contre raison & iugement toutes les opi-

nions, religions, creances, obſeruances, mœurs, & manieres de viure les plus fantaſques & farouſches, comme a eſté touché cy-deſſus. Et au rebours elle degrade iniurieuſement, raualle & deſrobbe aux choſes vrayement grandes & admirables, leur prix, leur eſtimation, & les rend viles.

Nil adeò magnum nec tam mirabile quidquam
Principio, quod non ceſſent mirarier omnes.
Paulatim.

C'eſt donc vne tres-grande & puiſſante choſe que la couſtume. Platon ayant reprins vn enfant de ce qu'il ioüoit aux noix, & qui luy auoit reſpondu, tu me tances pour peu de choſe, dit, la couſtume n'eſt pas peu de choſe: mot bien remarquable à tous ceux qui ont la ieuneſſe à conduire. Mais elle exerce ſa puiſſance auec vne ſi abſoluë authorité, qu'il n'eſt plus permis de regimber ny reculer, non pas ſeulement de tentrer en nous pour diſcourir & raiſonner de ſes ordonnances. Elle nous enchante ſi bien qu'elle nous fait croire que ce qui eſt hors de ces gonds, eſt hors des gonds de raiſon, & n'y a rien de bon & iuſte que ce qu'elle approuue, *ratione non componimur, ſed conſuetudine abducimur: honeſtius putamus quod frequentius: rectè apud nos locum tenet error, vbi publicus factus.* Cecy eſt tolerable parmy les idiots & populaires, qui n'ayans la ſuffiſance de voir les choſes au fonds, iuger & trier: font bien de ſe tenir & arreſter à ce qui eſt communément tenu & receu: mais aux ſages qui ioüent vn autre rolle, c'eſt choſe indigne de ſe laiſſer ainſi coiffer à la couſtume. Senec.

7. Aduis de ſageſſe.

Or l'aduis que ie donne icy à celuy qui veut eſtre ſage, eſt de garder & obſeruer de parole & de faict

les loix & couſtumes que l'on trouue eſtablies au pays où l'on eſt : par meſme moyen reſpecter & obeyr aux Magiſtrats, & à tous ſuperieurs, mais le tout d'vn eſprit & d'vne façon noble & genereuſe, non ſeruile, pedanteſque, ſuperſtitieuſe : ne s'offenſant cependant ny condamnant legerement les autres loix & couſtumes eſtrangeres, mais iugeant & examinant librement & ſainement les vnes & les autres, comme a eſté dict, & n'obligeant ſon iugemẽt & ſa creance qu'à la raiſon. Voicy quatre mots. En premier lieu ſelon tous les ſages, la regle des regles, & la generale loy des loix, eſt de ſuyure & obſeruer les loix & couſtumes du païs où l'on eſt, νόμοις ἕπεσθαι τοῖς ἐν χώροις καλοῖς, euitant ſoigneuſement toute ſingularité & particularité extrauagante, eſcartée du commun & ordinaire, car quelle qu'elle ſoit touſiours elle heurte & bleſſe autruy, ſuſpecte de folie, hypocriſie, paſſion ambitieuſe, quoy que ſoit d'ame malade & dénoüée. *Non conturbabit ſapiens publicos mores, nec populorum inſe nouitate vitæ conuertet.* Il faut touſiours cheminer ſous le couuert des loix, couſtumes, ſuperieurs, ſans diſputer ou tergiuerſer, ſans entreprendre tantoſt de s'en diſpenſer, tantoſt les encherir pour faire le bon valet, ſans hauſſer, ny baiſſer.

1. Les loix & couſtumes ſont à obſeruer.

Mais que ce ſoit (& c'eſt le ſecond mot) & d'eſprit & de façon, noblement & ſagement, non pour l'amour ny pour la crainte d'elles, non pour la iuſtice ou equité qui ſoit en elles, ny auſſi pour la punition qui en peut aduenir, ne leur obeiſſant pas: Bref, non par ſuperſtition ny par ſeruitude, contrainte, ſcrupuleuſe & paoureuſe, *eadem quæ populus, ſed non eodem modo, nec eodem propoſito faciet ſapiens,*

2. Non pour iuſtice & equité.

piens, mais librement & ſimplement pour la reuerence publique, & à cauſe de leur authorité : les loix & couſtumes ſe maintiennent en credit, non pource qu'elles ſont iuſtes & bonnes, mais pource qu'elles ſont loix & couſtumes, c'eſt le fondement myſtique de leur authorité, elles n'en ont point d'autre, ainſi eſt-il des ſuperieurs, à cauſe qu'ils sõt ſuperieurs, *quia ſuper Cathedram ſedent*, & nõ de leur vertu & probité, *quæ faciunt nolite facere*. Celuy qui leur obeyt par autre reſſort ne leur obeyt pas par ce qu'il doit ; c'eſt vn mauuais & dangereux ſujet, ce n'eſt pas vraye obeyſſance, qui doit eſtre pure & ſimple, *vnde vocatur depoſitio diſcretionis, mera executio, abnegatio ſui*. Or la vouloir regler par la iuſtice, le merite, la bonté des loix & ſuperieurs, c'eſt en les ſouſmettant à ſon iugement, leur faire le procés, & mettre en doute & diſpute l'obeïſſance, & par conſequent l'Eſtat & la Police ſelon la ſouplesſe & diuerſité des iugemens. Combien de loix au monde iniuſtes & eſtranges, non ſeulement aux iugemens particuliers, mais de la raiſon vniuerſelle, auec leſquelles le monde a veſcu long-temps en profonde paix & repos, & auec telle ſatisfaction, que ſi elles euſſent eſté tres-iuſtes & raiſonnables; & qui les voudroit changer & rabiller, ſe monſtreroit ennemy du public, & ne ſeroit à receuoir, la nature humaine s'accommode à tout auec le tẽps, & ayant vne fois prins ſon ply, c'eſt acte d'hoſtilité de vouloir rien remuer : il faut laiſſer le monde où il eſt, ces broüillons remuëurs de meſnage, ſous pretexte de reformer, gaſtent tout.

Contre les nouateurs des loix.

Tout remuëment & changement des loix, creances, couſtumes, & obſeruances, eſt tres-dangereux,

& qui produit touſiours pluſtoſt mal que bien, il apporte des maux tout certains & preſens, pour vn bien à venir & incertain. Les nouateurs ont bien touſiours des ſpecieux & plauſibles titres, mais ils n'en ſont que plus ſuſpects, & ne peuuent eſchapper la note d'vne ambitieuſe preſomption, de penſer voir plus clair que les autres, & qu'il faut pour eſtablir leurs opinions, renuerſer vn eſtat; vne police, vne paix, & repos public.

3. Ne cõdamner legerement les choſes eſtrãges.

Ie ne veux pas dire pour tout ce deſſus, qu'il faille abſolument obeyr à toutes loix, & à tous commandemens de ſuperieurs, car à ceux que l'on cognoiſt éuidemment contre Dieu ou Nature, il n'y faut pas obeyr, ny auſſi rebeller & troubler l'Eſtat. Comment ſe faut gouuerner en tels cas, ſera enſeigné cy-apres, en l'obeyſſance deuë aux Princes, car à la verité cet inconuenient & malheur ſe trouue pluſtoſt, & plus ſouuent aux commandemens des Princes qu'aux loix. Ce n'eſt encores aſſez de n'obeyr aux loix & ſuperieurs, à cauſe de leur valeur & merite, mais ny auſſi ſeruilement, craintiuement, c'eſt à faire au commun & prophane: le ſage ne fait rien par force ny crainte, *ſoli hoc ſapienti contingit, vt nil faciat inuitus, rectè ſequitur, gaudet officio*: il fait ce qu'il doit, & garde les loix, non pour crainte d'elles, mais pour l'amour de ſoy, eſtant ialoux de ſon deuoir, il n'a que faire des loix pour biẽ faire, c'eſt enquoy il differe du commun, qui ne peut bien faire, & ne ſçait ce qu'il doit ſans loix, elles luy ſont requiſes, *at iuſto & ſapienti non eſt lex poſita*. Par droit le ſage eſt par deſſus les loix, mais par effect externe & public, il eſt leur volontaire & libre ſujet, obeïſſant.

l. 3. ch.

En troiſieſme lieu, c'eſt le fait de legereté & preſomption iniurieuſe, voire teſmoignage de foibleſſe & inſuffiſance, de condamner ce qui eſt conforme à la loy & couſtume de ſon pays. Cela vient de ne prẽdre pas le loiſir, ou n'auoir pas la ſuffiſance, de conſiderer les raiſons & fondements des autres: c'eſt faire tort & honte à ſon iugement, dont il faut puis ſouuent ſe deſdire, c'eſt ne ſe ſouuenir pas que la nature humaine eſt capable de toutes choſes. C'eſt laiſſer endormir & piper à la lõgue accouſtumance, la veuë de ſon eſprit, & endurer que la preſcription puiſſe ſur noſtre iugement.

Finalemẽt, c'eſt l'office de l'eſprit genereux & de l'hõme ſage (que ie taſche de peindre icy) d'examiner toutes choſes, conſiderer à part & puis comparer enſemble toutes les loix & couſtumes de l'vniuers qui luy viennent en cognoiſſance, & les iuger, (non pour là regler l'obeyſſance, comme a eſté dit, mais pour exercer ſon office, puis qu'il a l'eſprit pour cela) de bonne foy & ſans paſſion, au niueau de la verité, de la raiſon & nature vniuerſelle, à qui nous ſommes premierement obligez ſans ſe flatter & tacher ſon iugement de fauſſeté, & ſe contenter de rendre l'obſeruance & obeyſſance à celles, auſquelles nous ſommes ſecondement & particulierement obligez, & ainſi aucun n'aura dequoy ſe plaindre de nous. Il aduiendra quelquesfois que nous ferõs par vne ſecõde particuliere & municipale obligatiõ (obeiſſant aux loix & couſtumes du pais) ce qui eſt contre la premiere & plus ancienne, c'eſt à dire, la nature & raiſon vniuerſelle, mais nous luy ſatisfaiſons tenãt noſtre iugement & nos opinions ſainctes & iuſtes ſelon elle,

4. Examiner toutes choſes meurement.

Car auſſi nous n'auõs rien noſtre, & dequoy nous puiſſions libremẽt diſpoſer que de cela, le monde n'a que faire de nos penſées, mais le dehors eſt engagé au public, & luy en deuons rẽdre conte: ainſi ſouuent nous ferons iuſtement ce que iuſtement nous n'approuuons pas: il n'y a remede, le monde eſt ainſi fait.

2. De la ceremonie.

Apres ces deux maiſtreſſes loy & couſtume, viẽt autroiſiéme, qui n'a pas moins d'authorité & puiſſance, à l'endroit de pluſieurs, voire eſt encore plus rude & tyrannique à ceux qui s'y aſſeruiſſent par trop. C'eſt la Ceremonie du monde, qui à vray dire, pour la pluſpart, n'eſt que vanité; mais qui tient tel rang, & vſurpe telle authorité, par la laſcheté & corruption contagieuſe du monde, que pluſieurs penſent que la ſageſſe conſiſte à la garder & obſeruer, & s'en rendent volontaires eſclaues: tellement que pour ne la heurter, ils preiudicient à leur ſanté, cõmodité, affaires, liberté, conſcience, qui eſt vne tres-grande folie: c'eſt le mal & malheur de pluſieurs courtiſans, idolatres de la Ceremonie. Or ie veux que mon Sage ſe garde bien de cette captiuité, ie ne veux pas que lourdement ou laſchement il bleſſe la Ceremonie, car il faut condonner quelque choſe au monde, & tant que faire ſe peut au dehors ſe conformer à ce qui ſe prattique, mais ie veux qu'il ne s'y oblige & ne s'y aſſeruiſſe point, ains que d'vne galante & genereuſe hardieſſe, il ſçache bien s'en deffaire quãd il voudra & faudra, & de telle façon qu'il donne à cognoiſtre à tous, que ce n'eſt laſcheté ou delicateſſe, ny ignorance ou meſgarde, mais c'eſt qu'il ne l'eſtime pas plus qu'il ne faut, & qu'il ne veut

laiſſer corrompre ſon iugement & ſa volonté a telle vanité, & qu'il ſe preſte au monde quand il veut, mais qu'il ne s'y donne iamais.

SE BIEN COMPORTER, auec autruy.

CHAP. IX.

CETTE matiere appartient à la vertu de iuſtice, qui apprend à viure bien auec tous, & rẽdre à vn chacũ ce qui luy appartiẽt, laquelle ſera traittée au liure ſuiuant, où ſerõt baillés les aduis particuliers & diuers, ſelon les diuerſes perſonnes : icy les generaux ſeulement, ſuiuant le deſſein & ſujet de ce liure. 1.

Il y a icy double conſideration (& par ainſi deux parties en ce chapitre) ſelõ qu'il y a deux manieres de cõuerſer auec le mõde, l'vne ſimple, generale & cõmune, le cõmerce ordinaire du monde, auquel le temps, les affaires, les voyages & rencõtres iournellemẽt nous menent, & mettent & changẽt auec gens cognëus & incognëus, eſtrangers, ſans noſtre choix ou applicatiõ de volõté : l'autre ſpeciale, eſt en cõpagnie affectée, & accointãce ou recherchée & choiſie, ou qui s'eſtãt preſẽtée, a eſté embraſſée, & ce pour le profit, ou plaiſir ſpirituel ou corporel, en laquelle y a de la cõference, cõmunication, priuauté & familiarité, chacune aura ſes aduis à part. Mais auãt qu'y entrer pour preface, ie veux dõner vn aduis general & fondamẽtal de tous les autres. 2.

C'eſt vn vice grand (duquel ſe doit garder & garantir noſtre Sage) & vn defaut importun à ſoy, & 3. Facilité & re-

uerſalité d'humeurs.

à autruy, que d'eſtre attaché & ſujet à certaines humeurs & complexions, à vn ſeul train, c'eſt eſtre eſclaue de ſoy-meſmes, d'eſtre ſi prins à ſes propres inclinations, qu'on ne les puiſſe tordre & ceder, teſmoignage d'ame chagrine & mal née, trop amoureuſe de ſoy, & partiale. Ces gens ont beaucoup à endurer & conteſter, au rebous, c'eſt vne grande ſuffiſance & ſageſſe, de s'accommoder à tout, *Iſtud eſt ſapere, qui vbicumque opus ſit animum poſſis flectere*, d'eſtre ſoupple & maniable, ſçauoir tantoſt ſe monter & bãder, tantoſt ſe raualler & relaſcher quãd il faut. Les plus belles ames & mieux nées ſont les plus vniuerſelles, les plus communes, applicables à tous ſens, communicatiues & ouuertes à toutes gens. C'eſt vne tres-belle qualité, qui reſſemble & imite la bonté de Dieu; c'eſt l'honorable que l'on rend au vieil Caton, *huic verſatile ingenium, ſic pariter ad omnia fuit, vt natum ad id vnum diceres, quodcumque ageret.*

4. 2. Partie. Aduis ſur la ſimple & commune conuerſation.

Voyons les aduis de la premiere conſideration, de la ſimple & commune conuerſation, i'en mettray icy quelques-vns, dont le premier ſera de garder ſilence & modeſtie.

Le ſecond, de ne ſe formaliſer point des ſottiſes, indiſcretions, & legeretez qui ſe feront ou commettront en preſence: car c'eſt importunité de choquer tout ce qui eſt de noſtre gouſt.

5. 6.

Le troiſieſme, eſpargner & meſnager ce que l'on ſçait, & la ſuffiſance que l'on a acquiſe, & eſtre plus volontaires à ouyr qu'à parler, à apprendre qu'à enſeigner, car c'eſt vice d'eſtre plus prompt à ſe faire cognoiſtre, parler de ſoy, & ſe produire, que prendre la cognoiſſance d'autruy: & d'em-

Digitized by Google

ploiter ſa marchãdiſe, qu'en acquerir de nouuelle.

Le quatriéme, de n'entrer en diſcours, en conteſtation contre tous, non contre les plus grands & reſpectables, ny contre ceux qui ſont au deſſous, & non de pareille luitte.

Le cinquiéme, auoir vne douce & honneſte curioſité de s'enquerir de toutes choſes, & les ſçachant les meſnager, & faire ſon profit de tout. 7.

Le ſixiéme & principal, eſt d'employer en toutes choſes ſon iugement, qui eſt la piece maiſtreſſe qui agit, domine, & fait tout, ſans l'entendement toutes autres choſes ſont aueugles, ſourdes, & ſans ame, c'eſt le moindre de ſçauoir l'hiſtoire, il en faut iuger. Mais ceſtuy-cy regarde de ſoy, & non la compagnie. 8.

Le ſeptiéme eſt de ne parler iamais affirmatiuement, magiſtralement, & imperieuſement, auec opiniaſtreté & reſolution, cela heurte & bleſſe tous. L'affirmation & opiniaſtreté ſont ſignes ordinaires de beſtiſe & ignorance: le ſtyle des anciẽs Romains portoit, que les teſmoins depoſans, & les Iuges ordonnans de ce qui eſtoit de leur propre & certaine ſcience, exprimoient leur dire par ce mot, *Il ſemble* (*ita videtur*) que doiuent faire tous autres : Il ſeroit bon d'apprendre à vſer des mots qui addouciſſent & moderent la temerité de nos propoſitions, peut eſtre, l'on dit, ie penſe, quelque, aucunement, il ſemble, & en reſpondant, ie ne l'entens pas, qu'eſt-ce à dire, il pourroit eſtre, eſt-il vray? Ie clorray cette premiere partie generale, en ce peu de mot: Auoir le viſage & la monſtre ouuerte & agreable à tous, l'eſprit & la penſée couuerte & cachée à tous, la langue ſobre & diſ- 9. Concluſion.

crette: touſiours ſe tenir à ſoy, & ſur ſes gardes, *frons aperta, lingua parca, mens clauſa, nulli fidere*, voir & ouyr beaucoup, parler peu, iuger tout, *Vide, audi, dica.*

10. 2. parties de la ſpeciale conuerſation.

Venons à l'autre conſideration & eſpece de conuerſation plus ſpeciale, de laquelle voicy les aduis.

Le premier eſt de chercher, conferer, & ſe frotter auec gens plus fermes & plus habiles, car l'eſprit ſe roidit & fortifie, & ſe hauſſe au deſſus de ſoy, comme auec les eſprits bas & foibles, l'eſprit s'abaſtardit & ſe perd : la contagion eſt en cecy, comme au corps, & encor plus.

11. Le ſecond eſt, ne s'eſtonner ou bleſſer des opinions d'autruy, car tant contraires au commun, tant eſtranges, tant friuoles ou extrauagantes ſemblent elles, ſi ſont-elles ſortables à l'eſprit humain, qui eſt capable de produire toutes choſes, & c'eſt foibleſſe de s'en eſtonner.

12. Le tiers eſt de ne craindre, ny s'eſtonner des correctiõs, rudeſſes, & aigreurs de paroles, auſquelles il faut s'accouſtumer & s'endurcir. Les galans hõmes s'expriment courageuſement; cette tẽdreur & douceur craintiſue & ceremonieuſe eſt pour les femmes; il faut vne ſocieté & familiarité forte & virile, il faut eſtre maſle, courageux, & à corriger, & à ſouffrir de l'eſtre. C'eſt vn plaiſir fade, d'auoir affaire à gens qui cedent, flattent, & applaudiſſent.

13. Le quatriéme eſt de viſer & tendre touſiours à la verité, la recognoiſtre, & luy ceder ingenuëmẽt & alaigrement, de quelque part qu'elle ſorte, vſãt touſiours & par tout de bonne foy, & non comme pluſieurs, ſpecialement les Pedans, à tort ou à droit ſe defendre & ſe defaire de ſa partie. C'eſt

vne plus belle victoire ſe renger bien à la raiſon, & ſe vaincre ſoy-meſme, que vaincre ſa partie, à quoy ayde ſouuent ſa foibleſſe : parquoy arriere toute paſſion. Recognoiſtre ſa faute, confeſſer ſon doute ou ignorance, ceder quand il faut, ſont tours de iugement de candeur & ſincerité, qui ſont les principales qualitez d'vn honneſte & ſage homme: l'opiniaſtreté accuſe l'homme de pluſieurs vices & defauts.

Le cinquiéme, en diſpute ne faut employer tous les moyens que l'on peut auoir, mais bien les meilleurs, plus pertinens & preſſans, & auec brieueté, car meſmes aux choſes bonnes l'on peut trop dire, ces longueurs, trainieres de propos, repetitions, teſmoignent vne enuie de parler, vne oſtentation, apportent ennuy à la compagnie. 14.

Le ſixieſme & principal eſt de garder par tout la forme, l'ordre, la pertinence, ô qu'il y a de peine de diſputer & conferer auec vn ſot, inepte, & impertinent. C'eſt ce ſemble la ſeule iuſte excuſe de rompre & quitter tout : car qu'y gaigneriez vous que tourment, puis qu'auec luy vous ne pouuez bien aller? Ne ſentir pas l'oppoſition que l'on fait, ſe ſuiure ſoy-meſme, & ne reſpondre à la partie, s'arreſter à vn mot, à vn incidant, & laiſſer le principal, meſler & troubler la diſpute, craindre tout, nier ou refuſer tout, ne ſuiure point le fil droit, vſer de prefaces & digreſſions inutiles, crier & s'opiniaſtrer, s'arreſter tout en vne formule artiſte, & ne voir rien au fonds, ce ſont choſes qui ſe prattiquent ordinairement par les Pedans & Sophiſtes. Voicy comment ſe cognoiſt & ſe remarque la ſageſſe & pertinence, d'auec la ſottiſe & imperti- 15.

nence, cette-cy est presomptieuse, temeraire, opiniastre, asseurée celle-là ne satisfait iamais bien, est craintiue, retenuë, modeste : celle-là se plaist, sort du combat, gaye, glorieuse, comme ayant gaigné, auec vn visage, qui veut faire croire à la compagnie qu'elle est victorieuse.

16. Le septiéme, s'il y a lieu de contradiction, il faut aduiser qu'elle ne soit hardie, ny opiniastre, ny aigre. En ces trois cas, elle ne seroit bien venuë, & seroit à son autheur plus de mal qu'à tout autre. Pour estre biẽ prinse de la compagnie, faut qu'elle naisse tout à l'heure mesme du propos qui se traicte, & non d'ailleurs, ny d'autre chose precedente: qu'elle ne touche point la personne, mais la chose seulement, auec quelque recommandation de la personne, s'il y eschet, & qu'elle soit doucement raisonnée.

SE CONDVIRE PRVDEMMENT aux affaires.

CHAP. X.

CEcy appartient proprement à la vertu de prudence, de laquelle sera traitté au commencement du liure suiuant; où seront touchez particulierement les conseils & aduis diuers, selon les diuerses especes de prudence, & occurrence des affaires. Mais ie mettray icy les points & chefs principaux de prudence, qui seront aduis generaux & communs: pour instruire en gros nostre disciple à se bien & sagement conduire, & porter au trafic & commerce du monde, & au maniment de tous affaires, & sont huict.

1. Le premier consiste en intelligence, c'est de biẽ

cognoiſtre les perſonnes auec qui il a affaire, leur naturel propre & particulier, leur honneur, leur eſprit, leur inclination, leur deſſein & intention, leur procedure; cognoiſtre auſſi le naturel des affaires que l'on traitte, qui ſe propoſent, non ſeulemẽt en leur ſuperficie & apparence, mais penetrer au dedans, non ſeulement voir & cognoiſtre les choſes en ſoy, mais encores les accidens, les conſequẽces, la ſuite. Pour ce faire, il les faut regarder à tous viſages, les conſiderer en tous ſens: Il y en a qui par vn coſté ſont tres-ſpecieuſes & plauſibles, & par vn autre ſont tres-vilaines & pernicieuſes. Or il eſt certain que ſelon les diuers naturels des perſonnes, & des affaires, il faut changer de ſtyle & de façon de proceder, comme vn nautonnier, qui ſelon les diuers endroits de la mer, la diuerſité des vents, il conduit diuerſement les voiles & les auirons. Et qui voudroit par tout ſe conduire & porter de meſme façon, gaſteroit tout, & feroit le ſot & ridicule. Or cette cognoiſſance double de perſõnes & d'affaires, n'eſt pas choſe fort facile, tant l'homme eſt deſguiſé & fardé, l'on y paruient en les conſiderãt attentiuement & meurement, & les repaſſant ſouuent par la teſte, & à diuerſes fois, ſans paſſion. Cognoiſſance des perſonnes & des affaires.

Il faut puis apres apprendre à bien iuſtement eſtimer les choſes, & leur donner le prix & le rang qui leur appartient, qui eſt le vray fait de prudence & ſuffiſance. C'eſt vn haut poinct de Philoſophie, mais pour y paruenir, il ſe faut bien garder de paſſion & de iugement populaire. Il y a ſix ou ſept choſes, qui meuuent & menent les eſprits populaires, & leur font eſtimer les choſes à faulſes enſeignes, dont les ſages ſe garderont, qui ſont nou- 2. Eſtimation des choſes. Non ſelon le iugement populaire.

uelleté, rareté, eſtrangeté, difficulté, artifice, inuention, abſence, & priuation ou deſny, & ſur tout, le bruit, la monſtre, & la parade. Ils n'eſtimẽt point les choſes ſi elles ne ſont releuées par art & ſciẽce, ſi elles ne ſont pointuës & enflées. Les ſimples & naïfues, de quelque valeur qu'elles ſoient, on ne les apperçoit pas ſeulement, elles eſchappent & coulent inſenſiblement; ou bien l'on les eſtime plattes, baſſes, & niaiſes, grand teſmoignage de la vanité & foibleſſe humaine, qui ſe paye de vent, de fard, & de faulſe monnoye au lieu de bõne & vraye. De là vient que l'on prefere l'art à la Nature, l'acquis au naturel, le difficile & eſtudie à l'aiſé, les boutées & ſecouſſes à la complexion & habitude: l'extraordinaire à l'ordinaire, l'oſtentation & la pompe à la verité douce & ſecrette, l'autruy, l'eſtranger, l'emprunte au ſien propre & naturel. Et quelle plus grande folie eſt-ce que tout cela? Or la regle des ſages eſt de ne ſe laiſſer coiffer & emporter à tout cela, mais de meſurer, iuger & eſtimer les choſes premierement par leur vraye, naturelle & eſſentielle valeur, qui eſt ſouuent interne & ſecrette, puis par l'vtilité, le reſte n'eſt que piperie. C'eſt bien choſe difficile, eſtant ainſi toutes choſes deſguiſées & ſophiſtiquées: ſouuent les faulſes & meſchantes ſe rendent plus plauſibles, que les vrayes & bonnes: & dit Ariſtote, qu'il y a pluſieurs faulſetez qui ſont plus probables, & ont plus d'apparẽce, que des verités, mais comme elle eſt difficile, auſſi eſt-elle excellẽte & diuine: *ſi ſeparaueris pretioſum à vili, quaſi os meum eris*; & neceſſaires auant tout œuure; *quàm neceſſariũ pretia rebus imponere*, car pour neãt entre l'on à ſçauoir les pre-

Mais ſelon les ſages.

Difficile, excellente, neceſſaire.

Iſai.

Senec.

ceptes & regles de bien viure, si premierement l'on ne sçait en quel rang l'on doit tenir les choses, les richesses, la santé, la beauté, la noblesse, la science, &c. & leurs contraires. C'est vne haute & belle science que de la presseance & préeminence des choses, mais bien difficile, principalement quand plusieurs se presentent ensemble, car la pluralité empesche, & en cecy l'on n'est iamais tous d'accord. Les gousts & les iugemens particuliers sont fort diuers, & tres-vtilement, afin que tous ne coutent ensemble à mesme, & ne s'entr'empeschent. Par exemple, Prenõs ces huit principaux chefs de tous biens spirituels & corporels, quatre de chacune sorte, sçauoir, Prud'hõmie, Santé, Sageſſe, Beauté, Habilité, Noblesse, Science, Richesse. Nous prenons icy ces mots selon le sens & vsage commun, Sageſſe pour vne prudente & discrette maniere de viure, & se comporter auec tous & enuers tous, Habilité pour suffisance aux affaires, Science pour cognoissãce des choses acquises des liures, les autres sont assez clairs. Or sur l'arrangement de ces huit, combien d'opinions diuerses? I'ay dit la mienne, ie les ay meslez & tellement entrelassez ensemble, qu'apres & apres vn spirituel il y a vn corporel, qui luy respond, afin d'accoupler l'esprit & le corps: la santé est au corps ce que la prud'hommie est en l'esprit: c'est la prud'hommie du corps, la santé de l'ame: *mens sana in corpore sano:* La Beauté est comme la Sageſſe, la mesure, proportion & bien-seance du corps est la Sageſſe, beauté spirituelle: La Noblesse est vne grande habitude & disposition à la vertu: les Sciences sont és richesses de l'esprit. D'autres arrangeront ces

D'elle viens la cognoissance des choses.

Des huit chefs de bien.

pieces tout autremẽt qui mettra tous les ſpirituels auant que venir au premier corporel, & le moindre de l'eſprit au deſſus du meilleur du corps: & qui a part enſemble les arrangera autrement, chacun abonde en ſon ſens.

3. Choix & election des choſes.

Apres, & de cette ſuffiſance & partie de prudence, de ſçauoir bien eſtimer les choſes, vient & naiſt cette autre, qui eſt ſçauoir bien choiſir: où ſe monſtre, auſſi ſouuent, non ſeulement la conſcience, mais auſſi la ſuffiſance & prudẽce. Il y a des choix bien ayſez, comme d'vne difficulté & d'vn vice, de l'honneſte & de l'vtile, du deuoir & du profit: Car la preéminence de l'vn eſt ſi grande au deſſus de l'autre, que quand ils viennent à ſe choquer, le champ doit touſiours demeurer à l'honneſte, ſauf, peut-eſtre, quelque exception bien rare & auec grande circonſpection, & aux affaires publiques ſeulement, comme ſera dit apres en la vertu de prudence: mais il y a des choix quelquefois bien faſcheux & bien rudes, comme quand l'on eſt enfermé entre deux vices, ainſi que fut le Docteur Origene, d'idolatrer, ou ſe laiſſer ioüyr charnellement à vn grãd vilain Ethiopien. La regle eſt bien touſiours que ſe trouuant en incertitude & perplexité au choix des choſes non mauuaiſes, il ſe faut ietter au party ou y a plus d'hõneſteté & de iuſtice. Car encore qu'il en meſaduiẽne, ſi donnera il touſiours vne gratification & gloire d'auoir choiſi le meilleur, outre que l'on ne ſçait (quand l'on euſt prins le party contraire) ce qui fut aduenu, & ſi l'on euſt eſchappé ſon deſtin, quand on doute quel eſt le meilleur & le plus court chemin, il faut tenir le plus droit. Et aux mauuaiſes (deſquelles il n'y a ia-

mais choix) il faut éuiter le plus vilain & iniuſte: cette regle eſt de conſcience, & appartient à la prud'hommie. Mais ſçauoir quel eſt le plus hõneſte, iuſtice & vtile, quel plus deshõneſte, plus iniuſte & moins vtile, il eſt ſouuent tres-difficile, & appartiẽt à la prudence & ſuffiſance. Il ſemble qu'en tels deſtroits, le plus ſeur & meilleur eſt de ſuiure la nature, & iuger celuy-là le plus iuſte & hõneſte, qui approche plus de nature, celuy plus iniuſte & deshõneſte, qui eſt le plus éloigné de la nature. Auſſi auõs nous dit que l'on doit eſtre hõme de bien par le reſſort de la nature. Auant que ſortir de ce propos, du choix & élection des choſes, vuidons en deux petits mots cette queſtiõ. D'où viẽt en noſtre ame le choix de deux choſes indifferentes & toutes pareilles, les Stoiciens diſent que c'eſt vn manimẽt de l'ame extraordinaire, deſreglé, eſtranger, & temeraire: mais l'on peut dire que iamais deux choſes ne ſe preſentent à nous, ou n'y aye quelque difference pour legere qu'elle ſoit: & qu'il y a touſiours quelque choſe en l'vne, qui nous touche & pouſſe au choix, encores que ce ſoit imperceptiblemẽt, & que le puiſſiõs exprimer. Qui ſeroit égalemẽt balancé entre deux enuies, iamais ne choiſiroit; car tout choix & inclination porte inegalité.

Vn autre precepte en cette matiere eſt de prendre aduis & conſeil d'autruy, car ſe croire & ſe fier en ſoy ſeul eſt tres-dangereux; or icy ſont requis deux aduertiſſemẽs de prudẽce, l'vn eſt au choix de ceux à qui l'on ſe doit addreſſer pour auoir conſeil, car il y en a de qui pluſtoſt il ſe faut cacher & garder. Ils doiuent eſtre premieremẽt gens de bien & fideles (c'eſt icy meſme choſe) puis biẽ ſenſez & aduiſez, 4. Conſultation.

ſages, experimentez. Ce ſont les deux qualitez de bons Conſeillers, prud'hommie & ſuffiſance: l'on peut adiouſter vn troiſiéme, qu'ils n'ayẽt, ny leurs proches & intimes, aucun particulier intereſt en l'affaire, car encores que l'on puiſſe dire, que cela ne les empeſchera de bien conſeiller, eſtans, comme dit eſt, prud'hommes, ie pourray repliquer qu'outre que cette tant grande, forte, & philoſophique prud'hommie, qui n'eſt touchée de ſon propre intereſt, eſt bien rare, encore eſt-ce grande imprudence de les mettre en cette peine & anxieté, & comme le doigt entre deux pierres. L'autre aduertiſſement eſt de bien oüyr & receuoir les cõſeils, les prenans d'heure, ſans attendre l'extremité auec iugement & douceur, aymant qu'on diſe librement & franchement la verité. L'ayant ſuiuy comme bon, venant de bonne main & amis ne s'ẽ faut point repentir, encores qu'ils ne ſuccede ainſi que l'on auoit eſperé. Souuent des bons conſeils en arriuent de mauuais effects, mais le Sage ſe doit pluſtoſt contenter d'auoir ſuiuy vn bon conſeil, qui aura eu mauuais effect, qu'vn mauuais cõſeil ſuiuy d'vn bon effect, comme Marius, *ſic correctè Marij temeritas gloriam ex culpa inuenit*, & ne faire comme les ſots, qui apres auoir meurement deliberé & choiſi, penſent apres auoir prins le pire, parce qu'ils ne penſent plus que les raiſons de l'opinion contraire, ſans y apporter le contrepoix de celles qui l'ont induit à cela. Cecy eſt bien dit briéuement pour ceux qui cherchent conſeil: pour ceux qui le donnent, ſera parlé en la vertu de prudence, de laquelle le conſeil eſt vne grande & ſuffiſante partie.

L. 3. c. 2. art. 17.

Le

Digitized by Google

Le cinquieſme aduis que ie donne icy à ſe bien conduire aux affaires, eſt vn temperament & mediocrité entre vne trop grande fiance & deffiance, crainte & aſſeurance? Trop ſe fier & aſſeurer ſouuent nuit, & deffier offence : il ſe faut bien garder de faire demonſtration aucune de deffiance, quand bien elle y ſeroit & iuſtement. Car c'eſt deſplaire, voire offencer & donner occaſion de nous eſtre contraire. Mais auſſi ne faut il vſer d'vne ſi grande laſche & molle fiance, ſi ce n'eſt à ſes bien aſſeurez amis: il faut touſiours tenir la bride à la main ; non la laſcher trop, ou tenir trop roide. Il ne faut iamais dire tout, mais ce que l'on dit ſoit vray : il ne faut iamais tromper ny affiner: mais bien ſe faut-il garder de l'eſtre, il faut temperer & marier l'innocence & ſimplicité colombine, en n'offenſant perſonne, auec la prudence & aſtuce ſerpentine, en ſe tenant ſur ſes gardes, & ſe preſeruant des fineſſes, trahiſons & embuſches d'autruy. La fineſſe à la defenſiue eſt autant loüable comme deshonneſte à l'offenſiue; il ne faut donc iamais tant s'auancer & s'engager que l'on n'aye moyen, quand l'on voudra & faudra ſe retirer & ſe r'auoir, ſans grand dommage & regret. Il ne faut iamais abandonner le mãche, ne iamais tant deſeſtimer autruy, & s'aſſeurer de ſoy, que l'on en vienne en vne preſomption & nonchalance des affaires, comme ceux qui penſent que perſonne ne void ſi clair qu'eux, ou que tout plie ſous eux : & qu'on n'oſeroit penſer à leur deſplaire, & par là viennent à ſe relaſcher, & meſpriſer le ſoin, & enfin ſont affinez, ſurprins, & bien mocquez.

7. Temperament entre la crainte & l'aſſeurãce.

Vn autre aduis & bien important, eſt de prendre

toutes choſes en leur temps & ſaiſon, & bien à propos. Et pource il faut ſur tout euiter precipitation, ennemie de ſageſſe, maraſtre de toute bonne action, vice fort à craindre aux gens ieunes & boüillans. C'eſt à la verité vn tour de maiſtre & bien habile homme, de ſçauoir bien prendre les choſes en leur point, bien meſnager les occaſions & cõmoditez, ſe preualoir du temps & des moyẽs. Toutes choſes ont leur ſaiſon, & meſmes les bonnes, que l'on peut faire hors de propos: or la haſtiueté & precipitation eſt bien contraire à cecy, laquelle trouble, confond & gaſte tout: *canis feſtinãs cæcos facit catulos*. Elle vient ordinairement de paſſion qui nous emporte, *Nam qui cupit feſtinat: qui feſtinat euertit: vnde feſtinatio improuida & cæca: duo aduerſiſſima rectæ mentis celeritas & ira*: & aſſez ſouuent auſſi d'inſuffiſance. Le vice contraire, laſcheté, pareſſe, nonchalãce qui ſẽble aucunefois auoir quelque air de maturité, & de ſageſſe, eſt auſſi pernicieux & dangereux, principalement en l'execution. Car l'on dit qu'il eſt permis d'eſtre en la deliberation & conſultation peſant & long, mais non en l'execution, dont les ſages diſent qu'il faut conſulter lentement, executer promptement: deliberer à loiſir, & viſtement accomplir. Il s'eſt biẽ veu quelquesfois le contraire, que l'on a eſté heureux à l'euenement, encores que l'on ait eſté ſoudain & temeraire en la deliberation: *ſubiti conſilij euentus fœlices*: mais c'eſt rarement & par coup d'auanture, à quoy ne ſe faut pas regler, & ſe bien garder que l'enuie ne nous en prenne, car le plus ſouuent vne longue & inutile repentance eſt le ſalaire de leur courſe & haſtiueté. Voicy donc deux

Prendre l'occaſion & le tẽps.

Contre la precipitation.

Laſcheté.

eſcueils & extremitez qu'il faut pareillement euiter; car c'eſt auſſi grande faute de prendre l'occaſion trop verte, & trop cruë, que la laiſſer trop meurir & paſſer: le premier ſe faict volontiers par les ieunes, prompts & boüillans, qui à faute de patience, ne donnent pas loiſir au temps & au ciel de faire rien pour eux: ils courent & ne prennent rien: le ſecond par les ſtupides, laſches, & trop lourds. Pour cognoiſtre l'occaſion & l'empoigner, il faut auoir l'eſprit fort & eſueillé, & auſſi patient: il faut preuoir l'occaſion, la guetter, l'attẽdre, la voir venir, s'y preparer, & puis l'empoigner au poinct qu'il faut. De ces deux vices.

Le ſeptieſme aduis ſera de ſe bien porter & conduire auec les deux maiſtres & ſurintendants des affaires du monde, qui ſont l'induſtrie ou vertu, & la fortune. C'eſt vne vieille queſtion, laquelle des deux a plus de credit, de force, & d'authorité: car certes toutes deux en ont, & eſt trop clairement faux, que l'vne ſeule face tout, & l'autre rien. Il ſeroit peut-eſtre bien à deſirer qu'il fuſt vray, & que vne ſeule euſt tout l'Empire: les affaires en iroient mieux: l'on ſeroit du tout regardant & attentif à celle-là: la difficulté eſt à les ioindre, & entẽdre à toutes deux. Ordinairement ceux qui s'arreſtent à l'vne, meſpriſant l'autre, les ieunes & hardis regardent & ſe fient à la fortune, en eſperant bien: & ſouuent par eux elle opere de grandes choſes, & ſemble qu'elle leur porte faueur: les vieils & tardifs ſont à l'inſtruire: ceux-cy ont plus de raiſon. Que s'il les faut cõparer & choiſir l'vn des deux, celuy de l'induſtrie eſt plus honneſte, plus ſeur & plus glorieux: car quand bien la fortune luy 7. Induſtrie & fortune.

sera cõtraire, & rendra toute l'industrie & diligẽce vaine, si est-ce que ce contentemẽt demeure, qu'õ n'a point chõmé, on s'est trouué *in officio*, on s'est porté en gens de cœur. Ceux qui suiuẽt l'autre party sont en danger d'attendre en vain, & quãd bien il succederoit à souhait, si n'y a-il pas tãt d'hõneur & de gloire. Or l'aduis de sagesse porte de ne s'arrester pas du tout, & tant à l'vne, qu'on excluë & mespriſe l'autre: car toutes deux y ont bõne part, voire souuent se prestent la main, & s'entendent mutuellement. Il faut donc se cõporter auec toutes deux, mais inegalement, car l'aduãtage & préeminence doit estre donné, comme dit est, à la vertu, industrie, *virtute duce, comite fortuna.*

Encor est requis cét aduis de garder discretiõ, qui assaisonne & donne bon gouſt à toutes choſes, ce n'est pas vne qualité particuliere, mais commune, qui se mesle par tout: L'indiscretion gaſte tout, & oſte la grace aux meilleures, soit à bien faire à autruy, car toutes gratificatiõs ne sont pas bien faites à toutes gens; à s'excuſer, car excuſes incõſiderées ſeruent d'accuſation: à faire l'honneſte & le courtois, car l'on peut bien exceder & degenerer en ruſticité, soit à n'offrir ou n'accepter.

SE TENIR TOVSIOVRS PREST A la mort, fruict de Sageſſe.

CHAP. XI.

I. Iour de la mort.

LE iour de la mort est le maiſtre iour, & iuge de tous les autres iours, auquel se doiuent toucher & eſprouuer toutes les actions de noſtre vie,

Lors ſe fait le grand eſſay, & ſe recueille le grand fruict de tous nos eſtudes. Pour iuger de la vie, il faut regarder comm̃ẽt s'en eſt porté le bout, car la fin cour̃one l'œuure, & la bõne mort honore toute la vie, la mauuaiſe diffame: l'on peut bien iuger de quelqu'vn, sãs luy faire tort, que l'on ne luy aye veu iouër le dernier acte de ſa comedie, qui eſt sãs doute le plus difficile. Epaminondas le premier de la Grece, enquis lequel il eſtimoit plus de trois hõmes, de luy, Chabrias, & Iphicrates, il nous faut voir premierement mourir tous trois auant en reſoudre: la raiſon eſt, qu'en tout le reſte il y peut auoir du maſque, mais à ce dernier roollet, il n'y a que feindre.

Nam vera voces tum demum pectore ab imo.
Eiciuntur, & eripitur perſona, manet res.

D'ailleurs, la fortune ſemble nous guetter à ce dernier iour, comme à poinct nommé, pour monſtrer ſa puiſſance, & renuerſer en vn momẽt ce que nous auons baſty & amaſſé en pluſieurs années, & nous faire crier auec Liberius, *nimirum hac die vna plus vixi mihi, quàm viuendum fuit*: & ainſi a eſté bien & ſagemẽt dit par Solon à Creſus, *ante obitum nemo beatus*.

C'eſt choſe excellẽte que d'apprendre à mourir, c'eſt l'eſtude de Sageſſe, qui ſe reſout toute à ce but: il n'a pas mal employé ſa vie, qui a appris à biẽ mourir, il l'a perduë qui ne la ſçait bien acheuer, *malè vivet, quisquis nescivit bene mori: non frustra nascitur qui bene moritur: nec inutiliter vixit, qui fœliciter defit: Mori tota vita discendum eſt, & præcipuum ex vitæ artificiis eſt.* Il ne peut bien agir qui ne viſe au but & au blanc: il ne peut bien viure qui ne regar-

2. Science de mourir. Senec.

de à la mort, bref, la science de mourir, c'est la science de liberté, de craindre rien, de bien doucement, & paisiblement viure : sans elle n'y a aucun plaisir à viure, non plus qu'à iouyr d'vne chose, que l'on craint touſiours de perdre.

3. Premierement, & sur tout il faut s'efforcer que nos vices meurent deuant nous: secondement, se tenir tout prest, ô la belle chose, pouuoir acheuer sa vie auãt sa mort, tellemẽt qu'il n'y aye plus rien à faire qu'à mourir : qu'on n'aye plus besoin de rien, ny du temps, ny de soy-mesme, mais tout saoul & content, qu'on s'en aille disant tout doux-

Vixi, & quem dedit cursum fortuna peregi;

tiercement, que ce soit volontairement, car bien mourir, c'est volontiers mourir.

4. Cinq manieres de se porter en la mort.

Il semble que l'on se doit porter à l'endroit de la mort en cinq manieres: la craindre & fuyr comme vn tres-grand mal: l'attendre doucemẽt & patiemment cõme chose naturelle, inevitable, raisonnable: la mespriser comme chose indifferente, & qui n'importe de beaucoup: la desirer, demãder, chercher, comme le port vnique des tourmẽs de cette vie, voire vn tres grand gain : se la donner soy-mesme. De ces cinq, les trois du milieu sõt bõnes, d'ame bonne & rassise, bien que diuersement, & en differente condition de vie : les deux extremes vicieux & de foiblesse, bien que soit à diuers visages: de chacune nous parlerons.

La premiere n'est approuuée de personne d'entendement, bien qu'elle soit pratiquée par la plus part, tesmoignage de grande foiblesse. Contre ceux-là, & pour consolation contre la mort sienne à uenir, ou celle d'autruy, voicy de quoy. Il n'y a

Digitized by Google

choſes que les humains craignent tant, & ayent en horreur que la mort: toutesfois il n'y a choſe, où y aye moins d'occaſion & de ſujet de craindre, & au contraire il y aye tant de raiſons pour l'accepter & ſe reſoudre: dont il faut dire, que c'eſt vne pure opinion & erreur populaire, qui a ainſi gaigné tout le monde. Nous nous en fions au vulgaire inconſideré, qui nous dit que c'eſt vn tres-grand mal, & en meſcroyons la ſageſſe, qui nous enſeigne que c'eſt l'affranchiſſement de tous maux, & le port de la vie. Iamais la mort preſente ne fit mal à perſonne, & aucun de ceux qui l'ont eſſayé & ſçauēt que c'eſt, ne s'en eſt plaint, & ſi la mort eſt dite eſtre mal, c'eſt donc de tous les maux le ſeul qui ne fait point de mal, c'eſt l'imagination ſeule d'elle abſente, qui fait ceſte peur. Ce n'eſt donc qu'opinion, non verité, & c'eſt vrayement où l'opinion ſe bāde plus cōtre la raiſon, & nous la veut effacer auec le maſque de la mort: il n'y peut auoir raiſon aucune de la craindre, car on ne ſçait que c'eſt. Pourquoy & comment craindra-on ce qu'on ne ſçait que ſçait? Dont diſoit bien le plus ſage de tous que craindre la mort, c'eſtoit faire l'entendu & le ſuffiſant, c'eſtoit feindre ſçauoir ce que perſonne ne ſçait, & practiqua ce ſien dire en ſoy-meſme: car ſollicité par ſes amis de plaider deuant ſes Iuges, pour ſa iuſtification, & pour ſauuer ſa vie, voicy la harangue qu'il leur fit. Meſſieurs, ſine vous prie, ne me faite point mourir, i'ay peur de m'enferrer & parler à mon dommage, car ie ne ſçay que c'eſt de mourir, ny quel il y faict: ceux qui craignent la mort, preſuppoſent qu'ils la cognoiſſent: quant à moy, ie ne ſçay quelle elle eſt, ny ce que l'on fait

C'eſt d'opinion.

Et non de raiſon.

en l'autre monde : à l'aduenture, la mort eſt choſe indifferente, à l'aduenture choſe bonne & deſirable. Les choſes que ie ſçay eſtre mauuaiſes, cõme offencer ſon prochain, ie les fuy, celles que ie ne cognoy point du tout, comme la mort, ie ne les puis craindre. Parquoy ie m'en remets à vous. Car ie ne puis ſçauoir quel eſt plus expedient pour moy, mourir, ou ne mourir pas, par ainſi vous en ordonnerez comme il vous plaira.

6. C'eſt foibleſſe. Tant ſe tourmenter de la mort, c'eſt 1. grande foibleſſe & coüardiſe : il n'y a femelette qui ne s'appaiſe dans peu de iours de la mort la plus douloureuſe qui ſoit, de mary, d'enfant : pourquoy, la raiſon, la ſageſſe ne fera-elle en vne heure voire tant promptement (comme nous auons mille exẽples) ce que le temps obtiendra d'vn ſot & d'vn foible ? Que ſert à l'homme la ſageſſe, la fermeté, ſi elle ne haſte le pas, & ne fait plus & pluſtoſt que le ſot & le foible ? C'eſt de cette foibleſſe que la plus part des hommes mourans ne peuuent du tout ſe reſoudre, que ce ſoit leur derniere heure, & n'eſt endroit, où la piperie de l'eſperance amuſe plus: cela aduient auſſi peut eſtre de ce que nous eſtimons grande choſe noſtre mort, & nous ſemble que l'vniuerſité des choſes a intereſt de compatir à noſtre fin, tant fort nous nous eſtimons.

7. Iniuſtice. Et puis tu te monſtres iniuſte : car ſi la mort eſt bonne choſe, comme elle eſt, pourquoy la crains-tu? ſi c'eſt vne mauuaiſe choſe, pourquoy l'empires-tu? & adiouſtes mal ſur mal, à la mort encores de la douleur ? comme celuy qui deſpouillé d'vne partie de ſes biens par l'ennemy, iette le reſte en la mer, pour dire qu'en ceſte façon il regrette

qu'il a eſté deualisé.

Finalement craindre la mort, c'eſt eſtre ennemy de ſoy & de ſa vie, car celuy ne peut viure à ſon aiſe, & content, qui craint de mourir. Celuy-là vit vrayement libre, qui ne craint point la mort : au contraire le viure eſt ſeruir, ſi la liberté de mourir en eſt à dire. La mort eſt le ſeul appuy de noſtre liberté, commune & prompte recepte à tous maux: c'eſt dõc eſtre bien miſerable (& ainſi le ſont preſque tous) qui troublent la vie par le ſoin & crainte de la mort, & la mort par le ſoin de la vie. 8. Eſtre ennemy de ſa vie.

Mais ie vous prie, quelles plaintes & murmures y auroit-il contre nature, s'il n'y auoit point de mort, & qu'il fallaſt demeurer icy bõ gré mal gré, certes l'on la maudiroit. Imaginez combien ſeroit moins ſupportable, & plus penible vne vie perdurable, que la vie auec la condition de la laiſſer. Chîron refuſa l'immortalité, informé des conditions d'icelle par le Dieu du tẽps Saturne ſon pere. Certes la mort eſt vne tres-belle & riche inuention de nature, *Optimum naturæ inuentum nuſquam ſatis laudatum*, & vn expedient tres-propre & vtile à pluſieurs choſes : ſi elle nous eſtoit oſtée nous la regretterions beaucoup plus que nous ne la craignions, & ſi elle n'eſtoit nous la ſouhaitteriõs plus fort que la vie: c'eſt vn remede à tant de maux, & vn moyen à tant de bien. Que ſeroit-ce d'autre part s'il n'y auoit quelque peu d'amertume meſlé en la mort? certes l'on y courroit trop auidemmẽt & indiſcrettement : pour garder moderation, qui eſt à ne trop aymer ny fuir la vie, à ne craindre ny courir à la mort, tous les deux ſont temperez & deſtrempez de la douceur & de l'aigreur.

10. Remede pour ne craindre la mort,

Le remede que baille en cecy le vulgaire, eſt trop fot, qui eſt de n'y penſer point, n'en parler iamais: outre que telle nonchalance ne peut loger en la teſte d'homme d'entendement, encores en fin couſteroit-elle trop cher: car aduenant la mort au deſpourueu, quels tourmens, cris, rage, deſeſpoir? La ſageſſe conſeille bien mieux de l'attendre de pied ferme, & la combattre: & pour ce faire nous dõne vn aduis tout contraire au vulgaire, c'eſt de l'auoir touſiours en la penſée, la prattiquer, l'accouſtumer, l'apprinoiſer, ſe preſenter à toutes heures, & s'y roidir, non ſeulement aux pas ſuſpects & dãgereux, mais au milieu des feſtes & ioyes, que le refrein ſoit que nous ſommes touſiours en butte à la mort, que d'autres ſont morts qui pẽſoient en eſtre autant loin que nous maintenant, que ce qui peut aduenir vne autrefois peut auſſi aduenir maintenãt: & ce ſuiuant la couſtume des Egyptiens qui en leurs banquets tenoient l'image de la mort: & des Chreſtiens & tous autres, qui ont leurs cemetieres prés des tẽples, & lieux publics & frequentez, pour touſiours (diſoit Licurge) faire penſer à la mort. Il eſt certain, où la mort nous attend, attendons-là par tout, & que touſiours elle nous trouue preſt.

Omnem crede diem tibi diluxiſſe ſupremum
Grata ſuperueniet quæ non ſperabitur hora:

11. Reſpõſe aux regrets & excuſes des craintifs.

Mais entendons les regrets & excuſes que les paoureux allegnent, pour pallier leurs plaintes, qui ſont toutes niaiſes & friuoles: ils ſe faſchent de mourir ieunes: & ſe plaignent tant pour eux que pour autruy, que la mort les anticipe, & les moiſſonne encores au verd & au fort de leur aage.

1. Plainte du vulgaire qui meſure tout à l'aune, &

n'eſtime rien de precieux, que ce qui eſt long & qui dure, ou au contraire les choſes exquiſes & excellẽtes ſont ordinairement ſubtiles & deliées. C'eſt vn traict de grãd maiſtre d'enclorre beaucoup en peu d'eſpace: & peut-on dire qu'il eſt quaſi fatal aux hommes illuſtres, de ne pas viure long temps. La grande vertu, & la grande ou longue vie ne ſe rencõtrent guéres enſẽble: la vie ſe meſure par la fin, pourueu qu'elle en ſoit belle, tout le reſte en ſa proportion: la quantité ne ſert de rien pour la rendre plus ou moins heureuſe, non plus que la grandeur ne rend pas le cercle plus rond que le petit, la figure y fait tout. Vn petit homme eſt homme entier comme vn grand: ny les hommes ny leurs vices ne ſe meſurent à l'aulne.

Ils ont regret de mourir loing des leurs, ou d'eſtre tuez, ou de treuuer ſans ſepulture: ils ſouhaitteront de mourir en paix, dedans le lict entre les leurs, cõſolez d'eux, & en les conſolant. Tant de gens qui vont à la guerre & prennẽt la poſte pour ſe trouuer en vne bataille, ne ſont pas de cét aduis: ils vont mourir tout en vie, & chercher vn tombeau entre les morts de leur ennemis: les petits enfans craignent les hommes maſquez: deſcouurez leur le viſage, ils n'en ont plus de peur: auſſi croyez, le feu, le fer, la flamme nous eſtonnent, cõme nous les imaginons: leu ôſtent le maſque, la mort dont ils nous menacent, n'eſt que la meſme mort, dont meurent les femmes & les enfans.

Ils ont regret de laiſſer tout le monde, & pourquoy? Tu y as tout veu, vn iour eſt egal à tous, il n'y a point d'autre lumiere, ne d'autre nuict, d'autre Soleil, ny d'autre ſaiſon au monde: au pis aller

tout se void en vn an: l'on y void la ieunesse, l'adolescence, la virilité, la vieillesse du monde: il n'y a autre finesse que de recommencer.

4. Les parens & amis: vous en trouuerez encor plus où vous allez, & tels que n'auez encores iamais veu: & puis ceux d'icy que vous regrettez vous suiuront bien tost.

5. De petits enfans orphelins, sans conduite & sans support, cõme si ces enfans-là estoient plus à vous qu'à Dieu, cõme si vous les aymiez dauãtage que luy, qui en est le premier & plus vray pere, cõbien de tels sont paruenus grands plus que d'autres?

6. Peut-estre que vous craignez de vous en aller seul, c'est grande simplesse: tant de gens meurent auec vous, & à mesme heure que vous.

7. Au reste vous allez en lieu où vous ne regretterez point cette vie, comment regretter, s'il estoit loisible de la reprendre, l'on la refuseroit: & si l'on eust sceu que c'estoit auãt que de la receuoir, l'on n'en eust point voulu, *Vt iã nemo acciperet si daretur sciẽtibus.* Pourquoy regretter, puis que tu seras, ou du tout rien, selon les mescreans, ou beaucoup mieux ce disent tous les sages du monde: Pourquoy donc t'esfarouches-tu de la mort, puisque tu es sãs grief? Le mesme passage que tu as fait de la mort, c'est à dire, du né à la vie, sans passiõ, sans frayeur, refais de la vie à la mort, *reuerte vnde venisti, quid grauo est?*

8. Peut estre que le spectacle de la mort te deplaist, à cause que ceux qui meurent font laide mine: ouy, mais ce n'est pas la mort, ce n'est que son masque. Ce qui est dessous caché est tres beau, la mort n'a rien d'espouentable: nous auons enuoyé de

laſches & peureux eſpions pour la cognoiſtre, ils ne nous rapportent pas ce qu'ils en ont veu, mais ce qu'ils en ont ouy dire, & ce qu'ils en craignent.

Mais elle nous rauit des mains tant de choſes, ou pluſtoſt nous rauit à elles, & nous rauit à nous-meſmes, nous oſte de ce que nous cognoiſſons, & auõs ja tant accouſtumé, pour nous mettre en vn eſtat incognu, *at horremus ignota*, nous oſte de la lumiere pour nous mettre en tenebres: bref, c'eſt noſtre fin, ruine, diſſolution. Ce ſont les plus preſſans obiects, à quoy l'on peut en vn mot reſpondre, qu'eſtant la mort la loy de Nature ineuitable, comme ſera dit cy-apres, il ne faut point tant diſputer, c'eſt folie de craindre ce que l'on ne peut euiter. *Dementis eſt timere mortem, quia certa expectantur, dubia metuuntur, mors habet neceſſitatem æquam & inuictam.* 9.

Mais voicy que ces gens font bien mal leur cõpte. car c'eſt tout le cõtraire de ce qu'ils diſent, au lieu de nous rauir aucune choſe, elle nous donne tout, au lieu de nous oſter à nous-meſme, elle nous rend & reſtituë libres à nous, au lieu de nous mettre en tenebres, elle nous en oſte, & nous met à la lumiere, & nous fait le meſme tour que nous faiſons à tous fruicts, les deſpoüillant de leurs eſtuys, boëttes & enuelopures, eſpics, balles, coques, eſcorces pour les mettre en veuë, en vſage, en nature, *ita ſolet fieri, perennat ſemper velamẽta naſcentiũ*, elle nous oſte d'vn lieu eſtroit, incõmode, catarreux, obſcur, d'où l'on ne void qu'vne biẽ petite partie du ciel, & la lumiere que de loing: & par deux petits trous des yeux pour nous mettre en pleine liberté, ſanté aſſeurée clarté perpetuelle, en tel lieu, & tel eſtat que tous entiers nous voyons le ciel entier, & la

toute en sõ lieu: *æqualiter tibi splendebit omne cæli latus, totâ lucẽ suo loco propè totus aspicies, quã nunc per angusta signa oculorum vias procul intuis & miraris.* Bref, la mort, qui auoit cõmencé au vẽtre de la mere, & finit maintenãt pour nous mettre en la vie qui ne finira iamais. *Dies iste quem tanquam extremum reformidas, æterni natalis est.*

11. Attendre la mort est bon.

La seconde est d'ame bonne, douce & reglée, & se practique iustement en vne vie cõmune, équable, & paisible, par ceux qui auec raison estiment beaucoup cette condition de vie, & se contentent d'y durer: mais se rangeans à la raison, l'acceptent quand elle vient. C'est vne attrempée mediocrité, sortable à telle condition de vie entre les extremitez, qui sõt de sirer & craindre, chercher & fuyr vicieuses, & semblables (*summum ne metuas diem, nec optes: mortem concupiscentes & timentes æque obiurgat Epicurus*:) si elles ne sont couuertes & excusées par quelque raisõ non commune & ordinaire, comme sera dit en son lieu. Desirer & chercher est mal, c'est iniustice de vouloir mourir sans cause, c'est porter enuie au monde, à qui nostre vie peut estre vtile: c'est estre ingrat à nature, que de mespriser & ne vouloir vser du meilleur present qu'elle nous puisse faire: & estre par trop chagrin & difficile de s'ennuyer & ne pouuoir durer en vn Estat qui ne nous est point onereux, & par trop en charge, la fuyr & craindre c'est aller contre nature, raison, iustice, & tout deuoir: d'autant que mourir est chose naturelle, necessaire, & inéuitable, iuste & raisonnable. Naturelle, car c'est vne piece de l'ordre de l'vniuers, & de la vie du monde, voulez-vous qu'on ruine ce monde, & qu'on efface vn tout nouueau

13. Le mourir est naturel.

pour vous? La mort tient vn tres-grand rang en la police,& grande republique de ce monde,& eſt de tres-grande vtilité, pour la ſucceſſion & durée des œuures de nature: la defaillance d'vne vie eſt paſſage à mille autres: *ſic rerum ſumma nouatur*. Et non ſeulement c'eſt vne piece de ce grãd tout, mais de ton eſtre particulier, non moins eſſentielle, que le viure, que le naiſtre: en fuyant de mourir tu la fuis toy-meſmes: ton eſtre eſt également party en ces deux, à la vie & à la mort, c'eſt la condition de ta creation. Si tu te faſches de mourir, il ne falloit pas naiſtre, on ne vient point en ce monde à autre marché que pour en ſortir, qui ſe faſche d'en ſortir, n'y deuoit pas entrer. Le premier iour de ta naiſſance t'oblige & t'achemine à mourir comme à viure.

Naſcentes morimur finiſque aborigine pendet,
Sola mors ius æquum eſt generis humani, viuere noluit
Qui mori non vult, vita cum exceptione mortis data eſt,
Tam ſtultus qui timet mortem, quàm qui ſenectutem.

Se faſcher de mourir, c'eſt ſe faſcher d'eſtre homme, car tout homme eſt mortel, donc diſoit tout froidement vn ſage, ayant receu nouuelles de la mort de ſon fils, ie ſçauois bien que ie l'auois engendré mortel. Eſtant donc la mort choſe naturelle & eſſentielle, & pour le monde en gros, & pour toy en particulier, pourquoy l'as-tu en ſi grand horreur? Tu vas contre nature: la crainte de douleur eſt bien naturelle, mais de la mort, non: car eſtant de ſi grand ſeruice à nature, & elle l'ayãt inſtituée, à quoy faire nous en auroit-elle imprimé la haine & l'horreur: Les enfans, les beſtes ne craignẽt pas la mort, voire la ſouffrẽt gayemẽt: ce n'eſt donc pas nature qui nous aprẽd à la craindre

pluſtoſt nous apprend elle à l'attendre & receuoir comme enuoyée par elle.

4. Neceſſaire. Secondement, eſt neceſſaire, fatale, ineuitable, & tu ne le ſçais toy qui crains & pleures : quelle plus grande folie que ſe tourmenter pour neant & à ſon eſcient ? Qui eſt le ſot qui va prier & importuner celuy qu'il ſçait eſtre inexorable, & frapper à vne porte qui ne s'ouure point ? Qui a-il plus inexorable & ſourd que la mort ? Il faut craindre les choſes incertaines, ſe remuer pour les remediables, mais les certaines comme la mort, il les faut attendre; & ſe reſoudre aux irremediables. Le ſot craint & fuit la mort: le fol la cherche & la court, le ſage l'attẽd: c'eſt ſottiſe de regretter ce qu'õ ne peut recouurir, craindre ce que l'on ne peut fuyr, *feras non culpes, quod vitari non poteſt.* L'exẽple de Dauid eſt beau, lequel ayant entendu la mort de ſon petit tãt cher, prend ſes habillemens de feſte & veut banqueter, diſant à ceux qui s'eſbaiſſoiẽt de cette façon de faire, qu'il auoit voulu eſſayer à gaigner Dieu pour luy ſauuer ſon fils, mais qu'eſtant mort cela eſtoit fait, & n'y auoit point de remede. Le ſot penſe biẽ repliquer, diſant, que c'eſt proprement pourquoy il ſe deult & ſe tourmente à cauſe qu'il n'y a point de remede, mais il redouble & acheue ſa ſottiſe, *ſcienter fruſtraniti, extremæ dementiæ eſt.* Or eſtant ainſi neceſſaire & ineuitable, non ſeulemẽt ne ſert de rien de la craindre, mais faiſant de neceſſité vertu, il la faut accueillir & receuoir doucement, car il eſt plus commode d'aller à la mort, que ſi elle venoit à nous, & la prendre, que ſi elle nous prenoit.

Iuſte & raiſonnable. Tiercement, c'eſt vne choſe raiſonnable & iuſte que de mourir : c'eſt raiſon d'arriuer au lieu où on ne ceſſe

on ne ceſſe d'aller, ſi lon y craint d'arriuer, il ne faut pas cheminer, mais s'arreſter ou rebrouſſer chemin ce que l'on ne peut. C'eſt raiſon que tu faces place aux autres, puiſque les autres te l'ont fait: ſi vous auez fait voſtre profit de la vie, vous eſtes repeu & ſatisfait, allez vous en, comme celuy qui appelé en vn banquet a peins ſa refection. Si vous n'en auez ſceu vſer & qu'elle vous ſoit inutile, que vous chaut il de la perdre? à quoy faire la voulez vous encores? C'eſt vne debte qu'il faut payer, c'eſt vn depoſt qu'il faut rẽdre à toute heure qu'il eſt redemandé. Pourquoy plaidez-vous contre voſtre cedule, voſtre foy, voſtre deuoir? C'eſt contre raiſon dõc de regimber cõtre la mort puiſque par là vous vous acquittez de tant, & vous vous deſchargez d'vn grand conte. C'eſt choſe generale & commune à tous de mourir, pourquoy t'en faſche tu? veux tu auoir vn priuilege nouueau & non encores veu, & eſtre ſeul hors du ſort commun de tous? Pourquoy crains-tu d'aller où tout le monde va, où tant de millions ſont deſia, & où tãt de millions te ſuiuront? la mort eſt également certaine à tous, & l'egalité eſt premiere partie de l'equité, *omnes eodem cogimur, omnium verſatur urna: ſerius, ocyus ſors exitura, &c.*

16. Meſpriſer la mort eſt bon, ſi c'eſt pour choſe qui meritte.

La troiſieſme eſt d'ame forte & genereuſe, qui ſe pratique auec raiſon, en vne condition de vie publique, eleuée, difficile, affaireuſe, ou y peut auoir pluſieurs choſes preferables à la vie, pour leſquelles il ne faut douter de mourir. Au pis aller, il ſe faut touſiours plus aymer, & eſtimer que ſa vie, qui ſe met ſur le trotteüer & l'eſchaffaut de ce monde, faut qu'il ſe reſolue à ce marché, pour eſ-

clairer aux autres, & faire plusieurs belles choses vtiles & exemplaires : il faut qu'il couche de la vie & la face courir fortune. Qui ne sçait mespriser la mort non seulement il ne fera iamais rien qui vaille, mais il s'expose à diuers dangers : car en voulant tenir couuerte, asseurée la vie, il met à descouuert & au hasard son deuoir, son honneur, sa vertu & preud'hõmie. Le mespris de la mort est celuy qui produit les beaux, braues, & hardis exploits, soit en bien ou en mal. Qui ne craint de mourir il craint plus rien, fait tout ce qu'il veut, se rend maistre de la vie & sienne & d'autruy : le mespris de la mort est la vraye & viue source de toutes les belles & genereuses actions des hommes. De là sont deriuées les braues resolutions, & libres paroles de la vertu, prononçant les sentences par la voix de tant de grands personnages. Eluidius Priscus à qui l'Empereur Vespasien auoit mandé, de ne venir au Senat, ou y venant ne dire son aduis, respõdit qu'estant Senateur il ne faudroit se trouuer au Senat, & s'il estoit requis de dire son aduis, il diroit librement ce que la cõscience luy cõmanderoit ; estant menacé par le mesme, que s'il parloit il en mourroit : vous ay ie iamais dit (respondit-il) que ie fusse immortel ? vous ferez ce que voudrez, & moy ce que ie deuray : il est en vous de me faire mourir iniustement, & en moy de mourir constamment. Les Lacedemoniens menacez de beaucoup souffrir s'ils ne s'accõmodoyent bien tost auec Philippe pere d'Alexandre, qui estoit entré en leur pays auec main armée, vn pour tous respõdit, que peuuent souffrir ceux qui ne craignent de mourir ? & leur ayãt esté demãdé par le mesme Philippe, qu'il

rõproit & empeſcheroit tous leurs deſſeins, dirent, Quoy ? nous empeſcheras tu auſſi de mourir ? Vn autre, interogé du moyen de viure libre, reſpõdit, meſpriſant la mort: & vn autre enfant prins & vendu pour ſerf, dit à ſon achereur, tu verras ce que tu as acheté : ie ſerois bien ſot de viure ſerf, puis que ie puis eſtre libre : & ce diſant, ſe ietta de la maiſon en bas : Et diſant vn ſage à vn autre, deliberant de quitter cette vie pour ſe deliurer d'vn mal, qui le preſſoit, tu ne deliberes pas de grãde choſe, ce n'eſt pas grande choſe de viure, & tes valets & tes beſtes viuent, mais c'eſt grande choſe mourir honneſtement, ſagement, conſtamment. Pour clorre & courõner cette article, noſtre religion n'a point eu de plus ferme & aſſeuré fondement, & auquel ſon autheur aye plus inſiſté, que le meſpris de la vie. Mais il y a icy des feintes & des mecõtes? pluſieurs fõt mine de la meſpriſer, qui la craignent, pluſieurs ne ſe ſoucient d'eſtre morts, voire le voudroient eſtre, mais le mourir les faſche. *Emori nolo, ſed me eſſe mortuum nihil æſtimo*: pluſieurs deliberent tous ſains & raſſis, de ſouffrir fermes la mort, voire ſe la donner : c'eſt vn rolle aſſez cõmun, auquel Heliogabale meſmes a trouué place, faiſant tãt d'apreſts ſomptueux à ces fins: mais eſtant venu aux prinſes, aux vns le nés a leigné, cõme à Lucius Dominitius qui ſe repẽtit de s'eſtre empoiſonné. Les autres en ont deſtourné les yeux & la penſee, & le font cõme deſrobez à elle, l'aualans & engloutiſſans inſenſiblement comme pilules, ſelon le dire de Ceſar, que la meilleure eſtoit la plus courte, & de Pline, que la coutte eſt le ſouuerain heur de la vie humaine. Or nul ne ſe peut dire reſolu à la mort qui craint de

l'affronter & la soustenir les yeux ouuerts, comme ont fait excellemment Socrates; qui eut trente iours entiers à ruminer & digerer le decret de sa mort, ce qu'il fit sans esmoy alteration, voire sans aucun effort : mais tout mollement & gayement? Pomponius Atticus, Tullius Marcellinus Romains, Cleantes Philosophe, tous trois presque de mesme façon, car ayans essayé de mourir par abstinence, pour sortir des maladies qui le tourmentoyent se trouuans guaris par elle, ne voulurent s'en desister, mais acheuerent, prenant plaisir à defaillir peu à peu, & considerer le train & progrés de la mort; Othon & Caton, car ayans fait les apprests pour se tuer, sur le point de l'execution se mirent à dormir profondement, ne s'estõnans non plus de la mort que d'vn autre accident ordinaire & bien leger.

37. Desirer la mort.

La 4. est d'ame forte & resolüe pratiquée authentiquement par de grands & saints personnages, en deux cas, l'vn qui semble le plus naturel & legitime, est vne vie fort penible & douloureuse ou apprehension d'vne beaucoup pire mort : bref, vn estat miserable, auquel l'on ne peut remedier, c'est lors desirer la mort comme vne retraitte & le port vnique des tourmens de cette vie, le souuerain bien de nature : seul appuy de nostre liberté. C'est bien foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir : il est bien temps de mourir, lors qu'il y a plus de mal que de bien à viure : car de cõseruer nostre vie à nostre tourment & incõmodité, c'est contre nature: Dieu nous donne assez congé, quand il nous met en cet estat. Il y en a qui disent qu'il faut mourir, pour fuïr les voluptez qui sont

ſelon nature. Combien plus pour fuir les douleurs qui ſont contre nature? il y a pluſieurs choſes en la vie pires beaucoup que la mort pour leſquelles il vaut mieux mourir, & ne viure point que de viure: dont les Lacedemoniens aſprement menacez par Antipater, s'ils ne s'accordoient à ſa demande, luy reſpõdirent, ſi tu nous menace de pis que la mort, nous aymons mieux mourir: & les ſages diſent que le ſage vit tant qu'il doit, & non pas tãt qu'il peut, & puis la mort nous eſt bien plus en main & à commandement, que la vie. La vie n'a qu'vne entrée: & encore depend elle de la volonté d'autruy. La mort depend de la noſtre: & plus elle eſt volontaire plus elle eſt belle: & à elle y a cẽt mille iſſuës: nous pouuons auoir faute de terre pour y viure; mais nõ pour mourir. La vie peut eſtre oſtée à tout homme par tout homme, la mort non, *Vbique mors eſt, optimè hoc cauit Deus, eripere vitam nemo non homini poteſt, at nemo mortem: mille ad hanc aditus patent.* Le preſẽt plus fauorable que nature nous aye fait, & qui nous oſte tout moyen de nous plaindre de noſtre conditiõ, c'eſt de nous auoir laiſſé la clef des champs. Pourquoy te plains tu en ce monde, il ne te tiẽt pas: ſi tu vis en peine, ta laſcheté en eſt la cauſe: à mourir il n'y a que le vouloir.

L'autre cas en eſt vne viue apprehẽſion & deſir de la vie aduenir, qui leur fait ſouhaitter la mort, cõme vn grand gain, ſemence de meilleure vie, pont aux lieux delicieux, voye à tous biens, vne reſerue à la reſurrection. La ferme creance & eſperance de ces choſes eſt incompatible auec la crainte & l'ennuy de la mort: elle induit pluſtoſt à s'ennuyer icy & deſirer la mort, *vitam habere in patientia, &*

mortem in deſiderio, d'auoir la vie en affliction, & la mort en affectiõ, le viure leur eſt coruée, & le mourir ſoulas, dont leurs vœux & leurs voix, ſont *cupio diſſolui, mihi mori lucrum : quis me liberabit de corpore mortis huius?* Dont bien iuſtement a eſté reproché aux Philoſophes & Chreſtiés, (ce qui eſt à entendre des laſches & trop foibles, non de tous) qu'ils ſont des affronteurs & moqueurs publics, & ne croyẽt pas en verité ce qu'ils diſent tant, haut loüans, & preſchans de l'immortalité bien-heureuſe, & tant de delices en la vie ſeconde, puis qu'ils paliſſent & redoutent ſi fort la mort, paſſage & traiect neceſſaire pour y aller.

28. Se donner la mort. Il eſt permis. 2. Mach. 14.

La cinquieſme & extreme, c'eſt l'execution de la precedente, qui eſt ſe donner la mort. Cette cy ſemble bien venir de vertu & grãdeur de courage, ayant eſté anciennement pratiquée par les plus grands, & plus excellents hommes & femmes de toute nation & religion, Grecs & Romains, Egyptiens, Perſes, Medois, Gaulois, Indois, Philoſophes de toutes ſectes, Iuifs, teſmoin ce bon vieillard Razias, nommé le pere des Iuifs, pour ſa vertu, & ces femmes leſquelles ſous Antiochus apres auoir circoncis leurs enfans s'alloient precipiter quand & eux : Chreſtiens, teſmoin ces deux Saintes canoniſées, Pelagie & Sophronia, dont la premiere auec ſa mere & ſes ſœurs ſe precipita dedans la riuiere, & cette cy ſe tua d'vn couteau pour eſuiter la force de Maxentius Empereur : voire par des peuples & communes toutes entieres comme de Capoua en Italie, Aſtupa, Numance en Eſpagne aſſiegés par les Romains : des Abideens preſſés par Philippe : vne ville aux Indes aſſiegée par Alexan-

Digitized by Google

dre: mais encores approuuée & authoriſee en pluſieurs Republiques par loix & reglemens ſur ce faicts, comme à Marſeille, en l'Iſle de Cea de Negrepont & autres nations, comme en Hyperborée, & iuſtifiée par pluſieurs grãdes raiſons deduites au precedent article, qui eſt du iuſte deſir & volonté de mourir. Car s'il eſt permis de deſirer, demander, chercher la mort pourquoy ſera il mal fait ſe la donner; ſi la propre mort eſt permiſe & iuſte en la volonté, pourquoy ne le ſera elle en la main & en l'execution: Pourquoy attendray-ie d'autruy ce que ie puis de moy meſmes? & ne vaut il pas mieux encores ſe la donner que la ſouffrir: courir à ſoniour que l'attendre? Car la plus volontaire mort eſt la plus belle. Au reſte ie n'offeſe pas les loix faites contre les larrons, quand i'emporte le mien, & ie couppe ma bourſe: auſſi ne ſuis-ie tenu aux loix faites contres les meurtriers pour m'auoir oſté la vie D'ailleurs elle eſt reprouuée par pluſieurs non ſeulement Chreſtiens, mais Iuifs, cõme diſpute Ioſephe contre ſes Capitaines en la foſſe du Puis: & Philoſophes, comme Platon, Scipion, leſquels tiennent en cete procedure, non ſeulemẽt pour vice de laſcheté, coüardiſe, & tout d'impatience: car c'eſt s'aller cacher & tappir pour ne ſentir les coups de la fortune. Or la vraye & viue vertu ne doit iamais ceder: les maux & les douleurs ſont les alimens: il y a bien plus de conſtance à vſer la chaine qui nous tient, qu'à la rompre: & plus de fermeté en Regulus qu'en Caton,

Non permis.

Rebus in aduerſis, facile eſt contemnere vitam.
Fortius ille facit qui miſer eſſe poteſt.
Si fractus illabatur orbis

Impauidum ferient ruinæ.

Mais encore pour crime de defertion: car l'on ne doit abandonner sa garnison, sans l'exprez commandement de celuy qui nous y a mis, nous ne sommes icy pour nous seuls, ny maistre de nous mesmes. Cecy donc n'est pas sans dispute & sans doute.

19 Il est premierement sans doute qu'il ne faut pas entendre à ce dernier exploit, sans tres grande & tres iuste raison: afin que ce soit comme ils disent εὔλογον ἐξαγωγὴν, vne honneste & raisonnable issuë & departie. Ce ne doit dõc pas estre pour vne legere occasion, quoy que disent aucuns, que l'on peut mourir pour causes legeres, puis que celles qui nous tiennẽt en vie ne sont gueres fortes, c'est ingratitude à nature ne vouloir vser de son present, c'est signe de legereté & d'estre trop chagrin & difficile, de s'en aller & rompre compagnie pour peu de choses; mais pour vne grãde & puissãte, & icelle iuste & legitime. Parquoy ne peuuent auoir suffisante excuse, ny cause assez iuste en leur mort, tous ceux cy: Pomponius Atticus, Marcellinus & Cleantes, dont a esté parlé, qui n'ont voulu arrester le cours de leur mort, pour cette seule consideration, qu'ils s'y trouuoient deia presque à mesme; ces femmes de Petus, de Scaurus, de Labeo, Fuluius familier d'Auguste, de Seneque, & tant d'autres, pour accompagner leurs maris en leur mort, ou les y inuiter: Caton & autres despitez contre le succez des affaires, & de ce qu'il leur falloit venir és mains de leurs ennemis, desquels toutefois ils ne craignoient aucun mauuais traictement: Ceux qui

ſe ſont tuez pour ne viure à la mercy & de la grace de tel qu'ils abominoient, comme Grauius Siluanius & Statius Proximus ja pardonnés par Neron: Ceux qui pour couurir vne hõte & reproche pour le paſſé, comme Lucrece Romaine, Sparzapizes fils de la Royne Tomiris, Bogues Lieutenant du Roy Xerxes: Ceux qui ſans aucun mal particulier, mais pour voir le public en mauuais eſtat, comme Nerua grand Iuriſconſulte, Vibius Virius, Iuuellus en la prinſe de Capoua: Ceux qui pour ſatieté ou ennuy de viure. Et ne ſuffit qu'elle ſoit grãde & iuſte, mais qu'elle ſoit neceſſaire & irremediable, & que tout ſoit eſſayé iuſques à l'extremité: parquoy la precipitatiõ & le deſeſpoir anticipé eſt icy tres vicieux, comme en Brutus, & Caſſius, qui ſe tuans auant le temps & l'occaſion, perdirent les reliques de la liberté Romaine, de laquelle ils eſtoient protecteurs. Il faut diſoit Cleomenes, meſnager ſa vie, & la faire valoir iuſques à l'extremité: car s'en deffaire l'õ le peut touſiours, c'eſt vn remede que l'on a touſiours en main: mais les choſes ſe peuuent changer en mieux. Ioſephe & tant d'autres ont tres vtilement pratiqué ce cõſeil: les choſes qui ſemblent du tout deſeſperées prennent quelquefois vn train tout autre, *aliquis carnifici ſuo ſuperſtes fuit.*

Multa dies variiſque labor mutabilis ani
Retulit in melius.

Il faut comme pour ſa deffenſe enuers vn autre aſſaillant, auſſi en ſon endroit ſe porter, *cum moderamine inculpatæ tutelæ*, eſſaier tout auant venir à cette extremité.

Secondement, c'eſt ſans doute qu'il eſt beaucoup

meilleur & plus loüable de ſouffrir & garder vne cõſtance ferme iuſques à la fin, que ceder & s'enfuir, foibleſſe & coüardiſe: mais pour ce qu'il n'eſt pas donné à tous non plus que la continance, *non omnes capiunt verbum iſtud, vnde melius nubere quàm uri*: la queſtion eſt ſi aduenant vn mal inſupportable & irremediable, qui ſoit pour bouleuerſer & atterrer toute noſtre reſolution, & pouſſer noſtre eſprit en quelque meſchant party de deſeſpoir, deſpit, & murmure contre le Souuerain, s'il ſeroit pas plus expedient, ou moins mal, de s'en deliurer courageuſement, aiant encore ſon ſens entier & raſſis, qu'en voulant demeurer par crainte de meſprendre s'expoſer au danger de ſuccomber & ſe perdre: eſt ce pas moins mal de quitter la place, que s'y opiniaſtrer & perir, s'enfuir qu'eſtre pris: il le ſemble bien par toute raiſon humaine: & philoſophique pratiquée, comme a eſté dit, par tant de gens ſignalez, de tout air & climat, qu'il ſéble eſtre vne opinion vniuerſelle. Les Stoiciens n'y veulent pas tant de façon: car ſans tant de raiſons ils permettent de deloger à qui bon ſemble, comme il ſe void en Seneque & autres, les autres Philoſophes ſont vn peu plus retenus, mais tous le permettent auec quelque raiſon. Voila comme on en diſpute en l'Academie; mais en l'Egliſe non. Car la Chreſtienté ne le peut pas, & n'en donne aucune diſpẽſe, & la verité & ſageſſe diuine condamne tout à plat tout tel depart fait, & congé prins de ſa propre volonté & auctorité priuée: tellement que ce que cy deſſus a eſté dict eſtre meilleur, & a eſté donné par conſeil en la Philoſophie, eſt commandement en la vraye Theologie.

Digitized by Google

Au reſte, c'eſt vn grãd trait de ſageſſe, de ſçauoir connoiſtre le point & prendre l'heure de mourir: il y a à tous vne certaine ſaiſon de mourir, les vns l'anticipent, les autres la retardent: il y a de la foibleſſe & de la vaillance en tous les deux, mais il y faut de la diſcretion: combien de gens ont ſuruecu à leur gloire, & pour l'enuie d'allonger vn peu leur vie, ont obſcurcy & de leur viuant aidé a enſeuelir leur honneur? Ce qui a reſté depuis ne ſentoit rien du paſſé, c'eſtoit comme vn vieil haillon & quelque chetiſue piece couſuë au bout d'vn ornement riche & beau. Il y a vn certain temps de cueillir le fruit de deſſus l'arbre: ſi dauantage il y demeure, il ne fait que ſe perdre & empirer, c'euſt eſté auſſi grand dommage de le cueillir pluſtoſt. Pluſieurs Saincts ont fuy à mourir, pour ce qu'ils eſtoient encore vtiles au public, cõbien que pour leur particulier ils euſſent bien voulu s'en aller. C'eſt acte de charité vouloir viure pour autruy: *Si populo tuo ſum neceſſarius, non recuſo laborem.*

La mort a des formes plus aiſées les vnes que les autres, & prend diuerſes qualitez ſelon la fantaiſie de chacun: entre les naturelles celle qui vient d'affoibliſſement & appeſantiſſement eſt plus douce & plus molle, entre les violentes la meilleure eſt la plus courte, & la moins premeditee. Aucuns deſirent faire vne mort exemplaire & demonſtratiue de conſtance & ſuffiſance: c'eſt conſiderer autruy, & chercher encores lors reputation: mais c'eſt vanité, car cecy n'eſt pas acte de ſocieté, mais d'vn ſeul perſonnage? il y a aſſez d'afaires chez ſoy au dedans de ſe conſoler ſans conſiderer autruy; & puis lors ceſſe tout intereſt à la repu- 21.

ration. Celle eſt la meilleure mort qui eſt bien recueillie en ſoy, quiete, ſolitaire, & toute à celuy qui eſt à meſmes. Cette grande aſſiſtance des parens & amis apporte mille incommoditez: preſſe, & eſtouffe le mourant: on luy tourmente l'vn les oreilles, l'autre les yeux, l'autre la bouche: les cris & les plaintes ſi elles ſont vrayes ſerrent le cœur, ſi feintes & maſquées font deſpit. Pluſieurs grands perſonages ont cherché de mourir loin des leurs, pour eſuiter cette incommodité: c'eſt auſſi vne puerile & ſotte humeur vouloir eſmouuoir par ſes maux dueil & compaſſion en ſes amis: nous loüons la fermeté à ſouffrir la mauuaiſe fortune, nous accuſons & haïſſons celle de nos proches: quãd c'eſt la noſtre, ce ne nous eſt pas aſſez qu'ils s'en reſſentẽt: mais encores qu'ils s'en affligent: vn ſage malade ſe doit contenter d'vne contenãce raſſiſe des aſſiſtãs.

SE MAINTENIR EN VRAYE tranquillité d'eſprit, le fruit & la couronne de ſageſſe, concluſion de ce liure.

CHAP. XLII.

LA tranquillité d'eſprit eſt le ſouuerain bien de l'homme. C'eſt ce tant grand & riche threſor, que les ſages cherchent par mer & par terre, à pied & à cheual: tout noſtre ſoin doit tendre là; c'eſt le fruit de tous nos labeurs & eſtudes, la couronne de ſageſſe: mais afin que l'on ne ſe meſconte, il eſt à ſçauoir que cette tranquillité n'eſt pas vne retraitte, vne oiſiueté ou vacation de tous affai-

res, vne ſolitude delicieuſe & corporellement plaiſante, ou bien vne profonde nonchalance de toutes choſes: s'il eſtoit ainſi, pluſieurs femmes, faineants, poltrons & voluptueux ioüiroient à leur aiſe d'vn ſi grand bien, auquel aſpirent les ſages auec tant d'eſtude: la multitude ny rareté des affaires ne fait rien à cecy. C'eſt vne belle, douce, eſgale, vnie, ferme & plaiſante aſſiete & eſtat de l'ame, que les affaires, ny l'oiſiueté, ny les accidents bons & mauuais, ny le temps ne peut troubler, alterer, éleuer ny ranaller, *vera tranquillitas, non concuſſi.*

Les moyens d'y paruenir de l'acquerir & conſeruer ſont les points que i'ay traitté en ce liure ſecond, dont en voicy le recueil; & giſent à ſe déffaire & garentir de tous empeſchemens, puis ſe garnir des choſes qui l'entretiennent & conſeruent. Les choſes qui plus empeſchent & troublent le repos & tranquillité d'eſprit ſont les opinions communes & populaires, qui ſont preſque toutes erronées; puis les deſirs & paſſions qui engendrent vne delicateſſe & difficulté en nous: laquelle fait que l'on n'eſt iamais content, & icelles ſont reſchauffees & eſmuës par les deux contraires fortunes, proſperité & aduerſité, comme par vents impetueux & violens: & finalement cette vile & baſſe captiuité, par laquelle l'eſprit (c'eſt à dire, le iugement & la volonté) eſt aſſorti & détenu eſclaue comme vne beſte, ſoubs le ioug de certaines opinions & regles locales & particulieres. Or il ſe faut emanciper & affranchir de tous ces ceps & iniuſtes ſubiections, & mettre ſon eſprit en liberté, le rendre à ſoy libre, vniuerſel,

ouuert, & voyant par tout, s'eſgayant par toute l'eſtenduë belle vniuerſelle du monde & de la nature. *In commune ingenitus, mundum vt vnam domum ſpectans, totſe inferens mundo, & in omnes eius actus contemplationem ſuam mittens.*

La place ainſi nettoyee & appreſtée, les fondemens premiers a y ietter ſont vne vraye prud'hõmie, & eſtre en vn eſtat & vacation, à laquelle l'on ſoit propre. Les parties principales qu'il faut eſleuer & aſſeurer, ſont premierement vne vraye pieté, par laquelle d'vne ame non eſtonnée, mais nette, franche, reſpectueuſe, deuote, l'on contemple Dieu ce grand maiſtre ſouuerain & abſolu de toutes choſes, qui ne ſe peut voir ny connoiſtre: mais le faut reconnoiſtre, adorer, honorer & ſeruir de tout ſon cœur, eſperer tout bien de luy, & n'en craindre point de mal; puis cheminer rondement en ſimplicité & droiture: ſelon les loix & couſtumes, viure à cœur ouuert aux yeux de Dieu & du monde, *conſcientiam ſuam aperiens, ſemperque tanquam in publico viuens, ſe magis veritus quam alios.* Garder en ſoy & auec autruy, & generalement en toutes choſes, pẽſées, parolles, deſſeins, actiõs, moderation, mere ou nourrice de trãquillité; laiſsãt à part toute põpe & vanité, regler ſes deſirs, ſe contenter de mediocrité & ſuffiance. *Quod ſe eſſe velit nihilque malit*, ſe reſiouir en ſa fortune. La tẽpeſte & l'orage a beaucoup moins de prinſe & de moyé de nuire, quãd les voiles ſont recueillies, que quãd elles ſont au vent, s'affermir cõtre tout ce qui peut bleſſer au heurter, s'eſleuer par deſſus toute crainte, meſpriſant tous les coups de la fortune & la mort, la tenant pour fin de tous maux, & non cau-

ſe d'aucun *cõtemptor omnium, quibus torquetur vita, ſupra omnia quæ contingunt accidunteque eminens, imperturbatus intrepidus.* Et ainſi ſe tenir ferme à ſoy, s'accorder bien auec ſoy, viure à l'aiſe ſans aucune peine ny diſpute au dedans, plein de ioye, de paix, d'allegreſſe & gratification enuers ſoy meſme, *Sapiens plenus gaudio; hilaris, placidus cum diis ex pari viuit: Sapientiæ effectus gaudii æqualitas ſolus ſapiens gaudet*: s'entretenir & demeurer cõtant de ſoy, qui eſt le fruit & le propre effet de ſageſſe, *Niſi ſapienti ſua non placent: omnis ſtultitia laborat faſtidio ſui. Non eſt beatus, eſſe ſe qui non putat.*

Bref, à cette trãquillité d'eſprit, il faut deux choſes, l'innocence & bonne conſcience, c'eſt la premiere & principale partie, qui arme & munit merueilleuſement d'aſſeurance, mais elle ne pourroit pas ſuffire touſiours au fort de la tempeſte, comme il ſe voit ſouuent de pluſieurs qui ſe troublent & ſe perdent: *Erit tanta tribulatio vt ſeducantur iuſti.* Parquoy, il faut encores l'autre, qui eſt la force & la fermeté de courage, comme auſſi ceſtuy ſeul ne ſeroit aſſez: car l'effort de la conſcience eſt merueilleux, elle nous fait trahir, accuſer & combatre uous meſmes, & à faute de teſmoin eſtranger, elle nous produit contre nous.

Occultum quatiens animo tortore flagellum.

Elle nous fait noſtre procez, nous condamne, nous execute & bourelle. Aucune cachette ne ſert aux meſchans, diſoit Epicurus, parce qu'ils ne ſe peuuent aſſeurer d'eſtre cachez, la conſcience les deſcouurant à eux meſmes. *Prima eſt hæc vltio, quod ſe iudice nemo nocens abſoluitur.* Ainſi l'ame foible & paoureuſe, toute ſaincte qu'elle ſoit, ny la forte &

l'affronter & la soustenir les yeux ouuerts, comme ont fait excellemment Socrates; qui eut trente iours entiers à ruminer & digerer le decret de sa mort, ce qu'il fit sans esmoy alteration, voire sans aucun effort: mais tout mollement & gayement? Pomponius Atticus, Tullius Marcellinus Romains, Cleantes Philosophe, tous trois presque de mesme façon, car ayans essayé de mourir par abstinence, pour sortir des maladies qui le tourmentoyent se trouuans guaris par elle, ne voulurent s'en desister, mais acheuerent, prenant plaisir à defaillir peu à peu, & considerer le train & progrés de la mort; Othon & Caton, car ayans fait les apprests pour se tuer, sur le point de l'execution se mirent à dormir profondement, ne s'estõnans non plus de la mort que d'vn autre accident ordinaire & bien leger.

17. Desirer la mort;

La 4. est d'ame forte & resolüe pratiquée authentiquement par de grands & saints personnages, en deux cas, l'vn qui semble le plus naturel & legitime, est vne vie fort penible & douloureuse ou apprehension d'vne beaucoup pire mort: bref, vn estat miserable, auquel l'on ne peut remedier, c'est lors desirer la mort comme vne retraitte & le port vnique des tourmens de cette vie, le souuerain bien de nature: seul appuy de nostre liberté. C'est bien foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir: il est bien temps de mourir, lors qu'il y a plus de mal que de bien à viure: car de cõserner nostre vie à nostre tourment & incõmodité, c'est contre nature: Dieu nous donne assez congé, quand il nous met en cet estat. Il y en a qui disent qu'il faut mourir, pour fuïr les voluptez qui sont

ſelon nature. Combien plus pour fuir les douleurs qui ſont contre nature? il y a pluſieurs choſes en la vie pires beaucoup que la mort pour leſquelles il vaut mieux mourir, & ne viure point que de viure: dont les Lacedemoniens aſprement menacez par Antipater, s'ils ne s'accordoient à ſa demande, luy reſpõdirent, ſi tu nous menace de pis que la mort, nous aymons mieux mourir: & les ſages diſent que le ſage vit tant qu'il doit, & non pas tãt qu'il peut, & puis la mort nous eſt bien plus en main & à commandement, que la vie. La vie n'a qu'vne entrée: & encore depend elle de la volonté d'autruy. La mort depend de la noſtre: & plus elle eſt volontaire plus elle eſt belle: & à elle y a cẽt mille iſſuës: nous pouuons auoir faute de terre pour y viure: mais nõ pour mourir. La vie peut eſtre oſtée à tout homme par tout homme, la mort non, *Vbique mors eſt, optimè hoc cauit Deus, eripere vitam nemo non homini poteſt, at nemo mortem: mille ad hanc aditus patent.* Le preſẽt plus fauorable que nature nous aye fait, & qui nous oſte tout moyen de nous plaindre de noſtre conditiõ, c'eſt de nous auoir laiſſé la clef des champs. Pourquoy te plains tu en ce monde, il ne te tiẽt pas: ſi tu vis en peine, ta laſcheté en eſt la cauſe: à mourir il n'y a que le vouloir.

L'autre cas en eſt vne viue apprehẽſion & deſir de la vie aduenir, qui leur fait ſouhaitter la mort, cõme vn grand gain, ſemence de meilleure vie, pont aux lieux delicieux, voye à tous biens, vne reſerue à la reſurrection. La ferme creance & eſperance de ces choſes eſt incompatible auec la crainte & l'ennuy de la mort: elle induit pluſtoſt à s'ennuyer icy & deſirer la mort, *vitam habere in patientia, &*

mortem in deſiderio, d'auoir la vie en affliction, & la mort en affectiõ, le viure leur eſt coruée, & le mourir ſoulas dont leurs vœux & leurs voix, ſont *cupio diſſolui, mihi mori lucrum: quis me liberabit de corpore mortis huius?* Dont bien iuſtement a eſté reproché aux Philoſophes & Chreſtiẽs, (ce qui eſt à entendre des laſches & trop foibles, non de tous) qu'ils ſont des affronteurs & moqueurs publics, & ne croyẽt pas en verité ce qu'ils diſent tant, haut loüans, & preſchans de l'immortalité bien-heureuſe, & tant de delices en la vie ſeconde, puis qu'ils paliſſent & redoutent ſi fort la mort, paſſage & traiect neceſſaire pour y aller.

28. Se donner la mort. Il eſt permis. 2. Mach. 14.

La cinquieſme & extreme, c'eſt l'execution de la precedente, qui eſt ſe donner la mort. Cette cy ſemble bien venir de vertu & grãdeur de courage, ayant eſté anciennement pratiquée par les plus grands, & plus excellents hommes & femmes de toute nation & religion, Grecs & Romains, Egyptiens, Perſes, Medois, Gaulois, Indois, Philoſophes de toutes ſectes, Iuifs, teſmoin ce bon vieillard Razias, nommé le pere des Iuifs, pour ſa vertu, & ces femmes leſquelles ſous Antiochus apres auoir circoncis leurs enfans s'alloient precipiter quand & eux: Chreſtiens, teſmoin ces deux Saintes canoniſées, Pelagie & Sophronia, dont la premiere auec ſa mere & ſes ſœurs ſe precipita dedans la riuiere, & cette cy ſe tua d'vn couteau pour eſuiter la force de Maxentius Empereur: voire par des peuples & communes toutes entieres comme de Capoua en Italie, Aſtupa, Numance en Eſpagne aſſiegés par les Romains: des Abideens preſſés par Philippe: vne ville aux Indes aſſiegée par Alexan-

Digitized by Google

dre: mais encores approuuée & authoriſee en pluſieurs Republiques par loix & reglemens ſur ce faicts, comme à Marſeille, en l'Iſle de Cea de Negrepont & autres nations, comme en Hyperborée, & iuſtifiée par pluſieurs grãdes raiſons deduites au precedent article, qui eſt du iuſte deſir & volonté de mourir. Car s'il eſt permis de deſirer, demander, chercher la mort pourquoy ſera il mal fait ſe la donner; ſi la propre mort eſt permiſe & iuſte en la volonté, pourquoy ne le ſera elle en la main & en l'execution: Pourquoy attendray-ie d'autruy ce que ie puis de moy meſmes? & ne vaut il pas mieux encorès ſe la donner que la ſouffrir: courir à ſoniour que l'attendre? Car la plus volontaire mort eſt la plus belle. Au reſte ie n'offeſe pas les loix faites contre les larrons, quand i'emporte le mien, & ie couppe ma bourſe: auſſi ne ſuis-ie tenu aux loix faites contres les meurtriers pour m'auoir oſté la vie D'ailleurs elle eſt reprouuée par pluſieurs non ſeulement Chreſtiens, mais Iuifs, cõme diſpute Ioſephe contre ſes Capitaines en la foſſe du Puis: & Philoſophes, comme Platon, Scipion, leſquels tiennent en cete procedure, non ſeulemẽt pour vice de laſcheté, coüardiſe, & tout d'impatience: car c'eſt s'aller cacher & tappir pour ne ſentir les coups de la fortune. Or la vraye & viue vertu ne doit iamais ceder: les maux & les douleurs ſont les alimens: il y a bien plus de conſtance à vſer la chaine qui nous tient, qu'à la rompre: & plus de fermeté en Regulus qu'en Caton,

Non permis.

Rebus in aduerſis, facile eſt contemnere vitam.
Fortius ille facit qui miſer eſſe poteſt.
Si fractus illabatur orbis

Impauidum ferient ruinæ.

Mais encore pour crime de defertion : car l'on ne doit abandonner ſa garniſon, ſans l'exprez commandement de celuy qui nous y a mis, nous ne ſommes icy pour nous ſeuls, ny maiſtre de nous meſmes. Cecy donc n'eſt pas ſans diſpute & ſans doute.

19 Il eſt premierement ſans doute qu'il ne faut pas entendre à ce dernier exploit, ſans tres grande & tres iuſte raiſon ; afin que ce ſoit comme ils diſent εὔλογον ἐξαγωγὴν, vne honneſte & raiſonnable iſſuë & departie. Ce ne doit dõc pas eſtre pour vne legere occaſion, quoy que diſent aucuns, que l'on peut mourir pour cauſes legeres, puis que celles qui nous tiennẽt en vie ne ſont gueres fortes, c'eſt ingratitude à nature ne vouloir vſer de ſon preſent, c'eſt ſigne de legereté & d'eſtre trop chagrin & difficile, de s'en aller & rompre compagnie pour peu de choſes; mais pour vne grãde & puiſsãte, & icelle iuſte & legitime. Parquoy ne peuuent auoir ſuffiſante excuſe, ny cauſe aſſez iuſte en leur mort, tous ceux cy : Pomponius Atticus, Marcellinus & Cleantes, dont a eſté parlé, qui n'ont voulu arreſter le cours de leur mort, pour cette ſeule conſideration, qu'ils s'y trouuoient deia preſque à meſme ; ces femmes de Petus, de Scaurus, de Labeo, Fuluius familier d'Auguſte, de Seneque, & tant d'autres, pour accompagner leurs maris en leur mort, ou les y inuiter : Caton & autres deſpitez contre le ſuccez des affaires, & de ce qu'il leur falloit venir és mains de leurs ennemis, deſquels toutefois ils ne craignoient aucun mauuais traictement : Ceux qui

Digitized by Google

ſe ſont tuez pour ne viure à la mercy & de la grace de tel qu'ils abominoient, comme Grauius Siluanius & Statius Proximus ja pardonnés par Neron: 4
Ceux qui pour couurir vne hõte & reproche pour le paſſé, comme Lucrece Romaine, Sparzapizes fils de la Royne Tomiris, Bogues Lieutenant du Roy Xerxes: 5 6
Ceux qui ſans aucun mal particulier, mais pour voir le public en mauuais eſtat, comme Nerua grand Iuriſconſulte, Vibius Virius, Inuellus en la prinſe de Capoua: 7
Ceux qui pour ſatieté ou ennuy de viure. Et ne ſuffit qu'elle ſoit grãde & iuſte, mais qu'elle ſoit neceſſaire & irremediable, & que tout ſoit eſſayé iuſques à l'extremité: parquoy la precipitatiõ & le deſeſpoir anticipé eſt icy tres vicieux, comme en Brutus, & Caſſius, qui ſe tuans auant le temps & l'occaſion, perdirent les reliques de la liberté Romaine, de laquelle ils eſtoient protecteurs. Il faut diſoit Cleomenes, meſnager ſa vie, & la faire valoir iuſques à l'extremité: car s'en deffaire l'õ le peut touſiours, c'eſt vn remede que l'on a touſiours en main: mais les choſes ſe peuuent changer en mieux. Ioſephe & tant d'autres ont tres vtilement pratiqué ce cõſeil: les choſes qui ſemblent du tout deſeſperées prennent quelquefois vn train tout autre, *aliquis carnifici ſuo ſuperſtes fuit.*

Multa dies variuſque labor mutabilis ani
Retulit in melius.

Il faut comme pour ſa deffenſe enuers vn autre aſſaillant, auſſi en ſon endroit ſe porter, *cum moderamine inculpatæ tutelæ*, eſſaier tout auant venir à cette extremité.

Secondement, c'eſt ſans doute qu'il eſt beaucoup

meilleur & plus loüable de ſouffrir & garder vne cõſtance ferme iuſques à la fin, que ceder & s'enfuir, foibleſſe & coüardiſe: mais pour ce qu'il n'eſt pas donné à tous non plus que la continance, *non omnes capiunt verbum iſtud, vnde melius nubere quàm vri*: la queſtion eſt ſi aduenant vn mal inſupportable & irremediable, qui ſoit pour bouleuerſer & atterrer toute noſtre reſolution, & pouſſer noſtre eſprit en quelque meſchant party de deſeſpoir, deſpit, & murmure contre le Souuerain, s'il ſeroit pas plus expedient, ou moins mal, de s'en deliurer courageuſement, aiant encore ſon ſens entier & raſſis, qu'en voulant demeurer par crainte de meſprendre s'expoſer au danger de ſuccomber & ſe perdre: eſt ce pas moins mal de quitter la place, que s'y opiniaſtrer & perir, s'enfuir qu'eſtre pris: il le ſemble bien par toute raiſon humaine: & philoſophique pratiquée, comme a eſté dit, par tant de gens ſignalez, de tout air & climat, qu'il ſéble eſtre vne opinion vniuerſelle. Les Stoiciens n'y veulent pas tant de façon: car ſans tant de raiſons ils permettent de deloger à qui bon ſemble, comme il ſe void en Seneque & autres, les autres Philoſophes ſont vn peu plus retenus, mais tous le permettent auec quelque raiſon. Voila comme on en diſpute en l'Academie; mais en l'Egliſe non. Car la Chreſtienté ne le peut pas, & n'en donne aucune diſpéſe, & la verité & ſageſſe diuine condamne tout à plat tout tel depart fait, & congé prins de ſa propre volonté & auctorité priuée: tellement que ce que cy deſſus a eſté dict eſtre meilleur, & a eſté donné par conſeil en la Philoſophie, eſt commandement en la vraye Theologie.

Digitized by Google

Au reſte, c'eſt vn grãd trait de ſageſſe, de ſçauoir connoiſtre le point & prendre l'heure de mourir: il y a à tous vne certaine ſaiſon de mourir, les vns l'anticipent, les autres la retardent: il y a de la foibleſſe & de la vaillance en tous les deux, mais il y faut de la diſcretion: combien de gens ont ſurueſcu à leur gloire, & pour l'enuie d'allonger vn peu leur vie, ont obſcurcy & de leur viuant aidé a enſeuelir leur honneur? Ce qui a reſté depuis ne ſentoit rien du paſſé, c'eſtoit comme vn vieil haillon & quelque chetifue piece couſuë au bout d'vn ornement riche & beau. Il y a vn certain temps de cueillir le fruit de deſſus l'arbre: ſi dauantage il y demeure, il ne fait que ſe perdre & empirer, c'euſt eſté auſſi grand dommage de le cueillir pluſtoſt. Pluſieurs Saincts ont fuy à mourir, pour ce qu'ils eſtoient encore vtiles au public, cõbien que pour leur particulier ils euſſent bien voulu s'en aller. C'eſt acte de charité vouloir viure pour autruy: *Si populo tuo ſum neceſſarius, non recuſo laborem.*

La mort a des formes plus aiſées les vnes que les autres, & prend diuerſes qualitez ſelon la fantaiſie de chacun: entre les naturelles celle qui vient d'affoibliſſement & appeſantiſſement eſt plus douce & plus molle, entre les violentes la meilleure eſt la plus courte, & la moins premeditee. Aucuns deſirent faire vne mort exemplaire & demonſtratiue de conſtance & ſuffiſance: c'eſt conſiderer autruy, & chercher encores lors reputation: mais c'eſt vanité, car cecy n'eſt pas acte de ſocieté, mais d'vn ſeul perſonnage: il y a aſſez d'afaires chez ſoy au dedans de ſe conſoler ſans conſiderer autruy: & puis lors ceſſe tout intereſt à la repu- 21.

Digitized by Google

ration. Celle eſt la meilleure mort qui eſt bien recueillie en ſoy, quiete, ſolitaire, & toute à celuy qui eſt à meſmes. Cette grande aſſiſtance des parens & amis apporte mille incommoditez: preſſe, & eſtouffe le mourant: on luy tourmente l'vn les oreilles, l'autre les yeux, l'autre la bouche: les cris & les plaintes ſi elles ſont vrayes ſerrent le cœur, ſi feintes & maſquées font deſpit. Pluſieurs grands perſõnages ont cherché de mourir loin des leurs, pour eſuiter cette incommodité: c'eſt auſſi vne puerile & ſotte humeur vouloir eſmouuoir par ſes maux dueil & compaſſion en ſes amis: nous loüons la fermeté à ſouffrir la mauuaiſe fortune, nous accuſons & haïſſons celle de nos proches: quãd c'eſt la noſtre, ce ne nous eſt pas aſſez qu'ils s'en reſſentẽt: mais encores qu'ils s'en affligent: vn ſage malade ſe doit contenter d'vne contenãce raſſiſe des aſſiſtãs.

SE MAINTENIR EN VRAYE tranquillité d'eſprit, le fruit & la couronne de ſageſſe, concluſion de ce liure.

CHAP. XLII.

LA tranquillité d'eſprit eſt le ſouuerain bien de l'homme. C'eſt ce tant grand & riche threſor, que les ſages cherchent par mer & par terre, à pied & à cheual: tout noſtre ſoin doit tendre là; c'eſt le fruit de tous nos labeurs & eſtudes, la couronne de ſageſſe: mais afin que l'on ne ſe meſconte, il eſt à ſçauoir que cette tranquillité n'eſt pas vne retraitte, vne oiſiueté ou vacation de tous affai-

Digitized by Google

res, vne ſolitude delicieuſe & corporellement plaiſante, ou bien vne profonde nonchalance de toutes choſes: s'il eſtoit ainſi, pluſieurs femmes, faineants, poltrons & voluptueux ioüiroient à leur aiſe d'vn ſi grand bien, auquel aſpirent les ſages auec tant d'eſtude: la multitude ny rareté des affaires ne fait rien à cecy. C'eſt vne belle, douce, eſgale, vnie, ferme & plaiſante aſſiete & eſtat de l'ame, que les affaires, ny l'oiſiueté, ny les accidents bons & mauuais, ny le temps ne peut troubler, alterer, éleuer ny ranaller, *vera tranquillitas, non concuti.*

Les moyens d'y paruenir de l'acquerir & conſeruer ſont les points que i'ay traitté en ce liure ſecond, dont en voicy le recueil; & giſent à ſe déffaire & garentir de tous empeſchemens, puis ſe garnir des choſes qui l'entretiennent & conſeruent. Les choſes qui plus empeſchent & troublent le repos & tranquillité d'eſprit ſont les opinions communes & populaires, qui ſont preſque toutes erronées; puis les deſirs & paſſions qui engendrent vne delicateſſe & difficulté en nous: laquelle fait que l'on n'eſt iamais content, & icelles ſont reſchauffees & eſmuës par les deux contraires fortunes, proſperité & aduerſité, comme par vents impetueux & violens: & finalement cette vile & baſſe captiuité, par laquelle l'eſprit (c'eſt à dire, le iugement & la volonté) eſt aſſerui & détenu eſclaue comme vne beſte, ſoubs le ioug de certaines opinions & regles locales & particulieres. Or il ſe faut emanciper & affranchir de tous ces ceps & iniuſtes ſubiections, & mettre ſon eſprit en liberté, le rendre à ſoy libre, vniuerſel,

ſe d'aucun *cõtemptor omnium, quibus torquetur vita, ſupra omnia quæ contingunt accidunteque eminens, imperturbatus intrepidus.* Et ainſi ſe tenir ferme à ſoy, s'accorder bien auec ſoy, viure à l'aiſe ſans aucune peine ny diſpute au dedans, plein de ioye, de paix, d'allegreſſe & gratification enuers ſoy meſme, *Sapiens plenus gaudio; hilaris, placidus cum diis ex pari viuit: Sapientiæ effectus gaudii æqualitas ſolus ſapiens gaudet*: s'entretenir & demeurer cõtant de ſoy, qui eſt le fruit & le propre effet de ſageſſe, *Niſi ſapienti ſua non placent: omnis ſtultitia laborat faſtidio ſui. Non eſt beatus, eſſe ſe qui non putat.*

Bref, à cette trãquillité d'eſprit, il faut deux choſes, l'innocence & bonne conſcience, c'eſt la premiere & principale partie, qui arme & munit merueilleuſement d'aſſeurance, mais elle ne pourroit pas ſuffire touſiours au fort de la tempeſte, comme il ſe voit ſouuent de pluſieurs qui ſe troublent & ſe perdent: *Erit tanta tribulatio vt ſeducantur iuſti.* Parquoy, il faut encores l'autre, qui eſt la force & la fermeté de courage, comme auſſi ceſtuy ſeul ne ſeroit aſſez: car l'effort de la conſcience eſt merueilleux, elle nous fait trahir, accuſer & combatre uous meſmes, & à faute de teſmoin eſtranger, elle nous produit contre nous.

Occultum quatiens animo tortore flagellum.

Elle nous fait noſtre procez, nous condamne, nous execute & bourelle. Aucune cachette ne ſert aux meſchans, diſoit Epicurus, parce qu'ils ne ſe peuuent aſſeurer d'eſtre cachez, la conſcience les deſcouurant à eux meſmes. *Prima eſt hæc vltio, quod ſe iudice nemo nocens abſoluitur.* Ainſi l'ame foible & paoureuſe, toute ſaincte qu'elle ſoit, ny la forte &

courageuſe, ſi elle n'eſt ſaine & nette, ne iouyra point de cette tant riche & heureuſe tranquillité. Qui a le tout, fait merueille, comme Socrates, Epaminondas, Caton, Scipion, duquel il y a trois exploits admirables en ce ſubiet. Ces deux Romains accuſez en public ont fait rougir leurs accuſateurs, entraîné les inges, & toute l'aſſemblée beante à leur admiration & ſuitte: il auoit le cœur trop gros de nature, dit Tite-Liue, parlant de Scipion, pour ſçauoir eſtre criminel & ſe demettre à la baſſeſſe de deffendre ſon innocence.

Digitized by Google

DE LA SAGESSE,

LIVRE TROISIESME.

Auquel ſont traictez les aduis particuliers de la Sageſſe, par les quatre Vertus morales.

PREFACE.

PVISQVE noſtre deſſein en ce liure eſt d'inſtruire par le menu à la Sageſſe, & en donner les aduis particuliers apres les generaux, touchez au liure precedent, pour y tenir vn train & vn ordre certain, nous auons penſé, que ne pouuons mieux faire que de ſuiure les quatre vertus maiſtreſſes & morales, Prudence, Iuſtice, Force, & Temperance : car en ces quatre preſque tous les deuoirs de la vie ſont comprins. La prudence eſt comme vne generale guide & conduitte des autres vertus, & de toute la vie, bien que proprement elle s'exerce aux affaires. La iuſtice regarde les perſonnes, car c'eſt rendre à chacun ce qui luy appartient. La force & temperance regardent tous accidens bons & mauuais, ioyeux & faſcheux, la bonne & mauuaiſe fortune. Or en ces trois, perſonnes, affaires & accidens, eſt comprinſe toute la vie & la condition humaine, le traffic de ce monde.

DE LA PRVDENCE, *premiere vertu.*

De la prudence en general.

CHAP. I.

1. Son excellẽce.

PRudence eſt vne raiſon miſe au premier rang, comme la Royne, generale, ſurintendante & guide de toutes les autres vertus, *auriga virtutum*; ſans laquelle il n'y a rien de beau, de bon, de bienſeant & aduenant; c'eſt le ſel de la vie, le luſtre, l'agencement, l'aſſaiſonnemẽt de toutes actions, l'eſquierre, la reigle de tous affaires, & en vn mot, l'art de la vie, comme la medecine eſt l'art de la ſanté.

2. Definition.

C'eſt la cognoiſſance & le choix des choſes, qu'il faut deſirer ou fuyr; c'eſt la iuſte eſtimation & le triage des choſes, c'eſt l'œil qui tout void, qui tout conduit & ordonne. Elle conſiſte en trois choſes qui ſont de rang; bien conſulter & deliberer, bien iuger & reſoudre, bien conduire & executer.

3. Eſt vniuerſelle.

C'eſt vne vertu vniuerſelle, car elle s'eſtend generalement à toutes choſes humaines, non ſeulement en gros, mais par le menu à chacune: ainſi elle eſt infinie comme les indiuidus.

4. Difficile. Senec.

Tres-difficile, tant à cauſe de l'infinité ja dicte, car les particularitez ſont hors de ſcience, comme hors du nombre. *ſi quæ finiri non poſſunt, extra ſapientiam ſunt*, que de l'incertitude & inconſtance grãde des choſes humaines, encor plus grãde de leurs accidens, circonſtances, appartenances, depẽdances d'icelles, temps, lieux, perſonnes: tellement qu'au changement d'vne ſeule, & de la moindre circonſtance toute la choſe ſe change; & auſſi en ſon

Digitized by Google

office qui eſt en l'aſſemblage & temperament des choſes cõtraires; diſtinction & triage de celle qui ſont fort ſemblables. La contrarieté & la reſſemblance l'empeſchent.

5. Obſcure.

Tres-obſcure, pource que les cauſes & reſſorts des choſes ſont incogneuës, les ſemẽces & racines ſont cachées, leſquelles l'humaine nature ne peut trouuer ny ne doit rechercher. *Occultat eorũ ſemina Deus, & plerumque bonorum malorumque cauſæ ſub diuerſa ſpecie latẽti.* Et puis la fortune, la fatalité (vſez des mots que vous voudrez) cette ſouueraine, ſecrette, & inconnuë puiſſance & authorité maintiẽt touſiours ſon auantage au trauers de tous les conſeils & precautions: d'où vient ſouuent, que les meilleurs conſeils ont de tres-mauuaiſes yſſuës: vn meſme conſeil tres-vtile à vn, mal-heureux à vn autre en pareil cas: & à vn meſme homme ſucceda & reüſſit heureuſement hier, qui auiourd'huy eſt mal-encontr'eux. C'eſt vne ſentence iuſtement receuë, qu'il ne faut pas iuger les conſeils, ny la ſuffiſance & capacité de perſonnes par les euenemens. Dont reſpondit quelqu'vn à ceux qui s'eſtonnoient comment les affaires ſuccedoient ſi mal, veu que ſes propos eſtoient ſi ſages, qu'il eſtoit maiſtre de ſes diſcours, non du ſuccez de affaires. C'eſtoit la fortune: laquelle ſemble ſe iouër de tous nos beaux deſſeins & conſeils: renuerſe en vn momẽt tout ce qui a eſté par ſi long-tẽps proietté & deliberé, & nous ſemble tant bien appuyé, nous cloüant, cõme on dit, noſtre artillerie. Et de fait la fortune pour monſtrer ſon authorité en toutes choſes, & rabbattre noſtre preſomptiõ, n'ayãt peu faire les malhabiles ſages, elle les fait heureux

Plin. in Paneg.

à l'enuy de la vertu: Dont il aduient souuẽt, que les plus simples mettẽt à fin de tres-grãdes besoignes & publiques & priuées. C'est donc vne mer sans fonds & sans riue, qui ne peut estre bornée & prescripte par preceptes & aduis que la Prudence. Elle ne fait que tournoyer à l'enuiron des choses, vn nuage obscur, & souuent bien vain & friuole.

6. Necessaire. Horat. 3. od. Euripid Liuius.

Toutesfois elle est de tel poids & necessité, que seule elle peut beaucoup: & sans elle tout le reste n'est rien sinon seulement les richesses, les moyens, force, *Vis consilij expers molem ruit sua, Mens vna sapiens plurium vincit manus: & multa quæ natura impedita sunt consilio expediũtur.* Et la cause principale de cete necessité est le mauuais naturel de l'hõme, le plus farouche & difficile à dompter de tous animaux, *Impatiens æqui, nedum seruitutis*, & qu'il faut manier auec plus d'art & d'industrie. Car il ne s'esleue point plus volontiers contre aucun, que cõtre ceux qu'il sent le vouloir maistriser. Or la prudence est l'art de le manier, & vne bride douce qui le ramene dedans le rond d'obeyssance.

Senec. 1. de clement.

Xenoph. 1. pedag.

7. Son acquisitiõ

Or combien que la semence de prudence, cõme des autres vertus soit en nous de nature: si est ce qu'elle s'acquiert & s'apprend plus que toute autre, & ce aucunement par preceptes & aduis, c'est la Theorique, mais beaucoup mieux & principalement, (combien qu'auec plus de temps) par experience pratique, qui est double: l'vne & la vraye est la propre & personelle, dont elle en porte le nom, c'est la cognoissãce des choses, que nous auons veuës ou maniées: l'autre est estrangere par le faict d'autruy, c'est l'histoire que nous sçauons par ouy dire, ou par lecture. Or l'experience &

Digitized by Google

l'vſage eſt bien plus ferme & plus aſſeuré, *vſus efficaciſsimus omnium rerum magiſter*, le pere & le maiſtre des arts, mais plus long, il eſt vieil, *feris venit vſus ab annis*, plus difficile, penible, rare. La ſciẽce de l'hiſtoire, cõme elle eſt moins ferme & aſſeurée, auſſi eſt elle plus aiſée, plus frequente, ouuerte & cõmune à tous. On ſe rend plus reſolu & aſſeuré à ſes deſpens, mais il eſt plus facile aux deſpens d'autruy. Or ces deux propremẽt experience & hiſtoire vient la prudẽce, *vſus me gennit, mater peperit memoria, ſeu memoriæ animæ & vita hiſtoria.* Plin.

Or la prudence ſe peut & doit diuerſement diſtinguer, ſelon les perſonnes & les affaires. Pour les perſonnes, il y a prudence priuée, ſoit elle ſolitaire & indiuiduelle, qu'à grand'peine peut-elle bien eſtre ditte prudence, ou ſociale & œcumenique en petite compagnie, & prudence publique & politique. Cette-cy eſt bien plus haute, excellẽte, difficile: & à laquelle plus proprement conuiennẽt toutes ces qualitez ſuſdites & eſt double, pacifique & militaire. 8. Diſtinctions.

Pour le regard des affaires, d'autant qu'ils ſont de deux façõs, les vns ordinaires, faciles, les autres extraordinaires. Ce ſont accidẽts, qui apportẽt quelque nouuelle difficulté & ambiguité. Auſſi l'on peut dire y auoir prudence ordinaire & facile, qui chemine ſelon les loix, couſtumes & train ja eſtably: l'autre extraordinaire & plus difficile.

Il y en a encor vne autre diſtinction de prudẽce, tant pour les perſonnes, que pour les affaires, qui eſt pluſtoſt de degrez, que d'eſpeces, Sçauoir prudence propre, par laquelle on eſt ſage, & prend on aduis de ſoy-meſme: l'autre emprũtée par laquelle Heſiod. Liuius. Cicero.

l'on ſuit le conſeil d'autruy. Il y a deux ſortes & degrez de Sages diſent tous les Sages. Le premier & ſouuerain eſt de ceux qui voyent clair par tout, & ſçauent d'eux meſmes trouuer les remedes & expediẽs, où ſont ceux-là ? ô choſe rare & ſinguliere: L'autre eſt de ceux qui ſçauẽt prendre, ſuyure & ſe preualoir des bons aduis d'autruy, car ceux qui ne ſçauent donner ny prendre conſeil, ſont fols.

9. Les aduis generaux & communs, qui conuiennent à toute ſorte de prudẽce, toutes ſortes de perſonnes & d'affaires, ont eſté touchez & brefuement deduits au liure precedent & ſont huit, 1. cognoiſſance de perſonnes & d'affaires. 2. eſtimatiõ des choſes. 3. choix & election d'icelles. 4. prendre conſeil ſur tout. 5. temperament entre crainte & aſſeurãce, fiance & deffiance. 6. prendre toutes choſes en ſaiſon, & ſe ſaiſir de l'occaſion. 7. ſe bien comporter auec l'induſtrie & la fortune, 8. diſcretion par tout. Il faut maintenant traicter les particuliers, premieremẽt de la prudence publique, qui regarde les perſonnes, puis de celle qui regarde les affaires.

Cap. 10.

DE LA PRVDENCE POLITIQVE DV *Souuerain pour gouuerner Eſtats.*

PREFACE.

CEtte doctrine eſt pour les Souuerains & gouuerneurs d'eſtats. Elle eſt vague, infinie, difficile, & quaſi impoſſible de rãger en ordre, clorre, & preſcrire en preceptes : mais il faudra taſcher

d'y apporter quelque petite lumiere & addreſſe. Nous pouuons rapporter toute cette doctrine à deux chefs principaux, qui ſeront les deux deuoirs du Souuerain. L'vn comprend & traitte les appuis & ſouſtiens de l'Eſtat, pieces principales & eſſentielles du gouuernement public, comme les os & les nerfs de ce grand corps, afin que le Souuerain s'en pouruoye & muniſſe & ſon Eſtat, leſquels peuuent eſtre ſept capitaux : cognoiſſance de l'Eſtat, vertu, mœurs & façons, conſeils, fiances, forces & armes, alliances. Les trois premiers ſont en la perſonne du Souuerain, le quatrieſme en luy, & prés de luy; les trois derniers hors luy. L'autre eſt à agir, bien employer, & faire valoir les ſuſdits moyens, c'eſt à dire en gros, & en vn mot bien gouuerner, & ſe maintenir en authorité & bien-vueillance tãt des ſubiets, que des eſtrangers, mais diſtinctement: cette partie eſt double, pacifique & militaire. Voila ſommairement & groſſierement la beſongne taillée, & les premiers grands traicts tirez, qui ſont à traitter cy-apres. Nous diuiſerons donc cette matiere politique & d'Eſtat en deux parties. La premiere ſera de la prouiſion, ſçauoir des ſept choſes neceſſaires : La ſeconde, & qui preſuppoſe la premiere, ſera de l'action du Souuerain. Cette matiere eſt excellemment traittée par Lypſius, à la maniere qu'il a voulu : la moëlle de ſon liure eſt icy. Ie n'ay point prins, ny du tout ſuiuy ſa methode ny ſon ordre, comme deſia ſe void icy en cette generale diuiſion, & ſe verra encores apres: i'en ay laiſſé auſſi du ſien, & en ay adiouſté d'ailleurs.

Diuiſiõ de cette matiere.

PREMIERE PARTIE DE CETTE *prudence politique & gouuernement d'Eſtat, qui eſt de la prouiſion.*

CHAP. II.

1. Chef de cette prouiſion, cognoiſſance de l'Eſtat.

LA premiere choſe requiſe auãt tout œuure, eſt la cognoiſſãce de l'Eſtat: car la premiere regle de toute prudẽce eſt en la cognoiſſance, comme a eſté dit au liure precedẽt. Le premier en toutes choſes eſt ſçauoir à qui on a affaire. Parquoy d'autant que cette prudence regente & moderatrice des Eſtats, qui eſt vne adreſſe & ſuffiſãce de gouuerner en public, eſt choſe relatiue, qui ſe manie & traitte entre les ſouuerains & les ſubiets: le deuoir & office premier d'icelle, eſt en la cognoiſſãce des deux parties, ſçauoir, des peuples & de la ſouueraineté, c'eſt à dire, de l'Eſtat. Il faut donc premierement bien cognoiſtre les humeurs & naturels des peuples. Cette cognoiſſance façonne & donne aduis à celuy qui les doit gouuerner. Le naturel du peuple en general a eſté depeinct au long au premier liure (leger, inconſtant, mutin, bauard, amateur de vanité & nouueauté, fier & inſupportable en la proſperité, coüard & abbatu en l'aduerſité) mais il faut encor en particulier le cognoiſtre : car autant de villes & de perſonnes, autant de diuers humeurs. Il y a des peuples choleres, audacieux, guerriers, timides, addonnez au vin, ſuiets aux femmes, & les vns plus que les autres, *noſcenda natura vulgi eſt, & quibus modis temperanter habeatur.* Et c'eſt en ce ſens que ſe doit entendre le dire des Sages: Qui n'a pas obey, ne peut bien commander, *nemo bene imperat*

nisi qui ante paruerit imperio. Ce n'eſt pas que les Souuerains ſe doiuent ou puiſſent touſiours prendre du nombre des ſubjets, car pluſieurs ſont nez Roys & Princes, & pluſieurs Eſtats ſont ſucceſſifs: mais que celuy qui veut bien commander, doit cognoiſtre les humeurs & volontez des ſubjets, comme ſi luy meſme eſtoit de leur rang, & en leur place. Faut auſſi cognoiſtre le naturel de l'Eſtat, non ſeulement en general tel qui a eſté deſcrit, mais en particulier celuy que l'on a en main, ſa forme, ſon eſtabliſſement, ſa portée, c'eſt à dire, s'il eſt vieil ou nouueau, eſcheu par ſucceſſion ou par eſlectiõ, acquis par les loix, ou par les armes, de quelle eſtẽduë il eſt, quels voiſins, moyens, puiſſance il a. Car ſelon toutes ces circonſtances, & autres, il faut diuerſement manier le ſceptre, ſerrer ou laſcher les reſnes de la domination. Senec.

Apres cette cognoiſſance d'Eſtat, qui eſt comme vn preallable, la premiere des choſes requiſes eſt la vertu, tant neceſſaire au Souuerain, non tant pour ſoy que pour l'Eſtat. Il eſt premierement biẽ conuenable, que celuy qui eſt par deſſus tous, ſoit le meilleur de tous, ſelon le dire de Cyrus. Et puis il y va de ſa reputation: car le bruict commun recueille tous les faicts & dits de celuy qui le maiſtriſe, il eſt en veuë de tous, & ne ſe peut cacher non plus que le Soleil. Dont, ou en bien, ou en mal, on parlera beaucoup de luy. Et il importe de beaucoup, & pour luy & pour l'Eſtat en quelle opiniõ il ſoit. Or non ſeulemẽt en ſoy & en ſa vie le Souuerain doit eſtre reueſtu de vertu, mais il doit ſoigner que ſes ſubjets luy reſſemblent. Car, comme ont dit tous les Sages, l'Eſtat, la ville, la compagnie, Salluſt ad Cæ

2. Chef de cette prouiſion, vertu. Senec.

Plin. pan. ne peut durer ny proſperer, dont la vertu eſt bãnie. Et ceux-là equiuoquent bien lourdement, qui penſent que les Princes ſont tant plus aſſeurez, que leurs ſubiets ſont plus meſchans. A cauſe, diſent-ils, qu'ils en ſõt plus propres & plus naiz à la ſeruitude, & au ioug, *patientiores ſeruituris, quos non decet niſi eſſe ſeruos.* Car au rebours les meſchans ſupportent impatiemment le ioug: & les bons & debonnaires craignent beaucoup plus, qu'ils ne ſont à craindre. *Peſſimus quiſque aſperrimè rectorem patitur contrà facile imperium in bonos, qui metuentes magis quàm metuendi.* Salluſt. ad Cæſ. Or le moyen tres-puiſſant pour les induire & former à la vertu, c'eſt l'exemple du Prince, car comme l'experience le monſtre, tous ſe moulent au patron & modelle du Prince, la raiſon eſt, que l'exemple preſſe plus que la loy. C'eſt vne loy muette, laquelle a plus de credit, que le commandement, *nec iam imperio nobis opus quàm exemplo, & mitius iubetur exemplo.* Plin. paneg. Or touſiours les yeux & les penſées des petits ſont ſur les grands; admirent, & croyent tout ſimplement que tout eſt bon & excellent ce qu'ils font: & d'autre part ceux qui commandent penſent aſſez enioindre & obliger les inferieurs à les imiter en faiſant ſeulement. La vertu eſt donc honorable & profitable au Souuerain, & toute vertu.

3. Principalement. 4 Vertu. Mais par preciput, & plus ſpecialement la pieté, la iuſtice, la vaillance, la clemẽce. Ce ſont les quatre vertus principeſques & princeſſes en la principauté. Dont diſoit Auguſte cetant grand Prince, la pieté & la iuſtice deſfient les Princes. Et Seneque dit, que la clemence conuient mieux au Prince qu'à tout autre. La pieté du Souuerain eſt au

ſoin qu'il doit employer à la conſeruatiõ de la Religion cõme ſon protecteur; cela fait à ſon hõneur & à ſa conſeruation propre: car ceux qui craignẽt Dieu, n'oſent attenter ny penſer choſe contre le Prince qui eſt ſon image en terre, ny cõtre l'eſtat: car cõme enſeigne ſouuẽt Lactãce, c'eſt la religiõ qui maintiẽt la ſocieté humaine, qui ne peut autrement ſubſiſter, & ſe remplira toſt de meſchãcetez, cruautez beſtiales, ſi le reſpect & la crainte de religion ne tient les hommes en bride. Et au contraire l'eſtat des Romains s'eſt accreu & rẽdu ſi floriſsãt, plus par la Religion, diſoit Ciceron meſmes, que par tous autres moyẽs. Parquoy le Prince doit ſoigner, que la religiõ ſoit conſeruée en ſon entier ſelon les anciẽnes ceremonies & loix du pays, & empeſcher toute innouatiõ & brouillis en icelle: chaſtier rudement ceux qui l'entreprennent. Car certainement le changemẽt en la Religion & l'iniure faite à icelle traine auec ſoy vn changement & empirement en la Republique, comme diſcourt tres- Dion.
bien Mecenas à Auguſte.

Apres la pieté vient la iuſtice, ſans laquelle les eſtats ne ſont que brigandage, laquelle le Prince doit garder & faire valoir, & en ſoy & aux autres: en ſoy, car il faut abominer ces paroles tyranniques & barbares, qui diſpenſent les Souuerains de toutes loix, raiſon, equité, obligatiõ: qui les diſent n'eſtre tenus à aucun autre deuoir qu'à leur vouloir & plaiſir; qu'il n'y a point de loix pour eux; que tout eſt bon & iuſte, qui accommode leurs affaires, que equité eſt la force, leur deuoir eſt au pouuoir. *Principi leges nemo ſcripſit; licet, ſi libet. In ſumma fortuna id aquius quod validius: nihil iniuſtum*

4. 2. Iuice & ſoy.

Plin. ſã. Tacit. Sen. init.

quod fructuosum: Sanctitas, pietas, fides priuata bona sant quæ iuuat reges eant. Et leur oppose les beaux & saints aduis des Sages, que plus doit estre reglé & retenu qui plus a de pouuoir: La plus grande puissance doit estre la plus estroitte bride: La regle du pouuoir est le deuoir, *Minimũ decet libere cui nimiũ licet, non fas potentes posse, fieri quod nefas.* Le Prince donc doit estre le premier iuste & equitable, gardant bien & inuiolablement sa foy, fondement de iustice à tous & vn chacun quel qu'il soit. Puis il doit faire garder & maintenir la iustice aux autres: car c'est sa propre charge, & il est installé pour cela. Il doit entendre les causes & les parties, rendre & garder à chacun ce qui luy appartient equitablement selon les loix, sans longueur, chiquanerie, inuolution de procez, chassant & abolissant ce vilain & pernicieux mestier de plaiderie, qui est vne foire ouuerte, vn legitime & honorable brigandage, *concessum latrocinium*, euitant la multiplicité de loix & ordonnances, tesmoignage de republique malade: *Corruptissimæ Reipubl. plurimæ leges*, comme force medecines & emplastres, du corps mal disposé: afin que ce qui est estably par bonnes loix ne soit destruit par trop de loix. Mais il est à sçauoir, que la iustice, vertu, & probité du souuerain chemine vn peu autrement que celle des priuez, elle a ses alleures plus larges & plus libres, à cause de la grande, pesante & dangereuse charge qu'il porte & conduit, dont il luy conuient marcher d'vn pas qui sembleroit aux autres detraqué & desreglé, mais qui luy est necessaire, loyal & legitime. Il luy faut quelquesfois esquiuer & gauchir, mesler la prudence auec la iustice, &

Senec. Eurip.

Colum. Taci.

Plin. pã.

Aduertissement.

comme l'on dit coudre à la peau de Lyon ſi elle ne ſuffit, la peau de renard. Ce qui n'eſt pas touſiours & en tout cas, mais auec ces trois conditions, que ce ſoit pour la neceſſité ou euidente & importante vtilité publique, (c'eſt à dire, de l'Eſtat & du Prince, qui ſont choſes coniointes) à laquelle il faut courir, c'eſt vne obligation naturelle & indiſpenſable, c'eſt touſiours eſtre en deuoir que procurer le bien public. Pour le bien du public.

Salus populi ſuprema lex eſto.

Que ce ſoit à la defenſiue & non à l'offenſiue, à ſe conſeruer & non à s'agrandir: à ſe garantir & ſauuer des tromperies, & fineſſes ou bien meſchancetez & entrepriſes dommageables, & non à en faire. Il eſt permis de ioüer à fin contre fin, & pres du renard le renard contrefaire. Le monde eſt plein d'artifices & de malices: par fraudes & tromperies ordinairement les eſtats ſont ſubuertis, dit Ariſtote. Pourquoy ne ſera-il loiſible, mais pourquoy ne ſera-il requis d'empeſcher & deſtourner tels maux, & ſauuer le public par les meſmes moyens, que l'on ne veut miner & ruiner? vouloir touſiours & auec telles gens ſuiure la ſimplicité & le droit fil de la vraye raiſon & equité, ce ſeroit ſouuent trahir l'Eſtat & le perdre. Il faut auſſi que ce ſoit auec meſure & diſcretion, afin que l'on n'en abuſe pas, & que les meſchans ne prennẽt d'ici occaſion de faire paſſer & valoir leurs meſchãcetez: Car il n'eſt iamais permis de laiſſer la vertu & l'hõneſte pour ſuiure les vice & le deshonneſte. Il n'y a point de compoſition ou compenſation entre ces deux extremitez. Parquoy arriere toute iniuſtice, perfidie, trahiſõ & deſloyauté, maudite la doctrine A la defenſiue & cõſeruation. Diſcretement ſans vice & meſchãceté.

de ceux qui enſeignent (comme a eſté dit) toutes choſes bõnes & permiſes aux ſouuerains: mais biẽ eſt-il quelquesfois requis de meſler l'vtile auec l'honneſte, & entrer en cõpoſition & compenſation des deux. Il ne faut iamais tourner le dos à l'honneſte, mais bien quelquesfois aller à l'entour & le coſtoyer, y employant l'artifice & la ruſe: car il y en a de bonne, honneſte & loüable, dit le grãd S. Baſile, χαλὸν ἡ ἐπαινετὸν παῤῥησία, & faiſant pour le ſalut public cõme les meres & medecins, qui amuſent & trõpent les petits enfãs, & les malades pour leur ſanté. Bref, faiſant à couuert, ce que l'on ne peut ouuertement, ioindre la prudence à la vaillance, apporter l'artifice & l'eſprit, où la nature & la main ne ſuffit: eſtre, cõme dit Pindare, Lyon au corps, & renard au conſeil; colombe & ſerpent comme dit la verité diuine.

6. Deffiãce requiſe au Prince.

Et pour traicter cecy plus diſtinctemẽt eſt requiſe au ſouuerain la deffiance, & ſe tenir couuert, sãs toutes fois s'eſloigner de la vertu & l'equité. La defiance, qui eſt la premiere eſt du tout neceſſaire, comme ſa cõtraire la credulité & laſche fiance eſt vicieuſe, & tres-dangereuſe au ſouuerain. Il veille & doit reſpondre pour tous, ſes fautes ne ſont pas legeres; parquoy il y doit biẽ aduiſer. S'il ſe fie beaucoup, il ſe deſcouure & s'expoſe à la honte & à beaucoup de dangers, *opportunus fit iniuriæ*, voire il cõuie les perfides, & les trõpeurs pourroiẽt auec peu de danger & beaucoup & de recompenſe, cõmettre de grandes meſchancetez, *aditũ nocendi perfido præſtat fides*. Il faut donc qu'il ſe couure de ce bouclier de deffiãce, que les Sages ont eſtimé vne grande partie de prudence, & les nerfs de ſageſſe

Senec. epichar. Euripid Cicero.

c'eſt à dire veiller, ne rien croire, de tout ſe garder: & à cela l'induit le naturel du monde tout confit en menteries, feint, fardé & dangereux, nommément prés de luy, en la Cour & maiſons des grands. Il faut donc qu'il ſe fie à fort peu de gens, & iceux cognus de longue main, & eſſayez ſouuẽt, & encor ne faut-il qu'il leur laſche & abandonne tellement toute la corde, qu'il ne la tienne touſiours par vn bout, & n'y aye l'œil. Mais faut qu'il couure & deſguiſe ſa deffiãce, voire qu'en ſe deffiant il faſſe mine & viſage de ſe fier fort. Car la deffiance ouuerte iniurie, & conuie auſſi bien à trõperie, que la trop laſche fiance, & pluſieurs mõſtrans crainte d'eſtre trompez ont enſeigné à l'eſtre. *Multi fallere docuerunt, dum timens falli*, comme au contraire la fiance declarée à fait perdre l'enuie de tromper, a obligé à loyauté, & engendré fidelité: *vult quiſque ſibi credi, & habita fides ipſam plerumque obligat fidem.* Senec.

De la deſfiance vient la diſſimulation ſon engeance: Car ſi celle-là n'eſtoit, & qu'il y euſt par tout fiance & fidelité, la diſſimulation qui ouure le front, & couure la penſée n'auroit lieu. Or la diſſimulation, qui eſt vicieuſe aux particuliers, eſt tres-neceſſaire aux Princes, leſquels ne ſçauroient autrement regner ne bien commander. Et faut qu'ils ſe feignent ſouuent, non ſeulement en guerre aux eſtrãgers & ennemis, mais encor en paix, & à leurs ſubiets, combien que plus chichemẽt. Les ſimples & ouuerts, & qui portent, comme on dit, le cœur au front ne ſont aucunement propres à ce meſtier de commander: & trahiſſent ſouuent & eux, & leur Eſtat: mais il faut qu'ils ioüent ce roolle dextrement, & bien à poinct, ſans excez & ineptie,

6. Et diſſimulatiõ

A quel propos vous cachez & couurez-vous, ſi l'on vous void au trauers; fineſſes & mines ne ſont plus fineſſes ny mines, quand elles ſont cognuës eſuentées. Il faut donc que le Prince, pour couurir ſon Art, qu'il faſſe profeſſion d'aimer la ſimplicité, qu'il careſſe les francs, libres & ouuerts, comme ennemis de diſſimulation, qu'aux petites choſes il procede tout ouuertement, afin que l'on le tienne pour tel.

8. Practibues. Tout cecy eſt plus en omiſſion à ſe retenir, & non agir, mais il luy eſt quelques-fois requis de paſſer outre, & venir à l'action, icelle eſt double. L'vne eſt à faire & à dreſſer pratiques & intelligẽces ſecrettes, attirer finement les cœurs & les ſeruices des officiers, ſeruiteurs & confidents des autres Princes & Seigneurs eſtrangers, ou des ſubjets. C'eſt vne ruſe qui eſt fort en vogue & toute commune entre les Princes, & vn grand traict de prudence, dit Ciceron. Cecy ſe fait aucunement par perſuaſion, mais principalement par preſens & pẽſions, moyens ſi puiſſans, que non ſeulement les Secretaires, les premiers du Conſeil, les amis, les mignons ſont induits par là à donner aduis & détourner les deſſeins de leur maiſtre, les grands Capitaines à preſter leurs mains en la guerre, mais encore les eſpouſes ſont gaignées à deſcouurir les ſecrets de leurs maris. Or ceſte ruſe eſt alloüée & approuuée de pluſieurs ſans difficulté & ſans ſcrupule. A la verité, ſi c'eſt contre ſon ennemy, contre ſon ſujet qu'on tient pour ſuſpect, & encor contre tout eſtranger, auec lequel on n'a point d'alliance, ny de conuentiõ de fidelité & amitié, il n'y a point de doute: mais contre ſes alliez, amis & cõfederez, il ne

il ne peut eſtre bon, & eſt vne eſpece de perfidie, qui n'eſt iamais permiſe.

L'autre eſt gaigner quelque aduantage, & paruenir à ſon deſſein par moyens conuerts, par equiuoques & ſubtilitez, affiner par belles paroles, & promeſſes, lettres, ambaſſades, faiſant & obtenant par ſubtils moyens ce que la difficulté du temps & des affaires empeſche de faire autrement: & à couuert ce que l'on ne peut à deſcouuert. Pluſieurs grands & ſages diſent cela eſtre permis & loiſible, *crebro mendacia & fraude vti imperantes debent ad commodum ſubditorum. Decipere pro moribus temporum, prudentia eſt.* Il eſt bien hardy de tout ſimplement dire, qu'il eſt permis. Mais bien pourroit-on dire, qu'en cas de neceſſité grande, temps trouble & confus, & que ce ſoit non ſeulement pour promouuoir le bien, mais pour deſtourner vn grand mal de l'eſtat, & contre les meſchans, ce n'eſt pas grande fraude, ſi c'eſt faute.

9. Subtilité. Plato. Plin. Val. Maxim.

Mais il y a bien plus grande doute & difficulté en d'autres choſes, pour ce qu'elles ſentent & tiennent beaucoup de l'iniuſtice : Ie dy beaucoup & non du tout : car auec leur iniuſtice, il ſe trouue quelque gain meſlé de iuſtice. Ce qui eſt du tout & manifeſtement iniuſte, eſt reprouué de tous, meſmes des meſchans, pour le moins de parole & de mine, ſinon de fait. Mais de ces faits mal meſlés, il y a tant de raiſons & d'authorités de part & d'autre, que l'on ne ſçait pas bien à quoy ſe reſoudre. Ie les reduiray icy à certains chefs. Se deſpeſcher & faire mourir ſecrettement ou autrement ſans forme de iuſtice certain qui trouble, & eſt pernicieux à l'eſtat, & qui merite bien la mort, mais l'on

10. Iniuſtice vtile au public.

ne peut sans trouble & sans danger l'entreprendre & le reprimer par voye ordinaire, en cela il n'y a que la forme violée. Et le Prince n'est-il pas sur les formes & plus.

Ronger les aisles & racourcir les grands moyens de quelqu'vn, qui s'esleue & se fortifie trop en l'estat, & se rend redoutable au souuerain, sans attendre qu'il soit inuincible, & en sa puissance, si la volonté luy aduenoit d'attenter quelque chose contre l'estat & la teste du souuerain.

Prendre d'authorité & par force des plus riches en vne grande necessité & pauureté de l'estat.

Affoiblir & casser quelques droits & priuileges, dont iouyssent quelques sujets, au preiudice & diminution de l'authorité du souuerain.

Preoccuper & se saisir d'vne place, ville, ou prouince fort commode à l'estat, plustost que la laisser prendre & occuper à vn autre puissant & redoutable, au grand dommage, subiection, & perpetuelle alarme dudit estat.

Toutes ces choses sont approuuées comme iustes & licites par plusieurs grands & sages, pourueu qu'elles succedent bien & heureusement, desquels voicy les mots & les sentences. Pour garder iustice aux choses grandes, il faut quelquefois s'en destourner aux choses petites; & pour faire droict en gros il est permis de faire tort en detail: qu'ordinairement les plus grands faits & exemples ont quelque iniustice, qui satisfait aux particuliers par le profit qui en reuiēt à tout le public, *omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quòd aduersùs singulos utilitate publica rependitur*. Que le prudent & sage Prince non seulement doit sçauoir commāder

Plutarque.

Tacit.

Plutar. in vita Flamin.

les loix, mais encore aux loix meſmes, ſi la neceſſité le requiert: & faut faire vouloir aux loix, quand elles ne peuuent ce qu'elles veulent. Aux affaires confuſes & deplorées le Prince doit ſuiure non ce qui eſt beau à dire, mais ce qui eſt neceſſaire d'eſtre executé. La neceſſité, grand ſupport & excuſe à la fragilité humaine, enfreint toute loy, dont celuy-là n'eſt gueres meſchant, qui fait mal par contrainte. *Neceſsitas magnũ imbecillitatis humanæ patrocinium, omnem legem frangit: non eſt nocens quicumque non ſponte eſt nocens*: Si le Prince ne peut eſtre du tout bon, ſuffit qu'il le ſoit à demy, mais qu'il ne ſoit point du tout meſchant: Qu'il ne ſe peut faire que les bons Princes ne commettẽt quelque iniuſtice. A tout cela ie voudrois adiouſter pour leur iuſtification ou diminution de leurs fautes, que ſe trouuans les Princes en telles extremitez, ils ne doiuent proceder à tels faits qu'à regret, & en ſouſpirant, recognoiſſans que c'eſt vn malheur & vn coup diſgratié du Ciel, & s'y porter comme le pere quand il faut cauterizer ou coupper vn membre à ſon enfãt, pour luy ſauuer la vie, ou s'arracher vne dent pour auoir du repos. Quant aux autres mots plus hardis, qui rapportent tout au profit, lequel ils égalant ou preferent à l'honneſte, l'homme de bien les abhorre.

Curtius

Senec.

Ariſtot. in politicis.

Demo. crit.

Nous auons demeuré long-temps ſur ce point de la vertu de iuſtice, à cauſe des doutes & difficultez qui prouiennent des accidents & neceſſitez des eſtats, & qui empeſchent ſouuent les plus reſolus & aduiſez.

Apres la iuſtice vient la vaillance. I'entẽs la vertu militaire, la prudence, le courage, & la ſuffiſan-

III. Vaillance.

ce de bien guerroyer neceſſaire du tout au Prince, pour la defenſe & ſeureté de ſoy, de l'eſtat, de ſes ſujets, du repos & de la liberté publique, & ſans laquelle à peine merite-il le nom de Prince.

12. Clemẽce. Venons à la quatrieſme vertu principeſque, qui eſt la clemẽce, vertu qui fait encliner le Prince à la douceur, remettre & laſcher de la rigueur de la iuſtice auec iugement & diſcretion. Elle modere & manie doucement toutes choſes, deliure les coupables, releue les tombez, ſauue ceux qui s'en vont perdre. Elle eſt au Prince ce qu'au commun eſt l'humanité: elle eſt contraire à la cruauté, & trop grande rigueur, non à la iuſtice de laquelle elle ne s'eſloigne pas beaucoup, mais elle l'adoucit, la manie: elle eſt tres-neceſſaire à cauſe de l'infirmité humaine, de la frequence des fautes, facilité de faillir: vne grande & continuelle rigueur & ſeuerité, ruine tout, rend les chaſtimens contemptibles. *Seueritas amittit aſſiduitate auctoritatem:* irrite la malice: par deſpit l'on ſe fait meſchant, ſuſcite les rebellions. Car la crainte qui retient en deuoir doit eſtre temperée, & douce: ſi elle eſt trop aſpre & continuelle ſe change en rage & vengeance. *Temperatus timor eſt qui cohibet, aſſiduus & acer in vindictam excitat.* Elle eſt auſſi tres-vtile au Prince & à l'eſtat, elle acquiert la bien-veillãce des ſujets, & par ainſi aſſeure & affermit l'eſtat, *firmiſſimum id imperium quo obedientes gaudent* (comme ſera dict apres) auſſi tres-honorable au ſouuerain: car les ſujets l'honoreront & adoreront, comme vn Dieu leur tuteur, leur pere: & au lieu de la craindre, ils craindront tous pour luy, auront peur qu'il ne luy meſaduienne. Ce ſera dõc la leçon du Prince, ſça-

Senec.

Idem.

T. Liuius au cõmencement du 3. ch. de ce liure.

uoir tout ce qui ſe paſſe, ne reueler pas tout, voire diſſimuler ſouuẽt, aymãt mieux eſtre eſtimé auoir trouué de bons ſujets, que les auoir rendus tels, accõmoder le pardon aux legeres fautes, la rigueur aux grãdes, ne chercher pas touſiours les ſupplices (qui ſont auſſi honteux & infames au Prince, qu'au Medecin pluſieurs morts de maladies) ſe cõtenter ſouuent de la repentance, comme ſuffiſant chaſtiment. Tacit. in Agricol.

----- Ignoſcere pulchrum
Iam miſero, pœnaque genus vidiſſe precantem.

Et ne faut point craindre ce qu'aucuns obiectent tres-mal, qu'elle relaſche, auilit & enerue l'authorité du ſouuerain & de l'eſtat: car au rebours, elle la fortifie à vn tres-grand credit & vigueur: Et le Prince aimé fera plus par icelle, que par vne grãde crainte, qui faict craindre & trembler, & non bien obeyr: & comme diſoit Saluſte à Ceſar, ces eſtats menés par crainte ne ſont point durables. Nul ne peut eſtre craint de pluſieurs, qu'il ne craigne auſſi pluſieurs. La crainte qu'il veut verſer ſur tous, luy retombe ſur la teſte. Vne telle vie eſt douteuſe, en laquelle l'on n'eſt iamais couuert, ny par deuãt, ny par derriere, ny à coſté: mais touſiours en branſle, en danger, & en crainte. Il eſt vray, comme a eſté dit au commencement, qu'elle doit eſtre auec iugement, car comme temperée & bien cõduitte eſt tres-venerable; auſſi trop laſche & molle eſt tres-pernicieuſe. Saluſt. ad Ceſar

13. Apres leſquelles ſont requiſes.

Apres ces quatre principales & royales vertus, il y en a d'autres, bien que moins illuſtres & neceſſaires, toutesfois en ſecond lieu bien vtiles & requiſes au ſouuerain, ſçauoir la liberté tant con-

aussi Liberalité.

uenable au Prince, qu'il luy eſt moins meſſeãt d'eſtre vaincu par armes, que par magnificence. Mais en cecy eſt requiſe vne tres-grande diſcretion, autrement elle ſeroit plus nuiſible qu'vtile.

Double liberalité.

Il y a double liberalité, l'vne eſt en deſpenſe & en montre : ceſte-cy ne ſert à gueres. C'eſt choſe mal à propos aux ſouuerains vouloir ſe faire valoir, paroiſtre par grandes & exceſſiues deſpenſes, meſmement parmy leurs ſubiets, où ils peuuent tout. C'eſt teſmognage de puſillanimité & de ne ſentir pas aſſez ce que l'on eſt, outre qu'il ſemble aux ſujets ſpectateurs de ces triomphes, qu'on leur fait montre de leurs deſpoüilles, qu'on les feſtoye à leurs deſpens, qu'on repaiſt leurs yeux de ce qui deuoit paiſtre leur ventre. Et puis le Prince doit penſer qu'il n'a rien proprement ſien : il ſe doit ſoy-meſme à autruy. L'autre liberalité eſt en dons faits à autruy : ceſte-cy eſt beaucoup plus vtile & loüable : mais ſi doit elle eſtre bien reglée, & faut aduiſer à qui, combien, & comment, l'on donne. Il faut donner à ceux qui le meritent, qui ont faict ſeruice au public, qui ont couru fortune & trauaille en guerre. Perſonne ne leur enuira, s'il n'eſt bien meſchant. Au contraire, grande largeſſe employée ſans reſpect & merite fait honte, & apporte enuie à qui la reçoit, & ſe reçoit ſans grace, recognoiſſance. Des tyrãs ont eſté ſacrifiez à la haine du peuple par ceux meſmes qu'ils auoient auancez, ſe raillans par là auec le cõmun, & aſſeurans leurs biens en montrant auoir à meſpris & à haine celuy, duquel ils les auoient receus. Et auec meſure : autrement la liberalité viendra en ruine de l'eſtat & du ſouuerain, ſi elle n'eſt reglée : & que

Digitized by Google

l'on donne à tous, & à tous propos, c'eſt ioüer à tout perdre. Car les particuliers ne ſeront iamais ſouls, & ſe rendront exceſſifs en demandes, ſelon que le Prince le ſera en dons, & ſe railleront non à la raiſon, mais à l'exemple: le public defaudra & ſera l'on contrainct de mettre les mains ſur les biens d'autruy, & remplacer par iniquité ce que l'ambition & prodigalité aura diſſipé, *quod ambitione exhauſtum per ſcelera ſupplendum*. Or il vaut beaucoup mieux ne donner rien du tout, que d'oſter pour donner: car lon ne ſera iamais ſi auant en la bonne volonté de ceux qu'on aura veſtus, qu'en la malueillãce de ceux qu'on aura deſpoüillez: & à ſa ruine propre, car la fontaine ſe tarit ſi lon y puiſe trop. *Liberalitate liberalitas perit.* Il faut auſſi faire filer tout doucement la liberalité, & non donner tout à coup. Car ce qui ſe fait ſi viſtement tant grand ſoit-il, eſt quaſi inſenſible, & s'oublie bien-toſt. Les choſes plaiſantes ſe doiuent exercer à l'aiſe & tout doucement, pour auoir loiſir de les gouſter: les rudes & cruelles (s'il en faut faire) au rebours ſe doiuent viſtement aualler. Il y a donc de l'art & de la prudence à bien donner & exercer cette liberalité. *Fallũtur quib⁹ luxuria ſpecie liberalitatis imponit: perdere multi ſciunt, donare neſciunt.* Et pour en dire la verité, la liberalité n'eſt pas proprement des vertus royales: elle ſe porte bien auec la tyrannie meſme. Et les gouuerneurs de la ieuneſſe des Princes ont tort d'imprimer ſi fort à leur eſprit & volonté cette vertu de largeſſe, de ne rien refuſer, & ne penſer rien bien employé que ce qu'ils donnent (c'eſt leur iargon) mais ils le font à leur profit, ou n'aduiſent pas à qui,

Hieron.

Tacit.

ils parlent. Car il eſt trop dangereux d'imprimer la liberalité en celuy qui a dequoy fournir autant qu'il veut aux deſpens d'autruy. Vn Prince prodigue ou liberal ſans diſcretion & ſans meſure eſt encores pire que l'autre: & l'immoderée largeſſe rebutte plus de gens, qu'elle n'en pratique. Mais ſi elle eſt bien reglée, comme dit eſt, elle eſt tres-bien ſeante au Prince, & tres-vtile à luy & à l'eſtat.

14. Magnanimité & moderatiõ de cholere. Senec. Tacit.

La magnanimité & grandeur de courage à meſpriſer les iniures & mauuais propos, & moderer ſa cholere: iamais ne ſe deſpiter pour les outrages & indiſcretions d'autruy, *magnam fortunam magnus animus decet: iniurias & offenſiones ſupernè deſpicere, indignus Cæſaris ira.* S'en facher c'eſt s'en confeſſer coulpable: n'en tenant compte cela s'eſuanoüit, *conuicia ſi iraſcere, agnita videtur ſpreta exoleſcunt.* Que s'il y a lieu, & ſe faut courroucer, que ce ſoit tout ouuertemẽt, & ſans diſſimuler, ſans dõner occaſion de ſoupçõner que lon couure vn maltalent: ce qui eſt à faire à gens de neãt, de mauuais naturel & incurables: *obſcuri & irreuocabile reponũ odia: Sæua cogitationis iudiciũ ſecreto ſuo ſatiari.* Il eſt moins meſſeant à vn grand d'offenſer que de hayr: les autres vertus ſont moins royales & plus communes.

Tacit.

15. Chef de ceſte prouiſion. Mœurs du ſouuerain.

Apres la vertu viennent les mœurs, façon & contenances qui ſeruent & appartiennent à la Majeſté tres-requiſe au Prince. Ie ne m'arreſte point icy; ſeulement comme en paſſant ie dy que la nature fait beaucoup à cecy: mais auſſi l'art & l'eſtude. A cecy appartient la bonne & belle compoſition de ſon viſage, ſon port, ſon pas, ſon parler, ſes habillemens. La reigle generale en tous ces points eſt vne douce, moderée, & venerable grauité, che-

Digitized by Google

minant entre la crainte & l'amour, digne de tout honneur & reuerence. Il y a auſſi ſa demeure & ſa hantiſe: ſa demeure ſoit en lieu magnifique & fort apparent, & tant prés que ſe pourra du milieu de tout l'Eſtat, affin d'auoir l'œil ſur tout comme vn ſoleil qui touſiours du milieu du Ciel eſclaire par tout: car ſe tenant en vn bout il donne occaſion au plus loin de plus hardiment ſe remuër, comme ſe tenant ſur vn bout d'vne grande peau, le reſte ſe leue. Sa hantiſe ſoit rare, en beaucoup ſe monſtrer & ſe communiquer, rauale la Maieſté, *Concinnus aſpectus minus verendos magnos homines ipſa ſatietate facit. Maieſtati maior ex longinquo reuerentia, quia omne ignotum pro magnifico eſt.* Liuius. Tacit.

16. Chef de ceſte prouiſion conſeil.

Apres ces trois choſes, cognoiſſance de l'eſtat, vertu, & mœurs, qui ſont en la perſonne du Prince, viennent les choſes qui ſont apres & au tour de luy. Sçauoir en 4. lieu, Conſeil, le grand & principal point de cette doctrine politique, & ſi important que c'eſt quaſi tout: c'eſt l'ame de l'eſtat, & l'eſprit, qui donne vie, mouuement, & action à toutes les autres parties: & à cauſe d'icelle il eſt dit, que le maniment des affaires conſiſte en prudence. Or il ſeroit à deſirer, que le Prince euſt de ſoy-meſme aſſez de conſeil & de prudence, pour gouuerner & pourueoir à tout: c'eſt le premier & plus haut degré de ſageſſe, comme a eſté dit: en tels cas les affaires iroient beaucoup mieux, mais c'eſt choſe qui ne ſe voit pas; ſoit à faute de bon naturel, ou de bonne inſtitution, & il eſt quaſi impoſſible qu'vne ſeule teſte puiſſe fournir à tant de choſes, *Neque princeps ſua ſcientia cuncta complecti, nec vnius mens tanta molis eſt capax.* Vn ſeul ne voit Cy deſſus c. 1. Tacit.

& n'oit que bien peu. Or les Rois ont beſoin de beaucoup d'yeux & de beaucoup d'oreilles. Les grands fardeaux, & les grands affaires ont beſoin de grandes aides. Parquoy il luy eſt requis de ſe pouruoir & garnir de bon conſeil & de gens, qui le luy ſçachent donner: & celuy quel qu'il ſoit, qui veut tout faire de ſoy, eſt tenu pour ſuperbe pluſtoſt que pour ſage. Le Prince a donc beſoin d'amis fideles & ſeruiteurs qui ſoient ſes aides, *quos aſſumat in partem curarum.* Ce ſont ſes vrais threſors, les inſtrumens, tres-vtiles de l'eſtat. A quoy ſur tout il doit trauailler de les choiſir, & les auoir bons, & y employer tout ſon iugement. Il y en a de deux ſortes, les vns luy aydent de leur eſprit, conſeil & langue; & ſont dits Conſeillers: les autres le ſeruent de leurs mains & leurs faits, & peuuent eſtre dits Officiers. Les premiers ſont beaucoup plus honorables: Car ce diſent les deux plus grands Philoſophes, c'eſt vne choſe ſacrée & diuine, que bien deliberer & donner bon conſeil.

Tit. liu. Tacit. Plin. Xenop. Platon. Ariſtot.

17. Diſcretion de bons conſeillers. Fidelité, Plin. Suffiſance. Myrtid. in Sallu. Curtius

Or les Conſeillers doiuent eſtre premierement fideles, c'eſt à dire, en vn mot gens de bien, *optimum quemque fideliſſimum puto.* Secondemẽt, ſuffiſans en ceſte part, c'eſt à dire, cognoiſſãs biẽ l'eſtat, diuerſement experimentez & eſſayez (car les difficultez & afflictions ſont de belles leçons, & inſtructions, *Mihi fortuna multis rebus ereptis vſum dedit bene ſuadendi*) & en vn mot ſages & prudens, moyennemẽt vifs, & non point trop poinctus: car ceux-cy ſont trop remuans, *nouandis, quàm gerendis rebus aptiora ingenia illa ignea.* Et pour eſtre tels, faut qu'ils ſoiẽt aagez & mœurs, outre que les ieunes gens pour la tendreur & molleſſe de leur aage, ſont aiſément

trompez facilemẽt croient & reçoiuent impreſſiõ. Il eſt bon qu'autour des Princes il y en aye des ſages & des fins : mais beaucoup plus les ſages qui ſont requis pour l'honneur, & pour touſiours : les fins pour la neceſſité quelquesfois. Tiercement, qu'en propoſant & donnant bons & ſalutaires cõſeils ils s'y portent librement & courageuſement ſans flatterie ou ambiguité & deſguiſement, n'accõmodans point leur langage à la fortune preſẽte du Prince: *Ne cum fortuna potius principis loquantur quàm cum ipſo.* Mais ſans eſpargner la verité, ils diſent ce qu'il cõuient. Car combien que la liberté, rondeur, & fidelité heurte & offence pour l'heure, ceux auſquels elle s'oppoſe : apres elle eſt reuerée & eſtimée? *In præſentia quibus reſiſtis, offendis, deinde illis ſuſpicitur laudatúrque:* Et conſtammẽt ſans ployer, vatier, & chãger à tous propos pour plaire & ſuiure l'humeur, le plaiſir, & la paſſion d'autruy, mais sãs opiniaſtreté & eſprit de contradictiõ, qui trouble & empeſche toute bõne deliberatiõ, voire quelquefois faut tourner ſon opinion, ce qui n'eſt inconſtance, mais prudence. Car le ſage ne marche pas touſiours d'vn meſme pas, encores qu'il ſuyue meſme chemin, il ne change point, ils s'accõmode *non ſemper in vno gradu ſed vna via: non ſe mutat ſed aptat.* Comme le bon marinier fait des voiles ſelon le temps & le vent, il conuiẽt ſouuẽt tourner & obliquement arriuer où l'on ne peut à droit fil: c'eſt habilité. Religieux à tenir ſecrettes les deliberatiõs, choſe extremẽt neceſſaire aux manimẽt des affaires, *res magnæ ſuſtineri nequeunt ab eo cui tacere graue eſt.* Et ne ſuffit d'eſtre ſecret, mais ne faut fureter ny crocheter les ſecrets du Prince : c'eſt

Liberté

Tacit

Conſtãce ſans opiniaſtreté Salluſt. ad Cæſ.

f. Sillice. Curtius.

Tacit. chose mauuaise & dangereuse ; *exquirere abditos principis sensus illicitũ & anceps*, voire ie diray qu'il faut euiter de les sçauoir. Voylà les principales

Les vices qu'ils doiuent fuir, cõfiance presomptueuse. bõnes conditions & qualitez des Conseillers; cõme les mauuaises, dont ils se doiuent bien garder, sont confiance presomptueuse, qui faict deliberer & opiner audacieusement; car le Sage en deliberãt pense & repense, redoutant tout ce que peut aduenir, pour puis estre hardy à executer. *Nam animus, veteri qui scit, scit tutò aggredi.* Au contraire le fol est hardy & chaud à deliberer: & quand il faut ioindre, le nez luy seigne, *Consilia calida & audacia prima specie læta sunt, tracta dura, euentu tristitia.* Puis toute passion de cholere, enuie, despit, hayne, auarice, cupidité, & toute affection particuliere, la poison mortelle du iugemẽt & tout bon sentimẽt, *priuata res semper officere officientque publicis consilijs, pessimum veri affectus & iudicij venenum sua cuique utilitas.* Et precipitation ennemie de tout bon cõseil, & seulement propre à mal faire. Voilà comme doiuent estre les bons Conseillers.

Tit. Liuius. Passion. Tacit. Precipitation. voyez l. 2. c. 10. Tacit.

18. Deuoir du Prince à choisir bons conseilliers. Plin. ad Trai. l. Et à s'en seruir.

Or le Prince les doit choisir tels, ou par sa propre science & iugement, ou s'il ne le peut, par la reputation, laquelle ne trompe guere; dont disoit vn d'entre eux à son Prince, tenez-nous pour tels que nous sõmes estimez. *Nam singuli decipere & decipi possunt, nemo omnes; nominẽ omnes fefellerunt.* Et se bien garder des mignons, courtisans, flatteurs, esclaues, qui font honte à leur maistre, & le trahissent. N'y a rien plus pernicieux que le conseil du cabinet. Et les ayant choisis & trouuez, il s'en doit seruir prudemmẽt, en prenant conseil d'eux à tẽps & heure, sans attendre au point de l'execution &

Digitized by Google

perdre le temps en les escoutant: & auec iugemẽt, sans se laisser aller laschement à leur aduis, cõme ce fut d'Empereur Claude, & auec douceur aussi sans roidir trop, estãt plus raisonnable, comme disoit le sage Marc Antonin, de suiure le cõseil d'vn bon nombre de ses amis, qu'eux soient cõtraincts de flescher sous sa volonté. Et s'en seruãt auec vne 9.
authorité indifferente sans les payer par presens pour leurs bons conseils, afin de n'attirer les mauuais sous espoir de recõpense, ny aussi les rudoyer pour leurs mauuais conseils. Car il ne se trouueroit Curtius
plus qui voulut donner conseil, s'il y auoit danger à donner. Et puis souuent les mauuais reüssissent bien & mieux que les bons, ainsi disposant la souueraine pourueoyance. Et ceux qui donnent les bõs conseils, c'est à dire heureux & asseurez, ne sont pas pour cela tousiours les meilleurs & plus fideles seruiteurs, ny pour leur liberté à parler, laquelle il doit plustost aggreer, & regarder obscurement les craintifs & flatteurs: car miserable est le Prince, chez qui l'on cache ou l'on desguise la verité, *cuius* Tacit.
aures ita formatæ sunt, vt aspera quæ vtilia, & nil nisi iucundum & lætum accipiant, & enfin celer son aduis & sa resolution, estãt le secret l'ame du con- Veget.
seil, *nulla meliora consilia, quàm quæ ignorauerit aduersarius, antequam fierent.*

Quant aux officiers, qui viennent apres, & qui 10.
seruent le Prince & l'estat en quelque charge, il les Des officiers.
faut choisir gens de bien, de bonne & honneste famille. Il est à croire, qu'ils n'en seront que meilleurs: & n'est beau que des gens de peu s'approchent du Prince, & commandent aux autres, sauf qu'vne grande & insigne vertu les releue, &

ſupplée le defaut de nobleſſe : mais nos gens infame, doubles, dangereux, & de quelque odieuſe condition. Auſſi doiuent-ils eſtre gens d'entendement, & employez ſelon leur naturel. Car les vns ſont propres aux affaires de la guerre, les autres aux affaires de la paix. Aucuns ſont d'aduis de les choiſir d'vne douce & mediocre vertu, car ces outrez & inuincibles, qui ſe tiennẽt touſiours ſur la pointe, & ne veulent rien quitter, ne ſont communement propres aux affaires, *vt pares negotiis, neque ſupra: ſint recti non erecti.*

20. 5. Chef de ceſte prouiſion. Finances.

Apres le conſeil nous mettrons les finances grãd & puiſſant moyen: ce ſont les nerfs, les pieds, les mains de l'eſtat. Il n'y a glaiue ſi tranchãt & penetrant que celuy d'argent, ny maiſtre ſi imperieux, ny orateur ſi gaignant les cœurs & volontez, ny conquerant, tant preneur de places, comme les richeſſes, parquoy le ſage Prince doit pouruoir, que les finances ne faillent ny ne tariſſent iamais.

Science financiere en trois points.

Ceſte ſcience cõſiſte en trois points, fonder les finances, les bien employer, & auoir touſiours en reſerue & eſpargne vne bonne partie pour le beſoin. En tous les trois le Prince doit euiter deux choſes, l'iniuſtice & la ſordidité, en conſeruant le droit enuers tous, & l'honneur pour ſoy.

21. 1. Fonder les finãces. 1.

Pour le premier, qui eſt faire fonds & accroiſtre les finances, il y a pluſieurs moyens: & les ſources ſont diuerſes, qui ne ſont pas toutes perpetuelles ny également afleurées, ſçauoir le domaine & reuenu public de l'eſtat, qu'il faut meſnager & faire valoir, ſans iamais l'aliener en aucune façon, comme auſſi eſt il de ſa nature ſacré & inalienable. Les

2. conqueſtes faictes ſur les ennemis, qu'il faut ap-

Digitized by Google

profiter & non prodiguer ny diſſiper, comme le pratiquoient bien les anciens Romains, rapportãs à l'eſpargne de tres-grandes ſõmes & threſors des villes & pays vaincus, comme Tite-Liue raconte de Camillus, Flaminius, Paul Æmile, des Scipiõs, Luculle, Ceſar: & puis tirant des pays conqueſtez, ſoit des naturels y laiſſez, ou des colonies y enuoyées, certain reuenu annuel. Les preſens, dons gratuits, penſions, octrois, tributs des amis alliez & ſubiects par teſtamens, donations entre vifs, ou autrement; les entrées, ſorties & paſſages de marchandiſes aux havres, ports & portes, tant ſur les eſtrangers, que ſur les ſubiets, moyen ancien, general, iuſte & legitime, & tres-vtile auec ces cõditions; ne permettre la traitte des choſes neceſſaires à la vie, que les ſubiets n'en ſoient pourueuz, ny des matieres creuës; afin que le ſubiet les mette en œuure, & gaigne le profit de la main: mais biẽ permettre la traitte des œuures; & au cõtraire permettre l'apport des cruës & non des ouurées: & en toutes choſes charger beaucoup plus l'eſtranger que le ſuiet. Car l'impoſitiõ foraine grãde accroit les finances, & ſoulage le ſuiet: moderer toutesfois les impoſts ſur les choſes neceſſaires à la vie que l'on apporte. Ces quatre moyens ſont non ſeulement permis, mais iuſtes, legitimes, & hõneſtes. Le cinquieſme, qui n'eſt gueres hõneſte, eſt le trafic, que le ſouuerain fait par ſes facteurs: & s'exerce, en diuerſes manieres plus ou moins laide, mais le plus vilain & pernicieux eſt des-hõneurs, eſtats, offices, benefices. Il y a biẽ vn moyẽ qui approche du traffic: & pource peut-il eſtre mis en ce rãg, qui n'eſt pas fort des-hõneſte, & a eſté pratiqué par de

3.

4.

Anto-
nin.
Pius
Seuerus
Auguſt.

tres-grands & ſages Princes, qui eſt de mettre les deniers de l'eſpargne & de reſerue, à quelque petit profit, comme à cinq pour cent, & les bien aſſeurer ſoubs bons gages, ou caution ſuffiſante & ſoluable. Cela ſert à trois choſes: à accroiſtre & faire profiter les finances, à donner moyens aux particuliers de traffiquer & gaigner, & qui eſt bien le meilleur, à ſauuer les deniers publics des griffes des larrons de court, importunes demandes, & flatteries des mignons, & facilité trop grande du Prince. Et pour cette ſeule raiſon aucuns Princes ont preſté l'argent public ſans aucun profit ny intereſt, mais ſeulement à peine du double à faute de payer au iour. Le ſixieſme & dernier eſt aux emprunts & ſubſides des ſubiets, auquel il ne faut venir qu'à regret & lors que les autres moyens defaillent, & que la neceſſité preſſe l'eſtat. Car en ce cas il eſt iuſte, ſelon la reigle; Que tout eſt iuſte, qui eſt neceſſaire: mais il eſt requis que ces conditions y ſoient, apres cette premiere de la neceſſité.

1. Leuer par emprunt (auſſi ſe trouuera-il pluſtoſt argent à cauſe de l'eſperance de recouurer le ſien & que l'on ny perdra rien, outre la grace d'auoir ſecouru le public) & puis rendre la neceſſité paſſée & la guerre finie, comme firent les Romains mis à l'extremité par Annibal. 2. Que ſi le public eſt ſi pauure, qu'il ne puiſſe rendre, & qu'il faille proceder par impoſition, il faut que ce ſoit auec le conſentement des ſujets, leur repreſentant & faiſant comprendre la pauureté & neceſſité: & preſchant le mot du bon Roy des Rois, *Dominus his opus habet.* Iuſques à leur faire voir, ſi beſoin eſt la recepte & la deſpenſe. La perſuaſion y peut eſtre employée

1. Desimpoſts & ſubſides

2.

ſans

ſans venir à la contrainte, comme diſoit Themiſtocles, *Impetrare melius quàm imperare.* Il eſt vray que les prieres des Souuerains ſont cõmandemens, *Satis imperat qui rogat potentia, armat æ ſunt preces regum*: mais que ce ſoit par forme d'octroy, & don gratuit, au moins que ce ſoient deniers extraordinaires pour certain temps prefix, & non ordinaires, & ne preſcrire iamais ce droit ſur les ſubiets, ſi ce n'eſt de leur conſentement.

3. Et que telles impoſitions ſe leuent ſur les biens & non ſur les teſtes (eſtant la capitulation odieuſe à tous gens de bien) ſoient reelles, & non perſonnelles (eſtant iniuſte que les riches, les grands, les nobles, ne payent point, & que les pauures gens du plat pays payent tout.) Et eſgalemẽt ſur tous. L'inegalité afflige fort, & à ces fins le reſpandre ſur les choſes dont tout le monde a beſoin, cõme ſel, vin, afin que tous trempent & contribuẽt à la neceſſité publique. Bien peut & doit-on mettre impoſts ordinaires & gros ſur les marchandiſes & autres choſes vicieuſes, & qui ne ſeruent qu'à corrompre les ſubjets, comme tout ce qui fait au luxe, à la desbauche, curioſité, ſuperfluité en viures, en habillemens, voluptez, mœurs, & maniere de viure licentieuſe, ſans autrement defendre ces choſes. Car la defence éguiſe l'appetit. 3. L. 1. de caduc. tollend. C.

Le ſecond poinct de ceſte ſcience, eſt de bien employer les finances. Voicy par ordre les articles de ceſte emploitte & deſpenſe: entretenement de la maiſon du Prince, payement de la gendarmerie: gages des officiers, loyers iuſtes de ceux qui ont bien merité du public, penſions, & ſecours charitables aux perſonnes recommandables. Ces cinq 2. Employer les finances.

ſont neceſſaires: apres leſquelles viennent ceux-cy tres-vtiles, reparer les villes, fortifier & munir les frontieres, refaire & racouſtrer les chemins, ponts & paſſages, eſtablir les colleges d'honneur, de vertu & de ſçauoir, edifier maiſons publiques. De ces cinq ſortes de reparations, fortifications, & fondations en viennent de tres-grands profits, outre le bien public, les arts & artiſans ſont entretenus: l'enuie & deſpit du peuple à cauſe de la leuée des deniers ceſſe, quand il les void bien employez: & deux peſtes des republiques ſont chaſſées, ſçauoir l'oyſiueté & la pauureté. Au contraire, les grandes liberalitez & donations démeſurées enuers quelques particuliers mignons, les grands baſtimens ſuperbes & non neceſſaires, les deſpenſes ſuperfluës, & vaines ſont odieuſes aux ſubiects, qui murmurent qu'on en deſpoüille mille pour en veſtir vn: que l'on piaffe de leur ſubſtance, l'on baſtiſſe de leur ſang & leur ſueur.

23. 3 Faire reſerue &eſpargne.

Le troiſieſme poinct eſt en la reſerue, qu'on doit faire pour la neceſſité, afin que l'on ne ſoit contraint au beſoin de recourir aux moyens & remedes prompts, iniuſtes & violens: c'eſt ce que l'on appelle l'eſpargne. Or comme d'aſſembler de fort grands threſors, & faire ſi grand amas d'or & d'argent, encores que ce ſoit par moyens iuſtes & honneſtes, ce n'eſt pas touſiours le meilleur. C'eſt vne occaſion de guerre actiue ou paſſiue: car où il fait venir l'enuie de la faire mal à propos, ſe voyant abondance de moyens: ou c'eſt vne amorce à l'ennemy de venir. Et ſeroit plus honorable de les emploitter comme a eſté dit. Auſſi deſpendre tout & n'auoir rien en reſerue eſt encores bien pire, c'eſt

Iſaie 30

ioüer a tout perdre. Les Sages Souuerains s'en gardent bien. Les plus grands treſors, qui ont anciennement eſté, ſont celuy de Darius, dernier Roy des Perſes ; chez lequel Alexandre trouua quatre-vingts milliõs d'or. Celuy de Tybere, 67. milliõs, Trajan 55. milliõs gardez en Egypte. Mais celuy de Dauid paſſe de beaucoup tous ceux là (choſe incroyable en vn ſi petit & ſi chetif Eſtat) qui eſtoit de ſix-vingts millions. 1. Paralip.

Or pour garder que ces grands threſors ne ſe deſpendent point, ou ne ſoient violez ou deſrobez, les anciens les faiſoient fondre, & reduire en grandes maſſes & boules, comme les Perſes & Romains, ou les mettoient dedans les temples des Dieux, comme lieu de toute ſeureté, comme les Grecs au temple d'Appollon, qui toutesfois a eſté ſouuent pillé & volé : les Romains au temple de Saturne. Mais le meilleur & plus aſſeuré, & le plus vtile eſt, comme a eſté dit, le preſter auec quelque petit profit aux particuliers ſous bons gages, ou caution ſuffiſante. Auſſi faudroit-il pour garder les finãces des larrons, non pas vendre à gens de baſſe & mechanique condition, mais donner à Gentilshommes & gens d'honneur le maniment des finãces, & les offices finãciers, comme les anciens Romains, qui en eſtrenoient les ieunes hommes des plus nobles & grandes maiſons, & qui aſpiroient aux plus grands honneurs & charges de la Republique.

Apres le Conſeil & les Finances, ie penſe bien mettre les armes, qui ne peuuent ſubſiſter, ny eſtre bien & heureuſement leuées & conduites ſans ces deux. Or la forte armée eſt bien neceſſaire au 24. 6. Chef de cette prouiſion.

Force armée.

Princes, pour garder sa personne & son Estat : car c'est abus de penser gouuerner vn Estat long tẽps sans armes. Il n'y a iamais de seureté entre les foibles & les forts : & y a tousiours gens qui se remuent dedans ou dehors l'Estat. Or cette force est ou ordinaire en tout temps, ou extraordinaire en temps de guerre. L'ordinaire est aux personnes & aux places. Les personnes sont de deux sortes: Il y a les gardes du corps, & de la personne du Souuerain, qui seruent, non seulement à la seureté & conseruation, mais aussi pour son honneur & ornement. Car le beau & bon dire d'Agesilaus n'est pas perpetuellement vray, & auroit trop de danger de l'essayer, & s'y fier, que le Prince viura bien asseuré sans gardes, s'il commãde à ses sujets comme vn bon pere à ses enfans; car la malice humaine ne s'arreste pas en si beau chemin. Et les compagnies certaines entretenuës, & tousiours prestes pour les promptes necessitez & soudaines occurrences, qui peuuent suruenir. Car attendre au besoin à leuer gens, c'est grãde imprudẽce. Quant aux places, ce sont les forteresses & citadelles aux frontieres, au lieu desquelles aucuns & les anciens approuuent plus les colonies & nouuelles peuplades. L'extraordinaire est aux armes, qu'il luy conuient leuer, & dresser en temps de guerre, comme il s'y doit gouuerner, c'est à dire, entreprendre & faire la guerre : c'est pour la seconde partie, qui est de l'action: cette premiere est de la prouision. Seulement, ie dis icy, que le Prince sage doit, outre les gardes de son corps, auoir certaines gens tous prests & experimentez aux armes, en nombre plus grãd, ou plus petit, selon l'e-

Au chap. suiuant.

ſtenduë de ſon Eſtat, pour reprimer vne ſoudaine rebellion ou eſmotion, qui pourroit aduenir dedãs ou dehors ſon Eſtat, reſeruant à faire plus grande leuée lors qu'il faudra faire la guerre à bon eſcïẽt, & de propos deliberé, offenſiue ou defẽſiue, & cependant tenir les arſenals & magaſins bien garnis & pourueus de toutes ſortes d'armes offenſiues & defẽſiues, pour equipper gens de pied & de cheual: plus des munitiõs de guerre, d'engins, d'outils. Vn tel appareil, non ſeulemẽt eſt neceſſaire pour faire la guerre, car ces choſes ne ſe trouuent ny ne s'appreſtẽt en peu de temps, mais encores il empeſche la guerre. Car l'on n'eſt pas ſi hardy d'attaquer vn Eſtat, que l'on ſçait bien preſt & bien garny. Il ſe faut appreſter à la guerre pour ne l'auoir point, *qui cupit pacem, paret bellum.*

Apres toutes ces prouiſions neceſſaires & eſſentielles, nous mettons finalement les alliances, qui n'eſt pas vn petit appuy & ſouſtiẽ de l'Eſtat. Mais il faut de la prudẽce à les choiſir & bien baſtir, regarder auec qui l'on s'allie, & cõment. Il faut s'allier auec des puiſſans & voiſins: car s'ils ſont foibles & éloignez, dequoy pourront-ils aider, ſi ce n'eſt que tel ſoit aſſailly, de la ruyne duquel doiue venir la noſtre? Car lors il doit le ſecourir, & ſe ioindre à luy, quel qu'il ſoit: & s'il y a du danger à le faire ouuertement, que ce ſoit par alliãce ſecrette, car c'eſt vn tour de maiſtre de traitter alliãce auec l'vne au veu & ſceu de tous, & auec l'autre par pratique ſecrette, mais que ce ſoit ſans perfidie & meſchãceté, qui eſt deffẽduë, mais non pas la prudence meſmemẽt pour la defenſiue & pour la ſeureté de ſon Eſtat.

21. 7. Chef de cette prouiſiõ Alliance,

2. Auec qui.

2. Comment.

Au reſte, il y a pluſieurs ſortes & degrez d'alliance: la moindre & plus ſimple eſt pour le cõmerce & traffic ſeulement: mais ordinairement elle cõprend amitié, commerce & hoſpitalité: & elle eſt, ou defenſiue ſeulement, ou defenſiue ou offenſiue enſemble, & auec exception de certains Princes & Eſtats, ou ſans exceptiõ. La plus eſtroitte & parfaite eſt celle qui eſt offenſiue & defẽſiue enuers tous & contre tous, pour eſtre amy des amis, & ennemy des ennemis: & telle eſt bon de faire auec des puiſſans, & par égale alliance. Auſſi l'alliance eſt, ou perpetuelle, ou limitée à certain temps: ordinairement elle ſe fait perpetuelle: mais le meilleur & plus aſſeuré eſt de la limiter à certain temps: afin d'auoir moyen de reformer, oſter ou adiouſter aux articles, ou s'en departir du tout, s'il eſt beſoin, ſelõ que l'on iugera eſtre expedient. Et quand bien on les iugeroit telles qu'elles deuſſent eſtre perpetuelles, ſi eſt-ce, qu'il vaut mieux les renouueler (ce que l'on peut & doit-on faire auant le temps expiré) & renouër, que les faire perpetuelles. Car elles s'allanguiſſent & ſe relaſchent: & qui ſe ſentira greué la rompra plutoſt, ſi elle eſt perpetuelle, que ſi elle eſt limitée: auquel cas il attendra le terme, voila nos ſept proviſions neceſſaires.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE DE LA PRVDENCE Politique, & du gouuernement d'Eſtat, qui eſt de l'action & gouuernement du Prince.

CHAP. III.

AYant traicté de la prouiſion, & inſtruict le Souuerain, dequoy & comment il doit garnir & munir ſoy & ſon eſtat, venons à l'action: & voyons comment il ſe doit employer & ſe preualoir de ces choſes, c'eſt à dire, en vn mot, bien commander & gouuerner. Auant traicter cecy diſtinctement ſelon le partage, que nous en auons fait, nous pouuons dire en gros, que bien gouuerner & ſe bien maintenir en ſon eſtat giſt à s'acquerir deux choſes, Bien-vueillance & Authorité. La bien-vueillance eſt vne bonne volonté & affection enuers le Souuerain & ſon Eſtat: l'authorité eſt vne bonne & grãde opinion, vne eſtime hõnorable du Souuerain & de ſon Eſtat. Par le premier le Souuerain & l'eſtat eſt aymé: par le ſecond il eſt craint & redouté. Ce ne ſont pas choſes contraires, mais bien differentes, comme l'amour & la crainte. Toutes deux regardent les ſubiects & les eſtrangers: mais il ſemble que plus proprement la bien-vueillance regarde les ſubiects, & l'authorité les eſtrangers: *amoreus apud populares, metum apud hoſtes quærat.* A parler tout ſimplement, & abſolument l'autorité eſt plus forte & vigoureuſe, plus auguſte & plus durable. Le temperamẽt & l'harmonie des deux eſt choſe parfaicte: mais ſelõ la diuerſité des

1. Deſcription ſommaire de l'action du Prince.

Bien-vueillãce, Authorité deux ſouſtiẽs du Prince & de l'eſtat.

eſtats, de peuples, leurs naturels, & humeurs, l'vne eſt plus aiſée, & auſſi plus requiſe en aucuns lieux qu'en autres. Ses moyens d'acquerir tous les deux, ſont touchez & compris en ce qui a eſté dit cy-deſſus, ſpecialement de la vertu & des mœurs du ſouuerain, nonobſtant nous en parlerons de chacune vn peu.

2. Bien vueillance qui s'acquiert par douceur.

La bien-vueillance (choſe tres-vtile & quaſi du tout neceſſaire, tellement que ſeule vaut beaucoup, ſans elle tout le reſte eſt peu aſſeuré) s'acquiert par trois moyens, douceur non ſeulement en paroles & faits, mais encores plus aux commandemens & en l'adminiſtration, ainſi le requiert le naturel des hommes qui ſont impatiens, & de ſeruir du tout, & ſe maintenir en vne entiere liberté, *nec totam ſeruitutem pati, nec toti libertatem.* Tacit. Ils obeyſſent bien volontiers en ſubiets, mais non en eſclaues, *domiti vt pareant, non vt ſeruiant.* Et à la verité l'on obeyt plus volontiers à celuy qui commande doucement: *remiſſius imperanti melius paretur: qui vult amari languida regnet manu.* Senec. La puiſſance, diſoit Ceſar grand docteur en cette matiere, mediocrement exercée conſerue tout: mais qui commande indifferemment & eshontément n'eſt ny aymé ny aſſeuré. Il ne faut pas toutesfois vne douceur trop laſche, molle ny abandonnée, afin que l'on ne vienne en meſpris, qui eſt encores pire que la crainte, *Sed incorrupto ducis honore.* Tacit. C'eſt le tour de prudence de temperer cecy, ne rechercher d'eſtre redouté en faiſant du terrible, ny aymé en trop s'abbaiſſant.

3. Beneficence.

Le ſecond moyen d'acquerir la bien-vueillance eſt Beneficence, i'entends premierement enuers

tous, meſmement le petit peuple, par vne prouidence & bonne police, par laquelle le bled & toutes choſes neceſſaires ou ſouſtien de ceſte vie ne manquent, mais ſoit à bonne raiſon, voire abondent s'il eſt poſſible : que la cherté ne trauaille point les ſubiects. Car le menu peuple n'a ſoin du public que pour ce regard, *vulgo vna ex republica annonæ cura.* Tacit.

Le troiſieſme moyen eſt la liberalité (beneficence plus ſpeciale) qui eſt vn amorce, voire vn enchantement pour attirer, gaigner & captiuer les volontez: tant eſt choſe douce que de prendre, honorable de donner. Tellement qu'vn Sage a dit, qu'vn eſtat ſe gardoit mieux par biens-faits que par armes. Elle a principalement lieu à l'entrée & en vn eſtat nouueau. A qui combien, & comment il faut exercer liberalité a eſté dit cy-deſſus. Les moyens de bien-vueillance ont eſté ſagement practiquez par Auguſte, *qui mitissem donis, populum annona, cunctos dulcedine otij pellexit.* 4. Liberalité. Au 3. ch. art. 13. Tacit.

L'authorité eſt l'autre appuy des eſtats, *Maiestas imperij, salutis tutela*: La forteresſe inuincible du Prince, par laquelle il ſçait auoir raiſon de ceux, qui oſent le meſpriſer & faire teſte. Auſſi à cauſe d'icelle l'on ne l'oſe attaquer, & tous recherchent d'eſtre bien auec luy. Elle eſt compoſée de crainte & de reſpect. Par ces deux le Prince & ſon Eſtat eſt redoutable à tous & aſſeuré. Pour acquerir cette authorité, outre la prouiſion des choſes ſuſdites, il y a trois moyens, qui ſe doiuent ſoigneuſement garder en la forme de commander. Le premier eſt la ſeuerité, qui eſt meilleure, plus ſalutaire, aſſeurée, & durable que l'ordinaire douceur & 5. Autorité. Qui s'acquiert par Seuerité.

grande facilité. Ce qui vient premierement du naturel du peuple, lequel, comme dit Aristote, n'est pas si bien nay qu'il se range au deuoir par amour, ny par honte, mais par force & crainte des supplices : puis de la corruption generale des mœurs & desbauche contagieuse du monde, à laquelle ne faut pas penser pouruoir par douceur, qui ayde plustost à mal faire. Elle engendre mespris & esperance d'impunité, qui est la peste des Republiques & des estats, *Illecebra peccandi maxima spes impunitatis.* Cicero. C'est vne grace enuers plusieurs, & tout le public, de quelquefois en chastier bien quelqu'vn. Et faut par fois coupper vn doigt pour empescher la gangrene de se prendre à tout le bras, selon la belle response d'vn Roy de Thrace, à qui l'on disoit qu'il faisoit l'enragé & non le Roy, que sa rage rendoit ses subiects sains & sages. La seuerité maintient les officiers & magistrats en deuoir, chasse les flateurs, courtiers, meschans, impudens, demandeurs, & petits tyranneaux. Au contraire la trop grande facilité ouure la porte à tous ces gens-là, dont il aduient vn espuisement de finances, impunité des meschans, apauurissement du peuple, comme les catarres & fluxions en vn corps flouët & maladif tombent sur les parties plus foibles. La bõté de Pertinax, la licence d'Heliogabale penserent perdre & ruiner l'Empire : la seuerité de Seuere, & puis d'Alexandre le restablit & remit en bon estat. Il faut toutesfois que cette seuerité soit auec quelque retenuë, par intermission & à propos, afin que la rigueur enuers peu de gens, tienne tout le monde en crainte, *Vt pœna ad paucos, metus ad omnes.* Et les rares supplices

ſeruent plus à la reformation de l'Eſtat, a dit vn ancien, que les frequens. Cela s'entend ſi les vices en ſe renforcent, & ne s'opiniaſtre pas : car lors il ne faut pas eſpargner le fer & le feu, *crudelem medicum intemperans æger facit.*

Le ſecond eſt la conſtãce, qui eſt vne fermeté & reſolutiõ, par laquelle le Prince marchãt touſiours de meſme pied, ſans varier ny changer, maintient touſiours & preſſe l'obſeruatiõ des loix & couſtumes anciennes. Le changer & r'aduiſer, outre que c'eſt argument d'incõſtance & irreſolutiõ, apporte & aux loix, & au ſouuerain, & à l'Eſtat, du mépris & mauuaiſe opinion. Dont les ſages defendẽt tant, de rien remuër & rechanger aux loix & couſtumes, fuſt-ce en mieux : car le remuëmẽt apporte touſiours plus de mal, d'incommodité, outre l'incertitude & le danger, que ne peut apporter de biẽ la nouueauté. Parquoy tous nouateurs ſont ſuſpects, dangereux, & à chaſſer. Et n'y peut auoir aſſez forte & ſuffiſante cauſe ou occaſion de changer, ſi ce n'eſt vne tres-grande, euidente, & certaine vtilité ou neceſſité publique. En ce cas, encores faudroit-il y proceder cõme d'aguet, doucement & lentement, peu à peu, & quaſi inſenſiblement, *leniter & lente.* 7. Conſtance.

Le troiſiéme eſt à tenir touſiours ferme en main le timõ de l'Eſtat, les reſnes du gouuernemẽt, c'eſt à dire, l'honneur & la force de commãder & ordõner, & ne s'en fier, ny mettre point à d'autre, & r'ẽuoyer toutes choſes au conſeil, afin que tous ayẽt l'œil ſur luy, & ſçachẽt que tout depend de luy. Le ſouuerain, qui quitte tant peu que ce ſoit de ſon authorité, gaſte tout. Parquoy il ne doit eſleuer ny a- 8.

Aristot. grãdir par trop personne, *Communis custodia principatus neminem vnum magnum facere.* Que s'il y en a desia quelqu'vn tel, il se faut ranaler & reculer, mais doucement, & ne faire point les grandes & hautes charges perpetuelles, ny à longues années: afin que l'on n'aye moyen de se fortifier à l'encõtre du maistre, comme il est souuent aduenu. *Nil tam vtile, quàm breuem potestatem esse, quæ magna sit.*

Senec.

9. Contre l'iniuste authorité, tyrãnie.

Voyla les moyens iustes & honnestes au souuerain, pour maintenir auec la bien-vueillance l'authorité, & se faire aymer, craindre & redouter tout ensemble: car l'vn sans l'autre n'est ny asseuré, ny raisonnable. Parquoy nous abominõs vne authorité tyrannique, & vne crainte ennemie de bienvueillance, qui est auec la haine publique, *oderint, quem metuunt*, que les meschãs acquierẽt, abusans de leur puissãce. Les cõditions d'vn bõ Prince & d'vn tyran sont toutes notoirement dissemblables, & aisées à distinguer. Elles reuiennẽt toutes à ces deux poincts: l'vn, garder les loix de Dieu & de nature, ou les fouler aux pieds: l'autre, faire tout pour le bien public & profit des subiects, ou faire tout seruir à son profit & plaisir particulier. Or le Prince, pour estre tel qu'il doit, faut qu'il se souuiennẽt touiours, que comme la felicité est de pouuoir tout ce que l'on veut: aussi est-ce vraye grandeur de vouloir tout ce que l'on doit: *Cæsari cùm omnia licent, propter hoc minus licet: vt felicitatis est posse quantũ velit, sic magnitudinis velle quantum possis, vel potius quantũ debeant.* Le plus grãd malheur qui puisse arriuer à vn Prince, c'est de croire qu'il luy est loisible tout ce qu'il peut, & luy plaist. Sitost qu'il a cõsenty à ce pensemẽt, de bon il de-

Plin. de Tiola.

uient meſchant. Or cette opinion leur vient des flatteurs, qui ne manquent iamais à leur preſcher touſiours la grãdeur de leur pouuoir, & bien peu y a de fideles ſeruiteurs, qui leur oſent dire l'obligation de leur deuoir. Mais n'y a au monde plus dãgereuſe flatterie, que celle qui ſe fait à ſoy-meſme, quand c'eſt vn meſme, le flatteur & le flatté: il n'y a plus de remede à ce mal. Neãtmoins il artiue quelquefois par conſideration des temps, perſonnes, lieux, occaſiõs, qu'il faut qu'vn bon Roy faſſe des choſes, qui par apparence peuuent ſembler tyranniques, comme quand il eſt queſtion de reprimer vne autre tyrannie, ſçauoir d'vn peuple forcené, duquel la licence eſt vne vraye tyrannie, ou bien des nobles & riches, qui tyranniſent les paures & le menu peuple: ou bien quand le Roy eſt pauure & neceſſiteux, qui ne ſçait ou prendre argent, & fait des emprunts ſur les riches. Et ne faut pas eſtimer eſtre touſiours tyrannie la ſeuerité d'vn Prince, ou bien les gardes & forteresſes, ou bien la majeſté, des commandemens imperieux, qui ſont quelquesfois vtiles, voire neceſſaires: & ſont plus à ſouhaitter que les douces prieres des tyrans.

10. Haine & meſpris, deux meurtriers du Prince.

Voila les deux vrays ſouſtiens du Prince & de l'Eſtat, ſi en iceux auſſi le Prince ſe ſçait maintenir: & ſe preſeruer des deux contraires, qui ſont les meurtriers du Prince & de l'Eſtat, ſçauoir haine & meſpris, deſquels il faut dire vn mot, pour mieux y pouruoir, & s'en garder. La hayne contraire à la bien-vueillance eſt vne mauuaiſe & obſtinée affection des ſubiets contre le Prince & ſon Eſtat: elle procede ordinairement de crainte pour l'aduenir,

Ariſt l. 5 pol

Haine.

ou de desir de vengeance pour le passé, ou de tous les deux. Cette hayne, quand elle est grande, & est de plusieurs, à grande peine le Prince peut-il eschapper, *Multorum odys nullæ opes possūt resistere* Il est exposé à tous, & n'en faut qu'vn pour y mettre fin. *Multæ illis manus, illi vna cervix.* Il faut donc qu'il s'en preserue, ce qu'il fera, en fuyãt les choses qui l'engendrẽt, sçauoir, cruauté & auarice, les contraires aux instrumens susdits de bien-vueillance.

Cicero.

11. Qui vient de cruauté.

Il faut qu'il se garde pur & net de cruauté vilaine, indigne de grandeur, tres-infame au Prince: Mais au contraire, qu'il s'arme de clemence, comme a esté dit cy dessus aux vertus requises au Prince.

c.2.ar.12

Mais pource que les supplices, bien qu'ils soiẽt iustes & necessaires en vn estat, ont quelque image de cruauté, il doit prẽdre garde de s'y porter dextrement: & pource, luy en voulons donner aduis. 1. par exprés il ne doit mettre la main au glaiue de iustice, que bien tard, & cõme à regret, *libẽter damnat, qui citò, ergo illi parsimonia etiam vilissimi sanguinis,* 2. forcé pour le bien public, & plustost pour exẽple, & empescher que l'on n'y retourne, que pour punir le coulpable; sans cholere ny ioye, ou autre passion; que s'il en falloit monstrer aucune, ce seroit compassion: 4. à la maniere accoustumée du pays, & non par nouueaux supplices, tesmoignages de cruauté: 5. sans assister ny se trouuer à l'execution: 6. s'il en faut punir plusieurs, il les faut dépescher vistement, & tout en vn coup, car les faire longuement trainer les vns apres les autres, semble que l'on s'y plaist, & s'en paist.

Aduis pour les supplices. Senec.

12. Auarice en deux

Il faut aussi qu'il se garde d'auarice bien messeante en vn grand. Elle se monstre, ou à trop exiger &

tirer, ou à trop peu donner. Le premier deſplaiſt fort au peuple auare de nature, & à qui le bien, c'eſt le ſang & la vie: c'eſt dequoy plus volontiers il ſe depite, le ſecond aux hommes de ſeruice & de merite, qui ont trauaillé pour le public, & pẽſent qu'il leur eſt deu quelques entretiẽ. Or cõment le Prince ſe doit gouuerner en tout cela, & en matiere de finance, tant à faire fonds & impoſer, qu'à deſpendre & reſeruer, il a eſté biẽ au lõg diſcouru au chapitre precedent. Seulemẽt diray icy, que le Prince ſe doit ſoigneuſement garder de trois cauſes, l'vne de reſſembler par trop grandes & exceſſiues impoſitions, ces tirans ſtrange-ſubiects, mange-peuples, *qui deuorant plebem ſicut eſcam panis, & nunquam ſatiati quorum æraria ſpoliarium ciuium, cruentarumque prædarum receptaculum*, car il y a danger de tumultes, teſmoin tant d'exemples & vilains accidens: ſecondement fordidité: tant à amaſſer (*Indignum lucrum ex omni occaſione odorari: & vt dicitur, etiam, à mortuo auferre*: parquoy ne ſe doit ſeruir à cela d'accuſations, confiſcations, deſpouilles iniuſte) qu'à ne rien donner, ou dõner trop peu & mercenairemẽt, & ſe laiſſer par trop importuner par requeſtes & longue pourſuitte: tiercement de violence en la leuée de fourrage, pillerie: & que s'il eſt poſſible lon ne vienne à ſaiſir les meubles, les outils du labourage. Cecy regarde principalemẽt les receueurs & exacteurs, qui par leurs rigueur expoſent le Prince à la haine du peuple, & le diffamẽt: gẽs fins, cruels, à ſix mains & trois teſtes, dit quelqu'vn. A quoy le Prince doit pouruoir, qu'ils ſoient preud'hommes: puis s'ils faillent les chaſſer rudement auec rude chaſtiment, & groſſes amendes, pour leur

faire rendre & regorger comme eſponge ce qu'ils ont ſuccé & tiré induëment du peuple.

13. Meſpris

Venons à l'autre pire ennemy, meſpris, qui eſt vne ſiniſtre, vile, & abiecte opinion du Prince & de l'eſtat: c'eſt la mort des Eſtats, comme l'authorité eſt l'ame & la vie. Qui maintient vn homme ſeul, voire vieil & caſſé ſur tant de milliers d'hommes, ſinon l'authorité & la grande eſtime? ſi elle s'en va & ſe perd par meſpris, il faut que le Prince & l'eſtat donne du nez en terre. Et tout ainſi que comme a eſté dit, l'authorité eſt plus forte & auguſte, que la bien-vueillance, auſſi le meſpris eſt plus contraire & dangereux, que la haine, laquelle n'oſe rien eſtant retenuë par la crainte, ſi le meſpris, qui ſecoüe la crainte, ne l'arme & ne donne le courage d'executer. Il eſt vray que le meſpris vient rarement, meſmement s'il eſt vray & legitime Prince: ſinon qu'il ſoit du tout fayneant, & qu'il ſe degrade & proſtituë ſoy-meſme, *& videatur exire de imperio*. Toutesfois, il faut voir d'où il peut venir pour s'en garder. Il vient de choſes contraires aux moyens d'acquerir authorité, & ſpecialement de trois, ſçauoir:

En ce ch. art. 5

Plin. in paneg.

Qui vient de mauuaiſe façon de gouuerner.

De la forme de gouuerner trop laſche, effeminée molle, languiſſante & nonchalante, ou bien legere & volage, ſans aucune tenuë, c'eſt eſtat ſans eſtat. Sous tels Princes les ſujets ſe rendent hardis, inſolens, que tout eſt permis, que le Prince ne ſe ſoucie de rien. *Malum, principem habere ſub quo nihil vlli liceat: peius, cum ſub quo omnia omnibus.*

Malheur.

Secondement, du malheur du Prince, ſoit en ſes affaires, qui ne ſuccedent pas bien, ou en lignée, s'il eſt ſans enfans, qui ſeruent d'vn grand appuy au Prince

Prince, ou au moins certitude de ſucceſſeurs, dont ſe plaignoit Alexandre le Grand, *Orbitis mea, quod ſine liberis ſum, ſpernitur. Munimen aulæ regij liberi.*

Tiercement, des mœurs, ſpecialement diſſolus, laſches, & voluptueux, yurongnerie, gourmandiſe: auſſi de lourdiſe, ineptie, laideur. Mœurs vilaines.

Voyla en gros parlé de l'action du Souuerain. Pour le traicter plus diſtinctement & particulierement, il ſe faut ſouuenir, comme a eſté dit au commencement, qu'elle eſt double, pacifique & militaire, i'entens icy l'action pacifique, l'ordinaire, qui ſe fait tous les iours, & en tout temps, de paix, ou de guerre, la militaire, qui ne s'exerce qu'en temps de guerre. Diſtinction de l'action du Prince.

La pacifique & ordinaire du Souuerain ne ſe peut du tout preſcrire, c'eſt choſe infinie, & conſiſte autant à le garder de faire, comme à faire. Nous en donnerons icy des aduis principaux & neceſſaires. Pour vn premier, le Prince doit pouuoir à ce qu'il ſoit fidelement & diligemment aduerty de toutes choſes. Car toutes choſes reuiennẽt à deux chefs, dont y a deux ſortes d'aduertiſſemens & d'aduertiſſeurs, qui tous doiuent eſtre bien confidens & aſſeurez, prudẽs, & ſecrets: bien qu'aux vns eſt requiſe vne plus grande liberté, fermeté, & franchiſe qu'aux autres. Les vns ſont pour l'aduertir de ſon honneur & deuoir, de ſes defauts, & luy dire ſes veritez. Il n'y a gens au mõde qui ayent tãt de beſoin de tels amis cõme les Princes, qui ne voyẽt & n'entendent que par les yeux, & par les oreilles d'autruy. Ils ſouſtiennent vne vie publique, ont à ſatisfaire à tant de gens, on leur cele tant de choſes, que ſans le ſentir ils ſe trouuent engagez en la hayne & De la pacifique. Aduis pour icelle.

detestation de leurs peuples ; pour des choses fort aisées à euiter, s'il en eussent esté aduertis d'heure. D'autre part les aduertissemens libres, qui sont les meilleurs officiers de la vraye amitié, sont perilleux à l'endroit des souuerains : combien qu'ils soient bien delicats & bien foibles, si pour leur biẽ & profit ils ne peuuent souffrir vn libre aduertissement : qui ne leur pince que l'ouye, estant le reste de l'operation en leur main. Les autres sont pour l'aduertir de tout ce qui se passe & se remuë, non seulement parmy ses subjets, & dedans l'enclos de son estat, mais encores chez ses voisins : de tout, dis je, qui touche de loing ou pres l'Estat sien & de ses voisins. Ces deux sortes de gens respondent aucunement à ces deux amis d'Alexandre, Ephestion & Cratérus, dont l'vn aymoit le Roy, & l'autre Alexandre, c'est à dire, l'vn l'Estat, & l'autre la personne.

15. 2. Auoir vn memorial des affaires. 2. Personnes. 3. Dons.

En second lieu, le Prince doit touſiours auoir en main vn petit memorial & liuret contenant trois choses, principalement vn registre abbregé des affaires d'Estat, afin qu'il sçache ce qu'il faut faire, ce qui est commencé de faire, & qu'il ne demeure rien imparfait & mal executé : vne liste des plus dignes personnages, qui ont bien merité, ou sont capables de bien meriter du public, vn memoire des dons qu'il a fait, à qui, & pourquoy : autrement & sans ces trois il luy aduiendra de faire de grandes fautes. Les grands Princes & sages Politiques l'ont ainsi bien practiqué. Auguste, Tibere, Vespasian, Trajan, Adrian, les Antonins.

16. Ordonner des loyers.

En tiers lieu, d'autant que l'vn des principaux deuoirs du Prince est à discerner & ordonner des

loyers & des peines, & pource que l'vn eſt fauorable, & l'autre odieux, le Prince doit retenir à ſoy la diſtributiõ des loyers & bien-faits, qui ſont eſtats, honneurs, offices, benefices, priuileges, penſions, exemptions, immunitez, reſtitutions, graces & faueurs, & renuoyer à ſes officiers à faire & prononcer condamnations, amendes, cõfiſcations, priuations, ſupplices, & autres peines. & peines.

En la diſtribution des loyers, dons & bien-faits, il s'y doit porter prompt & volontaire, les donner auant qu'il ſoient demandez, s'il ſe peut, & n'attendre pas qu'il luy faille les refuſer, & les dõner luy-meſme s'il ſe peut, ou les faire donner en la preſẽce. Par ce moyen les dons & bien-faits ſerõt beaucoup mieux receus, auront plus d'efficace: & l'on euitera deux grands inconueniens ordinaires, qui priuent les gens d'honneur & merite des loyers qui leur ſont deus, l'vne eſt vne longue pourſuite, difficile & pleine de deſpenſe, qu'il conuient faire pour obtenir ce que l'on veut & l'on penſe auoir merité: ce qui eſt grief à gẽs d'honneur & de cœur: l'autre qu'apres auoir obtenu du Prince le don auãt qu'en pouuoir ioüyr, il couſte la moitié & plus de ce que vaut le bien-fait, & encore quelquefois viendra à rien. 4. Diſtribuer les loyers. 5. De l'action militaire, qui eſt en trois poincts: 1. Entreprẽdre, où il faut 2. choſes.

Venons à l'action militaire du tout neceſſaire à la tuition & defenſe du Prince, des ſujets & de tout l'Eſtat, traittons la briefuemẽt. Toute ceſte matiere reuient à trois chefs, entreprendre, faire finir la guerre. A l'entrepriſe faut deux choſes: iuſtice & prudence, & fuyr du tout les contraires, l'iniuſtice & la temerité. Il faut premierement que la guerre ſoit iuſte: la iuſtice doit marcher deuant, la vail-

5. Iustice

lance, comme le deliberer va deuant l'executer. Il faut abominer ces propos, que le droit est en la force, que l'issuë en decidera; que le plus fort l'emportera. Il faut regarder à la cause, au fonds & au merite, & nõ à l'issuë: la guerre a ses droicts & loix, cõme la paix. Dieu fauorise les iuste guerres, donne les victoires à qui il luy plaist, & s'en faut rẽdre capable, premierement par la iuste entreprise. Il ne faut dõc pas pour toute cause où occasion cõmencer la guerre, *non ex omni occasione quærere triumphũ.*

Plin. in pan.

Et se bien garder que l'ambitiõ, l'auarice, la cholore, ne nous y fourrent, qui sont toutesfois à vray dire, les plus ordinaires motifs des guerres: *Vna & ea vetus causa bellandi est profunda cupido imperij & diuitiarum; maximã gloriam in maximo imperio putant. Rupere fœdus impius lucri furor, & ira præceps.*

Sallust.

19. Trois choses rendent l'entreprise iuste.

Pour rẽdre la guerre de tous poincts iuste, il faut trois choses; 1. qu'elle soit indicte & entreprise par celuy qui peut, qui est le seul souuerain.

20. Cicer. pro Milone In oneris.

2. Pour cause iuste, telle est absolument la defensiue iustifiée par toute raison aux Sages, par necessité aux Barbares, par la coustume à toutes gens: par la nature aux bestes: defẽsiue, dy je, de soy, où ie cõprend la vie, la liberté, ses parens, & sa partie. De ses alliez & cõfederez, c'est pour la foy donnée, pour les iniustement oppressez. *Qui non defendit nec obstitit, si potest, iniuriam, tam est in vitio, quam si parentes, aut patriam, aut socios deserat.* Ces trois chefs de defense sont comprins en la iustice pas S. Ambroise. *Fortitudo quæ per bella tuetur à Barbaris patriam, vel defendit infirmos, vel à latronib⁹ socios, plena iustitiæ est.* Vn autre plus court la met en deux, foy & salut. *Nullum bellum à ciuitate optima, suscipitur, nisi aut pro*

fide aut pro ſalute, & l'offẽſiue auec deux conditiõs; qu'il y ait eu offenſe precedente, cõme outrage ou vſurpation, & apres auoir redemandé clairement par le heraut exprez ce qui a eſté prins (*poſt clarigatum*) & recherché la voye de la iuſtice, qui doit touſiours aller premiere. Car ſi l'on y veut entendre, & ſe ſouſmettre à la raiſon, faut s'arreſter, & par ainſi neceſſaire eſt iuſte & permis, *iuſtum bellum, quibus neceſſarium; pia arma quibus nulla niſi in armis relinquitur ſpes.* Plin. l. 22 nat. hiſt. c. Liuius.

3. A vne bonne fin, ſçauoir, la paix & le repos. *Sapientes pacis cauſa bellum gerunt, & laborem ſpe otij ſuſtentant: vt in pace ſine iniuria viuant.* 21. Prudence.

Apres la Iuſtice vient la Prudence, qui fait meuremẽt deliberer auant que corner la guerre. Dont pour ne s'y eſchauffer pas tãt & ſe garder de temerité, il eſt bon de penſer à ces poincts: Aux forces & moyens, tant ſiens que de ſon ennemy. 22.

2. Au hazard & dangereuſe reuolution des choſes humaines, ſpecialemẽt des armes qui ſont iournalieres; & auſquelles la fortune a plus de credit, & exerce plus ſon empire, qu'en toute autre choſe, dont l'iſſuë peut eſtre telle, qu'en vne heure elle emportera tout, *ſimul parta ac ſperata decora vnius horæ fortuna euertere poteſt.*

3. Aux grands maux, malheurs, & miſeres publiques & particulieres qu'apporte neceſſairement la guerre qui ſont telles, que la ſeule imagination eſt lamentable; 4. aux calomnies, maledictions & reproches, que l'on iette & verſe ſur les autheurs de la guerre, à cauſe des maux qui en arriuent: Car il n'y a rien plus ſujet aux langues & iugements, que la guerre. Mais tout tombe ſur le chef, *iniquiſſi-* Liuius.

Tacit. *ma bellorum conditio hæc est, prospera omnes sibi vendi-tant, aduersa vni imputatur.* Toutes ces choſes ſont que la plus iuſte guerre eſt deteſtable, dit S. Auguſtin, & que le Souuerain n'y doit entrer que par grande neceſſité, cõme il eſt dit d'Auguſte: & ne ſe laiſſer gaigner à ces boute-feux & flambeaux de guerre, qui par quelque paſſion particuliere l'y veulent eſchauffer: *Quibus in pace durius ſeruitiũ eſt in id nati vt nec ipſi quieſcant, neque alios ſinant.* Et

Pindar. ſont ſouuent ceux à qui le nez ſaigne, quand il faut venir au fait. *Dulce bellum inexpertis.* Le ſage ſouuerain ſe cõtiendra paiſible, ſans prouoquer ny auſſi craindre la guerre, ſans remuer ſon eſtat & celuy d'autruy, entre eſperance & crainte, & venir à ces extremitez de perir ou faire perir les autres.

11. 2. Chef. Faire la guerre, où y a 4. poincts

Le ſecond chef de l'action militaire eſt à faire la guerre. A quoy ſont requiſes trois choſes, munitions, hommes, regles de guerre. La premiere eſt la prouiſion & munition de toutes choſes neceſſaires à la guerre, qui doit eſtre faite de bonne heure: car ce ſeroit grande imprudence d'attendre au beſoin à chercher ce qu'il faut auoir tout preſt. *Dimapparendum eſt, vt vincas celerius.* Or de la prouiſion requiſe pour le bien du Prince & de l'Eſtat ordinaire & perpetuelle en tout temps, a eſté parlé

1. Prouiſions & munitions.

9 preced. en la premiere partie de ce chap. qui eſt toute de ce ſujet. Les principales prouiſions & munitiõs de guerre ſont trois; 1. Deniers, qui sõt l'eſprit vital & les nerfs de la guerre, dont a eſté parlé. 2. Armes tãt offenſiues que defenſiues, deſquelles a eſté auſſi parlé. Ces deux ſont ordinaires, & en tout temps. 3. Viures, sãs leſquels on ne peut vaincre ny viure, & eſt on défait, ſans coup ferir, le ſoldat ſe débau-

che, & n'en peut-on venir à bout. *Disciplinam non ſernas ieiunus exercitus*: mais c'eſt vne prouiſion extraordinaire, & non perpetuelle, qui ne ſe fait que pour la guerre, dont n'a eſté parlé cy-deſſus Il faut donc en deliberãt de la guerre faire de grands magazins de viures, bleds, chairs ſalées, tant pour l'armée qui eſt en campagne, que pour les garniſons des frontieres, qui peuuent eſtre aſſiegées.

La ſeconde choſe requiſe à faire la guerre, ſont les hommes propres à aſſaillir & à defendre. Il les faut diſtinguer. La premiere eſt en ſoldats ou gens-d'armes, & chefs ou capitaines. Il en faut de tous les deux. Les ſoldats ſont le corps, les chefs ſont l'ame, la vie de l'armée, qui donnent mouuement & action. Or nous parlerons icy premieremẽt des gens-d'armes & ſoldats, qui ſont le gros. Il y en a de diuerſes ſortes : il y a les pietons & les gens de cheual, les naturels du pays, & les eſtrangers, les ordinaires & les ſubſidiaires. Il les faut premierement tous comparer enſemble, pour ſçauoir qui ſont meilleurs, & à preferer : & puis nous verrons comment il les faut bien choiſir, & apres les gouuerner & diſcipliner. 24. 2. Auoir hõmes.

En ceſte comparaiſon tous ne ſont d'accord. Les vns, meſmes les rudes & barbares preferent les gẽs de cheual aux pietons, les autres au contraire. On peut dire que les pietons tout ſimplement & abſolument ſont meilleurs: car ils ſeruent & tout du long de la guerre, & en tous lieux, & en tous affaires, là où aux lieux nouueaux, ſcabreux & eſtroits, & à aſſieger places, la cauallerie eſt preſque inutile. Ils ſont auſſi pluſtoſt prés, & couſtent beaucoup moins : & s'ils ſont bien conduits & bien armez, 25. 1. pluſtoſt pietõs, que cauallerie.

comme il faut, ils ſouſtiennent le choq de la cauallerie. Auſſi ſont-ils preferez par ceux qui ſont docteurs en ceſte beſongne. On peut dire que la cauallerie eſt meilleure au combat, & pour auoir pluſtoſt fait; *Equeſtrium virium proprium citò parare, citò cedere victoriam.* Car les pietons n'ont pas ſi toſt fait: mais ils agiſſent bien plus ſeurement.

26. Et naturels qu'eſtrãgers.

Quant aux naturels & eſtrangers, auſſi ne ſont-ils tous d'accord ſur la preference, mais ſans doute les naturels ſont beaucoup meilleurs: car ils ſont plus loyaux que les eſtrangers mercenaires.

Venaleſque manus, ibi fas, vbi maxima merces.

Plus patiens & obeyſſants, ſe portans auec plus d'honneur & de reſpect enuers les chefs; de courage aux combats, d'affection à la victoire, & au biẽ du pays, & couſtent moins, & ſont plus preſts que les eſtrangers ſouuent mutins, meſmes au beſoin, & faiſans plus de bruit que de ſeruice, & la pluſpart importuns au public, cruels à ceux du pays, qu'ils fourragent comme ennemis: qui couſtent à les faire venir & retourner, & les faut attendre ſouuent auec dommage grand. Que ſi en vne neceſſité extreme il en faut, ſoit, mais qu'ils ſoient en beaucoup plus petit nombre que les naturels, & ne faſſent qu'vn membre & partie de l'armée, non le corps: Car il y a danger, que s'ils ſe voyent autãt ou plus forts que les naturels, ils ſe rendẽt maiſtres de ceux qui les ont appellez. Car celuy eſt maiſtre de l'Eſtat, qui eſt maiſtre de la force: & auſſi qu'ils ſoient, s'il ſe peut, tirez des alliez & confederez, qui apportent plus de fidelité & ſeruices, que les ſimples eſtrangers: mais de ſe ſeruir plus d'eſtrangers,

Digitized by Google

que naturels, eſt à faire aux tyrans, qui craignent leurs ſuiets: parce qu'ils les traictent comme ennemis, ſe font hayr d'eux, dont ils les redoutent, & ne les oſent armer ny aguerrir.

27. Tant ordinaires que ſubſidiaires.

Quant aux ordinaires & ſubſidiaires, il en faut de tous les deux: mais la difference entre eux eſt, que les ordinaires ſont en petit nombre, ſont touſiours en paix & en guerre, ſur pied, & en armes: & d'eux a eſté parlé en la prouiſion, gens du tout deſtinez & confinez en la guerre, formé à tout exercice des armes, reſolus. C'eſt la force ordinaire du Prince, ſon honneur en paix, ſa ſauuegarde en guerre; telles eſtoient les legions Romaines. Ceux-cy doiuẽt eſtre ſeparez par troupes en tẽps de paix, afin qu'ils ne puiſſent rien remuer. Les ſubſidiaires ſont en beaucoup plus grand nombre: mais ils ne ſont pas perpetuels, ny du tout deſtinez à la guerre: ils ont d'autre vacations: au beſoin & en temps de guerre, ils ſont appellez au ſon du tambour, enroollez, duits & inſtruits à la guerre. Et venant la paix, ſe retirent & retournent à leurs vacations.

c. 2 art. 11.

28. 1. Bien choiſis. Non le nombre mais la vaillãce.

Nous auons entendu leurs diſtinctions & differences, maintenant faut aduiſer à les bien choiſir: c'eſt à quoy il faut diligemment aduiſer, non pas à en amaſſer tant & en ſi grãd nombre, lequel n'emporte pas la victoire, mais la vaillance: & ordinairement peu ſont qui font la deſroute. Vne effrenée multitude nuiſt plus qu'elle ne profite. *Nõ vires habet ſed pondus, potius impedimentũ, quàm auxilium.* Ce n'eſt donc pas au nombre, mais en la force & vaillãce, *manibus opus eſt bello, nõ multis hominibus.* Il faut bien donc les choiſir (non les acheter indifferemment, auec quelque ſomme legere par mois) qu'ils

ne ſoient auanturiers, ignorãs la guerre, racaille de ville, corrompus, vicieux, diſſolus en toutes façõs, piaffeurs, hardis à la picorée, & loing de coups, cerfs, & lievres aux dangers, *Aſſueti latrociniis lelloru̇ inſolentes, galeati lepores, purgamẽta vrbiũ, quibus ob egeſtatem & flagitia maxima peccandi neceſſitudo.*

29. Election de ſoldats en 5. choſes. 1 Pays. Verges.

Pour les bien choiſir, il faut du iugement, de l'attention & de l'addreſſe, & à ces fins il faut conſiderer ces cinq choſes : le pays, c'eſt à dire le lieu de leur naiſſance & nourriture. Il les faut prendre des champs, des mõtagnes, lieux ſteriles, raboteux, ou voiſins de la mer, nourris à toute ſorte de peine. *Ex agris ſupplendum præcipuè robur exercitus, aptior armis ruſtica plebs ſub dio & in laboribus enutrita, ipſo terræ ſuæ ſolo & cælo acrius animantur. Et minus mortem timent, qui minus deliciarum nouit in vita.* Car ceux des villes nourris à l'ombre, aux delices, au gain, ſont plus laſche & inſolẽs, effeminez, *vernacula multitudo, laſciuiæ ſueta, laborum intolerans.* 2. L'aage, qu'ils ſoiẽt prins ieunes à 18. ans, ils en ſont plus ſoupples & obeyſſans, les vieils ont des vices, & ne ſe plient pas ſi bien à la diſcipline. 3. Le corps, duquel la ſtature grande, eſt requis d'aucuns, comme de Marius & de Pyrrhus, mais encores qu'elle ne ſoit que mediocre, moyennant que le corps ſoit fort lec, vigoureux, nerueux, d'vn regard fier, c'eſt tout vn. *Dura corpora, ſtricti artus, minax vultus, maior animi vigor.* Les gros, gras, fluides n'y valent rien. 4. L'eſprit, qui ſoit vif, reſolu, hardy, glorieux, ne craignant rien tant que le deshonneur & le reproche. 5. Cõdition, qu'importe de beaucoup; car ceux qui ſont de vilaine & infame condition, de qualité deshonneſte, ou bien qui ſe ſont meſlez de me-

Taeit. Et 2. Aage. 1. Corps Tacit. 4. Eſprit 5. Condition.

ſtiers ſedentaires, ſeruans à delices & aux femmes, ſont mal propres à c'eſte perfection.

30. Bien diſciſtiner. Apres le choix & l'electiõ vient la diſcipline, car ce n'eſt pas aſſez de les auoir choiſis capables d'eſtre bon ſoldats, ſi l'on ne les fait, s'ils ſont faits, ſi l'on ne les garde & entretient tels. Nature fait peu de gens vaillans, c'eſt la bonne inſtitution & diſcipline. Or l'on ne ſçauroit aſſez dire combien vaut & eſt vtile la bonne diſcipline en la guerre : c'eſt tout, c'eſt elle qui a rendu Rome ſi floriſſante, & luy a acquis la ſeigneurie du monde : auſſi l'auoiẽt-ils en plus grande recõmandation, que l'amour de leurs enfãs. Or le principal poinct de la diſcipline eſt l'obeyſſãce, à laquelle ſert cet ancien precepte, Que le ſoldat doit plus craindre ſon chef que l'ennemy.

Vegat. Recommandation de la diſcipline.

31. Elle a 2. parties. Or ceſte diſcipline doit tendre à deux fins : à rendre les ſoldats vaillans & gens de bien : & ainſi elle a deux parties, la vaillance & les mœurs. A la vaillance trois choſes ſeruent, l'exercice aſſidu aux armes, auquel il les faut contenir ſans relaſche, c'eſt d'où eſt venu le mot latin *exercitus*, qui ſignifie armée. Cet exercice des armes eſt vne inſtruction à les bien manier & s'en ſeruir, ſe dreſſer aux combats, tirer bien des armes, dextrement s'ayder du bouclier, diſcourir & ſe repreſẽter tout ce qui peut aduenir aux cõbats, & venir à l'eſſay, cõme en bataille rangée, propoſer prix aux adroits pour les eſchauffer. Le trauail qui eſt tant pour les endurcir à la peine, à la ſueur, à la pouſſiere, *exercitus labore proficit, otio conſeneſcit*, que pour le bien & ſeruice de l'armée & fortification du camp, dont les faut apprendre à bien foſſoyer, planter vne paliſſade,

1. Vaillãce qui s'aquite par exercice.

2. Le trauail.

dreſſer vne barricade, courir, porter fardeaux peſans, ce ſont choſes neceſſaires, tant pour ſe defen-
3. Ordre dre, que pour preſſer & enclotre l'ennemy. L'ordre qui eſt de grand vſage & doit eſtre en pluſieurs façons gardé en la guerre: Premierement, en la diſtribution des trouppes, en bataillons, regimens, enſeignes, camerades. Secondement, en l'aſſiette du camp, qu'elle ſoit en quartiers diſpoſez auec proportion, ayant ſes places, entrées, iſſuës, logis à propos pour ceux de cheual & de pied, dont il ſoit ayſé à chacun de trouuer ſon quartier, ſon compagnon. Tiercemẽt, au marcher par campagne & contre les ennemis, que chaſcun tienne ſon rang, qu'ils ſoient également diſtans les vns des autres, ſans trop ſe preſſer ny s'eſloigner. Tout cet ordre eſt bien neceſſaire, & ſert à pluſieurs choſes. Il eſt fort beau à voir, reſiouït les amis, eſtonne les ennemis, aſſeure l'armée, facilite tout ſes remuëmens & les commandemens des chefs: tellement que ſans bruit, ſans confuſion, le General commande, & de main en main ſon intention paruient iuſques aux plus petits. *Imperium ducis ſimul omnes copiæ ſentiunt, & ad nutum regentis ſine tu multu reſpondent.* Bref, cet ordre bien gardé rẽd l'armée preſque inuincible. Et au contraire pluſieurs ſe ſont veuës perdre à faute d'ordre & de bonne intelligence.

11. 2. Reglemẽt des mœurs. En continence.

La ſeconde partie de la diſcipline militaire regarde les mœurs qui ſont volontiers bien desbauchées & difficilement ſe reglent parmy les armes, *aſſiduè dimicantibus difficile morũ cuſtodire menſurã.* Toutesfois il y faut mettre peine, & ſpecialement y inſtaller: s'il ſe peut, trois vertus, continence,

Digitized by Google

par laquelle toute gourmandiſe, yurognerie, paillardiſe, & toute volupté infame ſoit chaſſée, laquelle apoltroniſt & relaſche le ſoldat, *Degenerat à robore ac virtute miles aſſuetudine voluptatũ*; teſmoin Annibal qui fut amoly par delices en vn hyuer, & fut vaincu par les vices, luy qui eſtoit inuincible, & vainquoit tout par armes. Modeſtie en paroles, chaſſant tout vanité, vanterie, brauerie de paroles, la vaillãce ne remuë point la lãgue, mais les mains n'eſt point hatãgueuſe, mais execute. *Viri nati militiæ factis magni, ad verborũ linguæque certamina rudes: diſcrimen ipſum certaminis differt, viri fortes, in opere acres, ante id placidi.* Et au contraire les grands parleurs ne valent rien. *Namq; verbis, lingua feroces.* Or la langue eſt pour le conſeil, la main pour le combat, dit Homere. En faits (c'eſt vne ſimple & prompte obeyſſance ſans marchander ou contrerooller les commandemẽs des chefs) *hæc ſunt bona militiæ, velle vereri, obedire.* Abſtinẽce, par laquelle les ſoldats gardent leurs mains nettes de toute violẽce, fourrage, larcin. Voila en ſomme la diſcipline militaire, laquelle le General fera valoir par loyer & recompenſe d'honneur enuers les bons, & vaillans, & punitions ſeueres contre les defaillans: car l'indulgence perd les ſoldats.

Tacit. Modeſtie. Abſtinence.

C'eſt aſſez parlé des ſoldats: diſons maintenant deux mots des chefs, ſans leſquels les ſoldats ne valent rien: c'eſt vn corps ſans ame, vn nauire auec des vogueurs sãs maiſtre, qui tiẽt le gouuernail. Il y en a de deux ſortes, il y a le General & premier: & puis les ſubalternes, Maiſtre de camp, Colonnels: mais le General (qui ne doit iamais eſtre qu'vn, ſans peine de perdre tout) c'eſt tout. C'eſt

15. Des chefs. Du general.

celeriùs opprimitur quam qui non timet. Nil tutò in hoste despicitur: quem spreueris, valentiorẽ negligentia facies. Il ne faut rien mespriser en guerre : car il n'y a rien de petit: & souuent de ce que l'on pense bien petit, il en aduient de grands effets. *Sæpe paruis momentis magni casus: vt nihil timendi, sic nihil contemnendi.*

5. S'enquerir fort soigneusement, & sçauoir l'estat & affaires de l'ennemy, specialement ces poincts cy. 1. Le naturel, la portée & les desseins du chef, 2. le naturel, les mœurs & maniere de viure des ennemis, 3. la situation des lieux, & le naturel du pays où l'on est. Annibal estoit excellent en cela.

35. Pour les cõbats.

6. Pour le faict du combat, il faut aduiser plusieurs choses, quand, où, contre qui, & comment, afin que ce ne soit mal à propos. Et ne faut venir à cette extremité qu'auec grande deliberatiõ: choisir plutost tout autre moyen, & chercher à rompre son ennemy par patience, & le laisser battre au temps, au lieu, au defaut de plusieurs choses, que venir à ce hazard. Car l'issuë de batailles est treſincertaine & dangereuse : *incerti exitus pugnarum: Mars communis, qui sæpe spoliantem & iam exultantem euertit, & periculis obiecto.*

Quand.

8. Il ne faut donc venir à cela que rarement, c'est à dire, en la neceſſité, ou pour quelque grande occasion: neceſſité, comme si les difficultez croiſſent de vostre part, les viures, les finances defaillent, les hommes se dégoutent, & s'en vont, on ne peut plus gueres subſiſter, *sapientibus in malis præceps via est.* Occasion, comme si vostre party est tout clairement plus fort : que la victoire semble vous tendre la main, que l'ennemy est à preſent foible, & sera bien-toſt plus fort, & preſentera le combat qu'il ne

qu'il ne s'en doute pas, & penſe que l'on ſoit bien loin, il eſt las & recreu, il repaiſt, les cheuaux ſont en la litiere.

6. Faut conſiderer le lieu, car il eſt de grande conſequence aux batailles. En general ne faut point attendre, s'il ſe peut, que l'ennemy entre dedans vos terres. Il faut aller au deuant, au moins l'arreſter à la porte. Et s'il y eſt entré ne hazarder point la bataille, ſi ce n'eſt que l'on aye vne autre armée preſte ; autrement c'eſt ioüer & mettre ſon eſtat au hazard: particulierement conſiderer le champ de bataille, s'il eſt propre pour ſoy ou pour l'ennemy. Le champ donne quelquefois vn tres-grand aduantage. La plaine campagne eſt bonne pour la cauallerie, les lieux eſtroits, garnis de mareſts, foſſez, fauoriſent l'infanterie. Où.

Regarder auec qui, non auec les plus forts i'entens plus forts non d'hommes, mais de courage. Or il n'y a choſe qui donne tant de courage, que la neceſſité, ennemy inuincible. Parquoy ie dis, qu'il ne faut iamais ſe battre auec des deſeſperez. Cecy s'accorde auec le precedent, qui eſt de ne hazarder bataille dedans ſon propre pays, car l'ennemy entré y combat comme deſeſperé, ſçachant que s'il eſt vaincu, il ne peut eſchapper la mort, n'ayant forteresſe ny retraitte ou ſecours aucun, *vnde neceſſitas in loco ſpes in virtute, ſalus in victoria.* Auec & contre qui. Cõme.

La maniere plus aduantageuſe, quelle qu'elle ſoit, eſt la meilleure; ſurprinſe, ruſe, à couuert, feignant d'auoir peur pour attirer l'ennemy, & le prendre au piege, *ſpe victoriæ inducere, vt vincantur*: guetter & marquer ſes fautes, pour s'en preualoir & les charger de ce pas.

Tacit. *ma bellorum conditio hæc est, prospera omnes sibi vendi-tant, aduersa vni imputatur.* Toutes ces choſes ſont que la plus iuſte guerre eſt deteſtable, dit S. Auguſtin, & que le Souuerain n'y doit entrer que par grande neceſſité, cõme il eſt dit d'Auguſte: & ne ſe laiſſer gaigner à ces boute-feux & flambeaux de guerre, qui par quelque paſſion particuliere l'y veulent eſchauffer: *Quibus in pace durius seruitiũ est in id nati vt nec ipſi quiescant, neque alios sinant.* Et ſont ſouuent ceux à qui le nez ſaigne, quand il faut venir au fait. *Dulce bellum inexpertis.* Le ſage ſouuerain ſe cõtiendra paiſible, ſans prouoquer ny auſſi craindre la guerre, ſans remuer ſon eſtat & celuy d'autruy, entre eſperance & crainte, & venir à ces extremitez de perir ou faire perir les autres.

Pindar.

21. 2. Chef. Faire la guerre, où y a 3. poincts 1. Prouiſions & munitions.

Le ſecond chef de l'action militaire eſt à faire la guerre. A quoy ſont requiſes trois choſes, munitions, hommes, regles de guerre. La premiere eſt la prouiſion & munition de toutes choſes neceſſaires à la guerre, qui doit eſtre faite de bonne heure: car ce ſeroit grande imprudence d'attendre au beſoin à chercher ce qu'il faut auoir tout preſt. *Diu apparendum est, vt vincas celerius.* Or de la prouiſion requiſe pour le bien du Prince & de l'Eſtat ordinaire & perpetuelle en tout temps, a eſté parlé en la premiere partie de ce chap. qui eſt toute de ce ſujet. Les principales prouiſions & munitiõs de guerre ſont trois; 1. Deniers, qui sõt l'eſprit vital & les nerfs de la guerre, dont a eſté parlé. 2. Armes tãt offenſiues que defenſiues, deſquelles a eſté auſſi parlé. Ces deux ſont ordinaires, & en tout temps. 3. Viures, sãs leſquels on ne peut vaincre ny viure, & eſt on défait, ſans coup ferir, le ſoldat ſe débau-

9 preced.

che, & n'en peut-on venir à bout. *Disciplinam non seruat ieiunus exercitus*: mais c'eſt vne prouiſion extraordinaire, & non perpetuelle, qui ne ſe fait que pour la guerre, dont n'a eſté parlé cy-deſſus Il faut donc en deliberãt de la guerre faire de grands magazins de viures, bleds, chairs ſalées, tant pour l'armée qui eſt en campagne, que pour les garniſons des frontieres, qui peuuent eſtre aſſiegées.

La ſeconde choſe requiſe à faire la guerre, ſont les hommes propres à aſſaillir & à defendre. Il les faut diſtinguer. La premiere eſt en ſoldats ou gens-d'armes, & chefs ou capitaines. Il en faut de tous les deux. Les ſoldats ſont le corps, les chefs ſont l'ame, la vie de l'armée, qui donnent mouuement & action. Or nous parlerons icy premieremẽt des gens-d'armes & ſoldats, qui ſont le gros. Il y en a de diuerſes ſortes : il y a les pietons & les gens de cheual, les naturels du pays, & les eſtrangers, les ordinaires & les ſubſidiaires. Il les faut premierement tous comparer enſemble, pour ſçauoir qui ſont meilleurs, & à preferer : & puis nous verrons comment il les faut bien choiſir, & apres les gouuerner & diſcipliner. 24. 2. Auoir hõmes.

En ceſte comparaiſon tous ne ſont d'accord. Les vns, meſmes les rudes & barbares preferent les gẽs de cheual aux pietons, les autres au contraire. On peut dire que les pietons tout ſimplement & abſolument ſont meilleurs : car ils ſeruent & tout du long de la guerre, & en tous lieux, & en tous affaires, là où aux lieux nouueaux, ſcabreux & eſtroits, & à aſſieger places, la caualerie eſt preſque inutile. Ils ſont auſſi pluſtoſt prés, & couſtent beaucoup moins : & s'ils ſont bien conduits & bien armez, 25. 1. pluſtoſt pietõs, que caualerie,

comme il faut, ils soustiennent le choq de la cauallerie. Aussi sont-ils preferez par ceux qui sont docteurs en ceste besongne. On peut dire que la cauallerie est meilleure au combat, & pour auoir plustost fait; *Equestrium virium proprium citò parare, citò cedere victoriam.* Car les pietons n'ont pas si tost fait: mais ils agissent bien plus seurement.

26. 2. Et naturels qu'estrãgers.

Quant aux naturels & estrangers, aussi ne sont-ils tous d'accord sur la preference, mais sans doute les naturels sont beaucoup meilleurs: car ils sont plus loyaux que les estrangers mercenaires.

Venalesque manus, ibi fas, vbi maxima merces.

Plus patiens & obeyssants, se portans auec plus d'honneur & de respect enuers les chefs; de courage aux combats, d'affection à la victoire, & au biẽ du pays, & coustent moins, & sont plus prests que les estrangers souuent mutins, mesmes au besoin, & faisans plus de bruit que de seruice, & la plus-part importuns au public, cruels à ceux du pays, qu'ils fourragent comme ennemis: qui coustent à les faire venir & retourner, & les faut attendre souuent auec dommage grand. Que si en vne necessité extreme il en faut, soit, mais qu'ils soient en beaucoup plus petit nombre que les naturels, & ne fassent qu'vn membre & partie de l'armée, non le corps: Car il y a danger, que s'ils se voyent autãt ou plus forts que les naturels, ils se rendẽt maistres de ceux qui les ont appellez. Car celuy est maistre de l'Estat, qui est maistre de la force: & aussi qu'ils soient, s'il se peut, tirez des alliez & confederez, qui apportent plus de fidelité & seruices, que les simples estrangers: mais de se seruir plus d'estrangers,

Digitized by Google

que naturels, eſt à faire aux tyrans, qui craignent leurs ſuiets: parce qu'ils les traictent comme ennemis, ſe font hayr d'eux, dont ils les redoutent, & ne les oſent armer ny aguerrir.

27. Tant ordinaires que ſubſidiaires. c. 2 art. 11.

Quant aux ordinaires & ſubſidiaires, il en faut de tous les deux: mais la difference entre eux eſt, que les ordinaires ſont en petit nombre, ſont touſiours en paix & en guerre, ſur pied, & en armes: & d'eux a eſté parlé en la prouiſion, gens du tout deſtinez & confinez en la guerre, formé à tout exercice des armes, reſolus. C'eſt la force ordinaire du Prince, ſon honneur en paix, ſa ſauuegarde en guerre; telles eſtoient les legions Romaines. Ceux-cy doiuẽt eſtre ſeparez par troupes en tẽps de paix, afin qu'ils ne puiſſent rien remuer. Les ſubſidiaires ſont en beaucoup plus grand nombre: mais ils ne ſont pas perpetuels, ny du tout deſtinez à la guerre: ils ont d'autre vacations: au beſoin & en temps de guerre, ils ſont appellez au ſon du tambour, enroollez, duits & inſtruits à la guerre. Et venant la paix, ſe retirent & retournent à leurs vacations.

28. 1. Bien choiſis. Non le nombre mais la vaillãce.

Nous auons entendu leurs diſtinctions & differences, maintenant faut aduiſer à les bien choiſir: c'eſt à quoy il faut diligemment aduiſer, non pas à en amaſſer tant & en ſi grãd nombre, lequel n'emporte pas la victoire, mais la vaillance: & ordinairement peu ſont qui font la deſroute. Vne effrenée multitude nuiſt plus qu'elle ne profite. *Nõ vires habet ſed pondus, potius impedimentũ, quàm auxilium.* Ce n'eſt donc pas au nombre, mais en la force & vaillãce, *manibus opus eſt bello, nõ multis hominibus.* Il faut bien donc les choiſir (non les acheter indifferemment, auec quelque ſommo legere par mois) qu'ils

ne soient auanturiers, ignorãs la guerre, racaille de ville, corrompus, vicieux, dissolus en toutes façõs, piaffeurs, hardis à la picorée, & loing de coups, cerfs, & lievres aux dangers, *Assueti latrocinijs lelloru̇ insolentes, galeati lepores, purgamẽta vrbiũ, quibus ob egestatem & flagitia maxima peccandi necessitudo.*

29. Election de soldats en 5. choses 1 Pays. Verges.

Pour les bien choisir, il faut du iugement, de l'attention & de l'addresse, & à ces fins il faut considerer ces cinq choses : le pays, c'est à dire le lieu de leur naissance & nourriture. Il les faut prendre des champs, des mõtagnes, lieux steriles, raboteux, ou voisins de la mer, nourris à toute sorte de peine. *Ex agris supplendum præcipuè robur exercitus, aptior armis rustica plebs sub dio & in laboribus enutrita, ipso terræ suæ solo & cælo acrius animantur. Et minus mortem timent, qui minus deliciarum nouit in vita.* Car ceux des villes nourris à l'ombre, aux delices, au gain, sont plus lasche & insolẽs, effeminez, *vernacula multitudo, lasciuiæ sueta, laborum intolerans.* 2. L'aage, qu'ils soiẽt prins ieunes à 18. ans, ils en sont plus soupples & obeyssans, les vieils ont des vices, & ne se plient pas si bien à la discipline. 3. Le corps, duquel la stature grande, est requis d'aucuns, comme de Marius & de Pyrrhus, mais encores qu'elle ne soit que mediocre, moyennant que le corps soit fort lec, vigoureux, nerueux, d'vn regard fier, c'est tout vn. *Dura corpora, stricti artus, minax vultus, maior animi vigor.* Les gros, gras, fluides n'y valent rien. 4. L'esprit, qui soit vif, resolu, hardy, glorieux, ne craignant rien tant que le deshonneur & le reproche. 5. Cõdition, qu'importe de beaucoup; car ceux qui sont de vilaine & infame condition, de qualité deshonneste, ou bien qui se sont meslez de me-

Tacit. 2. Aage.

1. Corps

Tacit.

4. Esprit

5. Condition.

Digitized by Google

ſtiers ſedentaires, ſeruans à delices & aux femmes, ſont mal propres à c'eſte perfection.

30. Bien diſciplinet. Apres le choix & l'electiõ vient la diſcipline, car ce n'eſt pas aſſez de les auoir choiſis capables d'eſtre bon ſoldats, ſi l'on ne les fait, s'ils ſont faits, ſi l'on ne les garde & entretient tels. Nature fait peu de gens vaillans, c'eſt la bonne inſtitution & diſcipline. Or l'on ne ſçauroit aſſez dire combien vaut & eſt vtile la bonne diſcipline en la guerre : c'eſt tout, c'eſt elle qui a rendu Rome ſi floriſſante, & luy a acquis la ſeigneurie du monde : auſſi l'auoiẽt-ils en plus grande recõmandation, que l'amour de leurs enfãs. Or le principal poinct de la diſcipline eſt l'obeyſſãce, à laquelle ſert cet ancien precepte, Que le ſoldat doit plus craindre ſon chef que l'ennemy.

Vegat.

Recommandation de la diſcipline.

Or ceſte diſcipline doit tendre à deux fins : à rendre les ſoldats vaillans & gens de bien : & ainſi elle a deux parties, la vaillance & les mœurs. A la vaillance trois choſes ſeruent, l'exercice aſſidu aux armes, auquel il les faut contenir ſans relaſche, c'eſt d'où eſt venu le mot latin *exercitus*, qui ſignifie armée. Cet exercice des armes eſt vne inſtruction à les bien manier & s'en ſeruir, ſe dreſſer aux combats, tirer bien des armes, dextrement s'ayder du bouclier, diſcourir & ſe repreſẽter tout ce qui peut aduenir aux cõbats, & venir à l'eſſay, cõme en bataille rangée, propoſer prix aux adroits pour les eſchauffer. Le trauail qui eſt tant pour les endurcir à la peine, à la ſueur, à la pouſſiere, *exercitus labore proficit, et eo conſeneſcit*, que pour le bien & ſeruice de l'armée & fortification du camp, dont les faut apprendre à bien foſſoyer, planter vne paliſſade,

31. Elle a 2. parties.

1. Vaillance qui s'aquite par exercice.

2. Le trauail.

dreſſer vne barricade, courir, porter fardeaux peſans, ce ſont choſes neceſſaires, tant pour ſe defen-
3. Ordre dre, que pour preſſer & enclorre l'ennemy. L'ordre qui eſt de grand vſage & doit eſtre en pluſieurs façons gardé en la guerre: Premierement, en la diſtribution des trouppes, en bataillons, regimens, enſeignes, camerades. Secondement, en l'aſſiette du camp, qu'elle ſoit en quartiers diſpoſez auec proportion, ayant ſes places, entrées, iſſuës, logis à propos pour ceux de cheual & de pied, dont il ſoit ayſé à chacun de trouuer ſon quartier, ſon compagnon. Tiercemẽt, au marcher par campagne & contre les ennemis, que chaſcun tienne ſon rang, qu'ils ſoient également diſtans les vns des autres, ſans trop ſe preſſer ny s'eſloigner. Tout cet ordre eſt bien neceſſaire, & ſert à pluſieurs choſes. Il eſt fort beau à voir, reſiouït les amis, eſtonne les ennemis, aſſeure l'armée, facilite tout ſes remuëmens & les commandemens des chefs: tellement que ſans bruit, ſans confuſion, le General commande, & de main en main ſon intention paruient iuſques aux plus petits. *Imperium ducis ſimul omnes copiæ ſentiunt, & ad nutum regentis ſine tu multu reſpondent.* Bref, cet ordre bien gardé rẽd l'armée preſque inuincible. Et au contraire pluſieurs ſe ſont veuës perdre à faute d'ordre & de bonne intelligence.

tt.
2. Reglemẽt des mœurs. En continence.

La ſeconde partie de la diſcipline militaire regarde les mœurs qui ſont volontiers bien desbauchées & difficilement ſe reglent parmy les armes, *aſſiduè dimicantibus difficile morũ cuſtodire menſurã.* Toutesfois il y faut mettre peine, & ſpecialement y inſtaller; s'il ſe peut, trois vertus, continence,

Digitized by Googl

par laquelle toute gourmandiſe, yurognerie, paillardiſe, & toute volupté infame ſoit chaſſée, laquelle apoltroniſt & relaſche le ſoldat, *Degenerat à robore ac virtute miles aſſuetudine voluptatũ*; teſmoin Annibal qui fut amoly par delices en vn hyuer, & fut vaincu par les vices, luy qui eſtoit inuincible, & vainquoit tout par armes. Modeſtie en paroles, chaſſant tout vanité, vanterie, brauerie de paroles, la vaillãce ne remuë point la lãgue, mais les mains n'eſt point harãgueuſe, mais execute. *Viri nati militiæ factis magni, ad verborũ linguæque certamina rudes: diſcrimen ipſum certaminis differt, viri fortes, in opere acres, ante id placidi.* Et au contraire les grands parleurs ne valent rien. *Nimij verbis, linguæ feroces.* Or la langue eſt pour le conſeil, la main pour le combat, dit Homere. En faits (c'eſt vne ſimple & prompte obeyſſance ſans marchander ou contrerooller les commandemẽs des chefs) *hæc ſunt bona militiæ, velle vereri, obedire.* Abſtinẽce, par laquelle les ſoldats gardent leurs mains nettes de toute violẽce, fourrage, larcin. Voila en ſomme la diſcipline militaire, laquelle le General fera valoir par loyer & recompenſe d'honneur enuers les bons, & vaillans, & punitions ſeueres contre les defaillans: car l'indulgence perd les ſoldats. Tacit. Modeſtie. Abſtinence.

C'eſt aſſez parlé des ſoldats: diſons maintenant deux mots des chefs, ſans leſquels les ſoldats ne valent rien: c'eſt vn corps ſans ame, vn nauire auec des vogueurs sãs maiſtre, qui tiẽt le gouuernail. Il y en a de deux ſortes, il y a le General & premier: & puis les ſubalternes, Maiſtre de camp, Colonnels: mais le General (qui ne doit iamais eſtre qu'vn, ſous peine de perdre tout) c'eſt tout. C'eſt Des chefs. Du general.

pourquoy a eſté dit que l'armée vaut autant, que vaut ſon general. Et faut faire plus d'eſtat de luy, que de tout le reſte, *plus inducē repones, quàm inexercitum*: Or ce general c'eſt le Prince meſme & ſouuerain, ou celuy qu'il aura commis & bien choiſi. La preſence du Prince eſt de tres-grād poids & efficace, pour obtenir la victoire, redouble la force & le courage des ſiens, & ſemble eſtre requiſe, quand il y va du ſalut de ſon eſtat, ou d'vne prouince. Aux guerres de moindre cōſequence il s'en peut deporter: *dubijs prælijs exemptus ſumma rerum & imperij ſeipſum reſeruet*. Au reſte vn general doit auoir ces qualitez, ſçauant & experimenté en l'art militaire, ayant veu & ſenty toutes les deux fortunes, *Secundarum ambiguarúmque rerum ſciens, eóque interritus*. 2. Prouident, & bien aduiſé, & par ainſi raſſis, froid & poſé, eſloigné de toute temerité & precipitatiō: laquelle non ſeulemēt eſt folle, mais malheureuſe: Or les fautes en la guerre ne ſe peuuent rabiller. *Non licet in bello bis peccare*. Parquoy il doit pluſtoſt regarder derriere ſoy, que deuant. *Ducem oportet potius reſpicere quam proſpicere*: 3. Vigilant & actif, & par ſon exemple menant & faiſant faire à ſes ſoldats tout ce qu'il veut. 4. Heureux, le bon-heur vient du Ciel, mais volontiers il ſuit & accompagne ces trois premieres qualitez.

Tacit. Tacit. Tacit. Sertor. Plutarc.

3 4. 3. Chefs de regles & aduis a faire la guerre.

Apres les munitions & les hommes de guerre venons aux regles & aduis generaux pour bien faire la guerre. Ce troiſieſme poinct eſt vn tres grand & neceſſaire inſtrumēt de guerre, ſans lequel & les munitiōs & les hommes ne ſont que phantoſmes, *Plura consilio quàm vi perficiuntur*. Or de les preſcrire certains & perpetuels, il eſt impoſſible. Car

ils dependent de tant de choſes, qu'il faut conſiderer, & auſquelles il ſe faut accommoder, dont a eſté bien dit, que les hommes ne donnent pas conſeil aux affaires, mais les affaires les donnent aux hommes, qu'il faut faire la guerre à l'œil, il faut prendre aduis ſur le champ, *Conſilium in arena*: car les choſes qui ſuruiennent, donnent aduis nouueaux. Il y en a toutefois de ſi generaux & certains, que l'on ne peut faillir de les dire, & les obſeruer. Nous en deduirons icy briefuement quelques-vns, auſquels l'on pourra touſiours adiouſter. Les vns ſont à obſeruer tout du long de la guerre, que nous dirons en premier lieu, les autres ſont pour certains endroits & affaires.

Pour tout le temps de la guerre.

Le premier eſt, de guetter ſoigneuſement, & empoigner les occaſions, n'en perdre pas vne, & ne permettre, s'il ſe peut, que l'ennemy prenne les ſiennes: L'occaſion a grand cours en tous affaires humains, ſpecialement en la guerre, où elles ayde plus que la force. 2. Faire ſon profit des bruits qui courent, car vrays ou faux peuuent beaucoup, meſmes au commencement. *Fama bella conſtant, fama bellum conficit, in ſpem metumve impellit animos.*

3. Mais quand l'on eſt en train, il ne s'en faut plus donner peine: les conſiderer bien, mais ne laiſſer à faire ce qu'on doit & peut, ce que la raiſon conſeille, & demeurer là ferme.

4. Sur tout ſe garder de trop grande confiance & aſſeurance, par laquelle on meſpriſe l'ennemy, & ſe rend-on nonchalant & pareſſeux, c'eſt le plus dangereux mal qui ſoit en guerre. Qui meſpriſe ſon ennemy ſe deſcouure, & ſe trahit ſoy-meſme. *Frequentiſſimum initium calamitatis ſecuritas.* Nemo

celeriùs opprimitur quam qui non timet. Nil turbi in hoſte deſpicitur: quem ſprueris, valentiorē negligentia facies. Il ne faut rien meſpriſer en guerre : car il n'y a rien de petit: & ſouuent de ce que l'on penſe bien petit, il en aduient de grands effets. *Sæpe paruis momentis magni caſus: vt nihil timendi, ſic nihil contemnendi.*

5. S'enquerir fort ſoigneuſement, & ſçauoir l'eſtat & affaires de l'ennemy, ſpecialement ces poincts cy. 1. Le naturel, la portée & les deſſeins du chef, 2. le naturel, les mœurs & maniere de viure des ennemis, 3. la ſituation des lieux, & le naturel du pays où l'on eſt. Annibal eſtoit excellent en cela.

35. Pour les cõbats.

6. Pour le faict du combat, il faut aduiſer pluſieurs choſes, quand, où, contre qui, & comment, afin que ce ne ſoit mal à propos. Et ne faut venir à cette extremité qu'auec grande deliberatiõ: choiſir plutoſt tout autre moyen, & chercher à rompre ſon ennemy par patience, & le laiſſer battre au temps, au lieu, au defaut de pluſieurs choſes, que venir à ce hazard. Car l'iſſuë de batailles eſt treſincertaine & dangereuſe : *incerti exitus pugnarum: Mars communis, qui ſæpe ſpoliatum & iam exultantem euertit, & pertulit ab obiecto.*

Quand.

8. Il ne faut donc venir à cela que rarement, c'eſt à dire, en la neceſſité, ou pour quelque grande occaſion: neceſſité, comme ſi les difficultez croiſſent de voſtre part, les viures, les finances defaillent, les hommes ſe dégoutent, & s'en vont, on ne peut plus gueres ſubſiſter, *capiendarum in malis præceps via eſt.* Occaſion, comme ſi voſtre party eſt tout clairement plus fort : que la victoire ſemble vous tendre la main, que l'ennemy eſt à preſent foible, & ſera bien-toſt plus fort, & preſentera le combat qu'il ne

qu'il ne s'en doute pas, & penſe que l'on ſoit bien loin, il eſt las & recreu, il repaiſt, les cheuaux ſont en la litiere.

6. Faut conſiderer le lieu, car il eſt de grande conſequence aux batailles. En general ne faut point attendre, s'il ſe peut, que l'ennemy entre dedans vos terres. Il faut aller au deuant, au moins l'arreſter à la porte. Et s'il y eſt entré ne hazarder point la bataille, ſi ce n'eſt que l'on aye vne autre armée preſte ; autrement c'eſt ioüer & mettre ſon eſtat au hazard: particulierement conſiderer le champ de bataille, s'il eſt propre pour ſoy ou pour l'ennemy. Le champ donne quelquefois vn tres-grand aduantage. La plaine campagne eſt bonne pour la caualerie, les lieux eſtroits, garnis de mareſts, foſſez, fauoriſent l'infanterie. Où.

Regarder auec qui, non auec les plus forts i'entens plus forts non d'hommes, mais de courage. Or il n'y a choſe qui donne tant de courage, que la neceſſité, ennemy inuincible. Parquoy ie dis, qu'il ne faut iamais ſe battre auec des deſeſperez. Cecy s'accorde auec le precedent, qui eſt de ne hazarder bataille dedans ſon propre pays, car l'ennemy entré y combat comme deſeſperé, ſçachant que s'il eſt vaincu, il ne peut eſchapper la mort, n'ayant forteresſe ny retraitte ou ſecours aucun, *vnde neceſſitas in loco ſpes in virtute, ſalus in victoria.* Auec & contre qui. Cõme.

La maniere plus aduantageuſe, quelle qu'elle ſoit, eſt la meilleure; ſurprinſe, ruſe, à couuert, feignant d'auoir peur pour attirer l'ennemy, & le prendre au piege, *ſpe victoriæ inducere, vt vincantur*: guetter & marquer ſes fautes, pour s'en preualoir & les charger de ce pas.

36. Pour les batailles. Pour les batailles rangées, sont requises ces choses. La premiere & principale est vne belle & bonne ordonnance de ses gens. 2. Vn renfort & secours tout prest, mais couuert & caché, afin qu'inopinement suruenant il estonne l'ennemy. Car toutes choses subites, encores que vaines & ridicules, donnent l'espouuante.

Primi in omnibus prælijs oculi vincuntur & aures?

3 Arriuer le premier au cãp & estre rangé en bataille : l'on fait ainsi tout plus à son aise, & sert à croistre le courage des siens & abbatre celuy de son ennemy : car c'est estre assaillant, qui a tousiours plus de cœur que le soustenant. 4. Belle, braue, hardie, resoluë contenãce du general & autres chefs. 5. Harangue pour encourager les soldats & leur remonstrer l'honneur, le profit & seureté, qu'il y en a la vaillãce. Le deshonneur, le danger, la mort sont pour les coüards; *minus timoris : minus periculi, audaciam pro muro esse, effugere mortem, qui eam contemnit.*

37. 4. Estãt aux mains. Estant venu aux mains, si l'armée branle, faut que le general tienne ferme, face tout deuoir d'vn chef resolu, & braue gendarme, courir au deuant des estonnez, arrester les reculans, se ietter en la presse, faire cognoistre à tous, siens & ennemis, que la teste, la main, la langue ne luy tremble point.

Si elle a du meilleur & le dessus, la retenir, qu'elle ne s'espande & se desbande par trop à poursuyure obstinémẽt les vaincus. Il est à craindre ce qui est aduenu souuent, qu'en reprenãt cœur ils ioüent au desespoir, facent vn effort, & desfacent les vainqueurs, c'est vne violente maistresse d'escole que le necessité. *Clausis ex desperatione cresçit audacia : &*

Digitized by Google

tàm ſpei nihil eſt, ſumit arma formido. Leur faut pluſtoſt donner paſſage & faciliter leur fuite : encores moins permettre s'amuſer au butin, ſi vous eſtes vainqueur. Il faut vſer de la victoire prudemment, afin qu'elle ne tourne en mal. Parquoy ne la faut ſallir de cruauté en oſtant à l'ennemy tout eſpoir : car il y auroit du danger, *Ignauiam neceſſitas acuit: ſæpe deſperatio ſpei cauſa eſt, grauiſſimi ſũt morſus irritat æ neceſſitatis*: au contraire faut luy laiſſer occaſion d'eſperer, & ouuerture de paix, ne fouler ny rauager le pays cõquis, la fureur & la rage ſont dangereuſes beſtes: ny d'inſolences, mais s'y cõporter modeſtement, & ſe ſouuenir touſiours du perpetuel flus & reflus de ce monde & reuolution alternatiue, par laquelle de l'aduerſité naiſt la proſperité, & au contraire. Il y en a qui ſe noyẽt à deux doigts d'eau, & ne peuuent digerer vne bonne fortune. *Magnam felicitatem concoquere non poſſum : fortuna vitrea eſt, tunc cum ſplendet frangitur : ô infidam fiduciam! & ſæpe victor victus.* Si vous eſtes vaincus faut de la ſageſſe à bien cognoiſtre & peſer ſa perte, c'eſt ſottile ſe faire à croire que ce n'eſt rien, & ſe paiſtre de belles eſperances, ſupprimer les nouuelles de la deffaicte. Il la faut conſiderer toute de ſon long, autrement comment y remedira l'on? Et puis du courage à mieux eſperer, à reſtaurer ſes forces, faire nouuelles leuées, chercher nouueau ſecours, mettre bonnes & fortes garniſons dedans les places fortes. Et quand le ciel ſeroit ſi contraire, comme il ſemble quelquesfois s'oppoſer aux armes ſainctes & iuſtes : il n'eſt toutesfois iamais defendu de mourir au lict d'honneur, qui eſt meilleur que viure en deshonneur.

18. Questiõ des ruses de guerre.

Voila le second chef de ceste matiere acheué, qui est de faire la guerre, sauf vn scrupule, qui reste: sçauoir s'il est permis d'vser de ruses, finesses, stratagemes. Il y en a qui tiennent que non, qu'il est indigne de gens d'honneur, & de vertu reiettans ce beau dire, *Dolus an virtus quis in hoste requirat?* Alexandre ne vouloit se preualoir de l'obscurité de la nuict, disant ne vouloir des victoires desrobées, *malo me fortunæ pigeat, quàm victoriæ pudeat.* Ainsi les premiers Romains renuoyãs aux Phalisques leur maistre d'escole; à Pyrrhus son traistre medecin, faisans profession de la vertu, desauouans ceux des leurs qui en faisoient autrement, reprouuans la subtilité Grecque, l'astuce Aphricaine, & enseignans que la victoire vraye est auec la vertu, *quæ salua fide & integra dignitate paratur*, celle qui est acquise par finesse n'est genereuse ny honorable, ny asseurée. Les vaincus ne se tiennent pour bien vaincus, *non virtute, sed occasione & arte ducis se victos rati: ergo non fraude neq; occultis sed palã & armatum hostes suos vlciſci.* Or tout cela est bien dit vray & s'entẽd en deux cas, aux querelles particulieres & cõtre les ennemis priuez, ou bien quand il y va de la foy donnée, ou alliance traittée. Mais hors ces deux cas, c'est à dire, en guerre & sans preiudice de la foy, il est permis de quelque façon que ce soit desfaire son ennemy qui est desia condamné: & est loisible l'exterminer. C'est apres l'aduis des plus grand guerriers (qui au contraire ont tous preferé la victoire acquise par occasion & finesse à celle de la viue force ouuerte, dont à celle là ordonnent vn bœuf pour sacrifice, & celle cy vn coq seulement) la decision de ce grand Docteur

Polib. Plut. in Marcel. l. p. l. 1. de Prob.

Chreſtien, *Cùm iuſtum bellũ ſuſcipitur, vt aperte pugnet quis, aut ex inſidiis, nihil ad iuſtitiam intereſt.* La guerre a naturellement des priuileges raiſonnables au preiudice de la raiſon. En temps & lieu eſt permis de ſe preualoir de la ſottiſe des ennemis, auſſi bien que de leur laſcheté. Auguſt. quæſtio ſup. Ioſue.

Venons au troiſieſme Chef de cette matiere militaire plus court & plus ioyeux de tous, qui eſt de finir la guerre par la paix. Le mot eſt doux, la choſe plaiſante, tres-bonne en toutes façons, *Pax optima rerum, quos homine nouiſſe datum eſt, Pax vna triumphis innumeris potior*, & tres-vtile à tous partis vainqueurs, & vaincus. Mais premierement aux vaincus plus foibles: auſquels premiers ie donne aduis de demeurer armez, ſe montrer aſſeurez & reſolus. Car qui veut la paix, faut qu'il ſe tienne tout preſt à la guerre, dõt a eſté biẽ dit, que la paix ſe traite bien & heureuſement ſous le bouclier. Mais il faut qu'elle ſoit honneſte & auec cõditions raiſonnables: autrement combien qu'il ſoit dict qu'vne paix fourrée eſt plus vtile qu'vne iuſte guerre ſi eſt-ce qu'il vaut mieux mourir librement & auec honneur, que ſeruir honteuſement. Et auſſi pure & franche, ſans fraude & feintiſe; laquelle fineſſe la guerre, nõ la differe, *pace ſuſpecta tutius bellum*: toutesfois en la neceſſité il ſe faut accommoder comme l'on peut. Quand le pilote craint le naufrage, il fait iect pour ſe ſauuer, & ſouuent il ſuccede bien de ſe cõmettre à la diſcretion de l'aduerſaire genereux: *Victores, qui ſunt alto animo: ſecũdæres in miſerationẽ extra vertũt*. Aux vainqueurs, ie conſeille ne ſe rendre fort difficiles à la paix, car bien qu'elle ſoit peut-eſtre moins vtile qu'aux

39. Chef de la maniere militaire. finir la guerre.

De la paix de la part des vaincus.

De la part des vainqueurs auſquels elle eſt vtile.

vaincus, si c'est elle; car la cõtinuation de la guerre est ennuyeuse. Et Lycurgue defend de faire la guerre souuent à mesmes ennemis, car ils apprennent a se defendre, & en fin à assaillir. Les morsures des bestes mourantes sont mortelles. *Fractis rebus violẽtior vltima virtus.* Et puis l'issuë est tousiours incertaine, *Melior tutiorque certa pax sperata victoria, in tua sita, hæc in deorũ manu est.* Et souuẽt à la queuë gist le venin: plus la fortune a esté fauorable, plus la faut-il redouter: *nemo se tutò diu periculis offerre tam crebris potest.* Mais elle est vrayemẽt honorable, c'est gloire, ayãt victoire en main se rendre facile à la paix; c'est montrer que l'on entreprend iustement, & sagement l'on finit la guerre. Et au rebours la refuser, & qu'il arriue vn mauuais succez, c'est honte. Lon dit, la gloire l'a perdu. Il refusoit la paix & vouloit l'honneur; & il a perdu tous les deux, mais faut octroyer vne paix gratieuse & debonnaire: afin qu'elle soit durable. Car si elle est trop rude & cruelle, à la premiere commodité les vaincus se reuolteront. *Si bonam dederitis, fidam & perpetuam, si malam haud diuturnam.* C'est grandeur de montrer autant de douceur enuers les vaincus supplians, comme de vaillance contre l'ennemy. Les Romains ont tres-bien pratiqué cecy, & s'en sont bien trouuez.

Honorable.

S Bernard.

Liuius.

Digitized by Google

De la prudence requise aux affaires difficiles & mauuais accidens publics & priuez.

CHAP. IV.

PREFACE.

APres auoir parlé de la prudẽce politique requise au Souuerain pour bien agir & gouuerner, nous voulons icy separément parler de la prudẽce requise à se garder, & remedier aux affaires, & accidens difficiles & dangereux, qui suruiennẽt tãt au souuerain qu'aux suiets & particuliers. Premierement, ces affaires & accidens sont en grande diuersité: ils sont publics ou particuliers: sont à venir & nous menassẽt, ou ia presens ou pressans: les vns sont seulement douteux & ambigus, les autres sont dangereux & importans à cause de la violence. Et ceux cy qui sont les plus grãds & difficiles sont ou secrets & cachez, & sont deux, sçauoir, coniuratiõ contre la personne du Prince ou l'estat, & trahison contre les places & compagnies, ou manifestes & ouuerts: & ceux-cy sont de plusieurs sortes. Car ou ils sont sãs forme de guerre, & ordre certain, cõme les émotions populaires pour quelque prompte & legere occasion, factions & ligues entre les subiets des vns contre les autres, en petit & grand nombre, grands ou petits; seditiõs du peuple contre le Prince ou le magistrat, rebellion cõtre l'authorité & la teste du Prince: ou sont meuris & formez en guerre, & s'appellent guerres Ciuiles: qui sont en au-

Diuisiõ de ceste matiere par distinctiõ d'accidant.

tant de sortes, que les susdits troubles & remuëmens, car s'en sont les causes, fondemens & semences; mais ont creu & sont venus en consequence & durée. De tous nous dirons distinctement & donnerons aduis & conseil, pour s'y conduire sagement, tant aux souuerains, qu'au particuliers, grands & petits.

I. DES MAVX ET ACCIDENS *qui nous menassent.*

AVx accidens contraires, ausquels nous sommes subiets, il y a deux manieres de se porter diuerses, & peuuent estre toutes deux bonnes, selon le naturel diuers & des accidens, & de ceux à qui ils arriuent: l'vne est de contester fort: & s'opposer à l'accident, remuer toutes choses pour le coniurer & destourner, au moins emousser sa pointe, & amortir son coup, luy eschapper ou le forcer. Cecy requiert vne ame forte & opiniastre, & a besoin d'vn soin aspre & penible. L'autre est de prendre les choses incontinent au pire, & se resoudre à les porter doucement & patiemment, & cependant attendre paisiblement ce qu'il aduiendra, sans se tourmenter à l'empescher. Celuy-là estudie à ranger les euenemens, cestuy-cy soy mesme: celuy là semble plus courageux, cestuy-cy ioüe au seur: celuy-là est suspens, agité entre la crainte & l'esperance: cestuy-cy se met à l'abry, & se loge si bas qu'il ne peut plus tomber de plus haut. La plus basse marche est la plus ferme, & le siege de constance. Celuy là trauaille d'en eschapper, cestuy-cy de souffrir: souuent cestuy-cy en

Digitized by Google

a meilleur marché. Il y a ſouuent plus de mal & de perte à plaider, qu'à perdre, à fuir & ſe donner garde qu'à ſouffrir. L'auaricieux ſe tourmente plus que le pauure, le ialoux que le cocu. En celuy là eſt plus requiſe la prudence : car il agit, en ceſtuy cy la patience. Mais qui empeſche que l'on ne faict tous les deux par ordre : & que là ou la prudence & vigilance ne peut rien, y ſuccede la patience? Certes aux maux publics il faut eſſayer le premier, & y ſont tenus ceux qui ont la charge, & le peuuent : aux particuliers chacun choiſiſſe ſon meilleur.

II. MAVX ET ACCIDENS PRESENS, preſſans, & extremes.

LE moyen propre pour alleger les maux & adoucir les paſſiõs, ce n'eſt pas s'oppoſer, car l'oppoſition les picque & deſpite d'auantage. On aigrit & irrite le mal par la jalouſie du debat & du contraſte : mais c'eſt, ou les deſtournant & diuertiſſant ailleurs, ainſi que les Medecins qui ne pouuant bien purger & exterminer du tout le mal, le diuertiſſent, & le font deriuer en vne autre partie moins dangereuſe. Ce qui ſe doit faire tout doucement & inſenſiblement : c'eſt vn excellent remede à tous maux, & qui ſe pratiquent en toutes choſes, ſi lon y regarde bien, par lequel l'on nous faict aualler les plus rudes morceaux, & la mort meſmes inſenſiblement : *abducendus animus eſt ad alia ſtudia, curas, negotia, loci denique mutatione tanquam ægroti non conualeſcentes ſæpe curandus eſt.* Cõme à ceux qui paſſent vne profondeur effroyable

tant de sortes, que les susdits troubles & remuëmens, car s'en sont les causes, fondemens & semences; mais ont creu & sont venus en consequence & durée. De tous nous dirons distinctement & donnerons aduis & conseil, pour s'y conduire sagement, tant aux souuerains, qu'au particuliers, grands & petits.

I. DES MAVX ET ACCIDENS *qui nous menassent.*

AVx accidens contraires, ausquels nous sommes subiets, il y a deux manieres de se porter diuerses, & peuuent estre toutes deux bonnes, selon le naturel diuers & des accidens, & de ceux à qui ils arriuent: l'vne est de contester fort: & s'opposer à l'accident, remuer toutes choses pour le coniurer & destourner, au moins emousser sa pointe, & amortir son coup, luy eschapper ou le forcer. Cecy requiert vne ame forte & opiniastre, & a besoin d'vn soin aspre & penible. L'autre est de prendre les choses incontinent au pire, & se resoudre à les porter doucement & patiemment, & cependant attendre paisiblement ce qu'il aduiendra, sans se tourmenter à l'empescher. Celuy-là estudie à ranger les euenemens, cestuy-cy soy mesme: celuy là semble plus courageux, cestuy-cy ioüe au seur: celuy-là est suspens, agité entre la crainte & l'esperance: cestuy-cy se met à l'abry, & se loge si bas qu'il ne peut plus tomber de plus haut. La plus basse marche est la plus ferme, & le siege de constance. Celuy là trauaille d'en eschapper, cestuy-cy de souffrir: souuent cestuy-cy en

Digitized by Google

a meilleur marché. Il y a souuent plus de mal & de perte à plaider, qu'à perdre, à fuir & se donner garde qu'à souffrir. L'auaricieux se tourmente plus que le pauure, le ialoux que le cocu. En celuy là est plus requise la prudence : car il agit, en cestuy cy la patience. Mais qui empesche que l'on ne faict tous les deux par ordre : & que là ou la prudence & vigilance ne peut rien, y succede la patience? Certes aux maux publics il faut essayer le premier, & y sont tenus ceux qui ont la charge & le peuuent : aux particuliers chacun choisisse son meilleur.

II. MAVX ET ACCIDENS PRESENS, pressans, & extremes.

LE moyen propre pour alleger les maux & adoucir les passiõs, ce n'est pas s'opposer, car l'opposition les picque & despite d'auantage. On aigrit & irrite le mal par la jalousie du debat & du contraste : mais c'est, ou les destournant & diuertissant ailleurs, ainsi que les Medecins qui ne pouuant bien purger & exterminer du tout le mal, le diuertissent, & le font deriuer en vne autre partie moins dangereuse. Ce qui se doit faire tout doucement & insensiblement : c'est vn excellent remede à tous maux, & qui se pratiquent en toutes choses, si lon y regarde bien, par lequel l'on nous faict aualler les plus rudes morceaux, & la mort mesmes insensiblement : *abducendus animus est ad alia studia, curas, negotia, loci denique mutatione tanquam ægroti non conualescentes sæpe curandus est.* Cõme à ceux qui passent vne profondeur effroyable

l'on cõseille de clorre ou destourner les yeux. On amuse les enfans lors que l'on leur veut donner le coup de lancette. Faut practiquer l'expedient & les ruses d'Hippomenes, lequel ayant à courir auec Atalante fille d'excellẽte beauté, pour y perdre la vie s'il estoit deuancé, ou auoir la fille en mariage, s'il gaignoit en la course, se garnit de trois belles pommes d'or, lesquelles il laissa tomber à diuerses fois pour amuser la fille à les recueillir, & ainsi la diuertissant gaigner l'aduãtage sur elle: ainsi la cõsideration d'vn malheur ou rude accident present, ou la memoire d'vn passé nous pese fort, ou quelque violente passion nous agite & tourmente, que l'on ne puisse dompter, il faut changer & ietter sa pensée ailleurs, luy substituer vn autre accident & passion moins dangereuse. Si l'on ne la peut combattre il luy faut eschapper, fourvoyer, ruser, ou biẽ l'affoiblir, la dissoudre, & destrẽper auec d'autres amusemens & pensées, la rompre en plusieurs pieces: & tout cela par destours & diuertissemens.

L'autre aduis aux dernieres & tres-dangereuses extremitez, où n'y a plus que tenir, est de baisser vn peu la teste, prester au coup, ceder à la necessité, car il y a grand danger qu'en s'opiniastrant par trop à ne rien relascher, l'on donne occasion à la violẽce de fouler tout aux pieds. Il vaut mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuuent, puis qu'elles ne peuuent ce qu'elles veulent. Il a esté reproché à Caton d'auoir esté trop roide aux guerres ciuiles de son tẽps, & plustost auoir laissé la Repub. encourir toutes extremitez, que la secourir vn peu aux despens des loix. Au rebours Epaminondas au besoin continua sa charge outre le terme, bien

que la loy luy prohibaſt ſur la vie : & Philopemen eſt loüé qu'eſtant né pour commãder, il ſçauoit non ſeulement gouuerner ſelon les loix, mais encores commãder aux loix meſmes, quand la neceſſité publique le requeroit. Il faut au beſoin biaiſer, ployer vn peu, tourner le tableau de la loy, ſinon l'oſter, eſquiuer & gauſchir pour ne perdre, tour de prudence, qui n'eſt contraire à raiſon & iuſtice.

III. AFFAIRES DOVTEVX & Ambigus.

AVx choſes ambiguës, où les raiſons ſont fortes de toutes parts & l'impuiſſance de veoir & choiſir ce qui eſt le plus commode, nous apporte de l'incertitude & perplexité, le meilleur eſt ſe ietter au party, ou y a plus d'honneſteté & de iuſtice. Car encores qu'il en meſaduienne, ſi reſtera-il touſiours vne gratification au dedans & vne gloire au dehors d'auoir choiſi le meilleur. Outre que l'on ne ſçait quand on euſt prins le parti contraire, ce qu'il fuſt aduenu, & ſi l'on euſt eſchappé ſon deſtin. Quand on doute quel eſt le meilleur & plus court chemin, il faut tenir le plus droit.

IV. AFFAIRES DIFFICILES & dangereux.

AVx affaires difficiles, comme aux accords, y vouloir apporter de la ſeureté, c'eſt les rendre mal aſſeurez, par ce que l'on y employe plus de temps, plus de gens s'en empeſchent, l'on y meſle

Digitized by Google

celeriùs opprimitur quam qui non timet. Nil tui dñ in hoste despicitur: quem spreueris, valentiorẽ negligentia facies. Il ne faut rien mespriser en guerre : car il n'y a rien de petit: & souuent de ce que l'on pense bien petit, il en aduient de grands effets. *Sæpe paruis momentis magni casus: vt nihil timendi, sic nihil contemnendi.*

5. S'enquerir fort soigneusement, & sçauoir l'estat & affaires de l'ennemy, specialement ces poincts cy. 1. Le naturel, la portée & les desseins du chef, 2. le naturel, les mœurs & maniere de viure des ennemis, 3. la situation des lieux, & le naturel du pays où l'on est. Annibal estoit excellent en cela.

35. Pour les cõbats.

6. Pour le faict du combat, il faut aduiser plusieurs choses, quand, où, contre qui, & comment, afin que ce ne soit mal à propos. Et ne faut venir à cette extremité qu'auec grande deliberatiõ: choisir plutost tout autre moyen, & chercher à rompre son ennemy par patience, & le laisser battre au temps, au lieu, au defaut de plusieurs choses, que venir à ce hazard. Car l'issuë de batailles est treq incertaine & dangereuse : *incerti exitus pugnarum: Mars communis, qui sæpe spoliatum & iam exultantem euertit, & perculit ab obiecto.*

Quand.

8. Il ne faut donc venir à cela que rarement, c'est à dire, en la neceſſité, ou pour quelque grande occasion: neceſſité, comme si les difficultez croissent de vostre part, les viures, les finances defaillent, les hommes se dégoutent, & s'en vont, on ne peut plus gueres subsister, *capiendarum in malis præceps via est.* Occasion, comme si vostre party est tout clairement plus fort : que la victoire semble vous tendre la main, que l'ennemy est à present foible, & sera bien-tost plus fort, & presentera le combat qu'il ne

qu'il ne s'en doute pas, & penſe que l'on ſoit bien loin, il eſt las & recreu, il repaiſt, les cheuaux ſont en la litiere.

6. Faut conſiderer le lieu, car il eſt de grande conſequence aux batailles. En general ne faut point attendre, s'il ſe peut, que l'ennemy entre dedans vos terres. Il faut aller au deuant, au moins l'arreſter à la porte. Et s'il y eſt entré ne hazarder point la bataille, ſi ce n'eſt que l'on aye vne autre armée preſte ; autrement c'eſt ioüer & mettre ſon eſtat au hazard: particulierement conſiderer le champ de bataille, s'il eſt propre pour ſoy ou pour l'ennemy. Le champ donne quelquefois vn tres-grand aduantage. La plaine campagne eſt bonne pour la caualerie, les lieux eſtroits, garnis de mareſts, foſſez, fauoriſent l'infanterie. Où.

Regarder auec qui, non auec les plus forts i'entens plus forts non d'hommes, mais de courage. Or il n'y a choſe qui donne tant de courage, que la neceſſité, ennemy inuincible. Parquoy ie dis, qu'il ne faut iamais ſe battre auec des deſeſperez. Cecy s'accorde auec le precedent, qui eſt de ne hazarder bataille dedans ſon propre pays, car l'ennemy entré y combat comme deſeſperé, ſçachant que s'il eſt vaincu, il ne peut eſchapper la mort, n'ayant forteresſe ny retraitte ou ſecours aucun, *vnde neceſſitas in loco ſpes in virtute, ſalus in victoria.* Auec & contre qui. Cõment.

La maniere plus aduantageuſe, quelle qu'elle ſoit, eſt la meilleure; ſurprinſe, ruſe, à couuert, feignant d'auoir peur pour attirer l'ennemy, & le prendre au piege, *ſpe victoriæ inducere, vt vincantur*: guetter & marquer ſes fautes, pour s'en preualoir & les charger de ce pas.

36. Pour les batailles. Pour les batailles rangées, sont requises ces choses. La premiere & principale est vne belle & bonne ordonnance de ses gens. 2. Vn renfort & secours tout prest, mais couuert & caché, afin qu'inopinement suruenant il estonne l'ennemy. Car toutes choses subites, encores que vaines & ridicules, donnent l'espouuante.

Primi in omnibus prælijs oculi vincuntur & aures?

3 Arriuer le premier au cãp & estre rangé en bataille : l'on fait ainsi tout plus à son aise, & sert à croistre le courage des siens & abbatre celuy de son ennemy : car c'est estre assaillant, qui a tousiours plus de cœur que le soustenant. 4. Belle, braue, hardie, resoluë contenãce du general & autres chefs. 5. Harangue pour encourager les soldats & leur remonstrer l'honneur, le profit & seureté, qu'il y en a la vaillãce. Le deshonneur, le danger, la mort sont pour les coüards; *minus timoris : minus periculi, audaciam promere esse, effugere mortem, qui eam contemnit.*

37. 4. Estãt aux mains. Estant venu aux mains, si l'armée branle, faut que le general tienne ferme, face tout deuoir d'vn chef resolu, & braue gendarme, courir au deuant des estonnez, arrester les reculans, se ietter en la presse, faire cognoistre à tous, siens & ennemis, que la teste, la main, la langue ne luy tremble point.

Si elle a du meilleur & le dessus, la retenir, qu'elle ne s'espande & se desbande par trop à pourſuyure obstinémẽt les vaincus. Il est à craindre ce qui est aduenu souuent, qu'en reprenãt cœur ils ioüent au desespoir, facent vn effort, & desfacent les vainqueurs, c'est vne violente maistresse d'escole que le neceſſité. *Clausis ex desperatione crescit audacia : &*

tùm ſpei nihil eſt, ſumit arma formido. Leur faut pluſtoſt donner paſſage & faciliter leur fuite : encores moins permettre s'amuſer au butin, ſi vous eſtes vainqueur. Il faut vſer de la victoire prudemment, afin qu'elle ne tourne en mal. Parquoy ne la faut ſallir de cruauté en oſtant à l'ennemy tout eſpoir : car il y auroit du danger, *Ignauiam neceſſitas acuit: ſæpe deſperatio ſpei cauſa eſt, grauiſſimi sũt morſus irritatæ neceſſitatis*: au contraire faut luy laiſſer occaſion d'eſperer, & ouuerture de paix, ne fouler ny rauager le pays cõquis, la fureur & la rage ſont dangereuſes beſtes: ny d'inſolences, mais s'y cõporter modeſtement, & ſe ſouuenir touſiours du perpetuel flus & reflus de ce monde & reuolution alternatiue, par laquelle de l'aduerſité naiſt la proſperité, & au contraire. Il y en a qui ſe noyẽt à deux doigts d'eau, & ne peuuent digerer vne bonne fortune. *Magnam fælicitatem concoquere non poſſum : fortuna vitrea eſt, tunc cum ſplendet frangitur : ô infidam fiduciam! & ſæpe victor victus.* Si vous eſtes vaincus faut de la ſageſſe à bien cognoiſtre & peſer ſa perte, c'eſt ſottiſe ſe faire à croire que ce n'eſt rien, & ſe paiſtre de belles eſperances, ſupprimer les nouuelles de la deffaicte. Il la faut conſiderer toute de ſon long, autrement comment y remedira l'on? Et puis du courage à mieux eſperer, à reſtaurer ſes forces, faire nouuelles leuées, chercher nouueau ſecours, mettre bonnes & fortes garniſons dedans les places fortes. Et quand le ciel ſeroit ſi contraire, comme il ſemble quelquesfois s'oppoſer aux armes ſainctes & iuſtes : il n'eſt toutesfois iamais defendu de mourir au lict d'honneur, qui eſt meilleur que viure en deshonneur.

18. Questiõ des ruses de guerre.

Voila le second chef de ceste matiere acheué, qui est de faire la guerre, sauf vn scrupule, qui reste: sçauoir s'il est permis d'vser de ruses, finesses, stratagemes. Il y en a qui tiennent que non, qu'il est indigne de gens d'honneur, & de vertu reiettans ce beau dire, *Dolus an virtus quis in hoste requirat?* Alexandre ne vouloit se preualoir de l'obscurité de la nuict, disant ne vouloir des victoires desrobées, *malo me fortunæ pigeat, quàm victoriæ pudeat.* Ainsi les premiers Romains renuoyãs aux Phalisques leur maistre d'escole; à Pyrrhus son traistre medecin, faisans profession de la vertu, desauouans ceux des leurs qui en faisoient autrement, reprouuans la subtilité Grecque, l'astuce Aphricaine, & enseignans que la victoire vraye est auec la vertu, *quæ salua fide & integra dignitate paratur*, celle qui est acquise par finesse n'est genereuse ny honorable, ny asseurée. Les vaincus ne se tiennent pour bien vaincus, *non virtute, sed occasione & arte ducis se victos rati: ergo non fraude neq; occultis sed palã & armatum hostes suos vlciſci.* Or tout cela est bien dit vray & s'entẽd en deux cas, aux querelles particulieres & cõtre les ennemis priuez, ou bien quand il y va de la foy donnée, ou alliance traittée. Mais hors ces deux cas, c'est à dire, en guerre & sans preiudice de la foy, il est permis de quelque façon que ce soit desfaire son ennemy qui est desia condamné: & est loisible l'exterminer. C'est apres l'aduis des plus grand guerriers (qui au contraire ont tous preferé la victoire acquise par occasion & finesse à celle de la viue force ouuerte, dont à celle là ordonnent vn bœuf pour sacrifice, & celle cy vn coq seulement) la decision de ce grand Docteur

Polib. Plut. in Marcel. l. p. l. 1. de Prob.

Chreſtien, *Cùm iuſtum bellũ ſuſcipitur, vt aperte pugnet quis, aut ex inſidiis, nihil ad iuſtitiam intereſt.* La guerre a naturellement des priuileges raiſonnables au preiudice de la raiſon. En temps & lieu eſt permis de ſe preualoir de la ſottiſe des ennemis, auſſi bien que de leur laſcheté. Auguſt: quæſtio ſup. Ioſue.

Venons au troiſieſme Chef de cette matiere militaire plus court & plus ioyeux de tous, qui eſt de finir la guerre par la paix. Le mot eſt doux, la choſe plaiſante, tres-bonne en toutes façons, *Pax optima rerum, quos homine nouiſſe datum eſt, Pax vna triumphis innumeris potior*, & tres-vtile à tous partis vainqueurs, & vaincus. Mais premierement aux vaincus plus foibles: auſquels premiers ie donne aduis de demeurer armez, ſe montrer aſſeurez & reſolus. Car qui veut la paix, faut qu'il ſe tienne tout preſt à la guerre, dõt a eſté biẽ dit, que la paix ſe traite bien & heureuſement ſous le bouclier. Mais il faut qu'elle ſoit honneſte & auec cõditions raiſonnables: autrement combien qu'il ſoit dict qu'vne paix fourrée eſt plus vtile qu'vne iuſte guerre ſi eſt-ce qu'il vaut mieux mourir librement & auec honneur, que ſeruir honteuſement. Et auſſi pure & franche, ſans fraude & feintiſe; laquelle fineſſe la guerre, nõ la differe, *pace ſuſpecta tutius bellum*: toutesfois en la neceſſité il ſe faut accommoder comme l'on peut. Quand le pilote craint le naufrage, il fait iect pour ſe ſauuer, & ſouuent il ſuccede bien de ſe cõmettre à la diſcretion de l'aduerſaire genereux: *Victores, qui ſunt alto animo: ſecũdæres in miſerationẽ ex ira vertũt.* Aux vainqueurs, ie conſeille ne ſe rendre fort difficiles à la paix, car bien qu'elle ſoit peut-eſtre moins vtile qu'aux

39. Chef de la maniere militaire. finir la guerre.

De la paix de la part des vaincus.

De la part des vainqueurs auſquels elle eſt vtile.

vaincus, si c'est elle; car la cõtinuation de la guerre est ennuyeuse. Et Lycurgue defend de faire la guerre souuent à mesmes ennemis, car ils apprennent a se defendre, & en fin à assaillir. Les morsures des bestes mourantes sont mortelles. *Fractis rebus violẽtior vltima virtus.* Et puis l'issuë est tousiours incertaine, *Melior tutiorque certa pax sperata victoria, in tua illa, hæc in deorũ manu est.* Et souuẽt à la queuë gist le venin: plus la fortune a esté fauorable, plus la faut-il redouter: *nemo se tutò diu periculis offerre tam crebris potest.* Mais elle est vrayemẽt honorable, c'est gloire, ayãt victoire en main se rendre facile à la paix; c'est montrer que l'on entreprend iustement, & sagement l'on finit la guerre. Et au rebours la refuser, & qu'il arriue vn mauuais succez, c'est honte. Lon dit, la gloire l'a perdu. Il refusoit la paix & vouloit l'honneur; & il a perdu tous les deux, mais faut octroyer vne paix gratieuse & debonnaire: afin qu'elle soit durable. Car si elle est trop rude & cruelle, à la premiere commodité les vaincus se reuolteront. *Si bonam dederitis, fidam & perpetuam, si malam haud diuturnam.* C'est grandeur de monstrer autant de douceur enuers les vaincus supplians, comme de vaillance contre l'ennemy. Les Romains ont tres-bien pratiqué cecy, & s'en sont bien trouuez.

Honorable.

S Bernard.

Liuius.

De la prudence requise aux affaires difficiles & mauuais accidens publics & priuez.

CHAP. IV.

PREFACE.

APres auoir parlé de la prudẽce politique requise au Souuerain pour bien agir & gouuerner, nous voulons icy separément parler de la prudẽce requise à se garder, & remedier aux affaires, & accidens difficiles & dangereux, qui suruiennẽt tãt au souuerain qu'aux suiets & particuliers. Premierement, ces affaires & accidens sont en grande diuersité: ils sont publics ou particuliers: sont à venir & nous menassẽt, ou ia presens ou pressans: les vns sont seulement douteux & ambigus, les autres sont dangereux & importans à cause de la violence. Et ceux cy qui sont les plus grãds & difficiles sont ou secrets & cachez, & sont deux, sçauoir, coniuratiõ contre la personne du Prince ou l'estat, & trahison contre les places & compagnies, ou manifestes & ouuerts: & ceux-cy sont de plusieurs sortes. Car ou ils sont sãs forme de guerre, & ordre certain, cõme les émotions populaires pour quelque prompte & legere occasion, factions & ligues entre les subiets des vns contre les autres, en petit & grand nombre, grands ou petits; seditiõs du peuple contre le Prince ou le magistrat, rebellion cõtre l'authorité & la teste du Prince: ou sont meuris & formez en guerre, & s'appellent guerres Ciuiles: qui sont en au-

Diuisiõ de ceste matiere par distinctiõ d'accidant.

tant de sortes, que les susdits troubles & remuëmens, car s'en sont les causes, fondemens & semences; mais ont creu & sont venus en consequence & durée. De tous nous dirons distinctement & donnerons aduis & conseil, pour s'y conduire sagement, tant aux souuerains, qu'au particuliers, grands & petits.

I. DES MAVX ET ACCIDENS *qui nous menassent.*

AVx accidens contraires, ausquels nous sommes subiets, il y a deux manieres de se porter diuerses, & peuuent estre toutes deux bonnes, selon le naturel diuers & des accidens, & de ceux à qui ils arriuent: l'vne est de contester fort: & s'opposer à l'accident, remuer toutes choses pour le coniurer & destourner, au moins emousser sa pointe, & amortir son coup, luy eschapper ou le forcer. Cecy requiert vne ame forte & opiniastre, & a besoin d'vn soin aspre & penible. L'autre est de prendre les choses incontinent au pire, & se resoudre à les porter doucement & patiemment, & cependant attendre paisiblement ce qu'il aduiendra, sans se tourmenter à l'empescher. Celuy-là estudie à ranger les euenemens, cestuy-cy soy mesme: celuy là semble plus courageux, cestuy-cy ioüe au seur: celuy-là est suspens, agité entre la crainte & l'esperance: cestuy-cy se met à l'abry, & se loge si bas qu'il ne peut plus tomber de plus haut. La plus basse marche est la plus ferme, & le siege de constance. Celuy là trauaille d'en eschapper, cestuy-cy de souffrir: souuent cestuy-cy en

Digitized by Google

a meilleur marché. Il y a ſouuent plus de mal & de perte à plaider, qu'à perdre, à fuir & ſe donner garde qu'à ſouffrir. L'auaricieux ſe tourmente plus que le pauure, le ialoux que le cocu. En celuy là eſt plus requiſe la prudence : car il agit, en ceſtuy cy la patience. Mais qui empeſche que l'on ne faict tous les deux par ordre : & que là ou la prudence & vigilance ne peut rien, y ſuccede la patience? Certes aux maux publics il faut eſſayer le premier, & y ſont tenus ceux qui ont la charge & le peuuent : aux particuliers chacun choiſiſſe ſon meilleur.

II. MAVX ET ACCIDENS PRE-ſens, preſſans, & extremes.

LE moyen propre pour alleger les maux & adoucir les paſſiõs, ce n'eſt pas s'oppoſer, car l'oppoſition les picque & deſpite d'auantage. On aigrit & irrite le mal par la jalouſie du debat & du contraſte : mais c'eſt, ou les deſtournant & diuertiſſant ailleurs, ainſi que les Medecins qui ne pouuant bien purger & exterminer du tout le mal, le diuertiſſent, & le font deriuer en vne autre partie moins dangereuſe. Ce qui ſe doit faire tout doucement & inſenſiblement : c'eſt vn excellent remede à tous maux, & qui ſe pratiquent en toutes choſes, ſi lon y regarde bien, par lequel l'on nous faict aualler les plus rudes morceaux, & la mort meſmes inſenſiblement : *abducendus animus eſt ad alia ſtudia, curas, negotia, loci denique mutatione tanquam ægroti non conualeſcentes ſæpe curandus eſt.* Cõme à ceux qui paſſent vne profondeur effroyable

que la loy luy prohibaſt ſur la vie : & Philopemen eſt loüé qu'eſtant né pour commãder, il ſçauoit non ſeulement gouuerner ſelon les loix, mais encores commãder aux loix meſmes, quand la neceſſité publique le requeroit. Il faut au beſoin biaiſer, ployer vn peu, tourner le tableau de la loy, ſinon l'oſter, eſquiuer & gauſchir pour ne perdre, tour de prudence, qui n'eſt contraire à raiſon & iuſtice.

III. AFFAIRES DOVTEVX & Ambigus.

AVx choſes ambiguës, où les raiſons ſont fortes de toutes parts & l'impuiſſance de veoir & choiſir ce qui eſt le plus commode, nous apporte de l'incertitude & perplexité, le meilleur eſt ſe iettet au party, ou y a plus d'honneſteté & de iuſtice. Car encores qu'il en meſaduienne, ſi reſtera-il touſiours vne gratification au dedans & vne gloire au dehors d'auoir choiſi le meilleur. Outre que l'on ne ſçait quand on euſt prins le parti contraire, ce qu'il fuſt aduenu, & ſi l'on euſt eſchappé ſon deſtin. Quand on doute quel eſt le meilleur & plus court chemin, il faut tenir le plus droit.

IV. AFFAIRES DIFFICILES & dangereux.

AVx affaires difficiles, comme aux accords, y vouloir apporter de la ſeureté, c'eſt les rendre mal aſſeurez, par ce que l'on y employe plus de temps, plus de gens s'en empeſchent, l'on y meſle

Digitized by Google

plus de choſes, & de clauſes, & de là naiſſent les differents. Ioint que c'eſt ce ſemble deſpiter la fortune, & ſe vouloir exempter de ſa iuriſdiction, ce qui ne ſe peut, *vim ſucorum ingruentem refringi non vult*. Il eſt meilleur les faire plus briefuement & doucement auec vn peu de danger, que d'y eſtre ſi exacte & chagrin.

Aux affaires dangereux, il faut eſtre ſage & courageux, il faut preuoir & ſçauoir tous les dangers, ne les faire point plus grãds ne plus petits par faute de iugement, penſer qu'ils n'arriueront pas tous & n'auront pas tous leur effect, que l'on en eſchappera pluſieurs par induſtrie: ou par diligence, ou autrement, quels ſont ceux auſquels l'on pourra eſtre aydé, & là deſſus prendre courage, ſe reſoudre & ne quitter l'entrepriſe, honneſte pour iceux, le ſage eſt courageux, car il penſe, diſcourt & ſe prepare à tout: le courageux auſſi doit eſtre ſage.

V. CONIVRATION.

NOus entrons aux plus grands, importans, & dangereux accidens: parquoy nous les traitterons plus au long & expreſſement les deſcriuant, & puis donnant en chacun les aduis pour le ſouuerain, & à la fin de tous les donnerons pour les particuliers. Coniuration eſt vne conſpiration & entrepriſe d'vn ou pluſieurs contre la perſonne du Prince ou l'Eſtat: c'eſt choſe dangereuſe, malaiſée à euiter ou remedier pource qu'elle eſt couuerte & cachée. Commẽt ſe peut l'on ſauuer d'vn ennemy couuert, du viſage du plus officieux amy:

1. Deſcription.

Digitized by Google

Comment peut-on ſçauoir les volontez & penſées d'autruy? Et puis celuy qui meſpriſe ſa vie eſt maiſtre de celle d'autruy, *contemnit omnes ille, qui mortem prius.* Tellement que le Prince eſt expoſé à la mercy d'vn particulier, quel qu'il ſoit.

Machiauel traicte au long comme il faut dreſſer & conduire les cõiurations: nous allons dire comme il les faut rompre, empeſcher & y remedier.

Les aduis & remedes ſur ce ſont 1. vne ſecrete recherche & contremine, par gens propres à cela fidelles & diſcrets, qui ſont les yeux & les oreilles du Prince, faut deſcouurir tout ce qui ſe dit, & ſe fait, ſpecialement par les principaux officiers. Les coniurateurs volontiers diffament çà & là le Prince, ou preſtent l'oreille à ceux qui le blaſment, & accuſent. Il faut donc ſçauoir les diſcours & propos que l'on tient du Prince, & hardiment propoſer recompenſe en deniers & immunité à tels deſcouurans: mais auſſi ne faut-il croire legerement à tout rapport. Faut bien preſter l'oreille à tous, non la foy, & examiner bien diligemment, afin de n'accabler les innocens, & ſe faire hayr & maudire au peuple. Le ſecond eſt d'eſſayer par clemẽce & innocence à ſe faire aymer de tous; meſmes de ſes ennemis, *fideliſſima cuſtodia principis innocentia*, n'offenſant perſonne on donne ordre de ne l'eſtre point, c'eſt mal à propos faire valoir ſa puiſſance par outrages & offences, *male vim ſuam poteſtas aliorum contumelijs experitur.* 2. Remedes & aduis.

Le troiſieſme eſt de tenir bõne mine à l'accouſtumé ſans rien raualler & publier par tout, qu'il eſt bien aduerty de toutes les menées qu'on dreſſe, & faire croire que rien ne ſe remuë qu'il n'en ſente

incontinent le vent. Ce fut vn expedient que fournit vtilemẽt quelqu'vn à Denys tyran de Sicile qui luy couſta vn tallent. Le quatrieſme eſt d'attẽdre ſans effroy & ſans trouble tout ce qui pourra aduenir. Ceſar pratiqua bien ces trois derniers moyens, mais non le premier. Il vaut mieux, diſoit il, mourir vne fois, que de mourir touſiours en tranſſe & en fievre continuë d'vn accident, qui n'a point de remede, & faut en tout cas remettre tout à Dieu. Ceux qui ont prins autre chemin, & ont voulu courir au deuant par ſupplices & vengeances, tres-rarement s'en ſont bien trouuez: & n'ont pour cela eſchappé, teſmoin tant d'Empereurs Romains.

3. Punition des coniurez, & les aduis ſur ce.

Mais la coniuration deſcouuerte, la verité trouuée, que faut il faire? punir bien rigoureuſement les coniurez, eſpargner telles gens, c'eſt trahir cruellement le public: ils ſont ennemis de la liberté, bien & repos de tous; la iuſtice le requiert: ſi eſt ce qu'il y faut de la prudence, & ne s'y faut porter touſiours & par tout de meſme façon. Quelquefois il faut ſoudainement executer, meſmemẽt s'il y a petit nombre de coniurez. Mais ſoit en petit ou grand nombre, il ne faut par gehennes & tortures vouloir ſçauoir les complices (ſi autrement & ſecrettement l'on les peut ſçauoir, & faire mine de ne les ſçauoir: eſt bon) car l'on chercheroit ce que l'on ne voudroit pas trouuer. Il ſuffit que par la punitiõ d'vn petit nombre, les bons ſubiects ſoient contenus en leur deuoir, & deſtourner ceux qui ne ſont pas ou penſẽt n'eſtre pas decelez. Vouloir tout ſçauoir par tortures, c'eſt exciter force gens contre ſoy. Quelquefois faut delayer la punition; bien faut il promptement pourueoir à ſa

seureté. Mais les coniurez peuuent estre tels ou la descouuerte faicte en tel temps, qu'il n'en faut pas faire le semblant, & les vouloir punir sur l'heure, c'est ioüer à tout perdre. Le meilleur de tous c'est de preuenir la coniuration, l'eluder & rendre vaine, feignant pour ce coup ne sçauoir les coniurez: mais faire comme si l'on vouloit pouruoir à autre chose, comme firent les Carthaginois à Hannon leur Capitaine, *primum & solum sæpe insidiarum remedium, si non intelligantur.* Mais qui plus est quelquefois faut pardonner, si c'estoit vn grand à qui le Prince & l'Estat sont obligez, duquel les enfans, parens, amis soient puissans. Que ferez-vous? cõment rompre tout cela? s'il se peut auec seureté faut pardonner: ou au moins adoucir la peine. La clemence, en cet endroit est quelquefois non seulement glorieuse au Prince, *nil gloriosus principe impunè læso*: mais de tres-grande efficace pour la seureté à l'aduenir, destourne les autres de semblable dessein, & fait qu'ils s'en repentent, ou en ont honte, l'exemple en est tres-beau d'Auguste en-uers Cinna. Iust. l. 2. Tacit.

VI.
TRAHISON.

TRahison est vne conspiration ou entreprise secrette contre vne place ou vne trouppe: c'est comme la coniuration, vn mal secret, dangereux, difficile à éuiter: car souuent le traistre est au milieu & au gyron de la compagnie, ou du lieu qu'il veut vendre, & liurer. A ce malheureux mestier sont volontiers suiets les auaricieux, esprits legers, hypocrites: & ont volõtiers cecy qu'ils fõt Description.

Digitized by Google

bien ſonner la fidelité, la loüent & gardent ambitieuſement en petites choſes, & par là ſe voulans couurir ils ſe deſcouurent. C'eſt la marque pour les cognoiſtre. Les aduis y ſont preſque tous meſmes, qu'en la conuiration, ſauf en la punition, laquelle doit eſtre icy prompte, griefue & irremiſſible; car ce ſont gens mal nez, incorrigibles, tres-pernicieux au monde, dont ne faut auoir pitié.

2. Aduis & remedes.

VII.

EMOTIONS POPVLAIRES.

IL y en a pluſieurs ſortes ſelon la diuerſité des cauſes, perſonnes, maniere & durée, comme ſe verra apres: faction, ligue, ſedition? tyrannie, guerres ciuiles: mais nous parlerons icy tout ſimplement & en general de celles qui s'eſmeuuent à la chaude, comme tumultes ſubits, & ne durent gueres. Les aduis & remedes ſont leur faire parler & remonstrer par quelqu'vn, qui ſoit d'authorité de vertu & reputation ſinguliere, eloquent, ayant la grauité & enſemble la grace & induſtrie d'amadoüer vn peuple. Car à la preſence de tel homme, comme à vn eſclair, le peuple ſe tient coy.

2. Aduis & remedes

Velut magno in populo cùm ſæpe coorta
Seditio eſt ſæuitque animis ignobile vulgus
Iámque faces, & ſaxa volunt, furor arma miniſtrat:
Tum pietate grauem, ac meritis, ſi forte virum quem
Conſpexere, ſilent, arrectiſque auribus adſtant
Ille regis dictis animos, & pectora mulcet.

Quelquefois le chef meſmes y aille: mais il faut que ce ſoit auec vn front ouuert, vne forte aſſeurance, ayant l'ame quitte & nette de toute imagination

nation de la mort, & du pis qu'il peut aduenir: car d'y aller auec contenance douteuse & incertaine, par flatterie, douce & humble remonstrance, c'est se faire tort & ne rien aduancer. Cecy pratiquoit excellemment Cesar contre ses legions mutinées & armées contre luy.

-----Stetit aggere fulti
Cæspitis intrepidus vultu, neruisque timeri
Nil metuens-----

Autant en fit Auguste à ses legions Actiaques, dit Tacite. Il y a donques deux moyens de tenir & appaiser vn peuple esmeu & furieux; l'vn est par fierté, & pure authorité, & raison: cestuy-cy, qui est meilleur & plus noble, conuient au chef, s'il y va; mais il y doit bien penser, comme a esté dit, l'autre plus ordinaire est par flatterie & amadouement; car il ne luy faut pas resister tout ouuertement. Les bestes sauuages, ne s'appriuoisent iamais à coups de baston, dont les belles parolles, ny les promesses ne doiuent estre espargnées. En ce cas les sages permettent de mentir comme l'on fait les enfans & les malades. En cela estoit excellent Pericles, qui gaignoit le peuple par les yeux, les oreilles, & le ventre; c'est à dire par jeux, comedies, festins, & puis en faisoit ce qu'il vouloit. Ceste maniere plus basse & seruile, mais neceſſaire, se doit pratiquer par celuy que le chef enuoye, comme fit Menenius Agrippa à Rome; car s'il pense l'auoir de haute luitte; alors qu'il est hors des gonds de la raison, sans rien quitter, comme vouloient Apprius, Coriolanus, Caton, Phocion, sont contes.

VIII.

FACTION ET LIGVE.

Description.

FAction ou ligue, est vn complot & asso des vns contre les autres entre les subie ou entre les grands, ou les petits, en grand i ou petit. Elle vient quelquesfois des hayne sõt entre les particuliers & certaines famill le plus souuent d'ambition (peste des estats cun voulant auoir le premier rang. Celle entre les grãds est plus pernicieuse. Il y en a, voula dire, qu'elle est aucunement vtile au rain, & fait le mesme seruice au public, riotes des seruiteurs en la maison, disoit Mais cela ne peut estre vray, sinon aux tyra craignẽt que les subiets soient d'accord, ou petites & legeres querelles d'entre les villes, c

Zonaras

tre les Dames de la Cour, pour sçauoir qui uelles: mais non par fonctions importantes faut estouffer dés leur naissance, & leurs no noms, habillement, soubriquets, qui sont qu fois semences de vilains effets, tesmoin le embrasement & les grands meurtres adue Constantinople, pour les couleurs de vert & sous Iustinien, de defendre les assemblées secre

2. Les aduis & remedes.

peuuent seruir à cela. Les aduis sur ce, sont l ction est entre deux Seigneurs, le Prince ta par douceur de paroles ou menaces les acc comme fit Alexandre le Grand entre Ephe Craterus, & Archidamus entre deux de se S'il ne peut, il leur doit dõner des arbitres n pects, ny passiõnez. Le mesme doit-il faire, ction est entre plusieurs sujets, ou villes & c

Digitized by Google

nautez. S'il faut que luy meſme parle, il le fera auec conſeil appellé, pour éuiter l'enuie, & la hayne des condamnez. Si la faction eſt entre gens qui ſont en fort grand nõbre, & qu'elle ſoit ſi forte qu'elle ne ſe puiſſe appaiſer par iuſtice, le Prince y employera la force pour l'eſteindre du tout: mais il ſe gardera de ſe monſtrer affectiõné à l'vn plus qu'à l'autre, car à cela y a grand danger: & pluſieurs ſe ſont perdus: & eſt indigne de ſa grandeur, ſe faire compagnons des vns, & ennemy des autres, luy qui eſt le maiſtre de tous: & s'il faut venir à punition, il doit ſuffire que ce ſoit des chefs plus apparents.

IX.
SEDITION.

Description longue

SEDITION eſt vn violent mouuement de la multitude cõtre le Prince, ou le Magiſtrat. Elle naiſt & vient d'oppreſſiõ ou de crainte: car ceux qui ont fait quelque grande faute craignent la punition: les autres penſent & craignent qu'on leur vueille courir ſus: & tous deux par apprehenſion du mal ſe remuent pour preuenir le coup. Auſſi naiſt de trop grãde licence, de diſette, & neceſſité, tellement que les gens propres à ce meſtier ſont les endettez, & mal accommodez de tout, legers éuentez, & qui craignent la iuſtice. Tous ces gens ne peuuent durer en paix, la paix leur eſt guerre, ne peuuent dormir qu'au milieu de la ſẽdition, ne ſont en franchiſe que parmy les confuſions. Pour mieux cõduire leur fait, ils conferẽt enſẽble en ſecret, font de grandes plaintes, vſent de mots ambigus, puis parlent plus honneſtemẽt, & fõt les zelez

à la liberté & au bien public, au ſoulagement du peuple, & ſous ces beaux pretextes ils ſont ſuiuis de grand nombre. Les auis & remedes ſont premierement ceux qui ſeruent aux emotions populaires, faire parler à eux, leur remonſtrer par gens propres à cela, comme a eſté dit. 2. Si cela ne profite, il faut s'armer & fortifier, & pour cela ne proceder contr'eux, mais leur donner loiſir & terme de mettre de l'eauë en leur vin, aux mauuais de ſe repentir, aux bons de ſe réunir. Le temps eſt vn grãd medecin, meſmement aux peuples plus preſts à ſe mutiner & rebeller, qu'à combattre. *Ferocior plebs ad rebellendum, quàm bellandum: tentare magis quàm tueri libertatem.* 3. Cependãt eſſayer à les eſbranler par eſperance & par crainte, ce ſont les deux moyens, *ſpem offer metũ intẽde*. 4. Taſcher à les deſunir, & rompre leur intelligence. 5. En gagner & attirer par ſouſmain quelques vns d'entreux, par promeſſes & ſecretes recompenſes, dont les vns ſe retirent d'eux pour venir à vous, les autres demeurent auec eux pour vous y ſeruir, vous aduertiſſant de leurs menées, & les endormiſſãt & attiediſſãt leur chaleur. 6. A tirer & gaigner les autres, leur accordant vne partie de ce qu'ils demandent, & par belles promeſſes en termes ambigus Il ſera puis apres aiſé de reuoquer iuſtemẽt ce qu'ils aurõt extorqué iniuſtement par ſedition: *Irrita facies quæ per ſeditionem expreſſerint*, & lauer tout par douceur & clemence. 7. S'ils retournent en ſanté, raiſon, obeïſſance, les faut traiter doucement, & ſe contenter du chaſtiment de fort peu, des principaux autheurs & boutefeux, ſans s'enquerir d'auãtage des cõplices: mais que tous ſe ſentent en ſeureté & en grace

2. Aduis & remede.

X

LA TYRANNIE ET REBELLION.

LA tyrannie, c'eſt à dire la domination violente contre les loix & couſtumes eſt ſouuent cauſe des grands remuemens publics, d'où il auient rebellion, qui eſt vne eleuation du peuple contre le Prince à cauſe de ſa tyrannie, pour le chaſſer & debouter de ſon ſiege. Et differe de la ſedition en ce qu'elle ne veut point recognoiſtre le Prince pour ſon maiſtre: la ſedition ne va pas iuſques là, mais elle eſt mal contente du gouuernement, ſe plaint & veut vn amandement en iceluy. Or ceſte tyrannie eſt exercée par gens mal nez, cruels, qui aimẽt les meſchans, broüillons, rapporteurs, hayſſent & redoutent les gens de bien & d'honneur, *quibus ſemper aliena virtus formidoloſa, nobilitas, opes, omiſſigeſtique honores pro crimine, ob virtutes certiſſimum exitium, & non minus ex magna forma quàm mala.* Mais ils ſont bien punis, car ils ſont hays & ennemis de tous, viuent en perpetuelle crainte & apprehenſion; tout leur eſt ſuſpect: ſont bourrellez & deſchirez au dedans en leurs conſciences, & en fin periſſent de male mort & bien toſt: car c'eſt choſe tres-rare qu'vn vieil Tyran. Deſcription.

Les auis & remedes en ce cas, ſont au lõg deduits cy apres en lieu plus propre. Les auis reuiennent à deux; empeſcher à l'entrée le tyrã, qu'il ne ſe rẽde maiſtre, eſtant inſtallé & recognu le ſouffrir, & luy obeïr. Il vaut mieux le tolerer, qu'eſmouuoir ſedition, & guerre ciuile *peius, deteriúſque, tyrannide ſine iniuſto imperio bellum ciuile*, ou n'y gagne rien de regimber ou rebeller, en aigriſt, & rend en- 2. Auis & remedes. ch. 16. Plut. in Bruto.

cor plus cruels les mauuais Princes: *Nil tam exasperat feruorem vulneris, quàm ferendi impatientia.* La modestie & obeissance les adoucist: car la douceur du Prince, dit ce grand Prince Alexandre, ne consiste pas seulement en leur naturel: mais aussi au naturel des sujets, lesquels souuent par leurs
Curt. Tacit. mesdisances & mauuais deportemens irritent & gastent le Prince, ou l'empirent, *obsequio mitigatur imperia, & contra, contumacia inferiorum, lenitatem imperitantis diminui: contumaciam cum pernicie, quàm obsequium cum securitate malunt.*

XI.
GVERRES CIVILES.

Descri-ption. QVAND l'vn de ces susdits remuëmens publics, emotions populaires, faction, sedition rebellion, vient à se fortifier & durer iusqu'à prendre vn train & forme ordinaire: c'est vne guerre ciuile, laquelle n'est autre chose qu'vne prise, & menée d'armes par les subiets, ou entr'eux, c'est esmotion populaire ou faction & ligue: ou contre le Prince, l'Estat, le magistrat, & c'est seditiõ ou rebelliõ. Or il n'y a mal plus miserable, ny plus hõteux, c'est vne mer de malheurs. Et vn Sage a tresbien dit, que ce n'est pas proprement guerre, mais maladie de l'Estat, maladie chaude & frenaisie. Certes qui en est l'auteur, doit estre effacé du nõbre des hõmes, & chassé des bornes de la nature humaine. Toute sorte de meschanceté s'y trouue, impieté & cruauté entre les parẽs mesme, meurtres auec toute impunité, *Occidere palã, ignoscere non nisi fallendo licet, non ætas, non dignitas quemquã protegit,*

Nobilitas cũ plebe perit, latéque vagatur ensis. Toute desloyauté, discipline abolie. *In omne fas, nefasque auidos aut venales non sacro, non prophano abstinentes:* Le petit & inferieur fait du cõpagnon auec le grãd. *Rheni mihi Cæsar in undis duxerat, hic socius, facinus quos inquinat, æquat.* Lequel n'ose parler, car il est du mestier, encor qu'il ne l'approuue, *Obnoxiis dum tibus & prohibere non ausis.* C'est vne confusiõ horrible, *metu ac necessitate huc illus mutantur.* Somme ce n'est que misere. Mais il n'y a rien de miserable, que la victoire: car quãd pour le mieux elle tõbe roit entre les mains de celuy, qui a le droit de son costé, elle le rendroit insolent, cruel & farouche, voire quand il seroit d'vn doux naturel, tant ceste guerre intestine acharne, & est vn venin, qui consome toute l'humanité, & n'est en la puissance des chefs de retenir les autres. Il y a deux causes à cõsiderer des guerres ciuiles. L'vne est secrete, laquelle comme elle ne se fait & ne se void, aussi ne se peut elle empescher, ny remedier, c'est le destin, la volonté de Dieu, qui veut chastier ou du tout ranger vn Estat. *Iusse magna ruunt, lætis hanc numina rebus crescendi posuere modum.* L'autre est bien apperceuë par les Sages, & s'y peut bien remedier, si l'on veut, & que ceux à qui il appartiẽt y mettẽt la main. C'est la dissolution & generale corruption des mœurs, par laquelle les vaueants n'ayans que faire veulent remuër, mettre tout en combustion, couurir leur playes par les maux de l'Estat. Car ils ayment mieux estre accablez de la ruine publique, que de la leur particuliere. *Misere cuncta, & priuata vulnera Reipublicæ malis operire: nam ita se res habet, ut publica ruina quisque malis quàm sua proteri, &*

Sescauses.

idem passurus minus conspici. Or les aduis & remedes à ce mal de guerre ciuile, sont à la finir au plustost, ce qui se fait par deux moyens, accord, ou victoire. Le premier vaut mieux, encor qu'il ne fust pas tel que l'on desire, le tẽps remediera au reste. Il faut quelquefois se laisser vn peu tromper, pour sortir de guerre ciuile, comme il est dit d'Antipater, *bellum finire cupienti, opus erat decipi.* La victoire est dangereuse: car il est à craindre que le victorieux en abuse, & en suiue vne tyrannie. Pour bien s'y porter, il s'y faut deffaire de tous les autheurs de troubles, & autres remueurs & sanguinaires, tant d'vne-part que d'autre, soit en les enuoyant loing, sous quelque beau pretexte & charge, en les diuisant, ou les employant contre l'estranger: & traittant au reste doucement le menu peuple.

XII.

ADVIS POVR LES PARTICVLIERS, en toutes les susdictes diuisions politiques.

Deux questiõs

La premiere s'il faut prendre party.

VOila plusieurs especes de troubles & diuisions publiques, ausquelles & à chacune d'icelles ont esté donnez aduis & remedes pour le regard du Prince: maintenant il en faut donner pour les particuliers. Cecy ne se vuide pas en vn mot: il y a deux questiõs: l'vne, s'il est loisible à l'homme de bien, de prendre party, ou demeurer coy: l'autre en tous les deux cas: c'est à dire, estant d'vn party, ou n'en estant point, commẽt on s'y doit comporter. Quant au premier poinct, il se propose pour ceux qui sont libres; & ne sont encores engagez

à aucun party: car s'ils y ſont ja engagez, ceſte premiere queſtion n'eſt pour eux, ils ſont renuoyez à la ſeconde. Ie dis cecy à cauſe que l'on peut bien eſtre d'vn party, non par chois & deſſein : voire que l'on n'approuue pas, mais parce que l'on s'y trouue tout porté & attaché par tres-grandes & puiſſantes liaiſons, que l'on ne peut honneſtement rompre, qui couurent & excuſent aſſez eſtãs naturelles & equiualentes. Or la premiere queſtion a des raiſons & exẽples contraires. Il ſemble d'vne part que l'homme de bien ne ſçauroit mieux faire que de ſe tenir coy, car il ne ſçauroit s'immicer à aucun party ſans faillir, pource que toutes ces diuiſions ſont illegitimes de ſoy, ne peuuent eſtre menées n'y ſubſiſter ſans inhumanité & iniuſtice. Et pluſieurs gens de bien ont abhorré cela, cõme reſpondit Aſinius Pollio à Auguſte, qui le prioit de le ſuiure cõtre Marc Antoine. D'autre-part eſt-il pas raiſonnable de ſe ioindre aux bons, & ceux qui ont le droit? Le ſage Solon l'a ainſi iugé, voire il chaſtie rudement celuy qui s'en retire & ne prẽd party. Le profeſſeur de vertu Caton l'a ainſi practiqué, en ſe contentant de tenir vn party, mais y commandant. Pour vuider ce doute, il ſemble que les hommes illuſtres qui ont charge publique & credit & ſuffiſance en l'eſtat, peuuent & doiuent ſe ranger du party qu'ils iugeront le meilleur : car ils ne doiuent abandonner en la tourmẽte le gouuernail du vaiſſeau, qu'ils cõduiſoient en bonace: doiuent ſeruir en leurs dignitez, pouruoir à la ſeureté de l'eſtat, & les priuez ou qui ſont moindres en charge & en ſuffiſãce d'eſtat, s'arreſter & ſe retirer en quelque lieu paiſible & aſſeuré durãt la diuiſiõ:

ou ſe tenir coy.

Veleius l. 2.

Digitized by Google

& tous les deux se comporter, comme il va estre dit. Au reste pour le choix du party, quelquefois il n'y a point de difficulté, car l'vn est si iniuste & mal-heureux, que l'on ne s'y peut mettre auec aucune raison. Mais d'autrefois la difficulté est bien grande, & puis il y a plusieurs choses à penser outre la iustice & le droict des parties.

La 3. cõment se comporter.

3. Venons à l'autre poinct, qui est du comportement de tous. Or il se vuide en vn mot par l'aduis & la regle de moderation, suiuant l'exemple d'Atticus, tant renommé pour sa modestie & prudence en tels orages, tenu touſiours & estimé pour fauoriser le bon party, toutesfois sans s'enueloppper aux armes, & sans offence de l'autre party.

1. Outrez. Modere.

Parquoy ceux qui sont declarez d'vn party s'y doiuent porter non outrez, mais auec moderation, ne s'embesongnant point aux affaires, s'il n'y sont tous portez & pressez, & en ce cas s'y porter auec tel ordre & attrempance que l'orage passe sur leur teste sans offence, n'ayant aucune part à ces grãds desordres, insolences, qui s'y commettent: mais au rebours les addouciſſant, destournans, eludans

2. Neutres

comme ils pourrõt. Ceux qui ne sont declarez, ny engagez à aucun party (desquels la condition est plus douce & meilleure) encores que peut-estre au dedans & en affection ils en ont vn, doiuent demeurer neutres, c'est à dire, ne se soucier de l'issuë & de l'estat des vns ny des autres, demeurans à eux seuls, & comme spectateurs en theatre, se paiſſans des miseres d'autruy. Tels sont odieux à tous, & courent en fin grande fortune, comme il se lit des Thebains en la guerre de Xerxes, & de Iabes Galaad. *Neutralitas nec amicos parit, nec inimicos tollit,*

Iud. 21. Tit. Liu.

La neutralité n'eſt ny belle ny honneſte, ſi ce n'eſt auec conſentement des partis, comme Ceſar qui declara de tenir les neutres pour ſiens: au contraire de Pompée, qui les declara ennemis : ou à vn eſtranger, ou à tel, qui pour ſa grandeur & dignité ne s'en doit point meſler, mais pluſtoſt eſtre reclamé arbitre & moderateur de tous, ny auſſi, & moins encores inconſtãs, chancelans, meſtifs, Prothées, plus odieux encores que les neutres, & offenſifs à tous. Mais ils doiuent (demeurãs partiſans d'affection s'ils veulent : car la penſée & l'affection eſt toute noſtre) eſtre communs en actions, offenſifs à nuls, officieux & gratieux à tous, ſe complaignans du malheur cõmun. Tels ne ſe font point d'ennemis, ne perdẽt leurs amis. Ils ſont propres à eſtre mediateurs, & admirables compoſiteurs, qui ſont encores meilleurs que les communs. Ainſi de nos partiſans, qui ſont quatre: deux ſont mauuais, les neutres & les inconſtans : & deux bons, les communs & les mediateurs : mais touſiours l'vn plus que l'autre, comme des partiſans y en a deux, les outrez & moderez.

Inconſtans.

Communs.

Mediateurs.

DES TROVBLES ET diuiſions priuées.

CHAP. XIII.

AVx diuiſions priuées on peut commodémẽt & loyalemẽt ſe cõporter entre les ennemis, ſi ce n'eſt auec vne égale affection, au moins tẽperée, ne s'engageant aux vns, qu'ils puiſsẽt requerir tout de nous, & auſſi ſe contenter d'vne moyenne meſure de leur grace, ne rapporter que les choſes indifferentes ou cogneuës, ou qui ſeruent

en commune, disant rien à l'vn que l'on ne puisse dire à l'autre à son heure en changeant seulement l'accent & la façon.

DE LA IVSTICE.
seconde vertu.
De la Iustice en general.
CHAP. V.

1. Description.

IVSTICE, est à rẽdre à chascun ce qui luy appartient, à soy premierement & puis à autruy: & par ainsi elle comprẽd tous les deuoirs & offices d'vn chacun, qui sõt doubles, le premier est à soy-mesme, le second à autruy: & sont comprins en ce commandement general, qui est le sommaire de toute iustice. Tu aymeras ton prochain comme toy-mesme; lequel non seulement met le deuoir enuers autruy en second lieu, mais il le monte & le regle au patron du deuoir & amour enuers soy: car comme disent les Hebrieux, il faut commencer la charité par soy-mesme.

2. Iustice premiere & originelle.

Le commencement donc de toute iustice, le premier, & plus ancien commandement est de la raison sur la sensualité. Auparauãt que l'on puisse biẽ commander aux autres, il faut apprendre à commander à soy mesme, rendãt à la raison la puissance de commander, & assuietissant les appetits & les plians à l'obeyssance. C'est la premiere originelle iustice interne, propre, & la plus belle qui soit. Ce commandement de l'esprit sur la partie brutale & sensuelle, de laquelle sourdẽt les passions, est bien cõparé à vn escuyer, qui dresse vn cheual, pource

que se tenant tousiours dedans la selle, il la tourne & manie à sa volonté.

Pour parler de la iustice, qui s'exerce au dehors & auec autruy, il faut sçauoir premieremẽt qu'il y a double iustice, vne naturelle, vniuerselle, noble Philosophique, l'autre aucunement artificielle, particuliere, politique, faitte & contrainte au besoin des polices & estats. Celle-là, est bien mieux reglée, plus roide, nette & belle, mais elle est hors l'vsage incommode au monde tel qu'il est. *Veri iurisgetmanæque iustitiæ solidam & expressam effigiem nullam tenemus, vmbris & imaginibus vtimur*; il n'ẽ est aucunemẽt capable cõme a esté dit. C'est la regle du Polyclete, inflexible, inuariable. Ceste-cy est plus lasche & molle, s'accõmodant à la foiblesse & necessité humaine & populaire. C'est la regle Lesbienne & de plomb, qui ploye & se tord, selon qu'il est besoin, & que le temps, les personnes, les affaires, & accidens le requierent. Ceste-cy permet au besoin & approuue plusieurs choses, que celle là reietteroit & condamneroit du tout. Elle a plusieurs vices legitimes, plusieurs actions bonnes illegitimes. Cette là regarde tout puremẽt la raison, l'honneste, cette-cy cõsidere fort l'vtile, le ioignant tant qu'elle peut auec l'honnesteté. De celle-là, qui n'est qu'en idée & en theorique n'en faut point parler.

3. Distinction de iustice. Li. 1. c. 37.

La iustice vsuëlle, & qui est en prattique par le monde, est premierement double, sçauoir égale, astreinte aux termes des loix, selon laquelle les Magistrats & Iuges ont à proceder: l'autre equitable, laquelle sans s'assuiettir aux mots de la loy marche plus librement, selon l'exigence des cas,

4. De la iustice vsuëlle.

voire quelquesfois contre les mots de la loy, ou pour mieux dire, elle manie & regle la loy selon qu'il faut: dont a dit vn Sage, que les loix mesmes & la iustice ont besoin d'estre menées & conduites iustement, c'est à dire, auec equité, *quæ expositio & emendatio legis est, exponit sensum, emendat defectum.* C'est la fine fleur de Iustice qui est en la main de ceux qui iugent en souueraineté. Item pour parler particulierement, il y a double iustice, l'vne commutatiue entre les particuliers, laquelle se manie par proportion Arithemetique: l'autre distributiue administrée publiquement par proportion Geometrique, elle a deux parties: la recompense, & la peine.

5. N'y a point de vraye iustice au monde.

Or toute cette Iustice vsuelle & de pratique n'est point vrayement, & parfaitement iustice: & l'humaine nature n'en est pas capable non plus que de toute autre chose en sa pureté. Toute iustice humaine est meslée auec quelque grain d'iniustice, faueur, rigueur, trop, & trop peu: & n'y a point de pure & vraye mediocrité, d'où sont sortis ces mots des anciens, Qu'il est force de faire tort en detail, qui veut faire droit en gros; & iniustice en petites choses, qui veut faire iustice en grandes. Les Legislateurs pour donner cours à la iustice cõmutatiue, tacitement permettẽt de se tromper l'vn l'autre, & à certaine mesure, mais qu'elle ne passe point la moitié de iuste prix: & c'est pource qu'ils ne sçauroient mieux faire. Et en la iustice distributiue combien d'innocens pris, & de coupables absous & relaxez, & sans la faute des Iuges, sans conter le trop, ou le trop peu, qui est presque perpetuel en la plus nette iustice. La iustice s'ẽpesche elle mesme,

Digitized by Google

& la ſuffiſance humaine ne peut voir, ny pouruoir à tout. Voicy entre autres vn grand defaut en la iuſtice diſtributiue, de punir ſeulement, & non ſalarier, bien que ce ſoient les deux parties & les deux mains de la iuſtice: mais ſelon qu'elle s'exerce cõmunement elle eſt manchotte & incline toute à la peine. La plus grande faueur que l'on reçoiue d'elle, c'eſt l'indemnité, qui eſt vne monnoye trop courte pour ceux qui font mieux que le commun. Mais il y a encores plus: car ſoyez deferé & accuſé à tort, vous voila en peine & ſouffrez beaucoup: enfin voſtre innocence cogneuë vous en ſortez abſous de la premiere punition, mais ſans reparation de l'affliction, qui vous demeure touſiours. Et l'accuſateur moyennãt qu'il aye apporté ſi petite couleur que ce ſoit (qui eſt facile à faire) s'en va ſans punition, tant eſt eſcharſe la iuſtice au loyer, & recognoiſſance du bien, & tout au chaſtiment. Dõt eſt venu ce jargon, que faire iuſtice, & eſtre ſubiet à iuſtice s'entend touſiours de la peine: & eſt aiſé à qui veut, de mettre vn autre en peine, le reduire en tel eſtat, qu'il n'en ſortira iamais qu'auec perte.

De la iuſtice, & du deuoir y a trois parties principales. Car l'homme doit à trois, à Dieu, à ſoy, à ſon prochain, au deſſus de ſoy, à ſoy & à coſté: du deuoir enuers Dieu, qui eſt la pieté & religion, a eſté dit aſſez amplement cy-deſſus. Il reſte donc icy à parler dũ deuoir enuers ſoy, & ſon prochain.

6. Diuiſiõ de cette matiere l. 2. c 5.

DE LA IVSTICE ET DEVOIR de l'homme à soy-mesme.

CHAP. VI.

CEcy est assez compris en tout cet œuure ; au premier liure qui enseigne à se cognoistre & toute l'humaine condition, au second qui enseigne à estre sage, & en donne les aduis & les regles: & au reste de ce liure, specialement és vertus de force & temperance : toutesfois comme en vn sommaire ie mettray icy quelques aduis plus expres & formels.

Le premier & fondamental aduis est de se resoudre à ne viure point par acquit, à l'incertain & à l'aduanture, cõme font presque tous ceux qui semblent se mocquer, & ne viure pas à bon escient, ne traittent & ne conduisent point leur vie serieusement, attentiuement, viuent du iour à l'autre, comme il aduiendra. Ils ne gouſtent, ne possedent, ny ne ioüissent de la vie: mais ils s'en seruent pour faire d'autres choses. Leurs desseins & occupations troublent souuent, & nuisent plus à la vie qu'ils ny seruent. Ces gens icy font tout à bon escient, sauf de viure. Toutes leurs actions & les petites pieces de la vie leur sont serieuses : mais tout le corps entier de la vie n'est qu'en passant, & cõme sans y penser : c'est vn presuppose, à quoy ne faut plus penser, ce qui n'est qu'accident leur est principal, & le principal ne leur est qu'accessoire. Ils s'affectionnẽt & roidissent à toutes choses, les vns à amasser sciences, hõneurs, dignitez, richesses: les autres à prẽdre leurs plaisirs, chasser, ioüer, passer le temps,

temps, les autres à des speculations, fantaisies, inventions: les autres à manier & traitter affaires: les autres à autres choses, mais à viure ils n'y pensent pas. Ils viuent comme insensiblement estans bandez & pensifs à autres choses. La vie leur est comme vn terme & vn delay pour l'employer à autre chose. Or tout cecy est tres-iniuste, c'est vn malheur & trahison à soy-mesme: c'est bien perdre sa vie, & aller contre ce qu'vn chacun se doit, qui est viure serieusement, attentiuement & ioyeusement, *benè viuere & lætari: sibi semper valere & viuere doctus*, afin de bien viure & bien mourir c'est la tasche d'vn chacun. Il faut mener & conduire sa vie à la façon d'vn grand affaire, de poids, & de consequence, & comme vn prix fait, duquel il faut rendre compte exactement & par le menu. C'est nostre grand affaire: auſſi tout le reste n'est que baboyes, choses accessoires & superficiaires. Il y en a qui deliberent bien de ce faire, mais c'est quand il ne leur faut plus viure, ressemblent à ceux, qui attendent à vendre & achepter iusques apres que la foire est passée, & puis font des sottes & vaines plaintes. Ne me sera-il iamais loisible de faire ma retraitte, & de viure à moy, *quàm serum est incipere viuere, cùm desinendum est: quàm stulta mortalis atris obliuio? dum differtur, vita transcurrit.* Voila pourquoy les Sages crient de bien mesnager le temps, *tempora parce*, que nous n'auons besoin de chose tãt que du temps, disoit Zenon: car la vie est courte, & l'art est longue, non l'art de guarir, mais plustost de viure, qui est la sagesse. A ce premier & capital aduis seruent les suiuans. Voyez Ep. 1. ch. 35.

2. Apprendre à demeurer, se delecter & conten-

ter seul, voire se passer de tout le monde,
est, la plus grande chose est de se voir est
la vertu se contente de soy, & gaignons
de pouuoir à bon escient viure seuls, &
nostre ayse; apprenons à nous passer & n
prendre de toutes les liaisons, qui nous att
autruy, & que nostre contentement de sp
nous, sans chercher, ny aussi desdaigner o
les compagnies, voire gayement y aller &
uer, si le besoin nostre ou d'autruy le requi
ne nous y acquiner, & y establir nostre pl
me aucuns qui sont comme demy perdus est
Il faut auoir dedans soy dequoy s'entretet
tenter, *cum sibi sua gaudere*. Qui a gaigné ce
plaist par tout, & en toutes choses. Il faut b
re de la mine conforme à la compagnie, & à
qui se presente & soy autre, & s'accommo
truy; triste si besoin est, mais au dedãs secret
jours mesme; ce cy est la meditation & co
tion, qui est l'aliment & la vie de l'esprit, *cu*
uere est cogitare. Or par le benefice de nature
occupation, que nous facions plus souuen
long-temps, si qui doit plus facile, plus natu
plus nostre, que mediter & entretenir les p
Mais elle n'est pas à tous de mesme, ains b
uerse, selon que les esprits sont: aux vns elle
ble, aux autres forte; aux vns c'est fecardise,
te languissante, vacance & diserte de tout au
soigne; mais les grands en font leurs princip
cation, & plus serieux estude, dont ils ne
mais plus en besongnez, ny moins seuls (co
est dit de Scipion) que quand ils sont seuls,
iournent d'affaires, à l'imitation de Dieu, qu

ſe paiſt d'eternelle penſée. C'eſt la beſongne des Dieux (dit Ariſtote) de laquelle naiſt leur beatitude, & la noſtre.

Or cette ſolitaire occupation ; & cet entretien ioyeux ne doit point eſtre en vanité, moins en choſe vicieuſe: mais en l'eſtude & connoiſſance profonde, & puis diligente culture de ſoy meſme; c'eſt le prix fait, le principal, premier & plus plein ouurage de chacun. Il faut touſiours ſe guetter, taſter, sõder, iamais ne s'abandõner, eſtre touſiours chez ſoy, ſe tenir à ſoy: & trouuant que pluſieurs choſes ne vont pas biẽ, ſoit par vice & defaut de nature, ou contagion d'autruy, ou accident ſuruenu, qui nous trouble, faut tout doucement les corriger, & y pouruoir. Il faut s'arraiſonner ſoy meſmes, ſe redreſſer, & remettre courageuſement, non pas ſe laiſſer aller & couler par deſdain & nonchalãce. Il faut auſſi en éuitãt toute faineantiſe & fetardiſe, qui ne fait qu'ẽroüiller & gaſter & l'eſprit & le corps, ſe tenir touſiours en haleine, en exercice & en office: non toutesfois trop tendu, violent & penible, mais ſur tout honneſte, vertueux, & ſerieux: & pluſtoſt, pour ce faire, tailler de la beſoigne, & ſe propoſer des deſſeins pour s'y occuper ioyeuſement, conferant auec les honneſtes hommes, & les bons liures, diſpenſant bien ſon tẽps, & reglant les heures, & non viure tumultuairement & par hazard.

3. Se connoiſtre & cultiuer.

4. Se tenir en exercice.

5. Meſnager toutes choſes.

Meſnager biẽ & faire ſon profit de toutes choſes qui ſe preſentent, ſe font, ſe diſent, ſans faire leçon, ſe les appliquer ſans en faire bruit ny ſemblant.

6. Regler ſon eſ-

Et pour plus particulariſer, nous ſçauõs que le deuoir de l'homme enuers ſoy eſt en trois, cõme il a trois parties, à regler & conduire l'eſprit, le corps,

prit, c'est à dire, son iugement.

& les biens. Pour l'esprit, le premier & principal auquel appartiennent premierement & par precipuit les aduis generaux, que nous venons de dire, nous sçauons que tous ses mouuemens reuiennẽt à deux, penser & desirer: l'entendement & la volonté, ausquels respondent la science & la vertu, les deux ornemens de l'esprit. Quant au premier qui est l'entendement, il le faut preseruer de deux choses aucunement contraires & extremes, sçauoir sottise & folie, c'est à dire, de vanitez & niaiseries d'vne part, c'est l'abastardir & le perdre: il n'a pas esté fait pour niaiser, *non ad iocum & lusum genitus, sed ad seueritatem potius*, & d'opinions fantasques, absurdes & extrauagantes; d'autre c'est le sallir & villaner. Il le faut paistre & entretenir de choses vtiles & serieuses, le teindre & abbreuer des opinions saines, douces, naturelles, & ne faut pas tant estudier à l'esleuer & guider, à le tendre & roidir, comme à le regler, ordonner, & policer. L'ordre & la pertinence c'est l'effet de sagesse, & qui dõne prix à l'ame, & sur tout se garder de presomption, opiniastreté: vices familiers à ceux qui ont quelque gaillardise & vigueur d'esprit, plustost se tenir au doute en suspens, principalemẽt és choses qui reçoiuent oppositiõs & raisons de toutes parts, malaisées à cuire & digerer, c'est vne belle chose que sçauoir bien ignorer & douter, & la plus seure de laquelle ont fait profession les plus nobles Philosophes, voire c'est le principal effect & fruict de la science.

Pour le regard de la volonté, il faut en toutes choses se regler & sousmettre à la droitte raison qui est l'office de vertu, & non à l'opinion volage,

Digitized by Google

inconſtãte, faulſe ordinairement, moins encores à la paſſion. Ce ſont les trois, qui remuënt & regentent nos ames. Mais voicy la difference, le Sage ſe regle & ſe range à ce qui eſt ſelon nature & raiſon, regarde au deuoir, tient pour apocriphe, & ſuſpect ce qui eſt de l'opinion, cõdamne tout à fait ce qui eſt de la paſſion: & pource vit-il en paix, chemine tout doucement en toutes choſes, n'eſt point ſujet à ſe repentir, ſe deſdire, changer: car quoy qu'il aduienne, il ne pouuoit mieux faire ny choiſir: & puis il ne s'eſchauffe point, car la raiſon va tout doux. Le fol qui ſe laiſſe mener à ces deux, ne fait qu'extrauaguer, ſe gendarmer: iamais ne repoſe. Il eſt touſiours à ſe raduiſer, changer, tabiller, repentir, & iamais n'eſt content: auſſi n'appartient-il qu'au Sage de l'eſtre, & qu'à la raiſon & à la vertu de nous faire & rendre tels. *Nulla placidior quies, niſi quam ratio compoſuit.* L'homme de bien ſe doit regenter, reſpecter, & craindre ſa raiſon & ſa conſcience, qui eſt ſon bon genie, ſi qu'il ne puiſſe sãs honte broncher en leur preſence, *rarum eſt, vt ſatis ſe quiſque vereatur.*

Quand au corps l'on luy doit aſſiſtance & conduite. C'eſt folie de vouloir ſequeſtrer & deſprendre ces deux parties principales l'vne de l'autre: au rebours il les faut rallier & reioindre. La nature nous a donné le corps comme inſtrument neceſſaire à la vie: il faut que l'eſprit, comme le principal, prenne la tutelle du corps. Il ne le doit pas ſeruir: ce ſeroit la plus vile, iniuſte, honteuſe & onereuſe ſeruitude de toutes: mais l'aſſiſter, le conſeiller, & luy eſtre comme mary. Il luy doit donc du ſoin, & non du ſeruice; il le doit traitter,

comme seigneur, non cõme tyran: le nourrir, non l'engraisser: luy monstrãt qu'il ne vit pas pour luy, mais qu'il ne peut viure icy bas sãs luy. C'est adresse à l'ouurier de sçauoir bien vser, & se seruir de ses outils: aussi est-ce vn grand aduantage à l'homme de se sçauoir bien seruir de son corps, & le rendre instrument propre à exercer la vertu. Au reste le corps se conserue en bon estat, par nourriture moderée, & exercice bien reglé. Cõment l'esprit doit auoir part & luy faire compagnie aux plaisirs, il a
Liure. 2. chap. 5. esté dit cy-dessus, & sera encores dit en la vertu de temperance.

9 Pour les biens. Quant aux biens, & au deuoir d'vn chacun en cét endroit, il y a plusieurs & diuers offices, sont sciences differentes qu'amasser des biens, cõseruer, ménager, emploitter, & leur donner tout. Tel est sçauant en l'vn, qui n'entend rien en l'autre, & n'y est propre. L'acquisition a plus de parties, que toutes les autres. L'emploitte est plus glorieuse & ambitieuse. La conseruation & la garde, qui est propre à la femme, est sombre.

Ce sont deux extremitez pareillement vitieuses, aymer & affectiõner les richesses: les hayr & reietter. I'entens richesses, ce qui est outre & par dessus la necessité & la suffisance. Le sage ne fera ny l'vn ny l'autre, selon le souhait & priere de Salomõ, ny richesses ny pauureté: mais les tiendra en leur rãg, les estimant ce qu'elles sont, chose de soy indifferente, matiere de bien & de mal, vtiles à beaucoup de bonnes choses.

Liure 2. chap. 11. Les maux & miseres, qui sont à l'affectionner & à hayr les biens, ont esté dits cy-dessus: voicy maintenant la reigle en la mediocrité, qui est en

cinq mots. 1. Les vouloir, mais ne les aymer point, *ſapiens non amat diuitias, ſed maiult.* Tout ainſi que l'homme petit, & foible de corps voudroit bien eſtre plus haut, & plus robuſte, mais c'eſt ſans s'en ſoucier, & ſans s'en donner peine, cherchant ſans paſſion ce que la nature deſire, la fortune ne nous en ſçauroit priuer. 2. Encores beaucoup moins les chercher aux deſpens & dommages d'autruy, ou par arts & moyens laſches & ſordides, afin que perſonne ne nous les pleure, pleigne ou enuie, s'il n'eſt malicieux. 3. Aduenans & entrans par la porte honneſte de deuant ne les rebutter, ains gayement les accepter & receuoir en ſa maiſon, non en ſon cœur: en ſa poſſeſſion, non en ſon amour, comme n'en eſtans dignes. 4. Les ayant, les employer honneſtement & diſcrettement en bien meritant d'autruy: afin que pour le moins ſoit autant honneſte leur ſortie que leur entrée. 5. S'en allant d'elles-meſmes, ſe deſrobans, & ſe perdans ne s'en contriſter, ne s'en allant rien du noſtre, *ſi diuitiæ effluxerint, non auferent niſi ſemet ipſas.* Bref, celuy ne merite eſtre accepté de Dieu, & indigne de ſon amour & de profeſſion de vertu, qui fait cas des biens de ce monde. *Aude hoſpes contemnere opes, & te quoque dignum. Finge Deo.*

DE LA IVSTICE ET DEVOIR DE l'homme enuers l'homme.

ADVERTISSEMENT.

CE deuoir eſt grãd, & a pluſieurs parties. Nous en ferons du premier coup deux grãdes: En la

Digitized by Google

premiere nous metrons les deuoirs generaux, simples & communs, requis de tous & vn chacun, enuers tous & vn chacun, soient de cœur, de parole, & de fait, qui sont amitié, foy, verité, & admonitiõ libre, bien fait, humanité, liberalité, recognoissance: En la seconde seront les deuoirs speciaux, requis par vne speciale & expresse raison & obligation, entre certaines & certaines personnes, comme entre les mariez, parens, & enfans, maistres & seruiteurs, Princes & subiets, magistrats, les grands & puissans, & les petits.

PREMIERE PARTIE, QVI EST *des deuoirs generaux, & communs de tous enuers tous. Et premierement.*

De l'amour ou amitié.

CHAP. VII.

1. Description d'amitié.

AMitié est vne flãme sacrée allumée en nos poitrines, premieremẽt par nature, & a mõstré sa premiere ardeur entre le mary & la femme, les parens, les enfans, les freres & sœurs : & puis se refroidissant a esté allumée par art & inuention des alliances, compagnies, frairies, colleges & communautez. Mais pource qu'en tout cela estãt diuisée en plusieurs pieces elle s'affoiblissoit, & qu'elle estoit meslée & detrempée auec d'autres considerations viles, commodes, delectables, pour se roidir, & nourrir plus ardente s'est ramassée toute en soy, & racourcie plus estroitte entre deux vrays amis. Et c'est la parfaicte amitié, qui est

d'autant plus chaude & ſpirituelle que toute autre, comme le cœur eſt plus chaud que le foye & le ſang des veines.

L'amitié eſt l'ame & la vie du monde plus neceſſaire, diſent les ſages, que le feu & l'eau: *amicitia neceſſitudo, amici neceſſary* c'eſt le ſoleil, le baſton, le ſel de noſtre vie: car ſans icelle tout eſt tenebres: & n'y a aucune ioye, ſouſtien, ny gouſt de viure: *amicitia iuſtitiæ conſors, naturæ vinculum, ciuitatis præſidium, ſenectutis ſolatium, vitæ humanæ portus: ea omnia conſtant, diſcordia cadunt Amicus fidelis protectio fortis, medicamentum vitæ & mortalitatis, & qui inuenit illum, inuenit theſaurum.*

Et ne faut penſer que l'amitié ne ſoit vtile & plaiſante qu'en priué, & pour les particuliers: car encores l'eſt elle plus au public, c'eſt la vraye mere nourrice de la ſocieté humaine, conſeruatrice des eſtats & polices. Et n'eſt ſuſpecte ny ne deſplaiſt qu'aux tyrans, & aux monſtres, non qu'ils ne l'adorent en leur cœur, mais pource qu'ils ne peuuẽt eſtre de l'eſcot, l'amitié ſeule ſuffit à conſeruer ce monde. Et ſi elle eſtoit en vigueur par tout, il ne ſeroit ja beſoin de loy, qui n'a eſté miſe que ſubſidiairement, & comme vn ſecond remede au defaut de l'amitié: afin de faire & contraindre par ſon authorité ce qui deuroit eſtre librement & volontairement fait par amitié. Mais la loy demeure beaucoup au deſſous d'elle. Car l'amitié regle le cœur, la langue, la main, la volonté & les effets; la loy ne peut pouruoir qu'au dehors. C'eſt pourquoy Ariſtote, a dit que les bons Legiſlateurs ont eu plus de ſoin de l'amitié, que de la iuſtice: & pour ce que la loy & la iuſtice ſouuent encores perd sõ

3. Cõbien neceſſaire au public.

Digitized by Google

credit, le troiſieſme remede & moindre de tous a eſté aux autres & à la force du tout contraire au premier de l'amitié. Voila par dégrez les 3. moyens du gouuernement public: mais l'amitié vaut bien plus que les autres, auſſi les ſeconds & ſubſidiaires ne valent iamais tant que le premier, & principal.

4. Diſtinction 1. des cauſes.

Il y a grande diuerſité, & diſtinction d'amitié, celle des anciens en quatre eſpeces, Naturelle, Sociale, Hoſpitaliere, Venerienne, n'eſt point ſuffiſãte. Nous en pouuons marquer trois; La premiere eſt tirée des cauſes, qui l'engendre, qui ſont quatre, Nature, Vertu, Profit, Plaiſir, qui marchent quelquesfois toutes en trouppe: autresfois deux, ou trois, & aſſez ſouuẽt vne ſeule. Mais la vertu eſt la plus noble & la plus forte: car elle eſt ſpirituelle, & au cœur comme l'amitié: la nature eſt au ſang, le profit en la bourſe, le plaiſir en quelque partie, &, ſentiment du corps, auſſi la vertu eſt plus libre plus franche & nette: & ſans icelle les autres cauſes ſont chetiues, laſches & caduques. Qui ayme pour la vertu ne ſe laſſe point d'aymer, & ſi l'amitié ſe rompt, ne ſe plaint point. Qui ayme pour le profit ſi elle ſe rompt, ſe plaint impudẽment, vient en reproche, qu'il a tout fait, & tout perdu. Qui ayme pour le plaiſir, ſi la volupté ceſſe il ſe ſepare, & s'eſtrange du tout ſans ſe plaindre.

5. 2 Des perſonnes.

La ſeconde diſtinction, qui eſt pour le regard des perſonnes, ſe fait en trois eſpeces, l'vne eſt en droite ligne entre ſuperieurs & inferieurs, & eſt ou naturelle, comme entre parens & enfans, oncles, & nepueus, ou legitime, comme entre le Prince & les ſubiets, le Seigneur & les vaſſaux, le maiſtre & les ſeruiteurs, le docteur & le diſciple, le Prelat ou

gouuerneur & le peuple. Or cette eſpece n'eſt point proprement parler amitié, tant à cauſe de la grãde diſparité, qui eſt entre eux, qui empeſche la priuauté & familiarité & entiere communication, fruit & effet principal de l'amitié, qu'auſſi à cauſe de l'obligation qui y eſt, qui fait qu'il y a moins de liberté & de noſtre choix & affectiõ. Voyla pourquoy on leur dõne d'autres noms que d'amitié, car inferieurs on requiert d'eux Honneur, Reſpect, Obeyſſance, aux ſuperieurs, Soing & Vigilãce enuers les inferieurs. La ſecõde eſpece d'amitié pour le regard des perſõnes eſt en ligne couchée & collaterale entre pareils ou preſque pareils. Et ceſte cy eſt encores double, car ou elle eſt naturelle, cõme entre freres, ſœurs, couſins, & cette cy eſt plus amitié que la precedente: car il y a moins de diſparité. Mais il y a de l'obligation de nature, laquelle comme d'vn coſté elle noue & ſerre, de l'autre elle relaſche. Car à cauſe des biens, & partages, & des affaires, il faut quelquefois que les freres & parens ſe heurtent, outre que ſouuent la correſpondance & relation d'humeurs & volontez, qui eſt l'eſſence de l'amitié, ne s'y trouue pas, c'eſt mon frere, mon parent, mais il eſt meſchant, ſot: ou elle eſt libre & volontaire, comme entre compagnons & amis, qui ne ſe touchent & tiennent de rien que la ſeule amitié: & cette eſt proprement & vrayement amitié.

3 La troiſieſme eſpece touchant les perſonnes eſt mixte & comme compoſée des deux, dont elle eſt ou doit eſtre pl^e forte, c'eſt la cõiugale des mariés: laquelle tiẽt de l'amitié en droitte ligne à cauſe de la ſuperiorité du mary, & infetiorité de la femme,

Digitized by Google

se ou relasche, sujette à accez & recez, comme la fievre selon la presence ou absence, merites, bienfaits, &c. la parfaitte non, tousiours mesme, marchant d'vn pas égal, ferme, hautain, & constant.

5. La commune reçoit & a besoin de plusieurs regles & precautions données par les Sages, dont l'vne est d'aymer sans interest de la pieté, verité, vertu, *amicus vsque ad aras*. L'autre est d'aymer comme si l'on auoit à hayr, & hayr comme si l'on auoit à aymer, c'est à dire, tenir tousiours la bride en la main, & ne s'abandonner pas si profusément, que l'on s'en puisse repentir, si l'amitié venoit à la desnoüer.

Item, d'ayder & secourir au besoin sans estre requis: car l'amy est honteux, & luy couste de demãder ce qu'il pense luy estre deu. Item, n'estre importun à ses amis, comme ceux qui se plaignent tousjours à la maniere des femmes. Or toutes ces leçons tres-salutaires és amitiez ordinaires n'ont point de lieu en cette souueraine & parfaite amitié.

18. Description de parfaitte amitié.

Nous sçaurõs encores mieux cecy par la peinture & description de la parfaitte amitié, qui est vne cõfusion de deux ames, tres libre, pleine, & vniuerselle. Voicy trois mots 1. Confusion, non seulemẽt cõionction & ioincture, cõme des choses solides, lesquelles tant bien attachées, meslées, & noüées soient elles, si peuuent elles estre separées, & se cognoissent bien à part. Des ames en cette parfaite amitié sont tellemẽt plongées & noyées l'vne dedans l'autre, qu'elles ne se peuuent plus rauoir, ny ne veulẽt à la maniere des choses liquides meslées ensẽble 2. Tres-libres & bastie par le pur choix, & pure liberté de la volonté, sans aucune obligation,

occasion ny cause estrangere. Il n'y a rien qui soit plus libre & volontaire que l'affection 3. Vniuerselle sans exception aucune de toutes choses, biẽs, honneurs, iugemens, pensées, volontez, vie. De ceste vniuerselle & si pleine confusion vient que l'vn ne peut prester ny donner à l'autre, & n'y a point entr'eux de bien fait, obligation, recognoissance, remercíement & autres pareils deuoirs, qui sont nourrissiers des amitiez communes, mais témoignages de diuision & differẽce: tout ainsi cõme ie ne sçay point de gré du seruice, que ie me fay, ny l'amitié que ie me porte ne croist point pour le secours que ie m'apporte. Et au mariages mesmes pour luy donner quelque ressemblance de ceste diuine liaison, bien qu'il demeure bien au dessous: les donations sont defenduës entre le mary & la femme: & s'il y auoit lieu de se pouuoir dõner l'vn à l'autre, ce seroit celuy qui employeroit son amy, & receuroit le bien-fait, qui obligeroit son compagnon; car cherchant l'vn & l'autre sur tout & auec faim de s'entre bien faire, celuy qui en donne l'occasion, & en preste la matiere est celuy, qui fait le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer ce qu'il desire le plus.

9. Exemples.

De ceste parfaicte amitié, & communion, nous auons quelques exemples en l'antiquité. Blosius pris comme tres-grand amy de Tyberius Gracchus ia condamné, & interrogé ce qu'il euſt fait pour luy, ayant respondu toutes choses, il luy fut demandé, comment s'il t'euſt prié de mettre le feu aux temples, l'euſſes-tu fait? Il respõdit que iamais Gracchus n'euſt eu telle volonté, mais que quand il euſt eue, il y euſt obey, tres-hardie & dangereuſe

prit, c'eſt à dire, ſon iugement.

& les biens. Pour l'eſprit, le premier & principal auquel appartiennent premierement & par preciput les aduis generaux, que nous venons de dire, nous ſçauons que tous ſes mouuemens reuiennẽt à deux, penſer & deſirer: l'entendement & la volonté, auſquels reſpondent la ſcience & la vertu, les deux ornemens de l'eſprit. Quant au premier qui eſt l'entendement, il le faut preſeruer de deux choſes aucunement contraires & extremes, ſçauoir ſottiſe & folie, c'eſt à dire, de vanitez & niaiſeries d'vne part, c'eſt l'abaſtardir & le perdre: il n'a pas eſté fait pour niaiſer, *non ad iocum & luſum genitus, ſed ad ſeueritatem potius*, & d'opinions fantaſques, abſurdes & extrauagantes; d'autre c'eſt le ſallir & villaner. Il le faut paiſtre & entretenir de choſes vtiles & ſerieuſes, le teindre & abbreuer des opinions ſaines, douces, naturelles, & ne faut pas tant eſtudier à l'eſleuer & guider, à le tendre & roidir, comme à le regler, ordonner, & policer. L'ordre & la pertinence c'eſt l'effet de ſageſſe, & qui dõne prix à l'ame, & ſur tout ſe garder de preſomption, opiniaſtreté: vices familiers à ceux qui ont quelque gaillardiſe & vigueur d'eſprit, pluſtoſt ſe tenir au doute en ſuſpens, principalemẽt és choſes qui reçoiuent oppoſitiõs & raiſons de toutes parts, malaiſées à cuire & digerer, c'eſt vne belle choſe que ſçauoir bien ignorer & douter, & la plus ſeure de laquelle ont fait profeſſion les plus nobles Philoſophes, voire c'eſt le principal effect & fruict de la ſcience.

Pour le regard de la volonté, il faut en toutes choſes ſe regler & ſouſmettre à la droitte raiſon qui eſt l'office de vertu, & non à l'opinion volage,

Digitized by Google

inconſtãte, faulſe ordinairement, moins encores à la paſſion. Ce ſont les trois, qui remuënt & regentent nos ames. Mais voicy la difference, le Sage ſe regle & ſe range à ce qui eſt ſelon nature & raiſon, regarde au deuoir, tient pour apocriphe, & ſuſpect ce qui eſt de l'opinion, cõdamne tout à fait ce qui eſt de la paſſion: & pource vit-il en paix, chemine tout doucement en toutes choſes, n'eſt point ſujet à ſe repentir, ſe deſdire, changer: car quoy qu'il aduienne, il ne pouuoit mieux faire ny choiſir: & puis il ne s'eſchauffe point, car la raiſon va tout doux. Le fol qui ſe laiſſe mener à ces deux, ne fait qu'extrauaguer, ſe gendarmer: iamais ne repoſe. Il eſt touſiours à ſe raduiſer, changer, rabiller, repentir, & iamais n'eſt content: auſſi n'appartient-il qu'au Sage de l'eſtre, & qu'à la raiſon & à la vertu de nous faire & rendre tels. *Nulla placidior quies, niſi quam ratio compoſuit.* L'homme de bien ſe doit regenter, reſpecter, & craindre ſa raiſon & ſa conſcience, qui eſt ſon bon genie, ſi qu'il ne puiſſe sãs honte broncher en leur preſence, *rarum eſt, vt ſatis ſe quiſque vereatur.*

Quand au corps l'on luy doit aſſiſtance & conduite. C'eſt folie de vouloir ſequeſtrer & deſprendre ces deux parties principales l'vne de l'autre: au rebours il les faut rallier & reioindre. La nature nous a donné le corps comme inſtrument neceſſaire à la vie: il faut que l'eſprit, comme le principal, prenne la tutelle du corps. Il ne le doit pas ſeruir: ce ſeroit la plus vile, iniuſte, honteuſe & onereuſe ſeruitude de toutes: mais l'aſſiſter, le conſeiller, & luy eſtre comme mary. Il luy doit donc du ſoin, & non du ſeruice; il le doit traitter,

comme seigneur, non cõme tyran: le nourrir, non l'engraisser: luy monstrãt qu'il ne vit pas pour luy, mais qu'il ne peut viure icy bas sãs luy. C'est adresse à l'ouurier de sçauoir bien vser, & se seruir de ses outils: aussi est-ce vn grand aduantage à l'homme de se sçauoir bien seruir de son corps, & le rendre instrument propre à exercer la vertu. Au reste le corps se conserue en bon estat, par nourriture moderée, & exercice bien reglé. Cõment l'esprit doit auoir part & luy faire compagnie aux plaisirs, il a
Liure. 2. chap. 5. esté dit cy-dessus, & sera encores dit en la vertu de temperance.

9 Pour les biens. Quant aux biens, & au deuoir d'vn chacun en cét endroit, il y a plusieurs & diuers offices, sont sciences differentes qu'amasser des biens, cõseruer, ménager, emploitter, & leur donner tout. Tel est sçauant en l'vn, qui n'entend rien en l'autre, & n'y est propre. L'acquisition a plus de parties, que toutes les autres. L'emploitte est plus glorieuse & ambitieuse. La conseruation & la garde, qui est propre à la femme, est sombre.

Ce sont deux extremitez pareillement vitieuses, aymer & affectiõner les richesses: les hayr & reietter. I'entens richesses, ce qui est outre & par dessus la necessité & la suffisance. Le sage ne fera ny l'vn ny l'autre, selon le souhait & priere de Salomõ, ny richesses ny pauureté: mais les tiendra en leur rãg, les estimant ce qu'elles sont, chose de soy indifferente, matiere de bien & de mal, vtiles à beaucoup de bonnes choses.

Liure 2. chap. 11. Les maux & miseres, qui sont à l'affectionner & à hayr les biens, ont esté dits cy-dessus: voicy maintenant la reigle en la mediocrité, qui est en

cinq mots. 1. Les vouloir, mais ne les aymer point, *sapiens non amat diuitias, sed maunlt.* Tout ainsi que l'homme petit, & foible de corps voudroit bien estre plus haut, & plus robuste, mais c'est sans s'en soucier, & sans s'en donner peine, cherchant sans passion ce que la nature desire, la fortune ne nous en sçauroit priuer. 2. Encores beaucoup moins les chercher aux despens & dommages d'autruy, ou par arts & moyens lasches & sordides, afin que personne ne nous les pleure, plaigne ou enuie, s'il n'est malicieux. 3. Aduenans & entrans par la porte honneste de deuant ne les rebutter, ains gayement les accepter & receuoir en sa maison, non en son cœur: en sa possession, non en son amour, comme n'en estans dignes. 4. Les ayant, les employer honnestement & discrettement en bien meritant d'autruy: afin que pour le moins soit autant honneste leur sortie que leur entrée. 5. S'en allant d'elles-mesmes, se desrobans, & se perdans ne s'en contrister, ne s'en allant rien du nostre, *si diuitiæ effluxerint, non auferent nisi semet ipsas.* Bref, celuy ne merite estre accepté de Dieu, & indigne de son amour & de profession de vertu, qui fait cas des biens de ce monde. *Aude hospes contemnere opes, & te quoque dignum. Finge Deo.*

DE LA IVSTICE ET DEVOIR DE l'homme enuers l'homme.

ADVERTISSEMENT.

CE deuoir est grãd, & a plusieurs parties. Nous en ferons du premier coup deux grãdes: En la

igitized by Google

premiere nous mettrons les deuoirs generaux, ſimples & communs, requis de tous & vn chacun, enuers tous & vn chacun, ſoient de cœur, de parole, & de fait, qui ſont amitié, foy, verité, & admonitiõ libre, bien fait, humanité, liberalité, recognoiſſance: En la ſeconde ſeront les deuoirs ſpeciaux, requis par vne ſpeciale & expreſſe raiſon & obligation, entre certaines & certaines perſonnes, comme entre les mariez, parens, & enfans, maiſtres & ſeruiteurs, Princes & ſubiets, magiſtrats, les grands & puiſſans, & les petits.

PREMIERE PARTIE, QVI EST des deuoirs generaux, & communs de tous enuers tous. Et premierement.

De l'amour ou amitié.

CHAP. VII.

1. Deſcription d'amitié.

AMitié eſt vne flãme ſacrée allumée en nos poitrines, premieremẽt par nature, & a mõſtré ſa premiere ardeur entre le mary & la femme, les parens, les enfans, les freres & ſœurs : & puis ſe refroidiſſant a eſté allumée par art & inuention des alliances, compagnies, frairies, colleges & communautez. Mais pource qu'en tout cela eſtãt diuiſée en pluſieurs pieces elle s'affoibliſſoit, & qu'elle eſtoit meſlée & detrempée auec d'autres conſiderations vtiles, commodes, delectables, pour ſe roidir, & nourrir plus ardente s'eſt ramaſſée toute en ſoy, & racourcie plus eſtroitte entre deux vrays amis. Et c'eſt la parfaicte amitié, qui eſt

d'autant plus chaude & ſpirituelle que toute autre, comme le cœur eſt plus chaud que le foye & le ſang des veines.

L'amitié eſt l'ame & la vie du monde plus neceſſaire, diſent les ſages, que le feu & l'eau: *amicitia neceſſitudo, amici neceſſary* c'eſt le ſoleil, le baſton, le ſel de noſtre vie: car ſans icelle tout eſt tenebres: & n'y a aucune ioye, ſoulas en, ny gouſt de viure: *amicitia iuſtitiæ conſors, naturæ vinculum, ciuitatis præſidium, ſenectutis ſolatium, vitæ humanæ portus: ea omnia conſtant, diſcordia cadunt Amicus fidelis protectio fortis, medicamentum vitæ & mortalitatis, & qui inuenit illum, inuenit theſaurum.*

Et ne faut penſer que l'amitié ne ſoit vtile & plaiſante qu'en priué, & pour les particuliers: car encores l'eſt elle plus au public, c'eſt la vraye mere nourrice de la ſocieté humaine, conſeruatrice des eſtats & polices. Et n'eſt ſuſpecte ny ne deſplaiſt qu'aux tyrans, & aux monſtres, non qu'ils ne l'adorent en leur cœur, mais pource qu'ils ne peuuẽt eſtre de l'eſcot, l'amitié ſeule ſuffit à conſeruer ce monde. Et ſi elle eſtoit en vigueur par tout, il ne ſeroit ja beſoin de loy, qui n'a eſté miſe que ſubſidiairement, & comme vn ſecond remede au defaut de l'amitié: afin de faire & contraindre par ſon authorité ce qui deuroit eſtre librement & volontairement fait par amitié. Mais la loy demeure beaucoup au deſſous d'elle. Car l'amitié regle le cœur, la langue, la main, la volonté & les effets; la loy ne peut pouruoir qu'au dehors. C'eſt pourquoy Ariſtote, a dit que les bons Legiſlateurs ont eu plus de ſoin de l'amitié, que de la iuſtice: & pour ce que la loy & la iuſtice ſouuent encores perd sõ

3. Cõbien neceſſaire au public.

credit, le troiſieſme remede & moindre de tous a eſté aux autres & à la force du tout contraire au premier de l'amitié. Voila par dégrez les 3. moyens du gouuernement public : mais l'amitié vaut bien plus que les autres, auſſi les ſeconds & ſubſidiaires ne valent iamais tant que le premier, & principal.

Il y a grande diuerſité, & diſtinction d'amitié, celle des anciens en quatre eſpeces, Naturelle, Sociale, Hoſpitaliere, Venerienne, n'eſt point ſuffiſãte. Nous en pouuons marquer trois ; La premiere eſt tirée des cauſes, qui l'engendre, qui ſont quatre, Nature, Vertu, Profit, Plaiſir, qui marchent quelquesfois toutes en trouppe : autresfois deux, ou trois, & aſſez ſouuẽt vne ſeule. Mais la vertu eſt la plus noble & la plus forte: car elle eſt ſpirituelle, & au cœur comme l'amitié: la nature eſt au ſang, le profit en la bourſe, le plaiſir en quelque partie, &, ſentiment du corps, auſſi la vertu eſt plus libre plus franche & nette: & ſans icelle les autres cauſes ſont chetiues, laſches & caduques. Qui ayme pour la vertu ne ſe laſſe point d'aymer, & ſi l'amitié ſe rompt, ne ſe plaint point. Qui ayme pour le profit ſi elle ſe rompt, ſe plaint impudẽment, vient en reproche, qu'il a tout fait, & tout perdu. Qui ayme pour le plaiſir, ſi la volupté ceſſe il ſe ſepare, & s'eſtrange du tout ſans ſe plaindre.

4. Diſtinction 1. des cauſes.

La ſeconde diſtinction, qui eſt pour le regard des perſonnes, ſe fait en trois eſpeces, l'vne eſt en droite ligne entre ſuperieurs & inferieurs, & eſt ou naturelle, comme entre parens & enfans, oncles, & nepueus, ou legitime, comme entre le Prince & les ſubiets, le Seigneur & les vaſſaux, le maiſtre & les ſeruiteurs, le docteur & le diſciple, le Prelat ou

5. 2 Des perſonnes.

gouuerneur & le peuple. Or cette eſpece n'eſt point proprement parler amitié, tant à cauſe de la grãde diſparité, qui eſt entre eux, qui empeſche la priuauté & familiarité & entiere communication, fruit & effet principal de l'amitié, qu'auſſi à cauſe de l'obligation qui y eſt, qui fait qu'il y a moins de liberté & de noſtre choix & affectiõ. Voyla pourquoy on leur dõne d'autres noms que d'amitié, car inferieurs on requiert d'eux Honneur, Reſpect, Obeyſſance, aux ſuperieurs, Soing & Vigilãce enuers les inferieurs. La ſecõde eſpece d'amitié pour le regard des perſõnes eſt en ligne couchée & collaterale entre pareils ou preſque pareils. Et ceſte cy eſt encores double, car ou elle eſt naturelle, cõme entre freres, ſœurs, couſins, & cette cy eſt plus amitié que la precedente: car il y a moins de diſparité. Mais il y a de l'obligation de nature, laquelle comme d'vn coſté elle noue & ſerre, de l'autre elle relaſche. Car à cauſe des biens, & partages, & des affaires, il faut quelquefois que les freres & parens ſe heurtent, outre que ſouuent la correſpondance & relation d'humeurs & volontez, qui eſt l'eſſence de l'amitié, ne s'y trouue pas, c'eſt mon frere, mon parent, mais il eſt meſchant, ſot: ou elle eſt libre & volontaire, comme entre compagnons & amis, qui ne ſe touchent & tiennent de rien que la ſeule amitié: & cette eſt proprement & vrayement amitié.

3 La troiſieſme eſpece touchant les perſonnes eſt mixte & comme compoſée des deux, dont elle eſt ou doit eſtre pl^e forte, c'eſt la cõiugale des mariés: laquelle tiẽt de l'amitié en droitte ligne à cauſe de la ſuperiorité du mary, & inferiorité de la femme,

& de l'amitié collaterale eſtant tous deux de compagnies parties iointes enſemble & ſe coſtoyans. Dont la femme a eſté tirée non de la teſte ny des pieds, mais du coſté de l'homme. Auſſi les mariez par tout & alternatiuement exercent, & monſtrẽt toutes ces deux amitiés en public, la droite, car la femme ſage honore & reſpecte le mary ; en priué: la collaterale, priuée & familiere. Cette amitié de mariage eſt encores d'vne autre façon double & compoſée, car elle eſt ſpirituelle, & corporelle, ce qui n'eſt pas és autres amitiés, ſinõ en celle qui eſt reprouuée par toutes bonnes loix, & par la nature meſmes. L'amitié donc cõiugale par ces raisõs eſt grande, forte & puiſſante. Il y a toutesfois deux ou trois choſes, qui la relaſchẽt, & empeſchent, qu'elle puiſſe paruenir à perfectiõ d'amitié. L'vne qu'il n'y a que l'ẽtrée du mariage libre: car ſon progrés & ſa durée eſt toute contrainte, forcée, i'entends aux mariages Chreſtiens, car par tout ailleurs elle eſt moins contrainte, à cauſe des diuorces qui ſont permis. L'autre eſt la foibleſſe & inſuffiſance de la femme qui ne peut reſoudre, & tenir bon à cette parfaite conference, & communication des penſées & iugemens : ſon ame n'eſt pas aſſez forte & ferme pour fournir & ſouſtenir l'eſtreinte d'vn neud ſi fort, ſi ſerré, ſi durable, c'eſt comme noüer vne choſe forte & groſſe auec vne mince & deliée. Cette cy ne rẽpliſſant pas aſſez s'eſchappe, gliſſe, & ſe dérobe de l'autre. Encores y a il icy, qu'en l'amitié des mariés, il s'y meſle de tant d'autres choſes eſtrangeres, les enfans, les parens d'vne part & d'autre, & tant d'autres fuſées à demeſler, qui troublent ſouuent & relaſchent vne viue affection.

Digitized by Google

La troiſieſme diſtinction d'amitié regarde la force & intention, ou la foibleſſe & diminution de l'amitié. Selõ cette raiſon il y a double amitié, la cõmune & imparfaitte, qui ſe peut appeler biẽ-vueillance, familiarité, accointãce priuée: & à vne infinité de degrez, l'vne plus eſtroitte, intime, & forte que l'autre: & la parfaite, qui ne ſe voit point, & eſt vn Phonix au monde, à peine eſt elle bien conceuë par imagination. 6. Des degrez.

Nous les cognoiſtrons toutes deux en les depeignant & confrontant enſemble, & recognoiſſant leurs differences. La commune ſe peut baſtir & concilier en peu de temps. De la parfaicte il eſt dit, qu'il faut deliberer fort long-temps & manger vn muy de ſel. 7. Differences de l'amitié cõmune & parfaite.

2. La commune s'acquiert, ſe baſtit & dreſſe par tant de diuerſes occaſions & occurrẽces vtiles, delectables: dont vn ſage donnoit ces deux moyẽs d'y paruenir, dire choſes plaiſantes, & faire choſes vtiles: la parfaicte par la ſeule, vraye & viue vertu reciproquement bien cognuë.

3. La commune peut eſtre auec, & entre pluſieurs, la parfaicte auec vn ſeul qui eſt vn autre ſoy-meſme, & ainſi entre deux ſeulement, qui ne ſont qu'vn. Elle s'impliqueroit, & s'empeſcheroit entre pluſieurs, car ſi deux en meſme temps demãdoient eſtre ſecourus, s'ils me demandoient offices contraires, ſi l'vn commettoit à mon ſilence choſes qu'il eſt expediẽt à l'autre de ſçauoir, quel ordre? Certes la diuiſion eſt ennemie de perfection; & vnion ſa germaine.

4. La commune reçoit du plus & du moins, des exceptions, reſtrictions & modificatiõs, s'eſchauf-

Digitized by Google

fe ou relaſche, ſujette à accez & recez, comme la fievre ſelon la preſence ou abſence, merites, bienfaits, &c. la parfaitté non, touſiours meſme, marchant d'vn pas égal, ferme, hautain, & conſtant.

5. La commune reçoit & a beſoin de pluſieurs regles & precautions données par les Sages, dont l'vne eſt d'aymer ſans intereſt de la pieté, verité, vertu, *amicus vſque ad aras*. L'autre eſt d'aymer comme ſi l'on auoit à hayr, & hayr comme ſi l'on auoit à aymer, c'eſt à dire, tenir touſiours la bride en la main, & ne s'abandonner pas ſi profuſément, que l'on s'en puiſſe repentir, ſi l'amitié venoit à la deſnoüer.

Item, d'ayder & ſecourir au beſoin ſans eſtre requis: car l'amy eſt honteux, & luy couſte de demãder ce qu'il penſe luy eſtre deu. Itẽ, n'eſtre importun à ſes amis, comme ceux qui ſe plaignent touſjours à la maniere des femmes. Or toutes ces leçons tres-ſalutaires és amitiez ordinaires n'ont point de lieu en cette ſouueraine & parfaite amitié.

18. Deſcription de parfaitte amitié.

Nous ſçaurõs encores mieux cecy par la peinture & deſcription de la parfaitte amitié, qui eſt vne cõfuſion de deux ames, tres libre, pleine, & vniuerſelle. Voicy trois mots 1. Confuſion, non ſeulemẽt cõionction & ioincture, cõme des choſes ſolides, leſquelles tant bien attachées, meſlées, & noüées ſoient elles, ſi peuuent elles eſtre ſeparées, & ſe cognoiſſent bien à part. Des ames en cette parfaite amitié ſont tellemẽt plongées & noyées l'vne dedans l'autre, qu'elles ne ſe peuuent plus rauoir, ny ne veulẽt à la maniere des choſes liquides meſlées enſẽble 2. Tres-libres & baſtie par le pur choix, & pure liberté de la volonté, ſans aucune obligation,

Digitized by Google

occasion ny cause estrangere. Il n'y a rien qui soit plus libre & volontaire que l'affection. 3. Vniuerselle sans exception aucune de toutes choses, biẽs, honneurs, iugemens, pensées, volontez, vie. De ceste vniuerselle & si pleine confusion vient que l'vn ne peut prester ny donner à l'autre, & n'y a point entr'eux de bien fait, obligation, recognoissance, remerciement & autres pareils deuoirs, qui sont nourrissiers des amitiez communes, mais témoignages de diuision & differẽce: tout ainsi cõme ie ne sçay point de gré du seruice, que ie me fay, ny l'amitié que ie me porte ne croist point pour le secours que ie m'apporte. Et au mariages mesmes pour luy donner quelque ressemblance de ceste diuine liaison, bien qu'il demeure bien au dessous: les donations sont defenduës entre le mary & la femme; & s'il y auoit lieu de se pouuoir dõner l'vn à l'autre, ce seroit celuy qui employeroit son amy, & receuroit le bien-fait, qui obligeroit son compagnon; car cherchant l'vn & l'autre sur tout & auec faim de s'entre bien faire, celuy qui en donne l'occasion, & en preste la matiere est celuy, qui fait le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer ce qu'il desire le plus.

9. Exemples.

De ceste parfaicte amitié, & communion, nous auons quelques exemples en l'antiquité. Blosius pris comme tres-grand amy de Tyberius Gracchus ia condamné, & interrogé ce qu'il eust fait pour luy, ayant respondu toutes choses, il luy fut demandé, comment s'il t'eust prié de mettre le feu aux temples, l'eusses-tu fait? Il respõdit que iamais Gracchus n'eust eu telle volonté, mais que quand il eust euë, il y eust obey, tres-hardie & dangereuse

reſponſe. Il pouuoit dire hardiment que Gracchus n'euſt iamais eu ceſte volonté, c'eſtoit à luy à en reſpondre, car comme porte noſtre deſcriptiõ, l'amy parfait non ſeulement ſçait & connoiſt pleinement la volonté de ſon amy, & cela ſuffit pour en reſpondre, mais il la tient en ſa manche, & la poſſede entierement. Et ce qu'il adiouſte, que ſi Gracchus l'euſt voulu il l'euſt fait, ce n'eſt rien dit, cela n'altere n'y n'empire point ſa premiere reſponſe, qui eſt de l'aſſeurance de la volonté de Gracchus. Cecy eſt des volontez & iugemens. Voyons des biens. Ils eſtoient trois amis (ce mot trois heurte nos regles, & fait penſer que ce n'eſtoit encores vne amitié du tout parfaicte) deux riches, & vn pauure chargé d'vne mere vieille, & d'vne fille à marier; ceſtuy-cy mourant fait ſon teſtament, par lequel il legue à vn de ſes amis de nourrir ſa mere & l'entretenir, & à l'autre marier ſa fille, & luy donner le plus grand doüaire qu'il pourra: & aduenant que l'vn d'eux vienne à defaillir, il ſubſtituë l'autre. Le peuple ſe mocque de ce teſtament, les heritiers l'acceptent auec grand contentemẽt, & chaſcun vient à iouyr de ſon legat, mais eſtant decedé cinq iours apres celuy qui auoit prins la mere, l'autre ſuruiuant & demeurant ſeul vniuerſel heritier entretient ſoigneuſement la mere, & dedans peu de iours il maria en meſme iour la fille propre vnique, & celle qui luy auoit eſté leguée, leur departant par eſgales parts tout ſon bien. Les Sages ſelon la peinture ſuſdite ont iugé, que le premier mourant s'eſtoit monſtré plus amy, plus liberal, faiſant les amis heritiers, & leur donnant ce contentement de les employer à ſon beſoin.

by Google

3. De la vie, l'hiſtoire eſt notoire de ces deux amis, dont l'vn eſtant condamné par le Tyran à mourir à certain iour & heure, demande ce delay de reſte pour aller pouruoir à ſes affaires domeſtiques, en baillant caution, le tyran luy ayant accordé à ceſte condition que s'il ne ſe repreſentoit au temps, ſa caution ſouffriroit le ſupplice. Le priſonnier baille ſon amy, qui entre en priſon à ceſte condition, & le temps eſtant venu, & l'amy caution ſe deliberant de mourir, le condamné ne faillit de ſe repreſenter. Dequoy le tyran plus qu'eſbay, & deliurant tous les deux, les pria de le vouloir, & adopter en leur amitié pour tiers.

DE LA FOY, FIDELITE', perfidie, ſecret.

CHAP. XXXIV.

TOvs, voire les perfidies, ſçauent & confeſſent, que la foy eſt le lien de la ſocieté humaine, fondement de toute iuſtice, & que ſur tout elle doit eſtre religieuſement obſeruée. *Nihil auguſtius fide, quæ iuſtitiæ fundamentum eſt, nec vllæ res vehementiùs rempublicam continet & vitam. Sanctiſſimum humani pectoris bonum.* 1. Dignité de la foy.

Ante Iouem genera ta, decus diuúmque hominumque
Quæ ſine non tellus pacem, non æquora norunt,
Iuſtitiæ conſors tacitúmque in pectore numen.

Toutesfois le mõde eſt plein de perfides: peu en y a, qui bien & entierement gardent leur foy: ils la rompent en diuerſes façons, & ne le ſentent pas. Moyennant qu'ils trouuent quelque pretexte & couleur ils penſent eſtre ſauuez. Les autres eſtu- 2. La foy rare;

credi, & habita fides ipsum sibi obligat fidem : fides requirit fiduciam, & relatiua sunt. L'autre si l'ayant acceptée il la rompoit le premier. *Frangenti fidem, fides frangatur eidem : quando tu me non habes pro Senatore, nec ego te pro Consule.* 1. Le perfide ne merite que la foy luy soit gardée : par droit de nature, sauf que depuis il y aye eu accord, qui couurist la perfidie, dont ne seroit plus loisible la venger : hors de ces deux cas il la faut garder à quic̃que soit, à son subiet, comme sera dit. A l'ennemy, tesmoin le beau fait d'Attilius Regulus, la proclamation du Senat Romain, contre tous ceux qui auoient esté cõgediez par Pyrrhus sur leur foy, & Camillus qui ne vouloit pas seulement auoir part, ny se seruir de la perfidie d'autruy, renuoyant les enfans des Fliſques auec leur maistre. 3. Au voleur & criminel public, tesmoin le fait de Pompée aux pyrates & brigãds, & d'Auguste à Crocotas. 4. Aux ennemis de la Religion, à l'exemple de Iosué cõtre les Gabaonistes. Mais il ne faut pas bailler à ces deux derniers voleurs & heretiques, ou apostats, ny la receuoir d'eux : car il ne faut capituler ny traicter seiemmẽt paix & alliãce auec telles gens, si ce n'est en extreme necessité, ou pour leur reduction, ou pour vn tres-grand bien public : mais leur estant donnée il la faut garder. Chap. 18.

Quant à la chose subiecte, si elle est iniuste ou impossible, on en est quitte, & estant iniuste, c'est biẽ fait de s'en departir, double faute de la garder. Toute autre excuse hors ces deux, n'est point de mise, comme perte, dommage, desplaisirs, incommodité, difficulté, comme ont pratiqué souuent les Romains, qui ont reietté plusieurs aduanta- 3. Le subiet de la foy.

Digitized by Google

Liuius. ges grands pour ne rompre leur foy, *quibus tanta vtilitate fides antiquior fuit.*

6. La maniere qu'a esté dõnée la foy.

Quant à la maniere que la foy a esté dõnée, c'est où y a pl⁹ à douter: car plusieurs pensẽt que si elle a esté extorquée ou par force & crainte, ou par fraude & surprise, l'on n'y est point suiet, pource qu'en tous les deux cas le promettant n'a point eu de volõté, par laquelle il faut iuger toutes choses. Les autres au contraire & de faict Iosué garda la foy aux Gabaonistes, bien qu'extorquée par grand surprise & faux donné à entẽdre: & fut declaré depuis qu'il deuoit ainsi faire. Parquoy il semble que l'on peut dire, qu'où il y a simple parole & promesse l'on n'y est point tenu, mais si la foy dõnée a esté reuestuë & authorisée par serment, comme au faict de Iosué, on y est tenu pour le respect du nom de Dieu: mais qu'il est loisible apres en iugemẽt poursuiure reparation de la tromperie, ou violence. La foy donnée auec sermẽt & interuention du nom de Dieu oblige plus que la simple promesse; & l'enfreindre, qui includ pariure auec la perfidie, est beaucoup pire. Mais penser asseurer la foy par sermẽs nouueaux & estranges, comme plusieurs font est superflu entre gẽs de bien & inutile, si l'on veut estre desloyal. Le meilleur est de iurer par le Dieu Eternel, vengeur des mocqueurs de son nom, & infracteurs de la foy.

7. Perfidie, iniure à Dieu.

La perfidie & le pariure est en certain sens plus vilain & execrable que l'atheisme. L'Atheiste qui ne croit point de Dieu ne luy faict pas tãt d'iniure, ne pensant point qu'il y en ait, que celuy qui le sçait, le croit, & pariure par mocquerie. Celuy qui iure pour tromper, se mocque euidemment

Digitized by Google

de Dieu,& ne craint que l'homme. C'eſt moindre mal de meſcroire Dieu,que s'en mocquer. L'horreur & le defreglement de la perfidie,& du pariure ne ſçauoit eſtre plus richemẽt depeint, qu'il a eſté par vn ancien,disãt,que c'eſt donner teſmoignage de meſpriſer Dieu, craindre les hõmes. Qu'y a-il plus monſtrueux, qu'eſtre coüard à l'endroit des hommes,braue à l'endroit de Dieu? Le perfide eſt apres triſte& ennemy capital de la ſocieté humaine. Car il rompt& deſtruit la liaiſõ d'icelle,& tout commerce, qui eſt la parole, laquelle ſi elle faut, nous ne nous tenons plus. Aux hõmes.

A l'obſeruation de la foy appartiẽt la garde fidele du ſecret d'autruy: or c'eſt vne importune garde, meſmement des grãds,qui s'en peut paſſer fait ſagement: mais encor faut-il fuir à le ſçauoir, cõme fit ce Poëte à Lyſimachus. Qui prend en garde le ſecret d'autruy, ſe met plus en peine qu'il ne pẽſe: car outre le ſoin qu'il prend ſur ſoy de le bien garder,il s'oblige à ſe feindre& deſaduoüer ſa pẽſée, choſe qui faſche fort vn cœur noble & genereux. Toutesfois, qui le prend en garde le doit tenir religieuſement:& pour ce faire & eſtre bon ſecretaire, il le doit eſtre par nature, & non par art,ny par obligation. 8. Garder le ſecret.

VERITE' ET ADMONITION libre.

CHAP. IX.

L'Admonition libre& cordiale eſt vne tres-ſalutaire & excellente medecine: c'eſt le meilleur office d'amitié, c'eſt aymer ſainement que d'en- 1. Choſe excellente.

Digitized by Google

treprẽdre à bleſſer & offenſer vn peu, pour profiter beaucoup: c'eſt vn des plus ſpecíaux & plus vtiles commandemens Euangeliques. *Si peccauerit in te frater tuus, corripe illum, &c.*

2. Vtile à qui.

Tous ont quelquesfois beſoin de ce remede: mais ſur tous, ceux qui ſont en grande proſperité: car il eſt tres-difficile d'eſtre hõteux & ſage tout enſemble: Et les Princes qui ſouſtiennẽt vne vie tant publique, ont à fournir à tant de choſes, ne voyent & n'entendent que par les yeux, & les oreilles d'autruy: & tant de choſes leur ſont celées: Ils ont extreme beſoin d'eſtre aduertis, autrement ils courent grande forme, où ils ſont bien ſages.

3. Rare, difficile, dangereuſe.

Ce bon office eſt rendu de bien peu de gens: il y faut, diſent les Sages, trois choſes, iugemẽt ou diſcretion, liberté courageuſe, amitié & fidelité. Elles s'aſſaiſonnẽt enſemble. Peu s'en meſlẽt par crainte de deſplaiſir, ou faute de vraye amitié: & de ceux qui s'en meſlent, peu le ſçauent bien faire. Or s'il eſt mal-fait, comme vne medecine donnée mal à propos, bleſſe ſans profit, & produit preſque le meſme effet auec douleur, que fait la flatterie auec plaiſir. Eſtre loüé, & eſtre repris mal à propos, c'eſt meſme bleſſure, & choſe pareillemẽt laide à celuy qui le fait. La verité toute noble qu'elle eſt, ſi n'a-elle pas priuilege d'eſtre employée à toute heure, & en toute ſorte. Vne ſaincte remonſtrance peut bien eſtre appliquée vicieuſement.

4. Regles, ce la vraye admonition.

Les aduis & precautions pour s'y bien gouuerner ſeront ceux-cy: s'entend, où n'y a point grande priuauté, familiarité, confidence, ny d'authorité & puiſſance: car en ces cas n'y a lieu de garder ſi ſoigneuſement ces regles ſuiuantes. 1. Obſeruer

le lieu & le temps, que ce ne ſoit en temps n'y lieu de feſte & de grande ioye, ce ſeroit comme l'on dit troubler toute la feſte: n'y de triſteſſe & aduerſité, ce ſeroit lors vn tour d'hoſtilité, vouloir acheuer du tout, & accabler : c'eſt lors la ſaiſon de ſecourir & conſoler. *Crudelis in re aduerſa obiurgatio: damnare eſt obiurgare, cùm auxilio eſt opus.* Le Roy Perſeus ſe voyant ainſi traicté par deux de ſes familiers les tua. 2. Non pour toutes fautes indifferemmẽt, non pour les legeres & petites, c'eſt eſtre ennieux & importun & trop ambitieux repreneur. L'on pourroit dire il m'en veut? n'y pour les grandes & dãgereuſes, leſquelles l'on ſent aſſez ; & l'on s'en craint d'eſtre en peine. Il pẽſeroit que l'on le guette. 3. Secrettemẽt & non deuant teſmoins, pour ne luy faire hõte, comme il aduint à vn ieune homme, qui la receut auec ſi grande honte eſtant repris de Pythagoras: qu'il s'en pendit : Plutarque eſtime que ce fut pour cela qu'Alexandre tua ſon amy Clitus, de ce qu'il le reprenoit en compagnie: mais principalement que ce ne ſoit deuant ceux deſquels l'admoneſté requiert eſtre approuué & eſtimé, cõme deuant ſa partie en mariage, deuant ſes enfans, ſes diſciples. 4. D'vne naifueté & franchiſe ſimple nonchalante, ſans aucun intereſt particulier, ou émotion tant petite ſoit-elle. 5. Se cõprendre en la faute & vſer de termes generaux, nous nous oublions: à quoy penſons nous? 6. Commencer par loüanges & finir par offices de ſeruice & ſecours, cela détrempe fort l'aigreur de la cõtraction, Cela fait aualler plus doucement, telle & telle choſe vous ſied fort bien, non pas ſi bien telle & telle. Il y a bien à dire entre celles-là, & celles-cy, l'on

& de l'amitié collaterale eſtant tous deux de compagnies parties iointes enſemble & ſe coſtoyans. Dont la femme a eſté tirée non de la teſte ny des pieds, mais du coſté de l'homme. Auſſi les mariez par tout & alternatiuement exercent, & monſtrẽt toutes ces deux amitiés en public, la droite, car la femme ſage honore & reſpecte le mary ; en priuée la collaterale, priuée & familiere. Cette amitié de mariage eſt encores d'vne autre façon double & compoſée, car elle eſt ſpirituelle, & corporelle, ce qui n'eſt pas és autres amitiés, ſinõ en celle qui eſt reprouuée par toutes bonnes loix, & par la nature meſmes. L'amitié donc cõiugale par ces raisõs eſt grande, forte & puiſſante. Il y a toutesfois deux ou trois choſes, qui la relaſchẽt, & empeſchent, qu'elle puiſſe paruenir à perfectiõ d'amitié. L'vne qu'il n'y a que l'ẽtrée du mariage libre: car ſon progrés & ſa durée eſt toute contrainte, forcée, i'entends aux mariages Chreſtiens, car par tout ailleurs elle eſt moins contrainte, à cauſe des diuorces qui ſont permis. L'autre eſt la foibleſſe & inſuffiſance de la femme qui ne peut reſoudre, & tenir bon à cette parfaite conference, & communication des penſées & iugemens : ſon ame n'eſt pas aſſez forte & ferme pour fournir & ſouſtenir l'eſtreinte d'vn neud ſi fort, ſi ſerré, ſi durable, c'eſt comme noüer vne choſe forte & groſſe auec vne mince & deliée. Cette cy ne rẽpliſſant pas aſſez s'eſchappe, gliſſe, & ſe dérobe de l'autre. Encores y a il icy, qu'en l'amitié des mariés, il s'y meſle de tant d'autres choſes eſtrangeres, les enfans, les parens d'vne part & d'autre, & tant d'autres fuſées à demeſler, qui troublent ſouuent & relaſchent vne viue affection.

Digitized by Google

La troiſieſme diſtinction d'amitié regarde la force & intention, ou la foibleſſe & diminution de l'amitié. Selõ cette raiſon il y a double amitié, la cõmune & imparfaitte, qui ſe peut appeler biẽ-vueillance, familiarité, accointãce priuée: & à vne infité de degrez, l'vne plus eſtroitte, intime, & forte que l'autre: & la parfaite, qui ne ſe voit point, & eſt vn Phonix au monde, à peine eſt elle bien conceuë par imagination. 6. Des degrez.

Nous les cognoiſtrons toutes deux en les depeignant & confrontant enſemble, & recognoiſſant leurs differences. La commune ſe peut baſtir & concilier en peu de temps. De la parfaicte il eſt dit, qu'il faut deliberer fort long-temps & manger vn muy de ſel. 7. Differences de l'amitié cõmune & parfaite.

2. La commune s'acquiert, ſe baſtit & dreſſe par tant de diuerſes occaſions & occurrẽces vtiles, delectables: dont vn ſage donnoit ces deux moyẽs d'y paruenir, dire choſes plaiſantes, & faire choſes vtiles: la parfaicte par la ſeule, vraye & viue vertu reciproquement bien cognuë.

3. La commune peut eſtre auec, & entre pluſieurs, la parfaicte auec vn ſeul qui eſt vn autre ſoy-meſme, & ainſi entre deux ſeulement, qui ne ſont qu'vn. Elle s'impliqueroit, & s'empeſcheroit entre pluſieurs, car ſi deux en meſme temps demãdoient eſtre ſecourus, s'ils me demandoient offices contraires, ſi l'vn commettoit à mon ſilence choſes qu'il eſt expediẽt à l'autre de ſçauoir, quel ordre ? Certes la diuiſion eſt ennemie de perfection; & vnion ſa germaine.

4. La commune reçoit du plus & du moins, des exceptions, reſtrictions & modificatiõs, s'eſchauf-

ſe ou relaſche, ſujette à accez & recez, comme la fievre ſelon la preſence ou abſence, merites, bienfaits, &c. la parfaitte non, touſiours meſme, marchant d'vn pas égal, ferme, hautain, & conſtant.

5. La commune reçoit & a beſoin de pluſieurs regles & precautions données par les Sages, dont l'vne eſt d'aymer ſans intereſt de la pieté, verité, vertu, *amicus vſque ad aras*. L'autre eſt d'aymer comme ſi l'on auoit à hayr, & hayr comme ſi l'on auoit à aymer, c'eſt à dire, tenir touſiours la bride en la main, & ne s'abandonner pas ſi profuſément, que l'on s'en puiſſe repentir, ſi l'amitié venoit à la deſnoüer.

Item, d'ayder & ſecourir au beſoin ſans eſtre requis: car l'amy eſt honteux, & luy couſte de demãder ce qu'il penſe luy eſtre deu. Itẽ, n'eſtre importun à ſes amis, comme ceux qui ſe plaignent touſjours à la maniere des femmes. Or toutes ces leçons tres-ſalutaires és amitiez ordinaires n'ont point de lieu en cette ſouueraine & parfaite amitié.

18. Deſcription de parfaitte amitié.

Nous ſçaurõs encores mieux cecy par la peinture & deſcription de la parfaitte amitié, qui eſt vne cõfuſion de deux ames, tres libre, pleine, & vniuerſelle. Voicy trois mots 1. Confuſion, non ſeulemẽt cõionction & ioincture, cõme des choſes ſolides, leſquelles tant bien attachées, meſlées, & noüées ſoient elles, ſi peuuent elles eſtre ſeparées, & ſe cognoiſſent bien à part. Des ames en cette parfaite amitié ſont tellemẽt plongées & noyées l'vne dedans l'autre, qu'elles ne ſe peuuent plus rauoir, ny ne veulẽt à la maniere des choſes liquides meſlées enſẽble 2. Tres-libres & baſtie par le pur choix, & pure liberté de la volonté, ſans aucune obligation,

occasion ny cause estrangere. Il n'y a rien qui soit plus libre & volontaire que l'affection. 3. Vniuerselle sans exception aucune de toutes choses, biẽs, honneurs, iugemens, pensées, volontez, vie. De ceste vniuerselle & si pleine confusion vient que l'vn ne peut prester ny donner à l'autre, & n'y a point entr'eux de bien fait, obligation, recognoissance, remerciement & autres pareils deuoirs, qui sont nourrissiers des amitiez communes, mais témoignages de diuision & differẽce: tout ainsi cõme ie ne sçay point de gré du seruice, que ie me fay, ny l'amitié que ie me porte ne croist point pour le secours que ie m'apporte. Et au mariages mesmes pour luy donner quelque ressemblance de ceste diuine liaison, bien qu'il demeure bien au dessous: les donations sont defenduës entre le mary & la femme; & s'il y auoit lieu de se pouuoir dõner l'vn à l'autre, ce seroit celuy qui employeroit son amy, & receuroit le bien-fait, qui obligeroit son compagnon; car cherchant l'vn & l'autre sur tout & auec faim de s'entre bien faire, celuy qui en donne l'occasion, & en preste la matiere est celuy, qui fait le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer ce qu'il desire le plus.

9. Exemples.

De ceste parfaicte amitié, & communion, nous auons quelques exemples en l'antiquité. Blosius pris comme tres-grand amy de Tyberius Gracchus ia condamné, & interrogé ce qu'il eust fait pour luy, ayant respondu toutes choses, il luy fut demandé, comment s'il t'eust prié de mettre le feu aux temples, l'eusses-tu fait? Il respõdit que iamais Gracchus n'eust eu telle volonté, mais que quand il eust euë, il y eust obey, tres-hardie & dangereuse

reſponſe. Il pouuoit dire hardiment que Gracchus n'euſt iamais eu ceſte volonté, c'eſtoit à luy à en reſpondre, car comme porte noſtre deſcriptiõ, l'amy parfait non ſeulement ſçait & connoiſt pleinement la volonté de ſon amy, & cela ſuffit pour en reſpondre, mais il la tient en ſa manche, & la poſſede entierement. Et ce qu'il adiouſte, que ſi Gracchus l'euſt voulu il l'euſt fait, ce n'eſt rien dit, cela n'altere n'y n'empire point ſa premiere reſponſe, qui eſt de l'aſſeurance de la volonté de Gracchus. Cecy eſt des volontez & iugemens. Voyons des biens. Ils eſtoient trois amis (ce mot trois heurte nos regles, & fait penſer que ce n'eſtoit encores vne amitié du tout parfaicte) deux riches, & vn pauure chargé d'vne mere vieille, & d'vne fille à marier; ceſtuy-cy mourant fait ſon teſtament, par lequel il legue à vn de ſes amis de nourrir ſa mere & l'entretenir, & à l'autre marier ſa fille, & luy donner le plus grand doüaire qu'il pourra: & aduenant que l'vn d'eux vienne à defaillir, il ſubſtituë l'autre. Le peuple ſe mocque de ce teſtament, les heritiers l'acceptent auec grand contentement, & chaſcun vient à iouyr de ſon legat, mais eſtant decedé cinq iours apres celuy qui auoit prins la mere, l'autre ſuruiuant & demeurant ſeul vniuerſel heritier entretient ſoigneuſement la mere, & dedans peu de iours il maria en meſme iour la fille propre vnique, & celle qui luy auoit eſté leguée, leur departant par eſgales parts tout ſon bien. Les Sages ſelon la peinture ſuſdite ont iugé, que le premier mourant s'eſtoit monſtré plus amy, plus liberal, faiſant les amis heritiers, & leur donnant ce contentement de les employer à ſon beſoin.

3. De la vie, l'hiſtoire eſt notoire de ces deux amis, dont l'vn eſtant condamné par le Tyran à mourir à certain iour & heure, demande ce delay de reſte pour aller pourvoir à ſes affaires domeſtiques, en baillant caution, le tyran luy ayant accordé à ceſte condition que s'il ne ſe repreſentoit au temps, ſa caution ſouffriroit le ſupplice. Le priſonnier baille ſon amy, qui entre en priſon à ceſte condition, & le temps eſtant venu, & l'amy caution ſe deliberant de mourir, le condamné ne faillit de ſe repreſenter. Dequoy le tyran plus qu'eſbay, & deliurant tous les deux, les pria de le vouloir, & adopter en leur amitié pour tiers.

DE LA FOY, FIDELITE', perfidie, ſecret.

CHAP. XXXIV.

1. Dignité de la foy.

TOvs, voire les perfidies, ſçauent & confeſſent, que la foy eſt le lien de la ſocieté humaine, fondement de toute iuſtice, & que ſur tout elle doit eſtre religieuſement obſeruée. *Nihil auguſtius fide, quæ iuſtitiæ fundamentum eſt, nec vllæ res vehementiùs rempublicam continet & vitam. Sanctiſſimum humani pectoris bonum.*

Ante Iouem genera ta, decus diuúmque hominumque
Quæ ſine non tellus pacem, non æquora norunt,
Iuſtitiæ conſors tacitúmque in pectore numen.

2. La foy rare.

Toutesfois le mõde eſt plein de perfides: peu en y a, qui bien & entierement gardent leur foy: ils la rompent en diuerſes façons, & ne le ſentent pas. Moyennant qu'ils trouuent quelque pretexte & couleur ils penſent eſtre ſauuez. Les autres eſtu-

creati, & habita fides ipsum sibi obligat fidem : fides requirit fiduciam, & relatiua sunt. L'autre si l'ayant acceptée il la rompoit le premier. *Frangenti fidem, fides frangatur eidem : quando tu me non habes pro Senatore, nec ego te pro Consule.* 1. Le perfide ne merite que la foy luy soit gardée : par droit de nature, sauf que depuis il y aye eu accord, qui couurist la perfidie, dont ne seroit plus loisible la venger : hors de ces deux cas il la faut garder à quic õque soit, à son subiet, comme sera dit. A l'ennemy, tesmoin le beau fait d'Attilius Regulus, la proclamation du Senat Romain, contre tous ceux qui auoient esté cõgediez par Pyrrhus sur leur foy, & Camillus qui ne vouloit pas seulement auoir part, ny se seruir de la perfidie d'autruy, renuoyant les enfans des Fliſques auec leur maistre. 3. Au voleur & criminel public, tesmoin le fait de Pompée aux pyrates & briõds, & d'Auguste à Crocotas. 4. Aux ennemis de la Religion, à l'exemple de Iosué cõtre les Gabaonistes. Mais il ne faut pas bailler à ces deux derniers voleurs & heretiques, ou apostats, ny la receuoir d'eux : car il ne faut capituler ny traicter sciemmẽt paix & alliãce auec telles gens, si ce n'est en extreme necessité, ou pour leur reduction, ou pour vn tres-grand bien public : mais leur estant donnée il la faut garder. Chap. 12.

Quant à la chose subiecte, si elle est iniuste ou impossible, on en est quitte, & estant iniuste, c'est biẽ fait de s'en departir, double faute de la garder. Toute autre excuse hors ces deux, n'est point de mise, comme perte, dommage, desplaisirs, incommodité, difficulté, comme ont pratiqué souuent les Romains, qui ont reietté plusieurs aduanta- 3. Le subiet de la foy.

Liuius. ges grands pour ne rompre leur foy, *quibus tanta vtilitate fides antiquior fuit.*

6. La maniere qu'a esté dõnée la foy.

Quant à la maniere que la foy a esté dõnée, c'est où y a pl' à douter: car plusieurs pensẽt que si elle a esté extorquée ou par force & crainte, ou par fraude & surprise, l'on n'y est point suiet, pource qu'en tous les deux cas le promettant n'a point eu de volõté, par laquelle il faut iuger toutes choses. Les autres au contraire & de faict Iosué garda la foy aux Gabaonistes, bien qu'extorquée par grand surprise & faux donné à entẽdre: & fut declaré depuis qu'il deuoit ainsi faire. Parquoy il semble que l'on peut dire, qu'où il y a simple parole & promesse l'on n'y est point tenu, mais si la foy dõnée a esté reuestuë & authorisée par serment, comme au faict de Iosué, on y est tenu pour le respect du nom de Dieu: mais qu'il est loisible apres en iugemẽt poursuiure reparation de la tromperie, ou violence. La foy donnée auec sermẽt & interuention du nom de Dieu oblige plus que la simple promesse; & l'enfreindre, qui includ pariure auec la perfidie, est beaucoup pire. Mais penser asseurer la foy par sermẽs nouueaux & estranges, comme plusieurs font est superflu entre gẽs de bien & inutile, si l'on veut estre desloyal. Le meilleur est de iurer par le Dieu Eternel, vengeur des mocqueurs de son nom, & infracteurs de la foy.

7. Perfidie, iniure à Dieu.

La perfidie & le pariure est en certain sens plus vilain & execrable que l'atheisme. L'Atheiste qui ne croit point de Dieu ne luy faict pas tãt d'iniure, ne pensant point qu'il y en ait, que celuy qui le sçait, le croit, & pariure par mocquerie. Celuy qui iure pour tromper, se mocque euidemment

de Dieu,& ne craint que l'homme. C'eſt moindre mal de meſcroire Dieu,que s'en mocquer. L'horreur & le deſreglement de la perfidie,& du pariure ne ſçauoit eſtre plus richemẽt depeint, qu'il a eſté par vn ancien,disãt,que c'eſt donner teſmoignage de meſpriſer Dieu, craindre les hõmes. Qu'y a-il plus monſtrueux, qu'eſtre coüard à l'endroit des hommes,braue à l'endroit de Dieu? Le perfide eſt apres triſte& ennemy capital de la ſocieté humaine. Car il rompt&deſtruit la liaiſõ d'icelle,& tout commerce, qui eſt la parole, laquelle ſi elle faut, nous ne nous tenons plus. Aux hõmes.

A l'obſeruation de la foy appartiẽt la garde fidele du ſecret d'autruy: or c'eſt vne importune garde, meſmement des grãds,qui s'en peut paſſer fait ſagement: mais encor faut-il fuir à le ſçauoir, cõme fit ce Poëte à Lyſimachus. Qui prend en garde le ſecret d'autruy, ſe met plus en peine qu'il ne pẽſe: car outre le ſoin qu'il prend ſur ſoy de le bien garder,il s'oblige à ſe feindre& deſaduoüer ſa pẽſée, choſe qui faſche fort vn cœur noble & genereux. Toutesfois, qui le prend en garde le doit tenir religieuſement:& pour ce faire & eſtre bon ſecretaire , il le doit eſtre par nature, & non par art,ny par obligation. 2. Garder le ſecret,

VERITE' ET ADMONITION libre.

CHAP. IX.

L'Admonition libre&cordiale eſt vne tres-ſalutaire & excellente medecine: c'eſt le meilleur office d'amitié, c'eſt aymer ſainement que d'en- 1. Choſe excellente.

le lieu & le temps, que ce ne ſoit en temps n'y lieu de feſte & de grande ioye, ce ſeroit comme l'on dit troubler toute la feſte: n'y de triſteſſe & aduerſité, ce ſeroit lors vn tour d'hoſtilité, & vouloir acheuer du tout, & accabler : c'eſt lors la ſaiſon de ſecourir & conſoler. *Crudelis in re aduerſa obiurgatio: damnare eſt obiurgare, cùm auxilio eſt opus.* Le Roy Perſeus ſe voyant ainſi traicté par deux de ſes familiers les tua. 2. Non pour toutes fautes indifferemmẽt, non pour les legeres & petites, c'eſt eſtre ennieux & importun & trop ambitieux repreneur. L'on pourroit dire il m'en veut? n'y pour les grandes & dãgereuſes, leſquelles l'on ſent aſſez ; & l'on s'en craint d'eſtre en peine? il pẽſeroit que l'on le guette. 3. Secrettemẽt & non deuant teſmoins, pour ne luy faire hõte, comme il aduint à vn ieune homme, qui la receut auec ſi grande honte eſtant repris de Pythagoras: qu'il s'en pendit : Plutarque eſtime que ce fut pour cela qu'Alexandre tua ſon amy Clitus, de ce qu'il le reprenoit en compagnie: mais principalement que ce ne ſoit deuant ceux deſquels l'admoneſté requiert eſtre approuué & eſtimé, cõme deuant ſa partie en mariage, deuant ſes enfans, ſes diſciples. 4. D'vne naïfueté & franchiſe ſimple nonchalante, ſans aucun intereſt particulier, ou émotion tant petite ſoit-elle. 5. Se cõprendre en la faute & vſer de termes generaux, nous nous oublions: à quoy penſons nous? 6. Commencer par loüanges & finir par offices de ſeruice & ſecours, cela détrempe fort l'aigreur de la cõtraction, Cela fait aualler plus doucement, telle & telle choſe vous ſied fort bien, non pas ſi bien telle & telle. Il y a bien à dire entre celles-là, & celles-cy, l'on

ne diroit iamais qu'elles ſortent de meſme ouurier,
7. Exprimer la faute par mots, qui ſoient au deſ-
7. ſous du poids de meſure de la faute. Vous n'y auez pas du tout bien penſé, au lieu de dire, vous auez mal faict: ne receuez point ceſte femme qui vous ruinera: au lieu de dire ne l'appellez point, car vous vous ruinez pour elle: ne diſputez point auec tel, au lieu de dire, ne luy portez point d'enuie.
8. 8. Apres l'admonition acheuée ne s'en faut aller tout court, mais continuer d'entretenir par autres propos communs & plaiſans.

DE LA FLATERIE, MENTERIE & diſſimulation.

CHAP. X.

Flatterie, choſe pernicieuſe & vilaine.

FLatterie eſt vn poiſon tres-dangereux à tous particuliers, & la preſque vnique cauſe de la ruine du Prince, & de l'eſtat: eſt pire que faux teſmoignage, lequel ne corrompt pas le Iuge, mais le trompe ſeulement, luy faiſant donner meſchante ſentence contre ſa volonté & iugement: mais la flatterie corrompt le iugement, enchante l'eſprit, & le rend ſnhabile à plus cognoiſtre la verité. Et ſi le Prince eſt vne fois corrompu de flatterie, il faudra meshuy que tous ceux qui ſont autour de luy, s'ils ſe veulent ſauuer, ſoient flatteurs. C'eſt vne choſe donc autant pernicieuſe, comme la verité eſt excellente: car c'eſt corruption de la verité. C'eſt auſſi vn vilain vice d'ame laſche, baſſe & beliſtre, auſſi laid & meſchant à l'homme, que l'impudence à la femme. *Vt matrona meretrici diſpareris atque diſcolor, infido ſcurræ diſtabit amicus.* Et ſont

comparez les flateurs aux putains, empoiſonneurs, vendeurs d'huile, queſteurs de repuës franches, aux loups : & dit vn autre Sage, qu'il vaudroit mieux tomber entre les corbeaux que flatteurs.

2. Specialement à deux.

Il y a deux ſortes de gens ſuiets à eſtre flattez, c'eſt à dire, à qui ne manquent iamais gens qui leur fourniſſent de ceſte marchandiſe, & qui auſſi aiſément s'y laiſſent prendre: ſçauoir les Princes, chez qui les meſchans gaignent credit par là, & les femmes: car il n'y a rien ſi propre & ordinaire à corrompre la chaſteté des femmes, que les paiſtre & entretenir de leurs loüanges.

3. Difficile à éuiter & s'en garder.

La flatterie eſt tres-difficile à éuiter & s'en garder, non ſeulement aux femmes à cauſe de leur foibleſſe, & de leur naturel plain de vanité, & amateur de loüange: & aux Princes à cauſe que ce ſont leurs parens, amis, premiers officiers, & ceux dont ils ne ſe peuuent paſſer, qui font ce meſtier. Alexandre ce grand Roy & philoſophe ne s'en peut defendre : & n'y a aucun des priuez, qui ne fit pis que les Roys, s'il eſtoit aſſiduellement aſſayé & corrompu par ceſte canaille de gens, comme ils ſont, mais generallemẽt à tous, voire aux Sages, & à cauſe de ſa douceur, tellement qu'encores qu'on la rebutte, ſi plaiſt elle, bien qu'on s'y oppoſe, toutesfois l'on ne luy ferme iamais du tout la porte, *vnde ſæpe excluſa nouiſſimè recipitur*. Et à cauſe de ſa feinte qui la rẽd tres-difficile à deſcouurir: car elle eſt ſi bien fardée & couuerte du viſage d'amitié, qu'il eſt malaiſé de la diſcerner. Elle en vſurpe les offices, en a la voix, en porte le nom, & la cõtrefait ſi artificiellement, que vous diriez que c'eſt elle. Elle eſtudie d'agréer & complaire: elle honore &

Imite & reſſemble l'amitié, mais s'en eſt la peſte.

loüe, elle s'embesongne fort, & se remuë pour le bien & seruice, s'accommode aux volontez & humeurs: Quoy plus? elle entreprent mesme le plus haut & plus propre point d'amitié, qui est de remonstrer & reprendre librement. Bref, le flateur se veut dire & monstrer superieur en amour à celuy qu'il flatte. Mais au rebours n'y a rien plus contraire à l'amitié, pire & plus contraire que la mesdisance: l'iniure, l'inimitié toute ouuerte: c'est la peste & la poison de la vraye amitié: elles sont du tout incompatibles, *non potes me simul amico & adulatore uti.* Meilleurs sont les aigreurs & pointures de l'amy que les baisers du flateur. *Meliora uulnera diligentis, quàm oscula blandientis.*

4. Peinture & antiese de la flatterie & amitié.

Parquoy pour ne s'y mescomter, voicy par sa vraye peinture les moyens de la bien recognoistre, & remarquer d'auec la vraye amitié. 1. La flatterie est biẽtost suiuie de l'interest particulier, & en cela se cognoist: l'amy ne cherche point le sien. 2. Le flatteur est chãgeant & diuers en ses iugemens, cõme le miroir & la cire, qui reçoit toutes formes: c'est vn cameleon, vn polypus: faignez de loüer ou vituperer & hayr, il en fera tout de mesmes, se pliant & accommodãt selon qu'il cognoistra estre en l'ame du flatté; l'amy est ferme & cõstãt. 3. Il se porte trop ambitieusement & chaudement en tout ce qu'il fait, au sçeu & veu du flatté, à loüer & s'offrir à seruir *non imitatur amicitiam sed præterit.* Il ne tient pas moderation aux actiõs externes, & au cõtraire au dedans il n'a aucune affection: c'est tout au rebours de l'amy. 4. Il cede & dõne touſiours le haut bout & la victoire au flatté, & luy applaudit n'ayant autre but que de plaire, tellemẽt qu'il loüe

tout & trop, voire quelquesfois à ſes deſpens, ſe blaſmant & humiliant cõme le luiteur qui ſe baiſſe pour mieux atterer ſon compagnon. L'amy va rondement, ne ſe ſoucie s'il a le premier ou ſecond lieu, & ne regarde pas tant plaire, comme d'eſtre vtile & profiter, ſoit-il doucement ou rudement, cõme le bon Medecin à ſon malade pour le guerir. 5. Il veut quelquefois vſurper la liberté de l'amy à reprendre, mais c'eſt bien à gauche: Car il s'arreſtera à de petites & legeres choſe, feignant n'en voir & n'en ſentir de plus grandes: il fera le rude cenſeur contre les autres parens, ſeruiteurs du flatté, de ce qu'ils ne fõt leur deuoir enuers luy: ou biẽ feindra d'auoir entẽdu quelque legeres accuſatiõs contre luy, & eſtre en grãde peine d'en ſçauoir la verité de luy meſme: & venant le flatté à les nier, ou s'en excuſer: il prend de là occaſion de le loüer plus fort. Ie m'en eſbahiſſois bien, dira-il, & ne le pouuois croire, car ie voy le contraire: comment prendriez-vous de l'autruy: vous donnez tout le voſtre & ne vous ſouciez d'en auoir. Ou bien ſe ſeruira de reprehenſiõs pour dauãtage flatter, qu'il n'a pas aſſez de ſoin de ſoy, n'eſpargne pas aſſez ſa perſonne, ſi requiſe au public, cõme fit vne Senateur à Tybere en plein Senat auec mauuaiſe odeur. 6. Bref, i'acheueray par ce mot, que l'amy toujours regarde, ſert, procure, & pouſſe à ce qui eſt de la raiſõ, de l'honneſte, & du deuoir: le flatteur à ce qui eſt de la paſſiõ, du plaiſir, & qui eſt ja malade en l'ame du flatté. Dont il eſt inſtrument propre à toutes choſes de volupté & de deſbauche, & non à ce qui eſt honneſte ou penible & dangereux: il ſẽble le ſinge qui n'eſtant propre à aucun ſeruice,

comme les autres animaux, pour ſa part il ſert de ioüet & de riſée.

5. Du mẽtir ſa laideur & ſon dom-mage.

A la flatterie eſt fort conioint & allié le mentir, vice vilain, dont diſoit vn Ancien, que c'eſtoit aux eſclaues de mentir, & aux libres de dire verité. Quelle plus grande laſcheté que ſe deſdire de ſa propre ſcience? Le premier trait de la corruption des mœurs eſt le bãniſſement de verité, comme au contraire, dit Pindare, eſtre veritable eſt le cõmencement de grande vertu, & pernicieux à la ſocieté humaine. Nous ne ſommes hõmes, & ne nous tenons les vns les autres, cõme a eſté dit, ſi elle nous faut. Certes le filẽce eſt plus ſociable que le parler faux. Sil le mẽſonge n'auoit qu'vn viſage cõme la verité, encores y auroit-il quelque remede; car nous prendrions pour certain le cõtraire de ce que dit le mẽteur: mais le reuers de la verité a cent mille figures, & vn champ indefiny. Le bien, c'eſt à dire, la vertu & la verité, eſt finy & certain, cõme n'y a qu'vne voye au blanc: le mal, c'eſt à dire, le vice, l'erreur, & le mẽſonge eſt infiny & incertain, car il y a mille moyẽs à deſvoyer du blãc. Certes ſi lon cognoiſſoit l'horreur & le poids du mẽſonge, l'on le pourſuiuroit à fer, & à feu. Et ceux qui ont en charge de la ieuneſſe deuroiẽt auec toute inſtãce empeſcher & combatre la naiſſance & le progrez de ce vice, & puis de l'opiniaſtreté, & de bonne heure, car touſiours croiſſent.

6. De la feintiſe.

Il y a vne menterie couuerte & deſguiſée, qui eſt la feintiſe & diſſimulation (qualité notable des courtiſans, tenuë en credit parmy eux comme vertu) vice d'ame laſche & baſſe, ſe déguiſer, ſe cacher ſoubs vn maſque, n'oſer ſe monſtrer, & ſe faire

voire tel que l'on eſt, c'eſt vne humeur coüarde & ſeruile.

Or qui fait profeſſion de ce beau meſtier, vit en grande peine, c'eſt vne grande inquietude, que de vouloir paroiſtre autre que l'on n'eſt, & auoir l'œil à ſoy, pour la crainte que l'on a d'eſtre deſcouuert. Le ſoin de cacher ſon naturel eſt vne gehēne, eſtre deſcouuert vne cōfuſion. Il n'eſt tel plaiſir que viure au naturel, & vaut mieux eſtre moins eſtimé, & viure ouuertement, que d'auoir tant de peine à ſe contrefaire, & tenir couuert: la franchiſe eſt choſe ſi belle & ſi noble. 7. Sa diſſimulé.

Mais c'eſt vn pauure meſtier de ces gens, car la diſſimulation ne ſe porte gueres loing. Elle eſt toſt deſcouuerte, ſelon le dire, que les choſes feintes & violentes ne durent gueres: & le ſalaire a telle gens eſt que l'on ne ſe fie point en eux, ny ne les croit-on quand ils diſent verité: l'on tient pour apocryphe, voire pour pipperie tout ce qui vient d'eux. 8. Inutilité.

Or il y a icy lieu de prudence & de mediocrité: Car ſi le naturel eſt difforme, vicieux & offenſif à autruy, il le faut contraindre, ou pour mieux dire corriger. Il y a difference entre viure franchemēt, & viure nonchalamment. Item, il ne faut touſiours dire tout, c'eſt ſottiſe: mais ce que l'on dict, faut qu'il ſoit tel que l'on penſe. 9. Conſeil ſurce.

Il y a deux ſortes de gens, auſquels la feintiſe eſt excuſable, voire aucunement requiſe, mais pour diuerſes raiſons: ſçauoir le Prince, pour l'vtilité publique, pour le bien & repos ſien & de l'Eſtat, comme a eſté dit cy-deſſus: Et les femmes pour la bien-ſeance, car la liberté trop franche & hardie 10. Feintiſe bien ſeante aux fēmes.

Digitized by Google

leur eſt meſſeãte & gauchit à l'impudence. Les petits deſguiſemẽs, faire la petite bouche, les figures & feintiſes, qui ſentent à la pudeur & modeſtie, ne trompẽt perſonne que les ſots, & leur ſied fort biẽ, sõt là au ſiege d'hõneur. Mais c'eſt choſe, qu'il ne faut point eſtre en peine de leur apprẽdre: car l'hypocriſie eſt comme naturelle en elles. Elles y ſont toutes formées, & s'en ſeruẽt par tout, & trop, viſage, veſtemens, paroles, cõtenances, rire, pleurer, & l'exercent non ſeulement enuers leurs maris viuãs, mais encores apres leur mort. Elles feignent vn grand dueil, & ſouuent au dedans rient. *Lactantius mœrent quæ minus dolent.*

DV BIEN-FAIT, OBLIGATION, & recognoiſſance.

CHAP. XI.

LA ſcience & matiere du bien-fait & de la recognoiſſance de l'obligation actiue & paſſiue, eſt grande, de grand vſage, & fort ſubtile. C'eſt en quoy nous faillons le plus: nous ne ſçauons ny biẽ faire, ny le recognoiſtre. Il ſemble que la grace tãt le merite, que la recognoiſſance ſoit coruée, & la vengeance ou la meſcognoiſſance ſoit à gain, tant nous y ſommes plus prompts & ardẽs: *Gratia oneri eſt vltio, in quæſtu habetur: altius iniuriæ quàm meritæ deſcendunt*: Nous parlerons donc icy premieremẽt du merite & bien-fait, où nous comprenons l'humanité, liberalité, aumoſne, & leurs contraires; inhumanité, cruauté, & puis de l'obligation; recognoiſſance & meſcognoiſſance, ou ingratitude, & vengeance.

Tacit. Senec

Dieu, nature, & toute raiſon nous conuient à biẽ faire & meriter d'autruy. Dieu par ſon exemple, & ſon naturel, qui eſt toute bonté ? & ne ſçaurions mieux imiter Dieu que par ce moyen, *nullare propiùs ad Dei naturam accedimus, quam beneficentia, Deus eſt mortalem ſuccurrere mortali.* Nature, teſmoin qu'vn chacun ſe delecte à voir celuy à qui il a bien fait: c'eſt ſon ſemblable, *nihil tam ſecundùm naturã, quàm iuuare cõſortem naturæ.* C'eſt l'œuure de l'hõme de bien & genereux, de bien faire & meriter d'autruy, voire d'en chercher occaſions, *liberalis etiam dandi cauſas querit*, & dit on que le bon ſang ne peut mentir, ni y faillir au beſoin. C'eſt grãdeur de donner, petiteſſe de prendre, *Beatius eſt dare, quàm accipere*: qui donne, ſe fait honneur, ſe rend maiſtre du preneur: qui prẽd ſe vend. Qui premier, dit quelqu'vn, a inuenté les bien-faits a forgé des ceps, & menottes pour lier & captiuer autruy: dõt pluſieurs ont refuſé de prẽdre, pour ne bleſſer leur liberté, ſpecialement de ceux qu'ils ne vouloient aymer ny recognoiſtre, comme porte le cõſeil des Sages, ne prendre du meſchant, pour ne luy eſtre tenu. Ceſar diſoit, qu'il n'arriuoit aucune voix à ſes oreilles plus plaiſante que prieres & demandes, c'eſt le mot de grandeur, demandez moy : *inuoca me in die tribulationis (eruam te) & honorificabis me.* C'eſt auſſi le plus noble & honorable vſage de nos moyens, leſquels cependant que les tenons & poſſedons priuément, portent des noms vils & abiets, maiſons, terres, deniers; mais eſtans mis au iour & employés au ſecours d'autruy, ſont annoblis de titres nouueaux, illuſtres bien-faits, liberalités, magnificences. C'eſt meilleure & plus vtile emploi-

1. Exhortations bien-faire par diuerſes raiſons Cic. Pli. Ambro.

te qui ſoit *ars queſtuoſiſſima, optima negotiatio*, par laquelle le principal eſt bien aſſeuré, & le profit en eſt tres-grãd. Et à vray dire, l'hõme n'a rien vrayement ſien que ce qu'il donne, car ce que l'on retiẽt & garde ſi ſerré, ſe gaſte, diminuë, & eſchappe par tant d'accidens, & la mort en fin ; mais ce qui eſt donné, ne ſe peut deperir ou enuieillir : dont Marc Antoine abbatu de la fortune, & ne luy reſtãt plus que le droict de mourir, s'eſcria n'auoir plus rien que ce qu'il auoit donné, *hoc habeo quodcumque dedi*. C'eſt donc vne tres-belle & noble choſe en tout ſens, que ceſte douce, debonnaire, & prompte volonté de bien faire à tous; comme au contraire n'y a vice plus vilain & deteſtable que la cruauté, & cõtre nature, dõt auſſi eſt appellé inhumanité. Laquelle viẽt de cauſe contraire à celle du bien-fait: ſçauoir de coüardiſe & laſcheté, comme a eſté dit.

2. Diſtinction du bien-fait.

Il y a deux façons de bien faire à autruy, en luy profitant & en luy plaiſant: par le premier l'on eſt admiré, eſtimé; pour le 2. l'on eſt aymé, & bien voulu. Le 1. eſt beaucoup meilleur, il regarde la neceſſité & le beſoin, c'eſt agir en pere, & en vray amy. Plus y a doubles bien-faits, les vns ſont deuoirs, qui ſortent d'obligation, naturelle, ou legitime : les autres ſont merites & libres, qui partent d'affection pure. Ceux-cy ſemblent plus nobles: toutesfois ſi ceux-là ſe font auec attention & affection, bien qu'ils ſoient deubs, ſont excellens.

3. Le bien fait interne & externe.

Le bien-fait & le merite n'eſt pas proprement ce qui ſe donne, ſe voit, ſe touche : ce n'en eſt que la matiere groſſe, la marque, la montre: mais c'eſt la bonne volonté. Le dehors eſt quelquefois petit, & le dedans eſt tres-grand : car ç'a eſté auec vne tres-

tres-grande faim & affection, iuſques à en chercher les occaſions: on a donné tant que l'on a peu, & de ce qui faiſoit de beſoin, ou eſtoit le plus cher, *in beneficio hoc ſuſpiciendum quod alteri dedit, ablaturus ſibi, utilitatis ſuæ oblitus.* Au rebours de don grãd, la grace petite, car c'eſt à regret, & s'il le fait demander & marchander long-temps, & ſonge s'il le donneroit: c'eſt de ſon trop auec parade, le fait fort valoir, le donne plus à ſoy & à ſon ambition, qu'à la neceſſité & au bien du receuant. Item, le dehors peut eſtre incontinent rauy, eſuanouy, le dedans demeure ferme, la liberté, ſanté, l'honneur, qui vient d'eſtre donné, pour eſtre tout à l'inſtant enleué & emporté par vn autre accident, le bienfait nonobſtant demeure entier.

Les aduis pour ſe conduire au bien-fait ſeront ceux-cy, ſelon l'inſtruction des Sages. Premieremẽt, à qui? à tous? il ſemble que bienfaire aux meſchans & indignes, c'eſt faire tout en vn coup pluſieurs fautes, cela donne mauuais nom au dõneur, entretient & eſchauffe la malice, rend ce qui appartient à la vertu & au merite, comme auſſi au vice. Certes les graces libres & fauorables ne ſont deuës qu'aux bons & dignes, mais en la neceſſité & en la generalité, tout eſt commun: en ces deux cas les meſchans & ingrats y ont part, s'ils ſont en neceſſité, ou bien s'ils ſont tellement meſlés auec les bons, que les vns n'en puiſſent auoir ſans les autres. Car il vaut mieux bien faire aux indignes, à cauſe des bons, que d'en priuer les bons à cauſe des meſchans. Ainſi fait Dieu du bien à tous, pleuuant & eſlançant ſes rayons indifferemment: mais ſes dons ſpeciaux, il ne les donne qu'à ceux qu'il a

4. Regles du bien fait.

A qui.

choisis pour siens : *non est bonum sumere panem filiorum & proijcere canibus, multum refert vtrum aliquem non excludas, an eligas.* Au besoin donc, en l'affliction & necessité, il faut bien faire à tous, *hominibus prodesse natura iubet, vbicũque homini beneficio locus.* Nature & l'humanité nous apprend de regarder, & nous presser à ceux qui nous tendent les bras, & non à ceux qui nous tournẽt le dos: à ceux plustost à qui nous pouuons faire du bien, qu'à ceux qui nous en peuuent faire. C'est generosité se mettre du party battu de la fortune, pour secourir les affligez & soustraire autant de matiere à l'orgueil & impetuosité du victorieux, comme fit Chelonis fille & femme de Roy, laquelle ayant son pere & son mary mal ensemble, lors que le mary eut le dessus contre son pere, fit la bonne fille, suiuant & seruant son pere partout en ses afflictions: puis venant la chance à tourner, & son pere estant le maistre se tourna du costé de son mary, l'accompagnant en toutes ses trauerses.

5. Volontiers,

En second lieu, il faut bien faire volontiers, & gayement, *non ex tristitia aut necessitate: hilarem datorem diligit Deus: hic est gratum, quod opus est si voltro offeras*, sans se laisser prier ny presser aucunement, ce ne sera point agreable: *Nemo libenter debet quod non accepit sed expressit.* Ce qui est accordé à force de prieres est bien cheremẽt vendu: *non tulit gratis, qui accepit rogans, imò nihil carius emitur, quàm quod precibus.* Celuy qui prie s'humilie, se confesse inferieur, couure son visage de honte, honore grandemẽt celuy qu'il prie: dont disoit Cesar, apres s'estre defait de Pompée, qu'il ne prestoit plus volontiers l'oreille, & ne se plaisoit tant en aucune chose, que

d'eſtre prié, & à ces fins donnoit eſperance à tous, voire aux ennemis qu'ils obtiendroient tout ce qu'ils demanderoient. Les graces ſont veſtuës de robes tranſparentes & deſceintes, libres & non contraintes.

6. Toſt.

Toſt & promptement: ceſtuy-cy ſemble dépendre du precedẽt, les bien faits s'eſtiment au pris de la volonté. Or qui demeure long-tẽps à ſecourir & donner, ſemble auoir eſté long-temps ſans le vouloir, *qui tardè fecit, diu noluit.* Comme au rebours la promptitude redouble le bien fait: *bis dat, qui celeriter.* La neutralité & l'amuſemẽt qui ſe fait icy, n'eſt approuué de perſõne que des affrõteurs. Il faut vſer de diligence en tout cas. Il y a donc icy cinq manieres de proceder, dont les trois ſont reprouuées, refuſer & tard, c'eſt double iniure: refuſer toſt, & donner tard ſont preſque tout vn: & y en a qui s'offenſeroient moins de prompt refus: *Minus decipitur, cui negatur celeriter.* C'eſt donc le bon de donner toſt, mais l'excellent eſt d'anticiper la demande, deuiner la neceſſité & le deſir.

7. Sans eſperance de reddition.

Sans eſperance de reddition, c'eſt où giſt principalemẽt la force & vertu du bien faict. Si c'eſt vertu; elle n'eſt point mercenaire: *tunc eſt virtus dare beneficia non reditura.* Le bien-fait eſt moins richement aſſigné, où y a retrogradation & reflexion: mais quand il n'y a point de lieu de reuãche; voire l'on ne ſçait d'où viẽt le bien, là le bien fait eſt iuſtement en ſon luſtre. Si l'on regarde à la pareille, l'on donnera tard, & à peu. Or il vaut beaucoup mieux renoncer à toute pareille, que laiſſer à bien faire & meriter: cherchãt ce payemẽt eſtranger & accidẽtal, l'on ſe priue du naturel & vray, qui eſt, la

ioye & gratificatiõ interne d'auoir bien-fait. Auſſi ne faut il eſtre prié deux fois d'vne meſme choſe : faire iniure eſt de ſoy vilain & abominable, & n'y faut autre choſe pour s'en garder. Auſſi bien meriter d'autruy, eſt beau & noble, ne faut autre choſe pour s'y eſchauffer. Et en vn mot, ce n'eſt pas bien faire, ſi l'on regarde à la pareille, c'eſt trafiquer & mettre à profit : *Non eſt beneficium quod in quæſtum mittitur.* Il ne faut pas confondre & meſler des actions tant diuerſes: *demus beneficia, non fœneremus.* Tels meritent bien d'eſtre trompez qui s'y attendent; *dignus eſt decipi, qui de recipiendo cogitaret, cùm daret.* Celle n'eſt femme de bien, qui pour mieux rappeller & reſchauffer, ou par crainte refuſe, *quæ quia non licuit non dedit, ipſa dedit.* Auſſi ne merite celuy qui fait bien, pour le r'auoir. Les graces ſont vierges, ſans eſperance de retour, dit Heſiode.

8. Au deſir du receuant. Bien faire à la façon que deſire, & qui vient à gré à celuy qui reçoit: afin qu'il cognoiſſe & ſente que c'eſt vrayement à luy que l'on l'a fait. Sur quoy eſt à ſçauoir qu'il y a doubles bien faicts, les vns ſont honorables à celuy qui les reçoit, dont ils ſe doiuent faire en public: les autres vtiles qui ſecourent à l'indigence, foibleſſe, honte, & autre neceſſités du receuant. Ceux cy ſe doiuent faire ſecretement, voire s'il eſt beſoin, que celuy ſeul le ſçache qui le reçoit: & s'il ſert au receuant d'ignorer d'où le bien vient (pource que peut eſtre il eſt touché de honte, qui l'empeſcheroit de prendre, encores qu'il en euſt beſoin) il eſt bon & expedient de luy celer, & luy faire couler le bien, & ſecours par ſous main. C'eſt aſſez que le bien-faicteur le ſça-

che, & ſa concience luy ſerue de teſmoin, qui en vaut mille.

Sans leſion ou offenſe d'autruy, & ſans preiudice de la iuſtice: biẽ faire ſans mal faire: donner à l'vn au deſpens de l'autre, c'eſt ſacrifier le fils en la preſence du pere, dit le ſage. 9. Sans de merite aucun.

Et prudemment, l'on eſt quelquefois bien empeſché à reſpondre aux demandes & prieres, à les accorder ou refuſer. Ceſte difficulté vient du manuais naturel de l'homme, meſmement du demandeur, qui ſe faſche par trop de ſouffrir vn refus, tant iuſte ſoit-il & tant doux. C'eſt pourquoy aucuns accordent & promettent tout, teſmoignage de foibleſſe, voire ne pouuans, ou qui pis eſt, ne voulans tenir, & remettans à vuider la difficulté au poinct de l'execution, ils ſe fient que pluſieurs choſes arriueront, qui pourrõt empeſcher & troubler l'efect de la promeſſe, & ainſi delinureront le promettеur de ſon obligation; ou bien eſtant queſtion de tenir, l'on trouuera des excuſes & des eſchappatoires & cependant contentent pour l'heure le demandeur. Mais tout cela eſt reprouué, il ne faut accorder ny promettre que ce que l'on peut, doit, & veut tenir. Et ſe trouuant entre ces deux dangers du mal promettre, car il eſt ou iniuſte, ou indigne & meſſeant, ou faire vn refus qui irritera & cauſera quelque ſedition ou ruyne, l'aduis eſt de rompre le coup, ou en dilayant la reſponſe, ou biẽ compoſant tellement la promeſſe en termes generaux ou ambigus, qu'elle n'oblige point preciſement. Il y a icy de la ſubtilité & fineſſe, eſloignée de la franchiſe, mais l'iniuſtice du demandeur en eſt cauſe & le merite. 10.

Digitized by Google

D'vn cœur humain & affection cordiale, *homo sum humani à me nihil alienum puto*: ſpecialemẽt enuers les affligez & indigens, c'eſt ce qu'on appelle miſericorde. Ceux qui n'ont ceſte affect ō ἄστοργοι, *& immanes*, ſont inhumains, & marquez pour n'eſtre des bõs & eſleus. Mais c'eſt d'vne forte, ferme & genereuſe, & nõ d'vne molle, effeminée, & troublée. C'eſt vne paſſion vicieuſe, & qui peut tomber en meſchante ame, de laquelle il eſt parlé en ſon lieu; car il y a bõne & mauuaiſe miſericorde. Il faut ſecourir aux affligez, s'en s'affliger, & adapter à ſoy le mal d'autruy, n'y rien raualler de la iuſtice & dignité: car Dieu dit, qu'il ne faut point auoir pitié du pauure en iugement: ainſi Dieu & les Saincts ſont dits miſericordieux & pitoiables.

12. Sans iactance.

Sans ſe jacter, en faire feſte, ny bruit, c'eſt eſpece de reproche: ces vanteries oſtẽt tant la grace, voire deſcrient & rendent odieux les bienfaits: *hoc eſt in odium beneficia perducere*. C'eſt en ce ſens qu'il eſt dit, que le bien-faicteur doit oublier les biẽ-faicts.

13. Continuer sãs ſe repẽtir.

Continuer & par nouueaux bien-faits confirmer, & rajeunir les vieux (cela conuie tout le monde à l'aymer, & rechercher ſon amitié) & iamais ne ſe repentir des vieux, quoy qu'on ſente auoir ſemé en terre ſterile & ingrate, *beneficij tui etiam infœlicitas placeat, nuſquam hæc vox, vellem non feciſſe*. L'ingrat ne fait tort qu'à ſoy, le biẽ-faict pour cela n'eſt pas perdu, c'eſt vne choſe conſacrée, qui ne peut eſtre violée, ny eſteinte par le vice d'autruy. Et pource qu'vn autre eſt meſchant, ne faut pas laiſſer d'eſtre bon & de continuer ſon office: mais qui plus eſt, l'œuure du noble cœur & genereux, eſt en continuant à bien faire, rompre & vaincre la malice

Digitized by Google

& ingratitude d'autruy, & le remettre en santé : *optimi viri & ingentis animi est tamdiu, ferre ingratum, donec feceris gratum: vincit malos pertinax bonitas.*

Sans troubler & importuner le receuant en sa iouyssance, comme font ceux qui ayant donné vne dignité ou charge à quelqu'vn, veulent encores apres l'exercer : ou bien luy procurer vn bien, pour puis en tirer tout ce qui leur plaira. Celuy qui a receu ce biẽ ne le doit endurer, & pource n'est point ingrat: & le bienfaicteur efface son bien-fait & cãcelle l'obligation. Vn de nos Papes respondant à vn Cardinal, qui le prioit peut estre de chose iniuste, & luy alleguant d'estre cause qu'il estoit Pape, respondit bien, laisse moy donc estre Pape, & ne m'oste ce que tu m'as donné.

14. Ny reuoquer ou troubler le bien fait.

Apres ces regles & aduis de bien faire, il est à sçauoir qu'il y a des biẽ-faits plus receuables & agreables les vns que les autres, & qui sont plus ou moins obligeans: ceux là sont les mieux venus, qui sortẽt de la main amie, de ceux que l'on est disposé d'aimer sans cette occasion: au contraire il est grief d'estre obligé à celuy qui ne plaist, & auquel on ne veut rien deuoir. Ceux aussi qui viennent de la main de celuy qui est aucunement obligé : car il y a de la iustice, & obligent moins. Ceux qui sont faits en la necessité & au grand besoin, ceux-cy ont vne grande force, ils font oublier toutes les injures & offenses passées, s'il y en auoit eu, & obligent fort, comme au contraire le refus en telle saison est fort iniurieux, & faict oublier tous les precedens bien-faits. Ceux qui le peuuẽt recognoistre & receuoir la pareille : comme au contraire les autres engẽdrent hayne: car celuy qui se sent du

15. Distinction des bien-faits.

Digitized by Google

tout obligé fãs y pouuoir payer, toutesles fois qu'il void ſon bien facteur, il penſe voir le teſmoin de ſon impuiſſance, ou ingratitude, & luy fait mal au cœur. Il y en a qui plus ſont honneſtes & gracieux, plus ſont peſant au receuant, s'il eſt homme d'honneur, comme ceux qui lient la conſcience, la volonté, car ils ſerrent bien plus & le font demeurer en cetuelle, & en crainte de s'oublier & faillir. L'õ eſt bien plus priſonnier ſous la parole, que ſous la clef. Il vaut mieux eſtre attaché par les liens ciuils, & publics, que par la loy d'honneſteté & de conſcience: pluſtoſt deux notaires, qu'vn, Ie me fie en vous, en voſtre foy & conſcience: ceſtuy-cy fait plus d'honneur, mais eſtreint, ſerré, ſollicité, & preſſe bien plus: en celuy-là l'on s'y porte plus laſchement: car l'on ſe fie que la loy & les atachés externes réueilleront aſſez, quand il faudra. Où y a de la contrainte, là volonté ſe relaſche: où y a moins de contrainte, la volonté ſe reſerre: *quodmetus cogit vix à voluntate impetrem.*

6. Obligatiõ Mere & fille du bien faire.

Du bien fait naiſt l'obligation, & d'elle auſſi il en ſort & eſt produit: ainſi eſt il l'enfant & le pere, l'effect & la cauſe, & y a double obligation actiue & paſſiue. Les parens, les Princes & ſuperieurs par deuoir de leur charge ſont tenus de bien faire & profiter à ceux qui leur ſont commis, & recommandez par la nature, ou par la loy: & generalement tous ayans moyens, enuers tous neceſſiteux, & affligez, par le commandement de nature. Voilà l'obligation premiere, puis des biensfaits, ſoyent ils deubs & emanez de cette premiere obligation, ou bien libres & purs merites, ſont l'obligation ſeconde & acquit, par laquelle les receuans ſont

tenus à la recognoissance & remerciement : tout cecy est signifié par Herodes, qui a fait les graces, trois en nombre, & s'entretenans par les mains.

La premiere obligation s'acquite par les bons offices d'vn chacun, qui est en quelque charge, lesquels seront tantost discourus en la seconde partie, qui est des deuoirs particuliers: mais elle s'affermit & se relasche: & amoindrit accidentalement, par les conditions, & le faict de ceux qui les reçoiuent. Car leurs offenses, ingratitudes & indignitez deschargent aucunement ceux qui sont obligez d'en auoir soin: & semble que l'on en peut presque autant dire de leurs defauts naturels. L'on peut iustement moins aymer son enfant, son cousin, son subiet, non seulement malicieux & indigne, mais encores laid, bossu, malheureux, malné, Dieu mesmes luy en a rabattu cela de son prix & estimation naturelle: mais il faut en se refroidissant, garder moderation & iustice: car cecy ne touche pas le secours de la necessité, & les offices deus par la raison publique, mais l'attention & affection qui est l'interne obligation.

15. Obligatiõ premiere & mere.

La seconde obligatiõ née des biens-faits, est celle que nous auons à traicter & regler maintenant. Premierement, la loy de recognoissance & remerciement est naturelle, tesmoin les bestes, non seulement priuées & domestiques, mais farouches & sauuages, auiquelles se trouuẽt des notables exemples de recognoissance, comme du Lyon enuers l'esclaue Romain: *Officia etiam feræ sentiunt*. Secõdement c'est acte certain de vertu & tesmoignage de bonne ame, dont est plus à estimer que le bienfait, lequel souuent vient d'abondance, puissance,

16. Secõde & fidelle recognoissance recommandée

amour de ſon propre intereſt, rarement de la pure vertu: la recognoiſſance touſiours d'vn bon cœur, dont le biẽ fait peut eſtre plus deſirable, mais recognoiſſãce plus loüable. Tiercemẽt, c'eſt vne choſe aiſée, voir plaiſante, & qui eſt en la main d'vn chacun. Il n'y a rien ſi aiſé que d'agir ſelon nature, riẽ ſi plaiſant que de s'acquitter & demeurer libre.

17. De l'ingratitude.

Par tout cecy eſt aiſé à voir combien eſt laſche & vilain vice la meſcognoiſſance & ingratitude, deſplaiſant & odieux à tous, *Dixeris maledicta cunctа cùm ingratum hominem dixeris* : contre nature, dont Platon parlant de ſon diſciple Ariſtote, l'appelloit l'ingrat mulet : elle eſt auſſi ſans excuſe, & ne peut venir que d'vne meſchante nature, *graue vitium, intolerabile quod diſſociat homines*. La vengeance qui ſuit l'iniure, cõme la meſcognoiſſance le bien fait, eſt bien plus forte & preſſante (car l'iniure preſſe plus que le bien fait, *alium iniuriæ quàm merita deſcendunt*) c'eſt vne tres-violẽte paſſion, mais nõ pas de beaucoup prés ſi vilain & difforme vice, que l'ingratitude : c'eſt comme des maux, qu'il y a qui ne ſont point dãgereux: mais ſont plus douloureux & preſſãs que les mortels: en la vengeãce y a quelque eſpece de iuſtice, & ne s'en cache l'õ point: en l'ingratitude n'y a que toute poltronnerie & honte.

Senec:

18. Regles de la recognoiſſance.

La cognoiſſance pour eſtre telle qu'il faut, doit auoir ſes conditions: premierement, receuoir gracieuſemẽt le bienfait auec viſage & parole amiable & riante: *qui gratè beneficiũ accipit, primam eius penſionẽ ſoluit*. Secondemẽt, ne l'oublier iamais, *Ingratiſſimus omnium qui obliuiſcitur: nuſquam enim gratus fieri poteſt, cui totum beneficium elapſum eſt*. Le tiers office eſt le publier : *ingenui pudoris eſt fateri per quos pro-*

Senec. Idem. Plin.

fecerimus, & hæc quasi merces auctoris. Comme on a trouué le cœur & la main d'autruy ouuerte à bien faire, auſſi faut il auoir la bouche ouuerte à le preſcher : & afin que la memoire en ſoit plus ferme & ſolemnelle, nõmer le bien fait & le preſẽt, du nom du bienfaicteur. Le quatrieſme, eſt à rẽdre auec ces quatre mots d'aduis. Que ce ne ſoit tout promptement: ny trop curieuſement, cela à mauuais odeur, & ſẽble que l'on ne vueille rien deuoir, mais payer le bien fait: c'eſt auſſi donner occaſion au bien faiſant de pẽſer, que ſon bien-fait n'a pas eſté bien receu: ſe montrer trop ambitieux & ſoigneux de rendre, c'eſt encourir ſoupçõ d'ingratitude. Il faut dõc que ce ſoit quelque temps apres, & non fort long, afin de ne laiſſer vieillir le preſẽt: (les graces ſont peintes ieunes) & auec belle occaſiõ, laquelle s'offre de ſoy meſme, ou bien ſoit eſtudiée ſans eſclat, & sãs bruit. 2. Que ce ſoit auec vſure & ſurpaſſe le bien fait, comme la bonne terre, *ingratus eſt, qui beneficium reddit ſine vſura*, ou à tout le moins, l'eſgale auec toute demonſtratiõ, que lon eſtoit obligé à mieux, & que cecy n'eſt pas pour ſatisfaire à l'obligatiõ, mais pour mõtrer qu'on ſe recognoiſt obligé. 3. Que ce ſoit tres-volõtiers & de bon cœur. *Ingratus eſt qui metu gratus eſt*: Si ainſi il a eſté donné: *Eodem animo beneficium debetur, quo datur: erat ſi quis beneficium liberentius accipit quàm redit.* 4. Si l'impuiſſance y eſt de le rẽdre par effet, au moins la volonté y doit eſtre, qui eſt la premiere & principale partie, & comme l'ame tant du bien-fait que de la recognoiſſance: mais elle n'a point de teſmoin que ſoy meſme : & faut recognoiſtre non ſeulement le bien receu : mais encores celuy qui a eſté offert

2.

3.

4.

Digitized by Google

& qui pouuoit estre receu, c'est à dire la volonté du bien facteur, qui est, comme a esté dit, le principal.

SECONDE PARTIE, QVI EST *des deuoirs speciaux de certains à certains, par certaine speciale obligation.*

PREFACE.

AYant à parler des deuoirs speciaux & particuliers differens, selon la diuersité des personnes & de leurs estats, soient inesgaux, comme superieurs & inferieurs, ou esgaux, nous commencerons par les mariez qui sont mixtes, & tiennent de tous les deux, Equalité & inequalité. Aussi faut-il premierement parler de la Iustice, & des deuoirs priuez, & domestiques, auant que des publics, car ils precedent; comme les familles & maisons sont premieres que les republiques, dont la iustice priuée qui se rẽd en la famille est l'image, la source & le modelle de la republique. Or ces deuoirs priuez & domestiques sont trois, sçauoir, entre le mary & la femme, les parens & les enfans, les maistres & seruiteurs. Voila toutes les parties d'vne maison & famille, laquelle prend son fondement du mary & de la femme, qui en sont les maistres & autheurs. Parquoy premierement, des mariez.

Digitized by Google

DEVOIR DES MARIEZ

CHAP. XII.

SELON les deux considerations diuerses, qui sont au mariage, cõme a esté dit, sçauoir Equalité, & Inequalité, aussi sont de deux sortes les deuoirs & offices des mariez: les vns mesmes & communs à tous deux, esgalement reciproques & de pareille obligation, encores que selon l'vsage du monde ne soient de pareille peine, reproche, inconuenient, sçauoir vne entiere loyauté, fidelité, communauté, & communication de toutes choses, puis vn soing, authorité sur la famille & tout le bien de la maison. De cecy plus au long au liure premier. Deuoirs communs.

Les autres sont particuliers & differẽs selon l'inequalité, qui est entre eux : car ceux du mary sont, Instruire sa femme, l'enseigner auec douceur de toutes choses, qui est de son deuoir, hõneur & biẽ, & dont elle est capable. 2. La nourrir, soit qu'elle aye apporté doüaire, ou non. 3. La vestir. 4. Coucher auec elle. 5. L'aymer & la defendre : les deux extremitez sont laides & vicieuses, les tenir suiettes comme seruantes, & s'assuietir à elles cõme maistresses. Voya les principaux. Ceux cy viennent apres, la penser malade, la deliurer captiue, l'enseuelir morte, la nourrir demeurant vefue, & les enfans qu'il a eu d'elle par prouision testamentaire. 2. Particuliers du mary

Les deuoirs de la femme sont rendre honneur, reuerence & respect à son mary, comme à son maistre & bõ seigneur: ainsi ont appellé leurs maris les 3. De la femme.

Digitized by Google

ſages fẽmes, & le mot hebreu *Baal* ſignifie tout les deux, mary & ſeigneur. Celle qui s'aquitte de ce deuoir, fait plus pour ſoy & ſon honneur, que pour ſon mary: & faiſant autremẽt ne fait tort qu'à elle. 2. Obeyſsãce en toutes choſes iuſtes & licites, s'accommodant & ſe ployant aux mœurs & humeurs de ſon mary, comme le bon mitoir, qui repreſente fidelement la face, n'ayant aucun deſſein, amour, penſement particulier: mais comme les dimenſiõs & accidẽs, qui n'ont aucune action ou mouuemẽt propre, & ne ſe remuent qu'auec le corps, elles ſe tiennent en tout & par tout aũ mary. 3. Seruice, cõme luy appareiller par ſoy ou par autruy ſes viures, luy lauer ſes pieds. 4. Garder la maiſon, dõt eſt cõparée à la tortuë, & eſt peinte ayãt les pieds nuds, & principalement le mary abſent. Car eſloignée du mary elle doit eſtre comme inuiſible, & au rebours de la Lune ne paroiſtre point, & pres de ſon Soleil paroiſtre. 5. Demeurer en ſilence & ne parler qu'auec ſon mary ou par ſon mary: & pource que c'eſt choſe rare & difficile, que la femme ſilẽtieuſe, elle eſt dite vn dõ de Dieu precieux. 6. Vacquer & eſtudier à la meſnagerie, c'eſt la plus vtile & honorable ſcience, & occupation de la femme, c'eſt ſa maiſtreſſe qualité, & qu'on doit en mariage chercher principalement en moyenne fortune: c'eſt le ſeul doüaire, qui ſert à ruiner, ou à ſauuer les maiſõs: mais elle eſt rare. Il y en a d'auaricieuſes, mais des meſnageres peu. Or il y en a bien à dire des deux. *De la meſnagerie toſt apres à part.*

Eccle. 26. b

4. Aduis ſur l'accointance.

En l'accointance & vſage de mariage, il faut de la moderation, c'eſt vne religieuſe & deuote liaiſon: voila pourquoy le plaiſir, qu'on en tire doit

estre meslé à quelque seuerité, vne volupté prudẽte & consciencieuse. Il faut toucher sa femme seuerement & pour l'honnesteté, comme dit est, & de peur comme dit Aristote, qu'en la chatoüillãt trop lasciuement le plaisir ne la face sortir hors de gõs de raison, & pour la santé: car le plaisir trop chaud & assidu altere la semence, & empesche la generation. Afin d'autre part qu'elle ne soit trop languissante, morfonduë & sterile, s'y faut presenter rarement. Solon l'a taillé à trois fois le mois: mais il ne s'y peut donner loy, ny regle certaine. priuée des mariez. Plutar. in Solone.

La doctrine de la mesnagerie suit volontiers, & est annexée au Mariage.

MESNAGERIE.

CHAP. XIII.

LA mesnagerie est vne belle, iuste, & vtile occupation. C'est chose heureuse, dit Platon, de faire ses affaires particulieres sans iniustice. Il n'y a rien si beau qu'vn mesnage biẽ reglé, biẽ paisible. 1.

C'est vne occupation, qui n'est pas difficile, qui sera capable d'autre chose, le sera de celle-là: mais elle est empeschante, penible, espineuse, à cause d'vn si grand nombre d'affaires: lesquels biẽ qu'ils soient petits & menus, toutesfois pour ce qu'ils sont drus, espais, & frequens, faschent & ennuyẽt. Les espines domestiques piquent, pource qu'elles sont ordinaires: mais si elles viennent des personnes principales de la famille, elles rongent, vlcerent, & sont irremediables. 2.

Auoir à qui se fier, & sur qui se reposer, c'est vn 3.

Digitized by Google

grand seiour & moyen propre pour viure à son aise : il le faut choisir loyal & entier, comme l'on peut, & puis l'obliger à bien faire par vne grande confiance: *habita fides ipsam obligat fidem, multi fallere domuerunt, dum timen fallit: & alios ius petrendi; suspicando dederunt.*

Les preceptes & aduis de mesnagerie principaux
4. sont ceux-cy. Acheter & despendre toutes choses en temps & saison, elles sont meilleures & à meilleur pris. 2. Garder que les choses qui sont en la maison ne se gastent & perissent, ou se perdent & s'emportent, cecy est principalement à la femme: à laquelle Aristote dõne par preciput cette authorité & ce soin. 3. pouruoir premierement & principalement à ces trois, Necessité, Netteté, Ordre: & puis s'il y a moyen l'on aduisera à ces trois autres (mais les Sages ne s'en donneront pas grand peine: *non ampliter sed munditer conuiuium: plus salis quàm sumptis.*) Abondance, pompe & parade, exquise & riche façon. Le contraire se pratique souuent aux bonnes maisons, où y aura lits garnis de soye, pourfilés d'or, & n'y aura qu'vne couuerture simple en hyuer, sans aucune commodité de ce qui est le plus necessaire. Ainsi de tout le reste.

5. Regler sa despence : ce qui faict en ostant la superfluë, sans faillir à la necessité, deuoir de bienseance, vn ducat en la bourse fait plus d'honneur, que dix mal despẽdus, disoit quelqu'vn. Puis, mais c'est l'industrie & la suffisance, faire mesme despenses à moindre frais, & sur tout ne despendre iamais sur le gain aduenir & esperé.

6. Auoir le soin & l'œil sur tout: la vigilance & presence du maistre, dit le prouerbe, engresse le cheual &

ual & la terre. Mais pour le moins le maistre & la maistresse doiuẽt celer leur ignorance & insuffisãce aux affaires de la maison, & encores plus leur nonchalance, faisant mine de s'y entendre & d'y penser: car si les officiers valets croyent que l'on ne s'en soucie, ils en feront de belles.

DEVOIR DES PARENS & enfans.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CHAP. XIV.

LE deuoir & obligation des parens & enfans est reciproque & reciproquement naturelle: si celle des enfans est plus estroitte, celle des parens est plus ancienne, estans les parens premiers autheurs & la cause & plus importante au public: car pour le peupler & garnir de gens de bien & bons citoyens est necessaire la culture, & bonne nourriture de la ieunesse, qui est la semence de la republique. Et ne viẽt point tãt de mal au public de l'ingratitude des enfans enuers leurs parens, comme de la nonchalance des parens en l'instruction des enfans: dont auec grande raison en Lacedemone, & autres bõnes polices, y auoit punition & amende contre les parens, quand leurs enfans estoient mal complexionnez. Et disoit Platõ, qu'il ne sçauroit point en quoy l'homme deust apporter plus de soin & de diligence, qu'à faire vn bon fils. Et Crates s'escrioit en cholere, à quel propos tant de soin d'amasser des biens, & ne se soucier à qui les laisser? C'est comme se soucier du soulier & non de son pied. Pourquoy des biens à vn qui n'est pas sage,

& n'en ſçait vſer? Comme vne belle & riche ſelle ſur vn mauuais cheual. Les parens donc ſont doublement obligez à ce deuoir, & pour ce que ce sõt leurs enfans, & pour ce que ce ſont les plantes tendres & l'eſperance de la republique; c'eſt cultiuer ſa terre, & celle du public enſemble.

2. Diuiſiõ de l'office des parens

Or cet office à quatre parties ſucceſſiues, ſelon les quatre biens que l'enfant doit tedeuoir ſucceſſiuement de ſes parens, la viẽ, la nourriture, l'inſtruction, la communication. La premiere regarde le temps, que l'enfãt eſt au ventre iuſques à la ſortie incluſiuement; la ſeconde le temps de l'enfance au berceau, iuſques à ce qu'il ſçache marcher & parler; la tierce toute la ieuneſſe; cette partie ſera plus au long & ſerieuſemẽt traitée, la quatrieſme eſt de leur affection, communication, & compoſement enuers leurs enfans ja homme faits, tonchant les biens, penſées, deſſeins,

3. Premiere partie, l'office des parens.

La premiere qui regarde la generation & portée au ventre n'eſt pas eſtimée & obſeruée auec telle diligence qu'elle doit, cõbien qu'elle ayt autãt ou plus de part au bien & mal des enfãs, tant de leurs corps que de leurs eſprits, que l'educatiõ & inſtruction apres qu'ils ſont nez. & grãdelets. C'eſt elle qui donne la ſubſtãce, la trempe, le temperamẽt, le naturel. l'autre eſt artificielle & acquiſe & s'il ſe commet faute en vne premiere partie, la ſecõde, ny la troiſieſme ne la repatera pas, non plus que la faute en la premiere cõcoction de l'eſtomac ne ſe rabille pas en la ſeconde, ny troiſieſme. Nos hõmes vont à l'eſtourdie de cet accouplage, pouſſez par la ſeule volupté & enuie de ſe deſcharger de ce qui les chatouille & les preſſe: s'il en aduient conce-

ption, c'eſt rencontre, c'eſt cas fortuit : perſonne n'y va d'aguet, & auec telle deliberation & diſpoſition precedente, comme il faut, & que nature requiert. Puiſque donc les hõmes ſe font à l'auanture & au hazard, ce n'eſt merueilles ſi tant rarement il s'en trouue de beaux, bons, ſains, ſages & bien-faicts. Voicy donc bien briefuement ſelon la philoſophie les aduis particuliers ſur ceſte premiere partie, ceſt à dire, pour faire des enfans maſles, ſains, ſages & aduiſez: car ce qui ſert à l'vne de ces choſes, ſert aux autres. 1. L'hõme s'accouplera de femme, qui ne ſoit de vile, vilaine & laſche condition, ny de mauuaiſe & vicieuſe compoſition corporelle. 2. s'abſtiendra de ceſte action & copulatiõ ſept ou huict iours: 3. durant leſquels ſe nourriſſant de bonnes viandes plus chaudes & ſeiches qu'autrement, & qui ſe cuiſent bien en l'eſtomach: 4. face exercice peu plus que mediocre. Tout cecy tẽd à ce que la ſemence ſoit bien cuitte & aſſaiſonnée, chaude & ſeiche, propre à vn temperament maſle, ſain, & ſage. Les fayneãts, laſcifs, grãds mangeurs, qui pource malcuiſent, ne font que filles ou hommes effeminez & laſches (comme raconte Hippocrates des Scythes) 5. & s'approche de ſa partie aduertie d'en faire tout de meſmes, long-tẽps apres le repas, c'eſt à dire, le ventre vuide & à ieun (car le ventre plein ne fait rien qui vaille, pour l'eſprit ny pour le corps, dont Diogenes reprocha à vn ieune homme desbauché, que ſon pere l'auoit planté eſtant yure: & la loy des Carthaginois eſt loüée de Platon, qui enioint s'abſtenir de vin le iour qu'on s'approche de ſa femme) 6. loing des mois de la femme, ſix ou ſept iours deuant, & autant ou plus

l. 2. de legib.

ápres. 7. Et ſur le poinct de la conception & retention des ſemences, elle ſe tournant & ramaſſant du coſté droit ſe tienne & recoy quelque tẽps. 8. Lequel reglement touchant les viandes & l'exercice ſe doit continuer par la mere durant le temps de la portée,

4. 2. Partie de l'office de parens.

Pour venir au ſecond poinct de cet office apres la naiſſance de l'enfant ces quatre poincts s'obſerueront. 1. L'enfãt ſera laué d'eau chaude & ſalée, pour rendre enſemble ſoupples & fermes les membres, eſſuyer & deſſeicher la chair & le cerueau, affermir les nerfs, couſtume tres-bonne d'Orient & des Iuifs. 2. La nourriſſe ſi elle eſt à choiſir, ſoit ieune, de temperament le moins froid & humide qui ſe pourra, nourrie à la peine, à coucher dur, manger peu, endurcie au froid & au chaud. I'ay dit ſi elle eſt à choiſir: car ſelon raiſon & tous les Sages, lce doit eſtre la mere, dont ils crient fort contre elle, quand elle ne prend ceſte charge, y eſtant conuiée & cõme obligée par nature, qui luy appreſte à ces fins le laict aux mamelles, par l'exemple des beſtes, par l'amour & ialouſie qu'elle doit auoir de ſes petits, qui reçoluent vn tres-grand dommage au changemẽt de l'aliment ia accouſtumé en vn eſtrãger, & peut-eſtre tres-mauuais & d'vn temperament tout cõtraire au premier, dont elles ne ſont meres qu'à demy. *Quod eſt hoc contra naturam imperfectum, ac dimidiatũ matris genus peperiſſe, & ſtatim ab ſe abiciſſe aluiſſe in vtero ſanguine ſuo neſcio quid quod non videret: non alere autem nunc ſuo lacte, quod videat iam viuentem, iam hominem, iam matris officia implorantem?* La nourriture outre la mamelle ſoit laict de chevre, ou pluſtoſt beurre, plus ſubtile & aërée

Ezech. 6

Aul Gel, l. 12 c. 1.

partie du laict cuit auec miel & vn peu de sel. Ce sont choses tres propres pour le corps, & pour l'esprit par l'aduis de tous les Sages & grãds Medecins Grecs & Hebrieux. *Butyrum & mel comedet, vt sciat reprobare malum, & eligere bonum.* La qualité du laict ou beurre est fort tẽperée & de bonne nourriture, la siccité du miel, & du sel consomme l'humidité trop grande du cerueau, & le dispose à la sagesse. 4 L'enfant soit peu à peu accoustumé & endurcy à l'air, au chaud, & au froid, & ne faut craindre en cela, veu qu'en Septentrion ils lauent bien leurs enfans sortans du ventre de la mere en eau froide, & ne s'en trouuent pas mal.

Galen. multis locis. Homer. 10 l. ad Isai. 7.

Les deux premieres parties de l'office de parens ont esté bien-tost expediées : par où il apparoist, que ceux ne sont vrays peres, qui n'apportent le soing, l'affection, & la diligence à ces choses susdites: qui sont cause, ou occasion par nonchalance ou autrement, de la mort, ou auortemẽt de leurs enfans, qui les exposent estant nez, dont ils sont priuez par les loix de la puissance paternelle. Et les enfans à la honte des parens demeurent esclaues de ceux qui les esleuent & nourrissent ; qui n'ont soing de les esleuer & preseruer du feu, de l'eau, & de tout encombre.

La troisiesme partie qui est de l'instruction, sera plus serieusement traictée. Si tost que cet enfant marchant & parlant commencera à remuer son ame auec le corps, & que les facultez d'icelle s'ouuriront & desueloppperont, la memoire, l'imagination, la ratiocination, qui sera à quatre ou cinq ans, il faut auoir vn grand soing & attention à le bien former: car ceste premiere teinture & liqueur,

6. 3. Partie de l'office des parens. Instruction cõbien importante,

de laquelle ſera imbuë cette ame, aura vne tres-grande puiſſance. Il ne ſe peut dire combien peut ceſte premiere impreſſion & formation de la ieuneſſe: iuſques à vaincre la nature meſmes: Nourriture, dit-on, paſſe nature. Lycurgue le fiſt voir à tout le monde par deux petits chiens de meſme ventrée, mais diuerſement nourris, produits en public: auſquels ayant preſenté des ſouppes, & vn petit lievre, le nourry mollemẽt en la maiſon s'arreſta à la ſouppe, & le nourry à la chaſſe quittãt la ſouppe court apres le lieure. La force de ceſte inſtruction vient de ce qu'elle y entre facilement & difficilement ſort: car y entrãt la premiere y prend telle place & creance que l'on veut, n'y en ayant point d'autre precedente, qui la luy conteſte ou diſpute. Ceſte ame donc toute neufue & blanche, tendre & molle, reçoit fort aiſement le ply & l'impreſſion que l'on luy veut donner, & puis ne le perd ayſément.

Or ce n'eſt pas petite beſongne, que cette cy, & oſe l'on dire la plus difficile & importante qui ſoit. Qui ne void qu'en vn eſtat tout dépẽd de là? Toutesfois (& c'eſt la plus notable, pernicieuſe, faſcheuſe, & deplorable faute qui ſoit en nos polices, remarquée par Ariſtote & Plutarque) nous voyons que la conduite & diſcipline de la ieuneſſe eſt de tous abandonnée à la charge & mercy des parens, qui qu'ils ſoient, ſouuent nonchalans, fols, meſchans, & le public n'y veille, n'y ne s'en ſoucie point? c'eſt pourquoy tout va mal. Preſque les ſeules polices, Lacedemonienne & Cretence, ont commis aux loix la diſcipline de l'enfance: la plus belle diſcipline du monde, pour la ieuneſſe eſtoit

la Spartaine, dont Agesilaus conuioit Xenophon à y enuoyer ses enfans: car l'on y apprend, dit-il, la plus belle science du monde, qui est de bien commander & de bien obeïr, & où l'on forge les bons Legislateurs, Empereurs d'armées, Magistrats cytoyens. Ils auoient cette ieunesse & leur instruction en recommandation sur toutes choses, dont Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils dirent qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faits.

8.

Or auant entrer en cette matiere, ie veux donner icy vn aduertissement de poids. Il y en a qui trauaillent fort à descouurir leurs inclinations, & à quoy ils seront propres: mais c'est chose si tendre, obscure, & incertaine, qu'à chasque fois l'on se trouue trompé apres auoir fort despendu & trauaillé. Parquoy sans s'arrester à ces foibles & legeres diuinations & prognostiques tirées des mouuemens de leur enfance, il faut luy donner vn instruction vniuersellement bonne & vtile, par laquelle il deuienne capable, prest, & disposé à tout. C'est trauailler à l'asseuré, & faire ce qu'il faut tousiours faire: ce sera vne teinture bonne à receuoir toutes les autres.

9. Diuision de cette matiere.

Pour entrer maintenant en cette matiere, nous la pourrons rapporter à trois points, former l'esprit, dresser le corps, regler les mœurs. Mais auant que donner les aduis particuliers seruans à ces trois, il y en a de generaux, qui appartiennent à la maniere de proceder en cet affaire pour s'y porter dignement & heureusement, qu'il faut sçauoir par vn prealable.

Le premier est de garder soigneusement son ame.

Digitized by Google

pucelle & nette de la contagion & corruption du mõde, qu'elle ne reçoiue aucune tache ny attainte mauuaise. Et pour ce il faut diligemmẽt garder les portes, ce sont oreilles principalement, & puis les yeux, c'est à dire, donner ordre, qu'aucun, fust-il mesmes son parent, n'approche de cet enfant, qui luy puisse dire ou souffler aux oreilles quelque chose de mauuais. Il ne faut qu'vn mot, vn petit propos pour faire vn mal difficile à reparer. Garder les oreilles sur tout, & puis les yeux. A ce propos Platon est d'aduis de ne permettre que valets, seruantes, & viles personnes entretiennent les enfans: car ils ne leur peuuent dire que fables, propos vains, & niais, si pis ils ne disent. Or c'est desia abbreuer & embaboüiner ceste tendre ieunesse de sottises, & niaiseries.

Aduis general sur l'instruction, garder les oreilles.

II. Le second aduis est au chois, tant des personnes, qui auront charge de cet enfant, que des propos que lon luy tiendra, & des liures que l'on luy baillera. Quant aux personnes: ce doiuẽt estre gens de bien, bien nais, doux & agreables, ayant la teste bien faite, plus pleine de sagesse que de science, & qu'ils s'entendent bien ensemble, de peur que par aduis cõtraires, ou par dissemblables voye de proceder, l'vn par rigueur, l'autre par flatterie, ils ne s'entre-empeschent, & ne troublent leur charge & leur dessein. Les liures & les propos ne doiuent point estre choses petites, sottes, friuoles; mais grandes, serieuses, nobles, & genereuses: qui reglẽt les sens, les opinions, les mœurs, comme ceux qui font cognoistre la condition humaine, les branles & ressorts de nos ames, afin de se cognoistre, & les autres: luy apprẽdre ce qu'il faut craindre, aymer,

2. Aduis general, choix des instructeurs, propos, & liures

desirer : que c'est que passion, vertu, ce qu'il y à dite entre l'ambition & l'auarice, la seruitude & la subiection, la liberté & la licence. Aussi bien leur fera on aualler les vnes que les autres. Lõ se trõpe. Il ne faut pas plus d'esprit à entẽdre les beaux exẽples de Valere Maxime, & toute l'histoire Grecque & Romaine (qui est la plus belle science & leçon du monde) qu'à entẽdre Amadis de Gaule, & autres pareils comptes vains. L'enfant qui peut sçauoir combien il y a de poulle chez sa mere, & cognoistre ses poussins, comprendra cõbien il y a eu de Rois, & puis de Cesars à Rome. Il ne se faut pas deffier de la portée & suffisance de l'esprit: mais il le faut sçauoir bien conduire & manier.

Le troisiesme est de se porter enuers luy, & proceder de façon non austere, rude & seuere : mais douce, riante, enioüée. Parquoy nous condamnõs icy tout à plat la coustume presque vniuerselle de battre, foüetter, iniurier & crier apres les enfans, & les tenir en grande crainte & subiection, comme il se fait aux colleges. Car elle est tres-inique & punissable ; comme vn Iuge & Medecin, qui seroit animé & esmeu de cholere contre son criminel & patient : preiudiciable & tout contraire au dessein que l'on a qui est de les rendre amoureux & poursuiuans de la vertu, sagesse, science, honnesteté. Or cette façon imperieuse & rude leur en fait venir la hayne, l'horreur, & le despit; puis les effarouche, & les enteste, leur abbat & oste le courage, tellement que leur esprit n'est plus que seruile, bas & esclaue, aussi sont-ils traictez en esclaues. *Parentes ne prouocetis, ad iracundiam filios vestros, ne despondeant animum.* Se voyans ainsi traittez en font-

I 2.

3. Aduis general instruction douce & franche.

Coloss. 3

plus rien qui vaille, maudiſſent le maiſtre & l'apprentiſſage. S'ils font ce que l'on requiert d'eux, c'eſt pource qu'on les regarde, c'eſt par crainte, & non gayement, & noblement, & ainſi non honneſtement. S'ils y ont failly, pour ſe ſauuer de la rigueur, ils ont recours aux remedes laſches & vilaines menteries, fauſſes excuſes, larmes de deſpit, cachettes, fuittes, toutes choſes pires que la faute qu'ils ont fait.

Terent. *Dum id reſcitum iri credit, tantiſper cauet*
Si ſperat fore clam, rurſum ad ingenium redit:
Ille, quem beneficio adiungas, ex animo facit:
Studet par referre, præſens, abſenſque idem erit.

Ie veux qu'on le traite librement & liberalement, y employant la raiſon, & les douces remonſtrances, & luy engendrant au cœur les affections d'honneur & depudeur. La premiere luy ſeruira d'eſperon au bien; la ſeconde de bride, pour le retirer, & degouſter du mal. Il y a ie ne ſçay quoy de ſeruile & de vilain en la rigueur & contrainte ennemie de l'honneur & vraye liberté. Il faut tout au rebours leur groſſir le cœur d'ingenuité, de franchiſe, d'amour, de vertu, & d'honneur.

Terent. *Pudore & liberalitate liberos retinere*
Satius eſſe credo, quàm metu.
Hoc patrium eſt potius quàm ſuæ facere filium
Sua ſponte rectè facere, quàm alieno metu.
Hoc pater ac dominus intereſt: hoc qui nequit
Fateatur ſe neſcire imperare liberis.

Les coups ſont pour les beſtes, qui n'entendent pas raiſon, les iniures & crieres ſont pour les eſclaues. Qui y eſt vne fois accouſtumé, ne vaut plus rien. Mais la raiſõ, la beauté de l'action, la reſſen-

Digitized by Google

blance aux gens de bien, l'honneur, l'approbation de tous, la gratification, qui en demeure au dedans, & qui au dehors en eſt renduë par ceux qui la ſçauent, & leurs contraires, la laideur & indignité, de fait, la honte, le reproche, le regret au cœur, l'improbation de tous, ce ſont les armes, la monnoye, les aiguillons des enfans bien nez, & que l'on veut rendre honneſtes. C'eſt ce qu'il leur faut touſiours ſonner aux oreilles : ſi ces moyens ne ſont rien, tous les autres de rudeſſe n'ont garde de profiter. Ce qui ne ſe peut faire par raiſon, prudence, addreſſe, ne ſe fera iamais par force: & quand il ſe feroit, ne vaudroit rien. Mais ces moyens icy ne peuuent eſtre invtiles: s'ils y ſont employez de bonne heure, au ãt qu'il y aye encores rien de gaſté. Ie ne veux pour cela aprouuer ceſte laſche & flatteuſe indulgence, & ſotte crainte de cõtriſter les enfans, qui eſt vne autre extremité auſſi mauuaiſe. C'eſt cõme le lierre, qui tuë, & rẽd ſterile l'arbre qu'elle embraſſe, le Singe qui tuë ſes petits par force de les embraſſer, & ceux qui craignẽt d'empoigner par les cheueux celuy qui ſe noye de peur de luy faire mal, & le laiſſent perir. Contre ce vice le ſage Hebreu parle tant. Il faut cõtenir la ieuneſſe en diſcipline non corporelle des beſtes, ou des forçats, mais ſpirituelle, humaine, liberale, de la raiſon. Prou 13 Ecc. 30

Venons maintenant aux particuliers & plus exprez aduis de ceſte inſtruction. Le premier chef d'iceux eſt, comme auons dit d'exercer, eſguiſer, & former l'eſprit. Surquoy y a diuers preceptes, mais le premier, principal, & fondamental des autres, qui regarde le but & la fin de l'inſtruction, & que ie deſire plus inculquer à cauſe qu'il eſt peu 13. Aduis particuliers touchãt l'eſprit.

Digitized by Google

9. Fõdamental de la fin & du but de l'inſtruction de la ieuneſſe.

embraſſé & ſuiuy, & tous courent apres ſon contraire, qui eſt vn erreur tout commun & ordinaire. C'eſt d'auoir beaucoup plus, & tout le principal ſoing, d'exercer, cultiuer & faire valoir le naturel & propre bien, & moins amaſſer & acquerir de l'eſtranger: plus rendre à la ſageſſe qu'à la ſcience, & à l'art: plus à former bien le iugement, & par conſequent la volonté & la conſcience, qu'à remplir la memoire & reſchauffer l'imagination. Ce ſont les trois parties maiſtreſſes de l'ame raiſonnable, mais la premiere eſt le iugement, comme a eſté diſcouru cy-deſſus, où ie renuoye expreſſemẽt le Lecteur. Or le monde fait tout le contraire, qui court tout aprés l'art, la ſcience, l'acquis. Les parens pour rendre leurs enfans ſçauans font vne grande deſpence, & les enfans prenent vne grande peine, *vt omnium rerum, ſi literarum in temperantia laboramus*: & bien ſouuent tout eſt perdu: mais de les rendre ſages, honneſtes, habiles, à quoy n'y a tant de deſpenſe ny de peine, ils ne s'en ſoucient pas. Quelle plus notable folie au monde, qu'admirer plus la ſcience, l'acquis, la memoire, que la ſageſſe, le naturel? Or tous ne commettent pas ceſte faute de meſme eſprit, les vns ſimplement menez par la couſtume penſent que la ſageſſe & la ſcience ne ſont pas choſes fort differentes, ou pour le moins qu'elles marchent touſiours enſemble, & qu'il faut auoir l'vne pour auoir l'autre: ceux-cy meritent d'eſtre remontrez & enſeignez: les autres y vont de malice, & ſçauent bien ce qui en eſt: mais à quelque prix que ce ſoit, ils veulent l'art & la ſcience, car c'eſt vn moyen maintenant en l'Europe Occidentale d'acquerir bruit, reputation, ri-

L. 1. c. 7.

Tacit.

Digitized by Google

cheſſes. Ces gens-cy ſont de ſciẽce meſtier & marchandiſe, ſciẽce mercenaire, pedenteſque, ſordide, & mecanique: ils achetẽt de la ſciẽce pour puis la reuendre. Laiſſons ces marchãs cõme incurables. Au rebours ie ne puis que ie ne blaſme & ne note icy l'opiniõ & la façon d'aucuns de nos Gentilhõmes Frãçois (car és autres nations ceſte faute n'eſt ſi apparẽte) qui ont à tel deſdain & meſpris la ſciẽce, qu'ils en eſtiment moins vn honneſte homme, pour ce ſeulemẽt qu'il a eſtudié, la décriẽt comme choſe qui ſemble heurter aucunemẽt la Nobleſſe. En quoy ils montrent bien cé qu'ils ſont, mal nez, mal ſenſez, vrayement ignorans de la vertu & de l'honneur, auſſi le montrent-ils bien en leurs deportemens, laſche oyſiueté, impertinence, & inſuffiſance, en leurs inſolences & vanitez, & en leur barbarie.

14. Comparaiſon de ſciẽce & ſageſſe.

Pour enſeigner les autres, & deſcouurir la faute qui eſt en tout cecy, il faut monſtrer deux choſes, l'vne que la ſcience & la ſageſſe ſont choſes fort differentes; & que la ſageſſe vaut mieux que toute la ſcience du monde, cõme le ciel vaut mieux que toute la terre, & l'or que le fer: l'autre que non ſeulement elles ſont differentes, mais qu'elles ne vont preſque iamais enſemble, qu'elles s'entr'empeſchent l'vne l'autre ordinairement, qui eſt fort ſçauant n'eſt guere ſage: & qui eſt ſage n'eſt pas ſçauant. Il y a bien quelques exceptions en cecy, mais elles ſont bien rares. Ce ſõt des grãdes ames, riches, heureuſes. Il y en a eu en l'antiquité, mais il ne s'en trouue preſque plus.

15. Definitions de

Pour ce faire, il faut premierement ſçauoir que c'eſt que ſcience & ſageſſe. Science eſt vn grand

ſcience & ſageſſe.

amas & prouiſion du bien d'autruy, c'eſt vn ſoigneux recueil de ce que l'on a veu, ouy dire & leu aux liures, c'eſt à dire, des beaux dicts & faicts des grands perſonnages, qui ont eſté en toutes natiõs. Or le gardoir & le magazin, ou demeure & ſe garde ceſte grande prouiſion, l'eſtuy de la ſcience & des biens acquis, eſt la memoire. Qui a bonne memoire, il ne tient qu'à luy, qu'il n'eſt ſçauant: car il en a le moyen. La ſageſſe eſt vn manimẽt doux & reglé de l'ame: celuy-là eſt ſage, qui ſe conduit en ſes deſirs, penſées, opinions, paroles, faicts, reglemẽs, auec meſure & proportion. Bref, en vn mot la ſageſſe eſt la reigle de l'ame: celuy qui manie ceſte regle, c'eſt le iugement qui voit, iuge, eſtime toutes choſes: les arrange cõme il faut, rend à chacun ce qui luy appartient. Voyons maintenant leurs differences, & de combien la ſageſſe vaut mieux.

16. La ſcience eſt vn petit & ſterile bien, au prix de la ſageſſe. Car non ſeulement elle n'eſt point neceſſaire, car des trois parties du monde les deux & plus s'en paſſent bien: mais encores elle eſt peu vtile, & ſert à peu de choſes. Elle ne ſert point à la vie: combien de gens riches & pauures, grands & petits viuent plaiſamment & heureuſement ſans auoir ouy parler de ſcience? Il y a bien d'autres choſes plus vtiles au ſeruice de la vie, & ſocieté humaine, comme l'honneur, la gloire, la nobleſſe, la dignité: qui toutesfois ne ſont neceſſaires. 2. Ny aux choſes naturelles, leſquelles l'ignorant fait auſſi bien que le ſçauant. La nature eſt à cela ſuffiſante maiſtreſſe. 3. Ny à la prud'hommie, & à nous rendre meilleurs, *paucis eſt opus literis ad bonam mentem*, pluſtoſt elle y empeſche. Qui voudra bien

regarder, trouuera non ſeulement plus de gens de bien, mais encores de plus excellens en toute ſorte de vertu, ignorans que ſçauans, teſmoin Rome, qui a eſté plus preude, encores ieune & ignorante que la vieille, fine & ſçauante, *Simplex illa & aperta virtus in obſcuram & ſolertem ſcientiam verſa eſt.* La ſcience ne ſert qu'à inuenter fineſſes, ſubtilitez, artifices, & toutes choſes ennemies d'innocence, laquelle loge volontiers auec la ſimplicité & l'ignorance. L'atheiſme, les erreurs, les ſectes & troubles du monde ſont ſorties de l'ordre des ſçauans. La premiere tentation du diable, dit la Bible, le commencement de tout mal & de la ruine du genre humain, a eſté l'opinion, le deſir, & enuie de ſcience. *Eritis ſicut dij, ſcientes bonum & malum* Les Sereines pour piper & attraper Vlyſſes en leurs filets, luy offrent en dõ la ſciẽce, & S. Paul aduertit de s'en dõner garde, *ne quis vos ſeducat per Philoſophiã.* Vn des plus ſçauans qui à eſté, parle de la ſcience cõme de choſe non ſeulement vaine, mais encores nuiſible, penible, & faſcheuſe. Bref la ſcience nous peut rendre plus humains & courtois, mais non plus gẽs de bien. 4. Ne ſert de rien auſſi à nous addoucir, ou nous deliurer des maux qui nous preſſẽt en ce mõde, au rebours elles les aigrit, les enfle & groſſit, teſmoin les enfans, idiots, ſimples, ignorans, qui meſurant les choſes au ſeul gouſt preſent, ont beaucoup meilleur marché des maux, & les ſuportent plus doucemẽt que les ſçauãs & habiles, & ſe laiſſẽt plus facilement tailler, inciſer. La ſcience nous anticipe les maux, tellemẽt que le mal eſt pluſtoſt en l'ame par la ſciẽce, qu'en nature. Le ſage a dit, que qui acquiert ſcience, s'acquiert du trauail & du tourmẽt:

Salomon en ſon Eccleſiaſt.

Digitized by Google

In Ecclesiast.

l'ignorance est vn bien plus propre remede contre tous maux ; *iners malorum remedium ignorantia est:* d'où viennent ces conseils de nos amis, ny pensez plus: ostez cela de vostre teste & de vostre memoire: est-ce pas nous renuoyer & remettre entre les bras de l'ignorance, comme au meilleur abry & couuert qui soit? C'est bien vne mocquerie, car le souuenir & l'oubly n'est pas en nostre puissance. Mais ils veulent faire comme les chirurgiens, qui ne pouuãs guerir la playe la pallient & l'endorment. Ceux qui conseillent se tuer aux maux extremes & irremediables, ne renuoyent-ils pas bien à l'ignorance, stupidité insensibilité? La Sagesse est vn bien necessaire & vniuersellement vtile à toutes choses: elle gouuerne & regle tout, il n'y a rien qui se puisse cacher ou desrober de sa iurisdiction & cognoissance. Elle regente par tout, en paix, en guerre; en public, en priué: elle regle mesmes les desbauches les ieux, les dances, les bãquets, & y apporte de la bride & de la moderation. Bref, il n'y a rien qui ne se puisse, & ne se doiue faire, sagement, discrettement, & prudemment. Au contraire sans sagesse, tout s'en va en trouble & en confusion.

17. Secondement la science est seruile, basse, & mecanique au prix de la Sagesse: c'est vne chose empruntée auec peine. Le sçauant est comme la cornoille reuestuë & parée de plumes desrobées des autres oyseaux. Il se montre & entretient le monde, mais c'est aux despens d'autruy: & faut qu'il mette tousiours la main au bonnet, pour reconnoistre & nommer auec honneur celuy de qui il a emprunté ce qu'il dit. Le Sage est comme celuy qui vit de ses rentes. La Sagesse est vn bien propre

& sien:

& ſien : c'eſt vn naturel bon, bien cultiué & labouré.

Tiercement, les conditions ſont bien autres, plus belles & plus nobles de l'vne que de l'autre, 1. La ſcience eſt fiere, preſomptueuſe, arrogãte, opiniaſtre, indiſcrete, queteleuſe, *ſcientia inflat*, la ſageſſe modeſte, retenuë, douce & paiſible. 2. La ſciẽce eſt caquetereſſe, enuieuſe de ſe mõſtrer, qui toutesfois ne ſçait faire aucune choſe, n'eſt point actiue: mais ſeulement propre à parler & en compter: La ſageſſe fait, elle agit & gouuerne tout. 18.

La ſcience donc & la ſageſſe ſont choſes biẽ differentes, & la ſageſſe eſt bien plus excellẽte, plus à priſer & eſtimer que la ſciẽce. Car elle eſt neceſſaire, vtile par tout, vniuerſelle, actiue, noble, honneſte, gratieuſe, ioyeuſe. La ſciẽce eſt particuliere, non neceſſaire, ny guere vtile, point actiue, noble, ſeruile, mecanique, melancolique, opiniaſtre, preſomptueuſe.

Venons à l'autre point, qui eſt qu'elles ne ſont pas touſiours enſemble, mais au rebours elles ſont preſque touſiours ſeparée. La raiſon naturelle eſt comme a eſté dit, que les temperamens ſont contraires. Car celuy de la ſciẽce & memoire eſt humide; & celuy de la ſageſſe & du iugement eſt ſec. Cecy auſſi nous eſt ſignifié en ce qui aduint aux premiers hommes, leſquels ſi toſt qu'ils ietterent leurs yeux ſur la ſcience, & en eurent enuie, ils furent deſpoüillez de la ſageſſe, de laquelle ils auoiẽt eſté inueſtis dés leur origine, par experience, nous voyons tous les iours le meſmes. Les plus beaux & floriſſants Eſtats, Repub. Empires anciens & modernes ont eſté & ſont gouuernez ; tres-ſagement 19. Science & ſageſſe ne ſe rencõtrent pas l. 1. ch. 7.

Digitized by Google

Sageſſe ſans ſcience.

en paix & en guerre ſans aucune ſcience. Rome les premiers cinq cens ans qu'elle a flory en vertu & vaillance, eſtoit ſans ſcience: & ſi toſt qu'elle a commencé à deuenir ſçauante, elle a commencé de ſe corrompre, ſe troubler par guerres ciuiles & ſe ruiner. La plus belle police qui fut iamais: la Lacedemonienne baſtie par Lycurgue, qui a produit les plus grands perſonnages, n'auoit aucune profeſſion de lettres: c'eſtoit l'eſcole de vertu, de ſageſſe, & s'eſt renduë victorieuſe d'Athenes, la plus ſçauante ville du monde, l'eſchole de toutes ſciences, le domicile des Muſes, le magazin des Philoſophes. Tous ces beaux, grãds & floriſſans Royaumes Indois, d'Orient, & d'Occident, ſe ſont bien paſſez de ſcience par tant de ſiecles, voire de toutes lettres & eſcritures, ils apprennent maintenant pluſieurs choſes par la bonne grace de leurs nouueaux maiſtres aux deſpens de leur liberté, & des vices & des fineſſes, dont ils n'auoient iamais ouy parler. Ce grand, & peut eſtre le plus grand & floriſſant Eſtat & Empire qui ſoit maintenant au mõde, c'eſt celuy du grand Seigneur, lequel comme le Lyon de toute la terre, ſe faict craindre, redouter par tous les Princes & Monarques du monde: & en cet Eſtat il n'y a aucune profeſſiõ de ſcience, ny eſchole, ny permiſſion de lire ny enſeigner en public, non pas meſmes pour la religion. Qui conduit & fait meſmes proſperer cet eſtat? la Sageſſe, la prudence. Mais venõs aux eſtats, auſquels les lettres & la ſcience ſont en credit. Qui les gouuernes? Ce ne ſõt point les ſçauans. Prenons pour exẽple ce Royaume, auquel la ſciẽce & les lettres ont eſté en plus grand honneur qu'en tout le reſte du mon-

de, & qui ſemble auoir ſuccedé à la Grece. Les principaux officiers de ceſte couronne, Conneſtable, Mareſchaux, Admiraux, & puis les Secretaires d'Eſtat, qui expediét tous les affaires, ſont gens ordinairement du tout ſans lettres. Certes pluſieurs grands Legiſlateurs, fondateurs & Princes ont banny & chaſſé la ſcience, comme le venin & la peſte des Repub. Licinius, Valentiniã, Mahomet, Lycurgue. Voila la ſageſſe ſans ſcience. Voyõs la ſcience ſans ſageſſe, il eſt bien aiſé. 1. Regardõs vn peu ceux qui font profeſſion des lettres, qui viennent des eſcoles & vniuerſitez, & ont la teſte toute pleine d'Ariſtote, de Ciceron, de Bartole. Y a-il gens au monde plus ineptes, & plus ſots, & plus mal propres à toutes choſes? Dont eſt venu le prouerbe, que pour dire ſot, inepte, l'on dit vn clerc, vn pedant. Et pour dire vne choſe mal-faite, l'on l'a dit faite en clerc. Il ſemble que la ſcience enteſte les gens, & leur donne vn coup de marteau, (comme l'on dit) à la teſte, & les faict deuenir ſots ou fols, ſelon que diſoit le Roy Agrippa à S. Paul: *Multæ te literæ ad inſaniam adducunt.* Il y a force gens, que s'ils n'euſſent iamais eſté au college, ils ſeroient plus ſages: & leurs freres, qui n'on point eſtudié ſont plus ſages. *Vt melius fuiſſet non didiciſſe: nam poſtquam docti prodierunt. boni deſunt.* Venez à la pratique, prenez moy vn des ſçauanteaux, menez le moy au conſeil de ville en vne aſſemblée, en laquelle l'on delibere des affaires d'eſtat, ou de la police, ou de la menaſgerie, vous ne viſtes iamais homme plus eſtonné, il pallira, rougira, bleſmira, touſſira: mais en fin il ne ſçait qu'il doit dire. S'il ſe meſle de parler ce ſeront de longs

Sciences ſans ſageſſe.

Actor. 26.

Sageſſe ſans ſcience.

en paix & en guerre ſans aucune ſcience. Rome les premiers cinq cens ans qu'elle a flory en vertu & vaillance, eſtoit ſans ſcience: & ſi toſt qu'elle a commencé à deuenir ſçauante, elle a commencé de ſe corrompre, ſe troubler par guerres ciuiles & ſe ruiner. La plus belle police qui fut iamais: la Lacedemonienne baſtie par Lycurgue, qui a produit les plus grands perſonnages, n'auoit aucune profeſſion de lettres: c'eſtoit l'eſcole de vertu, de ſageſſe, & s'eſt renduë victorieuſe d'Athenes, la plus ſçauante ville du monde, l'eſchole de toutes ſciences, le domicile des Muſes, le magazin des Philoſophes. Tous ces beaux, grãds & floriſſans Royaumes Indois, d'Orient, & d'Occident, ſe ſont bien paſſez de ſcience par tant de ſiecles, voire de toutes lettres & eſcritures, ils apprennent maintenant pluſieurs choſes par la bonne grace de leurs nouueaux maiſtres aux deſpens de leur liberté, & des vices & des fineſſes, dont ils n'auoient iamais ouy parler. Ce grand, & peut eſtre le plus grand & floriſſant Eſtat & Empire qui ſoit maintenant au mõde, c'eſt celuy du grand Seigneur, lequel comme le Lyon de toute la terre, ſe faict craindre, redouter par tous les Princes & Monarques du monde: & en cet Eſtat il n'y a aucune profeſſiõ de ſcience, ny eſchole, ny permiſſion de lire ny enſeigner en public, non pas meſmes pour la religion. Qui conduit & fait meſmes proſperer cet eſtat? la Sageſſe, la prudence. Mais venõs aux eſtats, auſquels les lettres & la ſcience ſont en credit. Qui les gouuerne? Ce ne ſõt point les ſçauans. Prenons pour exẽple ce Royaume, auquel la ſciẽce & les lettres ont eſté en plus grand honneur qu'en tout le reſte du mon-

de, & qui ſemble auoir ſuccedé à la Grece. Les principaux officiers de ceſte couronne, Conneſtable, Mareſchaux, Admiraux, & puis les Secretaires d'Eſtat, qui expediét tous les affaires, ſont gens ordinairement du tout ſans lettres. Certes pluſieurs grands Legiſlateurs, fondateurs & Princes ont banny & chaſſé la ſcience, comme le venin & la peſte des Repub. Licinius, Valentiniã, Mahomet, Lycurgue. Voila la ſageſſe ſans ſcience. Voyõs la ſcience ſans ſageſſe, il eſt bien aiſé. 1. Regardõs vn peu ceux qui font profeſſion des lettres, qui viennent des eſcoles & vniuerſitez, & ont la teſte toute pleine d'Ariſtote, de Ciceron, de Bartole. Y a-il gens au monde plus ineptes, & plus ſots, & plus mal propres à toutes choſes? Dont eſt venu le prouerbe, que pour dire ſot, inepte, l'on dit vn clerc, vn pedant. Et pour dire vne choſe mal-faite, l'on l'a dit faite en clerc. Il ſemble que la ſcience enteſte les gens, & leur donne vn coup de marteau, (comme l'on dit) à la teſte, & les faict deuenir ſots ou fols, ſelon que diſoit le Roy Agrippa à S. Paul: *Multæ te literæ ad inſaniam adducunt.* Il y a force gens, que s'ils n'euſſent iamais eſté au college, ils ſeroient plus ſages: & leurs freres, qui n'on point eſtudié ſont plus ſages. *Vt melius fuiſſet non didiciſſe: nam poſtquam docti prodierunt. boni deſunt.* Venez à la pratique, prenez moy vn des ſçauanteaux, menez le moy au conſeil de ville en vne aſſemblée, en laquelle l'on delibere des affaires d'eſtat, ou de la police, ou de la menaſgerie, vous ne viſtes iamais homme plus eſtonné, il pallira, rougira, bleſmira, touſſira: mais en fin il ne ſçait qu'il doit dire. S'il ſe meſle de parler ce ſeront de longs

Sciences ſans ſageſſe.

Actor. 26.

discours, des definitions, diuisions d'Aristote, *ergo glo.* Escoutez en ce mesme conseil vn marchand, vn bourgeois, qui n'a iamais ouy parler d'Aristote, il opinera mieux, donnera de meilleurs aduis & expediens que les sçauans.

Or ce n'est pas assez d'auoir dit le fait, que la sa-
20. gesse & la science ne võt guere ensemble: il en faut
Est cherchée la raison de ceste separation. chercher la raison, & en la cherchant ie payeray & satisferay ceux qui pourroient estre offensez de ce que dessus, & penser que ie suis ennemy de la scié-ce. C'est donc vne question d'où vient que sçauãt & sage ne se rencontrent gueres ensemble? Il y a bien grande raison de ceste questiõ: car c'est vn cas estrange & contre raison, qu'vn hõme pour estre sçauant n'en soit pas plus sage: car la science est vn chemin, vn moyen & instrumẽt propre à la sagesse. Voicy deux hommes, vn qui a estudié, l'autre non: celuy qui a estudié doit & est obligé d'estre beaucoup plus sage, que l'autre: car il a tout ce que l'autre a, c'est à dire le naturel, vne raison, vn iugement, vn esprit, & outre cela il a les aduis, les discours, & iugemens de tous les plus grands hõmes du monde, qu'il trouue par les liures. Ne doit il donc pas estre plus sage, plus habile, plus honneste que l'autre, puis qu'auec ses moyens, propres & naturels, il en a tant d'estrãgers, acquis, & tirez de toutes parts? Comme dit quelqu'vn, le bien naturel joint auec l'occidental fait vne bonne cõposition, & neantmoins nous voyons le contraire, comme a esté dit.

21. Respõse à la mauuaise discipline. Or la vraye raison & respõse à cela, c'est la mauuaise & sinistre façon d'estudier, la mauuaise instructiõ. Ils apprennẽt aux liures & aux escoles de

tres bõnes choſes : mais de tres-mauuaiſes mains. Dont il aduient que tous ces biens ne leur profitent de rien, demeurent indignes & neceſſiteux au milieu des richeſſes & de l'abondance, & comme Tentalus prez de la viande & meurẽt de faim; c'eſt qu'arriuant aux liures & aux eſcoles ils ne regardẽt qu'à garnir & remplir leur memoire de ce qu'ils liſent & entendent, les voila ſçauans, & nõ à polir & former leur iugement, pour ſe rendre ſages: cõme celuy qui mettroit le pain dedans ſa poche, & non dedans ſon vẽtre, il auroit en fin ſa poche pleine & mourroit de faim. Ainſi auec la memoire biẽ pleine ils demeurẽt ſots, *Student non ſibi & vitæ ſed alijs & ſcholæ.* Ils ſe preparent à eſtre rapporteurs. Ciceron a dit, Ariſtote, Platon a laiſſé par eſcrits: &c. & eux ne ſçauẽt rien dire. Ils font deux fautes, l'vne qu'ils n'appliquent pas ce qu'ils apprennent à eux-meſmes, à ſe former à la vertu, ſageſſe, reſolution, & ainſi leur ſcience leur eſt inutile : l'autre eſt que pendant ce long temps qu'ils employent auec grande peine & deſpenſe, d'amaſſer & empocher ce qu'ils peuuent deſrober ſur autruy inutilement pour eux, ils laiſſent chommer leur propre bien, & ne l'exercent. Les autres qui n'eſtudiẽt, n'ayant recours à autruy, aduiſent de cultiuer leur naturel, s'en trouuent ſouuent mieux, plus ſages & reſolus, encore que moins ſçauans, & moins gaignans, & moins glorieux. Quelqu'vn a dit cecy vn peu autrement & plus briefuement, que les lettres gaſtent les cerueaux & eſprits foibles, parfont les forts & bons naturels.

Or voicy la leçon & l'aduis que ie donne icy. Il ne faut pas s'amuſer à retenir & garder les opiniõs La bon-

ne diſci- pline.

& le ſçauoir d'autruy, pour puis le rapporter & en faire montre & parade à autruy, ou pour profit ſordide & mercenaire, mais il les faut faire noſtres. Il ne faut pas les loger en noſtre ame, mais les incorporer & tranſubſtancier. Il ne faut pas ſeulement en arrouſer l'ame, mais il la faut tendre, & la rendre eſſentiellement, meilleure, ſage, forte, bonne, courageuſe : autrement dequoy ſert d'eſtudier? *Non paranda nobis ſolùm, ſed fruenda ſapienda eſt.* Il ne faut pas faire comme les bouquetieres, qui pillent tout par cy par là des fleurs toutes entieres, & telles qu'elles ſont, les emportent pour faire des bouquets, & puis des preſẽs: ainſi font les mauuais eſtudians qui amaſſent des liures pluſieurs bonnes choſes, pour puis en faire parade & montre aux autres: mais il faut faire comme les mouches à miel, qui n'emportent point les fleurs comme les bouquetieres, mais s'aſſeans ſur elles, comme ſi elles les couuoient, en tirent l'eſprit, la force, la vertu, la quinte eſſence, & s'en nourriſſent, en font ſubſtance, & puis en ont de tres bon & doux miel, qui eſt tout leur: ce n'eſt plus thym, ny mariolaine. Auſſi faut il tirer des liures la moüelle, l'eſprit (ſans s'aſſubiettir à retenir par cœur les mots, comme pluſieurs font, moins encores à retenir le lieu, le liure, le chapitre, c'eſt vne ſotte & vaine ſuperſtitiõ & vanité, qui fait perdre le principal) & ayant ſucé & tiré le bon en paiſtre ſon ame, en former ſon iugement, & inſtruire & reglet ſa conſcience & ſes opinions, rectifier ſa volonté, bref en faire vn ouurage tout ſien, c'eſt à dire, vn honneſte homme, ſage, aduiſé, reſolu. *Non ad pompam nec ad ſpeciem nec vt nomine magnifico ſequi otium velis, ſed quo ſit*

Facit.

mior aduersus fortunam reipublicam capessas.

Et à cecy le choix des sciences y est necessaire. Celles qui les recommãde sur toutes, & qui seruẽt à la fin que ie viens de dire, sont les naturelles & morales, qui enseignẽt à viure & bien viure, la nature & la vertu, ce que nous sommes & ce que nous deuons estre. Sous les morales sont compriſes les Politiques, Economiques, les histoires. Toutes les autres sont vaines & en l'air, & ne s'y faut arrester qu'en passant. 23. 2. Aduis chois des sciẽces.

Ceste fin & but de l'instruction de la ieunesse & comparaison de la science & Sagesse m'a tenu fort long-temps, à cause de la contestation. Poursuiuons les autres parties & aduis de ceste instruction. Les moyens d'instruction sont diuers. Premierement deux : l'vn par parole, c'est à dire, preceptes, instructiõs & leçons verbales: ou bien par conferences auec les honnestes & habiles hõmes, frottant & limant nostre cerueliz contre la leur, comme le fer qui s'esclaircit, se nettoye & embellit par le frotter. Ceste façon est agreable, douce, naturelle. 24. 3 Moyẽ d'apprẽdre. Par parole.

L'autre par faits, c'est l'exemple, qui est pris non seulement des bons par imitation & similitude, mais encores des mauuais par disconuenance. Il y en a qui apprennent mieux de cette façon par opposition & horreur du mal en autruy. C'est vn vsage de la iustice d'en condamner vn pour seruir d'exemple aux autres. Et disoit le vieux Caton, que les sages ont plus à apprendre des fols, que les fols des Sages. Les Lacedemoniens, pour retirer leurs enfans de l'yurongnerie, faisoyent enyurer deuant eux leurs serfs, afin qu'ils en eussent 25. Par exẽple.

horreur par ce ſpectacle. Or ceſte ſecõde maniere par exemple nous apprẽd & plus facilemẽt & auec plus de plaiſir. Apprẽdre par preceptes eſt vn chemin long, parce que nous auons peine à l'entẽdre: les ayant entendus à les retenir: apres les auoir retenus à les mettre en vſage. Et difficilement nous promettons-nous d'en pouuoir tirer le fruit, qu'ils nous promettent. Mais l'exemple & imitatiõ nous apprennẽt ſur l'ouurage meſme, nous inuitẽt auec beaucoup plus d'ardeur, & nous promettent quaſi sẽblable gloire, que celle de ceux que nous prenõs à imiter. Les ſemences tirẽt à la fin la qualité de la terre où elles ſont tranſportées: & deuiennent sẽblables à celles qui y croiſſent naturellemẽt. Ainſi les eſprits & les mœurs des hommes ſe conformẽt à ceux, auec leſquels ils frequentent ordinairemẽt. Il paſſe par contagion des choſes vne grande part de l'vne à l'autre.

Cõparaiſon de ces deux.

26. Des viuans.

Or ces deux matieres de profiter par parole, & par exemple, encores ſont-elles doubles. Car elles s'exercent & ſe tirent des gens excellens, ou viuãs par leur frequentation & conference ſenſible & externe, ou morts par la lecture des liures. Le premier commerce des viuans eſt plus vif & plus naturel, c'eſt vn fructueux exercice de la vie, qui eſtoit bien en vſage parmy les anciens, meſmement les Grecs, mais il eſt fortuit dependant d'autruy & rare: il eſt malaiſé de rencontrer telles gens & encores plus d'en ioüir. Et cecy s'exerce, ou ſans guères s'eſloigner de chez ſoy, ou bien en voyageãt & viſitant les pays eſtrãgers, non pour s'y paiſtre de vanitez comme la pluſpart, mais pour en rapporter la conſideration principalement des humeurs

& façon de ces natiõs-là. C'eſt vn exercice profitable, le corps n'y eſt ny oyſif ny trauaillé : ceſte moderée agitatiõ le tient en haleine, l'ame y a vne continuelle exercitation à remarquer les choſes incognuës & nouuelles. Il n'y a point de meilleure eſcole pour former la vie, que veir inceſſamment la diuerſité de tant d'autres vies, & gouſter vne perpetuelle varieté des formes de noſtre nature.

27. Et des morts par les liures.

L'autre commerce auec les morts par le benefice des liures, eſt bien plus ſeur & plus à nous, plus cõſtant & qui moins couſte. Qui s'en ſçait bien ſeruir, en tire beaucoup de plaiſir & de ſecours. Il nous décharge du poids d'vne oyſiueté ennuyeuſe, nous diſtrait d'vne imagination importune, & des autres choſes externes, qui nous faſchẽt: nous cõſole & ſecourt en nos maux & douleurs: mais auſſi n'eſt-il bon que pour l'eſprit, dont le corps demeure ſans action, s'atriſte & s'altere.

28. 4. Aduis faire parler & raiſonner le diſciple

Il faut maintenant parler de la procedure & formalité que doit tenir l'inſtructeur de la ieuneſſe, pour bien & heureuſement arriuer à ſon point. Elle a pluſieurs parties: nous en toucherons quelques vnes. Premierement il doit ſouuent interroger ſon eſcholier, le faire parler & dire sõ aduis ſur tout ce qui ſe preſente. Cecy eſt au rebours du ſtile ordinaire, qui eſt que le maiſtre parle touſiours ſeul, & enſeigne cet enfant auec authorité, & verſe de ſans ſa teſte, comme dedans vn vaiſſeau, tout ce qu'il veut: tellement que les enfans ne ſont que ſimplement eſcoutans, & receuans, qui eſt vne tres mauuaiſe façon, *obeſt plerumque iis, qui diſcere volunt, authoritas eorum qui docent.* Il faut re-

Digitized by Google

ueiller & eſchauffer leur eſprit par demandes, les fait opiner les premiers, & leur donner meſmes liberté de demander, s'enquerir, & ouurir le chemin quand ils voudront. Si ſans les faire parler on leur parle tout ſeul, c'eſt choſe preſque perduë, l'enfant n'en fait en rien ſon profit, pour ce qu'il penſe n'en eſtre pas d'eſcot: il n'y preſte que l'oreille, encores bien froidement: il ne s'en pique pas, comme quand il eſt de la partie. Et n'eſt aſſez leur faire dire leur aduis, car il leur faut touſiours faire ſouſtenir & rendre raiſon de leur dire, afin qu'ils ne parlent pas par acquit, mais qu'ils ſoient ſoigneux & attentifs à ce qu'ils diront: & pour leur donner courage faut faire conte de ce qu'ils dirõt au moins de leur eſſay. Ceſte façon d'inſtruire par demandes eſt excellemment obſeruée par Socrates (le premier en ceſte beſogne) comme nous voyons par tout en Platon, ou par vne longue enfileure de demandes dextrement faictes, il mene doucemẽt au giſte de la verité: & par le Docteur de verité en ſon Euangile. Or ces demandes ne doiuent pas tant eſtre des choſes de ſciences & de memoire, comme a eſté dit, que des choſes de iugement. Parquoy à cet exercice tout ſeruira, meſmes les petites choſes, comme la ſottiſe d'vn laquay, la malice d'vn page, vn propos de table, car l'œuure de iugement n'eſt pas de traitter & entendre choſes grandes & hautes: mais eſtimer & reſoudre iuſtement & pertinemment, quoy que ioit. Il leur faut donc faire des queſtions ſur le iugemẽt des hommes, & des actions, & le tout raiſonner: afin que par enſemble ils forment leur iugement & leur conſcience. L'inſtructeur de Cyrus en Xe-

Matt. 16 & 22. Luc. 20. & 24.

nophon pour ſa leçon luy propoſe ce fait. Vn grãd garçon ayant vn petit ſaye le donna à vn de ſes compagnons de plus petite taille, & luy oſta ſon ſaye, qui eſtoit plus grand : puis luy demande ſon aduis & iugement ſur ce faict? Cyrus reſpond que cela alloit bien ainſi, & que tous les deux garçons demeuroient ainſi bien accommodez. Son inſtructeur le reprend & le tance bien aigrement, de ce qu'il auoit conſideré ſeulement la bien-ſeance, & non la iuſtice qui doit aller beaucoup deuant, & qui veut que perſonne ne ſoit forcé en ce qui eſt ſien : voila vne belle forme d'inſtruire: Et aduenant de rapporter ce qui eſt dedans les liures, ce qu'en dict Ciceron, Ariſtote, ce ne doit pas eſtre pour ſeulement le reciter & rapporter, mais pour le iuger : & pour ce il le luy faut tourner à tous vſages, & luy faire appliquer à diuers ſubiets. Ce n'eſt pas aſſez de reciter, comme vne hiſtoire, que Caton s'eſt tué à Vtique, pour ne venir aux mains de Ceſar, & que Brutus & Caſſius ſont autheurs de la mort de Ceſar, c'eſt le moindre : mais ie veux qu'il leur faille le procez, & qu'il iuge, s'ils ont bien fait en cela : s'ils ont bien ou mal merité du public, s'ils s'y ſont portez auec prudence, iuſtice, vaillance : en quoy ils ont bien & mal fait. Finalement & generalement il faut requerir en tous ſes propos, demandes, reſponces, la pertinence, l'ordre, la verité, œuure du iugement & de la conſcience. En ces choſes ne luy faut quitter ou diſſimuler aucunement, mais le preſſer & tenir ſubiect. 29. Aduis.

Secondement, il doit le duire & façonner à vne hõneſte curioſité de ſçauoir tout: par laquelle pre- curioſité honneſte.

mierement il aye les yeux par tout à cõsiderer tout ce qui se dira, & fera, remura à l'entour de luy, & ne laisser riẽ passer, qu'il iuge & repasse en son esprit, puis qu'ils s'enquiere tout doucement des autres choses, tant du droit, que du fait. Qui ne demãde rien ne sçait rien, dit-on : qui ne remuë son esprit il s'enfoüille & demeure sot: & de tout il doit faire son profit, l'appliquer à soy, en prendre aduis & conseil, tant sur le passé pour ressentir les fautes qu'il a fait, que pour l'aduenir afin de se regler & s'assagir. Il ne faut pas laisser les enfans seuls resuer, s'endormir, s'entretenir: car n'ayans la suffisance de se fournir matiere belle & digne, ils se paistront de vanité: il les faut embesongner & tenir en haleine, leur engendrer ceste curiosité, qui les pique & resueille: laquelle, telle que dit est, ne sera vaine en soy, ny importune à autruy.

30. Il doit aussi luy former & mouler son esprit au
6. Aduis modelle & patron general du mõde & de la nature, le rendre vniuersel, c'est à dire, luy representer en toutes choses la face vniuerselle de nature: que tout le monde soit son liure: que de quelque subiect que l'on parle, il iette sa veuë & sa pẽsée sur toute l'estenduë du monde, sur tant de façons & d'opinions differentes qui ont esté & sont au monde sur ce subiet. Les plus belles ames & les plus nobles sõt les plus vniuerselles & plus libres: par ce moyen l'esprit se roidist, apprend à ne s'estonner de rien, se forme à la resolution, fermeté, constance. Bref, n'admire plus rien, qui est le plus haut & dernier poinct de sagesse. Car quoy qu'il aduienne & que l'on luy dise, il trouue qu'il n'y a rien de nouueau & d'estrange au monde; que la condition humaine

eſt capable de toutes choſes; qu'il s'en eſt bien paſſé d'autres, & s'en paſſe encores ailleurs de plus vertes, plus grandes. C'eſt en ce ſens que Socrates le ſage ſe diſoit citoyen du monde. Au contraire, il n'y a choſe qui abbaſtardiſſe & aſſeruiſſe plus vn eſprit, que ne luy faire gouſter & sẽtir qu'vne certaine opinion, creance & maniere de viure. O la grãde ſotiſe & foibleſſe de penſer que tout le mõde marche, croit, dit, fait, & meurt, cõme l'on fait en ſon pays, cõme ſont ces badaux, leſquels quãd ils oyent reciter les mœurs & opinions d'ailleurs fors differẽtes ou contraires aux leurs, ils tremouſſent, ils meſcroyent, ou bien tout détrouſſement, diſent, que c'eſt barbarie, tant ils ſont aſſeruis & renfermez dedans leur berceau, gens comme l'on dit, nourris dans vne bouteille, qui n'ont veu que par vn trou. Or cet eſprit vniuerſel doit acquerir de bonne heure par la diligence d'vn maiſtre inſtructeur, puis par les voyages & communications auec les eſtrangers, & par la lecture des liures & hiſtoires de toutes nations.

Finalement, il doit luy apprendre à ne rien receuoir à credit & par authorité: c'eſt eſtre beſte & ſe laiſſer conduire comme vn buffle: mais d'examiner tout auec la raiſon; luy propoſer tout, & puis qu'il choiſiſſe: S'il ne ſçait choiſir, qu'il doute. C'eſt peut-eſtre le meilleur, le plus ſeur, mais luy apprendre auſſi à ne rien reſoudre tout ſeul, & ſe defier. 31.

Apres l'ame vient le corps, il en faut auoir ſoing tout quand & quand l'eſprit, & n'en faire point à deux fois. Tous deux font l'homme entier. Or il faut chaſſer de luy toute molleſſe & delicateſſe au 32. Aduis touchã le corp

veſtir, coucher, boire, manger, le nourrir groſsierement, à la peine, & au trauail : l'accouſtumer au chaud, au froid, au vent, voire aux hazards, luy roidir & endurcir les muſcles & les nerfs (auſſi bien que l'ame) au labeur, & de là à la douleur, car le premier diſpoſe au ſecond, *labor callũ obducit dolori*: bref le rendre verd & vigoureux, indifferent aux viandes & au gouſt. Tout cecy ſert non ſeulement à la ſanté, mais aux affaires & au ſeruice public.

33. Aduis touchãt les mœurs. Venons au troiſieſme chef, qui eſt des mœurs; auſquels ont part & l'ame & le corps. Cecy eſt double: empécher les mauuaiſes, enter & cultiuer les bonnes. Le premier eſt encores plus neceſſaire, & auquel faut apporter plus de ſoin & d'attention. Il faut donc de tres-bonne heure & ne ſçauroit on trop toſt empeſcher la naiſſance de toutes mauuaiſes mœurs & complexions, ſpecialement ceux icy qui ſont à craindre en la ieuneſſe.

1. Mœurs mauuaiſes. Mentir, vice vilain & de valets, d'ame laſche & craintiue, mais ſouuent la mauuaiſe & trop rude inſtruction en eſt cauſe.

2. Vne ſotte honte & foibleſſe, par laquelle ils ſe cachent, baiſſent la teſte, rougiſſent à tous propos, ne peuuent ſupporter vne correction, vne parole aigre ſans ſe changer tout. Il y a ſouuent en cela du naturel: mais il le faut corriger par eſtude.

3. Toute affection & ſingularité en habits, port, marcher, parler, geſtes, & toutes autres choſes: c'eſt teſmoignage de vanité & de gloire : & qui heurte les autres meſmes en bien faiſant. *Licet ſapere ſine pompa, ſine inuidia.*

4. Sur tout la cholere, le deſpit, l'opiniaſtreté : & pour ce il faut tenir bon, que l'enfant n'obtienne

Digitized by Google

iamais rien pour ſa cholere, ou larmes de deſpit: & qu'il apprenne que ces arts luy ſont du tout inutiles, voire laide, & vilaines: & à ces fins il ne le faut iamais flatter. Cela les gaſte & corrompt, leur apprend à ſe deſpiter, s'ils n'ont ce qu'ils veulẽt, & enfin les rend inſolens, & que l'on n'en peut plus venir à bout. *Nihil magis reddit ingenuos, quàm educatio mollis & blanda.*

Il faut par meſme moyen luy enter les bonnes & honeſtes mœurs, & premierement l'inſtruire à craindre & reuerer Dieu, trẽbler ſoubs ceſte infinie & incognuë maieſté, parler raremẽt & tres ſobremẽt de Dieu, de ſa puiſsãce, eternité, ſageſſe, volõté, & de ſes œuures, non indifferemment & à tous propos, mais craintiuement, auec pudeur & tout reſpect. Ne diſputer iamais des myſteres & points de la religion, mais ſimplement croire, receuoir, & obſeruer ce que l'Egliſe enſeigne & ordonne. 34. Mœurs bonnes.

En ſecond lieu, luy remplir & groſſir le cœur d'ingenuité, franchiſe, candeur, integrité, & l'apprẽdre à eſtre noblement & fieremẽt homme de bien, non ſeruilement & mecaniquemẽt, par crainte ou eſperãce de quelque honneur, ou profit, ou autre cõſideration que de la vertu meſmes: Ces deux ſont principalement pour luy meſmes. 2.

Et pour autruy & les compagnies, le faut inſtruire à vne douceur, ſouppleſſe, & facilité à s'accommoder à toutes gens, & à toutes façõs. *Omnis Aristippum decuit dolor, & ſtatus & res.* En cecy eſtoit excellent Alcibiades: Qu'il apprend à pouuoir & ſçauoir faire toutes choſes, voire les excez & les desbauches, ſi beſoin eſt; mais qu'il n'ayme à faire que les bonnes: Qu'il laiſſe à faire le mal, 3.

non à faute de courage, ny de force, & de ſcience, mais de volupté. *Multum interest utrum peccare quis nolit, aut neſciat.*

34. Modeſtie, par laquelle il ne conteſte & ne s'attaque ny à tous comme aux plus grands, & reſpectables, & à ceux qui ſont beaucoup au deſſous, ou en condition, ou en ſuffiſance: ny pour toutes choſes, car c'eſt importunité, ny opiniaſtrement, ny auec mots affirmatifs, reſolutifs, & magiſtrats: mais doux, moderez. De cecy a eſté dit ailleurs. Voila les trois chefs du deuoir des parens aux enfans expediez.

Voyez le l. 2. ch. 9.

35. 4. Partie du deuoir des parens. Amour des parẽs plus fort que celuy des enfans, pourquoy.

Le quatrieſme, eſt de leur affection & communication auec eux, quand ils ſont grands & capables, à ce qu'elle ſoit reglée. Nous ſçauons que l'affection eſt reciproque & naturelle entre les parens & les enfãs: mais elle eſt plus forte & plus naturelle des parens aux enfãs, pource qu'il eſt donné de la nature allant en auant, pouſſant & auançant la vie du monde & ſa durée. Celuy des enfans aux peres eſt à reculõs, dont il ne marche ſi fort ne ſi naturellement: & ſemble pluſtoſt eſtre payemẽt de debte, & recognoiſſance du bien fait, que purement, vn libre, ſimple & naturel amour D'auantage celuy qui donne & fait du bien, aime plus que celuy qui reçoit & doit. Dont le pere & tout ouurier ayme pl° qu'il n'eſt aymé. Les raisõs de cette propoſition ſont pluſieurs. Tous ayment d'eſtre (lequel s'exerce & ſe monſtre au mouuement & en l'affection) Celuy qui donne & faict bien à autruy eſt aucunement en celuy qui reçoit. Qui dõne & fait bien à autruy, exerce choſe honneſte, & noble, qui reçoit n'en fait point: l'honneſte eſt pour le premier,

premier, l'vtile pour le second. Or l'honneste est beaucoup plus digne, ferme, stable, amiable, que l'vtile, qui s'euanoüit. Item les choses sont plus aymées, qui plus nous coustent; plus est cher ce qui est plus cher. Or engendrer, nourrir, esleuer, coute plus que de receuoir tout cela.

36. Paternel double.

Or cet amour des parens est double, bien que touſiours naturel, mais diuersement: l'vn est simplement & vniuersellement naturel, & comme vn simple instinct, qui se trouue aux bestes, selon lequel les parens ayment & cherissent leurs petits enfans begayans, trepignans, & tettans, & en vsent comme de ioüets & petits singes. Cet amour n'est point vrayement humain. L'homme pour-ueu de raison ne doit point si seruilement s'assuiettir à la nature comme les bestes: mais plus noblement la suiure auec discours de raison. L'autre donc est plus humain & raisonnable, par lequel l'on ayme les enfans plus ou moins, à proportion que lon y void reluire & bourgeonner les semences & estincelles de vertu, bonté, habilité. Il y en a qui coiffent & transportent au premier, ont peu de soin de ceſtuy-cy, & n'ayant point plainct la despence tant que les enfans ont esté fort petits, la plaignent quand il deuiennent grands & profitent. Il semble qu'ils portent enuie & font des puz de ce qu'ils croissent, s'aduancent, & se font honnestes gens: petes brutaux & inhumains.

37. Du vray amour paternel receuoir les enfans grands.

Or selon ce second, vray & paternel amour, en debien reglant les parens doiuent receuoir leurs enfans, s'ils en sont capables, à la societé & partage des biens, à l'intelligence, conseil, & traitté des affaires domestiques, & encores à la communica-

En communication. tion de ses desseins, opinions & pensées, voire consentir & contribuer à leurs honnestes esbats & passe-temps, selon que le cas le requiert, se reservant tousiours son rang & authorité. Parquoy nous condamnons, ceste trop austere, magistrale, & imperieuse de ceux qui ne regardent iamais leurs enfans, ne leur parlent qu'auec authorité, ne veulent estre appellez peres, mais seigneurs; bien que Dieu ne refuse point ce nom de pere, ne se soucient d'estre aymez cordialement & d'eux, mais craints, redoutez, adorez. Et à ces fins leur donnent chichement & les tiennent en necessité, pour par là les contenir en crainte & obeyssance; les menassent de leur faire petite part en leur disposition testamentaire. Or cecy est vne sotte, vaine & ridicule farce; c'est se despouiller de son authorité propre, vraye, & naturelle, pour en acquerir vne artificielle. C'est se faire mocquer & deseshonorer, quand on le rebours de ce qu'ils pretendent. C'est couhuer les enfans à finement se porter auec eux, & conspirer à les tromper & abuser. Les parens doibuent de bonne heure auoir reiglé leurs ames au deuoir par la raison, & non auoir recours à ces moyens plus tyranniques, que paternels.

Et at longè, mea quidem sententia,
Qui imperium credit esse gravius aut stabilius
Vi quod sit, quàm illud quod amicitia adjungitur.

38. Les traitez aux testamens selon les loix. En la dispensation derniere des biens, le meilleur & plus seur est de suiure les loix & coustumes du pays. Les loix y ont mieux pensé que nous: & vaut mieux les laisser faillir, que de nous hazarder de faillir en nostre propre chois. C'est abuser de la liberté que nous y auons, que d'en seruir nos pensees

fantaisies, friuoles & priuées passions, comme ceux qui se laissent emporter à des recentes actiõs officieuses, aux flatteries de ceux qui sont presens, qui se joüent de leurs testamens, à gratifier ou chastier les actions de ceux qui y pretendent interest, & de loing promettent ou menassent de ce coup, folie. Il se faut tenir à raison & obseruance publique, qui est plus sage que nous: c'est le plus seur.

39. Du deuoir des enfans aux parens,

Venons maintenant au deuoir des enfans aux parẽs, si natnrel, si religieux, & qui leur doit estre rendu, non point comme à hommes purs & simples, ains comme à demy-dieux; dieux terriẽs, mortels, visibles. Voila pourquoy Philon Iuif a dit, que le commandement du deuoir des enfans estoit escrit moitié en la premiere table, qui cõtenoit les commandemens qui regardẽt le droit de Dieu; & moitié en la seconde table, ou sont les cõmandemens, qui regardent le prochain, cõme estant moitié diuin & moitié humain. Aussi est-ce vn deuoir si certain, si estroittement deu & requis, qu'il ne peût estre dispensé ny vaincu par tout autre deuoir, ny amour, encores qu'ils soit plus grand. Car aduenãt qu'vn aye son pere & son fils en mesme peine & dãger, & qu'il ne puisse secourir à tous deux, il faut qu'il aille au pere, encore qu'il ayme plus son fils, comme a esté dit cy-dessus. Et la raison est, que la debte du fils au pere est plus ancienne & plus priuilegiée, & ne peut estre absoute & effacée par vne suiuante debte.

40. Lequel consiste en cinq poincts;

Or ce deuoir consiste en cinq poincts compris sous ce mot d'honorer ses parens: le premier est la reuerence, non seulement externe en gestes, & cõtenances, mais encores plus interne, qui est vne

ſaincte & haute opinion & eſtimatiõ, que l'enfant doit auoir de ſes parens comme autheur, cauſe & origine de ſon eſtre & de ſon bien, qualité qui les fait reſſembler à Dieu.

2. Hier. l. 15 Le ſecond eſt obeyſſance, voire aux plus rudes & difficiles mandemens du pere, cõme porte l'exemple des Rechabites, qui pour obeyr au pere ſe priuerent de boire vin toute leur vie: & Iſaac ne fit difficulté de tendre le col au glaiue de ſon pere.

3. Le tiers eſt de ſecourir ſes parens en tout beſoin, les nourrir en leur vieilleſſe, impuiſsãce, neceſſité, les ſecourir & aſſiſter en toutes leurs affaires. Nous auons exẽple & patron de cela meſme aux beſtes, en la cicoigne, cõme ſainct Baſile fait tant valoir. In examer. Les petits cicogneaux nourriſſent leurs parens vieils, les couurent de leurs plumes lors qu'elles leurs tombent, ils s'accouplent & ſe ioignent pour les porter ſur leur dos, l'amour leur fourniſſant cet art. Cet exemple eſt ſi vif, & ſi exprez, que le deuoir des enfãs aux parens a eſté ſignifié par le Leuit 11 Iob. 36. faict de ceſte beſte ἀμπελαργεῖν *reciconiare*. Et les Hebrieux appellent ceſte beſte à cauſe de cecy, *chaſida*, c'eſt à dire, la debonnaire, la charitable. Nous en auons auſſi des exemples notables en l'humanité. Cymon fils de ce grand Miltiades ayant ſon pere treſpaſſé en priſon, & n'ayant dequoy l'enterrer (aucuns diſent que c'eſtoit pour payer les debtes, pour leſquelles l'on ne vouloit laiſſer emporter le corps, ſelon le ſtyle des anciẽs) ſe vendit & ſa liberté, pour des deniers prouenans eſtre pourueu à ſa ſepulture. Il ne ſecourut pas ſon pere de ſon abondance, ny de ſon bien, mais de ſa liberté; qui eſt plus chere que tous les biens, & la

Digitized by Google

vie. Il ne ſecourut pas ſon pere viuant & en neceſſité, mais mort & n'eſtant plus pere ny homme. Qu'euſt il fait pour ſecourir ſon pere viuant, indigent, le requerant de ſecours; cet exemple eſt riche. Au ſexe foible des femmes nous auons deux pareils exemples de filles, qui ont nourry & allaité, l'vne ſon pere, l'autre ſa mere priſonniers, & condamnez à perir de faim, punitiõ ordinaire aux anciens. Il ſemble aucunement contre nature, que la mere ſoit nourrie du laict de la fille, mais c'eſt biẽ ſelon nature, voire de ſes premieres loix, que la fille nourriſſe ſa mere.

Le quatrieſme eſt de ne rien faire, remuer, entreprendre, qui ſoit de poix, ſans l'aduis, conſentement, & approbation des parens, ſur tout en ſon mariage. 4.

Le cinquieſme eſt de ſupporter doucement les vices, imperfections, aigreur, chagrin des parens, leur ſeuerité & rigueur, Manlius le pratiqua bien; car ayant le Tribun, Pomponius, accuſé le pere de ce Manlius enuers le peuple de pluſieurs fautes, & entre autres, qu'il traittoit trop rudement ſon fils, luy faiſant meſmes labourer la terre : le fils alla trouuer le Tribun en ſon lict & luy mettant le couſteau à la gorge, luy fit iurer qu'il deſiſteroit de la pourſuitte qu'il faiſoit contre ſon pere, aymant mieux ſouffrir la rigueur de ſon pere, que de le voir pourſuiuy de cela. 5.

L'enfant ne trouuera difficulté en tous ces cinq deuoirs, s'il cõſidere ce qu'il a couſté à ſes parens, & de quel ſoing & affection il a eſte eſleué: mais il ne les ſçaura iamais bien, iuſques à ce qu'il aye des enfans, comme celuy qui fut trouué à cheuau;

chons ſur vn baſton ſe ioüant auec ſes enfans, pria celuy qui l'y ſurprint de n'en rien dire iuſques à ce qu'il fuſt pere luy-meſme, eſtimant que iuſques alors il ne ſeroit iuge equitable de ceſte action.

DEVOIR DES MAISTRES & ſeruiteurs.

CHAP. XV.

VIent apres la troiſieſme partie & derniere de la iuſtice priuée & domeſtique, qui eſt des deuoirs des maiſtres & ſeruiteurs, ſurquoy faut ſçauoir la diſtinction des ſeruiteurs: car il y en a principalement de trois ſortes. Il y a les eſclaues, dont tout le monde eſtoit plein au temps paſſé, & encores l'eſt-il: ſauf en vn quartier d'Europe, & n'y en a endroit plus net que la France. Ils n'ont en leur puiſſance ny corps ny biens, mais ſont du tout à leurs maiſtres, qui les peuuent donner, engager, vendre & reuendre, eſchanger, & en faire comme beſtes de ſeruice. De ceux-cy a eſté parlé au long. Liu. 1. ch. 4. Il y a les valets & ſeruiteurs, gens libres, maiſtres de leurs perſonnes & biens, voire ne peuuent par contract ny autremẽt faire aucun preiudice à leur liberté. Mais ils doiuent honneur, obeyſſance, & ſeruice à tel certain temps & telles conditions, qu'ils ont promis, & les maiſtres ont ſur eux commandement, correction & chaſtiment auec moderation & diſcretion. Il y a les mercenaires qui ſont encores moins ſuiets, car ils ne doiuent ſeruice ny obeyſſance, mais ſeulement quelque trauail & induſtrie pour argent: & n'a-on ſur eux aucune

Digitized by Google

correction ny commandement.

Les deuoirs des maistres enuers leurs seruiteurs tant esclaues que valets, sont, ne les traicter cruellement, se souuenans qu'ils sont hommes & de mesme nature qu'eux, que la seule fortune y a mis la difference, laquelle est veritable, & se ioüe à faire les grands petits, & les petits grands. Dont la distance n'est pas telle, qu'il les faille rebutter si loin. *Sunt homines, contubernales, humiles amici, conserui, æque fortunæ subiecti.* Traitter humainement ses seruiteurs, & chercher plustost à se faire aymer que craindre, est tesmoignage de bonne nature: les rudoyer par trop, montre vne ame cruelle, & que la volonté est toute pareille enuers les autres hommes, mais que le defaut de puissance empesche l'execution. Aussi auoir soin de leur santé & instruction de ce qui est requis pour leur bien & salut. 5. Senec.

Les deuoirs des seruiteurs sont, honorer & craindre leurs maistres, quels qu'ils soient & leur rendre obeyssance, & fidelité, les seruans non par acquit au dehors seulement, par contenance mais cordialement, serieusement, par conscience & sans feinte. Nous lisons de tres-beaux, nobles & genereux seruices auoir esté faicts par aucuns à leurs maistres, iusques a auoir employé leur vie pour sauuer celle de leurs maistres, ou leur honneur.

Digitized by Google

DEVOIR DES SOVVERAINS & des subiects.

CHAP. XVI.

DEs Princes & Souuerains, leurs deſcriptions, marques, humeurs, miſeres & incommoditez, a eſté parlé au liure 1. chap. 49. de leur deuoir à gouuerner eſtats, a eſté parlé tres-amplement au liure preſent chap. 2. & 3. qui eſt de la prudence politique : toutesfois nous toucherons icy les chefs & traits generaux de leur deuoir.

Deuoir des ſouuerains.

Le Souuerain comme mediateur entre Dieu & les peuples, & debiteur à tous deux, ſe doit touſiours ſouuenir qu'il eſt l'image viue, l'officier & Lieutenant general du grand Dieu ſon ſouuerain, & aux peuples vn flambeau luiſant, vn miroir eſclairant, vn theatre eſleué, auquel tous regardent, vne fontaine en laquelle tous vont puiſer, vn eſguillon à la vertu, & qui ne fait aucun bien qu'il ne porte ſur pluſieurs, & ne ſoit mis en regiſtre & en compte. Il doit donc premierement eſtre craignant Dieu, deuot, religieux, obſeruateur de pieté, non ſeulement pour ſoy & ſa conſcience, comme tout autre homme, mais pour ſon eſtat & comme ſouuerain. La pieté que nous requerons icy au Prince eſt le ſoin qu'il doit auoir & monſtrer à la conſeruation de la religion & des ceremonies anciennes du pays, pouruoyant par loix & peines à ce qu'il ne ſe faſſe aucun changement ny trouble, ny innouation en la religion. C'eſt choſe qui faict grandement à ſon honneur & ſeureté (car tous reuerent, obeyſſent plus volontiers, & plus tard en-

1. Eſtre religieux.

treprennent cõtre celuy qu'ils voyẽt reuerer Dieu: & croyent eſtre ſa tutelle & ſauuegarde, *vna cuſtodia pietas: pium virum nec malus genius nec fatum denicit: Deus enim eripit eum ab omni malo*) Et auſſi de ſon eſtat; car comme ont dit tous les ſages, la religion eſt le lien & le ciment de la ſocieté humaine. Mercur Triſm.

Le Prince doit auſſi ſe rendre ſuiet & inuiolablement garder, & faire garder les loix de Dieu & de nature, qui ſont indiſpenſables: qui attente contre elles, n'eſt pas ſeulement tyran, mais vn monſtre. 2. Garder les loix de ſes ſuperieurs.

Quant aux peuples, il eſt obligé, premierement, de garder ſes promeſſes & conuentions, ſoit auec ſes ſuiets ou autres y ayans intereſt. C'eſt l'equité naturelle & vniuerſelle. Dieu meſmes garde ſes promeſſes. Dauantage le Prince eſt caution & garant formel de la loy & des conuentions mutuelles de ſes ſujets. Il doit donc par deſſus tout garder la foy, n'y ayant rien plus deteſtable en vn Prince, que la perfidie & le pariure, dont il a eſté bien dit, qu'on doit mettre entre les cas fortuits ſi le Prince contreuient à ſa promeſſe, & qu'il n'eſt pas à preſumer au contraire. Voire il doit garder les promeſſes & conuentions de ſes predeceſſeurs, s'il eſt leur heritier, ou bien ſi elles ſont au bien & profit public. Auſſi ſe peut-il releuer de ſes promeſſes & conuentions deſraiſonnables & malfaites, tout ainſi & pour les meſmes cauſes, que les particuliers ſe font releuer par le benefice du Prince. 3. Garder ſes promeſſes.

Il doit auſſi ſe ſouuenir que combien qu'il ſoit par deſſus la loy (ciuile & humaine s'entend) comme le Createur par deſſus ſa creature: car la loy eſt l'œuure du Prince, laquelle il peut changer, & abroger à ſõ plaiſir, c'eſt le propre droit de la ſou- 4. Obſeruer les loix.

Digitized by Google

uerainеté (si est-ce que cependant qu'elle est en vigueur & credit, il la doit garder, viure, agir & iuger, selon elle : & celuy seroit deshonneur & de tres-mauuais exemple d'aller au contraire, & comme se desmentir. Le grand Auguste pour auoir vne fois fait contre la loy en son propre fait, en pensa mourir de regret : Lycurgue, Agesilaus, Seleucus, ont donné de tres-nobles exemples en ceste part, & à leurs despens.

5. Faire iustice.

Tiercement, le Prince est debiteur de iustice à tous ses sujets: & doit mesurer la puissance au pied de la iustice. C'est la propre vertu du Prince vrayement Royal & principesque, donc iustement fut dit par vne vieille au Roy Philippe, qui dilayoit luy faire iustice, disant n'auoir le loisir, qu'il desistast donc & laissast d'estre Roy. Mais Demetrius n'en eut pas si bon marché, qui fut despoüillé de son Royaume par ses subjets, pour auoir ietté du pont en bas en la riuiere plusieurs de leurs requestes, sans y auoir respondu & faict droit.

6. Soigner & affect ner le bien publie.

Finalement, le Prince doit aymer, cherir, veiller & auoir soin de son Estat, cõme le mary de sa femme, le pere de ses enfans, le pasteur de son troupeau ayant touſiours deuant les yeux le profit & le repos de ses suiets. L'heur & le bien de l'estat est le but & contentement d'vn bon Prince, *vt respub. opibus firma, copiis locuples, gloria ampla, virtute honesta sit.* Le Prince qui s'arreste à soy s'abuse: car il n'est pas à soy, ny l'estat aussi n'est liẽ, mais il est à l'estat. Il en est biẽ le maistre, non pas pour maistriser, mais pour le maintenir. *Cui non ciuium seruitus tradita, sed tutela:* pour le soigner & veiller, afin que sa vigilance garde tous ses suiets dormans, son

Digitized by Google

trauail les faſſe chommer, ſon induſtrie les maintienne en delices, ſon occupatiō leur donne vacations, & que tous ſes ſujets ſçachent & ſentent qu'il eſt autant pour eux, que par deſſus eux.

Pour eſtre tel & bien s'acquiter, il ſe doit porter, comme a eſté dit bien au long au 2. & 3. ch. de ce liure, c'eſt à dire, faire & auoir prouiſion de bon conſeil, de finances, & de forces dedans ſon Eſtat, d'alliance, & d'amis au dehors pour agir & commander en paix & en guerre, de telle ſorte qu'il ſe faſſe aymer & craindre tout enſemble. 7.

Et, pour comprendre tout en peu de parolles; il doit craindre Dieu ſur tout, eſtre prudent aux entrepriſes, hardy aux exploits, ferme en ſa parole, ſage en ſon conſeil, ſoigneux des ſubiets, ſecourable aux amis, terrible aux ennemis, pitoyable aux affligez, courtois aux gens de bien, effroyable aux meſchans, & iuſte enuers tous. 8.

Deuoir des ſubiets.

Le deuoir des ſubiets eſt en trois choſes, rendre l'honneur aux Princes comme à ceux qui portent l'image de Dieu, ordonnez & eſtablis par luy, dōt font tres-mal ceux qui on detractent & en parlent mal, engeance de Cham & Chanaam. 2. Rendre obeyſſance ſous laquelle ſont cōpris pluſieurs deuoirs, comme aller à la guerre, payer les tributs & impoſts mis ſous leur authorité. 3. Leur deſirer tout bien & proſperité, & prier Dieu pour eux. Exod. 22

Queſtiō s'il eſt permis d'attenter à la perſonne du tyran.

Mais la queſtion eſt s'il faut tēdre ces trois droits generalement à tous princes, aux meſchants, aux tyrans. La deciſion de cecy ne ſe peut faire en vn mot: il faut diſtinguer. Le Prince eſt tyran & meſchant, ou à l'entrée, ou en l'exercice. Si à l'entrée, c'eſt à dire qu'il enuahiſſe la ſouueraineté par force

Double tyran. A l'entrée.

& de ſa propre authorité ſans droit aucun, ſoit-il au reſte bon ou meſchant (& c'eſt en ce ſens que ſe doit prendre ce mot de tyran) c'eſt ſans doute qu'il luy faut reſiſter ou par voye de iuſtice, s'il y a tẽps & lieu, ou par voye de fait: & y auoit anciennemẽt entre le Grecs, dit Ciceron, loyers & honneurs decernez à ceux qui en deliuroient le public. Et ne ſe peut dire, que ce ſoit reſiſter au Prince, ne l'eſtant encores ny de droit ny de faict, puis qu'il n'eſt receu, ny recogneu.

ſi. En l'exercice, & ce en trois manieres. De tecy voyez cy deſſus c. 4. au c. de la tyrannie & rebellion.

Si en l'exercice, c'eſt à dire, qu'il ſoit entré deuëment, mais qu'il commande indnëment, cruellement & meſchammẽt, c'eſt à dire, ſelõ le iargõ du vulgaire tyranniquement, il vient encores à diſtinguer. Car il peut eſtre tel en trois manieres, & à chacun y a aduis particulier. L'vne eſt en violant les loix de Dieu & de nature, c'eſt à dire, contre la religion du pays, commandemens de Dieu, & forçant les conſciences. Et en ce cas il ne luy faut pas rendre l'obeïſsãce ſuiuãt les axiomes ſaincts qu'il faut pluſtoſt obeyr à Dieu, qu'aux hommes, & plus craindre celuy qui a puiſſance ſur l'homme entier, que ceux qui n'en ont que ſur la moindre partie. Mais auſſi ne ſe faut-il pas eſleuer contre luy par voye de fait, qui eſt l'autre extremité, ains tenir la voye du milieu, qui eſt s'enfuyr ou ſouffrir, *fugere. aut pati*, les deux remedes nommez par la doctrine de verité en telles extremitez. 2. L'autre moins mauuaiſe, qui ne touche les conſciences, mais ſeulement les corps & les biens, & en abuſant des ſubiets, leur deniant iuſtice, rauiſſant la liberté des perſonnes, & la probité des biens. Auquel cas il faut auec patience & recognoiſſance de l'ire de

Digitized by Google

Dieu rendre les trois deuoirs ſuſdits, Honneur, Obeyſſance, Vœux & Prieres, & ſe ſouuenir de trois choſes, que toute puiſſance, eſt de Dieu, & qui reſiſte à la puiſſãce, reſiſte à l'ordonnãce de Dieu: *principi ſummum rerum iudicium Dij dederunt. Subditis obſequij gloria relicta eſt: bonos principes voto expetere. qualeſcumque tolerare*: & qu'il ne faut pas obeyr au ſuperieur, pource qu'il eſt digne & dignement commande, mais pource qu'il eſt ſuperieur; non pource qu'il eſt bon, mais pource qu'il eſt vray & legitime. Il y a bien grãde difference entre vray & bon, tout ainſi qu'il faut obeyr à la loy non pource qu'elle eſt bonne & iuſte, mais tout ſimplement pour ce qu'elle eſt loy. 2. Que Dieu fait regner l'hypocrite pour les pechez du peuple, & l'impie au iour de ſa fureur, que le meſchãt Prince eſt l'inſtrument de ſa iuſtice, dont le faut ſouffrir comme les autres maux, que le ciel nous enuoye; *quomodo ſterilitatem aut nimios imbres & cætera naturæ mala, ſic luxum & auaritiam dominantium tolerare.* 3. Les exemples de Saül, Nabuchodonoſor, de pluſieurs Empereurs auant Conſtantin, & quelques autres depuis luy, meſchans, tyrans au poſſible, auſquels toutesfois ces trois deuoirs ont eſté rendus par les gens de bien, & enjoint de leur rendre par Propheres & Docteurs de ces temps, iouxte l'oracle du grand Docteur de verité, qui porte, d'obeyr à ceux qui ſont aſſis en la chaire, nonobſtant qu'ils impoſent fardeaux inſupportables, & qu'ils gouuernent mal. Tacit. Tacit.

La troiſieſme concerne tout l'Eſtat quand il le veut changer, ruiner, le voulant rendre d'electif, hereditaire, ou bien d'Ariſtocratique ou Demo-

Digitized by Google

cratique le faire Monarchique ou autremẽt: en ce cas il luy faut reſiſter, & l'empeſcher par voye ou de iuſtice, ou autrement: car il n'eſt pas maiſtre de l'Eſtat, mais ſeulemẽt gardien & depoſitaire. Mais cet affaire n'appartient pas à tous, ains aux tuteurs de l'Eſtat, ou qui y ont intereſt, comme aux Electeurs és Eſtats electifs, aux Princes, parẽs és Eſtats hereditaires: aux Eſtats generaux, és Eſtats qui ont loix fondamentales: & c'eſt le ſeul cas auquel il eſt loiſible de reſiſter au tyran Et tout cecy eſt dit des ſujets, auſquels il n'eſt iamais permis d'attẽter cõtre le Prince Souuerain, pour quelque cauſe que ce ſoit, & eſt coupable de mort celuy qui attente, qui donne conſeil, qui le veut & le penſe ſeulemẽt, diſent les loix: Bien eſt-il permis à l'Eſtranger, voire c'eſt choſe tres-belle & magnifique à vn Prince de prendre les armes pour venger tout vn peuple iniuſtement opprimé, & le deliurer de la tyrannie. comme fit Hercules, & depuis Dion. Timoleon, & Tamerlan Prince des Tartares, qui defit Bajazet Turc aſſiegeant Conſtantinople.

1. Cogitationis ff. de pœn. l. Si quis non dicãtre C. de ſacroſ. Ecc.

12. Examinations des ſouuerains apres leur mort.

Ce ſont les deuoirs des ſubjets enuers leurs ſouuerains viuans: mais c'eſt acte de iuſtice, apres leur mort d'examiner leur vie. C'eſt vne vſance iuſte, tres-vtile, qui apporte de grandes commoditez aux nations où elle s'obſerue: & qui eſt deſirable à tous bõs Princes, qui ont à ſe plaindre de ce qu'on traitte la memoire des meſchans comme la leur. Les Souuerains ſont compagnons, ſinon maiſtres des loix: ce que la iuſtice n'a peu ſur leurs teſtes. c'eſt raiſon, qu'elle l'ait ſur leur reputation, & ſur les biens de leurs ſucceſſeurs. Nous deuons la ſujection & obeyſſance eſgalement à tous Rois, car

elle regarde leur office : mais l'eſtimation & affection nous ne la deuons qu'à leur vertu. Souffrons les patiemment tels & indignes qu'ils ſont ſelon leurs vices, car leur authorité & l'ordre politique, où nous viuons, a beſoin de noſtre commun apuy: mais aprez qu'ils s'en ſont allez, ce n'eſt pas raiſon de refuſer à la iuſtice, & à noſtre liberté l'eſpreſſiõ de nos vrais reſſentimens; voire c'eſt vn tres-bon & vtile exemple que nous deuons à la poſterité, d'obeyr fidelement à vn maiſtre, duquel les imperfections ſont bien cognuës. Ceux qui pour quelque obligation priuée, eſpouſent la memoire d'vn Prince meſchant, font iuſtice particuliere au despens de la publique. O la belle leçon pour le ſucceſſeur, ſi cecy eſtoit bien obſerué.

DEVOIR DES MAGISTRATS

CHAP. XVI.

LEs gens de bien en la republique aymeroient mieux ioüir en repos du contentement, que les bons & excellens eſprits ſe ſçauent donner en la conſideration des biens de nature, & des effects de Dieu, qu'à prendre charges publiques, n'eſtoit qu'ils craignent d'eſtre mal gouuernez, & par les meſchans: parquoy ils cõſentent eſtre Magiſtrats: mais de briguer, & pourſuiure les charges publiques, meſmemẽt de iudicature, c'eſt choſe vilaine, condãnée par toutes bonnes loix, voire des Payẽs, teſmoin la loy *Iulia de ambitu*: indigne de perſonne d'hõneur & ne ſçauroit-on mieux s'en deciarer incapable. De les acheter eſt encores plus vilain

Pourquoy on accepte le Magiſtrat.

Lampri. & puant, & n'y a point de plus ſordide & vilaine marchandiſe que celle là: car il faut que celuy qui a achepté en gros, reuende en detail: dont l'Empereur Seuere parlant contre telle faute dit que lon ne peut bien iuſtement condamner celuy qui vend ayant acheté.

2. Preparation à exercer le Magiſtrat. Tout ainſi que l'on s'habille, l'on ſe pare, & ſe met l'on en ſa bien-ſeance auant ſortir de la maiſon, & ſe monſtrer en public: auſſi auant que prendre charge publique, il faut en ſon priué apprendre à regler ſes paſſions, bien eſtablir ſon ame. On n'amene pas au tournoy vn cheual neuf, n'y s'en ſert on en affaire d'importance, s'il n'a eſté dompté & apprins auparauant: auſſi deuant que ſe mettre aux affaires, ſur la montre du monde, il faut dompter ceſte partie de noſtre ame farouche, luy faire ronger ſon frain: luy apprendre les loix & les meſures, auec leſquelles elle ſe doit manier en toutes occaſions. Mais au rebours c'eſt choſe piteuſe & bien abſurde, diſoit Socrates, que bien que perſonne n'entreprenne d'exercer vn meſtier & art mechanique, que premierement il ne l'aye apprins: toutesfois aux charges publiques, & à l'art de bien commander & bien obeyr; de gouuerner le monde, le meſtier plus difficile de tous, ceux y ſont receus & l'entreprenent, qui n'y ſçauent du tout rien.

Deſcription generale du Magiſtrat. Les Magiſtrats ſont perſonnes mixtes, & moyennes entre le ſouuerain & les particuliers, dont il faut qu'ils ſçachent commander & obeyr, qu'ils ſçachent obeyr au Souuerain, ployer ſous la puiſſance des Magiſtrats ſuperieurs à ſoy, honorer leurs égaux, commander aux ſubiets, defendre les petits

petits, bien dit à propos, que le Magiſtrat deſcouure la perſonne, ayant à ioüer en public tant de perſonnages.

4. Deuoirs du Magiſtrat, quant au Souuerain

Pour le regard de ſon Souuerain, le Magiſtrat ſelon la diuerſité des mandemens doit diuerſemẽt ſe gouuerner ou promptement, ou nullement obeyr, ou ſurſeoir l'obeïſſance. 1. Aux mandemens, qui luy attribuent cognoiſſance, comme ſont toutes lettres de iuſtice, & toutes autres où y a ceſte clauſe ou equiualence (s'ils vous appert) ou bien qui ſans attribution de cognoiſſance ſont de ſoy iuſtes ou indifferentes, il doit obeyr, & luy eſt aiſé de s'en acquiter ſans ſcrupule. 2. Aux mandemens qui ne luy attibuoient aucune cognoiſſance, mais ſeulement l'execution, comme ſont lettres de mãdement, s'ils ſont contre le droit & la iuſtice ciuile, & qu'il y aye clauſe derogatoire, il doit ſimplemẽt obeyr, car le Souuerain peut deroger au droit ordinaire, & c'eſt proprement en quoy giſt la ſouueraineté. 3. A ceux qui ſont contraires au droit, & ne contiennent la clauſe derogatoire, ou bien qui ſont contre le bien, & l'vtilité publique, quelque clauſule qu'il y aye, ou bien que le Magiſtrat ſçait eſtre faux & nuls, mal impetrez & par ſurpriſe; il ne doit en ces trois cas proprement obeyr: mais les tenir en ſouffrance, & faire remonſtrance vne ou deux fois; & à la ſeconde ou troiſieſme iuſſion obeir. 4. A ceux qui ſont cõtre la loy de Dieu & de nature, il doit ſe mettre & quitter ſa charge, voire ſoufftir tout, pluſtoſt que d'y obeyr ou conſentir: & ne faut dire que là deſſus pourroit y auoir du doute: car la iuſtice naturelle eſt plus claire que la ſplendeur du Soleil.

Digitized by Google

5. Tout cecy eſt bon pour les choſes à faire, mais apres qu'elles ſont faictes par le Souuerain, tant meſchantes qu'elles ſoyent, il vaut mieux les diſſimuler, & d'en enſeuelir la memoire que l'irriter, & perdre tout (comme fit Papinian) *fruſtrà niti & nihil aliud, niſi odium quærere, extremæ dementiæ eſt.*

5. Quant aux particuliers

Pour le regard des particuliers ſubiects, les Magiſtrats ſe doiuent ſouuenir. 1. que la puiſſance qu'ils ont ſur eux, ils ne l'ont qu'en depoſt, & la tiennent du Souuerain qui en demeure touſiours Seigneur & proprietaire, pour l'exercer durant le temps qui leur a eſté prefix.

2. Le magiſtrat doit eſtre de facile accez, preſt à ouyr & entendre toutes plaintes & requeſtes, tenant ſa porte ouuerte à tous, & ne s'abſenter point, ſe ſouuenant qu'il n'eſt à ſoy, mais à tous, & ſeruiteur du public, *Magna ſeruitus magna fortuna.* A ceſte cauſe la loy de Moyſe vouloit que les Iuges & les iugemens ſe tinſſent aux portes des villes, afin qu'il fut aiſé à chacun de s'y addreſſer. Deut. 16

3. Il doit auſſi eſgalement receuoir & eſcouter tous, grands & petits, riches & pauures, eſtre pouuert à tous, dont vn Sage le compare à l'autel, auquel on s'addreſſe eſtant preſſé & affligé, pour y receuoir du ſecours & de la conſolation.

4. Mais ne ſe communiquer point à pluſieurs, & ne ſe familiariſer, ſi ce n'eſt auec fort peu, & iceux bien ſages & ſenſez, & ſecrettement; car cela auilit l'authorité, trouble & relaſche la fermeté & vigueur neceſſaire. Cleon appelé au gouuernement du public aſſembla tous ſes amis; & renonça à leur amitié, comme incompatible auec ſa charge,

tar dit Ciceron, celuy despoüille le personnage d'amy, qui soustient celuy de iuge. Cic. l. 2. Offic. c. 1.

5. Son office est principalement en deux choses, soustenir & garder l'honneur, la dignité & le droit de son souuerain, & du public qu'il represente: *gerere personam ciuitatis, eius dignitatem & decus sustinere*, auec authorité & vne douce seuerité.

6. Puis comme bon & loyal truchement & officier du Prince faire garder exactement sa volonté: c'est à dire, la loy, de laquelle exacteur, & est sa charge de la faire obseruer à tous, dont il est appellé la loy viue, la loy parlante.

7. Combien que le Magistrat doiue prudemmẽt attrẽper la douceur auec la rigueur, si vaut-il mieux vn Magistrat seuere & rigoureux, qu'vn doux, facile, & pitoyable: & Dieu defend d'auoir pitié en iugement. Le seuere retiẽt les subiets en l'obeyssance des loix: le doux & piteux fait mespriser les loix, & les Magistrats, & le Prince, qui a fait tous deux. Bref, pour bien s'acquitter de ceste charge, il faut deux choses, preud'hõmie & courage. Le premier a besoin du secõd. Le premier gardera le Magistrat net d'auarice, d'acceptiõ de personnes, de presẽs, qui est la peste & le bannissement de la verité, *Acceptatio munerum prævaricatio est veritatis*, de corruptiõ de la iustice, que Platõ appelle vierge sacreé: aussi des passions de hãine, d'amour & autres, toutes ennemies de droiture, & equité. Mais pourtenir bon contre les menaces des grands, les prieres importunes des amis, les cris & pleurs des miserables, qui sont toutes choses violentes, toutesfois auec quelque couleur de raison & iustice, & qui emportent souuent les plus asseurez, il faut du

courage. C'eſt vne principale qualité & vertu de Magiſtrat, que la conſtance ferme & inflexible, afin de ne craindre les grands & puiſſans, & ne s'amollir à la miſere d'autruy, & encore que cela aye quelque eſpece de bonté : mais il eſt defendu d'auoir pitié du pauure en iugement.

DE VOIR DES GRANDS & des petits.

CHAP. XVIII.

LE deuoir des grãds eſt en deux choſes, preſter main forte & employer leurs moyens & ſang à la manutention & conſeruation de la pieté, iuſtice du Prince & de l'eſtat, & generalemẽt du bien public, duquel ils doiuent eſtre les colomnes, le ſouſtien, & puis à la defenſe & protection des petits affligez & opprimez, reſiſtant à la violence des meſchans: & comme le bon ſang courir à la partie bleſſée, ſelon le prouerbe, que le bon ſang, c'eſt à dire, noble & genereux ne peut mentir, c'eſt à dire,
Exod. 2 faillir, où il fait beſoin. Par ce moyen Moyſe ſe rendit capable d'eſtre le chef de la natiõ des Iuifs, entreprenant la deffenſe des iniuriez & foulez iniuſtement. Hercule fut defié deliurant de la main des tyrans, les oppreſſez. Ceux qui ont fait le ſemblable ont eſté dits heroës & demy-Dieux, & à tels tous honneurs ont eſté anciennement decernez, ſçauoir eſt aux bien-meritans du public & liberateurs des oppreſſez. Ce n'eſt pas grandeur de faire craindre & redouter, (ſinon à ſes ennemis) & faire trembler le monde, comme font aucuns, qui auſſi ſe fõt hair, *Oderint dum metuãt*. Il vaut mieux

Digitized by Google

eſtre aimé qu'adoré. Celavient d'vn naturel altier, fatouche, dont ils morguent & deſdaignẽt les autres hommes comme l'ordure & la voirie du monde, & comme s'ils n'eſtoient pas auſſi hommes, & de là degenerent à la cruauté, & abuſent des petits, de leurs corps & biens, choſe toute contraire à la vraye grandeur & nobleſſe, qui en doit prendre la defenſe.

Le deuoir des petits enuers les grands eſt auſſi en deux choſes, les honorer & reſpecter non ſeulement par ceremonie, & cõtenance, qui ſe doit rendre aux bons & aux méchans, mais de cœur & d'affectiõ, s'ils le meritẽt & ſont amateurs du public. Ce ſont deux, honorer & eſtimer, deubs aux bons & vrayement grãds: aux autres ployer le genouil, faire inclination de corps non de cœur, qui eſt eſtimer & aimer. Puis par humbles & volontaires ſeruices leur plaire & s'inſinuer en leurs graces.

Principibus placuiſſe viris non vltima laus eſt, & ſe rendre capables de leur protection. Que ſi l'on ne peut ſe les rendre amis; au moins ne les auoir pas pour ennemis: ce qui ſe doit auec meſure & diſcretion. Car trop ambitieuſement decliner leur indignation, ou rechercher leur grace, outre que c'eſt témoignage de foibleſſe, c'eſt tacitement les offenſer & accuſer d'iniuſtice ou cruauté. *Non ex profeſſo cauere aut fugere: nam quem quis fugit, damnat*; ou bien leur faire venir l'enuie de l'exercer, & d'exceder, voyans vne ſi profonde & paoureuſe ſubmiſſion.

DE LA FORCE TROISIESME vertu.

PREFACE.

LEs deux vertus precedentes reglẽt l'homme en compagnie, & auec autruy: ces deux ſuiuãtes le reglẽt en ſoy, & pour ſoy: regardent les deux viſages de la fortune, les deux chefs & genres de tous accidens, Proſperité & Aduerſité: car la force l'arme contre l'aduerſité, la temperance le cõduit en la proſperité: moderent les deux parties brutales de noſtre ame, la force regle l'iraſcible, la temperance la concupiſcible. Toutes ces deux vertus pourroient eſtre compriſes & entenduës par ce mot de conſtance, qui eſt vne droitte & equable fermeté d'ame, pour toutes ſortes d'accidens & choſes externes: par laquelle elle ne s'eſleue pour la proſperité, ny ne s'abaiſſe pour l'aduerſité. *Nec aduerſis frangitur nec proſperis æſtuat.*

DE LA FORCE OV VAILLANCE en general.

CHAP. XIX.

I. Deſcriptiõ de la vaillance.

VAillance (car cette vertu eſt bien plus proprement dite ainſi, que force) eſt vne droitte & forte aſſeurance, equable & vniforme de l'ame à l'encontre de tous accidens dangereux, difficiles & douloureux: tellement que ſon obiect & la matiere, apres laquelle elle s'exerce, c'eſt la difficulté & le danger: Bref tout ce que la foibleſſe humaine peut craindre, *Timendorũ contemptrix, quæ terribilia,*

Digitized by Google

& subiugum libertatem nostram mittentia despicit, provocat, frangit. Senec.

2. Sa recōmandation.

De toutes les vertus la plus en honneur & estime, & la plus noble est cette-cy : laquelle par prerogatiue est apellée simplemẽt vertu. C'est la plus difficile, la plus glorieuse qui produit de plus grãds esclats, & excellens effets, elle comprend magnanimité, patience, constance, perseuerance, inuincible, vertus heroïques, dõt plusieurs ont recherché les naux auec faim pour en venir à ce noble exercice. Ceste vertu est le rempart imprenable, le harnois complet, l'armure acerée & à l'espreuue à tous accideus, *Munimentum imbecillitatis humanæ inexpugnabile: quod qui circumdedit sibi, securus in hac vitæ obsidione perdurat.* Senec.

3. Desimparfaictes ou faulses vaillances. Vaillance militaire.

Mais pource que plusieurs se mescontent, & imaginent des faulses & bastardes vaillances, au lieu de l'vnique, vraye vertu, ie veux en expliquãt plus au long la nature & definition, secoüer & reietter les erreurs populaires qui se fourrẽt icy. Nous remarquerons donc en ceste vertu quatre conditions. La premiere, est generalement & indifferemment contre toutes sortes de difficultez & dangers, parquoy faillent ceux qui n'estiment autre vaillance que la militaire, laquelle seule ils mettent en prix, pource que peut-estre elle est plus pompeuse & bruyante, & qu'elle apporte plus de reputation & de gloire, qui est la langue & la trompette de l'immortalité, car à vray dire il y a plus d'esclat & de bruit, que de peine & danger. Or ce n'est qu'vne petite parcelle, & bien petit rayon de la vraye, entiere, parfaite & vniuerselle, pour laquelle l'homme est tel, seul, qu'en compagnie, en vn lit auec les

douleurs, qu'au camp, auſſi peu craignant la mort, en la maiſon qu'en l'armée. Cette militaire vaillance eſt pure & naturelle aux beſtes, chez leſquelles elle eſt pareilles aux femelles qu'aux maſles; aux hommes elle eſt ſouuent artificielle, acquiſe par crainte & apprehenſion de captiuité, de morts, de douleur, de pauureté, deſquels choſes la beſte n'a point de peur. La vaillance humaine eſt vne ſage coüardiſe, vne crainte accompagnée de la ſcience d'euiter vn mal par vn autre, cholere eſt ſa trempe & ſon fil, les beſtes l'ont toute pure. Aux hõmes auſſi elle s'acquiert par l'vſage, inſtitution, exemple, couſtumes, & ſe trouue és ames baſſes & viles: de valet & facteur de boutique ſe fait bon & vaillant ſoldat, & ſouuent ſans aucune teinture de la vertu & vraye vaillance Philoſophique.

4. Temerité ou ſtupidité.

La ſeconde condition, elle preſuppoſe cognoiſſance, tant de la difficulté, peine & danger, qu'il y a au fait qui ſe preſente, que de la beauté honneſteté, iuſtice, & deuoir requis en l'entrepriſe ou ſouſtenement d'iceluy. Parquoy faillent ceux, qui mettent vaillance en vne temerité inconſiderée, ou bien beſtiſe & ſtupidité. Seneq. *Non eſt inconſulta temeritas nec periculorum amor, nec formidabilium appetitio, diligentiſſima in tutela ſui fortitudo eſt, & eadem patientiſſima eorum quibus falſa ſpecies malorum eſt.* La vertu ne peut eſtre ſans cognoiſſance & apprehenſion, l'on ne peut vrayement meſpriſer le danger, que lon ne ſçait, ſi lon ne veut auſſi recognoiſtre ceſte vertu aux beſtes. Et de fait ceux ordinairement qui entreprennent ſans auoir apprehendé & recognu, quand ſe vient au poinct de l'execution le nez leur ſeigne.

Digitized by Google

La troiſieſme condition, c'eſt vne reſolution & fermeté d'ame, fondée ſur le deuoir, & ſur l'honneſteté & iuſtice de l'entrepriſe, laquelle reſolution ne relaſche iamais, quoy qu'il aduienne, mais qui acheue genereuſement ou l'entrepriſe, ou la vie. 5. Force corporelle.

Contre ceſte condition faillent pluſieurs, premierement & bien lourdement ceux qui cherchent ceſte vertu au corps, en la force, & roideur des membres. Or vaillance n'eſt pas qualité de corps, mais d'ame: fermeté non des bras & des iambes, mais du courage, L'eſtimation & le prix d'vn homme conſiſte au cœur & à la volonté: c'eſt où giſt ſon vray honneur: & le ſeul aduantage & la vraye victoire ſur l'ennemy, c'eſt l'eſpouuanter & faire force à ſa conſtance & vertu: tous autres aduantages ſont eſtrangers & empruntez, roideur de bras & de iambes eſt qualité d'vn porte faix: faire broncher ſon ennemy, luy faire ſiller les yeux à la lueur du Soleil, c'eſt vn coup de la fortune. Celuy qui eſt ferme en ſon courage pour quelque danger de mort, ne relaſche rien de ſa conſtance & aſſeurance: biẽ qu'il tombe, il eſt battu non de ſon aduerſaire, qui eſt poſſible en effet vn poltron, mais de la fortune d'où il faut accuſer ſon malheur & nõ ſa laſcheté: les plus vaillans ſont ſouuent les plus infortunez. Encores plus faillent ceux, qui s'eſmouuent & font cas de ceſte vaine & Traſonienne trongne de ces eſpouuantez vieillaques, qui par vn port hautain, fiere contenance & parole braue, veulent acquerir bruit de vaillans & hardis, ſi on leur vouloit tant preſter à credit, que de les en croire.

7. Art & induſtrie.

Ceux auſſi qui attribuent la vaillance à la ruſe & fineſſe, ou bien à l'art & induſtrie: mais c'eſt trop la

prophaner, que la faire ioüer vn roolle ſi bas & chetif. C'eſt deſguiſer les choſes, & ſubſtituër vne faulſe pierre pour vne vraye. Les Lacedemoniens ne vouloient point en leurs villes des maiſtres, qui apprinſſent à luitter: afin que leur ieuneſſe le ſçeuſt par nature & non par art. Nous tenons pour hardy & genereux de combatre auec le Lion, l'Ours, le Sanglier, qui y vont ſelon la ſeule nature : mais non auec les mouſches gueſpes, car elles vſent de fineſſe. Alexandre ne vouloit point iouër aux Olimpiques, diſant que la partie ſeroit mal faicte: pource qu'vn particulier y pourroit vaincre, & vn Roy y eſtre vaincu. Ainſi n'eſt-il bien ſeant qu'vn homme d'honneur ſe fonde, & mette la preuue de valeur en choſe, en laquelle vn poltron a apris en l'eſcole pour gaigner. Car telle victoire ne viẽt de la vertu ny de courage, mais de quelque ſouppleſſe & mouuemens artificiels : eſquels les plus vilains feront ce qu'vn vaillant ne ſçauroit, ny ne ſe ſoucieroit de faire. L'eſcrime eſt vn tour d'art, qui peut tomber en perſonnes laſches & de neant. Et combien de vau-neans par les villes, & de coquins, tous preſts à faire à coups d'eſpée & à ſe battre: s'ils voyoient l'ennemy, ils s'enfuyroient ? Autant en eſt il de ce qui ſe fait par longue habitude & accouſtumance, comme les couureurs, batteleurs, mariniers qui feront choſes hazardeuſes plus hardiment, que les plus vaillans, y eſtans duits & ſtylez de ieuneſſe.

7. Paſſion. Finalement ceux qui ne gardans pas aſſez le motif & reſſort des actions attribuënt fauſſement à la vaillance & vertu ce qui appartient & part de quelque paſſion ou intẽtion particuliere. Car com-

me ce n'eſt proprement vertu, ny iuſtice d'eſtre loyal & officieux à l'ẽdroit de ceux que l'on ayme particulierement, ny temperance de s'abſtenir de l'accointãce voluptueuſe de ſa ſœur ou de ſa fille, ny liberalité à l'endroit de ſa fẽme & enfans, auſſi n'eſt-ce vrayement vaillãce de s'expoſer aux dangers pour ſon intereſt & ſatisfaction priuée & particuliere. Parquoy ſi c'eſt par auarice, comme les eſpions, pionniers traiſtres, marchans ſur mer, ſoldats mercenaires: ſi par ambition & pour la reputation, pour eſtre veus & eſtimez vaillans, comme la plus part de nos gens de guerre, qui diſent tout naifuement en y allant, que s'ils penſent laiſſer la vie, ils n'yroient point: ſi par ennuy de viure en peine & douleurs, comme le ſoldat d'Antigonus, qui trauaillãt & viuant en peine à cauſe d'vne fiſtule, eſtoit hardy & s'eſlançoit aux dangers, eſtant guary les fuyoit: ſi pour fuyr honte, captiuité, ou quelque autre mal, ſi par fureur & boüillõ de cholere, bref ſi par paſſiõ ou cõſideration particuliere, cõme Ajax, Catilina, ce n'eſt vaillãce ny vertu. *Sicut non martirẽ pœna, ſic nec fortẽ pugna, ſed cauſa facit.*

La quatrieſme condition. Elle doit eſtre en ſon execution prudente & diſcrete, par où ſont reiettée pluſieurs fauſſes opinions en cette matiere, qui ſont de ne ſe couurir point des maux & inconueniens, qui nous menaſſent; n'auoir peur, qu'il nous ſurprennent, ne s'enfuyr, voir ne ſentir point les premiers coups, cõme d'vn tõnerre, d'vne arquebuſade, d'vne rüine. Or c'eſt mal entẽdre: car moyennãt que l'ame demeure ferme, & entiere en ſon aſſiette & en ſon diſcours, ſans alteration, il eſt permis de ſe remuër, reſſentir au dehors. Il eſt permis, 8. Indiſcretion.

voir loüable d'eſquiuer, gauchir, & ſe garantir des maux par tous moyẽs & remedes honneſtes: & où n'y a remedes, s'y porter de pied ferme. *Mens immota manet: lachryma voluuntur inanes.* Socrates ſe mocque de ceux qui condamnoiẽt la fuitte, quoy, dit-il, ſeroit-ce laſcheté de les batre & vaincre, en leur faiſant place? Homere loüe en ſon Vlyſſes la ſcience de fuyr: Les Lacedemoniẽs profeſſeurs de vaillance en la iournée des Platées, reculerẽt pour tant mieux rompre & diſſoudre la troupe Perſienne, qu'ils ne pouuoient autrement, & vainquirent. Cela ont practiqué les nations plus belliqueuſes. D'ailleurs les Stoiciens meſmes permettẽt de pallir & tremouſſer aux premiers coups inopinez, moyennãt que cela ne paſſe plus outre en l'ame, Il y a des choſes qui ſont iuſtement à craindre & fuïr, cõme les naufrages, les foudres, & celles ou n'y a de remede, ny lieu à la vertu, prudence, vaillance. Voicy de la vaillance en gros.

De la force ou vaillance en particulier.

Propoſition & partitiõ de ceſte matiere.

Pour tailler la matiere & le diſcours de ce qui eſt icy à dire, ceſte vertu s'occupe & s'employe cõtre tout ce que le mõde appelle mal. Or ce mal eſt double, externe & interne: l'vn vient de dehors, on l'appelle d'vne infinité de noms, diuerſité, affliction, iniure, malheur, accident mauuais & ſiniſtre: l'autre eſt au dedãs en l'ame, mais cauſé par celuy de dehors: ce sõt les paſſiõs faſcheuſes de crainte, triſteſſe, cholere, & tant d'autres. Il nous faut parler de tous les deux, fournir remedes & moyens de les vaincre, domter & regler. Ce ſont les argumẽs & aduis de noſtre vertu, de force & vaillance. Il y aura dõc icy deux parties, l'vne des maux, ou mau-

Digitized by Google

uais accidens, l'autre des passions qui en naissent. Les aduis generaux contre toute fortune bonne & mauuaise ont esté dits cy-dessus : nous parlerons icy plus specialement & particulierement.

PREMIERE PARTIE DES *maux externes,*

CHAP. XX.

NOvs considerons ces maux externes en trois manieres, en leurs causes, ce qui se fera en ce chapitre, puis en leurs effects, finalement en eux-mesmes distinctement, & particulierement chacune espece d'iceux : Et par tout fournirons aduis & moyens de s'affermir par vertu contre iceux.

I. Distinction & comparaison des maux par leur causes.

Les causes des maux & fascheux accidens, qui arriuent à vn chacun de nous, sont ou publiques & generales, quand en mesmes temps elles touchent plusieurs : comme Peste, Famine, Guerre, Tyrannie. Et ces maux sõt pour la plus part fleaux enuoyez de Dieu, & du Ciel, au moins la cause propre & prochaine n'est pas aisée à cognoistre ; ou particulieres & cognuës, sçauoir par le fait d'autruy. Ainsi on fait deux sortes de maux, publics & priuez. Or les maux publics, c'est à dire, venans de cause publiques, encor qu'ils touchent vn chacun en particulier, sont en diuers sens & plus & moins griefs, poisans, & dangereux que les priuez, qui ont leur cause cognuë. Ils le sõt plus, car ils viennent à la foule, assaillent plus impetueusement auec plus de bruit : de tempeste & de furie : ont plus grande suitte & trainée : sont plus esclattans, produisent plus de desordre & confusion. Ils le sont

moins : car la generalité & communauté ſemble rendre à chacun ſon mal moindre. C'eſt eſpece de ſoulas de n'eſtre ſeul en peine: l'on penſe que c'eſt pluſtoſt malheur commun, ou le cours du monde, & que la cauſe en eſt naturelle, qu'affliction perſonnelle. Et de fait ceux que l'homme nous fait picquent plus fort, navrent au vif, & nous alterent beaucoup plus. Toutes les deux ſortes ont leurs remedes & conſolations.

Aduis contre les maux publics. Prouidence deſtinée.

Contre les maux publics, il faut conſiderer de qui & par qui ils ſont enuoyez, & regarder à leur cauſe. C'eſt Dieu, ſa prouidence, de laquelle vient & dépend vne neceſſité abſoluë, qui gouuerne & modere tout, à laquelle tout eſt ſuiet. Ce ne ſont pas à vray dire, deux loix diſtinctes en eſſence, que la prouidẽce, & la deſtinée, ou neceſſité, πρόνοια ϗ ἀνάγκη ne ſont qu'vne. La diuerſité eſt ſeulement en la conſideration & raiſon differente. Or gronder & ſe tourmenter au contraire, c'eſt premierement impieté telle, qu'elle ne ſe trouue point ailleurs: car toutes choſes obeyſſent doucemẽt, l'hõme ſeul fait l'enragé. Et puis c'eſt folie: car c'eſt en vain & ſans rien auancer. Si l'on ne veut ſuiure cette ſouueraine & abſoluë maiſtreſſe degré à gré, elle entrainera & emportera tout par force: *ad hoc ſacramentum adacti ſumus ferre mortalia, nec perturbari ijs, quæ vitare noſtræ poteſtatis non eſt, in regno nati ſumus, deo parêre libertas eſt.*

Deſine fata deûm flecti ſperare querendo.

Il n'y a point de meilleur remede, que de vouloir ce qu'elle veut; & ſelon l'aduis de ſageſſe faire de neceſſité vertu. *Non eſt aliud effugium neceſſitatis, quam velle quod ipſa cogat.* En nous voulãt eſcrimer

ou disputer contre elle, nous ne faisons qu'aigrir & irriter le mal. *Læto animo ferre quicquid acciderit quasi tibi volueris accidere: debuisses enim velle, si scisses ex decreto Dei fieri.* Outre que nous en aurons meilleur marché, nous ferons ce que nous deuons, qui est de suiure nostre general & souuerain, qui l'a ainsi ordonné. *Optimum pati, quod emendare non possis: & deum, quo auctore cuncta proueniunt, sine murmuratione comitari. Malus miles est, qui imperatorem gemens sequitur.* Et sans conteſter trouuer bon ce qu'il veut. C'est grandeur de courage de se donner à luy, *Magnus animus qui se Deo tradidit.* C'est lascheté & defertion, que gronder & disputer, *pusillus & degener qui obluctatur, de ordine mundi male existimat, & emendare mauult Deum, quàm se.*

Contre les maux priuez, qui nous viennẽt du fait d'autruy, & nous penetrẽt plus, il faut premieremẽt biẽ les distinguer, afin de ne se méconter. Il y a desplaisir, il y a offẽse. Nous receuõs souuẽt desplaisir d'autruy, qui toutesfois ne nous a point offensé de fait ny de volõté, cõme quãd il nous a demãdé ou refuté quelque chose auec raison, mais qui estoit lors mal à propos pour nous: de telles choses c'est trop grãde simplesse de s'ẽ fascher, puisque ne sõt offenses. Or les offẽses sont de deux sortes, les vnes trauersent nos affaires cõtre equité, c'est nous faire tort: les autres s'adressẽt à la persõne, qui est par elle mépriſée & traitée autremẽt qu'il n'apartiẽt, soit de fait ou de parole. Celles ici sõt plus aigres & plus difficiles à suporter, que toute autre sorte d'afflictiõ

3. Distinction.

4. Des maux priuez.

Le premier & general aduis contre toutes ces sortes de maux est d'estre ferme & resolu à ne se laisser aller à l'opinion commune, mais considerer

Aduis contre iceux en general.

Digitized by Google

ſans paſſion ce que portent & poiſent les choſes, ſelon verité & raiſon. Le monde ſe laiſſe perſuader & mener par impreſſion. Combien en y a il qui font moins de cas de receuoir vne grande playe, qu'vn petit ſoufflet, plus de cas d'vne parole, que de la mort: Bref tout ſe meſure par opinion, & l'opinion offenſe plus, que le mal, noſtre impatience nous fait plus de mal, que ceux, deſquels nous nous plaignons.

5. Particuliers tirez de nous meſmes

Les autres plus particuliers aduis (& remedes) ſe tirent premierement de nous meſmes, & c'eſt où il faut premierement ietter ſes yeux & ſa penſée. Ces offences pretẽduës naiſſent peut-eſtre de nos defauts, fautes & foibleſſe. Ce n'eſt peut-eſtre qu'vne goſſerie fondée ſur quelque defaut, qui eſt en noſtre perſonne, que quelqu'vn veut contrefaire par mocquerie. C'eſt folie de ſe faſcher & ſe ſoucier de ce qui ne vient pas de ſa faute. Le moyẽ d'oſter aux autres occaſiõs d'en faire leurs contes, eſt d'en parler le premier, & monſtrer que l'on le ſçait bien: ſi c'eſt de noſtre faute, que l'iniure a pris ſa naiſſance, & qu'auons donné occaſion à cet affront: pourquoy nous en courroucerons-nous: ce n'eſt pas offenſe, c'eſt correctiõ, laquelle il faut receuoir & s'en ſeruir comme d'vn chaſtimẽt. Mais bien ſouuent elle vient de noſtre propre foibleſſe, qui nous rend trop doüillets. Or il ſe faut défaire de toutes ces tendres delicateſſes, qui nous font viure mal à noſtre aiſe, mais d'vn courage maſle, fort & ferme meſpriſer & fouler aux pieds les indiſcretions & folies d'autruy. Ce n'eſt pas ſigne qu'vn homme ſoit ſain, quand il s'eſcrie à chaſque fois qu'on le touche. Iamais vous ne ſerez en repos.

vous

Digitized by Google

vous vous formalisez de tout ce qui se presente.

Ils se tirent aussi de la personne, qui offense. Representons nous en general les mœurs, & humeurs des personnes, auec lesquelles il nous faut viure au monde. La pluspart des hommes ne prend plaisir qu'à mal faire, ne mesure sa puissance que par le desdain & iniure d'autruy. Tant peu y en a qui prennent plaisir à bien faire. Il faut dõc faire estat, que de quelque costé que nous nous tournions, nous trouuerõs qui nous heurtera & offensera, par tout où nous trouuerons des hommes, nous trouuerons des iniures. Cela est si certain & si necessaire, que les Legislateurs mesmes, qui ont voulu regler le commerce, & les affaires du mõde, ont conniué & permis en la iustice distributiue & commutatiue plusieurs passedroits. Ils ont permis de se deceuoir & blesser iusques à la moitié de iuste prix. Ceste necessité de s'entreheurter & offenser vient premierement de la contrarieté & incompatibilité d'humeurs & de volontez. D'où vient que l'on s'offence, sans le vouloir faire. Puis de la concurrence & opposition des affaires, qui porte que le plaisir, profit & bien des vns, est le desplaisir, dommage, & mal des autres : & ne se peut faire autrement, suyuant ceste commune & generale peinture du monde, si celuy qui nous offence est vn insolent, fol, & temeraire (comme il est, car vn homme de biẽ ne fait iamais tort à personne) pourquoy vous plaignez-vous, puis qu'il n'est non plus à soy qu'vn insensé ? vous suportez bien d'vn furieux sans vous plaindre, voire en auez pitié, d'vn bouffon, d'vn enfant, d'vne femme, vous vous en riez : vn fol, yurongne, colere, indiscret ne vaut pas

6. De ceux qui offencẽt.

iniures n'arriuent point iuſques à luy : Ioint qu'il ny aura celuy, qui n'eſtime l'agreſſeur meſchant & luy pour homme de bien, ne meritant tel outrage. Quant à celuy qui vous a offenſé, ſi vous le iugez impertinent & mal ſage, traittez le comme tel, & le laiſſez-là : s'il eſt autre excuſez le, preſumez qu'il en a eu occaſion, que ce n'a pas eſté par malice, mais par inaduertance & meſgarde : il en eſt faſché luy-meſme. Et voudroit ne l'auoir pas fait. Encores diray-je, que cõme bons meſnagers nous deuons faire noſtre profit, & nous ſeruir de la commodité, que nous preſentent les iniures & offenſes. Ce que nous pouuons pour le moins en deux ſortes qui regardent l'offenſant & l'offencé. L'vne qu'elles nous font cognoiſtre ceux, qui nous les font, pour les fuïr vne autrefois. Tel a meſdit de vous, concluez il eſt malin : & ne vous fiez plus à luy. L'autre qu'elles nous monſtrent noſtre infirmité & l'endroit par lequel nous ſommes battables, afin de le remparer ; amender le defaut, afin qu'vn autre n'aye ſujet de nous en dire autant ou plus. Quelle plus belle vengeance peut-on prendre de ſes ennemis, que de profiter de leurs iniures, & en conduire mieux & plus ſeurement ſes affaires.

DES MAVX EXTERNES CONSIDEREZ en leurs effets & fruicts.

CHAP. XXI.

APres les cauſes des maux venõns aux effects & fruits, où ſe trouueront auſſi des vrays an-

tidotes & remedes. Ces effets ſont pluſieurs, ſont grands, ſont generaux & particuliers. Les generaux regardent le bien, maintien, & culture de l'vniuers. Premierement, le monde s'eſtoufferoit, ſe pourriroit & perdroit, s'il n'eſtoit changé, remüé, & renouuelé par ces grands accidens de peſte, famine, guerre, mortalité, qui moiſſonnent, taillent, eſmondent: afin de ſauuer le reſte, & mettre le total plus au large, à l'aiſe. Sans iceux l'on ne pourroit icy ſe remuer ny demeurer. D'auantage outre la varieté, viciſſitude & changement alternatif, qu'ils apportent à la beauté & ornement de cet Vniuers, encores toute partie du monde s'accommode. Les barbares & farouches ſont polies & policées, les arts & ſciences ſont reſpanduës & communiquées à tous. C'eſt comme en vn grand plantier, auquel certains arbres ſont tranſplantez, d'autres entez, autres couppez & arrachez, le tout pour le bien & la beauté du verger. Ces belles & vniuerſelles conſiderations doiuent arreſter & accoiſer tout eſprit raiſonnable & honneſte, & empeſcher que l'on ne trouue ces grands & eſclattãs accidens ſi eſtranges & ſauuages, puis que ce ſont œuures de Dieu & de nature, & qu'ils ſont vn ſi notable ſeruice au gros & general du monde: car il faut penſer que ce qui ſemble eſtre perte en vn endroit, eſt gain en l'autre. Et pour mieux dire rien ne ſe perd; mais ainſi le monde change & s'accommode. *Vir ſapiens nihil indignetur ſibi accidere, ſciatque illa ipſa, quibus lædi videtur, ad conſeruationem vniuerſi pertinere, & ex his eſſe, quæ curſum mundi officiúmque conſummant.*

Effets generaux tres-vtile.

2. Les particuliers ſont diuers ſelon les diuers eſ-

prits & eſtats de ceux qui les reçoiuent, car ils exercent les bons, releuent & redreſſent les tombez & deuoyez, puniſſent les meſchans. De chacun vn mot: car il en a eſté traitté ailleurs. Ces maux externes ſont aux bons vn tres-vtile exercice & treſbelle eſcole, en laquelle (comme les Athletes & Eſcrimeurs, les Mariniers en la tempeſte, les Soldats aux dangers, les Philoſophes en l'academie, & toutes autres ſortes de gens en l'exercice ſerieux de leur profeſſion) ils ſont inſtruits, duits, faits & formez à la vertu, à la conſtance & vaillance, à la victoire du monde & de la fortune. Ils apprennent à ſe cognoiſtre, ils s'eſſayent & voyent la meſure de leur valeur; la force & portée de leurs reins; iuſques où ils doiuẽt eſperer & promettre d'eux meſmes, puis s'encouragent & s'affermiſſent à mieux, s'accouſtument & s'endurciſſent à tout, ſe rendent reſolus, determinez, inuincibles, ou au contraire le long calme de la proſperité les relaſche, r'amollit, & apoltronnit. Donc diſoit Demetrius, qu'il n'y auoit gens plus miſerables, que ceux qui n'auoient iamais ſenty de trauerſe & d'affliction, appellant leur vie la mer morte.

Particuliers, diuers. Voyez le 1. des 3. veritez. c. 11. Exercice.

Aux fautiers & delinquans, vne bride pour les retenir & empeſcher qu'ils ne bronchent: ou vne reprimande & verge paternelle apres leur cheute, pour les y faire penſer & ſouuenir: afin de n'y retourner plus. C'eſt vne ſaignée & medecine, ou preſeruatiue pour diuertir & deſtourner les fautes qu'elles n'arriuent: ou purgatiue pour les nettoyer & expier.

3. Medecine & chaſtiment.

Aux meſchans & perdus punition, vne faucille pour les coupper & enleuer, ou les atterrer pour

4. Supplice.

Digitized by Google

trainer encores & languir miſerablement. Or voila de tres-ſalutaires & bien neceſſaires effects, qui merite bien que non ſeulement on ne les eſtime plus maux, que lon les reçoiue doucement en patience & en bonne part, comme exploits de la iuſtice diuine: mais que lon les embraſſe comme gages & inſtrumens du ſoin de l'amour & prouidence de Dieu, que lon en faſſe profit, ſuiuant l'intention de celuy qui les enuoye & departit comme il luy plaiſt.

DES MAVX EXTERNES EN eux meſmes & particulierement.

ADVERTISSEMENT.

TOus ces maux, qui ſont pluſieurs & diuers, ſont priuatifs de biens, comme auſſi porte le nom & le naturel de mal. Autant donc qu'il y a de chefs de biens, autant y a-il de chefs de maux. Lon
Au I. liu. les peut reduire & comprendre au nombre de ſept. Maladie, douleurs, ie mets ces deux en vn, Captiuité, Banniſſement, Indigence, Infamie, Perte d'amis, Mort, qui ſont priuations de Santé, Liberté, Patrie, Moyens, Honneurs, Amis, Vie, deſquels a eſté parlé cy-deſſus au long. Nous chercherons donc icy les antidotes & remedes propres & particuliers contre ces ſept chefs de maux, & briefuement ſans diſcours;

Digitized by Google

DE LA MALADIE ET DOVLEVR.

CHAP. XXII.

NOus auons dit cy-deſſus, que la douleur eſt le plus grãd, & à vray dire le ſeul mal eſſentiel, qui ſe fait plus ſentir, & ou y a moins de remedes & d'aduis. Toutesfois en voicy quelques-vns qui regardent la raiſon, la iuſtice, l'vtilité, l'imitation, & reſſemblance aux grands & illuſtres. Liure 19.

C'eſt vne commune neceſſité d'endurer: ce n'eſt pas raiſon de faire pour nous vn miracle. Il ne ſe faut pas faſcher, s'il aduient à quelqu'vn, ce qui peut aduenir à chacun. 1.

C'eſt choſe auſſi naturelle: nous ſommes nez à cela, en vouloir eſtre exempt eſt iniuſtice. Il faut ſouffrir doucement les loix de noſtre condition. Nous ſommes pour vieillir, affoiblir, douloir, eſtre malades: il faut apprendre à ſouffrir ce que l'on ne peut euiter. 2.

Si elle eſt longue: elle eſt legere & moderée: c'eſt honte de s'en plaindre, ſi elle eſt violente, elle eſt courte, & met toſt fin ou à ſoy, ou au patient, qui reuient preſque tout à vn. *Conſide, ſummus non habet tempus dolor; Si grauis, breuis: ſi longus leuis.* 3.

Et puis c'eſt le corps qui endure: ce n'eſt pas nous qui ſommes offenſez, car l'offence diminuë de l'excellence & perfection de la choſe: & la maladie ou douleur, tant s'en faut qu'elle diminuë, qu'au rebours elle ſert de ſujet & d'occaſion à vne patience loüable, plus beaucoup que la ſanté & où 4.

il y a plus d'occaſion de louange, il n'y a pas moins de bien. Si le corps eſt inſtrument de l'eſprit qui ſe plaindra, quand l'inſtrument s'vſera en ſeruant celuy à qui il eſt deſtiné? Le corps eſt fait pour ſeruir à l'eſprit. Si l'eſprit s'affligeoit pour ce qui arriue au corps, l'eſprit ſeruiroit au corps. Celuy-là ne ſeroit-il pas trop delicat, qui crieroit & huëroit, pource que l'on luy auroit gaſté ſa robbe? que quelque eſpine la luy auroit accrochée? quelqu'vn en paſſant la luy auroit deſchirée? Vn vil frippier, peut eſtre s'en plaindroit, qui en voudroit faire ſon profit: mais vn grand & riche s'en riroit, & ne feroit compte, comparant ceſte perte au reſte des biens qu'il a. Or ce corps n'eſt qu'vne robbe empruntée, pour en faire paroiſtre pour vn tẽps noſtre eſprit ſur ce bas & tumultuaire theatre, duquel ſeul deuons faire cas, & procurer ſon honneur & ſon repos. Et d'où vient que l'on ſouffre auec tãt d'impatience la douleur! c'eſt que l'on n'eſt pas accouſtumé de chercher ſon contentement en l'ame, *non aſſueuerunt animo eſſe contenti, nimium illas cum corpore fuit.* L'on a trop de cõmerce auec le corps, il ſemble que la douleur s'en orgueilliſſe, nous voyans trembler ſous elle.

5. Elle nous apprend à nous degouſter de ce qu'il ñous faut laiſſer, & à nous déprendre de la piperie de ce monde, ſeruice tres-notable.

6. La ioye & le plaiſir de la ſanté recouurée, apres que la douleur aura fait ſon cours, ce ſera comme vne lumiere belle & claire, tellement qu'il ſemble que nature nous ait preſté la douleur, pour l'honneur & ſeruice de la volupté, & de l'indolence.

7. Or ſus donc, ſi la douleur eſt mediocre, la patien-

ce ſera facile: ſi elle eſt grande, la gloire le ſera auſſi, ſi elle ſemble de trop dure, accuſons noſtre molleſſe & laſcheté: ſi peu y en a qui ſe puiſſent ſouffrir, ſoyons de ce peu. N'acculons nature de nous auoir faict trop foibles: car il n'en eſt rien: mais nous ſommes trop delicats. Si nous la fuyons, elle nous ſuiura; Si nous nous rendons à elle laſchemẽt & nous laiſſons vaincre, nous n'en ſerons traictez que plus rudement, & le reproche nous en demeurera. Elle nous veut faire peur, tenons bon, & qu'elle nous trouue plus reſolus, quelle ne penſe. Noſtre tendreur luy apporte ceſte aigreur & dureté, *ſtare ſidenter, non quia difficilia non audemus: ſed quia non audemus, difficilia ſunt.*

Mais afin que l'on ne penſe pas que ce ſoient de beaux mots de rhetorique, mais que la pratique en eſt impoſſible, nous auons les exemples tant frequens, & tant riches non ſeulement d'hommes: mais de femmes & enfans; qui non ſeulement ont ſouſtenu de longues & douloureuſes maladies, auec tant de conſtance, que la douleur leur a pluſtoſt emporté la vie que le courage: mais qui ont attendu, ont ſupporté auec gayeté, voire ont cherché les grandes douleurs & les exquis tourmens. En Lacedemone les ieunes enfans s'entre-foüettoient viuement, quelquesfois iuſques à la mort, ſans montrer en leur viſage aucun reſſentiment de douleur, pour s'accouſtumer à endurer pour le pays. Le page d'Alexandre ſe laiſſa bruſler d'vn charbon ſans faire frime aucune ny contenance de ſe plaindre, pour ne troubler le ſacrifice: & vn garçon de Lacedemone ſe laiſſa ronger le ventre à vn renard, pluſtoſt que deſcouurir ſon larrecin.

8. Exemples.

Pompée ſurpris par le Roy Gentius, qui le vouloit cõtraindre de deceler les affaires publiques de Rome, pour monſtrer qu'aucun tourment ne le luy feroit dire il mit luy-meſme le doigt au feu, & le laiſſa bruſler iuſques à ce que Gẽtius meſmes l'en retira: pareil cas auoit auparauãt fait Mutius deuãt vn autre Roy. Porſenna, & plus que tous a enduré le bon vieil Regulus des Carthaginois. Mais ſur tous eſt Anaxarque, qui demy briſé dedãs les mortiers du Tyran, ne voulut iamais confeſſer que ſon eſprit fut touché de tourment, pillez, broyez tout voſtre ſaoul, le ſac d'Anaxarque, car quant à luy vous ne le ſçauriez bleſſer.

DE LA CAPTIVITE' OV PRISON.

CHAP. XXIII.

CEſte affliction n'eſt plus rien, & eſt trop aiſée à vaincre apres ce qui a eſté dit de la maladie & de la douleur. Car ceux-cy ne sõt preſque point ſans quelque captiuité au lict, en la maiſon, en la geſne: & encheriſſent beaucoup au deſſus d'icelle: toutesfois deux ou trois mots d'elle. Il n'y a que le corps, la manche, la priſon de l'ame qui eſt captiue: l'eſprit, demeure touſiours libre & à ſoy en deſpit de tous, comment ſçait-il, & peut-il ſentir qu'il eſt en priſon, puis qu'auſſi librement, & encores plus, il peut s'eſgayer & promener où il voudra? Les murs & la cloſture de la priſon eſt bien trop loin de luy pour le pouuoir enfermer. Le corps qui le touche & luy eſt cõjoinct ne le peut tenir ny arreſter. Celuy qui ſçait ſe maintenir en ſa liber-

Digitized by Google

té & vſer de ſon droit, qui eſt de n'eſtre pas enfermé meſmes dedans ce monde: ſe mocquera de ces chetiues barrieres, *Chriſtianus etiam extra carcerem ſæculo renuntiauit in carcere etiam carceri : nihil intereſt vbi ſitis in ſæculo, qui extra ſæculum eſtis, auferamus carceris nomẽ, ſeceſſum vocemus & ſi corpus includitur, caro detinetur, omnia ſpiritui patent, totum hominem animus circumfert, & quo vult transfert.* Tertul.

La priſõ a receu benignemẽt en ſõ ſein pluſieurs grãds & ſaints perſonnages: a eſté l'aſyle, le port de ſalut, la forteresſe à pluſieurs, qui ſe fuſſent perdus en liberté, voire qui ont eu recours à elle pour eſtre en liberté, l'ont choiſie & eſpouſée pour viure en repos, & ſe deliurer du monde, *è carcere in cuſtodierum translati*: Ce qui eſt clos & fermé ſous la clef eſt biẽ mieux gardé. Il vaut mieux eſtre enfermé ſous la clef, qu'eſtre cõtraint & ſerré par tãt de lacs & de ceps diuers, dõt le mõde eſt plein, les places publiques, les palais, les cours des grands, que le tracas & tumulte des affaires apporte, les procez, les enuies, malices, humeurs eſpineuſes & violẽtes, *Si recogitemus ipſum magis mundũ carcerem eſſe, exiſſe nos è carcere, quã in carcerem introiſſe intelligemus, maiores tenebras habet mundus quæ hominũ precordia excæcant, grauiores catenas induit, quæ ipſas animas conſtringunt, peiores immũditias expirat libidines hominũ, plures poſtremò reos continet vniuerſum genus hominũ.* Tertul.

Pluſieurs ſe ſont ſauuez de la main de leurs ennemis de grand dangers & miſeres par le benefice de la priſon. Aucuns y ont compoſé des liures, s'y ſont fait ſçauans & meilleurs, *Plus in carcere Spiritus acquirit, quàm caro amittit.* Pluſieurs, que la priſon apres auoir gardé & preſerué vn temps a vomy

& enuoyé aux premieres & ſouueraines dignitez, monté & aſſis aux plus hauts ſieges du monde: d'autres elle a exhalé au ciel & n'en a receu aucun qu'elle n'aye rendu.

DV BANNISSEMENT ET EXIL.

CHAP. XXIV.

1. EXil eſt vn changement de lieu, qui n'apporte aucun mal ſinon par opinion: & eſt vne plainte & vne affliction purement imaginaire car ſelon raiſon il n'y a aucun mal: par tout, tout eſt de meſme: ce qui eſt compris en deux mots, Nature & Vertu. *Duo quæ pulcherrima ſunt, quocunque nos mouimus, ſequentur. Natura communis & propria Virtus.*

2. Nature. Par tout ſe trouue la meſme nature commune, meſme ciel, meſmes elemens. Partout le ciel & les eſtoiles nous paroiſſent en meſme grandeur, eſtēduë, & c'eſt cela qui eſt principalement à conſiderer, & non ce qui eſt deſſous & foulons aux pieds. Auſſi ne pouuons nous voir de terre que dix ou douze lieuës d'vne veüe. *Augustus animus, quē terrena delectant.* Mais la face de ce grand ciel azuré, paré, & contrepointé de tant de beaux & reluiſans diamans, ſe montre touſiours à nous: afin que le puiſſions tous voir; il tourne continuellement autour de nous. Il ſe montre tout à tous & en tous endroits: en vn iour, en vne nuit. La terre qui auec les mers & tout ce qu'elle embraſſe, n'eſt pas la cent ſoixantieſme partie de la grandeur du Soleil, ne ſe monſtre à nous qu'à l'endroit ou nous l'habitons: mais encores ce changement du plan-

cher de dessous n'est rien. Qu'importe estre nay en vn lieu & viure en vn autre? Nostre mere pouuoit accoucher ailleurs: c'est rencontre que nous naissions çà ou là. Dauantage toute terre porte, produit, & nourrit des hommes: fournit tout ce qui est necessaire. Toute terre porte des parens: la nature nous a tous conjoints de sang & de charité. Toute terre porte des amis, il n'y a qu'à en faire, & se les consilier par vertu & sagesse. Toute terre est pays à l'homme sage: ou plustost nulle terre ne luy est pays. C'est se faire tort, c'est foiblesse & bassesse de cœur de se porter ou penser estranger en quelque lieu. Il faut vser de son droit, & par tout viure comme chez soy & sur le sien, *omnes terras tanquam suas videre & suas tanquam omnium.*

3. Vertus.

Et puis quel changement ou incommodité nous apporte la diuersité du lieu. Ne portons-nous pas tousiours nostre mesme esprit & vertu? Qui peut empescher, disoit Brutus, que le banny n'emporte auec soy ses vertus? L'esprit ny la vertu n'est point subiet ou enfermé en aucun lieu, est par tout esgalement & indifferemment, l'honneste homme est citoyen du monde, libre, franc, joyeux & content par tout, tousiours chez soy, en son quarré, & tousiours mesme, encores que son estuy se remuë & tracasse: *animus sacer & aternus vbique est, diis cognatus, omni mundo & æuo par.* C'est estre chez soy, & en son pays par tout, où l'on se trouue bien. Or se trouuer bien ne depend point du lieu, mais de soy-mesme.

4. Exemples.

Combien de gens se sont bannis volontairement pour diuerses considerations: combien d'autres, qui s'estans bannis par violence d'autruy, puis

apres rappellez n'ont point voulu retourner, & ont eu leur exil, non seulement tolerable, mais doux & voluptueux : & n'ont pensé auoir vescu, que le temps qu'ils ont esté bannis, comme ces generaux Romains, Rutilius. Marcellus ? Combien d'autres ont esté tirez par la main de la bonne fortune hors leurs pays, pour estre grands & puissans en terre estrangere?

DE LA PAVVRETE', INDIGENCE, perte de biens.

CHAP. XXV.

CEste plainte est du vulgaire sot miserable, qui met aux biens de la fortune son souuerain biẽ, & pense que la pauureté est vn tres-grãd mal. Mais pour mõtrer ce qui en est, il y a double pauureté, l'vne extreme, qui est disette & defaut des choses necessaires & requises à nature ; cette-cy n'arriue presque iamais, estãt nature si equitable & nous ayant formé de ceste façon, que peu de choses nous sont necessaires, & icelles se trouuent par tout, ne manquent point. *Parapile est quod natura desiderat, & expositum*, ny encores gueres celles qui sont à suffisance, & regardent l'vsage moderé, & le condition d'vn chacun. *Ad manum est, quod sat est.* Si nous voulõs viure selon nature & raison, son desir, & sa regle, nous trouuerons tousiours ce qu'il nous faut. Si nous voulons viure selon l'opinion, nous ne le trouuerons iamais. *Si ad naturam vives nunquam eris pauper, si ad opinionẽ nunquam dives ex ignum natura desiderat : opinio immensum.* Et puis vn homme qui a vn art ou science, voire à qui

1. Pauureté double.

1. Disete des choses necessaires.

ſeulement les bras demeurent de reſte, doit il craindre ou ſe plaindre de ceſte pauureté.

L'autre eſt faulſe des choſes, qui ſont outre la ſuffiſance requiſe à la pompe, volupté, delicateſſe. C'eſt vne mediocrité & fragilité: & c'eſt à vray dire celle que nous craignõs, perdre nos riches meubles, n'auoir pas vn lict mollet, la viande bien appreſtée, eſtre priué de ſes commoditez, en vn mot, c'eſt delicateſſe qui nous tient, c'eſt noſtre vraye maladie. Or ceſte plainte eſt iniuſte; car telle pauureté eſt plus à ſouhaiter qu'à craindre: auſſi eſtoit elle demãdée par le Sage, *mendicitatem nec diuitias, ſed neceſſaria*. Elle eſt bien plus iuſte, plus riche, plus douce, paiſible & aſſeurée, que l'abondance, que l'on deſire tant: plus iuſte; l'homme vient nud; *nemo naſcitur dives*; & s'en retourne nud de ce mõde: peut-il dire quelque choſe vrayemẽt ſienne de ce qu'il n'apporte n'y n'emporte auec ſoy? les biens de ce monde ſont comme les meubles d'vne hoſtellerie. Nous ne nous en deuons ſoucier que tant que nous y ſommes: & en auõs beſoin. Plus riche: c'eſt vn Royaume, vne ample Seigneurie, *Magna diuitiæ lege naturæ compoſita paupertas. Magnus quæſtus pietas cum ſufficientia*. Plus paiſible & aſſeurée: elle ne craint rien, ſe peut defendre ſoy-meſme contre tous ſes ennemis: *etiam in obſeſſa via paupertas pax eſt*. Vn petit corps qui ſe peut recueillir & couurir ſous vn bouclier, va bien plus ſeurement que ne fait vn bien grand, qui eſt deſcouuert & opportun aux coups. Elle n'eſt ſujette à receuoir de grands dommages, ny charges de grands trauaux. Dont ceux qui ſont en cet eſtat ſont touſiours plus gays & joyeux: car ils n'ont pas tant de

Prou. 30

Loüange de la ſuffiſance.

1. Tim. 6

ſoucy, & craignent moins la tempeſte. Ceſte telle poureté eſt deliure gaye, aſſeurée, nous rẽd vrayement maiſtres de nos vies, dõt les affaires, le querelles, les procez, qui accompagnent neceſſairement les richeſſes emportent la meilleure partie. Hé quels biens ſont ce là, d'où nous viennent tant de maux? Qui nous fait endurer des iniures, qui nous rend eſclaues, qui trouble le repos de l'eſprit, qui apporte tant de ialouſies, ſoupçons, craintes, frayeurs, deſirs? Qui ſe faſche de la perte de ſes biens, eſt bien miſerable: car il pert & les biens & l'eſprit tout enſemble. La vie des pauures eſt ſemblable à ceux qui nauigent terre à terre; celle des riches à ceux qui ſe iettent en pleine mer. Ceux-cy ne peuuent prendre terre, quelque enuie qu'ils en ayent: il faut attendre le vent & la marée: ceux-là viennent à bord quand ils veulent.

3. Finalement, il ſe faut repreſenter tant de grands & genereux perſonnages, qui ſe ſont ris de telles pertes, voire l'ont pris à leur aduantage, & ont remercié Dieu, comme Zenon apres ſon naufrage, les Fabrices, les Serrans, les Curies. Ce doit bien eſtre quelque choſe d'excellent & diuin, que la pauureté, puis qu'elle conuient aux Dieux imaginez nuds, puis que les Sages l'ont embraſſée, au moins l'ont ſouffert auec grand contentement. Et pour acheuer en vn mot, entre perſonnes non paſſionnées elle eſt loüable, mais entre quels que ce ſoit, elle eſt ſupportable.

DE

DE L'INFAMIE.
CHAP. XXVI.

CEtte affliction eſt de pluſieurs ſortes. Si c'eſt priuation ou perte d'hõneurs& dignitez, c'eſt vn grand gain: les dignitez ne ſont qu'honorables ſeruitudes, par leſquelles lon ſe priue de ſoy-meſme pour ſe donner au public. Les honneurs ne ſont que flambeaux d'enuie, ialouſie, & en fin exil, & pauureté. Qu'on repaſſe par la memoire l'hiſtoire de toute l'antiquité, l'on trouuera que tous ceux qui ont veſcu & ſe ſont comportez dignement & vertueuſement, ont acheué leur courſe, ou par exil ou par poiſon, ou par autre mort violente: teſmoin entre les Grecs Ariſtides, Themiſtocles, Phociõ, Socrates: à Rome Camille, Scipion, Ciceron, Papinian: entre les Hebrieux les Prophetes: tellement que c'eſt la liurée des plus honneſtes hõmes, c'eſt la recompenſe ordinaire du public à telles gens. Si pour vn mauuais bruit commun & opinion populaire, tout galand homme doit meſpriſer cela, & n'en faire miſe ny recepte, celuy ſe dégrade & declare n'auoir aucunement profité en l'eſtude de ſageſſe, qui fait cas & ſe ſoucie des iugemens, bruits, & paroles du peuple, ſoit en bien ou en mal.

DE LA PERTE D'AMIS.
CHAP. XXVII.

IE comprens, icy parens, enfans, & toutes cheres perſonnes. Premieremẽt, faut ſçauoir ſur quoy eſt fondée cette plainte ou affliction pretenduë,

Digitized by Google

sur leur intereſt ou ſur le noſtre. Sur le leur? ie me doute que nous dirons, ouy: mais il ne nous en faut pas croire. C'eſt vne ambitieuſe feinte de pieté, par laquelle nous faiſons mine de plaindre & nous douloir du mal d'autruy, du dõmage public: mais ſi nous tirons le rideau, ſondons bien au vif, ſe trouuera que c'eſt le noſtre particulier, qui eſt enueloppé, qui nous touche. Nous plaignons noſtre chandelle, qui s'y bruſle & s'y conſomme, ou eſt en danger. C'eſt pluſtoſt vne eſpece d'enuie, que de vraye pieté: car ce que nous lamentons tant ſous le mot de la perte de nos amis, de leur abſence, & eſloignement de nous, c'eſt leur vray & tres-grand bien: *mærere hoc euentum inuidi magis quàm amici eſt.* Le vray vſage de la mort, c'eſt mettre fin aux miſeres. Si Dieu euſt fait noſtre vie plus heureuſe, il l'euſt faite plus longue.

2. C'eſt donc à vray dire ſur noſtre intereſt, qu'eſt fondée ceſte plainte, ceſte affliction. Or cela eſt deſia meſſeant; c'eſt eſpece d'iniure d'auoir regret au repos de ceux qui nous ayment, pource que nous en ſommes incommodez. *Suis incommodis angi non amicum, ſed ipſum amantis eſt.*

3. Apres il y a à cela vn tres-bon remede, que la fortune ne nous peut oſter, c'eſt que ſuruiuans à nos amis nous auons moyen d'en faire d'autres: l'amitié eſt ayſée à aquerir. Dieu fait les hommes, & les hommes font les amis. A qui la vertu ne manque point, les amis ne manqueront iamais: c'eſt l'inſtrument auec lequel on le fait, & auec lequel quand on a perdu les anciens, on en refait des nouueaux. La fortune nous a elle oſté nos amis, faiſons en de nouueaux: par ce moyen nous ne les aurons pas perdus, mais multipliez.

Digitized by Google

DE LA MORT.

IL en a eſté tant au long & en tout ſens parlé en l'vnzieſme & penultieſme chapitre du ſecond liure, qu'il ne me reſte plus rien à dire icy, dont ie renuoyez là.

SECONDE PARTIE DES MAVX internes, Paſſions faſcheuſes.

PREFACE.

DE tous les maux ſuſdits naiſſent & ſourdent en nous diuerſes paſſions & affectiõs cruelles: car eſtans iceux pris & conſiderez tout ſimplement comme tels, naiſſent crainte, qui apprehende les maux encores à venir, triſteſſe, qui les regarde preſens, & s'ils ſont en autruy, c'eſt compaſſion & miſericorde. Eſtans conſiderez comme venans & procurez par le faict d'autruy, naiſſent les paſſions de cholere, hayne, enuie, ialouſie, dépit, vengeance, & toutes celles qui nous font regarder de mauuais œil ceux qui nous cauſent du deſplaiſir. Or ceſte vertu de force & vaillance conſiſte à reglement, & ſelon raiſon, receuoir tous ces maux, s'y porter courageuſement, & en ce faiſant ſe tenir & garder net & libre de toutes ces paſſions qui en viennent. Mais pource qu'elles ne ſubſiſtent que par ces maux, ſi par ce moyen & ſecours de tant d'aduis & remedes cy-deſſus apportez, l'on peut vaincre & meſpriſer tous ces maux, il ne reſtera plus aucun lieu à ces paſſions. Et c'eſt le vray moyen d'en venir à bout, & s'en garantir, ainſi

Digitized by Google

que c'eſt le meilleur pour eſteindre le feu, que ſouſtraire le bois qui eſt ſon aliment. Toutesfois nous ne laiſſerons d'apporter encore des aduis particuliers contre toutes ces paſſions, bien qu'elles ayent eſté tellement depeintes cy-deſſus, qu'il eſt tres-facile de les auoir en horreur & en haine.

CONTRE LA CRAINTE.

CHAP. XXVIII.

PRenons loiſir d'attendre les maux, peut eſtre qu'ils ne viendront pas iuſques à nous : nos craintes ſont auſſi ſubiettes à ſe tromper, comme nos eſperances. Peut-eſtre que le temps que nous penſons deuoir apporter de l'affliction nous amenera de la conſolation. Combien peut-il ſuruenir de rencontres, qui pareront au coup que nous craignons ? La foudre ſe deſtourne auec le vent d'vn chapeau, & les fortunes des grands eſtats auec vn petit moment. Vn tour de rouë met en haut ce qui eſtoit en bas, & bien ſouuent d'où nous attendons noſtre ruine, nous receuons noſtre ſalut. Il n'y a rien ſi ſubject à eſtre trompé, que la prudence humaine. Ce qu'elle eſpere luy manque, ce qu'elle craint s'eſcoule, ce qu'elle n'attend point luy arriue. Dieu tient ſon conſeil à part: ce que les hommes ont deliberé d'vne façon, il le reſout d'vne autre. Ne nous rendons point malheureux deuant le temps: & peut eſtre ne le ſerons nous point du tout. L'aduenir, qui trompe tant de gens, nous trompera auſſi toſt en nos craintes, qu'en nos eſperances. C'eſt vne maxime fort celebre en la medecine, qu'és maladies aiguës les predictions ne ſont

Digitized by Google

iamais certaines: ainſi eſt-il aux plus furieuſes menaces de la fortune, tãt qu'il y a vie, il y a eſperãce: l'eſperance demeure auſſi long-temps au corps, que l'eſprit, *quamdiu ſpiro, ſpero.*

Mais pource que ceſte crainte ne vient pas touſiours de la diſpoſition de nature, mais ſouuent de la trop delicate nourriture (car pour n'auoir eſté de ieuneſſe nourry à la peine & au trauail, nous apprehendons des choſes ſouuent ſans raiſon) il faut de longue main nous accouſtumer à ce qui nous peut plus eſpouuẽter, nous repreſenter les dangers les plus effroyables où nous pouuons tomber, & de gayeté de cœur tẽter quelquesfois les hazards, pour y eſſayer noſtre courage, deuancer ſes mauuaiſes aduantures, & ſaiſir les armes de la fortune. Il nous eſt bien plus aiſé de luy reſiſter, quãd nous l'aſſaillons, que quand nous nous defendõs d'elle. Nous auons lors loiſir de nous armer, nous prenons nos aduãtages, nous pouruoyõs à la retraitte: où quand elle nous aſſaut, elle nous ſurprend & nous choiſit comme elle veut. Il faut donc qu'en l'aſſaillant nous apprenions à nous deffendre, que ſouuent nous nous donnions de fauſſes alarmes, nous nous propoſions les dangers, qu'ont paſſé les grands perſonnages, que nous nous ſouuenions comme les vns ont euité les plus grands, pour ne s'en eſtre point eſtonnez, les autres ſe ſont perdus és moindres, pour ne s'y eſtre pas bien reſolus. 2.

CONTRE LA TRISTESSE.
CHAP. XXIX.

LEs remedes cõtre la triſteſſe, décrite cy-deſſus pour la pl⁹ faſcheuſe, dõmageable, & iniuſte

paſſiõ, ſont doubles: les vnes ſont droits, les autres ſont obliques. I'appelle les droits ceux que la Philoſophie enſeigne, & qui conſiſtent à regarder ferme, & affronter les maux, & les deſdaigner, ne les eſtimans point maux, ou ſi petits & legers (encores qu'ils ſoient grands & preſſans) qu'ils ne ſont dignes que noſtre eſprit s'en eſmeuue & s'en altere: & que s'en plaindre & contriſter, c'eſt vne choſe iniuſte & meſſeante, ainſi parlent les Stoiciens, Peripateticiens, & Platoniciens. Ceſte maniere de ſe preſeruer de triſteſſe & de toute paſſion douloureuſe eſt tres-belle, & tres-excellente, mais auſſi tres-rare des eſprits de la premiere claſſe. Il y en a vne autre auſſi Philoſophique, encores qu'elle ne ſoit de ſi bonne & ſaincte famille, qui eſt bien facile & bien plus en vſage, & eſt oblique, c'eſt par diuerſion & deſtournement de ſon eſprit & ſa penſée à choſe plaiſante & douce, au moins autre que celle qui nous ameine la triſteſſe, c'eſt gauchir, decliner, & ruſer au mal; c'eſt chãger d'obiect. C'eſt vn remede fort frequent, & qui s'vſite preſque en tous maux, ſi l'on y veut prendre garde, tant du corps que de l'eſprit. Les Medecins, qui ne peuuẽt purger le caterre, le deſtournent & deſuoyent en autre partie moins dangereuſe. Ceux qui paſſent les precipices, à qui il faut appliquer la lancette, le cautere, le fer, ou le feu, ferment les yeux, deſtournent la veuë ailleurs. Les vaillãs en guerre ne gouſtent & ne conſiderent aucunement la mort: l'ardeur du cõbat les emporte. Tant qui ont ſouffert la mort doucement, voire qui ſe la ſont procurée & donnée, ou pour la gloire future de leur nom, comme pluſieurs Grecs & Romains, ou pour l'eſ-

Digitized by Google

perance d'vne meilleure vie, comme les martyrs, les diſciples d'Hegeſias, & autres apres la lecture de l'Axioque de Platon; ou pour fuyr les maux de ceſte vie, ou pour autres raiſons. Tout cela n'eſt ce pas diuerſion? Peu y a qui conſiderent les maux en eux meſmes, qui les gouſtent & accointent comme fit Socrates la mort, & Flauius condamné par Neron à mourir par la main de Niger. Parquoy aux ſiniſtres accidens & meſaduantures, à tous maux externes il faut détourner ſon eſprit à d'autres penſées. Le vulgaire ſçait bien dire, n'y penſez point. Ceux qui ont en charge les affligez, doiuent pour leur conſolation prudemment & doucement fournir d'autres obiets à l'eſprit aſſailly. *Abducendus eſt animus ad alia ſtudia, ſollicitudines, curas, negotia, locis denique mutatione ſæpe curandus eſt.*

CONTRE LA COMPASSION & miſericorde.

CHAP. XXX.

IL y a double miſericorde, l'vne ſotte, bonne & vertueuſe qui eſt en Dieu & aux Saincts, qui eſt par la volonté & par effect ſecourir les affligez sãs liu. 1. s'affliger ſoy-meſme, ſans rien raualler de la iu- ch. 32.
ſtice & dignité, l'autre eſt vne ſotte & feminine pitié paſſionnée, qui vient de la moleſſe & foibleſſe d'ame, de laquelle a eſté parlé aux paſſiõs cy deſſus. Cõtre icelle, la Sageſſe aprẽd de ſecourir l'affligé, mais non pas de flechir & compatir auec luy. Ainſi eſt dit Dieu miſericordieux, Comme le medecin à ſon patient, l'Aduocat à ſa partie, apportent toute diligence & induſtrie, mais ne ſe donnent au

Digitized by Google

cœur de leurs maux & affaires : ainſi le ſage fait, ſans accepter la douleur & noircir ſon eſprit de ſa fumée. Dieu commande d'auoir ſoin, & ayder aux pauures, prendre leur cauſe en main, ailleurs il defend d'auoir pitié du pauure en iugement.

CONTRE LA CHOLERE.

CHAP. XXXI.

1. Chef des remedes. liu. 1. ch. 25.

LEs remedes ſont pluſieurs & diuers, deſquels l'eſprit doit eſtre autant la main armée & bien muny, comme ceux qui craignent d'eſtre aſſiegez, car apres n'eſt pas temps. Ils ſe peuuent reduire à trois chefs. Le premier eſt de coupper le chemin & fermer toutes les aduenuës à la cholere. Il eſt bien plus aiſé de la repouſſer & luy fermer le premier pas qu'en eſtant ſaiſi, s'y porter bien & reglement. Il faut donc ſe deliurer de toutes les cauſes & occaſions de cholere, qui ont eſté cy-deuant deduites en ſa deſcriptiõ, ſçauoir, 1. foibleſſe, molleſſe, 2. & maladie d'eſprit en endurciſſant contre tout ce qui peut aduenir: 3. delicateſſe trop grande, amour de certaines choſes s'accouſtumant à la facilité & ſimplicité, mere de paix & repos. *Ad omnia compoſiti ſimus: quæ bona & paratiora, ſine nobis meliora, & gratiora*, c'eſt la doctrine generale des ſages. Cotys Roy, ayãt receu en preſent pluſieurs tres-beaux & riches vaiſſeaux fragiles & aiſez à caſſer, les rõpit tous pour n'eſtre en danger de ſe choleret, aduenãt qu'ils fuſſent caſſez. Ce fut la deffiance de ſoy, laſcheté & crainte, qui le pouſſa à cela: Il euſt bien mieux fait, ſi ſans les rompre, il ſe fuſt reſolu ne ſe courroucer pour quoy qu'il en fuſt aduenu: 4. cu-

Digitized by Google

rioſité à l'exemple de Ceſar, qui victorieux ayant recouuré les lettres, eſcrits, memoires de ſes ennemis, les bruſla tous ſans les vouloir voir? 5. legerté à croire: 6. & ſur tout l'opinion d'eſtre meſpriſé & iniurié par autruy, laquelle il faut chaſſer cõme indigne d'hõme de cœur: car cõbien qu'elle ſemble eſtre glorieuſe, & venir de trop d'eſtime de ſoy (vice grãd cependãt) ſi viẽt elle de baſſeſſe & foibleſſe: car celuy qui s'eſtime meſpriſé de quelqu'vn, eſt en quelque ſens moindre que luy, ſe iuge, ou craint de l'eſtre enverité, ou par reputatiõ, & ſe deffie de ſoy. *Nemo non eo, à quo ſe cõtemptum iudicat minor eſt.* Il faut donc pẽſer que c'eſt pluſtoſt tout autre choſe, que meſpris, c'eſt ſottiſe, indiſcretiõ, neceſſité & defaut d'autruy. Si le meſpris pretendu viẽt de ſa mis: c'eſt vne trop grãde familiarité. Si de nos ſubiets ſçachãs que lon a puiſſance de les chaſtier & faire repentir, il n'eſt à croire, qu'ils y ayent pẽſé. Si de viles & petites gẽs, noſtre hõneur ou dignité, & indignité n'eſt pas en la main de telle gẽs: *indignus Ceſaris iræ.* Agatocles & Antigonus ſe rioient de ceux qui les iniurioient, & ne leur firent mal les tenãs en leur puiſſance. Ceſar a eſté excellent par deſſus tous en cette part, mais Moyſe, Dauid, & tous les grands en ont fait ainſi, *magnã fortunam magnus animus decet*, la plus glorieuſe victoire eſt d'eſtre maiſtre de ſoy, ne s'eſmouuoir pour autruy. S'en eſmouuoir c'eſt ſe confeſſer attaint, *cõuitia, ſi iraſcare, agnita videtur, ſpreta exoleſcunt.* Celuy ne peut eſtre grand, qui plie ſous l'offence d'autruy: ſi nous ne vainquons la cholere elle nous vaincra, *Iniurias & offenſiones ſupernè deſpicere.*

Le ſecond chef eſt de ceux, qu'il faut employer 2. Chef.

lors que les occasions de cholere se presentent, & qu'il semble qu'elle veut naistre en nous, qui sont. 1. Arrester & tenir son corps en paix & repos, sans mouuement & agitation, laquelle eschauffe le sãg & les humeurs, & se tenir en silence & solitude. 2. Dilation à croire & prendre resolution, dõner loisir au iugement de considerer. Si nous pouuõs vne fois discourir, nous arresterons aysément le cours de ceste fievre. Vn sage conseilloit à Auguste estãt en cholere de ne s'esmouuoir que premierement il n'eust dit & prononcé les letres de l'alphabet. Tout ce que nous disons & faisons en la chaude cholere nous doit estre suspect: pource faut-il faire alte. *Nil tibi liceat dum irasceris. Quare? Quia vis omnia licere.* Nous nous deuõs craindre, & douter de nous mesmes? car tant que nous sommes esmeus nous ne pouuons rien faire à propos: la raison lors empestrée des passiõs ne nous sert non plus que les aisles aux oiseaux engluez par les pieds; Parquoy il faut recourir à nos amis & meurir nos choleres entre leurs discours. 3. Aussi la diuersion à toute chose plaisante, à la musique.

Le troisiesme chef est, aux belles considerations
3. desquelles doit estre abbreuué & teint nostre esprit
3. Chef. de longue main. Premieremẽt, des actions & mouuemens de ceux qui sont en cholere qui nous doiuent faire horreur, tant elles sont messeantes: c'est l'expedient que donnent les sages pour nous en destourner, conseillans de se regarder au miroir. Secondement, & au contraire de la beauté, qui est en la moderation, songeons combien la douceur & la clemence ont de grace, cõme elles sont agreables aux autres & vtiles à nous mesmes, c'est l'aimant

qui tire à nous le cœur & la volonté des hommes. Cecy eſt principalemẽt requis en ceux que la fortune a coloqué en haut degré d'honneur, qui doiuent auoir les mouuemẽs plus remis & temperez. Car comme leurs actions ſont plus d'importance. auſſi leurs fautes ſont plus difficiles à reparer. Finalement y a l'eſtime, & l'amour que nous deuons porter à la Sageſſe que nous eſtudiõs icy: laquelle ſe monſtre principalemẽt à ſe retenir & ſe cõmander, demeurer conſtant & inuincible: il faut eſleuer ſon ame de terre & la cõduire à vne diſpoſition sẽblable à ceſte plus haute partie de l'air, qui n'eſt iamais offuſquée de nuées, ny agitée de tonnerres, mais en vne ſerenité perpetuelle, ainſi noſtre ame ne doit eſtre obſcurcie par la triſteſſe, ny eſmeuë par la cholere, & fuïr toute precipitation, imiter le plus haut des planettes qui va le plus lentement de tous.

Or tout cecy s'entẽd de la colere interne, couuerte, qui dure, iointe auec mauuaiſe affection, haine, deſir de vengeãce, *quæ in ſinu ſtulti requieſcit, vt qui reponunt odia; quodq; ſæuæ cogitationis iudicium eſt, ſecreto ſuo ſatiantur.* Car ceſte externe & ouuerte eſt couuerte vn feu de paille, ſans mauuaiſe affection, qui eſt pour faire reſsẽtir à autruy ſa faute, ſoit aux inferieurs par reprehenſiõs & reprimendes, ou autres, pour leur remõtrer le tort & indiſcretiõ qu'ils ont, c'eſt choſe vtile & neceſſaire & bien loüable.

Il eſt bien vtile, & pour ſoy & pour autruy de quelquesfois ſe courroucer, mais que ce ſoit auec moderation & regle. Il y en a qui retiennent leur cholere au dedans: afin qu'elle ne ſe produiſe, & qu'ils apparoiſſent ſages & moderez: mais ils ſe

Se cholerer quand bon & vtile.

Pour ſoy.

Digitized by Google

rongent au dedãs;& ſe font vn effort,qui leur couſte plus que ne vaut tout. Il vaudroit mieux ſe courroucer & eſuenter vn peu ce feu au dehors, afin qu'il ne fuſt ſi ardẽt,& ne donnaſt tant de peine au dedans. On incorpore la cholere en la cachant. Il vaut mieux que ſa pointe agiſſe vn peu au dehors que la replier contre ſoy : *Omnia vitia in aperto leniora ſunt, & tunc perniciosiſſima , cùm ſimulata ſanitate ſubſiſtunt.*

Pour autruy auec cõdition.

Auſſi contre ceux qui n'entendent , ou ne ſe laiſſent gueres mener par raiſon , comme le genre de valets,qui ne font que par crainte , faut que la cholere y ſupplée,vraye ou ſimulée,ſans laquelle ſouuent n'y auroit reglement en la famille. Mais que ce ſoit auec ſes conditions ;1. non ſouuent & à tous propos.2.ny pour choſes legeres. Car eſtãt ordinaire viendroit à meſpris , n'auroit poids ny effects;3. Non en l'air & à coup perdu, grondãt & criaillant en abſence. Mais qu'elle arriue & frape celuy qui en eſt cauſe,& de qui l'on ſe plaint. 4. Que ce ſoit viuement , pertinemment & ſerieuſement, ſans y meſler riſée , afin que ce ſoit vtile chaſtiment du paſſé,& prouiſion à l'aduenir. Bref il en faut vſer comme d'vne medecine.

Tous ces remedes au long deduits ſont auſſi contre les ſuiuantes paſſions.

CONTRE LA HAYNE.

CHAP. XXXII.

POVR ſe defendre contre la haine,il faut tenir vne reigle qui eſt vraye,que toutes choſes ont deux anſes,par leſquelles on les peut prendre : par

Digitized by Google

l'vne elles nous ſemblent griefues & peſantes, par l'autre aiſées & legeres. Prenons donc les choſes par la bonne anſe, & nous trouuerons ce qu'il y a de bon & à aymer en tout ce que nous accuſons & haïſſons. Car il n'y a rien au mõde qui ne ſoit pour le bien de l'homme. Et en ce qu'il nous offenſe, nous auons plus de ſubiet de le plaindre que de le haïr : car il eſt le premier offenſé & en reçoit le plus grãd dommage, pource qu'il perd en cela l'vſage de la raiſõ, la plus grãde perte qui puiſſe eſtre. Tournons donc en tel accidẽt la haine en pitié, & mettons peine de rẽdre dignes d'eſtre aymez ceux que nous voudrons hayr, ainſi que fit Lycurgue à celuy qui luy auoit creué l'œil ; lequel il rendit, pour peine de l'iniure, vn honneſte, vertueux & modeſte citoyen par ſa bonne inſtruction.

CONTRE L'ENVIE.

CHAP. XXXIII.

CONTRE ceſte paſſion conſiderons ce que nous eſtimõs bien, & enuiõs à autruy. Nous enuiõs és autres volontiers des richeſſes, des honneurs, des faueurs : c'eſt faute de ſçauoir ce que leur couſte cela. Qui nous diroit, vous en aurez autant à meſme prix, nous n'en voudriõs pas. Pour les auoir il faut flatter, endurer des afflictions, des iniures, bref perdre ſa liberté, complaire & s'accõmoder aux voluptez & paſſions d'autruy. Lon n'a rien pour rien en ce mõde. Pẽſer arriuer aux biens, honneurs, eſtats, offices, autremẽt, & vouloir peruertir la loy, ou bien la couſtume du monde, c'eſt vouloir auoir le drap & l'argent. Pourquoy toy

qui fait profeſſion d'honneur & de vertu, te faſches tu, ſi tu n'as ces biens là, qui ne s'acquierẽt que par vne honteuſe patience? Ayez donc pluſtoſt pitié, des autres, qu'enuie. Si c'eſt vn vray bien qui ſoit arriué à autruy, nous nous en deuons reſiouyr; car nous deuons deſirer le bien les vns des autres, ſe plaire au bien d'autruy, c'eſt accroiſtre le ſien.

CONTRE LA VENGEANCE.

CHAP. XXXIV.

1. COntre ceſte cruelle paſſion, il faut premierement ſe ſouuenir qu'il n'y a rien de ſi honorable que de ſçauoir pardonner. Vn chacun peut pourſuiure la raiſon & la iuſtice du tort qu'il a receu, mais donner grace & remiſſion, il n'appartiẽt qu'au Prince ſouuerain. Si donc tu veux eſtre Roy de toy-meſmes, & faire acte royal, pardõne librement, & de grace enuers celuy qui t'a offenſé.

2. Secondement, qu'il n'y a rien de ſi grand & victorieux, que la dureté & inſenſibilité courageuſe aux iniures, par laquelle elles retournent & rejalliſſent entieres aux iniurians, cõme les coups roide aſſenez aux choſes tres dures & ſolides, qui ne font autre choſe que bleſſer & eſtourdir la main & le bras du frappeur: mediter vengeance eſt ſe confeſſer bleſſé: ſe plaindre, c'eſt ſe dire attaint & inferieur, *vltio, doloris confeſſio eſt: non eſt magnus animus quem incuruat iniuria: ingens animus & verus eſtimator ſui, non vindicat iniuriam, quia non ſentit.*

3. L'on obiecte, qu'il eſt dur, grief & hõteux de ſouffrir vne offence; ie l'accorde & ſuis d'aduis de nẽ ſouffrir, ains de vaincre & demeurer maiſtre: mais

d'vne belle & honorable façon, en la deſdaignãt & celuy qui la fait, & encores plus en bien-faiſant: en tous les deux Ceſar eſtoit excellent. C'eſt vne glorieuſe victoire de vaincre & faire bouquer l'ennemy par biens-faits, & d'ennemy le rendre amy : & que la grãdeur de l'iniure ne nous retiẽne point. Au contraire eſtimons que plus elle eſt grande, plus eſt elle digne d'eſtre pardonnée, & que plus la vengeance en ſeroit iuſte, plus la clemẽce eſt loüable.

Et puis ce n'eſt raiſon d'eſtre iuge & partie, comme lon veut en la vengeance: Il s'en faut remettre au tiers, il faut pour le moins en auoir conſeil de ſes amis & des Sages, & ne s'en croire pas ſoy-meſme. Iupiter peut biẽ ſeul darder les foudres fauorables & de bon augure, mais, quand il eſt queſtion de lancer les nuiſibles & vengeurs, il ne le peut faire ſans le conſeil & aſſiſtance de douze Dieux. C'eſt grand cas que le plus grand des Dieux, qui peut de luy meſmes bien faire à tout le monde, ne peut nuire à perſonne qu'aprez vne ſolemnelle deliberation. La Sageſſe de Iupiter craint meſmes de faillir, quand il eſt queſtion de ſe vanger; il luy faut du conſeil qui le retienne. 4.

Il faut donc nous former vne moderation d'eſprit, c'eſt la vertu de clemence, qui eſt vne douceur & gratieuſeté, qui tempere, retient, & reprime tous les mouuemens. Elle nous munira de patience, nous perſuadera que nous ne pouuons eſtre offenſez que de nous meſmes; que des iniures d'autruy, il n'en demeurera en nous que ce que nous en voudrons retenir. Elle nous conciliera l'amitié de tout le monde, nous apportera vne modeſtie & bien-ſeance agreable à tous. 5. Clemẽce.

Digitized by Google

CONTRE LA IALOVSIE.
CHAP. XXXV.

LE ſeul moyen de l'euiter, eſt de ſe rendre digne de ce que l'on deſire. Car la ialouſie n'eſt qu'vne deffiance de ſoy-meſme, & vn teſmoignage de noſtre peu de merite. L'Empereur Aurele, à qui Fauſtine ſa femme demandoit ce qu'il feroit, ſi ſon ennemy Caſſius gaignoit cõtre luy la bataille, dit ie ne ſers point ſi mal les dieux, qu'ils me veulent enuoyer vne telle fortune. Ainſi ceux qui ont part en l'affection d'autruy, s'il leur aduient quelque crainte de la perdre, diſent, ie n'honore pas ſi peu ſon amitié qu'il m'en vueille priuer. La confiance de noſtre merite eſt vn grand gage de la volonté d'autruy.

Qui pourſuit quelque choſe auec la vertu, eſt ayſé d'auoir vn compagnon à la pourſuitte; car il ſert de relief & d'eſclat à ſon merite. L'imbecillité ſeule craint la rencontre, pource qu'elle penſe qu'eſtant comparée auec vn autre, ſon imperfection paroiſtra incontinent. Oſtez l'emulation vous oſtez la gloire & l'eſperon à la vertu.

Le conſeil aux hommes contre cette maladie, quand elle leur vient de leurs femmes, c'eſt que la plus part des grands & galans hommes ſont tombez en ce malheur, ſans qu'ils en ayent fait aucun bruit, Lucullus, Ceſar, Pompée, Caton, Auguſte, Antonius, & tant d'autres. Mais diras-tu, le monde le ſçait & en parle: & de qui ne parle on en ce ſens, du plus grand au plus petit? on engage tous les iours tant d'honneſtes hommes en ce reproche en ta preſence: ſi tu t'en remuës les Dames meſ-

mes

mes s'en mocqueront: la frequence de cet accident doit meshuy en auoir moderé l'aigreur. Au reste fois tel que lon te plaigne, que ta vertu estouffe ce malheur, afin que les gens de bien ne s'en estiment rien moins, mais en maudissent l'occasion.

Quant aux femmes il n'y a point de conseil contre ce mal, car leur nature est toute cõme en soupçon, vanité, curiosité. Il est vray qu'elles mesmes le guerissent aux despens de leurs maris, versans leur mal sur eux; guerissent leur mal par vn plus grand. Mais si elles estoient capables de conseil, lon leur diroit de ne s'en soucier ny faire semblant de s'en apperceuoir: qui est vne douce mediocrité entre cette folle ialousie; & cette autre façon opposite, qui se pratique aux Indes, & autres nations, où les femmes trauaillent d'acquerir des amis & des femmes à leurs maris, cherchant sur tous leur honneur: (or c'est vn tesmoignage de la vertu, valeur & reputation aux hommes en ce pays-là, d'auoir plusieurs femmes) & plaisir; ainsi Liuia à Auguste, Statonique au Roy Deiotarus: ou bien multiplication de lignée comme Sara, Lia, Rachel, à Abraham & Iacob. 4.

DE LA TEMPERANCE
quatriesme vertu.

De la temperance en general.

CHAP. XXXVI.

1. Temperance double generale.

TEmperance se prend doublement. En terme general pour vne moderation & douce attrempance en toutes choses. Et ainsi ce n'est point vne

vertu speciale, mais generale & commune, c'est vn assaisonnement de toutes; & est perpetuellement requise, principalement aux affaires, où y a de la dispute & contestation, aux troubles & diuisions. Pour la garder il n'y a que de n'auoir point d'intentions particulieres, mais simplement se tenir à son deuoir. Toutes intentions legitimes sont temperées, la cholere, la haine, sont au delà du deuoir & de la iustice, & seruent seulement à ceux qui ne se tiennent à leur deuoir par la raison simple.

2. Speciale pour vne bride & regle aux choses plaisantes, voluptueuses, qui chatouillent nos sens & nos appetits naturels. *Habena voluptatis, inter libidinem & stuporem naturæ posita, cuius duæ partes: verecundia in fuga turpium, honestas in obseruatione decori.* Nous la prendrons icy vn peu au large pour la regle & le deuoir en toute prosperité, comme la force estoit la regle en toute aduersité, & sera la bride, cõme la force, l'esperõ. Auec ces deux nous dompterons ceste partie brutale, farouche & remesche de passions, qui est en nous, & nous nous porterons bien & sagement en toute fortune, & en tous accidens, qui est le haut point de sagesse.

3. Descriptions de temperãce.

La temperance a donc pour son suiect & obiect general toute prosperité, chose plaisante & plausible, mais specialement & proprement la volupté de laquelle elle est retranchemẽt & reglement, retranchement de la superfluë, estrangere, vicieuse, reglemẽt de la naturelle & necessaire: *Voluptatibus imperat, alios odit & abigit, alias dispensat & ad sanũ modum redigit, nec vnquã ad illas propter illas venit, sed optimum esse inadum capitorum, non quantum velis sed quãtum debeas.* C'est l'authorité & puissance

de la raiſon ſur les cupiditez & violentes affectiõs, qui portent nos volontez aux plaiſirs & voluptez. C'eſt le frein de noſtre ame, & l'inſtrumẽt propre à eſcumer les boüillons, qui s'eſleuent par la chaleur & intemperance du ſang, afin de contenir l'ame vnie & égale à la raiſon, afin qu'elle ne s'accõmode point aux objects ſenſibles : mais pluſtoſt qu'elle les accõmode & face ſeruir à ſoy. Par icelle nous ſevrõs noſtre ame du lait doux des delices de ce mõde, & la rendõs capable d'vne plus ſolide & ſuculente nourriture. C'eſt vne regle, laquelle doucement accommode toutes choſes à la nature, à la neceſſité, ſimplicité, facilité, sãté, fermeté. Ce ſont choſes qui vont volontiers enſemble, & ſont les meſures & bornes de ſageſſe, cõme au rebours, l'art, le luxe, & ſuperfluité, la varieté & multiplicité, la difficulté, la maladie & delicateſſe ſe font compagnie, ſuiuant l'intemperance & la folie, *ſimplici cura conſtant neceſſaria, indelitiis laboratur. Adparatanati ſumus: nos omnia nobis difficilia facilium faſtidio fecimus.*

DE LA PROSPERITE' ET aduis ſur icelle.

CHAP. XXXVII.

LA proſperité qui nous arriue doucement par le commun cours & train ordinaire du mõde, ou par noſtre prudence & ſage conduitte, eſt bien plus ferme & aſſeurée & moins enuiée que celle qui vient, cõme du ciel auec eſclat, outre & contre l'opinion de tous, & l'eſperance meſme de celuy qui en eſt eſtrené.

La proſperité eſt tres-dangereuſe : tout ce qu'il

y a de vain & leger en l'ame se fousleue au premier vent fauorable. Il n'y a chose qui tãt perde & face oublier les hõmes, que la grande prosperité, comme les bleds se couchent par trop grande abondãce, & les branches trop chargées se rompent, dont il est bien requis cõme en vn pas glissant de se biẽ tenir & garder, & sur tout de l'insolẽce, de la fierté & presomption. Il y en a qui se noyent à deux doigts d'eau, & à la moindre faueur de la fortune s'enflent, se mescognoissent, deuiennent insupportables, qui est la vraye peinture de folie.

3. « De là il viẽt qu'il n'y a chose plus caduque & qui soit de moindre durée, que la prosperité mal conseillée, laquelle ordinairement change les choses grandes & ioyeuses en tristes & calamiteuses, & la fortune d'amoureuse mere se change en cruelle marastre.

4. « Or le meilleur aduis pour s'y bien porter est de n'estimer gueres toutes sortes de prosperitez & bõnes fortunes, & par ainsi ne les desirer aucunemẽt, si elles arriuent de leur bonne grace, les receuoir tout doucement & allegrement, mais cõme choses estrangeres, nullement necessaires, desquelles l'on se fust bien passé, dont il ne faut faire se ny recepte, ne s'en hausser ny baisser. *Non est tuum, fortuna quod fecit tuum, Qui tutam vitã agere volet, ista vitet a beneficia deuiret, nil dignum putare quod speres. Quid dignum habet fortuna quod concupiscas?*

De la Volupté & aduis sur icelle.

CHAP. XXXVIII.

1. Description. VOlupté est vne perception & sentiment de ce qui est conuenable à nature, c'est vn

mouuement & chatoüillement plaiſant ; comme à l'oppoſite la douleur eſt vn ſentiment triſte & deſplaiſant, toutesfois ceux qui la mettent au plus haut, & en font le ſouuerain bien comme les Epicuriens, ne la prennẽt pas ainſi, mais pour vne priuation de mal & deſplaiſir, en vn mot. Indolence. Selon eux, n'auoir point de mal eſt le plus heureux bien eſtre que l'homme puiſſe eſperer icy. *Nimium boni eſt cui nihil eſt mali:* Cecy eſt comme vn milieu ou neutralité entre la volupté priſe au sés premier & commun : & la douleur, c'eſt comme iadis le ſein d'Abraham entre le Paradis & l'enfer des damnez. C'eſt vn eſtat & vne aſſiete douce & paiſible, vne equable, cõſtante & arreſtée volupté, qui reſſemble aucunemẽt l'euthimie & trãquilité d'eſprit, eſtimée le ſouuerain biẽ par les Philoſophes: l'autre premiere ſorte de volupté eſt actiue, agẽte, & mouuãte. Et ainſi auroit trois eſtats, les deux extremes, oppoſites, Douleur & Volupté, qui ne sõt ſtables ny durables, & toutes deux maladiues. Et celuy du milieu ſtable, ferme, ſain: auquel les Epicuriẽs ont voulu dõner le nom de Volupté (cõme ce l'eſt auſſi, eu eſgard à la douleur) la faisãt le ſouuerain bien. C'eſt ce qui a tãt décrié leur école, cõme Seneque a ingenuëmẽt recognu & dit, leur mal eſtoit au titre & aux mots, non en la ſubſtance, n'y aiãt iamais eu de doctrine, ni de vie plus ſobre, moderée & ennemie des débauches & des vices que la leur. Et n'eſt pas encores du tout ſans quelque raiſon qu'ils ont appellé ceſte indolẽce & eſtat paiſible, Volupté: car ce chatoüillemẽt qui sẽble nous eſleuer au deſſus de l'indolence, ne viſe qu'à l'indolence comme à ſon but, comme par exemple

ption & diſtindion de volupté,

l'appetit qui nous rauit à l'accointance des fémes, ne cherche qu'à fuir la peine que nous apporte le desir ardent & furieux à l'assouuir, nous exempter de ceste fievre, & nous mettre en repos.

2. Contre elle.

L'on a parlé fort diuersement trop court, & destrousſement de la volupté. Les vns l'ont deïfiée, les autres l'ont deteſtée comme vn monſtre, & au ſeul mot ils tremouſſent, ne le prenant qu'au criminel. Ceux qui la condamnent tout à plat, diſent que c'eſt choſe, 1. Courte & briefue, feu de paille, meſme ſi elle eſt viue & actiue. 2. Freſle & tendre, aiſémẽt & pour peu corrompuë & emportée, vne once de douleur gaſtera vne mer de plaiſir : cela s'appelle, l'artillerie enclouée: 3. Humble, baſſe, honteuſe, s'exerçant parvils outils en lieux cachez & hõteux, au moins pour la plus part: car il y a des voluptez pompeuſes & magnifiques. 4. Sujete biẽ toſt à ſatieté L'hõme ne ſçauroit demeurer longtemps en la volupté: il eſt impatient, dur, robuſte autrement à la douleur, comme a eſté dit, ſuiuie le plus ſouuent du repentir, produiſant de tres-pernicieux effets, ruine des perſonnes, familles, republiques : & ſur tout ils alleguẽt que quand, elle eſt en ſon plus grand effort, elle maiſtriſe de façon que la raiſon n'y peut auoir accez.

1. Pour elle voyez l. 2. c. 6.

D'autrepart, l'on dit qu'elle eſt naturelle creée & eſtablie de Dieu au monde, pour ſa conſeruation & durée, tant en detail des indiuidus, qu'en gros des eſpeces: Nature mere de volupté, cõſerue cela qu'és actiõs qui ſont pour noſtre beſoin, elle y a mis de la volupté. Or bien viure eſt cõſentir à nature. Dieu, dit Moyſe, a creé la volupté, *Plãtauerat Dominus paradiſum voluptatis*, a mis & eſtably

l'homme en vn eſtat, lieu, & cõdition de vie voluptueuſe: & en fin qu'eſt-ce que la felicité derniere & ſouueraine ſinon volupté certaine & perpetuelle? *Inebriabuntur ab vbertate domus tuæ & torrente voluptatis tuæ potabis eos: ſuis contenta finibus res eſt diuina voluptas.* Et de fait les plus reglez Philoſophes & plus grands profeſſeurs de vertu, Zeno, Caton, Scipion, Epaminondas, Platon, Socrates meſmes, ont eſté par effet & amoureux & beueurs, danſeurs, joüeurs, & ont traitté, parlé, eſcrit de l'amour & autres voluptez.

Parquoy cecy ne ſe vuide pas en vn mot & tout ſimplement, faut diſtinguer, les voluptez ſont diuerſes. Il y en a de naturelles & non naturelles: ceſte diſtinction comme plus importante ſera tantoſt plus conſiderée. Il y en a de glorieuſes, faſtueuſes, difficiles, d'autres ſombres doucereuſes, faciles, & preſtes. Combien qu'a dire la verité, la volupté eſt vne qualité peu ambitieuſe, elle s'eſtime aſſez riche de ſoy ſans y meſler le prix de la reputation, & s'ayme mieux à l'ombre. Celles auſſi qui ſont tant faciles & preſtes, ſont laſches, & morfonduës, s'il n'y a de la malaiſance & difficulté, laquelle eſt vn allechement, vne amorce, vn aiguillõ à icelles. La ceremonie, la vergongne, & difficulté qu'il y a de paruenir aux derniers exploits de l'amour, ſont ſes aiguiſemẽs & allumetes, c'eſt ce qui luy donne le prix & la pointe. Il y en a de ſpirituelles & corporelles, non qu'à vray dire elles ſoyent ſeparées: car elles ſont toutes de l'homme entier & de tout le ſujet cõpoſé: & vne partie de nous n'en a point de ſi propres que l'autre ne s'en ſente, tant que dure le mariage & amoureuſe liaiſon de l'eſ-

4. Diſtinction des voluptez.

prit du corps en ce monde. Mais bien y en a auſquelles l'eſprit a plus de part que le corps, dont cõuiennẽt mieux à l'hõme qu'aux beſtes, & ſont plus durables, cõme celles qui entrent en nous par les ſens de la veuë & de l'oüye, qui ſont deux portes de l'eſprit, car ne faiſant que paſſer par là, l'eſprit les reçoit, les cuiſt & digere, s'en paiſt & delecte long-temps, le corps s'en ſent peu. D'autres ou le corps a plus de part, comme celles du gouſt & de l'attouchement, plus groſſieres & materielles, eſquelles les beſtes nous font compagnie, telles voluptez ſe traittent, exploitent, s'vſent & acheuent au corps meſmes, l'eſprit n'y a que l'aſſiſtance & compagnie, & ſont courtes, c'eſt feu de paille.

5. Aduis ſur icelles.

Le principal en cecy eſt, ſçauoir cõment il ſe faut cõporter & gouuerner aux voluptez, ce que la ſageſſe nous apprẽdra: & c'eſt l'office de la vertu de temperance. Il faut premieremẽt faire grãde & notable differẽce entre les naturelles & nõ naturelles. Par les non naturelles nous n'entendons pas ſeulement celles qui ſont contre nature, & le droit vſage approuué par les loix: mais encores les naturelles meſmes, ſi elle degenérent en trop grand excez, & ſuperfluité, qui n'eſt point du roole de ſa nature, qui ſe cõtente de remedier à la neceſſité à quoy lon peut encores adiouſter la bien-ſeance & honeſteté commune. C'eſt bien volupté naturelle, d'eſtre clos & couuert par maiſon & veſtement, contre la rigueur des elemens & iniure des meſchãs: mais que ce ſoit d'or, d'argẽt, de iaſpe & porphyre, il n'eſt pas naturel. Ou bien ſi elles arriuent par autre voye que naturelle, comme ſi elles ſont recherchées, & procurées par artifice, par medica-

Qui ſõt les naturelles.

mens, & autres moyẽs non naturels, ou bien qu'elles ſe forgent premierement en l'eſprit, ſuſcitées par paſſion, & puis de là viennent au corps, qui eſt vn ordre renuerſé: car l'ordre de nature eſt que les voluptez entrent au corps, & ſoyent deſirées par luy, & puis de là montent en l'eſprit. Et tout ainſi que le rire, qui eſt par le chatoüillement des aiſſelles, neſt point naturel, ny doux, c'eſt pluſtoſt vne conuulſion, auſſi la volupté qui eſt recherchée & allumée par l'ame n'eſt naturelle.

Or la premiere regle de ſageſſe aux voluptez eſt celle-cy, chaſſer & condamner tout à faict les non naturelles, comme vicieuſes, baſtardes (car ainſi que ceux qui viennent au banquet ſans y eſtre conuiez, ſont à refuſer : auſſi les voluptez qui d'elles meſmes ſans eſtre mandées & conuiées par la nature, ſe preſentent, ſont à rejetter) admettre & receuoir les naturelles : mais auec regle & moderation : & voyla l'office de temperance en general, chaſſer les non naturelles, regler les naturelles. 6. Regle premiere & generale.

Or la regle des naturelles eſt en trois points: premierement, que ce ſoit ſans offenſe, ſcandale, dommage, & preiudice d'autruy. 7. Regle pour les naturelles,

Le ſecond, que ſoit ſans preiudice ſien, de ſon hõneur, ſa ſanté, ſon loiſir, ſon deuoir, ſes fonctions.

Le tiers, que ſoit auec moderation, ne les prendre trop à cœur, non plus qu'à contre cœur, ne les courir ny fuir : mais les receuoir & prendre comme on fait le miel, auec le bout du doigt, non en plaine main, non s'y engager par trop, n'y en faire ſon propre fait & principal affaire, moins s'y aſſeruir, en faire vne neceſſité, c'eſt l'extreme miſere: ce doit eſtre l'acceſſoire, vne recreatiõ pour mieux ſe

Digitized by Google

remettre, comme le ſommeil qui nous renforce, & nous donne haleine pour retourner plus gayement à l'œuure. Bref en vſer & non iouïr. Mais ſur tout ſe faut garder de leur trahiſon : car il y en a qui ſe donnent trop cherement, nous rendent plus de mal & deſplaiſir, mais c'eſt traiſtreuſemẽt: car elles marchent deuant, pour nous amuſer, & tromper, & nous cachent leur ſuitte, cruelles nous chatoüillent, & nous embraſſent pour nous eſtrangler. Le plaiſir de boire va deuant le mal de teſte: tels ſont les plaiſirs & voluptez de l'indiſcrete & bouïllãte ieuneſſe, qui enyurent. Nous nous plaignons dedans, mais en la vieilleſſe elles nous laiſſent comme tous noyez, ainſi que la mer ſur la greue en ſon reflus: les douceurs que nous auons auallé ſi gloutement ſe fondent puis en amertumes & repentirs, & rempliſſent nos eſprits d'vn humeur venimeux qui les infecte & corrompt.

8. Déreglemẽt preiudiciable.

Or comme la moderation & regle aux voluptez eſt choſe tres-belle & vtile ſelon Dieu, nature, raiſon: auſſi l'excez & déreglement eſt la plus pernicieuſe de toutes au public & au particulier. La volupté mal priſe ramollit & relaſche la vigueur de l'eſprit & du corps. *Debilitatem induxere deliciæ, blandiſſimæ domina*, apoltronit & effemine les plus courageux teſmoin Annibal, dont les Lacedemoniẽs qui faiſoient profeſſiõ de meſpriſer toutes voluptez, eſtoient appellez hommes, & les Atheniẽs mols & delicats, femmes. Xerxes pour punir les Babyloniens reuoltez, & s'aſſeurer d'eux à l'aduenir, leur oſta les armes & exercices penibles & difficiles, & permit tous plaiſirs & delices. Secondement, elle chaſſe & bannit les vertus principales,

qui ne peuuent durer ſous vn Empire ſi mol & effeminé: *Maximas virtutes iacêre oportet voluptate dominante.* Tiercement, elle degenere bien toſt à ſon contraire, qui eſt la douleur, le deſplaiſir, le repentir, comme les riuieres d'eau douce courent & vont mourir en la mer ſalée, ainſi le miel des voluptez ſe termine en fiel de douleurs. *In præcipiti eſt, ad dolorẽ vergit, in contrarium abit, niſi modum teneat. Extrema gaudij luctus occupat.* Finalement c'eſt le ſeminaire de tous maux, de toute ruyne. *Malorum eſca voluptas.* D'elle viennent les propos & intelligences ſecrettes & clandeſtines, plus les trahiſons, en fin les euerſiõs & ruynes des republiques. Maintenant nous parlerons des voluptez en particulier.

DV MANGER ET BOIRE, *abſtinence & ſobrieté.*

CHAP. XXXIX.

LEs viandes ſont pour la nourriture, pour ſouſtenir & reparer l'infirmité du corps; l'vſage moderé, naturel & plaiſant l'entretiẽt, le rend propre & habile inſtrumẽt à l'eſprit, cõme l'excez au cõtraire non naturel l'affoiblit, apporte de grãdes & faſcheuſes maladies, qui ſont les ſupplices naturels de l'intemperãce, *Simplex ex ſimplici cauſa valetudo: multos morbos, ſupplicia luxuriæ multa ferculà fecerunt:* L'homme ſe plaint de ſon cerueau, de ce qu'il luy enuoye tãt de defluxiõs, fondique de toutes les maladies plus dangereuſes: mais le cerueau lui répõd biẽ. *Deſine fũderè, & ego deſinũ fluere.* Sois ſobre à aualer, & ie ſerai chiche à couler. Mais quoi,

Vſage des viandes.

l'excez & apparat, la multitude diuerſité, & exquis appareil des viandes eſt venu à honneur: nos gens apres vne grãde ſomptuoſité, & ſuperfluité, prient encores de les excuſer, de n'auoir pas aſſez fait.

2. Combien eſt preiudiciable & à l'eſprit & au corps, la repletion des viandes, la diuerſité, curioſité, l'exquis & artificiel appareil, chacun le peut ſentir en ſoy-meſme: la gourmãdiſe & l'yurognerie ſont vices laſches & groſſiers; ils ſe deſcrient aſſez eux meſmes par les geſtes & contenances de ceux qui en ſont atteints, deſquelles la plus douce & honneſte eſt d'eſtre aſſopy & hebeté, inutile à tout bien: iamais homme aymant ſa gorge & ſon ventre, ne fit belle œuure: auſſi ſont-ils de gens de peu & beſtials: meſmement l'yurongnerie qui mene à toutes choſes indignes, témoin Alexandre autrement grand Prince, taché de ce vice, dont il en tua ſon plus grand amy Clitus, & puis reuenant à ſoy ſe vouloit tuer. Bref, elle oſte du tout le ſens & peruertit l'entendement. *Vinum clauo caret, dementat ſapientes, facit repueraſcere ſenes.*

3. Sobrieté recõmandée. La ſobrieté, bien qu'elle ne ſoit des plus grandes & difficiles vertus, qui ne donne peine qu'aux ſots & aux forçats, ſi eſt-elle vn progrez & acheminement aux autres vertus: elle eſtouffe les vices au berceau: les ſuffoque en la ſemence: c'eſt la mere de ſanté, la meilleure & plus ſeure medecine contre toutes maladies, & qui fait viure longuement. Socrates par ſa ſobrieté auoit vne ſanté forte & acerée. Maſiniſſa le plus ſobre Roy de tous, fit enfans à 86. ans & à 92. vainquit les Carthaginois, où Alexandre s'enyurant mourut en la fleur de ſon aage, bien qu'il fuſt le mieux nay & plus ſain

de tous. Plusieurs goutteux & atteints de maladies incurables aux Medecins, ont esté guaris par diete, voila pour le corps. Elle sert bien autãt ou plus à l'esprit, qui par elle est tenu pur, capable de sagesse, & bon conseil. *Salubrium consiliorũ parens sobrietas.* Tous les grands hommes ont esté grandement sobres, non seulement les professeurs de vertu singuliere & plus estroitte, mais tous ceux qui ont excellé en quelque chose, Cyrus, Cesar, Iulie l'Empereur, Mahumet: Epicure le grand Docteur de volupté a passé tous en cette part. La frugalité des Curies & Fabrices Romains, est plus haut loüée, que leurs belles & grãdes victoires: les Lacedemoniens tant vaillans faisoient profession expresse de frugalité & sobrieté. Hierom.

Mais il faut de bõne heure & dés la ieunesse embrasser cette partie de temperance, & non attendre à la vieillesse douloureuse, & que l'on soit foulé & pressé de maladies, comme les Athenicns, à qui l'on reprochoit qu'ils ne demandoient iamais la paix, qu'en robbes de dueil, apres auoir perdu leurs parens & amis en guerre, & qu'ils n'en pouuoient plus. C'est trop tard s'aduiser. *Sera in fundo parsimonia*, c'est vouloir faire le mesnager quand il n'y a plus rien à mesnager, chercher à faire son emploitte, apres que la foire est passée. 41

C'est vne bonne chose de ne s'accoustumer aux viandes delicates, de peur qu'en estant priuez, nostre corps en vienne indisposé, & nostre esprit faschẽ: & d'vser d'ordinaire des plus grossiers, tant pource qu'elles nous rendent plus forts & plus sains, que pource qu'elles sont plus aysées à recouurer.

DV LVXE ET DESBAVCHE en tous couuers & paremens, & de la frugalité.

CHAP. XL.

Liu.1 c.6 IL a esté dit cy-dessus que le vestir n'est point originel, ny naturel, ny necessaire à l'homme: mais artificiel, inuenté & vsurpé par luy seul au monde. Or à la suitte qu'il est artificiel (c'est la coustume des choses artificielles de varier, multiplier sans fin & sans mesure, la simplicité est amie de nature) il s'est estendu & multiplié en tant d'inuentions (car à quoy la plus-part des occupations & trafiques du monde, sinõ à la couuerture & parure des corps?) de dissolutions & corruptions, tellement que ce n'a plus esté vne excuse & vn couuert de defauts & necessitez, mais vn nid de vice, *Vexillum superbiæ, nidus luxuriæ*, suiet de riottes & querelles: car de là premierement a commencé la proprieté des choses, le mien & le tien, & la plus grande communauté qui soit, si sont touſiours les vestemens propres, ce qui est monstré par ce mot François, desrober.

2. C'est vn vice familier & special aux femmes, que le luxe & l'excez aux vestemens, vray tesmoignage de leur foiblesse, voulans se preualoir & rendre recommãdables par ces petits accidens, pource qu'elles se sentent foibles & incapables de se faire valoir à meilleures enseignes: celles de grande vertu & courage s'en souciẽt beaucoup moins. Par les loix des Lacedemoniens, il n'estoit permis de porter robbes de couleur riches & precieuses,

qu'aux femmes publiques, c'estoit leur part comme aux autres la vertu & l'honneur.

Or le vray & legitime vsage est de se couurir cõtre le froid, le vent, & autres rigueurs de l'air. Pource ne doiuent-ils estre ticez à autre fin: & par ainsi non excessif, ny somptueux, ny aussi vilains & deschirez. *Nec affectata sordes, nec exquisita munditia.* Caligula seruoit de risée à tous, par la dissolutiõ de ses habillemens. Auguste fut loüé de sa modestie.

PLAISIR CHARNEL,
Chasteté, Continence.

CHAP. XLII.

LA continence est vne chose tres-difficile, & de tres-penible garde: il est bien malaisé de resister du tout à nature: c'est icy qu'elle est plus forte & ardente. 1. Voyez l.1.c.22.

Aussi est-ce la plus grande recõmandation qu'elle ayt que la difficulté, car au reste elle est sans action & sans fruit, c'est vne priuation, vn non faire, vne peine sans profit, la sterilité est signifiée par la virginité, le parle icy de la continence simple & seule en soy, qui est chose du tout sterile & inutile, & à grãd peine loüable, nõ plus que le nõ gourmãder, yurongner, & nõ de la Chrestiẽne quira, pour estre vertu deux choses, propos deliberé de touſiours la garder, & ainsi n'est pas pure priuatiõ & non faire, & que ce soit pour Dieu, *Non hoc in virginibus prædicamus, quod sint virgines, sed quod Deo dicatæ*, tesmoin les Vestales & les folles rebutées: parquoy c'est vn erreur & vanité populaire d'appeller les 3. Augustin.

filles & femmes continentes, femme de bien & d'honneur, comme si c'estoit vertu, & qu'il fust deub honneur à ne faire mal & contre son deuoir. Pourquoy n'appelle l'on de mesmes les hommes continens hommes de bien & d'honneur? Il y auroit encores plus de raison, car il y a plus de difficulté, ils sõt plus chauds, plus hardis, ont plus d'occasions & de moyens. Tant s'en faut que l'honneur soit deub à non mal faire, qu'il n'est pas deub à tout bien faire, mais seulement comme a cité dit, à celuy qui est vtile au public & où y a de la peine, de la difficulté, du danger. Et combien de continens farcis de vices, au moins n'en eschappe il guere qui ne soient frappez de gloire & presomption, par laquelle se chatoüillans de bonne opinion de soy sont prompts à louer & codamner les autres. Et l'experience nous fait voir en plusieurs femmes, combien elles vendent cela cher à leur maris, car delogeant le diable du lieu où elles logent & establissent le point d'hõneur comme en son throsne, le font monter plus haut & paroistre en la teste pour faire croire qu'il n'est point ailleurs plus bas. Si toutesfois cette flatterie du mot d'honneur sert à les rendre plus soigneuses de leur deuoir, ie le trouue bon, à quelque chose sert vanité. Aussi l'incontinence simple & seule en soy, n'est pas des grãdes fautes, non plus que les autres purement corporelles, & que la nature commet en ses actiõs par excez ou defaillance sans malice. Ce qui la descrie & rend tant dangereuse c'est qu'elle n'est presque iamais seule: mais ordinairement accompagnée & suyuie d'autres plus grãdes fautes, infectée de meschantes & vilaines circonstances des personnes,

lieux

lieux, tẽps prohibez, exercée pár mauuais moyens, menteries, impoſtures, ſubornations, trahiſons: outre la perte du temps, diſtractions de ſes fonctions, d'où il aduient apres de grands ſcandales.

Et pource que c'eſt vne paſſion violente & enſemble pipereſſe, il ſe faut remparer contre elle & ſe garder de ſes appaſts : plus elle nous mignarde, plus deffions nous : car elle nous veut embraſſer pour nous eſtrangler : elle nous appaſte de miel pour nous ſaouler de fiel. Parquoy conſiderons ces choſes. La beauté d'autruy eſt choſe qui eſt hors de nous, c'eſt choſe qui tourne auſſi toſt en mal qu'au bien: ce n'eſt en ſomme qu'vne fleur qui paſſe, choſe bien mince, & quaſi rien que la couleur d'vn corps : recognoiſſant en la beauté la delicate main de nature, la faut priſer comme le Soleil & la Lune, pour l'excellence qui y eſt : & venant à la iouyſſance par tous moyens honneſtes, ſe ſouuenir touſiours que l'vſage immoderé de ce plaiſir vſe le corps, amolit l'ame, affoiblit l'eſprit. Et que pluſieurs pour s'y eſtre donnez, ont perdu les vns la vie, les autres la fortune, les autres leur eſprit. Et au contraire qu'il y a plus de plaiſir & de gloire de vaincre la volupté, qu'à la poſſeder. Que la continence d'Alexandre & de Scipion a eſté plus haut loüée, que les beaux viſages des filles & femmes qu'ils ont pris captiues. 3. Aduis.

Il y a pluſieurs ſortes & degrez de continence & incontinence. La conjugale eſt celle qui importe plus de toutes, qui eſt plus requiſe & neceſſaire pour le public & pour le particulier : parquoy elle doit eſtre de toutes en plus grande recõmandation. Il ſe faut retenir dedans le chaſte ſein de la partie.

qui nous a eſté deſtinée pour compagne. Qui faict autrement, viole non ſeulement ſõ corps, le faiſant vaiſſeau d'ordure, mais toutes loix, la loy de Dieu qui commande chaſteté de Nature, qui defend de faire commun ce qui eſt propre à vn, & commande de garder ſa foy ; du pays qui a introduit les mariages, le droit des familles, transferans iniuſtement le labeur d'autruy à vn eſtrange, la iuſtice apportant des incertitudes, jalouſies & querelles entre les parens ; deſrobe aux enfans l'amour des peres, & aux parens la pieté des enfans.

DE LA GLOIRE ET de l'Ambition.

CHAP. XLII.

Liu 1. ch. 10. & 60.

L'Ambition, le deſir, de gloire & d'hõneur (deſquels a eſté parlé cy deſſus) n'eſt pas du tout & en tout ſens à cõdamner: premierement, il eſt tres-vtile au public, ſelon que le monde vit ; car c'eſt luy qui cauſe la pluſpart de belles actions, qui pouſſe les gens aux eſſays hazardeux, comme nous voyons en la plus-part des anciens, leſquels tous n'ont pas eſté menez d'vn eſprit Philoſophique, de Socrates, Phocion, Ariſtides, Epaminondas, des Catons & Scipions ; par la ſeule vraye & viue image de vertu, car pluſieurs & en bien plus grand nombre, ont eſté pouſſez de l'eſprit de Themiſtocles, d'Alexandre, de Ceſar, bien que ces beaux exploits n'ayent pas eſté chez leurs autheurs & operateurs, vrays œuures de vertu, mais d'ambition, toutesfois les effets ont eſté tres-vtiles au public. Outre cette conſideratiõ, encores ſelon les ſages, eſt-il excuſable & permis en deux cas : l'vn eſt

Digitized by Google

des choſes bõnes & vtiles, mais qui ſont au deſſous de la vertu, & communes aux bons & meſchans, comme ſont les arts & ſciences: *Honos alit artes, incenduntur omnes ad ſtudia gloriâ*, les inuentions, l'induſtrie, la vaillance militaire; l'autre eſt pour demeurer en la bien-vaillance d'autruy. Les ſages enſeignẽt de ne regler point ſes actions par l'opinion d'autruy, ſauf pour euiter les incommoditez qui pourroient aduenir de leurs meſpris l'approbation & iugement d'autruy.

Mais au fait de la vertu, & de bien faire pour la gloire, comme ſi s'en eſtoit le ſalaire, c'eſt vne opinion fauſſe & vaine. Ce ſeroit choſe bien piteuſe & chetiue que la vertu, ſi elle tiroit ſa recommandation & ſon prix de l'opinion d'autruy, c'eſt vne trop foible monnoye & de trop bas alloy pour elle, elle eſt trop noble pour aller mendier vne telle recõpenſe il faut affermir ſon ame & de façon telle, compoſer ſes affections, que la lueur des honneurs n'eſblouïſſe point noſtre raiſon: & munir de belles reſolutions ſon eſprit, qui luy ſeruent de barrieres contre les aſſauts de l'ambition.

Il ſe faut donc perſuader, que la vertu ne cherche point vn plus amble ny plus riche Theatre, pour ſe faire valoir, que ſa propre cõſcience, plus le ſoleil eſt haut, moins fait-il d'ombre, plus la vertu eſt grande moins cherche elle de gloire, gloire vrayement ſemblable à l'õbre, qui ſuit ceux qui la fuyent, & fuit ceux là qui la ſuiuent, ſe remettre deuant les yeux que l'on vient en ce monde comme à vne Comedie, où l'on ne choiſit pas le perſonnage que l'on veut ioüer, mais ſeulement l'on regarde à bien ioüer celuy qui eſt donné: ou comme en

vn banquet, auquel l'on vse des viandes qui sont demandant, sans estendre le bras à l'autre bout de table, ny arracher les plats d'entre les mains des maistres d'hostel. Si l'on nous presente vne charge dont nous soyons capables, acceptons là modestement, & l'exerçons sincerement, estimans que Dieu nous a là posez en sentinelle, afin que les autres reposent sous nostre soin: ne recherchons autre recompense de nostre labeur, que la conscience d'auoir bien faict, & desirõs que le tesmoignage en soit plustost graué dedans le cœur de nos concitoyens, que sur le front des œuures publiques: Bref, tenons pour maxime, que le fruct des belles actions, est de les auoir faites: la vertu ne sçauroit trouuer hors de soy recompense digne d'elle. Refuser & mespriser les grandeurs, ce n'est pas tant grand miracle, c'est vn effort qui n'est si difficile. Qui bien s'ayme & iugé sainement, se contente de fortune moienne & assee: les maistrises fort actiues & passiues, sont penibles, & ne sont desirées que par esprits malades. Oranes l'vn des sept qui auoient droit à la souueraineté de Perse, quitta à ses compagnons son droit, pourueu que luy & les siens vescussent en cet Empire hors de toute subiection & maistrise, sauf celle des loix anciennes, impatient à commander & estre commandé. Diocletian quitta & renonça à l'Empire, Celestinus au Papat.

DE LA TEMPERANCE AV parler, & de l'Eloquence.

CHAP. XLIII.

CEcy est vn grand point de sagesse: qui regle bien sa langue en vn mot, il est sage, *qui in verbo non*

offendit hic perfectus est. Cecy vient de ce que la langue est tout le monde, elle est le bien & le mal, la vie & la mort comme a esté dit cy-deuant. Or voicy les aduis pour la bien regler. Liu.1. ch.81.

Que le parler soit sobre & rare. Sçauoir se taire est vn grand aduantage à bien parler: & qui ne sçait bien l'vn, ne sçait l'autre. Bien dire & beaucoup n'est pas le faict de mesme ouurier; les meilleurs hommes sont ceux qui parlent le moins, disoit vn sage. Qui abonde en paroles, sont steriles à bien dire & à bien faire; comme les arbres qui iettent force fueilles, ont peu de fruit, force paille peu de grain. Les Lacedemoniens grands professeurs de vertu & vaillance, l'estoiẽt aussi de silence, ennemis du langage: dont a esté tant loüé & recommãdé par tous le peu parler, la bride à la bouche, *Pone domine custodiem ori meo.* En la loy de Moise le vaisseau qui n'auoit son couuercle attaché, estoit immonde: en cecy se cognoist & discerne l'homme: le Sage a la langue au cœur, & le fol a le cœur à la langue. 2. Regles au parler, six.

Veritable l'vsage de la parole est d'aider à la verité, & luy porter le flambeau, pour la faire veoir: & au contraire descouurir & reietter le mensonge: dautant que la parole est l'ontil pour cõmuniquer nos volontez & nos pensées, elle doit bien estre veritable & fidelle, puis que nostre intelligence se cõduit par la seule voye de la parolle. Celuy qui la fausse, trahit la societé publique, & si ce moyẽ nous faut & nous trõpe, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus. De la menterie en a esté dit. ch.10.

Naif, modeste, & chaste: non accompagné de vehemẽce & contention, il sembleroit qu'il y auroit de la passiõ, non artificiel ny affecté, non desbauché & desreglé, ny licentieux. 4. de ce liure.

Digitized by Google

Serieux & vtile, non vain & inutile. Il ne faut pas s'amuſer à compter ce qui ſe fait en la place ou au theatre, ny à dire ſornette & riſées, cela tient trop du bouffon, & montre vn trop grãd & inutile loyſir, *otio abundantis, & abutentis.* Il n'eſt pas bon auſſi de conter beaucoup de ſes actiõs & fortunes: les autres ne prennent pas tant de plaiſir à les ouyr, que nous à les conter: mais ſur tout non iamais offenſif: la parole eſt l'inſtrumẽt & le courretier de la charité, en vſer contr'elle, c'eſt en abuſer contre l'intention de nature, toute ſorte de meſdiſance, detraction, moquerie eſt tres-indigne de l'hõme ſage & d'hõneur.

6. Facile & doux, non eſpineux, difficile & ennuyeux: il faut euiter en propos communs les queſtions ſubtiles & aiguës, qui reſſemblent aux eſcreuiſſes où y a plus à eſplucher qu'à manger, la fin n'eſt que cris & contention.

7. Ferme, nerueux & genereux, non mol, laſche, & languiſſant: & par ainſi faut euiter le parler des pedans, plaideurs, & des filles.

8. Chap. 8. de ce liu. A ce point de temperance, appartient celuy de garder fidellement le ſecret, (dont a eſté parlé en la foy) non ſeulement qui a eſté recommandé & donné en garde, mais celuy que la prudence & diſcretion dicte deuoir eſtre ſupprimé.

9. De l'eloquence, ſa recõmandation. Or comme la parole rend l'homme plus excellent que les beſtes, auſſi l'eloquence rend ſes profeſſeurs plus excellens que les autres hommes: car c'eſt la profeſſion de la parole, c'eſt vne plus exquiſe communication du diſcours & de la raiſon, le gouuernail des ames, qui diſpoſe les cœurs & les affections, comme certains tons, pour en faire vn accord melodieux.

Digitized by Google

10. Descriptiõ.

L'eloquence n'eſt pas ſeulement vne clarté, pureté, elegance de langage, que les mots ſoyent bien choiſis, prompremẽt ageancez, tombans en vne iuſte cadence, mais elle doit eſtre auſſi pleine d'ornemens, de grace, de mouuemens, que les paroles ſoiẽt animées, premieremẽt d'vne voix claire, ronde & diſtincte, s'eſleuãt & s'abaiſſant peu à peu; Puis d'vne graue & naïfue action où l'on voye le viſage, les mains, & les mẽbres de l'Orateur parler auec la bouche, ſuiure de leur mouuemẽt celuy de l'eſprit & repreſenter les affectiõs: car l'Orateur doit veſtir le premier les paſſiõs dont il veut fraper les autres; Cõme Braſidas tira de ſa propre playe le dard, dont il tua ſon ennemy: ainſi la paſſion s'eſtant conceuë en noſtre cœur, le forme incõtinẽt en noſtre parole, & par elle ſortant de nous, entre en autruy, & y donne ſemblable impreſſion que nous auons nous meſmes par vne ſubtile & viue contagion. Par là ſe voit qu'vne fort douce nature eſt mal propre à l'eloquence; car elle ne cõçoit pas les paſſiõs fortes & courageuſes, telles qu'il les faut pour animer bien l'oraiſon: tellement que quãd il faut deſployer les maiſtreſſes voiles de l'eloquence vne grande & vehemẽte action, ces gens-là demeurẽt beaucoup au deſſous: cõme ſceut bien reprocher Ciceron à Callidius, qui accuſoit Gallus auec vne voix & action ſi froide & laſche, *tu niſi fingeres, ſic ageres*: Mais eſtãt auſſi vigoureuſe & garnie de ce qu'a eſté dit, elle n'auroit pas moins de force & violence, que les cõmandemens des tyrans, enuirõnez de leurs gardes & ſatellites. Elle ne mene pas ſeulement l'auditeur, mais elle l'entraine, regne parmy les peuples, s'eſtablit vn violent empire ſur les eſprits.

Digitized by Google

Reſpõſe aux obiections.

L'on peut dire contre l'eloquence, que la verité ſe ſouſtient & defend bien de ſoy meſme, qu'il n'y a rien plus eloquent qu'elle. Ce qui eſt vray où les eſprits ſont purs, vuides & nets de paſſions: mais la pluſpart du monde par nature, ou par art, & mauuaiſes inſtructions, eſt preoccupé, mal né & diſpoſez à la vertu & verité : dont il eſt requis de traitter les hommes, comme le fer qu'il faut amolir auec le feu, auant que le tremper en l'eau : auſſi par les chaleureux mouuemens de l'eloquence, il les faut rendre ſoupples & maniables, capables de prendre la trempe de la verité. C'eſt à quoy doit tendre l'eloquence : & ſon vray fruit eſt armer la vertu contre le vice, la verité contre le menſonge, & la calomnie. L'Orateur, dit Theophraſte, eſt le vray medecin des eſprits, auquel appartient de guarir la morſure des ſerpens par le chant des fleutes, c'eſt à dire, les calomnies des meſchans, par l'armonie de la raiſon. Or puiſque l'on ne peut empeſcher, que l'on ne s'empare de l'eloquence, pour executer ſes pernicieux deſſeins, que peut-on moins faire que nous defendre de meſmes armes, ſi nous ne nous en voulons aider, & nous preſentons nud au combat, ne trahiſſons-nous pas la vertu & la verité? Mais pluſieurs ont abuſé de l'eloquence à de meſchans deſſeins & à la ruine de leur pays: cela eſt vray, & pour cela n'eſt elle à meſpriſer, cela luy eſt commun auec toutes les plus excellentes choſes du monde, de pouuoir eſtre teurnée à mal & à bien, ſelon que celuy qui la poſſede eſt mal diſpoſé, la plus part des hommes abuſent de leur entendement, ce n'eſt à dire qu'il n'en faille auoir.

FIN.

Digitized by Google

Recueils des lieux & chapitres des trois liures de la SAGESSE *de* PIERRE CHARRON, *ſuiuant la premiere edition faicte à Bourdeaux* 1601. *qui ont eſté depuis reueus, changez, ou corrigez par l'Autheur.*

PREFACE.

IL eſt requis auant tout œuure, ſçauoir que c'eſt que Sageſſe, & comment nous entendons la traitter en ce liure, puis qu'il en porte le nom & le titre : Or dés l'entrée nous aduertiſſons, que nous ne prenons icy ce mot ſubtilement au ſens hautain & eſleué des Theologiens & Philoſophes (qui prennent plaiſir à deſcrire & faire peinture des choſes qui n'ont encores eſté veuës, & les releuer à telle perfection, que la nature humaine ne s'en trouue capable, que par imagination) pour vne cognoiſſance parfaicte des choſes diuines & humaines, ou bien des premieres & plus hautes cauſes & reſſorts de toutes choſes : laquelle reſide en l'entendement ſeul, peut-eſtre

Digitized by Google

ſans probité (qui eſt principalement en la volonté) ſans vtilité, vſage action, ſans compagnée, & en ſolitude: & eſt plus que tres-rare & difficile, c'eſt le ſouuerain bien & la perfection de l'entendement humain, ny au ſens trop court, bas, & populaire, pour diſcretion, circonſpection, comportement aduiſé & bien reglé en toutes choſes, qui ſe peut trouuer auec peu de pitié & prud'hommie: & regarde plus la compagnée & l'autruy que ſoy-meſme. Mais nous le prenons en ſens plus vniuerſel, commun & humain, comprenant tant la volonté que l'entendement, voire tout l'homme en ſon dedans & ſon dehors, en ſoy ſeul, en compagnée, cognoiſſant & agiſſant. Ainſi nous diſons, que Sageſſe eſt preude prudence, c'eſt à dire preud'hommie auec habilité, probité bien aduiſée: Nous ſçauons que preud'hommie, ſãs prudence eſt fort & indiſcrette, prudence ſans preud'hommie n'eſt que fineſſe: ce ſont deux choſes les meilleures & plus excellentes, & les chefs de tout bien: mais ſeules & ſeparées ſont defaillantes, imparfaictes. La Sageſſe les accouple, c'eſt vne droicture & belle compoſition de tout l'homme. Or elle conſiſte en deux choſes: Bien ſe cognoiſtre & conſtamment eſtre bien reglé & moderé en toutes choſes par toutes choſes: I'entends non ſeulement les externes, qui apparoiſſent au monde, faicts & dicts: mais premierement & principalement les internes: penſées, opinions, creances, deſquelles (ou la faute eſt bien grande, & qui en fin ſe deſcouure) ſourdent les externes. Ie dis conſtamment, car les fols par fois contrefont, & ſemblent eſtre bien ſages. Il ſembleroit

Deſcription de Sageſſe.

Digitized by Google

peut-eſtre à aucuns, qu'il ſuffiroit de dire, que la Sageſſe conſiſte à eſtre conſtamment bien reglé & moderé en toutes choſes, ſans y adiouſter bien ſe cognoiſtre: mais ie ne ſuis pas de cet aduis: car aduenant que par vne grande bonté, douceur & ſouppleſſe de nature, ou par vne attentiue imitation d'autruy, quelqu'vn ſe comportant moderement en toutes choſes, ignorant cependant & meſcognoiſſant ſoy meſme, & l'humaine condition, ce qu'il a & ce qu'il n'a pas: il ne ſeroit pourtant ſage, veu que ſageſſe n'eſt pas ſans cognoiſſance, ſans diſcours & ſans eſtude. L'on n'accordera pas pour eſtre ceſte propoſition: car il ſemble bien que l'on ne peut reglement & conſtamment ſe comporter par tout ſans ſe cognoiſtre: & ſuis de cet aduis. Mais ie dy, que combien qu'ils aillent inſeparablement enſemble, ſi ne laiſſent-ils d'eſtre deux choſes diſtinctes, dont il les faut ſeparément exprimer en la deſcription de Sageſſe, comme ſes deux offices: dont ſe cognoiſtre eſt le premier, & eſt dict le commencement de Sageſſe. Parquoy nous diſons ſage, celuy, qui cognoiſſant bien ce qu'il eſt, ſon bien & ſon mal, combien & iuſques ou nature l'a eſtrené & fauorisé, & où elle luy a defailly, eſtudie par le benefice de la Philoſophie, & par l'effort de la vertu à corriger & redreſſer ce qu'elle luy a donné de mauuais; reueiller & roidir ce qui eſt de foible & languiſſant; faire valoir ce qui eſt bon, adiouſter ce qui defaut, & tant que faire ce peut la ſecourir: & par tel eſtude ſe regle & conduict bien en toutes choſes.

Deſſein & methode de

Suiuant ceſte briefue declaration, noſtre deſſein en cet œuure de trois liures, eſt premierement,

L'Autheur en eét œuure.

enſeigner l'homme à ſe bien cognoiſtre, & l'humaine condition, le prenant en tout ſens, regardant à tous viſages ; c'eſt au premier liure : puis l'inſtruire à ſe bien regler & moderer en toutes choſes : ce que nous ferons en gros, par aduis & moyens generaux & communs au ſecond liure, & particulierement au troiſieſme, par les quatre vertus Morales, ſous leſquelles eſt compriſe toute l'inſtruction de la vie humaine, & toutes les parties du deuoir & de l'honneſte. Voyla pourquoy cet œuure, qui inſtruit la vie & les mœurs à bien viure & bien mourir, eſt intitulé Sageſſe, comme le noſtre precedent, qui inſtruiſoit à bien croire, a eſté appellé verité, ou bien les trois Verites, y ayant trois liures en ceſtuy-cy, comme en celuy-là. I'adiouſte icy deux ou trois mots de bonne foy, l'vn que i'ay queſté par cy par là & tiré la plus-part des materiaux de cet ouurage des meilleurs autheurs qui ont traitté ceſte matiere Morale & Politique, vraye ſcience de l'hõme, tant anciens; ſpecialemẽt Seneque & Plutarque, grands docteurs en icelle, que modernes. C'eſt le recueil d'vne partie de mes eſtudes : la forme & l'ordre ſont à moy. Si ie l'ay arrengé & agencé auec iugemẽt, & à propos, les Sages en iugeront, car meshuy en ce ſubiet autre ne peuuent eſtre mes iuges, & de ceux-là volontiers receuray la reprimande : & ce que i'ay pris d'autruy, ie l'ay mis en leurs propres termes, ne le pouuant dire mieux qu'eux. Le ſecond que i'ay icy vſé d'vne grande liberté & franchiſe à dire mes aduis, & heurter les opinions contraires, bien que toutes vulgaires & communement receuës, & trop grandes, ce m'ont dit aucuns de mes amis : auſquels

i'ay respondu, que ie ne formois icy ou instruisois vn homme pour le cloistre, mais pour le monde, la vie commune & ciuile, ny ne faisois icy le Theologien ny le Cathedran, ou dogmatisant, ne m'assubiettissant scrupuleusement à leurs formes, regles, stiles, ains vsois de la liberté Academique & Philosophique. La foiblesse populaire, & delicatesse feminine, qui s'offense de cette hardiesse & liberté de paroles, est indigne d'entendre chose qui vaille. A la suitte de cecy, ie dy encores, que ie traitte & agy icy non pedantesquement selon les regles ordinaires de l'eschole, ny auec estenduë de discours, & appareil d'eloquẽce, ou aucun artifice. La Sagesse, *quæ oculis ipsis cernerentur, mirabiles excitaret amores sui*, n'a que faire de toutes ces façons, pour la recommandation, elle est trop noble & glorieuse: les veritez & propositions y sont espesses: mais souuent toutes seches & cruës, comme aphorismes, ouuertures & semence du discours. I'y ay parsemé des sentences Latines, mais courtes, fortes, & poëtiques, tirées de tres bonne part, & qui n'interrompent ny ne troublent le fil du texte François; Car ie n'ay peu encores estre induit à trouuer meilleur de tourner toutes telles allegations en François (comme aucuns veulent) auec tel deschet & perte de la grace & energie, qu'elles ont en leur naturel & original, qui ne le peut iamais bien representer en autre langage.

Au liu. 1. pag. 24. de l'Edition de Bourdeaux ch. 4. qui est le 35. de cette Edition pag. 187. ligne 13.

C'est tousiours descouurir vn autel pour en cou-

urir vn autre tãt eſt courte & foible toute la ſuffiſance humaine, qu'elle ne peut bailler ny receuoir vn reglement certain, vniuerſel, & conſtant à eſtre homme de bien: & ne peut ſi bien aduiſer & pourueoir que les moyens de bien-faire ne s'entr'empeſchent ſouuẽt. La charité & la iuſtice ſe cõtrediſẽt, ſi ie rencontre mon parent & amy en la guerre de cõtraire party, par iuſtice, ie le doy tuer, par charité l'eſpargner & ſauuer. Si vn homme eſt bleſſé à la mort, ou n'y aye aucun remede, & n'y reſte qu'vn languir tres-douloureux, c'eſt œuure de charité de l'acheuer, mais qui ſeroit puny par iuſtice.

Page 25. du meſme ch. 4. de l'Edition de Bourdeaux, qui eſt la pag. 188. ligne 15. de ceſte Edition.

Et cecy ſe void non ſeulement au faict de police & de la iuſtice: mais encores en la religion, qui montre bien que toute la couſture & cõduite humaine eſt baſtie & faicte de pieces maladiues.

Pag. 27. du meſme ch. 4. de l'Edition de Bourdeaux qui eſt la pag. 190. ligne 20 de ceſte Edition.

Il ſemble que commettre au combat les parties, quand l'on ne peut deſcouurir la verité (moyen cõdamné par la Chreſtienté, & iadis fort en vſage) ſoit moins iniuſte & cruel.

8. 4. Religion, ſacrifice. En religion, les plus grãdes & ſolemnelles actiõs ſont marques honteuſes, & remedes aux maladies humaines. Les ſacrifices qui ont eſté anciennemẽt en ſi grande reuerence par tout le monde vniuerſel, voire en la religion Iudaïque, & encore ſont en

Digitized by Google

vſage en pluſieurs endroits du monde, non ſeulement, des beſtes, mais encore des hommes viuans, voire des innocens. Qu'elle plus grãde rage & manie peut entrer en l'imagination, que de penſer appaiſer & gratifier Dieu par le maſſacre & ſang des beſtes; *non ſanguine colendus Deus: quæ enim ex truci-* Senec.
datione immerentium voluptas eſt; Qu'elle folie de penſer faire ſeruice à Dieu en luy donnãt & preſentant, & non pluſtoſt en luy demandant & implorant; Car c'eſt grandeur de donner & non de prendre. Certes les ſacrifices eſtoiẽt ordonnez en la loy de Moyſe, non pource que Dieu prinſt plaiſir, ou que ce fuſt choſe par aucune raiſon bonne de ſoy, *ſi voluiſſes ſacrificium dediſſem vtique holocauſtis non delectaberis, ſacrificium & oblationem noluiſti, holocauſtum pro peccato non poſtulaſti*, mais pour s'accommoder à la foibleſſe humaine: car il eſt permis de folier auec les petits enfans. La penitence eſt la choſe la Penitẽce.
plus recommandée & des principales de la religiõ, mais qui preſupoſe peché, & eſt remede contre iceluy, ſans lequel ce ſeroit de ſoy choſe mauuaiſe: car le repentir, la triſteſſe & affliction d'eſprit eſt mal. Le iuremẽt de meſme, cauſé par l'infidelité & meſfiance humaine & remede contre icelle, ce ſont Iurement.
tous biens, non de ſoy, mais comme remedes aux maux. Ce ſont biens pource qu'ils ſont vtiles & neceſſaires, & non au rebours. Ce ſont biens, comme l'eſternuëment & la medecine, bons ſignes venans de mauuaiſe cauſe, guariſon de maux: ce ſont biens, mais tels qu'il ſeroit beaucoup meilleur qu'il n'y en euſt iamais, & qu'il n'en fuſt point beſoing.

Si l'homme eſt foible à la vertu, comme il vient d'eſtre montré, il eſt encore plus à la verité. C'eſt

choſe eſtrange, l'hõme deſire naturellemẽt ſçauoir la verité, & pour y paruenir remuë toute choſe: neantmoins il ne la peut ſouffrir, quand elle ſe preſente, ſon eſclair l'eſtonne, ſon eſclat l'atterre, ce n'eſt point de ſa faute, car elle eſt tres belle, tres-amiable, & tres conuenable à l'homme, & peut on d'elle dire encore mieux, que de la vertu & ſageſſe, que ſi elle ſe pouuoit bien voir, elle rauiroit & embraſeroit tout le monde en ſon amour. Mais c'eſt la foibleſſe de l'homme qui ne peut receuoir & porter vne telle ſplendeur, voire elle l'offenſe. Et celuy qui la preſente eſt ſouuent tenu pour ennemy, *veritas odium parit*. C'eſt acte d'hoſtilité que de luy monſtrer ce qu'il ayme & cherche tant. L'homme eſt fort à deſirer, & foible à receuoir. *A ce chap. 16. reſpondent le 3. & 4. Chapitres de ceſte nouuelle Edition.*

DV CORPS HVMAIN en general.

CHAP X.

De l'Edition de Bourdeaux pag. 9.

Anti-quité. AYANT à parler de toutes les pieces de l'homme fait commencer par le corps comme par le plus facile & apparent, & qu'il eſt auſſi l'aiſné de l'ame, comme le domicile doit eſtre fait & dreſſé auant qu'y demourer, & l'attelier auant que l'ouurier y entre pour y ouurer.

2 Diuiſiõ. Le corps humain eſt formé auec le temps & de tel

Digitized by Google

tel ordre, que premierement ſont baſties les trois plus nobles & heroïques parties, le foye, le cœur, le cerueau, diſtantes en long, & ſe tenans par ioinctures deſliees, qui puis ſe rempliſſent tout à la façon d'vn formy, ou y a trois parties plus groſſes, enflees, ioinctes par entre deux, deſliees. Selon ces trois parties principales viennent à conſiderer trois eſtages en l'homme (image racourcie du monde) qui reſpondent aux trois eſtages & regions de l'vniuers, la baſſe du foye, racines des vaines, officine des eſprits naturels, & le lieu de l'ame concupiſcible, en laquelle ſont contenus le ventricule, ou l'eſtomach, les boyaux, les reins, la ratte, & toutes les parties genitales, reſpondent à la region elementaire ou ſe font toutes les generations & corruptions. Celle du milieu ou maiſtriſe le cœur, le tige des arteres, & des eſprits vitaux, & le ſigne de l'ame irraſcible, ſeparee de celle d'embas par la toille tendue du diaphragme, & de celle d'enhaut par le deſtroict de la gorge en laquelle ſont auſſi les poulmons, reſpond à la region ætherée. Celle d'en haut, ou loge le cerueau ſpongieux, ſource des nerfs & eſprits animaux, du mouuement & ſentiment, & le troſne de l'ame raiſonnable, *vbi ſedet pro tribunali*, reſpond à la region celeſte & intellectuelle.

Viscera. 1. Præcordia. 2. 3.

L'homme en ſon corps a pluſieurs choſes, qui luy ſont peculieres priuatiuement aux beſtes. Stature droicte, 2. forme belle, 3. viſage propremẽt dit, 4. nudité naturelle, 5. mouuement tant diuers des mẽbres, 6. ſouplesſe & mobilité de la main ouuriere de tant de choſes, c'eſt vn miracle, 7. groſſeur & abondãce de cerueau, 8. le genoüil qui eſt en l'hom-

4. Singularitez.

me ſeul au deuãt,9.ſi grande longueur du pied au deuãt, & qui eſt ſi court au derriere,10 ſaignée du nez,choſe eſtrãge, veu qu'il a la teſte droite, & les beſtes baiſſée, 11. rougir à la honte, 12. paillir à la crainte,13.les cauſes ou raiſons de ces ſingularitez ſont belles, mais ne ſont de ce noſtre prix fait.

4. Biens. Les biens du corps ſont la ſanté, la beauté, l'alegreſſe, la force, la vigueur, l'adreſſe & diſpoſition, mais la ſanté paſſe tout.

5. Pieces plus nobles. Les principales & plus nobles pieces des externes ſont les ſens corporels, & des internes, le cerueau, le cœur, le foye, & puis les genitoires, & les poulmons.

6. Excellence. L'excellence du corps eſt generalement en la forme,droicture & port d'iceluy:ſpecialement & particulierement en la face & aux mains,qui ſont les deux parties, que nous laiſſons par honneur nuës. Certes les ſages meſmes Stoïques ont tant fait de cas de la forme humaine, qu'ils ont dit vouloir mieux eſtre fol en la forme humaine,que ſage en la forme brutale, preferans la forme corporelle à la ſageſſe.

7. Droicture. Le corps de l'hõme touche fort peu la terre : il eſt droit tẽdu au Ciel,où il regarde,ſe void&ſe cognoiſt, cõme en ſon miroir,les plantes tout au rebours ont la teſte &racine toute dedãs la terre,les beſtes cõme au milieu l'ont entre deux : mais plus & moins:la cauſe de ceſte droicture n'eſt pas propremẽt l'ame raiſõnable,cõme il ſe void aux courbez,boſſus,boiteux:nõ la ligne droicte de l'eſpine du dos,qui eſt auſſi aux ſerpẽts,non la chaleur naturelle ou vitale,qui eſt pareille ou plus grande en certaines beſtes, cõbiẽ que tout cela y peuſt ſeruir

Digitized by Google

de quelque chose: Ceste droicture conuient à l'hõme, & comme homme & comme Roy d'icy bas. Aux petits & particulieres royautez y a vne marque & maiesté, comme il se void au Dauphin couronné, ou serpent basilizé, au lyon auec son collier, sa couleur de poil, & les yeux en l'aigle, au roy des abeilles: Mais l'homme Roy vniuersel d'icy bas marche la teste droicte, comme vn maistre en sa maison, regente tout, & en vient à bout par amour ou par force, domptant ou appriuoisant.

Comme il y en a qui ont des contenances, gestes, & mouuements artificiels & affectez, aussi y en a qui en ont de si naturels & si propres, qu'ils ne les sentent, ny ne les recognoissent point, comme pencher la teste, rincer le nez: Mais tous en auõs, qui ne departent point de nostre discours, ains d'vne pure naturelle & prompte impulsion, comme mettre la main au deuant en nos cheutes.

Pag. 100. lign. 20. de la premiere Edition de Bourdeaux ch. 11. qui est le 9. ch. de cette edition p. 58. lig. 3.

Nous deurions selon le conseil de Socrates, nous rendre plus attentifs & assidus à considerer les beautez des esprits, & y prendre le mesme plaisir que nous faisons aux beautez du corps, par là nous approcher, r'allier, conioindre, & concilier en amitié, mais il faudroit à cela des yeux propres & Philosophiques. 8. Contenances

Digitized by Google

Ce ch. réſpond au 7. ch. de ceſte nouuelle edition, pag. 51.

DE L'AME HVMAINE en general.

CHAP. XV.

De la 1. Edition de Bourdeaux pag. 114.

VOicy vne matiere difficile ſur toutes, traittee & agitee par les plus ſçauans & ſages, mais auec vne grande diuerſité d'opinions, & ſelon les diuerſes nations, religions profeſſions & raiſons, ſans accord & reſolution certaine. Les principaux poincts ſont de l'origine & de la fin des ames, leur entree & ſortie des corps, d'où elles viennent quand elles y entrent, & ou elles vont quand elles en ſortent, de leur nature, eſtat, action, & s'il y en a pluſieurs en l'homme ou vne ſeule.

1. De l'origine de l'ame raiſonnable

De l'origine des ames humaines, il y a de tout temps eu tres-grande diſpute & diuerſité d'opiniõs entre les Philoſophes & Theologiens: il y en a eu quatre opinions celebres, ſelon la premiere qui eſt des Stoiciens tenue par Philon Iuif, puis par les Manicheens, elles ſont extraictes & produictes comme pareilles de la ſubſtance de Dieu, qui les inſpire au corps: La ſeconde d'Ariſtote tenue par Tertulien, Appolinaris, les Luciferiens, & autres Chreſtiens, dict qu'elles viennent & deriuent des ames des parens auec la ſemence, ainſi que les corps, à la façon des ames brutales, vegetatiues & ſenſitiues: La troiſieſme des Pithagoriciens & Platoniciens, tenus par pluſieurs Rabins & Docteurs Iuifs, puis par Origene &

by Google

autres Docteurs Chreſtiens, dict, qu'elles en ont du commencement toutes creees de Dieu, faictes de rien, & reſeruees au ciel, puis enuoyees cy bas, ſelon qu'il eſt beſoing aux corps formez & diſpoſez à les receuoir. La quatrieſme, receuë en la Chreſtienté, eſt qu'elles ſont creées de Dieu & infuſes aux corps preparez, tellement que ſa creation & infuſion ſe face en meſme inſtant : Ces quatre opinions ſont affirmatiues: car il y en a vne cinquieſme plus retenuë qui ne definit rien, & ſe contente de dire que c'eſt vne choſe ſecrette & incognuë aux hommes, de laquelle opinion ont eſté S. Auguſtin, S. Gregoire de Nice, & autres : qui toutesfois ont trouué les deux derniers affirmatiues, plus vray ſemblable que les deux premieres.

Le ſiege de l'ame raiſonnable, *vbi ſedes, pro tribunali*, c'eſt le cerueau & non pas le cœur, cõme auant Platon & Hypocrates, l'on auoit penſé communement, car le cœur a ſentiment & n'eſt capable de ſapience. Or le cerueau qui eſt beaucoup plus grand en l'homme qu'à tous autres animaux pour eſtre bien faict & diſpoſé, afin que l'ame raiſonnable agiſſe bien ; doit approcher de la forme d'vn nauire, & n'eſtre point rond, ny trop grand, ou par trop petit, bien que le plus grand ſoit moins vitieux ; compoſé de ſubſtance & de parties ſubtiles, delicates & deliées, bien joinctes & vnies ſans ſeparation ny entre deux, ayant quatre petits creux ou ventres, dont les trois ſont au milieu rangez de front & collateraux entr'eux, & derriere eux tirant en derriere de la teſte, le quatrieſme ſeul, auquel ſe faict la preparation & conionction des eſprits vitaux, pour eſtre puis faicts animaux, & por- 2. Son ſiege & inſtrument,

Digitized by Google

tez au trois creux de deuant, auſquels l'ame raiſonnable faict & exerce ſes facultez: qui ſõt trois, ẽtendement, memoire, imagination, leſquelles ne s'exercent point ſeparément & diſtinctement, chacune en chacun creux ou ventre, comme aucuns vulgairement ont penſé. Mais communément & par enſemble toutes trois en tous trois & chacũ d'eux, à la façon des externes qui ſont doubles, & ont deux creux, en chacun deſquels le ſens s'exerce tout entier: d'où vient que celuy qui eſt bleſſé en l'vn ou deux de ces trois ventres, comme le Paralitique, ne laiſſe pas d'exercer toutes les trois, bien que plus foiblement, ce qu'il ne feroit ſi chacune faculté auoit ſon creux à part.

3. Si l'ame raiſonnable eſt organique.

Auçũs ont penſé que l'ame raiſonnable n'eſtoit point organique, & n'auoit beſoin pour faire ſes fonctiõs d'aucũ inſtrumẽt corporel, penſant par là bien prouuer l'immortalité de l'ame; mais ſans entrer en vn labyrinthe de diſcours, l'experience oculaire & ordinaire dément ceſte opinion, & cõvainq du contraire: car l'on ſçait que tous hommes n'entendent ny ne raiſonnent de meſme, & eſgalement, ains, auec tres-grande diuerſité: & vn meſme homme auſſi change, & en vn temps raiſõne mieux qu'en vn autre, en vn aage, en vn eſtat & certaine diſpoſition qu'en vn autre, tel mieux en ſanté qu'en maladie, & tel autre mieux en maladie qu'en ſanté. Vn meſme en vn temps preuaudra en iugemẽt, & ſera foible en imaginatiõ: d'où peuuent venir toutes ces diuerſitez & chãgemẽs, ſinon l'organe & inſtrumẽt changeant d'eſtat? Et d'où viẽt que l'yurognerie, la morſure du chié enragé, vne fiéure ardẽte, vn coup en tête, vne fumée

Digitized by Google

montant de l'eſtomach, & autres accidens ferons culbuter, & renuerſeront entierement le iugemét, tout l'eſprit intellectuel, & toute la ſageſſe de Grece, voire contraindront l'ame de deſloger du corps! Ces accidens purement corporels ne peuuent toucher ny arriuer à ceſte haute faculté ſpirituelle de l'ame raiſonnable, mais ſeulemét aux organes & inſtrumens, leſquels eſtans detraquez & deſbauchez, l'ame ne peut bien & reglement agir, & eſtans par trop forcez & violentez eſt contrainte de s'abſenter, & s'en aller. Au reſte ſe ſeruir d'inſtrument ne preiudicie point à l'immortalité: car Dieu s'en ſert bien, & y accommode ſes actiõs: & comme ſelon la diuerſité de l'air, religion & climat, Dieu produit hommes fort diuers en eſprit & ſuffiſance naturelle: car en Grece & en Italie il les produit bien plus ingenieux qu'en Moſcouie, & Tartarie: auſſi l'eſprit ſelon la diuerſité des diſpoſitions organiques, des inſtrumens corporels, raiſonne mieux ou moins. Or l'inſtrument de l'ame raiſonnable, c'eſt le cerueau & le temperament d'iceluy, duquel nous auons à parler.

4. Du temperamẽt du cerueau, & des facultez de l'ame. Diſtinction & contrarieté. Entendement ſec: vieilleſſe midy.

Temperament eſt la mixtion & proportion des quatre premieres qualitez, chaud, froid, ſec & humide, ou bien vne cinquieſme, & cõme l'armonie reſultãte de ces quatre. Or du tẽperament du cerueau viẽt & depend tout l'eſtat & l'action de l'ame raiſonnable: mais ce qui cauſe & apporte vne grãde miſere à l'hõme, eſt que les trois facultez de l'ame raiſonnable, entendement, memoire imagination, requierent & s'exercent par tẽperamens cõtraires. Le temperament de l'entendement eſt ſec, d'où vient que les aduancez en aage preualent en

Digitized by Google

entendement par dessus les ieunes, d'autant que le cerueau s'essuye & s'asseche tousiours plus: aussi les melancholiques, secs, les affligez, indignes, & qui sont à ieun (car la tristesse & le ieune dessciche) sont prudents & ingenieux, *splendor siccus animus sapientissimus: vexatio dat intellectum.* Et les bestes de temperamét plus sec comme fourmis, abeilles, elephans, sont prudentes & ingenieuses (comme les humides, tesmoin le pourceau, sont stupides, sans esprit) les meridionaux, secs & moderez en chaleur interne du cerueau, à cause du violent chaud externe. Le temperament de la memoire est humide, d'où vient que les enfans l'ont meilleure que les vieillards, & le matin apres l'humidité acquise par le dormir de la nuit plus propre à la memoire, laquelle est aussi plus vigoureuse aux Septentrionaux, i'entends icy vne humidité non aqueuse, coulante: en laquelle ne se puisse tenir aucune impression, mais aerée, gluante, grasse, & huileuse, qui facilement reçoit & retient fort, comme ce void aux peinctures faictes en l'huile. Le temperament de l'imagination est chaud, d'où vient que les Phrenetiques, Maniacles, & malades de maladies ardentes, sont excellens en ce qui est de l'imaginatiõ, poëtie, diuination, & qu'elle est forte en la ieunesse & adolescence (les Poetes & Prophetes ont fleuri en cest aage) & aux lieux mitoyens entre Septentrion, & Midy.

De la diuersité des temperamens, il aduient que l'on peut estre mediocre en toutes les trois facultés, mais non pas excellent, & que qui est excellent en l'vne des trois, est foible és autres. Que les temperamens de la mémoire & l'entendement soyent

fort differens & contraires, cela eſt clair, comme le ſec & l'humide: de l'imagination qu'il ſoit contraire aux autres, il ne ſemble pas tant, car la chaleur n'eſt pas incompatible auec le ſec & l'humide: toutesfois l'experience monſtre que les excellens en l'imagination ſont malades en l'entendement & memoire, tenus pour fols & furieux: mais cela vient que la chaleur grande qui ſert à l'imagination, conſomme & l'humidité qui ſert à la memoire, & la ſubtilité des eſprits, & figures, qui doit eſtre en la ſechereſſe qui ſert à l'entendement, & ainſi eſt contraire & deſtruit les autres deux.

5. Trois ſeuls tẽperamẽs & facultez de l'ame.

De tout cecy, il eſt euident qu'il n'y a que trois principaux temperamens, qui ſeruent & facent l'ame raiſonnable, & diſtinguent les eſprits, ſçauoir le chaud, le ſec & l'humidité: le froid ne vaut à rien, n'eſt point actif & ne ſert qu'à empeſcher tous les mouuemens & fonctions de l'ame: & quant il ſe lit ſouuent aux autheurs que le froid ſert à l'entendement, que les froids de cerueau, comme les melancholiques & les meridionaux ſont prudens, ſages, ingenieux, là le froid ſe prend non ſimplement, mais pour vne grande moderation de chaleur: car il n'y a rien plus contraire à l'entendement & ſageſſe, que la grande chaleur, laquelle au contraire ſert à l'imagination: & ſelon les trois temperamens il y a trois facultez de l'ame raiſonnable: mais comme les temperamens, auſſi les facultez reçoiuent diuers degrez, ſubdiuiſions, & diſtinctions.

6. Subdiuiſion des trois fa-

Il y a trois principaux offices & differences d'entendement, inferer, diſtinguer, élire: les ſciences qui appartiennent à l'entendement ſont la Theologie,

Digitized by Google

cultez de l'ame raiõnable. Entendement. Memoire.

ſcolaſtique, la Theorique de medecine, la Dialectique, la Philoſophie Naturelle & Morale. Il y a trois ſortes differentes de memoire. Receuoir & perdre facilement les figures. Receuoir facilemẽt & difficilement perdre. Difficilement receuoir & facilement perdre. Les ſciẽces de la memoire ſont la Grãmaire, Theorique de Iuriſprudẽce & Theologie poſitiue, Coſmographie, Arithmetique.

Imagination.

De l'imagination y a pluſieurs differences, & en beaucoup plus grand nombre que de la memoire & de l'entendement: a elle appartiennent proprement les inuentions, les facecies & brocards, les pointes & ſubtilitez, les fictions & menſonges, les figures & comparaiſons, la probité, netteté, elegance, gentilleſſe. Parquoy appartiennent à elle la poëſie, l'eloquence, muſique & generalement tout ce qui conſiſte en figure, correſpondance, harmonie, & proportion.

7. Proprietez & actions de facultez auec l'ordre d'agir.

De tout cecy appert que la viuacité, ſubtilité, promptitude, & ce que le commun appelle eſprit, eſt à l'imagination chaude: La ſolidité, maturité, verité, eſt à l'entendement ſec: L'imagination eſt actiue, bruyante, c'eſt elle qui remuë tout & met tous les autres en beſongne: L'entendement eſt action morne & ſombre: La memoire eſt puremẽt paſſiue, & voicy comment: l'imagination premierement recueille les eſpeces & figures des choſes tant preſentes par le ſeruice des cinq ſens, qu'abſentes par le benefice du ſens commun, puis les repreſente, ſi elle veut à l'entendement, qui les conſidere, examine, cuit & iuge; puis elle meſme les met en depoſt & conſerue en la memoire, cõme l'eſcriuain au papier, pour derechef quand be-

ſoin ſera les en tirer & extraire (ce que l'on appelle reminiſcẽce) ou bié ſi elle veut les recõmander à la memoire, auãt les preſenter à l'entendement. Parquoy recueillir, repreſenter à l'entendement, mettre en la memoire, & les extraire, sõt tous œuures de l'imaginatiõ. Et ainſi a elle appartiẽt le sés cõmun, la reminiſcẽce, & ne ſont point puiſſances ſeparées d'elle, comme aucuns veulent, pour faire plus de trois facultez de l'ame raiſonnable.

Le vulgaire, qui ne iuge iamais bié, eſtime & fait plus de feſte de la memoire, que des deux autres; pource qu'elle encõpte fort, a plus de monſtre & fait plus de bruit en public: & penſe-il que pour auoir bonne memoire l'on eſt fort ſçauãt, & eſtime plus la ſcience que la Sageſſe, c'eſt toutesfois la moindre des trois, qui peut eſtre auec la folie & l'impertinẽce: mais raremẽt elle excelle auec l'ẽtendemẽt & ſageſſe, car leurs temperamens ſont cõtraires. De cet erreur populaire eſt venuë la mauuaiſe inſtructiõ de la ieuneſſe, qui ſe void par tout. 8. Comparaiſon des facultez de l'ame en preéminence & dignitez.

Ils ſont touſiours apres à luy faire apprẽdre par cœur (ainſi parlent-ils) ce que les liures diſent, afin de les pouuoir alleguer, & à luy réplir & charger la memoire du bié d'autruy, & ne ſe ſoucient de luy reſueiller & eſguiſer l'entendemẽt, & former le iugemẽt, pour luy faire valoir ſon propre bien & ſes facultez naturelles, pour le faire ſage & habile à toutes choſes. Auſſi voyons nous que les plus ſçauants qui ont tout Ariſtote & Ciceron en la teſte, ſont plus ſots & plus ineptes aux affaires, & que le monde eſt mené & gouuerné par ceux qui n'en ſçauẽt rien. Par l'aduis de tous les ſages, l'entendement eſt le premier, la plus excellente &

principale piece du harnois. Si elle ioüe bien tout va bien & l'hõme eſt ſage, & au rebours ſi elle ſe meſconte, tout va de trauers: en ſecond lieu eſt l'imagination: la memoire eſt dans la derniere.

9. Image des trois facultez de l'ame.

Toutes ces differences s'entendent, peut-eſtre, encore mieux par ceſte ſimilitude, qui eſt vne peincture ou imitation de l'ame raiſonnable. En toute Cour de iuſtice y a trois ordres & eſtages, le plus haut des iuges, auquel y a peu de bruit, mais grande action: car ſans s'emouuoir & agiter ils iugent, decident, ordonnent, determinent de toutes choſes, c'eſt l'image du iugement plus haute partie de l'ame. Le ſecond des Aduocats & Procureurs, auquel y a grande agitation & bruit ſans action; car ils ne peuuent rien vuider, ny ordonner ſeulement ſecoüer les affaires, c'eſt la peincture de l'imagination, faculté remuante, inquieté qui ne s'arreſte iamais, non pas pour le dormir profond, & fait vn bruict au cerueau comme vn pot qui boult, mais qui ne reſout & n'arreſte rien. Le troiſieſme & dernier eſtage eſt du greffe & regiſtre de la Cour, ou n'y a bruit ny action, c'eſt vne paſſion, vn gardoir & reſeruoir de toutes choſes, qui repreſente bien la memoire.

11. L'ame eſt de ſoy ſçauante:

L'ame qui eſt la nature & la forme de tout animal, eſt de ſoy toute ſçauante ſans eſtre apprinſe; & ne faut point à produire ce qu'elle ſçait, & bien exercer ſes fonctiõs comme il faut, ſi elle n'eſt empeſchee, & moyennant que ſes inſtrumens ſoyent bien diſpoſez, dont a eſté bien & vrayement dit par les Sages, que nature eſt ſage, ſçauante induſtrieuſe, & rend habile à toutes choſes, ce qui eſt aiſé à monſtrer par induction. L'ame vegetatiue de ſoy sãs in-

Digitized by Google

ſtruction forme le corps en la matrice tant excellemment, puis le nourrit & le fait croiſtre, attirant la viande, la retenant & cuiſant & reiettant les excremens, elle r'engendre & refait les parties qui defaillent, ce ſont choſes qui ſe voient aux plantes, beſtes & en l'hõme. La ſenſitiue de ſoy ſans inſtruction fait aux beſtes & en l'hõme remuer les pieds, les mains & autres membres, les gratter, frotter, ſecoüer, tetter, demener les leures, plorer, rire. La raiſonnable de meſme, non ſelon l'opinion de Platon par reminiſcẽce de ce qu'elle ſçauoit auant entrer au corps, cõme ſi elle eſtoit plus aagee que le corps: ny ſelon Ariſtote par reception & aquiſition venant de dehors par les ſens eſtant de ſoy vne carte blanche & vuide: mais de ſon & ſans inſtruction, imagine, entẽd, retient, reſonne, diſcourt. Et pour ce que ceſte propoſition ſemble plus difficile à croire de la raiſonnable que des autres, elle ſe prouue premierement par le dire des plus grands Philoſophes, qui tous ont dit que les ſemences des grandes vertus & ſciences, eſtoient éparſes naturellemẽt en l'ame: Puis par raiſon tirée de l'experience, les beſtes raiſonnent, diſcourent, font pluſieurs choſes de prudence & d'entendement, comme il a eſté bien prouué cy deſſus. Ce qu'auoüant meſme Ariſtote, a rendu la nature des beſtes plus excellente que l'humaine, laquelle il fait vuider & ignorante du tout: mais les ignorants appellent cela inſtinct naturel, qui ne ſont que des mots en l'air, car apres ils ne ſçauent declarer qu'eſt-ce qu'inſtinct naturel: les hõmes melancholiques, maniaques, phrenetiques, & atteints de certaines maladies qu'Hypocrates appelle diuines, ſans l'auoir apprins

Empedocles. Hypocrate. Galen.

Academio. Philo, Iude.

Ch. 8. 5.

Digitized by Google

parlent Latin, font des vers, discourent prudemment & hautement, deuinent les choses secrettes & à venir (lesquelles choses les sots ignorans attribueront au diable ou esprit familier) bien qu'ils fussent auparauant idiots & rustiques, & que depuis sont retournez tels apres la guarison. Item, y a des enfans qui bien tost apres estre nays ont parlé, comme ceux qui sont venus de parens vieils: d'où ont-ils appris & tiré tout cela, tant les bestes que les hommes?

Si toute science venoit comme veut Aristote des sens, il s'ensuiuroit que ceux qui ont les sens plus entiers & plus vifs, seroient plus ingenieux & plus sçauans, & se void le contraire souuent, qu'ils ont l'esprit plus lourd & sont plus mal habiles, & plusieurs se sont priuez à escient de l'vsage d'iceux, afin que l'ame fist mieux & plus librement ses affaires. Et seroit chose honteuse & absurde, que l'ame tant haute & diuine questat son bien des choses si viles & caduques, comme les sens: car c'est au rebours que les sens ont tout de l'ame, & sans elle ne sont & ne peuuent rien: & puis en fin que peuuent apperceuoir les sens sinon les accidens & superficies des choses: Car les natures, formes: les tresors & secrets de natute nullement.

11. Et non par le benefice des sens.

Mais on demandera pourquoy donc ces choses ne se font elles tousiours par l'ame? Pourquoy ne fait-elle en tout temps ses propres fonctiõs, & que plus foiblemẽt & plus mal elle les fait en vn tẽps qu'autre? L'ame raisonnable agit plus foiblement en la ieunesse qu'en la vieillesse: & au contraire la vegetatiue forte & vigoureuse en la ieunesse, est foible en la vieillesse, en laquelle elle ne peut refaire les

12. Obiectiõ & sa response.

Digitized by Googl

dens tõbées cõme en la ieuneſſe. La raiſonnable, fait en certaines maladies ce qu'elle ne peut en sã-té, & au rebours en sáté ce qu'elle ne peut en maladie. A quoy pour toute la reſponſe (touchée cy-deſſus) eſt que les inſtrumens deſquels l'ame a beſoin pour agir, ne ſont ny ne peuuent touſiours eſtre diſpoſez comme il faut pour exercer toutes fonctions, & faire tous effors, voire ils ſont contraires, & s'entr'empeſchent: & pour dire plus court & plus clairement, c'eſt que le temperamẽt du cerueau, duquel a eſté tãt parlé cy-deſſus, par lequel & ſelon lequel l'ame agit, eſt diuers & chãgeant, & eſtant bon pour vne fonction d'ame, eſt contraire à l'autre: eſtant chaud & humide en la ieuneſſe eſt bon pour la vegetatiue, & mal pour la raiſonnable, & au cõtraire froid & ſec en la vieilleſſe, eſt bon pour la raiſõnable, mal pour la vegetatiue: Par maladie ardente fort eſchaufé & ſubtiliſé eſt propre à l'inuention & diuinatiõ, mais impropre à maturité & ſolidité de iugemẽt & ſageſſe.

De l'vnité & ſingularité ou pluralité des ames en l'hõme, les opiniõs & raisõs ſont fort diuerſes entre les Sages. Qu'il y en aye trois eſſentiellemẽt diſtinctes, c'eſt l'opinion des Egyptiens, & d'aucuns Grecs, cõme Platoniciẽs: Mais c'eſt choſe eſtrãge qu'vne meſme choſe aye pluſieurs formes eſſentielles. Que les ames ſoiẽt ſingulieres & à chacũ hõme la ſiẽne: c'eſt l'opiniõ de pluſieurs, cõtre laquelle l'õ dit qu'il faudroit ou qu'elle fut toute mortelle, ou biẽ en partie mortelle en la vegetatiue & ſẽſitiue, & en partie immortelle en la raisõnable, & ainſi ſeroit diuiſible. Qu'il n'y en aye qu'vne ſeule raisõnable generalemẽt de tous hõmes, c'eſt l'opi-

De l'vnité & pluralité des ames.

nion des Arabes, venuë de Themiſtius Grec, mais refutée par pluſieurs; La plus cõmune opinon eſt qu'il n'y en a en chacũ homme qu'vne en ſubſtance, cauſe de la vie & de toutes les actions, laquelle eſt toute en tout, & toute en chaſque partie: mais elle eſt garnie & enrichie d'vn tres-grand nõbre de diuerſes facultez & puiſsãces meruei leuſemẽt differentes, voire contraires les vnes aux autres, ſelon la diuerſité des vaiſſeaux & inſtrumens ou elle eſt tenuë & des obiects qui luy ſont propoſez. Elle exerce l'ame ſenſitiue & raiſonnable au cerueau, la vitale & iraſcible au cœur, la naturelle vegetatiue & concupiſcible au foye, la genitale aux genitoires, ce ſont les principales & capitales, ne plus ne moins que le Soleil vn en ſon eſſence, départãt ſes rayõs en diuers endroits eſchauffe en vn lieu, eſclaire en vn autre, fond la cire, ſeiche la terre, blanchit la neige, noircit la peau, diſſipe les nuées, tarit les eſtangs, mais quand & comment: ſi tout entiere & en vn coup, ou ſi ſucceſſiuemẽt elle arriue au corps, c'eſt vne queſtiõ.

14. Quand & comment l'ame eſt au corps.

La cõmune opinió venuë d'Ariſtote eſt que l'ame vegetatiue & ſenſitiue qui eſt toute materielle & corporelle, eſt en la ſemẽce, & auec elle deſcẽduë des parẽs, laquelle cõforme le corps en la matrice, & iceluy faict, arriue la raiſonnable de dehors: & que pour cela il n'y a deux ny trois ames, ny enſẽble ny ſucceſſiuement, & ne ſe corrompt la vegetatiue par l'arriuée de la ſenſuiue, ny la ſenſitiue par l'arriuée de la raisõnable: Ce n'eſt qu'vne qui ſe fait, s'acheue & ſe parfait auec le tẽps, & par degrez, comme la forme artificielle de l'homme, qui ſe peindroit par pieces l'vne apres l'autre, la teſte,

by Google

puis la gorge, le ventre, &c. Autres veulent qu'elle y entre toute entiere auec toutes ses facultez en vn coup, sçauoir lors que le corps est tout organizé, formé, & tout acheué d'estre faict, & qu'auparauant n'y a eu aucune ame, mais seulement vne vertu & energie naturelle, forme essentielle de la semence, laquelle agissant par les esprits qui sont en ladite semence, comme par instrument, forme & bastit le corps, & agence tous les membres : ce qu'estāt faict, ceste energie s'esuanoüit & se perd, & par ainsi la semence cesse d'estre semence, perdant sa forme par l'arriuée d'vn autre plus noble qui est l'ame humaine : laquelle faict que ce qui estoit semence, est maintenant homme.

16. Immortalité de l'ame.

L'immortalité de l'ame est la chose la plus vniuersellement, religieusement, & plausiblement receuë par tout le monde (i'entends d'vne externe & publique profession, non d'vne interne, serieuse & vraye creance, dequoy sera parlé cy-apres) la plus vtilemēt creuë, la plus foiblemēt prouuée & establie par raisons & moyens humains. Il semble y auoir vne inclination & disposition de nature à croire, car l'homme desire naturellement allonger & perpetuer son estre, d'où vient aussi ce grand & furieux soin & amour de nostre posterité & succession. Puis deux choses seruent à la faire valoir & rendre plausible, l'vne est l'esperance de gloire & reputation, & le desir de l'immortalité du nom, qui tout vain qu'il est, a vn merueilleux credit au monde; l'autre est l'impression, que les vices qui se desrobent de la veuë & cognoissance de l'humaine iustice demeurent tousiours en butte à la diuine: qui les chastiera, voire apres la mort. L.2.c.5.

Cecy est le 14. de ceste Edition nouuelle, pag. 92.

DES PARTIES DE L'AME humaine, & premierement.

DE L'ENTENDEMENT; PLVS *haut & noble partie d'icelle, imaginations, raisons, discours, esprit, iugement, volonté, de la verité, & de l'Incarnation.*

CHAP. XVI.

De la 1. Edition de Bourdeaux, pag. 131.

C'Est vn fons d'obscurité plein de creux & de cachots, vn labyrinthe, vn abisme confus & bien entortillé, que cét esprit humain: c'est l'œconomie de ceste grande & haute partie intellectuelle de l'ame où y a tant de pieces, facultez, actions, & mouuements diuers, dont y a aussi tant de noms, & s'y trouuent tant de difficultez, obiections, & de doubtes.

Distinction des pieces de l'entendemẽt.

Cet entendement (ainsi l'appellerons nous d'vn nom general) *intellectus meus*, nous est vn suiet general, ouuert & disposé à receuoir & embrasser toutes choses, comme la matiere premiere, & le miroir de toutes formes, *Intellectus est omnia*. Il est capable d'entẽdre toutes choses, mais soy-mesme, ou point, (tesmoin vne si grande & presque infinie diuersité d'opinions d'iceluy, de doubtes & obiections qui croissent tous les iours) ou bien sombrement, indigestemẽt, & par reflectiõ de la cognois-

ſance des choſes à ſoy meſme, par laquelle il sẽt & cognoiſt qu'il entẽd, & a puiſſance & faculté d'entendre, c'eſt la maniere que les eſprits ſe cognoiſſent eux meſmes.

P. 150. lig. 23. de la 1. Edition de Bourdeaux, ch. 18. qui eſt le 16. ch. de ceſte Edition, pag. 109. lig. 8.

Ce n'eſt point le diable ny l'eſprit, cõme il penſe, mais c'eſt l'effect de l'imaginatiõ ou de celle de l'agent qui fait telles choſes, ou du patient & ſpectateur qui penſe voir ce qu'il ne voit point.

P. 137. lig. 17. de la 1. Edition de Bourdeaux, ch. 23. qui eſt le 22. de la nouuelle, pag. 128. lig. 33.

Qui ſe deſpoüille des biens, ſe deſcharge de tant de deuoirs, & de difficultés qu'il y a bien & loyalemẽt ſe gouuerner aux biens, en leur acquiſition, conſeruation, diſtribution, vſage & emploits. C'eſt donc fuyr la beſogne.

P. 197. ligne. 10. de l'Edition de Bourdeaux ch. 24. qui eſt le 23. de la nouuelle, pag. 150. lig. 5.

2. Foible & iniuſte.

Or c'eſt paſſion d'ame foible, c'eſt vne ſotte & feminine pieté, qui viẽt de moleſſe & foibleſſe d'ame, eſmeuë, & troublée, elle loge.

Ce ch. eſt le 48. de l'Edition nouuelle, pag. 295.

SEIGNEVRS ET ESCLAVES, maiſtres & ſeruiteurs.

CHAP. XLIV.

L'Edition de Bourdeaux, pag. 249.

1. Vſage des eſclaues.

L'Vſage des eſclaues & la puiſsãce des ſeigneurs ou maiſtres ſur eux, biẽ que ce ſoit choſe vſitée

Vniuersel & contre nature.

par tout le monde, & de tout temps (sauf depuis quatre cens ans qu'elle s'est relaschée, mais qui se retourne mettre sus) la generalité ou vniuersité n'est pas certaine preuue ny marque infaillible de nature, tesmoin les sacrifices des bestes, specialement des hommes, obseruez & tenus pour actes de pieté par tout le monde: qui toutesfois sont contre nature. La malice humaine passe tout, force nature, fait passer en force de loy tout ce qu'elle veut: n'y a cruauté ny meschanceté si grande, qu'elle ne face tenir pour vertu & pieté.

Ce ch. respond au 51. de l'Edition nouuelle, pag. 279.

LEGISLATEVRS, PRESCHEURS, *instructeurs.*

CHAP. XLVII.

De la premiere Edition de Bourdeaux, pag. 264.

C'Est vne des vanitez de l'hõme, de prescrire des loix & des regles qui excedẽt l'vsage & la forme humaine: c'est la coûtume des Prescheurs & Legislateurs, de proposer les images de vie, que ny le proposãt, ny les auditeurs n'ont esperãce aucune, ny bien souuẽt, qui plus est, la volõté de suiure. L'hõme s'oblige à estre neceſſaire en faute, & se taille à sõ escient de la besogne plus qu'il ne sçauroit faire: il n'y a si homme de bien, que s'il est examiné selon les loix & deuoirs en ses actions & pensées, qui ne soit capable de mort cent fois. La Sagesse humaine n'arriue iamais au deuoir qu'elle

meſme ſe preſcrit, outre l'iniuſtice qui eſt en cecy, c'eſt expoſer en mocquerie à riſée toutes choſes, il faudroit qu'il y euſt plus de proportion entre le commandement & l'obeyſſance, le debuoir & le pouuoir. Et ces faiſeurs de regles ſont les premiers mocqueurs : car ils ne font rien, & ſouuent encores tout au rebours de ce qu'ils conſeillẽt, les Preſcheurs, Legiſlateurs, Iuges, Medecins : le mõde vit ainſi, l'on inſtruict & l'on enioint de ſuyure les regles & preceptes, & les hommes en tiennent vn autre, non par deſreglemẽs de vie & mœurs ſeulement, mais ſouuent par opinion & par iugement contraire. Autre choſe eſt de parler en chaire & en chambre, donner leçon au peuple & la donner à ſoy-meſme, ce qui eſt bon & de miſe à ſoy, ſeroit ſcandaleux & abominable au commun, mais Seneque reſpond à cela, *quoties parũ fiduciæ eſt in his in quibus imperas, amplius exigendum eſt quã ſatis eſt, vt præſtetur quantum ſatis eſt, in hoc omnis hyperbole excedit, vt ad verum mendacio veniat.*

Pag. 280. *lig.* 17. *du c.* 53. *de la premier Edition, qui eſt le* 57. *de la nouuelle.* *Pag.* 263. *lig.* 6.

Qu'elle freneſie de s'expoſer à perdre ſes membres & receuoir des playes, leſquelles ne font point mourir, mais rendent la vie ſubjecte, au fer & au feu, plus douloureuſe & penible mille fois que la mort. Se ſacrifier & ſe perdre pour tel que tu n'as iamais veu, qui ne ſe ſoucie ny pẽſa iamais à toy, mais veut monter ſur ton corps mort ou eſtropié, pour eſtre plus haut & voir de plus loing?

Pag. 293. *ligne* 18. *du ch.* 56. *de la premiere Edition, qui eſt le* 60. *de la nouuelle, pag.* 300. *lig.* 5.

Il ſemble bien à aucuns que l'honneur n'eſt ſeu-

lement ny propremẽt à bien administrer & s'acquiter des grandes charges (il n'eſt pas en la puiſſance de tous s'y employer) mais à bien faire, ce qui eſt de ſa profeſſion: car toute loüange eſt à bien faire ce que nous auons à faire. Celuy qui ſur l'Eſchafaut iouë bien le perſonnage d'vn valet, n'eſt pas moins loüé, que celuy qui repreſente le Roy: & à celuy qui ne peut trauailler en ſtatuë d'or: celles de cuiure ou de terre ne luy peuuent faillir: où il peut auſſi bien monſtrer la perfection de ſon art. Toutesfois il ſemble mieux que l'hõneur eſt bien deu, que pour les actions, ou y a de la difficulté, ou du danger. Toutes iuſtes & legitimes, & d'obligation ne sõt de tel merite, ny dignes de tel loyer: qui n'eſt cõmun ny ordinaire, ny pour toutes perſõnes & toutes actions. Ainſi toute femme chaſte, toute preude perſonne n'eſt d'honneur. Il faut outre la probité, encores la difficulté, la peine, le danger. Encores y adiouſtes l'on l'vtilité publique. Qu'elles ſoient tant que l'on veut priuément, bonnes & vtiles, elles auront l'approbation & bonne renommée parmy les cognoiſſants, la ſeuerité & protection des loix: mais non l'honneur qui eſt public & a plus de dignité, de ſplendeur, & d'eſclat.

Au lieu 2. de la 1. Edition, pag. 298. lig. 1. de la preface qui reſpond à la pag. 306. lig. 23. de ceſte Edition.

Ie viens apres eux & au deſſous eux: mais ie dis de bonne foy ce que i'en penſe & en croy, clairemẽt & nettemẽt, ie ne doute pas que les malicieux, gẽs de moyen eſtage ny mordent: & qui s'en peut garder; mais ie me fie que les ſimples & debonnaires & les Ætheriens & ſublimes en iugerõt equitable-

ment. Ce ſont les deux bouts & eſtages de paix & ſerenité. Au milieu ſont tous les troubles, tempeſtes, & les Metheores, comme a eſté dit.

CHAP. I.

De la 1. Edition, pag. 299. qui reſpond à la pag. 312. de ceſte Edition.

QVi a enuie d'eſtre ſage, il faut dés l'entrée qu'il ſe delibere & reſolue de ſe deliurer, preſeruer & garantir de deux maux, qui ſont du tout contraires & formels empeſchemens de Sageſſe: l'vn eſt externe, ce ſont les opinions & vices populaires, la contagion du monde : l'autre interne, ce ſont les paſſions: ainſi ſe faut-il garder du monde, & de ſoy-meſme. Deſia ſe void combien cecy eſt difficile: & comment l'on ſe pourra deffaire de ces deux ? La Sageſſe eſt difficile & rare, c'eſt icy la plus grande peine, & preſque le ſeul effort qu'il y a pour paruenir à la Sageſſe. Cecy gaigné, le reſte ſera aiſé: c'eſt la premiere diſpoſition à la Sageſſe, qui eſt à ſe garder & preſeruer du mal contraire à ſon deſſein. Et cecy eſt le fruict de tout le premier liure, auquel l'on a peu apprendre à cognoiſtre le monde & ſoy-meſme, & par ceſte cognoiſſance eſtre aduerty & induict à s'en bien garder. Et ainſi le commencement de ce liure ſera la fin & le fruict du precedent.

Parlons premierement du mal externe.

VNIVERSELLE ET PLEINE LIberté d'eſprit, tant en iugement qu'en volonté, ſeconde diſpoſition à la Sageſſe.

CHAP. II.

Pag. 308. de la 1. Edition, qui reſpond à la page 321. de ceſte Edition.

1. Premiere partie Liberté de iugement.

L'Autre diſpoſition à la Sageſſe, qui ſuit ceſte premiere, (qui nous a mis hors ceſte captiuité & confuſion externe & interne populaire & paſſionnée) c'eſt vne pleine, entiere, & genereuſe liberté d'eſprit, qui eſt double, ſçauoir de iugemẽt, & de volonté. Pour la premiere du iugement, nous auons iaſſez monſtré, que c'eſt foibleſſe & ſottiſe niaiſe de ſe laiſſer mener comme buffles, croire & receuoir toutes impreſſions, que les ayant receuës s'y opiniaſtrer, condamner le contraire c'eſt folie, preſomption; perſuader & induire autruy, c'eſt rage & iniuſte tyrannie. Maintenãt nous diſons & donnons donc vne belle & des premieres leçons de ſageſſe, retenir en ſurſeance ſon iugement, c'eſt à dire, ſouſtenir, contenir, & arreſter ſon eſprit dedans les barrieres de la conſideration, & action d'examiner, iuger, poiſer toutes choſes, (c'eſt ſa vraye vie, ſon exercice perpetuel) ſans s'obliger ou s'engager à opinion aucune, ſans reſoudre ou determiner, ny ſe coiffer ou eſpouſer aucune choſe. Cecy ne touche point les veritez diuines, que la Sageſſe eternelle nous a reuelez qu'il faut receuoir auec toute humilité, & ſubmiſſion,

L 1. c. 7.

croire,& adorer tout ſimplemẽt: ny auſſi ſes actiõs externes & communes de la vie, l'obſeruance des loix, couſtumes, & ce qui eſt en vſage ordinaire, *nõ enim Deus iſta ſcire, ſed tãtummodo vti voluit*, car en toutes ces choſes il ſe faut accorder & accõmoder auec le commun ; ne rien gaſter ou remuer. Il en faut rendre compte à autruy : mais les penſées, opinions, iugemens, ſont tous noſtres & libres.

Or cecy eſt premierement ſe maintenir à ſoy & en liberté, *hoc liberiores & ſolutiores ſumus quia nobis integra iudicandi poteſtas manet*. C'eſt garder modeſtie & recognoître de bõne foy la cõditiõ humaine pleine d'ignorance, foibleſſe, incertitude: *Cogitationes mortalium timidæ, incertæ adinuentiones noſtræ, & prouidentiæ : Deus nouit cogitationes hominũ, quoniam vanæ ſunt*. C'eſt auſſi éuiter pluſieurs eſcueils & dãgers, cõme ſont patticiper à pluſieurs erreurs produicts par la fantaiſie humaine, & dont tout le monde eſt plein : eſtre plus contraint de ſe deſmentir & deſdire ſa creance, car combien de fois le temps nous a il fait voir, que nous eſtions trompez, & meſcontez en nos penſées, & nous a forcez de changer d'opinion ? C'eſt auſſi s'infraſquer en querelles, diuiſions, diſputes ; offenſer pluſieurs parties : car prenons le plus fameux party, & la plus receuë opinion qui ſoit, encores faudra il attaquer & combatre pluſieurs autres partis. Or ceſte ſurſeance de iugement nous met à l'abry de tous ces inconueniens. C'eſt auſſi ſe tenir en repos & tranquilité, loing des agitations & des vices, qui viennent de l'impreſſion de l'opinion & ſcience, que nous penſons auoir des choſes. Car de là viennent l'orgueil, l'ambition, les deſirs immoderez,

2. Cõbien bonne & vile

l'opiniaſtreté, preſomption, amour de nouuelleté, rebellion, deſobeyſſance. Et puis apres c'eſt la doctrine & la practique de tous les ſages, grands & habiles eſprits, deſquels la plus-part, & les plus nobles ont faict expreſſe profeſſion d'ignorer & douter: diſans qu'il n'y a rien en nature que le doute; qu'il n'y a rien plus certain que l'incertitude: que de toutes choſes l'on peut eſgalement diſcourir, & cent pareilles. Les autres encores qu'ils ayẽt fait les dogmatiſtes & affirmatifs, c'eſt toutesfois de mines & de paroles ſeulement, pour monſtrer iuſques où alloit leur eſprit, au pourchas & en la queſte de la verité : *quam docti fingunt magis, quam norunt*, donnant toutes choſes non à autre ny plus fort titre, que de probabilité & vraye ſemblance: & les traittant diuerſement, tantoſt d'vn viſage & en vn ſens, tantoſt d'vn autre, par demandes problematiquement, pluſtoſt enquerant qu'inſtruiſant, & monſtrant ſouuent qu'ils ne parlent pas à certes, mais par ieu & par exercice, *non tam id ſenſiſſe quod dicerent, quam exercere ingenia materia difficultate voluiſſe videntur*. Et qui croira que Platon aye voulu donner ſa Republique & ſes idées, Pythagoras ſes Nombres, Epicure ſes Atomes, pour argent contant? ils prenoient plaiſir à pourmener leurs eſprits en des inuentions plaiſantes & ſubtiles, *quæ ex ingenio finguntur, non ex ſcientia vi*. Quelquesfois auſſi ont-ils eſtudié à la difficulté, pour couurir la vanité de leur ſubiect, & occuper la curioſité des eſprits.

Les dogmatiſtes & affirmatifs, qui ſont venus depuis, d'eſprit pedanteſque, preſomptueux

hayſſent & condamnent arroganmiẽt ceſte regle de Sageſſe, aymans mieux vn affirmatif teſtu, & contraire à leur party, qu'vn modeſte & paiſible qui doute & ſur-ſoit ſon iugement, c'eſt à dire, vn fol qu'vn ſage : ſemblables aux femmes qui ayment mieux qu'on les contrediſe iuſques à iniures, que ſi par froideur & meſpris, l'on ne leur diſoit rien : par où elles penſent eſtre deſdaignées & condamnées. En quoy ils monſtrent leur iniquité. Car pourquoy ne ſera-il loiſible de douter & conſiderer comme ambiguës les choſes ſans rien determiner, comme à ceux d'affermer? Mais pourquoy ne ſera-il permis de candidement confeſſer que l'on ignore, puis qu'en verité l'on ignore, & tenir en ſuſpens ce dequoy ne ſommes aſſeurez? 3. Defenduë cõtre les dogmatiſtes preſomptueux.

Voicy donc la premiere liberté d'eſprit, ſurſeance & arreſt de iugement, c'eſt la plus ſeure aſſiette & l'eſtat plus heureux de noſtre eſprit : qui par elle demeure droict, ferme, raſſis, inflexible, ſans branſle & agitation aucune, *Inter viſa vera vel falſa ad animi aſſenſum nihil interest*. C'eſt à peu prés & en quelque ſens l'Ataraxie des Pyrroniens qu'ils appellent le ſouuerain bien, la neutralité & indifference des Academiciens, de laquelle eſt germain ou procede, de rien ne s'eſtonner, ne rien admirer, le ſouuerain bien de Pytagoras, la vraye magnanimité d'Ariſtote, *Nihil admirari propè res eſt vna Numici, ſolaque quæ poſſit facere & ſeruare beatum.*

Or le vray moyen d'obtenir & ſe maintenir en ceſte belle liberté de iugement, & qui ſera encores vne autre belle leçon & diſpoſition à la ſa- 5. Moyens de l'obtenir.

Eſprit vniuerſel.

geſſe, c'eſt d'auoir vn eſprit vniuerſel, iettãt ſa veuë & conſideration ſur tout l'vniuers, & non l'aſſeoir en certain lieu, loy, couſtume, & maniere de vie, (auec la modification ſuſdite, tant au croire qu'au faire) eſtre citoyen du mõde, comme Socrates, & non d'vne ville? embraſſant par affection tout le genre humain, c'eſt ſottiſe & foibleſſe que de penſer que l'on doit croire & viure par tout comme en ſon village, en ſon pays, & que les accidens qui aduiennent icy touchent & ſon communs au reſte du monde. Le ſot, ſi l'on recite y auoir autres creances, couſtumes, loix, toutes contraires à celles qu'il voit tenir & vſiter, il les abomine & condamne promptement comme barbarie, ou bien il meſcroit tels recits, tant il a l'ame aſſeruie aux ſiẽnes municipales, qu'il eſtime eſtre les ſeules vrayes, naturelles, vniuerſelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'eſt pas de ſon gouſt & vſage, & ſemble que nous n'auons autre touche de la verité & de la raiſon, que l'exẽple & l'idée des opinions & vsãces du pays, où nous sõmes. Or il ſe faut affrãchir de cette brutalité, & ſe faut repreſenter cõme en vn tableau ceſte grande image de noſtre mere nature en ſon entiere majeſté, remarquer là dedans vn Royaume, vn Empire, & peut eſtre ce Monde (car c'eſt vne grande & authentique opinion, qu'il y en a pluſieurs) cõme le traict d'vne poincte tres-delicate, & y lire vne ſi generale & conſtante varieté en toutes choſes, tant d'honneurs, de iugemens, creances, couſtumes, loix, tant de remuëmens d'eſtats, changemens de fortune, tant de victoires & cõqueſtes enſeuelies, tant de pompes, cours, grandeurs eſuanouys: par là l'on append à ſe coguoi-

ſtre, n'admirer rien, ne trouuer rien nouueau ny eſtrange, s'affermir & reſoudre par tout.

6. Moyés d'acquerir cet eſprit vniuerſel c. 37.38. chap. 8.

Pour acquerir & obtenir cet eſprit vniuerſel, galant, libre, & ouuert (car il eſt rare & difficile, & tous n'en ſont capables non plus que de ſageſſe) pluſieurs choſes y ſeruent? premierement ce qui a eſté dit au liure premier de la grande varieté, difference & inegalité des hommes: Ce qui ſe dira en ceſtuy-cy de la grande diuerſité des loix & couſtumes qui ſont au monde: Puis ce que diſent les anciens de l'aage, eſtats, & changemẽs du mõde. Les preſtres Egyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier Roy (dont y auoit plus d'onze mille ans, duquel & de tous les ſuiuans luy firent voir les effigies & ſtatuës tirées au vif) le Soleil auoit changé quatre fois de route. Les Chaldeens du temps de Diodore, comme il dit, & Ciceron, tenoient regiſtre de 4. cens mille tant d'ans! Platon dit que ceux de la ville de Saïs auoient des memoires par eſcrit de huict mille ans, & que la ville d'Athenes, fuſt baſtie mil ans auant ladite ville de Saïs. Ariſtote, Pline, & autres, ont dit que Zoroaſte viuoit ſix mille ans auãt l'aage de Platõ. Aucuns ont dit que le monde eſt de toute eternité, mortel & renaiſſant à pluſieurs viciſſitudes, d'autres & les plus nobles Philoſophes ont tenu le monde pour vn Dieu, fait par vn autre Dieu plus grand; ou bien comme Platon aſſeure, & autres, & y a tres-grãde apparence en ſes mouuemẽs, que c'eſt vn animal compoſé de corps & d'eſprit: lequel eſprit logeant en ſon centre s'eſpãd par nombres du muſique en ſa circonferẽce, & ſes pieces auſſi, le ciel, les eſtoilles compoſées de corps & d'ame, mortelles a

Digitized by Google

Cech.eſt le 14. de ceſte Edition nouuelle, pag. 91.

DES PARTIES DE L'AME humaine, & premierement.

DE L'ENTENDEMENT; PLVS haut & noble partie d'icelle, imaginations, ruiſons, diſcours, eſprit, iugement, volonté, de la verité, & de l'Incarnation.

CHAP. XVI.

De la 1. Edition de Bourdeaux, pag 131.

CEST vn fons d'obſcurité plein de creux & de cachots, vn labyrinthe, vn abiſme confus & bien entortillé, que cét eſprit humain: c'eſt l'œconomie de ceſte grande & haute partie intellectuelle de l'ame où y a tant de pieces, facultez, actions, & mouuements diuers, dont y a auſſi tant de noms, & s'y trouuent tant de difficultez, obiections, & de doubtes.

Diſtinction des pieces de l'entendemẽt,

Cet entendement (ainſi l'appellerons nous d'vn nom general) *intellectus meus*, nous eſt vn ſuiet general, ouuert & diſpoſé à receuoir & embraſſer toutes choſes, comme la matiere premiere, & le miroir de toutes formes, *Intellectus eſt omnia*. Il eſt capable d'entẽdre toutes choſes, mais ſoy-meſme, ou point, (teſmoin vne ſi grande & preſque infinie diuerſité d'opinions d'iceluy, de doubtes & obiections qui croiſſent tous les iours) ou bien ſombrement, indigeſtemẽt, & par reflectiõ de la cognoiſ-

ſance des choſes à ſoy meſme, par laquelle il sẽt & cognoiſt qu'il entẽd, & a puiſſance & faculté d'entendre, c'eſt la maniere que les eſprits ſe cognoiſſent eux meſmes.

Pa. 150. lig. 23. de la 1. Edition de Bourdeaux, ch. 18. qui eſt le 16. ch. de ceſte Edition, pag. 109. lig. 8.

Ce n'eſt point le diable ny l'eſprit, cõme il penſe, mais c'eſt l'effect de l'imaginatiõ ou de celle de l'agent qui fait telles choſes, ou du patient & ſpectateur qui penſe voir ce qu'il ne voit point.

P. 137. lig. 17. de la 1 Edition de Bourdeaux, ch. 23. qui eſt le 22 de la nouuelle, pag. 128 lig. 33.

Qui ſe deſpoüille des biens, ſe deſcharge de tant de deuoirs, & de difficultés qu'il y a bien & loyalemẽt ſe gouuerner aux biens, en leur acquiſition, conſeruation, diſtribution, vſage & emploits. C'eſt donc fuyr la beſogne.

P. 197. ligne. 10. de l'Edition de Bourdeaux ch. 24. qui eſt le 23. de la nouuelle, pag. 150. lig. 5.

2. Foible & iniuſte.

Or c'eſt paſſion d'ame foible, c'eſt vne ſotte & feminine pieté, qui viẽt de moleſſe & foibleſſe d'ame, eſmeuë, & troublée, elle loge.

Ce ch. eſt le 48. de l'Edition nouuelle, pag. 295.

SEIGNEVRS ET ESCLAVES, maiſtres & ſeruiteurs.

CHAP. XLIV.

L'Edition de Bourdeaux, pag. 249.

1. Vſage des eſclaues,

L'Vſage des eſclaues & la puiſsãce des ſeigneurs ou maiſtres ſur eux, biẽ que ce ſoit choſe vſitée

Vniuer-sel & contre nature,

par tout le monde, & de tout temps (sauf depuis quatre cens ans qu'elle s'est relaschée, mais qui se retournera mettre sus) la generalité ou vniuersité n'est pas certaine preuue ny marque infaillible de nature, tesmoin les sacrifices des bestes, specialement des hommes, obseruez & tenus pour actes de pieté par tout le monde: qui toutesfois sont contre nature. La malice humaine passe tout, force nature, fait passer en force de loy tout ce qu'elle veut: n'y a cruauté ny meschanceté si grande, qu'elle ne face tenir pour vertu & pieté.

Ce chapitre respond au 51. de l'Edition nouuelle, pag. 279.

LEGISLATEVRS, PRESCHEURS, INSTRVCTEURS.

CHAP. XLVII.

De la premiere Edition de Bourdeaux, pag. 264.

C'EST vne des vanitez de l'hõme, de prescrire des loix & des regles qui excedẽt l'vsage & la forme humaine: c'est la coûtume des Prescheurs & Legislateurs, de proposer les images de vie, que ny le proposãt, ny les auditeurs n'ont esperãce aucune, ny bien souuẽt, qui plus est, la volõté de suiure. L'hõme s'oblige à estre necessaire en faute, & se taille à sõ escient de la besogne plus qu'il ne sçauroit faire: il n'y a si homme de bien, que s'il est examiné selon les loix & deuoirs en ses actions & pensées, qui ne soit capable de mort cent fois. La Sagesse humaine n'attiue iamais au deuoir qu'elle

meſme ſe preſcrit, outre l'iniuſtice qui eſt en cecy, c'eſt expoſer en mocquerie à riſée toutes choſes, il faudroit qu'il y euſt plus de proportion entre le commandement & l'obeyſſance, le debuoir & le pouuoir. Et ces faiſeurs de regles ſont les premiers mocqueurs: car ils ne font rien, & ſouuent encores tout au rebours de ce qu'ils conſeillẽt, les Preſcheurs, Legiſlateurs, Iuges, Medecins: le mõde vit ainſi, l'on inſtruict & l'on enioint de ſuyure les regles & preceptes, & les hommes en tiennent vn autre, non par deſreglemẽs de vie & mœurs ſeulement, mais ſouuent par opinion & par iugement contraire. Autre choſe eſt de parler en chaire & en chambre, donner leçon au peuple & la donner à ſoy-meſme, ce qui eſt bon & de miſe à ſoy, ſeroit ſcandaleux & abominable au commun, mais Seneque reſpond à cela, *quoties parũ fiduciæ eſt in his in quibus imperas, amplius exigendum eſt quã ſatis eſt, vt præſtetur quantum ſatis eſt, in hoc omnis hyperbole excedit, vt ad verum mendacio veniat.*

Pag. 280. *lig.* 17. *du c.* 53. *de la premier Edition, qui eſt le* 57. *de la nouuelle.* *Pag.* 263. *lig.* 6.

Qu'elle freneſie de s'expoſer à perdre ſes membres & receuoir des playes, leſquelles ne font point mourir, mais rendent la vie ſubjecte, au fer & au feu, plus douloureuſe & penible mille fois que la mort. Se ſacrifier & ſe perdre pour tel que tu n'as iamais veu, qui ne ſe ſoucie ny pẽſa iamais à toy, mais veut monter ſur ton corps mort ou eſtropié, pour eſtre plus haut & voir de plus loing?

Pag. 293. *ligne* 18. *du ch.* 56. *de la premiere Edition, qui eſt le* 60. *de la nouuelle, pag.* 300. *lig.* 5.

Il ſemble bien à aucuns que l'honneur n'eſt ſeu-

lement ny propremẽt à bien administrer & s'acquiter des grandes charges (il n'eſt pas en la puiſſance de tous s'y employer) mais à bien faire, ce qui eſt de ſa profeſſion: car toute loüange eſt à bien faire ce que nous auons à faire. Celuy qui ſur l'Eſchafaut iouë bien le perſonnage d'vn valet, n'eſt pas moins loüé, que celuy qui repreſente le Roy: & à celuy qui ne peut trauailler en ſtatuë d'or: celles de cuiure ou de terre ne luy peuuent faillir: où il peut auſſi bien monſtrer la perfection de ſon art. Toutesfois il ſemble mieux que l'hõneur eſt bien deu, que pour les actions, ou y a de la difficulté, ou du danger. Toutes iuſtes & legitimes, & d'obligation ne sõt de tel merite, ny dignes de tel loyer: qui n'eſt cõmun ny ordinaire, ny pour toutes perſõnes & toutes actions. Ainſi toute femme chaſte, toute preude perſonne n'eſt d'honneur. Il faut outre la probité, encores la difficulté, la peine, le danger. Encores y adiouſtes l'on l'vtilité publique. Qu'elles ſoient tant que l'on veut priuément, bonnes & vtiles, elles auront l'approbation & bonne renommée parmy les cognoiſſants, la ſeuerité & protection des loix: mais non l'honneur qui eſt public & a plus de dignité, de ſplendeur, & d'eſclat.

Au liu. 2. de la 1. Edition, pag. 298. lig. 1. de la preface qui reſpond à la pag. 306. lig. 25. de ceſte Edition.

Ie viens apres eux & au deſſous eux: mais ie dis de bonne foy ce que i'en penſe & en croy, clairemẽt & nettemẽt, ie ne doute pas que les malicieux, gẽs de moyen eſtage ny mordent: & qui s'en peut garder; mais ie me fie que les ſimples & debonnaires & les Ætheriens & ſublimes en iugerõt equitable-

ment. Ce ſont les deux bouts & eſtages de paix & ſerenité. Au milieu ſont tous les troubles, tempeſtes, & les Metheores, comme a eſté dit.

CHAP. I.

De la 1. Edition, pag. 299. qui reſpond à la pag. 312. de ceſte Edition.

QVi a enuie d'eſtre ſage, il faut dés l'entrée qu'il ſe delibere & reſolue de ſe deliurer, preſeruer & garantir de deux maux, qui ſont du tout contraires & formels empeſchemens de Sageſſe: l'vn eſt externe, ce ſont les opinions & vices populaires, la contagion du monde : l'autre interne, ce ſont les paſſions: ainſi ſe faut-il garder du monde, & de ſoy-meſme. Deſia ſe void combien cecy eſt difficile: & comment l'on ſe pourra deffaire de ces deux ? La Sageſſe eſt difficile & rare, c'eſt icy la plus grande peine, & preſque le ſeul effort qu'il y a pour paruenir à la Sageſſe. Cecy gaigné, le reſte ſera aiſé: c'eſt la premiere diſpoſition à la Sageſſe, qui eſt à ſe garder & preſeruer du mal contraire à ſon deſſein. Et cecy eſt le fruict de tout le premier liure, auquel l'on a peu apprendre à cognoiſtre le monde & ſoy-meſme, & par ceſte cognoiſſance eſtre aduerty & induict à s'en bien garder. Et ainſi le commencement de ce liure ſera la fin & le fruict du precedent.

Parlons premierement du mal externe.

VNIVERSELLE ET PLEINE LIberté d'esprit, tant en iugement qu'en volonté, seconde disposition à la Sagesse.

CHAP. II.

Pag.308. de la 1. Edition, qui respond à la page 321. de ceste Edition.

1. Premiere partie Liberté de Iugement.

L'Autre disposition à la Sagesse, qui suit ceste premiere, (qui nous a mis hors ceste captiuité & confusion externe & interne populaire & passionnée) c'est vne pleine, entiere, & genereuse liberté d'esprit, qui est double, sçauoir de iugemẽt, & de volonté. Pour la premiere du iugement, nous auons iamais assez monstré, que c'est foiblesse & sottise niaise de se laisser mener comme buffles, croire & receuoir toutes impressions, que les ayant receuës s'y opiniastrer, condamner le contraire c'est folie, presomption; persuader & induire autruy, c'est rage & iniuste tyrannie. Maintenãt nous disons & donnons donc vne belle & des premieres leçons de sagesse, retenir en surseance son iugement, c'est à dire, soustenir, contenir, & arrester son esprit dedans les barrieres de la consideration, & action d'examiner, iuger, poiser toutes choses, (c'est sa vraye vie, son exercice perpetuel) sans s'obliger ou s'engager à opinion aucune, sans resoudre ou determiner, ny se coiffer ou espouser aucune chose. Cecy ne touche point les veritez diuines, que la Sagesse eternelle nous a reuelez qu'il faut receuoir auec toute humilité, & submission,

L. 1. c. 7.

croire, & adorer tout ſimplemẽt: ny auſſi ſes actiõs externes & communes de la vie, l'obſeruance des loix, couſtumes, & ce qui eſt en vſage ordinaire, *nõ enim Deus iſta ſcire, ſed tãtummodo vti voluit*, car en toutes ces choſes il ſe faut accorder & accõmoder auec le commun; ne rien gaſter ou remuer. Il en faut rendre compte à autruy: mais les penſées, opinions, iugemens, ſont tous noſtres & libres.

Or cecy eſt premierement ſe maintenir à ſoy & en liberté, *hoc liberiores & ſolutiores ſumus quia nobis integra iudicandi poteſtas manet*. C'eſt garder modeſtie & recognoître de bõne foy la cõditiõ humaine pleine d'ignorance, foibleſſe, incertitude: *Cogitationes mortalium timidæ, incertæ adinuentiones noſtræ, & prouidentiæ: Deus nouit cogitationes hominũ, quoniam vanæ ſunt*. C'eſt auſſi éuiter pluſieurs eſcueils & dãgers, cõme ſont patriciper à pluſieurs erreurs produicts par la fantaiſie humaine, & dont tout le monde eſt plein: eſtre plus contraint de ſe deſmentir & deſdire ſa creance, car combien de fois le temps nous a il fait voir, que nous eſtions trompez, & meſcontez en nos penſées, & nous a forcez de changer d'opinion? C'eſt auſſi s'infraſquer en querelles, diuiſions, diſputes; offenſer pluſieurs parties: car prenons le plus fameux party, & la plus receuë opinion qui ſoit, encores faudra il attaquer & combatre pluſieurs autres partis. Or ceſte ſurſeance de iugement nous met à l'abry de tous ces inconueniens. C'eſt auſſi ſe tenir en repos & tranquilité, loing des agitations & des vices, qui viennent de l'impreſſion de l'opinion & ſcience, que nous penſons auoir des choſes. Car de là viennent l'orgueil, l'ambition, les deſirs immoderez,

2. Cõbien bonne & vtile.

l'opiniaſtreté, preſomption, amour de nouuelleté, rebellion, deſobeyſſance. Et puis apres c'eſt la doctrine & la practique de tous les ſages, grands & habiles eſprits, deſquels la plus-part, & les plus nobles ont faict expreſſe profeſſion d'ignorer & douter; diſans qu'il n'y a rien en nature que le doute; qu'il n'y a rien plus certain que l'incertitude: que de toutes choſes l'on peut eſgalement diſcourir, & cent pareilles. Les autres encores qu'ils ayẽt fait les dogmatiſtes & affirmatifs, c'eſt toutesfois de mines & de paroles ſeulement, pour monſtrer iuſques où alloit leur eſprit, au pourchas & en la queſte de la verité : *quam docti fingunt magis, quam norunt*, donnant toutes choſes non à autre ny plus fort titre, que de probabilité & vraye ſemblance; & les traittant diuerſement, tantoſt d'vn viſage & en vn ſens, tantoſt d'vn autre, par demandes problematiquement, pluſtoſt enquerant qu'inſtruiſant, & monſtrant ſouuent qu'ils ne parlent pas à certes, mais par ieu & par exercice, *non tam id ſenſiſſe quod dicerent, quam exercere ingenia materia difficultate voluiſſe videntur*. Et qui croira que Platon aye voulu donner ſa Republique & ſes idées, Pythagoras ſes Nombres, Epicure ſes Atomes, pour argent contant? ils prenoient plaiſir à pourmener leurs eſprits en des inuentions plaiſantes & ſubtiles, *quæ ex ingenio finguntur, non ex ſcientia vi*. Quelquesfois auſſi ont-ils eſtudié à la difficulté, pour couurir la vanité de leur ſubiect, & occuper la curioſité des eſprits.

Les dogmatiſtes & affirmatifs, qui ſont venus depuis, d'eſprit pedanteſque, preſomptueux

hayſſent & condamnent arrogammẽt ceſte regle de Sageſſe, aymans mieux vn affirmatif teſtu, & contraire à leur party, qu'vn modeſte & paiſible qui doute & ſur-ſoit ſon iugement, c'eſt à dire, vn fol qu'vn ſage : ſemblables aux femmes qui ayment mieux qu'on les contrediſe iuſques à iniures, que ſi par froideur & meſpris, l'on ne leur diſoit rien : par où elles penſent eſtre deſdaignées & condamnées. En quoy ils monſtrent leur iniquité. Car pourquoy ne ſera-il loiſible de douter & conſiderer comme ambiguës les choſes ſans rien determiner, comme à ceux d'affermer? Mais pourquoy ne ſera-il permis de candidement confeſſer que l'on ignore, puis qu'en verité l'on ignore, & tenir en ſuſpens ce dequoy ne ſommes aſſeurez?

5. Defenduë cõtre les dogmatiſtes preſomptueux.

Voicy donc la premiere liberté d'eſprit, ſurſeance & arreſt de iugement, c'eſt la plus ſeure aſſiette & l'eſtat plus heureux de noſtre eſprit : qui par elle demeure droict, ferme, raſſis, inflexible, ſans branſle & agitation aucune, *Inter viſa vera vel falſa ad animi aſſenſum nihil interest*. C'eſt à peu prés & en quelque ſens l'Ataraxie des Pyrroniens qu'ils appellent le ſouuerain bien, la neutralité & indifference des Academiciens, de laquelle eſt germain ou procede, de rien ne s'eſtonner, ne rien admirer, le ſouuerain bien de Pytagoras, la vraye magnanimité d'Ariſtote, *Nihil admirari propè res eſt vna Numici, ſolaque que poſſit facere & ſeruare beatum.*

5. Moyens de l'obtenir.

Or le vray moyen d'obtenir & ſe maintenir en ceſte belle liberté de iugement, & qui ſera encores vne autre belle leçon & diſpoſition à la ſa-

ſtre, n'admirer rien, ne trouuer rien nouueau ny eſtrange, s'affermir & reſoudre par tout.

Pour acquerir & obtenir cet eſprit vniuerſel, galant, libre, & ouuert (car il eſt rare & difficile, & tous n'en ſont capables non plus que de ſageſſe) pluſieurs choſes y ſeruent? premierement ce qui a eſté dit au liure premier de la grande varieté, difference & inegalité des hommes: Ce qui ſe dira en ceſtuy-cy de la grande diuerſité des loix & couſtumes qui ſont au monde: Puis ce que diſent les anciens de l'aage, eſtats, & changemẽs du mõde. Les preſtres Egyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier Roy (dont y auoit plus d'onze mille ans, duquel & de tous les ſuiuans luy firent voir les effigies & ſtatuës tirées au vif) le Soleil auoit changé quatre fois de route. Les Chaldeens du temps de Diodore, comme il dit, & Ciceron, tenoient regiſtre de 4. cens mille tant d'ans! Platon dit que ceux de la ville de Saïs auoient des memoires par eſcrit de huict mille ans, & que la ville d'Athenes fuſt baſtie mil ans auant ladite ville de Saïs. Ariſtote, Pline, & autres, ont dit que Zoroaſte viuoit ſix mille ans auãt l'aage de Platõ. Aucuns ont dit que le monde eſt de toute eternité, mortel & renaiſſant à pluſieurs viciſſitudes, d'autres & les plus nobles Philoſophes ont tenu le monde pour vn Dieu, fait par vn autre Dieu plus grand; ou bien comme Platon aſſeure, & autres, & y a tres-grãde apparence en ſes mouuemẽs, que c'eſt vn animal compoſé de corps & d'eſprit: lequel eſprit logeant en ſon centre s'eſpãd par nombres du muſique en ſa circonferẽce, & ſes pieces auſſi, le ciel, les eſtoilles compoſées de corps & d'ame, mortelles a

6. Moyẽs d'acquerir cet eſprit vniuerſel c. 37. 38. chap. 8.

cauſe de leur compoſition, immortelles par la determination du Createur. Platon dit, que le monde chãge de viſage en tous ſens: que le ciel, les eſtoilles, le Soleil, changent & renuerſent par fois leur mouuement: tellement que le deuant vient derriere, l'Orient ſe fait Occident. Et ſelon l'opinion ancienne fort authentique, & des plus fameux eſprits, digne de la grandeur de Dieu. & bien fondée en raiſon, il y a pluſieurs mondes, d'autãt qu'il n'y a rien vn, & ſeul en ce monde: toutes eſpeces ſont multipliées en nombre, par ou ſemble n'eſtre pas vray ſemblable, que Dieu aye fait ce ſeul ouurage ſans compagnon, & que tout ſoit eſpuiſé en cest indiuidu. Que l'on conſidere auſſi ce que la deſcouuerte du monde nouueau: Indes Orientales & Occidentales nous a apprins: car nous voyõs premierement que tous les anciens ſe ſont meſcontez, penſans auoir trouué la meſure de la terre habitable & comprins toute la Coſmograhie, ſauf, quelques Iſles eſcartées, meſcroyans les Antipodes: car voila vn monde à peu prés, comme le noſtre toute en terre ferme, habité, peuplé, policé, diſtingué par Royaumes & Empires, garny de villes, qui ſurpaſſent en beauté, grandeur opulance, toutes celles qui ſont en Aſie, Afrique, Europe, il y a pluſieurs milliers d'ãnées. Et qui doute que d'icy à quelques temps il ne s'ẽ deſcouure encores d'autres; Si Ptolemée & les anciens ſe ſont trompez autresfois, pourquoy ne ſe peut tromper encores celuy, qui diroit que maintenant tout eſt deſcouuert & trouué? Ie m'en voudrois bien fier en luy. Secondement, nous trouuons qu'en ces nouuelles terres, preſque toutes les choſes que nous eſti-

mons icy tant, & les tenons nous auoir eſté premierement reuelées & enuoyées du ciel, eſtoit en creance & obſeruance commune pluſieurs mille ans auparauant qu'en euſſions ouy les premieres nouuelles, ſoit au fait de religion, cõme la creance d'vn ſeul premier homme pere de tous, du deluge vniuerſel, d'vn Dieu qui veſquit autrefois en homme vierge & ſaint, du iour du iugement, du Purgatoire, reſurrection des morts, obſeruation des ieuſnes, Careſme, Celibat des Preſtres, ornemẽs d'Egliſe, ſurplis, mitres, eauë beniſte, adoration de la Croix, circonciſion pareille à la Iuifue & Mahumetane, & contrecirconciſion, par laquelle ils tiẽnent ſoigneuſement & religieuſement couuert le bout de leur membre, tirant la peau auec des cordons, afin qu'il ne voye & ne ſente l'air.

P. 328. lig. 4. du ch. 3. de la 1. Edition qui reſpond à la pag. 353. ligne 31. de ceſte Edition.

Or le reſſort de ceſte prud'hommie, c'eſt la loy de nature, c'eſt à dire, l'equité & raiſon vniuerſelle, qui luit & eſclate en vn chacun de nous. Qui agit par ce reſſort, agit ſelon Dieu. Car ceſte lumiere naturelle eſt vn eſclair & rayon de la diuinité, vne defluxion & dependance de la loy eternelle & diuine. Il agit auſſi ſelon ſoy, car il agit ſelon ce qu'il y a de plus noble & de plus riche en ſoy. Il eſt homme de bien. De la loy de Nature.

Pag. 333. lig. 10. de la 1. Edition du ch. 3. qui reſpond à la pag. 361. lig. 20. de ceſte Edition.

Mais encores nous la foulons aux pieds, la dedai-

gnons & en auons hõte, pour faire valoir la ceremonie, & la loy de ciuilité, que nous nous ſommes forgez, ainſi l'art emporte la nature, l'ombre nous eſt plus que le corps, la mine, la contenance plus que la ſubſtance des choſes.

Pag. 335. ligne 28. de la 2. Edition du ch. qui reſpond à la page 364. ligne 11. de ceſte Edition.

Or cecy eſt en la puiſſance de l'homme, qui eſt maiſtre de ſa volonté, il l'a peut diſpoſer & contourner à ſon plaiſir, & en cela eſt le propre de l'homme, ainſi la peut-il affermir à ſuiure touſiours la raiſon.

Pag. 351. lig. 24. de la 1. Edition ch. 5. qui reſpond à la page 381. ligne 2. de ceſte Edition.

2. Qui toutes conuiennent en pluſieurs principes.

Elles conuiennẽt toutes en pluſieurs choſes, ont preſque meſmes principes & fondements, s'accordent en la theſe, tiennent meſme progrez & marchent de meſme pied : Auſſi ont elles toutes prins naiſſance en meſme climat & air : toutes trouuent & fourniſſent miracles, prodiges, oracles, myſteres ſacrez, ſaincts Prophetes, feſtes, certains articles de foy & creances neceſſaires au ſalut.

Pag. 355. ligne 6. ch. 5. de la 1 Edition, qui reſpond à la page. 384. ligne 18. de ceſte Edition.

Comme la Iudaique a faict à la Gentille & Egyptienne, la Chreſtiẽne à la Iudaique, la Mahumetane à la Iudaique & Chreſtiẽne enſẽble: mais les vieilles

vieilles condamnent bien tout à fait & entieremẽt les ieunes, & les tiennent pour ennemies capitales.

Pag. 257. lig. 5. du ch. de la 1. Edition qui respond à la page 386. ligne 15. de ceste Edition.

Mais à dire vray sans rien flatter ny desguiser, il n'en est rien. Elles sont, quoy qu'on die, tenuës par mains & moyens humains, tesmoin premierement la maniere que les religions ont esté receuës au monde, & sont encores tous les iours par les particuliers; la nation, le pays, le lieu, donne la religion, l'on est de celle que le lieu, auquel l'on est né & esleué tient: nous sommes circoncis, baptisez, Iuifs, Mahumettans, Chrestiens, auant que nous sçachions que nous sommes hommes; la religion n'est pas de nostre chois & election, tesmoin apres la vie & les mœurs si accordantes auec la religion, tesmoin que par occasions humaines & bien legeres, l'on va contre la teneur de sa religion.

Pag. 363. ligne 5. du chap. 5. de la 1. Edition qui respond à la page 393. ligne 24. de ceste Edition.

De tous ceux qui n'ont voulu se contenter de la creance spirituelle & interne, & de l'action de l'ame, mais encores ont voulu voir & auoir vne diuinité visible, aucunement perceptible que les sens du corps, ceux qui ont choisi le Soleil pour Dieu, semblẽt auoir plus de raison que tous autres, à cause de sa grandeur, beauté, vertu eclatante & incognuë, & certes digne; voire qui forcetoit le mõ-

de en admiration & reuerence de soy d'œil ne void rien de pareil en l'vniuers, ny d'approchant.

Pag. 365. ligne 29. du chap. 5. de la 1. Edition qui respond à la page 395. ligne 13. de ceste Edition.

Au rebours de luy penser donner, tout est à luy, il luy faut demander & l'implorer, c'est au grand à donner & au petit à demander. *Beatius dare quam accipere.*

Pag. 367. ligne 15. du ch. 5. de la 1. Edition qui respond à la page 396. ligne 28. de ceste Edition.

Pour les particuliers, tant de la creance qu'obseruance, il faut d'vne douce submission & obeyssance s'entremettre & arrester entierement à ce que l'Eglise en a de tout temps & vniuersellement tenu & tient, sans disputer & s'embrouiller en aucune nouueauté ou opinion triée & particuliere : pour les raisons desduites és premier & dernier chapitres de nostre troisiesme Verité, qui suffiront à celuy qui ne pourra ou ne voudra lire tout le liure.

Pag. 369. ligne 21. de la 1. Edition ch. 5. qui respond à la pag. 398. ligne 33. de ceste Edition.

Ie viens aux autres qui confondent & gastent tout : ainsi n'ont ny vraye religion ny vraye prud'hommie : & de fait ne different gueres des premieres, qui ne se soucient que de religion : ce sont ceux qui veulent que la probité suyue & serue à la

religion, & ne recognoiſſent autre prud'hommie, que celle qui ſe remuë par le reſſort de la religion. Or outre que telle prud'hommie n'eſt vraye, n'agiſſant par le bon reſſort de nature, mais accidentale & inegale, ſelon qu'a eſté dict au long cy-deſſus; encores elle eſt bien dangereuſe, produiſant quelquefois de tres-vilains & ſcandaleux effects (comme l'experience l'a de tout temps faict ſentir) ſoubs beaux & ſpecieux pretextes de pieté.

c.3.art.3 & 4. voyez la 2.verité.c.1. art.2.

Pag.321.lig.11.du ch.5.de la premiere Edition qui reſpond à la page 402.ligne 15.de ceſte Edition.

Conclusion inſtructiue du mariage de la probité.

Or voicy pour acheuer ce propos, ce que ie veux & requiert en mon Sage, vne vraye prud'hommie, & vne vraye pieté, ioinctes & mariées enſemble; que chacune ſubſiſte & ſe ſouſtienne de ſoy-meſmes, ſans l'aide de l'autre, & agiſſe par ſon propre reſſort. Ie veux que ſans paradis & enfer, l'on ſoit homme de bien: ces mots me ſont horribles & abominables, ſi ie n'eſtois Chreſtien, ſi ie ne craignois Dieu & d'eſtre damné, ie ferois cela. O chetif & miſerable, quel gré te faut-il ſçauoir de tout ce que tu fais? Tu n'es meſchant, car tu n'oſes, & crains d'eſtre battu: ie veux que tu oſes, mais que tu ne vueilles, quand bien ſerois aſſeuré de n'en eſtre iamais tancé: Tu fais l'homme de bien, affin que l'on te paye, l'on t'en diſe grand mercy, ie veux que tu le ſois quand l'on en deuroit iamais rien ſçauoir: Ie veux que tu ſois homme de bien, pource que nature & la raiſon (c'eſt Dieu, le veut: l'ordre & la police generale du monde, dont tu

Digitized by Google

és vne piece, le requiert ainſi, pource que tu ne peux conſentir d'eſtre autre, que tu n'ailles contre toy-meſme, ton eſtre, ton bien, ta fin, & puis en aduienne ce qu'il pourra. Ie veux auſſi la pieté & la religion, non qui face, cauſe, ou engendre la prud'hommie ja née en toy, & auec toy plantée de nature, mais qui l'approuue, l'authoriſe, & la couronne. La religion eſt poſterieure à la prud'hommie, c'eſt auſſi choſe apprinſe, receuë par l'ouye, *fidex ex auditu & per verbum Dei*, par reuelation & inſtruction, & ainſi ne la peut pas cauſer. Ce ſeroit pluſtoſt la preud'hommie qui deuroit cauſer & engendrer la religion, car elle eſt premiere, plus ancienne & naturelle, laquelle nous enſeigne qu'il faut rendre à vn chacun ce qui luy appartient, gardant à chaſcun ſon rang. Or Dieu eſt par deſſus tous, l'autheur & le maiſtre vniuerſel: & les Theologiens mettent la religion entre les parties de iuſtice, vertu & piece de prud'hommie. Ceux-là dõc peruertiſſent tout ordre, qui font ſuiure & ſeruir la probité à la religion.

Pag. 404. ligne 25. du ch. 8, de la. 1. Edition qui reſpond à la pag. 431. ligne 32, de ceſte Edition.

Aduis de Sageſſe.

1. Or l'aduis que ie donne icy à celuy qui veut eſtre ſage, eſt de garder & obſeruer de parole & de faict
2. les loix & couſtumes que lon trouue eſtablies au pays où l'on eſt: νόμος ἔπαιασαγωγὸς ἐγχωρίοις καλὸς, & ce non pour la iuſtice ou equité qui ſoit en elles, mais ſimplement, pource que ce ſont loix & couſtu-
3. mes, non legerement condamner ny s'offenſer des
4. eſtrãgeres, mais biẽ libremẽt & ſainemẽt examiner

& iuger les vns & les autres, n'obligeant ſans iugement & ſa creance qu'à la raiſon. Voicy quatre mots. En premier lieu, ſelon tous les ſages, la regle des regles & la generale loy des loix, eſt de ſuiure & obſeruer les loix & couſtumes du païs où l'on eſt, *ſequi bas leges indigenas honeſtum eſt.* Toutes façons de faire eſcartées & particulieres, ſont ſuſpectes de folies ou paſſions ambitieuſes: heurtent & troublent le monde.

Les loix & couſtumes ſont à obſeruer.

En ſecond lieu, les loix & couſtumes ſe maintiennent en credit, non parce qu'elles ſont iuſtes, mais parce qu'elles ſont loix & couſtumes, c'eſt le fondement myſtique de leur authorité, elles n'en ont point d'autre, & celuy qui obeyſt à la loy, pour ce qu'elle eſt iuſte, ne luy obeyſt pas, parce qu'il doibt, ce ſeroit ſoubſmettre la loy à ſon iugement, & luy faire ſon procez, & mettre en doubte & diſpute l'obeyſſance, & par conſequent l'eſtat & la police ſelon la ſouppleſſe & diuerſité, non ſeulement des iugemens, mais d'vn meſme iugement. Combien de loix au monde iniuſtes, impies, extrauagantes, non ſeulement aux iugemens particuliers des autres, mais de la raiſon vniuerſelle.

Non pour leur iuſtice & equité.

Au liure 3. ch. 41. de la 1. Edition, pag. 762. ligne 14. qui reſpond à la page 735. ligne 16. de ceſte Edition.

Auſſi eſt-ce la plus grande recõmandation qu'elle aye que la difficulté, car au reſte c'eſt vne vertu ſans action & ſans fruict, c'eſt vne priuation, vn non faire, peine ſans profit, la ſterilité eſt ſignifiée par la virginité: comme auſſi l'incontinence ſimple & ſeule en ſoy.

Digitized by Google

Enſuiuent les Articles que monſieur le Preſident Ieannin a pris la peine de corriger & addoucir, ayant examiné ces liures par l'ordonnance de Monſeigneur le Chancelier, & du Conſeil priué du Roy.

A la page 193. de ceſte Edition, apres la ligne 20. ce diſcours doibt eſtre addoucy en ceſte ſorte, iuſques. à la lig. 33. de la pag. 195.

ET en fin le fils de Dieu Docteur de verité eſtant venu pour enſeigner la vraye & parfaite cognoiſſance de ſon nom les a du tout abolis, ce qu'il n'euſt faict ſi c'euſt eſté choſe de ſoy, eſſentiellement bonne, & qui euſt pleu à Dieu ſon pere : car au rebours. *Pater non tales quæris, ſed tales qui adorent inſpiritu & veritate.* Et certes c'eſt vn des plus beaux effets & fruicts de la Chreſtienté apres l'abolition des idoles. Dont Iulien l'Empereur ſon ennemy capital, comme en deſpit d'elles en faiſoit plus que iamais autre n'en fit au monde, taſchant de les remettre ſus auec l'idolatrie. Parquoy laiſſons-les là, voyons les autres pieces principales de la religion. Les Sacremens qu'il a eſté beſoin nous repreſenter en matiere commune de pain, vain, huyle, eau, & en action externe de meſmes, ne ſont ce pas teſmoignages de noſtre pureté & baſſeſſe : La penitence, remede vniuerſel à nos maladies, eſt choſe de ſoy toute honteuſe, foible, voire mauuaiſe, car le repentir, la triſteſſe & affliction d'eſprit eſt mal, mais neceſſaire puis qu'il ſert

Sacremens.

Penitence.

Digitized by Google

pour nous reconcilier auec Dieu. Le Iurement, qu'est-ce qu'vn symptome & marque honteuse de la mesfiance, infidelité, ignorance, impuissance humaine, & en celuy qui l'exige, & en celuy qui le rẽd, & en celuy qui l'ordonne? *Quod amplius est à malo est:* Bref, nous pouuons dire auec verité que tout ce qui sert à nostre salut rend mesme tesmoignage de nostre foiblesse & imbecilité, *stulta & infirma mundi elegit Deus*, & se sert pour nous approcher de luy des moyens qui ont quelque proportion & conuenance auec nostre infirmité; autrement comme nous sommes du tout incapables de regarder sa clarté, elle nous esbloüiroit. Si l'homme eust esté sage, & eust perseueré en l'estat auquel Dieu l'auoit mis lors de sa premiere creation, il n'eust eu besoin de tels remedes, & n'en aura plus si tost qu'il sera deliuré de cette capacité pour arriuer à sa perfection. Iurement.

Tout ce discours montre combien est grande la foiblesse humaine au bien, en ce qui est de la police, iustice, verité, religion enuers Dieu, mais qui est plus estrange, elle est aussi tres-grande au mal: car l'homme voulant estre meschant, encores ne le peut il estre du tout, & n'y laisser rien à faire: Il y a tousiours quelque remords & craintiue consideration qui ramolit & relasche la volonté, & reserue encores quelque chose à faire, les semences de cette premiere perfection qui estoit en l'homme le retiennẽt & sont cause qu'il ne peut faire le mal qu'à demy, qui est du bien pour autruy, mais souuent la ruyne de celuy qui a commencé sans acheuer le mal auquel il s'estoit imaginé, & auoit proieté de trouuer son bien & son auancement, & de cette- Au mal.

foibleſſe & ſottiſe, eſt venu le prouerbe à leurs deſpens. *Qu'il ne faut iamais folier à demy*: Mot dit par iugement, mais qui peut auoir & bon & mauuais ſens: De dire qu'il faille faire touſiours au pis ſans aucune reſerue ny reſpect, c'eſt vne tres-pernicieuſe doctrine: & tresbien dit le prouerbe contraire: *les plus courtes folies ſont les meilleures*. Mais auſſi en certains cas la voye mediocre eſt tres-dangereuſe, comme à l'endroit d'vn ennemy redoutable, que l'on tient à la gorge comme l'on tient le loup par les oreilles: Il le faut ou gagner du tout par courtoiſie, ou du tout l'eſteindre & s'en deffaire, comme ont touſiours practiqué les Romains, & tresprudemment: entr'autres à l'endroit des Latins, ou Italiens, à la remõſtrance de Camillus. *Pacem in perpetuum parere vel ſeruiendo vel ignoſcendo*, car en tel cas faire à demy, c'eſt tout perdre, comme firent les Samnites, qui à faute de pratiquer ce Conſeil qui leur fut donné par vn bon vieillard experimenté, à l'endroit des Romains, qu'ils tenoient enferrez, le payerent bien cher; *aut conciliandis aut tollendis hoſtibus, media conſilia neque amicos parant neque inimicos tollunt*; le premier de la courtoiſie eſt plus noble, honorable & à choiſir, & ne faut venir au ſecond, qu'à l'extremité, & lors que l'ennemy n'eſt capable du premier. Par tout ce deſſus ſe monſtre l'extreme foibleſſe humaine au bien & au mal; il ne peut ny faire, ny fuyr tout bien & tout mal, & ce bien ou mal qu'il fait, ou fuit, ce n'eſt purement ny entierement: & ainſi n'eſt en ſa puiſſance d'eſtre en tout ſens tout bon ny du tout meſchant.

A la page 330. de ceste Edition, depuis la ligne 15. ce discours doit estre addoucy en ceste sorte iusques à la ligne derniere de la page 388.

ESTVDIER A LA VRAYE Pieté.

Premier office de Sagesse.

CHAP. V.

LEs preparatifs faits, & les deux fondemens iettez, il est temps de bastir & dresser les regles de Sagesse; dont la premiere & plus noble regarde la religion & seruice de Dieu. La pieté tient le premier lieu au rang de nos deuoirs, & est chose de tres-grand poids, en laquelle il est dangereux & tres-facile de se mescompter & faillir. Il est besoin d'auoir aduis, & sçauoir comment celuy qui estudie à la Sagesse s'y doit gouuerner. Ce que nous allons suiure apres auoir vn peu discouru de l'estat & succez des religions au monde, remettant le surplus à ce que i'en ay dit en mes trois veritez.

C'est premierement chose effroyable, de la grande diuersité des religions, qui a esté & est au monde, & encore plus de l'estrangeté d'aucunes, si fantasque & exorbitante, que c'est merueille que l'entendement humain, aye peu estre si fort abesty & enyuré d'impostures: Car il semble qu'il n'y a rien au monde haut & bas, qui n'aye esté deifié en quelque lieu, & qui n'aye trouué place pour y estre adoré.

1. Diuersité des religiõs

Outre ce que les hommes ont commis de ſi lourdes fautes en la forme du cult & adoration de ces fauſſes deitez, qu'on ne s'en peut ſouuenir ſans horreur : ils ſe ſont meſme imaginez que les Dieux prenoient plaiſir au tourment & defaicte de leurs creatures: & cette opinion eſt fondamentale des ſacrifices qui ont eſté vniuerſels par tout le monde, auant la naiſſance de la Chreſtienté, continuez auſſi parmy quelques nations depuis, & exercez non ſeulement ſur les beſtes innocentes, qu'on maſſacroit auec effuſions de leur ſang pour vn precieux preſent à la diuinité, mais (choſe eſtrange de l'yureſſe du genre humain) ſur les enfans, petits innocens, & les hommes faits, tant criminels, que gens de bien; couſtume practiquée auec grande religion par pluſieurs nations. Les Getes, qui entr'autres ceremonies & ſacrifices, depeſchent vers leur Dieu Zamolxis, de cinq en cinq ans, vn homme d'entre eux pour le requerir des choſes neceſſaires: & pource qu'il falloit que ce fuſt vn qui meure tout à l'inſtant, & qu'ils l'expoſent à la mort d'vne certaine façon douteuſe, qui eſt de le lancer ſur les pointes de trois iauelines droites, il auient qu'ils en depeſchoient pluſieurs de rang, iuſques à ce qu'vn s'enferraſt en lieu mortel, & expiraſt ſoudain, eſtimans ceſtuy-là eſtre propre & fauoriſé, les autres non. Les Peres eſtoient autant inhumains, teſmoin le fait d'Ameſtris, mere de Xerxes, qui en vn coup enterra tous vifs quatorze iouuenceaux, des meilleures maiſons, ſelon la religion du pais: Les Carthaginois immoloient à Saturne leurs enfans en la preſence des peres & meres; Les Lacedemoniens mignardoient leur Diane, en faiſant foüetter des

ieunes garçons en ſa faueur, ſouuent iuſques à la mort: Les Grecs auſſi en vſoient, teſmoin le ſacrifice d'Iphigenia: les Romains ont fait le ſemblable, approuuans la mort des deux Decies qui s'y precipiterent eux meſmes pour appaiſer l'ire des Dieux enuers leurs pays: Ce qui doit dauantage eſtre blaſmé és Grecs & Romains qui eſtoient mieux policez & auoient vne plus grãde cognoiſſance de la diuinité & des loix, qui nous enſeignent les bonnes mœurs & droicte façon de viure, que les autres nations qui eſtoient barbares ou moins ciuiliſées: *quæ fuit tanta iniquitas deorum vt placari à pop. Rom. non poſſent, niſi tales viri occidiſſent.* Les Mahumetans ſont enſeignez d'en faire preſque autãt en leur fauſſe religion, car ils ſe balaffrẽt le viſage, l'eſtomach, les membres, pour gratifier leur Prophete: Le meſme ſe pratique és Indes nouuelles, tant Orientales qu'Occidentales: & en Themiſtitan, ils cimentent leurs idoles de ſang d'enfans: Quelle alienation de ſens penſer flatter la diuinité par inhumanité & ſatisfaire à ſa iuſtice par cruauté, iuſtice qu'ils feignẽt par ce moien eſtre affamée de ſang humain de celuy qui eſt innocẽt, & tiré & répandu auec tant de douleurs & tourmens, *Vt ſic dij placentur, quemadmodũ ne homines quidẽ ſaniunt.* D'où peut venir ceſte opiniõ & creãce ſi brutale que les Dieux prẽnent plaiſir au tormẽt & en la defaite de leurs œuures & de l'humaine nature, attẽdu que toute l'ãtiquité a tenu & creu que les Dieux eſtoient bõs & iuſtes, ou pluſtot que la Diuinité eſtoit la meſme bõté & iuſtice & que leur propre, entãt que bõs, eſtoit de conſeruer l'eſtre de leurs creatures, & l'ouurage qu'ils ont fait: comme la iuſtice à cela de particulier de ne faire mal à l'in-

nocent & de meſurer & proportioner la peine qui doit touſiours preceder le chaſtiment, & eſtre cauſe de prouoquer la iuſtice à vengeance, dont Dieu vſe contre nous. Les plus ſages par my les nations eſquelles ceſte barbare cruauté eſtoit practiquée, auoient bien ce ſentiment, mais ils ne s'en oſoient deſcouurir, crainte des loix de leurs païs, & aimoit mieux vn chacun voir le mal, meſme le ſouffrir quand le ſort tomboit ſur luy, que d'eſſayer à rendre capables les autres de ce qu'ils deuoiẽt reietter, pource que la punition euſt indubitablemẽt ſuiuy leur liberté, ayant touſiours eſté perilleux d'entreprendre quelque changemẽt en la religion, quoy qu'elle fuſt fauſſe, pour en introduire quelque autre qui fuſt meilleure. En fin apres pluſieurs ſiecles, la plus part de ces reſueries & cruautez ont eſté abolies: à quoy le Chriſtianiſme à beaucoup aidé, encores qu'en pluſieurs endroits le monde ſoit à preſent rẽply d'impietés & de fauſſes religiõs: Ceux meſmes qui ont recognu qu'il n'y auoit qu'vn ſeul Dieu autheur de toutes choſes qui ont bien ſenty de ſa prouidence & de ſon amour enuers le gẽre humain, de l'immortalité de l'ame, du loyer deu aux bõs, chaſtiment aux méchãs, tant en ceſte vie qu'en l'autre, qui ont eu certaine profeſſion externe de prier, inuoquer, honorer, & ſeruir Dieu, n'ont laiſſé de tomber en de grandes erreurs, telles que nous les voyons en la religion de Mahomet, qui pour mieux deceuoir fait croire qu'elle a eu des reuelations & apparitions, dit qu'elle a des miracles, des prodiges & ſacrez myſteres, auec telles impoſtures a empoiſonné vne grande partie de la terre, empruntant du Chriſtianiſme & du Iudaiſme auſſi ce

qu'elle a eſtimé pouuoir ſeruir pour tromper plus aiſement les eſprits foibles: Mais Dieu nous a fait la grace de ne point douter & n'eſtre point en peine de ſçauoir qu'elle eſt la vraye religion, ayant la Chreſtienne tant d'auantages & de priuileges ſi hauts & ſi authentiques par deſſus les autres: & priuatiuement à toutes, que ceux qui reiettent ceſte lumiere ne ſont point excuſables. C'eſt le ſujet de ma ſecõde verité, ou eſt monſtré que les autres ſont fauſſes & demeurent de beaucoup au deſſous de celle-cy, ſoit qu'on cõſidere la pureté de l'inuocation, la police, les miracles, & tout ce qui peut eſleuer les eſprits des hommes à la cognoiſſance du vray Dieu.

A la verité toutes les religions ont cela qu'elles ſemblent eſtre eſloignées du ſens commun: Aucunes meſmes ont eſté baſties & compoſées de pieces, dont les vnes ſont au iugement commun baſſes, indignes, & meſſeantes, & telles que l'eſprit vn peu fort & vigoureux s'il ne reçoit auec creance & ſimplicité les myſteres de la foy s'en mocque ou les meſpriſe, & ſi elles ſont trop hautes, eſclatantes, miraculeuſes, & myſterieuſes, eſquelles il ne puiſſe rien comprendre, il s'en offenſe. L'eſprit humain n'eſt vrayement capable que de choſes mediocres, & faut que les idées & conceptions qui y entrent ayent premierement paſſé par les ſens: ce qui ne peut auoir des choſes diuines qui ne tiennent rien de la matiere, & ne ſe laiſſent veoir ny toucher; par ainſi il meſpriſera & deſdaignera pluſtoſt les petits, s'eſtonnera & ſe tranſſira des grandes, qu'il n'embraſſera les vnes ou les autres: Ce n'eſt donc de merueille s'il ſe rend difficile à receuoir du premier coup la religion qui ſe

preſente à luy, puis qu'elle ne peut rien auoir de mediocre, & qui ſoit proportionné à la portée de ſon eſprit: C'eſt pourquoy il eſt touſiours requis qu'il y ſoit induit par quelque occaſion, crainte que s'il eſt fort il ne la dedaigne, comme il a eſté dit cy deſſus, ou s'il eſt foible & ſuperſtitieux, qu'il ne s'on eſtonne & s'en ſcandaliſe: *Prædicamus Ieſum Crucifixũ, Iudæis ſcandalum gentibus ſtultitiam:* & cette occaſion ne peut eſtre autre pour embraſſer la vraye Religion, que la grace & aſſiſtance du ſainct Eſprit, qui ſeul eſt capable de nous apprendre ceſte leçon, à laquelle noſtre foibleſſe ne pourroit ſans la guide de ceſte lumiere atteindre & paruenir. C'eſt pourquoy il y a tant de meſcreans & irreligieux du nombre deſquels ſont ordinairemẽt ceux qui conſultent & eſcoutent trop leur propre iugement, voulans examiner & iuger des affaires de la religion ſelon leur portée & capacité, & la traitter par leurs outils propres & naturels: Il faut eſtre ſimple, obeyſſant & debonnaire, pour eſtre diſpoſé à receuoir la vraye religion, croire, & ſe contenir ſoubs les loix par reuerence & obeiſſance, aſſuiettir ſon iugement & ſe laiſſer mener & conduire à l'authorité publique, *Captiuantes intellectum ad obſequium fidei:* & c'eſt le vray ou pluſtoſt le ſeul moyẽ de paruenir à la cognoiſſance de la vraye religion: On eſt preſque touſiours de celle que le lieu & la compagnie ou on eſt nétient. On eſt circõcis, baptiſez, Iuif & Chreſtien, auant qu'on le ſçache, & de ceſte façon on peut dire que la religion n'eſt pas de noſtre chois & election, que l'homme ſans ſon ſçeu eſt fait Iuif ou Chreſtien à cauſe qu'il eſt né dedans la Iuifuerie, ou la Chreſtienté, que s'il fuſt né

ailleurs dedans la Gentilité ou le Mahumetisme, il eust esté de mesme Gentil, ou Mahumetan. Mais Dieu nous y conduit apres par des moyens secrets, qui ne dépendent & ne peuuent venir que de luy; & lors estant plantée en nos cœurs par vne attache diuine, chose du monde ne la peut esbranler, telle attache ne se rompt iamais, quand il y a de la touche & du rayon de la diuinité, il paroist tousiours par tout, & produit des effets qui sont miraculeux, aussi la verité a dit, si vous auiez vne seule goutte de foy, vous remuriez les montaignes: C'est la foy qui est cause de tous ces miracles escrits és saincts liures que Dieu n'a onques fait en faueur, ny pour le salut de ceux qui croyent en son nom, ou bien qui n'estoient interieurement disposez à receuoir cette grace, & à la verité qui voudroit entrer en consideration des points & articles que la vraye religion traitte, & en iuger par le sens commun, combien s'esloigneroit-il de cette lumiere, qui voudroit encores considerer quelle proportion & conuenance il y a entre la persuasion de l'immortalité de l'ame & d'vne future recompense si glorieuse & heureuse ou si mal-heureuse & angoisseuse à la vie que nous menons, ne diroit-il pas que nous ne croyons pas vrayement ny l'vn ny l'autre, ou que nous n'estimons pas assez ce bien futur, & ne craignons non plus les tourmens dont nous sommes menassez en l'autre vie, puisque nous nous assuiettissons si peu à suiure la pieté & vertu, les loix & commandemens de Dieu, sans l'obseruation desquels nostre foy est morte, & ne nous peut seul faire iouyr de ce bien: Mais au contraire nous rendons faux-freres & domestiques larrons qui nous conduisent

à vne si malheureuse fin. La seule apprehension des choses qu'on doit croire fermement nous deuroit faire esgarer & perdre le sens, puisque la seule apprehension & cruauté de mourir par iustice & en public, ou de quelque autre accidẽt honteux & fascheux a fait perdre le sens à plusieurs, & les a iettez à des partis bien estranges: Car ces maux sont peu au prix de ce que la religion nous enseigne de l'aduenir, si la grace ne preuenoit nostre foiblesse: Seroit-il possible de croire en verité, d'esperer cette immortalité bien-heureuse, & craindre & apprehender ceste punition infernale, & viure comme on faict.

Ce sont choses plus incompatibles que le feu & l'eau, ils disent qu'ils croyent, ils se le font à croire, & pis, ils le veulent faire croire aux autres; mais il n'en est rien, ils ne sçauent que c'est que croire, & leur croire est vrayement celuy que l'Escriture appelle diabolique, mort infernale, lequel est inutile & fait plus de mal que bien, car il n'y a religion quelle qu'elle soit, qui pour le regard de la loy morale & droits des gens, n'enseigne presque vne mesme chose: Ce qui est vertu & bien faire en l'vne, l'est aussi en l'autre, si-elles auoient de recognoissance toutes que l'vne qui a bien fait pendant qu'elle estoit en ce corps, doit attendre d'elles son loyer & sa recompense, & craindre pareillement la punition du vice. On peut dire toutesfois que la creance qui vient de la foy n'est point vtile en celuy qui fait ces mauuaises actions, mais que la foiblesse & imperfection de nostre nature est rompue, depuis la cheute du premier homme: car il est vray que la chair vit souuent contre elle de la raison & la force

force de faire ce qu'elle ne veut pas, *sentio legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ* : Excuſe qui nous accuſe touſiours quand nous nous y laiſſons aller ſans nous corriger, & fait qu'és fauſſes religions les hõmes ont plus d'accaſtõ de craindre les tourmens de la vie future, que d'en eſperer le bien: d'autant qu'ils n'ont pas comme nous l'eſpoir de leur ſalut, fondé au merite de la paſſion du vray Dieu, deuenu homme, pour nous ſauuer, & faire iouïr de la beatitude eternelle: mais croyent que le merite du bien nous y doit conduire, & le vice apporter les ſupplices & tourmẽts: Ceſte police eſtoit auſſi neceſſaire parmy eux, pour les empeſcher de cõmettre les crimes ſecrets que les Magiſtrats ne pouuoient punir, & neãtmoins nous ne ſerons non plus exempts que les autres, ſi nous n'adiouſtons à cette creance les bonnes œuures, qui nous ſont commandées par noſtre religion.

Certes ſi nous nous teniõs à Dieu, & à noſtre religion, ie ne dis pas par vne grace & vne eſtreinte diuine, comme il faut, mais ſeulement d'vne commune & ſimple, comme nous croyons vne hiſtoire, & nous tenons à nos amis & compagnons, nous les mettrions de beaucoup au deſſus de tout autre choſe, pour l'infinie bonté qui y reluit? pour le moins ſeroient ils en meſme rang que l'honneur, les richeſſes, les amis. Or y en a il bien peu, qui ne craigne moins de faire contre Dieu, & quelque point de ſa religion, que contre ſon parẽt, ſon maiſtre, ſon ami, ſes moyẽs. Tout cecy ne heurte point la dignité, netteté & hauteſſe de la Chreſtiẽté, nõ plus que le fumier ne ſoüille le rayon du Soleil,

Digitized by Google

qui luit ſur luy, car cõme a dit vn ancien, *fides enim à perſonnio, ſed contra* : Mais l'on ne ſçauroit trop crier contre les faux hypocrites, à qui la verité en veut, tant par exprez preciput, auec tant de *ve*, qu'il leur iette & eſlance de ſa bouche.

A la page 378. de ceſte edition, il faut adoucir l'article 27. qui eſt depuis la ligne 23. iuſques à la quatrieſme ligne de la page 399. ainſi qu'il s'enſuit.

Ces deux extremitez ſont perilleuſes; l'vne n'eſleue point les yeux pour conſiderer qu'il y a vn Dieu; que le meſpris & contemnement de la diuinité, que nous appellons impieté, eſt le plus grand crime de tous les autres, Car ſans la creãce que la foy donne, ſans la cognoiſſance & adoration du vray Dieu, nous ne pouuons rien faire qui ſerue à noſtre ſalut: l'autre n'a rien de la vraye pieté: mais vne apparence de religion pour tromper & deceuoir autruy: *Damihi pulchra Lauerna fallere, de ſanctum inſtúmque videri.*

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES.

Abbregé du monde, c'eſt l'homme. pag 33
Abſtinence. 731. & ſuiu.
Abſtinence des ſoldats. 541
Academicien ne ſera iamais heretique. 358
Accidens & maux qui menaſſent 552
Accidens preſens, preſſans & extremes 553
Accouſtumance aux maux. 420
Accuſations fauſſes. 196
Action de l'ame. 89.90.91
Action de l'eſprit. 97
Action du prince. 519
Action militaire du prince. 522
Action pacifique du Prince 529
Action & facultez de l'ame 55
Admonition libre. 599. & ſuiu
Adoleſcence. 89
Aduerſité. 410. & ſuiu. 415
Aduis à faire la guerre. 542
Aduis contre la coniuration 557
Aduis contre l'aduerſité. 417
Aduis contre les diuiſions publiques 568.569.570
Aduis contre les maux publics. 686
Aduis de faire raiſonner le diſciple. 649.650 651
Aduis de ſageſſe. 431
Aduis du choix des ſciences. 647
Aduis pour former l'eſprit. 652 653
Aduis ſur la proſperité. 723. & ſuiu.
Aduis ſur la volupté. 724. & ſuiu.
Aduis touchant le corps de l'enfant. 651.954
Aduis touchant l'eſprit des enfans 635
Affaires difficiles & dangereux, 555
Affaires doubteux, & ambigus 536
Afflictions viennent de trois endrois. 4168
Affranchiſſement des erreurs & vices du monde & des paſſions 312. & ſuiu.
Agitations d'eſprit. 180
Agitations publiques. 183
Alliance du prince. 517
Ambition. 120.121. & ſuiu.
Ambition & gloire. 738 & ſuiu.
Ame & ſa deffinition tres-difficile. 52.53
l'Ame comme exerce ſes facultez. 62
l'Ame de quelle nature & eſſence elle eſt. 54
l'Ame & ſon eſtat apres la mort. 65
l'Ame & ſon exiſtence au corps 59
l'Ame & ſon immortalité. 63
l'Ame & ſon origine. 56
l'Ame & ſon ſiege. 85

Digitized by Google

l'Ame & ſon vnité. 56.57
l'Ame, l'eſprit, la chair. 37
l'Ame, quand & comment entre au corps. 59
l'Ame raiſonnable eſt organique. 83
l'Ame ſenſitiue. 68
l'Ame ſon ſiege, & inſtrumens. 61
l'Ame, ſes facultez & actions. 54
l'Ame vegetatiue. 66
de l'Ame en general. 50
Amours. 119
Amour charnel. 127.128 & ſuiu
Amour des parens vers leurs enfans 656 657
de l'Amour ou amitié. 584 585
Amis perdus. 706 & ſuiu.
Amitié commune. 589
Amitié & flatterie, comme different. 601.603
Amitié parfaicte. 589.590 591
de l'Amitié ou amour. 553 585. & ſuiu.
Animaux cõparez auec l'homme 153 & ſuiu.
des Animaux. 212
Apologie de l'Autheur de ces liures. 18
Appetitiue faculté de l'ame. 8
Ariſtote Prince des Dogmatiſtes, & le Dieu des Pedans. 333
Art & induſtrie. 681.682
Aſſeurance & crainte. 449
Ataraxie des Pyrrhoniens. 345
Attendre la mort. 463
Auarice. 124 125
Auarice du Prince. 526.527
Authorité de la couſtume. 430.
Authorité de la parole 78
Authorité du Prince. 319.320

B

BAniſſement & exil. & ſuiu. 699
Batailles. 546
Beauté de l'eſprit & du corps. 49
Beauté du corps. 45.46
Beauté du viſage. 48
Beſtes. 162
Bien faict, & ſes regles. & ſuiu. 606
ſe Bien comparer auec autruy. 438
Bien vſer du nom de Dieu. 196
Biens diuiſez en 8 chefs: 446
Biens du corps, ſanté, beauté, & autres. 44. 45 & ſuiu.
Bien inegalement diſtribuez. 305
Biens perdus 702 & ſuiu.
Bien-veillance du Prince. 519 520
du Boire. 731. & ſuiu.
Bonne diſcipline. 645.646
Bonté naturelle. 365
Brauerie & ſubmiſſions. 198
Brieueté de la vie. 169. & ſuiu.

Digitized by Google

Bruſler les corps morts. 318
But & train de vie certain. 377

C

CAptiuité, ou priſon. 698 & ſuiu.
Cauſes de la colere. 133
Cauſes des guerres ciuiles. 567
Ceremonie. 362.363
de la Ceremonie du monde. 437
Cerueau & ſon temperament. 83
la Chair, l'eſprit, l'ame. 37
Chaſteté. 736.& ſuiu.
des Chefs de guerre. 541
Chois des ſciences. 647
Chois & eſlection des choſes. 447
Colere. 133
Colere. 712 & ſuiu.
ſe Colerer quand eſt bon. 716
Choſes ſubites. 193
du Ciel. 222
Claſſes du monde ſes diuerſes. 240
Clemence du Prince. 500.501
Cognoiſſance de ſoy, combien vtile. 23,24 & ſuiu.
Cognoiſſance des perſonnes & des affaires. 443
Cognoiſtre Dieu. 395
Cognoiſtre l'Eſtat. 488
Combats. 544.545
Commander & obeyr. 247
Comparaiſon des Philoſophes & Theologiens. 5. & 6
Comparaiſon des temperamẽs. 84
Comparaiſon des fauſſetez de l'ame. 87
Comparaiſon de la volonté auec l'entendement. 110
Comparaiſon de l'homme auec les animaux. 152.153. & ſuiu.
Comparaiſon de la ieuneſſe à la vieilleſſe. 173
Comparaiſon de la vie ciuile auec la ſolitaire. 286.287 288
Comparaiſon des meſchancetez. 374
Comparaiſon de religion & preud'hommie. 399 & ſuiu.
Comparaiſon de la Loy & couſtume. 425 & 426.
Comparaiſon de ſcience & ſageſſe. 637 & ſuiu.
Comparaiſon des maux par leurs cauſes. 685
Compaſſion. 149
Compaſſion. 712
ne Condamner legerement les choſes eſtranges. 415
Condition humaine conſideree en cinq manieres. 31
Conduite aux affaires. 443
Conduite d'vn chacun eſt ſa charge. 346
Conference auec les ſçauans. 642
de la Confeſſion. 376
Confuſion de probité & pieté. 400
Coniuration. 56
la Conſcience nous bourrelle. 480

Digitized by Google

Conſeil du prince. 505 506
Conſeil pour choiſir vn train de vie. 379
Conſeillers du prince. 506.507
Conſeils de guerre. 542 & ſuiu.
Conſtance du prince. 513
Conſulter autruy, 448
Contentement & felicité. 182
Continence. 736.& ſuiu.
Continence des Soldats. 541
Conuerſation ſimple & commune. 439
Conuerſation ſpeciale. 441
Corps. 25
Corps humain comme ſe diuiſe. 37.38
Courtoiſie & ſes offices. 180
Couſtume. 425
Couſtume & loy comparées. 425
Couſtume & ſon authorité. 430
Couſtumes & loix diuerſes. 426
Couſtumes ſont à obſeruer. 433
Craindre la mort. 455 & ſuiu.
Crainte. 149
Crainte. 708 & ſuiu.
Crainte & aſſeurance. 449
Croire. 223.124
Cruauté. 141
Cruauté. 165
Cruauté des Seigneurs contre leurs eſclaues. 265
Cruauté du prince. 256
Cupiditez. 131
Curioſité honneſte. 652 653

D

DEuoir de l'homme à ſes biens. 581
Deuoir de l'homme à ſon corps 581
Deuoir de l'homme à ſon eſprit. 579.580
Deuoir de l'homme à ſoy. 576 577.578 579 & ſuiu
Deuoir de l'homme enuers l'homme 583
Deuoir des enfans aux parens. 659.660 661
Deuoir des grands & des petits. 679
Debuoir des maiſtres & ſeruiteurs. 661 665
Debuoir des magiſtrats. 671 & ſuiu.
Debuoir des mariez. 68. & ſuiu.
Debuoir des parens & enfans. 665
Debuoir des ſouuerains & ſubiects. 664.& ſuiu.
Debuoir du Magiſtrat vers le ſouuerain 673
Debuoir du Magiſtrat vers les particuliers. 674.675
Defaueurs de fortune. 293
Defaueurs de l'eſprit. 103.104
Deffiance requiſe au prince. 494
Degrez d'amitié. 588.589
trois Degrez de gens au monde. 240
Degrez & perfection. 367

Digitized by Google

Delicateſſe & molleſſe. 195
Deſbauche. 715
Deſcription de la vie humaine. 172
Deſcription de la vraye preud'hommie. 554
Deſcription de l'eſprit. 91
Deſcription de meſchanceté. 572. 573
Deſcription de paſſion. 112
Deſcriptions de religion. 394
Deſeſpoir. 131
Deſir d'honneur. 101
Deſirer la mort. 469
Deſirs. 131
Deſirs & plaiſirs reglez. 468
Deſreglement des paſſions 115
Deſreglement preiudiciable és voluptez. 751
Deſtinée. 686. 687
Deüils publics. 143
Deuiſe de ie ne ſçay. 335
Difference & inegalité des hõmes. 230. & ſuiu.
Differens naturels. 234
Diſcipline de guerre. 519
Diſcipline mauuaiſe. 644. 645
Diſcretion. 451
Diſpoſition à la ſageſſe. 21
Diſſimulation. 495
Diſſimulation. 604. & ſuiu.
Diſtinction de prudence. 485. 486
Diſtinction des eſprits. 240
Diſtinction des meſchancetez. 174
Diſtinction des paſſions. 117
Diſtinction de l'amitié. 586. 587
Diuerſitez de formes de mort. 476
Diuerſité de loix & couſtumes. 426. 427
Diuerſité de religions. 181
Diuerſité des hommes. 231 & ſuiu.
Diuerſité d'eſprits. 91. 94
Diuiſion de l'homme au corps & de l'ame. 36
Diuiſions priuées. 571
Docteurs. 278
Se Donner la mort. 471
Douleur & maladie. 695. & ſuiu.

E

EDucation des enfans. 638
Effet & fin de religion. 394
Effects de la cholere. 136. 137
Effects de l'imagination. 108
Effects des maux extremes. 792
Egalité & inegalité de biens. 305
Election des choſes. 447
Election des ſoldats. 538
Eloquence 344
Emotions populaires. 560
Empeſchemens de ſageſſe. 12 & 13
Employer les finances. 514
Endurer eſt naturel. 419
Enfance. 84
Enfans en leur deuoir. 625. & ſuiu.
Enfans & parens. 260
Enfans maſles. 917

Entendement comparé auec volonté. 110
Enterrer les corps morts. 328
Entrée de l'ame au corps. 58
Enuie. 719
Enuie. 718
Erreurs populaires contraires à la sagesse. 314 315. 316
Eschelle à la diuinité. 21
Esclaues Seigneurs. 265
Espargne & reserue des finances. 514 515
Espoir. 238
Espoir. 115
l'Esprit doit estre bridé & retenu. 102
l'Esprit est tres-dangereux 100. 101
l'Esprit & ses defauts. 103 104
l'Esprit son action. 96
l'Esprit humain & ses parties. 98
l'Esprit, l'ame, la chair. 737
Esprit prompt & soudain. 96
Esprits diuers. 94. 95
Essays d'honneur. 173
Essence & nature de l'ame. 53
Estat de l'ame apres la mort. 66
de l'Estat. 268 & suiu.
Estimation des choses. 444 445.
Estudier à la vraye pieté. 381 & suiu.
Examen & iugement des coustumes. 418
Examination des Souuerains apres leur mort. 670. 671
Examiner toutes choses meurement. 436
Exemple de parfaicte amitié. 591. 592.
Exemption des erreurs, & vices du monde & des passions. 316 & suiu.
Exercice des facultez de l'ame. 62
Exil & banissement. 700 suiu.
Existence de l'ame au corps. 60

F

FAcilité d'honneurs. 418 419
Façon & maniere de saluer. 317.
Faction & ligue. 561 562
Faculté intellectiue. 82
Faculté sensitiue de l'ame. 68
Faculté vegetatiue de l'ame. 672
Facultez de l'ame comparées 88
Facultez & actions de l'ame. 55
Faculté imaginatiue, memoratiue & appetitiue de l'ame. 81
Faillir n'est iamais permis. 373
Faire la guerre. 514
Faueurs & defaueurs de fortune. 295
Faulx soupçons & accusations. 315.
Faut suiure nature. 559

Digitized by Google

Feintiſe. 604 & ſuiu.
Felicité & contentement. 181
de la Fidelité. 593 & ſuiu.
Fin de guerre. 549
Fin & effect de religion. 594
Fin miſerable des ſouuerains 236
Finances. 510
Fineſſes de guerre. 548
Flatterie. 600. 601 603
Foibleſſe 185. & ſuiu.
Foibleſſe au mal. 193
Foibleſſe aux extremitez 196
Foibleſſe aux reprehenſiõs. 194
Foibleſſe des ſens naturels. 75
Folie. 167
Fonctions de l'eſprit humain. 91
Fonder les finances. 511.512
de la Force. 678
Force armée. 516
Force corporelle. 608
Force de la parole. 179
Force ou vaillance. 678. & ſuiu.
Force ou vaillance. 684
ſe Forger des maux 202
Formalitez. 217.218
Formation de l'homme. 33
Formes de morts diuerſes 476
Fortune & induſtrie. 451
Fortunes & ſes faueurs. 233
de la Foy 593.594.& ſuiu.
Foy & iuſtice du ſouuerain 461 492
Frugalité. 703.704
Frugalité. 935
Fruicts des maux externes. 692 & ſuiu.

G

GArder les oreilles des enfans. 622
des Gehennes & tortures. 188
du General d'armée. 542
Gentilshommes François ignorans. 637
Gloire & ambition. 739 & ſuiu.
la Grace, perfection de nature 369
Grands & petits. 676
Guerre entrepriſe. 531.532
Guerre ciuile. 566

H

HAbillemens. 715
Hayne. 118
Hayne. 717
Hayne & meſpris du Prince. 525
Hereſies & troubles d'où viennent 537
l'Hiſtoire & voyager ſeruent à la ſageſſe 313
l'Homme a eſté faict le dernier 17
l'Homme comme eſt faict en la matrice. 35.36
l'Homme ioüe deux roolles 350
l'Homme comme eſt formé. 35
l'Homme comparé auec les animaux. 153. & ſuiu.
l'Homme conſideré en cinq manieres, 26

Digitized by Google

l'Homme depeint en general. 175
l'Homme doit à trois. 175
l'Homme eſt l'abregé du monde. 53
Homme né à la douleur. 203
l'Homme nud & droict. 24
l'Homme s'il a ſeigneurie ſur les beſtes. 163
Hommes differents en degrez, eſtats & charges. 243. & ſuiu.
Hommes differens & inegaux. 231
Honneur. 299. & ſuiu.
Honorer Dieu. 395
Honte eſt l'engeance de peché. 329
Humanité 166
Humeurs faciles. 438. 439
Hypocriſie. 285

I

IAlouſie. 139
Ialouſie. 721 722
Ieſuites loüez, & leur inſtitution de vie. 278. 279
Ieuneſſe comparée auec la vieilleſſe. 175
Ignorance des Gentils-hommes François. 637
Image de trois facultez de l'ame. 89
Imagination chaude. 58
Imagination & opinion. 107 108
Imagination & ſes effects. 208
Imaginatiue faculté de l'ame. 81
Immortalité de l'ame. 63
Impoſts & ſubſides. 513
Incomparabilité. 207
Inconſtance. 108
Incontinence. 737. 738. 739
Indifference des Academiciens. 345
Indigence. 702. & ſuiu.
Indiſcretion. 451
Indiſcretion. 681
Induſtrie & art. 681. 682
Induſtrie & fortune. 452
Inegalité des biens. 305
Inegalité des hommes. 230 & ſuiu.
Infamie. 705
Ingratitude. 618
Iniures ou offenſes. 689. 690. 691
Iniuſtice vtile au public. 497
Inſtructeurs. 378
Inſtructeurs d'enfans. 632
Inſtruction à pieté. 395
Inſtruction des enfans. 619. & ſuiu.
Inſtruction douce & franche. 633. & ſuiu.
Inſtrumens & ſiege de l'ame. 61
Intellectiue faculté de l'ame. 80
Intelligences & practiques. 496
Inuention. 92. 100 101
Iour de la mort. 453
Iuger de tout. 324 & ſuiu.
Iurement, 191
Iuſtice. 188

Digitized by Google

Iuſtice auec prudence. 491
Iuſtice en general. 572
Iuſtice & foy du Prince. 491. 492
Iuſtice naturelle. 573
Iuſtice vſuelle 573.574

L

LAngage. 742. & ſuiu.
Langue bonne ou mauuaiſe. 80
Laſcheté & pareſſe. 451
Lecture des liures. 648.646
Legiſlateurs. 278
Liberalité du Prince. 500.503
Liberté. 164
Liberté du iugement. 322. & ſuiu.
Liberté de volonté. 345
Liberté & ſeruage. 294
Ligue & faction. 561.562.
Liures & de la queſte d'iceux. 196
Liures & propos des enfans. 618
Loüange de frugalité 703.704
Loüange des Ieſuites & de l'inſtitution de leur vie. 278. 279
Louange de l'inuention. 101
Loy & couſtume comparées. 425
Loy & ſon authorité, & origine 424
de la Loy de nature. 357. & ſuiu.
Loix & couſtumes diuerſes. 426
Loix & couſtumes ſont à obſeruer. 425
Loyers & peines. 530
Luxe. 735

M

MAgnanimité du Prince. 504
Magiſtrats. 277
Magiſtrats. 671. & ſuiu.
Maiſtres. 662. 663
Maiſtres, ſeruiteurs. 165
Maladie & douleur. 965. & ſuiu.
Malheur du Prince. 528
Malice & tyrannie de la crainte. 150.151.
Manie. 167
Manieres diuerſes de ſe porter en la mort. 453 & ſuiu.
Mariage. 249
Mariage blaſmé. ibid.
Mariage defendu. 252
Mariage deſcrit. 254
Mariage des ſouuerains. 272
Mariez, de leur deuoir. 621 & ſuiu.
Martiale puiſſance. 256
Marques d'honneur 300
Marques de preud'hommie. 301
Maux & accidens preſens, preſſans & extremes. 153
Maux & accidens qui menacẽt. 152
Maux externes. 685.692
Maux internes. 707
des Maux priuez. 687. & ſuiu.

Digitized by Google

des Maux publics. 686
Memoire. 107
Memoire humide. 85
Memoratiue faculté de l'ame. 81
Memorial d'affaire. 503
Menterie. 604
Meſchanceté diſcrette. 372 373
Meſcognoiſſance de ſoy-meſme. 22, 23
Meſcontes dont on ſe doibt garder en liſant ces liures. 20.21
Meſcroire. 224.225
Meſnagerie. 913 & ſuiu.
Meſpris & hayne du Prince. 525
Meſpris de la mort. 466. & ſuiu.
Meſpris du monde. 404. 405 & ſuiu.
Meſpris du prince. 518
Methode de ces liures. 15
Methode pour planter la Chreſtienté. 338
Militaire profeſſion. 291
Miſere par anticipation. 204
Miſere de l'homme. 200.& ſuiu.
Miſere de la volonté. 215
Miſeres des ſouuerains. 171 & ſuiu.
Miſeres ſpirituelles. 206. & ſuiu.
Miſericorde. 712
Modeſtie des ſoldats. 541
Modeſtie en proſperité. 411
Mœurs. 215
Mœurs de l'enfant. 654.655
Mœurs des ſoldats. 540.541
Mœurs des ſouuerains. 270
Mœurs du Prince 529
Moleſſe & delicateſſe 196
Monde diuiſé en diuers claſſes. 240.241 242
le Monde mené par opinion. 209
Monde partagé en trois. 233
Mort eſt iuſte & raiſonnable. 466
Mort eſt neceſſaire. 465
la Mort, & comme il s'y faut tenir preſt. 453 & ſuiu.
Mourir eſt naturel. 463
Moyens d'apprendre. 647
Moyens de paruenir à la ſageſſe. 9.& 10
Moyens faux de ſe cognoiſtre. 30
Moyens vrays de ſe cognoiſtre. 31
Munitions de guerre. 534

N

NAture corrigée par la vertu & Philoſophie. 366
Nature eſt alterée & violentée par art, & par ceremonie. 361. 362
Nature eſt bonne & ſuffiſante maiſtreſſe. 360
Nature eſt le reſſort de preud'hommie. 354.355
Nature & eſſence de l'ame. 54
Nature parfaicte par la grace. 369. & ſuiu.

Digitized by Google

Naturel de l'eſtat. 268
Naturel des hommes. 234
Nobleſſe. 295
Nobleſſe acquiſe. 297
Nobleſſe naturelle. 296
Nom de Dieu doibt eſtre legerement pris. 397
Nouateurs de loix. 414
Nourriture & education des enfans. 628
Nudité eſt naturelle. 50

O

OBeyr aux loix, couſtumes & ceremonies de ſon pays 424. & ſuiu.
Obeyr & commander. 247
Obiections contre l'eloquence. 745.746
Obiects contre le mariage. 246 & ſuiu.
Obligation. 616. & ſuiu.
ne s'obliger à rien. 331. & ſuiu.
Obſeruer loix & couſtumes. 433
l'Occaſion & le temps. 450
Offenſes ou iniures. 689
Offices de religion. 394
Office de courtoiſie. 180
Office des parens. 726
Officiers. 146
des Officiers. 510
Opiniaſtreté. 227
Opinion du meſpris du monde 404
Opinion & imagination. 107 108
Opinion conſiderée. 117
Opinion mene le monde. 107. 110
Ordre des facultez de l'ame. 87
Ordres des ſoldats. 540
Origine de l'ame. 58
Origine & authorité de la loy 424
Ouye & ſa préeminence. 78
d'Ouyr, voir & parler. 77

P

DE la Paix. 549. 551
Paremens du corps & autres. 719
Parens & enfans. 260
Parens & leur deuoir. 615 & ſuiu.
Pareſſe & laſcheté. 251
Parler, & ſes regles. 742. & ſuiu.
du Parler, voir & ouyr. 77
Parole & de ſa force & auctorité. 79
Partage du monde. 133
Paſſion. 682
Paſſion concupiſcible. 117
Paſſion contraire à l'auarice. 117
Paſſion iraſcible. 118
Paſſions & leurs deſcription. 113
Paſſions faſcheuſes. 707
Paternelle puiſſance. 260 261
Pauures & vagabonds. 267
Pauureté. 702. & ſuiu.
Pauureté & richeſſe. 304

Digitized by Google

Si Peché engendre repentir. 373
Pedans. 217.218
Pedans & Sophiſtes. 442
Pedant comme iuge des couſtumes. 422
Pedant oppoſé au contraire au ſage. 14
Pedant que c'eſt. 13.14. & 15
Peines & loyers. 530 531
Peinture de ceux qui ſont aſſeruis 346
Peinture generale de l'homme 175
Peinture generale de ſageſſe. 307. & ſuiu.
Penitence. 153
Penſées 177
Perfection & ſes degrez. 367
de la Perfidie. 596
n'eſt Permis de ſe donner la mort. 471. 473 474
Perſuader. 217.228. & ſuiu.
Perte d'amis. 706. & ſuiu.
Pertes des biens. 791. & ſuiu.
Petits & grands. 676.677
Peuple ou vulgaire. 279. & ſuiu.
Philautie peſte de l'homme. 121
Philoſophes & Theologiens comparez. 4. & 5.
Philoſophe corrige la nature 366
Pieté auec probité. 398
pieté du Prince. 490
pieté ſans probité. 398. 399
Pieté vraye. 38 & ſuiu.
Pietons. 535
Plaiſir charnel. 736. & ſuiu.
Plaiſir & deſir reglez. 408
Plaiſirs naturels. 412
police. 16
polygamie. 257.259
practiques & intelligences. 496
precaution contre les paſſions. 319
Precipitation. 450
Precipitation. 608
Préeminence de l'ouye. 78
Preſomption. 719. & ſuiu.
Preſomption & folle amour de ſoy 311
Preſomption humaine. 224
Preſomption iniurieuſe. 435
Prud hommie & religion comparées. 359
Prud'hõmie populaire & mondaine. 353
Prud'hommie vraye & eſſentielle. 347. & ſuiu. 364
Preuoyance des maux. 421. 422
Prier Dieu. 396. 397
le Prince doit choiſir de bons conſeils. 509
le prince doit moderer ſa colere. 304
le prince eſt ſur les formes. 498
du prince & de ſon action. 519
priſon ou captiuité. 696. & ſuiu.
probité auec pieté 398
probité ſans pieté. 399
profeſſion militaire. 291
profeſſions diuerſes des hommes. 285
propos qu'on tiendra aux enfans. 632
probité des facultez de l'ame. 87

Digitized by Google

Proprietez du corps humain. 43
Prosperité. 409. & suiu: 414
Prosperité. 714. 725
Prouidence. 685. 687
Prouisions de guerre. 554
de la Prudence. 482
Prudence auec iustice. 493
Prudence aux affaires difficiles. 551
Prudence difficile, obscure. 481. 483
Prudence du prince en la guerre.
Prudence necessaire. 484
Prudence Politique. 487 & suiu.
Prudence que c'est. 482
Prudence s'acquiert. 484. 485
Puissance des Seigneurs particuliers. 245
Puissance & subiection. 244
Puissance maritale. 259
Puissance paternelle. 260 261
Puissance souueraine. 244
Punition des coniurez. 558
Punition & supplice. 694
Pyrrhonien ne sera iamais heretique. 339

Q

QValitez de l'esprit humain 93
Questes des liures. 196

R

RAison. 91. 93
Raison à tous visages. 95 96
Ratiocination. 158
Rebellion. 564. 565
Recherche inquiete. 206
Recognoissance du bien-faict. 617
Recommandation de la discipline militaire. 539
Regions du corps. 39 40. 41
Regler ses desirs & plaisirs. 403. & suiu.
Regles pour faire la guerre. 542
Religion. 190
Religion Chrestienne est la vraye. 385
Religion & prud'hommie comparées. 346
Religion ne doit estre prise humainement. 387. & suiu.
Religion vraye: 393
Religion vraye ou faulse. 360
Religions diuerses. 381
Religions en quoy conuiennét. 382
Religions sont estrange au sens commun, & à la nature. 385
Remedes contre la coniuration 557
Remedes contre les passions. 118
Remedes de misere. 207

Digitized by Google

Remedes pour ne craindre la mort. 459 & ſuiu.
Remerciment du bien faict. 917
de la Repentance. 173
Repentir engendré du peché. 373
Repudiation de femmes. 257
Reſerue des finances 514.515.
Reſponſe aux obiects contre le mariage. 252
Richeſſes & pauureté. 304
Ruſes de guerre. 548

S

SAcremens. 198
Sacrifices cruels. 383
le Sage entre au dedans & au dehors. 327
le Sage ſe doit exempter des paſſions. 327
Sageſſe comme eſt diuiſée. 3
Sageſſe diuine. 3
Sageſſe & ſcience comparées. 637.& ſuiu.
Sageſſe & ſcience ne ſe rencontrent pas. 641
Sageſſe humaine. 4
Sageſſe humaine deſcrite. 7 & 8
Sageſſe mondaine. 3
Sageſſe que c'eſt 1
Sageſſe ſans ſcience. 642
Santé du corps 44
Science. 302.& ſuiu.
Science a diuers effects. 12
Science de mourir. 454
Science & ſageſſe comparées. 637.& ſuiu,
Science & ſageſſe ne ſe rencontre pas. 641
Science financiere. 510
Science ſans ſageſſe. 643
du Secret. 597
Sedition. 363
Seigneurs eſclaues. 265
Seigneurs particuliers. 245
des Sens de nature. 27.73 & ſuiu
Sens naturels foibles & incertains. 75
Separation de l'ame & du corps 63.64.65.
Seruage & liberté. 294
Seruir Dieu de Corps. 396
Seruir Dieu d'eſprit. 396
Seruiteurs 661.663
Seruiteurs, maiſtres. 265
Seruitude. 164
Seuerité du prince. 521.512
Siege de l'ame. 14
Siege & inſtrumens de l'ame. 61
Signes de la cholere. 155
Singularitez du viſage humain. 47
Sobrieté. 732. & ſuiu.
Soin de l'aduenir. 178
Soldats. 535
Soldats bien choiſis. 537.538
Soldats naturels. 536.537
Sophiſtes & pedans. 442
Sortes differentes de vie. 284
Soupçons faux. 195
Souuerain doibt eſtre vertueux. 89.
du souuerain & de ſes mœurs 305

souuerain

Souuerains. 268. & ſuiu.
Souuerains. 282. & ſuiu.
Stratagemes. 548
Stupidité. 318
Stupidité ou temerité. 680
Subiection & puiſſance. 244
Subiects. 664. & ſuiu. 667
Submiſſions & braueries. 197
Subſides & impoſts. 513
Subtilitez. 497
Suffiſance des hommes. 240
Suffiſance loüée. 703. 704
Superſtitieux. 217
Superſtition deſcripte. 390
Superſtition eſt naturelle. 391
Superſtition populaire. 392
Superſtition ſouſtenuë par raiſon humaine. 392
Supplice & punition. 694
Surſeance loüable. 331. 335. 336 337.

T.

TEmerité de condamner tout. 226
Temerité ou ſtupidité. 680
Temperamens comparez. 85 86
Temperament du cerueau. 84
Temperament entre crainte & aſſeurance. 419
Temperance au parler. 712 & ſuiu.
Temperance deſcrite. 713
Temperance en general. 722. & ſuiu.
Temps de guerre. 543
le Temps & l'occaſion 430
ſe Tenir preſts à la mort. 451. & ſuiu.
Teſtament ſelon les loix. 658
Theologiens & Philoſophes comparez. 4 & 5.
Tortures. 188
Trahiſon. 599
Traict de ſageſſe de prendre l'heure de mourir. 475
Train & but certain de vie. 377
de la Tranquillité d'eſprit. 477 & ſuiu.
Trauail des ſoldats. 559
Triſteſſe. 143 & ſuiu.
Triſteſſe. 310. & 311
Troubles & diuiſions priuées. 371
Troubles, & hereſies d'où viennent. 315
Tuer n'eſt pas venger. 141
Tyran, & s'il eſt permis attenter ſur ſa perſonne. 667. 668. 669. 670.
Tyrannie. 564. 565
Tyrannie de la crainte. 150 151
Tyrannie du Prince. 524

V.

VAgabõds & pauures. 267
Vaillance des ſoldats. 539
Vaillance du Prince. 500
Vaillance imparfaicte. 679
Vaillance militaire. 679
Vaillance ou force. 678. & ſuiu.
Vanité. 172

Digitized by Google

Vengeance. 140.141.719.720
Venger n'eſt pas tuer. 140
du Veoir, ouyr & parler. 77
Verité. 92. 99
Verité. 189
Verité difficile à trouuer. 99
Verité doit eſtre releuée de Dieu. 338
Verité & admonition libre. 597. 598.
Vertu. 164. 165
la Vertu corrige la nature. 366
Vertu neceſſaire au ſouuerain. 489
Vertu viue. 520
Vertus de bons Conſeillers 506. 507.
Vertus principeſques. 491
Veſtemens de corps. 50
Vices de Conſeillers d'Eſtat. 508
Vice des paſſions. 114
Victoire des vainqueurs. 547
Vie ciuile. 186
Vie humaine, & ſa brieueté. 166. & ſuiu.
Vie priuée. 284
Vie ruſtique. 290.291
Vie ſolitaire. 286. 288
Vieilleſſe comparée auec la ieuneſſe. 173
Virginité. 736. & ſuiu.
Viſage humain. 47. 48
Viſites de courtoiſie. 181
Vnité de l'ame. 56. 57
Vniuerſalité d'eſprit. 339. & ſuiu.
Volonté. 111
Volonté comparée auec l'entendement. 111
Volonté & ſes miſeres. 215
Volupté. 726. & ſuiu.
Voluptez naturelles. 729. & ſuiu.
Voyager. 648. 649
Voyager & l'hiſtoire ſeruent à la ſageſſe. 315
Vraye pieté. 381. & ſuiu.
Vulgaire ou peuple. 279. & ſuiu.

Z.

ZEle de Religion. 402. 403

FIN.

Digitized by Google

TRAICTE'
DE SAGESSE

Composé par PIERRE CHARRON
Parisien, Docteur és Droicts,
Chantre & Chanoine Theo-
logal de Condom.

Plus quelques discours Chrestiens du mesme Autheur, qui ont esté trouuez apres son deceds.

A Monseigneur DE HARLAY,
premier President.

DERNIERE EDITION.

A PARIS
Chez ROBERT FEVGE' au mont S. Hylaire,
à l'Image S. Sebastien, deuant
le Puits-Certain.

M. DC. XLII.

Digitized by Google

A

MONSEIGNEVR

Mre ACHILLES DE HARLAY,
Cheualier Seigneur de Beaumont.
Conſeiller du Roy en ſes Conſeils
d'Eſtat & Priuê, premier Preſi-
dent en ſa Cour de Parlement.

MONSEIGNVR,

Ayant eu ce bon-heur d'eſtre du nõbre des plus intimes amis & confidens du defunct Monſieur Charron lors qu'il viuoit Chantre & Theologal de Condom, perſonnage des plus rares & excellents en ſa profeſſion, Orateur tres-diſert & grand Philoſophe moral, i'ay eu le ſoin incontinent apres ſon decez aduenu ſoudainement par vne Apoplexie de ſang le Dimanche 16. de Nouembre 1603. de faire imprimer en ceſte ville ſes œuures, tant Chreſtiennes que Morales, & en faire part au public ſuiuant la recommendation qu'il m'en auoit faite de ſon viuant. dont ie ſuis venu à bout, graces à Dieu, nonobſtant pluſieurs empeſchemens & trauerſes d'aucuns enuieux &

Digitized by Google

ialoux de ſa vertu & bonne renommée, qui ſeroient par trop longs à deduire en ce lieu. Tellement que ie puis dire auec verité en peu de mots, que ſon innocence, candeur de ſes mœurs & bonne vie ont vaincu & ſurmonté leurs calomnies & mediſances, & m'aſſeure que ſes liures quoyqu'ils ne ſoient qu'en langage vulgaire, triompheront de l'enuie, & rendront ſa memoire perpetuellement recommandable à la poſterité. Il auoit bien ſenty & preueu que ſon liure de Sageſſe entre autres, ne ſeroit pas le bien venu parmy les eſprits plats, foibles, populaires & ſuperſtitieux, & qu'il ſeroit cenſuré par les preſomptueux, rogues, affirmatifs & fiers, reſolus, gens teſtus, opiniaſtres, aheurtez, qui penſent tout ſcauoir, & eſtre les plus ſages & aduiſez de ce monde, combien que pour la pluſpart ils ſoient les plus ineptes & ignorans, & qu'à bon droict ils deuſſent eſtre remis au rang de ceux qui ſont touchez de maladie preſque incurable & ſans remede. C'eſt pourquey le ſieur Charron quelque mois auparauant qu'il mouruſt, dreſſa vn petit traicté contenant vn ſommaire de ſon liure, vne Apologie & reſponſe aux plaintes & obiections qu'on faiſoit contre iceluy, enſemble vne briéue & generale peinture de Sageſſe & declaration de ſon intention, lequel traicté il me laiſſa pour le faire imprimer & le vous dedier, Monſeigneur, s'il vous eſtoit agreable, à ce qu'il vous pleuſt prendre ſes liures en voſtre protection & ſaune garde, ſçachant bien que pour cét effect i' auoit beſoin d'hommes tels que vous, c'eſt à dire, qui euſſent l'eſprit hardy, fort, genereux, releué, & nullement populaire, ny ſuperſtitieux. L'aheur de ce traicté, s'il n'euſt eſté preuenu de mort, vous l'euſt preſenté luy meſmes : Car c'eſtoit vne des choſes qu'il deſiroit le plus, que d'auoir l'honneur d'eſtre co-

gneu de vous, & d'auoir part en vos bonnes grâces, ayant recogneu qu'en ce temps vous eſtiez vn vray modelle & regle tres-certaine de Sageſſe, d'vn eſprit vrayement & entierement noble, ayant touſiours fait profeſſion ſinguliere de vertu publique, & principalement en la conduite d'vn ſi grand & Auguſte Senat dont eſtes chef : ayant bien ſeruy le Prince & la Patrie durant l'orage des troubles paſſez, comme mettoyen entre le Souuerain & les particuliers, & eſtant ſorty & iſſu de parens & anceſtres qui ont fait le meſme. Et quand il a parlé du deuoir des Magiſtrats, diſant que le Magiſtrat doit eſtre preſt à ouyr toutes plaintes & requeſtes, ne s'abſenter point ſe ſouuenant qu'il n'eſt à ſoy, mais à tous egalement, receuoir & eſcouter grands & petits, riches & pauures, eſtre comme l'autel auquel on s'addreſſe eſtant preſſé & affligé pour y receuoir du ſecours & de la conſolation, ne ſe communiquer point à pluſieurs, & ne ſe familiariſer ſi ce n'eſt ſecrettement auec fort peu, & encores que ce ſoit auec les plus ſages & bien ſenſez, ſouſtenir & garder l'honneur, la dignité, & les droicts de ſon Souuerain, & du public, rendre la Iuſtice & ce qui appartient à vn chacun, faire exactement obſeruer les Loix à tous, attremper prudemment la douceur auec la rigueur, auoir vne grande preud'hommie & probité pour ſe garder net d'auarice, d'acception de perſonnes, de corruption de la Iuſtice; & des paſſions ennemies de droicture & d'Equité, & finalement auoir la conſtance ferme & inflexible, afin de ne craindre les grands & puiſſans, & ne s'amollir à la miſere d'autruy. Il ſemble qu'il s'eſt voulu regler & prendre patron ſur vous & à vos grandes actions & deportemens, & repreſenter à vn chacun vos vertus,

Digitized by Google

dont ie ne diray dauantage en ce lieu, parce que ſont choſes aſſez notoires & qui paroiſſent d'elles-meſmes, sãs qu'il ſoit beſoin d'y apporter aucun luſtre ny artifice de paroles. Or ce que le ſieur Charron n'a peu faire durant ſa vie, ie le fais à preſent, Monſeigneur, pour luy & en ſon nom; & vous preſente ce petit Traicté de Sageſſe; vous ſuppliant tres-humblement me vouloir permettre que ie le face marcher en publie ſous l'auctorité de voſtre nom tres-illuſtre, tenant pour certain qu'il ſera bien receu de tous les beaux eſprits de ce temps, ſi l'on connoiſt qu'il vous vienne à plaiſir. I'ay fait ſuiure apres ce Traicté deux ou trois autres diſcours Chreſtiens du meſme autheur, auſquels il n'auoit mis la derniere main, & ſon intention n'eſtoit de les faire imprimer, m'ayant autre fois dit que c'eſtoient des petits auortons, & que s'ils auoient à aller en public il les voudroit bien plus eſtendre & parer d'vne autre façon: Toute-fois les ayant fait voir à des hommes d'honneur capables d'en iuger, ils m'ont certifié qu'ils n'y auoient rien trouué qui ne fuſt ſublime & veritable & digne de leur Pere, lequel s'il viuoit, ne dediroit ſes amis qui les voudroient adiuger au public. C'eſt pourquoy i'ay eſté curieux de les recueillir comme precieuſes reliques, & les publier pour l'affection ſinguliere que ie porte à la memoire de l'autheur, qui me ſollicite aſſez d'honorer tout ce qui eſt venu de luy, & pour le deſir que i'ay de profiter à tous ſelon mon pouuoir. I'ay auſſi adiouſté vn Eloge ou diſcours ſommaire de ſa vie, autant que i'en ay peu auoir de connoiſſance par la lecture de ſes liures, & par la familiere & frequentation ordinaire que i'ay euë auec luy par l'eſpace de quinze ans & plus. En cét Eloge i'ay obmis d'eſcrire la maniere d'agir & de traicter les poincts de doctrine dont vſoit le ſieur

Charron en ſes liures, diſcours & ſermens i'eſpere que ne trouuerez mauuais ny hors de propos, ſi ie repare ceſte inſigne obmiſſion en cét endroit. Il diſoit que ſelon la diuerſité des eſprits & facultez naturelles, imagination, memoire & entendement, il y auoit trois façons de diſcourir & declarer en public ſes conceptions: l'vne qui ſe conduiſoit ſelon les regles & preceptes de l'art, par etymologies & diſtinctions du nom & de la choſe, definitions, diuiſions, ſubdiuiſions, cauſes, effects, accidens: l'autre par recueil des opinions & allegation des dires d'autruy, auec curieuſe cottation des lieux, liures & Chapitres: & la derniere par diſcours libre & releué, qui contient à peu prés, & en ſubſtance ce que les deux autres ont, mais c'eſt ſans en faire ſemblant, & ſans s'aſſuiettir à l'ordre & aux regles de l'art. Que la premiere eſtoit bonne pour l'Eſcole & neceſſaire pour inſtruire les apprentifs: que la ſeconde eſtoit en vſage entre les Harangueurs & Predicateurs, dont la pluſpart ne faiſoit qu'enfiler des allegations, ſouuent pour eſtre trop ambitieuſement recherchées auec fort peu ou point de diſcours, que n'ayans rien à dire d'eux meſmes, & eſtans ſans inuention aucune ils faiſoient parler autruy: Et diſoit au rebours du commun, qui eſtime ſçauant celuy qui allegue beaucoup, que c'eſtoit teſmoignage d'ignorance & de foibleſſe, qu'ils ſe vouloient vray-ſemblablement faire recommander de grãde lecture & memoire (ce qui n'eſtoit pas tant comme pluſieurs penſoient s'il n'y auoit du iugement) le plus ſouuent à fauſſes enſeignes, comme ceux qui ſans auoir iamais veu les fontaines couroient aux ruiſſeaux, fureteroient par les Tables des liures, pillotoient & prenoient de ceux qui auoient faict des recueils & lieux communs, où ils trouuoient la choſe toute ramaſſée, & ainſi

by Google

la debitoient : que les allegations estoient requises aux choses controuerses, qui se deuoient establir & defendre par authorité, mais sobrement, & qu'il failloit qu'elles fussent pertinentes, bien choisies & pressantes : & que ceste maniere estoit à son aduis la moindre de toutes. Et quant à la troisiesme, que c'estoit celle qu'il estimoit le plus, & ceux qui faisoient profession de la suiure, qu'il s'y tenoit & s'y exerçoit : Que pour ceste derniere façon il auoit l'antiquité & l'authorité pour luy, veu que les plus excellens Homiliaires du temps passé l'auoient tenuë, & que les anciens en quelque profession que ce fust, en leurs escrits & harangues n'alleguoient point, ou fort rarement : qu'il estoit en outre fondé en bonne raison, parce que ceste maniere estoit plus genereuse, tenoit plus du iugement, entendement & imagination, parties bien plus nobles & heroïques que la memoire ; & en fin qu'elle estoit plus libre, & plus plaisante & profitable aux auditeurs & lecteurs, & à celuy qui en vsoit, que toutes les autres, & que par icelle on tendoit plus à la Sagesse qu'à la science, & qu'on s'accoustumoit plus à former le iugement, & par consequent la volonté, la conscience, qu'à remplir la memoire & l'imagination. Mais ie suis trop long & peut estre ennuyeux, Monseigneur, & crains d'abuser de vostre patience, & si ie manque en cét endroit, ie vous supplie m'en vouloir excuser, & attribuer cela à la parfaicte amitié qui m'a estroittement lié auec l'autheur de ces traictez & discours : duquel la memoire sera tousiours viuement emprainte en mon ame pour l'honorer, & par vostre moyen & faueur la garantir & conseruer entiere contre l'enuie de ceux qui sont plus ingenieux & subtils à deprauer & obscurcir la gloire de ses belles actions, qu'à bien faire. C'est tout ce

Digitized by Google

que ie vous en diray pour ceſte heure, vous priant en toute humilité & ſubmiſſion me faire l'honneur de croire que ie ſuis & deſire demeurer toute ma vie.

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſeruiteur,

GABRIEL MICHEL
de Rochemaillet.

Digitized by Google

Sur la Figure qui eſt au frontiſpice des liures de Sageſſe.

SONNET.

LA Sageſſe eſt à nud, droicte & ſans artifice,
D'Oline & de Laurier ſon chef eſt verdoyant;
Son mirouer eſt tenu des doigts du foudroyant,
Et s'eſleue au deſſus du Cube de Iuſtice.

Sous ſes pieds au Carcan, les meres de tout vice
Forcenent de deſpit, grommelant, abboyant,
Contr'elle en vain l'effort de leur rage employant,
Tant de Sageſſe eſt fort & ferme l'edifice.

La Paſſion s'anime impetueuſement;
Le peuple fauoriſe & porte obſtinement.
La fole Opinion, ſourde, aueugle & peruerſe.

Tremblante, & ſans ſcauoir la Superſtition
S'eſtrangle d'elle meſme; & la preſomption
De la Pedanterie eſt miſe à la renuerſe.

C. D. E. D. B.

Superanda omnis fortuna ferendo eſt.

Digitized by Googl

PETIT TRAITE'
DE SAGESSE

PREFACE.

AYANT appris & entendu les diuerſes plaintes que l'on faiſoit contre mon liure de Sageſſe, n'agueres mis en lumiere, i'ay trouué que les vns parloient de foibleſſe d'eſprits plats & populaires, qui s'offenſent non ſeulement de ce qu'il heurte les opinions communes ; mais encores de ſon ſtyle libre & hardy, langage bruſque & maſle: ie l'auois bien preueu & dit en ma preface: iugeant qu'il ne pouuoit arriuer autrement, d'autant que la Sageſſe n'eſtant commune ny populaire, & venant à deſcrier & condemner d'authorité, *& iure ſuo ſingulari*, les opinions communes & populaires, comme la pluſpart erronées, ne peut qu'elle n'encoure la malgrace & l'enuie du monde, tellement que ce liure n'eſt point pour le commun & bas étage, & s'il euſt eſté populairement receu & accepté, il ſe fut trouué bien deſcheu de ſes pre-

tentions. D'autres viennent de ne m'entendre pas bien, ou feindre de ne m'entendre (car ie ne veux pas toucher s'il y a de la paſſion & malice meſlée parmy) & de prendre les choſes autrement, en autre ſens & d'autre main que ie ne les dõne, rapportant au droict & deuoir ce qui eſt de faict, au faire ce qui eſt du iuger, à reſolution & determination ce qui n'eſt que propoſé, ſecoüé & diſputé problematiquement & academiquement ; à moy & mes propres opiniõs ce qui eſt d'autruy & par rapport, à l'eſtat, profeſſion & condition externe, ce qui eſt de l'eſprit & ſuffiſance interieure ; à la religion & creance diuine, ce qui eſt de l'opinion humaine: à la grace & operation ſurnaturelle, ce qui eſt de la vertu & action naturelle & morale. Ce ſont ſept meſcontes que i'ay remarqué en leurs plaintes, dont ie me plains. Or pour les vns & les autres qui s'offencent de ce liure (car pluſieurs y en a qui en iugent bien autrement, & de leur grace le reçoiuẽt & l'hebergent humainement) i'ay pris reſolution de le reuoir, expliquer & addoucir en pluſieurs ẽdroits ce qu'ayant fait & eſtant preſt de mettre au iour, ie me ſuis aduiſé de dreſſer ce petit traicté, contenant vn ſommaire de ce Liure, vne briefue & generale peinture de Sageſſe & declaration de mon intention, lequel ſerue de preface audit Liure, & d'aduertiſſement audit Lecteur, & qui en tout cas, comme plus portatif & ayſé, peut ſeruir à ceux qui ne voudroient prendre la peine & employer leur loiſir à lire tout le Liure, plus gros & importun.

CHAP. I.

1. *Du mot de Sageſſe auec vne rude & generale deſcription d'icelle.*
2. *Diuiſion de Sageſſe.*
3. *De la Sageſſe mondaine.*
4. *De la diuine.*
5. *De la Sageſſe humaine, ſa definition & comparaiſon des Philoſophes & Theologiens, auec le deſſein de l'Autheur.*
6. *Moyens d'obtenir ceſte Sageſſe humaine.*

1. TOVS en general au premier & ſimple mot de Sageſſe facilement concoiuent & imaginent quelque qualité, ſuffiſance ou habitude non commune, ny populaire, mais excellente, ſinguliere & releuée par deſſus le commun & ordinaire, ſoit en bien ou en mal, car il ſe prend & vſurpe (peut eſtre improprement) en toutes les deux façons: *Sapientes ſunt vt faciant mala.* Et ne ſignifie pas proprement choſe bonne & loüable, mais excellente, exquiſe & ſinguliere, en quoy que ſoit; dont ſe dit auſſi bien ſage Tyran, Pirate, voleur, que ſage Roy, Pilote, Capitaine, c'eſt à dire, ſuffiſant, prudent aduiſé: & non ſimplement, communément & populairement, mais excellemment, ſingulierement, parquoy s'oppoſe à la Sageſſe non ſeulement la folie qui eſt vn dereglement & desbauche, & la Sageſſe eſt vn reglement bien meſuré & proportionné, mais encores la baſſeſſe & ſimplicité commune & populaire, car la Sageſſe eſt releuée, rare, forte & excellente. Ainſi Sa- Du mot de Sageſſe.

Digitized by Google

geſſe en quoy que ſoit, bien ou mal, cõprend deux choſes, ſuffiſance, c'eſt la prouiſion & garniture de tout ce qui eſt requis & neceſſaire, & qu'elle ſoit en haut & fort degré. Voyla ce qu'au premier ſon & ſimple mot de Sageſſe les plus ſimples imaginẽt que c'eſt, dont ils aduoüent qu'il y a peu de ſages, qu'ils ſont rares, comme eſt toute excelléte, & qu'à eux appartient de droit, de cõmander & guider les autres, que ce ſont comme oracles, dont eſt le prouerbe, en croire & s'en remettre aux Sages. Mais bien definir la choſe au vray & la diſtinguer par ſes parties, tous ne le ſçauent, n'y n'en ſont d'accord, & n'eſt pas ayſé: autrement le commun, autrement les Philoſophes, autrement les Theologiens en parlent: ce ſont les trois eſtages & claſſes du monde. Ces deux procedent par ordre, regles & preceptes, la premiere confuſément & fort improprement.

Diuiſiõ de Sageſſe.

2. Or nous pouuons dire qu'il y a trois ſortes & degrez de Sageſſe, Diuine, Humaine, Mondaine, qui reſpondent à Dieu, nature pure & entiere, nature viciée & corrompuë. De toutes ces trois ſortes, & de chacunes d'icelles diſcourent & parlent toutes ces trois claſſes du mõde qu'auons dit, chacune ſelon ſa portée & ſes moyens, mais proprement & formellement le commun, c'eſt à dire, le monde de la mondaine, le Philoſophe de l'humaine, le Theologien de la Diuine.

Sageſſe mondaine.

3. La mondaine & plus baſſe, qui eſt diuerſe ſelon les trois grands chefs de ce bas monde, opulence, volupté, gloire auec luxure, ambition,

1. Ioan. 2. *Quidquid eſt in mundo eſt concupiſcentia oculorum,*

concu-

concupiscentia carnis, superbia vitæ. Dont est appellée par S. Iacques de trois noms, *Terrena*, *Animalis*, *Diabolica*, est reprouuée par la philosophie & Theologie, qui la prononce folie deuant Dieu, *Stultam fecit sapientiam huius mundi*, or d'elle n'en est point parlé en nostre liure de Sagesse, que pour la condamner. Iacob. 3. 1. Cor. 1.

Sagesse Diuine.

4. La plus haute & plus excellente qui est la Diuine, est definie & traictée par les Philosophes & Theologiens vn peu diuersement (ie desdaigne & laisse icy tout ce qu'en peut dire le commun, comme prophane & trop indigne pour estre oüy en telle chose) les Philosophes font la toute speculatiue, disent que c'est la cognoissance des principes, des premieres causes & plus hauts ressorts de toutes choses, & en fin de la souueraine, qui est Dieu, c'est la Metaphysique : ceste-cy reside toute en l'entendement, c'est son souuerain bien & sa perfection ; c'est la premiere & plus haute des cinq vertus intellectuelles, qui peut estre sans probité, action, & sans aucune vertu morale. Les Theologiens ne la font pas du tout tant speculatiue qu'elle ne soit aussi aucunement pratique, car ils disent que c'est la cognoissance des choses diuines, par lesquelles se tire vn iugement & reglement des actions humaines, & la font double : l'vne acquise par estude, & est à peu prés celle des Philosophes que ie viens de dire : l'autre infuse & donnée de Dieu, *De sursum descendens.* C'est le premier des sept dons du sainct Esprit. *Spiritus Domini Spiritus sapientiæ*, qui ne se trouue qu'aux iustes & nets de peché, *In malevolam animam intrabit sapientia*, De cette Sagesse diuine n'entendons aussi parler

Ariſt. 1. 1. meta. Thom. 1. q. 57.

Thom. 2. 2. q. 1. a. 1. 7. & q. 45.

Iac. 3.

Is. 11.

Sap. 1.

Digitized by Google

icy: elle eſt en certain ſens & meſure, traictée en ma premiere verité, & en mes diſcours de la Diuinité.

Sageſſe humaine.

5. Pourquoy s'enſuit que c'eſt de l'humaine Sageſſe que noſtre liure traicte & porte le nom. Nous en cherchons doncicy premierement la definition, & puis pour icelle mieux entendre, nous nous eſtendrons par vne plus ample & particuliere explication & peinture, qui ſera comme le ſommaire & le reſultat de noſtre liure. Les deſcriptions communes ſont diuerſes & toutes courtes. Aucuns & la plus part penſent que c'eſt vne prudence, diſcretion & comportement aduiſé aux affaires & en la conuerſation, cecy eſt digne du cõmun qui rapporte preſque tout au dehors, à l'action, & ne conſidere gueres autre choſe, que l'externe: il eſt tout aux yeux & aux oreilles, les mouuemens internes le touchent & luy poiſent fort peu: Ainſi ſelon eux la Sageſſe peut eſtre ſans pieté & ſans probité eſſentielle: c'eſt vne belle mine, vne douce & modeſte fineſſe. D'autres penſent que c'eſt vne ſingularité farouche & eſpineuſe, vne auſterité renfroignée d'opinions, mœurs, paroles, actions & de forme de viure qui pour ce appellent ceux qui ſont ferus & touchez de cet humeur, Philoſophes, c'eſt à dire, en bon jargon, fantaſques, bigearres, heteroclites. Or telle Sageſſe ſelõ la doctrine de noſtre liure, eſt pluſtoſt vne folie & extrauagance. Il faut donc apprendre que c'eſt d'autres que du commun, ſçauoir des Philoſophes & Theologiens, qui tous deux l'ont traictée en leurs doctrines morales: ceux là plus au lõg & par exprez comme leur vray gibier, leur propre

Opiniõs du commun.

Des Philoſophes & Theologiens.

Digitized by Google

& formel ſujet : car ils s'occupent à ce qui eſt de la nature & au faire: la Theologie monte plus haut, s'attend & s'occupe aux vertus infuſes theoriques & diuines, c'eſt à dire à la Sageſſe diuine & au croire. Ainſi ceux-là s'y ſont plus arreſtez & plus eſtẽdus, reglans & inſtruiſans non ſeulemẽt le particulier, mais auſſi le commun & public, enſeignans ce qui eſt bon & vtile aux familles, communautez, republiques, empires. La Theologie eſt plus chiche, & taciturne ceſte part, viſant principalement au bien & ſalut de chacun. Les Philoſophes la traictent plus doucement & plaiſamment, les Theologiens plus auſterement & ſechement. La Philoſophie qui eſt l'aiſnée, cõme la nature eſt l'aiſnée de la grace, ſemble ſuader gratieuſement & vouloir plaire en profitant, reueſtuë & enrichie de diſcours, de raiſons, inuentions, & pointes ingenieuſes, exemples, ſimilitudes, parée de beaux dires, Apophthegmes, mots ſententieux, ornée d'eloquence & d'artifice. La Theologie qui eſt venuë apres, sẽble commander & enioindre imperieuſemẽt & magiſtralemẽt. Certes les Philoſophes ont eſté excellens en ceſte part, non ſeulemẽt à la traicter & enſeigner, mais encores à la repreſẽter viuemẽt & richemẽt en leurs vies nobles & heroïques. I'entends icy Philoſophes & ſages, non ſeulement ceux qui ont porté le nom de Sages, cõme Thales, Soyon, & les autres qui ont eſté d'vne volée & du tẽps de Cyrus, Crœſus, Piſiſtratus: N'y auſſi ceux qui ſont venus apres & ont enſeigné en public, comme Pythagoras, Socrates, Platon, Ariſtote, Ariſtippe, Zenõ, Antiſthenes, tous chefs de part, & tant d'autres leurs diſciples, differents & diuiſez en

sectes: Mais aussi tous ces grands hommes qui faisoient profession singuliere & exemplaire de vertu & sagesse, comme Phocion, Aristides, Epaminondas, Alexandre, que Plutarque appelle Philosophe aussi bien que Roy, Grecs, Les Frabrices, Fabiens, Catons, Torquates, Regules, Lelies, Scipions, Romains, qui pour la plus-part ont esté generaux d'armées. Pour ces raisons ie suy & employe en mon liure plus volontiers les aduis & dires des Philosophes, sans toutesfois obmettre ou reietter ceux des Theologiens: car aussi en substãce sont-ils tous d'accord & tres rarement differens, & la Theologie ne desdaigne point d'employer & faire valoir les beaux dires de la Philosophie. Si i'eusse entrepris d'instruire pour le cloistre & la vie consiliaire, c'est a dire, à la profession des conseils Euangeliques, il m'eust fallu suiure *ad amussim*, les aduis des Theologiens: mais nostre liure instruit à la vie ciuile, & forme vn homme pour le monde, c'est à dire, à la Sageſſe humaine & non diuine. Nous disons donc naturellement & vniuersellement auec les Philosophes & Theologiens, que ceste Sagesse humaine est vne droicture, belle & noble composition de l'homme entier, en son dedans, son dehors, ses pensées, paroles, actions, & tous ses mouuemens: c'est l'excellence & perfection de l'homme comme homme, c'est à dire, selon que porte & requiert la loy premiere, fondamentale, & naturelle de l'homme, comme nous disons vn ouurage bien-faict & excellent, quãd il est bien complet de toutes ses pieces, & que toutes les regles de l'art y ont esté gardées: Celuy qui est homme sage qui sçait bien ex-

Aduertissement.

Definition de Sagesse humaine.

cellemment faire l'homme.

6 Pour acquerir & paruenir à ceſte Sageſſe, il y a deux moyens. Le premier eſt en la conformation originelle & trempe premiere, c'eſt à dire, au temperament de la ſemence des parens, puis au laict nourriſſier & premiere education où l'on eſt dict bien nay ou mal nay, c'eſt à dire bien ou mal formé & diſpoſé à la Sageſſe. L'on ne croit pas combien ce commencement eſt puiſſant & important, car ſi l'on le ſçauoit l'on y apporteroit autre ſoin & diligence que l'on ne faict. C'eſt choſe eſtrange & deplorable, que l'on ſoit en telle nonchalance, de n'auoir aucun ſoin de la vie & bonne vie de ceux que nous voulons eſtre d'autres nous meſmes : és moindres affaires nous y apportons de l'attention, & employons du conſeil: icy au plus grand & noble nous n'y penſons pas, tout par hazard & rencontre. Qui eſt celuy qui ſe remuë, qui conſulte, qui ſe met en deuoir de faire ce qui eſt requis, ſe garder & preparer comme il faut, pour faire des enfans maſles, ſains, ſpirituels, & propres à la Sageſſe; car ce qui ſert à l'vne de ces choſes, ſert aux autres, & l'intention de nature viſe enſemble à tout cela. Or c'eſt à quoy l'on penſe le moins, & à peine penſe l'on tout ſimplement à faire enfans, mais ſeulement comme beſtes d'aſſouuir ſon plaiſir: c'eſt vne des plus remarquables & importantes fautes qui ſoit en vne republique, dont perſonne ne s'aduiſe & ne ſe plaint, & n'y a aucune Loy, reglement ou aduis public là deſſus. Il eſt certain que ſi l'on s'y portoit comme il faut, nous aurions d'autres hommes que nous n'auons: ce qui eſt requis en cecy & à la premiere nourriture, eſt dit en.

Moyẽs d'y paruenir deux. 1. Naturel.

noſtre liure troiſieſme chapitre quatorze.

2. Acquis. Le ſecond moyen eſt en l'eſtude de la Philoſophie, ie n'entends de toutes ſes parties, mais de la morale (ſans toutesfois meſpriſer ny oublier la naturelle) qui eſt la lampe, la guide & la regle de noſtre vie, qui explique & repreſente tres-bien la loy de Nature, inſtruit l'homme vniuerſellement à tout, en public & en priué, ſeul & en compagnie, à toute conuerſation domeſtique & ciuile, oſte & retranche tout le ſauuagin qui eſt en nous, addoucit & appriuoiſe le naturel rude, farouche & ſauuage, le duit & le façonne à la Sageſſe. Bref, c'eſt la vraye ſciẽce de l'homme, tout le reſte au pris d'elle n'eſt que vanité, au moins non neceſſaire ny beaucoup vtile: car elle apprend à bien viure & bien mourir qui eſt tout: elle enſeigne vne preude prudence, vne habile & forte preud'hommie, vne probité bien aduiſée. Mais ce ſecond moyen eſt preſque auſſi peu pratiqué & mal employé que le premier. Tous ne ſe ſoucient gueres de cette Sageſſe, tant ils ſont attentifs à la modaine. Voyla les deux moyens de paruenir & obtenir la Sageſſe, le naturel & l'acquis: qui a eſté heureux au premier c'eſt à dire, qui a eſté fauorablemẽt eſtrené de nature & eſt d'vn temperement bon & doux, lequel produit vne grande bonté & douceur de mœurs, a grand marché du ſecond, ſans grande peine il ſe trouue tout porté & diſpoſé à la Sageſſe, qui autrement, il doit auec grand & laborieux eſtude du ſecond, rabiller & ſuppléer ce qui luy defaut: comme Socrates vn des plus Sages diſoit de ſoy, que par eſtude de la Philoſophie il auoit corrigé & redreſſé ſon mauuais naturel. Cecy ſoit aſſez dict en

igitized by Google

general de noſtre Sageſſe humaine, ce que c'eſt, & les moyens d'y arriuer.

CHAP. II.

1. *Deſcription ample de Sageſſe par ſes traicts & offices propres, dont le premier eſt, Se cognoiſtre & l'humaine condition.*
2. *Le ſecond, Regler ſa vie au dehors ſelon les loix & couſtumes.*
3. *Le troiſieſme, exemptions d'erreurs populaires & paſſions.*
4. *Le quatrieſme, iuger de tout.*
5. *Le cinquieſme, ne s'obliger à rien.*
6. *Le ſixieſme, preud'hommie eſſentielle.*
7. *Le ſeptieſme, ſuiure en tout nature, c'eſt à dire, la raiſon, l'equité Vniuerſelle.*
8. *Concluſion de ce que deſſus.*
9. *Aduertiſſement que la grace eſt requiſe pour conduire ceſte Sageſſe humaine à ſon but, ſa perfection, ſa couronne.*

VEnons maintenant à vne plus ample, claire & particuliere deſcriptiõ. Ie veux icy tirer au crayon & tracer les vrays & propres traits & lineamens d'icelle: cottant briefuement les principaux offices & deuoirs du Sage, qui luy conuiennent, *omni, ſoli, & ſemper*. Les communs auſquels tous ont part, ie ne les touche point, mais ſeulemẽt ceux leſquels comme peculiers ſeparent & releuent le Sage par deſſus le commun.

Se cognoiſtre & l'humaine condition.

1. Le premier conſiſte en intelligence, c'eſt de bien cognoiſtre le ſubiect que nous traictons &

essayons de fermer à la Sageſſe, c'eſt l'homme. Par l'homme i'entends & vniuerſellement la condition humaine, & particulierement la ſienne propre. C'eſt vne tres-belle & vtile ſcience & par vn prealable neceſſaire. Le premier en toute choſe eſt la cognoiſsãce de ce que l'on a en main & que l'on traicte, mais elle eſt bien difficile. Car l'homme eſt extremement fardé & deſguiſé, non ſeulement l'homme à l'homme, mais chacun à ſoy-meſme; chacun prend plaiſir à ſe tromper, ſe cacher & derober, ſe trahir ſoy-meſmes. *Ipſi nobis furto fubducimur:* Se flattant & chatoüillant pour ſe faire rire, attenuant ſes defauts, en cheriſſant ce qu'il a de bon Or pour ce faire il faut premierement cognoiſtre toutes ſortes d'hommes, de tous airs, climats, de tous naturels, aages, eſtats, profeſſions, (à cecy ſert le voyager, & l'hiſtoire) leurs mouuemens, inclinations, actions non ſeulement publiques, c'eſt le moins, elles ſont toutes artificielles, mais priuées, & ſpecialement les plus ſimples, & naifues, produites de leur propre & naturel mouuement, auſſi toutes celles qui le touchent & intereſſent particulierement, car en ces deux ſe deſcouure au vray le naturel. Puis qu'il les rapporte toutes enſemble, pour en faire corps entier & iugement vniuerſel, mais ſpecialement qu'il entre en ſoy-meſme, ſe taſte, ſe ſonde bien attentiuement ſans ſe flatter, qu'il examine chaque penſée, parole, action. Certes en fin il apprendra que l'hõme eſt en verité d'vne part, vne fort chetiue, foible, piteuſe & miſerable choſe, & en aura compaſſion: & d'autre-part le trouuera tout enflé & bouffi de vent d'orgueil, preſomption, deſirs, dont il

en aura deſpit, deſdain & horreur. Ie ne veux pas m'arreſter dauantage à ce premier poinct: car c'eſt le ſuiet de tout mon premier liure, auquel par tant de diuers moyens, en tous ſens, & à tous vſages & certes iuſques au vif, l'homme eſt depeint & repreſenté, & ſi fort, qu'à vray dire, car ie le ſens biẽ, pluſieurs s'en offenſent & s'en plaignent : ſe faſchent que l'on abbaiſſe & rauale ſi fort l'homme, que l'on luy deſcouure ſi auant ſes hontes: & moy ie me plains & crie, que perſonne n'eſtudie à ſe cognoiſtre, ny ne s'en ſoucie, quoy que l'on diſe & qu'on le pique, il ne ſent point, il ne s'en remuë ny n'apprehende. Qui eſt celuy qui confeſſe de bonne foy ne ſe cognoiſtre point : Et où eſt celuy qui eſtudie ſerieuſement à ſe cognoiſtre : perſonne n'eſt maiſtre à ſoy-meſme, & non gueres à autruy. Aux choſes non neceſſaires tant y a de maiſtres & de diſciples, en ceſte-cy point : Nous ne ſommes iamais chez nous ny au dedans : mais touſiours au dehors à muſer, l'homme cognoiſt mieux toutes autres choſes que ſoy. Quelle miſere: Ie voy tous les iours gens qui tiennent rang, qui vont la teſte leuée; & font la leçon aux autres, quë comme ils font profeſſion, auſſi ſont-ils en reputation de vertu & de ſçauoir, ſi couuerts & regorgeans de tares, de defauts & de vices, que toutefois ils ne ſentent aucunement, voire demeurent tant contents de leurs perſonnes. Que feriez-vous à cela : maladie incurable. Or le ſeul Sage ſe cognoiſt, & qui bien ſe cognoiſt ſage eſt.

Se tegler au dehors ſelon les loix.

2. Le ſecond trait & office de Sageſſe qui comprend tout le dehors & les apparences, c'eſt à dire, tout ce qui regarde le public & autruy, paroles,

Digitized by Google

Cecy est traicté l. 2. c. 8.

actions, tous desseins & mouuemens externes, est de se regler entierement au niueau des loix, coustumes, mœurs & ceremonies de son pays, euitant soigneusement, toute singularité & particularité extrauagante, escartée du commun & ordinaire: car quelle qu'elle soit, tousiours elle heurte & blesse autruy, & est suspecte de folie ou d'ambitiõ & hypocrisie, quoy que ce soit d'ame malade detraquée, *non conturbabit sapiens publicos mores, non populum in se nouitate vitæ conuertet eadem sed non eodem modo faciet, nec eodem propositio.* Ie veux donc que mon Sage chemine tousiours sous le couuert des loix & coustumes, sans disputer ou tergiuerser, sans entreprendre tantost de s'en dispenser, & tantost les encherir pour faire le bon valet, sans hausser ny baisser, ce non pour l'amour d'elles & à cause qu'elles sont iustes & equitables (car il y en a plusieurs qui ne le sõt pas, & puis il n'est loisible d'en disputer ou cõsulter, s'il l'estoit, tout iroit en confusion & desordre) mais tout simplement, pource que ce sont les loix & coustumes du pays: ny aussi pour crainte d'icelles, par superstition & d'vne seruitude contrainɛte, scrupuleuse & poureuse, mais d'vne intention & façon libre, noble & galante. *Soli hoc sapienti contingit, vt nihil faciat inuitus, recta sequitur, gaudet officio.* Le Sage fait son deuoir & garde les loix, non à cause d'icelles, mais de soy mesme: car il est par dessus elles & n'en a besoin, elles sont requises pour le commũ: & quãd il n'y en auroit point, il n'en feroit ny plus ny moins, & en ce il differe du cõmun qui ne peut bien faire sans loix. *At iusto & sapienti non est lex posita.* O. suiuãt ceste leçon, le Sage viura sans offen-

Digitized by Google

ſe d'autruy, ſans heurter le public, ny le particulier, ſans ſcandaliſer les foibles & imparfaicts & populaires. Toutes ces conditions font que ce ſecond traict eſt de Sageſſe, autrement il ſeroit du commun: car il n'y à ſi petit qu'il ne diſe qu'il faut viure ſelon les lòix, mais Dieu ſçait comment ils s'y portent, en obſeruãt les loix, ils ſe mocquent, offenſent & outragent les loix, qui ne leur ſçauent aucun gré ny grace de leur obſeruãce & obeiſſãce, car elle n'eſt pas cõme elles veulent & l'entendent.

Exemtion des paſſions & opinions. Cecy eſt traicté l. 2. c. 1.

3. Le troiſieſme grand & vrayemẽt propre traict de Sageſſe qui regarde l'eſprit, & le dedans, eſt vne pleine, noble & genereuſe liberté, par laquelle le Sage quitte & net de tout erreur & paſſion, conſidere & iuge toutes choſes, ne ſe heurte ou attache à aucune, mais demeure à ſoy tout franc, entier & cõtent. Ceſte liberté eſt le haut point, le propre droit & priuilege du Sage, qui ſeul eſt vrayemẽt libre. *Niſi ſapiens liber nemo: ſtulti omnes & improbi ſerui.* Or ceſte liberté eſt en pluſieurs choſes, dont i'en ay conté trois principales, qui ſont trois traicts & offices de Sageſſe, l'vne, & qui ſera le troiſieſme traict en rang, eſt vne exemption & affranchiſſement de toutes les choſes qui troublent, infectent & gaſtent l'eſprit, s'oppoſent & empeſchent la Sageſſe, comme ſont tous les erreurs populaires, opinions baſſes, foibles, & ſouuent fauſſes, *nihil magis à veritate quàm vulgaris opinio*, dõt tout le mõde eſt plain, & que nous attirons & receuons facilemẽt de ſa hantiſe cõtagieuſe: & puis les paſſions qui naiſſent au dedans de nous, cõme petits tyranneaux mal menent noſtre eſprit. Pour ſe garder & garantir de cette miſerable captiuité, & de la main

Digitized by Google

de ces ennemis externes & internes, il faut apprendre & se resoudre à ne croire & ne suiure l'opinion, qui est vne folle, volage, incertaine, inconstante, la guide des fols & du vulgaire, mais tousjours & en toutes choses se ranger à la raison, la guide des Sages. C'est vraye liberté & seigneurie que de suiure la raison, dure seruitude de se laisser mener à l'opinion. Cecy est desia faire diuorce & denoncer la guerre au monde, qui est tout confit en erreur, opinion & passion; mais qu'y feroit-on? l'on ne peut autrement s'approcher & alier de Sageſſe, c'est vn prealable de se retirer & diuertir de là, si l'on veut saluer le sueil du saincst sacraire de Sageſſe. *Odi prophanum vulgus & arceo.*

Quatrieſme iuger de tout. Cecy est traicté l. 2. c. 2.

4. La seconde partie de ceste liberté & quatrieſme office du Sage, est à voir, considerer, examiner & iuger de toutes choses: rien ne doit eschapper au Sage qu'il ne mette sur le bureau & en la balance. C'est le conseil d'vn des plus diuins Sages; *Omnia probata, quod bonum est tenete.* C'est selon luy le priuilege honorable du Sage & spirituel. *Spiritualis omnia diiudicat & à nemine inditatur.* C'est sa vraye occupatiõ, son vray & naturel office, c'est pourquoy l'esprit luy a esté donné, & pourquoy il est homme: Pourquoy donc? pour se paistre & entretenir de vanitez & sottises, & faire, comme l'on dict, des chasteaux en Espagne, comme faict tout le commun? *Qui vnquam oculos tenebrarum causa habuit*: Le Sage ne se doit laisser mener comme vn buffle, ny à credit, sans entrer en diuision & discussion, receuoir legerement tout ce qui se presentera, encores qu'il soit plausiblement receu de tous, c'est à faire aux prophanes, qui n'ont ny la

Digitized by Google

force&le courage,ny la ſuffiſance de cuire,iuger, examiner. Ie veux bien que l'on viue, l'on parle, l'on face comme les autres & le commun : mais non pas que l'on iuge comme le commun , voire ie veux que l'on iuge le commun. Qu'aura le Sage & ſacré par deſſus le prophane, s'il faut encores qu'il aye ſon eſprit, ſon iugement, ſa principale& heroïque piece eſclaue du commun? le public & commun ſe doit contenter que l'on ſe conforme à luy en toutes les apparences, qu'a-il affaire de mon dedans, de mes penſées & opinions? ils gouuerneront tant qu'ils voudront ma main, ma langue, mais non pas mon eſprit s'il leur plaiſt, il a vn autre maiſtre. Empeſcher la liberté de l'eſprit & du iugement, l'on ne ſçauroit : le vouloir faire, c'eſt la plus grande tyrannie qui puiſſe eſtre : Le Sage s'en gardera bien & actiuement & paſſiuement, ſe maintiendra en ſa liberté, & ne troublera celle d'autruy. Or de cecy il aduiendra ſouuent : que le iugement & la main, l'eſprit & le corps ſe contrediront, & que le Sage fera au dehors des choſes, combien qu'il iuge en ſon eſprit, qu'il ſeroit beaucoup meilleur de faire autremẽt: il ioüera vn roolle au dedans, & vn autre au dehors, il le doit faire ainſi pour garder iuſtice par tout, faiſant au dehors pour la reuerence publique & n'offenſer perſonne, ce que loy, la couſtume & ceremonie du pays porte & requiert, & encores qu'il ne ſoit en ſoy bon, ny iuſte: *Error communis facit ius*, & iugeant au dedans ce qui en eſt au vray ſelon la raiſon vniuerſelle, pour la reuerence qu'il doit à ſoy, à ſon iugement, & à la raiſon, il ſe portera aux choſes& aux faits, comme Ciceron aux paroles, qui diſoit,

Digitized by Google

Ie laisse l'vsage du parler au peuple, & ie me garde la science des mots: *Loquendum & vinendum extra vt multis, sapiendum vt pauci*: Expliquons cecy par diuers exemples. I'osteray humblemẽt mon bonnet, & tiendray la teste nuë deuant mon Superieur, car ainsi le porte la coustume de mon pays, & ne laisseray pas de iuger que la façon d'Orient est biẽ meilleure de saluër & faire la reuerence, mettant la main sur la poictrine, sans se descouurir au preiudice de sa santé, & s'incommoder en plusieurs façons. Au rebours si i'estois en Orient ie prẽdrois mon repas assis à terre ou accoudé & demy couché, regardãt la table de costé, comme ils font là, & iadis faisoit le Sauueur auec ses Apostres, *recumbentibus, discumbẽtibus*, & ne laisserois de iuger, que la façõ de s'asseoir haut à table & ia face droite vers icelle, cõme la nostre, est plus honneste, plus seante & cõmode: ces exemples sont de peu de poids, & y en a mille pareils. Prenons en de plus poisans, ie veux & consens que les morts soient enterrez & abandonnez à la mercy des vers, de la pourriture & puantise, car c'est maintenant la façon commune & presque generale, par tout: mais ie ne laisseray pas de iuger que la façõ ancienne de les brusler, & recueillir les cẽdres, est beaucoup plus noble & plus nette, les donner & recommander au feu, le plus noble des Elemens, ennemy de pourriture & puantise, voisin du ciel, signe de l'immortalité, & duquel l'vsage est propre & peculier à l'homme, qu'à la terre qui est la lie, marc & l'ordure des Elemens, la sentine du monde, mere de corruption, & aux vers qui est l'extreme ignominie & horreur: & par ainsi apparier & traicter de mesme

Digitized by Google

l'homme & la beſte. La Religion meſme enſeigne & commande de diſpoſer de ceſte façon de toutes reliques, comme de l'Agneau Paſchal que l'on ne pouuoit manger, des Hoſties conſacrées, des linges teincts en huiles ſacrées. Pourquoy n'en ſera-il fait de meſmes de nos corps & reliques? Faictes ie vous prie pire, ſi vous pouuez, que les mettre en terre à la corruption. Cela ce ſemble deuroit eſtre pour ceux qui ſont punis du dernier ſupplice, & gens infames: & que les reliques des gens de bien & d'honneur fuſſent plus dignemẽt traictées. Certes de toutes les manieres de diſpoſer des corps morts, qui reuiennẽt à cinq, ſçauoir les donner aux quatre Elemẽs, & aux ventres des animaux, la plus vile, baſſe, honteuſe, eſt les enterrer, la plus noble & honorable eſt les bruſler. Ayons en encores vn autre & touchons vne des plaintes contre mon liure. Ie veux & conſens que mon Sage aux choſes naturelles face la petite bouche, qu'il cache & coure les parties & les actions que l'on appelle honteuſes, & qui ſeroit autremẽt, i'en aurois horreur, & tres-mauuaiſe opinion: mais ie veux bien cependant qu'il iuge que de ſoy ſimplement & ſelon nature elles ne ſont non plus honteuſes que le nez & la bouche, le boire & le mãger, n'ayãt nature, c'eſt Dieu, rien fait de honteux: mais c'eſt par ailleurs que par nature, ſçauoir par l'ennemy de nature, qui eſt le peché. La Theologie encores plus pudique que la Philoſophie nous dit, qu'en la nature entiere & non encores alterée par le fait de l'homme elles n'eſtoiẽt point honteuſes: Honte n'eſtoit point, elle eſt ennemie de nature: c'eſt l'engeance du peché. Ie me cõtenteray de ces quatre exẽples,

& concluray cette ſeconde partie de la liberté du Sage, qui eſt d'examiner & iuger toutes choſes. Le commun n'en eſt capable, ce qui l'empeſche, c'eſt la forte preuention & anticipation d'opinions qui le poſſede entierement, il en eſt tellement coiffé, qu'il ne s'en peut plus defaire, ny deſdire, & penſe qu'il ne luy eſt permis, tellemẽt qu'il vit & agiſt à peu prés cõme la beſte par neceſsité de couſtume & de l'opinion anticipée ſans y apporter du iugement, de l'examen, comme la beſte par neceſsité & inſtinct de nature. Or pour iuger il ſe faut deſpoüiller de tout, ſe mettre à nud, conſiderer les choſes de ſang froid, comme propoſées tout de nouueau. Il veut bien iuger & mettre à l'examen les opinions & façons de faire eſtrangeres, pourquoy n'en faict il autant des ſiennes propres, non pour le changer ou aller au contraire, cela a eſté dict, mais pour touſiours chercher la verité & exercer ſon office, qui eſt de iuger? Eſt-il poſsible que de tant de loix, couſtumes, opinions, ceremonies, differentes & contraires aux noſtres qu'il y a au monde, il n'y ait que les noſtres bonnes? Que tout le reſte du monde ſe ſoit meſconté: Qui l'oſera dire? Et qui doute que les autres n'en diſent tout autant des noſtres: & que ceſtuy-cy, qui ainſi condamne les autres, s'il y fuſt né & nourry ne les trouuaſt meilleures & ne les preferaſt à celles-cy, qu'il eſtime maintenant les ſeules bonnes: La couſtume, la preuention faict tout, & à celuy qui ſera ſi fol de le dire, ie luy reſpondray que ce conſeil ſera donc au moins pour tous les autres, afin qu'ils ſe mettent à iuger & examiner tout, & qu'en ce faiſant ils trouuent les noſtres meilleures. Mais

encores

encores puis qu'étre mille mẽsonges il n'y a qũ'vne verité, mille opinions d'vne meſme choſe, vne ſeule veritable, pourquoy n'examineray-je auec raiſon, qu'elle eſt la meilleure, qu'elle plus vraye, plus raiſonnable, plus vtile, plus cõmode, puis que i'ay l'eſprit & ſuis hõme pour ce faire? C'eſt aſſez parlé de ce poinct, ſauf vn mot qu'il me faut adiouſter, afin que l'on ne ſe trompe, & qui ſeruira de paſſage au traict & office ſuyuãt: c'eſt que ce iuger, examiner, n'eſt pas reſoudre, affirmer, determiner, mais queſter la verité, poiſant & balançant les raiſons de toutes parts, chercher le plus vray ſemblable: & c'eſt ce que nous allons dire.

5. La troiſieſme partie de ceſte liberté & cinquieſme office de Sageſſe, qui ſuit & qu'il faut ioindre au precedent, eſt vne ſurſeance & indifference de iugement, par laquelle l'homme conſiderant tout comme dict eſt, froidement & ſans paſſion, ne s'achemine, ny ne ſe lie ou oblige à aucune choſe, mais ſe tient libre, vniuerſel & ouuert à tout, touſiours preſt à receuoir la verité, ſi elle ſe preſente, adherant cependãt au meilleur & plus vray ſemblable qui luy apparoit tel, diſant & vſurpant en ſon iugement interne & ſecret, ce que les anciens en leurs externes & publiques, *ita videtur*, il ſemble ainſi, il y a grande apparence de ce coſté-la. Que ſi quelqu'vn dict qu'il eſt autrement, il reſpondra ſans s'eſmouuoir, il peut bien eſtre tout preſt à l'entendre, gardera touſiours place à vne plus forte raiſon, ne iurant à rien. C'eſt la modeſtie Academique tant requiſe au Sage, par laquelle il eſt touſiours preſt & capable de verité & raiſon quand elle ſe preſente. Ceſte modeſte & retenuë ſut-

Cinquiéme office de s'obliger à rien. Cecy eſt traicté l. 2. c. 1.

ſeance vient du precedent, qui eſt iuger de tout, car examinant vniuerſellement toutes choſes ſans paſſion, l'on trouuera par tout de l'apparence qui arreſte & empeſche de precipiter ſon iugemẽt, & donne crainte de s'eſchauder. Ceux qui ne iugent point ne peuuent auoir ceſte ſurſeance, tant s'en faut qu'ils s'offenſent d'en ouyr parler, & iugeans des autres par eux meſmes, ne croyẽt point qu'on y puiſſe demeurer ſans trouble & peine d'eſprit. Or elle eſt fondée premierement ſur ces propoſitions tant celebre entre les Sages. Qu'il n'y a rien de certain, que nous ne ſçauons rien, que la ſeule certitude & ſcience eſt qu'il n'y a rien de certain, & que nous ne ſçauons rien, *ſolum certum nihil eſſe certi*, *Hoc vnum ſcio quod nihil ſcio*, que nous ne faiſons que queſter, enquerir, chercher & taſtonner à l'entour des apparences, *ſcimus nihil opinamur veriſimilia*, que la verité n'eſt point de noſtre acqueſt, inuention ny priſe, quand elle ſe rendroit entre nos mains, nous n'auõs dequoy nous la verifier, nous en aſſeurer & la poſſeder: que la verité & le menſonge entrent chez nous par meſme porte, y tiennent pareille place & credit, s'y maintiennent par meſmes moyens: Qu'il n'y a opinion aucune tenuë de tous & par tout, qui ne ſoit debatuë, conteſtée, qui n'en ait vne contraire tenuë & ſouſtenuë: Que toutes choſes ont deux anſes & deux viſages: Qu'il y a raiſõ par tout, qu'il n'y en a aucune qui n'ait ſa contraire: Que la raiſon humaine eſt de plomb: qui ſe plie, tourne & s'accõmode à tout ce que l'on veut: Dont tous les Sages & plus inſignes Philoſophes ont fait profeſſion expreſſe de douter, enquerir, chercher: eſtre Sage, c'eſt eſtre

Digitized by Google

inquiſiteur de verité. C'eſt ceſte belle & grande qualité ou ſuffiſance donnée par preciput à Socrates le Coriphée des Sages, par l'adueu de tous les Sages, duquel il eſt dit, cõme diſcourt Plutarque, qu'il n'enfantoit point, mais ſeruant de Sage-femme à tous autres les faiſoit enfanter. Il eſt certain, ſelon tous les Sages que nous ignorons beaucoup plus de choſes, que n'en ſçauons, que tout noſtre ſçauoir eſt la moindre partie & preſque rien au regard de ce que nous ignorons, & ce que nous penſons ſçauoir nous ne le ſçauõs, ny ne le tenons pas bien, teſmoin que l'on nous l'arrache ſouuent des poings, & ſi l'on ne l'arrache (pource que l'opiniaſtreté eſt plus forte) au moins l'on nous le conteſte, l'on nous y troubie. Or comment ſerons-nous capables de ſçauoir plus, & mieux, ſi nous nous aheurtons, arreſtons & repoſons à certaines choſes, & de telle façon que non ſeulement nous ne cherchons rien plus ny mieux, n'y n'examinõs dauantage ce que nous tenons, mais encores trouuons mauuais que l'on nous vueille donner quelque nouuelle lumiere, comme faict le commun? Auec ceſte belle, candide & innocente ſurſeance noſtre eſprit demeure premierement libre, vniuerſel, maiſtre, ſe promenant par tout : *Magna & generoſa res humanus animus, nullos ſibi poni niſi communes & cum Deo terminos patitur*, contemplant d'vn regard ferme comme d'vne haute guette toutes les varietez, changemens, viciſſitudes du monde, ſans ſe changer ou varier aucunement, mais ſe tenant à ſoy qui eſt la liurée de la diuinité, auſſi eſt-ce le priuilege du Sage, qui eſt l'image de Dieu en terre, ſans s'engager & ſe rendre partial

Es queſtions Platoniques 1. q.

ou particulier, la partialité eſt ennemie de liberté & maiſtriſe, le palais preuenu & frappé d'vn gouſt particulier ne peut plus bien iuger des autres, l'indifferent iuge de tous. Qui eſt attaché en vn lieu, eſt banny & priué de tous les autres : la carte teinte d'vne couleur n'eſt plus capable des autres, la blanche l'eſt de toutes, le iuge preuenu inclinant & fauorable à vne part n'eſt plus droict, entier ny vray iuge. Il demeure ainſi net, exempt de toute erreur & meſconte, doux, paiſible, modeſte, content, ne remuë rien. D'où viennent les troubles, ſeditions, rebellions, ſectes hereſies, que des fiers, affirmatifs, rogues, reſolus? Ie ſçay que ceſte liberté eſt difficile & rare pour deux empeſchemẽs contraires, l'vn eſt preſomption & folle perſuaſion de voir aſſez clair, d'auoir aſſez de iugement, de tenir la verité, dont fierement ils condamnent toutes opinions contraires aux leurs, ſans dauantage les examiner : & s'ils diſputent ce n'eſt pas pour trouuer la verité & le meilleur, mais ſeulement pour ſouſtenir leur opinion, & deffẽdre leur party. L'autre eſt la crainte & foibleſſe, comme de ceux à qui le cœur fait mal eſtãs ſur vne haute tour, & regardans en bas, peu de gens ont la force & le courage de ſe tenir droicts ſur leurs pieds, il faut qu'ils s'appuyẽt, ne peuuent viure s'ils ne ſont mariez & attachez, n'oſẽt demeurer ſeuls de peur des lutins, craignent que le loup les mange, gens nez à la ſeruitude.

Conclusion de ces deux traicts de liberté,

Ie conclus ces deux derniers traicts & offices de Sageſſe qui ſont couſins, auſquels ie me ſuis plus arreſté, pource que ie ſçay qu'ils ſont eſlongnez du gouſt du monde, auſſi bien que la Sageſſe, &

Digitized by Google

attaquez par plusieurs, sçauoir iuger de tout, & ne s'aheurter ny s'opiniastrer à rien. Par lesquelles le Sage excelle par dessus le commun, se garde de deux escueils contraires, ausquels tombent les fols & populaires, sçauoir testuës opiniastretez, honteuses desdites, repentirs & changements, & se maintiẽt libre, liberté d'esprit que iamais le Sage ne laissera rauir. Est-ce pas chose estrange, que l'homme ne la veut gouster, voire s'offence d'en ouyr parler? N'y a il pas lieu de s'escrier icy auec Tibere, & plus iustement que luy: *O homines ad seruitutem nati!* Quel mõstre est cecy de vouloir toutes choses libres, son corps, ses membres, ses biens, & non l'esprit, qui toutesfois est nay à la liberté, & non le reste! Ne craignez point, dict la Verité, ceux qui ont puissance sur le corps, & n'en ont point sur l'esprit: *Item*, l'on veut bien se seruir de tout ce qui est au monde, ce qui vient d'Orient, d'Occident, pour le bien & seruice du corps, santé nourriture, ornement, & le tout accommoder à son vsage, mais non pour la culture de l'esprit, son exercice, son bien & enrichissement, mettent leur corps aux champs, & tiennent leur esprit sous la clef enserré. Vn seul mot veux-ie icy adiouster, encores qu'il ait esté assez dict, que ceste liberté tãt au iuger qu'à surseoir ne touche point les choses diuines & surnaturelles qui sont par dessus nous, desquelles nous ne parlons en ce liure, lesquelles nous deuons admirer, adorer, & tout simplement receuoir.

Sixiesme preud'hommie essentielle.

6. Le sixiesme office & traict du Sage qui regarde la volonté, est vne forte & ferme probité & preud'hommie, laquelle naisse en luy par luy-mesme,

Cecy est traicté l. 2. c. 3.

c'est à dire, par la consideration qu'il est homme. Tout-homme se cognoissant homme, est obligé d'estre bon, droict & entier homme, tout tel qu'il doit & peut estre, & que nature & la raison l'oblige d'estre, & ne voulant estre tel, faut qu'il desiste d'estre homme, autrement c'est vn monstre, il va contre soy-mesme. Qui desire & consent à vne chose par necessité, il la veut bonne & entiere, il implique contradiction de desirer & accepter vne chose & ne se soucier qu'elle vaille rien. L'homme veut auoir toutes ses pieces bonnes & saines, son corps, sa teste, ses yeux, son iugement, sa memoire, voire ses chausses, & ses bottes: pourquoy ne voudra il auoir sa volonté aussi de mesmes, c'est à dire, estre bon & sain tout entier? Ie veux donc qu'il soit bon, & ait sa volõté ferme & resoluë à la droicture & preud'hommie pour l'amour de soy-mesme, & à cause qu'il est homme, sçachant qu'il ne peut estre autre sans se renoncer, se dementir & destruire, & ainsi sa preud'hommie luy sera propre, intime, essentielle, cõme luy est son estre, & comme il est à soy mesme. Ce ne sera donc point pour quelque consideration externe, & venant de dehors quelle qu'elle soit, car telle cause estant, accidentale & au dehors peut venir à faillir, ou s'affoiblir & changer & lors toute la preud'hommie appuyée sur icelle en fera de mesmes. S'il est preud'homme pour l'honneur & la reputation, ou autre recompense, estant en la solitude hors d'espeřãce qu'on le sçache, il cessera de l'estre, ou le sera froidement & laschement. Si pour la crainte des loix, magistrats, punitions, pouuãt frauder les loix, circonuenir les Iuges, euiter ou eluder les preuues

& ſe cacher à la ſciẽce d'autruy, il ne le ſera point: Voyla vne preud'hommie caduque, occaſionnée, accidentale, & certes bien chetiue, c'eſt celle qui eſt en vogue & en vſage, l'on n'en cognoiſt point d'autre : perſonne n'eſt hõme de bien qu'induict, & comme par cauſe ou occaſion. *Nemo ſponte & gratis bonus eſt.* Or ie veux en mon Sage vne preud'hommie eſſentielle & inuincible, qui tienne de ſoy-meſme, & par ſa propre racine, & qui auſſi peu s'en puiſſe arracher & ſeparer que l'humanité de l'homme. Ie veux que iamais il ne conſente au mal quand bien perſonne n'en ſçauroit iamais riẽ, ne le ſçait il pas luy? Que faut-il plus? tout le mõde enſemble n'eſt pas tant. *Quid tibi prodeſt non habere conſcium habenti conſcientiã?* N'y quãd il en deuroit receuoir vne tres-grãde recompẽſe, car quelle peut-elle eſtre qui luy touche tant que ſon eſtre propre? Ce ſeroit comme vouloir auoir vn meſchant cheual moyennãt qu'il euſt vne belle ſelle. Ie veux donc que ce ſoient choſes inſeparables eſtre & conſentir de viure homme, eſtre & vouloir eſtre homme de bien. Or par le moyen de ceſte preud'hommie qui comprend les vertus morales, mais qui ſpecialement conſiſte en la iuſtice, principale & maiſtreſſe de toutes, & qui eſt à rendre à chacun ce qui luy appartient, le Sage s'acquittera bien & deuëment de tous ſes deuoirs enuers tous, Dieu, ſoy, ſon prochain. Dieu premierement ſouuerain & abſolu Seigneur & Maiſtre du monde ſouuerain & abſolu Seigneur & Maiſtre du mõde, c'eſt la pieté, la religion, qui eſt la premiere partie de iuſtice & la plus noble des morales, & ainſi la religion eſt contenuë ſous la preud'hõmie,

Digitized by Google

voire ſous vne partie de la preud'hõmie. Parquoy mon Sage gardien de la loy & vertu morale, honorera, craindra, aymera, reuerera & ſeruira Dieu d'eſprit & de corps auant & ſur toutes choſes, puis rendra à ſoy & à ſon prochain ce qu'il doit, ſelon l'ordre & la meſure portée par ladicte loy.

Septieſme. Se regler en tout ſelon nature. Cecy eſt traicté l. 2. c. 3.

7. Le ſeptieſme & dernier point, mais qui guide & comprend tous les autres, & eſt pour l'eſprit, le corps, le dedans, le dehors, le iugement, la volonté, eſt de ietter ſans ceſſe ſa veuë & ſa penſée ſur la loy de nature, & touſiours la croire & ſuiure comme la regle premiere, ſouueraine, vniuerſelle & infaillible qu'elle eſt. *Naturam ſi ſequaris ducem nuſquam aberrabis: ſapientia eſt in naturam conuerti, & eo reſtitui vnde publicus error expulerit. Ab illa non deerrare, ad illius legem exemplúmque formari ſapientia eſt: Idem eſt beatè viuere & ſecundum naturam: omnia vitia contra naturam ſunt.* C'eſt la raiſon, l'equité, la lumiere naturelle que Dieu a inſpiré en tout homme, & qui comme vn aſtre flamboiant eſclaire & brille ſans ceſſe au dedans de luy, quel qu'il ſoit, s'il n'eſt du tout deſnaturé, *Signatum eſt*
Pſal. 4. *ſuper nos lumen vultus tui. Gentes naturaliter quæ legis*
Rom. 1. *ſunt faciunt: oſtendunt opus legis ſcriptum in cordibus ſuis: lex ſcripta in cordibus noſtris, quam nec ipſa de-*
Auguſt. *let iniquitas.* C'eſt Dieu meſme, ou bien la loy premiere, originelle, & fondamentale, eſtant Dieu & nature au monde comme le Roy & la Loy en vn Eſtat. *Quid natura niſi & diuina ratio toti mundo & partibus eius inſerta?* Parquoy ainſi que l'aiguille frottée à l'aymant ne s'arreſte iamais qu'elle ne voye ſon Nort, & par là ſe dreſſe & conduict la

Digitized by Google

nauigatiõ: Ainſi l'homme n'eſt iamais bien, voire il eſt comme denoüé & diſloqué, s'il ne viſe droict & ne conduit le cours de ſa vie, ſes mœurs, ſes iugemens & volontez ſelon cette loy premiere, diuine & naturelle, qui eſt vn flambeau interne & domeſtique, toutes les loix qui ont eſté depuis au monde ne ſont que petits extraicts tirez d'elle. La loy de Moyſe en ſon decalogue en eſt vne coppie externe & publique. La loy des douze tables, les enſeignemens moraux des Theologiens & Philoſophes, les aduis & conſeils des Iuriſconſultes, les Edicts & Ordonnances des Souuerains, ne ſont que petites & particulieres interpretations & expreſſiõs d'icelle: que s'il y en a aucune qui s'eſcarte le moins du monde, de ceſte premiere & originelle matrice, c'eſt vn monſtre, vne fauſſeté, erreur. Or ſuyuant bien ceſte regle la maiſtreſſe de toutes il ſe portera droict & entier en tout & par tout, & marchera d'vn pas doux, egal, equitable, vniforme, paiſible en toutes choſes, n'offenſera iamais autruy, ſera modeſte aux proſperitez & aduerſitez, preſt & patient à la mort, content en ſoy meſme. Tout ce qui nous trouble vient que nous voulons, deſirõs, pourchaſſons, outre, cõtre & par deſſus nature. Apprenons des beſtes leſquelles ſe laiſſent guider à la ſimplicité de nature, & menent vne vie douce, paiſible, innocente auec toute liberté, repos, ſeureté, exemptes de tant de maux, vices, dereglemens, que l'homme prend pour ſa part à faute de croire & ſuiure nature. Qui a rendu Socrates & tous les autres grands hommes que i'ay nommé au commencement ſi Sages que la pratique de cette leçon? Il faut bien releuer, forti-

fier & roidir ſon eſprit,non à forcer,violer, & deguiſer,frauder nature:mais à la ſeconder,ſecourir, & faire valoir : non à la ſubtilité,fineſſe,inuentiõ, moins au vice & deſbauche,mais à la verité,ſolidité,integrité. Ce n'eſt pas bien aller ny aduancer chemin,que voltiger,faire ſauts,gambades, courſes:mais tenir vn bon pas,ferme,reglé,aſſeuré, & durable,c'eſt à dire,ſelon nature.

Conclusion des traicts de Sageſſe.

8. Voyla vne ſommaire peinture de noſtre Sageſſe humaine en ces ſept poincts,cognoiſtre bien l'hõme & ſoy:regler genereuſemẽt ſa vie au dehors ſelon qu'il eſt preſcrit au dehors : garder ſon eſprit net de paſſions & d'erreurs,iuger de tout,ne s'obliger à rien,preud'hommie eſſentielle,viſer & ſe cõduire touſiours ſelon nature & raiſon:le cõmun & prophane au cõtraire ne ſe cognoiſt point,ny l'humaine condition,obeiſt aux loix ſeruilemẽt, a ſon eſprit tout eſclaue & aſſeruy, ne iuge de rien,prẽd & reçoit tout, comme l'on veut,ſa preud'hommie acquiſe par cauſe ou occaſiõ externe, viſe pluſtoſt à toute loy municipale, particuliere & poſitiue, qu'à l'vniuerſelle & naturelle qui eſt Dieu. Or ceſte peinture eſt preſque toute interne & non apparente,car ces traicts ſont en l'eſprit: Auſſi la Sageſſe eſt qualité ſpirituelle,non põpeuſe ny bruyante,& à peine apparente. Le Sage ne s'apperçoit pas,ny n'eſt cognu tel de tous,il y faut prendre garde de prez & s'y entendre,toutesfois nous donnerons cy aprés des marques externes pour le cognoiſtre en le comparant auec le non Sage en leurs deportemens.

Aduertiſemẽt de la ne-

9. Auant ſortir de ce propos, ie veux adiouſter vn mot qui n'eſt proprement de ce ſujet de la Sageſſe

humaine & Philoſophique, mais qui ſeruira pour oſter tout le doute & ſcrupule qui pourroit naiſtre des propos precedēs. C'eſt qu'en tout ce que nous diſons auantageuſement de la loy de Nature & de la Sageſſe humaine, nous ne pretendons aucunement exclure ou deroger à l'honneur & neceſſité de la grace, de l'ayde & ſecours ſpecial de Dieu, ſans lequel nous confeſſons que l'homme ne peut iamais bien entierement & parfaictement accomplir toute vertu morale & la loy de nature comme il faut : & encores beaucoup moins l'accomplir meritoirement & ſalutairement à la vie eternelle, comme vouloit Pelagius : car ce ſecond eſt du tout ſans doute. Mais nous diſons que l'homme employant bien cette lumiere de nature, & faiſant ce qui eſt de ſoy il ſe diſpoſe à la grace, que l'obſeruation de la loy de nature eſt cōme vn leurre, vne amorce & vn attraict d'icelle, & que celuy qui faict ce qu'il peut aux vertus morales, naturelles, & humaines, conuie & donne occaſion à Dieu de l'eſtrener & gratifier des vertus ſurnaturelles & diuines : car c'eſt vne equité & regle de bienſeance, qui a eſté loyal & bon meſnager en peu ſoit commis au plus. A cecy s'accordent les ſaincts Aphoriſmes. *Quia in modico fuiſti fidelis ſupra multa te conſtituam : Deus dat ſpiritum bonum omnibus petentibus eum : facienti quod in ſe eſt Deus non denegat gratiam : Deus non deficit in neceſſarijs, & diſponit omnia ſuauiter : Si homo incipiens habere vſuram rationis, & deliberans de ſeipſo, ordinauerit ſeipſum ad debitū finem, per gratiam conſequetur remiſſionem peccati originalis, &c.* Et les ſacrez exēples d'Abraham, de Iob, des deux Centeniers, de Neaman Syrien, du pere de

ceſſité de la grace diuine.

Thom. 1 2. q. 86 art 6.

ſainct Gregoire,s'y accordent,leſquels Payens & infideles pour auoir bien ſuiuy ceſte loy & lumiere de nature, ont eſté appellez à la foy, qui leur a eſté donnée,dict ce S. Pere,en recompẽſe de leurs vertus morales. *Merum probitas eum nobis vendicabat, vnde retulit fidem in præmium præcedentium virtutum*:comme au rebours contreuenir à la loy de nature eſt s'oppoſer formellement, & empeſcher directement la grace,comme apres l'Apoſtre, les Peres, Auguſtin, Chryſoſtome, Cyrille,diſcourẽt, rendans raiſon,pourquoy pluſieurs Iuifs n'ont receu l'Euangile, & que le Sauueur n'a point voulu preſcher en pluſieurs lieux. Parquoy ſe trompẽt fort ceux qui tiennent autre voye, & qui deſdaignans ceſte vertu morale & loy de nature,comme trop baſſe & petite pour eux, & n'ayans aucun vray ſentiment de preud'hommie,penſent par ailleurs obtenir ceſte grace. Ils ſe flattent,font gloire & ſe fient d'eſtre grands & riches,en biens ſurnaturels & diuins, & ſe trouuent à chaſque pas coulpables de la ſimple loy de nature & du debuoir humain, beaucoup au deſſous de la vertu & probité de ces ſimples Philoſophes,qu'ils reiettent & condamnent ſi fort, ains par eux ſeront condamnez, comme tant ſouuent & aigrement les menace le Souuerain Docteur de verité,mais ils n'en ſentẽt rien. Ils ſçauent quelque fineſſe par laquelle ils ſe perſuadent d'eſtre grands couſins & amis de Dieu, ſans faire ny garder ſa loy,ſa vraye loy premiere & fondamẽtale. Tout cecy eſt ſelõ l'ordre ordinaire de nature,lequel n'ẽpeſche pas que Dieu ne le chãge quãd il luy plaiſt,faisãt marcher ſa grace ſpeciale la premiere,laquelle deuãce toute probité, toute

penſée & deliberation naturellement bonne. Ie m'arreſte trop icy en digreſſion. Parquoy ie conclus que ceſte ſageſſe humaine eſt voye à la diuine, la loy de nature à la grace, la vertu morale & Philoſophique à la Theologale, le deuoir humain à la faueur & liberalité diuine, ainſi que l'ame vegetatiue & ſenſitiue, qui eſt des parens, à l'ame raiſonnable, qui eſt de Dieu.

CHAP. III.

1. *Autre deſcription plus ſenſible du Sage & de la Sageſſe, par oppoſition de contraire qui eſt auſſi depeint.*
2. *Confrontation du Sage & de ſon contraire au naturel, mouuemens & inclinations de l'eſprit.*
3. *Et en la conuerſation, conference & deportemens externes.*

Deſcription contraire à Sageſſe.

1. OR ie veux encores depeindre & deſcrire noſtre Sage & Sageſſe d'vne autre façon, ſçauoir par diſſimilitude, par comparaiſon & antitheſe auec ſon contraire, laquelle deſcription ſera peut-eſtre mieux compriſe & entenduë par les ſimples que la precedente, comme eſtant plus ſenſible & apparente, tirée pour la plus part de la conuerſation, paroles, actions, deportements. Ce qui eſt plus directement, & comme hoſtilement contraire au Sage & à la Sageſſe que nous traictons, eſt vne certaine qualité & eſpece d'eſprits foibles, plats & naturellement populaires, puis preuenus & aheurtez à certaines opinions, & par

ainſi incapables d'amendement & aſſagiſſement : que ſi encores ils ſont garnis d'acquis & de ſcience, ils ſont du tout irremediables : car ceſte ſcience apporte à la foibleſſe & baſſeſſe naturelle, & au heurt & preoccupation d'opinions (qui ſont deſia deux grands empeſchemens) encores de la preſomption, opiniaſtreté, & temerité, leur enflant le cœur: *ſcientia inflat*, & mettẽt en mains armes pour ſouſtenir & deffendre leurs opinions anticipes, & c'eſt pour acheuer du tout de les peindre: car voila le pourtraict de folie tiré au vif de ces trois. Le premier qui eſt la foibleſſe, vient du temperament originel, & puis du defaut de bonne culture : & le ſecond, qui eſt la teinture anticipée d'opinions, ſe trouue en toutes ſortes de gens, de toute qualité, profeſſion & fortune. Le tiers qui eſt l'acquit des lettres, n'eſt pas en tous. Et afin que l'on m'entende mieux, & que l'on ne penſe que ie vueille icy denigrer la ſcience: le dis que la ſciẽce eſt vn tres-bon & vtile baſton, mais qui ne le ſçait bien manier, en reçoit plus de dommage que de profit, elle enteſte & affoibliſt, dict vn grand habile hõme, les eſprits foibles & malades, poliſt & parfaict les forts & bons naturels. L'eſprit foible ne ſçait pas poſſeder la ſcience, s'en eſcrimer & s'en ſeruir comme il faut : au rebours il plie & demeure eſclaue ſous elle, laquelle meſmes le poſſede & regente comme l'eſtomach foible chargé de viandes qu'il ne peut cuire ny digerer, le bras foible, qui n'ayant le pouuoir, ny l'addreſſe de bien manier ſon baſton trop fort & poiſant pour luy, ſe laſſe & s'eſtourdit tout, l'eſprit fort & Sage n'en ioüiſt, le manie en maiſtre, s'en ſert, s'en preuault à ſon

De la ſciẽce.

bien & aduantage, forme ſon iugement, rectifie ſa volonté, & s'en rend plus habile : où l'autre n'en deuient que plus ſot & inepte. Ainſi la faute ou reproche n'eſt point à la ſcience, non plus qu'au vin, ou autre tres bonne & forte drogue, qui ſurmonteroit & accableroit la force & la portée de celuy qui la prendroit. *Non eſt culpa vini, ſed culpa bibentis.* Or à ces tels eſprits foibles de nature, enflez & empeſchez de l'acquis cõme ennemis formels de Sageſſe (laquelle requiert vn eſprit de nature fort, vigoureux & genereux, & puis doux, modeſte, ſoupple, qui ſuit volontiers la raiſon) ie fais la guerre par exprez en mon liure, & c'eſt ſouuent ſous ce mot de Pedant, n'en trouuant point d'autre plus propre, & qui eſt vſurpé en ce ſens par pluſieurs bons autheurs. En ſa premiere ſignification Grecque, il ſe prend en bonne part, mais és autres langues poſterieures, à cauſe de l'abus & mauuaiſe façon de ſe prendre & ſe porter aux lettres & ſciences, vile, ſordide, queſtueuſe, querelleuſe, oſtentatiue, pratiquée par pluſieurs, il a eſté vſurpé comme en deriſion & iniure, & eſt des mots qui auec laps de temps changent de ſignification, comme tyran, Sophiſte, & autres. Ie ſçay que les plus aigriz contre mon liure ſont ceux qui penſent que ce mot les regarde, & que par iceluy i'ay voulu taxer & attaquer les profeſſeurs des lettres & inſtructeurs : mais ils ſe contenteront, s'il leur plaiſt, de ceſte franche & ouuerte declaration que ie leur fais icy, de ne deſigner par ce mot aucun eſtat de robbe longue ou profeſſion literaire, tant s'en faut, que ie fay par tout ſi grãd eſtat des Philoſophes, & m'attaquerois moy-meſme, puis que i'ẽ

Du mot de Pedant.

ſuis & on fay profeſſion, bien que des moindres: mais vne certaine qualité & degré d'eſprits que i'ay depeint cy-deſſus, leſquels ſe trouuent ſous toute robbe, & en toute fortune & condition, *vulgum tam clamydatos quàm corbnam vocc.* Que l'on me fourniſſe vn autre mot, qui ſignifie ces tels eſprits, ie le quitteray tres-volontiers. Apres ceſte mienne declaration de bonne foy qui s'en plaindra s'accuſera, & ſe monſtrera trop chagrin. On peut bien oppoſer au Sage d'autres que Pedant, mais c'eſt en ſens particulier, comme le commun, prophane & populaire, & le fais ſouuent, mais c'eſt comme le bas au haut, le foible au fort, le plat au releué, le cõmun au rare, le varlet au maiſtre, le prophane au ſacré. Auſſi on peut oppoſer le fol au Sage, & de faict au ſon des mots, c'eſt ſon vray oppoſite, mais c'eſt comme le degré au reglé, le glorieux opiniaſtre au modeſte, le partiſant & particulier à l'vniuerſel, le preuenu & attaint au libre, franc & net, le malade au ſain, mais le Pedant, au ſens que nous le prenons, comprend tout cela, & encores plus. Car il deſigne celuy lequel non ſeulement eſt diſſemblable & contraire au Sage, comme les precedens, mais qui roguement & fierement luy reſiſte en face, & comme armé de toutes pieces s'eſleue contre luy & l'attaque, & pource qu'aucunement il redoute, à cauſe qu'il le deſcouure & le void iuſques au fonds & au vif, & luy trouble ſon ieu, il le pourſuit d'vne certaine & inteſtine hayne, entreprẽd de le cenſurer, deſcrier, & condamner, s'eſtimant, diſant & portant pour le vray Sage.

Confrontation du Sage & Pedant au naturel.

2. Parquoy pour les mieux cognoiſtre tous deux

ie

ie les veux confronter en toutes choſes, les repreſenter ſur le Theatre & faire ioüer en chacun ſon perſonnage. Premierement, pour leurs humeurs, 1.
inclinations, branles & mouuemens de leurs eſprits, le Pedant eſtudie principalement à bien garnir & meubler ſa memoire, pour en pouuoir compter & entretenir les autres : le Sage à former & regler ſon iugement & ſa conſcience. Celuy-là 2.
eſt touſiours hors de ſoy, vſe & conſomme ſes propres facultez & ſon vaillant interne, pour cognoiſtre le dehors: Ceſtuy cy au rebours ſe tient au dedans de ſoy, ſe ſert & rapporte tout le dehors à ſon dedans, non pour l'empeſcher & garder, & puis le produire cõme celuy-là, mais pour s'en preualoir en ſoy-meſme, reellement s'en rendre meilleur, plus habile, reſolu, conſtant, courageux. Celuy-là n'apprend & ne ſçait rien que des liures, des preceptes, des maiſtres & de ce qui eſt expreſſement dreſſé, pour l'enſeigner: Ceſtuy-cy de 3.
toutes choſes qui ſe diſent, ſe font, ſe paſſent, grand meſnager qui faict ſon profit de tout, des niaiſeries meſmes, choſes de neant, rien ne luy eſchappe qu'il ne releue; il apprend de ſoy-meſmes, de l'ignorant, de la femme, de l'enfant, du fol, du Pedãt, & de celuy auquel il ne veut aucunement reſſembler. Celuy-là admire & faict plus de cas de l'art, 4.
de ce qui eſt eſclatant, reluiſant, bruyant: Ceſtuy-cy s'arreſte & aime mieux ce qui eſt naturel, doux, coulant, aiſé. Celuy-là eſt attentif aux paroles: Ce- 5.
ſtui-cy aux choſes, *Sapientia in litteris non eſt, res attendis non verba.* Celuy-là s'arreſte ferme au texte 6.
& aux mots de la loy : Ceſtuy-cy à l'equité & raiſon. Celuy-là ſe tient aux extremitez, condamne 7.

Ceſtuy-cy modeſtement & doucement auec mots douteux, & retenus, diſent: Ie ne ſçay, peut-eſtre, il ſemble. Celuy-là ſe fonde tout ſur l'authorité, & dire d'autruy, qu'il allegue auec ſoigneuſe cottation des lieux, pour faire monſtre de la memoire & grande lecture: Ceſtuy-cy ſe range à la raiſon, au prix de laquelle l'authorité luy eſt peu. Celuy-là ne regarde qu'à vaincre, ſouſtenir & deffendre ſon opinion, à tort ou à trauers, ſe defaire de ſa partie: Ceſtuy-cy viſe touſiours à la verité, à laquelle il tẽd les bras & ioint les mains ſi toſt qu'elle luy apparoiſt. Celuy-là veut eſtre creu, s'ebahit & ſe faſche que l'on ne trouue bon & vray ce qu'il dict, ſouffre aigrement d'eſtre contredict & preſſé, & lors il trouble la diſpũte & chicane: Ceſtui-cy ne s'en donne de rien, n'ayant rien eſpouſſé, cherchant nuëment la verité, à quoy ſert plus la contradiction que l'acquieſcement, & cependant ſe contient touſiours en l'ordre & en la pertinence. En la victoire celuy-là eſt inſolent, il bruit, il braue, & en la perte ne recognoiſt point bonne foy, penſe qu'il iroit de ſon honneur, s'ils ſe reduiſoit & confeſſoit ſon meſconte: Ceſtuy-cy ne fait point ſonner la victoire, pluſtoſt la pieté & couure ſa partie, ſi ce n'eſt à quelque fol, teſtu, inſolent, & opiniaſtre, auquel il faict (c'eſt iuſtice belle aumoſne) monſtrer ſon derriere tout entier, & en la perte fort galamment il ſe rend à la raiſon, & ſa confeſſion n'eſt iamais honteuſe, car il n'a iamais affirmé n'y opiniaſtré.

6.
7.
8.
9.

Digitized by Google

CHAP. IV.

1. *Examen de la susdicte description de Sagesse, & response aux obiects & reproches que l'on peut faire contre-elle. Au premier, qui est qu'elle est nouuelle.*
2. *Au second, qui est qu'elle ne traicte point de la Religion.*
3. *Au troisiesme proposé contre le quatriesme traict de ladicte description, qui est iuger de tout.*
4. *Au quatriesme proposé contre le cinquiesme traict, sçauoir, Ne s'obliger à rien, où il est parlé des principes & du Pyrrhonisme.*
5. *Au cinquiesme, qui est contre le sixiesme traict sçauoir preud'hommie essentielle.*
9. *Au sixiesme qui est contre le septiesme traict, sçauoir suyure Nature.*

Examen de la description de Sagesse. Obiect. 1.

1. OR pource qu'aucuns reprouuent & attaquent ceste peinture de Sagesse, il nous la faut examiner, ensemble entendre & respondre aux obiects & reproches que l'on propose contre elle. Premierement, ils dient en gros, qu'elle est nouuelle, que ie pretends vn chemin non encores fraye, que mes propositions sont paradoxes, voire ma façon de parler hardie & particuliere. Ie ne veux maintenant estriuer ny disputer, si elle est nouuelle ou non, & s'il se peut dire chose qui n'ait esté dicte auparauant; mais bien qu'elle le soit, quoy pour cela? la nouueauté & rareté frappe & estonne les simples & populaires, est puissante à leur faire ou recõmander, ou condamner les choses: mais aux Sages, non, qui sçauent que ces qua-

ſier & roidir ſon eſprit, non à forcer, violer, & deguiſer, fraudet nature: mais à la ſeconder, ſecourir, & faire valoir : non à la ſubtilité, fineſſe, inuentiõ, moins au vice & deſbauche, mais à la verité, ſolidité, integrité. Ce n'eſt pas bien aller ny aduancer chemin, que voltiger, faire ſauts, gambades, courſes: mais tenir vn bon pas, ferme, reglé, aſſeuré, & durable, c'eſt à dire, ſelon nature.

Concluſion des traicts de Sageſſe.

8. Voyla vne ſommaire peinture de noſtre Sageſſe humaine en ces ſept poincts, cognoiſtre bien l'hõme & ſoy: regler genereuſemẽt ſa vie au dehors ſelon qu'il eſt preſcrit au dehors : garder ſon eſprit net de paſſions & d'erreurs, iuger de tout, ne s'obliger à rien, preud'hommie eſſentielle, viſer & ſe cõduire touſiours ſelon nature & raiſon: le cõmun & prophane au cõtraire ne ſe cognoiſt point, ny l'humaine condition, obeïſt aux loix ſeruilemẽt, a ſon eſprit tout eſclaue & aſſeruy, ne iuge de rien, prẽd & reçoit tout, comme l'on veut, ſa preud'hommie acquiſe par cauſe ou occaſiõ externe, viſe pluſtoſt à toute loy municipale, particuliere & poſitiue, qu'à l'vniuerſelle & naturelle qui eſt Dieu. Or ceſte peinture eſt preſque toute interne & non apparente, car ces traicts ſont en l'eſprit: Auſſi la Sageſſe eſt qualité ſpirituelle, non põpeuſe ny bruyante, & à peine apparente. Le Sage ne s'apperçoit pas, ny n'eſt cognu tel de tous, il y faut prendre garde de prez & s'y entendre, toutesfois nous donnerons cy aprés des marques externes pour le cognoiſtre en le comparant auec le non Sage en leurs deportemens.

Aduertiſemẽt de la ne-

9. Auant ſortir de ce propos, ie veux adiouſter vn mot qui n'eſt proprement de ce ſujet de la Sageſſe

humaine & Philoſophique, mais qui ſeruira pour oſter tout le doute & ſcrupule qui pourroit naiſtre des propos precedēs. C'eſt qu'en tout ce que nous diſons auantageuſement de la loy de Nature & de la Sageſſe humaine, nous ne pretendons aucunement exclure ou deroger à l'honneur & neceſſité de la grace, de l'ayde & ſecours ſpecial de Dieu, ſans lequel nous confeſſons que l'homme ne peut iamais bien entierement & parfaictement accomplir toute vertu morale & la loy de nature comme il faut : & encores beaucoup moins l'accomplir meritoirement & ſalutairement à la vie eternelle, comme vouloit Pelagius : car ce ſecond eſt du tout ſans doute. Mais nous diſons que l'homme employant bien cette lumiere de nature, & faiſant ce qui eſt de ſoy il ſe diſpoſe à la grace, que l'obſeruation de la loy de nature eſt cōme vn leurre, vne amorce & vn attraict d'icelle, & que celuy qui faict ce qu'il peut aux vertus morales, naturelles, & humaines, conuie & donne occaſion à Dieu de l'eſtrener & gratifier des vertus ſurnaturelles & diuines : car c'eſt vne equité & regle de bienſeance, qui a eſté loyal & bon meſnager en peu ſoit commis au plus. A cecy s'accordent les ſainctz Aphoriſmes. *Quia in modico fuiſti fidelis ſupra multa te conſtituam : Deus dat ſpiritum bonum omnibus petentibus eum : facienti quod in ſe eſt Deus non denegat gratiam : Deus non deficit in neceſſarijs, & diſpoſuit omnia ſuauiter : Si homo incipiens habere vſuram rationis, & deliberans de ſeipſo, ordinauerit ſeipſum ad debitū finem, per gratiam conſequetur remiſſionem peccati originalis,* &c. Et les ſacrez exēples d'Abraham, de Iob, des deux Centeniers, de Neaman Syrien, du pere de

ceſſité de la grace diuine.

Thom. 1 2. q. 86 art 6.

ſainct Gregoire,s'y accordent,leſquels Payens & infideles pour auoir bien ſuiuy ceſte loy & lumiere de nature, ont eſté appellez à la foy, qui leur a eſté donnée,dict ce S. Pere,en recompẽſe de leurs vertus morales. *Monum probitas cum nobis vendicabat, vnde retulit fidem in præmium præcedentium virtutum*:comme au rebours contreuenir à la loy de nature eſt s'oppoſer formellement, & empeſcher directement la grace,comme apres l'Apoſtre, les Peres, Auguſtin, Chryſoſtome, Cyrille,diſcourẽt, rendans raiſon,pourquoy pluſieurs Iuifs n'ont receu l'Euangile, & que le Sauueur n'a point voulu preſcher en pluſieurs lieux. Parquoy ſe trompẽt fort ceux qui tiennent autre voye, & qui deſdaignans ceſte vertu morale & loy de nature,comme trop baſſe & petite pour eux, & n'ayans aucun vray ſentiment de preud'hommie,penſent par ailleurs obtenir ceſte grace. Ils ſe flattent,font gloire & ſe fient d'eſtre grands & riches,en biens ſurnaturels & diuins, & ſe trouuent à chaſque pas coulpables de la ſimple loy de nature & du debuoir humain, beaucoup au deſſous de la vertu & probité de ces ſimples Philoſophes,qu'ils reiettent & condamnent ſi fort, ains par eux ſeront condamnez, comme tant ſouuent & aigrement les menace le Souuerain Docteur de verité,mais ils n'en ſentẽt rien. Ils ſçauent quelque fineſſe par laquelle ils ſe perſuadent d'eſtre grands couſins & amis de Dieu, ſans faire ny garder ſa loy,ſa vraye loy premiere & fondamẽtale. Tout cecy eſt ſelõ l'ordre ordinaire de nature,lequel n'ẽpeſche pas que Dieu ne le chãge quãd il luy plaiſt,faisãt marcher ſa grace ſpeciale la premiere,laquelle deuãce toute probité, toute

penſée & deliberation naturellement bonne. Ie m'arreſte trop icy en digreſſion. Parquoy ie conclus que ceſte ſageſſe humaine eſt voye à la diuine, la loy de nature à la grace, la vertu morale & Philoſophique à la Theologale, le deuoir humain à la faueur & liberalité diuine, ainſi que l'ame vegetatiue & ſenſitiue, qui eſt des parens, à l'ame raiſonnable, qui eſt de Dieu.

CHAP. III.

1. *Autre deſcription plus ſenſible du Sage & de la Sageſſe, par oppoſition de contraire qui eſt auſſi depeint.*
2. *Confrontation du Sage & de ſon contraire au naturel, mouuemens & inclinations de l'eſprit.*
3. *Et en la conuerſation, conference & deportemens externes.*

Deſcription contraire à Sageſſe.

1. OR ie veux encores depeindre & deſcrire noſtre Sage & Sageſſe d'vne autre façon, ſçauoir par diſſimilitude, par comparaiſon & antitheſe auec ſon contraire, laquelle deſcription ſera peut-eſtre mieux compriſe & entenduë par les ſimples que la precedente, comme eſtant plus ſenſible & apparente, tirée pour la plus part de la conuerſation, paroles, actions, deportements. Ce qui eſt plus directement, & comme hoſtilement contraire au Sage & à la Sageſſe que nous traictons, eſt vne certaine qualité & eſpece d'eſprits foibles, plats & naturellement populaires, puis preuenus & aheurtez à certaines opinions, & par

ainſi incapables d'amendement & aſſagiſſement : que ſi encores ils ſont garnis d'acquis & de ſcience, ils ſont du tout irremediables : car ceſte ſcience apporte à la foibleſſe & baſſeſſe naturelle, & au heurt & preoccupation d'opinions (qui ſont deſia deux grands empeſchemens) encores de la preſomption, opiniaſtreté, & temerité, leur enflant le cœur: *ſcientia inflat*, & mettẽt en mains armes pour ſouſtenir & deffendre leurs opinions anticipes, & c'eſt pour acheuer du tout de les peindre: car voila le pourtraict de folie tiré au vif de ces trois. Le premier qui eſt la foibleſſe, vient du temperament originel, & puis du defaut de bonne culture : & le ſecond, qui eſt la teinture anticipée d'opinions, ſe trouue en toutes ſortes de gens, de toute qualité, profeſſion & fortune. Le tiers qui eſt l'acquit des lettres, n'eſt pas en tous. Et afin que l'on m'entende mieux, & que l'on ne penſe que ie vueille icy denigrer la ſcience: le dis que la ſciẽce eſt vn tres-bon & vtile baſton, mais qui ne le ſçait bien manier, en reçoit plus de dommage que de profit, elle enteſte & affoibliſt, dict vn grand habile hõme, les eſprits foibles & malades, poliſt & parfaict les forts & bons naturels. L'eſprit foible ne ſçait pas poſſeder la ſcience, s'en eſcrimer & s'en ſeruir comme il faut : au rebours il plie & demeure eſclaue ſous elle, laquelle meſmes le poſſede & regente comme l'eſtomach foible chargé de viandes qu'il ne peut cuire ny digerer, le bras foible, qui n'ayant le pouuoir, ny l'addreſſe de bien manier ſon baſton trop fort & poiſant pour luy, ſe laſſe & s'eſtourdit tout, l'eſprit fort & Sage n'en ioüiſt, le manie en maiſtre, s'en ſert, s'en preuault à ſon

De la ſciẽce.

bien & aduantage, forme ſon iugement, rectifie ſa volonté, & s'en rend plus habile : où l'autre n'en deuient que plus ſot & inepte. Ainſi la faute ou reproche n'eſt point à la ſcience, non plus qu'au vin, ou autre tres bonne & forte drogue, qui ſurmonteroit & accableroit la force & la portée de celuy qui la prendroit. *Non eſt culpa vini, ſed culpa bibentis.* Or à ces tels eſprits foibles de nature, enflez & empeſchez de l'acquis cõme ennemis formels de Sageſſe (laquelle requiert vn eſprit de nature fort, vigoureux & genereux, & puis doux, modeſte, ſoupple, qui ſuit volontiers la raiſon) ie fais la guerre par exprez en mon liure, & c'eſt ſouuent ſous ce mot de Pedant, n'en trouuant point d'autre plus propre, & qui eſt vſurpé en ce ſens par pluſieurs bons autheurs. En ſa premiere ſignification Grecque, il ſe prend en bonne part, mais és autres langues poſterieures, à cauſe de l'abus & mauuaiſe façon de ſe prendre & ſe porter aux lettres & ſciences, vile, ſordide, queſtueuſe, querelleuſe, oſtentatiue, pratiquée par pluſieurs, il a eſté vſurpé comme en deriſion & iniure, & eſt des mots qui auec laps de temps changent de ſignification, comme tyran, Sophiſte, & autres. Ie ſçay que les plus aigriz contre mon liure ſont ceux qui penſent que ce mot les regarde, & que par iceluy i'ay voulu taxer & attaquer les profeſſeurs des lettres & inſtructeurs : mais ils ſe contenteront, s'il leur plaiſt, de ceſte franche & ouuerte declaration que ie leur fais icy, de ne deſigner par ce mot aucun eſtat de robbe longue ou profeſſion literaire, tant s'en faut, que ie fay par tout ſi grãd eſtat des Philoſophes, & m'attaquerois moy-meſme, puis que i'ẽ

Du mot de Pedant.

ſuis & en fay profeſſion, bien que des moindres: mais vne certaine qualité & degré d'eſprits que i'ay depeint cy-deſſus, leſquels ſe trouuent ſous toute robbe, & en toute fortune & condition, *vulgum tam clamydatos quàm coronam vocet.* Que l'on me fourniſſe vn autre mot, qui ſignifie ces tels eſprits, ie le quitteray tres-volontiers. Apres ceſte mienne declaration de bonne foy qui s'en plaindra s'accuſera, & ſe monſtrera trop chagrin. On peut bien oppoſer au Sage d'autres que Pedant, mais c'eſt en ſens particulier, comme le commun, prophane & populaire, & le fais ſouuent, mais c'eſt comme le bas au haut, le foible au fort, le plat au releué, le cõmun au rare, le varlet au maiſtre, le prophane au ſacré. Auſſi on peut oppoſer le fol au Sage, & de faict au ſon des mots, c'eſt ſon vray oppoſite, mais c'eſt comme le degré au reglé, le glorieux opiniaſtre au modeſte, le partiſant & particulier à l'vniuerſel, le preuenu & attaint au libre, franc & net, le malade au ſain, mais le Pedant, au ſens que nous le prenons, comprend tout cela, & encores plus. Car il deſigne celuy lequel non ſeulement eſt diſſemblable & contraire au Sage, comme les precedens, mais qui roguement & fierement luy reſiſte en face, & comme armé de toutes pieces s'eſleue contre luy & l'attaque, & pource qu'aucunement il redoute, à cauſe qu'il le deſcouure & le void iuſques au fonds & au vif, & luy trouble ſon ieu, il le pourſuit d'vne certaine & inteſtine hayne, entreprẽd de le cenſurer, deſcrier, & condamner, s'eſtimant, diſant & portant pour le vray Sage.

Confrontation du Sage & Pedant au naturel.

2. Parquoy pour les mieux cognoiſtre tous deux ie

ie les veux confronter en toutes choſes, les repre-
ſenter ſur le Theatre & faire ioüer en chacun ſon
perſonnage. Premierement, pour leurs humeurs, 1.
inclinations, branles & mouuemens de leurs eſ-
prits, le Pedant eſtudie principalement à bien gar-
nir & meubler ſa memoire, pour en pouuoir com-
pter & entretenir les autres : le Sage à former &
regler ſon iugement & ſa conſcience. Celuy-là 2.
eſt touſiours hors de ſoy, vſe & conſomme ſes pro-
pres facultez & ſon vaillant interne, pour cognoi-
ſtre le dehors: Ceſtuy cy au rebours ſe tient au de-
dans de ſoy, ſe ſert & rapporte tout le dehors à ſon
dedans, non pour l'empeſcher & garder, & puis
le produire cõme celuy-là, mais pour s'en preua-
loir en ſoy-meſme, reellement s'en rendre meil-
leur, plus habile, reſolu, conſtant, courageux. Ce-
luy-là n'apprend & ne ſçait rien que des liures, des
preceptes, des maiſtres & de ce qui eſt expreſſe-
ment dreſſé, pour l'enſeigner: Ceſtuy-cy de tou- 3.
tes choſes qui ſe diſent, ſe font, ſe paſſent, grand
meſnager qui faict ſon profit de tout, des niaiſeries
meſmes, choſes de neant, rien ne luy eſchappe
qu'il ne releue; il apprend de ſoy-meſmes, de l'i-
gnorant, de la femme, de l'enfant, du fol, du Pedãt,
& de celuy auquel il ne veut aucunement reſſem-
bler. Celuy-là admire & faict plus de cas de l'art,
de ce qui eſt eſclatant, reluiſant, bruyant: Ceſtuy- 4.
cy s'arreſte & aime mieux ce qui eſt naturel, doux,
coulant, aiſé. Celuy-là eſt attentif aux paroles: Ce- 5.
ſtui-cy aux choſes, *Sapientia in litteris non eſt, res*
attendis non verba. Celuy-là s'arreſte ferme au texte 6.
& aux mots de la loy : Ceſtuy-cy à l'equité & rai- 7.
ſon. Celuy-là ſe tient aux extremitez, condamne

Digitized by Google

tout à plat, loüe outre meſure, ſoit aux perſonnes, ou aux opinions, reiette tout à faict ou embraſſe eſtroitement, du tout amy ou ennemy, d'vne ou deux particularitez, fera vn iugement vniuerſel: Ceſtui-cy tout doucemẽt & mediocremẽt appointe & concilie tant qu'il peut, recognoiſt & dict le bien en qui que ce ſoit, voire en l'ennemy & ſien & du public, dit le bien volontiers, eſcharſement le mal, ialoux de la verité, de la candeur & integrité de ſon iugement: Celuy-là fait tout auec paſſion & emotion qui luy trouble, corrompt & renuerſe le iugement. Ceſtui-cy auec froideur, quietement & paiſiblement Celui-là eſt tout à la vanité & au bruit: Ceſtui-cy à la verité & ſolidité: Celuy-là eſt prompt à parler, impatient à ouyr, mal propre aux affaires: Ceſtui-cy, tout au rebours. Celuy là eſt tout du monde, deſire, cherche auec tourmẽt d'eſprit & de corps l'honneur, les biẽs, les plaiſirs: Ceſtui-cy ſe portant moderement en toutes choſes, a ſes penſées plus hautes, plus ſpirituelles. Celuy-là eſt tout attaché aux couſtumes, opinions, façons, perſonnes de ſon pays, tette touſiours la mamelle de ſa mere, condamne tout detrouſſement les choſes eſtranges de ſon vſage, & toutes celles qu'il n'entend pas. Ceſtuy-cy regarde de meſme œil, iuge & conſidere les choſes plus eſtranges comme les ſiennes. Celuy-là eſt à ſoy & autruy onereux, chagrin, deſpiteux, opiniaſtre. Cetuy-cy ioyeux, doux, coulant, allegre, ouuert. Celuy-là eſt hardy, entreprenãt, preſsãt, colere: Ceſtui-cy froid, patiẽt poiſant, conſideré. Iuſques icy ſe cognoiſt aſſez leur genie & naturel, & ſe void aſſez l'air des deux.

8. 9. 10. 11. 12. 13. 14.

3. Venons aux particularitez, à leur deportemens

en compagnie & conuerſation. En tout different & diuiſion, celuy-là ne ſe peut tenir qu'il ne ſoit partiſan, encores qu'il s'en puiſſe garder, & le fera outré, tranſporté: Ceſtui-cy tant qu'il ſe peut tient neutre ou moderateur & commun, & s'il luy conuient eſtre partiſant, il le ſera auec moderation, & ne fera iamais le pire qu'il pourra au party contraire, ſi ce n'eſt par force & à l'extremité, *& cum moderamine inculpatæ tutelæ* En compagnie eſtrangere & incogneuë, celui là ſe veut faire ſentir & cognoiſtre, & que l'on ſçache ce qu'il eſt, ce qu'il ſçait, ce qu'il a ou penſe auoir de bon & recommãdable: Le Sage conſent de demeurer incogneu, ou bien faudra que quelque ſuiect ou occaſion ſe preſente, pour laquelle il luy conuienne ſe declarer & produire. Arriuant où chacun puiſſe librement prendre place, celuy-là prendra ambitieuſement la plus honorable, ou ineptement la plus baſſe: Ceſtui-cy diſcretement aduiſera de prendre la plus commode & aiſée. Ayant faict quelque choſe belle, bonne, vtile, & officieuſe au public ou particulier, celui-là s'y porte ambitieuſement, le faict ſonner haut, le repete ſouuent, s'enquiert de ce que l'on en dict, ſe faſche de ce que l'on n'en faict plus de bruict & de feſte: Ceſtui-cy tout doucement eſcoute ce que l'on en dict, ſe contente en ſoi-meſme d'auoir bien-faict, & ſe gratifie de ce qu'il a bien reüſſi, & que les gens de bien l'approuuent. Si l'on vient en diſpute & conference, celui-là y procedera fierement d'vne façon Magiſtrale, auec termes affirmatifs & reſolus, condamnant roguement les opinions contraires, comme abſurdes, fauſſes, & ridicules,

En la conuerſation & conferenee. 1. 2. 3. 4. 5.

Digitized by Google

Ceſtuy-cy modeſtement & doucement auec mots douteux, & retenus, diſent: Ie ne ſçay, peut-eſtre, il ſemble. Celuy-là ſe fonde tout ſur l'authorité, & dire d'autruy, qu'il allegue auec ſoigneuſe cottation des lieux, pour faire monſtre de la memoire & grande lecture: Ceſtuy-cy ſe range à la raiſon, au prix de laquelle l'authorité luy eſt peu. Celuy-là ne regarde qu'à vaincre, ſouſtenir & deffendre ſon opinion, à tort ou à trauers, ſe defaire de ſa partie: Ceſtuy-cy viſe touſiours à la verité, à laquelle il tẽd les bras & ioint les mains ſi toſt qu'elle luy apparoiſt. Celuy-là veut eſtre creu, s'ebahit & ſe faſche que l'on ne trouue bon & vray ce qu'il dict, ſouffre aigrement d'eſtre contredict & preſſé, & lors il trouble la diſpũte & chicane: Ceſtui-cy ne s'en donne de rien, n'ayant rien eſpouſſé, cherchant nuëment la verité, à quoy ſert plus la contradiction que l'acquieſcement, & cependant ſe contient touſiours en l'ordre & en la pertinence. En la victoire celuy-là eſt inſolent, il bruit, il braue, & en la perte ne recognoiſt point bonne foy, penſe qu'il iroit de ſon honneur, s'ils ſe reduiſoit & confeſſoit ſon meſconte: Ceſtuy-cy ne fait point ſonner la victoire, pluſtoſt la pieté & couure ſa partie, ſi ce n'eſt à quelque fol, teſtu, inſolent, & opiniaſtre, auquel il faict (c'eſt iuſtice belle aumoſne) monſtrer ſon derriere tout entier, & en la perte fort galamment il ſe rend à la raiſon, & ſa confeſſion n'eſt iamais honteuſe, car il n'a iamais affirmé n'y opiniaſtré.

6.
7.
8.
9.

Digitized by Google

CHAP. IV.

1. *Examen de la susdicte description de Sagesse, & response aux obiects & reproches que l'on peut faire contre-elle. Au premier, qui est qu'elle est nouuelle.*
2. *Au second, qui est qu'elle ne traicte point de la Religion.*
3. *Au troisiesme proposé contre le quatriesme traict de ladicte description, qui est iuger de tout.*
4. *Au quatriesme proposé contre le cinquiesme traict, sçauoir, Ne s'obliger à rien, où il est parlé des principes & du Pyrrhonisme.*
5. *Au cinquiesme, qui est contre le sixiesme traict sçauoir preud'hommie essentielle.*
9. *Au sixiesme qui est contre le septiesme traict, sçauoir suyure Nature.*

Examen de la description de Sagesse Obiect. 1.

OR pource qu'aucuns reprouuent & attaquent ceste peinture de Sagesse, il nous la faut examiner, ensemble entendre & respondre aux obiects & reproches que l'on propose contre elle. Premierement, ils disent en gros, qu'elle est nouuelle, que ie pretends vn chemin non encores frayé, que mes propositions sont paradoxes, voire ma façon de parler hardie & particuliere. Ie ne veux maintenant estriuer ny disputer, si elle est nouuelle ou non, & s'il se peut dire chose qui n'ait esté dicte auparauant; mais bien qu'elle le soit, quoy pour cela? la nouueauté & rareté frappe & estonne les simples & populaires, est puissante à leur faire ou recõmander, ou condamner les choses: mais aux Sages, non, qui sçauent que ces qua-

litez ſont communes aux bonnes & aux meſchantes choſes, & s'arreſte ſeulement à conſiderer la bonté & valeur interne & eſſentielle, & l'vtilité qui en reuient au public & au particulier. Au reſte qui ne ſçait que le ſage eſt vn paradoxe au monde, vn cenſeur & meſpriſeur du monde? Celuy qui en a porté le nom, que fait-il en ſon Eccleſiaſtique, que dire des propoſitions contre le commun: Et toutes les belles propoſitions & aduis des Sages, ſont contraires au gouſt du monde. Ie prends donc ce premier obiect à mon aduantage. Et quant au langage c'eſt trop grãde delicateſſe & foibleſſe de s'en plaindre, chacun a ſon ſtile, i'ayme le court, ſignificatif, hardy, maſle, s'il ne plaiſt aux vns, il plaiſt aux autres, ie fais mon coup quand ie me fais entendre, ie n'y pretends autre choſe.

Obiect. 2. Le ſecond eſt, qu'en toute ceſte deſcription il ne ſe parle point de Dieu, de Religion, des vertus infuſes & diuines. Ie dis premierement, qu'il ſe faut ſouuenir de deux choſes que i'ay dites. Que ie traicte icy de la Sageſſe humaine & Philoſophiquement, & non de la diuine Theologalement, & que ie ne toucheicy generalement tout ce qui eſt requis en vn Sage: non les traicts communs à tous, & que l'on ſçait aſſez, mais ſeulement les propres & peculiers au Sage, par leſquels il differe & excelle par deſſus le commun. Or la religion eſt de la commune, generale, voire naturelle obligation. Mais encores ie dis que cet obiect eſt faux: car tout ce qui regarde Dieu eſt compris & nommé au ſixieſme traict principal, qui eſt de la preud'hommie, de laquelle le premier & plus haut point, eſt en la pieté & religion, qui eſt la premiere & plus

noble partie de iuſtice, en laquelle principalement conſiſte la preud'hommie, & puis il y a encores vn article de la grace de Dieu.

Venons aux particularitez. Contre les trois premiers traicts qui ſont ſe cognoiſtre, ſe rẽdre obeiſſant aux Superieurs, loix, couſtumes, ſe garder net de paſſions & d'erreurs, ils ne diſent rien à quoy il doiue eſtre icy reſpondu.

3. Au quatrieſme traict, qui eſt de iuger de tout, ils obiectent que c'eſt vne liberté trop grande & dangereuſe, & qui peut amener vne confuſion. C'eſt premierement mal entendre, & puis mal conclure: y a-il choſe plus naturel, propre, & digne de l'homme que iuger, c'eſt à dire conſiderer, examiner, poiſer les raiſons, & contre-raiſons de toutes choſes, le poids & merite d'icelles? Pour quoy eſt dict l'hõme raiſonnable, c'eſt à dire, diſcourant, ratiocinãt, entendement, iugeant, le vouloir priuer de cela, eſt-ce pas vouloir qu'il ne ſoit plus homme, mais beſte? Si cela heurte le naturel & propre de l'homme, que fera-il au Sage, qui eſt autant par deſſus le commun des hommes, comme celuy du commun eſt par deſſus les beſtes: Qu'eſt-cecy, que l'homme qui eſt tant fier & glorieux en d'autres choſes, ſoit ſi vil & craintif, à faire valoir ſa plus haute & noble partie, qui eſt ſon eſprit: Mais repliquera-on, ſi ceſte liberté n'eſt moderée & bridée, il y a danger que l'eſprit s'egarera & ſe perdra, ſe rempliſſant de folles & fauſſes opinions: comme ſouuent s'eſt veu: cela eſt tres-vray: mais m'obiecter cela, c'eſt monſtrer que l'on ne prend pas ma peinture toute entiere: car comment ſe pourra-il perdre,

Iuger de tout.

ny ſeulement faillir aucunement, quand bien il voudroit, s'il ne determine rien, s'il ne s'oblige & ne s'attache à rien, comme veut la cinquieſme & ſixieſme leçon de Sageſſe? Item, ſi en iugeant il ſuit en tout & par tout nature, comme porte la ſeptieſme & derniere leçon, les opinions & iugemens naturels ſont touſiours vrays, bons & ſains, c'eſt le ſeul moyen & infaillible de bien entendre les loix, & ainſi font les braues Iuriſconſultes quād il s'offre ambiguité, difficulté, antinomie, c'eſt les confronter & faire toucher à la raiſon naturelle, *ad Lydium lapidem*. Voyla les deux brides & deux regles qui l'empeſcheront touſiours de faillir. Au reſte ceſte liberté ne touche ny le croire & la religion, ny le faire & la vie exteme, mais ſeulement le penſer, le iuger, & examiner, action propre du Sage: or s'y gouuernant comme ie veux, il eſt touſiours en ſeureté.

Ne s'obligera rien

4. Venons à l'autre ſuyuant, qui eſt le cinquieſme traict voiſin & allié du precedent, ne s'obliger à rien. Ils obiectent que i'enſeigne icy vne incertitude douteuſe & fluctuante, telle que des Pyrrhoniens, laquelle tient l'eſprit en grande peine & agitation qu'il faut auoir & ſe tenir aux principes receus, que ceſte indifference eſt de mauuaiſe conſequence, dautant qu'elle ſe peut eſtendre meſmes aux affaires de la Religion, au faict de laquelle il n'eſt permis de douter ou chanceller le moins du monde. Ie reſponds premierement, qu'il y a difference entre mon dire & l'aduis des Pyrrhoniens: bien qu'il en ait l'air & l'odeur, puis que ie permets de conſentir & adherer à ce qui ſemble meilleur & plus vray-ſemblable, touſiours preſt &

Digitized by Google

attendant à receuoir mieux s'il se presente. Mais pour venir au point, ie diray ou qu'ils ne m'entendent pas, ou que ie ne les entends point, quand ils disent que ceste indifference & surseance tiēt l'esprit en peine: car ie soustiens que c'est le vray repos & sejour de nostre esprit, & tous les grands & plus nobles philosophes & Sages qui en ont faict profession, ont-ils eu leur esprit en trouble & en peine? mais disent-ils, douter, balācer, surseoir, est-ce pas estre en peine? Ouy aux fols, non aux Sages: ouy, dise, à gens qui ne peuuēt viure libres, esprits presomptueux, partisans, passionnez, qui aheurtez à certaines opinions, condamnent fierement toutes les autres, qui encores qu'ils soient conuaincus ne se rendent iamais, se despitent & mettēt en colere, ne recognoissent bonne foy, ou s'ils changēt d'aduis, les voyla encores retournez aussi resolus & opiniastres que deuant, ne sçauēt rien tenir sans passion. Telles gens ne sçauent rien au vray, & ne sçauent que c'est que sçauoir. Pource que vous pensez voir, vous ne voyez rien, dit le Docteur de verité aux glorieux & presomptueux. Mais aux modestes, sobres, & retenus qui sont aduertis de ce qui a esté dit cy-dessus en l'article cinquiesme, de la verité, raison, science, certitude & leurs cōtraires, ce ne leur est point peine, ains au contraire vn sejour, vn repos, c'est la science des sciences, la certitude des certitudes, pleine de candeur, de bōne foy & recognoissance modeste, tant de la foiblesse humaine, que de la hautesse mysterieuse de la verité: Quant aux principes, ausquels ils veulent que l'on se soubmette souuerainement & en dernier ressort, c'est vne iniuste tyrānie. Ie cōsens

Iob 9.

Des Princi-

pes.

bien que l'on les reçoiue auec hõneur, que l'on les employe en tout iugement, & que l'on en face cas: mais que ce ſoit ſans pouuoir regimber, i'y reſiſte fort & ferme. Qui eſt celuy au monde, qui ait pouuoir de s'aſſubiettir les eſprits, & donner des principes qui ne ſoiẽt plus examinables, que Dieu ſeul le ſouuerain eſprit, le vray principe du monde, qui ſeul eſt à croire, pource qu'il le dict ? Tout autre eſt ſubiect à l'examen & à oppoſition, & c'eſt foibleſſe de s'y aſſuiettir. Si l'on veut que ie m'aſſuiettiſſe aux principes, ie diray comme le Curé à ſes Parroiſſiens, en matiere du tẽps, & vn Prince des noſtres aux ſectaires de ce ſiecle en fait de Religiõ: Accordez-vous premierement de ces principes, & puis ie m'y ſoubſmettray. Or y a autant de diſcorde aux principes qu'aux concluſions, & en la Theſe qu'en l'Hypoteſe, dont y a tant de ſectes entre eux: Si ie me rends à l'vne, i'offenſe toutes les autres. Ie viens au 3. poinct de leur reproche, qui eſt plus de poids, c'eſt qu'ils veulent tirer en conſequence de la Religion ceſte mienne ſurſeance. Or ie pourrois me contenter de dire que le texte tant de mon liure, que de ce petit traicté le demẽt tout à plat, quand il declare que tout cecy ne s'entend des choſes diuines, leſquelles il faut tout ſimplement croire, receuoir, adorer, ſans entreprẽdre de les iuger. Mais pour les preſſer dauantage, & leur monſtrer qu'ils n'entendent pas bien ſes affaires, ie leur veux dire que cet aduis mien, qu'il leur plaiſt appeller Phyrroniſme, eſt choſe qui fait plus de ſeruice à la pieté & operation diuine, que toute autre qui ſoit, bien loin de la heurter, ſeruice dis-je, tant pour ſa generation & propagation, que

Du pyrrhanitiſme.

pour ſa conuerſation. La Theologie, meſmement la myſtique nous enſeigne, que pour bien preparer noſtre ame à Dieu & à ſon operation, & la rendre propre à receuoir l'impreſſiõ du Sainct Eſprit, il la faut vuider, netoyer, deſpoüiller & mettre à nud de toute opinion, creance, affection, la rendre comme vne carte blanche, morte à ſoy & au monde, pour y laiſſer viure & agir Dieu. Il faut oſter vne choſe pour y faire entrer l'autre, chaſſer le vieil poſſeſſeur pour y eſtablir le nouueau : *Expurgate vetus fermentum, exuite veterem hominẽ.* Dont il ſẽble que pour planter & inſtaller la Chreſtienté en vn peuple meſcreant & infidele, cõme maintenãt eſt la Chine, ſe feroit vne tres belle methode de commencer par ces propoſitions & perſuaſions. Que tout le ſçauoir du monde n'eſt que vanité & menſonge : Que le monde eſt confict, déchiré & vilenné d'opinions fantaſques, forgées en ſon propre cerueau : Que Dieu a bien crée l'homme pour cognoiſtre la verité, mais qu'il ne la peut cognoiſtre de ſoy, ny par aucun moyen humain, & faut que Dieu meſmes, au ſein duquel elle reſide, & qui en a faict venir l'enuie à l'homme, la reuele, comme il a fait : mais que pour ſe preparer à ceſte reuelation, & luy faire place, il faut auparauant renõcer & chaſſer toutes opinions & creances, dont l'eſprit eſt deſia anticipé & abbreuué, & le luy preſenter nud & blanc, & le ſoubmettre à luy treshumblement. Ayant bien battu & gagné ce point & rendu les hommes cõme Academiciens & Pyrrhoniens, faut propoſer les principes de la Chreſtienté, comme enuoyez du Ciel, apportez par l'Ambaſſadeur, & parfait confident de la diuinité

authorité, & confirmé en ſon temps par tant de preuues merueilleuſes & teſmoignages tres-autentiques. Ainſi ceſte innocente & blanche ſurſeance, & libre ouuerture à tout, eſt vn grand preparatoire à la vraye pieté & à la receuoir, cõme ie viens de dire, & à la conſeruer : Car auec elle n'y aura iamais d'hereſies & d'opiniõs triées, particulieres, extrauagantes, iamais Pyrrhonien ny Academicien ne ſera heretique, ce ſont choſes oppoſites. L'on dira peut-eſtre qu'il ne ſera iamais auſſi Chreſtiẽ ny Catholique, car auſſi biẽ ſera-il neutre & ſurſoyant à l'vne qu'à l'autre: C'eſt mal entendre ce qui a eſté dit, c'eſt qu'il n'y a point de ſurſeance à ce qui eſt de Dieu, qu'il faut laiſſer Dieu mettre & grauer en noſtre ame ce qui luy plaira & non autre.

Preud'hommie eſſentielle.

5. Au ſixieſme traict, qui eſt de la preud'hommie, ils trouuent à redire entr'autres choſes, que ie deſcrie tant la preud'hõmie cauſée & acquiſe par cõſideration externe de recompenſe ou punition: car elle n'eſt point, diſent-ils, reprouuée par l'Egliſe. Nous ſommes tres-bien d'accord en celà : car la Theologie, bien qu'elle ne la condamne, elle dict qu'elle eſt ſeruile, & non filiale, imparfaite, de ceux qui ſont encores commençants & apprentifs, & non des parfaits. Auſſi ie ne la dis pas meſchante, combien que la Philoſophie le tiãche court. *Oderant peccare mali formidine pœnæ.* Mais ie la dis chetiue accidentale, caduque, mal aſſeurée, bref propre pour le commun, mais indigne du Sage noble & ſacré, à qui eſt requis vne bien plus haute, ferme & genereuſe probité, qu'au reſte.

Suyure nature.

6. Au ſeptieſme & dernier traict, qui eſt de ſuiure

nature, ils s'offenſent en ce que ie recommande & fais tant valoir la loy de nature, comme ſi ie voulois dire qu'elle eſt ſuffiſante, & forclore la grace, mais l'aduertiſſement mis au pied de ma peinture de Sageſſe ; dement toutes ces belles interpretations & malicieux ſoupçons. Il eſt vray que ie ne fais pas de grands & longs diſours de la grace & des vertus Theologales ; Pourquoy en ferois-ie? Ie ſortirois de mon ſubiect & de mon prix fait, qui eſt de la Sageſſe humaine & non de la diuine, des actions ſimplement, naturellement, & moralement bonnes, & non des meritoires. Ioinct que ceſte grace eſt choſe qui n'eſt point de noſtre eſtude, acqueſt, labeur, de laquelle il ne faut point faire de longs diſcours ny enſeignemens : car c'eſt vn pur don de Dieu, qu'il faut deſirer & demander humblement & ardemment, & s'y preparer tant qu'en nous eſt par les vertus morales & obſeruation de la loy naturelle que i'enſeigne icy.

CHAP. V. & dernier.

Reſponſe generale aux doutes & plaintes propoſées contre le liure de Sageſſe, & puis l'argument & ſommaire d'icelny.

IE veux icy pour acheuer & clorre ce liuret, & ioindre ſa fin auec ſon commencement & preface, reſpondre en general à ceux qui ſe plaignent de mon liure de Sageſſe, ſelon que i'en ay peu apprendre, & peut eſtre encores ſe plaindront de ceſtuy petit abbregé, & ſatisfaire au Lecteur debonnaire & equitable. Ils y trouuent de la hardieſſe & Plaintes contre le liure de Sageſſe.

Digitized by Google

liberté qui les offenſe, moy ie me plains d'eux, & taxe par tout ceſte foibleſſe populaire, & delicateſſe feminine, cõme indigne & trop tendre pour entendre choſe qui vaille, & du tout incapable de Sageſſe. Les plus fortes & hardies propoſitions ſont les plus ſeantes à l'eſprit fort releué, & ny a rien d'eſtrange à celuy qui ſçait que c'eſt que du monde: c'eſt foibleſſe de s'eſtonner d'aucune choſe, il faut roidir ſon courage, affermir ſon ame & l'aceter à ouyr, ſçaûoir entendre, iuger toutes choſes tant eſtranges ſemblent elles (tout eſt ſortable & du gibier de l'eſprit, pourueu qu'il ne manque point à ſoy meſme :) & de meſmes auſſi à ne faire iamais ny ne conſentir qu'aux bonnes & belles, quand tout le monde en parleroit. Ces gens peut eſtre ne ſont capables de l'vn ny de l'autre: c'eſt au Sage d'auoir tous les deux. Eſtimer & faire cas de l'Empire & conduitte du grand Seigneur: Dire que parmy les Indois, Chinois, Canibales, Turcs, & autres nations qu'ils eſtiment Barbares, il y a de belles loix, polices, couſtumes, mœurs, voire preferables à aucunes des noſtres: Qu'il y a pluſieurs choſes que le peuple eſtime miracles, enchantemens, operation des Demons, qui ſont purement naturelles, artificielles, humaines, effects d'imagination: Que la douleur eſt le ſouuerain & vrayement le ſeul mal: Que la mort, le cocuage, ſterilité d'enfans, pauureté n'eſt point vrayement & en ſoy mal: Que les actions naturelles ne ſont point de ſoy & naturellement honteuſes: Que la ſcience n'eſt point neceſſaire à la conduitte de noſtre vie, enteſte & affollit pluſieurs eſprits, ces propoſitions & autres pareilles les heurtent. Voi-

Digitized by Google

la pas des eſprits bien delicats & bien capables de grandes choſes ? Que diroient-ils à de beaucoup plus hardies & eſtranges, puis qu'ils les appellent ainſi, on les leur propoſoit?

2. Réponſe. Or à telles gens, outre les ſept diſtinctions, que ie leur ay conté tout au commencement, & preface de ce liuret, que ie ne veux icy redire & eſtendre, & auſquels ils trouueront deſcouuertes & ſoluës leurs fautes & meſcontes : voicy ce que ie leur dis pour les traicter doucement, & les appaiſer s'ils en ſont capables, c'eſt qu'en toutes telles choſes ie n'y oblige perſonne, ny ne pretends les perſuader, bien loing de les dogmatiſer : ie les preſente ſeulement & les eſtalles comme le marchand ſur le tablier, qu'on paſſe ſans le regarder ſeulement ie ne m'en ſoucie, ie ne me mets point en colere ſi l'on ne m'en croid, c'eſt à faire aux Pedans : la paſſion teſmoigne que la raiſon n'y eſt pas : Qui ſe tient par l'vne à quelque choſe, ne s'y tient pas par l'autre, l'vne chaſſe ou faict place à l'autre. Pourquoy ſe courroucent ces gens icy ; De ce que ie ne ſuis pas en tout & par tout de leur aduis ; Ie ne me courrouce pas de ce qu'ils ne ſont pas du mien. De ce que ie dis des choſes qui ne ſont pas de leur gouſt ? Et c'eſt pourquoy ie les dis : ie ne dis rien ſans raiſon s'ils la ſçauent ſentir & gouſter : s'ils en ont de meilleure qui deſtruiſe la mienne, ie l'eſcouteray auec plaiſir & gratification à qui la dira & qu'ils ne penſent me batre d'authorité & allegation d'autruy, car elle a fort peu de credit en mon endroict, ſauf en matiere de Religion, où ſeule elle vaut ſans raiſon, c'eſt là ſon vray Empire,

Digitized by Google

comme par tout ailleurs la raiſon ſans elle. Il ne ſe faut pas eſbahir ſi tous ne ſont de meſme aduis, mais bien ſe faudroit-il eſbahir ſi tous en eſtoient: il n'y a rien plus ſeant à la nature & à l'eſprit humain que la diuerſité. Le Sage diuin nous met tous
Rom. 14 en liberté par ces mots. Que chacun abonde en bon ſens, & que perſonne ne iuge ou condamne celuy qui faict autrement, & eſt d'aduis contraire, & le dict en matiere biẽ plus fort chatoüilleuſe, & qui non ſeulement conſiſte en faict & obſeruation externe, où nous auons dit qu'il ſe faut conformer au commun, & à ce qui eſt preſcrit ou couſtumier: mais encores en ce qui concerne la religion, ſçauoir en l'obſeruance des viandes & des iours. Or toute ma liberté & hardieſſe, n'eſt qu'aux penſées, iugemens, opinions, eſquelles perſonne n'a part ny quart, que celuy qui les a chacun en droict ſoy.

Au reſte qui enſeigne vne plus grande ſubmiſſion aux loix & aux ſuperieurs, vne plus noble & genereuſe probité & vertu, vne plus grande reformation & victoire des paſſions & des vices, & en fourniſt plus de moyens & de remedes que ce liure; mais pource que ce n'eſt pas laſchement ny Pedanteſquement, il n'aggrée pas à aucuns, gens qui touſiours trainent le vẽtre par terre. Auſſi ie ne parle point à eux ny pour eux: Il n'y a rien ſi aiſé que reprendre & meſdire, & pluſieurs ſe penſent recõmander en charpentant le nom d'autruy. Parquoy qu'ils me laiſſent, ou bien qu'ils m'attaquent viuement & ouuertement, ils auront de moy incontinent, ou vne franche confeſſion & acquieſcement, ou vn examen de leur impertinence. Au

reſte

reſte certaines choſes qui ſembloiẽt à aucuns trop cruës& courtes,ou rudes& dures pour les ſimples: car les forts releuez ont l'eſtomach aſſez chaud pour cuire & digerer tout,ie les ay pour l'amour d'eux expliqué& addoucy en la ſeconde editiõ,en laquelle il y a trois liures. Le premier eſt tout en la cognoiſſance de ſoy & de l'humaine condition,ce eſt traicté bien amplement par cinq grandes principales conſiderations, dont chacune en a pluſieurs ſoubs ſoy. Le ſecond contient les regles generales de Sageſſe,qui ſont douze,autant que de Chapitres, & ſont propoſées & diſtinguées en la Preface dudit Liure:ce ſont les principaux traicts & offices du Sage,dont ce petit liuret eſt vn ſommaire & abbregé. Le tiers cõtient les reigles& inſtructions particuliers de Sageſſe,& ce par le diſcours des quatre vertus principales & morales, Prudence,Iuſtice,Force, Temperance,ſoubs leſquelles eſt compriſe toute l'inſtruction de la vie humaine, & toutes les parties du deuoir & de l'honneſte.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

EPISTRE, CONTENANT, que les fautes qui ſe commettent au faict de la Religion, ſont celles qui ſont moins ſenties, & plus tard & malaiſement corrigées & guaries, & que les plus grandes viennent de n'eſtimer & ne cognoiſtre pas Dieu comme il faut.

MONSEIGNEVR, ce ſont deux mots entre autres que ie dis volõtiers en public & priué, quand ie veux noter la fourbe, l'ypocriſie, & fauſſeté qui ſe cõmet cõmunement en la Religion par les faux Religieux, deſquels le gros de ce monde eſt cõpoſé. L'vn qu'il n'y a fautes en aucun ſujet qui ſoient moins ſenties, & qui plus tard & mal ayſément ſe corrigent & guariſsẽt, que celles qui ſe cõmettent au fait de la Religion. Ie parle icy en general. Le mõde n'eſt gueres où point capable d'amẽdemẽs, & ne quite qu'ẽnuis & cõme par force, ce à quoy il a vne fois mordu en ceſtuy tãt noble ſubiet moins qu'en tout autre. C'eſt ou les remonſtrances & reformatiõs ſont dãgereuſes & ſuſpectes, & ceux qui les entreprennẽt courent fortune. Cõbien de choſes y a-il (sãs pour le preſẽt penetrer plus auãt) que l'Egliſe n'approuue aucunement? *Multa enim tolerat Eccleſia quæ non probat*, que l'ignorãce, l'auarice, le zele indiſcret, ont introduittes, ou bien ſont en-

Aug.

cores des restes du Paganisme, d'où l'on n'a peu du tout separer les peuples, ausquelles si l'on touche pour les blasmer, l'on crie incontinẽt *Haro*, tãt le peuple, c'est à dire, les esprits populaires de quelque robbe, profession, & condition qu'ils soient; est opiniastre à ce qu'il a vne fois pris à cœur, il est maistre de l'obseruation, & s'en veut faire croire, ils pensent qu'en leur ostant ces choses qu'ils ont accoustumé de ieunesse, que l'on leur enleue aussi quant & quant Dieu, & qu'ils demeurent à sec sans Religion: Dont il a semblé à plusieurs qu'il n'y faut aucunement toucher, mais laisser le Moustier où il est, cõme il parle, laisser rouler le mõde comme il a accoustumé, & se contenter d'en penser ce qui en est, que ce n'est raison que les Sages se mettent en peine pour les fols opiniastres: *Mundus vult decipi, decipiatur, quis furdescit, furdescat adhuc.* Apoc. Ceste opinion me semble trop rude & esloignée de charité, & y a cõme en toute chose vne mediocrité plus douce qui est de ne forcer ny presser, car il n'est loisible n'y dit à tous, *Compellite intrare*: mais tout simplement monstrer & proposer le meilleur, car il y a tousiours en ce grand nombre quelques-vns capables & disposez à suyure en le leur monstrant seulement au doigt.

Suiuant cet aduis M. ie viens à mon second mot qui est que tous les mescontes & fautes qui se commettent en la Religion, viennent & sourdent de ce que l'on n'estime pas assez Dieu, c'est à dire que l'on ne le cognoist pas. Religiõ est cognoistre & seruir Dieu. Mais le second depend & suit la condition du premier. Si l'on mescognoist Dieu & que l'on le prenne pour autre qu'il n'est, comme

faict la plus part du monde, comment le pourra on bien seruir, adorer, aimer, craindre, honorer, prier, inuoquer: car toutes ces choses doiuent estre reuelées à la cognoissance: Il faudra dire cõme il faut à la plus-part du monde, *Vos nescitis quid adoratis.* Or c'est icy le lieu de s'escrier, où est celuy qui cognoist Dieu, ie dis qui s'essaye & s'estudie à le cognoistre! l'on se peine à le seruir & non à le cognoistre, qui doit marcher le premier, & le seruent sans le cognoistre, c'est pourquoy y a grand danger qu'ils perdent leur peine, & ne leur en sçait on ny gré ny grace. O que si l'on prenoit autant de peine à bien le cognoistre, que l'on en prend à le seruir tellement quellement & fort souuent mal, la belle chose! Mais à cela il faut l'esprit tout entier, pur & subtil, & à cecy l'on ny fournist gueres que le corps, qu'elles pensées & imaginatiõs ie vous prie a l'on de la diuinité? Combiẽ viles, lasches, basses, chetiues, & indignes? Mais on ne le cuide pas ainsi, ny l'on ne le sent pas, & comme ils l'imaginent, de mesmes ils en parlent, & le seruent, car on ne peut autrement, cõme a esté dit, donc c'est par là qu'on le cognoist, & qu'on les conuainc de ce qu'ils en pensent & en croyent. Or escoutons tout le monde parler de Dieu, ne diroit-on pas que c'est de quelque petit Iuge de village? Regardons comme ils le seruent, comme ils le traittent & agissent auec luy, tant en public qu'en priué. Certes vn homme d'honneur & de qualité s'en sentiroit interessé, s'il pouuoit receuoir offense d'autruy (car c'est le priuilege du Sage de ne pouuoir estre blessé) & certes il y auroit bien à penser & à douter si Dieu prenoit plaisir en ces gens icy, & en leur seruice, cõme ils

euident, de quel naturel il deuoit estre. Ie ne puis croire qu'eux mesmes vouluſsẽt estre ainſi traittez & ſeruis en leur petit faict. Les vns l'imaginent ſeuere, cruel, prompt à courroux, difficile à s'appaiſer, chagrin, exact, guettant les gens au pas, les prenant au leué, dont ils le redoutent, s'en deffient tremblent, demeurent tranſis ne pouuãs bien s'en aſſeurer: les autres, ou bien ceux là meſmes vn autrefois le croyent indulgent, facile, bonaſſe, ſommeillant, & ne ſoignant les choſes que laſchement: Auſſi ſe portẽt ils enuers luy aſſez nonchalamment, les vns doutẽt s'il pourra, ou voudra, ou ſçaura bien: Pour practiquer & gaigner ſa bonne grace, ils tiennent diuerſes voyes, les vns s'y portent comme enuers vn laſche, foible effeminé, le penſent contenter de mines, le flattent, careſſent, mignardent auec des contenances & belles paroles, qu'ils font & diſent ſans autrement auoir le cœur, penſant que cela vaut, cõme il eſt neceſſaire auſſi de ſoy, & paye *ex opere operato*, & qu'au rebours la bõne penſée ſeule ne ſeruiroit de rien: car elle n'apparoiſt pas, ſeroit trop ſombre & ſans bruit & eſclat, s'il n'y a du remuëment, noſtre cas ne vaux rien ce nous ſemble, ſeruãs ainſi *Sanctis, & non Deo*. Tant peu y a-il de ſeruiteurs cordiaux en eſprit & verité, dont Dieu les cherche, *Patet tales quærit*, à cauſe de leur rareté. Les autres font à bon eſcient, & comme s'ils eſtoient en colere ſeruent iour & nuict pour eſmouuoir & addoucir le plus dur & acerẽ cœur, ſauf que ſouuent ce n'eſt pas tout ce que l'on en veut faire croire, car la Religiõ eſt le vray champ de l'hypocriſie. Aucuns entrent en marché & en compoſition auec luy, des au-

tres le penſent gratifier & fort obliger, d'autres encores entreprennent de deguiſer, ſophiſtiquer, & faire des fins, tous luy demandent & preſſent de choſes qu'ils auroient honte d'en parler à vn homme d'honneur, voire à leur amy, des partis cõtraires, & ennemis, chacun le prie à ſa faueur & profit, & au deſauantage de ſa partie, ils croirõt bien d'vn homme graue & bien ſage, qu'il eſt touſiours le meſme, ferme, conſtãt, vniforme, qu'il ne s'eſmeut & ne ſe change pour aucune choſe qui tempeſte à l'entour de luy, inflexible aux larmes, ſupplications, preſens, menées, ſubmiſſions, tourmens, touſiours ſe portant droict ſelon la Loy & la Religion, mais de Dieu ne le veut pas croire. Bref au lieu d'aller & monter à Dieu pour le cognoiſtre ils le rauallent, le font venir & s'accommoder à eux, au lieu de ſe deſpoüiller de toute conception & imagination charnelle & baſſe, ſe purifier, ſubtiliſer & eſleuer pour auoir accez à la diuinité, ils la coiffent, l'affoublent, & inueſtiſſent de leurs paſſions & affections propres, & chacun à ſa guiſe la groſſiſſent, & corporaliſent, afin de l'approcher à eux meſmes.

A la mienne volonté que tous tels Chreſtiens qu'ils ſont, vouluſſent bien remarquer & remaſcher le beau & ſain & dire de quelques Sages bien que non Chreſtiens: Qu'il faut penſer & parler de Dieu peu & ſobrement, & ce pudiquement, craintiuement vergogneuſement, & celuy de ce grand Chreſtien, Pere, Paſteur & Martyr, qui raiſonne les premiers, qu'il eſt tres dangereux de parler beaucoup de Dieu encores que l'on diſe vray, car ils n'en parloient pas, n'y ne ſe meſleroient de le

Ariſt.
Senec.
S. Ciprian.

ſeruir ainſi promiſcuement, indifferemment, legerement & vainement, ny ne reſoudroient ſi affirmatiuement & audacieuſement de la diuinité, de la nature & des œuures de Dieu; violans ainſi par tout ſa Majeſté. Car ceſte tant laſche, & facile frequence d'en parler eſt d'vne part vne eſpece de prophanation & meſpris : Ceſte audacieuſe & preſomptueuſe affirmation eſt vne ſorte de blaſphemes, la craintiues, humble & chaſte ſobrieté eſt vn moyen propre de profiter en ceſte cognoiſſance.

I'ay dit cecy tout franchement tant à cauſe du ſuject que ie traicte en ce liure qui eſt de la diuinité, ſa cognoiſſance, ſes proprietez, & perfections, ſa prouidence, afin que ce fuſt vn aduertiſſement & preparatif à la lecture d'iceluy, que à cauſe de vous, Monſeigneur, qui haïſſez toute ſuperſtition, bigoterie, hypocriſie, & mocquerie de Dieu, & deſirez que le vray, cordial & ſerieux ſeruice ſoit remis, ſouhait digne d'vn grand Prelat cõme vous, mais fort peu en ſont capables, C'eſt vne honte en la Chreſtienté qu'eſtant la plus noble, la plus haute, plus diuine creance du monde, & la plus aduãtageuſe à l'homme, ils s'y ſoyent meſlez & fourrez tant de deguiſemens, de petites phantaiſies humaines, populaires & particulieres, au preiudice de ſa pureté & ſimplicité premiere & naifue. C'eſt que l'on veut trop plaire au peuple: Il ſeroit expedient que ceux qui parlent à luy en public & en priué luy inculcaſſent bien ces choſes : Mais voicy le mal, ayant eux-meſmes pour la plus-part l'eſprit de meſmes, populaire & foible, ils le fomentent & l'entretiennent en cela * *

Ceſte Epiſtre eſt demeurée imparfaicte, & n'a eſté parachevée, parce que l'Autheur d'icelle mourut ſubitement en la ruë de ſainct Iean de Beaumais, d'vne apoplexie de ſang qui le ſuffoqua, le Dimanche 16. Nouembre 1603.

FIN.

DISCOVRS CHRESTIEN,

qu'il n'eſt permis ny loiſible à vn ſubiect, pour quelque cauſe & raiſon que ce ſoit, de ſe liguer, bander & rebeller contre ſon Roy.

Par P. Charron Pariſien, Chantre & Chanoine Theologal de Condom.

M. DC. XXXII.

Digitized by Google

DISCOVRS CHRESTIEN,

QV'IL N'EST PERMIS AV SVjet, pour quelque cauſe & raiſon que ce ſoit, de ſe liguer, bander & rebeller contre ſon Roy.

Extraict d'vne lettre eſcrite à vn Docteur de la Sorbonne en Auril 1589. par P. Charron Pariſien, Chantre & Chanoine Theologal en l'Egliſe de Condom.

MAis ie voudrois bien ſçauoir, ce qu'il vous ſemble de ce temps: Ceſte agitation publique, quand bien les monſtrueux, horribles, & ſanglants exploicts en ſeroient hors, ne nous afflige-elle pas? par la grace de Dieu quant à mon particulier, i'en ay bon marché, au regard de tant d'autres. Mais les ſecouſſes & atteintes qu'on reçoit & ſouffre mon imagination, ſont telles que tout le reſte qui eſt en moy, en vaut beaucoup moins. Il sẽble que ce n'eſt pas la raſon d'ẽ eſtre du tout exempt, ſi voudroy-ie eſtre caché en quelque coing, pour n'entẽdre rien qu'apres tout faict, & puis que l'on m'en fiſt des comptes. Laiſſons cela, & venons à ce qui eſt de la conſcience. Ie me confeſſeray à vous, & diray tout franchemẽt ce qui m'en sẽble.

Digitized by Google

maure l 65 x

Vn temps a eſté que ie marchandois d'eſtre de la Ligue, & y ay mis vn pied dedans. Car en verité ie n'é ſuis iamais du tout, ny reſolumẽt, voire leurs actions m'ont outremẽt offencé. Ce qui m'y auoit pouſſé, eſtoit principalement le faict de Blois, qui m'a fort affligé, non pour autre raiſon, que pour le defaut, que ie trouuois en la maniere & procedure de l'execution. Or ce grand boüillon de colere & indignation eſtant aucunement refroidy, & là deſſus ayant ouy parler des gens de toutes ſortes, conſultant à par moy ſouuent de ce qu'en conſcience il en faut tenir & en croire, en fin ie me ſuis apperceu le bien changé. Car i'ay trouué premieremẽt douteux, puis mauuais, finalement horrible & abominable, ce qui auparauant me ſembloit non ſeulement tolerable, mais bon & expedient, & ſuis venu à auoir groſſe honte de moy meſme, pitié & compaſſion des autres, que ie voyois encores tremper en mon erreur. Et recherchant pourquoy ie m'eſtois ainſi égaré, veu que ie ſçauois biẽ auparauant, tout ce qui m'a faict reuenir & me deſdire, i'ay trouué que c'eſtoit la paſſion & la rage, & que i'auois eſté en quelque opinion de Ligue, i'eſtois touſiours comme en colere, en fievre & émotion continuë, dont i'ay bien appris à mes deſpens, qu'il eſt impoſſible d'eſtre eſmeu & ſage tout enſemble. Le commencement de mon rauiſſement eſt venu d'vne ſentence du bon Caſſiodore qui dit: *Nullam facis iuſtam cauſam videri poſſe, aduerſus patriam arma capiendi*, qui m'eſt reuenuë en memoire. Ie ne veux point icy plaider la cauſe du Roy, ni y entrer en accuſation & iuſtification du Roy & de la Ligue, force petits li-

comme par tout ailleurs la raiſon ſans elle. Il ne ſe faut pas eſbahir ſi tous ne ſont de meſme aduis, mais bien ſe faudroit-il eſbahir ſi tous en eſtoient: il n'y a rien plus ſeant à la nature & à l'eſprit humain que la diuerſité. Le Sage diuin nous met tous
Rom. 14 en liberté par ces mots. Que chacun abonde en bon ſens, & que perſonne ne iuge ou condamne celuy qui faict autrement, & eſt d'aduis contraire, & le dict en matiere biẽ plus fort chatoüilleuſe, & qui non ſeulement conſiſte en faict & obſeruation externe, où nous auons dit qu'il ſe faut conformer au commun, & à ce qui eſt preſcrit ou couſtumier: mais encores en ce qui concerne la religion, ſçauoir en l'obſeruance des viandes & des iours. Or toute ma liberté & hardieſſe, n'eſt qu'aux penſées, iugemens, opinions, eſquelles perſonne n'a part ny quart, que celuy qui les a chacun en droict ſoy.

Au reſte qui enſeigne vne plus grande ſubmiſſion aux loix & aux ſuperieurs, vne plus noble & genereuſe probité & vertu, vne plus grande reformation & victoire des paſſions & des vices, & en fourniſt plus de moyens & de remedes que ce liure; mais pource que ce n'eſt pas laſchement ny Pedanteſquement, il n'aggrée pas à aucuns, gens qui touſiours trainent le vẽtre par terre. Auſſi ie ne parle point à eux ny pour eux: Il n'y a rien ſi aiſé que reprendre & meſdire, & pluſieurs ſe penſent recõmander en charpentant le nom d'autruy. Parquoy qu'ils me laiſſent, ou bien qu'ils m'attaquent viuement & ouuertement, ils auront de moy incontinent, ou vne franche confeſſion & acquieſcement, ou vn examen de leur impertinence. Au reſte

reſte certaines choſes qui ſembloiẽt à aucuns trop cruës& courtes,ou rudes& dures pour les ſimples: car les forts releuez ont l'eſtomach aſſez chaud pour cuire & digerer tout,ie les ay pour l'amour d'eux expliqué& addoucy en la ſeconde editiõ,en laquelle il y a trois liures. Le premier eſt tout en la cognoiſſance de ſoy & de l'humaine condition,ce eſt traicté bien amplement par cinq grandes principales conſiderations, dont chacune en a pluſieurs ſoubs ſoy. Le ſecond contient les regles generales de Sageſſe,qui ſont douze,autant que de Chapitres, & ſont propoſées & diſtinguées en la Preface dudit Liure:ce ſont les principaux traicts & offices du Sage,dont ce petit liuret eſt vn ſommaire & abbregé. Le tiers cõtient les reigles& inſtructions particuliers de Sageſſe,& ce par le diſcours des quatre vertus principales & morales, Prudence,Iuſtice,Force,Temperance,ſoubs leſquelles eſt compriſe toute l'inſtruction de la vie humaine, & toutes les parties du deuoir & de l'honneſte.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

EPISTRE, CONTENANT, que les fautes qui ſe commettent au faict de la Religion, ſont celles qui ſont moins ſenties, & plus tard & malaiſement corrigées & guaries, & que les plus grandes viennent de n'eſtimer & ne cognoiſtre pas Dieu comme il faut.

MONSEIGNEVR, ce ſont deux mots entre autres que ie disvolõtiers en public & priué, quand ie veux noter la fourbe, l'ypocriſie, & fauſſeté qui ſe cõmet cõmunement en la Religion par les faux Religieux, deſquels le gros de ce monde eſt cõposé. L'vn qu'il n'y a fautes en aucun ſujet qui ſoient moins ſenties, & qui plus tard & mal ayſément ſe corrigent & guariſsẽt, que celles qui ſe cõmettent au fait de la Religion. Ie parle icy en general. Le mõde n'eſt gueres où point capable d'amẽdemẽt, & ne quite qu'ẽnuis & cõme par force, ce à quoy il a vne fois mordu en ceſtuy tãt noble ſubiet moins qu'en tout autre. C'eſt ou les remonſtrances & reformatiõs ſont dãgereuſes & ſuſpectes, & ceux qui les entreprennẽt courent fortune. Cõbien de choſes y a-il (sãs pour le preſẽt penetrer plus auãt) que l'Egliſe n'approuue aucunement? *Multa enim tolerat Eccleſia quæ non probat*, que l'ignorãce, l'auarice, le zele indiſcret, ont introduittes, ou bien ſont en-

Aug.

cores des restes du Paganisme, d'où l'on n'a peu du tout separer les peuples, ausquelles si l'on touche pour les blasmer, l'on crie incontinet *Haro*, tãt le peuple, c'est à dire, les esprits populaires de quelque robbe, profession, & condition qu'ils soient; est opiniastre à ce qu'il a vne fois pris à cœur, il est maistre de l'observation, & s'en veut faire croire, ils pensent qu'en leur ostant ces choses qu'ils ont accoustumé de ieunesse, que l'on leur enleue aussi quant & quant Dieu, & qu'ils demeurent à sec sans Religion: Dont il a semblé à plusieurs qu'il n'y faut aucunement toucher, mais laisser le Mousticr où il est, cõme il parle, laisser rouler le mõde comme il a accoustumé, & se contenter d'en penser ce qui en est, que ce n'est raison que les Sages se mettent en peine pour les fols opiniastres: *Mundus vult decipi, decipiatur, qui fordescit, fordescat adhuc.* Apoc. Ceste opinió me semble trop rude & esloingnée de charité, & y a cõme en toute chose vne mediocrité plus douce qui est de ne forcer ny presser, car il n'est loisible n'y dit à tous, *Compellite intrare*: mais tout simplement monstrer & proposer le meilleur, car il y a touiours en ce grand nombre quelques-vns capables & disposez à suyure en le leur monstrant seulement au doigt.

Suiuant cet aduis M. ie viens à mon second mot qui est que tous les mescontes & fautes qui se commettent en la Religion, viennent & sourdent de ce que l'on n'estime pas assez Dieu, c'est à dire que l'on ne le cognoist pas. Religiõ est cognoistre & seruir Dieu. Mais le second depend & suit la condition du premier. Si l'on mescognoist Dieu & que l'on le prenne pour autre qu'il n'est, comme

faict la plus part du monde, comment le pourra on bien seruir, adorer, aimer, craindre, honorer, prier, inuoquer: car toutes ces choses doiuent estre reuelées à la cognoissance. Il faudra dire cõme il faut à la plus-part du monde, *Vos nescitis quid adoratis.* Or c'est icy le lieu de s'escrier, où est celuy qui cognoist Dieu, je dis qui s'essaye & s'estudie à le cognoistre? l'on se peine à le seruir & non à le cognoistre, qui doit marcher le premier, & le seruent sans le cognoistre, c'est pourquoy y a grand danger qu'ils perdent leur peine, & ne leur en sçait on ny gré ny grace. O que si l'on prenoit autant de peine à bien le cognoistre, que l'on en prend à le seruir tellement quellement & fort souuent mal, la belle chose! Mais à cela il faut l'esprit tout entier, pur & subtil, & à cecy l'on ny fournist gueres que le corps, & telles pensées & imaginatiõs je vous prie a l'on de la diuinité? Combiẽ viles, laschés, basses, chetiues, & indignes! Mais on ne le cuide pas ainsi, ny l'on ne le sent pas, & comme ils l'imaginent, de mesmes ils en parlent, & le seruent, car on ne peut autrement, cõme a esté dit, donc c'est par là qu'on le cognoist, & qu'on les conuainc de ce qu'ils en pensent & en croyent. Or escoutons tout le monde parler de Dieu, ne diroit-on pas que c'est de quelque petit Iuge de village? Regardons comme ils le seruent, comme ils le traittent & agissent auec luy, tant en public qu'en priué. Certes vn homme d'honneur & de qualité s'en tiendroit interessé, s'il pouuoit receuoir offense d'autruy (car c'est le priuilege du Sage de ne pouuoir estre blessé) & certes il y auroit bien à penser & à douter si Dieu prenoit plaisir en ces gens icy, & en leur seruice, cõme ils

euident, de quel naturel il deuoit estre. Ie ne puis croire qu'eux mesmes vouluſsẽt estre ainſi traittez & ſeruis en leur petit faict. Les vns l'imaginent ſeuere, cruel, prompt à courroux, difficile à s'appaiſer, chagrin, exact, guettant les gens au pas, les prenant au leué, dont ils le redoutent, s'en deffient tremblent, demeurent tranſis ne pouuãs bien s'en aſſeuret: les autres, ou bien ceux là meſmes vn autrefois le croyent indulgent, facile, bonaſſe, ſommeillant, & ne ſoignant les choſes que laſchement: Auſſi ſe portẽt ils enuers luy aſſez nonchalamment, les vns doutẽt s'il pourra, ou voudra, ou ſçaura bien: Pour practiquer & gaigner ſa bonne grace, ils tiennent diuerſes voyes, les vns s'y portent comme enuers vn laſche, foible effeminé, le penſent contenter de mines, le flattent, careſſent, mignardent auec des contenances & belles paroles, qu'ils font & diſent ſans autrement auoir le cœur, penſant que cela vaut, cõme il eſt neceſſaire auſſi de foy, & paye *ex opere operato*, & qu'au rebours la bõne penſée ſeule ne ſeruiroit de rien: car elle n'apparoiſt pas, ſeroit trop ſombre & ſans bruit & eſclat, s'il n'y a du remuëment, noſtre cas ne vaux rien ce nous ſemble, ſeruãs ainſi *Seruis, & non Deo*. Tant peu y a-il de ſeruiteurs cordiaux en eſprit & verité, dont Dieu les cherche, *Pater tales quærit*, à cauſe de leur rareté. Les autres font à bon eſcient, & comme s'ils eſtoient en colere ſe tuent iour & nuict pour eſmouuoir & addoucir le plus dur & aceré cœur, ſauf que ſouuent ce n'eſt pas tout ce que l'on en veut faire croire, car la Religiõ eſt le vray champ de l'hypocriſie. Aucuns entrent en marché & en compoſition auec luy, les au-

tres le penſent gratifier & fort obliger, d'autres encores entreprennent de deguiſer, ſophiſtiquer, & faire des fins, tous luy demandent & preſſent de choſes qu'ils auroient honte d'en parler à vn homme d'honneur, voire à leur amy, des partis cõtraires, & ennemis, chacun le prie à ſa faueur & profit, & au deſauantage de ſa partie, ils croirõt bien d'vn homme graue & bien ſage, qu'il eſt touſiours le meſme, ferme, conſtãt, vniforme, qu'il ne s'eſmeut & ne ſe change pour aucune choſe qui tempeſte à l'entour de luy, inflexible aux larmes, ſupplications, preſens, menées, ſubmiſſions, tourmens, touſiours ſe portant droict ſelon la Loy & la Religion, mais de Dieu ne le veut pas croire. Bref au lieu d'aller & monter à Dieu pour le cognoiſtre ils le ranallent, le font venir & s'accommoder à eux, au lieu de ſe deſpoüiller de toute conception & imagination charnelle & baſſe, ſe purifier, ſubtiliſer & eſleuer pour auoir accez à la diuinité, ils la coiffent, l'affoublent, & inueſtiſſent de leurs paſſions & affections propres, & chacun à ſa guiſe la groſſiſſent, & corporaliſent, afin de l'approcher à eux meſmes.

A la mienne volonté que tous tels Chreſtiens qu'ils ſont, vouluſſent bien remarquer & remaſcher le beau & ſainct dire de quelques Sages bien
Ariſt. Senec. que non Chreſtiens: Qu'il faut penſer & parler de Dieu peu & ſobrement, & ce pudiquement, craintiuement vergogneuſement, & celuy de ce grand Chreſtien, Pere, Paſteur & Martyr, qui raiſonne les
S. Ciprian. premiers, qu'il eſt tres dangereux de parler beaucoup de Dieu encores que l'on diſe vray, car ils n'en parloient pas, n'y ne ſe meſleroient de le

ſeruir ainſi promiſcuement, indifferemment, legerement & vainement, ny ne reſoudroient ſi affirmatiuement & audacieuſement de la diuinité, de la nature & des œuures de Dieu; violans ainſi par tout ſa Majeſté. Car ceſte tant laſche, & facile frequence d'en parler eſt d'vne part vne eſpece de prophanation & meſpris : Ceſte audacieuſe & preſomptueuſe affirmation eſt vne ſorte de blaſphemes, la craintiues, humble & chaſte ſobrieté eſt vn moyen propre de profiter en ceſte cognoiſſance.

I'ay dit cecy tout franchement tant à cauſe du ſuject que ie traicte en ce liure qui eſt de la diuinité, ſa cognoiſſance, ſes proprietez, & perfections, ſa prouidence, afin que ce fuſt vn aduertiſſement & preparatif à la lecture d'iceluy, que à cauſe de vous, Monſeigneur, qui haïſſez toute ſuperſtition, bigoterie, hypocriſie, & mocquerie de Dieu, & deſirez que le vray, cordial & ſerieux ſeruice ſoit remis, ſouhait digne d'vn grand Prelat cõme vous, mais fort peu en ſont capables, C'eſt vne honte en la Chreſtienté qu'eſtant la plus noble, la plus haute, plus diuine creance du monde, & la plus aduãtageuſe à l'homme, ils s'y ſoyent meſlez & fourrez tant de deguiſemens, de petites phantaiſies humaines, populaires & particulieres, au preiudice de ſa pureté & ſimplicité premiere & naifue. C'eſt que l'on veut trop plaire au peuple: Il ſeroit expedient que ceux qui parlent à luy en public & en priué luy inculcaſſent bien ces choſes : Mais voicy le mal, ayant eux-meſmes pour la plus-part l'eſprit de meſmes, populaire & foible, ils le fomentent & l'entretiennent en cela

Ceſte Epiſtre eſt demeurée imparfaicte, & n'a eſté parachevée, parce que l'Autheur d'icelle mourut ſubitement en la ruë de ſainct Iean de Beauuais, d'vne apoplexie de ſang qui le ſuffoqua, le Dimanche 16. Nouembre 1603.

FIN.

Digitized by Google

DISCOVRS CHRESTIEN,

qu'il n'eſt permis ny loiſible à vn ſubiect, pour quelque cauſe & raiſon que ce ſoit, de ſe liguer, bander & rebeller contre ſon Roy.

Par P. Charron Pariſien, Chantre & Chanoine Theologal de Condom.

M. DC. XXXII.

Digitized by Google

Vn temps a eſté que ie marchandois d'eſtre de la Ligue, & y ay mis vn pied dedans. Car en verité ie n'é ſuis iamais du tout, ny reſolumẽt, voire leurs actions m'ont outremẽt offencé. Ce qui m'y auoit pouſſé, eſtoit principalement le faict de Blois, qui m'a fort affligé, non pour autre raiſon, que pour le defaut, que ie trouuois en la maniere & procedure de l'execution. Or ce grand boüillon de colere & indignation eſtant aucunement refroidy, & là deſſus ayant ouy parler des gens de toutes ſortes, conſultant à par moy ſouuent de ce qu'en conſcience il en faut tenir & en croire, en fin ie me ſuis apperceu le bien changé. Car i'ay trouué premieremẽt douteux, puis mauuais, finalement horrible & abominable, ce qui auparauant me ſembloit non ſeulement tolerable, mais bon & expedient, & ſuis venu à auoir groſſe honte de moy meſme, pitié & compaſſion des autres, que ie voyois encores tremper en mon erreur. Et recherchant pourquoy ie m'eſtois ainſi égaré, veu que ie ſçauois biẽ auparauant, tout ce qui m'a faict reuenir & me dedire, i'ay trouué que c'eſtoit la paſſion & la rage, & que i'auois eſté en quelque opinion de Ligue, i'eſtois touſiours comme en colere, en fievre & émotion continuë, dont i'ay bien appris à mes deſpens, qu'il eſt impoſſible d'eſtre eſmeu & ſage tout enſemble. Le commencement de mon rauiſſement eſt venu d'vne ſentence du bon Caſſiodore qui dit: *Nullam ſatis iuſtam cauſam videri poſſe, aduerſus patriam arma capiendi*, qui m'eſt reuenuë en memoire. Ie ne veux point icy plaider la cauſe du Roy in'y entrer en accuſation & iuſtification du Roy & de la Ligue, force petits li-

utres courrent par tout cela. I'en ay veu quelques vns, par tout il me ſemble que l'on peut adiouſter, & aux accuſations & aux iuſtifications, tellement que le procés n'y eſt pas tout. Mais ie veux que tout ce que dit la Ligue du Roy ſoit vray: combien que tout ce qu'ils alleguent contre luy, ſoit ou calomnie, ou pure impoſture, ou bien coniectures & diuinations pour l'aduenir, ſurquoy il ne ſeroit pas ſeulement permis de faire le procez au plus malôtru du monde, & qui fuſt le plus abominable qui ait iamais eſté, & que l'on puiſſe imaginer. Que veut-on, que peut-on, conclure de cela? Qu'il eſt permis ou loiſible aux François de s'eſleuer auec main armée contre luy? *Per quam regulam* celà: y a-il loy, reigle, deciſion, exemple, ſentence qui ſerue à cela? Parlons ſerieuſement en conſcience comme deuant Dieu: car ie iure & proteſte que ie n'ay autre conſideration. Ie trouue trois poincts de doctrine en l'Eſcriture ſaincte, touchant cette matiere, d'obeyr ou deſobeir, aux Souuerains. *Primo*, nous auons commandement tres-exprés d'obeyr aux Rois,
Rom.13 addreſſant à tous generalement: *Omnis anima poteſtatibus ſublimioribus ſubdita ſit.* Et ce auec deux additions bien notables pour le preſent, l'vne d'obeyr à tous, tant bons que meſchans: car en matiere d'obeyſſance, la bonté ou malice du Superieur ne vient aucunement en conſideration, ny ne doit aduancer, ou retarder, eſchauffer, ou refroidir le ſubiect à obeyr: car le commandement & l'obligation d'obeyr, eſt fondé ſur ce qui eſt de Dieu, ſçauoir ſur ſon ordonnance, & non ſur ce
Rom.13 qui eſt de l'Homme: *Non eſt poteſtas niſi à Deo, & po-*

testas à Deo ordinata est, itaque qui potestati resistit Dei ordinationi resistit. En disant toute puissance estre de Dieu, il n'en excepte, n'y n'en exclud pas vne, disant estre l'ordonnance de Dieu, il deffend de baisser les yeux sur les merites ou demerites, valeur, bonté, indignité des personnes. Ce n'est pas raison que le deffaut des hommes rabate rien de l'inuention, & de l'ordonnance de Dieu. Apres celà, les exemples de Nabuchodonosor, Saül, de Cesar, en sont si exprez. Alleguer la tyrannie, meschanceté, insuffisance, nonchalance des Roys, c'est les dire meschans, mais ils ne laissent pas d'estre vrays Roys. Or il leur faut obeyr, non pource qu'ils sont bons, mais pour ce qu'ils sont vrays, c'est à dire, legitimes, car il faut bien en toutes choses sçauoir distinguer entre vray, & bon, faux, & meschant. Le Fils de Dieu dit bien que l'on se garde des faux Prophetes, mais non pas des meschans. Ce ne seroit iamais faict, il faudroit sortir de ce monde. Au contraire il veut que l'on obeysse aux meschans, tels qu'estoient les Scribes & Pharisiens qui estoient meschans tout à faict, mais pource qu'ils estoient vrays & assis en la chaire de Moyse, le Fils de Dieu commande de leur obeyr. L'autre addition est que l'obeyssance leur soit renduë, non pour consideration politique humaine, comme pour la neceſſité, *quasi malum sic necessarium*, ou pour l'vtilité qui en reuient à la societé humaine, ou pour euiter les troubles & malheurs qui en arriueroient, si l'on vouloit desobeyr & remuer rien en l'Estat: Mais pour consideration spirituelle & conscientieuse. *Non solùm propter iram*, dit sainct Paul, *sed etiam pro-*

Matt. 7.

Rom. 13

pter conſcientiam. Et vn peu deuant il auoit dit *Qui reſiſtunt, ipſi ibi damnationem acquirunt*. Voyla le premier point qui contient le commandement d'obeyr, tres-exprés, tres general, tres ample & bien étoffé. Mais ce commandement eſt-il ſi abſolu qu'il n'y ait aucune exception; N'y a-il iamais lieu de deſobeyr? S'y a: & voicy le ſecond point. L'Eſcriture ſaincte enſeigne de n'obeyr point: mais c'eſt en vn ſeul certain cas: c'eſt quand ils commandent choſes contraires à Dieu. Comment, dis-ie? Car viuent, penſent, diſent, façent les ſouuerains ce qu'ils voudront contre Dieu, nature, & toute loy, cela tombe ſur leurs coffres: ce n'eſt pas au ſubiect d'y regarder: c'eſt crime d'en parler, & d'en meſdire. Qu'elle audace, qu'elle rage de controller, iuger, condamner les actions, deportemens de ſon Souuerain? il n'eſt pas permis de le faire à l'endroit de ſon prochain, de ſon compagnon, l'Eſcriture le deffend. Veut-on auoir plus d'authorité & de droict ſur ſon Roy, que le Roy n'en exerce ſur ſes ſubiects? Il ne va pas voir ny fureter aux cabinets. Cela eſt tres-digne de la malediction de Cham, & de Chanaam, de deſcouurir & publier les hontes de ſon Superieur, de ſon Roy: mais quand non contens de viure, faire, & dire, ils veulent encores par Edicts & Ordonnances, par commandemens expres & par force contraindre leurs ſuiets à faire choſes contraires à Dieu; lors & en ce cas ceſſe leur ſuperiorité, & leur puiſſance, qui ſubalterne à celle de Dieu, comme ils le recognoiſſent, ſe diſans Roys par la grace de Dieu. Dieu eſt leur ſuperieur, Dieu eſt le premier &

Matt 7. Rom. 1. & 14.

plus ancien creancier, auquel nous ſommes plutoſt obligez, & d'vne plus eſtoitte obligation, à qui nous deuons plutoſt payer & ſatisfaire: & l'on n'obeyt aux Roys, que pour obeyr à Dieu qui le commande, & les a inſtalez: en tels cas la parole de Dieu nous diſpenſe de leur obeïr, diſant qu'il faut plutoſt obeyr à Dieu qu'aux hommes. Et noſtre Sauueur dit, qu'il ne faut point craindre ceux qui ont puiſſance ſur le corps, & n'en ont point ſur l'ame: mais bien celuy qui a puiſſance ſur tous les deux. Mais auſſi ne faut-il pas oublier, que cõbien qu'ils commandent choſes contraires à Dieu, & qu'en cela il ne leur faille obeyr, ſi ne laiſſent-ils pas d'eſtre vrays Roys, retenir leur puiſſance, & authorité, & que l'obeyſſance ne leur ſoit deuë en toute autre choſe. Iulian l'Apoſtat perſecutant la Chreſtienté, de laquelle il auoit fait profeſſion, & ſous le titre de laquelle il eſtoit entré en poſſeſſion de l'Empire, fut recognu vray Empereur, & obey des Chreſtiens en la guerre, & toutes autres choſes, ſauf le renoncement de leur religion, comme diſent ſainct Ambroiſe & ſainct Auguſtin & l'hiſtoire le diſcourt aſſez, & n'eſt receuable, ce qu'aucuns diſent que les Chreſtiens pour lors n'eſtoient aſſez forts pour s'en faire croire. C'eſt par trop ignorer de l'hiſtoire: L'armée, les legions Romaines, voire *totus orbis Romanus*, eſtoient lors Chreſtiens: Que s'il y auoit encores quelque Payẽ de reſte, ce n'eſtoit pas de cent vn. Les chefs principaux & grands Capitaines eſtoient Chreſtiens, comme il ſe monſtre apres ſa mort, que ſans aucune diſpute ne difficulté, l'Empire fut vnanimemẽt baillées à vn Chreſtien, Iouian qui auoit

Act. 5.

Mat. 10.

11. q. 3. C. Iulianus.

eſté grand, & comme le premier aupres de Iulian. Mais que diront-ils des Empereurs qui ſont venus depuis? & ont eſté heretiques ? comme Valens, Zenon, Leon Iſaurique, Arriens, Anaſtaſe, Eutichien, & autres qui perſecutans les Catholiques, ont toutesfois eſté recognus Empereurs, & obeys des Catholiques ſans diſpute ny contredict? Mais ce n'eſt pas aſſez de dire qu'il ne leur faut obeyr : car il n'en faut pas demeurer là: il faut ſçauoir ce qu'il conuient faire, & apprendre les remedes licites, iuſtes & legitimes en tels cas, ou en telle extremité. Voicy le troiſieſme point. Ie trouue que l'Eſcriture nous en baille deux, *Fugere aut pati*; de troiſieſme ie n'en trouue point, l'vn de ces remedes eſt deguerpir, s'enfuyr, quitter le pays, & la terre. L'autre de ſouffrir & endurer toutes choſes. Le fils de Dieu nous a enſeigné tous les deux, & de parole & de faict. Si l'on vous perſecute en vne ville, fuyez en vne autre : Vous eſtes bien heureux ſi vous ſouffrez pour mon nom ? Ainſi ont faict les gens de bien, ainſi le maiſtre. Ce n'eſt pas raiſon que le ſeruiteur & le diſciple en ayent meilleur compte. Le troiſieſme eſt de ne s'enfuyr, ny endurer, ou attendre le coup, mais de s'en faire à croire par voye de faict, de s'eſleuer auec armes. Où eſt il eſcrit? que toute la Sorbonne, que toute la Ligue enſemble, me le monſtre ſi elle peut. Or il eſt aiſé de monſtrer le contraire. Nabuchodonoſor & Cæſar, outre qu'ils eſtoient tous deux idolatres, ils n'eſtoyent point vrays & legitimes Roys par la voye ordinaire, mais eſtrangers, vſurpateurs, qui par force d'armes auoyent empieté, & enuahy

& enuahy le pays d'Israel, Roy de faict, & non de droict: toutesfois il est commandé d'obeyr à Nabuchodonosor. Et en Ieremie 27. sont appellez faux Prophetes, tous ceux qui vouloient persuader au peuple de luy obeyr. Et est commandé par nostre Sauueur de rendre à Cesar ce qui est à luy. Et saint Paul appella à Cesar, qui estoit Neron, le plus meschant & malheureux qui iamais nasquit de femme. Tout cela est bien loing de se rebeller. Les exemples susdits de Iulian l'Apostat, & autres Empereurs heretiques aussi monstrent bien le contraire. Il est permis de n'obeyr pas, & ce en vn certain cas seulement, mais se rebeller & vser de voyes de faict iamais. Entre n'obeyr pas, & guerroyer contre, il y a vn bien grand pais, comme entre obmission, & commission, entre l'enfant qui n'obeyst pas à son pere, qui luy commande de tuer sa mere, & l'enfant qui veut coupper la gorge à son pere, & le persecute à outrance. O excellence de l'Euangile! O pureté de la Doctrine Chrestienne, qui nous donne vn si bon & doux temperamẽt en des extremitez si pressãtes & desesperées vn expedient si propre, que tout se sauue sans violence, tant cõtraire à la charité de mãsuetude Chrestienne. Il n'y a point d'antinomie en l'Euangile: Les commandemens d'obeyr à Dieu: ne resister au souuerain, ne s'entre empescher pour Dieu & le Roy, sont-ils contraires; le deuoir & la force se heurtent-ils? il y a bon rémede, qui est en la main d'vn chacun, sans rien rompre. Es tu foible de reins? va t'en, retire toy: la terre est au Seigneur, l'õ se va bien pourmener pour plus legeres causes: fay place à l'ire, à la force, & sauue toy auec Dieu. As-

tu bon cœur? iamais chose ne vient plus à propos fay sacrifice à Dieu & tout ce que tu as, & de toy-mesmes. Fay d'vne pierre deux coups, voire trois: haste toy de payer le tribut à nature, ensemble pour ta derniere main, fay vn notable seruice à Dieu, & vn tres-grand profit & perpetuel pour toy. Voyla la doctrine du Fils de Dieu. Or sus donc ie le tranche plus court que tous les autres qui disputant, nient, excusent, conniuent, iustifiẽt & plaident au long, ie dis en vn mot. Quand bien tout ce que la Ligue dit seroit vray, ce que non, & encores pis que tout celà: si est-ce que iamais pour quelque cause que ce soit, il n'est permis ny loisible d'vser de voye de faict contre son Souuerain, ains c'est chose meschãte, maudite, & pernicieuse. Maintenãt qu'elle seuerité en leur cõscience peuuent auoir tous ceux de la Ligue, d'estre ainsi furieux contre leur Roy vray, naturel & legitime: quand bien il seroit tout tel qu'ils le depeignent. Ie dis donc qu'il n'y a point de Paradis pour ceux qui sont contre le Roy, & mourant en ceste estat, quand il n'y auroit autre chose à redire en eux, ils emportent auec eux leur condamnation: & pour le surpois & engregement d'icelle, ils participent à tous les meurtres, trahisons, volleries, scandales, & meschancetez qui se commettent de toutes parts, dont ils sont cause.

FIN.

DISCOVRS CHRESTIEN,

ſur la benediction donnée par Iſaac à Iacob ſon fils puiſné, penſant la donner à Eſau ſon aiſné.

Par P. Charron Pariſien, Chantre & Chanoine Theologal de Condom.

M. DC. XXXII.

Digitized by Google

LA ROYNE DESIRE ſçauoir de Monſieur CHARRON la reſolution de ceſte queſtion.

POurquoy Iſaac beniſſant ſon fils Iacob eut intention de benir Eſau, la benediction ne reuſſit ſur Eſau, encores qu'elle fuſt ſur la perſonne de Iacob, d'autant que c'eſtoit frauduleuſement, & Iſaac fut trompé, & Iacob meſme ſe confeſſoit eſtre Eſau: voyla l'intention de celuy qui donne, & la fraude de celuy qui prend.

La Gloſe ordinaire dict, que les fruicts de la benediction procedent de Dieu, & non de la perſonne de laquelle Dieu ſe ſert pour la donner: mais ceſte raiſon ne contente point l'eſprit de la Royne.

Partant plaira à Monſieur Charron le diſcourir vn peu curieuſement.

Digitized by Google

DISCOVRS CHRESTIEN SVR *la benediction donnée par Isaac à Iacob son fils puisné, pensant le donner à Esau son aisné.*

IL semble qu'en l'histoire escrite au Genese chap. 27. de la benediction d'Isaac donnée à ses enfans Esau & Iacob, il y a lieu de s'esbahir, douter, & demander; Pourquoy la benediction du pere Isaac & le fruict d'icelle apporté & reposé sur Iacob le puisné, & non sur Esau l'aisné: car il semble par toute bonne raison qu'au rebours elle deuoit porter sur Esau. Premierement, selon le droict de nature, & le droict coustumier elle appartenoit à Esau, pource qu'il estoit l'aisné. La volonté & intention du pere conforme aux dits droits, a touſiours esté de la donner à Esau, comme il a tres expressement declaré. Outre & par dessus tout cela, le puisné Iacob n'a receu la benediction qu'au nom & soubs la personne, l'habillement, & declaration par luy faite qu'il estoit Esau, tellement que quand il y auroit doute de la volonté du pere, ce que non, encores la façon & declaration dissertement faite par Iacob, en vertu de laquelle il a receu ladicte benediction conuainq, que la benediction appartient à Esau, & qu'en cela Iacob ne faisoit que tenir la place & seruir de Procureur à son frere Esau, respondant & stipulant pour luy. Et n'est pas raison que la particuliere affection de la mere (qui ordinairement s'accõmode au dernier plus foible & qui mieux lui ressemble) enuers Iacob, moins encores la ruse & la fraude de laquelle elle vsa, substituant Iacob

au lieu d'Esau, ny la menterie de Iacob & imposture de ses mains veluës, pour tromper le bon homme de pere Isaac, doiue preualoir & deroger à tous ses droicts & raisons: voire plustost semble iniustice que telle fraude & imposture, mesmement faite au temps qu'Esau estoit actuellement occupé au service de son pere, & estoit en action d'obeïssance, soit recompensée de tel loyer: car plustost elle merite, quand la benediction luy eust appartenu par quelque droict qu'elle luy fust deniée, & qu'il en fust debouté pour auoir voulu, & essayé d'y paruenir par moyens illicites, mentant & trompant, son pere & son aisné, ausquels il deuoit honneur & respect. Et ne sert rien de dire qu'Esau auparauant auoir vendu à son frere Iacob son droict d'ainesse pour vn partage, car ce n'estoit qu'vn marché faict, entre les freres, lequel (outre qu'il n'estoit honneste ny licite, auec trop enorme lesion, & duquel Esau deuoit estre releué) ne pouuoit empescher ny troubler la volõté & libre disposition du pere Isaac, lequel n'estoit tenu de s'arrester aux conuentions particulieres de ses enfans, & au pis aller Iacob s'il se fust voulu seruir & preualoir de ce marché & vente à luy faite par son frere, il le deuoit alleguer à son pere, pour l'induire à luy donner la benediction: ce qui eust esté beaucoup moins impertinent, que de le surprendre & mentir. Mais il se presente encores icy vn autre doute, c'est que le pere Isaac sçachant apres la tromperie & surprise qui luy auoit esté faite par Iacob, il n'a point reparé celte faute & mesconte, ny declaré que sa benediction appartenoit vrayement à Esau, (car c'estoit son intention) &

non à Iacob, ains au rebours il a dit à Esau se plaignant du tort & surprise qui luy auoit en cela esté faicte par son frere, qu'il auoit donné sa benediction à Iacob, & qu'il demeuroit benist & iouyssant du fruict d'icelle.

Prepa-ratoire à la res-ponse.

Pour respondre à tous ces doubtes, & ensemble bien entendre le ressort & le fond de ceste affaire, il faut auoir recours à la reigle de Theologie donnée par sainct Augustin, & receuë en l'Eglise, qui porte, que quand en la vie & aux faits des Saincts il se trouue quelque chose estrange qui heurte les loix, les bonnes mœurs, ou la raison naturelle, il faut croire qu'il y a quelque mystere caché, & que c'est vn ressort plus haut & plus fort que l'ordinaire, qui meut, & faict ioüer les cordres, auquel il faut que la nature & l'humanité cede & serue. Laquelle regle est dautant plus volontiers & facilement receuable en ce fait qu'il n'y a aucun doute ny peine d'en trouuer le mystere, estant reuelé dés auparauant, contenu & exprimé dedans le corps de l'histoire, dont n'y aura lieu de soupçonner qu'il soit subtilement inuenté, ou deuiné (comme il faut en plusieurs autres lieux) pour eschapper de ce pas difficile, ou pour abuser de ladite regle. Entendons bien l'histoire.

Discours de l'histoire. Gen. 25.

Rebecca femme d'Isaac estant sterile conçeut par grace diuine, & deuenuë enceinte de ses deux gemeaux Esau & Iacob les sentant s'entrepousser & heurter en son ventre, en fut en grand esmoy, disant que ainsi valoit-il autant n'estre point, ou bien n'auoir iamais conçeu. Et sur ce consulta le Seigneur, & luy fut respondu qu'il y auoit deux peuples & nations (c'est à dire, deux

Digitized by Google

enfans qui ſeroient chefs de deux peuples) en ſon ventre, qui s'entre feroient la guerre, que l'vn ſeroit maiſtre de l'autre, & que le plus grand & l'aiſné ſeruiroit au moindre. Par ceſte reuelatiõ le pere & la mere (toutesfois il n'eſt point certain par l'hiſtoire que ladicte reuelation ſoit venuë à la notice du pere) furent ſuffiſamment aduertis que contre le droict naturel & couſtumier, & par vne extraordinaire ordonnance de Dieu, le puiſné Iacob ſeroit le maiſtre d'Eſau, & qu'ainſi l'aiſné ſelon la chair, ſeroit le puiſné ſelon l'eſprit, qui eſtoit figure que le peuple Gentil auroit l'aduãtage & la prerogatiue aux promeſſes & graces de Dieu, par deſſus le Iuif l'aiſné. Deſlors la mere Rebecca reglatouſiours & accommoda ſes deſirs & affectiõs au niueau de ſadicte reuelation, aymant, careſſant, & preferant Iacob le puiſné, doux & aymable, à Eſau plus robuſte, Iſaac au rebours, ignorãt peut-eſtre la reuelation faicte à ſa fẽme, & ſuiuant touſiours l'affectiõ naturelle du pere & charnelle, aymoit & traittoit auantageuſement Eſau, & comme ſon aiſné, & comme plus maſle, courageux, & à ſon humeur. A quoy aydoit fort auſſi ledit Eſau, flattant & careſſant ſon pere de potages frainds, & viandes apetiſſantes, qu'il luy appreſtoit, de la venaiſon qu'il luy prenoit à la chaſſe, c'eſt par ou sõ pere fuſt appaſté & induit à luy promettre & offrir ſa benediction, voire auant le temps. Cependant & auant qu'Iſaac vint à donner ſa benediction, Iacob prenant l'occaſion, conuia ſon frere Eſau à luy ceder & vendre ſon droict d'aineſſe, auec interpoſition de ſerment, & ce pour touſiours plus faciliter le droict que le ciel luy auoit donné auãt qu'e-

Digitized by Google

ſtre nay, & pour en forclore toute oppoſition ou empeſchement. En quoy vient à noter en paſſant qu'Eſau commiſt deux tres-grandes fautes, faiſant trop peu d'eſtime & compte de ſa primogeniture, en l'alienãt & vendant à ſi vil prix & pour vn ſi leger plaiſir, & puis entrant en marché de choſe ſacrée, & qui eſtoit hors le commerce & traffic du monde, comme eſtoit la primogeniture, en laquelle en ce temps-là eſtoit incluſe la Preſtriſe : dont pour ces deux fautes il meritoit bien d'eſtre priué: Mais Iacob n'en fiſt point, ne pretendant en ce marché que ſe redimer de toute diſpute, doute, & oppoſition humaine, contre ce qui eſtoit deſia ſien par donation & authorité diuine.

Gen. 27 Sur ces entrefaictes la mere Rebecca ayant entendu que Iſaac ſon mary eſtoit en deliberation de donner ſa benediction, & maintenir Eſau au droict d'aineſſe : & deſia s'y preparoit, & voyant que cela aduenant troubleroit & mettroit en diſpute le droict que Iacob le puiſné auoit deſia tant de droict, & de don du ciel, que par la ceſſion qui luy en auoit eſté faicte par Eſau ſon frere, elle voulut aller au deuant & eſſayer de rompre & deſtourner ce coup: Et pour ce apres en auoir cõſulté auec Iacob, furent enſemble d'aduis, que ledit Iacob preuiendroit ſon frere, & s'offriroit à ſon pere auec mains veluës & deſguiſées, la façon de ſon frere Eſau, pour eluder & tromper l'atouchement de ſon pere, ſe diſant au reſte & portant ferme pour Eſau, ce qui fut faict & ſucceda aſſez heureuſement.

Deciſiõ de la queſtiõ. Par tout ce diſcours nous apprenons pour l'éclairciſſement & deciſion de la queſtion, que l'in-

tẽtion de la mere eſtoit de ſuyure, & faire valoir la reuelation, qui luy auoit eſté faite de la ſuperiorité du puiſné Iacob ſur ſon aiſné charnel Eſau: que le faict du fils Iacob ſe conformant au conſeil de ſa mere, ſuyuroit auſsi ladite reuelation : que le pere Iſaac s'en deſtourneroit, qu'il l'a ſçeuſt ou ne la ſçeuſt, ſuiuant touſiours l'amour naturel & charnel, que l'inuention de la mere, & ſuppoſition du fils pource qu'ils viſoient à meſme but que la reuelation celeſte, ont preualu, vaincu emporté la volonté du pere, qui s'en eſcartoit, & qui pour ce aucunement meritoit d'eſtre ainſi eludé, & par fineſſe ramené à ſon deuoir, puis que plainement & de ſoy-meſme il ne s'y vouloit rãger. Et finalemẽt que tres iuſtement & conformement à la volonté de Dieu & ſa reuelation ; la benediction du pere (nonobſtant ſa particuliere affection) & tout le droict d'aineſſe a eſté deuolu & porté ſur le puiſné Iacob, a qui il appartenoit de droict diuin & humain, a cauſe de la ceſsion à luy faite par ſon frere, & non ſur Eſau qui en eſtoit debouté de Dieu, & outre s'en eſtoit rendu indigne par le trop bon marché qu'il auoit fait de ſon droict d'aineſſe. Et cecy ſuffiſe pour vne generale explication de la queſtion, venons aux doutes particulieres.

On pourroit obiecter contre la mere & ſon fils Iacob, que tenãs le droict chemin, ils n'ont point marché droict, & ont tres-mal plaidé vne tres bõne cauſe, penſant faire valoir la volonté de Dieu tres iuſte par des moyens peu iuſtes, voire plains de fraude mẽcerie, impoſture, & iniurieux à Dieu, comme ſi l'ordonnance de Dieu auoit beſoin de ces artifices & fraudes pour ſon execution. Ils de-

uoient commetre & laiſſer plainement la conduite & l'effect de ceſte reuelation à la main de Dieu, qui en eſtoit l'autheur comme aſſez puiſſant pour s'en faire croire, & aſſez ſage pour le ſçauoir conduire. A ce doubte l'on pourroit dire, que le tout eſtãt faict par la volonté de Dieu, qui l'a ainſi inſpiré, il n'y doit auoir aucun ſcrupule ny ombrage de mal, eſtant Dieu ſur toutes loix & toute iuſtice humaine, dont tout ce qui eſt faict ſous ſon authorité, eſt tellement bien faict que l'obmettre, ou ne le vouloir faire par crainte de meſprẽdre où autrement, c'eſt faillir, la volonté de Dieu reuelée & cogneuë, eſtant la reigle qui iuſtifie toutes choſes. Mais pource que nous ne ſçauons pas, & n'apparoiſt pas que Dieu l'ayt inſpiré, ou l'ayt voulu, car s'il eſtoit certain, il n'y a plus que tenir, & que ſeroit autrement apporter vne mauuaiſe odeur, & vn faux ton à la volonté de Dieu, de dire que pour ſon execution elle ayt employé des moyens condamnez par elle meſme, comme ſi elle n'en auoit pas en main d'autres plus doux, & plus conuenables. Au moins qu'il eſt bien hardy de le dire, & ſeroit vne couuerture tres-dangereuſe, d'ainſi vouloir couurir les actions condamnées par la loy de nature, comme ſi l'on vouloit charger Dieu, pour deſcharger l'hõme. Il ſemble plus aſſeuré de dire ſans ſe mettre en peine d'excuſer & deffendre toutes les actions des bons, comme s'ils eſtoient ſans chair & ſang, qu'ils ont peu faillir en cela, voulans bien ce que Dieu vouloit, & à meſme fin, mais non en la meſme façon: que cependant Dieu s'eſt ſeruy de leur ſuppoſition & menterie, cõme auſſi faict-il de toutes les mauuaiſes volontez qui ſont bien

pires, mais ſans les vouloir (car ce ſont deux, vſer ou ſe ſeruir, & vouloir) ny les iuſtifier.

Auſſi pourroit-on heſiter aucunement, ſur ce qu'Iſaac ayant touſiours voulu donner ſa benediction à Eſau, toutesfois ayant ſceu qu'elle eſtoit paruenuë à Iacob, cõtre ſon deſſein, au lieu de reparer l'equiuoque, & l'appliquer à Eſau, ſuiuant ce qu'il auoit touſiours voulu, il l'a cõfirma à Iacob, & s'y reſolut ferme. A quoy eſt ayſé reſpõdre, que ceſte reſolution & perſeuerance pouuoit venir de ce qu'il auoit appris depuis de la volonté de Dieu, ou bien de la ſouuenance de ladicte reuelation s'il la ſçauoit.

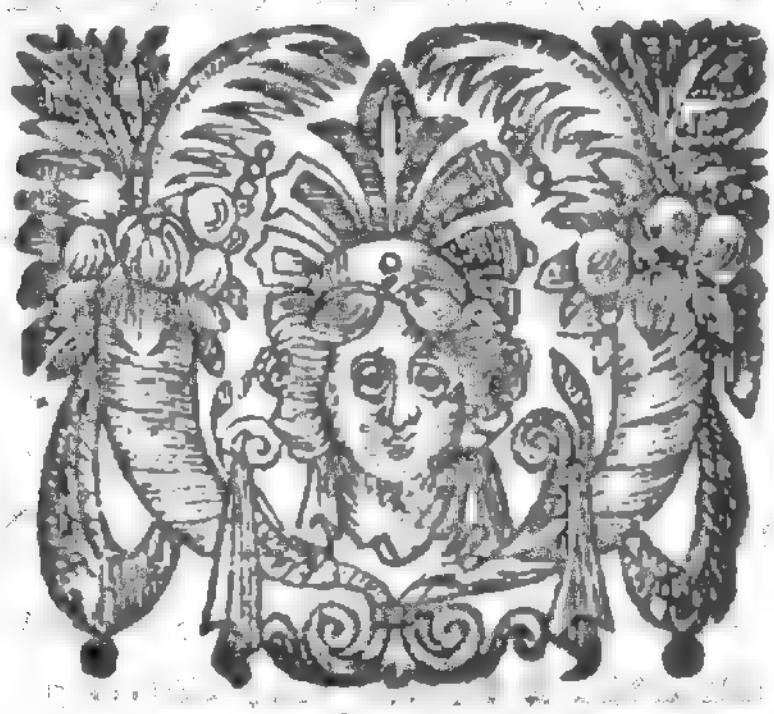
Mais la plus haute queſtion en cecy eſt de la volonté de Dieu. Parquoy voulut Dieu que contre le train ordinaire, & ſans aucun particulier motif, ou cauſe, Iacob le puiſné euſt le droict d'aineſſe. A laquelle eſt ayſé de reſpondre briefuement, qu'il n'y a aucun pourquoy, que c'eſt la pure, premiere & eternelle volonté de Dieu, qui n'a point de cauſe, que veut ſignifier l'Eſcriture, diſant qu'auant qu'ils euſſent faict aucun bien ny mal, l'vn eſtoit aymé, l'autre rebutté lequel mot (*auant*) ne ſe rapporte point au temps, cela eſt trop groſſier, Car ſi Dieu euſt eſté induit à les aymer, ou hayr, à cauſe de leur bien ou mal à venir, il les euſt aymé & hay apres le mal, non pas faict temporellement par eux ains eternellement veu & cogneu par luy, car la cauſe precede l'effect au moins naturellemẽt, ſinõ temporellement. Mais à la cauſe & à l'ordre de nature, c'eſt autant comme s'il eſtoit dict, non, pour ny à cauſe de leur bien ou mal faict futur & eternellement preueu, Dieu a aymé l'vn & hay l'autre,

Digitized by Google

ains pour ce qu'il luy a pleu : cõme le potier, pour ce qu'il luy plaist, d'vne mesme terre faire vn beau ou laid vaisseau ; dont la cause de ceste amour & hayne n'est point en eux, mais en Dieu, & sa volonté pure.

F I N.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE



Digitized by Google

LABORATORIO
DI
RESTAURO

Via del Teatro
di Marcello 32
00186 ROMA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google